ANALECTA
BOLLANDIANA

Des presses de l'Imprimerie DE MEESTER a Wetteren (Belgique)

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXXI

EDIDERUNT

MAURITIUS COENS BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN
PAULUS DEVOS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel
1953

ABRÉVIATIONS

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Tomi duo. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibidem, 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.

Comm. martyr. hieron. = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).

Comm. martyr. rom. = *Martyrologium romanum... scholiis historicis instructum*. Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).

Mir. BVM. = *Index Miraculorum B. V. Mariae* editus in *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. Delehaye. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LA DATE DU MARTYRE DE S. POLYCARPE

Il peut paraître utile de soumettre à un nouvel examen cette *quaestio vexata* qui s'est trouvée renouvelée par l'article, si riche et si neuf, publié ici même, il y a deux ans, par M. Henri Grégoire, dans l'Appendice aux *Mélanges* offerts au P. Paul Peeters [1] : la critique, en effet, unanime à souligner l'importance de ce mémoire, s'est montrée fort divisée sur l'accueil qu'il convenait de réserver à ses conclusions [2].

Rien de ce que publie le savant professeur de Bruxelles ne laisse le lecteur indifférent ; on ne compte plus les problèmes qu'il nous a appris à poser en termes nouveaux : il excelle, armé d'une critique exigeante, à révéler les points faibles d'une opinion reçue et à réveiller la science de son sommeil dogmatique. Oserai-je ajouter qu'une telle rigueur à l'égard des thèses formulées avant lui s'associe chez M. Grégoire, je ne dirai pas seulement à une rare fécondité dans l'hypothèse (ce qui n'est qu'un mérite de plus), mais souvent aussi à un dogmatisme un peu complaisant pour les siennes propres ? Sous une forme aussi générale, un tel jugement peut passer pour une impertinence : limitons-nous à l'examen du mémoire en question.

On ne saurait refuser à M. Grégoire le mérite d'avoir utilement rouvert un débat tenu pour clos : sous l'influence d'un mémoire publié en 1867 par l'helléniste W. H. Waddington [3], on admettait

[1] *La véritable date du martyre de S. Polycarpe (23 février 177) et le « Corpus Polycarpianum »*, dans *Anal. Boll.*, t. LXIX (1951), p. 1-38 (avec la collaboration de P. Orgels) ; thèse reprise et résumée dans *Les persécutions dans l'Empire romain* (Bruxelles, 1951), p. 106, note 25.

[2] Voir notamment W. Telfer, *The Date of the Martyrdom of Polycarp*, dans *Journal of Theol. Studies*, N. S., t. III (1952), p. 79-83 (adhésion nuancée) ; E. Griffe, *A propos de la date du martyre de saint Polycarpe*, dans *Bulletin de litt. eccl.* de Toulouse, 1951, p. 170-177 (fin de non-recevoir). On n'a pu utiliser l'article tout récent — lui aussi une réfutation — de P. Meinhold dans le dernier volume paru de Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, i. v. *Polykarpos*.

[3] *Mémoire sur la chronologie de la vie du rhéteur Ælius Aristide*, dans *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, t. XXVI, 1e P. (Paris, 1867), p. 203-268 ;

40937

que le martyre du saint évêque de Smyrne se plaçait au 23 février 155 [1] et, comme il arrive souvent dans nos études ecclésiastiques [2], la prescription jouant, cette date avait fini par s'auréoler de l'autorité d'une « tradition » reçue. Le grand mérite de notre auteur consiste à avoir remis en lumière que cette datation ne reposait pas sur l'interprétation évidente d'un document explicite et sûr, mais qu'elle était la conclusion contestable d'une construction laborieusement édifiée par Waddington, utilisant les données imprécises que renferme l'œuvre du rhéteur Aelius Aristide :

> Le ch. XXI du *Martyrium Polycarpi* plaçant l'événement sous le proconsulat d'un Statius Quadratus [3], Waddington identifie celui-ci avec L. Statius Quadratus, consul en 142, et avec le Quadratus, proconsul d'Asie, mentionné par Aristide. Ce Quadratus aurait eu comme prédécesseur, toujours d'après Aristide, un Severus, que Waddington identifie avec C. Iulius Severus, dont il fixe le proconsulat en 153/4.

Le progrès de la recherche est bien loin d'avoir vérifié cette hypothèse [4] ; il s'agit d'une question où l'historien de l'Église et l'his-

add., du même, *Fastes des provinces asiatiques de l'Empire romain*, 1° P. (Paris, 1872), n° 144, p. 219-221.

[1] Ou du moins on n'hésitait qu'entre des solutions très voisines : 22 ou 23 février, année 155 ou 156. Voir dans l'art. cité de GRÉGOIRE le « Bref historique de la question », p. 29-31, qui nous renvoie à l'exposé (d'une prolixité accablante) de J. B. LIGHTFOOT, *The Apostolic Fathers*, P. 2, 2e éd., vol. I, p. 626-722 ; mais il ne faut négliger ni F. X. FUNK, *Patres apostolici*, t. I, 2e éd. (Tubingue, 1901), p. XCIX-CV, ni surtout Th. ZAHN, *Patrum apostolicorum opera*, 3e éd., t. II (Leipzig, 1876), p. XLVIII-LII.

[2] Voir l'exemple cité dans mon édition de l'*A Diognète* (Paris, 1951), p. 245, n. 3 : certains continuent à classer l'« *Épître* » *à Diognète* dans le corpus des Pères apostoliques, à la suite d'Andrea Gallandi (1765), bien que personne, depuis longtemps, n'accepte plus les raisons qui avaient poussé Gallandi, à savoir celles avancées par Tillemont pour placer l'*A Diognète* avant 70.

[3] Et sous la « grande-prêtrise » de Philippe de Tralles, mais on ne tire rien de cette indication : cf. D. MAGIE, *Roman Rule in Asia Minor* (Princeton, 1950), p. 1300, citant L. ROBERT, *Revue de Philologie*, 1930, p. 34, n. 4. Je ne crois pas non plus qu'on puisse retenir utilement les précisions concernant le jour : « le deuxième de xanthique, le septième avant les calendes de mars, un grand sabbat ».

[4] GRÉGOIRE, art. cité, § 11, p. 18 ; aux instruments de référence cités, *Prosop. Imp. Rom.*, III, S, n° 640, et PAULY-WISSOWA, i. v. *Statius*, n° 21, ajouter maintenant D. MAGIE, op. c., pp. 1584-1585 et 1487 (n. 54), qui d'ailleurs n'apporte pas de contribution nouvelle au problème proprement dit de Polycarpe, pp. 450, 647, 1300.

torien de l'Empire se renvoient mutuellement la balle, — chacun comptant sur l'autre pour assumer l'*onus probandi*. L'état actuel de la question apparaît le suivant :

1. La chronologie des proconsuls d'Asie reste mal assurée : on connaît le nom de onze proconsuls à placer entre 150/1 et 170/1 sans qu'on puisse leur attribuer une date précise.

2. C'est en particulier le cas de C. Iulius Severus : plutôt que 153/4 (Waddington), on avait proposé 151/2 (Egger) ; on penche maintenant pour 152/3 (Magie), mais sans posséder de certitude.

3. L'aurait-on, que la date de Quadratus n'en serait pas acquise, car Severus n'est peut-être pas son prédécesseur immédiat : il y a dans le texte d'Aristide un *οἶμαι* négligé par Waddington.

Le témoignage du ch. XXI du *Martyrium Polycarpi* est donc en lui-même incertain. Mais il y a plus, et c'est le point sur lequel, avec raison, M. Grégoire insiste surtout : quelle est l'autorité de ce ch. XXI ? Est-il de la même main que le reste de cette admirable lettre écrite, au lendemain de l'événement [1], au nom de « l'Église de Dieu qui séjourne à Smyrne » ? La critique était déjà unanime [2] à rejeter l'épilogue du ch. XXII (qui nous est parvenu sous deux rédactions différentes) et à y voir un supplément dépourvu d'autorité ajouté à la fin du IVe siècle ou au Ve par le même audacieux faussaire (il cherche à se faire passer pour le fameux martyr Pionius) à qui l'on doit, entre autres écrits, une Vie de Polycarpe pleine d'audacieuses mystifications.

M. Grégoire propose de considérer le ch. XXI lui aussi comme une addition au texte primitif, ainsi que l'avait déjà suggéré G. E. Steitz [3], dont l'hypothèse, reprise et mise au point par Th. Zahn [4], avait été un peu légèrement écartée par J. B. Lightfoot [5] dans une argumentation dont M. Grégoire n'a pas de peine à montrer l'inconsistance [6] ; allant plus loin que Zahn, il voit dans

[1] La manière dont la lettre parle au futur de la commémoration de l'anniversaire du martyre (XVIII, 3) ne se comprend bien que si la rédaction se place moins d'un an après l'événement.

[2] Qu'il suffise de renvoyer, avec M. Grégoire, au P. H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), p. 37-41.

[3] *Jahrbücher für deutsche Theologie*, 1861, p. 126-133.

[4] *Patrum apost. opera*[3], t. II, p. LI.

[5] *Apost. Fathers*[2], 2e P., t. I, p. 626-627.

[6] Art. cité, § 9, p. 15-16.

ce ch. XXI une autre addition du pseudo-Pionius, ce qui du même coup nous prive — ou nous débarrasse — de ces mystérieuses indications chronologiques. A vrai dire, on peut estimer que notre auteur passe un peu rapidement sur la démonstration de cette hypothèse, dont il proclame sommairement l'évidence. Son argumentation se ramène en somme à trois points :

1. Ce ch. XXI, « Eusèbe ne le connaît pas », lui qui, dans son *Histoire ecclésiastique*, IV, XV, 3-45, a cité de longs extraits du *Martyre*, et notamment aux §§ 15 sq. a recopié presque in extenso les ch. VIII-XIX ;

2. La « Lettre de l'Église de Smyrne » trouve dans son ch. XX une conclusion normale : mention du rédacteur, envoi, doxologie, salutation générale, salut personnel du scribe : « tout ce qui suit cette conclusion est évidemment suspect » ;

3. Le ch. XXI serait bien dans « la manière du pseudo-Pionius », — telle notamment que le P. Delehaye l'avait caractérisée en étudiant sa *Vita Polycarpi* [1] : indications chronologiques imaginées à partir de données littéraires, monumentales et épigraphiques.

On peut estimer que ces arguments ne sont pas décisifs. *Ad I^um^*, on répondra : le fait qu'Eusèbe n'a pas *cité* le ch. XXI ne permet pas de conclure qu'il ne l'a pas *connu*. Je renvoie M. Grégoire à l'argumentation si raisonnable de Zahn [2] : Eusèbe ne s'est pas engagé à nous transmettre la totalité de la lettre, mais seulement ce qui concernait Polycarpe et son martyre ; il arrête sa citation (IV, XV, 45) à la fin de la première phrase du ch. XIX, 1, qui d'aucune manière ne peut être une conclusion (ce n'est pas seulement le ch. XXI qu'il a « ignoré », mais la fin de XIX et XX tout entier). S'il n'a pas relevé les indications chronologiques de XXI, c'est peut-être simplement parce qu'il était aussi incapable que nous d'en tirer profit, faute, comme nous, de posséder les Fastes proconsulaires de la province d'Asie.

*Ad II^um^*, il n'est pas sans exemple dans l'épistolographie chrétienne qu'après une première doxologie et une première conclusion, une lettre reparte à nouveau et s'achemine vers une nouvelle péroraison. Je ne citerai qu'un exemple, mais il est éclatant : l'*Épître aux Romains*, que ne pouvait ignorer le rédacteur du

[1] *Les passions des martyrs...*, p. 58.
[2] Éd. citée, p. XLVIII-XLIX.

Martyre, présente, suivant les manuscrits, trois ou même quatre conclusions successives :

xv, 33 : *ὁ δὲ Θεὸς τῆς εἰρήνης μετὰ πάντων ὑμῶν · ἀμήν.*
xvi, 20 : *ἡ χάρις τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ μεθ' ὑμῶν.*
[xvi, 24 : *χάρις τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ μετὰ πάντων ὑμῶν · ἀμήν.*]
xvi, 27 : *ᾧ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων · ἀμήν.*

L'existence de plusieurs finales a si peu gêné rédacteurs ou faussaire que le texte définitif du *Martyrium Polycarpi* en présente trois, sans que le dernier éditeur ait jugé utile de supprimer les deux premières :

xx, 2 : ... *δόξα, τιμή, κράτος, μεγαλωσύνη, εἰς τοὺς αἰῶνας. Προσαγορεύετε πάντας τοὺς ἁγίους. Ὑμᾶς οἱ σὺν ἡμῖν προσαγορεύουσιν καὶ Εὐάρεστος ὁ γράψας πανοικεί.*
xxi : ... *ᾧ ἡ δόξα, τιμή, μεγαλωσύνη, θρόνος αἰώνιος ἀπὸ γενεᾶς εἰς γενεάν · ἀμήν.*
xxii, 3 (texte A) ou 5 (texte B) : ... *ᾧ ἡ δόξα σὺν τῷ πατρὶ καὶ ἁγίῳ πνεύματι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων · ἀμήν.*

En présentant ces objections, je ne prétends pas écarter sans plus l'hypothèse de M. Grégoire : personnellement j'incline à penser comme lui que le ch. xxi est une addition postérieure à la première rédaction, qui s'achevait en xx, 2 [1] ; mais ce n'est là qu'une possibilité, la thèse de l'authenticité n'est nullement exclue.

Il faut en dire autant du troisième point : M. Grégoire a seulement montré que notre appendice *pouvait* être « l'œuvre d'un mystificateur, opérant sur une donnée d'Eusèbe (Quadratus consul en 167) et le témoignage d'une inscription » de Magnésie mentionnant le proconsul Statius Quadratus ; nous n'avons pas ici à apprécier cette hypothèse en elle-même [2] : il suffit de constater qu'elle n'est qu'une hypothèse. Or c'est seulement *si* le faussaire a bien procédé comme M. Grégoire l'imagine qu'on peut retrouver dans son comportement la « manière du pseudo-Pionius ». Même s'il était établi que le ch. xxi est un *Supplément*, nous ne pourrions encore rien affirmer sur sa date, son auteur, son autorité :

[1] Si, comme nous le rappelions plus haut, p. 7, note 1, la lettre a été écrite l'année même du martyre, il n'était pas besoin de l'indiquer (je suis toujours Zahn, p. xlix, copié par Funk, éd. citée, p. ciii).

[2] Elle a été jugée en termes sévères (« fantaisie, inexactitude ») par L. Robert, *Bulletin épigraphique*, dans *Revue des Ét. grecques*, t. LXV (1952), p. 174, n° 145.

il est possible qu'il soit l'œuvre d'un faussaire, d'un mystificateur comme le pseudo-Pionius, mais il n'est pas écarté qu'il soit dû à un témoin ancien ou bien informé ; ses indications chronologiques, jusqu'ici douteuses, pourront peut-être un jour se voir expliquées et authentifiées par quelque découverte épigraphique.

Dans l'état actuel de notre information, la critique ne peut que suspendre son jugement ; il ne lui est pas possible de choisir entre les trois solutions :

1. authenticité du ch. XXI,
2. addition faite à partir de sources valables,
3. mystification due à quelque faussaire du type « ps.-Pionius ».

Mais par là nous rejoignons les conclusions pratiques qu'avait formulées M. Grégoire : il suffit que le ch. XXI *puisse* être « l'œuvre d'un mystificateur » pour que désormais l'historien ne puisse se fonder sur son témoignage — d'ailleurs incertain [1]. Et surtout : le seul fait que nous ne soyons pas *sûrs* de l'autorité de ce ch. XXI nous interdit de préférer ce témoignage incertain, comme on le faisait à la suite de Waddington, à celui d'un historien aussi consciencieux, aussi souvent bien documenté qu'Eusèbe de Césarée. M. Grégoire a mis son mémoire sous le patronage d'Eusèbe [2] : je crois comme lui que le problème du martyre de Polycarpe ne peut être résolu que par un « retour à la tradition eusébienne [3] ».

***

Le martyre de Polycarpe se trouve mentionné dans deux des grandes œuvres d'Eusèbe, l'*Histoire ecclésiastique* et la *Chronique*. La notice de l'*Histoire* (IV, XV, 1-46), essentiellement constituée,

[1] Je ne puis que reprendre ici le jugement du Dr. W. TELFER, art. cité, p. 80 : « M. Grégoire is clearly right to insist that the full text of the *Letter* (as distinct from the citation by Eusebius) reaches us in a stream of hagiographical tradition. It is not, therefore, to be treated with the confidence due to documents in a tradition of learned literature, such as historical or theological works. » Par contre, j'estime inutile l'effort dépensé par l'abbé GRIFFE, art. cité, p. 175-177, pour établir que la date de 155 n'est pas « invraisemblable » : le problème important est d'examiner comment la date de 155 est établie, et sur quelle autorité.

[2] Art. cité, § 1, p. 1-2, « L'exactitude d'Eusèbe ».

[3] Ibid., § 12, p. 19, « Retour à la tradition eusébienne ».

comme on l'a rappelé, par un résumé et des extraits du *Martyrium Polycarpi*, fait suite à la mention (IV, XIV, 10) de l'avènement (mars 161) de Marc-Aurèle et Lucius Verus et se trouve introduite par la formule *ἐν τούτῳ δέ* ..., « en ce temps-là... », « à cette époque... », expression on ne peut plus vague [1] et dont la seule signification assurée doit être, comme a très bien traduit M. Grégoire : « Polycarpe souffrit sous Marc-Aurèle », soit entre 161 et 180 [2].

Peut-être peut-on préciser davantage en tirant argument de la place assignée à l'événement dans le récit. On sait qu'Eusèbe s'est efforcé de rédiger son *Histoire* en suivant de son mieux l'ordre des temps ; il jalonne son exposé de notices chronologiques, fournissant des points de repère précis, en se rapportant aux règnes des empereurs romains et en établissant des synchronismes entre ceux-ci et la « succession », *διαδοχή*, des évêques dans les principaux sièges : Rome, Alexandrie, etc. Le livre IV en particulier paraît bien, dans l'ensemble, et dans la mesure où nous pouvons connaître par ailleurs la date précise des faits mentionnés, se dérouler en suivant un cadre chronologique strict, dont l'ossature est constituée par les dates d'avènement suivantes :

IV, I : le pape Alexandre, vers la 12e année de Trajan (109) [3].
III, 1 : l'empereur Hadrien (117).
4 : le pape Xyste, la 3e année d'Hadrien (119).
V, 5 : le pape Télesphore, la 12e année d'Hadrien (128).
10 : l'empereur Antonin (138) et dans l'année le pape Hygin.
XIV, 10 : les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus (161).
19 : le pape Soter, la 8e année de Marc-Aurèle (168/9).
V, *praef.* : persécution, la 17e année de Marc-Aurèle (177/8).

Sans doute, tout cela ne va pas sans quelques irrégularités : réca-

[1] Elle revient constamment, sous la plume d'Eusèbe, pour enchaîner le récit de l'*Histoire ecclésiastique*.

[2] On ne peut en effet préciser « sous le règne commun de Marc-Aurèle et Lucius Verus » (161-169), car Eusèbe, dans son *Histoire*, considère le règne de Marc-Aurèle comme une unité indivisible et ne tient compte ni de la mort de Lucius Verus (mentionnée pourtant dans la *Chronique*), ni de l'association au trône de Commode (176).

[3] On peut se demander si, par *τὸ δωδέκατον ἔτος τῆς τοῦ Τραιανοῦ βασιλείας*, Eusèbe n'entend pas se référer au nombre des « puissances tribuniciennes » de Trajan : TRIB. POT. XII correspond à l'année qui va du 10 décembre 107 au 9 décembre 108.

pitulations [1], confusions [2] et même erreurs [3], mais on conserve le droit de conclure qu'en plaçant de la sorte le martyre de Polycarpe immédiatement après l'avènement de l'empereur, Eusèbe a voulu le situer vers le début du règne de Marc-Aurèle (161 sq.), peut-être même, puisque l'avènement de Soter n'est mentionné qu'au ch. XIX, dans les années 161-168/9.

Passons à la *Chronique*. On sait que le texte original en est perdu, mais la version arménienne [4] et l'adaptation latine de saint Jérôme [5] se trouvent d'accord (ce n'est pas toujours le cas) pour placer à l'olympiade 236, 4, année d'Abraham 2183, 7e année de Marc-Aurèle (mars 167 - mars 168), une notice de teneur sensiblement équivalente [6] :

'ի հասանել հալածանաց եկեղեցւոյն վկայեաց պօղիկարպոս. որոյ և վկայութիւնն գրով յիշատակի. բազումք և 'ի գաղղիա քաջութեամբ վկայեցան. որոց ճգունք և ցայժմ իսկ կարգաւ գրեալ կան ։

Persecutione orta in Asia Polycarpus et Pionius fecere martyrium, quorum scriptae quoque passiones feruntur; plurimi in Gallia gloriose ob nomen Christi interfecti, quorum usque in praesentem diem condita libris certamina perseuerant.

[1] Nous allons citer le cas remarquable des notices concernant les évêques de Jérusalem.

[2] Entre, par exemple, Marc-Aurèle et Lucius Verus, V, *pr.*, 1 ; V, IV, 3 ; V, V, 1 : « he has hopelessly confused the two imperial brothers » (LIGHTFOOT, op. c., P. 2, vol. I, p. 648).

[3] Il date du même temps que celui de Polycarpe le martyre de Pionius (IV, XV, 47), qu'on doit, semble-t-il bien, placer sous Dèce (cf. toujours DELEHAYE, *Les passions des martyrs...*, p. 28-53, malgré GRÉGOIRE, art. cité, p. 26, n. 2) ; mais nous saisissons l'origine de l'erreur : Eusèbe possédait un recueil d'Actes qui réunissait ceux de Polycarpe, de Pionius et des martyrs de Pergame, Carpus et ses compagnons (IV, XV, 48), ces derniers étant peut-être du même temps que Polycarpe (voir en dernier lieu GRÉGOIRE, art. cité, p. 3).

[4] Éd. J. B. AUCHER (Venise, 1818), P. II, p. 288 ; la traduction allemande, faite sur un texte critique, de J. KARST (*Griech. christl. Schriftsteller*, t. 20, Leipzig, 1911), p. 222, a le même contenu : « Als eine Verfolgung die Kirche betroffen, zeugte Policarpos ; dessen Martyrion auch schriftlich gedacht wird. Viele zeugten auch tapfer in Gallia, deren Kämpfe noch bis auf jetzt fürwahr der Reihe nach beschrieben bestehen bleiben. »

[5] Éd. R. HELM (*GCS.*, t. 24, Leipzig, 1913), p. 205.

[6] Cependant le texte arménien n'a pas les mots équivalents à *in Asia, et Pionius*, qui peuvent être des additions de S. Jérôme, le second surtout (tiré de *Hist. eccles.*, IV, XV, 47).

Sur ces données, M. Grégoire opère de la sorte :

1. La *Chronique* établit un synchronisme entre le martyre de Polycarpe et celui de « Gaule », c'est-à-dire de Lyon ;

2. L'*Histoire ecclésiastique* (V, préf., 1) date celui-ci avec précision de 177 ;

3. Le martyre de Polycarpe est donc lui aussi de 177, la fausse date de 167 [1] s'expliquant soit par une faute de copiste, soit par une erreur, involontaire ou non, de l'auteur [2].

J'ai ramené là encore l'exposé de M. Grégoire à un schéma logique dépouillé. Son argumentation, bien entendu, est beaucoup plus nuancée et s'accompagne de bien d'autres considérations, sur lesquelles on reviendra pour finir, mais qu'on peut, qu'on doit écarter ici ; il s'agit en effet d'« arguments de convenance », qui enrichissent l'hypothèse, qui montrent combien serait séduisante la date de 177, si elle était acquise par ailleurs, mais qui ne peuvent prétendre par eux-mêmes l'établir. Il ne serait pas de bonne méthode de faire intervenir de telles considérations tant que n'est pas achevé l'examen du document dont il faut d'abord analyser le témoignage et préciser la portée. Or je contesterai l'observation initiale portée par M. Grégoire sur le témoignage de la *Chronique* et qui sert de base à toute la manipulation de textes à laquelle il se livre ensuite : je ne crois pas que la notice complexe relative aux deux martyres de Smyrne et de Lyon renferme l'affirmation implicite, dans la pensée d'Eusèbe, d'un synchronisme, rigoureux ou approximatif [3], entre les deux événements.

Il faut ici rappeler au lecteur quelle est la disposition si originale des *canons* de la *Chronique :* des colonnes parallèles de chiffres alignent une par une les années de l'histoire, chacune suivant

[1] La 7e et la 17e année de Marc-Aurèle vont, suivant que l'on compte par années de règne ou par puissances tribuniciennes, du début de mars ou du 1er janvier 167 et 177 aux mêmes dates de 168 et 178. M. Grégoire conserve le 23 février pour le jour du martyre de Polycarpe, considérant à bon droit cette date comme suffisamment garantie par la tradition liturgique ; le choix qu'il fait de 167 et 177 implique qu'il adopte le comput par puissances tribuniciennes.

[2] M. Grégoire hésite à ce sujet : cf. ses pages 23 (« faute de copiste »), 27 (« lapsus calami d'Eusèbe »), 27, n. 1, et 38 (effort pour « sauver » l'apostolicité de Polycarpe).

[3] Ici, encore, la pensée de M. Grégoire manifeste quelque hésitation : pp. 23 (et n. 2), 24, 26, 27, 37.

une chronologie différente (dans la partie qui nous intéresse, il y a trois computations parallèles : olympiades, années d'Abraham, années impériales) ; à ces chiffres, Eusèbe juxtapose de brèves notices historiques [1] comme celle que nous avons citée. On voit immédiatement que ce système privait Eusèbe des indications, si commodes par leur imprécision, dont se sert l'historien moderne : « deuxième moitié du second siècle », « 160-170 », « vers 165 », et l'obligeait à affecter tous les événements qu'il voulait mentionner à une date précise, à une année près [2]. Il est ainsi très fréquemment amené à extrapoler les données de sa documentation.

Prenons l'exemple, très caractéristique, des évêques judéo-chrétiens de Jérusalem : dans l'*Histoire ecclés.* (IV, v, 1), Eusèbe déclare en propres termes qu'il « n'a trouvé nulle part leurs temps conservés par l'écriture », mais qu'il a seulement lu une liste de quinze noms, qu'il reproduit (IV, v, 2-3), comme étant ceux des évêques de souche hébraïque qui s'étaient succédé jusqu'à la destruction de Jérusalem par Hadrien. Voulant faire, dans la *Chronique*, un sort à ces noms, il les a distribués, évidemment de façon tout à fait hypothétique, en quatre notices :

> ad an. 61 : *Iacobus frater Domini, quem omnes Iustum appellabant, a Iudaeis lapidibus opprimitur ; in cuius thronum Symeon, qui et Simon, secundus adsumitur* [3].

[1] La disposition matérielle est assez différente dans les manuscrits latins et arméniens. Chez saint Jérôme, les notices historiques occupent le centre de la page, en colonne continue, les chiffres étant rejetés dans les marges ; dans l'arménien, les colonnes de chiffres occupent le centre, les notices étant, les unes dans la marge de gauche ou de droite, les autres en pleine page, interrompant les chiffres. M. Griffe (art. cité, p. 172) a voulu tirer argument de cette diversité (qui n'est peut-être due qu'à des raisons pratiques, les notices les plus longues étant étalées sur toute la largeur de la page) : d'après lui, les notices en marge correspondent aux « événements auxquels le rédacteur de la Chronique entend attribuer une date précise », la pleine page aux « faits qui se déroulent sur plusieurs années ou qu'Eusèbe ne peut ou ne veut dater avec précision ». Interprétation non seulement gratuite, mais fausse : on trouvera citées plus loin les quatre notices relatives aux évêques judéo-chrétiens de Jérusalem, qui rentrent certainement dans la seconde catégorie de M. Griffe ; or, des quatre, deux seulement (2e et 4e) sont, comme le voudrait la théorie, « en pleine page », les deux autres (1e et 3e) sont en marge.

[2] D'où, pour les faits relatifs à l'histoire littéraire, les formules curieuses du type *Menedemus et Speusippus philosophi insignes habentur* (an. 316 a. C. ; éd. Helm, p. 126).

[3] Pour faire bref, je ne cite que la version latine, Helm, p. 182-183 ; pour l'arménienne : Aucher, p. 270 ; Karst, p. 215.

ad an. 107 : ... *Simon filius Cleopae, qui in Hierosolymis episcopatum tenebat, crucifigitur, cui succedit Iustus* [1].

ad an. 111 : *Post Iustum ecclesiae hierosolymitanae episcopatum quartus suscipit Zacchaeus, post quem quintus Tobias, cui succedit sextus Beniamin ac deinde septimus Iohannes, octavus Matthias, in cuius locum nonus constituitur Philippus* [2].

ad an. 123 : *Hierosolymis X. post Philippum constituitur episcopus Seneca, post quem XI. Iustus, cui succedit XII. Levi, post quem XIII. Efres, XIIII. Ioses, XV. Iudas : hi omnes usque ad euersionem, quam ab Hadriano perpessa est Hierusalem, ex circumcisione episcopi praefuerunt* [3].

On pourrait multiplier les cas analogues [4] : il est bien évident que non seulement Eusèbe est amené à insérer dans sa *Chronique* des dates conjecturales, plus précises que ne le comporte son information [5], mais il est clair aussi qu'il ne prétend nullement les faire admettre comme précises par son lecteur. Je me permets d'insister là-dessus, car il importe, pour comprendre un texte, de déterminer d'abord comment son auteur entendait qu'il fût lu.

Il paraît certain, par exemple, que lorsqu'Eusèbe bloque en une même année 111 les noms de six évêques de Jérusalem, puis douze ans plus tard six nouveaux noms, on ne peut l'accuser de chercher à nous faire croire que sur les douze, dix n'auraient siégé qu'en moyenne deux mois, le sixième, Philippe, ayant par contre régné de 111 à 123 ! Eusèbe suppose évidemment que son lecteur admettra l'existence de telles récapitulations, bloquant en une seule « entrée » plusieurs faits de même nature, quoique distincts

[1] Helm, p. 194 ; Aucher, p. 280 ; Karst, p. 218.

[2] Helm, p. 196 ; Aucher, p. 282 ; Karst, p. 219.

[3] Helm, p. 198-199 ; Aucher, p. 284 ; Karst, p. 220.

[4] Ainsi, toujours à propos des évêques de Jérusalem, pour les quinze premiers évêques hellènes : voir les indications vagues de l'*Histoire ecclés.*, IV, VI, 4, et V, XII, 1, transformées en « dates » dans la *Chronique*, ad an. 19/20 d'Hadrien, 23 d'Antonin, 5/6 de Commode, éd. Helm, pp. 201, 203-4, 208-9 ; Aucher, pp. 286, 288, 292 ; Karst, pp. 221, 222, 223.

[5] Ainsi pour la mort de l'apôtre Jean : Eusèbe ne sait rien de plus que ce que lui a appris Irénée (et peut-être Clément), à savoir que Jean est parvenu « jusqu'aux temps de Trajan », *μέχρι τῶν Τραιανοῦ χρόνων* (*Hist. ecclés.*, III, XVIII, 3-5). Pour lui faire un sort dans la *Chronique*, il a fallu « chiffrer » cette information : III[e] (Hier.) ou I[e] année de Trajan (Arm.), Helm, p. 193 ; Aucher, p. 280 ; Karst, p. 218.

dans le temps. Nous pourrions ici encore multiplier les exemples : citons celui qui se présente à la 8e (Arm.) ou 9e (Hier.) année d'Hadrien [1], 124/125 ; il s'agit encore d'une notice composite : apologies présentées à l'empereur par Quadratus et Aristide, requête du proconsul d'Asie Granianus, rescrit adressé à son successeur Fundanus : quatre événements qui n'ont pu se produire tous la même année, mais qu'une même notice rassemble parce qu'ils sont de même nature : c'est tout ce qu'Eusèbe a appris touchant les rapports d'Hadrien avec les chrétiens.

Dès lors, comment hésiter à voir dans la double notice de l'année 167/8 un autre exemple de ces banales récapitulations ? On aura observé comment Eusèbe procède en pareil cas : c'est à la date, exacte ou présumée, du premier des événements récapitulés que s'insèrent ces notices composites, ce qui entraîne des anticipations : ainsi, c'est à la mort du troisième évêque de Jérusalem que sont énumérés les nos 4 à 9 de la succession épiscopale ; c'est à l'avènement du 10e qu'apparaissent les 11e-15e. A la lumière de tels procédés, la notice de 167/8 s'explique de façon beaucoup plus naturelle que ne le suppose M. Grégoire. Il n'y a plus de contradiction à proprement parler entre l'*Histoire ecclésiastique* et la *Chronique*. Le martyre de Polycarpe apparaît dans celle-ci, comme on s'y attend après avoir lu celle-là, dans les premières années du règne de Marc-Aurèle, antérieurement à l'avènement du pape Soter [2]. Si, aussitôt après, la persécution de Gaule se trouve mentionnée, et de la sorte anticipée de dix ans, c'est tout simplement parce qu'ici, comme si souvent, Eusèbe, pour faire court, a voulu consacrer une seule notice, composite, aux « Persécutions sous Marc-Aurèle » : le synchronisme établi entre les deux événements ne va pas plus loin.

Dans ces conditions, il ne paraît pas possible de tirer de la *Chronique* plus que de l'*Histoire*, ni surtout de les corriger l'une par

[1] Éd. Helm, p. 199 ; Aucher, p. 284 ; Karst, p. 220.

[2] Très précisément un an avant : 7e et 8e années de Marc-Aurèle : Hieron., éd. Helm, p. 205 ; la traduction arménienne qui place l'avènement de Soter à la 4e année est évidemment fautive (éd. Aucher, p. 289 ; Karst, p. 222) : la date de la 8e année est, nous l'avons vu, expressément fournie dans l'*Histoire ecclés.*, IV, XIX.

l'autre, et je conclurais volontiers : *dans l'état présent de notre documentation, c'est-à-dire tant qu'on ne pourra pas établir comme assurée l'autorité du ch. xxi du* Martyrium Polycarpi, *nous sommes réduits à nous reposer sur le témoignage d'Eusèbe qui, dans son* Histoire *comme dans la* Chronique, *place le martyre de Polycarpe pendant les premières années du règne de Marc-Aurèle, probablement entre 161 et 168/9* [1].

C'est, me semble-t-il, sur cette position de repli que doit provisoirement se stabiliser la recherche. De l'effort si méritoire, et somme toute si fructueux, dépensé par M. Grégoire, on ne peut, en stricte rigueur, retenir que sa réhabilitation d'Eusèbe et la proposition générale : Polycarpe a souffert sous Marc-Aurèle ; mais c'est déjà beaucoup, et il faut lui en être reconnaissant.

* * *

Il faut insister sur un dernier point : l'historien moderne n'atteint pas directement le fait même du martyre, mais seulement le témoignage d'Eusèbe, au delà duquel il ne peut remonter. Nous ne savons pas ce que vaut ce témoignage. Est-il fondé sur une documentation explicite ? Est-il le résultat d'une supputation approximative ? Tout ce que nous pouvons faire, — ce témoignage une fois dégagé par la critique interne —, c'est de le confronter avec ceux que nous pouvons établir par ailleurs, sur la foi d'autres documents. En dehors d'Eusèbe, nous ne possédons qu'un autre témoin, c'est saint Irénée, témoin précieux entre tous, par son sérieux et sa bonne foi, par ses origines et sa date : il est né en Asie, sans doute à Smyrne, et écrit vers 180-190 [2]. De ce qu'il

[1] Je n'oserais pas retenir la date précise de 167 : elle n'ajoute peut-être rien aux indications vagues de l'*Histoire* et c'est peut-être simplement parce qu'Eusèbe savait ou pensait que le martyre de Polycarpe était antérieur à l'avènement de Soter (168) qu'il l'a placé dans la *Chronique* exactement un an avant celui-ci. On pourrait rechercher quelle est l'année la plus proche de 167 où le 23 février tombe un samedi (c'est 166 ; cf. Tillemont, *Mémoires hist. ecclés.*, t. II, p. 328, et note 5, p. 637) ; mais ce jour du *samedi* est fourni par l'expression *σάββατον μέγα* qui fait difficulté (il ne peut s'agir de la vigile pascale, un 23 février et dans l'Asie quartodécimane) : cf. Grégoire, p. 12, n. 2 (addition pré-eusébienne d'origine « orientale ») ; mais je n'ose, comme lui, conserver le mot *σάββατον* après avoir rejeté *μέγα*.

[2] Sous le pape Éleuthère : *Adv. Haer.*, III, III, 3, éd. Sagnard, p. 106-108.

nous apprend sur Polycarpe, on peut, au point de vue chronologique, retenir quatre points [1] :

1. Polycarpe a connu les Apôtres et « beaucoup de ceux qui ont vu Notre Seigneur ».
2. Dans « son premier âge », Irénée a vu Polycarpe.
3. Polycarpe est venu à Rome sous le pape Anicet.
4. Polycarpe a rencontré Marcion.

Le dernier point n'est pas d'un grand secours ; le troisième est d'interprétation délicate car, par malchance, la date de l'avènement d'Anicet n'est pas connue avec précision [2] : Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, ne fournit pas un synchronisme précis [3], comme il le fait pour tous les papes chaque fois qu'il le peut [4], ce qui rend suspecte la précision de la *Chronique*, dont le témoignage est lui-même incertain [5] ; le *Catalogue libérien* est corrompu à cet endroit et donne des indications contradictoires [6]. Ce n'est que de façon très vague et conjecturale qu'on place cet avènement vers 153-155 ; plus que gênante pour l'hypothèse de Waddington [7], cette incertitude est sans inconvénient pour notre interprétation d'Eusèbe : martyrisé après 161, Polycarpe a pu visiter Anicet, si tôt ou si tard qu'on place l'avènement de celui-ci.

Le second point est, lui aussi, d'indication imprécise, puisque nous ne pouvons déterminer exactement ce qu'était la *πρώτη ἡλικία* pendant laquelle Irénée a connu Polycarpe et que, le pourrait-on, on ne sait rien d'assuré sur la chronologie d'Irénée avant son appa-

[1] Irénée, *Adv. Haer.*, III, III, 4, p. 108-112 : le texte grec conservé par Eusèbe, *Hist. ecclés.*, IV, XIV, 3-8 ; ajouter, pour le point 2, *Ep. ad Florinum* ap. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, V, XX, 5, et pour le 3, *Ep. ad Victorem*, ibid., V, XXV, 16-17.

[2] Il faut reprocher ici à M. Grégoire (p. 23) comme à M. Griffe (p. 176) d'avoir adopté l'un et l'autre une solution de ce problème difficile sans en avoir discuté les données ; il faut toujours recourir à Lightfoot, *Apostolic Fathers*, P. 1, vol. I, p. 201-246.

[3] *Hist. ecclés.*, IV, XI, 7.

[4] Ainsi, ibid., XIX, la mort d'Anicet et l'avènement de Soter sont datés de la 8e année du règne de Marc-Aurèle (168/9).

[5] L'événement est daté de 152 dans le texte arménien (p. 288, Aucher, 221, Karst), de 157 chez saint Jérôme (p. 203, Helm), de 156 ou 153-160 dans des extraits syriaques.

[6] Texte restitué par Mommsen, *M. G.*, Auct. antiq., t. IX, p. 74 : *<Anicetus, ann. iiii, m. iiii, d. iii. Fuit temporibus Veri et Marci> a cons. Gallicani et Veteris* (150) *usque Praesente et Rufino* (153).

[7] Comme l'a bien montré Grégoire, art. cité, § 16, p. 22-23.

rition comme prêtre de Lyon en 177 ; soulignons toutefois, avec le P. Sagnard, que les termes dont se sert ici Irénée paraissent exclure la date si tardive de 177 proposée par M. Grégoire pour la mort de Polycarpe [1].

Reste notre premier point, l' « apostolicité » de Polycarpe. Je ne vois pas pourquoi on hésiterait à prendre « tout à fait au sérieux et tout à fait à la lettre les expressions d'Irénée concernant les rapports de Polycarpe dans sa jeunesse avec les apôtres, en particulier avec Jean » [2]. Ici encore, c'est la date de 177 qui ferait naître des difficultés ; celle que nous avons retirée d'Eusèbe n'en fait aucune : je renverrai ici le lecteur au Dr. W. Telfer, qui a bien montré que Polycarpe, mort très âgé dans les années 160, nous apparaît « as a man born nearer to A.D. 70 than to A.D. 80 », — qui a très bien pu connaître « ceux qui avaient vu le Christ » [3].

Restent à examiner les « arguments de convenance » présentés par M. Grégoire ; la plupart [4] appuient simplement le jugement d'ensemble, qui est aussi le nôtre : « Polycarpe a souffert sous Marc-Aurèle ». Un seul [5] — mais je sais qu'il tient particulièrement

[1] Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, livre III (Paris, 1952), p. 10, n. 2 : « La phrase « Nous l'avons vu dans notre enfance, car (*γάρ, enim*) il est mort très vieux », ne s'explique guère s'il est mort en 177. Aucune question ne se poserait alors. En fait Irénée répond à la question : « Comment avez-vous pu connaître cet homme des anciennes générations ? »... Surtout, la phrase « En témoignent ceux qui jusqu'à ce jour ont succédé à Polycarpe » n'aurait plus de sens, puisqu'Irénée écrit peu après 180. »

[2] Termes de M. Grégoire, art. cit., p. 28, n. 1, qui voit dans ce passage « exagérations ou majorations ».

[3] D'après Telfer, le passage fameux du *Martyre* où Polycarpe répond au proconsul (ix, 3) : « Il y a quatre-vingt-six ans que je sers le Christ... », ne doit pas s'entendre en ce sens que Polycarpe avait alors cet âge : rien ne prouve qu'il ait été baptisé à sa naissance ; à son époque, c'est même le contraire qui est vraisemblable ; il pouvait avoir près de cent ans au moment du martyre... (art. cité, p. 81-82).

[4] Ainsi § 2, p. 2-3 (martyre contemporain de Carpus) ; § 13-14, p. 19-21 (Méliton, Celse, etc.).

[5] Car je ne saurais retenir l'argument apporté par M. P. Orgels (art. cité, § 19, p. 24-25) et qui fait état de la « trompette prophétique » entendue à Rome (en 177) par Irénée le jour même du martyre de Polycarpe. Cette histoire se lit dans le fameux ch. xxii du *Martyrium Polycarpi* : je m'étonne qu'après nous avoir appris à reconnaître et à mépriser la « manière du pseudo-Pionius », on veuille nous faire prendre pour argent comptant ce miracle fantaisiste.

à cœur à M. Grégoire — pourrait exclure notre interprétation et plaider en faveur d'une date postérieure à 171 : c'est celui du montanisme de Quintus. On sait qu'après avoir parlé des compagnons de Polycarpe, le *Martyrium* ajoute : IV. *Εἷς δέ, ὀνόματι Κόϊντος, Φρύξ, προσφάτως ἐληλυθὼς ἀπὸ τῆς Φρυγίας, ἰδὼν τὰ θηρία ἐδειλίασεν. Οὗτος δὲ ἦν ὁ παραβιασάμενος ἑαυτόν τε καί τινας προσελθεῖν ἑκόντας...*

M. Grégoire estime « indubitable [1] » que ce présomptueux exalté, ce « Phrygien » (c'est l'ethnique qui sert communément à désigner la secte), est un montaniste, et comme le Montanisme n'apparaît qu'en 171... Inutile de poursuivre : là encore, je contesterai l'interprétation qui sert de point de départ. On sait que M. Grégoire s'est toujours beaucoup intéressé au Montanisme [2], sur lequel il nous promet un travail d'ensemble ; peut-être est-il un peu trop « sensibilisé » par rapport au sujet (quel est l'historien qui ne s'est pas laissé un jour entraîner sur la pente de son sujet familier ?) ; du moins ici, il me paraît nettement majorer la portée du texte invoqué. Que tous les premiers montanistes soient des Phrygiens n'implique pas que tout Phrygien soit montaniste ; le sens géographique du mot est le sens obvie du texte, et c'est bien ainsi que l'a explicité toute une partie de la tradition manuscrite [3]. L'exaltation poussée jusqu'au désir du martyre n'est qu'un des aspects du Montanisme et, ne lui ayant pas été propre, ne peut suffire à le caractériser [4].

L'interprétation proposée par M. Grégoire est donc rien moins qu'assurée. S'appuyer sur cette hypothèse incertaine pour corriger d'autorité un témoignage d'Eusèbe, c'est échafauder hypothèse sur hypothèse et, en ce cas, « l'incertitude croît en proportion géométrique [5] ». Nos études paléo-chrétiennes ont trop souffert dans le passé de ce goût pour les corrections abusives et les hypothèses aventurées, pour qu'on ne souhaite pas voir la plus grande prudence suivie désormais en pareil cas.

Paris. Henri-Irénée MARROU.

[1] Communication personnelle ; cf. dans l'art. cité, p. 21 : « Il est inouï qu'on ait refusé d'apercevoir cette évidence. »

[2] Voir en dernier lieu son mémoire : *Paulinus, κοινωνός de Sébaste de Phrygie*, dans *Bull. de la Cl. des Lettres de l'Acad. royale de Belgique*, 1952, p. 167-183.

[3] Eusèbe, dans ses extraits du Martyre, *Hist. ecclés.*, IV, XIV, 7, écrit : *Φρύγα τινὰ τὸ γένος ;* de même le ms. de Vienne, *Hist. Graec. 3 : Φρὺξ τῷ γένει.*

[4] Tout au plus peut-on interpréter l'épisode de Quintus, comme on l'a fait si souvent depuis Renan, qui parlait à son propos de « montaniste par anticipation » (*L'Église chrétienne*, p. 453), « as a premonition of what was soon to emanate from Phrygia » (TELFER, art. cité, p. 83).

[5] Commentaire de mon édition de l'*A Diognète*, p. 263.

LE TEXTE COMPLET DE LA VIE DE CHRISTIAN DE L'AUMONE

En 1934, le R. P. M. Coens publiait, ici même, un texte hagiographique relatif à Christian de l'Aumône, cistercien du XII^e siècle. Il reconnaissait là une série d'extraits d'un récit lui-même incomplet, voire inachevé : « La suite, s'il en a existé une, devait logiquement raconter plus avant la vie et relater la mort de Christian dans l'Ordre de Cîteaux. » Il souhaitait qu'une « recherche heureuse » permît d'apporter sur Christian de nouvelles précisions [1].

En 1950, Dom B. Griesser annonça qu'il avait retrouvé un texte « plus complet » de la Vie de Christian et il en donna l'édition. Ce nouveau témoin, en effet, comble quelques-unes des lacunes du précédent. Mais, à y regarder de près, il y ajoute peu : les deux récits se terminent à la fin du noviciat de Christian, c'est-à-dire au moment où allait commencer sa vie monastique. Fallait-il renoncer à la perspective entrevue par le R. P. Coens? Dom Griesser inclinait à le croire [2].

Le texte complet de la Vie existe cependant. Daunou, en 1814, dans l'*Histoire littéraire de la France* [3], signalait que « le monastère des Blancs-Manteaux possédait un manuscrit latin contenant les visions de Chrétien ». Or le fonds des Blancs-Manteaux a été dispersé dans plusieurs bibliothèques parisiennes, notamment la Bibliothèque nationale et celle de l'Arsenal [4]. C'est donc dans cette double direction que devaient s'orienter les recherches. Et de fait l'Arsenal, sous la cote 500, conserve le volume où figure la Vie de Christian : il est du XV^e siècle, et c'est un recueil, comme

[1] *La Vie de Christian de l'Aumône*, dans *Anal. Boll.*, t. LII (1934), p. 5-20.

[2] *Christian von l'Aumône. Eine neue, vollständigere Handschrift seiner Vita*, dans *Cistercienser Chronik*, t. LVII (1950), p. 12-32.

[3] T. XIII, p. 584.

[4] Cf. H. MARTIN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal*, t. VIII : *Histoire de la Bibliothèque*, p. 486.

on en fit beaucoup à cette époque, d'opuscules attribués à S. Bernard et à Hugues de Saint-Victor ; les apocryphes y tiennent presque autant de place que les ouvrages authentiques [1], et le codex ne mériterait guère de retenir l'attention s'il ne se terminait (f. 119v-138) par le texte rare — et jusqu'à présent unique — de la Vie complète de Christian.

Rien ne permet d'identifier la provenance du manuscrit avant qu'il entrât dans la bibliothèque des Mauristes qui occupèrent les Blancs-Manteaux à partir de 1618 et dont il porte l'ex-libris. Le R. P. Coens avait utilisé le Clm 14682, qui est de la fin du XIIIe siècle et vient de Saint-Emmeran de Ratisbonne, en raison de quoi il sera désigné ici par le sigle E. Dom Griesser, lui, a tiré son texte du manuscrit de Copenhague Gl. Kgl. S. 1361, qui date également du XIIIe siècle, mais vient de l'abbaye bénédictine de Cismar en Holstein (sigle C). Le manuscrit de l'Arsenal (sigle P), bien que postérieur aux deux autres, offre pourtant une rédaction qui semble avoir servi de base aux récits incomplets. E donne le texte de C en abrégeant quelques phrases et omettant quelques passages ; mais C lui-même offre un texte abrégé de P. Les éléments propres à P, pour la partie commune aux trois témoins, sont d'ailleurs de peu d'importance : aussi n'y aura-t-il pas lieu de rééditer cette partie ; il suffira, dans l'analyse qui va en être présentée, de signaler les expressions notables qui manquent dans E et C.

Mais ces trois rédactions, à leur tour, ont fourni la matière de plusieurs récits partiels, qui en résument ou amplifient divers passages. A la partie commune aux trois témoins, Hélinand de Froidmont († 1212) a emprunté les éléments de la notice que, dans sa *Chronique*, il a consacrée à Christian [2] : ils correspondent aux ch. IV-VI, VIII, X-XII de P. Du ch. XXIV de P, le compilateur de l'*Exordium magnum cisterciense* s'est inspiré pour écrire l'un des « Miracles » qui se rapportent à l'Ordre cistercien [3]. Enfin, la vision rapportée au ch. XXXII de P se retrouve, développée, dans un recueil hagiographique du XIIIe siècle qui provient de Sainte-Geneviève de Paris [4]. Or il n'y a coïncidence exacte ni

[1] Description et analyse du manuscrit dans H. MARTIN, op. c., t. I, p. 352-353.
[2] *P. L.*, t. 212, col. 1063-1065.
[3] Dist. I, c. 26, *P.L.*, t. 185, col. 1022-1023.
[4] Ms. Paris, Sainte-Geneviève, 558 (XIIIe s.), f. 200. Je dois la connaissance de ce texte à M. C. Dereine, à qui j'exprime ma reconnaissance.

entre les trois rédactions suivies, ni entre l'une d'elles et les extraits qu'on leur a demandés : preuve évidente que le récit de base n'était pas fixé dans une forme qui fût définitive. Il conservait, pour ainsi dire, un caractère mouvant : copistes et compilateurs demeuraient libres de le modifier. A la différence, par exemple, de la *Vita prima Bernardi*, qui fut soumise à l'approbation d'une réunion d'évêques et d'abbés, la Vie de Christian n'était pas un texte littéraire et en quelque sorte officiel, pouvant être utilisé dans la liturgie ; cette série de souvenirs ressemble davantage aux *Fragmenta* que, vers le même temps, Geoffroy d'Auxerre rassemblait au sujet de l'abbé de Clairvaux.

De là vient l'intérêt de cette Vie pour l'histoire. Le R. P. Coens a reconnu les garanties de véracité que présentent ces « naïfs récits ». Plus d'un passage du texte complet confirme cette impression d'authenticité : ainsi le ch. XXVIII, où est citée l'expression « vulgaire » dont se servait Christian, ainsi encore les chapitres où les paroles de Christian ou ses conversations avec son entourage sont rapportées en style direct, sans aucun apprêt littéraire.

Avant d'éditer le texte, il convient d'en donner l'analyse, puis de dégager les éléments nouveaux dont il enrichit notre connaissance des premières générations cisterciennes.

Dans le manuscrit P, le texte n'est point précédé de la lettre d'envoi de l'abbé Ulric de l'Aumône à Raynaud, abbé de Cîteaux [1] ; il débute par un long prologue que E ne donne pas [2]. Suit une liste de 40 *capitula :* ces titres, qui seront repris au début des chapitres, ont dû subir quelques retouches, puisque dans l'un d'eux — le XXXVIII[e] — Bernard de Clairvaux est déjà appelé « saint », alors que le récit fut probablement composé avant sa canonisation en 1174 [3]. Les douze premiers chapitres coïncident substantiellement avec le texte C. Voici le détail des rapports et des différences : le ch. I correspond aux 8 premières lignes du n. 1 ; le ch. II à la fin de ce n. 1 ; les ch. III-IV aux n. 2-3 ; le ch. V aux 2 premiers paragraphes du n. 4. Le troisième paragraphe de ce n. 4 est absent de P comme de E : c'est une

[1] Dans E, éd. M. COENS, p. 13-14 ; dans C, éd. B. GRIESSER, p. 21-22.

[2] Dans C, éd. citée, p. 22-23.

[3] De même, dans le ch. XXXVI, on a fait précéder le nom de Bernard des mots *sancte memorie* et *sanctis*, bien que l'événement raconté se fût passé peu de temps auparavant, *nuper*. De même encore dans le ch. XXXVIII,

parenthèse relative aux vêtements de laine et de lin, sans rapport avec Christian lui-même ; cette glose paraît être une interpolation [1]. Le ch. VI correspond au dernier paragraphe du n. 4. Est alors inséré le ch. VII, qui manque dans C et dans E. Le ch. VIII correspond au n. 5, mais avec un début différent qui méritera d'être transcrit à cause de l'allusion qu'il fait à la pauvreté caractéristique de Cîteaux ; le nom d'Ulric, vers le milieu de ce chapitre, n'est point donné dans P. Le ch. IX correspond au n. 6 et au début du n. 7, le ch. X à la suite de ce n. 7, le ch. XI aux n. 8 et 9, ce dernier allongé dans P d'une phrase qu'il faudra reproduire. Le ch. XII correspond au n. 10 et dernier. Commence alors la partie propre à P : c'est la plus longue, puisqu'elle ne compte pas moins de 27 chapitres, et c'est aussi la plus intéressante. Ici encore, les visions et les « diableries » occupent une large place. Mais elles sont l'occasion d'évoquer bien des personnages et des pratiques sur lesquels le texte complet nous apporte des détails précis, pittoresques et parfois nouveaux.

Deux personnages dont parlent les rédactions incomplètes font l'objet dans P de mentions qui confirment et éclairent ce que l'on savait d'eux : ce sont Raynaud de Cîteaux et Ulric de l'Aumône ; le premier manda au second de lui faire amener Christian, qu'il voulait voir. On connaissait ce fait par l'*Exordium magnum ;* mais on a ici le récit détaillé du voyage de Christian, qu'une maladie empêcha de gagner Cîteaux ; en route (c. XXV), il eut cette vision de Raynaud et des moines de Cîteaux que rapporte l'*Exordium.* Il est donc désormais hors de doute qu'il s'agit de Raynaud de Bar, qui succéda à S. Étienne Harding et à l'éphémère Gui Ier en 1133 ou 1134, et d'Ulric de l'Aumône : l'abbatiat de ce dernier est attesté dans les documents de 1121 à 1136 [2] ; le texte de P autorise à conclure qu'il se prolongea au delà de cette date. En effet, pendant son séjour à l'Aumône et au temps d'Ulric, Christian reçut une vision curieuse au sujet de S. Bernard et d'Eugène III. Il vit l'abbé de Clairvaux, devant l'autel de son monastère, pleurant sur son fils Eugène enlevé au repos de la vie claustrale [3] ;

[1] Sur la place qu'on faisait, dans la littérature monastique du moyen âge, à la prohibition de porter des vêtements de lin, voir L. Gougaud, « *Lineis ne utantur ad carnem* », dans *Anciennes coutumes claustrales* (Ligugé, 1930), p. 24-36.

[2] Cf. *Gallia christiana,* t. VIII, col. 1397.

[3] Tel est aussi le thème que développe S. Bernard lui-même dans sa lettre à la curie romaine, *Epist.* 237, 3, *P.L.*, t. 182, col. 427.

aussitôt il vit celui-ci chassé de Rome par une sédition, et y revenant triomphant (c. XXXVIII). Ces événements, qui nous sont connus par ailleurs, se situent en 1145 [1]. Christian n'en avait-il rien entendu dire avant d'en avoir la vision? Le narrateur, en tous cas, nous livre en passant une réflexion révélatrice de la réputation de sainteté dont jouissait déjà Bernard ; on parlait fréquemment de lui et on le décrivait ; Christian pouvait, sans l'avoir jamais vu, connaître son habit et sa physionomie. Un autre souvenir relatif à S. Bernard nous est conté au ch. XXXVI : il y est rapporté que l'abbé de Clairvaux entendit les anges chanter le *Salve Regina*, et qu'il n'en fit la confidence qu'à des abbés rassemblés à l'occasion du chapitre général et qui le contraignirent à parler [2].

Un autre personnage est nommé dans le texte complet, dont aucune autre source ne livrait le nom : Foucher, prieur de ce monastère de Landais qui avait été affilié à l'Ordre cistercien en 1129 et qui dépendait de l'Aumône [3]. Enfin, au ch. XXXVII, quelques lignes contiennent l'éloge du prieur de l'Aumône, Bertrand, dont on ne savait rien.

En route vers l'Aumône, Christian fit étape au monastère de Barzelle, « qui était soumis à l'Aumône » ; le texte ajoute « qu'il n'y avait alors qu'un petit nombre de frères, et très pauvres » (ch. XXIV). Le premier abbé était venu de Landais en 1138 et se nommait Foucher [4] ; peut-être s'agit-il de l'ancien prieur de Landais? L'histoire de ces monastères à leurs débuts est encore très obscure, mais pourra profiter des indications éparses en la Vie de Christian [5].

[1] Cf. E. VACANDARD, *Vie de saint Bernard* (Paris, 1895), t. II, p. 248-256.

[2] Ch. XXXVI ; ce texte donne donc la version la plus ancienne du fait que rapporteront JEAN L'ERMITE, *Vita quarta S. Bernardi* (composée vers 1180-1182), II, 7, *P.L.*, t. 185, col. 514, et AUBRI DE TROIS-FONTAINES, *Chronicon* (écrit entre 1232 et 1241), ad ann. 1130, *M.G.*, Script., t. XXIII, p. 828, l. 35-45 ; Aubri rapporte que S. Bernard aurait entendu les anges chanter le *Salve Regina* à Saint-Bénigne de Dijon et ajoute : *Unde in quodam generali capitulo Cisterciensi veniam suam accepit, quatenus hec antiphona ab omni ordine reciperetur, quod et factum est.*

[3] Cf. L. JANAUSCHEK, *Origines Cistercienses* (Vienne, 1877), p. 16.

[4] Cf. *Gallia christiana*, t. II, col. 204.

[5] Avec Foucher, l'un des premiers religieux de Barzelle qui soient connus — mais bien peu — est un certain Hugues, cf. JANAUSCHEK, op. c., p. 50 ;

C'est surtout celui-ci que le texte complet nous aide à mieux connaître. Hélinand et le texte C nous avaient appris qu'il était originaire de la région du Mans [1]. P nous apporte une précision nouvelle [2]. Christian, dès sa jeunesse, alla mener la vie érémitique dans la communauté de Gastines [3], au diocèse de Tours ; il y resta de nombreuses années. Le chapitre que P ajoute à cette première partie du récit concerne une embûche tendue à la chasteté de Christian (ch. VII) ; cet incident, occasionné par la trop grande liberté avec laquelle les ermites fréquentaient les femmes, contribua peut-être à orienter Christian vers une discipline plus stricte. Il persuada à ses confrères de s'agréger, avec leur monastère, à l'Ordre cistercien. Il se rendit à l'abbaye de l'Aumône, au diocèse de Chartres, où il fut rejoint par le prieur et par quelques-uns des ermites de Gastines. L'abbé de l'Aumône, Ulric, envoya Christian au monastère de Landais, qui venait d'être fondé au diocèse de Bourges : Christian y fit son noviciat, dont les épreuves sont rapportées dans la partie finale de la rédaction incomplète.

Les chapitres XIII à XXIII de la rédaction complète racontent quelques événements de la vie de Christian à Landais : extases,

c'est peut-être à lui, bien qu'il n'ait jamais été abbé, qu'est attribué un opuscule conservé dans le ms. P. 1. XIII, f. 134ᵛ-135ᵛ (XIIᵉ s.), de la cathédrale de Hereford, sous ce titre et cet explicit : *Incipit tractatus domni Hugonis abbatis Barcellensis de cohabitatione fratrum. Ecce quam bonum ... Felix qui expertus est... Explicit tractatus domni Hugonis Barcelle...* Hugues de Barzelle est encore cité dans le ms. du British Museum Royal 7 D I (XIIIᵉ s.), f. 45 et suiv. ; cf. WARNER et GILSON, *Catalogue of Western Manuscripts in the Old Royal and King's Collections*, t. I (Londres, 1921), p. 185.

[1] *Cenomanensis*, HÉLINAND, t. c., col. 1063 ; *de pago Cenomanensi*, dans C, éd. B. GRIESSER, p. 23.

[2] Il nomme en effet Christian *de Monte cerelli* (c. VII). Ces deux derniers mots sont clairement écrits dans le manuscrit. Il peut s'agir du lieu dit « Les Cérelles », situé sur la commune de Lavernat, dans la Sarthe, ou bien, si l'on admet une cacographie pour *Monte Sorelli*, de Montsureau, dans la commune de Vaas, au sud du Loir, mais toujours *in pago Cenomanensi*. Montsureau et Lavernat sont d'ailleurs assez proches, de la forêt de Gastines, qui remontait autrefois vers le Loir ; dans cette forêt à environ 15 km au nord de Gastines, subsiste encore un village appelé « Les Hermites ». — Je dois ces indications topographiques à Dom J. Hourlier, bénédictin de Solesmes, que je remercie.

[3] Ch. III. P a ici l'orthographe *Guastineta ;* dans C : *Wastineta ;* dans E : *Gastineta*. Les ermites de la forêt de Gastines reçurent la Règle de S. Augustin en 1138 ; cf. *Gallia christiana*, t. XIV, col. 317.

tentations, luttes avec les démons. Plus encore que ces faits merveilleux, ce sont leurs circonstances qui nous intéressent : les scènes de la vie quotidienne sont décrites en termes précis qui nous instruisent sur l'existence réelle des cisterciens. Christian est déjà désigné, jusqu'à six fois, comme un « vieillard » (ch. xx). C'est alors seulement que l'abbé Raynaud de Cîteaux, désireux de s'entretenir avec lui, prescrit à Ulric de l'Aumône, dont Landais dépend, de le lui présenter. Ulric envoie l'un des anciens du monastère chercher Christian : les chapitres XXIV-XXV se rapportent à ce voyage vers l'Aumône. Arrivé là, c'est-à-dire loin de Cîteaux — plus loin qu'il n'en était à Landais —, Christian attend de faire la connaissance de Raynaud. Les dernières années de Christian, qui font l'objet des chapitres XXVI à XL, s'écoulent à l'Aumône. Il y participe d'abord à la vie commune, évoquée dans quelques récits variés, très animés, pleins de détails concrets, jusqu'à ce que la maladie le force à se retirer à l'infirmerie (ch. XXXVI) : là, bientôt, il a la vision d'Eugène III et de S. Bernard. Enfin, obligé de garder le lit, il subit les derniers assauts du démon, qui lui rappelle les souvenirs de Landais. Il meurt à une date qui n'est pas indiquée.

L'un des points que le nouveau texte éclaire d'une façon décisive est la condition de Christian. C'est un « moine laïc », et non pas un convers : il reçoit « l'habit de moine » (ch. v), il se prosterne parmi les « moines laïcs » [1]. Il participe à la prière « canonique » [2] ; il communie aux jours où cela est prévu pour les moines [3] ; tout ce qui est dit de ses occupations ne se comprend que s'il est moine.

Tous les détails de la vie régulière auxquels le texte fait allusion

[1] *Prostratus inter laicos monachos*, ch. XXXIX ; toute la cérémonie des funérailles qui est décrite en ce chapitre est conforme aux prescriptions du ch. 98 des *Consuetudines Cistercienses*, où les « moines laïcs » sont distingués des « convers » : *laicis monachis praeeuntibus...*, *conuersi in suo choro...*, éd. P. GUIGNARD, *Les monuments primitifs de la règle cistercienne* (Dijon, 1878), p. 214-215.

[2] *Ante horam canonicam*, ch. II ; cf. *Consuet.*, ch. 75, éd. GUIGNARD, p. 179. Quant aux expressions *preces canonicas*, *regularis oratio*, ch. XXVIII, elles désignent ce que les *Consuetudines* appellent *solita oratio*, ch. 68, éd. GUIGNARD, p. 162 ; cf. aussi ibid., ch. 74, p. 176. — Dans le ch. XXXVII, l'expression *canonica oratio* désigne l'*oratio Pater noster et Credo in Deum* qui est récitée à la fin des complies conformément aux *Consuetudines*, ch. 82, éd. GUIGNARD, p. 186-187.

[3] Ch. XXVIII ; cf. *Consuet.*, ch. 66, éd. GUIGNARD, p. 160. Le rite de la communion sous les deux espèces correspond aux prescriptions des *Consuet.*, ch. 53 et ch. 58, éd. GUIGNARD, pp. 149 et 155.

sont conformes aux prescriptions des *Consuetudines* postérieures à la réforme dite de S. Bernard, qui se situe vers 1140 [1] : chant des heures canoniales par les malades à l'infirmerie [2], intervalle après les vigiles [3], après les laudes [4], chapitre des coulpes [5], confession [6], partage autorisé du soulagement (*pitancia*) avec les voisins de table [7]. L'office *De Beata* est encore une dévotion privée [8], mais déjà a été introduit — peut-être à la demande de S. Bernard lui-même — le chant du *Salve Regina* [9]. Il n'est pas jusqu'à la disposition des lieux réguliers sur lesquels la Vie de Christian ne jette quelque lumière : à Landais se trouve l'*auditorium* prévu par les *Consuetudines* [10] ; mais pour aller du dortoir à l'église, Christian ne peut emprunter d'autre chemin que le cloître [11] ; à l'Aumône, les malades se tiennent dans « l'arrière-chœur » [12], et l'oratoire semble avoir comporté un jubé, puisqu'il fallait « monter pour lire l'évangile » [13].

Les historiens de la vie cistercienne pourront relever dans le texte complet d'autres détails encore. Mais ceux qui viennent

[1] Ces *Coutumes* diffèrent, en plusieurs points, de la rédaction antérieure, sur laquelle j'ai donné des indications sous le titre *Une ancienne rédaction des coutumes cisterciennes*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLVII (1952), p. 172-176.

[2] Ch. XXXVII ; cf. *Consuet.*, ch. 92, éd. GUIGNARD, p. 198.

[3] Ch. XIV ; cf. *Consuet.*, ch. 74, éd. GUIGNARD, p. 176.

[4] Ch. XIX ; cf. *Consuet.*, ch. 69, éd. GUIGNARD, p. 167.

[5] Ch. XVIII ; cf. *Consuet.*, ch. 70, éd. GUIGNARD, p. 169-171.

[6] Ch. XX ; cf. *Consuet.*, ch. 70, éd. GUIGNARD, p. 172.

[7] Ch. XXIII ; cf. *Consuet.*, ch. 76, éd. GUIGNARD, p. 182.

[8] Ch. XXV : *horam sibi de sancta Maria priuate psallere ;* l'*Exordium magnum*, rapportant le fait raconté dans la Vie de Christian, ajoute cette explication : *quia nondum data erat licentia horas de Beata Virgine publice cantandi*, Dist. I, c. 26, *P.L.*, t. 185, col. 1022.

[9] Ch. XXXVI ; voir plus haut, p. 25, n. 2.

[10] Ch. XIX ; cf. *Consuet.*, ch. 72, éd. GUIGNARD, p. 174.

[11] Ch. XIII. D'après M.-A. DIMIER, *Recueil de plans d'églises cisterciennes* (Aiguebelle-Paris, 1949), p. 16, le « plan-type d'une abbaye cistercienne » comporte un escalier faisant communiquer le dortoir avec l'église ; mais comme de Landais ne subsiste que le chevet (cf. ibid., pl. 171), il est impossible de vérifier si cet escalier existait dans ce monastère.

[12] Ch. XXVIII : *in retrochoro ;* cf. *Consuet.*, ch. 102, éd. GUIGNARD, p. 221.

[13] Ch. XXXVII : *quis evangelium ascenderet legere.* Les *Consuetudines*, ch. 68, éd. GUIGNARD, p. 162, semblent, en effet, supposer l'existence d'une tribune où l'on monte par un « degré » (*gradus*).

d'être notés permettent de déterminer l'époque où a vécu Christian. Le dernier événement daté que relate le texte complet se situe vers la fin de 1145 : Christian a la vision d'Eugène III rentrant à Rome, ce qui eut lieu le 19 ou le 20 décembre 1145 ; il est déjà à l'infirmerie et mourra quelque temps plus tard. Quant à la date où fut composé le récit, il reste difficile de la fixer avec certitude. Le texte incomplet est précédé d'une lettre d'envoi dont le destinataire est l'abbé de Cîteaux ; il n'est nommé ni dans C ni dans E. Dom Griesser a admis qu'il s'agit de Raynaud, qui mourut en 1150 : celui-ci, en effet, est nommé dans le chapitre de l'*Exordium magnum* qui s'inspire du ch. XXIV du texte complet ; il y est dit que Raynaud avait désiré connaître Christian, désir que doit satisfaire le récit que précède la lettre d'envoi [1]. Pourtant, le texte complet ne comporte pas cette lettre, et dans le récit lui-même, Ulric de l'Aumône est donné comme déjà défunt (ch. XXIV) ; de plus, il est parlé de Raynaud comme d'un tiers, non comme de celui à qui est adressé le texte (ch. XXV). Peut-être le récit envoyé à Raynaud ne comportait-il que le début, donné par C et E, lequel fut complété ensuite. Les conjectures que l'on peut faire à ce sujet soulèvent toutes quelque difficulté. Du moins est-il certain que le rédacteur a utilisé des souvenirs recueillis du vivant même de Christian, et que cette Vie constitue l'un des plus anciens documents hagiographiques cisterciens.

Voici le texte de cette Vie. Comme il a été dit plus haut, ne seront pas éditées ici les parties qui se trouvent déjà, bien qu'avec des variantes de détail, dans les deux textes incomplets qui furent publiés naguère ; mais les titres, les *incipit* et les *desinit* des chapitres déjà édités seront néanmoins rappelés, tels qu'ils sont, avec toute la suite, dans le manuscrit 500 de l'Arsenal. L'édition reproduit l'orthographe du manuscrit [3]. Seuls les *v* ont été réta-

[1] Le même ch. XXIV confirme que l'abbé de l'Aumône auquel Raynaud avait exprimé ce désir, et qui expédia la lettre, est Ulric ; c'est son nom qu'on lit dans l'adresse de la lettre dans C, et c'est à lui que la Vie de Christian est attribuée dans l'exemplaire de l'*Exordium magnum*, Paris, B. N., Nouv. acq. las. 364 (XV[e] s.), f. 29, que cite Dom B. GRIESSER, p. 21. Ulric serait mort vers 1144, d'après les données, peu précises, de la *Gallia christiana*, t. VIII, col. 1397.

[2] Du point de vue philologique, on notera quelques mots rares, comme ceux qui servent à désigner la croix ornée de buis (*buxata*, ch. XV), la Vierge plus brillante (*exmeracior*) que Lucifer avant sa chute (ch. XXVIII), les mitaines (*mitenae*, ch. XL).

blis uniformément, alors que le manuscrit a tantôt *v*, tantôt *u*. Le texte, très clairement écrit, ne comporte que de rares fautes, qui seront corrigées ici, la leçon du manuscrit étant donnée en apparat.

Clervaux. Jean Leclercq, O. S. B.

VITA CHRISTIANI MONACHI

(ex codice Parisiensi, Arsenal n° 500)

[F. 119v] ... **Incipit prologus in vita et visionibus venerabilis viri re et nomine Christiani monachi de abbatia quae Elemosina nuncupatur.** Omnipotens creator... [f. 120r] ... — seriem veniamus. **Explicit prologus.**

Incipiunt capitula. De ortu eius. I... — ... De ultima infirmitate ac de transitu ipsius. XL. **Expliciunt capitula.**

Incipit vita. De ortu eius. Capitulum I. Igitur servus Christi nomine Christianus de pago Cenomannensi [f. 120v] ... — ... etiam perpessus est sicut subiecta pagina declarabit.

De visione quam vidit cum esset septennis. Capitulum II. Nam cum isdem paterna in domo puer existeret annorum adhuc [f. 121r] ... — ... supradictos demones inter omnes alios recognoscebat.

Qualiter puer heremum petiit et qualem ibidem vitam duxit. Capitulum III. Transeuntibus autem puerilibus annis quos in domo paterna innocenter exegit [f. 121v] ... — ... quo sustinere nec unquam deficere ipsi contingeret.

Qualiter hostili suggestione heremiticam vitam decrevit deserere. Capitulum IV. Post tot vero et tantas diversi generis penas quas sibi [f. 122r] ... — ... temptatione de cetero stabilis inconcusse permansit.

De visione quam vidit in natali beati prothomartiris Stephani. Capitulum V. Contigit autem ut in natali beati prothomartiris Stephani dum vigilie [f. 122v] ... — ... maioris quam antea spei fiduciam sibi adhibebat.

De nummis quos sub lecto suo invenit absconditos. Capitulum VI. Quantum autem a vitio proprietatis iste vere Christi discipulus extitit [f. 123r] ... — ... Sed iam ad propositam narrationis seriem redeamus [f. 123v].

De laqueo quem tetendit ei hostis antiquus. Capitulum VII. Qualiter autem hostis antiquus decipere eum molitus sit, narratio sequens manifestabit. Quedam, inquit, mulier honesta, necessaria nobis ex more ministratura, cellulam nostram hac de causa introire solebat. Habebat autem filiam iuvenculam, quam secum adducebat, cuius mores simplices mihi commendabat. Sed et ego perpendens puelle modestiam, mansuete ac benigne eam contuebar, sepe etiam cum matre de filia pie colloquebar. Tempore autem procedente, in meipso percepi nonnullam mihi blandiciam furtim suboriri ob istiusmodi curiositatem ; et quidem castitatis propositum firmiter retentans, nulla prorsus in gestibus aut verbis levitatis indicia ei depromebam. Preterea fuit quidam paterfamilias, vir honestus et gravis, qui fideliter admodum ac familiariter me diligebat. Huius domum cum quidam famulus noster aliquando adisset, cepit isdem paterfamilias quomodo se fratres nostri haberent ab eo perquirere. Cui servus respondit : « Bene, inquit, se habent. » Tunc ille : « Dic mihi, queso te, quomodo se continet domnus Christianus ? Estne, inquit, in pace ? » Respondit famulus : « Est interim, sicut nobis videtur. » Rursumque interrogat : « Nullamne, inquit, patitur molestiam tribulationum ? » Respondit : « Nullam eum insolitam pati cognovimus. » Ad hec paterfamilias : « Vellem, ait, secrecius loqui cum ipso, utpote cum viro quem valde diligo ; sed quia nimis occupatus sum, mihi non vacat modo. Precor autem quatinus ei referas secreto [f. 124r] que tibi nunc [1] indico. Nuper enim quiescente me in stratu meo, turbam demonum audivi per somnium secum ad invicem confabulancium, ex quibus unus, ceteris auscultantibus meque audiente, veluti cum quadam iactancia talia protulit in medium : « Ego, inquit, laqueum tetendi Christiano de Monte Cerelli, quem sic ei preparavi ut in ipso valeat perfacile illaqueari. » Reverso ergo inde supradicto famulo, nunciavit hec eadem domno Christiano ; que cum Dei servus audisset, intellexit protinus quam ob causam vir ille in somnis talia audisset, ob supra memorate videlicet filiam matrone. Ipsa namque laqueus extabat quem ad virum Dei capiendum demon ille se tetendisse iactaverat, patrefamilias audiente. Quia tamen erat vir admodum discretus, laquei occasionem reverenter siluit, [2] cetera vero studiose mandavit. Precepit ergo

[1] non *ante corr.* [2] in *add. cod.*

secreto domnus Christianus prefate mulieri ne filiam suam secum ultra adduceret. Paruit illa, sicque vir fidelis laqueum diaboli, protegente se Deo, minime incurrit.

Qualiter ad Ordinem Cisterciensem convolavit[1]. **Capitulum VIII.** Multis igitur annis sub heremitica conversatione exactis, audita iam fama Ordinis Cisterciensis, paupertati eorum associari estuanti animo desiderabat [f. 124r] ... — ... quantisne consolationibus superna gratia ipsius animam letificaverit.

De visibilibus infestacionibus demonum. Capitulum IX. Toto igitur tempore annue probationis sue tam per diem quam per noctem [f. 124v] ... — ... super his questiones seniorum semper examini reservabat.

Qualiter didicit : « Deus in nomine tuo salvum me fac ». Capitulum X. Cum autem in prefato agone quamplurimum iam desudasset [f. 125r] ... — ... cepit, non adeo illum continue inquietabant.

De voce quam audivit in claustro. Capitulum XI. Post hec omnipotens Deus huic famulo suo revelare voluit meritum [f. 125v] ... — ... « Isti quos aspicis sunt martires Dei. » O vox decertanti vel fatigato consolatoria, cum de filiis gratie audiret que sibi eciam sperare deberet, si usque in finem perseveraret !

De visione genitricis Dei Marie. Capitulum XII. In ipso autem probacionis sue anno dum precibus nocturnis private... — ... Huic pauperi abbatie succurrere venio ceterisque abbatiis pauperibus que confidunt in me [f. 126r].

De innumera multitudine demonum fugata per « Ave Maria gratia plena ». Capitulum XIII. Expleto autem tempore annue probacionis, vir iste laudabilis habitum monachi devotissime suscepit, necdum vero ei parcebat hostis antiquus, quin pocius ipsum veluti prius inquietabat. Proinde, licencia accepta, de dormitorio nocte egrediens quatinus a demonum impugnacione sese tueretur, supplicacionibus et precibus oportunius vacabat. Metuens autem abbas nequando vir simplex Sathane fraude irremediabiliter perturbaretur, prohibuit eum de dormitorio egredi antequam conventus ad vigilias surgeret. Quo audito, vir bonus iubentis imperium quamlibet[2] trepide, mansuete tamen excepit, et post hoc tenebrarum harum rectores vigilantem illum nocturnis

[1] convoluit *ante corr.*

[2] qualibet *ante corr.*

timoribus fantasmatibus quoque aggrediuntur. Bestiarum namque formas induentes, rabidorum canum rictibus procacibus species ferebant, luporum vorancium pavescendis hiatibus seviciam prodebant, variarum effigies ferarum horrendis ymaginibus pretendebant. Fatigatum itaque virum Dei quiescere nullatenus permittebant. Senciens ergo sibi magis adversari quod ab abbate putabatur occasio esse remedii, ante ipsius pedes corde contrito prosternitur. Interrogatus quid vellet, graviora [f. 126v] quam antea cum multa anxietate se pati conquestus est. Eapropter obnoxius flagitat ut in nocte, sicut prius, exire ei liceat ad oracionem. Cui abbas trium tantummodo noctium licenciam permittit, in ipsis experturus si quid forte levius quam hesterno habuerit, largioremque se postea licenciam daturum repromittit si ex rerum successibus concedendum perpenderit. Inclinat humiliter ad istam interim licenciam vir vere obediens. Nocte autem subsequenti a lecto consurgens pedetentim procedere incipit, cogitans si quomodo absque demonum impedimento ecclesiam posset adire. Quo dum tendit, persenciens adversariorum insidias, nullo modo per claustrum ab eisdem obsessum audet proficisci. Sed quid faceret? Alia enim quam per claustrum via non erat qua ad ecclesiam pergeret. Porro ipsum claustrum densissima demonum caterva operiebatur. Undique igitur angustiis artatus proficiscendi genus aggreditur inauditum. Et primo quidem incessu toto sese in terram corpore prosternens salutiferum illud « Ave » intente ac devote pronunciat dicens : « Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum », et cetera. Cedit supplicanti hostium densitas, turbatur et contremiscit dum profertur salutis nuncium. Quod vir Domini Christianus attendens usque ad ecclesiam singulis progressibus taliter promovetur. Quociens enim se prosternendo « Ave Maria » pronunciabat, tociens eque demonum globum ante eius vestigia cedebat. Tandem vero ecclesie limen attingens, tucius ibidem supplicans oravit et prece diu protracta ex affectu intimo divine inspiracionis memoranda abundancia suavitatis Dei repleta est anima ipsius. Tantam denique tunc spiritus dulcedinem sensit ut omnem tribulacionum amaritudinem quibus recenter afficiebatur de corde suo abolitam secrete retulerit. Quia vero totus inhiabat oracioni, fere in cunctis necessitatibus suis precum suffragiis iuvabatur.

Qualiter raptus fuit in celum. Capitulum XIIII. Quodam autem tempore hyemali scilicet [f. 127r] intervallo post nocturnos oratorio consistens incubabat precibus. Interea repente anima

ipsius a corpore exuta rapitur in excelsis. Raptam vero in excelsis eam dicebat super sublimes celos, quod nos dicere possumus super celos celorum, eo quod nichil superius, sicut postea retulit, preter ipsum Spiritum Sanctum contemplabatur. Cumque ibidem coram divina maiestate assisteret, conversus ad Dominum ait : « En, Domine Deus, ubi sunt angeli tui sancti de quibus audire solemus quia sint in circuitu tuo ? » Hiis dictis, vidit beatorum angelorum agmina innumerabilia adorancium Deum atque laudancium [1]. Habebant autem vultus intentos in illam semper ammirabilem maiestatem. Et cum sanctos pariter apostolos videre desideraret, eciam ipsorum gloriosum chorum protinus aspexit. Adorabant vero eque et ipsi atque laudabant maiestatem divinam, proprias manus versus eandem protensas habentes iudiciique diem desiderantes. Quare autem illum desiderarent, de hoc interrogatus venerabilis Christianus incunctanter respondit : « Quia tunc omnia, inquit, complebuntur. » Inter hec igitur reminiscens fratrum quos in intervallo vigilantes reliquerat et pro quibus paulo ante oraverat, sic de ipsis ait : « Utinam, inquit, fratres nostri [2] qui nunc in cenobio vigilant quanta hic maneat dulcedo quantave suavitas experirentur. » Perpendens quoque quod bonum esset illic eum manere, preobtabat inde nunquam recedere. Qua de causa vocem quandam audivit dicentem sibi : « Vade et cum consorcio regredere. » Revertente anima illa ad corpus suum, velut abiectissimum quid ac tanquam vile cadaver a longe illud reputabat, unde eciam illud, si posset evitare, introire amplius nolebat. Quod tamen ingressa est qualiter ille novit qui omnia novit.

De signo Crucis in celo viso. Capitulum XV. Post hec vir Domini predictus clemenciam Dei devotissime exorare studebat quatinus vivifice crucis vexillum eiusdemque virtutem dignaretur ei manifestare. Quadam vero nocte, que scilicet erat Theophanie, more [f. 127v] suo egreditur ad oracionem. Expleto canone precum suarum, quiete sese composuit. Non enim de oracionibus suis privatis adeo presumebat quin eciam ad vigilias sobrium se in conspectu angelorum cum fratribus cuperet exhibere. Dum ergo, ut predictum est, sopori indulgens sobrie quiesceret, adest ecce angelus Domini qui secum allato salutifere crucis ligno quiescentem Christianum percussit in pectore cum parte illa que appellatur

[1] laudancia *cod.* [2] mei *ante corr.*

pes crucis. Evigilans anima dormientis et votiva visione frui desiderans, corporis ergastulum deserit letabunda. Properantem itaque angelum cum cruce vivifica reverti prosequitur cicius in celum. Quo perveniens altiorem paulo plus quam angelum videt ipsam crucem. Admiratur proinde lignum vitale non ope angelica nec quacumque re alia, sed nutu divino solummodo, situ proprio teneri. Porro aliud celum erat superius inter quod et illud quo cum angelo extabat crucem illam attendebat. Ecce autem inter ipsos duos celos angelorum multitudinem videt infinitam. Qui in duobus choris ex utraque parte crucis versis vultibus ad invicem divisi, admirandam funditus veneracionem ei deferebant. Quemadmodum vero apud plerasque religiones in ramis palmarum crucem buxatam venerari solet populus christianus, taliter et angeli agebant. Cum autem ex una parte in aliam e regione transituri essent, supplicabant ante crucem reverenter, non tamen genua flectentes, sed profundissime tantum se incurvantes. Concinnabant vero utrimque dicentes nunc Kyrieleison nunc vero Christeleison. Prefata vero anima illi angelorum collegio adherens, concentui eorum auscultando prorsus intendebat. Quorum mirifica modulacione adeo ipse delectabatur ut, nisi eandem intermisissent, felicitate perpetua fruituram se cepisse arbitraretur. At postquam concentus illius angelici melliflua sonoritas intermisit audiri, nutu divino reversa est ad corpus quod prius reliquerat. Tanta igitur in Christiano isto redun[f. 128r]davit copia dulcedinis quam ex angelica recenter modulacione conceperat, ut ex tunc usque ad vigilias necnon exinde usque ad ipsarum vigiliarum secundum nocturnum nichil aliud cogitare vel orare potuerit, illam tantum admirabilem letaniam sine intermissione recolens. Huius sane visionis quociens vel spontanee vel eciam angelica commonicione recordatus est in quacumque temptacione, in qualibet esset adversitate, congruam consolacionem expertus est.

Qualiter malignum pedibus suis insidentem aspexerit. Capitulum XVI. Cum vero in spiritu et veritate orantis consciencia revelacionum instructione <et> dulcedinis interne aspiracione non mediocriter corroboratam se intelligeret, contigit eum aliquando talia cogitare : « Que temptacio queve adversitas accidere posset cui unquam subcumbere deberem? Eciam si hostis ille antiquus teterrimus zabulus qualis in inferno apparet [1] talis et nunc mihi

[1] *post* apparet, immobilis *add. 1a manu, dein cancell.*

appareret, immobilis atque intrepidus coram ipso stare deberem. » Tum vero nocte subsequenti vigilias ex more anticipans, cum ante oratorii ingressum precum suarum canonem explesset, paululum quid animi sui intencionem sponte relaxat. Interim autem hostis antiqui satelles quidam, parvulus scilicet demon, super caput hominis Dei velut ab alto corruens repente advenit, qui virum Dei procaciter irritans clamitabat garriendo et veluti ad alium loquendo : « Ecce hic est, vide eum hic, cerne ipsum hic. » Moxque super illius pedes residens ponderosissimus affuit Sathan, dicens ad eum : « Ecce ego sum hic, intende in me et quantum vis vel quantum audes respice in me. » Ad hec vix intolerabiliter anxiatur, nequissimi zabuli pondus sustinere non prevalens, cuius furibundam effigiem nimiumque terrificam dum subito respicit, oculorum ilico contuitum ab eo deflectit. Divertenti vero vultum et modo hac nunc vero illac visum retundenti, nichilominus undique se ingerit demon importunus. Quapropter vir fidelis ad oracionum suffra- [f. 128v]gia recurrit. Inchoat si quem de psalmis novit, si quod de canticis spiritalibus didicit, aut si de sacris eloquiis verbum saltem breve retinuit, quatinus a se queat [1] ferocissimum pellere demonem. Verum nec multiphariam precem nec psalmum quemquam nec quamlibet de Deo laudem inchoans, ad finem usque perducere valet pre nimia mentis conturbacione. Quid plura ? Cum tante anxietatis vel perturbacionis remedium Iesu Christi famulus prestolaretur, quod solum ei restabat et preter quod nil ultra meminisse poterat tandem exhaustus protulit dicens : « Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus Sabaoth. » Statim ergo dyabolus exturbatus disparuit et aufugit, ex quo scilicet pronunciari audivit : « Dominus Deus Sabaoth. »

De fratre pro quo oravit. Capitulum XVII. Quodam autem tempore, dum pro singulis fratribus in ecclesia oraret atque inter aliorum nomina cuiusdam fratris nomen pronunciasset, ilico demonis cuiusdam vocem nequissimam et amarissimam audivit verbis contemptoriis oracionem eius vilipendentem. Sic namque de fenestra vitrea que ibidem supererat ad Dei hominem clamitabat dicens : « Nichil penitus valet tota oracio ista. » Et hoc quidem demon cum superba iactancia nimiumque aspernanter proferebat. Miserabilis autem frater isdem infra subsequens triduum, relicto habitu suo, ad vomitum reversus est.

[1] queeat *cod.*

De alio fratre cuius animam vidit duos lupos extrahere. Capitulum XVIII. Quid autem de alio fratre ipsi fuerit revelatum tucius hic inserere quam negligencia preterire nobis videtur. Fuit enim quidam monachus qui, pro culpa quam egerat venia in capitulo petita, post hoc stans in iudicio multiloquium incurrit. Denique a priore capitulum tenente ex more correptus cohibere sese contempsit. Unde actum est ut, non tam pro culpa ob quam prius veniam petierat quam quia loquendo modum nimis excesserat, prioris iudicio levioris culpe sententie subi[f. 129r]ceretur. Nocte autem sequenti vir Domini Christianus, dum pausaret in lecto suo capite super cubito reclinato, fratrum vigilias anticipans septem psalmos cum letania psallebat. Et circa eorumdem finem, repente videt duos lupos ferocissimos ore flammivomos velociter accurrentes nec alium quam supradicti fratris lectulum aggredientes. Quo pervenientes, visum est homini Dei quod animam fratris de ipsius corpore violenter extraherent. Hoc patrato, unus ex ipsis illam preripuit. Deinde per posteriora dormitorii versus partem occidentalem ambo recedentes, miserabilem animam truculenter excruciabant, cuius miserie compassus vir Domini proclamare cepit in corde suo dicens : « Heu, nequissimi ac trucidissimi, ut quid eam discerpitis? » Ad quod illi taliter responderunt : « De hoc quod sentimus senciet et ipsa, donec eam habemus in potestate nostra. » Cumque illi post frontem dormitorii inferius commorarentur, tumultum nescio quem ibidem agitabant. Porro demonum cetus a longe ipsos expectabant. Ad quod cum illi miseram pertraherent animam, ut ab eisdem eciam cruciaretur, facta est interim vox ad eos dicens : « Reducite eam unde ipsam attulistis, quia tempus eius nondum advenit. » Et protinus illam reduxerunt. Porro Dei servus, antequam ad corpus anima videretur reduci, estimabat fratrem illum obisse et iccirco priorem excitare volebat. In crastino autem, seorsum eodem priore advocato, visionem quam viderat illi indicavit. Quo audito, prior supradictum fratrem secreto tulit ipsumque cepit ad satisfactionis humilitatem provocare. Cumque ille renueret humiliari, interrogavit prior utrum nocte preterita per somnium aliquid vidisset. « Nichil, inquit, vidi unde recogitem.» Itemque prior : « Si quid, ait, vidisti, volo audire. » Tum ille : « Vidi, inquit, duos lupos atrocissimos et immanissimos qui cupiebant me devorare. » Et statim refert visionem priori, haut aliter quam prius vir Domini eandem retulerat. Ad quem prior : « Vere, frater, ita credo fuisse, quia quidam ex [f. 129v] fratribus

talia de te vigilans aspexit, qualia te somniasse perhibuisti. » Noluit autem frater, eciam his auditis, a pertinacia frangi, at tamen nescio quid pavens mutacionem nonnullam innuebat in vultu. Sequenti vero die coram omni conventu in capitulo veniam petiit. Interrogatus quid diceret, respondit : « Peto misericordiam Dei et vestram tociusque congregationis huius, quatinus virgarum disciplinam mihi dari precipiatis. Toto enim noctis preterite spacio, quociens oculos in somnum deprimere volebam, insurgentes contra me demones horridissimi requiescere me nullo modo sinebant. Egoque metuens ne suffocarent me continuo evigilabam. » Audiens hec prior ceterorumque fratrum nonnulli quibus noctis precedentis visio innotuerat, ad credenda magis que prius audierant ipsis rerum eventibus compellebantur. Frater vero, accepta disciplina quam postulaverat, de cetero humilior fuit.

Qualiter hostis antiquus humerum ipsius in oracione oppressit. Capitulum XIX. Alio autem tempore, dum procumberet oracioni, ecce adest hostis antiquus, residens supra humerum eius. Cuius ille ponderositate nimium oppressus, mox de loco in quo orabat conatu quo potuit sese cepit erigere. Tantum quippe oppressionis eiusdem pondere aggravabatur ut omne ipsius corpus sudore conficeretur. Quesivit ergo protinus candelam, quatinus ea accensa priorem inveniens, indicaret illi quod sustinebat. Agebatur autem tunc intervallum post laudes, apostoli Thome festivitate. Porro prior, qui eciam secreto in oratorio precibus insistebat, dum cerneret eundem virum solito concitacius properantem, continuo ad eum accedens comperit ex vultu ingentem esse afflictionem quam paciebatur. Innuit ergo illi modeste ut veniret in auditorium illucque eum subsequentem tranquille prevenit. Dicto autem « Benedicite », statim vir Domini veniam peciit. Eodemque in terram prostrato, dicto cicius ab humero illius quem sic deprimebat superbissimus demon abscessit [f. 130r] ac protinus prior, audito quod ille ferebat, respondit ei : « Debueras, frater, paulo plus sustinuisse ; non enim diu futurum erat ut te satelles iste desereret. » Post hec autem famulus Domini dum persisteret in oracione, facta est vox ad eum dicens : « Si diucius demonem illum cum paciencia sustinuisses, admiranda corona preparata erat qua munerareris. Quia vero non perseverasti, iccirco alius eam recepit. »

De venerabili viro Fulchero priore Landesii. Capitulum XX. Supradictus autem tunc prior, Fulcherius nomine, nobis narravit

quod prefatum senem die quodam percunctatus sit huiusmodi verbis : « Rogo te, pater karissime, quatinus mihi dicas quid tibi de me videatur, an scilicet morum meorum conversacio placeat Deo seu displiceat, an vero aliquibus rebus intendam que iter meum ad eternam vitam assequendam impediant. » Cui senex : « Bene, inquit, mihi videtur de vobis. » Estimans autem prior quod humilitatis causa non sibi indicaret que interrogabat, peticioni sue satisfieri instancius orabat. Tunc senex : « Si, inquit, ab ira vos temperetis, bonum mihi videtur et [1] utile vobis. » Non multo post autem stabat in ecclesia vir Domini Christianus ad oracionem. Cumque ad expertam gratiam precum presentiret se non admittendum, pro hoc ipso intra cordis secretum vehementem contraxit gemitum. Protinus igitur priore quesito et reperto, signo eum vocavit ad confitendum sicque ambo locum pecierunt oportunum. Mox igitur petens veniam exposuit cum gemitu animi tristiciam. « Miserere, inquit, Domine, miserere mei, quia maximam cordis mesticiam incurri. Ecce enim modo cum in ecclesia orarem, celum mihi clausum cognovi, mentis serenum perdidi, spiritale quiddam nubilum sensi ; deinceps autem amaritudine multa repletus atque ab omni exaudicionis fiducia seclusus sum. Iram quippe divinam mihi promerui, maiestatem divinam offendi, tuli mihi iudicium Domini, ex abundancia cordis mei dixi quod dixi, os Domini non interrogavi, manum misi ubi non debui cum de ira cavenda commonere vos volui. » Talia sene confitente, ve[f. 130v]nerabilis prior ita respondit : « Quantum ego perpendi, illam mihi, frater, commonicionem, non presumptuose, sed simplici ac pia mente protulisti ; sed nec ego in animo meo eam graviter excepi. » Ad quod senex : « Etsi, ait, ita constat intra cordis mei archanum, in hiis tamen que confessus sum huiuscemodi intellectum repudii mei chaos generat mihi. Ut quid enim mentis mee aciem reverberari, vota mea impugnari in precibus expertus sum, nisi propter reatum sermonis indiscreti quem cui non debui proferre ausus sum ? » Ad hec sacerdote pro sene orante eumque absolvente, fiduciam orandi vir Domini recepit.

De angelo quem vidit secum arborem succidentem. Capitulum XXI. Igitur cum die quadam ad plectendum nemus conventus fuisset egressus, affuit etiam venerabilis Christianus iste.

[1] videtur *add. Ia m., dein cancell.*

Nutu autem divino contigit eum ingentem sibi arborem elegisse, quam ante horam canonicam nequaquam valuit succidere. Angustiatus igitur quod, ceteris discedentibus, solus relinqueret opus imperfectum, suspirando cepit opem flagitare divinam. Statim ergo angelum Domini cum securi quadam astare conspexit, qui ex alia parte incidens [1] opus inceptum ad finem usque perduxit. Allacrior igitur factus, Deo reddidit grates qui tam beneficus suis extat electis in minimis.

Qualiter satellites demonum vidit ad invicem sibi significantes. Capitulum XXII. Rursus in claustro prefato Dei famulo nocturnis precibus invigilante, conspicit interea parvos quosdam Ethiopes ridiculose nimis sese agentes. Convenerant autem ad tale ludibrium ea parte claustri in qua iuvenum nonnulli ociose innuere, semiplena verba vel aliquando integra proferre, gestibus manuum oculorumve ad aliqua irrisoria vel eciam nociva se invicem provocare solebant. Ibi ergo demones congregati cachinnabant, significabant ac eisdem signis admiscebant, que utinam plerique in usu non haberent, sicut sunt « si », « non », « Tu autem », « Nunc sancte », et his similia, necnon et aliis ludicris motibus indefesse vacabant. Itaque tales ad invicem [f. 131r] species exercebant quales prorsus instigantibus eisdem negligentes quique addiscere presumebant. Quod cum egissent, indignatus super hoc vir Domini Christianus incunctanter ad eorum conventiculum accessit et ait illis : « Certe non hic amplius exagitabitis ludibria vestra. » Et protinus in medio eorum prostravit se ad oracionem. Qui ilico disparuerunt, manifestissima decepcionum suarum indicia pie advertentibus relinquentes.

Qualiter beate virgines Agatha et Agnes improperaverunt ei pitanciam de qua comederat. Capitulum XXIII. Accidit autem aliquando ut cellerarius sibimetipsi tantum pitanciam apposuisset partemque ex ipsa venerabili Christiano dedisset. Qua suscepta, comedit inde quantulumcumque, invitus tamen, quia de eiusdem generis cibo conventus non habuisset. Nec multo post, cum esset in oracione, letaniam dicebat. Cum autem sanctas virgines, Agatham videlicet et Agnam, ex ordine nominasset, subito eedem reverende virgines deprecanti ipsi apparuerunt. Que vultu in terram demisso coram ipso astantes dixerunt ei : « Nos ad requiem sempiternam ac perhennis glorie felicitatem non [2] per deli-

[1] indicens *cod.* [2] ut *ante corr.*

cias et voluptates mundi pervenimus, sed per multas tribulaciones perque ingentes afflictiones, per denique exquisita martirii tormenta ex presenti vita migravimus. » Quod vir Domini audiens, non ausus est eas intueri, sed ob supradicte pitancie recordationem verecundiam passus, in conspectu earum oculos attollere [1] confundebatur. Sed neque ipsum Dominum hora eadem in excelso sibi apparentem respicere audebat, tantum autem oculis in terram defixis mente consternebatur.

Devoce divina quam apud Barzellam, Elemosinam pergens, audivit. Capitulum XXIIII. Quodam autem tempore, pie memorie Renardus, abbas videlicet Cisterciensis, opinionem venerabilis Christiani gratanter excipiens, virum eumdem non tantum videre, sed eciam loquentem voluit audire. Precepit ergo venerabili Orrico [2] per idem tempus Elemosine abbati quatinus vir Dei pre[f. 131v]senciam exhiberet. Quapropter abbas isdem Oricus misit unum de senioribus suis qui eidem viro de cenobio Landesii adducendo videretur idoneus. Quem cum inde adduceret, transeuntes per Barzellam, que abbatia Landesio extat subiecta, hospitati sunt ibi. Erant autem tunc temporis in eodem cenobio fratres perpauci multaque paupertate oppressi. Ibi ergo post nocturnas vigilias insistens oracioni, dum pro ipsius loci fratribus pie supplicaret, quodammodo in sua oracione de illorum inopia conquerebatur. Tum subito locum illum a parte australi lumine superno cernit illustratum eademque hora de eisdem fratribus vocem audivit celestem sicque dicentem : « Pacienter, inquit, sustineant propter me, quia et ego multa propter ipsos sustinui. »

Quomodo vidit pie memorie Renardum abbatem Cistercii. Capitulum XXV. Exinde, cum socio qui eum deducebat, sene recedente, itinere suo versus Elemosinam tendebant. Interim hora sexta, regulari debito iam persoluto, dum predictus frater horam sibi de sancta Maria private psalleret, iuxta se interim comperit senem suspirantem et lacrimantem. Respiciens igitur, vidit ipsum super equum nutantem adeo ut crinibus eius se teneret, ne forte improvide caderet. Intellexit ergo ex suspiriis maxime vel gemitibus senis vel repentinis atque insolitis quod qualicumque visione spiritus eius occuparetur. Proinde remotior de industria incedens, post explecionem hore de sancta Maria, cum silencii

[1] attolere *cod.*

[2] Orico *ante corr.*

discrecione studebat ei deferre. Ad quem non post modicum intervallum senior accedens expetiit humiliter benedictionem. Tum deinde a fratre perquirens quorsum ei Cistercium esse videretur, protinus extenta manu antequam ille responderet intulit dicens : « Estne, inquit, hac parte? » Cui ille : « Est », inquit. Affuerat enim ipse Cistercii plerumque iens et rediens. Testatus est autem quod [1] eadem parte senex manum pretenderet qua isdem suam extendere preparabat. Mox itaque pre exultacione cordis et abundancia leticie que de visione preostensa illi supererat, taliter suspirans ait : « O quam sanctus est locus [f. 132r] ille et quam boni, inquit, habitatores sunt ibi! » Ad quem frater : « Obsecro, ait, kare pater, propter illum Dominum qui hec tibi revelavit, noli mihi celare que videris. » Erat autem isdem frater unus ex illis duobus familiarissimis sibi amicis quibus senex, ut supra iam diximus, nichil eorum que ab ipso sciscitarentur abscondere poterat. Qua propter senex caritate fratris pariterque ipsius obtestacione constrictus : « Vidi, inquit, modo Cistercium conventumque monachorum mira simplicitate veluti in choro consistentem, et super eundem conventum longe gloriosiorem alium chorum, sanctorum scilicet angelorum ; porro in illo superiori choro domnum abbatem Cisterciensem fulgore mirabili splendificatum. » Ad hec fratre sciscitante qualis esset abbas Cistercii, talem ipsum statura, specie vel moribus senior descripsit qualis certissime scitur fuisse ab innumeris qui eum cognoverunt. Iterum autem fratre exquirente utrum paris claritatis in choro illo supernorum civium esset abbas Cisterciensis cum eisdem iam beatis quibus intererat, respondit senex : « Impossibile est, inquit, ut quilibet mortalis quique adhuc mortis debitum non exsolvit tanta pociatur claritate quanta illi qui iam vita perfruuntur immortali. Ideoque prefatus pater quidquid splendoris habere videbatur totum velut ex angelici iubaris repercussione illi contingebat, prout intelligere potui. » Ab illo ergo die miro affectu summoque desiderio venerabilem Renardum Cisterciensem abbatem optavit videre, eius quoque instrui colloquio et ipsius oracionibus se commendare.

De prima nocte adventus ipsius ad Elemosinam. Capitulum XXVI. Itaque venerabilis iste Christianus, supradicto fratre eum adducente, Elemosinam pervenit. Prima autem nocte adventus ipsius, pausante illo in stratu suo, minime tamen obdor-

[1] quo *cod.*

miscente, ante lectum ipsum ubi iacebat visus est illi quispiam ut homo super dormitorii solarium iacens. Unde ambiguus revolvit in animo utrum homo esset de quo hesitabat an vero quid aliud. Hec autem eo [f. 132v] cogitante, respondit ei qui ut homo apparebat verbis duris et asperis, ita dicens : « Nequaquam, ait, homo sum, sed dyabolus», et turbulenter se de solario excuciens adiecit : « Huccine, inquit, modo advenisti? Ecce et hic te ego inveni. » Protinus ergo super eum insiliens, dure nimis et anxie ipso stratu in quo iacebat Dei hominem conculcavit.

Qualiter idem vidit prothomartirem Stephanum. Capitulum XXVII. Morabatur autem exinde apud Elemosinam prestolans quoadusque abbati Cisterciensi presentaretur. Porro estivum tempus tunc imminebat. Quadam autem die, orante ipso post cenam coram altari beati prothomartiris Stephani, apparuit ei flamma pulchra et dulciflua per fenestram altaris eiusdem orientalem ingrediens. Que super idem altare descendens, eo eciam vidente, super illud mansit. Unde intellexit vir Domini quod ob ipsius presenciam vel meritum martiris huiuscemodi flamma loco illi reverendo fuisset immissa. Denique, ut postea isdem retulit, tanta suavitate spiritus atque dulcedine sub eadem illustratus est hora, ut pro hoc continuo vovere ibidem voluerit in ipso cenobio se semper habitaturum, nisi cito recoleret Landensis cenobii professioni se esse obnoxium. Fuit autem cum eadem spiritus dulcedine continue intentus oracioni a supradicto post cenam intervallo usque post completorium. Sed et post completorium pausans in lecto suo cum gratia perseverabat. Tum in ipso noctis inicio beatum martirem Stephanum iuxta caput suum astantem conspexit. Nec mora, contuetur eciam dormitorium illud tanto fulgore splendentem ac si partes eius universe essent vitree. In illa hora visum est viro Dei quod anima ipsius de corporis sui domicilio egressa supra proprium caput suum ac iuxta prefatum martirem consisteret. Ibi ergo consistens quam miserrimum quamque vilissimum regeret corpus diiudicabat. Contemplabatur autem per universam regionem celestem angelos [f. 133r] sanctos sanctorumque animas maiestatem Altissimi laudantes et glorificantes. Interea ipsa quoque anima sicut virgula in stratu suo ad celum directa maiestatis eiusdem laudes amplificabat. Post hec conversa ad sanctum Stephanum, ait : « En, sancte Stephane, martir beate, quantam invenisti gratiam apud Deum, ex cuius presencia tam mirificus splendor procedit, huc redundavit. »

Qualiter in exaltacione sancte crucis ipsam in celo aspexit. Capitulum XXVIII. Per idem tempus instabat celebritas exaltacionis sancte crucis et fratres in ecclesia ante vigilias preces canonicas exsolvebant. Aderat quoque vir Domini Christianus in retrochoro similiter orans. Interim vero videtur sibi stare se in celesti habitacione eandemque salutiferam cernere crucem quam vice alia, sicut supra retulimus, viderat, angelorum quoque multitudinem innumerabilem laudes ineffabiles attollentes atque in honore gloriose crucis eiusdem quasi precipuam festivitatem gratulanter agentes. Porro ex eisdem angelicis laudibus viro huic dabatur intelligi quod iccirco vivifice crucis vexillum preconiis tantis afficerent [1], quia scilicet per ipsius crucis virtutem restaurandum esset damnum quod ex lapsu malignorum spirituum in celesti patria contigit ac imminutus bonorum numerus restituendus, et quod hii qui de genere humano in vitam angelicam assumendi sunt ita puri eciam secundum corpus futuri sint sicut et angeli, et quod locum illum quem primus ille archangelus habuit, qui Lucifer appellatus est, sancta Dei genitrix habitura sit, ut omnibus creaturis Dei taliter ipsa premineat quomodo ille preminens conditus est, sed tamen milies clarior et, ut verbum ipsius vulgare ponamus, milies exmeracior futura sit quam ille unquam esse potuerit. Hec autem omnia vir Domini non quidem verborum expressione se intellexisse perhibuit, sed eorum insinuacione que in celo contemplabatur. Dehinc facto signo a priore, visio pariter prefata terminata est, et licet regularis oracio solito protractior non extitisset, mora tamen visionis huiusce diucior non [f. 133^{v}] fuit.

Qua de causa revelaciones suas senioribus committebat. Capitulum XXIX. Cum vero diu hesitasset si vel indicare an certe silencio tegere deberet ostensas sibi revelaciones, tandem aliquando fit ad ipsum vox dicens : « Numquid tu vis celare opera mea ? » Quam vocem a Deo prolatam excipiens, cuncta que videndo sive audiendo aut et cogitando secreta perceperat, seniorum examini discernendo committebat.

De angelo quem vidit seipsum per os ingredientem. Capitulum XXX. De orando autem in voce [2] servus Christi predictus an in silencio passus est aliquando temptacionem. Sic quippe desideria cordis occulta verbis exprimere devitabat, ne forte hostis

[1] efficerent *cod.* [2] nocte *ante corr.*

antiquus hisdem patefactis fraudulenciora illi machinaretur impedimenta. Cumque in huiusmodi ambiguitate quodam tempore instaret oracioni, res mira repente contigit illi. Ut enim dictum est, precibus fundendis sedule insistens angelum Domini subito cernens, videt eum per aditum oris sui introrsum ingredientem. Audivit eciam protinus intra semetipsum clamantem angelum et dicentem : « Unus est Deus, unus est Dominus. » Quo hoc dicente, arbitrabatur vir Domini resonacione vocis angelice universa repleri a terra usque ad celum. Ita namque pervalidum verborum eorumdem sonum percepit. Ex illa igitur hora sive tacite in corde seu aperte in voce expediret orare, in nullo amplius dubitavit.

De missa quam auscultavit de Trinitate. Capitulum XXXI. Alio autem tempore missam auscultabat privatim de sancta Trinitate. Interea cum sacerdos diceret prefacionem, ipso iam pronunciante : « Unus est Deus, unus est Dominus », ilico famulus Domini vocis angelice recordabatur de qua superius diximus. Confestim ergo ex eiusdem verbi memoria exultacione ingenti, suavitate quoque insolita in spiritu repletus, universos eque quos a puericia sua usque tunc familiares vel caros habuerat veluti sub uno momento conspexit. Ex quo autem gratie huius pri[f. 134r]micias prelibavit, sepe cum vacaret oracioni simul omnes pariter vel ad minus peculiariores sibi contuebatur. Qua de re mirum quiddam de seipso perhibere solebat, quia videlicet sub momento illo quo eosdem sibi karissimos conspiciebat, affectuosius ac perspicacius ipsos recoleret quam cum aliquando singulos ex nomine recitasset in oracione. Erat enim illi consuetudo ut pro singulis fratribus sicut stabant in choro singulas semper oraciones ad vigilias faceret, quatinus et ipse singulorum oracionum particeps fieret. Hoc autem humiliter penitenciam suam vocabat.

Quomodo vidit sanctum Augustinum. Capitulum XXXII. Quodam vero tempore, in natali sancti Augustini, dum cantaretur duodecimum responsorium, apparuit ei gloriosus idem antistes. Apparuit autem ei supra chorum et splendidissimo habitu, vultu alacri, oculis micantibus ad instar duarum stellarum. Sic enim nobis eum descripsit. Alia vice, dum quidam frater cantaret « Gloria Patri », post ultimum responsorium cuiusdam nocturni, ipso pronunciante « et Spiritui Sancto », vidit Spiritus Sancti gratiam super oratorium descendere totamque ecclesiam splendore gratissimo irradiari. Iterum autem vigiliis et oracionibus insistens secretis, contemplatus est in celesti regione perfectorum animas

more regio coronatas. Et ait in corde suo : « Domine Deus, itane omnes anime coronate erunt sicut rex ? » Ad quod audivit vocem dicentem sibi : « Eciam omnes electorum anime coronate erunt sicut rex, et omnes erunt unus rex et unus Deus. » Quo audito, multum de hoc responso dubitavit, non intelligens quod dictum est : « Erunt unus rex et unus Deus », donec uni de familiarissimis suis hoc ipsum secreto patefecit. Qui cum ei exponeret vere ita futurum esse quando omnes occurre[re]mus in virum perfectum et adherebunt membra [1] capiti suo, sicque erunt in ipso quod ipse est quicumque unum cum ipso fieri merebuntur, cepit vir pius hec audiens uberrimas ex devocione lacrimas fundere.

[f. 134v] **Quomodo die dominica Dominum Iesum eiusque gloriosam genitricem conspexit. Capitulum XXXIII.** Alio tempore, die scilicet dominica, communicandus vir Domini accedens ad extremum cornu altaris de sacerdotis manu corpus Domini percepit. Quo percepto, rursum de calice percepturus in sinistrum cornu secedebat. Quo dum tendit, priusquam illuc perveniat, Dominum ac Salvatorem nostrum crucifixionis sue signa representantem super ipsum calicem stare considerat. Porro taliter eum stantem intuitus est ut, calicem non contingens, supra labium eius pedes teneret, sicque de ipsius pedibus in calicem sanguis profluueret. Non solum autem Salvatorem nostrum, sed et ipsius gloriosam genitricem iuxta eundem filium suum sub altare stantem conspexit. Hanc igitur funditus reverendam et admirandam visionem vir fidelis conspiciens accessit, hausit, idque quod hausit, uti cum lacrimis confessus est, nec speciem nec saporem vini sed, ut vere creditur, sanguinis visui contulit eius et gustui. Requisitus autem ab eo cui hoc confitebatur utrum a dextris an a sinistris Domini venerabilem ipsius viderit matrem, respondit se numquam cognovisse sinistram in Deo. Admiratus ille laicum hominem tam profundum sibi dedisse responsum, rursus interrogat an unquam audierit loqui de dextera vel de sinistra Dei. Qui respondit : « Non, nisi in evangelio, ubi dicitur quod in die iudicii statuet rex oves a dexteris, hedos a sinistris. »

De scalis ad celum erectis. Capitulum XXXIIII. Preterea quodam tempore, duobus sacerdotibus sub una eademque hora missas celebrantibus, ab altaribus interim singulis scale singule usque ad celum directe prefato Dei famulo apparuerunt, ita ut,

[1] menbra *cod.*

utraque in suppremitate alteri coniuncta, una efficerentur. Utriusque scale species talis erat ac si tota fabrica ipsius de radiis solis composita esset. Utriusque autem pedes super altare ita subsistebant ut inter duo latera sua calices in medio haberent. Porro toto sacrificii tempore utraque scala cetibus angelorum plena cernebatur. Dum vero sacerdotes in altaribus rite explent vi[f. 135r]-vifici sacramenti celebrationem, vise sunt ab eo species puerorum super corporalia iacentes.

Qualiter in spiritu vidit Landense cenobium. Capitulum XXXV. Quadam die, hora tertia, viro Domini prefato ad ecclesiam pergente, venit ei in memoriam Landense cenobium. Et ecce cernit in spiritu totam habitacionem predicti cenobii ac si eadem hora illuc consisteret. Videbat ergo ab occidentali parte quasi super cellarium multitudinem demonum qui cupiebant introire in claustrum, monachorum vero quosdam in claustro consistere, versisque vultibus ad speculandos illos inhianter intendere, alios ecclesiam ingressos cum supplici reverencia stare, versa facie ad altare, beatum quoque Stephanum iuxta eamdem aram consistere. Porro demones predicti, tanquam illos parvipenderent qui versis ad eos obtutibus musitabant in claustro, curam se habere de ipsis prorsus dissimulabant nec omnino ad illos intendebant. At vero ad illos qui in ecclesia consistebant sese extendere inhiabant cum omni aviditate, sed nequaquam ad eos accedere poterant.

Qualiter illuserunt ei spiritus immundi. Capitulum XXXVI. Contigit autem ut vir Domini Christianus egritudinis causa in infirmitorio degeret. Quadam igitur nocte, quiescente eo in lecto suo, venit ei in mentem quod a ferentibus audierat sancte memorie abbatem Bernardum Clarevallensem angelos audisse canentes in celo antiphonam illam, scilicet : « Salve regina. » Desideravit ergo in corde suo dicens : « Utinam ille sanctus Dei modo esset in choro nostro ut audirem ab eo gloriosum canticum talem qualem ipse audivit ab angelis sanctis ! » Nuper enim de generali capitulo advenerant abbates, in quo sanctus Bernardus quibusdam compellentibus fuerat confessus se hunc cantum audisse, tacito tamen modo vel ordine quo ipse novit. Hoc vero vir pius cum desiderasset, ecce duos ordines quasi angelorum in habitu claro prope cernit astantes. Erant autem demones transfigurati in angelos lucis. Dicebant itaque ex ipsis quidam : « Ecce habuit domnus Christianus antiphonam suam. » Alii autem dicebant : « Valde bonus

ho[135v]lmo est et sanctus domnus Christianus. Quantum enim vigilat, quantum orat, quantum paciens est in tribulacionibus, in infirmitatibus gratias agens ! » Interea senior turbatur animo, nec in his que audit mens eius invenit requiem. Laudes enim ipsorum videntur [1] ei pocius irrisiones. Unde, prestante ipso qui cui vult spirituum discrecionem largitur, inimici dolos intelligens vir Dei ait : « Nostri sancti angeli non me domnum vocant. Vos autem cum omnibus veneracionibus vestris, longe sitis a me. » Itaque, invocante ipso nomen Domini, aversi sunt statim erubescentes qui dixerant illi : « Euge, euge. »

De visione quam vidit in natali sancti Luce evangeliste. Capitulum XXXVII. Preterea, die quodam vir Domini ad oracionem egressus usque ad caput presbiterii, tamdiu ibidem perstitit quoadusque in ecclesia conventus psalleret vesperas. Mos autem fuit ei ut libenter ac pie intenderet divinorum ymnorum vel cantuum concinnis modulacionibus. Delectabatur ergo tunc ex prefato loco audire voces fratrum psallentium, adeo ut pene oblitus esset quod eadem hora in infirmitorio deberet vesperas audire. Quod cum ei ad memoriam fuisset reductum, celerius rediit in infirmitorium. Ubi eo regresso, significatum est ei quod ceteri infirmi iam cantaverant. Cogitavit ergo reverti unde advenerat, quatinus inde saltem audiret residuum vesperarum, eoque regrediens, vocem quandam raucisonam audivit dicentem sibi : « Et has et illas vesperas perdidisti. » Qua voce audita, ex illa comminacione mestus admodum effectus est, peccatis suis imputans quod in tanta sollemnitate vesperas amisisset. Erat enim tunc euvangeliste celebranda festivitas. Mestitudine itaque affectus, ipso die post completorium mestior fuit. Nam post eamdem horam, canonica oracione expleta, vocem raucisonam audivit minantem sibi : « Hac, inquit, nocte habebis malam noctem. » Protinus ergo, vir Dei divinum implorans auxilium, precibus intencioribus et prolixioribus totum se conferre studebat. Tandem vero, dum parat se indulgere quieti corporee, fit vox ad eum consolatoria [f. 136r] dicens : « Ne timeas quia utrasque vesperas habuisti. » Hec vox omnem funditus ab eo tristitiam que de alia eum voce affecerat protinus abolevit, statimque spirituali quadam ac suavi leticia perfudit mentem ipsius, cum qua et obdormivit. Rursus autem in ipsa nocte, dum devotas preces in conspectu Domini fundere nititur, universa

[1] videtur *cod.*

pariter conamina sua ab oracionis obtentu ingemiscit secludi[1]. Non solum denique nullo exaudicionis signo solacium fidei sue intelligit annui, quinimmo celum et terram tenebrari sibi et quasi repulsam pati intencionem suam presentit. Quapropter sic ait in corde suo : « Redi, inquit, hinc. Nichil enim modo efficies. Iratus est Deus peccatis tuis. » At vero recogitans quia tanto magis opus haberet graciam implorare omnipotentis, oracioni subinde obnixius insistebat. Sic igitur eo perseverante, et celum illi clarescere, et invisibilis lumine gratie mens eius perfundi incipit. Tunc itaque, rursum elevatis oculis in celum, aspexit gloriosam Dei genitricem apud filium suum carissimum pro peccatoribus intercedentem, porro Dominum nostrum protensis manibus inclinantem se et dicentem : « Ecce paratus sum suscipere illos, ipsi autem terga vertunt faciem avertentes. » Iamque post hoc, tempus advenerat quo fratres in ecclesia vigilias celebrarent, et circa horam qua cantari solet « Te Deum laudamus », audit vir Domini dicentem sibi : « Perge ad ecclesiam et audi evangelium quod ibi lecturus est prior. » Qua voce audita, admiratus est satis de illa. Secum quippe recogitans domnum abbatem hesterno vespere in monasterio se vidisse, nec ad matutinas privatas in infirmitorio affuisse, non tunc eum alibi quam in choro consistere existimabat. Mirabatur ergo quomodo hoc posset evenire, priorem scilicet, presente abbate, evangelium recitare. Quia tamen visum est ei quod ex bona parte vox predicta emissa sit, surgit et ad ecclesiam tendit. Quo dum pergit videt in spiritu priorem, angelum quoque stantem super eiusdem prioris humerum dextrum. Visione igitur tali preventus, de cetero tucius leciusque appropians[2] ecclesiam intravit. Locum ergo talem ad sedendum elegit unde posset aspicere quis evangelium ascenderet legere. Vidit igitur [f. 136v] quemdam ascendere quem nullum[3] alium quam abbatem esse existimavit. Sed cum ille qui ascenderat lumen assumpsisset, innotuit viro Dei quod prior esset. Quo viso, pre ammiracione ingenti gaudio apud se ait : « O Domine Deus, benedicta sit sancta veritas tua. » Porro prior ille nomine Bertrannus in omni sanctitate famosissimus erat. Nobilis quippe genere, sed longe nobilior religione, ut pauper spiritu existere posset, opida[4], terras cunctasque facultates suas pre amore Christi deseruerat.

[1] seludi *ante corr.*
[2] approprians *cod.*
[3] nundum *cod.*
[4] opidi *cod.*

Qualiter in Claravalle vidit sanctum Bernardum statimque papam Eugenium extra Romam. Capitulum XXXVIII. Exinde parvo post tempore transacto, die quodam ab oracione regrediens famulus Domini, secreto cum quodam familiarissimo suo contigit ut sederet. Quo sciscitante quomodo circa se ageretur, cepit suspirare vir bonus ac lugere. Inquirit ab eo frater luctus huiuscemodi causam, rogat et supplicat ne quid sibi abscondat. Tum senex : « Quidam pater, ait, verus quidam inconsolabilibus lacrimis lugebat modo filium suum. » Et senex iterum plorabat suspiriis profundis [1] mixtis singultibus ceptamque narracionem interrumpentibus. Tandem vero vix se ab eis continens ita exorsus est : « Cum essem modo in oracione, vidi monasterium Clarevallense et illum domnum, illum pium patrem, abbatem scilicet loci illius, ante altare oracioni incumbentem [2], tantaque teneritudine merentem filium suum Eugenium, ut pene eciam caput ipsius liquefieri mihi videretur. Lugebat autem eum quod de humili monacho summus pontifex et apostolicus factus, quasi de quiete ad laborem atque exilium pulsus fuisset. Lamentabatur tribulaciones et angustias plurimas recolens, quas eciam usque ad subeundum exilium a nequam Romanis paciebatur. Lacrimabatur, inquam, tamque affluentibus lacrimis coram maiestate divina profusis conquerebatur ut nunquam antea quid viderim quod me tam funditus ad luctum commoveret. Preterea in ipsa hora beatum apostolum Petrum sursum intueor infra monasterii prefati presbiterium, necnon eciam tunc gloriosam Dei genitricem conspicio quasi de [f. 137r] celo egressam ac sub eodem celo substitisse, piissime autem ad eiusdem patris oraciones intendentem. Nec mora, ecce video apostolicum Eugenium extra Romam faciemque habentem versus Clarevallem, tres quoque principes de Roma venientes seque ad ipsius pedes tam profunda humilitate sternentes ut ipsi eciam apostolico pre tantorum ammiracione virorum timorem incutere viderentur. » Et quidem hoc modo que premissa sunt simpliciter et pie vir Domini enarravit. Nos vero, postea quam hec viderat, audivimus quod, concordia facta, revocatus esset apostolicus in Romam. Circa idem tempus per somnium ammonetur venerabilis Christianus ut oret instancius pro apostolico Eugenio. Proposuit ergo pro illo peculiarius orare, prius tamen ex more precum suarum assuetarum canone consummato ; accidit autem aliquando

[1] profundam *cod.*

[2] incombentem *cod.*

dum solitas pro caris preces pie effunderet, vocem angelicam suggerendo illi interseruisse : « Et Eugenii, inquit, memor esto. » Ex quo tempore, sicut postea retulit, penes se statuit tres cotidie psalmos pro eodem dicere. Interrogatus quos, respondit : « Deus in adjutorium », et « De profundis », et « Magnificat ». Quod diximus ad innotescendam [1] viri Dei simplicitatem. Similiter quoque sepe se fuisse ammonitum ut pro apostolico oraret, sepe illum in spiritu sibi apparuisse perhibebat. Et quantumque eum sibi apparere contingeret, semper eius faciem versus Clarevallem [2] conversam prospiciebat, at vero sanctum Bernardum Clarevallensem versam habentem faciem ad apostolicum. Interrogatus autem de specie vel habitu eiusdem abbatis, humiliter respondit : « Quid magnum si hoc dicerem, cum tociens ab aliis cuius sit forme audierim ? » De apostolici autem specie talia nobis dicebat qualia ab his qui bene eum noverant audieramus.

De converso cuius post obitum animam inter angelos vidit et demones. Capitulum XXXIX. Conversi cuiusdam post obitum commendacione, obsequio sepulturaque iam expleta, conventus a fossa ad oratorium septem psalmos ex more psallendo redierat. Qui prostratus quod inde restabat [f. 137v] devote persolvebat. Interea eidem conventui vir Domini Christianus prostratus inter laicos monachos, huic interea visionem huiusmodi videre conceditur. In altitudine vasti aeris huius, veluti e regione quo fuerat tumulatus frater ille defunctus, tres valde horribiles demones intuetur. Eisdem vero demonibus superiorem predicti fratris animam, necnon eciam ipsa eademque anima celsiori situ eminentes sanctorum angelorum suspicit quatuor. In tali ergo meditullio tremebundam animam habitu vetusto, scisso vilissimoque opertam habere conspicit. Accusatur enim vehementer a demonibus, maxime autem de incontinencia lingue, quod scilicet verbositatem non cavit aut quod forte a nocivis linguam suam non satis inhibuit. Sed supradicti angeli sancti ad monachos in choro prostratos continue intuitum dirigentes misericorditer interim ac pie dissimulant ac differunt in accusaciones malignorum intendere. Miserabilis autem anima illa, immenso pavore angustiata, sine intermissione respiciebat in angelos, opitulacione eorum liberari expectans. Tandem vero a monachis psalmodia expleta, vir Dei quid anime illi [3] contigerit videre non potuit. Qui tamen hec que

[1] inocendam *ante corr.* [2] Clarvallem *ante corr.* [3] ille *cod.*

predicta sunt referens, utrum illa habitura esset misericordiam interrogatus respondit : « Estimo, ait, quod habebit. » Interrogatus autem unde hoc sibi videretur, ait : « Quoniam, inquit, tribus illis demonibus paulo alciorem ipsam videbam, atque ab eorum potestate transcendendo interim erutam a quibus quoquomodo sese exuerat. »

De ultima infirmitate ac de transitu ipsius. Capitulum XL. Postquam autem vir Domini prefatus omnino infirmatus lecto decubuit, cepere ei hostes speciales tanquam imbelli et imbecilli crebriores, sed Deo dispensante leviores infestaciones infligere. Iacentem namque Dei hominem inquietando summovent, interdum eciam per desuper eum transitum faciunt. Et primo quidem per desuper pectus eius transire ausi sunt, deinde alia vice per genua eius iter suum divertunt, inde eciam ad pedes. Postremo autem [f. 138r] ultra lectum receptum sue inquietudinis elongant. Ex quo namque conqueri cepit de huiusmodi nocturnis inquietudinibus, allata aqua benedicta atque subter lectum ipsius desuper necnon eciam in circuitu lecti aspersa[1], extra terminos aspersionis eiusdem asseruit illos fuisse cohibitos. Quadam vero nocte, dum gravi dolore fatigaretur, ecce malignorum demonum non parva coram ipso caterva talia cum cachinno ludibria exercens. Alii namque ostendebant ei veteres tunicas quas apud Landesium dimiserat, alii semicincia quedam que ad circumligandum caligas suas, cum in vepres aut in terra operaretur, collegerat, pretendebant. Habuerat namque illuc id officii plectere succrescens nemus circa abbaciam. Propter quod eciam munimen illud manuum quod mitenas vocant ex collectis et simul consutis pannorum particulis fecerat. Has eciam ei presentarunt, et quicquid circa lectum suum reliquerat, totum omnino deferentes specietenus exposuerunt, usque eciam ad unum manubrium quod iam diu reservaverat sibi, donec illud quo utebatur vetustate consumeretur. Hec et huiusmodi ludificaciones quinquies in illa nocte ab eisdem nefandis perpessus est. Expleto igitur tempore diuturni cum hoste conflictus, vir virtute venerabilis migravit ad Christum Christianus, de cuius societate perpetua iocundatur et gaudet per infinita secula. Amen.

---

[1] aspersi *cod.*

LE CULTE ANCIEN A NOTRE-DAME DE BRUGES DU MARTYR S. ILLEHÈRE

COMPAGNON DE S. BONIFACE EN FRISE

Enrichissant de quelques compléments d'information le commentaire des Actes de S. Boniface de Mayence qu'Henschenius, avant de mourir, avait préparé pour le tome Ier des *Acta Sanctorum* de juin, Papebroch n'a pas manqué de signaler, dans un chapitre d'*Analecta Bonifaciana*, les reliques du martyr de Dokkum qu'on vénère, avec celles de plusieurs de ses compagnons, en l'église Notre-Dame à Bruges [1]. Aujourd'hui encore, S. Boniface est le patron secondaire de cette église [2], qui conserve les dites reliques dans une belle châsse, décorée de panneaux d'argent finement orfévré où se trouvent reproduits dix épisodes de la vie du grand apôtre de la Germanie [3].

[1] *Act. SS.*, Iun. t. I, p. 495-498.

[2] Dont une tradition attribuait la fondation à l'apôtre des Frisons. Mgr J.-B. Malou, dans une lettre du 31 juillet 1856, où il exhortait les fidèles du diocèse de Bruges à célébrer dignement le onzième centenaire de la mort de S.-Boniface, appelait celui-ci « stichter en patroon » de l'église Notre-Dame. Et l'office liturgique concédé, pour la fête du 5 juin, à cette église sous le rite double de première classe, nomme le saint « contitularis ecclesiae B. M. V. Brugis » ; ainsi, le feuillet officiel que nous avons sous les yeux, daté du 23 mars 1865 et portant le décret du cardinal Patrizi, préfet de la Congrégation des rites. Signalons qu'un des portails de Notre-Dame, à l'extrémité septentrionale du transept, élégante construction du XVe siècle qu'on appelle « het Paradijs », est orné de deux effigies en bois sculpté, dont l'une représente la Vierge et l'autre S. Boniface.

[3] Ces panneaux furent exécutés en 1624 par Melchior Blootacker pour orner la châsse qui précéda l'actuelle ; ils furent réemployés dans celle-ci, qui est du XIXe siècle. Nous avons pu établir récemment que l'artiste brugeois reproduisit d'assez près dix des seize épisodes dessinés par le graveur Jacques Matham pour l'estampe où il représenta S. Boniface en 1612 (cf. A. Bartsch, *Le peintre graveur*, t. III, p. 136, n° 10). Un bel exemplaire de cette gravure,

Pour se documenter sur l'histoire de ce culte local, Papebroch avait, selon son habitude, adressé des questionnaires succincts aux Jésuites en résidence à Bruges, et ceux-ci avaient obtenu des chanoines de la collégiale Notre-Dame, entre autres renseignements utiles, la copie authentique de divers actes épiscopaux se rapportant à la châsse, qui fut plusieurs fois renouvelée et canoniquement visitée à travers les âges. Nous comptons esquisser ailleurs, à l'occasion du prochain centenaire, le XII[e], de la mort de S. Boniface, les origines et le développement de la dévotion brugeoise envers lui. Sur plus d'un point, il y aura lieu de compléter et même de rectifier les exposés antérieurs [1]. Ici, nous voulons borner notre enquête à l'un des compagnons du saint, dont l'identité véritable et, à certains égards, l'importance, du point de vue de l'histoire ancienne d'une paroisse de Bruges, ont échappé à notre lointain prédécesseur.

Dans les textes publiés par Papebroch d'après les documents du chapitre de Notre-Dame, il est question de *reliquiae gloriosorum sanctorum Bonifacii archiepiscopi, Hilarii* (ou *Illarii*) *et Cyrobaldi* [2], reçues d'Utrecht au début du XII[e] siècle. Une investigation, trop rapide, dans les *Vitae* de S. Boniface n'ayant pas révélé à Papebroch les personnages auxquels devaient convenir les noms d'Hilarius et de Cyrobaldus, il estima que ces vocables avaient été recueillis par les clercs brugeois auprès des gens d'Utrecht : « ex traditione Ultraiectinorum » [3]. Ceux-ci les avaient conservés, opinait-il, avec les reliques elles-mêmes. Le plus ancien biographe de S. Boniface, Willibald, avait pourtant pris soin de les mentionner au nombre des disciples de son héros, mais sous leur forme

qui est du plus grand format, se trouve au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale à Bruxelles. La comparaison avec les scènes de la vie de S. Boniface gravées par Matham permet de replacer dans l'ordre qui convient les panneaux de Blootacker, bien mal disposés par les restaurateurs de la châsse au siècle dernier. Voici l'ordre à suivre : 2 (= Matham I), 1 (M. II), 4 (M. IV), 5 (M. VIII), 3 (M. IX), 8 (M. XI), 6 (M. XII), 7 (M. XIV), 9 (M. XV), 10 (M. XVI).

[1] Parmi eux, l'ample monographie publiée par [Patrice] Beaucourt de Noortvelde : *Description historique de l'église collégiale et paroissiale de Notre-Dame de Bruges* (Bruges, chez J. De Busscher, 1773), rend encore d'utiles services. Mentionnons aussi la revue locale *Rond den Heerd*, t. II (1867), p. 210-212 ; t. X (1874-1875), p. 212.

[2] *Act. SS.*, t. c., pp. 496 B, 497 F.

[3] Ibid., p. 497 B.

indigène. Après *Eoba*, le principal d'entre eux, désigné comme *chorepiscopus*, il énumère successivement les prêtres *Wintrung*, *Waltheri* et *Aethelheri*, les diacres *Hamund*, *Scirbald* et *Bosa*, ainsi que les simples moines *Wacchar*, *Gundaecer*, *Illehere* et *Hathovulf* [1]. De tous ceux-là il atteste qu'ils rendirent, avec leur maître, le suprême témoignage du sang à Dokkum et qu'après le martyre, leurs corps furent inhumés à Utrecht [2]. Le lecteur aura reconnu sans trop de peine, parmi eux, les deux martyrs Hilarius (Illarius) et Cyrobaldus : ce sont, de toute évidence, le moine Illehère et le diacre Scirbald [3].

Par contre, l'analyse des procès-verbaux, en somme assez tardifs, de reconnaissance des reliques conservées à Notre-Dame n'aurait pu apprendre à Papebroch qu'un intérêt particulier s'attache à celles de S. Illarius. A lire les textes, notre prédécesseur devait supposer, en effet, qu'elles firent partie du don généreux que l'évêque d'Utrecht Godebald († 1127) adressa aux chanoines brugeois, à l'époque du prévôt Reinfrid [4].

Pourtant, les restes du martyr Illehère étaient vénérés à Notre-Dame bien avant cet envoi de Godebald ; et son vocable y précéda celui de S. Boniface, dont le crédit, regardé comme prépondérant, devait supplanter le sien, à partir du jour où une relique du maître serait présente dans un même sanctuaire avec celles de ses disciples. La preuve, indiscutable, du fait se trouve, de façon assez inattendue, inscrite sur les deux derniers feuillets d'un précieux manuscrit conservé actuellement au Musée Plantin-Moretus d'Anvers.

Ce codex — un évangéliaire — trop peu remarqué jusqu'ici était à l'usage de la collégiale Notre-Dame de Bruges au moins

[1] *BHL.* 1400, c. 8 (éd. Levison, p. 47-48).

[2] Ibid., éd. Levison, p. 52.

[3] Cf. P. Bruder, *Die Reliquien des heiligen Bonifatius, Apostels der Deutschen, und seiner Martergefährten*, dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. XXVI (1905), p. 498. Sur le nom *Illehere*, voir Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, t. I, col. 947-948 (radical *il*) et 761 (radical *harjan*).

[4] *Act. SS.*, t. c., p. 495 E. Papebroch relate cet envoi d'après une « vetustissima tabula », où était consignée l'élection des prévôts. Le fait y est rapporté à l'année 1115, que Papebroch a cru devoir corriger en 1124 ; sur la date approximative, voir ci-dessous, p. 69.

dès le début du XII^e siècle, comme on va le voir. Portant à présent la cote 16.15, il a été décrit en 1927, sous le n° 194, par J. Denucé dans le *Catalogue des manuscrits* [1] du beau fonds dont il avait la garde avant de devenir archiviste de la ville d'Anvers. Pour le manuscrit en question comme pour bien d'autres, Denucé s'est contenté de reproduire une analyse rédigée en latin par le Dr. Nolte, lequel avait examiné en 1872 les recueils de la collection plantinienne, alors propriété de M. Moretus-du Bois. Ajoutons que la notice de notre évangéliaire avait paru aussi, sous une forme plus développée, par les soins du même « Dr. Nolte (de Paris) », dans un ancien périodique brugeois de diffusion restreinte, *La Flandre* [2].

En tête de la description du manuscrit, Denucé indique de façon peu adéquate l'âge qu'il lui assigne : « Les quatre Évangiles, 9^me^-15^me^ siècles ». En fait, le texte sacré qui remplit tout le volume, à part les deux derniers feuillets, et que le docteur Nolte croyait pouvoir dater soit du X^e^ siècle (*Catalogue*), soit de la fin du X^e^ siècle ou des premières années du XI^e^ (article de *La Flandre*), a été écrit par plusieurs mains qui, toutes, appartiennent au XI^e^ siècle. Quant aux annotations variées qu'on trouve sur les fol. 175-176, elles ne présentent aucun texte suivi qui soit plus récent que le XII^e^. Denucé, en l'occurrence, a dû mal lire la *Notice sur la bibliothèque Plantinienne* de Ferdinand Vander Haeghen [3], à laquelle il renvoie précisément pour justifier sa datation : on y trouve indiqué, p. 9, le XII^e^ siècle et non le XV^e^ !

Notons encore que chaque évangile était originairement précédé d'une miniature représentant son auteur. Seul subsiste aujourd'hui le saint Jean (fol. 137^v^), au dessin assez simple, rehaussé de couleur verte ; les trois autres figures ont été enlevées du recueil. Celui-ci, habillé à présent d'une reliure fort modeste, — sans doute a-t-elle contribué à détourner de lui l'attention, — fut dépouillé autrefois, croyons-nous, d'un revêtement assez somptueux pour

[1] P. 152-153. Nous avons rendu compte de cet ouvrage dans *Anal. Boll.*, t. XLVII, p. 391-392.

[2] Année 1872-1873, p. 225-233. Nous devons réserver à quelque spécialiste compétent l'étude des caractères propres de ce manuscrit ; elle permettra sans doute de le rattacher à une région déterminée ou même à un *scriptorium* connu.

[3] Gand, 1875.

tenter la cupidité de quelque pillard. La moitié du premier feuillet a de même été arrachée. Que le manuscrit a servi de livre de chœur paraît prouvé par la présence d'une table, insérée aux fol. 5-8, des *capitula evangeliorum totius anni.*

Mais ce sont, disions-nous, les annotations des derniers feuillets qui nous intéressent ici. Au verso du fol. 176 — pour plus de clarté nous commencerons par là —, une main du début du XII^e^ siècle a inscrit un bref inventaire des objets de valeur possédés par l'église Notre-Dame de Bruges en l'année 1115 : *Ornamenta ecclesię s. Marię anno M°CXV° a Reinfrido preposito perspecta.* Et voici le premier article de cette liste : *Scrinium cum reliquiis s. Hilerii.* Dans la suite de l'énumération [1], retouchée à certaines places par des mains postérieures marquant les accroissements, on mentionne notamment une croix processionnelle, des calices, des candélabres, des ornements liturgiques et divers livres de chœur, parmi lesquels un *textus deargentatus* [2], c'est-à-dire un évangéliaire [3] orné de plaques d'argent, qui est à coup sûr celui dont nous nous occupons [4]. Il n'y a pas trace d'un autre reliquaire. Voilà donc un premier point acquis : en 1115, sous le prévôt Reinfrid, Notre-Dame possédait déjà, comme principal joyau de son trésor, les reliques de S. Illehère renfermées dans un *scrinium.*

En parfait accord avec cette donnée, l'évangéliaire présente, dans le texte de l'une des deux oraisons liturgiques qui furent inscrites vers la même époque, au fol. 175^v^, la preuve du patronage spécial dont le saint martyr Illehère jouissait alors dans l'église Notre-Dame. Voici cette prière :

> Via sanctorum omnium, Domine Iesu Christe, qui ad te venientibus eterne claritatis gaudia contulisti, aditum templi istius Spiritus sancti luce perfunde, qui locum istum in honore [5] beati Illari [6] martiris consecrasti. Presta, omnipotens Deus, ut omnes istic in te credentes optineant veniam pro delictis, ab omnibus liberentur angustiis, impetrent quicquid petierint pro necessitatibus suis, placere semper prevaleant

[1] Voir NOLTE, dans *La Flandre*, t. c., p. 230-232.

[2] Nolte a lu fautivement *de argento.*

[3] Cf. DU CANGE, i. v. *textus*, 1.

[4] Dans la liste, c'est, en effet, le seul livre des Évangiles dont il soit fait mention.

[5] Ici une main postérieure a écrit, en marge : *sancte Marie et.*

[6] Une seconde main a surchargé le *a* de *Illari* d'un petit *e*.

coram oculis tuis, quatinus per te et per intercessionem sancte Marie et omnium sanctorum [fol. 176r] tuorum intercessio nibus muniti aulam paradisi mereantur introire, qui cum Patre.

Avec celle qui la précède et que nous croyons utile de transcrire en note [1], cette oraison appartient à un formulaire connu de bénédictions diverses qu'on rencontre dans des rituels dès le IXe siècle [2]. On l'appelle tantôt *Oratio introeuntibus in basilicam*, tantôt *Oratio post introitum basilicae* ou *Oratio in basilica*. Lorsque dans ces formulaires le nom d'un saint local n'est pas spécifié, nous lisons : *qui locum istum sanctorum martyrum tuorum sanguine consecrasti* [3] ; ceci en rapport avec le rôle joué par les reliques des martyrs dans la dédicace des églises [4]. On ne s'étonnera donc pas du fait que

[1] *Domine Iesu Christe, qui introitum portarum Hierusalem valva* (sic) *sanctificasti, dum splendore gemmarum duodecim totidem apostolorum nomina presignasti, et qui per organum propheticum predixisti : « Lauda, Hierusalem, Dominum, quoniam confortavit seras portarum tuarum, benedixit filiis tuis in te », te quesumus, ut ponas in omnes fines templi istius pacem, ut velociter currens interius sermo tuus adipe frumenti satiet eos. Spiritus sanctus defendat illos, ut numquam eis nocere prevaleat inimicus, sed omnes habitantes vel convenientes in eo interius voce, corde et ore* (sic) *decantent, dicentes : « Magnus Dominus noster et magna virtus eius, et sapientie eius non est numerus », qui cum Deo patre.* Nous avons souligné deux fautes dans ce texte. Au début, il convient de lire, avec les manuscrits signalés dans la note suivante, *salvans* au lieu de *valva*, ou, peut-être, mieux : *qui in introitu p. H. valvas sanctificasti*. A la fin, il faut corriger *ore* en *opere*.

[2] Voir M. Andrieu, *Les Ordines Romani du haut moyen âge*, t. I : *Les manuscrits* (Louvain, 1931), p. 52 (ms. de Bamberg, Cod. Lit. 53, du XIe siècle) ; p. 227 (ms. de Munich, lat. 6425, du XIe siècle) ; p. 264 (ms. de Paris, Bibl. nat. lat. 1231, du XIe siècle) ; p. 385 (ms. de Vienne, Bibl. nat. lat. 701, du XIe siècle) ; p. 410 (ms. de Vienne, lat. 1888, du Xe siècle). Le texte des oraisons a été reproduit 1° par M. Magistretti, dans son édition du *Pontificale in usum Ecclesiae Mediolanensis* (Milan, 1897), p. 75, d'après un manuscrit milanais qui remonte au IXe siècle ; 2° par A. Franz, dans son ouvrage *Das Rituale von St. Florian aus dem zwölften Jahrhundert* (Fribourg en Br., 1904), p. 99-100 ; 3° par M. J. Metzger, dans *Zwei Pontifikalien vom Oberrhein* (Fribourg en Br., 1914), pp. 74* et 80*, d'après le manuscrit de Donaueschingen, n° 192, de la fin du IXe siècle, originaire, semble-t-il, de Saint-Gall, où il aurait été exécuté pour l'usage de l'église de Constance.

[3] Ainsi, dans M. J. Metzger, p. 74* et dans M. Magistretti, p. 75.

[4] Le fait n'a pas échappé à James Weale, connaisseur avisé des antiquités brugeoises, qui écrivait dans *Bruges et ses environs* [3] (Bruges, 1875), p. 120 : « L'église avait été consacrée sous l'invocation de la Sainte Vierge et de S. Hi-

la Vierge Marie, patronne principale de l'église et de la paroisse, ne figure pas dans l'oraison avant S. Illarius. N'étant ni martyre ni présente en ce lieu par des reliques, elle ne devait pas y être nommée à cet endroit ; c'est plus loin qu'on a recours à son intercession et à celle de tous les saints. Pourtant, une main postérieure a écrit son vocable dans la marge du manuscrit pour être inséré dans l'oraison avant celui de S. Illehère. Cela se fit sans doute en un temps où le patronage de ce dernier avait beaucoup perdu de son intérêt primitif, aux yeux des clercs et des fidèles, pour une raison que nous allons saisir aussitôt.

Au même fol. 176v et dernier, si heureusement conservé, du manuscrit où nous avons déjà lu l'inventaire de 1115, une main d'époque plus tardive, mais encore du même siècle, a écrit une courte note, très précise, rappelant le contenu d'un coffret de reliques venu d'Utrecht. Elle est plus importante, à notre sens, pour l'histoire de la châsse brugeoise de S. Boniface que les longs procès-verbaux qui furent établis au cours des âges suivants. En voici le texte :

> In parvo scrinio quod a fratribus huius ęcclesię allatum est de Traiecto tempore Godebaldi episcopi hę reliquię continentur. De sancto Bonifacio archiepiscopo et martyre costa una. De sancto Eobano episcopo et martyre maxilla cum dentibus. De sancto Athalario archipresbytero et martyre articulus unus. De sancto Ciribaldo archidiacono et martyre articulus unus et dens unus. De dorso sancti Gundecer martyris. De sancto Odulfo confessore dens unus et de cingulo et suptulari [1] eiusdem. De sanctis virginibus quę Colonię requiescunt.

Ces précieuses indications méritent quelques éclaircissements. Passons d'abord en revue les noms des saints énumérés.

De S. Boniface, archevêque de Mayence et martyr, l'église Notre-Dame reçoit une côte. Cette relique corporelle pose un problème, que nous n'avons pas à résoudre pleinement ici. Contentons-

lier ». L'abbé Michel English, chercheur non moins judicieux, a relevé récemment cette indication de Weale dans une de ses substantielles chroniques du *Parochieblad* de Bruges (année 1951, n° 23). Voir aussi Ch. VERSCHELDE, *Étude sur les noms des rues et des maisons de la ville de Bruges* (Bruges, 1876), p. 38, note 1.

[1] *Prius* siptulari.

nous de rappeler que le cadavre ensanglanté du martyr, transporté en barque de Dokkum à Utrecht, peu après le massacre du 5 juin 754, n'y demeura pas bien longtemps, puisque, un mois plus tard, il était conduit à Mayence et, de là, au monastère de Fulda, lieu de sa sépulture définitive, par les soins de S. Lul [1]. Il va sans dire que, dans ces conditions, aucune relique *ex ossibus* ne put être prélevée à Utrecht, où l'on garda sans doute quelques objets, liturgiques ou vestimentaires, ayant appartenu au saint. Si Godebald, vers 1120, disposait de reliques corporelles du martyr, c'est, apparemment, parce que son Église en avait obtenu des moines de Fulda. On sait d'ailleurs que ceux-ci en accordèrent à maintes reprises [2]. Ainsi, deux siècles plus tard, les chanoines de Notre-Dame eux-mêmes, mus par le désir de posséder de nouvelles reliques de S. Boniface, leur second patron, adressèrent des sollicitations instantes à l'abbé de Fulda et les virent exaucer en 1324. C'est ce qui résulte à la fois du contenu actuel de la châsse et des documents qui s'y rapportent, notamment d'une lettre des religieux de Fulda que mentionne le procès-verbal de la visite des reliques par l'évêque Remi Driutius en 1585. Nous aurons à traiter ailleurs ce point plus au long [3].

De S. Eoban, le « chorévêque », suppléant de Boniface à Utrecht, la liste indique une mâchoire garnie de ses dents ; et de S. Athalarius « l'archiprêtre » (appelé *Aethelheri* chez Willibald), un petit os de jointure. Nous unissons ces deux noms, parce que les corps d'Eoban et d'Athalhar reposèrent conjointement dans la cathé-

[1] *Vita Bonifatii*, auct. Willibaldo, c. 8 (éd. Levison, p. 52). Sur ce transfert et sur le tombeau de S. Boniface, on peut lire l'ouvrage récent de Konrad Lübeck, *Das Bonifatiusgrab zu Fulda*, Fulda, 1947.

[2] C'est là une conclusion qui s'impose d'elle-même, du moins si l'on considère comme véritables les diverses reliques *ex ossibus* de S. Boniface qu'on rencontre dans les nombreux sanctuaires énumérés par P. Bruder dans son article cité plus haut. Voir aussi K. Lübeck, op. c., p. 53-54.

[3] En attendant, lire Beaucourt de Noortvelde, op. c., pp. 58-69 et 225-227. Le procès-verbal de 1585 signale non seulement la lettre d'envoi des moines de Fulda, mais aussi la *schedula* qui se trouve jointe, depuis le XIV^e^ siècle, aux reliques du saint patron dans la châsse. Elle porte l'indication suivante : *Istae sunt reliquiae de corpore beati Bonifacii quas nobis misit decanus et conventus ecclesiae Fuldensis una cum legenda ipsius anno Domini millesimo trecentesimo vigesimo quarto dominica infra Assumptionem beatae Mariae Virginis.* Ces reliques consistent en une moitié du crâne, deux côtes et un tibia.

drale d'Erfurt, où ils avaient été transportés fort tôt [1]. Comment l'Église d'Utrecht s'est-elle, dans la suite, trouvée en possession de quelques restes corporels de ces martyrs? Nous l'ignorons.

De S. Ciribald « archidiacre » (*Scirbald*), qui plus tard sera nommé de préférence avec les SS. Boniface et Illarius, sous le vocable de Cyrobaldus, le coffret contenait un petit os et une dent.

De S. Gundecer, autre compagnon de S. Boniface, on reçut un os dorsal.

Après ces martyrs de Dokkum, l'inventaire nomme encore S. Odulphe, un confesseur bien connu de la Frise, honoré au diocèse d'Utrecht le 12 juin [2]; il est représenté ici par une de ses dents ainsi que par des morceaux de sa ceinture et de son soulier. Enfin, pour clore l'énumération, il y a quelques reliques des « Vierges qui reposent à Cologne ». Cette dernière mention, si fréquente dans les listes médiévales, ne paraîtra pas anodine quand on songe que c'est à partir de 1106 seulement que le fameux « ager ursulanus » des bords du Rhin commença de donner sa récolte innombrable de pseudo-reliques [3]. Or, notre document brugeois qui détaille le don de l'évêque Godebald se rapporte à un événement qui ne peut guère se placer, comme nous le verrons, qu'aux environs de 1120.

Ayant ainsi montré par des témoignages anciens, locaux et nullement suspects, que la relique de S. Boniface et celles qui l'accompagnaient arrivèrent d'Utrecht à Bruges bien après celle de S. Illehère, il nous reste à établir dans quelles circonstances ces deux transferts ont pu avoir lieu. Ici, hélas, nous tâtonnons dans l'obscurité, surtout s'il s'agit d'assigner une date, même approximative, au premier d'entre eux. On doit regretter tout particulièrement, dans le cas de S. Illehère, qu'aucun livre liturgique local, nettement plus ancien que le XII[e] siècle, n'ait survécu, dont

[1] Voir P. Bruder, op. c., p. 261-262.

[2] *Act. SS.*, Iun. t. II, p. 591-595. Originaire d'Oirschot, en Brabant septentrional, Odulphe fut élevé et ordonné prêtre à Utrecht. L'évêque S. Frédéric lui confia la chrétienté de Stavoren en Frise. Il revint mourir à Utrecht vers 860 et y fut inhumé.

[3] Cf. W. Levison, *Das Werden der Ursulalegende* (Cologne, 1928), p. 107-110. Une des plus anciennes translations vers nos régions fut celle de trois corps de vierges ursuliennes à Waulsort sur la Meuse (*BHL.* 8444).

le calendrier ou le sanctoral auraient pu nous apprendre quelque chose sur la commémoration du martyr — le 5 juin, son *dies natalis*, avec S. Boniface? — et sur la dédicace de l'église.

L'organisation primitive des chrétientés en pays brugeois et son développement ultérieur jusqu'à la fin du XI^e siècle ne sont pas faciles à décrire avec précision. On a touché à ce problème dans plus d'une étude récente, soit pour rejeter des conceptions anciennes mal fondées, soit pour exprimer le souhait qu'un travail d'ensemble fût consacré à la question [1]. Comme les documents contemporains font le plus souvent défaut, force nous est dans cet article où, seule, l'église Notre-Dame doit intéresser le lecteur, de nous guider d'après certains points de repère qui sont demeurés, du moins jusqu'ici, hors de conteste. L'hypothèse devra suppléer pour une large part et nous aider à concevoir une opinion plausible.

Ce n'est que dans le dernier quart du IX^e siècle que le nom de Bruges, reconnu aujourd'hui dans le *Brucia* des *Annales Vedastini* [2], émerge pour nous à la lumière de l'histoire. Il y est fait allusion à la résidence fortifiée qui existait à Bruges et où se retira, en 892, Baudouin Bras-de-fer. On connaît aussi l'atelier monétaire carolingien à Bruges, dont les pièces actuellement conservées ne peuvent cependant être datées avec une absolue précision [3]. Mais c'est un fait également attesté que, dès l'époque de S. Éloi († 660), le terri-

[1] Pour s'orienter, lire l'article *Bruges*, du P. É. DE MOREAU, dans le *Dictionnaire d'hist. et de géogr. ecclésiastiques*, t. IX (1938), col. 889-895. Plus récemment a paru, dans l'*Album English* (ou *Studies over de kerkelijke en kunstgeschiedenis van West-Vlaanderen*, opgedragen aan Z. E. H. Michiel English, Bruges, 1952), une substantielle étude de M. Ég. I. STRUBBE, sous le titre : *De parochies te Brugge vóór de XII^e eeuw* (p. 355-380).

[2] Éd. B. DE SIMSON (Hanovre, 1909), p. 72 (où dans le texte on lit *Bruocia*, la meilleure leçon *Brucia* étant rejetée en variante). Le mérite d'avoir définitivement mis ce point en lumière revient à M. F.-L. Ganshof. Voir son article : *Iets over Brugge gedurende de preconstitutioneele periode van haar geschiedenis*, paru dans *Nederlandsche Historiebladen*, t. I (1938), p. 281-303. Cf. A. C. F. KOCH, *De ouderdom der stad Brugge*, dans *Annales de la Société d'Émulation de Bruges*, t. LXXXVI (1949), p. 144-150.

[3] Ces monnaies, portant la légende BRVCCIA MO peuvent dater de Charles le Gros et même de Charles le Simple aussi bien que de Charles le Chauve, fait observer M. Ganshof, dans son analyse du livre de H. Sproemberg sur les origines du comté de Flandre, parue dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* (t. XIV, 1937, p. 380).

toire actuel de la Flandre, avec le *municipium Flandrense*, bénéficia de l'œuvre d'évangélisation, partie de Noyon-Tournai [1]. Dans la suite, celle-ci fut continuée de divers côtés, notamment par S. Ursmer de Lobbes et sans doute aussi par des missionnaires venus du nord. La tradition populaire, qui aime à cristalliser les faits autour d'un nom, a attaché celui d'Éloi à la fondation de l'église primitive de Saint-Sauveur. Elle assigne aussi une très haute antiquité au sanctuaire de Notre-Dame dans le Bourg, celui qui plus tard devait prendre le vocable de Saint-Donatien, après s'être enrichi des reliques de cet énigmatique évêque-martyr de Reims.

Il ne faut pas confondre cette première chapelle Notre-Dame avec celle dont nous traitons et qui fut érigée *apud oppidum Brugense*, près du Bourg fortifié, ou *ad Roiam*, sur les bords de la Reie ; plus tard, on la trouve désignée encore comme *Sancta Maria in Brugis quae erat prius in Sisela* [2]. Cette dernière désignation nous montre que la paroisse Notre-Dame, primitivement hors de l'enceinte, avait été démembrée du territoire, alors fort étendu, de l'église seigneuriale de Sijsele, dédiée à S. Martin, tandis que d'autres paroisses brugeoises furent détachées de Snellegem, qui appartenait au domaine du prince [3]. A l'origine de Notre-Dame, d'abord simple chapelle auxiliaire, la tradition rattacha de même un grand nom, celui de S. Boniface. Que cette attribution ait eu sa source dans la seule présence, à Notre-Dame, des reliques venues de Frise ou dans des souvenirs plus lointains, une chose est certaine, c'est que l'église était sous le patronat des évêques d'Utrecht. Pour expliquer cette dépendance, on a eu tort de croire jusqu'en ces derniers temps — Duclos était encore de cet avis — que la paroisse se trouvait comprise, avec le territoire de la rive droite du Sincfal, dans le diocèse des Frisons. L'évêque d'Utrecht, d'après cette opinion, aurait exercé sur elle les droits de sa juridiction ordinaire [4]. Cette manière de voir est contestée à bon

[1] *Vita Eligii*, lib. II, c. 2-3, éd. Krusch, dans *MG.*, Script. rer. merov., t. IV, p. 695-696, où l'éditeur, dans son annotation, est enclin à identifier le *municipium Flandrense* avec la future ville de Bruges.

[2] Voir ci-dessous, p. 68.

[3] On trouvera une esquisse de cette évolution dans l'article de M. Strubbe.

[4] Beaucourt de Noortvelde, op. c., p. 6 : « sous la jurisdiction et direction des archevêques d'Utrecht » ; J. Warichez, *Les origines de l'Église de Tournai* (Louvain, 1902), p. 101-102 ; A. Duclos, *Bruges, Histoire et Souvenirs* (Bruges, 1910), pp. 20, 29, 277.

droit par les érudits de Bruges d'aujourd'hui [1]. Localement, Notre-Dame était bel et bien sous Noyon-Tournai. Le lien d'appartenance que les défenseurs du chapitre d'Utrecht firent valoir contre les entreprises diocésaines était de nature personnelle ; leurs droits servaient *ad usus stipendiarios canonicorum* [2]. En 1075, ils en faisaient remonter l'existence à près de deux cents ans, comme nous allons voir ; ce qui nous rapproche de la période où l'organisation chrétienne de la région était encore en cours. Après les défrichements apostoliques dirigés par S. Éloi, il dut y avoir place, parmi les populations de la côte, où l'élément frison était nombreux, pour une action religieuse de la part de ceux qui poursuivaient l'œuvre évangélisatrice de S. Willibrord et de S. Boniface. A Sijsele, le propriétaire du domaine a pu les favoriser par des donations.

Les débats entre Utrecht et Noyon-Tournai pour s'assurer les avantages de la possession de Notre-Dame sont malaisés à résumer, une étude approfondie du chartrier de cette église n'ayant pas jusqu'ici vu le jour. En attendant, on trouvera quelques pièces essentielles dans l'*Oorkondenboek* d'Utrecht [3], les *Opera diplomatica* de Miraeus-Foppens [4] et chez Beaucourt de Noortvelde. Notons, toutefois, que l'authenticité de deux ou trois de ces chartes a subi, en ces derniers temps, de vives attaques de la part du critique néerlandais R. R. Post, dans son mémoire *Eigenkerken en bisschoppelijk gezag in het diocees Utrecht tot de XIII^e eeuw* [5]. Vis-à-vis des difficultés qu'il soulève et dont nous indiquerons seulement quelques-unes, l'historien brugeois qui s'occupera un jour de l'ensemble du dossier devra nécessairement prendre position.

[1] M. English, dans *Annales de la Société d'Émulation de Bruges*, t. LXVIII (1925), p. 122 ; N. Huyghebaert, O. S. B., dans *Miscellanea historica in honorem Alberti de Meyer*, t. I (Louvain, 1946), p. 455, note 1.

[2] Voir ci-dessous, p. 65.

[3] S. Muller et A. C. Bouman, *Oorkondenboek van het sticht Utrecht tot 1301*, t. I (Utrecht, 1920), n^os^ 232, 286, 301.

[4] T. II, pp. 955, 957, 961, 963.

[5] Utrecht, 1928. Cet ouvrage fait partie des *Bijdragen van het Instituut voor middeleeuwse geschiedenis* de l'Université d'Utrecht, dirigés par le professeur O. Oppermann, dont les tendances critiques, parfois plus qu'incisives, sont bien connues. M. Post a traité des actes qui concernent Notre-Dame de Bruges dans l'appendice III de son livre, p. 232-248, avec, en hors-texte, deux fac-similés.

Le 5 mars 1075, le pape Grégoire VII saisit l'archevêque de Reims Manassès du litige qui s'est élevé entre Guillaume, évêque d'Utrecht, et Radbod (II), de Noyon-Tournai, *de Brugensi ecclesia in Noviomensi episcopio sita*. Cette affaire avait été soumise à son prédécesseur Alexandre, mais n'avait pu encore être dirimée. La lettre pontificale (JAFFÉ-LOEWENFELD, 4939) déclare ainsi les droits d'Utrecht :

> Astruit autem episcopus Traiectensis eamdem ecclesiam, traditione antiqua sedi suae delegatam, ducentis ferme annis absolute et quiete ad usus stipendiarios canonicorum Traiectensium retentam, donec Raboth Noviomensis episcopus absque ullo canonico iudicio sibi eam subripuit et, ut affirmant legati, quod gravius est et omnino illicitum, alteri cuidam clerico vendidit [1].

Ceci rend un son bien grégorien. Il est enjoint à Manassès de procéder contre son suffragant de Noyon et, au besoin, de le priver de sa charge épiscopale jusqu'à ce qu'il s'exécute.

Nous ignorons, faute de documents, quelle suite fut donnée par le métropolitain à cette injonction du pape. Utrecht, certes, ne dut pas obtenir alors satisfaction, puisque, en 1091, à peine seize ans plus tard, nous voyons Radbod lui-même établir à Notre-Dame, sur les instances reitérées de Bertulphe — le fameux prévôt de Saint-Donatien — et de son fils Gummarus, un chapitre de chanoines et lui accorder des privilèges. Du siège d'Utrecht, il n'est aucunement fait mention dans son acte [2].

Sur le premier prévôt élu du nouveau chapitre, le jeune Gummarus, qui s'en alla poursuivre ses études en Lorraine, et sur les agissements de son père en son absence, on serait heureux d'avoir quelques détails, et bien attestés. Toujours est-il que le puissant dignitaire de Saint-Donatien, qui, semble-t-il, avait aussi voulu dominer à Notre-Dame, conçut bientôt des desseins différents sur cette église. Il renonça, de sa propre autorité, au privilège de l'évêque qui avait institué le chapitre. Avec l'assentiment des chanoines, qui vivaient, paraît-il, assez peu régulièrement, il le remplaça par une communauté de religieuses. D'où, après le retour de Gummarus, un litige qui fut tranché par le successeur de Radbod II, l'évêque Balderic, en faveur du prévôt illégitimement frustré. Les religieuses durent quitter Notre-Dame.

[1] MULLER-BOUMAN, *Oorkondenboek*, t. c., p. 210 (n° 301).
[2] BEAUCOURT DE NOORTVELDE, op. c., p. 10-11.

A Rome, Pascal II — ses services oublièrent-ils la sévère missive de son prédécesseur à Manassès? — accorda, par sa lettre du 9 avril 1105 à Gummarus (JAFFÉ-LOEWENFELD, 6021), la confirmation du décret de Balderic [1]. Il garantit l'*altare* de Sainte-Marie contre toute exaction, le droit des chanoines à élire leur prévôt, la faculté pour celui-ci de disposer canoniquement des prébendes, enfin la sujétion du chapitre vis-à-vis de l'évêque de Noyon-Tournai avec une redevance à lui payer annuellement, le jour des SS. Simon et Jude, *pro respectu ecclesiae*. Ne nous étonnons pas de voir le texte de ce document, qui avait une grande importance pour la collégiale, transcrit dans le livre des Évangiles dont usaient les chanoines, au fol. 176, après les deux oraisons citées plus haut et avant l'inventaire du trésor [2]. M. Post a qualifié de fort suspecte cette lettre pontificale [3]. D'autre part, M. J. Ramackers, bon connaisseur des écrits de la chancellerie romaine, affirme de façon péremptoire la parfaite authenticité de la pièce, après l'avoir examinée avec soin aux archives de Notre-Dame à Bruges [4]. Il ne sera pas sans intérêt pour cette controverse d'avoir signalé ici une copie contemporaine du document.

Cependant Utrecht n'avait pas désarmé. Sur les péripéties de la lutte que ce siège livra, sous l'évêque Godebald (1114-1127), pour faire triompher son droit dans cette affaire, nous sommes renseignés surtout par deux actes importants mais qui, eux aussi, ont été soumis à rude épreuve par la critique de M. Post. Il s'agit d'un décret de Godebald (*Oorkondenboek* d'Utrecht, nº 286) [5], daté de 1116, et d'une notification de Lambert, évêque de Noyon-Tournai (*Oorkondenboek*, nº 301) [6], datée de 1122. Avec raison, l'on peut trouver à redire, en comparant ces deux diplômes, sur certains éléments qu'ils présentent — l'acte de 1116 notamment paraît bien présupposer l'existence de celui de 1122 — et qui ont fait

[1] Ibid., p. 13-14, où le document a été erronément daté de 1102.

[2] Voir NOLTE, dans *La Flandre*, t. c., p. 228-230. Le texte y est reproduit.

[3] Op. c., p. 239 : « zeer verdacht ». Et il regarde comme un pseudo-original le document conservé à Bruges.

[4] *Papsturkunden in den Niederlanden*, I (Berlin, 1933), p. 49 : « Das Stück, darüber kann kein Zweifel bestehen, ist von einer Hand der päpstlichen Kanzlei geschrieben. » Voir aussi, dans la IIe partie, p. 433 : « Die Bedenken von Post sind nicht stichhaltig. » M. F.-L. Ganshof s'est rangé à cet avis dans l'article, cité plus haut, des *Nederlandsche Historiebladen*, p. 299.

[5] T. c., p. 264-265.

[6] Ibid., p. 276-277.

conclure à M. Post que nous avons affaire à de pseudo-originaux transcrits au début du XIII^e siècle et interpolés [1]. Toutefois, comme M. Post lui-même estime qu'à la base il y eut des actes authentiques, ce qui assure un fond historique réel aux tractations dont ils témoignent, nous pouvons en user avec prudence, dans les limites de notre propos, en attendant que les érudits brugeois s'en occupent de plus près. D'ores et déjà, nous doutons, pour notre part, que l'on puisse garder une confiance sans réserve aux deux textes comme ils sont conservés à Notre-Dame et, notamment, que l'année 1116 puisse être maintenue pour dater le décret de Godebald [2].

Au nom de ce dernier, un délégué d'Utrecht, appelé Lithard — on le dit *canonicus* dans l'acte de 1122 et *praepositus* dans celui de 1116 —, se rendit d'abord à Bruges pour y exposer les droits violés de son église. Il invita ensuite Reinfrid à une audience commune auprès du seigneur Conon, légat du Saint-Siège. On signale, en effet, plusieurs voyages du cardinal de Préneste en France et en Allemagne entre 1114 et 1122 [3]. Lithard eut aussi une entrevue avec l'évêque Lambert à Paris, où le successeur de Balderic faisait séjour. Dans la même ville, semble-t-il, il s'expliqua aussi avec Lambert devant le légat Conon. Notons en passant que la présence de celui-ci est attestée, notamment, au

[1] Op. c., pp. 236, 246-247. L'auteur estime que les deux actes ont été écrits par une seule et même main. Ce que M. Ramackers conteste, pour sa part (II, p. 432), ajoutant que l'acte n° 301 a d'ailleurs été rappelé en 1185-87 dans une lettre, peu remarquée jusqu'ici, de l'évêque Pierre d'Arras informant le pape Urbain III sur le procès, qui s'était alors rallumé, entre Bruges et Utrecht. M. Ramackers a édité ce document.

[2] Dans son ouvrage *Het oudste Cartularium van het sticht Utrecht* (La Haye, 1892), p. 142, S. Muller avait lui-même récusé la date 1116 et indiqué 1124 : « Het jaar der oorkonde is derhalve 1124 ». Cette opinion se fondait sur la copie de l'acte conservée dans le second cartulaire du *Liber donationum* d'Utrecht. Toutefois, lorsqu'en 1920 il republia le texte du document dans l'*Oorkondenboek*, il mit à la base de son édition l'original plus complet, — original faux et interpolé, d'après Post, — qui porte sans doute possible : *anno II episcopatus Godebaldi*. En conséquence, Muller a noté, cette fois, p. 264 : « In het Cartularium is het stuk verkeerd gedateerd op 1124 ». Il y a là une petite énigme que nous n'avons pas la prétention ni, actuellement, les moyens de résoudre.

[3] Sur l'activité extraordinaire déployée par Conon au cours de ces années, voir Th. Schieffer, *Die päpstlichen Legaten in Frankreich vom Vertrage von Meersen (870) bis zum Schisma von 1130* (Berlin, 1935), p. 198-212.

cours d'un long itinéraire français en 1120-1121, dans un synode à Saint-Germain-des-Prés [1]. Il fut décidé que le débat serait tranché dans un synode à Tournai. Reinfrid, les deux parties étant représentés, y fut enfin obligé de reconnaître publiquement les torts causés à Utrecht. Lambert, ainsi qu'il conste de sa notification de 1122, où nous avons pris la plupart des détails qui précèdent, ne se déroba point au devoir de sa charge. Son accent peut même paraître assez vif. Il admet que l'Église d'Utrecht a été spoliée, pendant une longue suite d'années, de sa propriété légitime et ce, malgré ses plaintes réitérées, *per violentiam quorumdam Bruggensium clericorum, Bertulfi scilicet et Gummari filii eius.* Reinfrid y est qualifié de *huius iniurię heredem* [2].

Quand et comment Godebald fit-il acter les dispositions qu'il avait arrêtées, une fois son droit reconquis, à l'égard de la collégiale Notre-Dame? Les circonstances décrites ne permettent guère, nous l'avons dit, de retenir l'année 1116, la deuxième de son épiscopat ; car, outre le peu de vraisemblance d'une marche aussi rapide des affaires, il faudrait laisser ensuite un intervalle de six ans s'écouler avant de voir l'évêque de Tournai notifier ce même jugement dont Godebald se serait prévalu dès 1116. On songerait donc plus logiquement à une date qui ne doit suivre que de peu de mois celle de la déclaration de Lambert en 1122.

Dans son décret, Godebald détermine la situation nouvelle de l'église Notre-Dame. Elle était devenue collégiale depuis 1091 et avait été confirmée dans certaines libertés par Pascal II. Tenant compte apparemment de ces faits passés et voulant assurer l'avenir, l'évêque d'Utrecht triompha sans éclat, se contentant, du moins dans la forme, d'une sorte de compromis qui devait satisfaire les deux parties [3]. Après avoir évoqué le verdict synodal, il poursuit en ces termes :

> Ut autem indissolubili pacis vinculo supradicta possessio sanctę congregationi beati Martini perpetuo stabiliretur, ęcclesia sanctę Marię in Brugge, quę erat prius in Sisela, matri suę

[1] Ibid., p. 211. Nous ne nions pas pour autant que les entrevues de Lithard avec le légat aient pu avoir lieu antérieurement.

[2] Muller-Bouman, t. c., p. 276. La date précise du synode de Tournai ne nous a malheureusement pas été transmise.

[3] Post cependant (op. c., p. 245) n'est pas loin d'y voir, sinon une duperie, du moins un habile camouflage.

subiecta, communi assensu capituli sancti Martini, libertati est assignata et tradita, quam libertatem qualicumque ratione prius confirmaverat apostolica auctoritas. Est autem huius traditionis talis conditio. Si quando canonici eiusdem ęcclesię sanctę Marię priventur suo preposito, unus ex eis cum assensu suorum confratrum Traiectum veniens in capitulo sancti Martini prepositum sibi dari orabit... [1].

Suivent diverses stipulations réglant les liens mutuels des deux chapitres, celui de Notre-Dame conservant le libre choix de ses membres [2].

Si maintenant nous voulons, dans ce long enchaînement de circonstances, trouver celles qui conviennent le mieux à l'envoi du corps de S. Illehère d'abord, puis des reliques de S. Boniface et de ses compagnons, nous nous voyons obligés de séparer ces deux transferts à l'église brugeoise par un laps de temps considérable. Venant, l'un et l'autre, d'Utrecht, ces dons de reliques se placent respectivement avant et après les démêlés que nous avons esquissés et qui occupèrent, pour une grande part, la seconde moitié du XI[e] siècle et le premier quart du XII[e].

L'envoi de Godebald est le moins malaisé à situer. C'est sans doute dans les années qui suivirent le synode de Tournai que l'évêque d'Utrecht, soucieux des intérêts brugeois de sa cathédrale et désirant sceller sa réconciliation avec les chanoines flamands, aura cru expédient de faire à ces derniers une largesse, d'ailleurs riche de signification, puisqu'elle devait orienter leur piété vers la Frise. La date ne peut pas s'écarter beaucoup de 1122 [3].

Toutefois, celle que Papebroch nous propose dans les *Acta*

[1] MULLER-BOUMAN, t. c., p. 264.

[2] Cette disposition ne se lit pas dans la copie du *Liber donationum* d'Utrecht.

[3] A moins, bien entendu, que l'on n'établisse avec une entière certitude la vérité de la date qui se trouve marquée au bas de l'acte n° 286 dans l'exemplaire conservé à Bruges. Signalons ici que, dans une note à son édition de l'*Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre (1127-1128), par Galbert de Bruges* (Paris, 1891, p. 164-165), H. Pirenne se réfère au seul acte n° 301 pour commenter un événement qui se produisit en 1128 à l'église *beatae Mariae in Brudgis:* « A la suite d'un arrangement intervenu en 1122 entre les évêques de Noyon et d'Utrecht, l'église Notre-Dame de Bruges faisait partie [cette expression est moins heureuse] de l'évêché d'Utrecht. C'est ce qui explique pourquoi on la choisit pour les cérémonies religieuses dont parle ici Galbert : toutes les autres églises de la ville se trouvaient, en effet, sous le coup de l'interdit lancé par l'évêque de Noyon. »

Sanctorum [1], à savoir le 22 août 1124, est par trop précise ; comme elle repose malheureusement sur une confusion, on devra cesser d'en faire état. Une inscription latine qu'on lisait encore de son temps, *in vetustissimis tapetibus*, dans le chœur de Notre-Dame aux jours de fête, est reproduite comme suit par notre prédécesseur :

M semel et C, ter triplicatis octo, Maria
Corpus habet Bruga, Octavis Assumptio lucet.

Papebroch, estimant d'emblée que l'inscription devait se rapporter à l'époque de Godebald, n'y put retrouver le XII^e^ siècle qu'en forçant la ponctuation — et le sens — du premier vers. La virgule qu'il fit imprimer après *C* doit, en effet, se placer après *ter*, qui correspond à *semel*. Au reste, si *ter* se rapportait à *triplicatis*, on obtiendrait non pas 1124 mais 1172. Dans ces deux vers il s'agit, en réalité, de l'arrivée des reliques supplémentaires obtenues en 1324 de Fulda par la collégiale brugeoise. Ce don est attesté par un document conservé dans la châsse ; il arriva à destination le dimanche dans l'octave de l'Assomption [2]. Beaucourt de Noortvelde a reproduit la série complète des inscriptions qui ornaient les fameuses tapisseries offertes en 1471 à l'église Notre-Dame par la munificence de son puissant voisin, Louis de Bruges, sire de Gruuthuuse [3]. Voici comment il a lu les vers dont il est question :

M semel et C ter, triplicatis octo, Maria
Corpus habet Brugis ; octavo Assumptio lucet.

Dans cette lecture, toutefois, *octavo* ne donne pas satisfaction, le dimanche de cette octave, en 1324, tombant le 19, non le 22 [4].

Pour S. Illehère, qui nous intéresse avant tout dans cet article, il était présent bien plus anciennement à Notre-Dame, nous l'avons démontré. Son culte, en même temps que ses reliques, y fut apporté d'Utrecht durant la période où ce siège exerçait *absolute et quiete* ses droits de propriété à Sijsele. Si nous nous en rappor-

[1] T. c., p. 495 F. [2] Voir ci-dessus, p. 60, note 3.

[3] BEAUCOURT DE NOORTVELDE, op. c., p. 67-68 ; cf. pp. 108, 111.

[4] Par une étrange inconséquence, Beaucourt de Noortvelde reproduit plus loin, p. 170, la même inscription chronologique d'une manière différente ; en outre, il y voit la date du 15 août 1124 et regarde ces vers comme contemporains :

M semel, et C, ter triplicatis octo, Maria
Corpus habet Bruga, Augusti dum Assumptio lucet.

tons à l'oraison transcrite plus haut[1] d'après l'évangéliaire du Musée Plantin, ce fut à l'occasion de la consécration du sanctuaire, peut-être à la suite d'une restauration de celui-ci en ces âges souvent troublés par les incursions guerrières.

Un argument nouveau, qui nous ferait opter soit pour le x^e siècle, soit pour le début du siècle suivant, se trouve renfermé actuellement dans la châsse elle-même, que nous n'avons pas pu explorer, mais qui fut visitée en dernier lieu par Mgr J.-B. Malou. A l'occasion du XI^e centenaire de la mort de S. Boniface, on fit l'ostension solennelle de ses reliques, le 10 août 1856. Cette cérémonie avait été précédée, le 1^er du même mois, par une ouverture privée du grand reliquaire, à laquelle l'évêque procéda en présence de quelques dignitaires ecclésiastiques. Les deux procès-verbaux se trouvent conservés, aux archives diocésaines de Bruges, parmi les *Actes épiscopaux*, que nous avons été admis à consulter récemment[2]. Nous n'en retiendrons ici que l'indication qui va suivre, avec l'espoir qu'elle pourra être contrôlée un jour de plus près. Au cours du premier inventaire de la châsse, celui du 1^er août, après qu'il eut pris connaissance des documents épiscopaux antérieurs, Mgr Malou ouvrit deux *fasciculi*, dont le plus grand contenait les reliques de S. Illarius :

> Solutis vinculis et colligationibus maioris fasciculi, repperit Illustrissimus Dominus sub hoc involucro reliquias sancti Illarii martyris, socii S. Bonifacii, cum scedula parchemena adiecta, quae creditur conscripta esse saeculo x, sequentis tenoris : *Corpus sancti Illarii monachi et martyris.*

Mgr Malou, qui était un prélat érudit, éditeur de textes anciens, prit le temps d'examiner à loisir avec ses chanoines, notamment avec le biographe brugeois du saint archevêque de Mayence, G.-F. Tanghe[3], les écrits conservés dans la châsse.

[1] P. 57.

[2] Registre des *Acta sub Rev^mo Dño Joan. Bapt. Malou XIX episc. Brug.* pour l'année 1856, p. 269-276. Nous exprimons ici notre gratitude à M. l'abbé English, archiviste diocésain, pour son obligeante entremise.

[3] *Leven van den H. Bonifacius, apostel van Duitschland, aertsbisschop van Mentz, stichter en patroon van O. L. Vrouw Kerk binnen Brugge*, met een korte beschrijving van den duizendjarigen Jubilé... (Bruges, 1856). Dom N. Huyghebaert nous a aimablement signalé ce petit ouvrage, assez peu commun. Sur l'intérêt que présentent les opuscules du chanoine G. F. Tanghe, voir, dans la *Biographie Nationale*, t. XXIV (1926-1929), col. 545-548, sa notice par A. C. De Schrevel.

Lisons aussi le passage du procès-verbal français, assez développé, de l'ostension publique du 10 août :

> Alors Sa Grandeur ouvrit le second paquet, plus grand que le premier, contenant les reliques de S. Illaire, moine et martyr, compagnon de S. Boniface, à savoir l'os ischion, le fémur, un bras, la partie inférieure de la jambe et la mâchoire portant quelques dents, et d'autres petites reliques, avec un billet qui paraît avoir été écrit au xᵉ ou au xɪᵉ siècle.

Certes, nous ne nous portons pas garant de l'exactitude de cette appréciation paléographique ; cependant, on peut croire qu'elle n'a pas été faite au petit bonheur. Après examen, la datation indiquée dans le premier rapport (xᵉ siècle) a paru trop nette et fut corrigée de manière à laisser plus de marge. Les *schedulae* qui accompagnent d'autres reliques ont été datées respectivement du xɪɪᵉ siècle, des « années 1300 » et du xvᵉ siècle.

Par l'extrait que nous venons de donner du procès-verbal le plus récent, on a pu se rendre compte de l'état actuel du *corps* de S. Illehère, conservé à Notre-Dame. Ces reliques insignes avaient auparavant été décrites avec un peu plus de précision par les soins d'un chirurgien-juré, maître Joseph Godefroy, qui assistait Mgr Jean-Robert Caïmo, le 10 mars 1755, lors de l'avant-dernière ouverture de la châsse. On trouvera l'énumération des ossements inventoriés de la sorte chez Beaucourt de Noortvelde, contemporain de cette récognition [1] :

> 1. Os valde magnum perforatum, quod vocatur os sacrum.
> 2. Os brachiale supernum.
> 3. Integrum os tibiale maius.
> 4. Os parvum tibiale, etiam integrum.
> 5. Os talare.
> 6. Pars maxillae superioris cum duobus dentibus molaribus.
> 7. Integra maxilla inferior cum dentibus.
> 8. Os cui proxime innititur caput, vocaturque atlas.
> 9. Unum os satis notabile tricuspidale, praesenti chirurgo, uti declarabat, incognitum.
>
> Illis adiungebantur adhuc duo dentes et aliqua parva fragmenta, quae omnia sunt reliquiae praefati sancti Illarii martyris [2].

[1] Op. c., p. 65. L'auteur a décrit, p. 225-230, avec un grand luxe de détails, la pompe des solennités qui eurent lieu du 4 au 12 juin 1755 ; il y avait manifestement assisté en personne.

[2] J. Molanus (*Natales SS. Belgii*, Douai, 1616, p. 225), suivi par A. Sanderus

Dans la châsse d'argent de Notre-Dame de Bruges, c'est là, et de beaucoup, l'ensemble de reliques le plus considérable d'un même personnage. Il est curieux qu'on ne se soit pas avisé dans cette église, au cours des huit derniers siècles, de mettre en lumière la raison de cette sorte de priorité de S. Illehère par rapport à ses compagnons de martyre. Nous croyons avoir montré, dans la présente étude, comment S. Boniface, par son plus grand renom et à la faveur des circonstances particulières où s'opéra la translation de sa relique à Bruges, éclipsa dès le début du XII^e^ siècle son humble disciple et compagnon de martyre, dont le corps avait longtemps reposé seul à Notre-Dame. C'est grâce aux précieuses annotations inscrites par les clercs de cette église dans leur évangéliaire de chœur que le rôle ancien joué par S. Illehère sur les bords de la Reie peut être considéré désormais comme acquis à l'histoire.

Maurice Coens.

(*Hagiologium Flandriae*, Anvers, 1625, p. 128) et par A. Raissius (*Hierogazophylacium Belgicum*, Douai, 1628, p. 199), signale des reliques des SS. Maximus et Ilherus, désignés tous deux comme évêques, dans une même *capsa* conservée à Saint-Donatien et ornée de deux effigies épiscopales. La graphie *Ilherus* pourrait faire croire que la relique de ce saint aurait été un don de l'église Notre-Dame à sa voisine. Il n'en est rien, croyons-nous. Car, outre le titre de confesseur pontife qui lui est attribué expressément, une mention du saint — sans doute S. Hilaire de Poitiers — se rencontre, sous la forme Hylarius (*de ossibus sancti Hylarii*), dans la liste des reliques de l'église Saint-Donatien établie vers 1300 et publiée par J. Weale dans *Le Beffroi*, t. IV (Bruges, 1872-1873), p. 201.

INSCRIPTIONS GRECQUES RELATIVES A L'HAGIOGRAPHIE [1]

IX. L'Asie Mineure

Le *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par le professeur Henri Grégoire porte la date de 1922 [2]. Cependant, si étrange que la chose puisse paraître, le P. Delehaye ne l'a mis à profit ni dans les *Acta Sanctorum*, en 1925, à propos de S. Théodore [3] ou de S. Tryphon [4], ni pour la réédition de ses *Origines du culte des martyrs*, en 1933 [5], ni ailleurs à notre connaissance. Sans doute se réservait-il d'en rendre compte dans les *Analecta* quand l'ouvrage serait achevé [6].

Pour nous, bien que le premier fascicule, seul paru, soit antérieur de dix ans au début de la période couverte par le présent bulletin, nous ne pouvons laisser passer l'occasion qui se présente ici de signaler enfin à nos lecteurs les inscriptions hagiographiques comprises dans le *Recueil* de M. Grégoire. Nous y joindrons, conformément à notre programme, les autres inscriptions grecques d'Asie

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. 67 (1949, paru en 1950), p. 87-108 ; t. 69, p. 67-76 ; t. 70, pp. 116-137 et 306-311.

[2] In-folio de IV-128 pages. Paris, [février 1923].

[3] *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 11-89. Voir ci-dessous, pp. 77 et 81.

[4] *Act. SS.*, t. c., p. 318-383. Cf. ci-après, p. 75-76.

[5] Cette seconde édition revue forme le n° 20 de la collection *Subsidia hagiographica*.

[6] L'avertissement, signé par M. Grégoire le 1er octobre 1922, annonçait que les fascicules 2 et 3 achèveraient le *Recueil* proprement dit, tandis que l'Introduction et les Indices formeraient le quatrième et dernier fascicule. Deux ans plus tard, dans la Chronique qui termine le tome Ier de *Byzantion* (1924), M. Grégoire renvoyait déjà (p. 708) au n° 461 de son *Recueil*, c'est-à-dire au fascicule 2, qui semblait sur le point de paraître.

Mineure qui intéressent l'hagiographie et qui ont été éditées ou discutées depuis 1932 [1].

Hellespont. — Au-dessus de la porte de la mosquée de Behram (Assos), dans la province d'Asie, sur un linteau byzantin, une inscription du IXe-Xe siècle commémore en huit vers la restauration, par l'évêque Anthime de Scamandre en Hellespont, d'un sanctuaire en l'honneur de S. Corneille [2] :

Ναοῦ τὸ σαθρὸν κήρυκος Κορνηλίου
εἰς κάλλος ἦρεν ...
† *Ἄνθιμος ὁ πρόεδρος Σκαμάνδρου* ... (vers 1-2 et 4).

Or, d'après sa légende [3], résumée dans le synaxaire [4], Corneille le centurion aurait été martyrisé à Scepsis, ville proche de Scamandre [5]. Vers 425, ses reliques y auraient été retrouvées, et une basilique fut construite pour les abriter [6]. Elle devint bientôt un centre de pèlerinages.

En Troade, dans la petite ville d'Ine ou Ezine, le mur d'enceinte de la mosquée Sefer Ṣah contient une inscription (du VIe siècle ?) placée en ex-voto par le peuple « de Saint-Tryphon », c'est-à-dire dépendant d'un monastère ou d'une église qui portait le nom de ce martyr :

Ὑπερὶ εὐχῆς τῶν | χωρίων καὶ τοῦ | λαοῦ τοῦ ἁγίου
Τρύ|φωνος [7]...

[1] De-ci de-là nous en accueillerons aussi quelques-unes sur lesquelles l'attention ne s'est plus portée dans les vingt dernières années, mais qui méritent de trouver place ici parce qu'elles n'ont été relevées ni par le P. Delehaye ni par M. Grégoire.

[2] Grégoire, *Recueil*, nº 1.

[3] *BHG.* 371.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, col. 398 (non 398) et 949.

[5] Cf. E. Honigmann, *Le Synekdèmos d'Hiéroklès* (Bruxelles, 1939), p. 23. Scamandre ne figurant pas dans les listes de diocèses, M. Grégoire conjecturait que le siège était désigné à la fois par les deux noms de Scepsis et de Scamandre. M. Honigmann nous fait remarquer que cette conjecture est confirmée par le fait que S. Corneille est appelé tantôt évêque de Scepsis (dans la Passion *BHG.* 371 et dans certains manuscrits du synaxaire), tantôt évêque de Scamandre (dans le « ménologe de Basile », au 20 octobre : *P. G.*, t. CXVII, col. 117 ; *Il Menologio di Basilio II*, t. II, fac-similé, Turin, 1907, pl. 125).

[6] H. Delehaye, *Origines du culte des martyrs* [2] (1933), p. 84. Cf. V. Schultze, *Altchristliche Städte und Landschaften*, II : *Kleinasien*, 1 (Gütersloh, 1922), p. 391-392.

[7] Grégoire, *Recueil*, nº 2 ; Schultze, t. c., p. 390. Sur la diffusion du

Au village d'Hisar alan ou Asar alan, à l'est d'Ilica Köy et au nord d'Hadrianouthèrai, sur une colonne en marbre byzantine, M. Louis Robert a copié cette inscription :

"Αγιοι μ(άρ)τ(υ)ρ(ες), | βοηθεῖτε | τῇ δούλῃ | ὑμῶν Ἀμμίᾳ | καὶ τῷ δούλῳ | ὑμῶν | Τροφίμῳ [1].

Elle provient apparemment d'un sanctuaire voisin, construit près d'une source chaude et dédié à un groupe de martyrs que rien jusqu'à présent ne permet d'identifier [2].

Dans l'île de Daskalio (archipel des Hécatonnésoi, golfe d'Adramytte), on a trouvé en 1900 quatre blocs d'architrave en marbre bleuté, gravés au VI^e siècle ; ils sont maintenant au musée de Brousse. L'inscription mutilée a été restituée par une série de conjectures. Comme elle se termine par une invocation à des saints médecins :

[ἀθλητα?]ὶ Χριστοῦ, ἰατροὶ τῶν παθῶν, πρεσβεύσατε [...,

on a pensé qu'elle rappelait la dédicace d'un sanctuaire des guérisseurs « anargyres », les SS. Cosme et Damien [3], ou d'un hôpital [4]. La seconde ligne du texte mentionne un *]αρείκιος* Solomon, qui pourrait être le célèbre patrice, général de Justinien, gouverneur de l'Afrique byzantine († 544).

culte de S. Tryphon, voir *Act. SS.*, t. c., p. 322-325. Dans ses *Origines du culte des martyrs*, le P. Delehaye ne signale que le sanctuaire constantinopolitain de Saint-Tryphon auquel Justinien attacha son nom (2^e éd., p. 240).

[1] *Études anatoliennes* (= *Études orientales*, t. V, Paris, 1937), p. 213, note 3 ; cf. pl. XVI, 3.

[2] En relevant ce texte, il y a douze ans (*Anal. Boll.*, 1941, p. 367-368), nous avions cru y reconnaître une invocation au groupe fameux des quarante martyrs de Sébastée ou encore aux quarante-deux martyrs d'Amorium : *ἅγιοι μ'* ou *μβ'*. Mais L. Robert écarte cette hypothèse en faisant remarquer que la dernière lettre de la ligne 1 n'est pas un simple *M ;* c'est un monogramme composé des consonnes *MPT* (*μάρτυρες*) : « On voit au milieu de la lettre... la haste verticale commune au *rhô* et au *tau* » (*Bulletin épigraphique*, 1941, n° 122 *b*, dans la *Revue des études grecques*, t. LIV, p. 257-258).

[3] Grégoire, *Recueil*, n° 47. Dans son *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XIV, 2 (1940), col. 1943, i. v. *Pruse*, Dom H. Leclercq reproduit l'inscription d'après l'édition de G. Mendel (1909) ; il ignore le *Recueil* de H. Grégoire.

[4] R. Pohl, *De Graecorum medicis publicis* (Berlin, 1905), p. 60, note 51.

Asie. — A Pergame, sur le linteau de la porte méridionale de l'église des Saints-Théodores, une inscription *ἐπὶ μαρμάρου* permet de fixer la construction de l'édifice en 1544/1545 :

† *Ἀνηγέρθει καὶ ἐκαλιεργέθει ὁ θεῖος καὶ πάνσεπτος ναὸς τῶν | ἁγωίν καὶ ἐνδόξων μεγαλομαρτύρων Θεοδώρων τήρωνος καὶ στρατηλάτου | δει' ἐξόδου καὶ συνδρομῆς Ἀργυροῦ ἱερέως καὶ Δουκένης πρεσβυτέρας | ἔτους ,ζνγ' ἰνδ. γ' ἐν Περγάμῳ* [1].

Trouvée en 1906 dans les décombres du gymnase de Pergame, une coupe grossièrement travaillée porte une invocation à S. Pierre :

Ἅγιε Πέτ[ρε], βοήθι ειεαν.

Le premier éditeur, G. Lampakis, proposait de lire *βοηθοῖς ἄν* ou *βοήθει ἄν* [2]. Un des collaborateurs de W. Dörpfeld, qui dirigeait les fouilles allemandes à Pergame, rejette avec raison cette conjecture ; il croit que les cinq dernières lettres de l'inscription représentent un nom de personne abrégé [3]. Ne serait-ce pas tout simplement *EIOAN(NH)* pour *ΙΩΑΝΝΗ?* Le second *ε*, de forme arrondie comme le premier, pourrait bien être en réalité un *o*.

A Tekeköy (et non Tépé Kjöi), près de l'ancienne ville épiscopale d'Élaia, une inscription marquait les limites d'un domaine appartenant à une église ou à un monastère placé sous le patronage de S. Jean l'évangéliste :

οἱ ὅρυ τοῦ ἁγίου | ἀποστόλου Ἰωάννου [4].

Sur la porte nord de la citadelle de Smyrne, vingt hexamètres disposés sur quatre lignes célébraient les travaux entrepris par l'empereur Jean Vatatzès pour remettre en état de défense les fortifications de la ville [5]. Le souverain, qualifié ici de *Ῥώμης*

[1] Grégoire, *Recueil*, n° 51. Dans les *Act. SS.*, Nov. t. IV (1925), p. 25, note 27, le P. Delehaye renvoie au *CIG.* 8753, qui datait le texte de 1245 ; il ne mentionne ni Papadopoulos-Kérameus, qui avait corrigé la date, ni Grégoire, qui venait de paraître. Grégoire et Delehaye ignorent l'un et l'autre l'édition de G. Lampakis, *Οἱ ἑπτὰ ἀστέρες τῆς Ἀποκαλύψεως* (Athènes, 1909), p. 295. Édition plus récente : G. Chondronikès et A. Thèbaiopoulos, *Πέργαμος* (Mytilène, 1929), p. 130.

[2] Op. c., p. 280.

[3] H. Hepding, dans les *Athenische Mitteilungen*, t. XXXV (1910), p. 482, n° 72. Les deux éditions ont échappé à H. Grégoire.

[4] Grégoire, *Recueil*, n° 61 *bis* = 346 *bis* (à Philadelphie, en Lydie).

[5] Ibid., n° 81. La date est donnée par le n° 82 : 1222/23. Le « poème »

κοίρανος ὁπλοτέρης Ἰωάννης | πάϊς Δουκοφύτων ἐρικυδῶν βασιλήων (vers 10-11), est honoré par les Grecs sous le nom de « S. Jean le miséricordieux [1] ».

Au musée de Smyrne, un fragment de linteau sculpté, que l'éditeur croit pouvoir dater du VI^e^ siècle et qu'il suppose provenir d'Éphèse [2], a conservé le commencement d'une inscription qui implorait l'aide du « Théologien », S. Jean l'évangéliste [3] :

† *Θεολόγε, βοήθει Ἰσιδώρῳ οἰκονόμῳ* [...

Les trois beaux « fascicules » in-folio des *Forschungen in Ephesos* consacrés par l'Institut archéologique autrichien aux trois principaux sanctuaires chrétiens d'Éphèse [4] n'ont pas apporté la gerbe d'inscriptions hagiographiques que l'on pouvait espérer.

Le premier illustre l'église Sainte-Marie, où le concile de 431 tint ses séances. Nous n'y avons glané, outre l'épitaphe de Géorgia, épouse de *M*[... *δι*]*ακόνου τοῦ τιμήου Θεωλόγου* [5], qu'un fragment de lettre ou rescrit de l'empereur Justinien à l'archevêque Hypace, où il est question de l'apôtre théologien (S. Jean) [6], et plusieurs débris d'un autre document de la même époque où il est fait mention à la fois de la cathédrale d'Éphèse et du sanctuaire de l'évangéliste :

... *τῇ τε κα*[*τὰ τ*]*ὴν Ἔφ*[*εσον*]
λειτουργούσ[*ῃ ἱερω*]*τάτῃ μεγάλῃ* [*ἐκ*]*κλ*(*ησίᾳ*) *καὶ τοῖς προσκυνητ*[*αῖς ἐν*] *τῷ σεβασμίῳ* [*οἴκ*]*ῳ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ* [*θε*]*ολόγου καὶ εὐ*[*αγγ*]*ελιστοῦ* [7].

Faut-il suivre l'éditeur, Joseph Keil, dans ses ingénieuses conjectures et rapporter les deux inscriptions à une querelle de pré-

est attribué par H. Grégoire à Nicéphore Blemmydès. Il a été reproduit par C. A. Trypanis, *Medieval and Modern Greek Poetry* (Oxford, 1951), p. 50.

[1] Cf. *BHG.* 933-934 ; Louis Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926), p. 121 ; *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p. 266.

[2] A. Orlandos, *Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, t. III (1937), p. 134.

[3] Ibid., p. 133 et fig. 5.

[4] *Die Marienkirche in Ephesos* (= Band IV, Heft 1), Vienne, 1932 ; *Das Cömeterium der Sieben Schläfer* (= IV, 2), 1937 ; *Die Johanneskirche* (= IV, 3), 1951. Cf. *Anal. Boll.*, 1937, p. 349-352 ; 1952, p. 354-356.

[5] Heft 1, p. 105, n° 44, du VII^e^ siècle (?).

[6] Ibid., p. 100, n° 33 A.

[7] P. 101, n° 34, l. 10-13.

séance qui aurait opposé l'une à l'autre ces deux églises de la métropole d'Asie? Seule la découverte de quelques lignes nouvelles, en complétant nos textes trop mutilés, permettrait de répondre sans hésitation.

Dans le cimetière des Sept Dormants, il n'y a que trois graffiti à signaler [1] : deux invocations aux *Ἅγιοι ἑπτὰ παῖδες* et une au « Seigneur des sept saints enfants ».

Le récent volume sur la basilique Saint-Jean nous a procuré, avec plusieurs graffiti « hagiographiques » [2], deux inscriptions gravées sur des colonnes entre les bras de croix latines :

Θεολόγε, βοεί|θι τοῦ σοῦ δού|λου Σισινήου | κὲ τῖς μι-τρὸς αὐτοῦ [3] ;

Θεολόγε, βοίθι | τοῦ σοῦ δούλου Στεφάνου | ἁμαρτολοῦ [4] ;

et une grossière dédicace en trois mots, dont deux sont abrégés :

Τὸ ἁγ(ίῳ) Ἰωάν(νῃ) [5].

Une autre inscription provenant de la même église a été publiée dès 1877 par J. T. Wood [6] et l'année suivante par J.-P. Richter [7] ; corrigée ensuite par Sp. Lampros [8] et surtout par G. Lampakis [9], elle est reproduite en fac-similé par G. Sotiriou dans son mémoire sur les fouilles grecques à Saint-Jean d'Éphèse [10]. C'est une épitaphe, datée de septembre 1136, mais gravée sur une balustrade plus ancienne :

† *ἐκοιμήθη ὁ δοῦλ(ος) τοῦ Θεοῦ Θεόδωρος δομέστικος τῶν ψαλτῶν | τοῦ | ἡγα|πημέ|νου Θεο|λόγ(ου)* †

[1] Heft 2, p. 206, nos 39-41 = *Suppl. epigr. graec.*, t. IV, 2 (1930), nos 557-559.

[2] Heft 3, p. 278-280, nos 10 c, 15 b, 18 a, e, h. Cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 356. Du graffito en vers : *Φόβο πρόσελθε πύλην τοῦ θεολόγου*, etc. (n° 11), il faut rapprocher le n° 328 du *Recueil* de H. Grégoire : *Τρόμο πρόβλεπε τὴν θίαν λιτουργίαν*.

[3] P. 279, n° 14 ; cf. pl. 64. Aux références du *Suppl. epigr. graec.*, t. IV, n° 551, ajouter Schultze, op. c., t. II, 2 (1926), p. 107, fig. 41.

[4] P. 279, n° 15 a ; cf. pl. 64.

[5] P. 279, n° 17. L'éditeur, J. Keil, a lu *τὸ ἁγ(ίου) Ἰωάν(νου)*.

[6] *Discoveries at Ephesus*, p. 36 (fac-similé sans transcription).

[7] Dans l'*Academy* de Londres, n° du 27 juillet 1878 (t. XIV, p. 98).

[8] *Παρνασσός*, t. II (1878), p. 880-882.

[9] Op. c., p. 76-77 et fig. 41.

[10] *Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον*, t. VII (1921/22, éd. 1924), p. 176, fig. 50.

Un édit de Justinien, dont on n'a malheureusement retrouvé que les premières lignes gravées sur une plaque de marbre blanc, annonçait sans doute les mesures prises par l'empereur pour reconstruire sur un plan plus vaste la célèbre basilique, qualifiée de *σεβάσμιος οἶκος τοῦ ἀποστόλου* [1].

Une douzaine de fragments de marbre bleuâtre, trouvés en différents endroits de 1904 à 1911 et habilement regroupés par R. Heberdey, représentent deux passages d'une longue inscription, qui a été étudiée d'abord par son premier éditeur, J. Keil, dans la *Strena Buliciana* [2], puis par H. Grégoire, au tome Ier de *Byzantion* [3]. On y lit d'une part l'éloge de S. Jean l'apôtre, patron d'Éphèse, et d'autre part celui de S. Polycarpe, l'évêque martyr de Smyrne. Mais de ce dernier il est dit qu'il n'aurait pas accepté d'être mis sur le même pied que les disciples du Seigneur. On a donc conjecturé qu'on avait affaire à un édit impérial, peut-être de Justinien, réglant une nouvelle fois la querelle de préséance qui opposait périodiquement les Smyrniotes aux Éphésiens. Si ingénieuse que soit la conjecture, on regrette que pas un petit bout de texte n'ait été découvert depuis trente ans pour la confirmer ou pour préciser la date du document [4].

Une inscription de 1018/19 trouvée à Scalanova (Nea Ephesos) devait commémorer la construction ou la restauration, sous l'archevêque Théodore d'Éphèse, d'une église Saint-Georges :

[Ἀνεκαινίσθη, ἐθεμελιώθη ou *ᾠκοδομήθη ?] ὁ ναὸς τοῦ ἁγίου μ(εγαλο)μ(άρτυρος) Γεωργείου* [5] |...

[1] Grégoire, *Recueil*, n° 107 ; J. N. Bakhuizen van den Brink, *De Oudchristelijke Monumenten van Ephesus* (La Haye, 1923), p. 119. Cf. Grégoire, dans *Byzantion*, t. I (1924), p. 711-712 ; A. Heisenberg, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, 1926, p. 144.

[2] *Bulićev Zbornik* (Zagreb-Spalato, 1924), p. 367-372 : *Johannes von Ephesos und Polykarpos von Smyrna.*

[3] P. 712-715 : *La querelle d'Éphèse et de Smyrne.* Cf. *Suppl. epigr. graec.*, t. IV (1929-30), n° 517.

[4] La mention de S. Timothée n'est pas certaine, mais elle mérite d'être relevée (2d passage, ligne 8 : *τῷ καθ' ὑμᾶς ἀποστολικῷ Τει[μοθέῳ ?]*). On sait que le disciple de S. Paul était honoré à Éphèse ; cf. *Anal. Boll.*, 1937, p. 351-352 ; 1943, p. 263 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 33.

[5] Grégoire, *Recueil*, n° 115 *ter*, où elle est datée de 1019 et donnée pour inédite. Elle avait déjà été publiée par l'archéologue G. Lampakis, *Οἱ ἑπτὰ*

A Magnésie du Sipyle, on a trouvé, au-dessus d'une porte latérale de la mosquée Ulu Cami, une inscription datée de 966/967 et commémorant la dédicace, par un dévot appelé Michel, d'un sanctuaire en l'honneur d'un saint pontife anonyme (peut-être S. Athanase, patron de la cathédrale de Magnésie) :

† *Ἐκ τῶν σῶν οἰκέτης ὁ σὸς πόθῳ σοι τόνδε Μιχαὴλ | προσφέρει τὸν ναόν, ἱεράρχα* † *Ἔτους ,ϛυοε′ ἰνδ. ι′* [1].

Dans l'évêché d'Aegae, à Eğriköy, une inscription nomme S. Ciryque comme titulaire d'une église :

Ναὸς | ἁγήου | Κυρή|κου [2].

Un ex-voto de l'avocat Martyrius à la chapelle de S. Théodore est conservé à Ödemiş, mais il provient de la ville épiscopale d'Hypaepa :

† *Μαρτύριος ὁ ἐλλογι|μώτατος σχολασ|τικὸς καὶ λαμπρ(ότατος) ἀπὸ λη|γάτον εὐχαριστῶν | τῷ εὐκτηρίῳ τοῦ | ἁγίου Θεοδώρου ἐκα|λιέργησεν τὸ ἔργον | τοῦτο* † [3].

Lydie. — A Sindéli, une base ronde de marbre nous a conservé une inscription honorifique, gravée sans art, par laquelle, entre 333 et 337, l'administration de la cité (*ἡ Λυδῶν Ἑρμοκαπηλειτῶν πόλις*) rendait hommage à l'empereur Constantin et à ses trois fils [4]. On sait que l'Église d'Orient vénère le premier empereur chrétien à l'égal des saints et des apôtres [5].

A Parsa, entre Smyrne et Sardes, dans le cimetière, A. Papado-

ἀστέρες τῆς Ἀποκαλύψεως (1909), p. 126, avec un fac-similé (fig. 84), où les deux *M*, abréviation de *μεγαλομάρτυρος*, sont surmontés l'un d'un *Γ*, l'autre d'un *P*.

[1] G. Lampakis, op. c., p. 336, note.

[2] Grégoire, *Recueil*, n° 124.

[3] Grégoire, *Recueil*, n° 124 *quater*. Ajouter à la bibliographie : Lampakis, op. c., p. 347. Dans les *Acta Sanctorum*, Nov. t. IV (1925), p. 25 A, le P. Delehaye renvoie au *CIG.* 8872, mais ne mentionne ni Lampakis ni Grégoire.

[4] Grégoire, *Recueil*, n° 332 *bis*.

[5] Sa fête, le 21 mai, est une des plus grandes de l'année. Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. 697-700, 1014-1015.

poulos-Kérameus a transcrit l'inscription d'une borne, du v^e^ siècle, qui désignait S. Michel comme patron de l'église :

† *Ὅροι τοῦ ἁγί|ου κὲ ἐνδό|ξου Ἀρχαν|γέλου τῆς | ἁγίας κα[θο]|λικῆς ἐκλη|σίας Παρ|σάδον* [1].

A Silandos, sur l'Hermos, l'inscription suivante est malencontreusement mutilée à l'endroit intéressant :

...]υς τοῦ (καὶ?) | δια-κοσμήσαντος τὸν ἅγι[ον ... [2].

A Selendi, entre Thyatire et Hiérocésarée, deux inscriptions pourraient se rapporter à un même sanctuaire. Dans la première, on offre à S. Georges des parapets ou balustrades. La seconde fournit la date de 994/995 :

1) *Ἐγὸ Λέον ὁ ἁμ|αρτολὸς ᾐτησά|μην τοῦ πυῆσε [τοῦ] |ἁγήου Γεωργήου| στηθοκάνκελ|λα*, etc.

2) *Ἀνυκοδομή[θη ... ὑπὸ | Γεωρ]γίου πρεσβυτέρου τοῦ Ἀετή[ου ...] | ἔτος ˏϛφγ'* [3].

Dans le Burçak ovası, la plaine de l'antique Kastollos, K. Buresch a relevé cette inscription :

Ἔκτισα τὸ μαρτύριον τοῦ ἁγίου Γεωργί[ου] [4].

Une longue formule d'exorcisme gravée sur le marbre devait protéger contre l'orage et ses méfaits la bourgade d'Ennaton, située, comme son nom l'indique, à neuf milles de Philadelphie. Ce curieux texte nomme au moins cinq archanges :

... ὁρκίζω σε ... κατὰ τὸν Οὐφριδιήλ ... (l. 13) ; *[Ῥ]αφαήλ, Ῥαγο[υ]ήλ, Ἰ[σ]τραήλ, Ἀγαθ]οήλ, περισφραγίσετε...* [5] (l. 17-18).

Carie. — Une inscription copiée à Milet par Jacques Spon, au XVII^e^ siècle, mentionne un saint inconnu d'ailleurs :

...] καὶ τοῦ ἁγίου | μάρτυρος Ὀνησίππου [6].

[1] Grégoire, *Recueil*, n° 334 ; L. Robert, *Hellenica*, t. VI (1948), p. 115, note 1.

[2] Grégoire, *Recueil*, n° 340.

[3] Ibid., n^os^ 338-339. Le n° 338 est maintenant au musée de Manisa ; cf. J. et L. Robert, *Hellenica*, t. IX (1950), p. 7, note 2, et p. 48, note 2.

[4] *Aus Lydien* (Leipzig, 1898), p. 108 ; Grégoire, *Recueil*, n° 341 *bis*.

[5] Grégoire, *Recueil*, n° 341 *ter*.

[6] Ibid., n° 223. Cf. Delehaye, *Origines*[2], p. 146, note 2.

Une curieuse invocation aux sept archanges, découverte également à Milet par le même voyageur, n'a été correctement interprétée que par A. Deissmann [1]. Elle est précédée et accompagnée de signes et de formules magiques. Les sept anges ne sont pas désignés par leurs noms, mais par la série des sept voyelles se succédant chaque fois dans un ordre différent. La même prière, adressée à chacun des sept séparément, est répétée sept fois :

Ἅγιε, | φύλαξον | τὴν πόλιν | Μιλησίων | καὶ πάντας | τοὺς κατοι|κοῦντας.

En dessous des sept ovales consacrés aux sept archanges [2], vient une dernière ligne, en grands caractères :

Ἀρχάγγελοι, φυλάσσεται ἡ πόλις Μιλησίων καὶ πάντες οἱ κατ[οικοῦντες] [3].

A Didymes, sous le patriarche Cyriaque (595-606), un sanctuaire de S. Michel fut construit et décoré avec soin :

† *Ἐγένετο πᾶσα ἡ φυλοκαλία τοῦ εὐκτηρίου τοῦ | ἀρχαγγέλου Μιχαὴλ πρωνοοῦντος δὲ Κυριακοῦ | τοῦ ἁγιοτάτου καὶ τρὶς μακαριοτάτου οἰκουμεν|ηκοῦ πατριάρχου* [4]...

Trouvé dans le cimetière de Geresi près de Myndos et donné au Louvre, un fragment de marbre porte ces quelques mots en petits caractères :

... *Πέτ]ρον τὸν ἅγιον ἀπόστολον. Ἀμήν* [5].

A Strobilos (et non Termera), entre Myndos et Halicarnasse, sur un mur de l'église rupestre, une inscription dans un cartouche en rappelle la dédicace (VII^e siècle ?) :

† *Ἐνκ(αί)ν(ια) τοῦ ἁ|γνίου Νικωλ(άου) | μινὶ μαΐ(ῳ)* [6].

A Mylasa, deux sanctuaires furent élevés, au VI^e siècle, par l'é-

[1] *Licht vom Osten* (Tubingue, 1908), p. 328-334 ; 4^e éd. (1923), p. 338-344.
[2] Le septième ovale a disparu, le sixième n'est conservé qu'en partie.
[3] Grégoire, *Recueil*, n° 221.
[4] Ibid., n° 225.
[5] Grégoire, *Recueil*, n° 233[5].
[6] Ibid., n° 233[4]. Identification de la localité par L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques* (1938), p. 165-166. — Voir ci-après, p. 98-99, une inscription inédite de Çiftlik.

vêque Basile, l'un en l'honneur du Christ et de S.Étienne [1], l'autre sous le vocable des SS. Serge et Bacchus [2] :

† *Εἰς δόξαν (καὶ) τιμὴν τοῦ Θ(εο)ῦ καὶ | σωτῆρος ἡμῶν Ἰ(ησο)ῦ Χ(ριστο)ῦ (καὶ) τοῦ | ἁγίου πρωτομάρτυρος Στε-| φάνου Βασίλιος ὁ ὁσιώτ(ατος) ἡμῶν | ἐπίσκο(πος) ἐκ θε-μελίων ἔκτισε* | etc.

† *Βασίλιος ὁ ὁσιώτ(ατος) ἡμῶν ἐπίσκο(πος) εἰσο*[... |...]-*σεν τὸ εὐκτήριον τῶν ἁγίων Σερ*[*γίου καὶ Βάκχου*].

L'église Saint-Étienne remplaça peut-être la chapelle du même nom édifiée par Ste Eusébie (ou Xéné) sous l'épiscopat de Cyrille (ve siècle), à proximité de la cathédrale et d'un temple païen [3].

Une borne (du vie siècle?) marquait, à Stratonicée, la limite des propriétés d'une église ou d'un monastère des Saints-Apôtres :

† *Ὅροι τῶν ἁγί|ων καὶ ἐνδό|ξων ἀποστό|λων* [4].

Les patrons étaient-ils les Douze ou seulement Pierre et Paul? Nous ne voyons pas le moyen de répondre à cette question.

A Hyllarima (Mesevle) [5], au nord-est de Stratonicée, M. Louis Robert a copié une inscription, malheureusement incomplète, dont il a bien voulu nous communiquer la photographie et qu'il nous autorise à publier ici, en attendant qu'il la reproduise dans son Corpus de Carie. Sur deux blocs de même épaisseur, longs respectivement de 93 et 70 cm. et hauts de 19 et 30 cm., deux fragments de texte en lettres de 8 cm. de haut ont été déchiffrés ainsi :

a) *Ἀγγέλων ἀρχηγέ, σκέπαι, φρούρει*

b) ...]*αιται Μιχαὴλ τετονεο* (ou *τεψωιεθ?*)[...

Dans le premier fragment, l'invocation au chef des milices angé-

[1] Grégoire, *Recueil*, no 239 ; H. Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XII, 1 (1935), col. 571.

[2] Grégoire, *Recueil*, no 239 *bis*. Revue à Milas par L. Robert.

[3] La Vie de Ste Xéné, *BHG*. 633, a été publiée naguère par Th. Nissen : *Anal. Boll.*, t. LVI (1938), p. 106-117. La construction de son monastère à Mylasa est racontée au § 10, p. 110-111. — Voir ci-dessous, p. 99, une inscription inédite de Mylasa.

[4] Grégoire, *Recueil*, no 243.

[5] Sur le site d'Hyllarima et sur les inscriptions chrétiennes à classer à cet évêché, voir L. Robert, *Villes d'Asie Mineure* (1935), p. 147-148.

liques est suivie d'un ornement entouré d'un cercle d'assez grande dimension qui marque la fin de la phrase ou du moins une ponctuation importante.

Le second fragment contient le nom de S. Michel, précédé sans doute d'une forme verbale en *-εται* ou *-ετε* (cf. plus haut, *σκέπαι* pour *σκέπε*). Ce qui suit est difficile à lire et plus difficile encore à interpréter : après *τε*, on a une sorte de grand *Ψ*, dont la haste se prolonge fort haut et est coiffée d'une barre horizontale ; puis viennent deux traits verticaux (deux *I ?*), peut-être reliés par un trait oblique, comme dans le *N* d'*ἀγγέλων*.

Si mutilée qu'elle soit, l'inscription permet de conclure à l'existence d'un sanctuaire de S. Michel. Le culte de l'archange semble avoir été très populaire dans toute l'Asie Mineure ; nous en avons relevé des traces dans les inscriptions de Lydie, de Carie, de Galatie et de Bithynie, auxquelles il faut encore ajouter l'invocation au Dieu des archanges rencontrée en Pamphylie, l'église des Archanges à Ancyre [1], etc.

La malédiction des 318 Pères de Nicée était appelée par une inscription d'Aphrodisias sur quiconque oserait jeter des immondices contre un mur :

> † *Ὁ ῥίπτων χώματα ἐν τῷ τιχίῳ ἔχει τὸ ἀνάθεμα ἀπὸ τῶν τιη΄ πατέρων ὡς ἐκθρὸς τοῦ Θεοῦ* [2].

Dans les thermes d'Aphrodisias, une colonne porte une inscription en l'honneur de Flaccilla, femme de Théodose Ier, morte en 386. Cette pieuse princesse est commémorée au synaxaire de Constantinople, le 14 septembre, sous le nom de *Πλακίλλα* [3].

> *Τὴν αἰωνίαν καὶ θεοφιλε|στάτην αὐγοῦσταν Αἰλίαν | Φλαβίαν Φλακκίλλαν | τὴν δέσποιναν τῆς οἰκουμένης | Κᾶρες ἵδρυσαν ἐν τῇ ἑαυτῶν | μητροπόλει* [4].

A Davaskale, l'antique Tabai, une inscription sur marbre blanc

[1] Ci-dessus, p. 82-83 ; ci-après, pp. 94, 97, 87 et 93, note 8.

[2] Grégoire, n° 248 ; H. Leclercq, *Dictionnaire d'archéol. chrét.*, t. XIV, 1 (1939), col. 796, n° 23. Nous avons déjà relevé plusieurs exemples de malédictions analogues : *Anal. Boll.*, 1952, pp. 126 (avec la note 3), 128 et 309.

[3] *Synax. Eccl. CP.*, col. 46 et 949. Cf. *BHG.* 1548.

[4] Grégoire, *Recueil*, n° 280 ; Robert, *Hellenica*, IV (1948), p. 14 et pl. v, 1.

est encastrée dans le mur d'une maison [1]. Elle provient sans doute d'une chapelle érigée en l'honneur de deux saints qu'il n'est pas possible d'identifier avec certitude [2] :

† *Ὁ Θεὸς τῶν ἁγί|ον Ἀκυλίνου καὶ Μα|ξίμου, μνήσθητι Κυ[ριακοῦ πρεσβυτέρου καὶ Κυ|ριακοῦ καὶ Γεωργί|ου καὶ Μαρίας τ†ῶν κτισάντων* [3].

Trouvée à Ulaş (Kasossos), en Carie [4], dès 1894 et restée inédite jusqu'en 1922, une pierre mutilée et difficile à lire conserve les 23 dernières lignes d'une longue prière, où sont rappelés successivement les exemples des patriarches, des apôtres, des martyrs que le Seigneur a exaucés [5] :

]ἤκουσας Ἀβραάμ (l. 1) ; *ἤκουσας Ἠλία καὶ Ἐλισέου κὲ ὡς ἤκουσας Πέτρου κὲ Παύλου* (l. 6-7) ; ... *Γ]εωργίου τοῦ μεγαλομάρτυρος, ... Στεφάνου τοῦ προτωμάρτυρος κὲ πάντων ἁγίων σου καὶ Εἰρήνης τῆς ἐνδόξου παρθένου* (l. 11-14), etc.

Lycie. — A Alaca Kilise, près de Myre, une église Saint-Gabriel avait été inaugurée le 2 mai 812, comme en fait foi l'inscription suivante [6] :

† *Ἐγένετο τὰ ἐγκαί[νι]|α τοῦ πανσέπτου να|οῦ τοῦ ἁγίου ἀρχαγ|γέλου Γαβριὴλ μηνὶ | μαΐῳ β΄ ἰνδ. ε΄ ἔτους | ἀπὸ κτίσεως κόσμ|ου ,ζτκ΄* †

Pamphylie. — Au musée d'Adalia, un marbre du VI[e] siècle représente un archange nimbé avec l'inscription :

Ὁ ἀρ(χάγγελος) Γαβριήλ [7].

[1] W. H. Buckler et W. M. Calder, *Monuments and Documents from Phrygia and Caria* (= *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, t. VI, Manchester, 1939), p. 63, n° 171, et pl. 29.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, 1943, p. 263. Le S. Aquilin qui figure aux 15 et 16 mai dans le martyrologe hiéronymien est tout à fait inconnu : *Comm. martyr. hieron.*, p. 255-258 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 192, n° 4. Il n'y a pas un seul saint *Ἀκυλῖνος* dans les synaxaires grecs.

[3] Les deux derniers mots ont été ajoutés après coup.

[4] Et non en Lycie ; cf. L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, p. 148, note 1.

[5] Grégoire, *Recueil*, n° 282 *ter*.

[6] Ibid., n° 286.

[7] H. Peirce et R. Tyler, *L'Art byzantin*, t. II (Paris, 1934), p. 74 et pl. 32 ; la photographie est reproduite sur la couverture du volume.

A Büyük Yaka (vilayet de Denizli, kaza d'Acıpayam), aux confins de la Pamphylie, de la Phrygie et de la Carie, Ramsay a copié cette invocation au « Dieu des archanges »[1] :

Ὁ Θεὸς τῶν ἀρχαγέλων | σύνπαιξον τοὺς τῆς | κούμης μου πᾶσην | καὶ Πρασίνον τὸν [ὁρ]|θωδόξον †

Dans la mosquée d'Andya (Andeda), une plaque de marbre oblongue porte un ex-voto aux SS. Constantin et Hélène :

† *Τοῦ ἁγίου Κωσταντίνου* † | *κὲ τῆς ἁγίας Ἑλένις.*
Εὐχὴ Φιλίπο † *νομένου* | *ἀμί[ν]*[2].

A l'ouest d'Istanoz, à Alifahrettinköyü, au nord du lac Kabalitès (Sögüt gölü), trois faces d'un bloc de pierre carré sont couvertes d'une longue inscription reproduisant d'abord en latin puis en grec un rescrit impérial du 1er juin 527, adressé sans doute au préfet du prétoire d'Orient pour protéger les biens d'un sanctuaire de S. Jean (celui d'Éphèse?)[3] :

... *τὰς κτήσεις τὰς τῷ σεπτῷ εὐκτηρίῳ τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Ἰωάννου προσηκούσας ταύτης τῆς προνοίας ἀπολαῦσαι χρή* (l. 30-33), etc.

Isaurie. — Les fouilles exécutées à Meriamlik, près de Séleucie, dans le fameux sanctuaire de Ste Thècle, n'ont amené la découverte d'aucune inscription mentionnant la patronne du lieu[4]. Cependant on a trouvé dans la nécropole voisine une épitaphe où elle semble bien être nommée comme éponyme d'un couvent[5] :

Μνῆμ(α) Πα[υλεί|ν]ας καὶ Θέκλας μο|[ν]ηστ[ρι]ῶν Θέκλ[α]ς †

[1] Grégoire, *Recueil*, n° 311 ; H. Leclercq, *Dictionnaire d'archéol. chrét.*, t. XIV, 1 (1939), col. 796, n° 26. Le relief donné à l'orthodoxie des Verts incline M. Grégoire à dater l'inscription du règne de Phocas, vers 610.

[2] Grégoire, *Recueil*, n° 312 ; H. Leclercq, l. c., n° 28. La croix au milieu de la 2e ligne semble avoir été gravée plus tard, non sans faire disparaître quelques lettres.

[3] Grégoire, *Recueil*, n° 314.

[4] E. Herzfeld - S. Guyer, *Meriamlik und Korykos, zwei christliche Ruinenstätten des Rauhen Kilikiens* (= *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, t. II), Manchester, 1930. Cf. *Anal. Boll.*, 1932, p. 382.

[5] J. Keil - A. Wilhelm, *Denkmäler aus dem Rauhen Kilikien* (= *M.A.M.A.*,

A Diocésarée, la même sainte avait aussi donné son nom à un monastère, comme on le voit par l'inscription suivante déchiffrée sur le couvercle d'un sarcophage :

† *Σωματοθήκη διαφέρουσα* | *τοῦ μοναστηρί(ου) καὶ τῆς* [*ἁγ*]*ε*[*ί*]*ας* † | *Θέκλας* [1].

Un autre sanctuaire de Diocésarée était consacré au martyr S. Serge. La preuve en est fournie par l'épitaphe d'un ouvrier :

† *Ἀδ*[...] | *τέκτονος* | *τοῦ ἁγίου Σερ*|*γίου* [2] †

D'après H. Grégoire, la *πόλις τοῦ ἁγίου Λουκίου* désignée par une inscription de Diocésarée [3] qui intriguait le P. Delehaye [4] ne serait autre que Diocésarée elle-même [5]. On n'hésitera guère à accepter cette hypothèse.

Publiée pour la première fois en 1911 [6], une intéressante inscription historique, datée de 488, rappelle la construction, par Firminien, évêque de Zénonopolis, d'un « aqueduc du saint martyr Socrate » :

† *Φιρμινιανὸς* [7] *ὁ εὐλαβέστ(ατος) ἡμῶν ἐπίσκο(πος) ταύτης* | *τῆς λαμπρ(ᾶς) Ζηνωνοπολιτῶν πόλεως ἐπεσκεύα*|*σεν ἐξ ὁλοκλήρου τὸ ὅλον ὑδραγώγιον τοῦ ἁγίου* | *μάρτυρος Σωκράτους μετὰ ὑπατίαν Φλ(αυίου) Λογγί*|*νου τοῦ λαμπροτ(άτου) ἰνδ. ια' · καὶ ἔρευσεν πρώ*-|*τοις ἐν τῷ τετραστόῳ σὺν τῷ ἐξωύδρῳ τοῦ αὐτοῦ* | *ἀθλοφόρου μηνὶ φεβρουαρίου · εὔχεσθαι οὖν οἱ* | *ἀπολαύοντες ὅπως τῆς πρεσβίες τοῦ ἁγίου μάρ*|*τυρος ἀρραγῆ αὐτὸ διαφυλάττεσθαι ἐπὶ πολλοῖς* | † *καὶ μηκίστοις χρόνοις* † | *Ἠργάσατο δὲ Αὐξάνον ὑδραγωγὸς Πρυμνησσεύς.*

t. III, Manchester, 1931), p. 22, n° 45. Cf. R. Devreesse, *Le Patriarcat d'Antioche* (Paris, 1945), p. 145, note 6 : « deux moniales du monastère de sainte Thècle ».

[1] Keil-Wilhelm, op. c., p. 79, n° 102. Cf. Devreesse, op. c., p. 147.

[2] Keil-Wilhelm, p. 77, n° 99. [3] Ibid., p. 72, n. 75.

[4] *Origines du culte des martyrs* [2], p. 163.

[5] *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 755.

[6] H. Delehaye, *L'aqueduc de S. Socrate à Zénonopolis*, dans *Anal. Boll.*, t. XXX (1911), p. 316-320 ; [reprise de là par R. Cagnat et M. Besnier, *L'Année épigraphique*, 1911, n° 90 (extrait de la *Revue archéologique*, IV[e] série, t. XVIII, p. 485)]. Deuxième édition : Th. Wiegand, dans les *Athenische Mitteilungen*, t. XXXVI (1911), p. 296-297. Reproduite par V. Schultze, op. c., t. II, 2 (1926), p. 261, l'inscription a été mentionnée récemment par R. Devreesse, op. c., p. 149, note 7.

[7] Et non *Φιρμιανός*, comme écrit Wiegand.

Le premier éditeur, le P. Delehaye, n'ayant pu obtenir aucune précision sur la provenance du marbre qu'on affirmait avoir été trouvé « en Asie Mineure », hésitait entre les deux sièges épiscopaux de Zénonopolis d'Isaurie et de Zénonopolis de Lycie [1]. Peu après, D. Serruys préférait l'attribuer à une troisième Zénonopolis, inconnue d'ailleurs, qu'il plaçait aux environs d'Ancyre, *Ἄγκυρα Σιδηρᾶ*, en Abrettène (Mysie) [2]. Mais Th. Wiegand, qui avait pu examiner le document à loisir et interroger le marchand qui le mettait en vente au bazar de Constantinople, savait qu'il y était venu d'Isaurie via Konia [3].

Le chanoine Aigrain, qui a étudié naguère cette inscription, a fait justement remarquer qu'il n'y est pas question, comme le croyait le P. Delehaye, d'un ouvrage d'utilité publique, mais bien, comme l'indique la mention du *τετράστοον* ou *atrium* précédant l'église, de la fontaine ou *κάνθαρος* installée au milieu de ce quadriportique et du conduit qui devait l'alimenter en eau courante, cette canalisation étant placée, comme l'église dont elle dépendait, sous l'invocation de S. Socrate et désignée par l'expression significative : « le conduit du saint martyr » [4].

Cilicie. — Les inscriptions de Corycos où sont nommés le prophète Élie et les martyrs S^te^ Charitine, S. Ménodore, Mamas et Macédonius et S. Conon ont été relevées par le P. Delehaye [5]. Il y en a deux autres qui mentionnent l'apôtre S. André, apparemment comme patron de l'église ou du monastère à qui appartenaient les tombes ainsi marquées :

1) † *Τοῦ | ἁγίου | Ἀνδρέ|α*
2) † *Σωματω|θίκι τοῦ ἁ|γίου Ἀνδρέα* [6].

[1] Il était encore indécis quand il publia, dans les *Proceedings of the British Academy*, t. XVII (1931), sa communication sur « *In Britannia* » *dans le martyrologe hiéronymien* (p. 297). Cf. *Origines du culte des martyrs* [2] (1933), p. 155.

[2] *La patrie de S. Socrate*, dans *Anal. Boll.*, t. c., p. 442-443.

[3] Sur l'identification de Zénonopolis d'Isaurie avec Rusumblada, patrie de l'empereur Zénon, cf. E. Honigmann, *Le Synekdèmos d'Hiéroklès* (1939), p. 62, note au n° 847 de Georges de Chypre.

[4] R. Aigrain, dans *Miscellanea Guill. de Jerphanion*, t. I (= *Orientalia christiana periodica*, t. XIII, 1947), p. 26.

[5] *Anal. Boll.*, 1932, p. 383 ; *Origines du culte des martyrs* [2], p. 162-163.

[6] Keil-Wilhelm, op. c., n^os^ 577 *b* et 781 ; les deux inscriptions sont gravées sur des couvercles de sarcophages. Cf. Devreesse, op. c., p. 154, note 11.

S. Zacharie devait avoir lui aussi son sanctuaire à Corycos, témoin ces trois inscriptions funéraires :

† *Σωματοθήκη Ἰωάννου | συμβολαιογρ(άφου)† πό(λεως) Κωρύκου | τοῦ ἁγ(ίου) Ζαχαρία* [1] †

Ὠνφαλὸς διαφέρον | Σιλουανοῦ μυρεψᾶ † | τοῦ ἁγ(ίου) Ζαχαρ(ία) [2] ;

Ἁγίου | Ζαχαρία | Κ[ω]ρύ[κου] [3].

Enfin, nous nous demandons si ce n'est pas le nom de S. Théodore qui se cache à la fin d'une épitaphe que les éditeurs ont transcrite ainsi :

† *Σωματοθήκη Συμ[ε]ωνίου υἱοῦ | Σανβατίου κεραμέος τοῦ ἁγίου | θεο? ἰατροῦ* [4] †

Les fouilles entreprises récemment à Tarse, dans la patrie de S. Paul [5], n'ont fourni jusqu'à ce jour qu'un petit nombre d'inscriptions byzantines [6], et aucune d'elles ne concerne l'hagiographie.

Lycaonie. — L'inscription métrique de Süverek, placée sur la tombe du jeune Gennadios par ses parents éplorés, a été reproduite et discutée dans le premier chapitre de ce mémoire [7]. Il nous avait échappé alors que, sur la foi de W. M. Calder et H. Grégoire, Dom H. Leclercq avait rangé au nombre des « paléochrétiens » ce prétendu martyr [8]. D'autre part, Ad. Wilhelm, dans un article que nous avions cité, proposait de voir dans le petit berger dévoré par un fauve un *θηροτρόφος* ou éleveur de bêtes sauvages pour le cirque ; les deux métiers n'avaient, paraît-il, rien d'inconciliable [9].

[1] Keil-Wilhelm, n° 460. Le *συμβολαιογράφος* était un notaire.

[2] Ibid., n° 712. Le mot *ὀμφαλός* semble avoir fini par devenir un synonyme de tombeau, salle funéraire ; cf. ibid., n° 402. Cf. Devreesse, l. c.

[3] Keil-Wilhelm, n° 782. La lecture de la dernière ligne est douteuse.

[4] Ibid., n° 737. Le fac-similé, p. 203, ne semble pas exclure la lecture que nous proposons : *Θεωδόρου*.

[5] H. Goldmann, *Excavations at Gözlü Kule, Tarsus*, t. I, Princeton, 1950. Cf. J. et L. Robert, *Bulletin épigraphique*, 1951, n° 223.

[6] Publiées par A. E. Raubitschek, t. c., p. 384-386.

[7] *Mélanges Paul Peeters*, t. I (= *Anal. Boll.*, 1949), p. 88-90.

[8] *Dictionnaire d'archéol. chrétienne*, t. XIII, 1 (1937), col. 603, n° 4, avec le texte de l'inscription.

[9] *Sitzungsberichte* de l'Académie de Prusse, 1932, p. 832-833.

Cappadoce. — A propos de la formule *τὸν θεόν σοι*, fréquente dans les inscriptions funéraires ou autres [1], Louis Robert a reproduit en la corrigeant une épitaphe trouvée près du village de Gölcük (*Λίμναι*), entre Melegob et Andaval, et publiée en 1899 :

> † *Ἐνθάδε κατάκιτε Λονγῖνος Βα|λιβαρδᾶς ὁ κὲ περιπυ-*
> *σάμενος | τὸ ὑκτήριον τοῦ ἁγίου Μαμᾶ · | τὸν θεὸν ἡμῖν ·*
> *ὁ ἀναγινώσ|κων εὔξαστε ὑπὲρ ἐμοῦ* [2] †

Le culte de S. Mamas, martyr de Césarée, était très florissant dans la région [3].

L'inscription de Kara-Yakub, près de Basilica Therma, qui marquait les limites fixées par l'empereur Justinien aux propriétés du sanctuaire de S. Dius, martyr de Césarée [4], a été reproduite par H. Leclercq dans son *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* [5].

Le monumental ouvrage du P. G. de Jerphanion sur *Les églises rupestres de Cappadoce* [6] contient quantité d'inscriptions mentionnant des saints [7]. Mais ce sont des peintures ou des graffiti ; elles n'entrent donc pas dans le cadre du présent bulletin. Nous mentionnerons cependant, à cause des services qu'il est appelé à rendre, le copieux « Index hagiographique » dressé à la fin du tome II [8].

Arménie. — Au village d'Orduzu, entre la Malaṭya moderne et Mélitène, une inscription copiée par Ch. Texier [9] commémore l'in-

[1] Cf. Ad. Wilhelm, *Sitzungsberichte*, t. c., p. 847-856 ; L. Robert, *Hellenica*, t. I (1940), p. 33-36 ; t. II (1946), pp. 145, 155-156 ; id., *Bulletin épigraphique*, 1952, n° 72 ; 1953, n° 205.

[2] *Hellenica*, t. II, p. 156. Bien que la forme habituelle soit *Μάμας, Μάμαντος*, nous accentuons *Μαμᾶ*, comme dans une inscription de Corycos (Keil-Wilhelm, op. c., n° 786 ; cf. Delehaye, *Origines* [2], p. 163).

[3] Cf. Delehaye, *Origines* [2], p. 174-175 ; *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 344.

[4] Delehaye, *Origines* [2], p. 173.

[5] T. XV, 1 (1950), col. 1493, i. v. *Sinope*.

[6] Deux volumes de texte, parus en 4 fascicules (1925-1932, 1936-1942), et trois atlas de planches (1925, 1928, 1934). L'ensemble forme les tomes V et VI de la *Bibliothèque archéologique et historique*, publiée chez Geuthner par le Haut-commissariat français en Syrie et au Liban.

[7] Cf. *Anal. Boll.*, 1926, p. 389-393 ; 1934, p. 82-84 ; 1935, p. 382-385 ; 1938, p. 144-146.

[8] P. 499-512.

[9] *Description de l'Asie Mineure*, t. II (1849), p. 35 ; *CIG.*, n° 8693,

vention, en 960 [1], des reliques de S. Eudoxe et la restauration de son église :

Εὑρέθησαν τὰ λείψανα | τοῦ ἁγίου Εὐδοξίου μηνὶ | μαΐῳ α' ἰνδ. [γ'] ἔτους ,ϛυ[ξη'] · | ἀνεκαινίσθη δὲ ὁ ναὸς αὐτοῦ | ἐπὶ Σολομόντος μητροπολίτου.

La Passion de S. Eudoxe et de ses compagnons les fait mourir martyrs à Mélitène. Ce récit légendaire forme la seconde partie du texte *BHG.* 1604, dont la première partie est consacrée à S. Romulus [2].

La châsse à reliques en marbre blanc découverte à Sivas (Sébastée) par A. M. Schneider [3] a les dimensions d'un petit sarcophage. L'inscription, du VI^e^-VII^e^ siècle [4], est malheureusement peu lisible aux deux endroits où étaient désignés les martyrs :

Ἐπὶ | τοῦ ἁ|γιοτ(άτου) ἐπ|ισκ|όπου | Θωμ|ᾶ ἐν | ἰνδ. | β' | μη(νὶ) φ|εβρ|ουαρ(ίῳ) | κη' | [...?] κατ|άθε|σις | τῶν | ἐνδ|όξω|ν λη[ψ]|άνω|ν τοῦ | ἁγί|ου Κ[
† Λίψανα τῶ|ν ἁγίον δ' μ(αρ)τύρ(ων).

La lecture des derniers mots est incertaine. S'agit-il d'un groupe de quatre martyrs, inconnus d'ailleurs, ou bien ces quatre anonymes faisaient-ils partie de la célèbre phalange des Quarante, dont le culte avait précisément pour centre la ville de Sébastée [5] ? Il n'est pas possible de répondre à cette question.

Galatie. — Bien que les objets portatifs soient exclus de notre

[1] Ou 967. La copie de Texier porte ,ϛυζη', qu'il faut sans doute lire ,ϛυξη' (6468), tandis que sa transcription donne en toutes lettres *ἑξῆ χιλιάδες τετρακόσια ἑβδομῆντα πεντέ* (sic), c'est-à-dire 6475. Si le chiffre de l'indiction que Texier a pris pour la particule *τε* est bien *γ'* (3), comme le suppose Kirchhoff, c'est à la copie de Texier qu'il faut se fier (6468 = 959/960) et non à sa transcription, dont le grec d'ailleurs est fantaisiste.

[2] Cf. *Synax. Eccl. CP.*, au 6 septembre ; *Comm. martyr. rom.*, au 5 septembre.

[3] *Eine Reliquiarinschrift aus Sivas*, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. XXXIX (1939), p. 393 ; *Jahrbuch des deutschen archäol. Instituts*, t. LIX-LX (1944/45, éd. en 1949), *Anzeiger*, pl. 29, 2.

[4] M. E. Honigmann nous fait remarquer qu'on connaît précisément un évêque Thomas qui occupait en 553 le siège de Berissa, suffragant de Sébastée (Mansi, t. IX, col. 175 D, 193 A, 392 A).

[5] Delehaye, *Origines du culte des martyrs*[2], p. 177.

enquête [1], nous ferons une exception pour un curieux ex-voto de bronze dont l'inscription mentionne deux saints, l'un tout à fait inconnu et l'autre à peine connu de nom. Il s'agit d'un petit taureau crucifère, provenant d'Ankara et illustré naguère par Mme A. Roes [2]. Voici le texte moulé sur les flancs de la bête [3] :

† *Τὸν ἅγιον Ῥ|ύφσην* | † *κὲ τὸν ἅγη|ον Κτίμο|να.*

Le premier nom rappelait au P. Paul Peeters celui de la martyre nationale arménienne, Ste Rhipsimé ; la forme masculine aurait été Rhipsès ou Rhiphsès [4]. Quant à S. Ktimon, le P. de Jerphanion en a rencontré une image peinte dans l'église rupestre de Qéledjlar [5] ; il s'agit apparemment d'un martyr local.

Une épitaphe d'Ancyre qualifie le prêtre orfèvre Théodore de *πρεσβύτερος τῶν ἁγίων* [6]. Quels étaient ces saints ? Kirchhoff émet deux hypothèses : ou bien tous les saints (mais dans ce cas l'épithète *πάντων* n'eût pas manqué), ou bien les patrons de l'église au pied de laquelle se trouvait la tombe en question ; ces patrons étaient évidemment connus de tous les passants. Pour nous il n'y a guère moyen de les identifier, car plusieurs groupes de martyrs locaux sont rattachés à la capitale de la Galatie [7], et des groupes de martyrs étrangers, tels que les Quarante de Sébastée, ont pu y être les titulaires d'une église [8].

Sous le règne de Léon VI le philosophe et de son frère Alexandre, pendant le patriarcat de S. Antoine Cauléas, exactement le lundi

[1] Cf. *Anal. Boll.*, 1949, p. 87, note 5 ; 1952, p. 116-117.

[2] *Un bronze d'Asie Mineure au Musée britannique*, dans *Syria*, t. XXVII (1950), p. 221-228. Cf. R. Mouterde, dans les *Mélanges de l'université Saint-Joseph*, t. XXIX (Beyrouth, 1951/1952), p. 369-370.

[3] La première ligne se lit de droite à gauche ; la seconde est à l'envers.

[4] Ne pourrait-on songer à une déformation de *Θύρσος*, nom d'un martyr dont le culte est attesté à Constantinople, en Lycaonie et en Cappadoce ? Cf. H. Delehaye, *Origines* [2], pp. 57 et 160 ; G. de Jerphanion, op. c., t. I, p. 316.

[5] T. c., p. 210. Cf. *Anal. Boll.*, 1926, p. 392. La peinture cappadocienne serait du xe-xie siècle, tandis que le petit bronze remonterait au ive-ve.

[6] *CIG.*, no 9258 ; F. Babinger, *Hans Dernschwam's Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel und Kleinasien* (Munich, 1923), p. 226.

[7] Delehaye, op. c., p. 156-157. Cf. H. Grégoire - P. Orgels, *La Passion de S. Théodote*, dans la *Byz. Zeitschrift*, 1951, p. 165-184.

[8] Comme l'étaient les archanges ; cf. G. de Jerphanion, dans les *Mélanges* de Beyrouth, t. XIII (1928), p. 289, inscr. no 63 (vie siècle).

10 octobre 897 (an du monde 6406, première indiction [1]), fut inaugurée, à Germè ou Germokoloneia [2], l'église des trois saints pontifes Nicolas, Basile et Hypace [3].

A Emirli, en Galatie Salutaire, une inscription gravée sur un bloc de marbre entre les bras d'une croix latine atteste une fois de plus la diffusion du culte de S. Michel non seulement en Phrygie, mais encore dans les régions voisines :

Ὁ μέγας ἀρχ(άγγελος) Μηχ(αήλ) [4].

Sans raison plausible, l'épitaphe de Sotérichos, à Germia, a été prise par Ramsay pour celle d'un martyr ; nous l'avons donc rangée parmi les inscriptions pseudo-hagiographiques [5]. Mais elle intéresse directement nos études en fournissant elle aussi un témoignage de la vénération dont jouissait en ces parages l'*ἀρχιστράτηγος* Michel.

Pont. — A Trébizonde, une longue inscription gravée dans la pierre commémore l'acquisition du terrain où fut construite l'église Saint-Jean-Baptiste. Le texte, connu dès 1887 [6], a été republié

[1] *CIG.*, n° 8690. La date est correctement indiquée dans la copie en capitales : *ὠκτουβρήου δεκάτῃ, ἡμέρᾳ δευτέρᾳ*, « le 10 octobre, un lundi ». Dans sa transcription, Kirchhoff a tort d'insérer [*κὲ*] avant *δευτέρᾳ*, comme s'il comprenait : « le 12 octobre ». Il se trompe également sur l'année (898, pour 897).

[2] L'endroit où l'inscription fut copiée en 1555 est indiqué comme suit dans le *CIG.*, t. IV (1877) : « In oppido Galatiae quod *Mastichepe* vocat Gruterus, *Masotthoy* Belsus, *Ahasut Kiew* Dornshw. ». Or, dès 1863, Kiepert avait restitué le nom turc du village (*Mas'ûd-Kjöi*), dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Prusse, p. 317, note 12, et en avait indiqué la situation dans la boucle du Sangarius (ibid., carte, face à la p. 322). De son côté, Mommsen avait rangé sous *Germe* les inscriptions latines rapportées de là par Busbek (*CIL.*, t. III, 1, 1873, n^{os} 284-286). Depuis, F. Babinger a publié le journal de voyage de H. Dernschwam, 1553-1555, dans les *Studien zur Fugger-Geschichte*, 7 (Munich, 1923 ; cf. supra, p. 93, note 6) ; on y trouvera le texte de l'inscription (p. 179), avec une transcription de J. H. Mordtmann (p. 303). Nous devons ces renseignements à M. E. Honigmann, qui a consacré lui-même un article plein d'érudition à distinguer Germè de Germia (*Byzantion*, t. XI, 1936, p. 541-553 ; voir surtout p. 545 et la note 2).

[3] Nicolas de Myre, Basile de Césarée, Hypace de Gangres.

[4] W. M. Calder, *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, t. I (1928), p. 230, n° 434.

[5] *Anal. Boll.*, 1949, p. 93.

[6] A. Papadopoulos-Kérameus, *Διαλεκτικαὶ ἐπιγραφαὶ Τραπεζοῦντος*, dans

par G. Millet en 1896 [1] et dans un ouvrage posthume de Théodore Uspenskij en 1929 [2]. Le dernier éditeur apporte à la date une correction d'importance : au lieu de ἔτους ,ϛωιδ' (6814 = 1305/1306), il faudrait lire ἔτει ,ϛψϖια' (6711 = 1203/1204), l'ϖ n'étant que la terminaison de l'adjectif ἑπτακοσιοστῷ.

L'épitaphe d'Aéria, διάκονος τῶν ἁγίων, trouvée à Samsoun (Amisos) et datée de 562 [3], pose le même problème que celle du prêtre orfèvre Théodore rencontrée ci-dessus, à Ancyre [4].

L'invocation au Précurseur, gravée sur la tombe d'Eugraphios et rapportée d'Amisos à Bruxelles [5], a été reproduite par Schultze dans ses *Altchristliche Städte und Landschaften* [6].

Dans la ville d'Amasie, une importante inscription métrique commémore la fondation, sous l'empereur Anastase (491-518) et l'évêque Mamas (qualifié de καθαρότατος μύστης), d'une église Saint-Théodore [7]. On en retrouvera le texte, à un endroit assez inattendu, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* [8] ; mais, comme il arrive trop souvent dans ce répertoire, l'information tout occasionnelle de Dom H. Leclercq laisse beaucoup à désirer : il ignore sereinement les deux éditions de Cumont-Grégoire [9] et du P. Delehaye [10].

Dans le même *Dictionnaire*, à propos de l'épigraphie de Sinope [11], Dom Leclercq rappelle l'inscription de Babali qui marquait les

le recueil du Syllogue grec de Constantinople, t. XVII, *Παράρτημα* (1886/87), p. 114.

[1] *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XX, p. 496-497.

[2] *Očerki iz istorii trapezuntskoj imperii* (Leningrad, 1929), p. 142.

[3] J. G. C. Anderson - F. Cumont - H. Grégoire, *Studia Pontica*, t. III, 1 (Bruxelles, 1910), n° 12, p. 22. [4] P. 93.

[5] *Studia Pontica*, t. c., n° 13, p. 23. Cf. *Anal. Boll.*, 1911, p. 335.

[6] T. II, 1 (1922), p. 163.

[7] H. Grégoire, *Bulletin de l'Académie de Belgique*, 1952, p. 170.

[8] T. XIII, 2 (1938), col. 2518, art. « Patron ».

[9] *Studia Pontica*, t. c., n° 101, p. 124.

[10] *Acta Sanctorum*, Nov. t. IV (1925), p. 24. — Une autre inscription d'Amasie, dont on n'a pu copier que deux ou trois mots, mentionne peut-être « saint » Constantin : [ἅγιε?] κῦρι Κωσταντῖνε (*Studia Pontica*, t. c., n° 133, p. 146).

[11] T. XV, 1 (1950), col. 1493.

limites fixées par décret impérial au domaine des saints martyrs Procope et Jean [1].

Au village de Turkhal, qu'il ne faut pas identifier avec l'ancienne ville épiscopale d'Ibora [2], sur un chapiteau byzantin à demi engagé dans de la maçonnerie, M. H. Grégoire a reconnu la mention des deux patrons de l'église d'où provient le document :

...]προτομάρ|[τυ]ρο[ς Στεφάνου] | καὶ Θεοδό[ρου [3] ...

Paphlagonie. — A Zapharambolou (Zafranboli), qu'une inscription métrique appelle la « ville de S. Théodore », l'impératrice Eudocie († 460) [4] fit élever une basilique à S. Étienne en reconnaissance pour une grâce de guérison [5] et offrit à cette église une relique du protomartyr [6].

Sur une épitaphe de Pompeiopolis, entre les bras de la croix, on a gravé le nom de S. Basile : Ἅ(γιος) Βασήλιος [7].

Dans la même ville, une grande dalle indiquait les limites du droit d'asile reconnu à un sanctuaire de S. Anthime :

Ὅροι | ἄσυλοι | τοῦ ἁγί|ου κ(αὶ) ἐν|δόξου μεγαλο|μάρ-τυρ(ος) | Ἀνθ(ί)μου [8].

Le patron de cette église ou monastère n'était sans doute pas

[1] *Studia Pontica*, t. c., n° 254, p. 226 ; Delehaye, *Anal. Boll.*, 1911, p. 336 ; id., *Origines* [2], p. 170, note 4.

[2] G. de Jerphanion, *Ibora-Gazioura ?* (Étude de géographie pontique), dans les *Mélanges de la Faculté orientale* de Beyrouth, t. V, 1 (1911), p. 333-354.

[3] *Studia Pontica*, t. c., n° 278 c, p. 254.

[4] Si du moins c'est bien elle qui est désignée, à la dernière ligne de l'inscription, par les abréviations *ΒΣ ΕΥΔ*.

[5] Publiée d'abord par G. Doublet dans le *Bulletin de corresp. hellénique*, t. XIII (1889), p. 294, l'inscription a été reproduite par V. Schultze, op. c., t. II, 1 (1922), p. 216, et par le P. Delehaye dans les *Acta SS.*, Nov. t. IV (1925), p. 23. Cf. Delehaye, *Origines* [2], p. 170, note 2, où le nom de la ville a été omis, comme si l'identification avec Euchaïta était encore admise.

[6] Cette relique du pied droit de S. Étienne était encore montrée aux voyageurs en 1856. Cf. A. D. Mordtmann, *Anatolien*, éd. F. Babinger (Hanovre, 1925), p. 254.

[7] Doublet, t. c., p. 308, n° 16 ; Schultze, p. 211.

[8] Doublet, p. 309, n° 18 ; Schultze, l. c., note 2.

différent de l'évêque Anthime, martyr à Nicomédie, honoré à Constantinople et ailleurs [1].

Bithynie. — Publiée tout récemment [2], une épitaphe de Prusias dans l'Honoriade fait l'éloge de la défunte en affirmant qu'elle a servi Dieu, ses saints et ses anges :

> [† *Ἐ*]*νθάδε κατά*|[*κι*]*τε* ...|... *Ἀναστασία* | ... *δουλεύσασα* | [*το*]*ῦ Θεοῦ καὶ τοῖς* | [*ἁγί*]*οις καὶ τοῖς* | [*ἀγγέλοις αὐ*]*το*[*ῦ* [3] ...

A Bozöyük, entre Brousse et Eskişehir, un ex-voto de marbre blanc a été offert à S. Michel par deux conjoints :

> † *Ἐκ τῶν παροχῶν σου, ἀρχάγγελε, Ἰωάννης κὲ Κωνσταντῖνα ἐποίησ*[*αν*] | *ὑπὲρ εὐχῆς κὲ σωτηρίας αὐτ*(*ῶ*)*ν κὲ τῆς συνγενίας αὐτ*(*ῶ*)*ν κὲ μνήμης κὲ ἀναπαύσε*[*ως*] [4].

Le regretté A. M. Schneider († 1952) trouva en 1943, au bord de la mer de Marmara, près des Rufinianes [5], et publia en 1949 [6] la prétentieuse épitaphe du moine Michel, syncelle d'un archevêque Nicolas, qui doit être S. Nicolas le mystique [7]. L'inscription est formée de sept hexamètres, gravés en belles majuscules du x[e] siècle sur un sarcophage en marbre blanc :

> † *Τύμβος ἐγὼ προλέγω βιοτήν, τρόπον, οὔνομα τοῦδε ·*
> *Σύγκελλο*(*ς*) *Μιχαὴλ μοναχὸ*(*ς*) *σοφὸς ὅλβιος ὧδε*
> *ἄχθος ἀπορρίψας, βεβαρηότα δεσμὸν ἀλύξας*

[1] Cf. Delehaye, *Origines* [2], pp. 148 et 150 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 158.

[2] F. K. Dörner, *Bericht über eine Reise in Bithynien* (= *Denkschriften der Oesterreichischen Akademie*, t. LXXV, 1, Vienne, 1952), p. 26, n° 35.

[3] Soulignons que la restitution de *ἁγίοις* par l'éditeur et d'*ἀγγέλοις* par nous-même est purement conjecturale. Le caractère hagiographique de l'inscription n'est donc pas certain.

[4] A. v. Domaszewski, dans les *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich*, t. VII (1883), p. 175, n° 20.

[5] Au lieudit Suadiye, à une ou deux lieues au sud de Chalcédoine.

[6] *Archäologischer Anzeiger*, 1944/45 (Berlin, 1949), col. 78.

[7] Patriarche de Constantinople de 901 à 907 et de 912 à 925, commémoré le 15 mai : *Synax. Eccl. CP.*, col. 688. Sa fête se célébrait dans son monastère des Galacrènes (ibid., col. 683-684, l. 49-50). Les ruines de ce monastère devraient sans doute être cherchées là où fut découvert le sarcophage, non loin des Rufinianes.

πόσσιν ἐλαφροτάτοισι διέστιχεν, ἧχι χορεύει
πιστότατος θεράπων μεγαλήτορος ἀρχιερῆος
Νικολέω γεγαὼς πινυτόφρονος, ὅστις ἔτευξε
τόνδε νεὼν ὑψίστῳ ἐπουρανίῳ βασιλῆι †

Le plus ancien monument daté du culte de S. Christophe est, comme on sait [1], une inscription de Bithynie relatant l'érection, par l'évêque Eulalius de Chalcédoine, et la dédicace, le 22 septembre 452, d'une église en l'honneur de cet énigmatique martyr [2]. Le texte en a été republié naguère dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* [3]. Mais, fidèle à sa mauvaise habitude, Dom H. Leclercq s'est borné à reproduire l'édition qu'il avait sous la main, en l'occurrence celle de l'abbé Duchesne [4], sans tenir aucun compte des corrections suggérées depuis par le professeur H. Grégoire [5]. On fera donc bien de se reporter à l'article de ce dernier, suivant le conseil du P. Delehaye [6].

Phrygie et Pisidie. — Nous réservons pour un prochain et dernier article les inscriptions hagiographiques de ces deux provinces, avec un supplément à l'ensemble de notre enquête. Nous espérons ainsi pouvoir profiter des documents épigraphiques réunis par W. M. Calder dans les volumes VII et VIII, à paraître bientôt [7], des *Monumenta Asiae Minoris antiqua* [8].

P.-S. **Carie.** — Au village de Çiftlik, qui est à 1 heure au sud d'Hydisos (Karacahisar, au sud de Mylasa), un autel de marbre

[1] Cf. Delehaye, *Origines* [2], p. 153.

[2] *Comm. martyr. rom.*, p. 305.

[3] T. XIII, 2 (1938), col. 2516-2517, art. « Patron ». Il s'y trouvait déjà au t. III, 1 (1913), col. 95, art. « Chalcédoine ».

[4] *Bulletin de corresp. hell.*, t. II (1878), p. 289.

[5] *Saint Christophe et la cubiculaire Euphémie*, dans *Byzantion*, t. IV (1927-1928), p. 461-465.

[6] *Origines* [2], p. 153, note 5.

[7] D'après le catalogue des *Recent and Forthcoming Books published by Manchester University Press*, 1952, p. 5, les deux volumes auraient dû paraître en décembre 1952.

[8] Nous tenons à remercier M. Louis Robert, qui a bien voulu relire une épreuve de cet article et l'enrichir de trois inscriptions inédites de Carie : celle d'Hyllarima (ci-dessus, p. 84-85) et deux autres qu'on va lire dans le post-scriptum.

blanc, de 42×23×21 cm., provenant des ruines d'une église sur une colline, porte le texte suivant, en lettres de 20 à 35 mm. :

[† [1]...] | ὁ Θ(εό)ς | [σ]ου Ἰ(ησοῦ)ς ὁ | Χ(ριστὸ)ς κὲ πά[ν]|τες οἱ ἅ[γι]|οι προφ[ῆ]|τε κὲ ἀπό|στολοι το|ῦ κ(υ-ρίο)υ Ἰ(ησο)ῦ Χ(ριστο)ῦ †

Les prophètes et les apôtres, l'Ancien et le Nouveau Testament, sont unis de même dans le vocable d'une église de Gérasa, consacrée en 464/465 [2].

A Mylasa, sur une table de marbre, L. Robert a lu cette inscription :

† Σταυρὸς τοῦ ἁγίου Νικολάου | τοῦ ἀρχιάστρου.

Le dernier mot est énigmatique. S. Nicolas est bien qualifié d'astre brillant sans cesse au loin, d'étoile des navigateurs [3], etc. Mais on ne trouve nulle part cette sorte de superlatif : « archiastre [4] ».

L'universelle réputation du thaumaturge comme patron des marins apaisant les tempêtes [5] aurait-elle fait croire qu'il commandait aux astres comme aux éléments déchaînés? Ἀρχίαστρος rappellerait alors l'épithète de « reine des étoiles », ἀστροάρχη ou ἀστράρχη, donnée parfois à la lune ou à Astarté.

Reste enfin — recours désespéré — la possibilité d'une erreur du lapicide : le σ, pourtant fort clair sur la photo de l'estampage, serait de trop, et il faudrait comprendre ἀρχιατρός, « le grand guérisseur [6] ».

François Halkin.

[1] Il semble qu'une première ligne a disparu. Elle devait contenir un verbe.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, 1949, p. 107.

[3] Ἄστρον τὸ ἀνέσπερον κατανγάζον τηλαυγῶς, ἀστὴρ τῶν ἐν θαλάσσῃ πλεόντων. Expressions relevées dans les 24 οἶκοι composés par G. Boutérès pour la fête du 6 décembre ; cf. L. Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques* (1926), i. v. « Nicolaus ep. Myr. », n° 9.

[4] Il n'est pas dans l'« index verborum » qui clôt le grand ouvrage de G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, t. II (1917), p. 587.

[5] Cf. Anrich, t. c., p. 415-420 : « Rettung aus Seegefahr ».

[6] On a rencontré ci-dessus, p. 76, le positif ἰατροί. S. Nicolas était renommé comme guérisseur ; cf. Anrich, t. c., p. 226-228 : « Die Heilwunder ».

LES SOURCES LATINES D'UN MIRACLE DE GAUTIER DE COINCY

L'APPARITION DE Ste LÉOCADIE A S. ILDEPHONSE

Sous la direction éclairée de M. Arthur Långfors, un groupe de romanistes édite des Miracles de la Vierge de Gautier de Coincy. Plusieurs études partielles ont déjà paru [1]. Consacrées le plus souvent à un ou deux Miracles, elles en éditent le texte d'après les manuscrits connus, étudient la langue et la versification, et indiquent les sources où a puisé le poète.

Mme E. Vilamo-Pentti a choisi comme objet de son travail un des récits les plus populaires de la littérature hagiographique : l'apparition de Ste Léocadie de Tolède à S. Ildephonse et la remise par la Vierge d'une chasuble au saint prélat [2]. Si l'on se rappelle que les moines de Saint-Médard étaient convaincus de posséder au prieuré de Vic-sur-Aisne, dépendant de l'abbaye soissonnaise, les reliques de la martyre tolétane [3], on n'aura pas de peine à découvrir les motifs qui ont amené Gautier de Coincy à la célébrer en des vers particulièrement vibrants.

[1] A. P. Ducrot-Granderye, *Études sur les miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci*, Helsinki, 1932 ; É. Boman, *Deux miracles de Gautier de Coinci*, Göteborg, 1935 ; T. Nurmela, *Le sermon en vers de la Chasteé as nonains de Gautier de Coinci*, Helsinki, 1937 ; A. Långfors, *Miracles de Gautier de Coinci*, Helsinki, 1937 ; G. Lozinski, *De saint Bon évêque de Clermont*, Miracle versifié de Gautier de Coinci, Helsinki, 1938 ; Veikko Väänänen, *Gloses marginales des miracles de Gautier de Coinci*, Helsinki, 1945 ; E. von Kraemer, *Du clerc qui fame espousa et puis la lessa*, Helsinki, 1950 ; Veikko Väänänen, *D'une fame de Laon*, Helsinki, 1951. Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 132-135 ; t. LVI, p. 418-420 ; t. LX, p. 256.

[2] *De sainte Léocade au tans que sainz Hyldefons estoit arcevesques de Tholete cui nostre Dame donna l'aube de prelaz.* Miracle versifié par Gautier de Coinci (Helsinki, 1950), dans *Annales Academiae scientiarum Fennicae*, série B, t. 67, 2.

[3] Voir plus bas, p. 123.

Un événement, dont Gautier avait été le témoin, venait de raviver la vénération des moines et des habitants pour Ste Léocadie. En 1219, des voleurs s'étaient emparés de la châsse et avaient jeté dans l'Aisne les ossements de la sainte. Ceux-ci furent miraculeusement retrouvés la veille de la Pentecôte de la même année [1].

Le poète composa d'abord une petite pièce de 115 vers [2] ; plus tard, sans doute à cause du vol sacrilège de 1219, il reprend le sujet et rédige un poème qui ne comprend pas moins de 2356 vers de huit syllabes, rimant entre eux deux à deux. Il ne se contente pas, en effet, de narrer l'apparition de Ste Léocadie et de la Vierge à S. Ildephonse, mais il surcharge son développement de nombreux excursus : diatribe contre les Juifs (vv. 209-336) ; contre les grands qui tolèrent les Juifs (vv. 337-476) ; contre les prélats (vv. 713-890) ; contre les cardinaux (vv. 891-964) ; contre les chanoines (vv. 965-1106) ; contre les avocats (vv. 1107-1146) ; contre « les beguins et les papelarz » (vv. 1147-1698) ; contre les médisants (vv. 2119-2128). En outre, Gautier fait des allusions plus ou moins brèves à divers événements de l'histoire de l'abbaye Saint-Médard.

Mme E. Vilamo-Pentti, qui s'est surtout intéressée à l'aspect philologique du poème, n'a pas poussé suffisamment loin l'examen des sources [3]. Nous voudrions le reprendre ici en nous mettant de préférence du point de vue hagiographique. Ce complément nous donnera l'occasion de montrer combien Gautier truffe son poème

[1] On lit dans le *Chronicon S. Medardi Suessionensis*, à l'année 1219 : *Corpus beatae Leocadiae virginis a latronibus nocte furatur, postea vero in fluvio Axonae invenitur in vigilia Pentecostes et caput eiusdem virginis in vase argenteo per manus Milonis abbatis in die beatae Mariae Magdalenae apud Vicum reponitur* (Luc d'Achery, *Spicilegium*, t. II, Paris, 1723, p. 490). Milon ou Mile de Basoche fut abbé successivement de Marchiennes, de Tournai, de Saint-Remi de Reims, de Saint-Médard. Il mourut en 1219. Gautier de Coincy parle de lui dans le poème de Ste Léocadie, v. 1994.

[2] E. Vilamo-Pentti, op. c., p. 221-225. Gautier a composé aussi trois chansons sur ce sujet ; cf. *Romania*, t. LIII (1927), p. 495-501.

[3] Les comptes rendus que nous avons lus examinent surtout la valeur philologique de l'édition (*Neuphilologische Mitteilungen*, t. LII, 1951, p. 48-67 ; *Romania*, t. LXXII, 1951, p. 400-405 ; *Bibl. de l'École des Chartes*, t. CIX, 1951, p. 347-350). Toutefois J. Monfrin, dans cette dernière revue, écrit : « Il resterait beaucoup à faire également pour retrouver les sources du poète ».

de faits empruntés aux chroniques de Saint-Médard et s'appuie sur les documents qu'il avait pu compulser.

Pour procéder avec ordre, nous suivrons l'ordonnance du poème, indiquant les textes qui ont guidé son auteur.

I. — Apparitions de Ste Léocadie et de la Vierge a S. Ildephonse (vv. 1-208 ; vv. 477-712)

Le premier biographe de S. Ildephonse, Julien de Tolède [1], ignore ces deux apparitions ; on les trouve signalées pour la première fois dans la biographie *BHL.* 3919, qui est généralement attribuée à l'évêque de Tolède Cixila († vers 783). Mme V.-P. a comparé avec soin les deux récits et, tout en leur reconnaissant une étroite parenté, elle hésite à affirmer une dépendance directe à cause de variantes assez notables dans la présentation des faits : « Si la version de Gautier diffère de celle de Cixila, ce n'est donc pas une preuve concluante qu'il n'ait pas connu la *Vita S. Hildefonsi.* »

On peut, croyons-nous, être tout à fait formel et prouver que Gautier a eu sous les yeux la *Vita* qu'aurait rédigée Cixila. Nous employons intentionnellement le conditionnel, car les manuscrits sont loin d'être unanimes à mettre ce texte sous le nom de cet évêque. Le plus grand nombre l'attribuent à Eladius, à commencer par le Parisinus 2359, du XIe siècle : *Vita vel gesta sancti Ildefonsi episcopi Toletanae sedis metropolitani a beato Eladio episcopo eiusdem urbis edita, X kalendas februarias* [2].

Le même lemma se retrouve dans les manuscrits suivants : Paris, lat. 2332 [3] ; nouv. acq. lat. 1455 [4] ; Rome, Vallicellane, XXII [5] ; Rome, Alessandrina, 200 [6] ; Rome, Vatican, Fonds de la Reine de Suède, 562 [7] ; Madrid, Palais national, 848 [8]. Or, Gautier

[1] Mort en 690. Cf. *BHL.* 3917-3918. Le P. J. Madoz, S. J., vient de republier ce texte : *San Ildefonso de Toledo,* dans *Estudios eclesiásticos,* t. XXVI (1952), p. 467-505.

[2] *Catal. Lat. Paris.,* t. I, p. 114.

[3] Ibid., t. I, p. 111. Manuscrit du XIIIe siècle.

[4] Ibid., t. III, p. 458-459. Manuscrit du XIe siècle.

[5] *Catal. Lat. Rom.,* p. 361. Manuscrit du XIe-XIIe siècle.

[6] Ibid., p. 198-199. Manuscrit du XIIIe siècle.

[7] *Catal. Lat. Vat.,* p. 373. Manuscrit du XVIe siècle.

[8] *Hispania sacra,* t. IV (1951), p. 136. Nous ne voulons pas étudier ici

a eu entre les mains un codex qui, lui aussi, revendiquait pour Eladius la paternité de la *Vita ;* il dit en effet :

> Ce nos raconte Eladius
> Uns arcevesques de Tholete (vv. 36-37).

Les passages parallèles de la *Vita BHL.* 3919 et du poème ne laissent subsister aucun doute. A ceux qu'a signalés Mme V.-P. [1] on peut ajouter les suivants :

BHL. 3919 [2].	Gautier de Coincy
Adveniente... sua festivitate	A ceste grant sollempnité (v. 41).

le problème de l'origine de la *Vita BHL.* 3919, mais simplement attirer l'attention sur la tradition manuscrite. Dans la *BHL.* nos prédécesseurs ont laissé la question ouverte : *Cixilae vel Eladio.* A notre connaissance, deux, peut-être trois manuscrits (Escurial, d. I. 1, du xe siècle, mais les folios qui contiennent la *Vita S. Ildefonsi* sont du xie ; cf. G. Antolín, *Catálogo de los códices latinos*, t. I, 1910, pp. 346, 368 ; Tolède, Cathédrale, no 15-13, xive siècle ; cf. V. Blanco García, *S. Ildefonso, De Virginitate Beatae Mariae*, Madrid, 1937, p. 29-30 ; Madrid, Académie d'histoire, no 47), portent le nom de Cixila, ou plus exactement *Cixiliani.* Voici le lemma des codices de l'Escurial et de Madrid : *Incipit vita vel gesta sancti Ildefonsi Toletane sedis metropolitani episcopi a Cixiliani eiusdem urbis episcopo edita.* Encore faut-il remarquer que la *Vita* qui suit ce lemma dans le manuscrit de Madrid n'est pas uniquement celle d'Eladius-Cixila, mais un texte composite, formé en partie par la biographie de Julien de Tolède et *BHL.* 3919. Nous remercions M. Vázquez de Parga qui nous a signalé ce détail et a corrigé sur ce point la description du ms. de l'Académie faite par A. Millares Carlo (*Contribución al « Corpus » de códices visigóticos*, Madrid, 1931, p. 40). S'il en est ainsi, ne faut-il pas reconnaître dans le mot *Cixiliani* une déformation de *Iuliani*, d'autant plus que dans des manuscrits la *Vita* écrite par Julien de Tolède commence par ces mots : *Hucusque Hildefonsus. Abhinc Iulianus ?* Le *c* de *hinc* s'agglutinant à *Iulianus*, on obtient une forme très proche de *Cixilianus.* Le premier éditeur de *BHL.* 3919, le P. Fr. Feu-Ardent († 1610), a placé la biographie sous le nom de Julien. Ensuite, c'est sous l'influence de T. Tamayo de Vargas (1588-1641) que l'attribution à Cixila a prévalu (cf. *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 538). Par ailleurs, la forme *Eladius* fait difficulté, puisque l'archevêque de Tolède de ce nom, mort en 633, est antérieur à S. Ildephonse († 667). Jadis nous avions suggéré que la *Vita* mise sous le nom de Cixila appartiendrait peut-être au groupe de documents forgés par Pelayo, évêque d'Oviedo (*Anal. Boll.*, t. LVI, p. 410 ; LX, 256-257 ; LXIV, 298). La tradition manuscrite s'oppose à cette hypothèse et indique un rédacteur appartenant à une époque antérieure. Nous espérons pouvoir reprendre ce problème dans un travail séparé.

[1] Op. c., p. 17-19.

[2] Nous suivons l'édition de Florez, qui reproduit le ms. de l'Escurial d. I. 1

Tumulus in quo sanctum eius corpusculum *usque hodie* humatum est.	Adons gisoit en la cité La sainte virge *encore en* terre (vv. 42-43).
Ante sepulchrum eius *genibus provolutus*	A *genoillons* et en plorant Devant la virge aloit orant (vv. 83-84).
Indignum iudicans ut qui sancta praeciderat polluta ultra tangeret sed coram *requirenti* munus...	Nes le coutel ne *volt il mie* Au roi rendre quant *li requist.* (vv. 188-189).
Abba praeficeretur... episcopus praeficitur.	Abbé fut ainz, evesques puis (v. 693).

Mais Gautier a eu également sous les yeux la plus ancienne Vie de S. Ildephonse, celle de Julien de Tolède (*BHL.* 3917). Pour le prouver, il suffira de mettre en regard les uns des autres les extraits que voici. Notons que la *Vita BHL.* 3919 de Cixila-Eladius ne parle pas de la durée du pontificat d'Ildephonse ni du lieu de sa sépulture.

BHL. 3917	Gautier de Coincy
Adscitus autem in pontificatum... *novem annis et duobus fere mensibus* clarus habitus fuit vitae meritis et retentatione regiminis ;... *domicilio carnis exuitur,* atque *in ecclesia beatae Leocadiae* tumulatur ad pedes sui conditus *decessoris.*	*Nuef anz touz plainz et petit plus* Fut arcevesques de Toulete ; Lors li couvint *paier la dete* *Qu'à la mort doit nostre nature.* Faite li fut sa sepouture Lez Eügene son *ancestre.* Ne volt gesir ne ne vout estre En autre lieu, ce dist sa vie, *Qu'en l'eglise* sa douce amie *Ma dame sainte Leochade* (vv. 1730-1739).

Une des caractéristiques du récit de Gautier est de mentionner non pas une mais deux apparitions de la Vierge à S. Ildephonse. La Mère de Dieu, tenant en main le traité écrit par le saint pour défendre sa virginité, vient l'en remercier ; ensuite, pendant la nuit, elle revient pour offrir à son serviteur une chasuble qu'elle a apportée du ciel. Le poète n'est pas le premier à parler de cette double visite de Marie au saint archevêque. Dans la série des *Miracula beatae Mariae Virginis,* quelques-uns, qui se lisent déjà dans des manuscrits du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle, distinguent explicitement les deux apparitions.

Mir. B. V. M., n° 590 [1]

In cuius laudem volumen insigne de eius sanctissima virginitate stilo eleganti composuit, quod et eidem sanctae Dei genitrici complacuit, ut illi ipsum librum manu tenens appareret et pro tali opere ei gratias referret... Ergo sancta Dei genitrix ei *rursum apparuit* sedens in cathedra prope altare posita.

Gautier de Coincy

La mere Dieu, la debonaire,
Aparoir se daingna a lui...
(vv. 572-573).
De sa sainte virginité
Un livre fist si biau dité...
(vv. 587-588).
De ce livre tel gré li seut
La douce dame glorïeuse...
Que devant lui une nuit vint,
Entre ses braz le livre tint,
Moult doucement l'en mercia...
(vv. 598-603).
Et tant l'ama et tant li plut
Qu'a lui *de rechief s'aparut:*
En la chaiere de s'eglise
La vit comme roïne assise.
(vv. 611-614).

C'est dans un recueil de ce genre que le poète français a trouvé son modèle [2]. Mme V.-P., qui n'a pas examiné en détail la série des *Miracula* de la Vierge relatant la vision de S. Ildephonse, rapproche du poème la *Vita S. Hildefonsi* écrite par le dominicain Rodrigue de Cerrato (*BHL.* 3921), en qui elle voit un contemporain de Gautier. « En collationnant cette *Vita* sur la version de Gautier, nous remarquons qu'elles se rappellent beaucoup. » Le mot « contemporain » n'est pas exact, car le moine de Vic-sur-Aisne écrivait durant la première moitié du XIIIe siècle, tandis que Rodrigue Cerratensis n'a composé son légendier que durant la seconde moitié de ce siècle [3]. Il n'a donc pu être connu de Gautier.

[1] *Liber de miraculis sanctae Dei Genitricis Mariae*, éd. T. F. Crane (Ithaca, 1925), p. 3-4 (= *Cornell University Studies in Romance Languages and Literature*, t. I). Les éditions plus anciennes sont énumérées par le P. Poncelet dans son *Index Miraculorum Beatae Virginis Mariae* (*Anal. Boll.*, t. XXI, p. 283).

[2] Un récit très proche du n° 590 se lit dans le n° 873 du même répertoire. A. Mussafia le connaissait d'après le ms. 819 de Leipzig, qu'il date du XIIIe siècle. Le ms. II, 2311 de Bruxelles (J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. II, 1902, p. 127-130) présente la même série de Miracles et commence par celui de S. Ildephonse. Il a été écrit au XIIe siècle. La seconde apparition de la Vierge à S. Ildephonse y est nettement indiquée : *Cui et secundo ipsa adhuc devotius honoranti apparuit* (fol. 24v). Nous espérons pouvoir classer, dans un travail postérieur, les textes du Miracle de S. Ildephonse dans les diverses séries de *Miracula* (cf. *Mir. BVM.*, n° 117).

[3] C'est vers 1270 que Rodrigue compila son recueil de Vies de saints. Voir

Nous résumerons ce premier paragraphe en disant que Gautier de Coincy a consulté trois documents : les Vies de S. Ildephonse écrites par Julien et par Cixila-Eladius et une version des *Miracula*. On objectera peut-être que c'est reconnaître à notre poète beaucoup d'érudition et supposer qu'il disposait, soit à Vic-sur-Aisne, soit à Saint-Médard, d'une bibliothèque bien fournie. Que Gautier ait lu de nombreux ouvrages, nul ne le contestera ; la suite de notre enquête ne fera que le confirmer. Que le poète ait eu la possibilité de lire plusieurs œuvres relatives à S. Ildephonse et à Ste Léocadie ne doit pas nous surprendre. En effet, dès le XIIe siècle, Herman de Laon [1], dont les écrits étaient particulièrement familiers à notre poète [2], rappelle à Barthélemy, évêque de Laon [3], que le cousin de ce dernier, le roi Alphonse le Batailleur, lui avait promis, s'il entreprenait à nouveau le voyage d'Espagne, de lui donner le corps de S. Vincent et la précieuse chasuble offerte par la Vierge [4]. Herman, à la requête de Barthélemy, se mit à la recherche du traité de S. Ildephonse sur la virginité de Marie et eut la bonne fortune d'en trouver un exemplaire à Châlons-sur-Marne [5]. Le même Herman nous apprend qu'il

Anal. Boll., t. LVI (1938), p. 362-363 ; J. Vives, *Las « Vitas sanctorum » del Cerratense*, dans *Analecta sacra Tarraconensia*, t. XXI (1949), p. 157-176.

[1] Durant les dernières années, on a beaucoup écrit sur cet auteur. On trouvera l'essentiel dans Ch. Dereine, *Odon de Tournai* (*Revue du moyen âge latin*, t. IV, 1948, p. 138-139). M. Ch. Dereine pensait devoir distinguer Herman de Laon d'Herman de Tournai. Le problème doit être examiné à nouveau, mais dès maintenant nous croyons pouvoir affirmer qu'il s'agit d'un seul et même personnage.

[2] A. P. Ducrot-Granderye, op. c., p. 156.

[3] Mort en 1151. Cf. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. VI, col. 1008-1010.

[4] J. Mabillon, *Acta Sanctorum O. S. B.*, t. II, p. 520 : *Cum dudum in Hispaniam ad videndum gloriosum regem Hildefonsum, Feliciae materterae vestrae filium, profectus, felicissimum ab eo promissum suscepissetis quod si secundo ad eum revertimini, daret vobis corpus B. Vincentii levitae et martyris, nec non et casulam pretiosissimam quam beata Dei Genitrix S. Ildefonso Toletanae civitatis archiepiscopo dederat, ob remunerationem trium libellorum quos de Virginitate sua composuerat.* Rappelons qu'Herman de Laon était allé lui-même en Espagne (*Anal. Boll.*, t. II, p. 243-246). Il voulait ramener les reliques de S. Vincent de Saragosse. Il dut se contenter de rapporter une copie de la Passion de ce saint et de celle des martyrs connus sous le nom de *Ad Sanctas Massas* (*BHL.* 1503).

[5] Cf. J. Madoz, op. c., p. 491.

a lu la *Vita S. Hildefonsi* écrite par Julien de Tolède (*BHL.* 3917) et que lui-même a composé une biographie de l'archevêque de Tolède (*BHL.* 3920). D'après celle-ci on se rend compte que le diligent chercheur qu'était Herman de Laon n'a pas seulement lu la *Vita BHL.* 3917, mais aussi celle de Cixila-Eladius, car, dans la seconde partie, il s'inspire manifestement de cette dernière [1].

A propos de la structure de son poème, on peut se demander pourquoi Gautier de Coincy a intercalé entre la vision de Ste Léocadie (vv. 1-208) et celle de la Vierge (vv. 477-712) une digression contre les Juifs et les seigneurs qui les protègent. Avec raison Mme V.-P. souligne que le *De Virginitate* était dirigé contre Jovinien et Helvidius et contre les Juifs [2]. On comprend dès lors que le poète ait rédigé contre les fils d'Israël et leurs protecteurs une sévère admonestation. La vivacité du ton prouve toutefois qu'il ne s'agit pas seulement d'un souvenir historique, mais d'un état de choses beaucoup plus proche de l'auteur. Sans vouloir faire une enquête spéciale sur ce point, nous rappellerons que Gautier de Coincy n'ignorait certainement pas qu'un siècle plus tôt, Guibert de Nogent († vers 1124) avait composé un *Tractatus de Incarnatione contra Iudaeos* [3]. Ce traité visait particulièrement le comte de Soissons, Jean, qui protégeait les Juifs dans son domaine. Guibert, dans le *De vita sua*, nous a révélé quel but il poursuivait en écrivant ce livre : *libellum quendam direxi quem contra Suessorum comitem iudaizantem pariter et haereticum ante quadriennium ferme scripseram* [4]. Le titre de Gautier : *Ci parole des rois et des contes qui sueffrent les Gius por leur avoir*, ne fait-il pas allusion au comte de Soissons ?

II. — Corps saints vénérés a Saint-Médard de Soissons.

Dans le Miracle que nous étudions, Gautier de Coincy cite à plusieurs reprises des noms de saints ; à première vue, on pourrait croire qu'il s'agit de brèves allusions sans importance, dont quelques-unes ne se justifieraient même que par les besoins de la rime. Ce n'est sûrement pas le cas dans un curieux passage

[1] A moins qu'il n'ait eu sous les yeux une copie où les deux textes étaient réunis, comme nous le voyons dans le manuscrit 47 de l'Académie d'histoire à Madrid.

[2] V. Blanco García, op. c., pp. 74, 80, 82 et passim.

[3] *P. L.*, t. CLVI, col. 489-528.

[4] G. Bourgin, *Guibert de Nogent. Histoire de sa vie* (Paris, 1907), p. 120.

où le poète a tenu à réaffirmer une tradition particulièrement chère aux moines de Saint-Médard. D'une manière discrète, mais suffisamment claire pour qui connaissait l'histoire de l'abbaye, Gautier rappelle que Louis le Pieux a fait transférer de Rome à Soissons les corps de S. Sébastien et de S. Grégoire le Grand ; c'est lui aussi qui a obtenu les reliques de S^te^ Léocadie. Ensuite, après avoir célébré les mérites de Clotaire, fondateur du monastère (vv. 1847-1863), il énumère les saints qui reposent dans les belles châsses. A côté de S. Grégoire et de S. Sébastien, on vénère la série de saints que voici :

Et s'est lez lui (Sébastien) Tyburcius,
Si est Martha et Marius
Et Abacuc et Audifaus
Et Marcelliens et Marciaux,
Et si est Abdon et Sennes,
Prothus et Jacinctus après,
Et s'est après Marianus
Et Pelagius et Maurus,
Si est sainz Marciaus et sainz Pierres...
D'autres cor sainz i ra il tanz
Ne vos saroie a dire quanz.
D'autre part a l'autre costé
Le ront açaint et acosté
Troi arcevesque a tout le mains :
C'est sainz Gildarz et sainz Romains
Et sainz Remis, ce dist l'istoire,
De Rüen fu a son tempoire
Chascuns de ces III arcevesques.
Avec aus est li bons evesques
Mes sires sainz Maarz li vieuz (vv. 1935-1957).

M^me^ V.-P. a éprouvé une réelle difficulté à commenter ce passage, et quelques-unes des identifications qu'elle propose ne peuvent être retenues[1]. De plus, elle ne s'est pas demandé pourquoi Gautier accumulait, en quelques vers, cette litanie de saints.

Pour les éclairer, nous avons reconstitué le dossier latin qui était à la disposition du poète. En voici les pièces principales.

1. *Translation des SS. Sébastien et Grégoire par Odilon* (*BHL.*7545).

Sous le règne de Louis le Pieux, en 826, Hilduin de Saint-Denis, qui était aussi abbé de Saint-Médard, obtint de Rome les reliques

[1] A savoir SS. Florian, Marianus, Maur, Pélage.

de S. Sébastien et de S. Grégoire. Cette translation, dont on trouve de nombreux échos dans les chroniques [1], fut relatée un siècle plus tard par Odilon, moine de Soissons. Il a aussi consigné de nombreux miracles advenus après 826. C'est à ce livre que Gautier se réfère quand il écrit :

As miracles eut tele alee
Que touz li monz i acouroit,
Car tant de genz i secoroit
Par leur prieres Jhesucriz
C'uns livres granz en fu escriz.
Tant eut miracles voirement
A leur saintisme avenement... (vv. 1842-1848).

Et plus loin, il ajoute :

Moult est li livres biaus et genz
Des cor sainz et de leur venue.
Li cuers de joie me remue
Por amor d'aus quant tieng leur livre (vv. 1864-1867).

C'est aussi le *Liber de translatione reliquiarum S. Sebastiani* d'Odilon qui nous donne la clef d'un passage assez inattendu sur la détresse de Soissons, passage qui s'intercale au milieu de la description de l'arrivée des reliques. Odilon, au chapitre XLII, rapporte que les habitants de la ville étaient terrifiés par une voix lugubre qui, résonnant au-dessus d'une tour, annonçait les pires malheurs. La présence des corps saints écarta ces sinistres présages et la terre, jusque-là assez stérile, produisit d'abondantes moissons. Il serait trop long de citer tout ce paragraphe (vv. 1785-1832) ; nous en donnerons seulement un bref extrait.

ODILON	GAUTIER DE COINCY
Turricula erat in eadem urbe,	Car seur la porte saint Voël [2]
orientis occiduas spectans pla-	Ert uns deables a sejor
gas, super quam spiritus ambi-	Qui estonnoit et nuit et jor
guus, cum iam noctis tetras	Toute la vile par sa voiz.
aurora coepisset umbras spar-	Souvent crioit li fel, li froiz,
gere, terribilis sententiae ter	A voiz haïe, a voiz hideuse,
ingeminatam profudit vocem di-	A voiz horrible et tenebreuse :

[1] Nous nous contenterons de renvoyer au livre de M. BONDOIS, *La translation des saints Marcellin et Pierre* (Paris, 1907), pp. 8, 39 (= *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 160), et à H. DELEHAYE, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (Bruxelles, 1934), p. 84-85.

[2] En latin *Vodoalus ;* cf. *BHL.* 8727-8728.

cens : Vae, vae, vae tibi, Suessio, Sodoma ut olim et Gomorrha, validis ignium flammis concremanda [1]...

Ve tibi, Suessio, peribis ut Sodoma. (vv. 1790-1797).

2. *Documents affirmant la présence à Soissons des reliques des SS. Tiburce, Pierre et Marcellin, Marius, Marthe, Audifax et Abacuc, Onésime, Meresma et Léocadie, Marien, Pélage et Maure, Florian et ses six frères, Gildard, Serenus, Remi.*

A. Interpolation dans l'*Histoire des fils de Louis le Pieux* par Nithard.

Une des plus anciennes mentions, sinon la plus ancienne, de ce groupe de reliques, dont s'enorgueillissait l'abbaye de Saint-Médard, se trouve dans l'unique manuscrit qui nous a conservé l'œuvre de Nithard : Paris, lat. 9768. Cet historien raconte au livre III qu'après la bataille de Fontenoy (25 juin 841), Charles le Chauve et Louis, vainqueurs de leur frère Lothaire, ne surent pas exploiter leur victoire. Devant une situation qui pouvait devenir dangereuse, Charles et Louis décidèrent de se rencontrer à Langres. En route, Charles passa par Soissons : *Cumque Suessonicam peteret urbem, monachi de sancto Medardo occurrerunt illi, deprecantes ut corpora sanctorum Medardi, Sebastiani, Gregorii, Tiburcii, Petri et Marcellini, Marii, Marthe, Audifax et Abacuc, Honesimi, Meresme et Leocadie in basilicam ubi nunc quiescunt et iam tunc maxima ex parte aedificata erat, transferret. Quibus acquiescens, inibi mansit et, uti postulaverant, beatorum corpora propriis humeris cum omni veneratione transtulit ; insuper et villam quae Bernacha dicitur rebus eiusdem ecclesiae per aedictum addidit* [2].

Ce passage porte les traces de plusieurs manipulations [3]. Tout

[1] *P.L.*, t. CXXXII, col. 614. Quelques textes, dont nous parlons plus bas (*BHL.* 7546, 7547), reprennent et résument le même épisode. Ils y joignent de petites hymnes destinées à commémorer l'arrivée des reliques et les bienfaits qu'elles conférèrent au pays. Au sujet de la crypte de Saint-Médard et des autres monuments élevés au IX^e^ siècle, voir J. Hubert, *L'architecture religieuse du haut moyen âge en France* (Paris, 1952), p. 67.

[2] Éd. Ph. Lauer, p. 86-88 ; cf. E. Müller, *Nithardi historiarum libri IIII*, ed. 3 (Hanovre, 1907), p. 30-31 (= *Script. rer. germanicarum in usum scholarum*).

[3] L'étude la plus complète de ce problème critique est encore celle d'Ernst Müller, *Die Nithard-Interpolation und die Urkunden- und Legendenfälschun-*

récemment, M. G. Tessier a tâché de démêler ce que nous pouvions en retenir [1]. Sans reprendre son exposé, nous remarquerons que les noms qui suivent celui de S. Sébastien, récrits sur un grattage, sont sûrement ajoutés. En outre, toujours dans l'unique manuscrit 9768, une main postérieure a enrichi encore de nouveaux noms cette liste de corps saints : *Mariani, Pelagi et Mauri, Floriani cum sex fratribus suis, Gildardi, Sereni et domni Remigii.*

Le ou les faussaires, qui se cachent derrière ces remaniements successifs, ont voulu faire admettre que le monastère de Saint-Médard possédait une incomparable collection de reliques ; que Charles le Chauve, en 841, avait lui-même présidé à la mise en place de tous ces corps saints et, enfin, que l'abbaye était bien la propriétaire de la villa de Berny.

Les historiens qui se sont intéressés à cette interpolation ont surtout étudié le problème critique, sans chercher à identifier les saints qui sont cités. Nous voudrions montrer, par l'analyse d'un groupe de textes, comment les moines de Saint-Médard ont orchestré ce bref passage, si bien qu'il n'est pas surprenant qu'au XIII^e siècle Gautier en ait perçu les échos encore très sonores. Nous tâcherons, grâce à ces textes, d'identifier tous les noms, dont quelques-uns font difficulté.

B. Translation des SS. Tiburce, Marcellin et Pierre, Marcellien et Marc, Prote et Hyacinthe, Marius et Marthe, Audifax et Abacuc, Abdon et Sennen (*BHL.* 8286) [2].

Ce pauvre factum, qui démarque la *Translatio Marcellini, Petri et sociorum* d'Éginhard (*BHL.* 5233), n'a pas été composé par

gen im St. Medardus-Kloster bei Soissons, dans *Neues Archiv*, t. XXXIV (1909), p. 681-722. Ph. Lauer résume clairement l'état de la question dans son édition de Nithard (= *Les classiques de l'histoire de France au moyen âge*, t. VII, Paris, 1926), p. 87-89. Voir aussi F. Lot et L. Halphen, *Le règne de Charles le Chauve* (Paris, 1909), p. 41-42 (= *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 175).

[1] *Un diplôme inédit de Charles le Chauve pour Saint-Médard de Soissons*, dans *Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1948-1950, p. 75-90.

[2] Voici le lemma du manuscrit Ottoboni 811, qui semble bien provenir de Saint-Médard de Soissons et date du XI^e siècle : *De adventu et susceptione corporum ss. mm. Tyburtii, Marcelini et Petri, Marcelliani et Marci, Proti et Iacincti, Marii et Marthae, Audifax et Abacuc, Abdonis et Sennis* (*Catal. Lat. Vatic.*, p. 431).

Odilon de Saint-Médard [1]. Il date du XI^e siècle et trahit un scribe de cette abbaye. E. Müller suggère de reconnaître dans le rédacteur l'auteur du remaniement de Nithard [2]. Quoi qu'il en soit, la *Translatio* devait expliquer comment ce groupe de martyrs des catacombes avait pris le chemin de la Gaule.

C. Les *Miracula SS. Sebastiani et Gregorii Suessionensia* [3] contiennent un paragraphe qui amplifie le passage interpolé de Nithard et décrivent la cérémonie de l'élévation des reliques. Nous en connaissons plusieurs recensions, dont voici le résumé. En 841, Charles le Chauve se rend à Langres, accompagné d'une suite importante d'évêques et de grands du royaume. Les moines de Saint-Médard viennent à sa rencontre et le prient de rehausser de sa présence la cérémonie. Il accepte, et un cortège imposant se forme. Charles, entouré des évêques de Sens, Orléans, Noyon, porte les reliques des SS. Sébastien et Grégoire. Les évêques de Reims, Soissons, Trèves et Verdun portent les SS. Médard et Gildard. Avant de continuer sa route, Charles accorde à l'abbaye différents domaines et, par un édit spécial, la villa de Berny. La présence des reliques a été une bénédiction pour toute la région, infestée auparavant de bêtes nuisibles.

Comme on le voit, ces diverses recensions délayent le paragraphe interpolé de Nithard. Une des versions est particulièrement digne d'attention, car elle ne se contente pas de signaler les principales reliques, celles des SS. Sébastien, Grégoire, Médard et Gildard, mais elle présente une liste qui est très voisine de l'interpolation de Nithard :

Corpora sanctorum martyrum, confessorum ac virginum in crypta requiescentia, scilicet Sebastiani, Tiburtii, mille martyris (sic), *Petri, Marcellini, Mariani, Pelagii, Mauri, Proti, Iacincti, Abdonis et Sennis, Marci et Marcelliani, Marii, Marthae, Audifax et Abbacuc, Floriani cum VII^tem fratribus suis, Gregorii, Sereni, Onesimi,*

[1] M. Bondois, op. c., p. 42 ; J. Dauverné, *L'abbaye de Saint-Médard de Soissons* (nous ne connaissons que le résumé de ce travail, paru dans *Positions des thèses* de l'École des Chartes, 1907, p. 57-69) ; G. Bourgin, *La commune de Soissons et le groupe communal soissonnais* (Paris, 1908), p. XII (= *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 167).

[2] Op. c., p. 716 : « Da liegt die Vermutung nahe, in dem Verfasser der letzteren (*Translatio*) den Verfälscher des Nithard-Textes zu erblicken ».

[3] *BHL.* 7546-7547.

Medardi, Gildardi, Romani, Remigii, Leocadiae et Medrismae et aliorum plurimorum sanctorum veneratione digna... [1].

D. Légende liturgique en l'honneur de toutes les reliques de l'abbaye.

Un beau manuscrit du XIe siècle, conservé dans le fonds de la Reine au Vatican, nº 1864 [2], présente au folio 1 le lemma : *Incipit relatio translationis sanctorum hic quiescentium*, somptueusement transcrit dans un encadrement enluminé. Suivent douze courtes leçons, dont nous donnons plus bas le texte [3]. A première vue, elles pourraient paraître dénuées d'intérêt ; en fait, elles commémorent un événement d'une grande importance pour l'histoire du temporel de l'abbaye de Saint-Médard. En 887, Charles le Gros donna à cette abbaye le domaine de Donchery sur la Meuse [4]. Située à une grande distance de Soissons, cette villa était menacée d'être enlevée aux moines. C'est ce qui arriva durant la première moitié du XIe siècle. Le roi de France Henri Ier voyait avec inquiétude s'accroître la puissance d'Eudes II, comte de Blois, qui s'était implanté en Bourgogne. Il eut une entrevue avec l'empereur Conrad, qui lui aussi désirait affaiblir ce dangereux voisin. Nous n'avons pas ici à retracer les diverses phases du conflit [5], mais, en 1037, Eudes fut tué dans une bataille où le duc de Lotharingie, Gozelon († 1044) [6], luttait pour l'empereur. C'est pendant cette période troublée que Gozelon s'appropria Donchery. Il était difficile de demander à Henri Ier de faire rendre par le duc de Lotharingie le bien usurpé. Les moines organisèrent alors une solennelle manifestation. En signe de deuil, ils déposèrent sur le sol les châsses contenant les reliques : *Deponuntur corpora sanctorum de suis sacris cubilibus, ad nudum terrę prosternuntur*

[1] *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 180.

[2] *Catal. Lat. Vatic.*, p. 408-409. Ce manuscrit provient de Saint-Médard de Soissons.

[3] Le P. Poncelet s'était contenté de signaler les noms de saints mentionnés dans les leçons.

[4] Diplôme du 23 juin 885 (*M. G.*, Dipl. regum Germaniae ex stirpe Karolinorum, t. II, p. 264-265). P. Fr. Kehr se range à l'avis d'E. Müller (op. c., p. 695), qui ne partageait pas les soupçons de Mühlbacher au sujet de ce diplôme.

[5] Cf. R. Poupardin, *Le royaume de Bourgogne* (Paris, 1907), p. 160-171 (= *Bibliothèque de l'École des hautes Études*, fasc. 163).

[6] Cf. *Biographie nationale de Belgique*, t. VIII, col. 151-154.

cum singultu cordis et gemitibus [1]. Elles y restèrent jusqu'au jour où justice leur fut rendue. Gozelon, étant allé à Nimègue pour les fêtes de Pâques, eut une vision. Les SS. Sébastien, Grégoire, Médard et Gildard lui apparurent et lui reprochèrent sa conduite. S. Sébastien, s'emparant de la lance du duc, l'en frappa. Celui-ci se réveilla perdant son sang en abondance. Comme on le devine, après cet avertissement céleste, Donchery retourna à ses légitimes propriétaires.

Le récit de la vision est rapporté dans le *Miraculum* de S. Sébastien *BHL.* 7548-7549. Mais les moines, pour donner plus de diffusion à cette victoire du droit, instituèrent une fête et composèrent douze leçons pour l'office liturgique. Après avoir commémoré la restitution de Donchery (leçons II et III), ils passent en revue les reliques de tous les protecteurs du monastère [2]. Les remerciements adressés à S. Sébastien ne s'expliquent que dans le cadre des événements que nous venons de résumer. Quant aux autres saints mentionnés dans les leçons suivantes, ils sont, à quelques exceptions près, les mêmes que ceux que nous avons rencontrés plus haut. Les voici, groupés d'après leur origine.

Saints provenant des cimetières romains : Sébastien, Laurent, Tiburce, Marcellin et Pierre, Fabien, Calixte, Abdon et Sennen, Marius, Marthe, Audifax, Abacuc, Marcellien et Marc, Grégoire le Grand.

Saints de Gaule : Médard, Gildard, Remi de Rouen, Onésime de Soissons, Serenus.

Saints de Maurétanie : Marien, Maure et Pélage, Florian et ses six frères.

Enfin, un saint oriental : Christophe.

Mise en regard des listes fournies soit par l'interpolation de Nithard, soit par l'auteur des *Miracula*, celle de l'office présente

[1] Voir plus loin, p. 126.

[2] Dans les *Monumenta Germaniae* (*SS.*, t. XV, p. 770), G. Waitz avait remarqué que les premiers paragraphes (*BHL.* 7548) se distinguaient nettement des suivants (*BHL.* 7549), et dans la *BHL.* on avait enregistré cette remarque en signalant que *BHL.* 7548 était un *Initium postea additum.* Il faudrait examiner la tradition manuscrite pour déterminer comment les deux pièces ont été parfois unies. Le texte de l'office montre que *BHL.* 7548 faisait partie des leçons ; dans la suite, il en a été détaché pour servir d'introduction à *BHL.* 7549, qui raconte plus en détail l'intervention miraculeuse de S. Sébastien contre Gozelon.

les variantes que voici : elle ajoute S. Laurent, S. Fabien, S. Calixte, S. Christophe ; elle omet S. Romain et les Stes Léocadie et Mederasma.

On voit dans quel sens il faut entendre ici le mot *Translatio*. Il signifie la solennelle remise en place des reliques déposées sur le sol. Une fête, destinée à commémorer ces événements, fut instituée et fixée au 20 avril : *Sanctorum corporum, quae per annum humi prostrata iacuerant, relevatio et glorificatio* [1].

De son côté, Gautier de Coincy a tenu à rappeler l'intérêt que les moines de Saint-Médard portaient à la villa de Donchery. Il relate que l'abbé Raoul avait une vénération particulière pour les reliques du monastère et qu'entre autres actions mémorables il transporta à Donchery les ossements de S. Onésime :

> Saint Onésime l'ancïen
> Qui fut evesques de Soissons
> A Doncheri as gros poissons
> Porter refist a moult grant joie (vv. 2000-2003).

Les moines de Saint-Médard ont gardé un souvenir tout spécial de ce saint évêque de Soissons, fêté le 12 mai [2]. La courte mention de Gautier de Coincy mérite d'être relevée, car elle constitue le plus ancien témoignage d'un transfert de reliques de S. Onésime à Donchery [3]. Nous n'oserions affirmer qu'elle ait eu lieu sous l'abbatiat de Raoul [4], mais il est certain que le culte du saint évêque s'est maintenu à Donchery.

[1] *Act. SS.*, Mart. t. II, p. 127. Le P. Henschenius avait eu connaissance du texte de l'office et il en avait fait prendre une copie, dont un fragment subsiste (Bibliothèque des Bollandistes, ms. 881). Il se proposait en effet de l'éditer : « Quae alibi integra erunt edenda » (ibid., p. 128).

[2] Cf. *BHL.* 6333. Cette *Vita* n'est pas ancienne ; l'auteur avoue que, soit négligence de ses prédécesseurs, soit disparition des documents, il ne dispose que d'une très maigre information. Nous ne serions pas surpris que ce texte ait été composé au XIe siècle et fasse partie de la série de pièces que nous venons d'analyser. Le premier et le dernier paragraphe dénotent un écrivain proche parent de celui qui a écrit les leçons de l'office.

[3] Nos prédécesseurs n'ont connu le transfert de reliques de S. Onésime à Donchery que par une allusion du *Gallia christiana* (t. III[1], 1656, p. 1042 ; t. IX[2], 1751, col. 334). Ils ajoutaient « cuius (translationis) alibi nullum vestigium reperimus » (*Act. SS.*, Mai t. III, p. 204). Nous verrons plus bas d'où les frères de Sainte-Marthe tenaient leur information.

[4] En effet, le texte de Gautier de Coincy présente des variantes qui trahissent une grande incertitude. Au lieu de : *Raous eut non, si con je truis*, des manuscrits portent : *Hamentevoir (sic) son non ne puis*, ou bien : *Mes son non*

Un martyrologe rémois annonce, le 30 décembre : *Suessionis, translatio corporis sancti Onesimi episcopi et confessoris* [1]. S'agit-il de la translation qui nous occupe? Le mot *Suessionis* semble s'y opposer. L'historien Guillaume Marlot, O. S. B. (1596-1667), qui a connu cette commémoraison, ajoute : « Toutefois une partie notable de ce saint confesseur est gardée au prieuré de Donchery en une châsse élevée sur le grand autel [2] ». Un auteur du XVIII[e] siècle écrit dans sa notice consacrée à Donchery : « Il y a, à très peu de distance, une fontaine de dévotion. C'est une ancienne tradition que, quand la châsse de saint Onézime, patron de cette ville, fut rapportée de S. Médard de Soissons, où elle avoit été mise en dépôt, ceux qui la portoient, épuisés de soif et de fatigue, la posèrent dans l'endroit où est actuellement cette fontaine, qui parut aussi-tôt pour soulager la soif de ceux qui portoient la châsse et de ceux qui la suivoient [3] ». On remarquera les mots : « Quand la châsse ... fut rapportée » ; ne s'accordent-ils pas avec le vers de Gautier : « Porter refist a moult grand joie »? Malheureusement, l'auteur anonyme ne dit pas où il a puisé ses renseignements.

E. *Prosa translationis sanctorum in monasterio sancti Medardi quiescentium.*

Le 28 août 1665, le P. Ildephonse Vrayet [4], moine de l'abbaye

emembrer ne puis. Impossible de dire quelle est la meilleure version. Il n'est donc pas sûr que la translation eut lieu au temps d'un abbé Raoul. A supposer que cette dernière hypothèse soit exacte, il faut choisir entre trois abbés de ce nom. M[me] Vilamo-Pentti propose de reconnaître, dans cet abbé Raoul, l'archevêque de Bourges (840-866) qui, d'après une tradition répandue au moyen âge, aurait été d'abord religieux à Saint-Médard. Henschenius (*Act. SS.*, Iun. t. IV, p. 117-119) et Mabillon (*Act. SS. O. S. B.*, t. IV, 2, p. 167) ont montré l'inconsistance de cette affirmation (cf. A. M. Zimmermann, *Kalendarium benedictinum*, t. II, 1934, p. 345-346). Laissant de côté le Rodulfus II du X[e] siècle, nous inclinerions à croire qu'il s'agit de Raoul III, du début du XII[e] siècle (cf. *Gallia christiana*, t. c., col. 415).

[1] Sollerius, *Martyrologium Usuardi monachi* (Anvers, 1714), p. 777.

[2] *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. I (Reims, 1843), p. 218. Marlot ne cite aucune source. Les auteurs du *Gallia christiana* reproduisent Marlot.

[3] *Nouvelles recherches sur la France*, t. I (Paris, 1766), p. 355. L'auteur de cet ouvrage anonyme est L.-T. Hérissant.

[4] Mort le 2 novembre 1675 ; cf. U. Berlière et A. Dubourg, *Nouveau supplément à l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, t. II (Maredsous, 1931), p. 277. Il avait préparé une histoire de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, qui n'a pas été publiée.

de Saint-Pierre de Corbie, envoyait au P. Henschenius divers renseignements : « Ce pendant je vous envoye le catalogue des corps saints et des saintes reliques dont jouyssoit ce monastère auparavant la ruine d'iceluy par les heretiques l'an 1567 ; en iceluy vous y trouverez la prose des dites reliques composée par l'abbé Hilduin il y a plus de 800 ans [1]. » Ce n'est sûrement pas l'abbé Hilduin qui a composé cette « prose ». Remonte-t-elle au XI[e] siècle et fait-elle partie du dossier que nous venons d'analyser ? Nous n'oserions l'affirmer ; mais elle trahit les mêmes préoccupations que les autres documents étudiés ci-dessus : revendiquer pour l'abbaye de Saint-Médard les reliques mentionnées dans l'interpolation de Nithard, dans les *Miracula* et dans l'office ; honorer la mémoire de Clotaire et de Louis le Pieux. Elle n'apporte guère d'éclaircissement sur les saints vénérés à Soissons.

PROSA TRANSLATIONIS SANCTORUM
IN MONASTERIO SANCTI MEDARDI QUIESCENTIUM [2]

Nectar sacrum summi Patris
Mentes clarescat in antris
Sempiterna sophia.
In laude Christi regnantis
Consurgat devotae gentis
Suessio regia.

Clotarius [3] rex insitor
Legis est huius fundator
Regalis abbatiae,
Ornavit quam vitae Dator
Et humanorum Redemptor
Sacratorum acie.

Laetatur haec Christi dente [4],
Crucis et coronae parte,
Sanguine patet aperte
Istuc affluentibus,
Almae Virginis de lacte
Sudarioque Baptistae
Petrique Pauli capite
De eorum crinibus.

Veneremur nunc Medardum
Patronos quorum Gildardum
Hic iacent corpora.
Stephani genu et Abdon,

[1] Bibliothèque des Bollandistes, ms. 66, fol. 34.

[2] Aucun des répertoires d'*incipit* que nous avons pu consulter ne signale cette prose. Nous la transcrivons d'après la copie envoyée au P. Henschenius par le P. I. Vrayet. Cette copie défectueuse présente un texte dont quelques passages sont douteux et plusieurs vers boiteux. Outre la série des saints étudiée plus haut, l'hymne mentionne d'autres noms, qu'il est facile d'identifier.

[3] Clotaire I[er], roi de Soissons, mort en 561. Nombreux sont les textes hagiographiques compilés à Saint-Médard qui tiennent à rappeler que ce roi fut le fondateur et le protecteur de l'abbaye.

[4] Les moines se targuaient de posséder une dent du Christ ; Guibert de Nogent s'éleva contre cette prétention dans son célèbre *De pignoribus sanctorum*, composé vers 1119 (cf. G. BOURGIN, *Guibert de Nogent*, p. XX).

Sennen, Marcum et Hyacintum
Tu iugiter honora,

Florianum cum fratribus
Septem, Maurum cum duobus
Innocentium teneris,
Onesimum, Remigium,
Serenum quoque, Marium,
Virgam sacri generis.

Venerare Marcellinum,
Prothum et Marcellianum,
Audifac et Abacuc.
Lauro triumphi nitescunt,
Lare regali quiescunt
Necnon Romani caput.

Laurentii per te certa
Et Iacobi Minoris,
Andreae cum tota Martha
Qui sunt magni decoris.
Iugem reddit laude<m> ista
Sanctorum reliquiis,
Quorum Petrus exorcista
Fit particeps candoris.

Aedes nostra Tiburcio
Gaudetque Pelagio,
Mariano comite.
Tantorum intercessio
Nos collocet palatio
In sanctorum tramite.

Athleta Sebastiano
Haec micat, ut Summi dono
Casa fulsit Spiritus,
Cum Gregorio superno
Pontifice quorum sono
Vox emissa caelitus.

Tu preceris Agatham
Et beatam Medrismam,
Benedictum et Annam
Quibus candet regia.
Ornatur Christophoro
Fulgenti puero,
Quem pertulit procero
Prorsus Leocadia.

Veneremur laude multa
Deum nobis face tanta
Qui coruscat famulis ;
Prece visitemus ista
Qua professi sumus ita
Concinendo populis.

Rex aeternus Persas, Medos
Cum Romanis, Graecis Indos
Atque Galatas nitidos
Cumulavit in ista.
Eos tenemur laudare,
Spe devota visitare,
Ut nobis parent regnare
Cum superno Sacrista.

Summo gratulemur dono
Pii Ludovici digno
Regnantis in Gallia
Et precante Hilduino
Eius praesule sereno
Solerti familia.

Nostras ergo, Pater summe,
Noxas virtute perime,
Azil[i]um confer animae
Te poscenti veniam
Totaque mente servire
Sanctis aeternumque abire
Paradisum, introire
Dona per facetiam.

In Illo vivamus iuste,
Qui in cruce fossus fuste
Fuit salute pia.
Sic et eodem laetari
Cum angelis regno pari
In caelesti patria.

Amen dicant omnia !

3. *Translation des SS. Gildard, Romain et Remi, évêques de Rouen.*

Le P. Albert Poncelet a publié dans nos *Analecta* la *Relatio qualiter sacratissimum beatissimi corpus Gildardi a Rotomago delatum et in basilica venerabilis fratris eius Suessa civitate condigno*

honore tumulatum est[1]. Ce texte fait partie de l'ensemble de pièces hagiographiques que les moines de Saint-Médard ont composées au XI^e siècle pour accréditer les reliques qu'ils avaient rassemblées. L'écrivain anonyme commence par rappeler la translation des SS. Sébastien et Grégoire ; ensuite, il fait l'éloge de Charles le Chauve, qui aimait, dit-il, à séjourner dans l'abbaye. Vers l'année 841, la communauté, qui s'apprêtait à fêter S. Médard, demanda au prince d'envoyer à Rouen une délégation en vue de solliciter le don des reliques de S. Gildard, lequel, d'après la légende, était le frère de S. Médard. Charles le Chauve ayant donné son assentiment, les envoyés se rendirent à Rouen. Il fut décidé qu'ils emporteraient tous les ossements sauf le crâne, qui resterait à Rouen. Ils demandèrent en compensation la tête de S. Romain et le corps de S. Remi. C'est avec ce trésor qu'ils revinrent à Soissons le 16 juin ou peut-être le 17, car chaque année on célébrait à cette date l'anniversaire de l'*Adventus reliquiarum* des trois évêques de Rouen[2].

Notre travail avait surtout pour but de montrer que l'œuvre de Gautier de Coincy mérite d'être illustrée par l'étude des sources. Guidés par les renseignements recueillis au cours de notre enquête, nous voyons combien les fastes de l'abbaye de Saint-Médard étaient présents à sa mémoire et comment, dans des vers en apparence assez vides, il réussit à commémorer les événements principaux de l'histoire du monastère[3].

B. DE GAIFFIER.

[1] *BHL.* 3540 ; cf. E. MÜLLER, op. c., p. 712-713.

[2] Nous empruntons ce renseignement à un calendrier manuscrit (bibliothèque des Bollandistes, ms. 100, fol. 283^v) : *Tabula festorum particularium regalis monasterii S. Medardi Suessionis:* 17 juin, *Adventus corporum SS. Gildardi, Remigii et Romani, Semid.* Cet humble fragment, transcrit au XVII^e siècle, avait sans doute été transmis aux Bollandistes par le P. Vrayet.

[3] Du point de vue hagiographique, il resterait à commenter quelques noms de saints cités de-ci de-là par le poète. En général, M^me V.-P. les a correctement identifiés, mais sans rechercher le motif qui a déterminé l'écrivain à choisir tel nom de préférence à tel autre Par exemple, au v. 1444, Gautier parle de Saint Nicholas de Wederoles. Des documents du XIII^e siècle signalent *Capellania beati Nicholai de Wederoles.* C'est à ce sanctuaire que Gautier fait allusion. Cf. Aug. MATTON, *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne* (Paris, 1871), p. 97.

APPENDICE

A PROPOS DES RELIQUES CONSERVÉES A SAINT-MÉDARD DE SOISSONS

I. — Identification de quelques saints peu connus.

La série de textes que nous venons d'analyser présente des saints obscurs, sur lesquels nous avons tâché de réunir ici quelques renseignements. Les uns ont déjà été étudiés dans les *Acta Sanctorum ;* les autres, postérieurs au 10 novembre, n'ont guère retenu l'attention des historiens.

1. *SS. Marianus, Maurus et Pelagius, Florianus cum sex fratribus.*

Nos prédécesseurs ont rencontré les trois premiers noms à la date du 3 novembre dans un manuscrit d'Usuard, signalé par Du Sollier : *Eodem die Magubio, civitate Mauritaniae, passio sanctorum Mariani, Pelagiae et Mauri* [1]. Ils constataient : « Testatur Sollerius hosce martyres sic iunctos sibi esse ignotos. Neque nos in eorum notitiam pervenire potuimus. Quare simpliciter eorum nomina hic consignata voluimus [2]. » Ernst Müller de son côté avait laissé le problème sans réponse [3].

Le texte des Leçons indique clairement que tout le groupe *Marianus, Maurus et Pelagius, Florianus cum sex fratribus* était rattaché à la Maurétanie : *Post hos* (Sébastien et Tiburce), *Marianus, Pelagius et Maurus, Florianus quoque cum sex fratribus suis. Hi numero decem instructissimi divini prælii bellatores, praetexta martyrii pariter induti, in civitate Mauritanie Agubia coronati, tropheum certaminis sui gloriosum ad regem glorię cum palma victorię fortiter reportaverunt.*

Il montre également que l'*Auctarium Usuardi* dépend d'une source apparentée à celle de l'office. Le scribe aura lu *magubia* au lieu de *in agubia.*

Le nom des trois premiers martyrs se lit en outre dans le calendrier d'un missel de Saint-Denis (Paris, ms. lat. 9436, XI^e^ siècle)

[1] Sollerius, *Martyrologium Usuardi monachi*, p. 649.

[2] *Act. SS.*, Nov. t. I (1887), p. 605.

[3] « Betreffs der Heiligen Meresma bis Florianus können wir uns kurz fassen. Während ich die erstere überhaupt nicht nachzuweisen vermag, ist es bei Marianus, Pelagius und Maurus fraglich, welche von den verschiedenen gleichnamigen Personen gemeint sind » (op. c., p. 711).

et dans celui d'un missel de Soissons (Paris, ms. lat. 15614, XII^e siècle), à la date du 3 novembre [1].

Nous pouvons maintenant identifier les saints cités par Gautier de Coincy :

> Et s'est aprés Marianus
> Et Pelagius et Maurus (vv. 1941-1942).

Nous savons aussi de quel S. Florien il faisait mention :

> Porter en fist vers Vilegruis,
> Si con je truis, saint Florïen (vv. 1998-1999).

Mais deux problèmes restent sans solution : quels sont ces martyrs de Maurétanie et à quoi se réfère le poète, quand il parle d'une translation de S. Florian à « Vilegruis » ?

2. *S^te Medrisma ou Mederasma?*

Le texte interpolé de Nithard et une recension des *Miracula Sebastiani*, *BHL.* 7547, mentionnent, unie à S^te Léocadie, S^te Medrisma : *Meresme et Leocadie* (Nithard) ; *Leocadiae et Medrismae* (*BHL.* 7547). Rien dans la légende de S^te Léocadie ne rappelle S^te Medrisma. Le martyrologe de Raban Maur, compilé entre 842 et 854, annonce cette sainte au 22 novembre : *Eodem die sanctae Mederasmae virginis* [2]. Les *Litaniae carolinae* de Soissons et celles dites de

[1] *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 714. M^lle M.-Th. d'Alverny a bien voulu vérifier pour nous ces deux manuscrits. Le calendrier du missel de Saint-Denis annonce : *Hucberti episcopi. Mariani, Pelagii mart.* (fol. 4^v) ; celui de Soissons : *Mariani, Pelagii, Mauri* (fol. 288). Il semble bien qu'à Saint-Médard, les moines célébraient séparément la fête de S. Florian et de ses frères martyrs. Dans la lettre déjà citée, le P. I. Vrayet écrit : « Je finiray la présente en suppliant bien umblement vos RR. de me faire scavoir si elles ont trouvé quelque chose des Vies de sainte Medrisma, sœre de Saint Medard le XXI (sic) de novembre ; S. Florian et ses six frères le XI may, Marian, Pelage et Maur martyrs en la cité d'Agubie en la Mauritanie, le 3^e novembre ; car on n'a pas encore pu rencontrer de leurs gestes pour en composer les lectures ». Ces quelques mots montrent qu'à Soissons même, les renseignements étaient difficiles à trouver. Ils nous prouvent aussi que S. Florian et ses six frères, séparés du groupe Marian, Pélage et Maur, étaient fêtés le 11 mai. D'après la *Tabula Festorum particularium regalis monasterii S. Medardi* (voir plus haut, p. 119, note 2), S. Florian était commémoré le 30 août : *Floriani et eius fratrum, martyr., dup. 3 ord.*

[2] *P. L.*, t. CX, col. 1180. Les deux manuscrits de Saint-Gall, n^os 457 et 458, qui sont du IX^e-X^e siècle, contiennent la mention : *Eodem die sanctae Mederasmae virginis.* Nous remercions M. L. Kern, qui a eu l'obligeance de faire la vérification sur les manuscrits. La recension d'Usuard conservée sous le n° 513 du fonds de la Reine de Suède au Vatican (cf. *Anal. Boll.*, t. LXX, p. 271) inscrit au 22 novembre : *Eodem die sanctae Medrismae virg.*

Charles le Chauve la nomment *Medrisma* [1]. Dans ce dernier document *Medrisma* est invoquée presque immédiatement après *Leuchadia*. Le missel de Soissons du XII^e siècle (Paris, ms. lat. 15614) a inscrit S^te Medrisma dans les litanies du samedi saint après S^te Léocadie [2]. Les mentions postérieures n'apportent guère d'éclaircissement [3] et ne font parfois que défigurer le nom [4]. Une liste des fêtes particulières à l'abbaye de Soissons [5] ajoute une précision, le 24 novembre : *Medrismae virginis, sororis S. Medardi.* Ce dernier renseignement est sans doute sans valeur [6]. Il montrerait plutôt que les moines de Saint-Médard ne connaissaient rien de précis sur la sainte et que, suivant une loi de l'évolution de la légende, ils l'ont arbitrairement apparentée à S. Médard, dont ils avaient déjà fait le frère de S. Gildard.

3. *S. Serenus.*

Les quelques mots consacrés à ce saint par la XI^e Leçon ne permettent pas de l'identifier avec certitude. Il s'agit vraisemblablement de S. Serein de Chantemerle, honoré le 2 octobre [7]. Il apparaît pour la première fois dans le martyrologe d'Usuard : *Ipso die, sancti Sereni confessoris* [8]. Dans le récit de la translation des reliques de S. Sébastien à Soissons (*BHL.* 7545), Odilon signale

[1] M. Coens, *Anciennes litanies des saints*, dans *Anal. Boll.*, t. LXII (1944), pp. 134, 143, 148. Sur l'origine du nom, voir E. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, t. I (Bonn, 1900), col. 1111. Il apparaît une fois dans le polyptyque d'Irminon (éd. A. Longnon, pp. XXIV, 143).

[2] *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 722 ; V. Leroquais, *Les sacramentaires et les missels manuscrits*, t. I, p. 200.

[3] Whytford, en 1526, écrit dans son *Martiloge in Englysshe* (éd. F. Procter et E. S. Dewick dans *Henry Bradshaw Society*, t. III, Londres, 1893, p. 182) : « the feest also of saynt Medrysyne a virgyn, moche gloryous in myracles » ; l'édition du martyrologe de Bède, publiée à Bâle en 1563 et reproduite à Anvers en 1564 (*Martyrologium venerabilis Bedae presbyteri*, p. 147), contient la notice : *Item sanctae Mederasmae virginis.*

[4] Par exemple : *Suasionis depositio sanctae Indetrisinae virg.* Cette notice, extraite « ex vetustissimo monasterii Patrum Benedictinorum sancti Sabini seu Savini de Levitania in montibus Pyreneis in agro Tarbiensi martyrologio manuscripto ab hinc circiter CCCC annis exarato in pergameno », fut publiée par Du Saussay, qui écrit dans la marge : « rectius *Medrisinae* » (*Martyrologium Gallicanum*, t. II, Paris, 1637, p. 1250).

[5] Voir plus haut, p. 119, note 2.

[6] Le P. I. Vrayet, dans sa lettre citée plus haut, se faisait aussi l'écho de cette tradition. Cf. Abbé L.-V. Pécheur, *Annales du diocèse de Soissons*, t. V, p. 51 ; E. Müller, op. c., p. 711.

[7] Cf. *BHL.* 7592-7594.

[8] Sollerius, *Martyrologium Usuardi monachi*, p. 572-573.

un miracle qui a eu lieu à *Cella S. Sereni*, au diocèse de Troyes. A la suite de cet épisode, il semble bien que les moines de Soissons s'intéressèrent à S. Serenus et ceux de La Celle à S. Sébastien. En effet, l'auteur de la Vie fabuleuse de S. Serenus (*BHL.* 7592-7594) a imaginé tout un ensemble de faits qui mettent en relation les deux sanctuaires [1].

II. — Translation de Ste Léocadie a Soissons.

On peut se demander depuis quand les reliques de Ste Léocadie reposaient à l'abbaye de Saint-Médard. Aucun texte ne relate leur transfert de Tolède à Soissons. Le nom apparaît dans l'interpolation de Nithard et dans la recension des *Miracula* du manuscrit 13091 de la Nationale à Paris. Gautier de Coincy, qui témoigne d'une telle piété à l'égard de la martyre de Tolède, ne semble connaître aucune source précise au sujet des reliques. D'après une tradition assez incertaine, ce serait Louis le Pieux qui aurait fait cadeau de ces ossements au monastère. Après avoir rappelé la destruction de Tolède, le poète dit que les « princes de France » se partagèrent les reliques de la capitale wisigothique :

> La virge (Ste Léocadie) eut Loëis li Pius,
> Li fiz au bon roi Charlemainne (vv. 1756-1757).

Et plus loin, il reporte sur ce souverain l'honneur d'avoir donné à Soissons les SS. Sébastien, Grégoire et Léocadie (vv. 1768-1774).

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire des reliques de Ste Léocadie. Nous nous contenterons de noter que ce transfert durant la première moitié du IXe siècle ne paraît guère historique. Au temps où l'auteur de la *Vita BHL.* 1399 rédigeait sa biographie de S. Ildephonse, les reliques étaient encore à Tolède [2] ; quand, en 858, Usuard passe par cette ville, il en mentionne la patronne : *quod ex beatae Leocadiae virginis confessione praeclarum habetur* [3], mais il semble tout ignorer d'une translation qui aurait eu lieu quelques années plus tôt. En 961, l'auteur du calendrier de Cordoue écrit : *Et in ipso est Latinis festum Leocadie sepulte in Toleto* [4]. Lui non plus n'a perçu aucun écho d'un exode des reliques.

Par ailleurs, il n'est pas surprenant que les moines de Soissons aient entendu parler de Ste Léocadie. N'avons-nous pas vu plus

[1] Cette pièce n'a malheureusement presque aucune valeur pour l'histoire du saint.

[2] *Tumulus, in quo sanctum eius corpusculum usque hodie humatum est* (*España sagrada*, t. V, p. 505).

[3] *BHL.* 3409. Cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 268-283.

[4] M. Férotin, *Le Liber Ordinum* (Paris, 1904), p. 491.

haut que les rapports du Nord de la France avec l'Espagne étaient assez fréquents et que les textes qui concernaient S. Ildephonse et S^te^ Léocadie étaient bien connus (1)?

III. — Leçons de l'office des saintes reliques vénérées a Saint-Médard de Soissons

(E codice Vaticano Reg. Suec. 1864, fol. 1-12^v^)

Incipit relatio translationis omnium sanctorum hic quiescentium (2)

<Lectio prima>. Omnium sanctorum dominorum nostrorum hic quiescentium merita veneranda, divinae virtutis potentia triumphaliter sublimata, praesentis diei praecipua manifestant sollempnia. Et ideo divinis in laudibus praesens aecclesia feliciter exultare videtur, ut quorum patrociniis indesinenter nititur, eorum piis recordationibus sollempniter iocundetur. Tantae solle<m>pnitatis industria divinae praedestinationis illustratur gratia, quatinus haec dies sacratissima, omnium sanctorum hic quiescentium veneratione consecrata, praesentibus et futuris sine fine constet honesta (3).

Lectio II. Agente in sceptris [1] regni Francorum glorioso rege

II. — [1] *corr., prius* septris.

(1) Plus tard, l'abbaye de Saint-Ghislain dans le Hainaut prétendit posséder les reliques de la sainte (*Act. SS.*, Iun. t. I, p. 7). Y eut-il des protestations de la part des religieux de Saint-Médard? Ce qui est certain, c'est que, au XVI^e^ siècle, les moines de Saint-Ghislain restituèrent à Tolède, sur les instances de Philippe II, les ossements de la vierge tolétane (U. Berlière, *Monasticon belge*, t. I, p. 264). D'après Florez, les reliques de la martyre auraient été transportées à Oviedo (*España sagrada*, t. V, p. 333; t. VI, p. 313); mais ce problème obscur doit être étudié en même temps que l'histoire des reliques de l'*arca santa* d'Oviedo (cf. *Anal. Boll.*, t. XLV, p. 93-96).

(2) Le scribe écrit tantôt ę, tantôt *ae*, même dans des mots où la diphtongue ne se présente pas. A partir de la *Lectio IX*, on constate le grattage de plusieurs *a* dans le groupe *ae*. Au même endroit, il y a un changement de main. Nous n'avons pas tenu compte des signes de transposition de mots qu'un correcteur a marqués, en général à la fin des phrases.

(3) Suivant le goût du XI^e^ siècle, l'auteur affectionne la prose rimée. Polheim a remarqué que la *Translatio S. Tiburtii* (voir plus haut, p. 111) était aussi écrite en « Reimprosa » (*Die lateinische Reimprosa*, Berlin, 1925, pp. 358, 376).

Henrico, serenissimi Rotberti (1) regis filio, veritatis voce completur qua [2] dicitur : « Omne regnum in seipsum divisum desolatur (2). » Enim vero tunc temporis

naturae rerum mutatus solvitur ordo.

Quorumdam perfidia totius regni Franciae perturbatur monarchia, perturbatione confunditur non minima. Utilitas rei [3] publicae negligitur, aecclesiarum facultas ubique minuitur, fas et nefas alternis vicibus corrumpitur, leges et iura corruptionis ordine depravantur. Iniquitas praevalet, aequitatis iuditium et iustitia silet. E vestigio subsequitur divinae ultionis gladius. Fames et gladius ubique grassantur, pestilentiae et clades incessanter prosecuntur. Ea tempestate Gotcelo [4] (3), dux quidam duellis Galliae, gerens apicem potestatis amplissimae, spectabilis et ipse genere, nobilium spectaculis et iudicandis negotiis videbatur praeminere (4). Quid multa? Tandem honestum et utile respuitur, auri sacra fames (5) invenitur. Dux et iustitiae minister spoliatur iustitia, quia diligitur pecunia. Rebus suis aecclesia praesens exuitur, adversitatibus premitur, ut oppressa gloriosius exaltetur eorum interventionibus quorum triumphis clarescentibus haec dies sanctificata constare videtur.

Lectio III. Ad tam pulchrae festivitatis spectaculum sparguntur semina [1] lacrimarum. Interea germinent fructum gaudiorum ut suavius flagrent [2] delectabili odore virtutum. Rebus suis, ut dictum est, spoliata gemit aecclesia, quia hereditatis suae portione privatur non minima. Est igitur locus super Mosam fluvium situs, nomine Donchereius, Karoli [3] (6), Francorum regis, Romanorum quoque imperatoris, liberalitate donatus ad partem sanctuarii huius.

[2] *prius* quo, *lege* quod. — [3] re|||i. — [4] *prius* Gotcero.
III. — [1] *locus unius vocis erasae.* — [2] flaglent *prius cod.* — [3] Kaloli *cod.*

(1) Robert II le Pieux († 1031). Son fils Henri régna de 1031 à 1060.
(2) *Luc.* 11, 17. (3) Voir plus haut, p. 113.
(4) L'adjectif *duellis* peut se traduire : homme de guerre. Rappelons que *Duellum* signifie au moyen âge non seulement un combat singulier, mais aussi la guerre. Voir, par exemple, Thietmar de Merseburg (éd. R. Holtzmann, p. 597). *Gallia* peut s'appliquer à la Lotharingie (cf. G. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. V², Berlin, 1898, p. 100 : « da Gallia hier — dans un passage de la Vie de S. Bruno, évêque de Cologne — wie öfter Lothringen bezeichnet »). *Dux duellis Galliae gerens apicem potestatis amplissimae* pourrait être rapproché de *magister militiae Lotharingiae*, titre donné à Godefroid le Barbu par l'auteur du *Triumphus S. Remacli* (*BHL.* 7141). Les mots *nobilium spectacula* font peut être allusion aux tournois. Nous remercions M. Fr.-L. Ganshof qui nous a communiqué ces renseignements.
(5) Virgile, *Énéide*, III, 57.
(6) Charles le Gros († 888). Sur le diplôme de Donchery, voir plus haut, p. 113.

Hanc amplissimae possessionis sedem dux ille, cupiditatis suae desiderio satisfaciens, cum omnibus appendiciis et cunctis mobilibus et immobilibus, ad integrum percurrens, descriptionem quoque rerum faciens, tandem factus sacrilegus, in suam singulariter redegit proprietatem. In causam negotii huius assiduis precibus imploratur Deus noster refugium et virtus, adiutor in oportunitatibus (1). Deponuntur corpora sanctorum de suis sacris cubilibus, ad nudum terrae prosternuntur cum singultu cordis et gemitibus (2). Offeruntur et iacent velut hostia placabilis in odorem suavitatis (3) ante conspectum altaris beatae et gloriosae Dei genitricis et perpetuae virginis Mariae [4]. Adest mater totius consolationis et pietatis, adest mater imperatoris aeterni et omnium conditoris supplicibus suorum votis, sanctorum hic quiescentium suffragantibus meritis, quorum sacra memoria digne recolitur in his sacris sollempnibus festis.

Lectio IIII. Causam et propositum hodiernae festivitatis decorat in primis defensio incliti Sebastiani martyris. Gloriosus ille defensor aecclesiae, vir imperialis et martyr Sebastianus merito et nomine (4), de preparata suae pausationis primus omnium removetur habitatione. Humiliatur terrae animal gloriae ut melius vivens in virtute celestis vitae magis glorificetur in operatione. In cineres suos apparet mortuus et latet in exanimato corpore vivus. Cinis latet, beneficia patent. Nosti beneficia? Loca suae possessionis perlustrat, utilitatibus suorum diligenter procurat. Terras nostras defensat sed maxime suas visitat. Amissa hereditatis aecclesiasticae iura hereditario iure [1] suis restituit quia inimicum et detentorem [2] potenter dese de non [3] sua (5) propellit. Sed haec beneficia mortuus non donaret nisi et mortuus viveret. Quomodo? Sequitur enim agnum quocumque ierit (6). Ut quid hoc? Ut faciat cum sanctis iuditium conscriptum (7). Et quale iuditium? Gladii ancipites sanctorum in manibus, ad faciendam vindictam in nationibus, ad alligandos reges et nobiles in compedibus (8). Ecce iudicium

[4] *add. sup. lin.*

IIII. — [1] iurę *cod.* — [2] detensorem *cod.*, *corr.* defensorem. — [3] non *add. sup. lin.*

(1) *Ps.* 9, 10.

(2) Les leçons II et III jusqu'à *gemitibus* correspondent à *BHL.* 7548, ainsi que nous l'avons signalé plus haut, p. 114.

(3) Cf. *Eph.* 5, 2; *Phil.* 4, 18.

(4) Le manuscrit 93 de la bibliothèque de la cathédrale de Trèves, à la fin du texte *BHL.* 7545, ajoute : *Explicit epytomen miraculorum Sebastiani agonistae signissimi, cuius nomen ex argivo in latinum vir imperialis sive imperatorius sonat* (*Anal. Boll.*, t. XLIX, 1931, p. 269). L'auteur fait allusion au mot σεβαστός, *augustus*.

(5) Cf. *Luc.* 1, 52.

(6) Cf. *Apoc.* 14, 4.

(7) *Ps.* 149, 9.

(8) *Ps.* 149, 6-8.

conscriptum, ecce gladius ad spectaculum. Quis gladius? Gladius irae furoris Domini (1). Super quos? Super reges et nobiles, super principes et potentes. Potentes enim potenter tormenta pacientur [3]. Gloria haec est omnibus sanctis [4] eius (2). Qualis gloria? Talis gloria haec est qualis [5] Sebastianus martyr bene felix et beatus digne cum angelis participatur in regno gloriae semper exultans et vivens cum Christo sine fine, numquam suos deserens oportuno in tempore (3), suffragator assistens ubique, propugnator pariter factus et defensor aecclesiae.

Lectio V. Huic athletae [1] Dei, viro scilicet inclito beato Sebastiano, tam fidei virtute quam passionis in certamine socius concordat [2] iuvenis pulcherrimus sed mente pulchrior sanctus Tiburtius, eiusdem gloriosi martiris in baptismate filius (4). Qui uno eodemque tirocinii sui tempore vera fidei confessione purae quoque mentis sinceritate confessus est pro Deo vero milies occidi, si posset. Cuius corporali praesentia triumphaliter exultat praesens aecclesia. Hunc nobis adiutorem et velut collateralem piissimi defensoris nostri, domni videlicet Sebastiani, propugnatorem adesse credimus parique devotione famulamur et mentis ardore complectimur. Hi tamquam duo praeclari testes veritatis condemnant iudicem falsitatis et comprimunt ducem sacrilegae temeritatis, ut Deus et Dominus noster Iesus Christus glorificetur mirabilis in omnibus operibus suis (5).

Lectio VI. Ob confirmandam rationem hodierne festivitatis digne et laudabiliter <fit> memoria sancti et omnifaria laude dignissimi praeciosi videlicet [1] Cristofori martyris. Per huius meritum salva fide credimus et vere confidimus filios aecclesiae praesentis ex hostis gaudere triumphis [2]. Dat profecto, dat perseverantiam gaudiorum per martyrem summum divina multotiens infirmis prestita gratia sanitatum. Ad confessionem memoriae eius ante sanctuarium reliquiarum ipsius cecis visus redditus est [3], claudis gressus restitutus [4], mutis lingua diutius clausa dissoluta [5] (6). Ipse frequens infirmantium concursus ad reliquiarum eius beneficia indicat divinae benedictionis posse repperire subsidia sancti martyris expetentes [6] suffragia. Mira res, pulvis [7] exiguus preciosus efficitur

[3] *prius* paciuntur. — [4] *prius* sancti. — [5] s *in ras.*

V. — [1] atlete *cod.*, t *in ras.*, l *sup. lin.* — [2] *prius* concorda.

VI. — [1] *locus quattuor ferme litterarum in ras.* — [2] *add. in marg.* — [3] *prius* redditur. — [4] *prius* restituitur. — [5] *prius* dissolvitur. — [6] tes *in ras.* — [7] *prius* pulvus.

(1) Cf. *Ier.* 4, 26. (2) *Sap.* 6, 7 et *Ps.* 149, 9. (3) Cf. *Ps.* 31, 6.

(4) Allusion à un passage de la Passion de S. Sébastien (*BHL.* 7543) où on lit : *Tunc amplexatus est eum (Tiburtium) beatus Sebastianus; quem dum baptizasset sanctus Polycarpus, ipse sanctus Sebastianus pater acceptionis eius factus est.*

(5) *Ps.* 144, 13, 17. (6) Cf. *Matth.* 15, 31.

thesaurus, quia salutis est maxima virtus [8]. Omne vilescit aurum in comparatione putredinis ossuum (1) ; non omnium quidem ossuum, sed sanctorum, sed vasorum Christi electorum (2). Magna sunt haec, quia celestia ; et ideo celestia quia futurae resurrectionis gloriae convenientia. Nos vero, quia sancti Cristophori martyris memoriam cum sanctis hic quiescentibus celebramus, confiteamur in laudibus eius et praesentis festi consecratam nominis sui honore principalem letitiam et defensionis gloriosam suscepisse [9] victoriam.

Lectio VII. Nunc adhuc de tam pulcra loqui festivitate congaudemus, et beati Laurentii martyris insignitam triumphis, simul et conspicua portione illustratam sui sanctissimi corporis (3), certissime credimus et tota confitemur devotione mentis. Huius inexpugnabilis fidei pugna edaces ardentis incendii superavit flammas. O mira divinae dispensationis operatio ! Fides per fidem, que Christus est, non sentit ignes. Infidelitas etiam semper atrotius sine igne exuritur, ut in praesentibus manifestatur. En etenim adest dies in quo pauperum Christi fidelium improbus praedo et avidus aecclesiastici iuris pervasor, insperata iuditii divini subitatione, deprehenditur mortis executor. Qui dum captabat, captus est ; dum tenebat, tentus est ; dum fidelium oblationes devorat, et ipse profundo voraginis absortus est ; dum raperet, rapitur ; dum tolleret, tollitur ; dum persequitur, divinae animadversionis gladio iugulatur. Hec tibi causa dicendi pro magna corona gloriae et victoriae reconpensabitur tibi, o inclite martyr, diademate [1] Christi laureate, Laurenti, et pro gratiarum actione et beneficiorum perceptione semper in aecclesia praesenti confitebitur tibi, ad laudem et gloriam sancti nominis Christi.

Lectio VIII. Sanctis qui pro Christi nomine diversa perpessi sunt tormentorum genera, diversa etiam debentur karismatum dona. Quapropter summae deitatis gratia omnia fiunt illis possibilia, quoniam cum Christo regnant et iudicant omnia. De quorum collegio praepulcro designantur cathalogo [1] gloriosa invictissimorum militum nomina quorum sacra gaudemus praesentia. Primus [2] omnium praetitulatione suae defensionis cum honore et interpretatione sui nominis vir imperialis dictus, summus defensor aecclesiae sanctus praeponitur Sebastianus. Post hunc subsequitur eius in baptismate filius, videlicet pulcherrimus iuvenis, sed mente pul-

[8] (s. e. m. v.) *in ras.* — [9] *prius* suscipiscē.
VII. — [1] ||| diademate.
VIII. — [1] *prius* ca||| talago. — [2] rimus *in marg.*

(1) Cf. *Sap.* 7, 9. (2) Cf. *Act.* 9, 15.
(3) Dans la série des *Miracula Sebastiani*, *BHL.* 7547, il est question du bras de S. Laurent : *Deferunt primo brachium beati Laurentii martyris* (*Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 243).

chrior, ut dictum est, sanctus Tiburtius. Post hunc, passionis virtute non inpares, Petrus silicet exorcista et Marcellinus presbiter, ambo Christi testes, ambo fidei bellatores. Quorum animae de corpore exeuntes visae sunt quasi virgines auro et gemmis ornatae feliciter ad caeli palacium properasse (1). Post hos Marianus, Pelagius et Maurus, Florianus quoque cum sex fratribus suis. Hi numero decem, instructissimi divini praelii bellatores, praetexta martyrii pariter induti, in civitate Mauritaniae Agubia coronati, tropheum certaminis sui gloriosum ad regem gloriae cum palma victoriae fortiter reportaverunt. Nec minor sanctis martyribus debite servitutis exhibetur affectus, de quorum corporibus per humanitatis officium magnum quiddam [3], praeclarum quiddam gaudet se suscepisse [4] hoc venerabile templum. Quorum triumphale nomen quanto sublimius accipitur ab excelsis [5] gradibus honoris, tanto pulchrius augetur proprii virtute decoris. Tantae dignitatis honore Fabianus, pontifex et martyr, in sorte sortitus est apostolicae sedis. Cuius venerabile caput intra secreta latens sanctuarii huius aecclesiae pro magna corona detinetur gloriae. Nec minor habetur benedictio Calixti papae, cuius brachium omnibus nobis datur ad opus fortitudinis ; Abdon et Sennis [6] subregulorum, Marii, Marthae, Audifas et Abacuc de Persida nobilissimorum, Marcelliani et Marci martyrum, pro parte maxima, in praesenti aecclesia deposita, praesentialiter arrident humanitatis obsequia. Hi omnes in prato catholicae matris aecclesiae sicut rosae et lilia floruerunt, et in praelio dominicae confessionis roseo colore passionis perfusi, niveo liliorum splendore vestiti, semper exultant cum angelis ante conspectum divinae maiestatis. Amen.

<**Lectio IX**>. Gloria sollempnitatis hodiernae cum gaudio suscipiatur praesentis aecclesiae. Sancti quoque Gregorii merita prosequantur devotissime ; procurator enim creditur salutis nostrae, vas electionis (2) et habitaculum Spiritus Sancti (3) ; sicut in cineres suos corporaliter adest, ita per effectum spiritualis gratiae fideliter supplicantibus non deest. Vivens in corpore, vas electionis effulsit vere per inhabitationem caelestis gratiae et habitaculum Sancti Spiritus (4), per demonstrationem caelestis columbae. Quasi enim quoddam privilegium divinae benedictionis, Gregorius specialiter prae sanctis promeruit ceteris, super cuius verticem capitis, in specie columbae, Spiritus Sanctus descendens quasi corporalem praesentiae suae mirabiliter ostendit visionem (5). Vere, inquam,

[3] *prius* quidam. — [4] *prius* suscepisce. — [5] *prius* excelsus. — [6] sen|||nis *cod.*

(1) *BHL.* 5230 : *Testificantur se vidisse animas eorum exeuntes de corpore quasi virgines ornatas gemmis et auro, splendidissimis vestibus indutas.*

(2) Cf. Act. 9, 15.

(3) Cf. *Act.* 9, 15.

(4) Cf. *Rom.* 8, 11.

(5) Cf. *Act. SS.*, Mart. t. II, p. 202-203.

Grégorius Sancti Spiritus habitaculum, quia et Sancti Spiritus organum. In ore Gregorii, summae veritatis et catholice fidei doctoris, columba Sancti Spiritus figebat rostrum ut internae dulcedinis carmen suavissimum exterius claresceret per Sancti Spiritus organum (1). Haec tuae gratiae sunt dona, Domine, Deus virtutum, qui semper es mirabilis in sanctis tuis (2), per quos [1] Unigeniti tui sacrum corpus exornas, in quibus glorificatus es vehementer. Per te sancti Gregorii, dilecti tui, laudabile meritum semper capit incrementum. Hinc est plane quod eius salutiferae doctrinae cybo reficimur, consolationibus adtollimur, patrociniis et praecibus adiuvamur. Tandem, summae pastor et pontifex, tua, quaesumus, protege clementia, quibus exhibere dignatus es tuam praesentiam per Christum Dominum nostrum.

Lectio X. Testis adest, dilectissimi, divinae misericordiae dies iste consolationis et defensionis nostrae. Testis adest, inquam, supernae piaetatis ipsa preciosa confessio gloriosi patris nostri, sancti videlicet Medardi, summi pontificis, qui pro servorum miseriis sub hoc articulo temporis assumpsit orationem et laudem in conspectu divinae maiestatis. Exaudita est oratio summi sacerdotis in tempore tribulationis ; pervenit ad aures Regis aeterni supplicatio sancti pontificis in diebus nostrae afflictionis (3). Laudationem ergo Domini loquatur os nostrum (4), pariter piissimi [1] pastoris nostri [2] sancti Medardi patrocinia recolamus ovanter. En dies, en aetas adest nostri temporis in quo gloriosi patris nostri, eiusdem sancti Medardi, patrocinantibus meritis, pax et gratia dubiis redditur et timidis, securitas donatur poene desperatis, laetitia feliciter arridet anxiis et omni solamine destitutis. Perfidus ille dux, praesentis aecclesiae sacrilegus pervasor, avidus raptor et inprobus praedo, procuratione summi illius pastorum pastoris velocius pertransiit in dimidio dierum suorum (5), abiit in locum suum (6), mortis cecidit in lacum, quia deviavit a regione vivorum (7). Plenitudinem dierum minime vivens obtinuit quia, sequendo viam mortis, dimidium temporis moriendo pertransiit. Gaudet et exultat praesens aecclesia super defensorem suum pro suorum consolationibus

IX. — [1] quos |||.
X. — [1] *prius* piismi. — [2] *add. manu recentiore.*

(1) Ce passage a, semble-t-il, inspiré Gautier de Coincy dans les vers suivants :

Il ne doit ja vooir nului
Fors le coulon qui li descrit
Et met ou cuer quanqu'il escrit.
Souvent son bec li met et touche
Et en l'oreille et en la bouche (vv. 1898-1902).

(2) *Ps.* 67, 36. (3) Cf. 2 *Par.* 30, 27. (4) *Ps.* 144, 21.
(5) Cf. *Ps.* 101, 25. (6) Cf. *Act.* 1, 25. (7) Cf. *Ps.* 114, 9.

filiorum, quoniam recepit terram hereditatis suae, per Deum et Dominum nostrum [3] <Iesum Christum>.

<**Lectio XI**>. Christi sacerdotes, confessores atque pontifices, hac in domo Domini suos in cineres quiescentes praesentis festi cultores condignis honoribus amplectuntur ovantes. Horum sanctorum confessorum, dominorum nostrorum, hic quiescentium, gloriosa nomina gloriosiori recolamus et memoria, per quorum suffragia potiora salutis percepimus remedia. Igitur beatae memoriae papa Gregorius, quia sanctae romanae et apostolicae sedis praecipuus, praetitulatione sui nominis praetitulatur in ordine primus. Denique sanctus subsequitur Medardus recto tramite cum medicamine salutis et vitae procurator existens ubique commissae sibi paternae familiae. Non inferior benedictione suscipitur eiusdem prerogativae praeciosus Christi confessor Gildardus nomine, Rotomagensis archiepiscopus [1]. Hic praefati sancti Medardi tam fide germanus et opere quam carnis et sanguinis ammixtione extitit [2]. Domnus deinceps Remigius, aequa sorte pontificatus Rotomagorum episcoporum episcopus, benedictionem suae corporalis praesentiae commendat attentius. Huius magnifici praesulis memorabile decus laudis et vita virtute laudabilis invehitur in gestis miraculorum sancti patris nostri Benedicti abbatis (1). Nec praefatorum sanctorum meritis imparem sed eiusdem gloriae necnon beatitudinis aeternae consortem sanctum Onesimum turba fidelium praesens suum ab antiquis temporibus amplectitur patrem, veneratur auctorem, gaudet adesse defensorem. Adhuc tandem cum serenitate sui nominis serenissimus Christi confessor nostris gaudiis Serenus occurrit ut sua nos intercessione laetificet, sua praesentia specialiter sanctificet sollempnia festa cum generaliter omnibus de quibus loquimur † sine fine constare videtur.

Lectio XII. Inter angelicas caelestis paradysi delicias, inter porpureos flores rosarum exhalantes campos candentium liliorum sancta mater catholica feliciter exultat aecclesia. Ipsa dilecti sui sponsa suavissimis admodum delectatur odoribus ; floribus eius nec rosae nec lilia desunt. Pascitur in pascuis virentibus (2), quia

[3] (et d. n.) *in marg. al. man.*

XI. — [1] aecclesiae *del.* — [2] *in marg. al. man.*

(1) A première vue, on pourrait croire qu'il s'agit des *Miracula in Gallia, auctore Adrevaldo Floriacensi* (*BHL.* 1123-1124). Aux ch. XVI et XVII du livre I (éd. É. DE CERTAIN, p. 39-41), il est fait allusion à S. Remi de Rouen ; cf. *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 235-236. En fait, le poète avait sous les yeux le codex du Vatican (Fonds de la Reine de Suède, n° 1864) dont nous avons parlé plus haut et qui, aux fol. 73v-80v, contient l'*Illatio patris Benedicti* (*BHL.* 1122). Le P. Poncelet a donné une description assez détaillée de ce texte composite (*Catal. Lat. Vat.*, p. 410).

(2) Cf. *Ps.* 22, 2.

suorum pascitur ubique gaudiis filiorum numquam deficientibus. Pascitur et praesens aecclesia sua sanctae catholicae matris gravida virginitate fecunda distinctis ordinibus sanctorum quorum praesentia meritis et precibus perfruitur singulorum. Ergo consideremus inclitam turbam hic quiescentium sanctorum, omnium videlicet quorum vel tenuissimus cinis hac in domo Domini pannis latet involutus holosericis, vel quorum articuli digitorum praeciosissimis reconditi bustulis[1], vel dentes afabre gemmati, vel quorum innumerabilia sacrorum ossuum fragmenta depictis auro vel argento continentur in loculis, cum sacratissimis linteis et ampullulis cruore roseo plurimorum martyrum perfusis. Contemplemur et nos per tanta beneficia donorum infinita praemia gaudiorum. Hi sunt lapides vivi (1) quibus civitas aedificatur caelestis Hierusalem. Eia sancti Dei omnes, videlicet dulces pueri vel innocentes, mares ac feminae, caelibes vel innuptae, sicut filiae Sion ad supernam matrem vestram, sicut pro vobis ita et pro nobis gaudentes et orantes festinanter currite. Afferte in nuptias agni [2] canticum novum, qui estis agni victores, agni bellatores, agni triumphatores, agni cum agno contra lupos pugnantes, lupos et bestias superantes, sine fine gaudentes per omnia saecula saeculorum. Amen.

XII. — [1] st *in ras.* — [2] *prius* anni.

(1) Cf. 1 *Petr.* 2, 5.

LA VIE LATINE D'UN PSEUDO-IRLANDAIS S. FLORENTIN D'AMBOISE

Dans la troupe nombreuse et bigarrée des « surnuméraires de l'émigration scottique »[1], il faut ranger deux pseudo-Irlandais du nom de Florentin, l'un vénéré à Bonnet[2], l'autre à Amboise[3].

Le premier est assurément le plus pittoresque, à en juger par l'intitulé des chapitres de sa Vie[4]. Nous avions cru celle-ci retrouvée quand notre ami, le P. Aubrey Gwynn, nous fit parvenir naguère ses notes sur une *Vita S. Florentini* qui existe à Dublin en copie moderne[5]. Comme cette pièce voisinait avec des textes

[1] Ainsi l'a baptisée le regretté Dom Louis Gougaud, dans le titre d'un article de la *Revue Bénédictine*, t. XLIII (1931), p. 296-302. La liste qu'il dressait de ces « surnuméraires » peut s'allonger considérablement, ne fût-ce que grâce au catalogue imprimé par le P. Henry FitzSimon, à Liège, en 1619. Nous avons donné de celui-ci une édition annotée et complétée par des manuscrits dans les Mélanges en l'honneur d'Eóin Mac Néill (*Féil-Sgribhinn Eóin Mhic Néill*, sous la direction du P. John Ryan, S. J., Dublin, 1940, p. 335-393), et bientôt, s'il plaît à Dieu, nous y ajouterons un supplément qui permettra, pour bon nombre de ces personnages, de remonter à l'origine de leur prétendue nationalité irlandaise.

[2] Canton de Gondrecourt, arr. de Commercy, département de la Meuse.

[3] Chef-lieu de canton dans l'arr. de Tours, département d'Indre-et-Loire.

[4] Ces titres ont été conservés par le fameux Thomas Dempster, baron de Muresk, *splendide mendax*, en son *Historia Ecclesiastica Gentis Scottorum* (Bologne, 1627) ; on les trouvera reproduits dans les *Acta Sanctorum*, au tome X d'Octobre, p. 850-851. Contrairement à l'avis de notre célèbre prédécesseur, le P. Victor De Buck, auteur du commentaire, nous tenons pour assuré que Thomas Dempster n'avait d'autre autorité que les inscriptions en lettres gothiques des tableaux qui retraçaient la légende de Florentin en l'église de Bonnet, et qu'il n'avait jamais lu sa Vie. Dempster est trop bavard pour se contenter de produire de simples titres quand il a sous les yeux un récit achevé.

[5] *Anal. Boll.*, t. LXIX (1951), p. 346. La *Vita* de Dublin est en réalité celle de Florentin d'Amboise, imprimée ci-après. Le P. Victor De Buck n'avait pas été plus heureux dans ses recherches quand il s'était lancé, voici bientôt

concernant Ste Dymphne de Gheel, nous nous étions persuadé qu'il s'agissait bien du saint de Bonnet, invoqué, lui aussi, pour la guérison de la folie [1]. Il n'en était rien, quoique peut-être ce détail caractéristique eût aussi trompé Ussher, quand celui-ci fit classer et relier les pièces de sa collection hagiographique, vers 1620-1625. Contentons-nous donc de souhaiter qu'un hasard favorable permette un jour d'exhumer les Actes du saint vénéré dans le diocèse actuel de Verdun, et passons à celui dont s'honore, en Touraine, le bourg d'Amboise.

Sa Vie est inédite. On n'y lira pas grand-chose de remarquable. Nous en connaissons deux manuscrits :

T = Tours, Bibliothèque de la Ville, n° 156, fol. 33v-37r ; légendier de Saint-Gatien, d'une belle lettre de forme de la fin du XIVe siècle [2] ;

D = Dublin, Collège de la Trinité, E. 3. 8, fol. 61v-64r ; copie du début du XVIIe siècle, exécutée pour Ussher, « ex antiquis volu-

un siècle, sur la piste d'un *Transitus SS. Florentini et Imari*, cité dans des *Collectanea Hibernica* de la Bibliothèque royale de Belgique comme faisant partie de la chronique de Weih St. Peter, à Ratisbonne. Il concluait, après s'être renseigné, qu'un exemplaire de cette chronique avait dû renfermer, comme pièce additionnelle, une Vie de S. Florentin de Bonnet, mais que ce manuscrit avait malheureusement disparu. — Sur S. Florentin de Bonnet, voir aussi *Act. SS.*, April. t. III, p. 474 ; un reste de la correspondance d'Henschenius à son sujet est conservé dans le manuscrit 104 *bis* de la bibliothèque des Bollandistes, fol. 143v.

[1] *Anal. Boll.*, ibid.

[2] Le manuscrit a été décrit par A. Dorange, *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Tours* (Tours, 1875), p. 77-79, et ensuite par Gaston Collon, dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Départements, t. XXXVII, *Tours* (Paris, 1900), p. 109-112. C'est ici le lieu d'exprimer notre reconnaissance toute particulière au fils de cet érudit distingué, M. Georges Collon, aujourd'hui conservateur de la Bibliothèque et des Archives de Tours : nous lui devons l'exécution des photographies qui nous ont été nécessaires, ainsi que la communication d'une foule de renseignements sur d'autres pièces commises à sa garde, en dépit des difficultés causées par les conséquences du bombardement et de l'incendie du 19 juin 1940. Les manuscrits rescapés séjournent encore actuellement à 40 kilomètres de Tours, renfermés dans des caisses d'accès fort incommode. Grâce à la prévoyance industrieuse de M. Georges Collon, 819 manuscrits de ce fonds très illustre, avec 53 incunables uniques et la totalité des Archives antérieures à la Révolution, ont pu être sauvés, dans une réserve aménagée sous le bâtiment détruit par le feu.

minibus Capituli eiusdem Sancti Florentini in oppido Ambasiae fundati desumpta » [1].

Ces deux témoins ne diffèrent presque pas entre eux, sauf sur l'orthographe. Celui de Tours, mis naturellement à la base de notre édition, garde la bonne manière du bas moyen âge, tandis que le scribe du XVII[e] siècle habille les mots à la mode humaniste. On n'a pas à tenir compte de telles vétilles. Les rapports mutuels des deux exemplaires ne semblent pas pouvoir être définis fort exactement : peut-être dérivent-ils l'un et l'autre du lectionnaire des chanoines d'Amboise, ce qui serait naturel. Mais une aussi pauvre composition ne mérite guère qu'on se creuse la tête pour en établir la descendance. Qu'on en juge par le résumé que voici.

D'abord un bref prologue, cousu de lieux communs. Le morceau est destiné à la fête de S. Florentin, confesseur : c'est à peu près tout ce que l'on y apprend (leçon I). Né en Irlande, de Théophile et de Bénigne (noms aussi peu celtiques que le sien propre), Florentin fut un enfant aux vertus admirables. Bientôt, il prêche l'Évangile, en particulier contre des hérétiques, non identifiés (leçon II). Il s'exile pour l'amour de Dieu (trait fréquent chez les Irlandais et assez connu des hagiographes pour qu'on songeât à l'appliquer au héros de ce récit). Il gagne Rome, afin d'y conquérir la palme du martyre. Sa prédication fait grand bruit dans la ville et enflamme de haine les persécuteurs (leçon III). L'empereur Claude César enjoint aux chrétiens de comparaître devant lui. Il les trouve inflexibles à ses menaces. Il adresse un discours à Florentin : que celui-ci sacrifie aux dieux immortels, il aura part aux secrets de l'empire. Refus éloquent de Florentin (leçon IV). Mis en prison sous la garde d'un certain Asterius, le saint prêche aux chrétiens pendant trois jours. Asterius l'écoute en secret. (L'hagiographe, fatigué sans doute, nous épargne le discours de Florentin.) Prière du confesseur dans sa prison. Une lumière surnaturelle y resplendit pendant trois heures. Tous les assistants et Asterius lui-même sont amenés à demander le baptême (leçon V). Asterius supplie le saint de guérir sa fille, sourde-muette et paralytique. Il promet de se faire baptiser ainsi que sa femme et tous ses subordonnés (leçon VI). Florentin s'endort. Le Seigneur lui remet en songe une robe blanche, un anneau et une couronne, mais il ne le destine pas au martyre :

[1] Manuscrit décrit plus complètement par nous, *Anal. Boll.*, t. c., p. 343-347. Nul doute que ce texte, ainsi que beaucoup d'autres parmi les collections du savant archevêque anglican d'Armagh, ait été transcrit par une main catholique : on lit, en tête, l'invocation « Iesus † Maria ». L'écriture, pourtant, est bien anglaise, et non continentale. Nous n'avons retrouvé ni le nom du copiste, ni la date exacte de la transcription.

Florentin ira prêcher en Gaule ; enfin, inhumé entre S. Aignan et S. Martin, son tombeau sera illustré par des miracles. Guérison de la fille d'Asterius. Baptême de celui-ci, avec sa femme, toute sa famille et beaucoup d'autres. Le saint (dont nous apprenons qu'il a été délivré de la prison) les catéchise d'abord pendant sept jours. La cérémonie a lieu le dimanche de Pâques. Les quatre-vingt-seize nouveaux chrétiens sont présentés au pape Calixte pour être confirmés (leçon VII). Florentin alors quitte Rome, traverse l'Italie, franchit les Alpes et se trouve dans le royaume du pieux Théodebert, qui le reçoit avec respect. Il prêche et opère de nombreux miracles. Théodebert voudrait le garder auprès de lui, mais l'autorise à poursuivre sa route jusqu'en Gaule. Le saint parvient à Paris, où le roi Clotaire et l'évêque S. Germain lui rendent de grands honneurs et s'efforcent, eux aussi, de le retenir. Florentin part pour l'Aquitaine (leçon VIII). Il y combat les Ariens et les hérétiques, qui avaient presque complètement infesté cette région, et ramène le peuple à la foi catholique. A Rodez, l'évêque S. Gildasius est aux portes du tombeau. Florentin lui administre l'extrême-onction. La nuit suivante, Gildasius est favorisé d'une vision : la Vertu de Dieu lui apparaît, sous la forme d'une femme dont le visage rappelle celui de Florentin, et lui promet le retour à la santé. Il se réveille guéri, et loue Dieu avec tout son peuple. Continuant son voyage par le val de Loire, Florentin arrive à Tours, ville illustrée jadis par S. Martin, et enfin à Amboise, distante de 14 milles. Il prêche, accomplit des miracles et brille par ses vertus. Enfin, à un âge très avancé, il y meurt de maladie, un 1er décembre, à minuit. On l'inhume dans la basilique de Notre-Dame, où il repose encore. Sa tombe est le lieu de nombreux miracles (leçon IX).

Les quelques repères chronologiques sont des plus discordants. L'Irlande ne saurait avoir été chrétienne, au sens que suppose l'hagiographe, avant le milieu du Ve siècle. S. Calixte fut pape de 218 à 222. *Claudius Caesar* ne peut être que Claude le Gothique, empereur de 269 à 270, ce qui n'empêche pas l'écrivain de placer son héros après S. Martin, mort à l'extrême fin du IVe siècle, et du temps de S. Germain de Paris, mort, en 576, après un épiscopat d'une vingtaine d'années. Deux rois portèrent le nom de Théodebert († 547 et † 612), et trois celui de Clotaire, morts l'un en 561, à Tours (ce qui expliquerait que sa mémoire y eût survécu), l'autre en 629, le troisième en 673. Quant à l'évêque S. Gildasius de Rodez, c'est un inconnu : aucun prélat de ce nom n'occupa un siège de la Gaule ancienne, que l'on sache. Peut-être notre hagiographe avait-il appris qu'aux environs de Rodez deux villages portent le nom de Florentin, si rare en toponymie qu'on n'en cite que

deux autres en France [1]. Pas plus que Gildasius, Asterius, le gardien de prison converti, ne figure au catalogue des saints. L'hagiographe, du reste, se garde de le qualifier avec précision de martyr ou de confesseur. Plus que probablement, il a puisé ce nom dans les Actes de S. Calliste [2], où le prêtre Asterius, qui donne la sépulture au pape, est martyrisé six jours plus tard [3]. Bref, on perdrait son temps à essayer d'accorder ensemble des indications que l'auteur de la *Vita* a tirées, sans doute, de son imagination. Le style n'est pas ancien : XI^e^ ou XII^e^ siècle au plus tôt. Le clerc qui composa ce morceau d'éloquence sacrée a vraisemblablement eu sous les yeux une ou plusieurs Vies et Passions dont il s'est inspiré et où il a glané des détails à sa guise. Nous n'avons pas réussi à identifier ses modèles.

*
* *

La fête de S. Florentin au 1^er^ décembre est abondamment attestée, à Tours, à partir du XIV^e^ siècle.

Citons, parmi les plus anciens, un bréviaire de l'église Saint-Maurice, en cette ville, de l'année 1343 [4], le calendrier d'un missel de Saint-Gatien de Tours, de la seconde moitié du XIV^e^ siècle [5], et une addition contemporaine dans un bréviaire de 1412 provenant aussi de Saint-Gatien [6]. Pour le XV^e^ siècle, les témoins sont

[1] Florentin-la-Capelle (Aveyron, et donc diocèse de Rodez), à 5 lieues au nord-nord-est de Rodez ; Florentin (Tarn), à 3 lieues au nord-nord-ouest d'Albi ; Saint-Florentin, canton de Vatan, arrondissement d'Issoudun, dans l'Indre ; et enfin Saint-Florentin, chef-lieu de canton, arrondissement d'Auxerre, dans l' Yonne. Ce dernier lieu est le centre du culte des SS. Florentin et Hilaire, martyrs, fêtés le 25 septembre ; voir les textes *BHL.* 3033-3039.

[2] *BHL.* 1523, ch. 9.

[3] Cet Asterius est commémoré le 19 octobre au martyrologe hiéronymien, le 21 au martyrologe romain.

[4] Manuscrit 144 de Tours, fol. 7 : *Florentini confessoris, IX lectiones, Crisanti et Darie ;* au sanctoral, tome II du même bréviaire, manuscrit 145, fol. 5^v^ : *In crastino beati Andreae fiunt novem lectiones de beato Florentino.*

[5] Manuscrit 185 de Tours, fol. 6^v^ : *Crisanti et Darie martyrum, Florentini confessoris.*

[6] Le manuscrit 146 de Tours est la partie d'hiver d'un bréviaire à l'usage de Messieurs de Saint-Gatien, datant de 1412. Aux fol. 166^v^-170^r^ se lisent, parmi des additions d'une autre main, mais de même époque, neuf leçons, relativement brèves, pour le 1^er^ décembre, *de S. Florentino confessore*, que

nombreux, missels ou bréviaires [1]. Cependant, plusieurs calendriers de Tours, notamment ceux de Saint-Martin, mentionnent au 1er décembre d'autres saints, à l'exclusion de Florentin [2]. Certains livres liturgiques n'ont pu être atteints, mais il ne paraît guère qu'ils renferment le nom du patron d'Amboise [3]. Pour être aussi complet

nous reproduisons en appendice (ci-dessous, p. 154-156). Voir sur ce manuscrit Victor Leroquais, *Les Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France* (Paris, 1934), t. IV, p. 197, où le n° 140 est indiqué au lieu de 146 ; A. Dorange, *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Tours*, p. 63-64, qui imprime par erreur : novembre, pour décembre, et observe que ces leçons sont bien plus longues que celles du bréviaire de Mgr Amelot (Tours, Poinsot, 1686) ; Gaston Collon, dans le *Catalogue général*, Départements, t. XXXVII, p. 98-100, signale les mêmes leçons.

[1] Cinq missels à l'usage de Saint-Gatien, du xve siècle, dans le fonds de la ville : n° 186, fol. 6v : *Florentini confessoris ;* n° 187, fol. 6v : *Florentini confessoris, Crissanti et Darie, IX lectiones ;* n° 188, fol. 6v : *Florentini episcopi* (sic), *Crisanti et Darie, IX lectiones ;* n° 189, fol. 6v : *Florentini confessoris, Crissanti et Darie, IX lectiones ;* n° 191, fol. 6v : *Eligii episcopi, Florentini confessoris, Crisanti et Darie, IX lectiones.* En outre, un missel du xve siècle provenant de Marmoutier, n° 190, fol. 6v : *Florentini confessoris, missa de communi, Crisanti et Darie martyrum, Eligii episcopi et confessoris, commune ;* et un bréviaire de Tours, datant de la seconde moitié du xve siècle, aujourd'hui à Paris, Bibliothèque nationale, lat. 1032, au sanctoral, fol. 249 : *De sancto Florentino confessore non episcopo. Postea fit memoria de beato Eligio episcopo et confessore* (Leroquais, op. c., t. III, p. 18-19).

[2] Ce sont les manuscrits suivants de Tours : n° 151 (bréviaire à l'usage de Saint-Martin, xive siècle, fol. 14 : *Translatio capitis beati Martini, duplex V cand.* ; le propre des saints ne va que du 11 avril au 16 novembre) ; n° 194 (missel à l'usage de Saint-Martin, xvie siècle, fol. 6v : *Translatio capitis beati Martini, duplex*) ; n° 195 (missel à l'usage de Saint-Martin, xve siècle, fol. 6v : *Translatio capitis beati Martini, duplex V cand.*). — Trois calendriers plus anciens sont dans le même cas : n° 196 (autrefois à Marmoutier, n° 74, missel à l'usage de Marmoutier, commencement du xie et xve siècle ; calendrier du xie siècle) fol. 7v : *Eligii pontificis ;* n° 193 (missel à l'usage de Saint-Martin, xiie-xive siècle ; calendrier du xiie siècle, fol. 7v : *Eligii pontificis ;* le propre des saints ne va que du 11 avril au 16 novembre) ; n° 89 (autrefois à Saint-Paul-de-Cormery, n° 4 *bis ;* calendrier, mutilé de janvier et février, du xiie siècle) : *Crisanti et Dariae martyrum,* avec l'addition en marge : *Eligii confessoris.*

[3] Ce sont d'abord trois missels tourangeaux, du xve siècle : le manuscrit 235 (C. 136) de la Bibliothèque municipale de Reims (Leroquais, *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Paris, 1924, t. III, p. 184), le manuscrit latin 850 de la Bibliothèque nationale (id., t. c., p. 216) et le manuscrit 197 de Tours, de la fin du xve siècle, qui appartint aux Carmes et porte le calendrier de leur Ordre (id., t. c., p. 237). Deux

que possible, ajoutons que cinq manuscrits du fonds de Tours, examinés pour nous par M. Georges Collon, ne comportent pas (ou ne comportent plus) de calendrier [1].

A la fin du moyen âge également appartiennent les deux seuls livres d'heures où nous ayons rencontré S. Florentin dans les litanies, parmi les confesseurs non pontifes : l'un à l'usage de Tours [2], l'autre à celui de Sainte-Croix de Poitiers [3], qui n'est guère distant d'Amboise. Dans ce dernier monastère, la dévotion à S. Florentin ne saurait avoir été que privée ou du moins toute récente : le calendrier et nécrologe de la fin du XIII^e^ siècle (après 1293) ou du début du XIV^e^ ne mentionne pas, au 1^er^ décembre, S. Florentin d'Amboise, mais bien S^te^ Florence [4].

L'étude des livres liturgiques imprimés, que nous ne pouvons entreprendre en détail, permettrait de suivre les vicissitudes du culte, aussi bien dans les bréviaires [5] que dans les missels [6] (voir p. suiv.).

bréviaires que nous n'avons pas vus non plus sont le manuscrit de Loches, Bibliothèque municipale, 5, du XV^e^ siècle, milieu ou seconde moitié (LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. II, p. 168), et celui de la Mazarine, 352, provenant de Picpus, de la seconde moitié du XV^e^ siècle (ID., t. c., p. 383). Quant au missel conservé à la bibliothèque du Musée Condé, à Chantilly, n° 684, du XV^e^-XVI^e^ siècle, il ne renferme que les principales fêtes (ID., *Sacramentaires*, t. III, p. 257).

[1] N° 147-148, bréviaire à l'usage de l'église métropolitaine de Tours, deuxième moitié du XV^e^ siècle, avant 1494 ; n° 149, bréviaire à l'usage de Saint-Martin, XIV^e^ siècle ; n° 150, id., XIV^e^ siècle ou début du XV^e^ ; n° 152, bréviaire à l'usage de l'église Saint-Côme, près de Tours, fin du XV^e^ siècle ; n° 153, bréviaire à l'usage de Marmoutier, XIII^e^ siècle. — Le morceau de calendrier qui figure en tête du manuscrit de la Bibliothèque nationale, lat. 9430, fragment du sacramentaire de Tours représenté par le manuscrit 184 de Tours, troisième partie (fol. 152-322), va du 17 juin au 30 novembre. Il s'arrête donc exactement à la veille du jour qui nous intéresse. Parmi les confesseurs invoqués dans la litanie des saints de ce sacramentaire (fol. 128 du fragment de Paris), Henri Leclercq remarque les noms suivants : Hilaire, Martin, Gatien, Lidoire, Brice et Perpetuus ; il ne parle pas de S. Florentin (article posthume sur Tours, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XV, 1952, col. 2670).

[2] LEROQUAIS, *Les Livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1927), t. I, p. 147 (manuscrit lat. 1197, seconde moitié ou même fin du XV^e^ siècle).

[3] ID., op. c., t. II, p. 257 (manuscrit nouv. acq. lat. 560, XIV^e^ siècle).

[4] P. MONSABERT, *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers*, XXVII, dans *Revue Mabillon*, t. X (1914), p. 162.

[5] On ne signale qu'un incunable, le *Breviarium Turonense* imprimé à Tours par Simon Pourcelet, le 10 février 1493 (nouveau style : 1494) ; il débute par le calendrier et comporte le propre des saints (*Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, t. V, Leipzig, 1932, colonnes 504-505, n° 5498). Entre 1501 et 1850,

Nous avons vu encore un certain nombre de cartabelles du diocèse de Tours, du XIXe siècle : dans la première moitié de cette période, on y trouve notre saint [1], qui n'apparaît plus dans la suite, chassé sans doute par l'esprit « romanisant » de Dom Guéranger.

L'examen de ces mentions liturgiques, poussé aussi loin que possible, ne conduit donc qu'au XIVe siècle. Comment la date de fête, 1er décembre, s'est-elle établie? Il serait naturel, dans le cas d'un saint local bien attesté, de trouver quelque fermeté au moins dans ce détail, tiré de la tradition de son anniversaire,

Hanns Bohatta, dans sa *Bibliographie der Breviere* (Leipzig, 1937), p. 268-269, nos 2826-2835, en signale dix éditions. La Bibliothèque des Bollandistes conserve un exemplaire d'un bréviaire de Tours inconnu à Bohatta, dans la liste duquel il se placerait entre le no 2831 et le no 2832 : *Breviarium Insignis Ecclesiae S. Martini Turonensis, ad Romanam Ecclesiam nullo medio pertinentis, auctoritate Capituli eiusdem Ecclesiae recognitum.* Pars Hiemalis (Aestivalis). Imprimé à Tours, chez Jacques Poinsot et Claude Bricet, en 1635, il ne mentionne S. Florentin ni au calendrier ni au sanctoral. On y rencontre pourtant quantité de saints locaux du diocèse, mais, au 1er décembre, se célébrait uniquement la Translation du Chef de S. Martin, avec une solennité égale à celle de la *Reversio beati Martini* (13 décembre), qui fait anticiper d'un jour la Sainte-Lucie, et de la *Subventio beatissimi Martini* (12 mai), c'est-à-dire « duplex quinque candelabrorum ».

[6] W. H. I. Weale et H. Bohatta, *Bibliotheca liturgica. Catalogus Missalium ritus latini ab anno M.CCCC.LXXIV impressorum* (Londres, 1928), p. 267-268 : trois incunables (nos 1594-1596 : Tours, 1485 ; Rouen, 1493 ; et s. l., 1500), et six imprimés plus récents ; cette liste paraît incomplète.

[1] En 1830, le 1er décembre tombant un mercredi, troisième leçon et commémoraison de S. Florentin ; en 1839 et 1844, où c'était un dimanche, neuvième leçon et commémoraison du même. Notre exemplaire de la cartabelle pour 1830 a appartenu à M. de Viron, qui avait acquis beaucoup de volumes provenant des collections de nos prédécesseurs, dispersées après l'invasion française de la Belgique. En tête est collée une bande de papier, couverte, au recto comme au verso, d'une petite écriture du XVIIe siècle, qui n'est celle d'aucun Bollandiste de l'époque. C'est une liste intitulée : *Martyrol. Turonense*, qui donne la série des fêtes propres à cette Église, de janvier à décembre. Au 1er de ce mois, on y lit : « Translatio capitis s. Martini. Florentini conf. Ambac. Exceptio reliquiarum SS. Chrysanthi et Dariae. » Ces mots ne proviennent pas des seuls martyrologes tourangeaux qui aient été signalés, le Parisinus lat. 5554 (cf. H. Quentin, *Les Martyrologes historiques*, p. 223-225) et l'Add. 11443 du British Museum (cf. Quentin, op. c., p. 676, et J.-J. Bourassé, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XVII, 1865, p. 1-82). Il s'agit assurément d'un simple catalogue établi d'après d'anciens livres liturgiques, manuscrit ou même imprimés, par quelque correspondant bénévole des anciens Bollandistes.

que maintenait, au cours des âges, une cérémonie annuelle. Mais S. Florentin d'Amboise paraît absent de tous les calendriers de la région jusqu'au milieu du XIVe siècle. Peut-être y a-t-il lieu de noter à ce propos qu'à la même date du 1er décembre on commémore Ste Florence, vierge et martyre, dont le nom pourrait avoir attiré celui de Florentin et ainsi fixé la date de fête de ce dernier. Florence, honorée dans le diocèse de Poitiers, voisin de celui de Tours, était la sainte de Comblé, près de Celle-Lévescaut (Indre-et-Loire), à une vingtaine de lieues au sud d'Amboise. Son corps repose à la cathédrale de Poitiers [1]. La coïncidence est assez remarquable.

Il est permis de remonter plus haut par l'histoire de l'église qui devint le centre du culte de S. Florentin [2] et du chapitre qui y fut établi.

Les plus anciennes mentions du dédicataire que cite Carré de Busserolle sont de 1198 (*Ecclesia Sancti Florentini et Sanctae Mariae de Ambazia*) et de 1219 (*Ecclesia Beati Florentini de Ambasia*). L'église fut fondée, lisons-nous, dans le château même, en 1014, par Sulpice de Buzençais (ou Buzançais), trésorier de Saint-Martin de Tours, sur un emplacement où en avait existé déjà une autre, placée sous le vocable de Notre-Dame [3]. Reconstruite en 1030 par Foulques III d'Anjou, dit Nerra [4], elle reçut les reliques de S. Florentin, dont elle joignit le nom à celui de la Vierge Marie. L'époque où s'introduisit le double vocable n'est pas autrement déterminée, ni par conséquent celle de la translation du corps de S. Florentin. Il faut la placer avant 1096, année où apparaît le double titre.

[1] Claude Chastelain, *Martyrologe Universel* (Paris, 1709), au 1er décembre.

[2] Nous avons consulté à ce propos la notice de J.-X. Carré de Busserolle, au tome Ier de son *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine*, qui forme le tome XVII (1878) des *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, p. 24-25 ; et aussi celle, plus brève, du regretté chanoine Ernest-Léon Audard (1881-1951), dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. II (Paris, 1914), col. 1047-1048. Ce dernier auteur, qui suit de près Carré de Busserolle, renvoie aux Archives départementales d'Indre-et-Loire, série G, titres des paroisses d'Amboise et de la collégiale Saint-Florentin ; on peut y ajouter le manuscrit 1320-1321 du fonds de la Ville de Tours, recueil formé par André Salmon, au XIXe siècle, qui renferme, aux feuillets 144-157 du tome Ier, des pièces relatives au chapitre de Saint-Florentin d'Amboise.

[3] Il ne semble pas que l'acte de fondation ait survécu. On ne sait donc pas exactement sous quel titre l'église d'Amboise y était désignée.

[4] Louis Halphen, *Le Comté d'Anjou au XIe siècle* (Paris, 1906), p. 83. La création du chapitre y est attribuée à Foulques Nerra.

En 1044, Arnoul, archevêque de Tours, l'érigea en paroisse [1], ce qui fut confirmé par ses successeurs, en 1177 et 1366 ; antérieurement, elle dépendait de la paroisse de Saint-Denis [2].

Les chanoines de Saint-Florentin d'Amboise sont déjà cités comme tels dans un acte de 1096 environ, par lequel Hugues de Chaumont, seigneur d'Amboise, et Aimery de Courron, sur le point de partir pour la croisade, donnent à l'abbaye de Pontlevoy l'église de Sainte-Marie-et-Saint-Florentin d'Amboise [3]. Une lettre de Raoul II, archevêque de Tours, et de son archidiacre T., à Herbert et Maurice et aux autres chanoines de Saint-Florentin d'Amboise, leur notifia cette donation [4]. Un concordat entre les moines de Pontlevoy et les clercs de Saint-Florentin d'Amboise, qualifiés de chanoines dans l'acte même, conclut une dispute au sujet de leurs droits et propriétés respectifs, le 8 septembre 1141 [5].

Un titre de 1445 nous apprend qu'à cette date l'église fut incendiée [6]. Dans le principe, ou du moins avant la fin du XIVe siècle, elle était desservie par six chanoines et un chevecier ; le nombre des chanoines fut ensuite porté à dix, ayant à leur tête un doyen, dignité créée par le pape Boniface IX (1389-1404) [7].

[1] L'acte est mentionné, sans indication d'origine, par B. Hauréau, *Gallia Christiana*, t. XIV (1843), col. 60 DE ; celui-ci a recouru, assez vraisemblablement, aux collections de documents qu'avait formées, sur l'histoire de Tours, le continuateur de Bouquet, Dom Étienne Housseau, et qui remplissent trente volumes à la Bibliothèque nationale. Bon nombre des pièces vues et copiées par Housseau ont disparu à la Révolution (HAURÉAU, t. c., p. 3). Ayant affaire à ce simple résumé d'Hauréau, on ne saurait dire si les mots « S. Mariae et S. Florentini beneficium » sont du rédacteur du *Gallia Christiana* ou s'ils figurent dans le document même.

[2] Une lettre d'Innocent III (22 avril 1210 ; = POTTHAST, n° 3978) aux moines de Saint-Julien et à la « personne » de l'église Saint-Denis d'Amboise confirme un accord intervenu entre eux et les chanoines de Saint-Florentin. A la même date, le pape écrit dans le même sens aux chanoines de Saint-Florentin (= POTTHAST, n° 3979).

[3] Original aux archives de Loir-et-Cher, fonds de Pontlevoy ; texte dans la *Revue de Loir-et-Cher*, t. XV (1902), col. 201. Cf. HALPHEN, op. c., p. 326.

[4] Elle est citée par Salmon, pièce 145, qui se réfère à Housseau, III, 908 *bis*.

[5] Le texte, tiré des archives de Pontlevoy, se lit dans la première édition seulement du *Gallia Christiana*, t. I (1656), p. 767-768.

[6] Charles, duc d'Orléans et de Valois, fait un don aux doyen et chapitre de Saint-Florentin d'Amboise, dont l'église « puis naguères par fortune de feu a esté du tout arse et destruite, et en icelle plusieurs biens et joyaux brulez et perduz ». L'acte, daté de Blois, 8 novembre 1445, est transcrit intégralement d'après un original dans le recueil manuscrit de Salmon, t. c., pièce 148.

[7] Ainsi s'exprime Carré de Busserolle, l.c. Cependant, une charte des chanoines (27 août 1257), transférant à Vincent, archevêque de Tours, et à ses successeurs le droit de patronage des prébendes de leur église, que leur avait

Tout ce qui précède concerne donc une première église, développement de la chapelle castrale. Celle qui existe aujourd'hui, sous le vocable de Notre-Dame-en-Grève-et-Saint-Florentin, doit son origine à un ordre de Louis XI, par lettres patentes du 7 juin 1473 [1]. Le roi donne, entre autres motifs de cette nouvelle fondation, la crainte qu'il éprouve que les allées et venues des habitants d'Amboise, qui assistent aux offices de l'église paroissiale et collégiale de Saint-Florentin, n'introduisent des « mortalités et pestilences » dans le château, où résident ses enfants. La création d'une nouvelle église permettra au roi, lorsque les circonstances l'exigeront, d'interdire complètement aux habitants l'entrée de la forteresse et de la collégiale, sans empêcher l'exercice du culte. La construction fut commencée sans retard, au lieu appelé la Nonnerie (ou mieux l'Annonerie : on y voyait, en effet, les ruines d'un ancien magasin à blé). Mais les travaux marchèrent très lentement. Louis XI vint les visiter et, ne les ayant pas trouvés « à sa plaisance », les fit suspendre. Repris deux ans après, ils furent encore conduits avec une extrême lenteur. La dédicace eut lieu en 1484. Les registres paroissiaux commencent au 17 mai 1538.

***

Reste à dire un mot des principaux auteurs qui ont consacré une notice à S. Florentin d'Amboise. Aucun d'entre eux n'a eu accès à une source qui ne soit mentionnée ci-dessus.

Le meilleur est sans contredit Ussher, recourant — il fallait s'y attendre — à ses propres collections [2]. Il résume parfaitement la *Vita*, dont il cite même quelques phrases, et se rend compte de la vanité de tout effort chronologique : « ut in tanta rerum et personarum confusione, qua S. Florentinus aetate vixerit, dictu non sit proclive ». N'empêche que son *Index chronologicus* [3] porte

conféré Hugues de Chaumont, émane de douze chanoines du chapitre d'Amboise. Elle ne semble pas mentionner parmi eux de dignitaires (Salmon, t. c., pièce 156, se référant aux collections de Dom Housseau, VII, 3089 ; acte signalé par Hauréau, t. c., p. 111 B, qui renvoie également à Housseau). Chaumont est situé entre Blois et Amboise (*Gallia Christiana*, t. VIII, p. 1380 A).

[1] On en trouve le texte dans l'*Inventaire analytique des archives communales d'Amboise*, de Casimir Chevalier (Tours, 1874), p. 340.

[2] C'est-à-dire à notre manuscrit D, ci-dessus, p. 134. La notice de S. Florentin d'Amboise se lit dans les *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates*, aux pages 397-398 de la seconde édition (Londres, 1687), qui doivent correspondre à peu près aux pages 760-761 de la première (Dublin, 1639). Elle est citée, à propos de S. Calixte, dans les *Acta Sanctorum*, au tome VI d'Octobre, p. 420 E.

[3] Page 531, col. 2, de la seconde édition.

une mention, à la fois précise et ambiguë, qui commence par une date et finit par une autre éloignée de près de deux siècles : « DLX. Florentinus Hibernus Ambasiae in Gallia tempore Germani Parisiensium et Gildasii Ruthenensium Episcopi, claruit 397. »

Les auteurs de langue anglaise utilisent surtout l'analyse d'Ussher : ainsi John Lanigan [1], James Gammack [2] et John O'Hanlon [3] ; mais ce dernier s'est livré à ces recherches curieuses dont il est coutumier : il marque la distinction nécessaire entre le saint d'Amboise et S. Florentius, évêque de Tongres, signalé par nos prédécesseurs dans les *Praetermissi* du 18 avril [4] ; il croit avoir lu le nom de Florentin d'Amboise dans les additions, tirées de Greven, que renferme le martyrologe d'Usuard publié par les Chartreux au début du XVI^e^ siècle [5].

La tradition des hagiographes du continent ne s'appuie pas aussi directement sur le seul document qui semble avoir existé, nous voulons dire la Vie imprimée ci-dessous. Molanus, au 1^er^ décembre, dans ses éditions de 1573 et de 1583, introduit, sans référence ni note : « Castro Ambasio, sancti Florentini, presbyteri et confessoris, mirae virtutis viri [6]. » Notre saint ne figure pas dans le recueil de Vies de saints dit « des Docteurs de Paris », où pour-

[1] *An Ecclesiastical History of Ireland*[2] (Dublin, 1829), t. II, pp. 491, 494, au chapitre XVI, § 16.

[2] Dans William SMITH et Henry WACE, *A Dictionary of Christian Biography*, t. II (Londres, 1880), p. 538-539. Gammack ajoute, à tort, une référence aux *Acta Sanctorum*, Oct. t. X, p. 850-858 ; il s'agit là de S. Florentin de Bonnet.

[3] *Lives of the Irish Saints*, t. IV (Dublin, s. d., vers 1870), p. 239, à la fin de sa notice sur S. Florentin de Bonnet, qu'il place au 18 avril.

[4] *Act. SS.*, April. t. II, p. 522. Ce Florentius figure dans la partie « ancienne et invérifiable » de la liste de Tongres, pour reprendre les épithètes de Louis Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III (Paris, 1915), p. 186-187. Le nom est, en effet, inventé à plaisir pour remplir le vide des premiers âges, avant Jean l'Agneau.

[5] Florentin n'est commémoré, au 1^er^ décembre, dans aucune des deux éditions imprimées d'après les notes de Greven, non plus que dans le manuscrit autographe de ce dernier érudit, aujourd'hui à Darmstadt, bibliothèque de l'État, manuscrit 1021. Il n'y a pas trace de lui non plus dans les collections de Jean Gielemans.

[6] Si l'annotation de son Usuard de 1568 est plus développée, les listes de saints pour chaque jour y sont cependant moins complètes que dans les impressions postérieures ; voir notre note *Sur les éditions de l' Usuard de Jean Molanus*, *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 327-333. Peut-être John O'Hanlon, ci-dessus, note 3, a-t-il confondu l'Usuard de Molanus avec celui des Chartreux.

tant se rencontrent bon nombre de célébrités locales de la France [1], mais trouve place chez André du Saussay : « Castro Ambasio sancti Florentini, Presbyteri et Confessoris, admirandae virtutis [2] : in cuius honorem Fulco Nerreus Andegavorum Comes ibidem nobilem Ecclesiam aedificavit, in qua Collegium Canonicorum instituit, Crucisque vivificae Servatoris portionem, quam e sacrario Hierosolymitano asportaverat, ibidem reposuit perenni cultu adorandam [3]. » Claude Chastelain situe S. Florentin au VII^e^ siècle et le range, au 1^er^ décembre, parmi les saints de France, avec cet éloge : « A Amboise, S. Florentin, Confesseur : qui étant à Paris fut présenté par S. Germain au Roy Clothaire, & réforma les mœurs de la Cour par sa parole & par son exemple [4]. » Cette réforme de la cour n'est pas dans la *Vita* d'Amboise. En aurait-il été question dans quelque bréviaire, ou le chanoine de Paris a-t-il rédigé sa notice un peu librement, en se fiant à sa mémoire, guidée par les préoccupations que lui apportaient les mœurs d'un plus grand roi?

Le bréviaire du Cardinal de Noailles assigne pour date au saint, en marge : « post 561 », et écrit, toujours au 1^er^ décembre : « Item eodem die, sancti Florentini, qui Ambaciae in territorio Turonensi colitur [5]. » Citons enfin, pour être complet, Mgr Paul Guérin [6]. On remarquera qu'après André du Saussay, la qualité de prêtre n'est plus donnée par les hagiographes au confesseur d'Amboise.

Paul GROSJEAN.

[1] Ni au 1^er^ décembre, ni dans la liste alphabétique des saints. Nous avons consulté l'édition de Douai, 1597, *Histoire de la Vie, Mort, Passion et Miracles des Saincts...*, de P. VIEL, Jacques TIGEOU, Clément MARCHANT, Jean LE FRÈRE DE LAVAL, Paschal ROBIN, sieur du FAUX, G. GAZET, C. D. BASSECOURT « et autres ».

[2] Ceci sort de Molanus.

[3] *Martyrologium Gallicanum*, Pars Posterior Trimestris, Octobrem, Novembrem et Decembrem complectens (Paris, 1637), p. 962. D'où proviennent ces renseignements? Charles Rohault de Fleury, dans son *Mémoire sur les Instruments de la Passion de N.-S. J.-C.* (Paris, 1870), s'est efforcé de recueillir toutes les mentions de fragments de la Vraie Croix ; il ne signale nulle part celui d'Amboise.

[4] *Martyrologe Universel* (Paris, 1709), p. 610.

[5] *Martyrologium Parisiense... Eminentissimi DD. Cardinalis de Noailles... auctoritate... editum* (Paris, 1727), p. 375.

[6] *Les Petits Bollandistes*, t. XIV (Paris, 1888), p. 2, au 1^er^ décembre, sous la rubrique : Martyrologe de France, revu et augmenté.

VITA S. FLORENTINI AMBACIENSIS

Ex codicibus Turonensi 156 (= **T**) *et Dubliniensi E. 3. 8* (= **D**), *de quibus supra, p. 134-135.*

Incipit Vita Beati Florentini gloriosi confessoris [1].

Lectio prima [1]. Preclara sanctorum merita confessorum post insignes triumphos martirum celebrari festivis debere preconiis, catholicae religionis docent instituta, quatinus in hiis et in illis devocio fidelium augeatur et sancte conversationis exemplum ex ipsorum actibus imitetur. Eorum sane memoriam catholica mater recolit et veneratur Ecclesia, sepius patrocinium implorans ipsorum. Adiuvat namque credentium vota sanctorum intercessio, quorum interventu Dei omnipotentis indignatio mitigatur, quorum suffragiis incomoda repelluntur, ac eorum precibus beneficia iugiter conferuntur. Digne igitur istius [2] confessoris egregii Florentini, qui preclaris virtutibus et miraculis ingentibus floruisse monstratur, memoriam celebramus ac festive veneracionis celebri exultacione laudamus. — Gloriosus itaque Christi confessor Florentinus, in Ybernia oriundus, sollicitudine eciam qua debuit a suis parentibus, Theophilo videlicet et Benigna, benigniter educatus, Dei graciam a primis infantie cunabulis accipere meruit. Qui, provectioris etatis tempora nactus, nequaquam voluptatibus seculi nec temporalibus desideriis involutus, corpus suum modestie freno ita arcere curabat, ut ex palore vultus et macie facile appareret quod iam semet vivam omnipotenti Deo Dei servus hostiam obtulisset. Nam, corpus suum illibatum servans, omni contempto discrimine, virginitatis eterne sine fine florem obtinuit.

<**Lectio**> **secunda**. Istius itaque sancti confessoris reverende operationis actio et nominis enunciatio satis evidenter indicant eum flore virtutum fore spiritualiter luminatum [1]. Nam, in decore proprii vocabuli compos effectus, flore [2] divine maturitatis [3] enituit, et inter mundi huius procellas, uniformi tenore mentis solidissime, Christum firmiter stabiliterque studuit colere sempiternum, ipsius Creatoris dogmata servans, domum suam supra firmam petram edificans, non declinans ad dextram neque ad sinistram [4] propositum mentis sue. Igne divini amoris accensus, predicationis officio sagaciter operam dabat, Dei misericordiam et iudicium in-

Lemma. — [1] (Incipit-confessoris) Vita sancti Florentini ex antiquis voluminibus Capituli eiusdem Sancti Florentini in oppido Ambasiae fundati desumpta D.

1. — [1] (L. p.) *om.* D *et item porro.* — [2] *om.* D.

2. — [1] luminatus T. — [2] florae D. — [3] maturitas D. — [4] Cf. *Num.* 20, 17; 22, 26; *Deut.* 17, 11; 28, 14; *Isai.* 30, 21; *Prov.* 4, 27.

sinuans, bonorum salutem, malorum penam ex scripturis sanctis annuncians, omnem resecans hereticam [5] pravitatem et infidelium assercionibus confidenter resistens, deliramenta gentilium nichil aliud esse nisi mortis eterne stipendium rationabiliter disserebat. Evangelice doctrine scientia pollens, ea que Spiritus sanctus ei suggerebat palam et fiducialiter predicabat. Nichil preter rectum a primis cunis vite visus est facere vel patrare, sed pectore sincero et ore devoto sine intermissione Domino serviebat.

Lectio tertia. Denique vir Dei de terra et de cognatione sua exire disposuit et, natale solum ob superni Regis amorem deserens, Romam usque pervenit. Multa namque de sanctorum martirum passionibus gloriosis [1] legerat atque noverat. Audierat insuper et credebat quod, suo tempore, persecutores Ecclesie Rome precipue multos christianorum [2] propter fidei catholice confessionem [3] trucidabant. Unde festinat Christi confessor, iam voto martir, vite presentis dispendium parvipendens, amorem mortis amplectitur et, inter Romanos agonistas se conferens, fidei sancte regulam docere et exponere non veretur, seque christiane religionis cultorem in auditu circumstantium profitetur, sui effusionem sanguinis non metuens nec profane multitudinis conventum formidans, minas gentilium et seviciam principum non abhorrens, dum eorum errorem rationibus veritatis oppugnat, dumque deorum simulacra receptacula demoniorum appellat, et huiusmodi monstra nec sibi nec aliis in aliquo subvenire posse proclamat. Hinc admiratur et stupet Romane civitatis profanus conventus, eo quod ignotus [4] nobilium dictis obsistat [5], barbarus [6] cives corrigere presumat, pauper potentibus contradicat, exul senatores et patricios provocare non timeat; quod vir eciam nullius dignitatis [7] excellencia preditus Romane maiestatis principatum offendat. Eapropter de christianorum morte tractat procerum conventus unanimiter cum plebis insania. Egregius tamen Christi famulus, spretis minis adversantium, intrepidus, viam veritatis nunquam deserens, christianos in unitate catholice fidei roborabat [8]. Quia, quem fidei virtus et charitatis ardor illexerat, ab illius dilectione qui veritas est et vita nulla penarum accerbitas segregare valebat.

Lectio quarta. Eo namque tempore Claudius Cesar, christianorum atrocissimus persecutor, imperii romani culmen adeptus, ydolis studiose inserviens, Christum agnoscere respuens, omnes christiane milicie professores, sacre religionis cultores, salutis eterne annunciatores, comprehendi et sibi presentari iubet, ut vultu minaci eis terrorem ingerat, penarum exhibitione eorum constanciam frangat, fixas in celo mentes horrore apposito crudelitatis avertat. Id

[5] haereticorum D.

3. — [1] *om.* D. — [2] christianos D. — [3] saepius *add.* D. — [4] innotus T; immotus D. — [5] *sup. lin.* D. — [6] barbaros D. — [7] praeditus *add. sed del.* D. — [8] roborat D.

enim conatur per eum dyabolice perversitatis astutia, ut, qui sacri baptismatis unda purificari meruerant, ad ydolatrie sacrilegium denuo revertantur. Sed Christi famuli, metu mortis intrepidi, per omnia de Spiritus sancti gratia securi, sacro eorum duce ac preceptore Florentino, ad moriendi desiderium vite amore perpetue ultro animabantur, de responsione nequaquam solliciti, sed, sacris documentis imbuti, ante reges et presides stare non formidabant. Verum, cum inter ceteros Christi famulos vir inclitus Florentinus sese periculis et laboribus obiecisset, videns Christicolas Regis eterni ab impio persecutore duris usquequaque ac crebris pressuris artari, ut, asperitate et formidine territi questionum, unius Dei professionem negarent, Claudius Cesar sanctum Dei Florentinum pre omnibus, sub obtentu gratuite dilectionis, iterum atque iterum sibi familiariter molitur conglutinari. Hunc eciam talibus verbis [1] alloquitur : « Quibus ab horis, cultor Dei Florentine [2], huc allatus es, cuiusve terrae aut patriae accola es [3] ? Nam luce clarius patet te a non obscuris et ignobilibus parentibus educatum, dum fidenter, non ut degener, sed ut orator sagacissimus et divinis documentis imbutus, regalibus dictis misces colloquia imperterritus. Sed miramur quod, tante nobilitatis immemor et deorum nostrorum indignationem non metuens, Christianorum sectam degenerem elegisti, in qua tante stulticie persuadetur error, ut homo, quem Iesum dicunt, tanquam qui nec fugere nec resistere potuerit, a Iudeis comprehensus [4] et in ligno crucis suspensus, Deus credatur ; mortuus eciam et sepultus, Deus et Dei filius nominatur et impudenter adoratur. Quorum religionem penitus respuendam et omnino delendam, utpote frivolam et erroneam, arbitrio nostro censemus. Quare, nostro adquiescens consilio, deorum immortalium sacrificiis insiste et [5], cum ipsis mancipatus, ab ore et mente penitus reice memoriam nominis christiani, et sic, secretorum imperialium [6] comes effectus, maiorum tuorum nobilitatem transcendes. » Cui sanctus Dei servus, sui non diffidens, letabundus inquit : « Rerum omnium plasmator Deus et Dominus, auctor [7] et redemptor generis humani [8], Christus eterne vite felicitatem diligentibus se veraciter pollicetur. Ideo, Christo psallens in timore et exultans ei in tremore, rationis oculum et mentis aciem ad eum dirige, qui solus omnia potest, cuius misericordia plena est terra, cuius beneficiis affluunt universa ; ipsumque Deum omnipotentem venerare, quoniam nusquam alibi salus, nusquam vita, nusquam perpetue felicitatis iucunditas, nisi in Christo, cuius potestas eterna est, cuius regnum et imperium sine fine permanet in eternum ; qui eciam iustus ultor est criminum et ponderator actionum, et sicut nobis, fidelibus suis, optate quietis iocunditatem in celis confert, ita vos, ydolatre [9], qui nunc gaudetis,

4. — [1] sic *add.* T. — [2] Florentinus *prius* D. — [3] (cuiusve - es) *om.* T. — [4] est *add. sed del.* D. — [5] ut T. — [6] imperialum T. — [7] actor T. — [8] (g. h.) h. g. D. — [9] ydolatras T.

lugebitis. Vos eciam incendia gehenne suscipient, ubi non deficiet eternum supplicium nec sempiterne mortis doloribus poterit aliquod [10] adhiberi remedium. »

Lectio quinta. Ad hec furore correptus Claudius [1] intonat et vociferatur, dicens : « O cives Romani imperii, o patricii nobiles, o [2] reges regnique proceres, animadvertite, queso, quomodo ludimur et ridemur per istum insanum et temerarium proditorem, qui diis nostris immortalibus blasphemando derogare presumit. Vos, tocius terre principes, mentem meam advertite, tanti proditoris perfidiam vindicate [3], hunc non patiamini diucius vivere [4], nam decreti nostri sentencia iubet istum sacrilegum morte crudeli, ferro medio, celeriter interire. » Ad hanc vocem quidam ex astantibus, Asterius nomine, Dei famulum apprehendens, in ergastulo [5] carceris vinctum sine mora retrusit, ubi per triduum corda catholicorum verbo vite imbuere non quievit, multos eciam utriusque sexus, Spiritus sancti gratia, in fide vera firmatos, dolorum contemptores reddidit et Christi ferventissimos amatores effecit. Inter quos prefatus Asterius latenter sancte predicationis monita a famulo Dei libentissime excipiebat et mente devotissima audiebat [6]. Completa namque predicatione, in ipso carcere, vir Dei hanc ad Dominum profudit orationem : « Omnipotens Deus et Pater Domini nostri Iesu Christi, decus et plasmator hominum, qui neminem vis perire, Spiritus tui gratia astantium mentes instrue, ut, cognitionis tue illustrati luce, nomini tuo puro corde confiteantur, percepta [7] suorum corporum animarumque optata salute, et nunc et semper et in eternum. » Cumque omnis concio fidelium respondissent [8] : « Amen, » mox immense lucis lampas trium horarum [9] spacio super eos illuxit. Cuius fulgore perterriti ulterius celum inspicere non audebant, timentes horrifice mortis laqueum incurrisse. Quod miraculum Asterio cunctisque astantibus suasit ut christianitatis iugo se vovendo subderent ; et [10], ne cum damno presentis vite felicitatis eterne dispendia paterentur [11], ab ipso Christi famulo, divina providente clementia, baptismi gratiam susceperunt.

<**Lectio**> **sexta**. Hiis igitur expletis miraculis, prefatus Asterius, filiam habens unicam, puellam nobilem, sibi carissimam oculorum atque aurium officio carentem et aliorum usu membrorum penitus destitutam (hec nempe defunctis vivebat membris et mortis ymaginem intuentibus pretendebat)... [1] Cuius dolore non minimum perpessus Asterius, spe eciam [2] sospitatis habende, filiam morbidam beatissimo Dei famulo Florentino exhibuit sollicitus et devotus.

[10] aliquid D.

5. — [1] Caesar *add. sed del.* D. — [2] *om.* D. — [3] vindicare T. — [4] (d. v.) v. d. D. — [5] ergasculo T. — [6] In originali hic sanctus Florentinus dicitur praedicasse *add. in marg. eadem manu* D. — [7] praecepta D. — [8] respondisset D. — [9] dierum D. — [10] *om.* D. — [11] astantes igitur *add.* D.

6. — [1] *Aliquid desiderari videtur.* — [2] et D.

Tum virum Dei hiis aggressus est verbis : « Sacer [3] Dei Florentine, huius filie mee, nobilis puellule, tuo sancto precatu miserere, ipsiusque langoribus orando medere, quatinus conditor omnium Deus, sua pietate tuaque sancta supplicatione, quod in ea nature vigor servare non potuit, supplere dignetur. Suscipe cordis [4] suspiria, vir egregie pietatis. Nec mihi, queso, imputes quod, me ministro atque custode, carceris obscuri tulisti pressuram, quia, ut ipse nosti, imperatorum edictis neccesse est nobis parere. Si enim assensui meo Claudius Cesar annueret (ut et certe [5] comodum foret saluti publice), primum te faceret consiliarium ac tocius regni moderamina tibi committeret, utpote qui terre clarus et celo dignus haberis. Ceterum vero, si per te, in adipiscenda salute filie, voti mei compos extitero, iussionis tue voluntarius executor adero, me quoque, cum propria coniuge omnibusque subditis, omnipotentis Dei iugo submittam et eos faciam, sicut fidelis servus, sacri fonte baptismatis renovari. » Cum igitur hiis verbis complesset ordinem sue peticionis Asterius, sanctus Dei Florentinus, solitis et devotis orationibus insistens, avidus corporee dissolutionis, cupiens iam cum Christo esse et cum ipso dormire, felicitatis eterne gaudia contemplando, quantis miseriis mundus affluat, quanta iocunditate civitas illa cuius conditor est Deus floreat, omnimodis viribus compensabat.

Lectio septima. Dum hec vir beatus in mente volveret, somnus eum tenuis obrepit, eidemque paululum soporato, intempeste noctis silentio, astitit [1] Dominus Iesus Christus, inestimabili fulgore choris angelicis circumseptus, dicens ei : « Hec tria divinitatis insignia, stolam candidam, anulum et coronam, do tibi. Calicem passionis in [2] huius vite stadio pro confessione mei nominis, purpuratus cruore roseo, non subibis, sed in Gallie finibus florens signisque celestibus honoratus, me ducente, descendens, me tribuente, divinarum virtutum titulis radiabis. Demum, gaudens et exultans, inter duas gemmas candidas, Anianum videlicet et Martinum [3], sepulture positus obsequio, gaudium meum [4] letus intrabis. Omnes vero qui ad aram tui sepulcri nomen meum [5] supplicaverint, levamen cunctis impartiens, illos efficies [6] compotes sui voti. » Hiis dictis, gloria Dei, ascendente lumine sursum, evanuit. Evigilans autem beatissimus Florentinus, divine visionis Regis eterni munere letus, instantis noctis spacium in hymnis et canticis spiritualibus transegit. Mane autem facto, non immemor peticionis Asterii, servus Dei puellam ipsius sibi precepit adduci. Tunc, erectis sursum oculis, celestis medicine opem flagitans, oravit, dicens : « Virtutis Pater suppreme, qui cum Filio et Spiritu sancto unus es Deus, qui olim oculos ceci nati et aures surdi aperire dignatus es, lumina huius puelle usumque aurium suarum [7] evigilare iube, Domine Iesu Christe, ut sic tui

[3] sancte D. — [4] mei *add.* D. — [5] certo D.

7. — [1] constitit D. — [2] *om.* D. — [3] (A. v. et M.) M. v. et A. D. — [4] *in marg. add.* T. — [5] vere *add.* D. — [6] efficiet D. — [7] *sup. lin.* D.

medicaminis luce percepta [8], lumen verum [9], quod ipse es, pure videat et intelligat, auresque ipsius, auditus sui viribus receptis, organa tue divinitatis haurire valeant et sentire. » Hac itaque sancti patris oratione completa, mox tocius corporis, visus pariter et auditus, debilitate submota, Spiritus Sancti subito calore [10] recalescens, puella divinitus reddita est sanitati. Tunc Asterius, qui iam crediderat, in fide Christi roboratus, cum uxore et tota familia, multi eciam nobiles et puelle propinqui, Deum omnipotentem laudare et magnificare ceperunt, deorum statuas et eorum sacrificia execrantes, ad pedes sancti, iam a carcere liberati, procumbunt, orantes se sancte fidei sacramentis iniciari et sacri fonte baptismatis renovari. Quos Christi confessor, completa septem dierum curriculo ieiuniorum observancia, divinitus cathezizavit et in fide catholica roboravit. Dominice vero resurrectionis die, tunc instantis, viri utriusque sexus, nonaginta sex numero, baptizati sunt et per ministerium [11] huius sancti lavacro sancte regenerationis purificati, et, ad promerendum culmen contemplationis divine, fecit eos a sancto Calixto, eo tempore sedis apostolice summo ac sanctissimo sacerdote, Spiritus sancti gratia roborari et salutis crismate confirmari.

Lectio octava. Post hec vero, Christi famulus, divine visionis memor, sollicitus [1], armatura [2] munitus angelica, benedictionis divine clipeo insignitus, redire secum disposuit et, omnibus in pace digestis ac ordinatis, Rome urbem egrediens, Ytaliam Alpiumque iuga transcendens, ad ipsius Theodeberti regis dilapsus [3] est regnum. Is namque Theodebertus, innumerabilium bonorum operum titulis insignitus, peregrinantibus hospitalitatis obsequia pre omnibus devotius exhibebat. Hic itaque [4] rex, Dei famulum Florentinum, exulem et peregrinum, comperiens suis partibus appulisse, depositis regalibus insignibus, eum obvius excepit decentissime, gratumque liberalitatis beneficium sibi exhibuit devotissime. Christi vero servus, virtutis et iusticie normam ac sancte predicationis verbi divini cotidie semina spargens, infirmorum egritudinibus per eum frequenter expulsis, multis ibidem reddidit sanitatem. Invocato enim Christi nomine, claudis gressum restituit, mutis vires loquendi prebuit, surdis auditum indidit, paraliticorum membra consolidavit, atque per sue intercessionis merita debilium et languidorum morbos salubriter resecavit. Prefatus itaque Theodebertus, visis miraculis que per sanctum Dei Iesus Christus operari dignatus est, ipsius indissolubili caritatis amore accensus, inseparabiliter sibi coesse desiderabat. Quadam vero die, cum rex percepisset ipsius sancti propositum abeundi suique neccessitatem discessus, in hec verba lacrimando prorupit : « Quid, mitissime pater, vis nos deserere ? In quo ulterius spes nostre salutis recumbet [6] ? In quo regni nostri [7] stabit incolu-

[8] precepta D. — [9] vivum D. — [10] (s. c.) c. s. D. — [11] misterium D *sup. lin.*

8. — [1] *Aliquid desiderari videtur.* — [2] ac matura D. — [3] delapsus D. — [4] namque D. — [5] reddidit D. — [6] recumbetur T. — [7] *sup. lin.* D.

mitas? Quis erit amplius nostri consilii condimentum? » Cui sanctus divine visionis seriem et quid [8] sibi celitus iniunctum extiterat indicavit. Quibus ab eo patefactis, ductoribus comitibus impertitis [9], per quos viarum discrimina precaveret et viatico neccessario non careret, lacrimante rege cum omni populo, post datam benedictionem, valedicens omnibus, venerandus pater abscessit et, sicut arrepti itineris propositum exigebat, in Gallie partes descendens, ad urbem tandem Parisiorum pervenit. Illo enim tempore Clotarius [10], potestate mirabilis et virtute excellens, sceptrum regni Francie [11] gubernabat, sanctus vero Germanus urbem Parisiorum sui pontificatus titulis illustrabat. Ad cuius episcopatus sedem ipsius amore ductus, Dei evangelicus Florentinus divertit hospitandi gratia. Qui ab eodem presule alacriter atque glorifico honore susceptus, cum ipso bis binis diebus mansit sincere dilectionis gremio collocatus. Videns autem sanctus pontifex sui hospitis sanctitatem et causam adventus ipsius, omnia regi Clotario innotescit, qui ex suppremo regie [12] dignitatis arce descendens [13], humiliter ac [14] reverenter Dei famulum salutavit. Cui se rex inclinans, prohibuit eum famulus Dei, iunctis manibus, orique regis os suum imprimens, cum dilectionis intime et iocunditatis affectu osculatus est eum, miroque modo Dei famulo regis animus tantum illectus extitit et devinctus, ut ex ipsius ore verba vite eterne audire et sibi coesse preoptaret, gloriosum sibi fore coniciens si, amborum Germani et [15] Florentini fultus presidio et eorum adiutus meritis, divine gratie solacium inveniret et in eternum prevaleret. Verumptamen Dei servus, nolens ab incepto itinere desistere, sed ad locum sibi predestinatum celitus pervenire, pluribus in fide Christi per eum roboratis, pontificem in pace, regem in excellenti virtute dimisit, relictisque [16] Parisiorum finibus, iter suum ad partes Aquitanie dirigens, innumeris stationibus regionis illius terminos perlustravit, atque Arrianorum et hereticorum perfidia, que totam fere Aquitaniam polluerat et ab agnitione vere fidei abduxerat, penitus abdicata, populum Dei, perversis hereticorum dogmatibus obcecatum, ad agnitionem catholice [17] fidei suo predicamine revocavit.

Lectio nona. Demum ad urbem Ruthinensium perveniens Christi devotus famulus, in qua sanctus Gildasius tunc temporis pontificatus officio fungebatur [1], vir siquidem hospitalitatis ac pudici<ci>e lampade [2] ceterarumque virtutum preclarus, qui diuturna corporis, ut cunctis accidere solet, egritudine sauciatus, spe subsistendi et cognoscendi sublata, loquendi eciam ac videndi facultate carens, ad extrema quasi [3] deductus, vix ultimo flamine aspirabat. Cum

[8] (et quid) ecquid D. — [9] impartitur D. — [10] Clotharius D *hic et porro.* — [11] Galliae D. — [12] regia D. — [13] discedens D. — [14] et D. — [15] atque D. — [16] relictis D. — [17] verae D.

9. — [1] Claud. Robert, p. 461 *add. in marg. manu Usserii* D. — [2] lampas D. — [3] (e. q.) extremaque D.

igitur [4] sanctus Dei Florentinus ad cellam egroti pontificis, visitacionis gratia, devenisset, langores eius cum anxietate cordis inspiciens, memor illius verbi Apostoli dicentis : « Quis infirmatur, et ego non infirmor [5] ? », flere coepit, lacrimasque continere non potuit, quas fraterne compassionis ac pietatis excussit affectus. Nec tamen de misericordia Regis eterni diffidens, ipsius omnipotentis Dei clemenciam flagitare non destitit, donec divinum sibi sensit adesse presidium, et infirmitatis, qua pontifex tenebatur, de celo se remedium impetrasse cognovit. Tunc reverendorum more antistitum, invocato Christi nomine, ipsius infirmantis [6] nervos et membra olei sacro liquore perunxit, ac sibi, iam pene morituro, sacri corporis et sanguinis Christi pignus obtulit. Consorsque factus morbidus tantorum misteriorum, per ipsius diei et venturae noctis spatium dormitans conticuit. Illa vero nocte, sibi, dormitanti et adhuc in infirmitate gravissima laboranti, matrona quedam, colore vivido, vultu similis Florentino, visa est astitisse, dicens ei : « Fili, timere noli. Vapor quidem sum virtutis Dei et emanacio maiestatis eius sincera. Per me etenim hodie recipies mentis et corporis sanitatem [7]. » Hiis dictis, totum ipsius languidi corpus suavissimo linivit unguento ac illud usquequaque [8] candida syndone circumtexit, et hiis actis, evanuit virtus Altissimi et secessit. Expergefactus itaque Gildasius [9] et celestis visitacionis letus obsequio, cunctis doloribus anterioris infirmitatis expulsis, corporis ac mentis viribus resumptis, sanum et alacrem se omnium visibus exhibuit et gaudentem. Tunc ipse, cum cunctis astantibus, letissimus hymnis et canticis Deum omnipotentem laudare ac [10] glorificare ceperunt, qui precibus huius beatissimi Florentini a mortis periculo eripuerat servum suum. O quanta exultatio clero et omni populo, tam clarifico [11] pontifice sanitati pristine restituto ! Nec intellectus capere, nec lingua sufficit enarrare. Sequenti vero tempore, vir beatus, in suo sancto persistens proposito, Christi succensus amore, ipsius preceptum complere volens, non parvis itineribus et [12] deviis peragratis, per Ligeris alveum ad urbem Turonicam, in qua Christi gloriosus confessor beatissimus Martinus virtutibus et doctrinis spiritualibus christianum populum instruxerat atque veram sancte Trinitatis fidem docuerat, iter suum dirigens, tandem ad Ambaziacum [13] vicum usque pervenit, qui locus quatuordecim miliaribus distat ab urbe. Ubi vir sanctus Dei sacerdos Florentinus, qui Deo in omnibus placere studuit, plurima sanctarum virtutum insignia gessit et incolis illius opidi multa celestis vite dogmata sparsit. Multi eciam ex ipsis infirmi per eum experiere [14] salutem. Ipse vero cotidie ieiuniis, vigiliis et orationibus [15] corpus suum attenuabat et se divinis obsequiis ceterorumque bonorum operum exhibitionibus macerabat, ut

[4] ergo D. — [5] 2 *Cor.* 11, 29. — [6] infirmitatis T. — [7] suae *prius* D. — [8] unaqueque T. — [9] Geldasius D. — [10] et D. — [11] clarificato D. — [12] ac D. — [13] Ambasiacum D. — [14] experire D. — [15] (et o.) *om.* D.

iam martir non solum voluntate, sed opere, gloria martirii non careret ; coronam etiam iusticie semper expectabat, quoniam assidue ante oculos eius dies ultima versabatur. Postremo sacer sanctus Domini, longo vetustatis senio fessus, cum sibi diem migrationis imminere sentiret, sicut omnipotenti Deo placuit, comes egritudo secuta est, et kalendis decembris, nocte media, completis [16] omnibus virtutibus quas per illum dignatus est Dominus operari, ingravescente morbi molestia, migrans a seculo, cum beatis meritis que [17] pro nimio labore promeruit, beatam animam celo reddidit et in pace quievit. Presbiteri vero et clerici ipsius opidi, cum magna fidelium multitudine, corpus eius detulerunt et illud sub spe future resurrectionis ecclesiastico more sepelierunt in basilica Sancte Marie Virginis, credentes [18] orationibus eius omnipotentis Dei consequi misericordiam et salutem. In quo siquidem Dei templo fulgens virtutibus gloriosus Christi confessor prestat orationibus suis beneficia omnibus credentibus, usque in hodiernum diem, prestante Domino nostro Iesu Christo, cui cum Patre et Spiritu sancto est honor et gloria in secula seculorum. Amen.

[16] completus D. — [17] quas T. — [18] eius *add. sed del.* D.

APPENDICE

Leçons du bréviaire de Saint-Gatien, manuscrit 146 de Tours, fol. 166ᵇ-170ʳ ; ci-dessus, p. 137, note 6.

De sancto Florentino confessore. Prima die decembris.

Lectio prima. Florentinus patre Theophilo, matre vero Benigna, de Ybernia oriundus, Dei gratiam ab infantia accipere meruit, corpusque suum ab omni discrimine servans, virgo permansit [1], ac iuxta ethimologiam nominis virtutum flore floridus bonorum salutem, malorum penam ex sacris scripturis predicabat, hereses, infideles et gentiles respuens et ad viam reducens virtutis.

Lectio secunda. Audiens vero Rome Ecclesie vigere persecutores, iam voto martir, illuc adire festinat, ibi publice christiane professionis meritum proclamans intrepide. Eo ipsum Claudius Cesar, fidei inimicus, beatum Florentinum munerum oblacione minarumque terrore a fide Christi ad sectam infidelitatis et sacrificia ydolorum seducere mollitur ; cui cum sanctus vir constanter Christi fidem collaudaret et ydolatriam confutaret, Claudius furiens iubet sanctum morte crudeli celeriter interire.

[1] permanxit *cod.*

Lectio tertia. Quem quidam [1] nomine Asterius ap<p>rehendens in carcere vinctum retrusit. Ubi per triduum multos ad fidem convertit et, oratione ad Deum pro astantibus fusa, mox immensa lux super cunctos illuxit. Quo viso miraculo, se fecerunt per beatum virum baptizari. Et Asterius prefatus, habens filiam oculorum et aurium officio carentem aliorumque membrorum usu destitutam, eam beato viro sub spe sanitatis presentavit.

In secundo nocturno. Lectio quarta. Et veniam petens quia ipsum incarceraverit, promisit se cum uxore et subditis facere baptizari, si filia sua ipsius sancti precibus sospes redderetur. Hiis peractis, virum Dei more solito orationibus insistentem sopor et sompnus obrepit eique Dominus Iesus Christus, inef<f>abili fulgore choris angelicis circumseptus, astitit, sibi dicens : « Hec tria tibi insignia, scilicet stolam candidam, anulum et coronam, do tibi.

Lectio quinta. Martirium in huius vite stadio non subibis, sed in Gal<l>ie partibus, me ducente, radiabis et demum inter Anianum et Martinum gaudium meum letus intrabis, et eos qui ad sepulcrum tuum me suplicaverint efficies compotes sui voti. » Hiis dictis et ipso excitato, mane facto, ipse suis precibus filiam Asterii reddidit sanitati. Tunc Aster<i>us, cum uxore et familia multisque nobilibus et puellis Christum confitentibus, se fecit baptizari, in numero nonaginta sex.

Lectio sexta. Virque sanctus a carcere liberatur, et a sancto Calixto papa predicti confirmati sunt. Post hec vir Dei, divine missionis memor, ad Gallie partes se transtulit, quem rex Theodebertus sibi obvius reverenter excepit. Tandem, semine predicacionis sparso multisque infirmis redditis sanitati, claudis scilicet gressu, mutis verbo, surdis auditu, paraliticis consoliditate membrorum restitutis, dictus rex iugiter sibi coesse optabat, beatumque virum abscedere volentem sistere conatur.

Lectio septima. Sibi dicens : « Quid, pater, vis nos deserere? In quo ulterius spes nostre salutis ac regni status recumbent? » Cui sanctus divine missionis seriem indicavit et, cum regis licencia ad Galliam descendens, Parisius pervenit et a sancto Germano urbis illius episcopo hospitatus <est> quatuor diebus. Eius noto adventu regi Clotario, ipsum cum gaudio recepit, desiderans Germani et Florentini presidio fore ad nutum ; sed ab incepto itinere nolens [2] desistere, Acquitaniam pervenit.

Lectio octava. Ubi, herese pullulante eius predicacione sedata, ad urbem Ruthinensium perveniens, sanctum Gildasium illius urbis presulem gravissime egrotantem sanari mirabiliter precibus impetravit. Et demum per Ligerim Turonis ap<p>licans, tandem ad Ambaziacum vicum usque pervenit, ubi plurima virtutum insignia gessit et multis sanitatem expeciit, ibique ieiuniis et oracionibus, vigillis et obsequiis divinis intendebat.

[1] quidem *cod.* [2] volens *cod.*

Lectio nona. Iugiterque cunctorum bonorum operum exhibicionibus corpus suum domabat ac [1] macerabat, ut, iam martir voluntate et opere, gloria martirii non careret. Postremo, senio fessus, cum sibi diem migracionis [2] sentiret, comes egritudo secuta est et, kalendas [3] decembris, nocte media, migrans a seculo, beatam animam celo reddidit. Eiusque corpus in basilica Beate Marie reverenter conditum est. In quo Christi confessor fidelibus spiritualia confert beneficia usque in hodiernum diem. Tu autem etc.

Explicit. Cetera de communi confessoris non episcopi [4].

[1] *bis in cod.* [2] *desideratur verbum.* [3] *sic cod.*

[4] Le bréviaire de Tours rendu conforme à l'usage romain au début du XVII[e] siècle (*Breviarium Turonense, Reverendissimi in Christo Patris et D. Domini Francisci de la Guesle, Archiepiscopi Turonensis, iussu et authoritate, cum consensu Capituli, instar Romani digestum ac reconditum.* Pars hyemalis. Augustae Turonum, apud Michaelem Siffleau, 1611, p. 850-851) fournit des leçons extrêmement abrégées, fort différentes de celles du XV[e] siècle. Nous les transcrivons ici pour faciliter la comparaison :

In secundo nocturno. Lectio quarta. Gloriosus Christi confessor Florentinus in Hybernia oriundus, corpus suum modestiae freno ita domare curabat ut ex palore et macerie vultus facile appareret quod se vivam hostiam Deo obtulisset. Nam corpus suum illibatum servans, virginitatis perpetuae florem obtinuit, praedicationis quoque officio sagaciter operam dabat. Denique de terra et cognatione sua exiens, Romam usque pervenit. — **Lectio quinta.** Audierat quippe quod persequutores Ecclesiae Romae praecipue multos Christianorum propter fidei catholicae confessionem saepius trucidabant. Unde festinat Christi confessor, iam voto martyr, et, inter Romanos agonistas se conferens, fidei sanctae regulam docere et exponere non veretur. Eo tempore Christianorum atrocissimus persequutor, Imperii Romani culmen adeptus, sanctum Dei Florentinum his verbis alloquitur : « Miramur quod tu, nobilitatis tuae immemor et Deorum nostrorum indignationem non metuens, Christianorum sectam degenerem elegisti. — **Lectio sexta.** Deorum immortalium sacrificiis insiste, et sic secretorum Imperialium Comes effectus, maiorum tuorum nobilitatem transcendes. » Quod cum facere renuisset, vinctus in carcerem est inclusus, ubi per triduum corda Catholicorum verbo vitae imbuit. Completa autem praedicatione et oratione fusa ad Dominum, cum omnis concio fidelium respondisset : « Amen, » mox immensae lucis lampas, trium horarum spatio, super eos illuxit. Hoc miraculo viso, cunctis astantibus suasit ut christianitatis iugo se subderent.

On y remarquera la suppression du nom de l'empereur romain, Claude, qui faisait difficulté, et l'arrêt brusque, au milieu du récit, avant toute mention de la Gaule, de S. Martin, de Tours ou d'Amboise. Il semblerait que l'abréviateur de 1611 ait laissé tomber trois ou six leçons, donnant la suite de l'histoire et que l'on retrouvera sans doute dans quelque autre édition imprimée. En tout cas, il a utilisé directement le texte long (ci-dessus, p. 146-154), non l'abrégé du XV[e] siècle (ci-dessus, p. 154-156).

LE DOSSIER HAGIOGRAPHIQUE DE S. JACQUES L'INTERCIS

I

LA PASSION GRECQUE INÉDITE

(*BHG.* 772)

Recensions α et β

S. Jacques le Perse est ce dignitaire de la cour des rois Sassanides, originaire de Bēth Lāpāṭ dans le Bēth Hūzāïē ou Huzistan, un moment apostat de la foi chrétienne par complaisance envers Yazdgerd Ier, et auquel le fils et successeur de ce dernier, Bahram V Gor, dans les débuts de son règne (de 420 environ à 438), fit subir l'amputation successive des doigts, des orteils, des mains, des pieds, des bras, des jambes, puis la décapitation ; supplice qui valut à la victime le surnom de « l'Intercis ». Sa fête, dans l'Église orientale et dans l'Église occidentale, se célèbre le 27 novembre : c'est le jour assigné à sa mort par la presque totalité des témoins manuscrits de sa Passion, sous quelque forme qu'elle se présente.

La détermination de l'année exacte du martyre, comme d'ailleurs celle de l'existence historique du personnage, soulèvent de difficiles problèmes. On sait qu'à leur sujet l'essentiel a été dit par des savants de marque [1] ; la plus sûre de leurs conclusions a été énoncée par l'un d'entre eux à propos du premier de ces problèmes : « Malumus ingenue confiteri totam quaestionem perobscuram esse [2]. »

A l'origine de ces obscurités se trouve la Passion originale sy-

[1] Th. Noeldeke, *Tabari* (Leyde, 1879), p. 420-422 ; J. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, pp. 112-113 et 117, note 2 ; P. Peeters, dans *Comm. martyr. rom.*, p. 549-550.

[2] P. Peeters, op. c., p. 549.

riaque, dont les rares données chronologiques sont, telles quelles, incompatibles les unes avec les autres, tandis que son inspiration fondamentale reparaît, partiellement au moins, dans des récits parallèles [1]. Il est un point, toutefois, sur lequel on pourrait dire qu'elle a commandé l'accord : qu'avec le P. Peeters on lui donne le pas, en raison de sa notoriété, sur ces récits parallèles, ou qu'avec M. Labourt on l'en déclare tributaire, le caractère essentiellement littéraire de son agencement n'échappe à personne ; ce qui enlève autant d'importance à la question de la date de sa composition.

Sans doute serait-il possible d'introduire, d'emblée, quelques éléments qui n'ont pas été versés au débat. Mais, si nous rappelons ici ces problèmes, par manière de *status quaestionis* et sans nous y arrêter encore, c'est justement pour faire remarquer que l'examen n'en saurait être utilement repris et poursuivi avant qu'un effort ait été tenté en vue d'élargir et de compléter le dossier hagiographique du saint.

Il manque à ce dossier plus de la moitié de ses pièces. Parmi ces absents, on ne sera pas trop étonné de rencontrer les documents de langue arabe, qui semblent être en nombre assez considérable [2]. Il est plus surprenant d'avoir à y compter les représentants grecs. Chose étrange, en effet, cependant que, sans parler de la *Bibliotheca Hagiographica Latina*, les numéros 394, 395, 396 et 397 [3] de la *Bibliotheca Hag. Orientalis* renvoient aux éditions existantes, en tout ou en partie, respectivement des sections syriaque, arménienne, saïdique et bohaïrique de la littérature consacrée à S. Jacques l'Intercis, le numéro 772 de la *Bibliotheca Hag. Graeca* ne correspond, lui, qu'à une promesse du P. Delehaye : « Edenda in *Anal. Boll.* »

Or, l'intérêt de la tradition grecque est double, du fait qu'elle

[1] Actes de S. Jacques le notaire, *BHO.* 412 ; Actes de S. Pērŏz, *BHO.* 921.

[2] Cf. G. Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, t. I (= *Studi e Testi*, 118), p. 504-505 et page correspondante des *Nachträge und Verbesserungen.*

[3] Ce numéro ne renvoyait en son temps qu'à l'extrait publié par von Lemm, *Iberica*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 8e série, t. VII, 6 (1906), p. 3-8 ; aujourd'hui il doit désigner surtout l'édition du texte complet publié, d'après le cod. Vatic. copt. 59, fol. 1v-29v, par Balestri et Hyvernat, *Acta Martyrum*, II, dans le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Scriptores Coptici*, 3e série, t. II, Textus (1924), p. 24-61 ; Versio (1950), p. 17-42. Voir aussi la préface de ce dernier volume, p. VI-VIII.

a servi de chaînon intermédiaire entre le syriaque et toutes les autres versions que nous connaissons : latine, d'une part, et, de l'autre, coptes, c'est-à-dire saïdique, directement, et, directement ou indirectement, bohaïrique, ces dernières alimentant à leur tour les productions arabes ; la seule exception est la traduction arménienne, calquée elle aussi sur l'original.

Nous croyons donc faire œuvre utile en donnant à la promesse formulée en 1909 un début d'exécution. Un début seulement, car l'enquête, tout en portant jusqu'à présent sur dix-sept manuscrits, n'est pas exhaustive. Toutefois, ces manuscrits, choisis parmi les plus immédiatement accessibles [1] en même temps que les plus qualifiés, notamment par leur ancienneté — aucun ne descend plus bas que le XII^e^ siècle, et il en est qui remontent au début du X^e^ —, semblent pouvoir assurer une base suffisamment large à l'examen du texte qui nous intéresse. De son côté, cette pièce n'a pas tardé à se révéler plus complexe qu'il n'y paraissait à première vue.

C'est, en effet, non un texte homogène, mais un ensemble de textes inédits que couvrait le seul numéro 772 de la *BHG.*, en le rattachant à un même *incipit: Κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ἦν ὁ μακάριος Ἰάκωβος οἰκῶν ἐν Βηλαπάτῃ*. Cet ensemble se subdivise en au moins trois groupes qui, sans trancher les uns sur les autres de manière vraiment radicale, en offrant même, l'un par rapport à l'autre, surtout les deux premiers, non seulement des points de contact, mais une correspondance verbale qui s'étend sur des chapitres entiers, n'en montrent pas moins une physionomie propre et distincte, qu'on discerne aussi bien dans l'allure générale que dans tel infime détail particulier à chacun d'eux. L'air de famille qu'ils gardent sous ces traits individuels, ils le doivent à leur ancêtre commun, l'archétype grec, unique, semble-t-il, à partir duquel ils se sont différenciés, en suivant des processus d'évolution plus ou moins compliqués. Chacun de ces groupes est représenté, au sein des dix-sept manuscrits pris en considération, par un certain

[1] Pour nous sous forme de photocopies. Il nous est agréable de remercier ici de l'obligeance avec laquelle elles les ont fait mettre à notre disposition les autorités des bibliothèques Vaticane, Nationale à Paris, Ambrosienne, Bodléienne, de l'Escurial, de l'Université de Louvain et de l'Université de Tubingue ; notre gratitude s'adresse également à tous ceux qui nous ont aidé de leurs conseils et de leurs éclaircissements.

nombre de témoins, dont l'unité de tradition varie en conséquence de cette complication.

Nous allons caractériser brièvement ces trois recensions, que nous appellerons α, β, γ, dans leurs relations à la fois entre elles et avec l'original syriaque. Il doit être entendu d'ailleurs que le syriaque que démarquait leur archétype peut avoir différé en partie du texte actuellement connu *BHO.* 394. Celui-ci, s'il est sans doute assez uniforme dans les divers manuscrits qui nous l'ont conservé [1], n'équivaut pas non plus de tout point à la rédaction qu'avait sous les yeux le traducteur arménien, indépendamment même des modifications que ce dernier peut lui avoir fait subir.

Si la préséance, estimée en fonction de la fidélité à l'original syriaque ainsi défini, revient à la recension α, ce n'est toutefois pas sans réserve qu'on la lui accordera. Il y a d'abord que cette fidélité, largement satisfaisante en règle générale, n'est pas absolue ; la comparaison avec les autres recensions fait ressortir des retouches subies par α.

Il y a ensuite que, dans son troisième quart, le récit s'écarte brusquement et sans raison apparente du modèle syriaque, pour y revenir d'ailleurs après avoir parcouru, à sa fantaisie, un petit bout de chemin qui équivaut à peu près au quinzième du trajet total (ch. 20 à 23 inclusivement). Tout se passe en effet comme si un scribe ou son patron, se heurtant à une lacune du manuscrit qu'il copiait, avait eu à se mettre en frais d'invention pour suppléer à ce silence sans qu'il y parût trop. Son imagination ayant sans grand mérite de sa part épousé le développement systématique très strict de la narration, il n'y paraît effectivement pas trop à des yeux non avertis, même si un roi y fait une rentrée en scène intempestive et s'il est donné à l'instrument dont se servent les bourreaux un nom qu'il ne porte pas ailleurs [2].

[1] Notamment : 1) Vatic. syr. 161 (anciennement Assem. 2), fol. 86ᵛ-91, qui a servi de base à l'édition d'Assemani et, à travers celle-ci, à l'édition de Bedjan ; 2) Berol. syr. Sachau 222 (nº 75 du Catalogue), fol. 201-208ᵛ, que Bedjan a consulté en même temps que le manuscrit décrit par son possesseur, Mgr Abbeloos, dans *Anal. Boll.*, t. IX (1890), p. 5-8 ; 3) Brit. Mus. Add. 14,644 (nº DCCCCXXXVI du Catalogue), fol. 44-52ᵛ, *inc. mutil.* ; 4) Paris. syr. 234, fol. 146ᵛ-153ᵛ ; et 5) même fonds, 236, fol. 290-301. Les trois derniers n'ont pas encore été utilisés, bien qu'ils contiennent des leçons intéressantes.

[2] Aucun rapprochement ne peut être tenté entre ce *βέλος* (fin du ch. 21), qui est ici une hache plutôt qu'un trait, et les flèches qui, sur l'ordre du roi,

Ces remarques faites, il reste que α doit être regardé comme très voisin de la version grecque à son point de départ. Et il n'est pas étonnant de voir se modeler étroitement sur lui le trop bref fragment survivant de la Passion saïdique [1], bien que la correspondance s'interrompe par endroits et que le recours aux autres formes du texte s'indique.

La recension β, de même que la recension γ, possède sur α l'avantage de suivre le récit syriaque de bout en bout, sans lui fausser compagnie de façon notable. Malheureusement, cette fidélité d'ensemble fléchit dans le détail, tout en demeurant supérieure à celle de γ. Nous nous trouvons ici devant un remaniement ultérieur de la version primitive, procédant par corrections stylistiques, par additions et plus souvent par suppressions. Encore convient-il de distinguer deux stades dans ce remaniement, représentés chacun par un lot de manuscrits à l'intérieur de la même recension, et marquant un écart progressif par rapport à l'archétype ou, indirectement, par rapport à la recension α. La plus extrême [2] de ces deux catégories de β sera retenue, en raison même de l'évolution qui s'y inscrit, comme texte de base dans l'édition de cette recension. Pour en finir avec β, signalons que sa moindre fidélité relative ne l'empêche pas d'être parfois seul à avoir reproduit tel trait de l'original syriaque [3].

sont décochées à Jacques, dans un passage de la Passion bohaïrique, de forte couleur copte et manifestement interpolé, éd. *C.S.C.O.*, texte, p. 31 ; traduction, p. 21-22 ; le contexte n'est d'ailleurs pas le même de part et d'autre. Cf. plus loin, p. 162-163.

[1] Cod. Borgianus copt. 109[145], fol. 1-4[v], éd. Georgius, *BHO.* 396.

[2] Représentée, en gros, par nos manuscrits ABC, tandis que le trio DEF forme le groupe en quelque sorte intermédiaire (voir ci-dessous, p. 165-166). Un exemple fera ressortir la marche de ces retouches stylistiques successives. Au chapitre 28, la parole que la recension α, suivant d'assez près le syriaque, fait prononcer au supplicié : « *Καταλύσατε τὸν παλαιὸν οἶκον διὰ τὸ ἕτοιμον αὐτὸν εἶναι οἰκοδομεῖσθαι μειζότερον καὶ φαιδρότερον* » devient dans la recension β du type des manuscrits DEF : « *Καταλύσατε τὸν παλαιὸν οἶκον διότι ἕτερος αὐτῷ ἡὑτρέπισται μειζότερος καὶ φαιδρότερος* », recherche d'élégance sur laquelle la recension β du type des manuscrits ABC renchérit en remplaçant *μειζότερος* par *μείζων*.

[3] La recension β l'emporte par exemple sur α dans le passage suivant du chapitre 5. α : « *Μὴ πληθύνῃς τὰς ἐλπίδας σου ὅτι ἀποστήσεις με τῆς ὁδοῦ ταύτης.* » β : « *Μὴ (οὖν) πληθύνῃς τὰς ἀπειλάς σου.* » C'est bien de menaces, en effet, qu'il s'agit dans l'original syriaque. Par ailleurs,

De la recension γ, nous ne relèverons pas ici les caractéristiques, en réservant l'étude et l'édition à la suite de cet article. N'ajoutons à ce que nous en avons dit incidemment que cette remarque : de même que, comparativement aux groupes parallèles α et β, sa tradition manuscrite semble plus flottante, sa fantaisie par rapport au récit original se manifeste davantage ; et toutefois, à cette recension comme à β, il arrive d'être seule à avoir préservé telle ou telle parcelle du patrimoine ancestral.

A côté des trois groupes principaux dont nous venons de parler, il reste à mentionner, dans notre ensemble de manuscrits, un sous-groupe qui possède, lui aussi, son individualité propre, si peu remarquable qu'elle soit. Ce sous-groupe accentue la tendance de la recension β à tailler dans le récit, surtout en tronquant les discours et déclarations mis dans la bouche des divers personnages, et se présente comme un abrégé par rapport à cette recension, plus précisément par rapport à la forme dont nous avons dit qu'elle avait subi moins d'évolution. Nous pouvons le négliger dans cette édition-ci, qu'il viendrait encombrer sans grande utilité. Mais son existence, de même que certaines particularités de sa composition, témoignent du mouvement, de la vie, en quelque sorte, qu'ont connus chez les Grecs les Actes de S. Jacques, assez pauvres en eux-mêmes, typiques toutefois par le genre de martyre qu'ils mettent en scène.

De cette complexité actuellement caractéristique du texte grec un autre indice nous est encore fourni, indirectement, par les versions latine et bohaïrique rappelées plus haut. L'une et l'autre en ont fixé des états différents, à différents moments de sa multiple évolution, et pourraient encore venir grossir la liste des groupes que nous avons énumérés. Bien que, pour des raisons qu'explique la nature de la recension α, ces versions se rapprochent de cette dernière, elles sont loin de s'y identifier. Ceci vaut principalement du texte bohaïrique, ainsi qu'une comparaison des deux morceaux permet de le vérifier, même si elle commence par exclure les assez nombreux passages qui trahissent l'invention copte et se laissent facilement détacher de l'ensemble où ils sont venus se plaquer ;

le groupe de manuscrits DEF, suivi par le sous-groupe de β dont nous parlons au § 2 de cette p. 162, a respecté, comme aussi la recension α, l'ordre primitif de succession des phrases dans le contexte immédiat de ce passage, tandis que le groupe ABC le bouleverse plus ou moins profondément.

au nombre de ceux-ci on compte l'épilogue, que domine curieusement la figure de Pierre l'Ibère [1], lequel joint à ses autres qualités celle de gardien des reliques de S. Jacques. La valeur appréciable de la tradition copte attestée par le document bohaïrique fait d'autant plus regretter la disparition de la majeure partie de son aîné saïdique [2].

L'idéal serait sans doute de pouvoir embrasser d'un coup d'œil, disposées en colonnes parallèles, ces diverses recensions, leurs variétés, et parfois même certaines de leurs copies manuscrites individuelles, dont aucune ne représente plus strictement le prototype grec, dont chacune a gardé par ailleurs, à l'exclusion des autres, plus ou moins d'éléments. A défaut de ce moyen, c'est dans l'ordre successif de leur lecture que devra se faire l'effort tendant à reconstituer, dans sa teneur primitive, le texte dont on peut espérer que, sous cet aspect, il se cache encore en quelque monastère d'où peut-être il surgira un jour. La traduction latine de la Passion syriaque qui précède l'édition des recensions grecques ne vise qu'à faciliter cet effort de reconstitution, en lui fournissant une orientation et des points de repère [3]. Elle devrait donc surtout valoir par sa littéralité. On connaît les qualités et les défauts de l'édition de Bedjan sur laquelle il a fallu provisoirement la baser [4].

[1] Au sujet de ce dernier, voir l'hypothèse d'E. Honigmann, *Pierre l'Ibérien et les écrits du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, dans les *Mémoires de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique*, coll. in-8°, t. 47 (1952), fasc. 3.

[2] La présomption est que le texte bohaïrique dépende d'un texte saïdique. On voudrait pouvoir disposer, pour le prouver solidement en l'occurrence, d'une base plus large que celle que fournit le fragment *BHO.* 396. Cette base est toutefois suffisante pour faire apparaître que, malgré l'accord très étroit des deux versions coptes en la partie commune qu'on en peut comparer, l'ensemble auquel appartenait le fragment saïdique n'a pas été *le* modèle particulier de *BHO.* 397.

[3] Bedjan, *Acta Martyrum et Sanctorum*, t. II, p. 539-558. On pourra consulter également la traduction allemande d'O. Braun, dans ses *Ausgewählte Akten Persischer Märtyrer* (= *Bibliothek der Kirchenväter*, 1915), p. 150-162.

[4] Bedjan notamment n'indique pas la source des variantes, choisies de façon très arbitraire, qu'il dispose au bas des pages. Nous en traduirons quelques-unes, qui ont de l'intérêt pour la version grecque et, incidemment, pour la version arménienne : l'originalité du texte syriaque en ressort à l'évidence, de même que de la comparaison des citations scripturaires. Notre sigle *al. cod.* est volontairement imprécis, en raison de l'imprécision regrettable de Bedjan.

Voici, pour terminer, la liste des manuscrits utilisés, dans l'ordre des recensions susdites et, au sein de chaque recension [1], dans l'ordre où ils ont paru devoir se classer en raison et de leur relative perfection et d'éventuelles affinités entre eux. On peut répéter, au sujet de chacun d'eux par rapport au groupe, ce qui a été dit du groupe par rapport au document primitif : aucun qui ne soit exempt de défaillances, comme aucun qui n'ait préservé quelque leçon intéressante ; c'est leur ensemble qui a valeur représentative, et rappelons que cet ensemble n'est pas complet. La mention des *incipit* viendra à l'appui des distinctions et sous-distinctions qui ont été faites. On constatera, dans un autre ordre d'idées, combien les divers types de collections liturgiques hagiographiques sont peu liés au choix de telle classe de texte.

Recension α

I. Bodleianus Clarke 43, fol. 142-148^{v}. *Incipit: Κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ἦν ὁ μακάριος Ἰάκωβος.* Manuscrit [2] du XII^{e} siècle, 162 fol. ; cm. 29 × 22. Ehrhard le cite [3], « mit ziemlicher Sicherheit », comme quatrième exemplaire du ménologe trimestriel de septembre à novembre. Malgré son âge relativement plus tardif et certaines défectuosités de présentation (bords rognés, coins entamés), malgré des faiblesses de lecture également, nous l'avons choisi comme manuscrit de base, parce qu'il combine les meilleures leçons tant du manuscrit J que de la paire LM, suivi en cela par le codex K, qu'on retrouve cependant plus souvent aux côtés de LM.

J. Vaticanus graecus 808, fol. 439-448^{v}. Même *inc.* Manuscrit [4] du XI^{e} siècle commençant, 512 fol. ; cm. 29 × 21,5. Second exemplaire du ménologe de novembre, en un volume, cité par Ehrhard [5] après le Vatic. gr. 807 (= notre L).

[1] Ceci ne concerne que les recensions dont le texte sera édité dans le présent fascicule de la Revue, à savoir α et β, les seules d'ailleurs dont les manuscrits seront ici désignés par une lettre de l'alphabet.

[2] *Catal. Gr. Germ.*, p. 351-354.

[3] *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, 1. Teil, *Die Ueberlieferung*, I. Band (= *Texte und Untersuchungen*, t. 50, Leipzig, 1937), p. 380-383.

[4] *Catal. Gr. Vatic.*, p. 53-56.

[5] T. c., p. 480-483.

K. Coislinianus 105, fol. 46-52v. Même *inc.* Manuscrit [1] du xe siècle, 297 fol. ; cm. 35 × 24. Formant avec Paris. gr. 1454 le témoin cité le premier par Ehrhard [2] (avant le Sinait. gr. 519 = notre A) du *βιβλίον χειμωνικόν* ou collection semestrielle d'hiver.

L. Vaticanus graecus 807, fol. 278v-283v. Même *inc.* Manuscrit [3] du début du xe siècle, 315 fol. ; cm. 40,5 × 27. Présenté par Ehrhard [4] comme « ältere Typus » (par rapport à Vatic. gr. 808 = notre J) du ménologe pour novembre en un volume.

M. Parisinus graecus 1539, fol. 206-215v. Même *inc.* Manuscrit [5] du xe siècle, 306 fol. ; cm. 29,5 × 22. Pour Ehrhard [6], seul exemplaire connu, en ce qui concerne la seconde moitié du mois, du ménologe pour novembre en deux volumes. Le même auteur a constaté, de façon générale, l'accord complet, à quelques exceptions près, de M avec L, et en tire la conclusion qu'il représente, lui aussi, l'« ältere Typus » du ménologe de novembre. Cet accord se vérifie en effet de la plus remarquable façon en ce qui concerne notre texte.

Recension β

A. Sinaiticus graecus 519, fol. 125v-128v. *Incipit : Ἐν τῷ καιρῷ τοῦ διωγμοῦ τοῦ κατὰ τῶν Χριστιανῶν.* Manuscrit du xie siècle, 253 fol. ; cm. 38,5 × 28. Rangé par Ehrhard [7] sous les « Collections semestrielles », après le Coislin. 105 (= notre K). Certains folios de ce codex ont leur texte légèrement entamé par le rognoir.

B. Vaticanus graecus 803, fol. 54-58v. Même *inc.* Manuscrit [8] du xie siècle, 193 fol. ; cm. 38 × 26. Sert à Ehrhard [9] de prototype des ménologes pour les deux mois de novembre et de décembre. Jacques le Perse est le premier nom qu'on lise encore précédé de son numéro d'ordre.

C. Ottobonianus graecus 387, fol. 113-119v. *Inc. mutil.: Καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ μετὰ πάσης σπουδῆς.* Manuscrit [10] du xie-xiie siècle, artificiellement réuni à un autre dont il prend la suite, fol. 106-210 ; cm. 27 × 19,5. En assez mauvais état de conservation et pré-

[1] *Catal. Gr. Paris.*, p. 289-291.
[2] T. c., p. 234-239.
[3] *Catal. Gr. Vatic.*, p. 50-53.
[4] T. c., p. 477-480.
[5] *Catal. Gr. Paris.*, p. 238-239.
[6] T. c., p. 499-501.
[7] T. c., p. 239-245.
[8] *Catal. Gr. Vatic.*, p. 44-46.
[9] T. c., p. 410-413.
[10] *Catal. Gr. Vatic.*, p. 274-275.

sentant certaines difficultés de déchiffrement, outre une lacune d'un feuillet entre fol. 125 et 126.

D. Ambrosianus graecus 377 (F 144 sup.), fol. 71v-75. *Inc.: Κατὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον ἦν ὁ μακάριος Ἰάκωβος.* Manuscrit du XIe siècle, arrivé de Calabre à l'Ambrosienne en 1606 ; fol. 12-171 ; cm. 33 × 24,7. Second exemple de ménologe italo-grec pour toute l'année cité par Ehrhard [1], après le Vaticanus graecus 866, lequel fait ici partie du sous-groupe de la recension **β**.

E. Palatinus graecus 4, fol. 234-241v. *Inc.: Κατὰ τὸν καιρὸν τῆς βασιλείας Θεοδοσίου.* Manuscrit [2] du XIIe siècle, 295 fol. ; cm. 26,7 × 20.

F. Scorialensis graecus 311 (y II 6), fol. 220-226v. *Inc.: Κατὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον ὁ μακάριος Ἰάκωβος.* Manuscrit [3] du XIIe siècle, 348 fol. ; cm. 32 × 23. Mentionné par Ehrhard [4] au titre de « collection semestrielle », après Coislin. 105 (= notre K), Sinait. gr. 519 (= notre A) et Athon. Karakallu 6. Bien que présentés comme équivalents entre eux, les textes relatifs à S. Jacques le Perse contenus dans ces quatre manuscrits appartiennent en fait à nos trois recensions différentes, comme permet d'en juger l'*incipit* mutilé du codex de Karakallu cité par Ehrhard (= recension **γ**).

On a signalé ci-dessus [5] l'existence d'une dualité au sein de cette recension : la paire très ressemblante formée par AB et que rejoint souvent, malgré son humeur indépendante, le manuscrit C, marque un stade d'évolution plus avancé que le trio DEF, lequel se rapproche davantage dans l'ensemble (l'*incipit* en est déjà un indice) de la recension **α** ; la position de F est particulièrement intéressante à étudier à cet égard. La tendance à l'abrègement manifestée par ce trio s'accentue dans le sous-groupe qui dépend de cette catégorie de **β** et par rapport auquel certaines leçons de F sont également dignes d'une attention spéciale.

De ce sous-groupe de **β**, les manuscrits suivants ont été examinés, sans que l'édition en ait été faite [6].

1. Barberinianus graecus 318 (autrefois III 37), fol. 168-174v. *Incipit: Κατὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον ἦν ὁ μακάριος Ἰάκωβος.* Manuscrit [7] du XIIe-XIIIe siècle, 250 fol. ; cm. 17,5 × 13.

[1] T. c., p. 346-349.
[2] *Catal. Gr. Vatic.*, p. 203-205.
[3] *Anal. Boll.*, t. XXVIII (1909), p. 370-373.
[4] T. c., p. 246-248.
[5] P. 161.
[6] Voir ci-dessus, p. 162.
[7] *Anal. Boll.*, t. XIX, p. 81-83.

2. Vaticanus graecus 866, fol. 112-114. *Inc. mutil.* Manuscrit [1] du XI^e siècle, 414 fol. ; cm. 38 × 30. Premier exemplaire du ménologe italo-grec pour toute l'année cité par Ehrhard [2] ; celui-ci estime que son auteur n'a pas transcrit un modèle unique, mais aurait emprunté ses textes — il en reste encore 118 — à des collections hagiographiques diverses.

3. Parisinus graecus 1173, fol. 288-290. Même *inc.* que le n° 1. Manuscrit [3] du XI^e siècle, 300 fol. ; cm. 37 × 28.

Recension γ

Nous avons pu en atteindre jusqu'à présent trois manuscrits, dont le premier offre un texte complet, tandis que le second *incipit mutilus* et le troisième *desinit abruptus.*

1. Le premier est le Sinaiticus graecus 497, fol. 304^v-312. *Incipit* du prologue : *Τῆς τῶν Ῥωμαίων γῆς.* Pour Ehrhard [4], ménologe de quatre mois, comme l'est aussi le cod. Athon. Lavra Δ 50, qui présente le même texte concernant S. Jacques le Perse.

2. Le second est le manuscrit de Douai Abbey, à Woolhampton, près de Reading, décrit par notre confrère le P. Halkin, dans la revue *Scriptorium*, t. VII (1953), p. 51-58.

3. Le troisième est le Vaticanus graecus 797, fol. 374-380^v. Même *inc.* que le n° 1. Manuscrit [5] du X^e siècle, fol. 380 ; cm. 35,5 × 25. Ehrhard [6] le tient pour un exemplaire probable de ménologe trimestriel, à côté du cod. Athon. Pantokrator 40, qui contient aussi le même texte de la Passion de S. Jacques.

Paul Devos.

[1] *Catal. Gr. Vatic.*, p. 83-93. La Passion de Jacques l'Intercis, indûment omise, devrait former le n° 40 bis, le n° 40 n'allant que jusqu'au folio 111^v.

[2] T. c., p. 338-346. Ici aussi, Jacques l'Intercis a été oublié à sa date du 27 novembre.

[3] *Catal. Gr. Paris.*, p. 71.

[4] T. c., p. 349-353.

[5] *Catal. Gr. Vatic.*, p. 33-35.

[6] T. c., p. 383-385.

PASSIO SYRIACA (*BHO.* 394) [1]

Martyrium beati Mar Iacobi Intercisi
qui erat ex Bēth Lāpāṭ civitate Bēth Hūzāïē.

1. Anno septingentesimo trigesimo secundo Alexandri, qui ipse est annus secundus Warhārān regis Persae, martyrium beati Iacobi consummatum est. Et erat ex Bēth Lāpāṭ civitate regni. Qui in mundo conspicuus fuit et in stirpe clarus fuit et magnus apud Deum ; et ratione patrum suorum et uxoris suae christianus erat [1] ; et in palatio regis princeps fuit et conspicuus. In diebus vero Iazdgard regis constanter dona et munera ei (rex) donabat, et propter amorem Iazdgard regis in ipsum, adeo ut a fide in qua stetisset Iacobus eum averteret et Deum Christianorum abnegare faceret.

2. Ubi autem audierunt mater eius et uxor eius ipsum a via vera propter studium placendi regi se avertisse, quia in castris erat, epistolam ad eum ambae miserunt : « Audivimus te propter studium placendi regi et munera [1] et dona brevis temporis ab amore Dei qui in aeternum permanet te avertisse ; et ubi est rex cuius fecisti voluntatem ? Qui ecce sicut reliqui omnes homines mortuus est et putrefactus et in pulverem redactus in sepulcro, et non in donis suis valet te adiuvare neque a cruciatu aeterno potest te salvare. Hoc iam scias : quod si in ista mente permanseris et religionem in qua stas non negaveris, cruciatus a Deo et iudicium iustum, sicut ipsum regem amicum tuum (apprehendit), apprehendet te ; et nos abhinc a te alienae erimus, et sortem et hereditatem nobiscum non habebis. »

3. Et cum hanc epistolam accepisset Iacobus, ad se ipse rediit, et paenitentia in eius mente scaturivit, et secum clam animae suae dicebat : « Si mater mea et uxor mea ita in mundo hoc in iuramentis firmis a me alienae factae sunt, Deus, a quo me averti et cuius veritatem mendacem feci, quanto magis avertet faciem suam a me in die suprema, et in mundo hoc ad ultionem amare me pervenire faciet ? »

4. Et ipsa hora ad tabernaculum suum cucurrit, et Scripturam Sacram prae manibus tulit, et in ea studiose legebat, et in verbis eius animam suam consolabatur [1] et mentem suam delectabat. Et cum a lectione Scripturae conversionem sumpsisset et mortuus ipse [2]

[1] Cf. p. 163 et annot. 4.

1. — [1] (apud - erat) « et patres eius et uxor eius christiani erant » al. cod.

2. — [1] « honores » al. cod.

4. — [1] Pro ܒܢܝ ܡܒܢܐ, videtur Graecus legisse ܒܢܝ ܡܒܢܐ, « aedificabat ».

[2] Ad verbum « mortificatio eius ».

tamquam ab una voce expergefactus esset, coepit secum ipse loqui : « Ubi es, anima mea ? Et ubi es, corpus meum miserum ? Si mater quae me genuit ita sollicita est in perditione animae meae et coniux quam habeo, quae ipsa est uxor iuventutis meae, ita affligitur in ignominia mea quae est in hoc mundo, et omnes noti mei varii ita contristantur de eo quod mihi evenit, in die in qua erit renovatio [3] cunctis hominibus et remunerationem accipient iusti fructum laboris sui et impii cruciatum suum, in qua sorte reponar ego qui veritatem in mendacium permutavi ? Atqui scio quamnam artem adhibeam animae meae ne pereat : portam qua exivi crebro pulsabo, et confestim aperient mihi [4] qui intra eam sunt. »

5. Et dum haec ipse recogitat, quidam ex impiis qui audierant verba eius et viderant eum in Scriptura meditantem, cito per propinquos haec omnia regi renuntiaverunt. Et cum audisset rex mutationem (viri) illustris, in hora iussit eum coram se intrare. Et cum intrasset et coram se staret, exorsus est rex et dixit ei : « Nazaraeusne es tu ? » Illustris dixit : « Ita, Nazaraeus sum. » Dixit ei rex : « Nonne magus es ? » Sanctus dixit : « Non (sum) ». Rex dixit : « Nonne dona et honores propter magiam a patre meo accepisti ? » Illustris dixit : « Et ubi est ille a quo dona accepi ? » Et de his iratus est rex, et tormenta varia excogitavit quae ei imponeret, et subito exorsus est et dixit ei : « Ne existimaveris in occisione gladii simpliciter te moriturum, si a via ista in qua stas cum festinatione te non averteris. » Respondit [1] autem beatus et dixit : « Ne animam tuam defatigaveris, domine mi rex, neque multiplicaveris super me minas in verbis sine operibus, quoniam non ascendit ad cor meum quidquid dixisti ; quia, sicut ventus flans in petram firmam, ita verbum tuum ad aures meas. » Rex dixit : « Etiam filii religionis tuae in diebus patrum meorum procaces fuerunt et in mente ista perstiterunt et istius religionis tenaces fuerunt et mortes varias et occisiones malas meruerunt, quia mandato regis non obediverunt. » Illustris dixit : « Hanc precem constanter [2] coram Deo offero, ut secundum mortem eorum moriar ipse et exitus meus fiat sicut illorum. » Rex dixit : « Noli rebellare procaciter adversus mandatum regni mei. » Beatus dixit : « Mors haec non est mors, quia sicut somnus est quo dormit vir et expergefit. » Rex dixit : « Ne te decipiant Nazaraei dicentes tibi mortem esse sicut somnum neque tibi reformidandam. Ecce enim etiam reges et imperantes timent eam. » Illustris dixit : « Reges et imperantes et omnes qui Deum non colunt mortem constanter formidant, quia sciunt quid ab eis actum sit in

[3] Pro ⟨ܚܕܘܬܐ⟩, legit armenus interpres ⟨ܚܕܘܬܐ⟩, « gaudium ».

[4] Cf. *Luc.* 12, 36.

5. — [1] « respexit eum » al. cod.

[2] Vel « fideliter ».

mundo. Sic enim scriptum est nobis : « Mortuus est paganus et periit spes eius, et spes malorum peribit [3]. » Rex dixit : « Et pagani aestimamur a vobis nos esse, o Nazaraei [4] inanes, qui deos non colitis neque solem neque lunam neque ignem neque aquam, qui sunt filii Dei. » Illustris dixit : « Non te reprehendo, rex, quia scriptum est nobis qui meruimus ad hunc agonem intrare : « Venit hora in qua omnes qui occiderint ex vobis existimabunt se Deum colere » [5], et non quia in occisione nostri Deum colitis dixi, sed quia in inscitia vestra existimatis vos solos Deum cognoscere, dum creaturas et naturas mutas adoratis et nomen Dei imponitis naturis factis et creatis, et iratum redditis eum qui dedit vobis regnum et placetis illis qui non valent neque male neque bene facere. »

6. Tunc exacerbatus est rex et ira eius tamquam ignis exarsit, et iussit sapientes doctores regis ferre iudicium mortis super eum secundum procacitatem eius, quia noluit facere voluntatem regis. Iudex ergo cum sapientibus deliberaverunt quomodo deceret fieri mortem viri huius. Tunc unus ex eis, qui constanter consiliarius scelerum erat, ipse mente concepit cogitationem malam et dixit : « Ne una tantum occisione occidatur hic, neque quinque neque decem, sed extendatur in suis manibus et pedibus et abscidant decem digitos manuum eius et decem digitos pedum eius et singulos abscidant eos ; et postea abscidant manus eius et pedes eius ambos et scindant ambo brachia eius et abscidant crura eius a genibus eius et, quando abscisa fuerint membra eius singula, postea abscidatur caput eius. »

7. Et cum mandatum hoc exiisset, beatum celeriter abripuerunt et illuc, quo poenam reciperet, eum deduxerunt. Et in tempore quo mandatum exiit, civitas universa congregata est, et exercitus regis se contulit ut eum sequeretur ad locum in quo coronaretur. Et multi ex filiis fidei, simul atque eius iudicium audierunt, ceciderunt in facies suas in oratione coram Deo flentes et dicentes : « Domine Deus fortis, dans fortitudinem vexatis et multiplicans robur dolentibus, confortator debilium et salvator perditorum, conforta servum tuum in misericordia tua multa, ut exeat ex agone hoc terribili cum victoria ; te, Domine, decet victoria, qui es caput omnium vincentium, Christe, salvator mundorum. »

8. Tempore autem illo quo accessit beatus ad locum in quo poenam reciperet, petivit ab occisoribus suis : « Primum date mihi locum parvum ut confitear illi propter quem patiar. » Et convertit faciem suam ad orientem et genua sua flexit super terram et intuitum cordis sui direxit ad inhabitantem in caelis caelorum, et ita dixit in oratione : « Audi, Domine, petitionem Iacobi servi tui miseri, et da fortitudinem servo tuo in tempore hoc et salva filium ancillae tuae

[3] *Prov.* 11, 7. Non ita apud LXX ; cf. graecum interpretem.
[4] « sicut vos » add. al. cod. ; cf. Graecum et Armenum.
[5] *Ioh.* 16, 2.

clamantem ad te in hora hac et fac mecum signum bonum [1], ut efficiar socius [2] omnium amicorum nominis tui, qui propter nomen tuum persecutionem passi sunt et patientur, et, postquam vicero in virtute tua magna et accepero coronam cum electis qui te dilexerunt et coronati sunt, videant inimici mei et confundantur, quia tu, Domine, adiuvisti me et consolatus es me [3]. »

9. Et ipsa hora levaverunt manus in eum et extenderunt eum sine misericordia in eius manibus et pedibus. Et dixerunt ei : « Vide quid facturus sis, quia non datur retardatio nec patientia ad abscidenda membra singula a corpore tuo et ad resecandos digitos manuum tuarum et pedum tuorum et ad scindenda brachia tua et ad abscidenda genua tua ab articulis eorum ; et post resectionem digitorum tuorum et perditionem membrorum tuorum, tunc abscidetur caput tuum. Cogita igitur in mente tua et vide utrum eligas : sive in verbo exire ad vitam, sive perstando in voluntate tua mori omnibus his mortibus variis et terribilibus. » Flebant autem ex principibus [1] qui ibi aderant super aspectum eius et pulcritudinem eius decoram et super staturam [2] eius gloriosam et splendidam ; et omnes quasi ex uno ore dixerunt ei : « Ne perdideris animam tuam frustra, sed fac voluntatem regis et vive, et postea revertere ad religionem tuam ». Et aperuit beatus os suum et ita dixit : « Super me ne fleveritis sed super vos ipsi [3], quia in brevi voluptate mundi hereditatem accipietis cruciatum aeternum, et non vos tantum, sed et daemones et simulacra [4] quae vos adoratis ; ego vero in occisione hac qua occidar, vitam aeternam hereditatem accipiam, et in resectione membrorum meorum merces nimia augebitur mihi, quia unusquisque secundum laborem suum mercedem suam accipiet [5] a Deo qui iniustitiam non facit. »

10. Et ipsa hora, curator ille regis qui iussus erat occisionem facere dixit occisoribus : « Quid statis vos et exspectatis? Incipite resecare digitos manuum eius. » Et coeperunt occisores abscidere pollicem eius dexterum. Et cum abscidissent eum, aperuit beatus os suum et dixit : « Salvator Nazaraeorum, accipe ramum arboris in tua misericordia, quia etiamsi resectus fuerit manibus putatorum, veniet nisān (mensis), et germinabit et coronabitur. » Flebat autem

8. — [1] *Ps.* 85, 16.

[2] Pro سحنا habetur et in al. cod. سمؤا, « exemplum », quod legit armenus interpres.

[3] *Ps.* 85, 17.

9. — [1] Pro ڕمس habetur in al. cod. ڕهمدا, « impii », quod legerunt interpretes graecus et armenus.

[2] Vel (in statu plur.) « aetatem », ut vertit Graecus.

[3] « et super filios vestros » add. al. cod. *Cf. Luc.* 23, 28.

[4] Ad verbum « umbrae ».

[5] 1 *Cor.* 3, 8.

curator ille qui iussus fuerat circa eius occisionem, et ita dixit ad beatum : « Sufficit tibi quod resectus fuit unus digitus tuus. Si vis tu, sanaberis in pharmaceuticis. Solummodo ne corrumpatur corpus tuum hoc delicatum. Sunt tibi possessiones quas dabis pauperibus et facies animam tuam vivere in eleemosynis ; solummodo vive et noli mori. » Et aperuit beatus os suum et ita dixit : « A vite vineae non discis tu quia, quando putata fuerit, nuditer stat propter causam hiemis ; cum autem advenerit nisān, in pulcritudine sua magis splendescet. Et si viti temporariae hae mutationes eveniunt, quanto magis homo fidelis, qui in vera vinea plantatus est, feret fructum et crescet in manibus Dei veri agricolae [1]. »

11. Et rursus absciderunt digitum post pollicem. Et clamavit et dixit beatus : « Laetatum est cor meum in Domino et exsultavit anima mea in salute eius [1]. » Et prosecutus est dicens : « Domine mi, accipe ramum secundum [2] ab arbore quam plantavit mandatum tuum. » Et renidens erat eius vultus et hilaris, quasi gloriam Domini sui iam contemplaretur.

12. Et rursus absciderunt digitum eius tertium. Et clamavit illustris et dixit : « Cum tribus qui in fornace (erant) [1] confitebor Domino ex toto corde meo, et in choro omnium martyrum cantabo nomini tuo, Altissime. »

13. Et absciderunt digitum eius quartum. Et dixit : « Ex duodecim filiis quos habuit Iacob, in quartum descendit benedictio regis Christi [1] ; propterea et ego in ramo quarto dabo confessionem illi qui in sua benedictione salus fuit omnibus mundis [2]. »

14. Et absciderunt digitum eius quintum. Et repletum est os eius gloria et dixit : « In quinque digitis palmae dexterae arboris meae, plantatori arboris fructus offerentur. »

15. Et coeperunt abscidere digitos manus sinistrae. Et dixerunt ei : « Quid dicis tu ? Est tibi vita, si feceris voluntatem regis. Multi enim sunt homines quibus una manus abscisa est, et vivunt et in mundo versantur. Et tu etiam parce animae tuae, ne abscidantur singula membra tua videntibus oculis tuis ; quia in uniuscuiusque membri quod a te abscidetur dolore, mortem gustabis tu. » Dixit ad illos illustris : « Ovis quando tondent lanam, totumne eius vellus circumcidunt ab ea, an latus eius dexterum tondent et sinistrum relinquunt ? Et si ovem a lana quae deteritur et transit ita cum studio tondent, ne ovis convicio afficiatur neque caesores sollertiam suam relaxent, quanto magis decet me laudare et confiteri Deo vivo,

10. — [1] Cf. *Ioh.* 15, 1-8.

11. — [1] Cf. *Ps.* 35, 9.

[2] Vel « duos ramos », ut intellexit Graecus.

12. — [1] Cf. *Dan.* 3.

13. — [1] Cf. *Gen.* 49, 8-10.

[2] Al. cod. ܟܠ ܥܡܐ, « omni populo », quod habet Graecus.

cuius in ovili ovis sum, quod me parvulum dignum effecit qui offerrer caesoribus, sicut agnus Dei [1] in manus crucifigentium, propter quem immolor ego in omnibus his variis mortibus. »

16. Et rursus accesserunt et coeperunt abscidere digitos manus eius sinistrae. Et primum absciderunt minimum omnium. Et cum magna libertate (παρρησία) locutus est et dixit : « Parvus sum coram te, o Magne, qui te ipse parvum fecisti et milia exiguorum qualis sum ego magnificasti in immolatione tua quae pro toto mundo (est). Propterea gaudens ego trado tibi animam meam et corpus meum, quia tu, Domine, in tempore suo resuscitabis illud integrum et benedictum. »

17. Et rursus absciderunt digitum eius post parvum. Et magis exarsit in amore Domini sui et dixit : « Septem vicibus [1] in digito septimo laudabo te Patrem et Filium et Spiritum Sanctum. »

18. Et absciderunt digitum eius octavum. Et haec dixit : « In die octavo circumciditur Hebraeus [1], ut discernatur ab incircumcisis ; et ego quoque servus tuus, discernitur intuitus cordis mei cum mente mea ab incircumcisis his pollutis. Et ad te solum sitit anima mea, Deus meus ; quando veniam et videbo faciem tuam [2] ? »

19. Et rursus absciderunt digitum eius nonum. Et aperuit os suum ad dicendum : « Hora nona, Domine mi, extensus es in cruce propter peccata nostra ; et nunc etiam in digito nono confiteor tibi, Christe, qui extensus es in ligno, quia ego quoque servus tuus merui ut extenderer et rami corporis mei resecarentur propter nomen tuum. »

20. Et rursus absciderunt digitum decimum. Et confessus est et dixit : « In iod computatur numerus cuiuscumque rei [1], et in eadem littera computantur milia et decem milia, et per Iesum salus mundo fuit. Propterea ego quoque parvulus in cithara decem cordarum [2] cantabo gloriam in honorem illius qui dignum me fecit hac immolatione, ut loco cordarum ex intestinis ovium in cordis abscisis citharae meae hymnum ei praedicem et dicam pulcre in voce. »

21. Rursus dixerunt ei magnates [1] : « Si vis tu, est tibi facultas vivendi. Etiamsi decem digiti tui abscisi fuerint, potes vivere. Sunt medici sapientes qui vulnera tua sanabunt. Solummodo fac voluntatem regis et noli mori ; parce animae tuae ne pereat a mundo hoc optabili. Possessiones enim multas habes, et poteris sanari et delectari voluptatibus quae videntur. Si enim pauper esses, poteras

15. — [1] Cf. *Ioh.* 1, 29, 36.

17. — [1] Cf. *Ps.* 118, 164.

18. — [1] Cf. *Lev.* 12, 3 ; *Ioh.* 7, 22.

[2] *Ps.* 41, 3.

20. — [1] Littera iod apud Syros pro numero 10 usurpatur, quo tota nititur computatio.

[2] *Ps.* 143, 9.

21. — [1] Hic et alibi in codicibus sat difficile discernitur vox ܪܰܒܢܳܐ, « magnates », a ܦܰܪܥܳܐ, « carnifices » ; unde orta identidem confusio.

cogitare : « Cum iam decem digiti manuum mearum sint abscisi, quid mihi prodest mundus ? Quia ecce non in me est ut laborem et vescar. » Sed ecce scimus te divitem esse et habere quo etiam non laborando vescaris. Et gaudes tu uxore iuventutis tuae, quae ecce est in terra Hūzāïē et tu in terra Babylonis, et vis tu perdere animam tuam, quia non dicis verbum unum parvum, quod simul ac exire facies ex ore tuo, tu ad vitam exibis. » Despexit autem eos beatus et dixit : « Num potest homo duo in uno facere : ut manum suam ponat super stivam aratri et respiciat retro, et fiat aptus regno [2] ? Numquid mater et uxor mihi potiores sunt Deo qui dixit : « Omnis qui perdiderit animam suam propter me inveniet eam » [3], et « Omnis qui reliquerit patrem suum et matrem suam et fratres suos et quidquid amat, et me amaverit et post me venerit [4], dabo ei vitam immortalem et voluptatem quae non cessabit in saecula » ? Ut quid igitur adhibentur verba quae mihi nocent et vobis scandalo sunt ? Sed accedite et facite quod iussi estis, et nolite parcere. »

22. Tunc accesserunt magnates [1] ad pedem eius dexterum, et primum absciderunt digitum eius principalem. Et aperuit os suum et dixit : « Gloria tibi, Deus [2], qui induisti corpus et transfossus es lancea et cuius pes intinctus est in sanguine [3] ex sanguine et aqua lateris tui [4]. Et ego quoque servus tuus gaudenter propter animam meam accipio ut patiatur in corpore, eius habitatione, et ut effundatur sanguis ex corpore meo in abscisione digitorum manuum mearum et pedum meorum. »

23. Et absciderunt digitum post magnum. Et rursus dixit : « Magna mihi est dies haec prae omnibus diebus inde a iuventute mea et usque adhuc. Quia antequam intrarem ad agonem hunc, laudabam mediocriter [1], quoniam in cogitatione mundi et in possessione erroris immersus eram. Et quotiens ab oratione impeditus fui propter amorem mundi ! Etsi orabam, ibi eram in oratione et non ibi eram : corpus meum in ecclesia, et cogitatio mea ascendebat montes et descendebat valles. Hodie autem faciem meam averti a mundo et ab omnibus quae in eo (sunt), et ad mundum qui ante me est studeo ego ut perveniam ; et gaudenter in omni membro quod a me absciditur laudationem clamo illi qui dolore dignum me fecit. »

24. Et absciderunt digitum tertium, et coram ipso proiecerunt eum. Et cum vidisset eum, subrisit et dixit : « Vade et tu, digite tertie, post socios tuos, et ne contristatus fueris ; sicut enim frumentum

[2] *Luc.* 9, 62.
[3] *Matth.* 10, 39 ; *Marc.* 8, 35 ; *Luc.* 9, 24 ; *Ioh.* 12, 25.
[4] Cf. *Matth.* 19, 29 ; *Marc.* 10, 30 ; *Luc.* 18, 29.

22. — [1] Cf. cap. 21, annot. 1.
[2] Al. cod. « Christe ».
[3] Cf. *Ps.* 67, 24.
[4] Cf. *Ioh.* 19, 34.

23. — [1] Ad verbum « simpliciter » (sc. Deum).

quod in terram cadit et ad nisān socios suos proferet [1], ita et tu in ictu oculi [2] ad socios tuos exibis in die resurrectionis. »

25. Et absciderunt digitum quartum. Et dixit animae suae : « Quare vexaris, anima mea, et quare tristis es? Exspecta Deum, quoniam iterum confitebor illi ; salutare vultus mei et Deus meus [1]. »

26. Et rursus absciderunt quintum. Et coepit dicere : « Nunc coepi loqui coram Domino, quoniam voluit me [1] et dignum me fecit agone hoc cui similem non vidi et confortavit me ut constarem in eo. »

27. Et accesserunt ad pedem eius sinistrum, et absciderunt digitum eius parvum. Et exorsus est et dixit : « Digite parve, non es parvus, quia parvi et magni una est comparatio [1]. Et si pars capilli a capite non peribit [2], quanto magis tu a numero sociorum tuorum non aberis [3]. »

28. Et rursus absciderunt sequentem. Et renidens et gaudens dixit : « Diruite domum detritam, quia maior et gloriosior ea in eo est ut aedificetur. »

29. Et rursus absciderunt sequentem. Et dixit illis : « Scitis vos quia rota [1], quanto magis tunditur, tanto magis it et volvitur, et non patitur. »

30. Et rursus absciderunt quartum. Et dixit : « Conforta me, Deus meus valide, cui confisus sum. »

31. Et rursus absciderunt quintum. Et quasi a somno suo expergefactus est et clamavit dixitque : « Iudica, Deus, iudicium meum et ulciscere ultionem meam a gente immisericordi [1]. Ecce enim viginti occisionibus occisus sum, et non pepercerunt plasmati tuo lupi rapaces [2]. »

32. Et flentes interrogabant iuvenes seniores et adolescentes maiores natu : « Num accidit tale quid in diebus vestris vel in diebus patrum vestrorum ut perferret unus ex martyribus tormenta qualia haec ? » Et auxit animum et dixit carnificibus [1] : « Quid statis vos otiosi [2]?

24. — [1] Cf. *Ioh.* 12, 24-25.

[2] 1 *Cor.* 15, 52.

25. — [1] *Ps.* 41, 6, 12 ; 42, 5.

26. — [1] Cf. *Ps.* 17, 20.

27. — [1] Habent alii codices ܟܕܫܪܐ, « coniunctio », vel ܕܫܪܐ, « resurrectio », quod legit Graecus.

[2] Cf. *Luc.* 21, 18 ; 12, 6-7 ; *Matth.* 10, 29-31.

[3] Vel « errabis » ; cf. Graecum.

29. — [1] Vel « incus », ut habent Graecus et Armenus ; ita et Brockelmann, *Lexicon Syriacum*, i. v. Pro ܩܒܝܢܐ, ܩܒܝܡܐ, « prinus », legit Braun.

31. — [1] *Ps.* 42, 1.

[2] Cf. *Matth.* 7, 15 ; *Act.* 20, 29.

32. — [1] Cf. cap. 21, annot. 1.

[2] Cf. *Matth.* 20, 6.

Succidite arborem et ramos eius, et ne pepercerint oculi vestri, quia exsultavit cor meum in Domino, et exaltata est anima mea ad diligentem humiles [3]. »

33. Et in furore magno, dum frendunt dentibus occisores, accesserunt et absciderunt pedem eius dexterum. Et dixit eis illustris : « Quodcumque membrum abscidetis vos a me, ut oblatio offeretur regi caelesti [1]. »

34. Et absciderunt pedem eius sinistrum. Et dixit : « Exaudi me, Domine, quia bonus es et multa est bonitas tua omnibus invocantibus te [1]. »

35. Et rursus absciderunt manum eius dexteram. Et clamavit et dixit : « Bonitas tua, Domine, multiplicata est super me. Erue animam meam ab inferno inferiori [1]. »

36. Et absciderunt manum eius sinistram. Et exorsus est et dixit : « Ecce mortuis facis mirabilia [1]. »

37. Et appropinquaverunt et sciderunt brachium eius dexterum. Et auxit vocem suam et dixit : « Laudabo Dominum in vita mea, et cantabo Deo meo quamdiu vivus ero, et iucunda sit ei laudatio mea, et ego laetabor in Domino [1]. »

38. Rursus absciderunt brachium eius sinistrum. Et exorsus est et dixit : « Abhinc elevabitur caput meum super inimicos meos qui circumdederunt me [1] ; fortitudo mea et laus mea Dominus est, et ipse factus est mihi salus [2]. »

39. Et accesserunt ad crus eius dexterum, et sciderunt illud a commissura genu eius. Et hunc dolorem non modicum expertus est, et prosecutus est dicens : « Domine noster Iesu Christe, adiuva me et salva me, quoniam circumdederunt me dolores mortis [1]. » Dixerunt ei occisores : « Nonne prius diximus tibi malam esse vexationem quae superveniet tibi ? » Dixit illis illustris : « Omne quod nunc expertus sum, (ideo expertus sum) ut cognoscar [2] quia corpus indui et magis patiar propter amorem Dei, quoniam haec omnia tormenta quibus torsistis me non sensi, quia apud Christum Dominum meum mens mea rapta erat. Igitur ne constiteritis ; quod vobis imperatum est perficite. » Defatigati autem erant carnifices illi, quod membra eius absciderant et in terram proiecerant ; et amor eius magis incandescebat.

[3] Cf. *Luc.* 1, 46-52.

33. — [1] Cf. 1 *Esdr.* 6, 10.

34. — [1] *Ps.* 85, 5.

35. — [1] *Ps.* 85, 13.

36. — [1] Cf. *Ps.* 87, 11.

37. — [1] *Ps.* 145, 2 (cf. *Ps.* 103, 34).

38. — [1] *Ps.* 26, 6.

[2] *Ps.* 117, 14.

39. — [1] *Ps.* 17, 5 ; 114, 3.

[2] Al. cod. « ut cognoscatur » ; Armenus « ut cognoscam ».

40. Et quamvis contristati essent eius occisores, sciderunt et crus eius sinistrum ab eius genu.

41. Et iacens [1] erat illustris, tempore quo scissa erant omnia membra eius et nihil erat nisi caput et pectus et venter, similis cypresso suave olenti, quando omnes rami eius putati sunt, caput eius solum stat. Iacebat autem corpus sancti super terram abscisis membris eius, et dimidium eius mortuum erat, dimidium vivebat.

42. Et cum paululum tacuisset, iterum aperuit os suum et dixit : « Domine Deus, misericors et miserator [1], peto ego a te : Audi orationem meam et suscipe petitionem meam, quia ecce iaceo ego extraneus factus a membris meis, quia dimidium meum iacet et tacet, et non habeo, Domine mi, digitos ut in his te deprecer ; neque manus reliquerunt mihi persecutores ut eas extendam ad te ; pedes, et abscisi sunt ; genua, et resecta sunt ; brachia, et scissa sunt ; crura, et abscisa sunt ; et nunc iaceo ego coram te sicut domus diruta, cui parvulus pluteus relictus est. Quaeso, Domine Deus, educ animam meam e carcere ut confitear nomini tuo [2] ; et in me quiescat ira tua [3] et in omnibus beatis qui propter nomen tuum occidentur, et super populum tuum persecutionem patientem fiat tranquillitas ; et pax quae a te est eos inter se proximos reddat : quia ecce per totam terram dispersi sunt [4]. Et ego servus tuus exiguus confitebor et laudabo et gloriam praecinam una cum omnibus martyribus et confessoribus et orientis et occidentis et septentrionis et austri : tibi, Domine meus, et Christo tuo et Spiritui tuo Sancto, gloria et exaltatio in saecula saeculorum. Amen. »

43. Et cum dixisset : « Amen », accessit ad eum unus ex carnificibus [1] et caput eius gladio abscidit ; et animam suam tradidit Domino suo et obdormivit in pace.

44. Coronatus est autem illustris Iacobus anno septingentesimo trigesimo secundo Alexandri, qui ipse est annus primus Warhārān regis Persae, vigesimo septimo tešri posterioris Graecorum, die parasceves.

45. Et erat cadaver illustris iacens, et quidam filii fidei christianae collegerunt drachmas non paucas et dederunt quaestionariis, ut acciperent cadaver illustris ; et non acquieverunt. Et tempore horae nonae, quo inde abierunt, quidam ex filiis fidei cadaver illustris rapuerunt, et exspectaverunt quoad fierent tenebrae in secreto cadaveris. Et tempore vespertino congregaverunt omnia membra manuum et pedum, parva et magna, quae erant membra abscisa viginti octo, quae in unum vas congregantes posuerunt una cum

41. — [1] Al. cod. « similis ».

42. — [1] *Ps.* 110, 4 ; 111, 4 cet.

[2] *Ps.* 141, 8.

[3] *Ex.* 32, 12.

[4] Cf. *Eccli.* 48, 16 ; *Ezech.* 34, 6 cet.

43. — [1] *εἰς τῶν μεγάλων* (recensio α) ; cf. cap. 21, annot. 1. Corr. rec. β : *εἰς τῶν δημίων.*

cadavere. Et sanguis ex eius membris fluebat et stillabat super terram ; et nos filii fidei psalmum « Miserere mei, Deus, secundum misericordiam tuam » secreto dicebamus. Et subito ignis descendit et vas circumvolvit et sanguinem lambit et etiam a stipulis et a pulvere terrae quae ibi aspersa erat. Et omnes nos prae metu nostro in terram cecidimus, quoad rubra facta sunt membra sancti ; et erant sicut rosa matura. Et omnes nos existimabamus aliquid eventurum nobis, et in oratione eius omnes nos confugimus, et Christo qui illum victorem fecit confitebamur, quia digni facti eramus visu hoc terribili ; et secundum misericordiam Domini nostri quae dedit nobis ut ad eam confugeremus, quamvis timeremus persecutores beati, cadaver eius omnes nos involvimus et cum honore qui eum decebat illud clam deposuimus, in gratia et amore Christi suorum martyrum coronatoris, cui cum Patre eius et Spiritu Sancto laus et honor et confessio et adoratio, nunc et semper et in saecula saeculorum. Amen.

Explicit martyrium Mar Iacobi Intercisi.

PASSIONIS GRAECAE S. IACOBI INTERCISI

Recensio α

E codice Clarke 43, fol. 142-148^{v} (= **I**), *collatis codicibus Vat. gr. 808, fol. 439-448^{v}* (= **J**) ; *Coislin. 105, fol. 46-52^{v}* (= **K**) ; *Vat. gr. 807, fol. 278^{v}-283^{v}* (= **L**) ; *Paris. gr. 1539, fol. 206-215^{v}* (= **M**).

Μαρτύριον τοῦ ἁγίου[1] *Ἰακώβου τοῦ Πέρσου*[2].

1. *Κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ἦν ὁ μακάριος Ἰάκωβος οἰκῶν ἐν Βαλαπάτῃ τῇ πόλει τῶν Ἰουζουσῶν τῆς βασιλείας τῶν Περσῶν. Ἦν δὲ εὐγενὴς καὶ ὀνομαστὸς καὶ ἐν τῷ παλατίῳ πρῶτος. Ἦν δὲ τῷ γένει χριστιανὸς ἐκ προγόνων καὶ ἡ μήτηρ καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ. Ὑπάρχων*[6] *δὲ*[1] *ἐν τῷ παλατίῳ πρῶτος*[2] *ἐν ταῖς ἡμέραις*[3] *Ἰσγαρὰδ τοῦ βασιλέως, συνεχῶς*[4] *ἐλάμβανεν τὰ δόματα παρὰ*[5] *τοῦ βασιλέως*[6] *· πάνυ γὰρ*[7] *ἠγάπα αὐτόν*[8]. *Καὶ διὰ τὴν στοργὴν*

Lemma. — [1] *μεγαλομάρτυρος add.* L. — [2] *μαρτυρήσαντος ἐπὶ Οὐαραρὰν βασιλέως Περσῶν καὶ ἐπὶ βασιλέων Ῥωμαίων Ὀνωρίου καὶ Θεοδοσίου add.* J, *μαρτυρήσαντος ἐπὶ Ἀραρὰν τοῦ βασιλέως add.* K.

1. — [1] (*Υ. δέ*) *καί* JLM. — [2] *ἦν add.* JLM. — [3] *Οὐαραράν add.* JLM. — [4] *δέ add.* JLM. — [5] *in marg. infer.* J. — [6] (*Ὑπάρχων - βασιλέως*) *om.* K. — [7] *δέ* K. — [8] *Οὐαραρὰν Ἰσγαρὰδ ὁ βασιλεύς add.* K.

ἣν εἶχεν πρὸς αὐτόν, μετέστρεψεν αὐτὸν [9] ὁ βασιλεὺς [10] ἐκ τῆς ἰδίας πίστεως [11], καὶ ἠρνήσατο τὸν χριστιανισμὸν καὶ συνειλκύσθη τῇ λατρείᾳ τοῦ βασιλέως.

2. Ἀκούσασα [1] δὲ ἡ μήτηρ καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ [2], μετὰ πάσης σπουδῆς χαράξασαι γράμματα, ἐδήλωσαν αὐτῷ, ἑπόμεναι τῇ ἐκκλησιαστικῇ ἀκολουθίᾳ, λέγουσαι · « Οὐκ ἔχρην σε ἀπὸ τῆς ἀληθινῆς ὁδοῦ μεταστραφῆναι [3] · θέλοντός σου [4] γὰρ ἀρέσαι τῷ θνητῷ βασιλεῖ, μετήλλαξας τὴν πίστιν σου τὴν ἀληθινὴν εἰς τὴν ψευδῆ, καὶ ᾔρησω ἀρέσαι βασιλεῖ [5] προσκαίρῳ καὶ τὸν αἰώνιον βασιλέα Χριστὸν παραβῆναι, καὶ προσέσχες εἰς τὰ δῶρα καὶ εἰς τὰς προσκαίρους τιμάς [6], καὶ τῆς ἀγάπης τοῦ [7] Θεοῦ τῆς μενούσης εἰς τὸν αἰῶνα ἀπέστης. Κατανόησον [8], τέκνον, ποίου ἀνθρώπου τὸ [9] θέλημα ἐποίησας, ὅτι νεκρός ἐστιν καὶ ἐρριμμένος μετὰ τῶν τεθνεώτων. Οὐδὲ [10] γὰρ ἐν τοῖς δώροις αὐτοῦ ποτε [11] δύναταί σε ὠφελῆσαι οὔτε ἀπὸ τῆς μελλούσης κρίσεως δύναταί σε ῥύσασθαι. Διὰ τοῦτο [12] γνῶθι ὅτι ἐὰν ἐν τούτοις ἐπιμείνῃς [13] καὶ τῷ φόβῳ τοῦ βασιλέως τοῦ προσκαίρου παραμείνῃς, ἡ θλῖψις καὶ ἡ δικαιοκρισία τοῦ Θεοῦ καταλάβῃ [14] σε, καὶ γενήσεταί σοι [15] καθὼς [16] γέγονεν | τῷ φίλῳ σου τῷ βασιλεῖ, ἡμεῖς δὲ ἀπὸ τοῦ νῦν, πίστευσον [17], ἀλλότριαί σοῦ ἐσμεν καὶ μέρος μεθ' ἡμῶν οὐκ ἔχεις. » fol. 142v

3. Κατὰ δὲ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον ἦν ὁ βασιλεὺς ἐν τοῖς ὄρεσιν, ὅτε ἐδέξατο τὰ γράμματα τῆς μητρὸς καὶ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ. Καὶ ἀναγνοὺς ὁ μακάριος τὴν πεμφθεῖσαν αὐτῷ ἐπιστολήν, εὐθὺς ἦλθεν εἰς ἑαυτόν, καὶ ἡ μετάνοια ἔμπροσθεν αὐτοῦ [1] ἔβλυσεν [2] ὡς πηγὴ ῥέουσα ζωὴν αἰώνιον, καὶ ἐν ἑαυτῷ διελέγετο · « Εἰ οὕτως ἡ μήτηρ μου καὶ ἡ γυνή μου ἐν τῷ παρόντι κόσμῳ ἀλλότριαί μου ἐγένοντο, τί ἂν ὁ Θεὸς ποιήσῃ μοι ἐξ οὗ ἀπέστην καὶ τὴν ἀλήθειαν αὐτοῦ ἐψευσάμην ; Μή πως ἀποστρέψας τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ἀπ' ἐμοῦ πονηρὰ ἀνταποδώσει μοι ; »

4. Καὶ εὐθὺς ἐξέδραμεν ἐπὶ τὴν ἰδίαν σκηνὴν καὶ τὰς ἁγίας γρα-

[9] *μ. αὐ. om.* KLM. — [10] (*μ. αὐ. ὁ β.*) *ὁ β. μ. αὐ.* J ; *ἀπέστη add.* LM. — [11] *μετέστη add.* K.

2. — [1] *Ἀκούσασαι* M. — [2] (*κ. ἡ γ. αὐ.*) *αὐ. κ. ἡ γ.* M. — [3] *ἀποστραφῆναι* KLM. — [4] *om.* J. — [5] (*ἀ. β.*) *β. ἀ.* KLM. — [6] (*τ. π. τ.*) *τὰς τιμὰς τὰς προσκαίρους* K. — [7] *om.* M. — [8] *δέ add.* JLM, *δὲ ὦ add.* K. — [9] *om.* K. — [10] *Οὐ* KLM. — [11] *om.* JKLM. — [12] *Δ. τ. om.* J. — [13] *ἐπιμένῃς* IJ. — [14] *καταβαλεῖ* I. — [15] *κ. γ. σ. om.* JKLM. — [16] *καί add.* KLM. — [17] *om.* JKLM.

3. — [1] (*ἔ. αὐ.*) *αὐ. ἔ.* M. — [2] *ἀνέβλυσεν* LM.

φὰς ἐν ταῖς χερσὶν ἐβάσταζεν καὶ σπουδαίως ἀνεγίνωσκεν καὶ ἑαυτὸν οἰκοδόμει [1], καὶ ὁ νοῦς αὐτοῦ παρεμυθεῖτο ἀπὸ τοῦ ἀναγνώσματος, καὶ ὡς ἐξ ὕπνου μετεστράφη αὐτοῦ ἡ προθυμία, καὶ ἤρξατο ἐν ἑαυτῷ λέγειν [2] · « Ποῦ ἔσται ἡ ψυχή μου καὶ ποῦ τὸ σῶμά μου τὸ θνητόν [3] ; Πάντως ἐν βασάνοις. Εἰ γὰρ [4] ἡ μήτηρ μου ἡ γεννήσασά με λυπεῖται ἐπὶ τῇ ἀπωλείᾳ τῆς ἐμῆς ψυχῆς καὶ ἡ [5] ἐκ νεότητός μου σύμβιος ὡσαύτως, πῶς τὸν ὀνειδισμὸν τοῦ Κυρίου μου ὑπενέγκω ; Ἐβαραθρώθη μου ἡ ψυχή. Καὶ γὰρ καὶ [6] οἱ γνωστοί μου καὶ αὐτοὶ ἐλυπήθησαν εἰς τὴν παράβασίν μου. Ὅτε οὖν γένηται ὁ ἀνακαινισμὸς ὅλων τῶν ἀνθρώπων καὶ λάβωσιν οἱ εὐσεβεῖς τὸν ἑαυτῶν μισθὸν καὶ οἱ παραβάται τὰς [7] κολάσεις αὐτῶν [8], εἰς ποῖον μέρος λογισθῆναι ἔχω ἐγὼ ὁ ἄθλιος, διότι [9] μετήλλαξα τὴν ἀλήθειαν ἐν
fol. 143a τῷ ψεύδει ; Νῦν οὖν | ἔγνων ποίαν σωτηρίαν ζητήσω τῇ ψυχῇ μου, ἵνα μὴ ἀπόληται ἀπὸ τῆς πύλης τῆς εἰς τὴν ζωὴν ἀπαγούσης · νῦν ὤφειλον [10] ἐν αὐτῇ [11] παραμεῖναι τὴν στενὴν καὶ τεθλιμμένην ὁδεύων ὁδόν [12], καὶ ταχέως ἀνοίγουσίν μοι [13] οἱ ἔσωθεν αὐτῆς (1). »

5. Καὶ ὡς ταῦτα διελογίζετο, τινὲς τῶν ἀνόμων μάγων ἀκούσαντες τῶν λόγων αὐτοῦ καὶ ἰδόντες ὅτι μελετᾷ ἐν ταῖς ἁγίαις γραφαῖς, ταχέως ἐδήλωσαν τῷ βασιλεῖ. Καὶ ἀκούσας ὁ βασιλεὺς τὰ περὶ αὐτοῦ, παραχρῆμα ἐκέλευσεν ἀχθῆναι τὸν μακάριον. Καὶ στάντος αὐτοῦ πρὸ τοῦ [1] βήματος, λέγει πρὸς αὐτὸν ὁ βασιλεύς · « Ναζωραῖος εἶ ; » Ἰάκωβος εἶπεν · « Ναζωραῖός εἰμι. » Ὁ βασιλεὺς εἶπεν [2] · « Οὐκοῦν μάγος εἶ ; » Ἰάκωβος εἶπεν · « Μάγος οὐκ εἰμί · μὴ γένοιτο. » Ὁ βασιλεὺς λέγει · « Οὐ δῶρα καὶ τιμὴν πολλὴν παρὰ τῷ πατρί μου διὰ τὴν μαγικὴν ἐδέξω ; » Ἰάκωβος εἶπεν · « Καὶ ποῦ ἐστιν ἐκεῖνος ὁ δώσας μοι τὰ χρήματα ; Οὐχὶ ἔρριπται μετὰ τῶν τεθνεώτων ; » Καὶ θυμωθεὶς ὁ βασιλεὺς βασάνους πονηρὰς ἐλογίσατο ἐπενεγκεῖν [4] αὐτῷ. Καὶ λέγει πρὸς τὸν μακάριον · « Μὴ νομίσῃς ὅτι ξίφει ἁπλῶς σε ἀναλίσκω. Τοῦτο γὰρ γνώσῃ [5] ὅτι, ἐὰν μὴ ταύτης τῆς ὁδοῦ ἐν ᾗ ἕστηκας παραβῇς, πολλὰς βασάνους ἐπαγαγεῖν σοι ἔχω. » Καὶ προσσχὼν αὐτῷ ὁ μακάριος εἶπεν · « Μὴ κάμῃς τῇ ψυχῇ σου, βασιλεῦ, καὶ μὴ πληθύνῃς τὰς ἐλπίδας σου ὅτι ἀποστήσεις με τῆς ὁδοῦ ταύτης · τί οὖν λόγοις μόνον

4. — [1] οἰκοδόμην I. — [2] ἄρα *add.* JKLM. — [3] ἢ *add.* K. — [4] καί *add.* M. — [5] *om.* I. — [6] *om.* K. — [7] ταῖς J. — [8] ἑαυτῶν KLM. — [9] διὰ τί KLM. — [10] ὀφείλω K. — [11] ἑαυτῇ LM *et ante ras.* K. — [12] *om.* JLM ; (τὴν στενὴν - ὁδόν) τῇ στενῇ καὶ τεθλιμμένῃ ὁδῷ *corr.* K. — [13] (ἀν. μ.) ἀνοίγουσίν μου J.

5. — [1] *om.* JKLM. — [2] ὁ β. εἶ. *in marg.* J. — [4] ὑπενεγκεῖν LM. — [5] γνῶθι K.

(1) Cf. *Matth.* 7, 14 ; *Luc.* 12, 36.

ἐπαγγέλλῃ βασανίζειν καὶ οὐκ [6] ἔργοις τοῦτο ποῖεις ; Οὐ γάρ με ταράξουσιν οἱ λόγοι σου · καὶ γὰρ ὡς ἄνεμος φυσῶν ἐπὶ πέτραν, οὕτως καὶ ὁ λόγος [7] τῆς ἀπειλῆς σου εἰς τὸ οὖς μου διέβη [8]. » Ὁ βασιλεὺς ἔφη [9] · « Οὐκ οἶδας ὅτι οἱ τῆς θρησκείας σου ἐν ταῖς ἡμέραις | τοῦ πατρός μου ἠσχύνθησαν καὶ οἱ εἰς τὴν σὴν λατρείαν προσκυνοῦντες βασάνοις καὶ φόνοις [10] ὑπεβλήθησαν διὰ τὸ μὴ πεισθῆναι αὐτοὺς [11] τῷ κελεύσματι [12] τῆς βασιλείας μου [13] ; » Ἰάκωβος εἶπεν · « Ταύτην μου τὴν προσευχὴν πιστῶς [14] προσφέρω τῷ Θεῷ μου, ἵνα ὡς ἐκεῖνοι ἀπέθανον, οὕτως κἀγὼ ἀποθάνω, καὶ τὸ τέλος μου ἔσται ὡς τὸ αὐτῶν [15] τέλος. » Ὁ βασιλεὺς εἶπεν · « Μὴ ἀναισχυντήσῃς ἐπὶ τῷ κελεύσματί μου, ἵνα μὴ κακῶς ἀποθάνῃς. » Ἰάκωβος εἶπεν · « Ὁ θάνατος οὗτος οὐκ ἔστιν θάνατος · ὡς γὰρ ἐνύπνιον ὅταν ὑπνοῖ ἄνθρωπος βλέπων ἐξυπνίζεται, τὸ δὲ ἐνύπνιον παρῆλθεν, οὕτως καὶ ὁ θάνατος ὁ πρόσκαιρος ὡς ἐνύπνιον παρέρχεται. » Ὁ βασιλεὺς εἶπεν · « Μή σε ἀπατάτωσαν οἱ Ναζωραῖοι λέγοντες ὅτι ὁ θάνατος ὕπνος ἐστὶν καὶ μὴ φοβηθῇς ἀπ' αὐτοῦ · καὶ γὰρ καὶ [16] οἱ μεγάλοι βασιλεῖς φοβοῦνται αὐτόν [17]. » Ἰάκωβος εἶπεν · « Οἱ βασιλεῖς καὶ οἱ ἄρχοντες ὅσοι τῷ ζῶντι Θεῷ οὐ λατρεύουσιν φοβοῦνται ἀπὸ τοῦ θανάτου [18] διὰ τὸ [19] εἰδέναι [20] αὐτοὺς τί πέπρακται αὐτοῖς [21] ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ, καὶ διὰ τὸ μὴ ἔχειν [22] ἐλπίδα ἀναστάσεως καὶ ζωῆς αἰωνίου. Οὕτως γὰρ γέγραπται · « Ἀπέθανεν ὁ [23] ἕλλην καὶ ἀπώλετο ἡ ἐλπὶς αὐτοῦ, καὶ [24] ὁδὸς ἀσεβῶν ἀπολεῖται (1). » Ὁ βασιλεὺς λέγει · « Οὕτως νομίζετε ἡμᾶς ἕλληνας, ὦ Χριστιανοί, ὡς ὑμεῖς ἀργοὶ ὄντες ἀπὸ τῶν λατρειῶν ἡμῶν οὔτε τῷ Θεῷ προσκυνεῖτε [25] οὔτε [26] ἡλίῳ οὔτε σελήνῃ οὔτε τῷ πυρὶ οὔτε τῷ [27] ὕδατι, ἅτινά εἰσιν [28] τέκνα Θεοῦ. » Ἰάκωβος εἶπεν · « Πλανᾶσαι, βασιλεῦ. Γέγραπται [29] γάρ · « Οἵτινες ἀγωνίζονται διὰ τὸν Θεὸν τέκνα κληθήσονται Θεοῦ (2). » Ὑμεῖς δὲ μόνοι νομίζετε εἰδέναι τὸν Θεόν, τοῖς κωφοῖς εἰδώλοις καὶ κτίσμασιν προσκυνοῦντες | καὶ αὐτοῖς ὁμοιάζετε τὸν Θεὸν καὶ παροργίζετε τὸν δώσαν-

fol. 143a v

fol. 143b

[6] μή JKLM. — [7] (καὶ ὁ λόγος) οἱ λόγοι I. — [8] διέβησαν I. — [9] εἶπεν JKLM. — [10] πόνοις K. — [11] αὐτοῖς KLM. — [12] (τῷ κ.) τὸ κέλευσμα I. — [13] om. K. — [14] om. K. — [15] (ὡς τὸ αὐ.) ὥσπερ αὐ. τό JKLM. — [16] om. JKLM. — [17] καὶ σὺ οὖ ; add. LM. — [18] (ἀ. τ. θ.) αὐτόν KLM. — [19] μή add. KLM. — [20] εἶναι I. — [21] om. KLM. — [22] αὐτοῖς add. I. — [23] om. JKLM. — [24] διότι KLM. — [25] προσκυνεῖν J. — [26] τῷ add. sed del. J. — [27] (τῷ π. ο. τῷ) om. J. — [28] ἐστιν J. — [29] καί J.

(1) Cf. *Prov.* 2, 22 ; 10, 28 ; 11, 23 *cet.*

(2) Cf. *Matth.* 5, 9-10.

τα [30] *ὑμῖν τὸ βασίλειον καὶ ἀρέσκειν θέλετε τοῖς μὴ δυναμένοις μήτε ὠφελῆσαι* [31] *μήτε βλάψαι.* »

6. *Τότε ὁ βασιλεὺς ὠργίσθη, καὶ ἡ ὀργὴ αὐτοῦ ὡς πῦρ ἐκαίετο. Καὶ κελεύει τοὺς σοφοὺς καὶ τοὺς* [1] *συνηγόρους αὐτοῦ εἰσελθεῖν. Καὶ λέγει πρὸς αὐτούς· « Λέγετέ μοι, ποίῳ θανάτῳ ὀφείλει ἀποθανεῖν οὗτος τοσαῦτα τολμήσας καὶ ἀναισχυντήσας* [3] *καὶ τὸ θέλημα τῶν βασιλέων* [4] *μὴ ποιήσας ; » Καὶ εἷς τις ἐξ αὐτῶν ὁ ἀεὶ* [5] *εἰς τὰ κακὰ συμβουλεύων αὐτῷ* [6] *ἔφη* [7] *ὅτι· « Οὗτος ἕνα φόνον οὐ χρεωστεῖ οὔτε πέντε οὔτε δέκα μόνον, ἀλλὰ πολλούς· δεῖ οὖν ἁπλωθῆναι* [8] *αὐτὸν καὶ ἀπολαβεῖν εἰς τὰς χεῖρας καὶ* [9] *τοὺς πόδας, καὶ κατακοπῆναι τοὺς δακτύλους τῶν χειρῶν καὶ τῶν ποδῶν· καὶ εἶθ' οὕτως κατακοπῶσιν αἱ χεῖρες αὐτοῦ καὶ οἱ πόδες, καὶ ἐλκυσθῶσιν* [10] *οἱ βραχίονες αὐτοῦ, καὶ διασχισθῶσιν αἱ γαστροκνημίαι* [11] *αὐτοῦ· καὶ ὅτε κοπῇ μέλη μέλη* [12]*, ὕστερον καὶ ἡ κεφαλὴ αὐτοῦ περιτέμνεται μαχαίρᾳ* [13]*. »*

7. *Καὶ ὅτε τὸ κέλευσμα τοῦτο ἐξέβη, σπουδαίως ἥρπασαν τὸν μακάριον ἐπὶ τὸν τόπον τῆς ἀθλήσεως αὐτοῦ. Καὶ ἐν αὐτῇ τῇ ὥρᾳ ὅλη ἡ πόλις καὶ πᾶσα ἡ δύναμις τοῦ βασιλέως ἠκολούθει αὐτῷ. Καὶ πολλοὶ τῆς ἡμετέρας πίστεως τὸ τέλος τῆς ἀποφάσεως* [1] *ἀκούσαντες, κατὰ πρόσωπον ἔπεσαν* [2] *καὶ ἐδεήθησαν τοῦ Κυρίου δακρύοντες καὶ λέγοντες· « Ὁ Θεὸς τῶν δυνάμεων καὶ κύριος τῶν ἁγίων, δὸς δύναμιν τοῖς τεθλιμμένοις* [3]*, καὶ πλήθυνόν σου τὴν χάριν εἰς ἡμᾶς· ἡ ἰσχὺς τῶν ἀσθενούντων καὶ λύτρωσις τῶν ἀπολλυμένων* [4]*, ἐνδυνάμωσον τὸν δοῦλόν σου Ἰάκωβον, καὶ ἐξέλθῃ ταχὺ μετὰ νίκης ἐκ τοῦ ἀγῶνος τούτου· σὺ γὰρ εἶ* [5] *νίκη τῶν σῶν δούλων*
fol. 143bv *τῶν διὰ σὲ* [6] *ἀγωνιζομένων, Χριστὲ σῶτερ ἡμῶν καὶ κύριε | τῶν ἁπάντων. »*

8. *Καὶ φθάσας ὁ μακάριος ἐν τῷ τόπῳ ἠξίωσεν τοὺς φονεῖς λέγων· « Πρῶτον παράσχεσθέ μοι τόπον μικρόν, ὅπως ἐξομολογήσωμαι τῷ Θεῷ μου, δι' ὃν πάσχειν μέλλω. » Καὶ προσσχὼν πρὸς ἀνατολὰς καὶ κλίνας τὰ γόνατα ἐπὶ τὴν γῆν ηὔχετο· ἡ δὲ καρδία*

[30] *δόντα* J. — [31] *ὠφελέσαι* I.

6. — [1] *σ. κ. τ. om.* J. — [3] *καὶ ἀναισχυντήσας om.* J. — [4] *φοβουμένων* I. — [5] *τὸ θέλημα τῶν βασιλέων* K. — [6] *(εἰς τὰ κ. σ. αὐ.) σ. αὐ. εἰς τὰ κ.* LM. — [7] *(αὐ. ἔ.) ἔ. αὐ.* K. — [8] *ἀποθανεῖν* KLM. — [9] *εἰς add.* JKLM. — [10] *ἐκλυθῶσιν* I. — [11] *γαστροκνῆμαι* J, *γαστροκνημίδες* LM. — [12] *(μ. μ.) κατὰ πᾶν μέλος τοῦ σώματος* KLM. — [13] *μαχαιρίῳ* JK.

7. — [1] *τὸ τ. τ. ἀ. om.* K. — [2] *ἔπεσον* K. — [3] *θλιβομένοις* KLM. — [4] *ἀπολελυμένων* J. — [5] *ἡ add.* M. — [6] *(δούλων - σέ) om.* J.

αὐτοῦ ἦν πεποιθυῖα πρὸς τὸν κατοικοῦντα ἐν οὐρανοῖς. Καὶ προσηύξατο λέγων· « Εἰσάκουσον, Κύριε [1], τῆς δεήσεώς μου [2] τοῦ δούλου σου καὶ ἐλεεινοῦ Ἰακώβου καὶ δὸς δύναμιν τῷ δούλῳ σου ἐν ταύτῃ τῇ ὥρᾳ καὶ σῶσον τὸν υἱὸν τῆς παιδίσκης [3] τὸν ἐπικαλούμενόν σε, καὶ ποίησον μετ' ἐμοῦ σημεῖον εἰς ἀγαθόν (1), ἵνα γένωμαι κοινωνὸς τοῖς φοβουμένοις τὸ ὄνομά σου, οἵτινες διὰ τὸ ὄνομά σου [4] ἐδιώχθησαν καὶ διώκονται, καὶ ὅτε νικήσω [5] ἐν τῇ δυνάμει σου τῇ μεγάλῃ, κομίσωμαι [6] τὸν ἀμαράντινον στέφανον μετὰ τῶν ἐκλεκτῶν σου· ἠγάπησαν γάρ σε καὶ διὰ τοῦτο ἐστεφανώθησαν. Ἰδέτωσαν οἱ ἐχθροί μου καὶ αἰσχυνθήτωσαν, ὅτι σύ, Κύριε, ἐβοήθησάς μοι [7] καὶ παρεκάλεσάς με (2). »

9. Καὶ εὐξαμένου αὐτοῦ ταῦτα, ἐν αὐτῇ τῇ ὥρᾳ ἐπέβαλον αὐτῷ [1] τὰς χεῖρας καὶ ἔτειναν αὐτὸν ἀνηλεῶς ἐκ τῶν χειρῶν καὶ τῶν ποδῶν. Καὶ λέγουσιν αὐτῷ· « Ὅρα τί ποιεῖς, διότι οὐκ ἔστιν ἐνθάδε ἔνδοσις οὐδὲ μακροθυμία εἰς τὸ κατακοπῆναί [2] σε κατὰ ἁρμόν· ὅτε γὰρ ἴδῃς τὸν ἀφανισμὸν τῶν μελῶν σου [3], τότε καὶ ἡ κεφαλή σου περιτέμνεται. Σκέψαι οὖν ἐν ἑαυτῷ καὶ βλέπε τί βέλτιόν σοί ἐστιν· συνθέσθαι ἐν [4] ἑνὶ λόγῳ τῷ βασιλεῖ καὶ ζῆν μεθ' ἡμῶν, ἢ ἐμμένειν ἐν ταύτῃ σου τῇ γνώμῃ καὶ ἀπιστίᾳ καὶ ἀποθνήσκειν τοιούτοις [5] φοβεροῖς θανάτοις. » | Τινὲς δὲ τῶν ἐκεῖ παρεστώτων ἀσεβῶν [6] fol. 144
ἔκλαιον ἐπὶ τῇ τοῦ κάλλους αὐτοῦ χάριτι καὶ τῇ ἐναρέτῳ ἡλικίᾳ, καὶ ὅλοι ὡς ἐξ ἑνὸς στόματος εἶπον αὐτῷ· « Μὴ ματαίως [7] ἀπολέσῃς τὴν ψυχήν σου, ἀλλὰ φεῖσαι τοῦ κάλλους σου [8], φεῖσαι τῆς ἡλικίας σου, φεῖσαι τῆς ὑποστάσεώς σου, καὶ ποίησον τὸ θέλημα τοῦ βασιλέως καὶ ζήσῃ [9]· καὶ μετὰ ταῦτα ἐπιστραφήσῃ [10] εἰς τὴν ἰδίαν [11] λατρείαν [12]. » Καὶ ἀνοίξας ὁ μακάριος τὸ χρυσοῦν [13] στόμα εἶπεν· « Ἐπ' ἐμοὶ μὴ κλαίετε, ἀλλὰ κλαύσατε ἐφ' ἑαυτοῖς καὶ τοῖς τέκνοις ὑμῶν (3), ὅτι ὀλίγον τι ἀναπαύεσθε ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ καὶ κληρονομεῖτε τὴν αἰώνιον κόλασιν μετὰ τῶν δαιμόνων οἷς [14]

8. — [1] (εἰ. κ.) κ. εἰ. KLM. — [2] *om.* JKLM. — [3] *σου add.* JKLM. — [4] (οἵτινες - σου) *om.* L, οἱ M. — [5] *νικήσωμεν* I. — [6] (τ. μ. κ.) *κομίσαι* J. — [7] *με* I.

9. — [1] *ἐπ' αὐτόν* K. — [2] *κοπῆναι* JKL. — [3] *om.* L. — [4] *om.* KLM; /// *ἐν* J. — [5] *καί add.* KLM. — [6] *ἑβραίων* I. — [7] *om.* J. — [8] *καί add.* KLM. — [9] *ζῆθι* K. — [10] *στραφήσῃ* I. — [11] *αν sup. lin.* L. — [12] *θρησκείαν* K. — [13] *αὐτοῦ add.* KLM. — [14] *ὧν* LM.

(1) Cf. *Ps.* 85, 16.
(2) *Ps.* 85, 17.
(3) Cf. *Luc.* 23, 28.

προσκυνεῖτε · ἐγὼ δὲ ἐν τῷ [15] φόνῳ τούτῳ ᾧ [16] φονεύομαι, ζωὴν αἰώνιον κληρονομήσω, καὶ ἐν τῷ κατακοπῆναί μου τὰ μέλη, πλείων [17] μισθὸς [18] προστίθεταί [19] μοι, διὰ τὸ πάντας κομίζεσθαι τὸν μισθὸν τῶν ἔργων αὐτῶν (1) παρὰ τῷ Θεῷ · οὐ γάρ ἐστιν ἀδικία παρ' αὐτῷ. »

10. Καὶ ἐν αὐτῇ τῇ ὥρᾳ ὁ [1] ἴδιος τοῦ βασιλέως ὁ προσταχθεὶς τὸν φόνον τελέσαι εἶπεν τοῖς σπεκουλάτορσιν · « Ἄρξασθε κόπτειν τοὺς δακτύλους τῶν χειρῶν αὐτοῦ. » Καὶ ἤρξαντο κόπτειν ἀπὸ τῆς δεξιᾶς χειρός, καὶ ἔκοψαν τὸν ἀντίχειρα. Καὶ κράξας ὁ μακάριος εἶπεν · « Ὁ ῥύστης τῶν Ναζωραίων, πρόσδεξαι τὸν κλάδον [2] τοῦ δένδρου τούτου [3] ἐν τῷ ἐλέει σου. Καὶ γὰρ ἐν τῇ ἀμπέλῳ κόπτεται ὁ κλάδος εἰς τὴν χεῖρα τοῦ κλαδεύοντος, καὶ τῷ ξανθικῷ [4] μηνὶ ἐκφύει καὶ στεφανοῦται, καὶ ἐπὶ πλείω [5] μειζότερος γίνεται ὁ κλάδος ἐκεῖνος. » Ὁ δὲ προσταχθεὶς τὸν φόνον αὐτῷ [6] ποιῆσαι [7] πικρῶς κλαύσας λέγει τῷ μακαρίῳ · « Ἀρκεῖ σοι ὅτι ἐκόπη σου ὁ
fol. 144v εἷς δάκτυλος · ἐὰν βούλῃ ἀκοῦσαι τοῦ βασιλέως, ἔστιν φάρ|μακον θεραπεῦον [8] αὐτόν. Καὶ μόνον μὴ ἀφανισθῇ σου τὸ ἁπαλὸν [9] σῶμα. Ἔστιν γάρ σοι πολὺς χρυσὸς ἵνα δώσῃς πτωχοῖς [10], καὶ συγχωρηθήσεταί σοι ἡ ἁμαρτία τῆς παραβάσεως · καὶ μόνον ζῆθι καὶ μὴ ἀποθάνῃς. » Καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα [11] ὁ μακάριος εἶπεν · « Οὐχ ἑωράκατε τὸ στέλεχος τῆς ἀμπέλου, ὅτε κλαδευθῇ καὶ σκαφῇ, οὐ γυμνὴ [12] στήκει [13] διὰ τὸν χειμῶνα ; Καὶ ὅταν ἐγγίσῃ ὁ ἀπρίλιος μὴν καὶ ὀλίγον θερμανθῇ, εὐθέως ἅπαντα καθ' ἓν [14] ἐκφύει καὶ δεικνύει τὸ κάλλος [15] τῆς βλαστήσεως [16]. Κατανοήσατε οὖν, ἀνόητοι · εἰ μὲν ἡ ἄμπελος τῷ καιρῷ ἀλλάσσεται καὶ πλέον [17] φαιδρύνεται [18], πόσῳ μᾶλλον ὁ ἄνθρωπος ὁ πιστὸς ὁ ἐπὶ τῇ ἀληθινῇ ἀμπέλῳ πεφυτευμένος, ὡς τρεφόμενος [19] ἐν τῇ [20] χειρὶ τοῦ [21] ἀληθινοῦ [22] γεωργοῦ Θεοῦ [23], πλέον αὐξάνει καὶ πολλὰ κλάδη δεικνύει (2). »

[15] *om.* K. — [16] *sup. lin.* J. — [17] *πλείω* IJ, *πλεῖος* K. — [18] *μισθόν* M. — [19] *τίθεται* I.

10. — [1] *om.* M. — [2] *δάκτυλον* I. — [3] *σου* KLM ; *om.* J. — [4] *ἐξανθικῷ* I. — [5] *πλεῖον* KLM. — [6] *αὐτοῦ* JKLM. — [7] *τελέσαι* M. — [8] *θεραπεύοντα* I. — [9] *καλόν* J. — [10] *om.* K. — [11] *αὐτοῦ add.* KLM. — [12] (*οὐ γ.*) *αὐτῷ* L. — [13] *εἰστήκει* J, *ἀνηστίκει* L. — [14] *bis* KM ; *κλαδευ add.* L. — [15] *ἄνθος* L. — [16] *ἀθλήσεως* M. — [17] *πλεῖον* KLM. — [18] *φαιδύνεται κλαδευομένη* M. — [19] (*ὡς τρ.*) *ὁ τρεφόμενος* J, *ὁ στεφόμενος* M. — [20] *ἀληθινῇ add.* M. — [21] *καλοῦ καί add.* M. — [22] *Θεοῦ καί add.* K. — [23] *om.* K.

(1) 1 *Cor.* 3, 8.
(2) Cf. *Ioh.* 15, 1-8.

11. *Καὶ προσελθὼν ἔκοψεν τὸν δεύτερον τὸν* [1] *δάκτυλον* [2] *· καὶ κράξας ὁ μακάριος εἶπεν · « Ἀγαλλιάσθω ἡ καρδία μου ἐν Κυρίῳ καὶ ἐλπιῶ ἐπ' αὐτῷ* [3]*. » Καὶ προσθεὶς εἶπεν · « Κύριε, πρόσδεξαι τοὺς δύο κλάδους* [4] *ἀπὸ τοῦ δένδρου οὗ ἐφύτευσεν ἡ δεξιά σου. » Ἱλαρὸν δὲ εἶχεν τὸ* [5] *πρόσωπον ὡς ἤδη ἐν τῇ δόξῃ τοῦ Δεσπότου αὐτοῦ Χριστοῦ ἀγαλλιώμενος* [6]*.*

12. *Καὶ ἔκοψαν τὸν τρίτον δάκτυλον* [1] *· καὶ κράξας ὁ μακάριος εἶπεν · « Μετὰ τῶν τριῶν παίδων τῶν ἐν τῇ καμίνῳ* (1) *ἐξομολογήσομαί σοι καὶ ἐν τῷ χορῷ ὅλῳ* [2] *τῶν μαρτύρων ψαλῶ τῷ ὀνόματί σου, Ὕψιστε. »*

13. *Καὶ ἔκοψαν τὸν τέταρτον δάκτυλον* [1]*, καὶ λέγει · « Ὁ τέταρτος κλάδος τοῦ Ἰακὼβ ἦν Ἰούδας, ἐν ᾧ ἡ* [2] *εὐλογία διὰ Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐγένετο* (2) *· διὰ τοῦτο κἀγὼ ἐν τῷ τετάρτῳ δακτύλῳ μου ἐξομολόγησιν δώσω σὺν αὐτῷ · καὶ | γὰρ ἡ εὐλογία αὐτοῦ λύτρω-* fol. 145
σις παντὶ ἔθνει ἐγένετο [3]*. »*

14. *Καὶ ἔκοψαν τὸν πέμπτον δάκτυλον* [1] *· καὶ ἐπληρώθη χαρᾶς τὸ στόμα αὐτοῦ, καὶ εἶπεν · « Ἐν* [2] *ταῖς πέντε αἰσθήσεσίν μου εὐλογήσω* [3] *σε, Κύριε · ἐκ γὰρ τοῦ δένδρου οὗ ἐφύτευσας σὺ καρποὶ προσφέρονταί σοι* [4]*. »*

15. *Καὶ ἦλθον* [1] *ἐπὶ* [2] *τὴν ἀριστερὰν* [3] *καὶ εἶπαν* [4] *· « Τί λέγεις καὶ τί ἐσκέψω ; Ἔστιν σοι ζωὴ ἐὰν ποιήσῃς τὸ θέλημα τοῦ βασιλέως. Πολλοὶ γάρ εἰσιν ἄνθρωποι* [5] *ἐν τῷ κόσμῳ ἔχοντες πρὸς μίαν χεῖρα καὶ καλῶς ἀναστρέφονται* [6]*. Μὴ οὖν λυπηθῇς ὅτι παρὰ μίαν χεῖρα* [7] *εἶ · ἀλλὰ φεῖσαι τῆς ψυχῆς σου καὶ μὴ ἐάσῃς κατακοπῆναι τὰ μέλη σου βλεπόντων σου τῶν ὀφθαλμῶν. » Καὶ πρὸς αὐτοὺς ὁ μακάριος εἶπεν · « Ὅταν λάβωσιν κουρεῦσαι πρόβατον* [8] *οἱ ποιμένες, ὅλον τὸν πόκον ὑφὲν κουρεύουσιν · ἐὰν γὰρ τὸ ἀριστερὸν μέρος οὕτως ἀφήσωσιν, εἰς ὄνειδος γίνεται καὶ τοῦ ἔχοντος* [9] *αὐτὸ καὶ αὐτοῦ τοῦ κείραντος, ὡς καταλιπόντος τὸ ἥμισυ τοῦ*

11. — [1] *om.* JKLM. — [2] *αὐτοῦ add.* KLM. — [3] *αὐτόν* J. — [4] *δακτύλους* IJ. — [5] *om.* K. — [6] *ἀγαλλόμενος* K.

12. — [1] *αὐτοῦ add.* KLM. — [2] *ὅλων* J.

13. — [1] *αὐτοῦ add.* K. — [2] *om.* KLM. — [3] *ἐγένε* L.

14. — [1] *αὐτοῦ add.* KM. — [2] *om.* J. — [3] *εὐλογῶ* I. — [4] *Κύριε* K.

15. — [1] *ἦλθεν* J. — [2] *πρός* KLM. — [3] *αὐτοῦ χεῖρα add.* K. — [4] *εἶπεν* J, *λέγουσιν αὐτῷ* K, *εἶπον* LM. — [5] *om.* K. — [6] *ἀνατρέφονται* L. — [7] *χεῖραν* K. — [8] *πρόβατα* L. — [9] (*τ. ἔ.*) *τοὺς ἔχοντα<ς>* I.

(1) Cf. *Dan.* 3.
(2) Cf. *Gen.* 49, 8-10.

ἔργου. Καὶ γὰρ καὶ αὐτὸ τὸ πρόβατον αἰσχύνεται τρόπον τινὰ καὶ μᾶλλον θέλει ὅλην τὴν ἐρέαν ἐπαρθῆναι, εἰ καὶ ἄλογόν ἐστιν· πόσῳ [10] γε μᾶλλον ἐγὼ ὁ λογικὸς ἄνθρωπος ὀφείλω ὑμνῆσαι καὶ δοξάσαι τὸν Θεόν, ὅτι ὡς πρόβατον ἐν τῇ ποίμνῃ ηὑρέθην κεκουρευμένος τῶν ποδῶν καὶ τῶν χειρῶν, καὶ ὅτι ἐμὲ τὸν μικρὸν καὶ ἀνάξιον ὁ Δεσπότης Χριστὸς τοῖς κουρεύουσιν [11] προσενεχθῆναι κατηξίωσεν ὡς πρόβατον τοῦ Θεοῦ (1), δι' ὃν σφάζομαι ἐν πᾶσιν τούτοις τοῖς πονηροῖς καὶ δεινοῖς θανάτοις. »

16. Καὶ προσῆλθαν [1] κόψαι τοὺς δακτύλους τῆς ἀριστερᾶς [2] χειρός, καὶ ἐκ τοῦ μικροῦ δακτύλου ἤρξαντο κόπτειν. Καὶ κοψάντων αὐτόν, παρρησιασάμενος ὁ ἅγιος εἶπεν· « Μικρός εἰμι ἐναν-
fol. 145v τίον σοῦ, Κύριε· σὺ δὲ μέγας ὢν ἑαυτὸν ἐσμίκρυνας | καὶ ἕως ἡμῶν κατῆλθες καὶ ὑπὲρ ἡμῶν ἐσφάγης. Κἀγὼ ἀγαλλιώμενος παραδώσω σοι τὴν ψυχήν μου καὶ τὸ σῶμά μου, ὅτι σύ, Κύριε, ἐν καιρῷ πεπληρωμένον ἐγερεῖς με μετὰ πάντων τῶν μελῶν μου [3] τῶν καὶ νῦν εὐλογούντων σε. »

17. Καὶ πάλιν ἔκοψαν τὸν δεύτερον τὸν ἀκόλουθον τοῦ μικροῦ, καὶ πλεῖον [1] ἐξεκαίετο τῇ δόξῃ [2] τοῦ Χριστοῦ καὶ λέγει· « Ἑπτάκις (2) ἐν τῷ ἑβδόμῳ δακτύλῳ δοξάσω [3] σε, τὸν Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ Ἅγιον Πνεῦμα. »

18. Καὶ προσέθηκαν [1] κόψαι τὸν ὄγδοον δάκτυλον, καὶ οὕτως εἶπεν ὁ μακάριος· « Ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῇ ὀγδόῃ περιτέτμηται [2] ὁ Ἑβραῖος (3), ἵνα ᾖ γνωστὸς καὶ ἀφωρισμένος ἀπὸ τῶν ἐθνῶν· κἀγὼ ὁ δοῦλός σου, Κύριε, ἀφορίζομαι ἀπὸ τῶν ἀκροβυστιῶν τῶν μεμιαμμένων. Ἐδίψησεν γὰρ ἡ ψυχή μου πρὸς τὸν Θεὸν τὸν ἰσχυρὸν τὸν ζῶντα· πότε ἥξω καὶ ὀφθήσομαι τῷ προσώπῳ τοῦ Θεοῦ; (4) »

19. Καὶ ἔκοψαν τὸν ἔννατον δάκτυλον· καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα ὁ μακάριος εἶπεν [1]· « Περὶ ἐννάτην ὥραν, Χριστέ [2], ἡπλωμένος ἦς ἐν τῷ σταυρῷ διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν· καὶ νῦν κἀγὼ ἐν τῷ ἐννάτῳ

[10] *πόσον* I. — [11] *κουρεῦσιν* K.
16. — [1] *προσῆλθον* JKLM. — [2] *ἑτέρας* KLM. — [3] *τούτων add.* KLM.
17. — [1] *πλέον* J. — [2] (*τ. δ.*) *τῆς δόξης* M. — [3] *δοξάζω* K.
18. — [1] *o sup. lin.* K. — [2] *περιτέμνεται* LM.
19. — [1] (*ὁ μ. εἶ.*) *εἶ. ὁ μ.* M. — [2] *Κύριε* JKLM.

(1) Cf. *Ioh.* 1, 29, 36.
(2) Cf. *Ps.* 118, 164.
(3) Cf. *Lev.* 12, 3; *Ioh.* 7, 22.
(4) *Ps.* 41, 3.

δακτύλῳ εὐχαριστῶ σοι, Δέσποτα, ὅτι ὡς ἡπλώθης ἐπὶ τοῦ [3] ξύλου, κἀγὼ ὁ δοῦλός σου κατηξιώθην ἁπλωθῆναι καὶ κατακοπῆναι τὰ κλάδη τοῦ σώματός μου διὰ τὸ ὄνομά σου τὸ ἅγιον, τὸ ἐπικληθὲν ἐφ' ἡμᾶς τοὺς πιστεύοντας εἰς σέ. »

20. *Καὶ ἔκοψαν τὸν δέκατον δάκτυλον, καὶ ἐξομολογησάμενος εἶπεν* · « *Ἐξομολογήσομαί σοι, Κύριε, ἐν ὅλῃ καρδίᾳ μου* · *διηγήσομαι πάντα τὰ θαυμάσιά σου* (1) · *οὐ γὰρ διὰ τὴν τιμωρίαν ταύτην ἀπαρνήσομαί* [1] *σε.* »

21. *Τότε λέγει πρὸς αὐτὸν ὁ τύραννος* · « *Πείθει ἢ ἀπάρχομαι καὶ τῶν ποδῶν σου ;* » *Ὁ δὲ ἅγιος* [1] *Ἰάκωβος βδελυξάμενος* | *αὐτὸν ἀπεκρίθη* · « *Πράττε ὃ βούλει* · *οὐδὲ γὰρ διὰ τῶν βασάνων σου ὑποταγήσομαί σοι καὶ τῆς ἐλπίδος ἐκπέσω* · *ἡ γὰρ ἐλπίς μου ὠχύρωσεν ἐν ἐμοὶ τὴν ὑπομονήν* · *ποίει οὖν ὃ βούλει, ἀνόσιε.* » fol. 146
Ὀργισθεὶς δὲ ὁ βασιλεὺς [2] *ἐπέτρεψεν τοῖς κολάζουσιν ἅψασθαι τῶν δακτύλων τῶν ποδῶν αὐτοῦ. Οἱ δὲ προσεγγίσαντες* [3] *ὥσπερ ἄγριοι θῆρες μετὰ πολλῆς τῆς μανίας καὶ τῆς ἀπονοίας αὐτῶν ἔλαβον τὸ βέλος.*

22. *Καὶ προσελθόντες ἔκοψαν τὸν πρῶτον δάκτυλον αὐτοῦ τοῦ δεξιοῦ ποδός. Καὶ ἀναβλέψας τοῖς ὀφθαλμοῖς αὐτοῦ εἰς τὸν οὐρανὸν πρὸς τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν εἶπεν* · « *Εὐλογητός εἶ, Κύριε, ὁ Θεὸς τῆς ψυχῆς καὶ τοῦ σώματός μου καὶ πάντων τῶν ἁρμῶν μου καὶ τῶν μυελῶν, ὅτι κατηξίωσάς με, Δέσποτα, τὸν ἀνάξιόν σου οἰκέτην, ὑπομονὴν τοσαύτην κτήσασθαι ἐπὶ τὸ νικῆσαί με τὴν πολυμήχανον τοῦ τυράννου τούτου κακουργίαν.* » *Καὶ βρύξας κατ' αὐτοῦ ὁ ἄνομος, ἔπειξιν* [1] *ἐποίει* [2] *τοῖς δημίοις καθ' ἑαυτοὺς* [3] *τοῦ* [4] *κρίνειν τὸν* [5] *δίκαιον. Κἀκεῖνος γὰρ αὐτὸς ἐκ τοῦ διαβόλου ὀξέως τὴν καρδίαν ἐνύττετο.*

23. *Καὶ ἔκοψαν τὸν δεύτερον δάκτυλον αὐτοῦ* · *καὶ εἶπεν ὁ μακάριος* · « *Ὑπομένων ὑπέμεινα τὸν Κύριον* [1] (2). *Κύριος στερέωμά μου καὶ καταφυγή μου καὶ ῥύστης μου* (3). *Μὴ οὖν ἀθυμήσῃς,*

[3] *om.* KLM.
20. — [1] *ἀρνήσομαι* KLM.
21. — [1] *om.* L. — [2] *τύραννος* K. — [3] *αὐτῷ add.* JKLM.
22. — [1] *om.* K ; *ἔκπληξιν, λ sup. lin.* L. — [2] *ἐποίησεν* JKLM. — [3] *ἑαυτοῦ* IJK. — [4] *om.* KLM. — [5] *τό* M.
23. — [1] *καὶ προσέσχε μοι add.* LM.

(1) *Ps.* 9, 2.
(2) *Ps.* 39, 2.
(3) *Ps.* 17, 3.

ψυχή μου, ἀλλ'[2] *ἀνδρίζου καὶ ἴσχυε* (1) *καὶ κραταιοῦ σφόδρα. Μὴ οὖν φοβηθῇς μηδὲ δειλία σε περιλάβῃ*[3], *ὅτι ἀρχὴ σοφίας φόβος Κυρίου* (2) *καὶ πλὴν αὐτοῦ μὴ φοβοῦ ἄλλον*[4]. » *Καὶ ταῦτα λέγων ἠγαλλιᾶτο μᾶλλον τῇ καρδίᾳ*[5] *καὶ τῇ προθυμίᾳ, καὶ ἐδόξαζεν τὸν Θεόν.*

24. *Καὶ ἔκοψαν τὸν τρίτον δάκτυλον, καὶ ἔμπροσθεν αὐτοῦ ἔρ-*
fol. 146v *ριψαν. Καὶ ἰδὼν*[1] *ἐμειδίασεν καὶ εἶπεν · « Ὕπαγε, | ὁ τρίτος δάκτυλος, ἐγγὺς τῶν ἑταίρων σου · καὶ γὰρ ἀποδοθήσῃ μοι πάλιν · ὥσπερ γὰρ ὁ κόκκος τοῦ σίτου πεσὼν εἰς τὴν γῆν πολὺν καρπὸν φέρει* (3), *καὶ ὥσπερ ἀναπαύεται*[2] *τὸ βλέφαρον τῷ ὀφθαλμῷ, οὕτως καὶ σὺ ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ συναναπαύσῃ τοῖς ἑταίροις σου*[3]. »

25. *Καὶ ἔκοψαν τὸν τέταρτον δάκτυλον, καὶ ἐν ἑαυτῷ εἶπεν · « Ἵνα τί περίλυπος εἶ, ἡ ψυχή μου, καὶ ἵνα τί συνταράσσεις με ; Ἔλπισον ἐπὶ τὸν Θεόν, ὅτι ἐξομολογήσομαι αὐτῷ · σωτήριον τοῦ προσώπου μου καὶ ὁ Θεός μου* (4). »

26. *Καὶ ἔκοψαν τὸν πέμπτον δάκτυλον*[1], *καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα*[2] *ὁ μακάριος*[3] *εἶπεν · « Νῦν ἠρξάμην λαλῆσαι ἐναντίον τοῦ Κυρίου μου, ὅτι ἠθέλησέν με* (5) *καὶ κατηξίωσέν με*[4] *τοῦ ἀγῶνος τούτου καὶ ἐνίσχυσέν με στήκειν ἐν αὐτῷ. »*

27. *Καὶ προσῆλθον*[1] *τῷ ἀριστερῷ ποδί, καὶ ἔκοψαν τὸν μικρὸν δάκτυλον*[2], *καὶ λέγει · « Εἰ καὶ μικρὸς δάκτυλος*[3] *εἶ*[4], *οὐκ εἶ μικρός, διότι μικρὸς καὶ μέγας μίαν ἀνάπαυσιν ἔχει. Εἰ γὰρ θρὶξ τῆς κεφαλῆς ἡμῶν οὐκ ἀπολεῖται*[5] (6), *πόσῳ μᾶλλον*[6] *ἀπὸ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν ἑταίρων σου οὐ μὴ ἐλλίπῃς, καὶ*[7] *ἀπὸ τῆς τάξεώς σου οὐ*[8] *μὴ πλανηθῇς. »*

[2] *ἀλλά* KLM. — [3] (*δ. σε π.*) *δειλιάσῃς* KLM. — [4] (*μὴ φ. ἄ.*) *οὐκ ἔστιν φόβος* K. — [5] *καρτερίᾳ* KLM.

24. — [1] *ὁ ἅγιος add.* LM. — [2] *ἐπαναπαύεται* JKLM. — [3] (*σ. τ. ἑ. σ.*) *ἔσῃ* J.

26. — [1] *αὐτοῦ add.* KLM. — [2] *αὐτοῦ add.* M. — [3] (*τὸ σ. ὁ μ.*) *ὁ μ. τὸ σ.* JKL ; *αὐτοῦ add.* L. — [4] *om.* M.

27. — [1] *προσῆλθα* I. — [2] (*ἓ. τ. μ. δ.*) *τ. μ. δ. ἓ.* JKLM. — [3] (*μ. δ.*) *δ. μ.* JKLM. — [4] *om.* K. — [5] *ἀπόλλυται* JKLM. — [6] *σύ add.* KLM. — [7] *om.* I. — [8] *οὐδέ* I.

(1) Cf. *Deut.* 31, 6, 7, 23 ; 1 *Chr.* 22, 13 *cet.*
(2) *Prov.* 1, 7.
(3) Cf. *Ioh.* 12, 24-25.
(4) *Ps.* 41, 6, 12 ; 42, 5.
(5) Cf. *Ps.* 17, 20.
(6) Cf. *Luc.* 21, 18 ; 12, 6-7 ; *Matth.* 10, 29-31.

28. *Καὶ ἔκοψαν τὸν δεύτερον δάκτυλον τὸν ἀκόλουθον τοῦ μικροῦ, καὶ εἶπεν μετὰ ἱλαρότητος χαίρων · « Καταλύσατε τὸν παλαιὸν οἶκον διὰ τὸ ἕτοιμον αὐτὸν εἶναι* [1] *οἰκοδομεῖσθαι μειζότερον καὶ φαιδρότερον. »*

29. *Καὶ ἔκοψαν τὸν τρίτον δάκτυλον, καὶ πρὸς αὐτοὺς ὁ μακάριος εἶπεν · « Οἴδατε πόσον κατασφυρίζεται ὁ ἄκμων τοῦ χαλκέως καὶ τοσοῦτος σίδηρος* [1] *ἐπάνω αὐτοῦ ἐλαύνεται ἀντικρουόμενος, καὶ ὁ ἄκμων οὐκ αἰσθάνεται οὐδὲ πάσχει* [2] *· οὕτως κἀγὼ τῶν* [3] *τοσούτων βασάνων οὐκ ἠσθάνθην* [4]*. »*

30. *Καὶ ἔκοψαν | τὸν* [1] *τέταρτον δάκτυλον, καὶ ἀνοίξας τὸ στό-* fol. 147
μα εἶπεν πάλιν · « Σῶσόν με, Κύριε ὁ Θεός μου, ὅτι ἐπὶ σοὶ ἤλπισεν ἡ ψυχή μου. »

31. *Καὶ ἔκοψαν τὸν πέμπτον δάκτυλον* [1]*, καὶ ὥσπερ ἐξ ὕπνου ἀφυπνισθεὶς ὁ μακάριος κράξας φωνῇ μεγάλῃ* [2] *εἶπεν · « Κρῖνόν μοι* [3]*, Κύριε* [4] *ὁ Θεός μου* [5]*, καὶ δίκασον τὴν δίκην μου ἐξ ἔθνους οὐχ ὁσίου* (1)*. Ἰδοὺ γὰρ εἴκοσι φόνους πεφόνευμαι διὰ τὸ ὄνομά σου, καὶ οὐκ ἐφείσαντο τοῦ πλάσματός σου, ὡς λύκοι ἅρπαγες* (2)*, μὴ ἔχοντες οἰκτιρμούς. ».*

32. *Καὶ οἱ παρεστηκότες πρεσβύτεροι καὶ παρθένοι ἐδάκρυσαν λέγοντες · « Οὐχ* [1] *ἑωράκαμέν ποτε οὔτε ἐκ τῶν ἁγίων γραφῶν ἠκούσαμεν εἰ* [2] *οὕτως τις ἐμαρτύρησεν ἐν* [3] *κόσμῳ. » Ὁ δὲ μακάριος πρὸς τοὺς φονεῖς εἶπεν · « Τί* [4] *ἀργοὶ ἑστήκατε* [5] *(3) ; Κατακόψατε* [6] *τὸ δένδρον ὡς τὰ κλάδη, σχίσατέ με* [7]*, καὶ μή μου* [8] *φείσασθε* [9]*. » Καὶ προσθεὶς εἶπεν · « Ἀγαλλιάσθω ἡ καρδία μου ἐπὶ τῷ Κυρίῳ, καὶ ἡ ψυχή μου ὑψωθήτω* [10] *πρὸς τοὺς ἀγαπῶντας τοὺς εὐθεῖς τῇ καρδίᾳ. »*

33. *Καὶ οἱ προσταχθέντες μετὰ θυμοῦ καὶ ὀργῆς βρύχοντες τοὺς ὀδόντας αὐτῶν ἐγγίσαντες ἔκοψαν αὐτοῦ τὸν πόδα. Καὶ ὁ μακάριος*

28. — [1] *om.* I.

29. — [1] (*τ. σ.*) *τοσούτοις σιδήροις* I. — [2] *οὐ. π. om.* J. — [3] *om.* LM. — [4] *ἠσθήθην* J.

30. — [1] *το* J.

31. — [1] *αὐτοῦ add.* KLM. — [2] *om.* JLM. — [3] *με* KLM. — [4] *om.* JKLM. — [5] *om.* JKLM.

32. — [1] *Οὐκ* K. — [2] *ὅτι* K. — [3] *τῷ add.* K. — [4] *om.* I. — [5] *τί ἀ. ἑ. in marg.* J. — [6] *κόψατε* K. — [7] *μου* K ; *om.* J. — [8] *om.* K. — [9] *φείσησθε* JK. — [10] *ὑφώθη* IJK.

(1) *Ps.* 42, 1. (2) Cf. *Matth.* 7, 15. (3) Cf. ibid. 20, 6.

εἶπεν · « Ὅσα μου μέλη κατακόπτετε, προσφορὰ [1] προσφέρεται τῷ ἐν οὐρανοῖς βασιλεῖ (1). »

34. Καὶ ἔκοψαν τὸν ἀριστερὸν πόδα [1], καὶ εἶπεν ὁ μακάριος · « Εἰσάκουσόν μου, Κύριε, ὅτι ἀγαθὸς εἶ καὶ πολυέλεος πᾶσι τοῖς ἐπικαλουμένοις σε (2). »

35. Καὶ ἐγγίσαντες ἔκοψαν τὴν δεξιὰν χεῖρα, καὶ κράξας [1] εἶπεν · « Τὸ ἔλεός σου, Κύριε, ἐβοήθησέν μοι (3) · ἐξελοῦ με καὶ ῥῦσαί με (4) ἐξ ᾅδου κατωτάτου (5). »

36. Καὶ ἔκοψαν τὴν ἀριστερὰν χεῖρα, καὶ [1] ὁ μακάριος εἶπεν · « Σὺ εἶ ὁ Θεὸς ὁ ποιῶν θαυμάσια (6) · ἐπάκουσόν μου καὶ σῶσόν με. »

37. Καὶ προσεγγίσαντες καθεῖλαν τὸν βραχίονα [1] τὸν ἀριστερόν ·
fol. 147v καὶ προσθεὶς | ὁ μακάριος [2] φωνῇ εἶπεν · « Αἰνεῖ ἡ ψυχή μου τὸν Κύριον, ψαλῶ τῷ Θεῷ μου ἕως ὑπάρχω (7). Ἡδυνθείη αὐτῷ ἡ διαλογή μου, καὶ εὐφρανθήσομαι ἐπὶ τῷ Κυρίῳ (8). »

38. Καὶ πάλιν καθεῖλαν [1] αὐτοῦ τὸν βραχίονα τὸν δεξιόν, καὶ ὁ ἅγιος [2] Ἰάκωβος εἶπεν · « Νῦν ὑψώθη ἡ κεφαλὴ τοῦ κυκλώματος αὐτῶν (9) · κυκλώσαντες ἐκύκλωσάν με καὶ τῷ ὀνόματι Κυρίου ἠμυνάμην αὐτούς (10) · ἰσχύς μου καὶ ὕμνησίς μου ὁ Κύριος καὶ ἐγένετό μοι εἰς σωτηρίαν (11). »

39. Καὶ ἐγγίσαντες πρὸς τὴν γαστροκνήμην [1] τοῦ δεξιοῦ ποδὸς διέρρηξαν αὐτὴν ἕως τοῦ μηροῦ. Καὶ αἰσθάνθη [2] ὁ ἅγιος καὶ [3] δεινῶς [4] ἔπαθεν · καὶ κράξας τῇ [5] φωνῇ [6] εἶπεν · « Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, βοήθησόν μοι, ὅτι περιέσχον με ὠδῖνες θανάτου (12). » Καὶ

33. — [1] *om.* J.
34. — [1] *αὐτοῦ add.* KLM.
35. — [1] *vid. annot. seq.*
36. — [1] (*κράξας - καί*) *om.* K.
37. — [1] *αὐτοῦ add.* M. — [2] *τῇ add.* JKLM.
38. — [1] *καθεῖλον* K. — [2] *μάρτυς τοῦ Χριστοῦ* K.
39. — [1] *γαστροκνημίαν* K, *γαστροκνημίδα* LM. — [2] *ᾐσθάνθη* JKLM. — [3] *om.* J. — [4] *ἅ add. sup. lin. al. man.* J. — [5] *om.* M. — [6] *μεγάλῃ add.* M.

(1) Cf. 1 *Esdr.* 6, 10.
(2) *Ps.* 85, 5.
(3) *Ps.* 93, 18.
(4) *Ps.* 143, 7.
(5) *Ps.* 85, 13.
(6) *Ps.* 76, 15.
(7) *Ps.* 145, 2.
(8) *Ps.* 103, 34.
(9) Cf. *Ps.* 26, 6.
(10) *Ps.* 117, 11.
(11) *Ps.* 117, 14.
(12) *Ps.* 17, 5 ; 114, 3.

πρὸς αὐτὸν οἱ φονεῖς λέγουσιν· « Προλαβόντες εἴπομέν σοι ὅτι πολλαὶ καὶ ἀναρίθμητοι βάσανοι μέλλουσιν ἔρχεσθαι ἐπὶ σέ. » Καὶ πρὸς αὐτοὺς ὁ μακάριος εἶπεν· « Ἀνόητοι, οἴδατε [7] διὰ τί ἔπαθον· ἵνα γνώσωμαι [8] ὅτι σάρκα φορῶ, καὶ τοσαῦτα ἔπαθον διὰ τὴν ἀγάπην τοῦ Χριστοῦ· γινώσκετε οὖν ὅτι τοσαῦτα βασανιστήριά μοι [9] ἐπηγάγετε καὶ μέχρι τοῦ νῦν οὐκ αἰσθάνην [10]· τὸν γὰρ νοῦν μου ἡρπαγμένον εἶχον πρὸς τὸν Κύριόν μου Ἰησοῦν [11]. Μὴ οὖν στήκετε ἀργοί, ἀλλ' ὃ προσετάχθητε ποιήσατε. » Ἠτόνησαν δὲ οἱ φονεῖς τὰ μέλη τοῦ ἁγίου κόπτοντες καὶ ῥίπτοντες ἐπὶ τῆς γῆς ἀπὸ πρωῒ ἕως ὥρας ἐννάτης· ἡ δὲ ἀγάπη αὐτοῦ πλέον ηὔξανεν πρὸς τὸν Θεόν.

40. Καὶ προσελθόντες τῇ γαστροκνήμῃ [1] τοῦ ἀριστεροῦ ποδός, μετὰ καμάτου διέσχισαν ἕως τοῦ [2] μηροῦ καὶ τοῦ γόνατος [3] διαρρήξαντες [4].

41. Ὡμοιοῦτο δὲ [1] ὁ ἅγιος ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ, ὅτε κεκομμένα εἶχεν ὅλα τὰ μέλη καὶ οὐδὲν ἦν ἐν τῷ σώματι εἰ μὴ ἡ κεφαλὴ καὶ τὸ στῆθος καὶ ἡ κοιλία [2], κυ|παρίσσῳ, ἥτις κοπτομένη ἀποδίδωσιν fol. 148
τὴν εὐοσμίαν αὐτῆς ὅταν κλαδευθῇ εἰς τὸ ἰσωθῆναι [3] τὸ ξύλον· οὕτως [4] ἦν [5] ὁ μακάριος τοῦ Θεοῦ δοῦλος [6] ὁρώμενος τῇ κεφαλῇ αὐτοῦ σὺν τῷ στήθει καὶ [7] τῇ κοιλίᾳ· τὰ γὰρ μέλη αὐτοῦ ἐπὶ γῆς ἐρριμμένα ἐτύγχανον· καὶ τὸ μὲν ἥμισυ τοῦ σώματος [8] νεκρὸν [9] ἦν, τὸ δὲ ἥμισυ ζῶν.

42. Καὶ ἡσυχάσας ὀλίγον, ἀνοίξας τὸ στόμα εἶπεν· « Κύριος φωτισμός μου καὶ σωτήρ μου (1) καὶ ἀντιλήπτωρ μου καὶ καταφυγή μου (2)· παρακλήθητι, Δέσποτα, καὶ ἐπάκουσον τῆς προσευχῆς μου καὶ πρόσδεξαι τὴν δέησίν μου. Ἴδε ὅτι ἐγενόμην ἀλλότριος [1] τῶν μελῶν μου· τὸ γὰρ ἥμισυ τοῦ σώματός μου λαλεῖ, καὶ τὸ ἥμισυ ἡσυχάζει. Κύριε, δακτύλους οὐκ ἔχω ἵνα ἐν αὐτοῖς δεηθήσωμαί σου [2], οὐδὲ χεῖρας ἀφῆκάν μοι ἵνα ἄρω αὐτὰς ἐνώπιόν σου· τοὺς

[7] *ὅτι add.* I. — [8] *γνώσεται* K. — [9] *(β. μ.) μ. β.* JKM, *μαμοι β.* L. — [10] *ἠσθάνθην* JKLM. — [11] *Χριστόν add.* KLM.

40. — [1] *γαστροκνημίδι* LM. — [2] *τῷ* K. — [3] *γονάτου* JK. — [4] *διαρρήξαντος* J.

41. — [1] *om.* K. — [2] *ὁμοίως add.* K. — [3] *σωθῆναι* LM. — [4] *οὖν add.* K. — [5] *καί add.* JKM. — [6] *Ἰάκωβος add.* LM. — [7] *sup. lin.* J. — [8] *αὐτοῦ add.* M. — [9] *νεκρός* KL.

42. — [1] *(ἐ. ἀ.) ἀ. ἐ.* K. — [2] *σοι* LM.

(1) *Ps.* 26, 1. (2) *Ps.* 90, 2.

πόδας μου ἀπέκοψαν ἵνα μὴ σταθῶ ἐνώπιόν σου καὶ ἐξομολογήσωμαί σοι· τὰ γόνατά μου κατεσχίσθησαν· οἱ βραχίονές μου κατερράγησαν· τοὺς μηρούς μου κατέκοψαν· καὶ ἰδοὺ ἔρριμμαι ἐναντίον σου ὡς οἶκος καταπεπτωκὼς ἐξαίφνης, καὶ μικρόν τι ἐξ αὐτοῦ κατελείφθη· οὕτως κἀγὼ ἐγενήθην. Δέομαί σου, Κύριε, παρακλήθητι ἐπ' ἐμοὶ [3] καὶ ἐξάγαγε ἐκ φυλακῆς τὴν ψυχήν μου, καὶ ἐξομολογήσομαι τῷ ὀνόματί σου (1) σὺν τοῖς ἁγίοις σου, καὶ ἐν πᾶσιν τούτοις τοῖς ἐχθροῖς [4] σου ἀναπαύσεται ὁ θυμός σου· καὶ ἐν πᾶσι τοῖς [4] μακαρίοις [5] δοξασθῇ τὸ ὄνομά σου· ὅτι διὰ σὲ ἐφονεύθησαν καὶ φονεύονται [6]. Δὸς εἰρήνην τῷ διωκομένῳ σου λαῷ· καὶ [7] εἰρήνη ἡ παρὰ σοῦ ἐγγίσῃ αὐτοῖς [8]· διότι ἐσκορπίσθησαν εἰς ὅλην τὴν γῆν (2). Κἀγὼ δὲ ὁ ἐλάχιστος δοῦλός σου ἐξομολογήσομαί σοι, αἶνον καὶ δόξαν σοι ἀναπέμπων μετὰ πάντων τῶν μαρτύρων
fol. 148v σου καὶ ὁμολογητῶν τῶν [9] ἀπὸ ἀνατο|λῶν καὶ δυσμῶν καὶ βορρᾶ καὶ θαλάσσης· τῷ Πατρὶ καὶ τῷ Υἱῷ καὶ τῷ Ἁγίῳ Πνεύματι εἰς τοὺς αἰῶνας. Ἀμήν.»

43. Καὶ ὅτε εἶπεν τὸ ἀμήν, εἷς τῶν μεγάλων καὶ τῶν ποτε ἑταίρων αὐτοῦ ὢν προσεγγίσας ἔκοψεν μαχαιρίῳ τὴν κεφαλὴν τοῦ μακαρίου [1] μάρτυρος Ἰακώβου· καὶ παρέδωκεν τὸ πνεῦμα τῷ Κυρίῳ καὶ ἀνεπάη μετ' εἰρήνης.

44. Ἐστεφανώθη δὲ ὁ ἅγιος μάρτυς [1] τοῦ Χριστοῦ [2] Ἰάκωβος ἐπὶ Ὀυαραρὰν [3] βασιλέως Περσῶν καὶ ἐπὶ βασιλέων [4] Ῥωμαίων Ὀνωρίου καὶ Θεοδοσίου τῶν αἰωνίων αὐγούστων καὶ [5] ἐν Χριστῷ πιστῶς βασιλευόντων [6], μηνὶ νοεμβρίῳ κζ' [7], ἡμέρᾳ παρασκευῇ.

45. Ὡς δὲ ἔρριπτο [1] τὸ σῶμα τοῦ ἁγίου, ἄνθρωποι τῆς ἡμετέρας πίστεως συνάξαντες αὐτὸ δῶρα [2] οὐκ ὀλίγα ἔδωκαν τοῖς φυλάττουσιν [3], ἵνα λάβωσιν τὸ λείψανον τοῦ ἁγίου, καὶ οὐκ ἐπείσθησαν φοβούμενοι τὸν βασιλέα. Καὶ περὶ ὥραν δεκάτην, διὰ τὸ ὀψὲ γενέσθαι, φοβηθέντες τὰ ἄγρια ζῷα, ἀνεχώρησαν. Καὶ οὕτως μετὰ τὸ ἀναχωρῆσαι αὐτούς, οἱ τῆς ἡμετέρας πίστεως ἥρπασαν τὸ ἅγιον

[3] ἐμέ J. — [4] (ἐχθροῖς - τοῖς) om. I. — [5] σου add. K. — [6] καί add. JKLM. — [7] ἡ add. KLM. — [8] αὐτούς K. — [9] τό M.

43. — [1] ἁγίου LM.

44. — [1] om. prius, sed postea add. μρ K. — [2] (μ. τ. Χ.) τ. Χ. μ. LM. — [3] Ἀραράν I. — [4] βασιλέως I. — [5] αἱ. αὐ. κ. om. K. — [6] (π. β.) πιστῶν βασιλέων M. — [7] εἰκάδῃ ἑβδόμῃ J.

45. — [1] ἐρέριπτο J. — [2] μιλιαρίσια JLM, ἀργύρια K. — [3] τ. φ. om. J.

(1) *Ps.* 141, 8.

(2) Cf. *Eccli.* 48, 16 *cet.*

λείψανον καὶ μετὰ σπουδῆς ὡς ἦν ἄξιος[4] ἐκόμισαν αὐτὸ κρυφαίως[5], καὶ κοσμήσαντες[6] ἀπέθεντο ἐν τόπῳ σεμνῷ · εἰς δόξαν Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ Ἁγίου Πνεύματος[7], εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

[4] ἄξιον JKLM. — [5] κρυφίως JKL. — [6] κομίσαντες I. — [7] νῦν καί add. K, νῦν καὶ ἀεὶ καί add. LM.

PASSIONIS GRAECAE S. IACOBI INTERCISI

Recensio β

E codice Sinait. gr. 519, fol. 125ᵛ-128ᵛ (= **A**), *collatis codicibus Vat. gr. 803, fol. 54-58ᵛ* (= **B**) ; *Ottob. gr. 387, fol. 113* (*inc. mutil.*) - *119ᵛ* (= **C**) ; *Ambros. gr. 377* (*F 144 sup.*), *fol. 71ᵛ-75* (= **D**) ; *Palat. gr. 4, fol. 234-241ᵛ* (= **E**) ; *Scorial. gr. 311* (*y II 6*), *fol. 220-226ᵛ* (= **F**).

Μαρτύριον[1] *τοῦ ἁγίου*[2] *Ἰακώβου τοῦ Πέρσου*[3].

1. Ἐν τῷ καιρῷ τοῦ διωγμοῦ τοῦ κατὰ τῶν Χριστιανῶν [1], ἦν τις[2] Ἰάκωβος[3] ὀνόματι[4] οἰκῶν ἐν Βηλαπάτῃ[5] τῇ πόλει ἐν χώρᾳ τῶν Ἐλευζησῶν[6] · ἦν[7] δὲ ἡ πόλις αὕτη[8] τῆς βασιλείας τῶν Περσῶν[9]. Ὁ δὲ[10] μακάριος[11] γνωστὸς[12] ἦν ἐν τῷ κόσμῳ καὶ εὐγενὴς[13] καὶ ὀνομαστός[14], μεγάλως[15] φοβούμενος τὸν Θεόν. Ἦν δὲ τῷ γένει[16] χριστιανός, καὶ ἡ μήτηρ αὐτοῦ καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ[17] χριστιαναὶ[18] ἦσαν[19]. Καὶ ἐν τῷ παλατίῳ πρῶτος ἦν[20] ὁ μακάριος

Lemma. — [1] Ἄθλησις B. — [2] καὶ ἐνδόξου μάρτυρος τοῦ Χριστοῦ add. B, καὶ πανενδόξου add. F. — [3] (τ. Π.) μαρτυρήσαντος ἐν Περσίδι F.

1. — [1] (Ἐν - Χριστιανῶν) Κατὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον DF, Κατὰ τὸν καιρὸν τῆς βασιλείας Θεοδοσίου τοῦ βασιλέως καὶ Ἀρκαδίου καὶ Ὀνωρίου τῶν υἱῶν αὐτοῦ βασιλευόντων τῆς τῶν Ῥωμαίων ἀρχῆς, ἐγένετο ἐν Περσίδι ταῦτα E. — [2] ὁ μακάριος DE ; (ἦν τις) ὁ μακάριος F. — [3] Ἰάκουβος B. — [4] om. DE ; ἦν F. — [5] Βηραπάτῃ B, Βιθλαπάτῃ E, Βηλαπά F. — [6] Ἐλουζησίων D, Ἐλουζίων E, Ἐλεξουσίων F. — [7] ἔστιν DEF. — [8] ἐκείνη D. — [9] οὗτος οὖν add. F — [10] om. F. — [11] Ἰάκωβος add. D. — [12] γνώστης E. — [13] τε add. F. — [14] καί add. F. — [15] δέ add. D. — [16] τ. γ. om. E. — [17] om. F. — [18] χριστιανοί F. — [19] ὑπῆρχον E. — [20] (ἐν τῷ π. π. ἦν) ἦν ἐν τῷ π. π. D.

οὗτος [21] ἐν ταῖς ἡμέραις Ἰσδηγέρδου [22] τοῦ βασιλέως [23] · συνεχῶς δὲ ἐλάμβανε δόματα παρὰ τοῦ βασιλέως [24] · πάνυ γὰρ ἠγάπα αὐτόν [25]. Καὶ διὰ τὴν πολλὴν στοργὴν ἣν εἶχεν πρὸς αὐτόν, μετέστρεψεν αὐτὸν ὁ βασιλεὺς [26] ἀπὸ τῆς ὀρθῆς [27] πίστεως · καὶ ἀρνησάμενος τὸν χριστιανισμὸν [28] συνελκύσθη [29] τῇ λατρείᾳ τοῦ βασιλέως [30].

2. Ἀκούσασα [1] δὲ ἡ γυνὴ [2] αὐτοῦ καὶ [3] ἡ μήτηρ [4], μετὰ πάσης σπουδῆς χαράξασαι γράμματα ἀπέστειλαν [5] αὐτῷ, ἑπόμεναι τῇ ἐκκλησιαστικῇ ἀκολουθίᾳ [6] · « Οὐκ ἔχρην σε ἐκ [7] τῆς ἀληθινῆς ὁδοῦ ἀποστραφῆναι [8] · θέλων γὰρ [9] ἀρέσαι τῷ [10] θνητῷ βασιλεῖ, μετήλλαξας [11] τὴν ἀληθινὴν πίστιν ἐν [12] τῷ ψεύδει, καὶ ἀρέσας [13] βασιλεῖ προσκαίρῳ, τὸν αἰώνιον βασιλέα Χριστὸν παρέβης, καὶ προσσχὼν εἰς τὰ [14] δῶρα καὶ εἰς τὰς τιμὰς αὐτοῦ [15], τῆς ἀγάπης τοῦ Θεοῦ τῆς μενούσης εἰς τὸν αἰῶνα [16] ἀπέστης. Κατανόησον οὖν, ὦ τέκνον [17], ὁποίου [18] βασιλέως τὸ [19] θέλημα ἐποίησας, ὅτι νεκρός ἐστιν καὶ ἐρριμμένος μετὰ τῶν τεθνηκότων [20] · οὔτε γὰρ ἐν τοῖς δώροις αὐτοῦ πώποτέ [21] σε ὠφέλησεν οὔτε [22] ἀπὸ τῆς μελλούσης κρίσεως δύναταί σε [23] ῥύσασθαι. Διὰ τοῦτο [24] γνῶθι [25] ὅτι, ἐὰν ἐμμείνῃς [26] ἐν ταύτῃ τῇ φρονήσει, μᾶλλον δὲ [27] ἀφροσύνῃ [28], καταφρονῶν τῆς μακροθυμίας καὶ τῆς ἀνοχῆς [29] τοῦ Θεοῦ, καὶ τὸν φόβον [32] τῶν ἀνθρώπων [30] ἐν ᾧ ἔστηκας μὴ ἀποθῇ, ἡ θλῖψις καὶ ἡ στενοχωρία [31] ἡ παρὰ τοῦ Θεοῦ ἐρχομένη [32] τῷ φίλῳ σου τῷ βασιλεῖ καταλήψεται

[21] *ὁ μ. οὗτος om.* DEF. — [22] *Δηγέρδου* D, *Εἰσδιγέρδου* E, *Ἰσδιγέρδου* F. — [23] *Περσῶν add.* E. — [24] *(συνεχῶς - βασιλέως) om.* AB. — [25] *(σ. δὲ ἐ. δ. π. τ. β. π. γ. ἡ. αὐ.) π. γ. ἡ. αὐ. σ. δὲ ἐ. δ. π. τ. β.* F. — [26] *(μ. αὐ. ὁ β.) ὁ β. μ. αὐ.* E. — [27] *om.* DE ; *ἰδίας* F. — [28] *ἀ. τ. χ. om.* DEF. — [29] *συνειλκύσθη* DEF. — [30] *(τ. β.) ἣν εἶχεν ὁ βασιλεύς* D, *αὐτοῦ* E.

2. — [1] *Ἀκούσας* D. — [2] *μήτηρ* DF. — [3] *inc. aceph.* C. — [4] *γυνὴ αὐτοῦ* CDF ; *(γ. αὐ. κ. ἡ μ.) γ. κ. ἡ μ. αὐ.* E. — [5] *ἐδήλωσαν* DEF. — [6] *(ἐκ. ἀκ.) καθολικῇ καὶ ἀποστολικῇ ἐκκλησίᾳ περιέχοντα τὸν τύπον τοῦτον* C ; *λέγουσαι add.* F ; *ἐπιστολή add. in marg.* F. — [7] *ἀπό* DEF. — [8] *καὶ προσκολληθῆναι τῷ ψεύδει add.* C. — [9] *om.* AB ; *(θ. γ.) θέλοντα* DE. — [10] *om.* C. — [11] *γάρ add.* ABDE, *τῆς ἀληθινῆς ὁδοῦ ἀποστραφῆναι θέλων γὰρ ἀρέσαι τῷ θνητῷ βασιλεῖ μετήλλαξας add.* F. — [12] *om.* E. — [13] *θέλων ἀρέσαι* C. — [14] *πρόσκαιρα add.* D. — [15] *om.* DE. — [16] *(τῆς μενούσης - αἰῶνα) om.* E. — [17] *ὦ τ. om.* E. — [18] *ποίου* DEF. — [19] *om.* C. — [20] *τεθνεότων* C. — [21] *ποτέ* DB, *δύναται* F. — [22] *(ὠ. οὔ.) ὠφελῆσαι οὐδέ* F. — [23] *δ. σε om.* F. — [24] *οὖν add.* E. — [25] *ὦ τέκνον add.* D. — [26] *διαμείνῃς* C, *ἐ///μμείνῃς* D. — [27] *om.* D. — [28] *καὶ ἀγνοίᾳ add.* C. — [29] *(μ. κ. τ. ἀ.) ἀ. κ. τ. μ.* CDEF. — [30] *(τ. φ. τ. ἀ.) ἐὰν τὸν φθόνον τῶν ἀνθρώπων καὶ τὸν φόβον* C. — [31] *δικαιοκρισία* C. — [32] *(καὶ τὸν φόβον - ἐρχομένη) γενήσεταί σοι [om.* E.*] ὃν τρόπον γέγονεν* DEF.

καὶ σέ [33] · καὶ ἡμεῖς [34] ἀπὸ τοῦ νῦν [35] ξέναι καὶ ἀλλότριαί σοῦ ἐσμεν, καὶ μέρος ἢ [36] κλῆρον [37] μεθ' ἡμῶν οὐκ ἔχεις. »

3. Κατὰ δὲ τὸν καιρὸν ὃν [1] ἔπεμψαν [2] αὐτῷ [3] τὰ γράμματα ἥ τε μήτηρ αὐτοῦ καὶ ἡ γυνή [4], ὁ βασιλεὺς ἦν ἐν τοῖς ὁρίοις τῆς πόλεως [5]. Ἀναγνοὺς δὲ τὴν ἐπιστολὴν [6] ἐδάκρυσεν [7] λέγων · « Εἰ ἡ [8] μήτηρ μου καὶ ἡ γυνή μου ξέναι [9] μου ἐγενήθησαν [10], τί ἂν [11] ὁ Θεὸς ξενωθῇ [12] μοι [13] καὶ ἀποστρέψῃ τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ἀπ' ἐμοῦ [14] ; » Ταῦτα αὐτοῦ λέγοντος, ἡ μετάνοια αὐτοῦ ἔνδον [15] ἔβρυεν [16] ὥσπερ πηγή [17].

4. Καὶ εὐθέως ἐξέδραμεν [1] ἐπὶ τὴν ἰδίαν σκηνήν, καὶ ταῖς ἁγίαις γραφαῖς ἑαυτὸν ἐπιδοὺς ὡς [2] ἐξ ὕπνου [3] τὴν ψυχὴν αὐτοῦ [4] διήγειρεν λέγων · « Ποῦ [5] ἡ [6] ψυχή μου καὶ [7] τὸ σῶμά | μου τὸ [8] fol. 126
θνητόν [9] ; Εἰ ἡ [10] μήτηρ μου [11] ἡ γεννήσασά με καὶ ἡ ἐκ νεότητος [12] συναφθεῖσά μοι [13] σύμβιος [14] λελύπηνται [15] καὶ [16] ἀλλότριαί μου γεγόνασιν διὰ τὴν ἀπόνοιαν τῆς καρδίας μου, ἔτι δὲ [17] καὶ οἱ φίλοι μου ἐλυπήθησαν διὰ [18] τὴν [19] παράβασίν μου [20], τί ἂν ποιήσῃ μοι [21] ὁ Θεὸς [22] ὅθεν [23] ἀπέστην [24] καὶ τὰς πρὸς αὐτόν μου [25] συνθήκας [26] ἠθέτησα ; Ὅτε οὖν γένηται ὁ ἀνακαινισμὸς ὅλων ὁμοῦ [27] τῶν ἀνθρώπων καὶ λάβωσιν οἱ [28] εὐθεῖς τῇ καρδίᾳ τὸν ἑαυτῶν [29] μισθόν [30], ὁμοίως [31] καὶ οἱ παραβάται [32] τὰς κολάσεις αὐτῶν [33], εἰς ποῖον μέρος [34] ἔχω λογισθῆναι [35], διότι μετήλλαξα [36] τὴν ἀλήθειαν [37] εἰς

[33] (κ. κ. σ.) καὶ σὲ καταλάβοι καὶ κατασπάσει ὑμᾶς εἰς ᾅδην C, om. DEF. — [34] δέ add. CDEF. — [35] γίνωσκε ὅτι add. E. — [36] καί DEF. — [37] κληρονομίαν D.

3. — [1] ἔγραψαν καί add. C. — [2] ἔπεμψεν E. — [3] αὐτῶν A, ἑαυτῷ D. — [4] αὐτοῦ add. CDE. — [5] (ὁρ. τ. π.) ὅρεσιν DEF. — [6] ὁ Ἰάκωβος add. D. — [7] πικρῶς add. DEF. — [8] οὖν C. — [9] καὶ ἀλλότριαι add. C. — [10] γεγόνασιν C. — [11] ἐάν E, δὲ ἐάν F ; ἐάν add. D. — [12] οὐκ ἀποξενωθῇ C. — [13] μου CE ; (ὁ Θ. ξ. μοι) ξ. μοι ὁ Θ. D, ξ. μου ὁ Θ. F. — [14] καί add. CDEF. — [15] (αὐ. ἔν.) ἔν. αὐ. E ; αὐτῷ add. F. — [16] (ἔν. ἔβ.) ἔβ. ἔν. C. — [17] γῆ C ; ῥέουσα ζωὴν αἰώνιον add. CDE, βλύζουσα ζωὴν αἰώνιον add. F.

4. — [1] ἔδραμεν F. — [2] ὥσπερ C. — [3] (ἑαυτὸν - ὕπνου) om. D. — [4] προθύμως add. E. — [5] εἶ add. F. — [6] εἶς C. — [7] σύ add. C. — [8] σ. μ. τό om. D. — [9] ὦ ψυχή μου, τί πέπονθας ; τί πεπλάνησαι ; add. C. — [10] οὖν C. — [11] om. C. — [12] μου add. CDEF. — [13] σ. μ. om. DF. — [14] οὕτως add. F. — [15] λύπην δεινήν add. C. — [16] ξέναι καί add. C, ἐνόρκως add. DE, ἐν ὅρκῳ add. F. — [17] ἔτι δέ om. D. — [18] εἰς DEF. — [19] ἐν ἐμοί add. C. — [20] καὶ μακράν μου γεγόνασιν C. — [21] με E. — [22] (π. μ. ὁ Θ.) ὁ Θ. π. μ. C. — [23] ὅν A, οὗπερ E. — [24] ἐξέπεσα C. — [25] om. CDF. — [26] (ἀπέστην - συνθήκας) om. AB. — [27] οὖν B. — [28] δίκαιοι καὶ οἱ add. C. — [29] τ. ἑ. om. D. — [30] (ἑ. μ.) μ. αὐτῶν C. — [31] δέ add. C. — [32] καὶ ἀσεβεῖς add. C. — [33] (ὁμοίως - αὐτῶν) om. DEF. — [34] (π. μ.) ποίου μέρους D. — [35] (ἔ. λογ.) λογισθήσομαι D, τότε ἐγὼ λογισθήσομαι E, ἐγὼ λογισθήσομαι F. — [36] μετήλλαξαι E. — [37] τοῦ Θεοῦ add. E.

τὸ ψεῦδος [38] ; Νῦν [39] ἔγνων [40] ποίαν σωτηρίαν ζητήσω τῇ ψυχῇ [41] μου ἵνα ἐπανέλθω [42] ὅθεν ἐξῆλθον [43], ὅπως [44] μου κρούσαντος [45] τὴν θύραν [46] ἀνοιγήσεταί μοι. »

5. Καὶ ταῦτα αὐτοῦ [1] λέγοντος, τινὲς τῶν ἀνόμων ἀκούσαντες αὐτοῦ [1] ὅτι μελετᾷ ἐν ταῖς ἁγίαις [2] γραφαῖς εὐθέως ἀνήνεγκαν τῷ βασιλεῖ. Ἀκούσας οὖν [3] ὁ βασιλεὺς [4] περὶ αὐτοῦ ταῦτα [5] ἔφη · « Ἀχθήτω Ἰάκωβος [6]. » Καὶ σταθέντος [7] αὐτοῦ πρὸ τοῦ βήματος [8], ἔφη πρὸς αὐτόν · « Λέγε [9] μοι, σὺ Ναζωραῖος εἶ [10] ; » Ἰάκωβος εἶπεν · « Ναί [11], Ναζωραῖός εἰμι [12]. » Ὁ βασιλεὺς ἔφη πρὸς αὐτόν [13] · « Οὐκοῦν [14] μάγος εἶ [15] ; » Ἰάκωβος εἶπεν · « Μάγος οὐκ εἰμί · μὴ γένοιτο. » Ὁ βασιλεὺς λέγει · « Τοῦτο γνῶθι ὅτι, ἐὰν μὴ ταύτης τῆς ὁδοῦ [16] ἀποστῇς, πολυπλόκους σοι βασάνους ὑπενέγκω [17]. » Καὶ προσσχὼν αὐτῷ ὁ μακάριος Ἰάκωβος εἶπεν · « Οὔτε γὰρ ἐτάραξέν με ὁ λόγος σου [18] · μὴ οὖν [19] πληθύνῃς τὰς ἀπειλάς σου λόγοις, ἀλλ' ἔργοις [20] · καὶ γὰρ ὡς ἄνεμος φυσῶν ἐπὶ πέτραν, οὕτως ἡ ἀπειλή σου διέβη τὸ οὖς μου [21]. » Ὁ δὲ [22] βασιλεὺς εἶπεν · « Καὶ ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ πατρός μου οἱ ταύτης [23] τῆς θρησκείας [24] μὴ μεταβληθέντες θανάτῳ ὑπεβλήθησαν [25]. » Ἰάκωβος εἶπεν [26] · « Ταύτην μου τὴν εὐχὴν πιστῶς προσφέρω τῷ Χριστῷ [27], ἵνα [28] ὡς ἐκεῖνοι ἀπέθανον, οὕτως κἀγὼ ἀποθάνω [29] καὶ τὸ τέλος μου ὡς τὸ αὐτῶν [30] τέλος [31]. » Ὁ βασιλεὺς λέγει · « Μὴ ἀναισχύν-

[38] (εἰς τὸ ψ.) ἐν τῷ ψεύδει CD.— [39] οὖν *add.* BCDF.— [40] *om.* C.— [41] (τ. ψ.) τὴν ψυχήν E. — [42] ἐπανέλθῃ D ; εἰς τὸν τόπον *add.* DEF. — [43] ἐξέπεσα C, μετῆλθεν D, μετῆλθον EF. — [44] ἵνα F. — [45] (μ. κ.) κ. μ. CDEF. — [46] τῇ θύρᾳ DF ; εὐθοϊς *add.* C.

5. — [1] (τ. τ. ἀν. ἀκ. αὐ.) ἀκ. τ. τ. ἀν. F. — [2] θείαις EF. — [3] δέ BCDEF. — [4] τά *add.* EF. — [5] *om.* BDEF. — [6] καὶ παρευθὺ ἀχθέντος *add.* C. — [7] ἀχθέντος D. — [8] (κ. σ. αὐ. π. τ. β.) αὐ. κ. π. τ. β. σ. C. — [9] ὁ βασιλεύς · οὐκοῦν ὡς ἤκουσταί C. — [10] καὶ μάγος *add.* C. — [11] καί C ; *om.* D. — [12] καὶ δοῦλος Χριστοῦ · καί *add.* C. — [13] π. αὐ. *om.* E ; (ἔ. π. αὐ.) φησιν C. — [14] ὡς προεῖπόν σοι *add.* C. — [15] σύ *add.* C. — [16] (τ. τ. ὁ.) τῆς ὁδοῦ ταύτης F. — [17] ἐπενέγκω E ; (σ. β. ὑ.) β. ὕ. σ. D. — [18] (Οὔτε - σου) Μὴ θυμομάχει, βασιλεῦ · ἐμὲ γὰρ οἱ λόγοι σου οὐ ταράττουσιν C ; Μὴ κάμῃς τῇ ψυχῇ σου, [ὦ *add.* D] βασιλεῦ DEF. — [19] δέ F ; (μὴ οὖν) καὶ μή DE. — [20] (ἀ. ἔ.) ἀλλὰ καὶ ἔργοις ταύτας ἐπίδειξαι C ; οὔτε γὰρ ἐτάραξέν με ὁ λόγος οὗτος D ; οὐδὲ γὰρ ταράξει με ὁ λόγος σου *add.* E ; ἀλλὰ μόνον ἔργοις · οὔτε γὰρ ἐτάραξέν με ὁ λόγος οὗτος F. — [21] (δ. τὸ οὖς μ.) τὸ οὖς μ. δ. DEF. — [22] *om.* DEF. — [23] ταύταις B. — [24] (τ. τ. θ.) ἐν ταύτῃ τῇ θρησκείᾳ μεταβάντες καί F. — [25] πικρῷ τεθνήκασιν C. — [26] λέγει DEF. — [27] Θεῷ CDEF. — [28] *om.* E. — [29] ἀποθανοῦμαι E. — [30] (τὸ αὐτῶν) ἐκείνων τό F. — [31] γένοιτο *add.* C, ἔστω *add.* E.

τει [36], ἵνα μὴ κακῶς ἀποθάνῃς. » Ἰάκωβος εἶπεν · « Ὁ θάνατος οὗτος οὐκ ἔστιν [32] θάνατος · ὡς γὰρ ὑπνώσας τις μετ' οὐ [33] πολὺ ἀνίσταται, οὕτως καὶ ὁ παρὰ σοῦ ἐπαγόμενος [34] θάνατος ἡμῖν [35]. » Ὁ βασιλεὺς λέγει [36] · « Μή σε πλανάτωσαν οἱ Ναζωραῖοι λέγοντες τὸν θάνατον ἐνύπνιον εἶναι · καὶ γὰρ καὶ [37] οἱ μεγάλοι βασιλεῖς φοβοῦνται αὐτόν. » Ἰάκωβος εἶπεν [38] · « Ναί [39], οἱ βασιλεῖς καὶ οἱ ἄρχοντες οἱ τῷ ζῶντι Θεῷ μὴ [40] λατρεύοντες [41] φοβοῦνται αὐτόν [42], εἰδότες [43] τὸ πραχθὲν αὐτοῖς [44] ἐν τῷ βίῳ [45] τούτῳ. Οὕτως γὰρ [46] καὶ [47] γέγραπται · Ἀπέθανεν ὁ πλούσιος καὶ ἐτάφη, καὶ ἀπώλετο ἡ ἐλπὶς αὐτοῦ · καὶ [47] ἡ ἐλπὶς [48] τῶν ἀσεβῶν ἀπολεῖται (1). » Ὁ βασιλεὺς λέγει [49] · « Οὕτως ἡμᾶς νομίζετε, οἱ Χριστιανοί [50], Ἕλληνας [51], ὡς ὑμεῖς ἀγρεύεσθε [52] ἀπὸ τῶν λατρειῶν ὑμῶν [53] · οὔτε γὰρ [54] τῷ Θεῷ προσκυνεῖτε οὔτε τῷ ἡλίῳ οὔτε τῇ σελήνῃ οὔτε τῷ πυρὶ οὔτε τῷ ὕδατι, ἅτινά ἐστιν [55] τέκνα Θεοῦ. » Ἰάκωβος λέγει · « Μὴ πλανῶ, βασιλεῦ. Γέγραπται γὰρ ὅτι [56] οἵτινες ἀγωνίζονται διὰ τὸν Κύριον [57], οὗτοι τέκνα Θεοῦ κληθήσονται (2). Ὑμεῖς δὲ νομίζετε εἰδέναι τὸν Θεόν, τοῖς [58] κωφοῖς καὶ ἀναισθήτοις εἰδώλοις [59] καὶ κτίσμασι [60] προσκυνοῦντες, καὶ αὐτοῖς παρομοιάζετε [61] τὸν Θεόν, καὶ [62] παροργίζετε [63] τὸν δεδωκότα ὑμῖν τὸ βασίλειον. »

6. Τότε ὁ βασιλεὺς ὠργίσθη καὶ ἡ ὄψις αὐτοῦ ὁμοία πυρὶ [1] γέγονεν. Καὶ κελεύει τοὺς σοφοὺς καὶ συνηγόρους αὐτοῦ ἐλθεῖν καί φησιν πρὸς αὐτούς · « Λέγετέ μοι, ποίῳ θανάτῳ παραδώσω αὐτόν ; » Καί τις ἐξ αὐτῶν ὁ ἀεὶ συμβουλεύων [2] εἰς τὰ κακὰ [3] ἔφη · « Βασιλεῦ, οὗτος ἕνα φόνον οὐ χρεωστεῖ, οὔτε πέντε οὔτε δέκα, ἀλλὰ [4] ἁπλωθῆναι αὐτὸν καὶ οὕτως κοπῆναι [5] τοὺς δακτύλους τῶν ποδῶν

[32] *μοι add.* F. — [33] *μεθ'οὐ* AB, *μετά* D. — [34] *μοι add.* C. — [35] *om.* CD. — [36] (*Μὴ ἀναισχύντει - λέγει*) *om.* E. — [37] *om.* CF. — [38] *λέγει* DEF. — [39] *καί* CE. *φοβοῦνται αὐτόν* D. — [40] *sup. lin.* E. — [41] (*οἱ τῷ - λατρ.*) *om.* C. — [42] *τὸν θάνατον* E ; *φ. αὐ. om.* D. — [43] *ἰδόντες* ACDE ; *ἕκαστος add.* C. — [44] *αὐτῷ* C. — [45] *κόσμῳ* DEF. — [46] *δέ* (*bis ante corr.*) F ; (*οὕτως γάρ*) *οὕτω* E. — [47] *om.* F. — [48] (*αὐτοῦ - ἐλπίς*) *om.* A ; *πάντων add.* E. — [49] *εἶπεν* DEF. — [50] *τούς add.* F. — [51] *om.* E. — [52] *ἀργεύεσθαι* DE, *ἀργεύγεσθαι* F. — [53] *ἡμῶν* D. — [54] *om.* E. — [55] *εἰσιν* D. — [56] *om.* EF. — [57] *Θεόν* E. — [58] *om.* D. — [59] *προσέχοντες add.* F. — [60] *κτίμασι* F. — [61] *παροιμιάζετε* C, *παρομοιάζοντες* F. — [62] *om.* F. — [63] *τὸν Θεὸν καὶ παροργίζετε om.* ABC.

6. — [1] *πυρός* D. — [2] *αὐτῷ add.* CE. — [3] (*σ. εἰς τὰ κ.*) *εἰς τὰ κ. σ.* F. — [4] *ἀλλ'* CE ; *δεῖ add.* F. — [5] *κατακοπῆναι* E.

(1) *Prov.* 10, 28 ; 11, 23 *cet.*

(2) Cf. *Matth.* 5, 9-10.

αὐτοῦ καὶ [6] τῶν χειρῶν [7], καὶ μετὰ τοῦτο κοπῶσιν [8] καὶ [9] οἱ βρα-
fol. 126v χίονες [10] αὐτοῦ, καὶ [11] οὕτως διασχισθῶσιν [12] αἱ γαστρο|κνημίαι [13] αὐτοῦ ἕως τῶν [14] γονάτων · καὶ ὅτε κοπῇ μέλη μέλη, ἔσχατον καὶ ἡ κεφαλὴ αὐτοῦ ἀποτμηθήσεται [15]. »

7. Καὶ ὅτε τὸ κέλευσμα [1] τοῦτο ἐξῆλθεν [2], σπουδαίως ἥρπασαν αὐτὸν εἰς τὸν τόπον τῆς ἀθλήσεως [3] αὐτοῦ [4]. Καὶ ἐν [5] αὐτῇ τῇ ὥρᾳ ἠκολούθησεν [6] πᾶσα ἡ πόλις [7] ἰδεῖν τὸ ἀποβησόμενον. Πολλοὶ δὲ καὶ [8] τῆς ἡμετέρας πίστεως, ἀκηκοότες [9] τὴν [10] τοιαύτην κατ' αὐτοῦ ἀπόφασιν, ἐξενίσθησαν καὶ [11] ἔρριψαν ἑαυτοὺς εἰς τὸ ἔδαφος [12], ἐκτενῶς δεόμενοι τοῦ Κυρίου, δακρύοντες [13] καὶ [14] λέγοντες · « Ὁ βασιλεὺς τῶν βασιλευόντων καὶ κύριος τῶν κυριευόντων (1), πλήθυνον τὴν χάριν σου [15] · ἡ ἰσχὺς τῶν ἀσθενούντων καὶ [16] ἡ [17] δύναμις τῶν ἀδυνάτων [18], ἐνδυνάμωσον [19] τὸν δοῦλόν σου Ἰάκωβον [20] ἐξελθεῖν [21] μετὰ νίκης τοῦ ἀγῶνος τούτου [22] · σὺ γὰρ εἶ, Χριστέ, ἡ νίκη τῶν διὰ τὸ ὄνομά σου ἀγωνιζομένων. »

8. Καὶ [1] φθάσας ὁ μακάριος ἐν τῷ τόπῳ [2] ἐν ᾧ ἦν αὐτῷ [3] στεφανωθῆναι [4], ἠξίωσεν τοὺς φονεῖς [5] λέγων · « Παρακαλῶ ὑμᾶς [6], παράσχετέ μοι τόπον [7] μικρὸν [8] ἐξομολογήσασθαι [9] τῷ Κυρίῳ [10]. »

[6] τ. π. αὐ. κ. *om.* D. — [7] αὐτοῦ *add.* D ; (αὐ. κ. τ. χ.) κ. τ. χ. αὐ. BEF. — [8] κοπῆναι C. — [9] *om.* D. — [10] (οἱ βρ.) τοὺς βραχίονας C. — [11] εἶθ' *add.* F. — [12] διασχιθῶσιν C. — [13] κνίμαι E. — [14] *om.* DE. — [15] Καὶ ἤρεσεν τῷ βασιλεῖ ὁ λόγος καὶ προσέταξεν γενέσθαι καθὼς ὁ προλεχθεὶς παράνομος συνεβουλεύσατο αὐτῷ *add.* E.

7. — [1] κέλεσμα F. — [2] παρὰ τοῦ βασιλέως *add.* E ; (ὅτε - ἐξῆλθεν) εὐθέως Ἰσδηγέρδης ὁ βασιλεὺς ἐκέλευσεν τοῦτο γενέσθαι · δοθείσης οὖν τῆς ἀποφάσεως C. — [3] (τ. τ. ἀ.) τῆς ἀθλ. τόπον E. — [4] *om.* CE. — [5] ἐπ' D. — [6] (ἐν αὐτῇ - ἠκολούθησεν) ἠκολούθη C. — [7] ὄπισθεν αὐτοῦ *add.* C. — [8] *om.* E. — [9] ἀκηκοῶντες C. — [10] πίστιν αὐτοῦ καί *add.* E. — [11] (ἐξ. κ.) ἐξενεχθεῖσαν EF. — [12] καὶ ἐδέοντο *add.* C. — [13] μετὰ δακρύων EF ; (δεόμενοι - δακρύοντες) μετὰ δακρύων Κύριον τὸν Θεὸν ἡμῶν ἱκετεύοντες C. — [14] *om.* F. — [15] (πλήθυνον - σου) καὶ βοήθεια τῶν σὲ ζητούντων C, *om.* E. — [16] *om.* C. — [17] *om.* E. — [18] (καὶ ἡ - ἀδυνάτων) *om.* AF. — [19] πλήθυνον τὴν χάριν σου ἐπί C. — [20] καὶ ἐνίσχυσον αὐτὸν καὶ ἐνδυνάμωσον *add.* C. — [21] ὅπως ἐξέλθῃ C, ἵνα ἐξέλθῃ E. — [22] (μ. ν. τ. ἀγ. τούτου) τ. ἀγ. τούτου μ. ν. B, τὸν ἀγῶνα τοῦτον μ. ν. C, μ. ν. τοῦ αἰῶνος τούτου καὶ τοῦ ἀγῶνος D.

8. — [1] δή *add.* E. — [2] (ἐν τῷ τ.) εἰς τὸν τόπον D. — [3] ἀγωνισάμενον E, αὐτόν F ; (ἦν αὐ.) ἤμελλεν C, ἔδει αὐτόν D. — [4] αὐτόν *add.* E. — [5] δημίους C. — [6] (π. ὑ.) ὦ τέκνα C. — [7] καιρόν C. — [8] *om.* F. — [9] ὅπως ἐξομολογήσωμαι C. — [10] μου *add.* F ; (παράσχετέ - Κυρίῳ) ἀνέχεσθαί μου μικρὰν ὥραν ὅπως ἐξομολογήσομαι τῷ Θεῷ μου E.

(1) 1 *Tim.* 6, 15 ; cf. *Apoc.* 19, 16.

Προσσχὼν οὖν [11] *πρὸς ἀνατολὰς καὶ κλίνας τὰ γόνατα εἰς τὴν γῆν, καὶ τὴν καρδίαν ἀνατείνας πρὸς τὸν κατοικοῦντα ἐν τῷ οὐρανῷ, προσηύξατο οὕτως* [12] *· « Εἰσάκουσον, Κύριε, τῆς προσευχῆς τοῦ ἐλεεινοῦ* [13] *δούλου σου Ἰακώβου ἐν ταύτῃ τῇ ὥρᾳ* [14]*, καὶ ποίησον μετ' ἐμοῦ σημεῖον εἰς ἀγαθόν* (1)*, ὅπως γένωμαι* [15] *κοινωνὸς τῶν διὰ τὸ ὄνομά σου διωχθέντων καὶ διωκομένων, καὶ νικήσας ἐν τῇ δυνάμει σου τῇ μεγάλῃ, κομίσωμαι τὸν ἀμαράντινον στέφανον τῆς* [16] *δόξης* [17] *μετὰ τῶν ἐκλεκτῶν σου* [18] *· καὶ ἰδέτωσαν οἱ ἐχθροί μου* [19] *καὶ αἰσχυνθήτωσαν · ὅτι σύ, Κύριε* [20]*, ἐβοήθησάς μοι* [21] *καὶ παρεκάλεσάς με* (2)*. »*

9. *Εὐξαμένου δὲ αὐτοῦ, ἐν αὐτῇ τῇ ὥρᾳ ἐπέβαλον αὐτῷ* [1] *τὰς χεῖρας, δήσαντες αὐτὸν* [2] *ἀνελεημόνως. Τινὲς δὲ τῶν ἐκεῖ ἑστώτων* [1] *ἀσεβῶν ἔκλαιον ἐπὶ τῇ* [4] *τοῦ κάλλους αὐτοῦ* [5] *καὶ τῆς ἐναρέτου* [6] *ἡλικίας χάριτι* [7] *· καὶ ὅλοι* [8] *ὡς* [9] *ἐξ ἑνὸς στόματος* [10] *μιᾷ φωνῇ* [12] *εἶπον αὐτῷ · « Μὴ ματαίως ἀπολέσῃς τὴν ψυχήν σου, ἀλλὰ* [13] *φεῖσαι τοῦ σώματός σου καὶ τῆς ἡλικίας σου* [13]*, φεῖσαι τῆς ὑποστάσεώς σου καὶ τῆς οἰκίας σου* [14]*, καὶ ποίησον τὸ θέλημα τοῦ βασιλέως, καὶ ζῆθι* [15]*. » Καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα αὐτοῦ ὁ μακάριος Ἰάκωβος εἶπεν · « Ἐπ' ἐμοὶ* [16] *μὴ κλαίετε, ἀλλὰ κλαύσατε καθ' ἑαυτῶν καὶ τῶν τέκνων ὑμῶν* (3)*· ὅτι ὀλίγον ἀναπαύεσθε ἐν τῷ αἰῶνι* [17] *τούτῳ, καὶ* [18] *κληρονομεῖτε* [19] *τὴν αἰώνιον* [20] *κόλασιν μετὰ τῶν δαιμόνων τῶν προσκυνουμένων παρ' ὑμῶν · ἐγὼ δὲ πέποιθα εἰς* [21] *Χριστὸν ὅτιπερ ἐν τῷ φόνῳ τούτῳ ᾧ φονεύομαι* [22] *ζωὴν αἰώνιον κληρονομήσω* [23] *· οὐ γάρ ἐστιν ἀδικία παρὰ τῷ Θεῷ. »*

[11] (*παράσχετέ - οὖν*) *παράσχητέ μοι τόπον μικρὸν ἐξομ<ο>λογήσασθαί μοι τῷ Κυρίῳ. Οἱ δὲ εἶπον αὐτῷ · Εὖξαι ὡς θέλεις. Ὁ δὲ ἅγιος Ἰάκωβος προσέχων* D. — [12] *εὐχή add.* D (*in marg.*) *et* F. — [13] *om.* BE ; *καὶ ἀναξίου add.* C. — [14] (*τ. τῇ ὥ.*) *τῇ ὥ. τ.* C. — [15] *γίνομαι* D. — [16] *σῆς add.* C. — [17] (*σ. τ. δ.*) *τ. δ. σ.* BDEF. — [18] (*μετὰ - σου*) *om.* C. — [19] (*ἐ. μ.*) *μισοῦντές με* C. — [20] *om.* D. — [21] *με* E.

9. — [1] *αὐτοῦ* D. — [2] *om.* DF. — [3] *παρεστηκότων* DEF. — [4] *om.* D. — [5] *ὡραιότητι add.* C. — [6] *αὐτοῦ add.* DE. — [7] *om.* D ; (*τῆς ἐναρέτου - χάριτι*) *τῇ τῆς σεμνῆς πολιτείας χρηστότητι* C. — [8] *πάντες* EF. — [9] *om.* D. — [10] *καὶ add.* F. — [11] *μ. φ. om.* E. — [12] *μήν add.* F. — [13] *om.* E. — [14] *καὶ τῆς οἰκίας σου om.* C ; (*φεῖσαι τῆς - σου*) *om.* D. — [15] *ζήσῃ* D. — [16] *ἐμέ* D. — [17] *κόσμῳ* DE, *κόσμῳ κόσμῳ* F. — [18] *εἰς αἰῶνα add.* D. — [19] *κληρονομήσετε* E. — [20] *αἰωνίαν* E. — [21] *τόν add.* D. — [22] (*ᾧ φον.*) *ὁ φονευόμενος* D. — [23] *κληρονομήσει* D.

(1) Cf. *Ps.* 85, 17.
(2) *Ps.* 85, 17.
(3) Cf. *Luc.* 23, 28.

10. *Καὶ ταῦτα αὐτοῦ εἰρηκότος, ἤρξαντο οἱ σπεκουλάτορες* [1] *κόπτειν* [2] *τὸν ἀντίχειρον* [3] *τῆς δεξιᾶς αὐτοῦ* [4] *χειρός. Καὶ κράξας* [5] *ὁ μακάριος εἶπεν· « Ὁ ῥύστης τῶν Ναζωραίων* [6]*, πρόσδεξαι τὸν κλάδον τοῦ δένδρου ἐν τῷ ἐλέει σου. Καὶ γὰρ ἐν τῇ ἀμπέλῳ κόπτεται ὁ* [7] *κλάδος εἰς τὴν* [8] *χεῖρα* [9] *τοῦ σκάπτοντος, καὶ τῷ ξανθικῷ μηνὶ ἐκφύει καὶ στεφανοῦται. » Τότε λέγει αὐτῷ ὁ κόπτων· « Ἀρκεῖ* [10] *ὅτι ἐκόπη σου ὁ εἷς* [12] *δάκτυλος. Ἐὰν βούλῃ, ἔστιν φάρμακον θεραπεῦον αὐτόν* [13]*· μόνον μὴ ἀφανίσῃς τὸ ἁπαλόν* [14] *σου σῶμα* [15]*. » Καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα αὐτοῦ* [16] *ὁ μακάριος Ἰάκωβος* [17] *εἶπεν αὐτῷ* [18]*· « Οὐχ ὁρᾷς* [19] *τὸ στέλεχος τῆς ἀμπέλου, ὅτε κλαδευθῇ καὶ σκαφῇ* [20]*, γυμνὴ* [21] *ἵσταται διὰ τὸν χειμῶνα· ὅτε* [22] *δὲ ἐγγίζῃ ὁ ἀπρίλλιος μὴν καὶ ὀλίγον θερμανθῇ* [23] *ἡ γῆ* [24]*, καθ' ἓν ἅπαντα* [25] *ἐκφύει καὶ δείκνυσιν τὸ κάλλος τῆς βλαστήσεως.*

fol. 127 *Κατανοήσατε οὖν, ἀνόητοι* [26]*, ὅτι* [27] *εἰ μὲν ἄμ|πελος τῷ καιρῷ* [28] *ἀλλάσσεται καὶ φαιδρύνεται* [29]*, πόσῳ μᾶλλον* [30] *ὁ πιστὸς ἄνθρωπος ὁ* [31] *ἐπὶ τῇ ἀληθινῇ ἀμπέλῳ πεφυτευμένος* (1)*. »*

11. *Καὶ προσελθὼν ἔκοψεν* [1] *αὐτοῦ τὸν δεύτερον δάκτυλον. Καὶ κράξας* [2] *ὁ* [3] *μακάριος εἶπεν· « Ἀγαλλιάσθω ἡ ψυχή* [4] *μου ἐπὶ τῷ Κυρίῳ* (2)*. » Καὶ προσθεὶς εἶπεν· « Κύριε, πρόσδεξαι* [5] *τοὺς δύο κλάδους* [6] *ἀπὸ τοῦ δένδρου οὗ ἐφύτευσεν ἡ δεξιά σου. »*

12. *Καὶ ἔκοψαν* [1] *τὸν τρίτον δάκτυλον. Καὶ κράξας ὁ μακάριος εἶπεν* [2]*· « Μετὰ τῶν τριῶν παίδων τῶν ἐν τῇ καμίνῳ* [3] (3) *ἐξομολογοῦμαί* [4] *σοι, Κύριε* [5]*, καὶ ἐν τῷ χορῷ τῶν μαρτύρων σου* [6] *ψαλῶ τῷ ὀνόματί σου, Ὕψιστε. »*

10. — [1] *σπεκολάτορες* E. — [2] *κόπτει* A. — [3] *ἀντίχειρα* F. — [4] *om.* D ; (*τ. δ. αὐ.*) *αὐ. τ. δ.* CE. — [5] *φωνῇ μεγάλῃ add.* E. — [6] *Χριστιανῶν* E. — [7] *om.* D. — [8] (*εἰς τήν*) *ὑπό* F. — [9] *χεῖραν* A. — [10] *σοι add.* E ; *κεῖ sup. lin.* F. — [12] (*σ. ὁ εἷς*) *ὁ εἷς σ.* E. — [13] *αὐτό* E. — [14] *om.* D ; *ὑπόλοιπόν* E. — [15] (*σ. σ.*) *σῶμά σου* D. — [16] (*ἀνοίξας - αὐτοῦ*) *om.* E. — [17] *om.* E. — [18] *om.* CDEF. — [19] *ἑωράκατε* DEF. — [20] *σφαγῇ οὐ* D. — [21] *γυμνόν* E. — [22] *ὅταν* DEF. — [23] *θερμαθῇ* C. — [24] (*θ. ἡ γῆ*) *κλαδευθῇ καὶ σκαφῇ et postea una linea erasa* E. — [25] *πάντα* D. — [26] *om.* E. — [27] *om.* D. — [28] *αὐτῆς add.* D. — [29] *ἡ γῆ add.* E. — [30] *ἐγώ add.* C. — [31] *om.* D.

11. — [1] (*πρ. ἔκ.*) *προσελθόντες ἔκοψαν* E. — [2] *K. κ. om.* E. — [3] *δέ add.* E. — [4] *καρδία* DEF. — [5] (*K. π.*) *π. K.* E. — [6] *δακτύλους* D.

12. — [1] *αὐτοῦ add.* C, *καὶ add.* E. — [2] (*κ. ὁ μ. εἶ.*) *εἶ. ὁ μ.* E. — [3] (*π. τῶν ἐν τῇ κ.*) *τῶν ἐν τῇ κ. π.* D. — [4] *ἐξομολογήσομαί* E. — [5] *om.* DEF. — [6] *om.* DEF.

(1) Cf. *Ioh.* 15, 1-8.
(2) *Is.* 61, 10.
(3) Cf. *Dan.* 3.

13. *Καὶ ἔκοψαν τὸν τέταρτον δάκτυλον αὐτοῦ* [1]. *Καὶ λέγει ὁ μακάριος Ἰάκωβος· « Ὁ ὑπερασπιστὴς τῶν δεκαδύο τέκνων* [2] *τοῦ Ἰακὼβ* [3] *καὶ ἐπὶ τῷ τετάρτῳ* [4] *Ἰούδα ἀναπαύσας* [5] *τὴν εὐλογίαν σου* [6] (1), *πρόσδεξαι καὶ ἐμοῦ τοῦ δούλου σου τὴν ἐξομολόγησιν* [7] *ἐν τῷ τετάρτῳ δακτύλῳ ὡς ἐν τῇ εὐλογίᾳ αὐτοῦ.* »

14. *Καὶ ἔκοψαν αὐτοῦ* [1] *τὸν πέμπτον δάκτυλον. Καὶ* [2] *ἐπληρώθη χαρᾶς τὸ στόμα αὐτοῦ* [3] *καὶ εἶπεν· « Εὐχαριστῶ σοι, Κύριε, τῷ φυτουργῷ τῶν δένδρων τῶν λογικῶν, ὅτι τοὺς πέντε δακτύλους ἀντὶ καρπῶν προσεδέξω* [4]. »

15. *Καὶ ἦλθον ἐπὶ τὴν ἀριστερὰν χεῖρα, καὶ εἶπον* [1] *αὐτῷ· « Τί λέγεις* [2] *καὶ* [3] *τί ἐσκέψω* [4]; *Ἔστιν σοι ζωὴ* [5] *ἐὰν θέλῃς* [6] *ποιῆσαι* [7] *τὸ θέλημα τοῦ βασιλέως. Πολλοὶ γάρ εἰσιν ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ ἔχοντες μίαν χεῖρα καὶ καλῶς ἀναστρεφόμενοι* [8]· *καὶ σὺ* [9] *μὴ λυπηθῇς ὅτι παρὰ μίαν χεῖραν* [10] *εἶ, ἀλλὰ* [11] *φεῖσαι τῆς ψυχῆς σου καὶ μὴ ἐάσῃς* [12] *κατακοπῆναι τὰ μέλη σου, βλεπόντων τῶν ὀφθαλμῶν σου.* » *Καὶ εἶπεν πρὸς αὐτοὺς ὁ μακάριος Ἰάκωβος· « Ὅταν λάβωσιν* [13] *κεῖραι πρόβατον* [14] *οἱ ποιμένες* [15], *ὅλον τὸν πόκον λαμβάνουσιν* [16]· *εἰ τὸ ἀριστερὸν οὕτως* [17] *ἀφίουσιν* [18], *νομίζω ὅτι αἰσχύνη ἐστὶν* [19] *τοῦ καταλιπόντος* [20] *τὸ ἥμισυ οὕτως* [21]· *ἀλλὰ γὰρ καὶ αὐτὸ τὸ πρόβατον θέλει* [22] *ὅλην τὴν ἐρέαν* [23] *ἐπαρθῆναι, καὶ τοῦτο ὅτι ἄλογόν ἐστιν* [24]· *πόσῳ μᾶλλον ἐγὼ ὁ λογικὸς ἄνθρωπος ὀφείλω* [25] *ὑμνῆσαι καὶ δοξάσαι τὸν Θεόν, καταξιωθεὶς* [26] *ἐν τῇ ποίμνῃ τοῦ Χριστοῦ εὑρεθῆναι* [27]. »

13. — [1] (*τ. τ. δ. αὐ.*) *αὐ. τ. τ. δ.* CDF. — [2] *υἱῶν* D. — [3] *ὁ add.* CDEF. — [4] (*ἐ. τῷ τ.*) *τὸ τέταρτον* D. — [5] *ἀνέπαυσας* E. — [6] *om.* D. — [7] *εὐλογίαν* E.

14. — [1] *om.* B; *καί add.* F. — [2] *εἶπεν add.* F. — [3] *μου* F; (*χ. τὸ σ. αὐ.*) *τὸ σ. αὐ. χ.* D. — [4] (*Καὶ ἐπληρώθη - προσεδέξω*) *om.* E; (*καὶ εἶπεν - προσεδέξω*) *om.* DF.

15. — [1] *λέγουσιν* E. — [2] *περὶ σεαυτοῦ add.* F. — [3] *κά* A. — [4] (*κ. τί ἐ.*) *εἰ θέλῃς* D. — [5] *ζῆν* D; (*σ. ζ.*) *σου ζῆσαι* E. — [6] *θελήσῃς, ῃς sup. lin.* E. — [7] (*θ. π.*) *ποιήσῃς* D; (*ἔστιν - ποιῆσαι*) *ἐὰν οὖν ζῆν θέλῃς ποίησον* F. — [8] *ἀνατρεφόμενοι* BCD, *ἀναστρεφόμεναι* E. — [9] *om.* F; *οὖν add.* CE. — [10] *χεῖρα* D. — [11] *καί* F. — [12] *τοῦ add.* F. — [13] *λαμβάνωσιν τά* D; *οἱ ποιμένες τοῦ add.* C. — [14] (*κ. πρ.*) *πρόβατα κεῖραι* D, *κύριν πρόβατα* E. — [15] *οἱ π. om.* C. — [16] *λαμβάννωσιν* D. — [17] *om.* E. — [18] *ἀφίωσιν* DEF; (*ἀρ. - ἀφ.*) *ἕν* C. — [19] *om.* DE. — [20] *καταλιπεῖν* C; (*ἐ. τ. κ.*) *τ. κ. ἐ.* F. — [21] *ὄντως* E. — [22] *θελήσει* E; (*κ. αὐ. τὸ π. θ.*) *θ. κ. αὐ. τὸ π.* C. — [23] *αὐτοῦ add.* C. — [24] (*καὶ τοῦτο - ἐστιν*) *om.* C. — [25] *ὤφελον* D. — [26] *καταξιωθῆναι* D. — [27] *λογισθῆναι* E.

(1) Cf. *Gen.* 49, 8-10.

16. *Καὶ ταῦτα εἰπόντος αὐτοῦ, προσῆλθον κόψαι τῆς ἀριστερᾶς* [1] *χειρὸς τοὺς* [2] *δακτύλους. Καὶ ἀρξαμένων* [3] *ἀπὸ* [4] *τοῦ μικροῦ* [5], *παρρησιασάμενος* [6] *ὁ μακάριος* [7] *εἶπεν· « Μικρός εἰμι ἐναντίον σοῦ, Κύριε· σὺ γάρ, Κύριε* [8], *μέγας ὤν, σεαυτὸν* [9] *ἐσμίκρυνας* [10] *καὶ ἕως ἡμῶν κατῆλθες καὶ ὑπὲρ ἡμῶν ἐσφάγης. Κἀγὼ ἀγαλλιώμενος* [11] *παραδίδωμί* [12] *σοι τὴν ψυχὴν* [13] *καὶ τὸ σῶμα* [14], *ὅτι σύ, Κύριε, ἐν καιρῷ πεπληρωμένῳ πάλιν αὐτὸ σῷον ἐγερεῖς* [15]. »

17. *Καὶ πάλιν* [1] *ἔκοψαν τὸν ἀκόλουθον τοῦ μικροῦ* [2]. *Καὶ πλέον ἐξεκαίετο* [3] *τῇ δόξῃ τοῦ Χριστοῦ* [4] *καὶ εἶπεν ὁ μακάριος οὕτως* [5] *·* « *Ἑπτάκις* [6] (1) *ἐν τῷ ἑβδόμῳ* [7] *δακτύλῳ δοξάζω Πατέρα καὶ* [8] *Υἱὸν καὶ Ἅγιον Πνεῦμα.* »

18. *Καὶ προσέθηκαν* [1] *κόψαι* [2] *τὸν ὄγδοον* [3] *δάκτυλον* [4]. *Καὶ οὕτως* [5] *εἶπεν ὁ μακάριος* [6] *·* « *Ἐν τῇ ὀγδόῃ ἡμέρᾳ περιτέμνεται ὁ Ἑβραῖος* (2), *ἵνα γνωστὸς καὶ ἀφωρισμένος ᾖ* [7] *τοῦ Θεοῦ* [8] *· καὶ τοῦ δούλου σου, Χριστέ* [9], *σήμερον ἀφορίζεται ὁ νοῦς* [10] *ἀπὸ τῶν ἀνθρώπων τούτων τῶν* [11] *ἀπεριτμήτων* [12] *καὶ ἀκροβύστων καὶ μεμιαμμένων* [13]. *Ἐδίψησεν γὰρ* [14] *ἡ ψυχή μου πρὸς τὸν Θεὸν* [15] *τὸν ζῶντα* [16] *· πότε* [17] *ἥξω* [18] *καὶ ὀφθήσομαι τῷ προσώπῳ* [19] *τοῦ Θεοῦ* [20] (3) *;* »

19. *Καὶ ἔκοψαν* [1] *τὸν ἔννατον δάκτυλον αὐτοῦ* [2]. *Καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα αὐτοῦ* [3] *ὁ μακάριος εἶπεν* [4] *·* « *Περὶ* [5] *ἐννάτην ὥραν ἡπλωμένος* [6] *ἦς* [7], *Χριστέ, διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν* [8] *ἐν τῷ σταυρῷ · κἀγὼ*

16. — [1] *ἀριστερός* D. — [2] (*τ. ἀ. χ. τ.*) *τοὺς τῆς ἀ. χ.* EF. — [3] *ἀρξάμενοι* C ; (*κ. ἀ.*) *ἀρξάμενος* D ; *αὐτῶν add.* F. — [4] *om.* DE. — [5] *καί add.* D. — [6] *om.* E. — [7] *ἅγιος* B ; *ὁ μ. om.* D. — [8] *om.* B. — [9] *ἑαυτόν* DF. — [10] (*σ. ἐ.*) *ἐσμίκρυνας ἑαυτόν* E. — [11] *ἀγαλλόμενος* DF. — [12] *παραδίδω* D. — [13] *μου add.* CDE. — [14] *μου add.* D. — [15] *ἐγείρεις* ABCD ; (*αὖ. σ. ἐ.*) *σ. ἐ. αὖ.* E.

17. — [1] *αὐτοῦ add.* F. — [2] *δακτύλου add.* F. — [3] *ὁ μάρτυς ἐν add.* E, *ἐν add.* F. — [4] *Κυρίου* F. — [5] *ὁ μ. οὕ. om.* E. — [6] *om.* C. — [7] *μου add.* E. — [8] *om.* BEF.

18. — [1] *προσέθηκεν* D. — [2] (*πρ. κ.*) *ἔκοψαν καί* E. — [3] *ὄγδον* E. — [4] (*κ. τ. ὀ. δ.*) *τ. ὀ. δ. κ.* F. — [5] *om.* E. — [6] (*εἶ. ὁ μ.*) *ὁ μ. εἶ.* F. — [7] (*κ. ἀ. ᾖ*) *ᾖ κ. ἀ.* E. — [8] (*τ. Θ.*) *τῷ Θεῷ* E *et ante corr.* F ; *οὕτω add.* C. — [9] *Κύριε* E. — [10] (*σ. ἀ. ὁ ν.*) *ὁ ν. ἀ. σ.* C. — [11] *ἀν. τ. τ. οὐ.* DEF. — [12] *τούτων add.* F. — [13] *μιαμμένων τούτων* E ; (*κ. μ.*) *τούτων* D. — [14] *om.* C. — [15] *τὸν ἰσχυρόν add.* C. — [16] (*Ἐδίψησεν - ζῶντα*) *om.* DEF. — [17] *τότε* D. — [18] *ἥξομαι* E. — [19] (*τ. π.*) *τοῦ προσώπου* E. — [20] (*τ. Θ.*) *σου Κύριε* F.

19. — [1] *καί add.* F. — [2] *om.* E ; (*τ. ἔ. δ. αὖ.*) *αὖ. τ. ἔ. δ.* C. — [3] *om.* F. — [4] (*ἀνοίξας - εἶπεν*) *εἶπεν ὁ ἅγιος* E. — [5] *τήν add.* DF. — [6] *ἁπλωμένος* B, *ἡλωμένου* E. — [7] *σου* E. — [8] *αὐτῶν* F.

(1) Cf. *Ps.* 118, 164.
(2) Cf. *Lev.* 12, 3 ; *Ioh.* 7, 22.
(3) *Ps.* 41, 3.

ἐν τῷ ἐννάτῳ δακτύλῳ εὐχαριστῶ σοι [9], *Δέσποτα, ὅτι κατηξιώθην διὰ τὸ ὄνομά σου τὸ ἅγιον* [10] *τῆς ὁμολογίας ταύτης.* »

20. *Καὶ ἔκοψαν τὸν δέκατον δάκτυλον αὐτοῦ* [1]. *Καὶ ἐξομολογησάμενος* [2] *εἶπεν* · « *Ἐν τῷ ἰῶτα ψηφίζεται πᾶς ἀριθμός* [3], *καὶ ἐν τῷ ἰῶτα Ἰησοῦς Χριστὸς ἡ λύτρωσις* | *τοῦ κόσμου* [4] · *διὰ τοῦτο* [6] fol. 127v *κἀγὼ* [5] *ὁ μικρὸς ἐν ψαλτηρίῳ δεκαχόρδῳ ψαλῶ σοι* (1) *τῷ καταξιώσαντί με διὰ τούτου τοῦ δακτύλου τὴν ἐκτομὴν ὑπομεῖναι, ἵνα ἀντὶ τῶν νεύρων τῆς κιθάρας ἐν τοῖς δέκα μου δακτύλοις ὑμνήσω τὴν δόξαν σου* · *καὶ ψαλῶ τῷ ὀνόματί σου, Ὕψιστε* [6] (2). »

21. *Τότε προσελθόντες τινὲς τῶν ἑταίρων αὐτοῦ, κλαίοντές φασιν* [1] *πρὸς αὐτόν* · « *Ἐὰν βουληθῇς* [2], *ἀγαπητέ, δύνασαι ζῆσαι καὶ ὄντων σου κεκομμένων τῶν δακτύλων* [3], *καὶ μὴ ταράξῃ σε τοῦτο. Εἰσὶν γὰρ σοφοὶ ἰατροὶ* [4] *δυνάμενοί σε θεραπεῦσαι* [5] · *μόνον* [6] *ποίησον τὸ τοῦ βασιλέως θέλημα καὶ* [7] *μὴ ἀποθάνῃς κακῶς* [13]. *Φεῖσαι τῆς ψυχῆς σου, ἵνα μὴ ἀπόληται καὶ στερηθῇς τοῦ κόσμου τούτου. Πολλὰ γὰρ κτήματα ἔχων, δύνασαι θεραπευθῆναι καὶ ἐν ἀναπαύσει εἶναι. Εἰ γὰρ πένης ὑπῆρχες, ἐν ἑαυτῷ λογίσασθαι εἶχες καὶ εἰπεῖν* · « *Ἀμφοτέρων τῶν χειρῶν οἱ δάκτυλοί μου ἐξεκόπησαν* · *ποία μοι λοιπόν ἐστιν ἐλπὶς ἢ τί μοι τὸ ὄφελος τῆς ζωῆς, μὴ δυναμένῳ καμεῖν* [8] *ἵνα ζήσω ;* » *Νῦν δὲ πάντες οἴδαμεν ὅτι πλούσιος εἶ καὶ ἄφατός σοῦ ἐστιν ὁ χρυσός. Καὶ ἐὰν θέλῃς, δύνασαι ζῆσαι καὶ εὐφρανθῆναι μετὰ τῆς συμβίου τῆς ἐκ νεότητός σου καὶ τῆς μητρός σου, αἵτινές εἰσιν σήμερον ἐν τῇ χώρᾳ τῶν Ἰουζησιῶν* [9], *σὺ δὲ εἷς* [10] *ἐν χώρᾳ Βαβυλῶνος* · *καὶ* [11] *θέλεις τὴν ψυχήν σου ἀπολέσαι, ἵνα μὴ εἴπῃς λόγον ἕνα καὶ ἀπολυθῇς ; Πείσθητι οὖν ἡμῖν καὶ σώθητι* · *ἐν* [12] *γὰρ τῷ ἐξελθεῖν τὸ ῥῆμα ἐκ τοῦ στόματός σου, εὐθέως ἐλεύθερος ἀπέρχῃ* [13]. » *Κατανοήσας δὲ αὐτοὺς* [14] *ὁ μακάριος εἶπεν* [15] ·

[9] *σε* F. — [10] *τὸ ἅγ. om.* D.

20. — [1] *om.* D. — [2] *ἐξομολογούμενος* D. — [3] (*ψηφ. π. ἀρ.*) *ψηφίζονται μυριάδες* DE ; *καὶ ἐν τῷ ἰῶτα ψηφίζονται μυριάδες add.* C, *καὶ ἐν τῷ ἰῶτα ψηφίζεται μυρίαι μυριάδες add.* F. — [4] (*τ. κ.*) *πάντων* F. — [5] *om.* B. — [6] (*διὰ τοῦτο - Ὕψιστε*) *om.* DEF.

21. — [1] *φησιν* D, *ἔφασαν* E ; (*κλ. φ.*) *ἔκλαιον καὶ καὶ ἔλεγον* F. — [2] *βούλει θῦσαι* D. — [3] *χειρῶν* DE ; *καὶ τῶν χειρῶν add.* F. — [4] *οἱ add.* E. — [5] (*σε θ.*) *θ. σε* E. — [6] *σύ add.* F. — [7] (*τοῦ β. θ. καί*) *θ. τοῦ β. ἵνα* DEF. — [8] *πῶς add.* C. — [9] *Ἰουζησῶν* B. — [10] *εἶ* B ; *om.* C. — [11] *ἰδού add.* C. — [12] *ἐκ* AB. — [13] (*κακῶς - ἀπέρχῃ*) *ῥῆμα ἔχεις* [*εἰπεῖν add.* EF] *ἐπὶ τοῦ βασιλέως* [*λαλῆσαι add.* D] *καὶ ἐξελθὼν εὕρου ὡς θέλεις* DEF. — [14] *αὐτοῖς* A ; *om.* F. — [15] *ἔφη* D.

(1) *Ps.* 143, 9. (2) *Ps.* 9, 3.

« *Οὐ ποιῶ τοῦτο · μὴ γένοιτο. Οὐδεὶς γὰρ ἐπιβαλὼν τὴν χεῖρα* [16] *ἐπ' ἄροτρον καὶ στραφεὶς εἰς τὰ ὀπίσω εὔθετός ἐστιν ἐν τῇ βασιλείᾳ* [17] *τῶν οὐρανῶν* (1). »

22. *Τότε προσεγγίσαντες* [1] *τῷ δεξιῷ ποδὶ* [2] *ἔκοπτον ἀπὸ* [3] *τοῦ μεγάλου δακτύλου ἀρξάμενοι* [4]. *Καὶ λέγει ὁ δίκαιος* [5] · « *Δόξα σοί, Χριστέ, ὅτι κατηξίωσας φορέσαι τὸ ἡμέτερον σῶμα καὶ ἐτρώθης τὴν πλευρὰν λόγχῃ* [6] *καὶ ἔβαψας τὸν πόδα* [7] *τοῦ* [8] *αἵματος* (2) *καὶ τοῦ* [9] *ὕδατος* [10] *ἐκ τῆς* [11] *πλευρᾶς σου* (3) · *ἐνίσχυσον* [12] *κἀμέ, Κύριε* [13]. »

23. *Καὶ ἔκοψαν* [1] *τὸν δεύτερον* [2] *δάκτυλον* [3]. *Καὶ προσθεὶς ὁ μακάριος εἶπεν* · « *Μεγάλη μοι ἡ σήμερον ἡμέρα* [4] *ὑπὲρ ὅλας τὰς ἡμέρας. Πρὸ τοῦ* [5] *γὰρ* [6] *εἰσελθεῖν με* [7] *ἐν τῷ ἀγῶνι* [8] *τούτῳ, ματαία ἦν ἡ δόξα μου, καὶ ὁ νοῦς μου οὐκ ἦν εἰ μὴ* [9] *ἐν τοῖς κοσμικοῖς, καὶ αἱ ἀσχολίαι μου* [10] *ἐκώλυόν* [11] *με* [12] *ἀπὸ τῆς προσευχῆς* [13] · *ὅπου γὰρ ὁ νοῦς, ἐκεῖ καὶ ὁ θησαυρός* [14] (4). *Πολλάκις γὰρ προσευχομένου μου ἐν τῷ κυριακῷ οἴκῳ* [15], *ὁ νοῦς μου ἀνέβαινεν* [16] *ὄρη καὶ κατέβαινεν* [17] *βάθη* · *σήμερον δὲ ἐπέστρεψα ἐπὶ* [18] *τὸν* [19] *Θεὸν* [20] *τὸν* [21] *ζῶντα* (5). »

24. *Καὶ ἔκοψαν* [1] *τὸν τρίτον δάκτυλον* [2] *καὶ ἔμπροσθεν αὐτοῦ ἔρριψαν* [3]. *Καὶ ἰδὼν* [4] *ὁ μακάριος εἶπεν* · « *Ὕπαγε, ὁ τρίτος δά-*

[16] *αὐτοῦ add.* CDEF. — [17] *(ἐν τῇ β.) εἰς τὴν βασιλείαν* DE, *εἰς τὴν βασιλεία* [ς *τὴν sub lin.*] C.

22. — [1] *προσελθόντες* D. — [2] *καί add.* C. — [3] *(ἔκ. ἀ.) ἔκοπταν* E. — [4] *(ἔ. ἀπὸ τ. μ. δ. ἀρ.) ἀρ. ἀπὸ τ. μ. δ. ἔ.* C, *ἀρ. ἔ. ἀπὸ τ. μ. δ.* DF. — [5] *μακάριος* D, *ἅγιος* F. — [6] *λόγχην* B. — [7] *πόδαν* F ; *(τ. π.) τοὺς σοὺς τιμίους καὶ ἀχράντους πόδας ἐκ* C. — [8] *om.* E ; *τιμίου add.* C. — [9] *om.* C. — [10] *τοῦ ῥυέντος add.* BCDEF. — [11] *ἀχράντου add.* C. — [12] *ἐνισχύων* D ; *οὖν add.* C, *δή add.* F. — [13] *ἐν τῇ ὁμολογίᾳ ταύτῃ add.* C.

23. — [1] *αὐτοῦ add.* C. — [2] *αὐτοῦ add.* F. — [3] *αὐτοῦ add.* E. — [4] *(σ. ἡ.) ἡ. σ.* DE ; *(ἡ σ. ἡμ.) ἡμ. σ.* F. — [5] *με add.* BDF. — [6] *με add.* E. — [7] *om.* BCDEF. — [8] *αἰῶνι* D. — [9] *(οὐκ - μή) ἠσχολεῖτο* C ; *εἰ μή om.* E. — [10] *τοῦ βίου τούτου* F ; *(ἀσχ. μ.) ἀσκολίαι* E ; *αἱ ἀσχ. μ. om.* C. — [11] *διεκώλυόν* B, *ἐκώλυάν* E, *ἐκώλυσάν* F. — [12] *αἱ βιωτικαὶ μερίμναι add.* C. — [13] *μου add.* DE. — [14] *(ν. ἐ. κ. ὁ θ.) θ. ἐ. κ. ὁ ν.* CE. — [15] *om.* F. — [16] *εἰς add.* EF. — [17] *ἐκατέβαινεν* D ; *εἰς add.* E, *ἐν add.* F. — [18] *(ἐ. ἐ.) ἐπέστρεψεν πρός* D. — [19] *om.* F. — [20] *τὸν ἰσχυρόν add.* D, *ἰσχυρόν add.* E. — [21] *om.* F.

24 — [1] *αὐτοῦ add.* C. — [2] *αὐτοῦ add.* D. — [3] *αὐτόν add.* E. — [4] *γελάσας* DEF ; *αὐτόν add.* C.

(1) *Luc.* 9, 62.
(2) Cf. *Ps.* 67, 24.
(3) Cf. *Ioh.* 19, 34.
(4) Cf. *Matth.* 6, 21 ; *Luc.* 12, 34.
(5) Cf. 1 *Thess.* 1, 9.

κτυλος [5], ἐγγὺς [6] τῶν ἑταίρων σου · ὥσπερ γὰρ [7] ὁ κόκκος τοῦ σίτου πεσὼν εἰς τὴν γῆν πολὺν καρπὸν φέρει (1), καὶ ὡς ἀναπαύεται τὸ [8] βλέμμα ἐν τῷ ὀφθαλμῷ, οὕτως [9] καὶ σὺ ἀναπαύσει [10] ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ σὺν τοῖς ἑταίροις σου. »

25. *Καὶ ἔκοψαν τὸν τέταρτον δάκτυλον, καὶ* [1] *εἶπεν* · « *Ἵνα τί περίλυπος εἶ, ἡ ψυχή μου, καὶ ἵνα τί* [2] *συνταράσσεις με ; Ἔλπισον ἐπὶ τὸν Θεόν, ὅτι ἐξομολογήσομαι* [3] *αὐτῷ* · *σωτήριον τοῦ προσώπου μου καὶ ὁ Θεός μου* (2). »

26. *Καὶ ἔκοψαν τὸν πέμπτον δάκτυλον αὐτοῦ* [1], *καὶ εἶπεν ὁ μακάριος* [2] · « *Νῦν ἄρξομαι λαλῆσαι* [3] *πρὸς τὸν Κύριόν μου, ὅτι κατηξίωσέν* [4] *με τοῦ ἀγῶνος* [5] *ἐκείνου* [6]. »

27. *Καὶ προσῆλθον τῷ ἀριστερῷ ποδί* [1], *καὶ ἔκοψαν τὸν μικρὸν δάκτυλον. Καὶ εἶπεν ὁ ἅγιος* [2] *Ἰάκωβος* [3] · « *Δάκτυλος ὁ* [4] *μικρός, μὴ εἷς μικρός, διότι μικρὸς καὶ μέγας μίαν* | *ἔχει τὴν ἀνάστασιν.* fol. 128
Καὶ εἰ [5] *ἡ* [6] *θρὶξ* [7] *τῆς κεφαλῆς* [8] *οὐκ ἀπόλλυται* [9] (3), *πόσῳ μᾶλλον σὺ ἀπὸ τῶν ἑταίρων σου <οὐ> πλανηθήσει.* »

28. *Καὶ ἔκοψαν τὸν δεύτερον δάκτυλον αὐτοῦ* [1], *τὸν ἀκόλουθον τοῦ μικροῦ. Ἀποκριθεὶς δὲ* [2] *ὁ μακάριος εἶπεν* [3] · « *Καταλύσατε τὸν παλαιὸν οἶκον, διότι ἕτερος αὐτῷ ηὐτρέπισται* [4] *μείζων* [5] *καὶ φαιδρότερος.* »

29. *Καὶ ἔκοψαν τὸν τρίτον δάκτυλον* [1], *καὶ εἶπεν πρὸς αὐτοὺς ὁ μακάριος* · « *Οἴδατε πόσον κατισχυρίζεται* [2] *ὁ ἄκμων τοῦ χαλκέως* [3] · *τοσοῦτος* [4] *σίδηρος ἐπάνω αὐτοῦ ἐλαύνεται* [5], *καὶ οὐκ* [6]

[5] *ὁ τρ. δ. om.* D. — [6] *μετά* E. — [7] *om.* C. — [8] *om.* C. — [9] *οὕτω* E. — [10] *ἀναπαύσης* D.

25. — [1] *ἐν ἑαυτῷ add.* DF, *ἀποκριθείς add.* E. — [2] *sup. lin.* D. — [3] *ἐξομολογήσω* E.

26. — [1] (*τ. π. δ. αὐ.*) *αὐ. τ. π. δ.* D, *τὸν δάκτυλον τὸν πέμπτον* E. — [2] (*εἶ. ὁ μ.*) *ἀνοίξας τὸ στόμα αὐτοῦ ὁ μ. εἶ.* DF. — [3] *λέγειν* D. — [4] *κατηξίωσάς* E. — [5] *αἰῶνος* CEF. — [6] *τούτου* D.

27. — [1] (*ἀρ. π.*) *π. τῷ ἀρ.* F. — [2] *μακάριος* CD ; (*εἶ. ὁ ἅ.*) *ὁ ἅ. εἶ.* E. — [3] *om.* E. — [4] *om.* DEF. — [5] *om.* DF. — [6] *om.* DEF. — [7] *ἐκ add.* F. — [8] *αὐτοῦ add.* D. — [9] *ἀπολεῖται* D.

28. — [1] (*τ. δ. δ. αὐ.*) *αὐ. τ. δ. δ.* F. — [2] (*ἀ. δὲ*) *καὶ ἀ.* D. — [3] (*αὐτοῦ - εἶπεν*) *καὶ εἶπεν ὁ μακάριος* E. — [4] *ηὐτρεπίσθη* D. — [5] *μειζότερος* DEF.

29. — [1] *αὐτοῦ add.* E. — [2] *καταγωνίζεσθαι* E, *κατισχύει* F. — [3] *ὅτι add.* C. — [4] *ὅταν πολύς* D. — [5] (*ἐπ. αὐ. ἐλ.*) *ἐλ. ἐπ. αὐ.* E. — [6] *οὐδ' ὅλως* F.

(1) Cf. *Ioh.* 12, 24-25.
(2) *Ps.* 41, 6, 12 ; 42, 5.
(3) Cf. *Luc.* 21, 18 ; 12, 6-7 ; *Matth.* 10, 29-31.

αἰσθάνεται [7] · *οὕτως κἀγὼ τῶν* [8] *τοσούτων βασάνων* [9] *προσενεχθεισῶν* [10] *οὐκ ἤσθην* [11]. »

30. *Καὶ ἔκοψαν τὸν τέταρτον δάκτυλον* [1]. *Καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα* [2] *εἶπεν ὁ μακάριος* [3] · « *Ἐνδυνάμωσόν* [4] *με, Κύριε ὁ Θεὸς τῆς ἀληθείας, ὅτι ἐπὶ σοὶ πέποιθεν ἡ ψυχή μου, καὶ ἐν τῇ σκιᾷ* [5] *τῶν πτερύγων σου ἐλπιῶ* [6] (1). »

31. *Καὶ ἔκοψαν* [1] *τὸν πέμπτον δάκτυλον. Καὶ ὡς ἐξ ὕπνου ἐγερθεὶς* [2] *ὁ μακάριος εἶπεν* · « *Κρῖνόν μοι* [3], *ὁ Θεός, καὶ δίκασον τὴν δίκην μου ἐξ ἔθνους οὐχ ὁσίου* (2). *Ἰδοὺ γάρ, Κύριε, εἴκοσι φόνους πεφόνευμαι* [4] *διὰ τὸ ὄνομά σου, ἀλλ'* [5] *ὡς* [6] *λύκοι ἅρπαγες* (3) *μὴ ἔχοντες οἰκτιρμούς, οὕτως οὐκ ἐφείσαντο τοῦ πλάσματός σου. »*

32. *Καὶ οἱ* [1] *παρεστῶτες πρεσβύτεροι ἄνδρες εὐλαβεῖς* [3] *ἔλεγον* [4] · « *Οὔτε* [5] *εἴδομεν οὔτε ἠκούσαμεν ἀπὸ τοῦ αἰῶνός* [6] *πώποτε εἰ* [7] *οὕτως* [8] *τις ἐμαρτύρησεν* [9] *ἐν* [10] *κόσμῳ. »*

33. *Οἱ δὲ προσταχθέντες προσεγγίσαντες μετ' ὀργῆς* [1] *ἔκοψαν τὸν δεξιὸν πόδα αὐτοῦ* [2]. *Καὶ ὁ μακάριος εἶπεν* · « *Ὅσα μου μέλη κόπτετε, προσάξω αὐτὰ προσφορὰν* [3] *τῷ ἐπουρανίῳ βασιλεῖ* [4] (4). »

34. *Καὶ ἔκοψαν τὸν ἀριστερὸν πόδα αὐτοῦ* [1]. *Καὶ εἶπεν ὁ μακάριος* · « *Εἰσάκουσόν μου* [2], *Κύριε, ὅτι ἀγαθὸς εἶ καὶ πολυέλεος πᾶσιν τοῖς ἐπικαλουμένοις σε* (5). »

35. *Καὶ ἐγγίσαντες* [1] *ἔκοψαν αὐτοῦ* [2] *τὴν δεξιὰν* [3] *χεῖρα. Καὶ*

[7] *ἐστάνεται* F ; *καὶ οὐκ αἰσθ. om.* C ; *ὁ ἀγμόν add.* D, *ὁ ἄκμων add.* E. — [8] *om.* F. — [9] *μοι add.* D. — [10] *μοι add.* CE. — [11] *αἰσθανόμην* D, *ἠσθόμην* E.

30. — [1] *αὐτοῦ add.* DF. — [2] *ἀν. τὸ στόμα om.* E ; *αὐτοῦ add.* DF. — [3] (*εἶ. ὁ μ.*) *ὁ μ. εἶ.* C ; (*τὸ στόμα - μακάριος*) *ὁ μακάριος τὸ στόμα αὐτοῦ εἶπεν* B. — [4] *δυνάμωσόν* E. — [5] *σκέπῃ* F. — [6] (*καὶ ἐν - ἐλπιῶ*) *om.* E.

31. — [1] *αὐτοῦ add.* F. — [2] *ἐξεγερθείς* D, *διεγερθείς* E. — [3] *με* CE. — [4] *φονεύομαι* D. — [5] *καὶ γάρ* F. — [6] (*ἀλλ' ὡς*) *ὥσπερ γάρ* D.

32. — [1] (*Καὶ οἱ*) *Ἦσαν δέ τινες ἐκεῖ* D. — [2] *inc. lacuna unius fol.* C. — — [3] (*ἄν. εὐ.*) *εὐ. ἄν.* F ; *καί add.* D. — [4] *πρὸς αὐτούς add.* F. — [5] *οὐδέποτε* D. — [6] (*τοῦ αἰῶνός*) *τῶν ἁγίων γραφῶν* DEF. — [7] *ὅτι* DEF. — [8] *ποτε add.* F. — [9] (*τ. ἐ.*) *ἐ. τ.* B. — [10] *τῷ add.* DF.

33. — [1] (*π. μ. ὀ.*) *μ. ὀ. π.* E, *μ. ὀ. ἐγγίσαντες* D, *προσελθόντες* F. — [2] (*π. αὐ.*) *αὐ. πόδα* DF, *αὐ. πόδαν* E. — [3] *ἐν* F. — [4] *προσφοράν add.* F.

34. — [1] (*π. αὐ.*) *αὐ. π.* DEF. — [2] *om.* E.

35. — [1] *om.* E. — [2] *om.* F. — [3] (*αὐ. τ. δ.*) *τ. δ. αὐ.* D.

(1) *Ps.* 56, 2.
(2) *Ps.* 42, 1.
(3) Cf. *Matth.* 7, 15.
(4) Cf. 1 *Esdr.* 6, 10.
(5) *Ps.* 85, 5.

κράξας ὁ μακάριος Ἰάκωβος εἶπεν [4] · « Τὸ ἔλεός σου, Κύριε, ἐβοήθησέν [5] μοι (1). Ἐξελοῦ με [6] καὶ ῥῦσαί με (2) ἐξ ᾅδου κατωτάτου (3). »

36. Καὶ ἔκοψαν τὴν ἀριστερὰν αὐτοῦ χεῖρα, καὶ εἶπεν ὁ μακάριος [1] · « Σὺ εἶ ὁ Θεὸς ὁ ποιῶν θαυμάσια (4) · ἐπάκουσόν [2] μου, Κύριε, καὶ σῶσόν με [3]. »

37. Καὶ ἐγγίσαντες καθεῖλαν τὸν βραχίονα αὐτοῦ τὸν ἀριστερόν. Καὶ προσθεὶς ὁ μακάριος τῇ φωνῇ [1] εἶπεν [2] · « Αἰνεῖ ἡ ψυχή μου τὸν Κύριον, αἰνέσω Κύριον ἐν ζωῇ μου, ψαλῶ τῷ Θεῷ μου ἕως ὑπάρχω (5). Ἡδυνθείη αὐτῷ ἡ διαλογή μου, ἐγὼ δὲ εὐφρανθήσομαι ἐπὶ τῷ Κυρίῳ (6). »

38. Καὶ πάλιν [1] καθεῖλαν αὐτοῦ τὸν δεξιὸν βραχίονα [2]. Καὶ ὁ ἅγιος [3] εἶπεν · « Κυκλώσαντες ἐκύκλωσάν με, καὶ τῷ ὀνόματι Κυρίου ἠμυνάμην αὐτούς [4] (7) · ἰσχύς μου καὶ ὕμνησίς μου ὁ Κύριος καὶ ἐγένετό μοι εἰς σωτηρίαν (8). »

39. Καὶ ἐγγίσαντες τῇ γαστροκνημίᾳ τοῦ δεξιοῦ ποδός, διέρρηξαν αὐτὴν ἕως τοῦ μηροῦ. Καὶ ἥσθετο τοῦ [1] δεινοτάτου πόνου ὁ δίκαιος [2], καὶ κράξας τῇ [3] φωνῇ αὐτοῦ [4] εἶπεν · « Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, βοήθησόν μοι, ὅτι περιέσχον με ὠδῖνες θανάτου (9). » Καὶ εἶπον [5] πρὸς αὐτὸν οἱ φονεῖς · « Οὐ προείπομέν [6] σοι ὅτι πολλαὶ [7] καὶ ἀναρίθμητοι [8] βάσανοι ἀναμένουσίν [9] σε [10] ; » Καὶ εἶπεν πρὸς αὐτοὺς [11] ὁ μακάριος [12] Ἰάκωβος [13] · « Ἄνομοι, οἴδατε διὰ τί ἔπαθον [14], ἵνα γνῶτε ὅτι σάρκα φορῶ καὶ ἄνθρωπός [17] εἰμι ἀσθενής, καὶ ὁ Χριστὸς ἐνεδυνάμωσέν με τοσαῦτα παθεῖν διὰ τὴν ἀγάπην τὴν

[4] (κράξας - εἶπεν) εἶπεν ὁ μακάριος E, ὁ μακάριος κράξας εἶπεν · Εἰ ἔλεγον σεσάλευται ὁ πούς μου (*Ps.* 93, 18) F. — [5] βοήθει D, ἐβοήθει F. — [6] *Κύριε add.* E.

36. — [1] (εἶ. ὁ μ.) ὁ μ. εἶ. DEF. — [2] εἰσάκουσόν D. — [3] ὅτι ἀγαθὸς εἶ καὶ πολυέλεος πᾶσι τοῖς ἐπικαλουμένοις σε (*Ps.* 85, 5) *add.* E.

37. — [1] (τῇ φ.) φωνήν F. — [2] (προσθεὶς - εἶπεν) εἶπεν ὁ μακάριος E.

38. — [1] *om.* E. — [2] (δ. β.) βραχίονα τὸν δεξιόν F. — [3] Ἰάκωβος *add.* E. — [4] αὐτοῖς E.

39. — [1] *om.* DEF. — [2] ἅγιος καὶ δεινῶς ἔπαθεν F. — [3] *om.* F. — [4] *om.* F ; (κράξας - αὐτοῦ) *om.* E. — [5] εἶπαν EF. — [6] προλαβόντες εἴπαμεν DF, προλαβόντες εἴπομεν E. — [7] πολλοί E. — [8] καὶ ἀν. *om.* F. — [9] περιμένουσίν D. — [10] (ἀν. σε) μένουσίν σοι E, σε περιμένουσιν F. — [11] πρ. αὐ. *om.* E. — [12] ἅγιος D. — [13] *om.* E ; ὁ μ. Ἰάκ. *om.* F. — [14] ταῦτα *add.* E.

(1) *Ps.* 93, 18.
(2) *Ps.* 143, 7.
(3) *Ps.* 85, 13.
(4) *Ps.* 76, 15.
(5) *Ps.* 145, 2.
(6) *Ps.* 103, 34.
(7) *Ps.* 117, 11.
(8) *Ps.* 117, 14.
(9) *Ps.* 17, 5 ; 114, 3.

πρὸς αὐτόν. Ἐκ τούτου οὖν μάθετε ὅτι ἐν ταῖς τοσαύταις [15] βασάνοις αἷς ἐπηγάγετέ [16] μοι μέχρι τοῦ νῦν οὐκ ἤσθην · τὸν γὰρ νοῦν μου ἡρπαγμένον εἶχον πρὸς τὸν Κύριόν μου Ἰησοῦν Χριστόν. Διὸ μὴ στήκετε, ἀλλ' ὃ προσετάχθητε πληρώσατε [17]. » Ἠτόνησαν δὲ οἱ φονεῖς [18] τὰ μέλη [19] κόπτοντες καὶ ῥίπτοντες εἰς τὴν γῆν ἀπὸ ὥρας πρώτης [20] ἕως ὥρας ἐννάτης · ἡ δὲ [21] ἀγάπη τοῦ ἁγίου [22] Ἰακώβου [23] πλέον ἔζεεν [24] πρὸς τὸν Θεόν [25].

40. Καὶ προσελθόντες τῇ γαστροκνημίᾳ [1] τοῦ ἀριστεροῦ ποδός [2],
fol. 128v | μετὰ καμάτου [3] | ἀνέρρηξαν [4] αὐτὴν ἕως τοῦ μηροῦ.

41. Ἐοίκει δὲ ὁ ἅγιος Ἰάκωβος ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ, ὅτε κεκομμένα ἦν αὐτῷ τὰ μέλη, ὅτι οὐδὲν ἦν ἐν τῷ σώματι αὐτοῦ εἰ μὴ ἡ κεφαλὴ καὶ τὸ στῆθος καὶ ἡ κοιλία, ὥσπερ κυπάρισσος [1] ἀποδεδωκυῖα [2] τὴν ἑαυτῆς εὐωδίαν [3] ὅταν κλαδευθῇ εἰς τὸ ἰσωθῆναι τὸ ξύλον, οὕτως καὶ ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ Ἰάκωβος [4] · ἡ κεφαλὴ ἔστηκεν [5] σὺν τῷ στήθει μόνον [6] καὶ τῇ κοιλίᾳ, τὰ δὲ ἄλλα μέλη αὐτοῦ ἐπὶ τῆς [7] γῆς ἔρριπτο [8] · καὶ τὸ μὲν ἥμισυ τοῦ σώματος αὐτοῦ [9] νεκρόν [10], τὸ δὲ ἥμισυ ζῶν.

42. Ἡσυχάσας δὲ ὁ ἅγιος ὀλίγον, ἤνοιξεν τὸ στόμα αὐτοῦ λέγων · « Κύριος φωτισμός μου καὶ σωτήρ μου, τίνα φοβηθήσομαι [1] (1) ; Παρακλήθητι, Δέσποτα [2], καὶ [3] ἐπάκουσόν μου [4] · τὸ γὰρ ἥμισυ τοῦ σώματός μου λαλεῖ, τὸ δὲ ἥμισυ [5] ἡσυχάζει. Κύριε ὁ Θεός μου, δακτύλους οὐκ ἔχω, ἵνα ἐν αὐτοῖς δεηθῶ σου [6] · οὐδὲ [7] χεῖρας ἀφῆκάν μοι, ἵνα αὐτὰς ἄρω [8] ἐνώπιόν σου [9] · οἱ πόδες μου κεκομμένοι εἰσίν · τὰ γόνατά μου κατεσχίσθησαν [10] · οἱ βραχίονές

[15] *om.* B. — [16] *ἐπιγάγενταί ante corr.* A. — [17] (*καὶ ἄνθρωπος - πληρώσατε*) *om.* DEF. — [18] *δήμιοι* F. — [19] *τοῦ ἁγίου add.* DEF. — [20] (*ὥ. πρ.*) *πρ. ὥ.* D, *ὥραν πρώτην* E. — [21] (*ἡ δέ*) *καὶ ἡ* D. — [22] (*ἁ. τ. ἀ.*) *τ. ἁ. ἀ.* E. — [23] *om.* E. — [24] (*πλ. ἔ.*) *πλ. ἐξεκαίετο* D, *ἐπλεόναζεν* E. — [25] (*ἡ δὲ ἀγ.- Θεόν*) *om.* F.

40. — [1] *γαστροκνομίᾳ* A. — [2] *αὐτοῦ add.* F. — [3] *μ. κ. om.* F. — [4] *ἔρρηξαν* EF.

41. — [1] (*ἐν ἐκείνῃ - κυπάρισσος*) *κυπαρίσσῳ* F ; (*ὅτε κεκομμένα - κυπάρισσος*) *κυπαρίσσῳ* [*κυπάρισσος ante corr.?*] D, *ὡς κυπαρίσσῳ* E. — [2] *ἀποδεδωκύα* E. — [3] (*ἑ. εὐ.*) *εὐ. ἑ.* F. — [4] (*ὅταν - Ἰάκωβος*) *om.* F. — [5] *λοιπόν add.* F. — [6] *μόνῳ* DF. — [7] *om.* D. — [8] *ἔκειντο* D, *ἐρριμμένα ἦν* F. — [9] *ἦν add.* E. — [10] *ἦν add.* D.

42. — [1] (*Κύριος - φοβηθήσομαι*) *om.* F. — [2] *Κύριε add.* F. — [3] *om.* B. — [4] *finis lacunae unius folii* C. — [5] (*τοῦ σώματός - ἥμισυ*) *in marg.* F. — [6] *σοι* CDF. — [7] *οὔτε* CEF. — [8] (*αὐ. ἄ.*) *ἄ. αὐ.* DE. — [9] (*ἀφῆκάν - σου*) *om.* F. — [10] *κατεσχέθησαν* AB, *κατέσχισαν* C ; *καί add.* D.

(1) *Ps.* 26, 1.

μου κατερράγησαν · τοὺς μηρούς μου κατέκοψαν · καὶ [11] *εἰμὶ ὡς* [12] *οἶκος ἐξαίφνης καταπεπτωκὼς* [13] *καὶ* [14] *μικρόν τι* [15] *ἐξ αὐτοῦ* [16] *ὑπελείφθη* [17]. *Δέομαί σου* [18], *Ἰησοῦ Χριστέ* [19], *παρακλήθητι* [20] *καὶ* [21] *ἐξάγαγε ἐκ φυλακῆς τὴν ψυχήν μου, ὅπως ἐξομολογησάμενος* [22] *τῷ ὀνόματί σου* (1) *αἶνον καὶ δόξαν ἀναπέμψω* [23] *μετὰ πάντων* [24] *τῶν* [25] *μαρτύρων* [26] *καὶ ὁμολογητῶν τῶν* [27] *ἀπὸ ἀνατολῶν καὶ δυσμῶν* [28] *καὶ βορρᾶ καὶ θαλάσσης* [29] *σοὶ τῷ Θεῷ* [30] *καὶ* [31] *Πατρὶ* [32] *καὶ* [33] *Ἁγίῳ* [34] *Πνεύματι εὐαρεστησάντων* [35] *νῦν καὶ ἀεὶ καὶ* [36] *εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν. »*

43. *Καὶ ὅτε εἶπεν τὸ ἀμήν, προσῆλθέν τις* [1] *τῶν δημίων, καὶ ἀφεῖλεν τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ* [2]. *Καὶ οὕτως* [3] *παρέδωκεν τὸ πνεῦμα αὐτοῦ* [4] *τῷ Δεσπότῃ Χριστῷ.*

44. *Ἐστεφανώθη* [1] *δὲ ὁ ἅγιος* [2] *ἐπὶ Ἀραρὰτ* [3] *βασιλέως Περσῶν, καὶ* [4] *Ὀνωρίου καὶ Θεοδοσίου* [5] *τῶν* [6] *αὐγούστων* [7] *τῆς Ῥωμαίων βασιλείας* [8], *μηνὶ νοεμβρίῳ κζ'* [9], *ἡμέρᾳ παρασκευῇ* [10].

45. *Τότε τινὲς* [1] *τῆς ἡμετέρας πίστεως* [2] *προσελθόντες ἐδίδοσαν* [3] *οὐκ ὀλίγα χρήματα* [4] *τοῖς δημίοις* [5] *ἵνα λάβωσιν τὸ λείψα-*

[11] *οὕτως add.* D. — [12] *ὥσπερ* D. — [13] *συμπεπτωκώς* F. — [14] *ἔσι* (*lect dub.*) *add.* C. — [15] (*μ. τι*) *τι μ.* C. — [16] *οὐχ add.* A. — [17] (*καὶ μικρόν - ὑπελείφθη*) *om.* DE. — [18] *οὖν σοι Κύριε* D ; *Κύριε add.* C. — [19] (*καὶ μικρόν - Χριστέ*) *om.* F. — [20] *Δέσποτα add.* F. — [21] *om.* B. — [22] *ἐξομολογήσομαι* D. — [23] *σοι add.* F. — [24] *om.* E. — [25] *ἁγίων add.* E. — [26] *σου add.* D. — [27] *om.* F. — [28] *κ. δ. om.* E. — [29] *καὶ νώτου add.* C. — [30] *om.* D. — [31] *om.* ABD. — [32] *καὶ τῷ μονογενῇ σου Υἱῷ add.* DE. — [33] *τῷ add.* DE. — [34] *παναγίῳ καὶ ζωοποιῷ σου* D. — [35] *πάντοτε* D ; *om.* E. — [36] (*καὶ Ἁγίῳ - καὶ*) *ᾧ ἡ δόξα* F.

43. — [1] (*πρ. τις*) *προσελθὼν εἷς* F. — [2] (*καὶ ἀφ. τ. κ. αὐ.*) *ἀφ. αὐ. καὶ τ. κ.* F. — [3] *εὐθέως* DEF. — [4] *αὐτῷ* E ; *om.* D.

44. — [1] *ἐμαρτύρησεν* D. — [2] *Ἰάκωβος add.* C, *τοῦ Θεοῦ μάρτυς Ἰάκωβος add.* D, *τοῦ Χριστοῦ μάρτυς Ἰάκωβος add.* EF. — [3] *Ἀραρά* BD, *Ἀραβάτ* C, *Ἰσδιγέρδου* E, *τοῦ Εἰσγαράδ* F ; *τοῦ add.* B. — [4] *ἐπὶ τῆς βασιλείας* F. — [5] (*Ὀ. κ. Θ.*) *Θεοδοσίου καὶ Ἀρκαδίου καὶ Ὀνωρίου* E. — [6] *αἰωνίων add.* DE. — [7] *βασιλευόντων add.* E. — [8] (*Ὀνωρίου - βασιλείας*) *τῆς Ῥωμαίων βασιλείας Ἑνωρίου καὶ Θεοδυσίου τῶν αὐγούστων* C ; (*τῶν αὐγούστων - βασιλείας*) *om.* F. — [9] *εἰκάδῃ ἑβδόμῃ* D. — [10] *ἕκτῃ* C ; *καὶ ἀπέλαβεν τὸν τῆς νίκης στέφανον μετὰ πάντων τῶν εὐαρεστησάντων τῷ Κυρίῳ add.* D ; *ἡμέρᾳ παρασκευῇ om.* E.

45. — [1] *τῶν add.* C. — [2] (*τ. ἡ. π.*) *τῶν Χριστιανῶν* D. — [3] *ἔδωκαν δόματα* D. — [4] *δῶρα* C ; *om.* D ; (*ἐδίδοσαν - χρήματα*) *om.* F. — [5] *τ. δ. om.* C ; *ἔδωκαν ἱκανὰ χρήματα add.* F.

(1) *Ps.* 141, 8.

νον [6] *τοῦ ἁγίου* [7] *μάρτυρος· οἱ δὲ οὐκ ἠνέσχοντο δεδοικότες τὸν βασιλέα* [8]. *Περὶ δὲ δεκάτην ὥραν, διὰ τὸ ὀψὲ γενέσθαι* [9], *φοβηθέντες τὰ ἄγρια ζῷα* [10], *ἀνεχώρησαν ἀπ' αὐτοῦ. Καὶ* [11] *οἱ* [12] *τῆς ἡμετέρας πίστεως ἥρπασαν τὸ ἅγιον* [13] *σῶμα* [14] *τοῦ* [15] *μάρτυρος καὶ μετὰ πάσης* [16] *σπουδῆς* [17] *ὡς ἦν ἄξιον* [18] *ἀπέθεντο* [19] *ἐν τόπῳ σεμνῷ* [20], *εἰς δόξαν τοῦ* [21] *Πατρὸς καὶ τοῦ* [22] *Υἱοῦ καὶ τοῦ* [23] *Ἁγίου Πνεύματος νῦν καὶ ἀεὶ καὶ* [24] *εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν* [25].

[6] *(τὸ λ.) τὰ λείψανα* EF. — [7] *om.* F. — [8] *φόβον τοῦ βασιλέως* F. — [9] *(ὀ. γ.) γ. ὀ.* F. — [10] *τὰ ἄ. ζ. om.* D. — [11] *om.* D; *(ἀπ' αὐ. κ.) καὶ οὕτως μετὰ τὸ ἀναχωρῆσαι αὐτούς* F. — [12] *δέ add.* D. — [13] *om.* E. — [14] *(τὸ ἅγ. σ.) τὰ ἅγια λείψανα* F. — [15] *ἁγίου add.* E. — [16] *om.* E. — [17] *τιμῆς* F. — [18] *ἄξιος* DEF. — [19] *ἀπέθετο* E. — [20] *σεμνοτάτῳ* D. — [21] *om.* C. — [22] *om.* C. — [23] *om.* C. — [24] *(νῦν - καί) ᾧ ἡ δόξα* B, *αὐτῷ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος* F. — [25] *αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν om.* A; *(καὶ εἰς - Ἀμήν) om.* D.

LES MANUSCRITS COPTES DU VATICAN

Ad. Hebbelynck et Arn. Van Lantschoot. *Codices coptici Vaticani.* Rome, Bibliotheca Vaticana, 1937, in-4°, xxxv-698 pp. (= *Bibliothecae apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti*, Codices coptici, t. I).

Arn. Van Lantschoot. *Codices Barberiniani orientales 2 et 17, Borgiani coptici 1-108.* 1947, xii-479 pp. (Même collection, t. II, 1).

Il faudra encore, pour que soit achevé l'inventaire détaillé des manuscrits coptes de la Bibliothèque Vaticane, qu'aux deux volumes annoncés ci-dessus aient été adjoints un second fascicule du tome II, qui décrira les Borgiani coptici 109 et suivants ainsi que les Rossiani, et un recueil de planches paléographiques. Mais il est déjà possible, du fait que les volumes parus cataloguent un ensemble, assez cohérent, de manuscrits en majorité bohaïriques, d'en donner une rapide analyse tout en attirant l'attention sur plusieurs des textes qu'ils signalent.

I. La préface du tome I^er^ retrace brièvement l'histoire des manuscrits coptes actuellement au Vatican, plus particulièrement celle des Vaticani proprement dits. Parmi ces derniers figurent aujourd'hui les écrits coptes les plus anciennement parvenus en Europe. Certains — les recueils liturgiques **17**, **20** et **42** — furent en effet *catalogués* à la Bibliothèque dès la date remarquable de 1481. Quand, par qui et à la suite de quelles circonstances furent-ils apportés à Rome? On ne le sait. Ils attestent, en tout cas, dès le xv^e^ siècle, un obscur intérêt, jusqu'ici insoupçonné, pour l'Égypte chrétienne. Quatremère, qui a réuni les détails les plus rares sur la protohistoire des études coptes, n'en faisait même pas remonter les débuts à Scaliger [1].

La collection des Vaticani coptici ne devait d'ailleurs croître, réellement, que beaucoup plus tard, à la fin du xvi^e^ et au début du xvii^e^ siècle, lorsque les négociations engagées pour l'union de l'Église d'Alexandrie avec l'Église romaine eurent éveillé un réel intérêt pour les chrétiens d'Égypte, leur liturgie et leur langue. C'est à cette occasion que parvinrent à Rome les écrits qui permirent la découverte de la langue copte, découverte capitale, puisqu'elle pré-

[1] É. Quatremère, *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte* (Paris, 1808), p. 45.

parait implicitement celle des hiéroglyphes. Ces codices furent rapportés, les uns par Vecchietti (de 1591 à 1594) [1], les autres par Pietro della Valle (de 1615 à 1626). Les premiers, au nombre de seize, furent recueillis pour Raimondi, qui les légua en 1614 au Vatican ; ils étaient remarquablement choisis, puisqu'ils comprenaient trois séries de recueils grammaticaux (Vaticani copt. **74**, **75** et **76**) et une bonne partie du Nouveau Testament en dialecte bohaïrique. Ils furent cependant, on ne sait pourquoi, négligés par Athanase Kircher et ses contemporains, dont l'attention se porta finalement sur le second lot, rapporté par Pierre della Valle, lot dans lequel figurait la célèbre scala (Vaticanus copt. **71**), dont l'édition fut d'abord incomplètement préparée par Thomas Obicini de 1630 à 1632, avant d'être réalisée définitivement par Kircher dans sa *Lingua Aegyptiaca Restituta* (1643). On retrouvera en détail cette histoire de la découverte de la langue copte dans les remarquables pages de Quatremère, récemment complétées par l'étude de Van Lantschoot sur Thomas Obicini [2]. Quant aux efforts moins fructueux de Peiresc et de Saumaise, ils peuvent être eux aussi évoqués à propos de la collection vaticane par l'histoire d'un curieux manuscrit catalogué dans le tome II : le Barberinianus or. **2**, qui, acheté pour Peiresc, fut pris par des pirates et ne reparut que beaucoup plus tard [3]. Après cet âge héroïque qui nous restitua la langue copte, la collection vaticane ne devait pas cesser de s'enrichir, mais l'historique de ses acquisitions ne présente plus le même intérêt. Elle allait s'accroître, par exemple, de manuscrits ramenés par Assemani des monastères de Basse Égypte (en 1715 et 1718) [4], puis s'adjoindre beaucoup plus tard une partie de la collection Borgia comprenant entre autres (cataloguées dans le fascicule 1 du tome II du Catalogue) les nombreuses copies de manuscrits anciens et les travaux de grammaire faits par Mgr Tuki au XVIII[e] siècle.

II. Si l'on examine le contenu des codices inventoriés dans les deux volumes de Mgr Hebbelynck et du chanoine Van Lantschoot, on constate que les plus importants y sont sans doute les manuscrits grammaticaux qui jouèrent le principal rôle dans la découverte de

[1] Cf. Jacopo Morello, *I codici manoscritti volgari della Libreria Naniana* (Venise, 1776), p. 159-191.

[2] Arn. Van Lantschoot, *Un précurseur d'Athanase Kircher : Thomas Obicini et la Scala Vat. Copte 71* (= *Bibliothèque du Muséon*, vol. 22, Louvain, 1948).

[3] Le manuscrit fut finalement retrouvé et racheté par J.-P. Lascaris, Grand Maître des Hospitaliers, qui l'offrit au cardinal Barberini. Cf. *Patrologia Orientalis*, t. X, p. 217.

[4] Ce sont les *Vaticani copt.* 1, 5, 35, et 57 à 69, rapportés du Ouadi-Natroun, et les *Vaticani copt.* 18, 19, 28, 55 et 56.

la langue copte. Nous avons déjà évoqué le Vaticanus copt. **71** sur lequel se fondèrent Obicini, puis Kircher. Ce dernier l'a transcrit presque complètement dans sa *Lingua Aegyptiaca Restituta*, où il donne d'après lui, successivement, les grammaires bohaïriques de Jean de Samannoud et d'Ibn Kātib Qaiṣar, puis les vocabulaires coptes-arabes d'Abū'l Barakāt et d'Abū Isḥāq ibn al ʿAssāl [1]. Mentionnons encore, parmi les recueils grammaticaux, le Borgianus copt. **14**, qui date du XIII^e^ siècle et fut donc copié peu après la rédaction originale des ouvrages qu'il contient. Citons enfin le Vaticanus copt. **70**, dont les vocabulaires sur la géographie, les animaux et les plantes ont été utilisés à l'époque moderne par Lepsius, Amélineau et Loret.

Non moins importants sont les manuscrits de l'Ancien et du Nouveau Testament qui, dès que l'étude des recueils précédents eut permis de traduire le copte, furent les premiers à susciter l'intérêt : par exemple, les Vaticani copt. **9** (Évangiles), **12** (Épîtres) et **16** (Apocalypse), rapportés par Vecchietti et qu'utilisèrent Kircher dans son *Prodromus Coptus* [2], puis Wilkins [3]. Mentionnons semblablement ceux qui furent employés, à l'époque moderne, par Horner pour son édition du Nouveau Testament bohaïrique : Vaticani copt. **8** et **9** pour les Évangiles ; Vaticani copt. **13** et **14** et Borgianus copt. **51** pour les Épîtres et les Actes des Apôtres.

Ensuite viennent les textes liturgiques. Eux aussi avaient, dès le début et non sans raison, provoqué la curiosité des précurseurs des études coptes ; aussi sont-ils fort nombreux dans la bibliothèque du Vatican. C'est cependant parmi ces recueils que — cas exceptionnel pour cette collection en général très étudiée — figure le plus grand nombre d'inédits. C'est pourquoi les auteurs du catalogue les ont analysés en très grand détail. On notera parmi eux les Borgiani **53**, **59**, **60**, **102** et **106**, datant du XVIII^e^ siècle, mais copiés — ce qui fait leur valeur — sur des manuscrits plus anciens du couvent de Saint-Antoine au désert de la Mer Rouge ; ces cinq manuscrits ont été utilisés par De Lacy O'Leary pour sa publication de l'Antiphonaire copte ou « Difnar » [4]. Citons encore le Vaticanus copt. **17**, Missel de 1288 ; le Barberinianus **17**, Horologion de 1396 ; le Borgianus **7**, Missel copié à Saint-Antoine vers 1379 ; etc.

Enfin, objets d'une attention plus récente, mais non moins importants, les textes hagiographiques de la collection ont été complètement édités grâce aux efforts d'Amélineau, de Balestri et d'Hyvernat, de Guidi, de De Vis, de Windstedt, de Seymour de Ricci et d'autres. Les recueils hagiographiques coptes de la Vaticane, loin

[1] Sur ces grammairiens, cf. G. Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, t. II, p. 371-414.

[2] A. Kircher, *Prodromus Coptus sive Aegyptiacus*, Rome, 1636.

[3] D. Wilkins, *Novum Testamentum Aegyptium, vulgo Copticum*, Oxford, 1716.

[4] De Lacy O'Leary, *The Difnar of the Coptic Church*, 3 fascicules, Londres, 1926-1930.

d'être des manuscrits anciens dans leur état intégral, sont d'ailleurs, en fait, des assemblages de cahiers parfois incomplets prélevés dans des manuscrits d'origine et d'âge différents et regroupés de façon arbitraire sous des reliures modernes.

Dans ces ensembles artificiels, les principales catégories de l'hagiographie de langue copte sont représentées par des textes parfois précieux. On trouve là quelques apocryphes : le *Testament d'Abraham*, sous forme d'une homélie attribuée à S. Athanase (Vaticanus copt. **61**, 5), le *De Morte Iosephi* (Vaticanus copt. **66**, 11, *BHO.* 532), la *Dormition de Marie* (Vaticanus copt. **61**, 4, *BHO.* 671, et **62**, 5, *BHO.* 666), les *Actes d'André* (dans un des rares Vaticani en dialecte sa'idique : Vaticanus copt. **103**, 1, *BHO.* 57) et le *Martyre de Luc l'Évangéliste* (Vaticanus copt. **68**, 2, *BHO.* 570). On trouve surtout, en abondance, ces Passions de martyrs chères à la littérature copte et auxquelles se trouve cependant mêlé un texte d'un prix exceptionnel : la version du *Martyre de S. Ignace* du Vaticanus copt. **66**, 1, *BHO.* 454-455. Mentionnons pour le reste les Martyres d'*Apater et Iraï* (Vaticanus copt. **63**, 3, *BHO.* 73), d'*Apoli* (Vaticanus copt. **61**, 10, *BHO.* 78), de *Cyriaque de Jérusalem* (Vaticanus **68**, 3, *BHO.* 234), d'*Isaac de Tiphré* (Vaticani **66**, 3 et **69**, 3, *BHO.* 542), de *Lacaron* (Vaticanus **68**, 1, *BHO.* 559), de *Paphnuce* (Vaticanus **59**, 3, *BHO.* 840), de *Pierre d'Alexandrie* (Vaticanus **62**, 8, 10, *BHO.* 932, et 11, *BHO.* 929), de *Pirôou et Athom* (Vaticanus **60**, 2, *BHO.* 994), de *Pisura* (Vaticanus **60**, 1, *BHO.* 995), de *Polycarpe* (Vaticanus **58**, 6, *BHO.* 997), de *Sarapammon* (Vaticanus **63**, 6, *BHO.* 1044), de *Sarapion* (Vaticanus **67**, 4, *BHO.* 1048), de *Til* (Vaticani **66**, 6 et **62**, 3, *BHO.* 75-76) et l'histoire des *Quarante-neuf martyrs de Scété* (Vaticanus **58**, 1).

A cette série d'œuvres plus ou moins banales viennent s'ajouter quelques-uns des récits attribués au légendaire Jules d'Aqfâhs, comme les Martyres d'*Epima* (Vaticanus **66**, 4, *BHO.* 275), d'*Anoub de Naési* (Vaticanus **66**, 10, *BHO.* 72), d'*Ari* (Vaticanus **61**, 2, *BHO.* 107), de *Didyme de Tarchébi* (Vaticanus **62**, 14, *BHO.* 253), de *Jean et Syméon* (Vaticanus **60**, 3, *BHO.* 525), de *Macaire d'Antioche* (Vaticanus **59**, 4, *BHO.* 578) et de *Macrobe de Pchati* (Vaticanus **58**, 7, *BHO.* 583). A ces derniers textes s'apparentent sans doute encore, du point de vue littéraire, les récits appartenant au cycle copte légendaire de Basilidès, parmi lesquels on peut citer les Passions d'*Anatole le Perse* (Vaticanus **68**, 11, *BHO.*, p. 12), d'*Eusèbe fils de Basilidès* (Vaticanus **58**, 4, *BHO.* 292), de *Jacques le Perse* (Vaticanus **59**, 1, *BHO.* 396-397), de *Théodore l'Oriental* (Vaticanus **63**, 2, *BHO.* 1174) et de *Théodore le Général* (Vaticani **65**, 3, *BHO.* 1167, et **66**, 7-8, *BHO.* 1166, 1169).

Il y a lieu de signaler à part et de mettre en relief un texte exceptionnel par son caractère historique : le martyre de *Jean de Phanidjoït*, qui fut mis à mort au XIV^e^ siècle sous El Kamil fils d'El Adîl (Vaticanus **69**, 2, *BHO.* 519). Cette œuvre fut écrite aussitôt après les événements qu'elle relate, et le manuscrit du Vatican a été lui-

même copié peu de temps après sa composition. C'est sans doute la dernière œuvre vivante de la littérature copte.

Si, quittant les Passions des martyrs, on passe en revue les biographies monastiques, la qualité historique et littéraire des documents devient aussitôt supérieure. On a là beaucoup plus d'œuvres authentiquement coptes. On y trouve, en effet, outre les inévitables versions de l'*Histoire Lausiaque* (Vaticanus **64**, 7, *BHO.* 857-859) ou de la *Vie de Paul de Thèbes* (Vaticanus **64**, 2, *BHO.* 909), des récits sur *Macaire de Scété* (Vaticani **59**, 6-8, *BHO.* 573 ; **62**, 1 ; **64**, 1 et 6) et sur *Macaire d'Alexandrie* (Vaticanus **69**, 4, *BHO.* 577), puis la précieuse biographie de *Pachôme* et de son successeur *Théodore* (Vaticanus **69**, 7 et 1, *BHO.* 824 et 1161), les histoires de *Maxime et Domèce* (Vaticanus **67**, 2, *BHO.* 742), de *Jean Kamé* (Vaticanus **60**, 4), d'*Onuphre* (Vaticanus **65**, 4, *BHO.* 818), de *Martyrianos* (Vaticanus **62**, 16), de *Daniel de Scété* (Vaticanus **62**, 2, *BHO.* 241), de *Pisentius* (Vaticanus **66**, 5, *BHO.* 922) et la populaire *Vie de Chenouti* par son disciple Bésa (Vaticanus **66**, 2, *BHO.* 1074-1075). Enfin cette section s'enrichit d'un écrit historique plus tardif : la biographie du *patriarche Isaac* (689-692), du Vaticanus **62**, 12, *BHO.* 539.

La collection comprend encore d'autres œuvres que l'on ne peut mentionner que pour mémoire, comme les sermons sur les archanges Michel ou Gabriel attribués à Pierre d'Alexandrie, à Archélaüs de Néapolis, à Théodose d'Alexandrie (Vaticani **61**, 3 ; **59**, 2 ; **63**, 1), ou les homélies sur des sujets évangéliques, comme celle de Zacharie de Skhôou sur la Présentation de Jésus au Temple (Vaticanus **58**, 2), etc. Beaucoup de ces textes sont attribués de façon plus ou moins authentique à des patriarches d'Alexandrie : Athanase, Théophile, Cyrille, Alexandre, Théodose, Benjamin... Beaucoup aussi sont attribués à S. Basile et surtout à S. Jean Chrysostome. Les éditeurs du Catalogue ont eu le grand mérite, dans chaque cas, de rechercher et d'identifier aussi exactement que possible les modèles grecs existants. On signalera enfin, pour terminer, un écrit un peu différent : les *Épîtres de Pierre Monge et d'Acace*, du Vaticanus **62**, 4.

Cette collection, dans son contenu littéraire, où ne figurent guère que des œuvres rédigées ou transcrites en Basse Égypte, est avant tout marquée par son origine, elle-même fonction de l'âge où elle fut rassemblée. C'est que, jusqu'au XVIII^e siècle, les voyageurs européens n'avaient accès qu'aux églises du Caire et aux monastères de Basse Égypte ; ils n'atteignaient qu'exceptionnellement Beni-Souef ou le désert de Saint-Antoine : au delà du Fayoum, la vallée du Nil demeurait un pays inconnu, où les nombreux monastères d'Assiout, d'Akhmîm ou de la région thébaine, encore suffisamment vivants, préservaient des trésors aujourd'hui disparus.

Tiré des seuls monastères de Basse Égypte [1], le fonds décrit dans

[1] Sauf quelques manuscrits venus d'Akhmîm, comme les Vaticani copt. 29, 30, 31, 36, 52, 53, qui ne sont, d'ailleurs, que du XVIII^e siècle et ont été achetés au Caire.

les deux volumes parus comprend essentiellement, de ce fait, des manuscrits bohaïriques, c'est-à-dire une littérature dont les textes les plus âgés ne remontent pas au delà du IXe siècle et ne sont guère que des œuvres retraduites du saʿïdique. Il y manque donc les écrits véritablement anciens — et rares — que nous ont apportés, depuis, les papyrus saʿïdiques et achmîmiques du IIIe au VIIe siècle ramenés au jour par les explorations de Haute et de Moyenne Égypte.

III. Il n'en reste pas moins que cette collection de manuscrits bohaïriques, si on l'examine de près, présente un intérêt indépendant de leur contenu littéraire et sur lequel nous voudrions insister. Cet intérêt, bien mis en valeur par la minutieuse description que Mgr Hebbelynck et le chanoine Van Lantschoot ont établie, provient de tout ce qu'apportent les colophons, les annotations, les illustrations mêmes de ces manuscrits à l'obscure histoire des communautés chrétiennes de Basse Égypte : églises du Caire, monastères des environs, comme celui de Tamwaïḫ, couvents de Nitrie ou du Delta, monastère de Saint-Antoine au désert de la Mer Rouge, éloigné des précédents mais en continuels rapports avec eux. Nous pourrions citer, par exemple, une note autographe du célèbre grammairien copte du XIIIe siècle, Jean de Samannoud, dans le Vaticanus copt. **60**, ou rappeler la valeur du psautier polyglotte Barberinianus or. **2** pour l'histoire du couvent des Arméniens au Ouadi-Natroun [1].

Mais nous nous attarderons plutôt à quelques-uns des volumes provenant du couvent de Saint-Antoine au désert de la Mer Rouge, et cela à cause de l'importance de ce couvent pour l'histoire copte, importance due tant à son ancienneté vénérable qu'au rôle littéraire et ecclésiastique qu'il joua du début du moyen âge jusqu'à nos jours. Trois d'entre ces manuscrits présentent un intérêt notable pour l'histoire et l'archéologie, encore inédites et fort embrouillées, de ce monastère [2]. Le premier est le Vaticanus copt. **66**. Au f° 194, il con-

[1] Signalée par Evelyn White, *The Monasteries of the Wadi 'n Natrûn*, t. II (1932), p. 366, n. 3.

[2] Cf. J. Doresse, *Les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1951, p. 268-274 ; *Deux monastères coptes oubliés : Saint-Antoine et Saint-Paul dans le désert de la Mer Rouge*, dans *La Revue des Arts*, t. II, Paris, 1952, p. 3-14. L'histoire de Saint-Antoine du désert est compliquée du fait que les textes désignent sous le même nom de « Saint-Antoine » : 1°) le plus souvent, le grand monastère, encore vivant, du ouadi-ʿArabah dans le désert de la Mer Rouge, élevé après la mort du saint sur le lieu de son dernier ermitage ; 2°) le monastère établi à proximité du Nil près d'El Maïmoun en un lieu où Antoine résida précédemment et où ses disciples se groupèrent dès son vivant ; 3°) d'autres couvents du désert de Qolzoum, appelé lui-même du terme trop général de « montagne de Saint-Antoine ».

tient une image traditionnelle de S. Théodore le Général : le saint, à cheval, transperce de sa lance un dragon ; devant lui se tient une femme qui l'implore ; derrière lui, deux enfants [1]. Or les détails de cette image suivent de très près, bien qu'en un style plus barbare, ceux d'une des plus belles peintures de l'ancienne église de Saint-Antoine [2], ce qui permet sans doute de dater celle-ci. En effet, une note de lecteur, placée dans les mêmes feuillets, est datée de 1064/65. Nous pouvons donc assigner au début du XI[e] siècle celle des séries de peintures de Saint-Antoine dont fait partie le S. Théodore (qui servit vraisemblablement de modèle au dessin du Vatic. copt. 66).

Plus importants encore sont les Vaticani copt. **9** et **7**. Le n° **9**, évangéliaire rapporté du Caire par Vecchietti, date de 1204/5 et provient de Saint-Antoine. Il garde, de son séjour dans ce couvent et hors de ce couvent, plusieurs notes. La première (f° 1), datant de 1270, est de la main du patriarche Gabriel (1268-1271), qui y est appelé « le Syrien ». Or on savait déjà, d'une part, que Gabriel résida longtemps dans ce monastère dont il fut le supérieur [3], et d'autre part, que Saint-Antoine fut, jusqu'à une date inconnue du courant du XIII[e] siècle, aux mains des moines syriens, qui en furent ensuite dépossédés par les coptes [4]. Notre colophon semble donc montrer que ce changement de maîtres n'eut lieu qu'après 1271. De plus, cette note de Gabriel III, en prescrivant que le manuscrit en question soit déposé dans l'église et non pas dans le donjon, ou « qasr », où était le reste de la bibliothèque, nous fournit un témoignage précis sur l'existence et l'usage, à cette date, de ce bâtiment, qui subsiste encore aujourd'hui.

Toujours dans le Vaticanus copt. **9** (f° 1), une note du patriarche Jean XIII (1484-1524 ?), datant de 1506, annule les prescriptions précédentes, qui ne pouvaient valoir, est-il écrit, que « lorsque le monastère du saint abbé Antoine, monastère appelé d'El 'Arabah, dans le désert de la Mer Rouge, était habité par les moines. Maintenant en effet, il est vide et sans habitants, et les Arabes l'ont pillé. Ce livre a été racheté aux Arabes... » C'est là un des rares témoignages que l'on ait sur cet abandon temporaire du couvent qui, pillé vers 1484 [5], ne fut relevé et repeuplé que par le patriarche Gabriel VII (1525-1568). C'est d'ailleurs à ce patriarche que se rapporte enfin une autre note du même manuscrit indiquant qu'en

[1] Hyvernat, *Album de paléographie copte*, pl. XVI.

[2] Cf. J. Doresse, *Deux monastères coptes oubliés*, l. c.

[3] Cf. Evelyn White, t. c., p. 391.

[4] Cf. texte cité par Evelyn White, t. c., p. 389-390. Un des anachorètes peints dans l'angle sud-ouest du chœur de l'église de Saint-Antoine tient en mains un rouleau orné d'une inscription syriaque ; les graffites syriaques que l'on peut relever sur les murs de l'église sont fort nombreux.

[5] Cf. R. Strothmann, *Die koptische Kirche in der Neuzeit* (Tubingue, 1932), p. 4, note 3.

novembre 1525 l'évangéliaire lui fut transmis. Mais le manuscrit ne devait plus revenir à Saint-Antoine : il resta au Caire, où Vecchietti eut la bonne fortune de l'acquérir peu après.

Le Vaticanus copt. 7, psautier rapporté semblablement par Vecchietti, ajoute encore un détail à l'histoire de Saint-Antoine au XVI^e siècle. C'est, au f° 337, une note qui a trait également à Gabriel VII : « Le mardi béni, le 28 babeh de l'année copte 1285 (= 25 ou 26 octobre 1568), trépassa notre seigneur le Père Patriarche Gabriel, quatre-vingt-quinzième des Pères Patriarches. Il avait siégé quarante-trois ans sur le trône de Saint-Marc. Sa mort survint dans le monastère d'El Maïmoun... Ceci a été écrit une semaine après son décès. » Ce texte, qui précise et confirme les dates de Gabriel VII, a l'avantage de déterminer le lieu de sa mort de façon indiscutable, mentionnant qu'il est décédé au Saint-Antoine de la vallée du Nil [1] et non au couvent du désert, comme on aurait pu le supposer d'après, par exemple, l'inscription que nous avons relevée dans la partie sud-est du chœur de l'église principale du monastère d'El ʿArabah. Celle-ci, rapportant le décès au 29 babeh, déclarait en effet de façon ambiguë que Gabriel mourut بالدير التختانى على شاطى البحر, ce que l'on doit désormais traduire : « dans le couvent d'en bas, au rivage *du fleuve* » et non, comme on serait tenté de le faire : « *de la mer* ».

D'autres éléments contenus dans ces manuscrits du Vatican ont plus de portée encore, car ils ouvrent des aperçus sur le développement de la littérature bohaïrique, dont le caractère tardif, bien opposé à certains traits philologiques archaïques du dialecte dans lequel elle est écrite, reste un mystère ou un paradoxe apparent [2]. La collection vaticane comprend d'ailleurs, semble-t-il, les plus anciens monuments que l'on ait dans le dialecte littéraire de Nitrie, comme par exemple les Vies de Pachôme et de Théodore du Vaticanus copt. 69 [3]. C'est déjà d'après des textes de cette catégorie que Mgr Lefort a justement pu démontrer, par une minutieuse analyse philologique, que nos textes bohaïriques présentaient toutes les apparences de traductions faites sur des modèles saʿïdiques et leur étaient, par conséquent, postérieurs [4]. Or la collection vaticane possède (Vaticanus

[1] Cf. plus haut, p. 216, note 2.

[2] Aux arguments déjà avancés par Mgr L.-Th. Lefort pour mettre en lumière ce paradoxe, ajoutons encore combien était limitée l'extension du dialecte bohaïrique, puisqu'il ne s'étendait pas même jusqu'à Memphis et qu'il ne figure dans aucune inscription ni graffite anciens. La langue copte était même si peu usitée en Basse Égypte que l'écriture copte n'y avait point réellement pénétré : voir les *Coptic Documents in Greek Script*, publiés par W. E. Crum, dans les *Proceedings of the British Academy*, t. XXV (1939), p. 249-271.

[3] Cf. L.-Th. Lefort, *Littérature bohaïrique*, dans *Le Muséon*, t. XLIV (1931), p. 115-135.

[4] Cf. Lefort, l. c.

copt. 68, f° 162) un document historique, dont l'intérêt avait peut-être déjà été soupçonné par Quatremère, qui en donna une traduction latine dans ses *Recherches* [1]. Il s'agit d'une prière du diacre (et copiste) Joseph, de Toutôn dans le Fayoum. Il déclare être venu au monastère de Saint-Macaire au Ouadi-Natroun « en grande affliction, au temps où les églises, les monastères mêmes, furent détruits dans le Fayoum sous le règne du fils d'Isaas (= El Azîz) qui est appelé El Hakîm ». La note date de 1014. Elle attire notre attention sur les conséquences historiques et littéraires qu'a pu avoir à cette date la destruction des églises et monastères de Toutôn et, par conséquent, des scriptoria coptes qui étaient groupes en ce lieu. On sait en effet que, à partir du IX^e^ siècle tout au moins, les manuscrits saʿïdiques étaient en grande partie, sinon essentiellement, l'œuvre des scribes de cette ville. Or il semble bien, toute vérification faite, que leur production ait été définitivement arrêtée par la destruction d'églises relatée par notre annotation : il suffit de se reporter aux colophons existants dans les manuscrits saʿïdiques connus ; les très rares dates postérieures à 1014 que l'on relève dans ces manuscrits correspondent à des notes occasionnelles de lecteurs tardifs ou figurent — lorsqu'elles sont dans de véritables explicits — dans des copies hâtivement faites en Haute Égypte [2]. Ce même examen des colophons permet de constater que la production des manuscrits saʿïdiques, dans les scriptoria de Toutôn ou d'ailleurs, précédemment intense, s'arrête, subitement, juste après 1007. Réciproquement, la composition des manuscrits en dialecte bohaïrique, qui s'est manifestée seulement *après* le début du IX^e^ siècle [3], se développe alors brusquement en se localisant à Saint-Macaire et ne se ralentit plus pendant le cours du XI^e^ siècle. Il est donc probable, si l'on médite les faits évoqués par le diacre Joseph et la présence même de celui-ci à Saint-Macaire, que les moines de Nitrie, dont on sait que, par miracle, ils échappèrent tout à fait à la persécution d'El Hakîm [4], parvinrent à transférer entièrement chez eux à cette occasion la

[1] Quatremère, op. c., p. 246-253. Ce document est reproduit dans Hyvernat, *Album*, pl. XV.

[2] Cf. Arn. Van Lantschoot, *Recueil des colophons des manuscrits chrétiens d'Égypte*, t. I : Les colophons coptes des mss. sahidiques (= *Bibliothèque du Muséon*, 1, Louvain, 1929).

[3] On ne peut recourir, pour examiner la chronologie des manuscrits bohaïriques, qu'aux listes de E. B. Allen, *Available Coptic Texts involving Dates*, dans les *Coptic Studies in honor of W. E. Crum* (1950), p. 3-33, qui mêle dans ses tables, sans distinction, les dates de colophons et celles d'annotations. Beaucoup de collections ont d'ailleurs échappé à l'auteur qui, de plus, a pris le « memphitique » de Zoega pour un dialecte différent du bohaïrique !

[4] Cf. Evelyn White, t. c., p. 343-345 ; *Patrologia Orientalis*, t. XI, p. 560-561 ; *Encyclopédie de l'Islam*, t. II, p. 992-995.

copie des manuscrits, partout ailleurs ruinée, et à imposer du même coup l'usage général de leur dialecte, désormais sans concurrents, dans toute l'étendue de la littérature copte. Bien plus que le transfert du patriarcat à Saint-Macaire au VI^e^ siècle [1], cette circonstance historique explique le remplacement définitif, à une date précise, du dialecte saʿïdique par le bohaïrique et l'accès de celui-ci à l'existence littéraire tout artificielle qu'on lui connaît. On peut d'ailleurs noter, d'après quelques autres documents de la même collection vaticane, que le dialecte de Nitrie s'est sans doute répandu plus vite qu'on ne le croit ordinairement [2], puisqu'on le trouve écrit dès 1288 (Vaticanus **17**, f° 131^v^) par un prêtre d'El Qaïs, aux environs de Beni-Mazar, puis en 1315 (Vaticanus **20**, f° 149) par un copiste de Beni-Souef.

IV. Il reste, pour porter un jugement complet sur la collection copte vaticane telle que la présente ce catalogue, à attendre l'inventaire des textes réservés pour le fascicule 2 du tome II, ainsi que le recueil de planches qui doit compléter l'ouvrage. On se bornera donc, au point de vue critique, à formuler quelques observations de détail et à indiquer quelques additions, bien que la description minutieuse des manuscrits et l'inventaire méticuleux des éditions, recensions parallèles et textes connexes soient d'une précision remarquable. Notons en passant combien était ingrate la tâche du chan. Van Lantschoot lorsqu'il eut à recenser, dans le fascicule premier du tome II, non seulement les innombrables copies faites au XVIII^e^ siècle par Mgr Tuki, mais même les manuscrits personnels de ce dernier, desquels l'intérêt est devenu très relatif.

Dans le Vaticanus copt. **9** (Catalogue, t. I, p. 31), les éditeurs traduisent ces quelques mots d'une annotation : ببرية العربة par « in Arabico deserto » ; p. 32 du catalogue, une expression analogue : المعروف بدير العربة est rendue par « Arabum nuncupatum ». Il s'agit en réalité du désert d'*el ʿArabah* et du monastère de Saint-Antoine qui s'y trouvait et était désigné du même nom. Que l'on se reporte par exemple à Vansleb, *Nouvelle relation en forme de journal d'un voyage fait en Égypte... en 1672 et 1673* (Paris, 1677), p. 300 : « (Le monastère de Saint-Antoine) est dans le désert appelé en arabe 'gebel araba' ou 'la montagne des charrettes' à cause qu'anciennement on y portoit les provisions du monastère sur des charrettes et non pas sur des chameaux comme on fait aujourd'hui. »

Pour le Vaticanus copt. **61**, 1 : *Vie et miracles de saint Syméon stylite*, signalons que ce texte a été publié naguère par M. Chaîne (*Bibliothèque d'Études Coptes*, t. III, Le Caire, I. F. A. O., 1948).

[1] Transfert dont le rôle a été bien mis en valeur par Mgr L.-Th. LEFORT, *Littérature bohaïrique*, t. c., p. 119.

[2] Cf. L.-Th. LEFORT, ibid., p. 116.

Le même M. Chaîne avait édité, plus tôt, *La recension copte de la Vie d'Abba Martyrianus de Césarée*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 3e série, t. VII (1929-1930), p. 140-180. Cette recension copte est celle que le Vaticanus **62** est seul à avoir conservée, le Martyrianus qui y figure n'étant autre que S. Martinien de Césarée, comme Zoega l'avait déjà constaté.

Sur la *Vie de Paul de Thèbes* du Vaticanus copt. **64**, il y a lieu de citer l'article capital du P. H. Delehaye : *La personnalité historique de S. Paul de Thèbes* [1]. Nous avons signalé ailleurs que le texte retrouvé et interprété par le P. Delehaye laisse à penser que, malgré S. Jérôme, S. Antoine aurait eu grand-peine à ensevelir Paul de Thèbes, mort après lui [2].

Le fragment palimpseste du Vaticanus copt. **65** (Catal. I, p. 474) provient sans aucun doute d'un apocryphe identique ou analogue à l'un des récits sur l'*Investiture de saint Michel* conservés dans les manuscrits Pierpont Morgan 593 et 614, textes qui sont eux-mêmes les héritiers certains des livres hérétiques d'origine gnostique combattus au VIe siècle par Jean de Parallos [3].

Le *Martyre de S. Ignace* et la *Prière de Héron* du Vaticanus copt. **66** viennent d'être édités et traduits par Mgr L.-Th. Lefort : *Les Pères Apostoliques en copte* [4]. Mgr Lefort cite en outre dans sa publication d'autres fragments du Martyre de S. Ignace en copte, qui n'ont pas été repérés par les éditeurs du catalogue.

Le Martyre d'*Apa Epima* du même Vaticanus copt. **66** avait déjà été édité en partie par Zoega [5]. La recension sa'îdique contenue dans un des manuscrits de la Pierpont Morgan Library a été publiée par Togo Mina, *Le Martyre d'Apa Epima* (Le Caire, 1937 ; cf. en particulier l'introduction de cet ouvrage, page xv). Il faut en outre mentionner, puisque cet écrit est attribué à Jules d'Aqfâhs, l'article de Togo Mina : *Jules d'Aqfâhs et ses œuvres. A propos d'une icone conservée dans l'église d'Abou 's-Seifein*, dans le *Bulletin de l'Association des Amis de l'Art copte*, t. III (1937), p. 41-47 et planche.

Le Vaticanus copt. **69** contient une grande partie du précieux manuscrit des Vies de Pachôme et de son successeur Théodore : il faut renvoyer, pour l'âge comme pour le contenu de ce manuscrit, à l'article déjà cité de Mgr L.-Th. Lefort, *Littérature bohaïrique*

[1] *Anal. Boll.*, t. XLIV (1926), p. 64 sq.

[2] Cf. J. Doresse, *Les monastères coptes de Saint-Antoine et de Saint-Paul*, l. c., p. 268-269.

[3] Cf. Arn. Van Lantschoot, *Fragments d'une homélie copte de Jean de Parallos contre les livres hérétiques*, dans la *Miscellanea Giovanni Mercati*, t. I (= *Studi e testi*, 121, 1946), p. 296 sq. ; et Jean Doresse, *Une bibliothèque copte...*, dans *La Nouvelle Clio*, 1949, p. 70.

[4] *C. S. C. O.*, vol. 135 et 136 = *Scriptores Coptici*, t. 17 et 18 (Louvain, 1952), Texte, pp. xxvi sq. et 67-106, et Traduction, p. 63-102.

[5] Zoega, *Catalogus codicum copticorum manuscriptorum, qui in Museo Borgiano Velitris asservantur*, p. 22-24.

(particulièrement p. 122), et surtout à l'ouvrage du même auteur : *Les Vies coptes de S. Pachôme et de ses premiers successeurs. Traduction française* (= *Bibliothèque du Muséon*, 16, Louvain, 1943), où le Vaticanus **69**, 7 et 1, constituant, avec des feuillets dispersés par ailleurs, le codex *Bo*, est étudié (p. LXV et passim) et traduit (p. 79-234), Mgr Lefort ayant pu en retrouver d'autres pages, partie à Leipzig (cod. Tischendorf, XXIV 35 et XXV 3 = *Bo* 319-320 et 425-426), partie au Metropolitan Museum de New-York (= *Bo* 427-428).

Sur le Vaticanus copt. **71** et l'édition qu'en prépara, avant Kircher, Thomas Obicini, Van Lantschoot ne pouvait évidemment, en 1937, se référer au mémoire qu'il devait publier en 1948, après qu'eut été retrouvé, égaré dans le fonds Borgia latin, le manuscrit de ce premier travail [1].

A propos de la cryptographie rencontrée dans le Borgianus **14**, f° 78 (= Catalogue, t. II, 1, page 82), on nous permettra de mentionner notre article général : *Cryptographie copte et cryptographie grecque* [2].

Enfin l'analyse de la biographie de Matthieu le Pauvre (Borgianus **44** = Catalogue, t. II, 1, p. 175) appelle deux observations. Il y a lieu de rappeler, d'abord, les fragments de textes sa'ïdiques de la même Vie qui ont été publiés par W. Till dans la 2e partie de ses *Koptische Heiligen- und Martyrerlegenden* [3]. De plus, l'éditeur du Catalogue a interprété امنون بجبل, pourtant précisé ensuite comme étant dans la région d'Esneh, par « in monte Amnûn (lege? اسوان Aswân) ». Or il est bien connu que Matthieu était d'Asfoun, localité située peu au nord d'Esneh : c'est d'ailleurs là que se dresse encore dans le désert le vaste Deir el-Fachouri qui abrite le légendaire tombeau du saint [4]. Il faut donc corriger : بجبل اسفون et traduire ; « dans le désert d'Asfoun ».

Nous n'avons, dans cette analyse des deux premiers volumes du Catalogue, envisagé les manuscrits et les textes qu'ils décrivent que de quelques points de vue historiques. Un liturgiste en aurait sans doute tiré beaucoup plus encore, tant y sont abondants les divers missels, horologes et recueils d'hymnes, et tant sont précises les analyses que Mgr Hebbelynck et le chanoine Van Lantschoot ont établies pour nous y guider. On ne peut que souhaiter, après examen de cet inventaire, qu'un spécialiste se consacre enfin à cette autre branche injustement délaissée des études coptes.

Paris — Addis-Abeba. Jean DORESSE.

[1] Voir ci-dessus, p. 212, note 2.

[2] *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, t. XXXIII (1952), p. 215-228.

[3] *Orientalia christiana Analecta*, t. 108 (1936), p. 5-27.

[4] Cf. L.-Th. LEFORT, *Les premiers monastères pachômiens*, dans *Le Muséon*, t. LII (1939), p. 27-28 ; J. DORESSE, *Saints coptes de Haute Égypte*, dans le *Journal Asiatique*, 1948, p. 253 et note 4.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Marcel Richard. *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum.* Paris, Centre national de la Recherche scientifique, 1952, xvii-125 pp. (= *Publications de l'Institut de recherche et d'histoire des Textes*, III).

Pour se faire une idée exacte du contenu de cet ouvrage, il convient d'en lire d'abord le faux titre que voici : *Inventaire sommaire des manuscrits grecs des fonds Sloane, Additional, Egerton, Cottonian et Stowe du British Museum* (p. iii). Il faut ensuite prendre connaissance des principes qui ont guidé l'auteur et qu'expose l'introduction. L'ambition de M. Richard ne pouvait être de dresser le catalogue complet de tous les manuscrits grecs du richissime Musée britannique ; pareille tâche revient en effet aux conservateurs de l'établissement. Le but poursuivi était plus modeste et plus immédiatement pratique : il s'agissait de simplifier le travail des éditeurs de textes en réunissant dans un seul petit volume les descriptions de 497 manuscrits grecs dispersées jusqu'à présent dans une vingtaine de catalogues partiels, dont plusieurs sont anciens et rares. Le service rendu par là aux chercheurs ne saurait être exagéré : en les dispensant de compulser ces vieilles et incommodes *Lists of Additions*, M. R. ne leur procure pas seulement une précieuse économie de temps ; il leur donne, grâce à l'Index (p. 91-123), la certitude de n'avoir laissé échapper aucun manuscrit grec entré au British Museum avant le 31 décembre 1925, en dehors des cinq fonds fermés (Arundel, Burney, Harleian, Old Royal et King's) pour lesquels il existe des catalogues aisés à consulter. Pour ce labeur aussi utile que désintéressé, l'auteur a droit aux remerciements les plus sincères.

Bien que les manuscrits hagiographiques (comme aussi les bibliques et les liturgiques) aient été traités de manière plus expéditive que les autres (cf. p. xiii), l'*Inventaire* de l'abbé R. nous permet de donner un supplément appréciable au *Catalogus codicum hagiographicorum Germaniae, Belgii, Angliae* (Bruxelles, 1913), où les PP. Ch. Van de Vorst et H. Delehaye ont décrit, p. 257-278, une trentaine de manuscrits hagiographiques grecs appartenant aux différents fonds du Musée britannique. On verra tout de suite que la plupart des textes omis par nos devanciers rentrent dans les catégories suivantes : apocryphes, « gerontica », homélies et opuscules

patristiques, à moins qu'ils n'aient été acquis depuis 1913. Aux renseignements fournis par M. R., nous en ajouterons nous-même quelques-uns entre crochets : références à la *Bibliotheca hagiographica graeca* (sigle *B*) ou à l'*Ueberlieferung* d'Albert Ehrhard (sigle *E*), etc. Sauf indication contraire, les codices sont en parchemin et font partie des « Additional Manuscripts ».

Addit. 9347, xv^e^ s., fol. 120^v^ : Apophthegmata Patrum [cf. *BHG.* 1443-1445]. — 9348 [cf. *E.* III, 784]. — 10.072, papier, xv^e^-xvi^e^ s., f. 1 : Demetrii Cydonii oratio in Annuntiationem. — 10.073, papier, f. 289^v^ : Passio Babylae Nicomediensis magistri, de qua *E.* I, 457, n. 3 [cf. *E.* III, 847]. — 10.375, papier [au lieu de « liturgia S. Onuphrii », lire « officium seu acoluthia » ; cf. *E.* III, 979]. — 11.869, xiii^e^ s., f. 1 : Apophthegmata. — 11.870 [cf. *E.* II, 331]. — 14.771, xi^e^ et xiv^e^ s., et 14.772, xiii^e^ s. (?) : Gregorii Nazianzeni orationes [cf. *E.* I, 210-211 : collection des 16 discours entrés dans l'usage liturgique ; 6 d'entre eux concernent des saints : Athanase *B.* 186, Basile *B.* 245, Cyprien *B.* 457, Grégoire de Nysse *B.* 716, Machabées *B.* 1007, Mamas *B.* 1021 ; 4 autres sont rattachés à des dates fixes du calendrier : Noël, Épiphanie (2 textes) et fête de l'auteur lui-même, Grégoire le Théologien, au 25 janvier (cf. *Anal. Boll.*, 1951, p. 244 : cod. Messan. 4, litt. m, o, p, s)]. — 15.422, papier, xvii^e^ s., f. 1 : encyclica Naucratii de obitu Theodori Studitae [*B.* 1756]. — 17.471, xi^e^ s., f. 2 : Vita Iohannis Climaci [*B.* 882 ; cf. *E.* III, 1023]. — 17.473, papier, xv^e^ s., f. 251 : Chrysostomi oratio de Transfiguratione. — 18.231, écrit en 971/972, f. 86^v^ : les 47 discours de Grégoire le Théologien [donc aussi les 10 énumérés ci-dessus (n° 14.771) et en plus les 3 éloges « familiaux » de Césaire (*B.* 286), Gorgone (*B.* 704) et Grégoire évêque de Nazianze (*B.* 714), respectivement frère, sœur et père de l'orateur ; cf. *E.* III, 1009]. — 19.458 [cf. *E.* III, 91, note]. — 21.983, papier, xvi^e^ s., f. 89 : discours de Chrysostome sur S. Paul [*B.* 1460 b], les Machabées [*B.* 1008-1009], Juventin et Maximin [*B.* 975], Philogone [*B.* 1532], la Croix [*B.* 446], les Anges [*B.* 126], le Précurseur [*B.* 858], Pierre et Paul, *B.* 1493 [et 1497], la Transfiguration, la Décollation de Jean Baptiste [*B.* 859]. — 22.508, xii^e^ s. : Apophthegmata ; cf. R. Draguet, dans *Le Muséon*, 1950, p. 25-46. — 22.509, xi^e^ s., f. 82 : Grégoire de Nysse sur Mélèce d'Antioche [*B.* 1243] et sur Macrine [*B.* 1012]. — 22.732 [Ehrhard, III, 1009, le date du x^e^ s., mais il ne dit pas non plus quelles sont les 22 homélies de Grégoire de Nazianze qu'il contient]. — 22.745, xiii^e^ s. : homélies d'André de Crète sur la Nativité (*B.* 1082) et la Croix (*B.* 443), de Sophrone et d'Alexandre sur la Croix (*B.* 444 et 410-411), d'Athanase sur le recensement à Bethléem [cf. *Anal. Boll.*, 1951, p. 258 : cod. Messan. 63 d], de Chrysostome sur le Précurseur (*B.* 848), S. Barlaam (*B.* 222), Noël (2 textes) et le Baptême du Christ, de Grégoire de Nysse sur S. Étienne (*B.* 1654) et Noël, d'Amphiloque sur S. Basile (*B.* 247-260), de Grégoire le thaumaturge et de Sophrone sur l'Épiphanie, enfin de S. Méthode sur Syméon et Anne. — 22.750 [cf. *E.* III, 969, qui date du xiv^e^ s. ces restes calcinés où il a reconnu 3 textes sur S. Michel]. — 24.372, xi^e^ s. : 16 homélies du Théologien [la même collection que dans les n^os^ 14.771 et 14.772] ; sur les feuilles de garde, xii^e^ s., fragment métaphrastique [Passion de Clément d'Ancyre, *B.* 353]. — 24.375, f. 187 : excerpta e Theodoreti Religiosa historia [*B.* 1439-1440 ; cf. *E.* III, 934]. — 25.881, papier [cf. *E.* III, 860], f. 238^v^ : Visiones Danielis [cf. *B.* 1871-1874 ?] ; f. 255 : epistulae

mutuae Pontii Pilati et Tiberii caesaris ; f. 324v : narratio de taxeota [cf. *B.* 1318] ; f. 378 : visio Pachomii [excerpta, ni fallor, ex eiusdem Vita tertia, c. 105 ss., ed. F. Halkin (1932), p. 308 ss.]. — 26.114, fragment du Sinaiticus 519. — 28.816, écrit en 1111 : voyages et martyre de S. Paul [cf. *B.* 1457-1459]. — 28.826, XIIe s., f. 3v : Vita Climaci [*B.* 882]. — 28.827, papier, XVIe s. : discussion de S. Grégence avec le Juif Herbanus [*B.* 706 ; cf. *E.* III, 953, n. 2]. — 31.919, palimpseste ; le premier texte sous-jacent, XIe s., est un fragment métaphrastique d'octobre (cf. *E.* II, 368). — 32.643, XIIe et XIVe s., f. 31v : Vitae Prophetarum [cf. *B.* 1585-1590]. — 34.060, papier, XVe s. (64 feuillets de parchemin, XIIe s.), f. 322 : versus excerpti e Vita Theodori Grapti [*B.* 1746] ; f. 337v : Patricii Prusensis episcopi de novissimis [cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. 641-642 et 1007] ; f. 363 : Iohannis Nicaeni de Nativitate ; f. 369v : memoriae SS. Iacobi ascetae, Iohannis Colobi, Abrahamii et Mariae neptis [non sponsae], Arsenii abbatis ; f. 441v : disputatio Petri cum Simone mago ; f. 449 : Vita Iacobi fratris Domini ; f. 557v : dialogus Philippi christiani cum Theodosio Iudaeo de sacerdotio Christi [cf. *B.* 810-812]. — 34.554, papier, f. 3 : Vita Ephraem [cf. *B.* 584-586] ; f. 170 : de inventione Crucis et Cypro insula [ce texte en langue vulgaire, mutilé au commencement et à la fin, vient d'être publié par Théodore Papadopoulos dans *Néa Σιών*, t. 47 (1952), p. 217-235]. — 34.654, XIe-XIIe s. : discours de S. Grégoire de Nazianze [la même collection de 16 homélies que dans les Addit. 14.771, 14.772 et 24.372, signalés ci-dessus]. — 36.589 [cf. *E.* III, 78], f. 1 et 4 : homélies de Chrysostome et d'Amphiloque sur l'Hypapante. — 36.634, Xe s. : 16 discours de Grégoire de Nazianze [dont 3 hagiographiques : sur Cyprien, les Machabées et Grégoire de Nysse, et l'adieu au Concile qui sert de lecture pour la fête du Théologien]. — 36.669, papier, XIVe s. : Gerontica seu Paradisus Nicodemi *τοῦ ῥακενδύτου*. — 36.821 [cf. *E.* III, 1018]. — Egerton 2783, XIIIe-XIVe s. : évangiles, avec des extraits d'Hippolyte de Thèbes [cf. *B.* 153].

Les manuscrits suivants, acquis de 1913 à 1925, n'ont évidemment pas pu être décrits par les PP. Van de Vorst et Delehaye, dont le *Catalogus* parut en 1913.

38.790, papier, XIVe s. : S. Sabae Vita, initio mutila, a. Cyrillo Scythopolitano [*B.* 1608 ; cf. *E.* III, 981]. — 39.595, papier, XIVe-XVe s. : fragment métaphrastique [Passion d'Indès et Domna, *B.* 823]. — 39.598, écrit en 1009, f. 1 : Dorothei de LXX discipulis [cf. *B.* 151-152] ; à la fin, sur deux feuilles de garde, deux fragments de la Vie de Sabas [*B.* 1608]. — 39.606, XIe s. : 20 discours de Grégoire de Nazianze [dont les 10 hagiographiques énumérés plus haut, à propos du ms. 14.771 ; cf. *E.* III, 1014, où le codex est désigné par l'ancienne cote : Curzon 87]. — 39.610, XIe s., f. 3v : Vita Climaci [*B.* 882]. — 39.618, papier, XVIe s., f. 71 : apocryphe sur Salomon. — 40.655, XIe-XIIe s. : Histoire Lausiaque et Philotheos de Théodoret [*B.* 1435-1438, et 1439-1440]. — 40.749, papier, XVe et XVIIe s. : acolouthie de S. Démétrius.

Aucun synaxaire n'est mentionné dans l'*Inventaire* de M. R. ; par contre il signale six ménées ou fragments de ménées : Egerton 2743 et 2744, tous deux du XIIIe s. ; Addit. 11.869, du XIVe ; 16.398, 31.919 et 36.823, du XVe, plus un feuillet du XIIe s., remployé comme feuille de garde dans le no 39.610.

Le catalogue des acquisitions postérieures à 1925 n'ayant pas

encore été publié, M. R. n'a pas cru devoir tenir compte des renseignements fragmentaires disséminés de-ci de-là dans les revues, notamment dans le *British Museum Quarterly*, fondé précisément en 1926. On regrettera sans doute qu'il n'ait pas tiré du catalogue manuscrit mis sur place à la disposition des lecteurs les éléments de notices sommaires sur ces entrées récentes et d'ordinaire peu connues. Mais il y aurait injustice autant qu'ingratitude à souligner l'absence de cet appendice, alors que l'*Inventaire*, tel qu'il est et que nous venons de l'analyser du seul point de vue de l'hagiographie, s'est révélé à la fois une mine si riche et un instrument de travail si pratique. F. HALKIN.

Démètre J. PALLAS. *Ἡ « Θάλασσα » τῶν ἐκκλησιῶν*. Athènes, 1952, 185 pp., 51 ill. (= *Collection de l'Institut français d'Athènes*, 68).

L'autel de Sainte-Sophie était pourvu d'une *θάλασσα* ornée de pierres précieuses et d'or (cf. DU CANGE, *Constantinopolis christiana*, l. III, ch. 56). Les textes qui font mention de cet accessoire de plusieurs autels byzantins ne sont ni très nombreux ni très clairs. Des découvertes archéologiques permettent de s'en faire une idée : c'était une petite fosse creusée sous la table du sacrifice. Mais à quoi servait-elle ? M. Pallas, conservateur du Musée byzantin de Corinthe, s'efforce de répondre à cette question en faisant appel à toutes les ressources d'une érudition variée, qui s'étend de l'antiquité classique au folklore contemporain et de la littérature ancienne ou médiévale aux fouilles les plus récentes. Soulignant avec insistance l'antagonisme qui opposa toujours, selon lui, la religion officielle de l'Église chrétienne aux rites populaires et aux survivances des coutumes ancestrales, il croit pouvoir conclure son étude en soutenant que la fosse appelée « mer » était destinée à recevoir des libations (par exemple, de vin eucharistique) et d'autres offrandes faites à Dieu, à l'exemple de ce qui se pratiquait dans les « mystères » païens et, en général, dans le culte des divinités chthoniennes. Nous avouerons tout de suite que sa démonstration ne nous a pas entièrement convaincu.

Il faut sans doute admettre qu'en bien des cas la *mensa martyrum* est percée de cavités ou de trous dans lesquels on versait des liquides parfumés, que le contact avec le tombeau ou les ossements du martyr était censé sanctifier à l'égal des reliques. Aux exemples cités par M. P. (p. 95-96) on peut ajouter ceux d'Apamée (cf. *Anal. Boll.*, 1935, p. 240-244) et du Musée byzantin d'Athènes (ibid., 1952, p. 128).

Aucune explication pareille ne vaut pour la *θάλασσα* aménagée sous l'autel et sans rapport avec un corps saint ou une tombe vénérée. L'usage de cette fosse ne serait-il pas celui de notre « sacrarium » ? On appelle ainsi, dans nos églises d'Occident, un trou creusé dans la terre, généralement derrière l'autel ou dans le baptistère ou à la sacristie, et où l'on jette l'eau des ablutions rituelles, les cendres des objets sacrés qu'on a détruits par le feu, etc. Cette interprétation

toute simple n'est pas rejetée par l'auteur, mais il la juge absolument insuffisante. Il s'applique donc à prouver que le christianisme populaire a continué au cours des âges la tradition païenne des libations de vin et des sacrifices sanglants.

Les arguments empruntés par M. P. à la littérature hagiographique n'ont pas tous la même pertinence. Le rite dont parlent ménées et synaxaires en la fête de S. Athénogène (cf. Pallas, pp. 109, 113, 128) n'a apparemment jamais été pratiqué ; la source d'où dérivent ces résumés tardifs est en effet conservée : c'est la Passion *BHG.* 197, qui ne vaut pas grand-chose et où l'arrivée à l'église d'une biche et de son faon est entourée de détails merveilleux manifestement légendaires. La Vie de S. Pierre l'Ibère, *BHO.* 955, que M. P. cite (p. 101) d'après la traduction de Raabe (et non Baale) connue à travers F. J. Dölger, raconte qu'un jour, pendant la messe, à la fraction du pain, une telle quantité de sang se mit à couler que l'autel en fut tout arrosé. De ce miracle, présenté par le biographe comme un événement tout à fait surprenant et inouï, comment peut-on tirer le moindre indice que l'usage ait jamais existé d'asperger de vin consacré la table d'autel ? Enfin, la coutume attestée par Grégoire de Tours de laver chaque année le tombeau de S. Martin avant la fête de Pâques peut parfaitement se comprendre sans qu'il soit besoin d'invoquer la survivance d'un rite antique (p. 145) : le nettoyage annuel des maisons se fait lui aussi et tout naturellement avant la « solennité des solennités ».

Rédigé en grec, le savant ouvrage de M. P. est pourvu d'une page de titre en français : *La « Thalassa » dans l'église chrétienne. Contribution à l'histoire de l'autel chrétien et à la morphologie de la liturgie.* La table des matières est également traduite en français (p. 185).

F. Halkin.

Bernhard Koetting. *Peregrinatio religiosa.* Wallfahrten in der Antike und das Pilgerwesen in der alten Kirche. Munster en Westphalie, éd. Regensberg, 1950, xxvii-473 pp. (= *Forschungen zur Volkskunde*, 33-35).

L'important ouvrage dont on vient de lire le titre et le sous-titre est dû à un jeune professeur de l'université de Munster, M. Kötting, qui y enseigne l'histoire ancienne de l'Église, l'archéologie chrétienne et la patrologie. Il fait partie de la collection de folklore que dirige Mgr Georges Schreiber et intéresse à la fois les trois disciplines que professe l'auteur ; il s'étend même au delà, puisqu'il relève aussi de l'histoire comparée des religions. Prenant pour point de départ les pèlerinages de l'antiquité classique — notamment ceux d'Asclépios à Épidaure et d'Artémis à Éphèse — M. K. a composé, peut-on dire, une « somme » sur les pèlerinages chrétiens des premiers siècles, surtout du IV^e^ et du V^e^. Pèlerinant lui-même de province en province, il parcourt successivement les sanctuaires les plus renommés de Terre Sainte, de Syrie et de Mésopotamie, d'Asie Mineure et d'Égypte, de Constantinople et de Grèce, de Rome et d'Italie, d'Afrique enfin, de Gaule et d'Espagne. Pour chacun, il examine les témoigna-

ges littéraires et archéologiques dont on dispose et dont l'abondance varie d'après les cas. Cette sorte de « tour du monde » à la suite d'Éthérie et de milliers d'autres pèlerins connus ou anonymes remplit à lui seul plus de 200 pages. Les chapitres suivants sont d'allure plus synthétique. Ils passent en revue les différentes espèces de pèlerinages caractérisées par le but qu'on y poursuivait : dévotion, pénitence, acquisition de reliques et par-dessus tout obtention de faveurs célestes, à commencer par les guérisons miraculeuses. Le terme du voyage n'était pas toujours la tombe d'un martyr ou le sanctuaire d'un thaumaturge ; c'était parfois la colonne d'un stylite, vivant ou défunt, ou l'ermitage d'un ascète fameux. Les itinéraires ou guides des pèlerins, les hospices construits pour les abriter, les rites de procession et d'incubation, les ex-voto qu'on plaçait en reconnaissance des grâces reçues et les eulogies ou pieux souvenirs qu'on rapportait chez soi, tout cela est étudié par M. K., dont l'érudition ne néglige aucune source accessible. La multitude des références documentaires ne nuit pourtant pas à la clarté de l'exposé, qui se lit sans peine, voire avec agrément.

Sur les Vies de S. Syméon stylite, après Lietzmann et Delehaye, il y avait lieu de consulter le mémoire du P. Peeters, dans *Anal. Boll.* LXI, 29-71 (repris ensuite dans *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, 1950, chap. 5). Le passage d'Éthérie (XX, 6-7) où il est question de moines mésopotamiens qui ne descendaient que deux fois l'an *de locis suis* pour regagner le soir même leurs ermitages évoque-t-il nécessairement l'image de stylites présyméoniens (p. 116-117) ? L'église Saint-Serge à Eitha dans le Hauran ne remonte sans doute pas à l'année 355 (p. 135 ; cf. E. Honigmann, dans *Traditio*, t. V, 1947, p. 159). A propos des pèlerinages à Rome vers la fin du IVe siècle, on lira maintenant G. Bardy, dans les *Mélanges P. Peeters*, t. I (*Anal. Boll.* LXVII, 224-235). Le livre du P. Delehaye sur les *Origines du culte des martyrs* (2e éd., 1933) et les articles du même sur les *Recueils antiques de Miracles des saints* (dans *Anal. Boll.* XLIII, 1925) sont cités fréquemment ; peut-être cependant les *libelli miraculorum* eussent-ils mérité mieux que des mentions occasionnelles : n'était-ce pas de véritables « livrets de pèlerinage » ? Quelques hypothèses lancées par tel ou tel savant ne devraient pas être présentées comme des faits certains ; ainsi, par exemple, la translation des apôtres Pierre et Paul le 29 juin 258 (p. 237) ou la déposition de reliques des SS. Jean et Paul au IVe siècle (note 860). Sur le pèlerinage perpétuel comme forme de vie ascétique (p. 304-307), sur la pratique de la *ξενιτεία* recommandée par l'exemple de nombreux saints d'Orient et d'Occident, cf. *Anal. Boll.* LIX, 302, avec les notes 6 et 7. Est-il bien sûr qu'on désirait emporter avec soi des reliques dans la tombe comme protection contre les puissances infernales (p. 332-333) ?

F. Halkin.

Ejnar Dyggve. *History of Salonitan Christianity*. Oslo, Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning, 1951, XIII-164 pp., 92 pl.

Architecte et archéologue à la fois, M. Dyggve s'intéresse depuis plus de trente ans aux incomparables ruines païennes et chrétiennes

de Salone, l'antique capitale de la Dalmatie. Il a pris une part active aux fouilles danoises dans ce site privilégié et en a publié les résultats soit dans les *Recherches à Salone*, t. I et II (Copenhague, 1928-1933 ; cf. *Anal. Boll.*, 1929, p. 77-88 ; 1934, p. 82-86), soit dans le tome III des *Forschungen in Salona* (Vienne, 1939 ; cf. *Anal. Boll.*, 1942, p. 233-235). Le volume qu'il présente maintenant reproduit en anglais six conférences faites en octobre 1946, à Oslo, sous les auspices d'un Institut norvégien, qui en a assuré l'édition. Mais le texte de chaque conférence est suivi de notes abondantes et de nombreuses planches. L'illustration, qui concerne surtout le plan des édifices dont on a retrouvé les soubassements, est composée principalement de schémas et de reconstitutions dus à l'auteur lui-même. L'attention toute particulière qui a été accordée à ces dessins, comme d'ailleurs aux autres figures, ressort à l'évidence dès qu'on ouvre le volume : toutes les marges, en effet, même dans les pages de notes, sont parsemées de références aux planches.

Le sujet des images n'est malheureusement pas indiqué au-dessous de chacune d'elles, mais dans une liste, en queue de chapitre. On est donc constamment obligé de se reporter du texte qu'on lit aux notes qui le complètent, puis aux planches et enfin à la légende des planches. Hâtons-nous d'ajouter que cet inconvénient matériel est compensé dans une certaine mesure par la perfection typographique et l'élégance de la présentation.

Le titre complet de l'ouvrage n'est donné qu'à la table des matières (p. VII) : « History of Salonitan Christianity illuminated by local archaeological remains from late antiquity and early medieval times ». Il s'agit en réalité, plutôt que d'une histoire proprement dite, d'une étude des monuments archéologiques, groupés suivant les époques et les emplacements. Voici d'abord les chapelles primitives, remontant à l'âge héroïque des missionnaires et des martyrs. Puis, avec la paix de l'Église, c'est la construction de sanctuaires plus considérables, notamment de la cathédrale et de son baptistère. Ensuite on nous montre, hors les murs, les cimetières et leurs basiliques et on étudie les tombes et le culte des morts. Enfin, après la ruine de Salone par les Avars, la communauté chrétienne se reforme non loin de là, au palais de Dioclétien, d'où elle tire son nouveau nom : Aspalathos, tandis que les envahisseurs slaves s'établissent à Solin et se convertissent à leur tour.

La découverte inattendue d'un second baptistère près d'une seconde cathédrale — l'antiquité n'admettait qu'un baptistère dans chaque ville épiscopale — pose un problème apparemment insoluble (cf. E. DYGGVE, dans *Atti del III° Congresso internazionale di archeologia cristiana, Ravenna, 1932* [Rome, 1934], p. 248). Mais l'exemple de Ravenne, où catholiques et ariens avaient leurs édifices cultuels séparés, fournit à M. D. une explication très satisfaisante : à Salone, comme de l'autre côté de l'Adriatique, les Goths de Théodoric auront établi un centre épiscopal de leur confession.

L'importance du culte des martyrs et son rôle dans l'évolution de l'archi-

tecture religieuse sont bien mis en relief, et l'hagiographie n'a pas à se plaindre de la part qui lui est faite. Il nous faut cependant regretter que l'auteur n'ait pas tenu compte des réserves du P. Delehaye concernant le culte des cinq martyrs à Kapljuć, le caractère militaire de quatre d'entre eux, leur exécution à tous dans l'amphithéâtre, etc. Nos remarques sur la légende de S. Anastase n'ont pas davantage été retenues. Les *brandea* ne doivent pas être traités de fausses reliques (« pseudo relics », pp. 89 et 109) ; c'étaient des reliques représentatives (cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*[2], p. 50-53).

Les résultats de nouvelles fouilles entreprises sur place en 1949 (cf. p. 40, note 12) seront publiés, nous dit-on, dans un prochain volume des *Recherches à Salone*. Nous souhaitons de tout cœur à M. D. de pouvoir bientôt tenir cette promesse. F. Halkin.

Franz Doelger. *Zwei byzantinische Reiterheroen erobern die Festung Melnik*. Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, t. XVI (1950), p. 275-279.

Id. *Das Kaiserjahr der Byzantiner*. Munich, 1949, 88 pp. (*Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Philos.-hist. Klasse, 1949, 1).

Id. *Ein Fall slavischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im 10. Jahrhundert*. Ibid., 1952, 28 pp. (Même collection, 1952, 1).

Le premier des titres transcrits ci-dessus peut sembler n'offrir aucun intérêt pour nos études. En réalité, la contribution de M. Dölger aux *Serta Kazaroviana*, qui forment le tome XVI du *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, concerne directement l'hagiographie byzantine. Il y est question d'une victoire posthume des deux SS. Théodores, racontée par Théodore Pédiasimos dans son recueil des Miracles attribués à ses patrons célestes (*BHG.* 1773). Au dire de cet hagiographe du XIV[e] siècle, la forteresse de Mélénicos (Melnik) près de Sofia aurait été reconquise par l'empereur Théodore II Lascaris grâce à l'intervention prodigieuse des deux saints militaires. La prise de la citadelle est un événement historique, qu'on peut dater de 1255 et dont les circonstances correspondent assez exactement au récit des Miracles. Non content de cette constatation satisfaisante, M. D. cherche à établir un rapport entre la légende et l'iconographie des dieux cavaliers, d'une part, et celles de S. Théodore, de l'autre. Il va même jusqu'à supposer une sorte de « Kulturkontinuität » sur le sol thrace. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne suggère cette hypothèse qu'avec toutes les réserves indispensables.

Dans le même recueil des Miracles des SS. Théodores, le professeur A. Orlandos a étudié la description de la cathédrale de Serrès. En comparant ce texte aux ruines de l'édifice, il parvient à en reconstituer le plan et à en esquisser l'histoire : *Ἡ μητρόπολις τῶν Σερρῶν κατὰ τὴν ἔκφρασιν τοῦ Πε-*

διασίμου, dans l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. XIX (1949), p. 259-271.

L'important mémoire sur la chronologie impériale byzantine que M. D. a présenté à l'Académie de Bavière pourrait paraître lui aussi bien éloigné des recherches hagiographiques. On y trouve, au contraire, une démonstration capitale pour l'étude de certaines Vies de saints. Il s'agit de la datation des événements par l'année de règne des empereurs. Des critiques très sérieux ont prétendu que la première année de règne n'était pas calculée à partir du jour réel de l'accession au trône, mais à partir du 1er septembre suivant. Ce système, qui aurait eu la conséquence invraisemblable de rattacher les premiers mois de chaque nouveau règne au règne de l'empereur défunt, n'a sans doute jamais été en usage à Byzance. Il est en tout cas contraire aux prescriptions formelles de Justinien (Novelle 47, datée de 537). Avec la préoccupation constante de n'omettre aucun document qui puisse éclairer la discussion, M. D. examine successivement les différentes espèces de sources historiques : inscriptions, monnaies, chroniques et histoires, discours d'apparat et récits hagiographiques. La conclusion de cette vaste et minutieuse enquête ne laisse place à aucun doute : les années de règne prenaient cours dès l'arrivée au pouvoir d'un nouveau souverain. Deux hagiographes ont fourni à M. D. des exemples probants : Cyrille de Scythopolis, au VIe siècle, et Sabas, l'auteur de la première Vie de S. Joannice (*BHG.* 935), au IXe.

A propos de Cyrille de Scythopolis, M. D. renvoie à son compte rendu développé du volume d'Éd. Schwartz, *Kyrillos von Skythopolis* (1939), paru dans la *Byzant. Zeitschrift* en 1940 (p. 474-484). Il nous sera permis de rappeler qu'Ernest Stein avait également consacré, dès avril 1940, un article de 18 pages à réfuter la chronologie de Schwartz ; mais cette critique serrée n'a pu être publiée qu'en 1945, après la mort de l'auteur (*Anal. Boll.* LXII, 169-186), et elle ne semble pas avoir retenu l'attention de M. D. : elle n'est pas citée dans l'excellente bibliographie byzantine de 1938 à 1950 publiée naguère par MM. Dölger et Schneider (cf. *Anal. Boll.*, 1952, 344). On serait heureux d'avoir sur cet article de Stein l'avis autorisé de l'éditeur des *Kaiserregesten*.

Une charte sur parchemin rédigée en 1044, 1059 ou 1074 par le patrice Léon, notaire impérial et anagrapheus de l'ouest, confirma au monastère d'Iviron sur l'Athos les privilèges qui lui avaient été accordés précédemment par les empereurs byzantins. L'original, conservé aux archives d'Iviron, a été photographié par M. D. en 1941 et publié intégralement par lui l'an dernier dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie bavaroise. La mention de Slaves Bulgares installés près de Hiérissos, à l'entrée de la presqu'île athonite, fait l'objet d'un commentaire des plus érudits. Nous relèverons de préférence les quelques lignes consacrées par le document (p. 7-8) et par son éditeur (p. 12, note 2, et p. 13, avec la note 4) au moine syncelle Jean Tornikios, qui obtint, en 979/980, de l'empereur Basile II un chrysobulle sanctionnant un important échange de pro-

priétés monastiques situées les unes en Macédoine et à l'Athos, les autres à Constantinople et à Trébizonde. Ce Jean Tornikios, en effet, n'est autre que S. Jean l'Ibère, le célèbre fondateur de la « laure » d'Iviron, dont la Vie géorgienne a été traduite en latin, en même temps que celle de son fils S. Euthyme, dans les *Histoires monastiques géorgiennes* du P. Peeters (*Anal. Boll.*, t. 36-37, 1917-1919, paru en 1922-1923, p. 8-68).

Sur le même monastère d'Iviron une publication plus considérable de M. D. a pris rang parmi les *Abhandlungen* de l'Académie de Bavière, N. F., Heft 28 : *Sechs byzantinische Praktika des 14. Jahrhunderts für das Athoskloster Iberon* (Munich, 1949, 127 pp. in-4°). Les six documents (p. 35-119) sont surtout précieux pour l'histoire économique et sociale ; mais M. D., dont la compétence est à peu près universelle, n'a pas manqué d'exploiter aussi les renseignements qu'ils apportent au diplomatiste et au philologue.

Signalons enfin, dans une étude sur l'origine et l'identité de la princesse byzantine Théophano, femme de l'empereur Otton II, d'excellentes remarques critiques sur la *Vita posterior* (*BHL.* 3672-3674) de S. Grégoire de Cassano, abbé de Burtscheid, mort tout à la fin du x^e^ siècle et dont la légende a fait le propre frère de l'impératrice : *Wer war Theophano ?* (dans l'*Historisches Jahrbuch*, t. 62-69, 1949, p. 646-658 ; cf. *Byz. Zeitschrift*, 1950, p. 338-339, et 1952, p. 467-468).

Indépendamment de M. D., deux autres savants se sont occupés naguère des Vies de Grégoire de Burtscheid : Dom N. Huyghebaert, dans *Annales du XXXIII^e^ Congrès de la Fédération archéol. et hist. de Belgique*, t. II (Tournai, 1951), p. 100-101, et A. Hofmeister, dans *Festschrift für E. E. Stengel* (1952), p. 238-256. Le premier renvoie en note à une étude de H. Schnock, parue en 1918 et passée inaperçue ; on y trouve signalé un manuscrit du xiii^e^ siècle, provenant de Burtscheid, conservé aux archives communales d'Aix-la-Chapelle et ignoré des éditeurs de la *Vita*.

F. Halkin.

Jean P. Tsiknopoullos. *Νεοφύτου πρεσβυτέρου, μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου Τυπικὴ σὺν Θεῷ Διαθήκη* (*Laing MS. III 811*). Larnaca (Chypre), 1952, viii-κβ'-38 pp. et 22 col., ill.

La Règle monastique ou Typicon de S. Néophyte le Reclus, rédigée en 1214, avait déjà été publiée trois fois : par l'archimandrite Kyprianos en 1779, par le liturgiste F. E. Warren dans la revue *Archaeologia*, t. 47 (le tirage à part est daté de 1881), et par Jean Hadjijoannou (*Χατζηιωάννου*) en 1914. Une nouvelle édition, jugée nécessaire par les moines de Saint-Néophyte et par leur higoumène, le R. P. Laurent, vient de paraître. Elle a pour auteur Jean Tsiknopoullos, professeur au lycée commercial de Larnaca. Le texte en a été établi avec soin d'après les photographies de l'unique témoin connu, le ms. Laing III 811 de la bibliothèque universitaire d'Édimbourg. Seuls les chapitres 5 à 8 ont été repris à l'édition de Kyprianos, les feuillets correspondants ayant disparu du manuscrit.

Le document intéresse d'abord l'histoire monastique de Chypre. Mais il renferme aussi de précieux renseignements autobiographiques dont les PP. Louis Petit et Hippolyte Delehaye n'ont pas manqué de tirer parti (cf. *Anal. Boll.* XXVI, 1907, 274-279). M. T. connaît bien leurs travaux et ceux de plusieurs autres savants qui se sont occupés ex professo ou incidemment de Néophyte et de ses œuvres. Mais il semble ignorer les pages consacrées par A. Ehrhard aux écrits hagiographiques du saint reclus : *Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. und homilet. Literatur der griechischen Kirche*, t. III, fasc. 5 (1943), p. 681-686. Il aurait pu y apprendre que les neuf homélies du ms. Leimon. 2 de Lesbos, fol. 239-324, proviennent peut-être des deux tomes perdus qui faisaient suite à l'actuel Parisinus gr. 1189. Il y aurait également trouvé la liste des 24 catéchèses de Néophyte contenues dans le ms. 1317 du Supplément grec de la Bibliothèque nationale de Paris.

Entre autres choses utiles, l'introduction fournit un bon argument pour maintenir la date de 1177 assignée par L. Petit et H. Delehaye à la rédaction primitive du typicon de Néophyte : dans tous les passages où le fondateur de l'*Ἐγκλείστρα* date un événement par rapport à sa propre réclusion, il s'agit invariablement de sa première installation dans la caverne près de Paphos, en 1159 ; jamais l'admission d'un disciple, en 1170, marquant l'origine de la communauté comme telle, n'est prise pour terme de comparaison. Il faut donc rejeter l'interprétation du P. V. Laurent (*Revue des études byzantines*, t. VII, 1949, p. 52-53) et revenir à l'hypothèse d'une faute de copiste (*μετὰ ἔτη η'* pour *ιη'*). Une table des mots et une autre des noms propres terminent l'opuscule et en augmentent la valeur.

F. Halkin.

Silvano Borsari, Marcello Gigante. *Poeti italo-bizantini di Terra d'Otranto nel secolo XIII.* Extrait de *La Parola del Passato*, t. VI (Naples, 1951), pp. 287-315 et 367-390.

On applaudira d'abord la jeune revue napolitaine d'études classiques pour avoir accueilli ce double article d'histoire littéraire byzantine accompagné de textes grecs, presque tous inédits. Les quatre auteurs dont MM. Borsari et Gigante publient les vers, conservés dans le ms. Laurentianus V 10, appartiennent à la Terre d'Otrante, proche voisine de l'Épire, et à l'époque de Frédéric II. Leur culture hellénique doit sans doute beaucoup à l'influence rayonnante du monastère Saint-Nicolas de Casole. On ne peut dire que leurs poèmes sont inspirés par la Muse ; il s'agit bien plutôt de compositions artificielles où l'imitation des Anciens va de pair avec les réminiscences mythologiques et bibliques et où le jeu de mots plus ou moins réussi tient lieu trop souvent d'images poétiques. Parfois cependant une émotion sincère anime ces écrivains italo-grecs, notamment dans l'invective contre leurs ennemis politiques ou religieux.

De Jean Grassos, notaire impérial, nous relèverons un quatrain en l'hon-

neur de S. Eustache converti par l'apparition d'un cerf (p. 301 ; le dernier mot, *μάκαρ*, est un vocatif, comme dans la pièce suivante). Parmi les douze épigrammes de Nicolas d'Otrante, deux concernent le Christ et deux la Vierge ; les huit autres sont consacrées à la louange de S^te^ Barbe, des SS. Nicolas, Pierre et Paul, Étienne, Thomas, Jean Baptiste et du groupe des cinq martyrs fêtés le 2 novembre. Ce dernier morceau mérite d'être reproduit, car il donne une idée de la virtuosité du versificateur : sans nommer ses héros (les SS. Anempodistos, Aphthonios, Acindynos, Elpidiphoros et Pégasios), il parvient à les désigner par des allusions transparentes, qui rappellent la manière des « distiques » anonymes dans les grands ménées (cf. *Anal. Boll.*, 1948, p. 5-11).

Σύστημα πεντάριθμον ἀνδρῶν μαρτύρων
ἀνεμποδίστως ἀφθόνως ἀκινδύνως
τοῖς ἐλπιδιφοροῦσιν πιστοῖς παρέχει
πηγὰς χαρίτων ἐνθέων ἀεννάους (p. 313-314).

De Georges, l'archiviste de l'église de Gallipoli, il nous faut signaler 1° une adresse en 31 vers à l'empereur Jean Vatatzès, que les Grecs appellent S. Jean le miséricordieux et qui serait venu à Gallipoli, si du moins c'est bien lui que concerne le poème (p. 380) ; 2° une épigramme aux « saints confesseurs », c'est-à-dire aux martyrs d'Édesse, Gurias, Samonas et Abibus, où l'évêque Pantoléon évoque le châtiment du Goth parjure (cf. *BHG.* 739) et compte sur la protection des trois saints, dont il a fait peindre l'image sur une colonne de sa cathédrale (p. 381) ; 3° deux courts morceaux en l'honneur de S. Amphiloque, le chien qui déchire les loups hérétiques (p. 383-384 ; cf. *BHG.* 72, vers la fin).

Notons en passant que M. B. revendique pour Jean Tzetzès (p. 288, note 5) l'écrit sur S^te^ Lucie *BHG.* 996, dont la paternité lui a été contestée naguère encore par C. Wendel (Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. VII A 2, col. 2006).

F. Halkin.

Démétrios S. Ghinis (*Γκίνης*). *Λόγος ἀνέκδοτος Κωνσταντίνου Ἁρμενοπούλου.* Extrait de l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. XXI (1951), p. 145-162.

Les hagiographes sauront gré à M. Ghinis d'avoir commémoré le sixième centenaire de Constantin Harménopoulos en publiant un opuscule inédit du savant juriste thessalonicien. Il s'agit d'un discours solennel prononcé dans l'église de la Panaghia Acheiropoiètos à l'occasion de la *προεόρτιος ἑορτή* de S. Démétrius. Le texte en est tiré du seul manuscrit connu, l'actuel n° 2118 de la Bibliothèque nationale d'Athènes, jadis conservé au Gymnase grec de Thessalonique sous le n° 49.

De ce recueil, décrit sommairement et non sans lacunes et erreurs par D. Serruys (dans la *Revue des Bibliothèques*, 1903, p. 60), M. Gh. donne en note une analyse plus détaillée. Il ne sera pas inutile d'en reproduire l'essentiel en la complétant par des références à la *Bibliotheca hagiographica graeca*, 2^e^ éd. (1909). Composé de plusieurs codices de papier et d'un codex de parchemin écrits tous au XIV^e^-XV^e^ siècle, le volume contient actuellement neuf documents,

tous hagiographiques : fol. 3-22, l'éloge de S. Démétrius dont nous avons ici l'édition princeps ; fol. 23, discours de Jean Staurakios sur les miracles de S. Démétrius, *BHG.* 532 (le début manque) ; fol. 70^{v}, panégyrique de S. Démétrius par Syméon moine et philosophe (*inc. Δημήτριος ὁ μέγας ἐν ἀθληταῖς*) ; fol. 79^{v}, canon liturgique sur le « miracle des colybes » attribué à S. Théodore le conscrit (cf. *BHG.* 1768-1769 ; *Act. SS.*, Nov. IV, 1925, pp. 21 et 80-82) ; fol. 83, discours de Jean d'Euchaïtes pour la fête des anges, *BHG.* 128 ; fol. 107, éloge de Grégoire Palamas par le patriarche Nil, *BHG.* 719 ; fol. 149, *μνήμη τοῦ ἁγίου μάρτυρος Θεοδώρου τοῦ νέου* (*inc. Οὐ σκιᾶς τὰ εὐφρόσυνα ;* d'après le synaxaire, fol. 152-155^{v}, ce Théodore, originaire d'Andrinople, est fait prisonnier par les Perses, devient apostat et accepte la circoncision ; plus tard, repenti, il est brûlé vif dans son village de Melagina) ; fol. 158, Passion de S^{te} Anysie, *BHG.* 146 ; fol. 178, panégyrique de S. Grégoire le théologien, *BHG.* 724 (cf. A. Ehrhard, *Ueberlieferung*, t. III, pp. 902 et 967, avec les notes 4, 6 et 7).

L'intérêt du nouveau texte n'est pas d'ordre littéraire seulement. Un archéologue de talent, le professeur A. Xyngopoulos, y a trouvé de précieux renseignements sur l'église de l'Acheiropoiètos (cf. F. Doelger, dans la *Byzant. Zeitschrift*, 1952, p. 226). De son côté, M. Gh. y glane quelques détails sur l'extension de la fête de S. Démétrius à tout le mois d'octobre ; mais il ne relève pas le curieux passage (codex, fol. 15-15^{v}) où Constantin Harménopoulos rend compte des trois commémoraisons hebdomadaires du grand patron de la ville : on le célébrait chaque dimanche de l'année pour rappeler sa mort, chaque mercredi en souvenir de sa naissance et chaque vendredi en union avec la Sainte Vierge dans son temple de l'Acheiropoiètos. La mention de Margarito, mère du martyr (cod., fol. 10), eût bien mérité quelques mots de commentaire. Mais l'éditeur s'est pour ainsi dire borné à publier l'opuscule, sans l'accompagner d'aucune note explicative, sans même signaler les citations ou réminiscences bibliques. On eût aimé savoir à quelles sources l'orateur a puisé et quelle place revient à son discours dans la longue série des homélies sur S. Démétrius. M. Gh. ne fournit pas de réponse à ces deux questions. Il se contente d'énumérer sans ordre apparent les 15 textes, dont 6 inédits, parvenus à sa connaissance (p. 146-147, note 5).

Il suffit de consulter la 2^{e} édition (1909) de la *BHG.* pour voir que la liste de M. Gh. est incomplète. Il faut y ajouter notamment une homélie de Grégoire Palamas (*BHG.* 546) et une autre de Démétrius Chrysoloras (*BHG.* 545). De plus, un discours de Gennade Scholarios, malheureusement mutilé au commencement et à la fin, a été publié par Mgr Louis Petit au tome I^{er} des *Œuvres complètes de G. Scholarios* (1928), p. 238-246, et le *Catalogus codicum hagiogr. graec. Germaniae Belgii Angliae* des PP. Van de Vorst et Delehaye (Bruxelles, 1913) en signale un de Nicéphore Grégoras dans un manuscrit de Munich. Les Miracles de S. Démétrius par Jean Staurakios, *BHG.* 532, ne sont plus inédits depuis 1940 (cf. *Anal. Boll.*, 1946, p. 248 ; 1948, p. 286).

F. Halkin.

E. A. Thompson. *A Note on St. Patrick in Gaul.* Dans *Hermathena*, nº LXXIX (mai 1952), p. 22-29.

L'auteur s'attache à déterminer l'endroit où aborda en Gaule S. Patrice, fuyant l'Irlande après sa captivité. Il est certes excusable de n'avoir pas connu les pages où nous avons discuté ce point (*Anal. Boll.* LIV, 1936, 196-198). Son étude, fort bien menée, nous offre l'occasion de revenir sur nos conclusions, dont elle diffère peu.

Un seul hagiographe indique un port : c'est Probus (*BHL.* 6508), qui nomme Bordeaux. M. T. écarte avec raison ce témoignage, ainsi que l'avait fait J. B. Bury (*The Life of St. Patrick*, Londres, 1905, p. 341). Il n'est guère croyable, en effet, que la côte de la baie de Biscaye ait pu être atteinte d'Irlande en trois jours seulement de navigation. L'Armorique paraît beaucoup plus probable. Bury avait suggéré Nantes, hypothèse sans doute un peu trop précise. Nous en tombons d'accord avec M. T., mais à la condition de ne pas limiter l'acception du terme Armorique, ainsi qu'il semble le faire, à la Bretagne armoricaine d'aujourd'hui. Pour les Anciens, à certaines époques du moins, la Gaule armorique était, selon l'étymologie de ce mot celtique, celle qui bordait la mer, depuis la Gironde jusqu'à l'Escaut peut-être, ou du moins à l'entrée de la Manche. Laissons à l'expression toute l'ampleur qu'elle comporte.

L'auteur montre, comme nous l'avions fait, que le début de 407, assigné à l'événement par Eoin Mac Neill (*St. Patrick, Apostle of Ireland*, Londres, 1934, p. 26), est une date trop haute. A la suite des remarques formulées par nous en 1936, Mac Neill, du reste, s'était finalement déterminé pour les années 407, 408 ou 409 (*The Hymn of St. Secundinus in honour of St. Patrick*, dans *Irish Historical Studies*, t. II, 1940, p. 138), en ajoutant que ces trois années étaient les seules possibles. M. T. a raison de s'inscrire en faux contre cette limitation, et c'est ici le point le plus intéressant de ses remarques : la Gaule occidentale resta troublée pendant une dizaine d'années au moins, jusqu'à ce qu'Exuperantius rétablît l'ordre en Armorique, selon le témoignage de Rutilius Namatianus et de Zosime, c'est-à-dire en 417. Une rébellion paysanne, de celles que l'on associe aux Bagaudes, semble s'y être maintenue. Le témoignage du *Querolus* aurait assurément pu se joindre à ceux qu'aligne M. T.

Mac Neill avait imaginé que le patron qui prit Patrice à son bord ignorait encore les difficultés qui l'attendaient au débarquement. Cette hypothèse devient de plus en plus improbable. Répétons celle que nous avions émise : parfaitement au courant de la situation, le capitaine, dont la cargaison était destinée à l'intérieur de l'Empire — c'étaient des chiens de grand prix, pour la chasse ou le cirque —, avait pris ses mesures pour aborder clandestinement la côte gauloise et pour atteindre sa destination (M. T. suggère Autun ou Auxerre) en se déplaçant secrètement, à bonne distance des routes fréquentées et des lieux habités. Une telle promenade de « marché noir » a fort bien pu prendre les 28 jours dans le désert que mentionne S. Patrice. Ajoutons que l'expérience de nombreux siècles, prolongée jusqu'à

la dernière guerre, a démontré combien les rivages bretons, à trois jours de navigation de l'Irlande, se prêtent à pareils débarquements de smogleurs. Le patron du navire, qui devait bien connaître cette côte, avait certes préparé son coup. S. Patrice, ancien berger et qui parlait latin, surgit à point nommé pour s'occuper des chiens irlandais, constituant la cargaison à frauder, pendant les longues semaines de marche qu'il fallait prévoir. Rien d'étonnant qu'on l'ait accepté à bord et qu'il déclare lui-même l'occasion providentielle.

Une fois dans l'intérieur de la Gaule, il n'était pas facile pour Patrice de reprendre le chemin de la Grande-Bretagne, son pays natal. La situation troublée s'y opposait. Et c'est en effet seulement *post paucos annos* (*Confession*, *BHL.* 6492, ch. 23), comme le note M. T., qu'il réussit à rentrer chez lui.

Ces minuties de chronologie ont quelque importance. La date de la fin de sa captivité permet d'établir celle de la naissance du saint. Nous conclurons que son évasion d'Irlande doit se situer entre les premiers mois de 407 et l'année 416 au plus tard (mais plus probablement après l'hiver 407-408). A supposer que S. Patrice ait pu saisir la première occasion de revoir ses parents (en 417), il faudrait introduire avant cette dernière date les *paucos annos* dont il parle. Son arrivée en Gaule ne pourrait donc être assignée à l'extrême fin de la période 408-416. Les environs de 411 ou de 412 semblent une conjecture fort plausible. C'était déjà celle de Bury (op. c., p. 338). Nous nous y rallions. P. Grosjean.

Mario Esposito. *Notes on a Latin Life of St. Patrick*. Dans *Classica et Mediaevalia*, t. XIII (1952), p. 59-72.

De la Vie *BHL.* 6508, en deux livres, écrite par un certain *humilis Probus* et dédiée à son « frère » Paulinus, *de sanctissimi patris nostri Patricii episcopi virtutibus*, on ne connaissait naguère que l'édition de Jean Herwagen, au tome I^er^ des *Bedae Opera* (Bâle, 1563), trois fois réimprimée. Un premier manuscrit en a été signalé par M. Bieler (*Codices Patriciani Latini*, Dublin, 1942, p. 34 ; *Anal. Boll.* LXIV, 1946, p. 253) : Bruxelles 3196-3203, fol. 453 *bis* - 460 *bis* ^v^. C'est une copie, exécutée pour Bollandus (qui inscrit la date : 1642) sous la direction du P. Jean Gamans, S. J., du Légendier de Böddeken, où cette pièce figurait aux fol. 86 et suivants, maintenant perdus, du tome III (mois de mars).

M. Esposito vient de retrouver un second témoin, du XI^e^-XII^e^ siècle, d'une écriture apparemment italienne, aux archives capitulaires de Pistoie, dans un recueil de *Vitae et Passiones Sanctorum* qui provient de la bibliothèque de la cathédrale Saint-Zénon. Il constitue la dix-septième pièce de ce manuscrit, qui n'est vraisemblablement pas folioté, et remplit 9 feuillets.

Le texte de Pistoie ne diffère que fort peu de celui de Bruxelles. M. E., après une étude diligente, opine que l'original utilisé par Herwagen (et qui n'est certainement pas le manuscrit de Pistoie) n'était

autre que le Légendier de Böddeken : les quelques divergences entre l'imprimé et la copie conservée aujourd'hui à Bruxelles s'expliquent par un peu de négligence, jointe au souci d'amender les passages difficiles. Des deux copies, celle de l'amanuensis de Gamans, revue par ce dernier, est sans doute la plus fidèle. Herwagen, du reste, a employé le Légendier de Böddeken certainement une fois (*Vita Burgundofarae*, *BHL.* 1489) et peut-être deux (*Vita Columbani*, *BHL.* 1898).

Au même tome des œuvres de Bède, col. 647-674, se lit, sous le titre d'*Excerptiones Patrum, Collectanea, Flores ex diversis, Quaestiones et Parabolae*, une compilation dont aucun manuscrit n'avait encore été retrouvé. On l'attribue généralement à quelque auteur irlandais du VIII^e^ siècle. M. E., qui a étudié ce texte et ses sources, conclut que, s'il ne faut pas l'assigner à Bède lui-même, il est du moins d'un de ses contemporains, également anglo-saxon. L'érudit florentin compte en publier bientôt un fragment découvert par Schiaparelli (p. 60, note 5 ; cf. p. 64). On attendra avec impatience l'édition et le commentaire qu'il en promet.

M. E. passe ensuite à la critique interne de la *Vita Patricii BHL.* 6508 : que révèle-t-elle sur son auteur et quelle en est la date ? L'*humilis Probus* était moine, comme le dédicataire, qu'il appelle *frater Pauline*. Il parle de S. Patrice comme *pater noster*, *noster Patricius* (p. 64), *pater noster Patricius* (p. 65, note 21). Il n'est sans doute pas nécessaire d'introduire ici la distinction entre deux saints du nom de Patrice, comme si le *noster* signifiait « celui qui est de chez nous, celui qui est originaire de notre pays ». De telles expressions se rencontrent couramment, sous la plume d'hagiographes, pour désigner un personnage considéré, par exemple, comme le fondateur de leur monastère. Où donc résidait le moine Probus ? L'examen serré du début de la Vie, que M. E. compare au passage de Muirchú (*BHL.* 6497) qui en est la source, lui permet de conclure que Probus écrivait en Grande-Bretagne et s'adressait à des lecteurs habitant cette île. Nous marquons notre accord avec lui, bien que nous ayons pensé à placer plutôt Probus sur le continent (*Anal. Boll.* LXIII, 1945, 118). M. E. va même jusqu'à suggérer que Probus et Paulinus, moines anglo-saxons, se rattacheraient à Glastonbury. Le moins que l'on puisse dire de cette brillante hypothèse, c'est que Glastonbury est en effet, à notre connaissance, le seul monastère de Grande-Bretagne qui revendique S. Patrice comme son premier abbé. M. E. aurait pu noter en outre que S. Paulin, évêque d'York, puis de Rochester, est aussi associé à Glastonbury par des « traditions » qui, d'ailleurs, n'ont guère plus de valeur (cf. J. Armitage Robinson, *Somerset Historical Essays*, Londres, 1921, p. 19). Son nom a pu ainsi être adopté par un moine du lieu.

Quant à la date, M. E. observe que Probus, en remaniant une phrase de Muirchú, recourt au terme *Scottia* pour désigner l'Écosse actuelle, non l'Irlande. Or, on ne rencontre pas le toponyme en ce sens avant l'année 975 environ. Dans les homélies d'Ælfric (990-

994), *Yrrland* et *Scotland* sont nettement distingués l'un de l'autre ; à la fin du XI^e siècle, cet usage est devenu tout à fait ferme et s'est maintenu dans la suite (sauf exceptions locales, comme à Wurtzbourg). Ceci conduit M. E. à placer Probus dans la seconde moitié du X^e siècle. J. B. Bury écrivait déjà : « The Life by Probus can hardly be earlier than the tenth century, though it might be later » (dans les *Transactions of the Royal Irish Academy*, t. XXXII, section C, 1903, p. 218). Ce qui nous paraît le plus nécessaire serait de rechercher les indices éventuels d'une date plus basse, en examinant, par exemple, l'évolution des légendes de Glastonbury. Probus n'appartiendrait-il pas au XI^e plutôt qu'au X^e siècle ? L'exemplaire de Pistoie, assigné par M. E. au XI^e-XII^e siècle, laisse libre pratiquement tout le XI^e, et nous ne voyons pas d'autre *terminus ante quem*.

Pour finir, M. E. passe en revue les diverses tentatives d'identification de Probus qui se sont succédé depuis trois siècles. Aucune n'est convaincante. Il y ajoute en passant un nouveau Probus, du IX^e siècle, mentionné dans un petit poème, autographe peut-être de Walahfrid Strabon, que contient le manuscrit 130 de Reims. En tête de ce codex, dont l'existence a échappé aux éditeurs des *Poetae latini aevi carolini*, se lit l'inscription : *Dedit Probus Remensis ecclesiae fratribus*. La date interdit de songer à ce Probus comme auteur de la Vie *BHL.* 6508, si M. E. a bien placé ce dernier texte.

P. GROSJEAN.

François MERLET. *Quelques mots sur la limite sud des* Ossismii *et des* Venetes. Extr. des *Annales de Bretagne*, t. LIX (1952), 5 pp.

Henri WAQUET et François MERLET. *Considérations sur un adjectif* (episcopus corisopitensis). Dans *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1952, p. 6-14.

Au terme d'une remarquable étude toponymique, un peu éloignée de l'hagiographie, M. Merlet émet quelques observations sur le fractionnement du diocèse de Carhaix, que diverses considérations l'amènent à placer après la consécration épiscopale de S. Paterne de Vannes. Il se réfère à un passage de notre article sur *S. Paterne d'Avranches et S. Paterne de Vannes* (*Anal. Boll.* LXVII, 1949, 390-391) où, à propos de la lettre du synode de Vannes, envoyée par le métropolitain de Tours, l'évêque de Rennes, l'évêque de Nantes, deux autres prélats, dont le siège n'est pas indiqué, et enfin S. Paterne, le nouvel évêque consacré pour Vannes, nous rappelions un passage de la Vie de ce dernier (*BHL.* 6480) mentionnant, au 1^er novembre, une fête de S. Paterne qui célébrait l'union formée par lui *cum sex praecipuis sanctis Letie ;* ces saints sont évêques, comme Paterne lui-même : *sancti septem episcopatuum totius Letie ; cum precipuis sex sanctis et ille septimus secundum numerum septiformis gratie extans* (éd. WADE-EVANS, p. 264). Il ne peut donc guère s'agir, dans cette *Vita* du début du XII^e siècle, que des « sept saints de Bretagne », Samson de Dol, Brieuc, Corentin, Tugdual, Malo, Paul de Léon et Paterne, dont la plus ancienne liste se lit au dernier

feuillet d'un manuscrit du même siècle, le Parisinus lat. 5275. Pas plus que M. M., nous ne croyons possible d'identifier cette « union » avec le synode qui suivit l'ordination épiscopale de S. Paterne : les dates s'y opposent, l'anniversaire de la consécration se fêtant le 21 mai. M. M. observe en outre qu'à Vannes six évêques seulement sont présents, tandis que « l'union » fut réalisée entre sept saints. Il s'agirait donc, pour ce motif aussi, d'autres circonstances. Ce dernier argument n'est guère probant : la *Vita Paterni* ne signifie pas en termes exprès que « l'union » ait été faite entre parties physiquement présentes au même endroit ; du reste, la lettre synodale de Vannes est adressée à deux autres suffragants de Tours, les évêques du Mans et d'Angers, ce qui fournit un total de sept évêques, plus le métropolitain. Cependant, quoique le terme de *Letia* (ou *Letavia*) soit peu précis, il ne paraît guère probable que les limites s'en soient étendues jusqu'à inclure le Maine et l'Anjou, à moins qu'il ne remplace, dans la *Vita*, le mot latin *Armorica* ou *Aremorica*, qui désignait un fort vaste territoire (cf. ci-dessus, p. 236). On ignore, au demeurant, nous venons de le dire, quel était le siège de deux des évêques présents à l'ordination de S. Paterne : peut-être n'appartenaient-ils pas non plus à la *Letia* (ou *Letavia*). Il n'est pas exclu, d'ailleurs, que l'auteur de la *Vita BHL.* 6480 se soit appuyé sur cette lettre synodale de Vannes pour fixer à sept le nombre des principaux saints de la *Letia*, confondant ainsi deux événements ; mais il n'est pas inconcevable non plus que cette « union » des saints de Bretagne sous l'autorité de Vannes soit une pure fiction hagiographique.

M. M. tente également de fixer l'année où fut consacré S. Paterne et par conséquent celle de la lettre synodale en question. Cette cérémonie, en principe et au témoignage de S. Léon le Grand, ne s'accomplissait que le dimanche. Il faut donc chercher un dimanche 21 mai entre le concile de Tours du 18 novembre 461 et la mort de l'archevêque Perpetuus en 491. On trouve les années 467, 472, 478 et 489. Les deux premières sont très plausibles, estime M. M., et la dernière beaucoup moins probable, si l'on tient compte de la succession des évêques de Nantes, connue, pour cette époque, par cinq listes concordantes. M. M. avait déjà été conduit par d'autres considérations à fixer aux environs de 470 la scission du diocèse de Carhaix. S'il ne trouve pas dans la *Vita Paterni* une confirmation directe de son hypothèse, du moins a-t-il montré que ce texte et ceux qui s'y rattachent ne renferment rien qu'il soit loisible de lui opposer.

L'épithète *Corisopitensis*, pour l'évêque et le diocèse de Cornouaille (dont le siège est à Quimper), se rencontrait pour le première fois, croyait-on, au IX^e^ siècle, dans les *Gesta sanctorum Rotonensium* (*BHL.* 1945), composés entre 868 et 876, probablement vers 870. Jusqu'à 1050 au moins, les évêques de Cornouaille continuèrent cependant à être désignés et à se désigner eux-mêmes par une formule en rapport plus ou moins étroit avec *Cornugallia* ou *Cornubia*. MM. Waquet et Merlet entrent à ce propos dans une controverse

amicale. Mais M. M., en se rapportant au manuscrit unique des *Gesta* (Bibliothèque nationale, nouv. acq. lat. 662, écrit vers 1075, fol. 9r), a constaté que ce mot ne s'y trouve pas de la première main. On avait cru pouvoir faire confiance à l'édition de Dom Morice, qui l'imprime en toutes lettres dans ses *Mémoires pour servir de preuves à l'Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, t. I (Paris, 1742), p. 231 : *Felicem Corisopitensem*. Or, ce n'est, dans le manuscrit, qu'une interpolation, et sous la forme locative : *Corisopiti*. M. M. montre que la Vie de S. Conwoïon (*BHL.* 1945, en partie) a utilisé la Chronique de Nantes (éd. René Merlet, *La Chronique de Nantes*, Paris, 1896). Elle est donc moins ancienne que ne le pensait Duine. C'est par cette chronique, vers 1050, que la graphie *Corisopitum*, provenant en fin de compte de quelque manuscrit de la *Notitia Galliarum* (éd. Mommsen, *M.G.*, Auct. ant., t. IX, p. 586-587), aurait été primitivement affectée à Quimper (cf. Merlet, *Chronique*, p. liii-lv). L'attribution à un évêque Félix du siège de Quimper (dans la Vie de S. Conwoïon, *BHL.* 1945) en devient hypothétique, n'étant plus attestée que par cette interpolation du xie siècle. M. M. remarque cependant qu'on n'en saurait conclure que l'épithète de *Corisopitensis* n'a pas été appliquée à l'évêché de Cornouaille bien avant le moment où elle apparaît dans la Chronique de Nantes. En effet, l'adjectif *Cornugilensis* sort brusquement de l'usage vers 870, et surtout il est systématiquement supprimé dans le Cartulaire de Landévennec, le seul manuscrit conservé en Bretagne de la Vie de S. Guénolé *BHL.* 8975. Sans doute convient-il de mettre l'intrusion de *Corisopitensis* en rapport avec une série d'identifications de toponymes bretons et de noms de lieux rencontrés dans la *Notitia Galliarum*. Ce travail d'identification se placerait avant les invasions normandes, soit probablement aux environs de 870. La prétendue *civitas Corisopitum*, supposée distincte de la *civitas Coriosolitum* et constituant le futur diocèse de Cornouaille (ou Quimper), ne serait qu'un mythe propagé par la Chronique de Nantes et par les textes narratifs qui en dérivent. Il reste à se poser une question que les deux auteurs n'ont pas envisagée et qui est purement paléographique : un copiste du xie siècle n'aurait-il pu lire de travers, dans quelque source du ixe siècle, une forme du genre de *Cornugilensis* et en tirer, grâce à une vague réminiscence de la *Notitia Galliarum*, *Corisopitensis ?* P. Grosjean.

Romuald Bauerreiss, O. S. B. *Kirchengeschichte Bayerns*. Tomes I et II. St. Ottilien, Erzabtei, 1949 et 1950, xvi-196 et xii-260 pp., illustrations.

Les nombreux articles dispersés que dom R. Bauerreiss a fait paraître, au cours d'une carrière déjà longue, sur le passé religieux de la Bavière, le désignaient comme l'érudit le plus qualifié pour écrire l'histoire de l'Église dans cette vaste province de la Germanie. Si d'utiles ouvrages tels que la *Geschichte des Bistums Passau* de M

Heuwieser, publiée en 1939, ou le *Noricum, Baiern und Oesterreich* d'I. Zibermayer, qui date de 1944, nous avaient mis en appétit, ainsi que l'annonce d'une *Kirchengeschichte Schwabens* par un historien de mérite, Hermann Tüchle (dont le premier volume a paru, depuis), une histoire ecclésiastique, complète et scientifiquement élaborée, du pays bavarois dans son ensemble n'existait pas jusqu'à présent. Aussi éprouvons-nous une réelle joie en saluant les tomes I et II (un troisième est sorti de presse, mais nous ne l'avons pas encore reçu) de la *Kirchengeschichte Bayerns*.

Tout comme le P. É. de Moreau dans l'introduction à son *Histoire de l'Église en Belgique*, dom B. a senti la nécessité de préciser et de justifier le concept géographique contenu dans le titre de son ouvrage. La Bavière d'aujourd'hui est loin, en effet, de correspondre adéquatement aux territoires jadis occupés par les anciens Baiuvare s. L'auteur a estimé qu'il lui était possible, et permis, de retracer les fastes religieux du pays qui s'est, politiquement, formé et développé sous le nom de Bavière et dont il fixe les limites à l'Iller, à l'Inn, au versant des Alpes et au Main. Il y inclut par le fait même, au sud-ouest et au nord, quelques parties souabes et franconiennes qui n'appartinrent pas de tout temps à la Bavière. Par contre, il porte aussi le regard, aux moments opportuns, vers des régions voisines, soumises à la même évolution historique. Avec force, dom B. récuse des appellations tèlles que « bayerische Landeskirche » ou « fränkische Reichskirche », d'abord parce que les chrétiens, à l'époque, ignoraient pareilles conceptions et aussi parce que ces termes laissent croire que l'autorité du siège de Rome aurait été entamée, dans sa catholicité, par l'existence de frontières raciales, ce qui est contraire aux faits.

On nous permettra de limiter nos observations à quelques-unes des pages, particulièrement nombreuses et en général bien traitées, où il est question de la vie et du culte des saints. Qu'il s'agisse de la période des origines chrétiennes, des missions irlandaise, franque et anglo-saxonne, de l'organisation des diocèses, des fondations monastiques, des usages de la liturgie ou des pèlerinages, les saints ont eu un rôle important dans la vie religieuse en Bavière. Pourtant, il n'est pas toujours également aisé d'éclaircir les problèmes que posent leurs faits et gestes, leurs légendes posthumes, parfois même leur identité véritable. L'exposé sobre et bien informé du P. B. nous donne à cet égard d'heureux résultats dont il conviendra désormais de tenir compte, alors même qu'on y trouverait matière à discussion ultérieure.

Dès les premières pages de son premier volume, l'auteur évoque la mémoire d'une martyre, très anciennement honorée à Augsbourg, S^te^ Afra. Attestée par les meilleurs exemplaires du martyrologe hiéronymien, mentionnée par le poète Fortunat, la personnalité de cette sainte a prêté, comme on sait, à de vives controverses. Dom B. se range à l'opinion bien connue d'A. Bigelmair. Celui-ci fait dépendre la première *Passio Afrae* de l'annonce martyrologique et rejette comme invention légendaire la profession de courtisane attribuée à la vierge Afra par suite du mot *Veneriae*, malencontreusement ajouté à la

fin de cette annonce dans certains manuscrits. On peut regretter que M. Bigelmair, dans sa récente notice sur Ste Afra (*Die hl. Afra*, dans *Lebensbilder aus dem bayerischen Schwaben*, 1952), n'ait pas contrôlé son point de vue de 1909 (auquel se réfère dom B.) par l'examen du texte critique du martyrologe hiéronymien établi en 1931 par dom Quentin et commenté par le P. Delehaye. L'adjectif *veneriae* y figure, à côté du nom d'Afra, comme faisant partie, au sens de femme publique, du texte primitif (*Comm. martyr. hieron.*, p. 422-423). Et le P. Delehaye soutient la thèse de Mgr Duchesne lequel, contre B. Krusch, faisait dériver de la Passion ancienne le *laterculus* hiéronymien. Quoi qu'il en soit, le culte antique de cette martyre du IVe siècle est assurément un précieux indice de la vie chrétienne à Augsbourg. A la mémoire d'Afra, dom B. a joint, pour Ratisbonne, l'épitaphe d'une Sarmannina qui repose en paix *martyribus sociata* (E. Diehl, *Inscriptiones lat. christ. veteres*, t. I, p. 427, no 2179). Toutefois, des deux derniers mots de l'inscription dom B. tire une conclusion qui pèche par excès, lorsqu'il affirme que Sarmannina doit être regardée elle-même comme une martyre, émule de Ste Afra. D'après lui, il ne s'agirait pas ici d'une formule signifiant une sépulture choisie par souci de piété ou d'intercession dans le voisinage des reliques de martyrs. Pourtant, dans le recueil de Diehl, auquel renvoie précisément dom B., on trouvera non seulement beaucoup d'exemples de l'expression *sociata martyribus* ou de ses équivalents, tels que *positus ad martyres*, *sanctis contiguus*, *sanctis quae sociata iacet*, etc., employés soit dans le sens que nous venons d'indiquer, soit pour exprimer la vie éternelle en compagnie des élus, mais on n'en voit aucun qui puisse justifier l'opinion défendue par l'auteur au sujet de la Sarmannina de Ratisbonne. Et on chercherait en vain cette chrétienne avec le titre de martyre dans les traditions liturgiques locales. Au reste, E. Diehl a placé fort justement l'épitaphe de Ratisbonne, comme aussi la précédente, de Cologne (no 2178), dans la section des « tituli depositionem ad martyres et in locis sanctis illustrantes » et non dans celle des « tituli martyrum eorumque reliquiarum et natalium ».

Traitant des sièges épiscopaux qui, dans les provinces de Rhétie et du Norique, remontent, les uns certainement, d'autres avec probabilité, à la période romaine, dom B. fait sienne la thèse développée par M. Heuwieser, tendant à prouver que le *sanctus abbas Valentinus quondam Raetiarum episcopus*, dont Eugippius fait mention dans la *Vita Severini*, est celui-là même dont le duc Tassilo III fit en 764 transférer les reliques, du Tyrol méridional, à Passau. C'est à Batavis (Passau) que ce Valentin aurait exercé des fonctions épiscopales, ce qui expliquerait d'autant mieux la translation — un retour ! — de son corps dans cette cité. Sa mort serait survenue assez loin de celle-ci, vers 450, un 7 janvier. C'est bien à ce jour que Bollandus fit place à un S. Valentin, honoré à Passau comme évêque de cette ville d'après une tradition fondée, il est vrai, sur la *Vita et translatio Valentini* et d'autres textes légendaires. Aux arguments plus plausibles de M. Heuwieser, dom B. ajoute quelques suggestions en faveur de l'existence d'un siège à Passau dès le Ve siècle. Les deux savants, notons-le, admettent qu'on ne saurait administrer la preuve directe de l'identité du *Valentinus Raetiarum episcopus* dont parle Eugippius et du S. Valentin dont le culte est attesté par Fortunat, puis plus tard par l'auteur de la *Vita Corbiniani*, et dont le corps vint, au VIIIe siècle, reposer à Passau.

Nous venons de mentionner S. Séverin. Voilà une personnalité qui sort de l'ordinaire et qui, par bonheur, nous est mieux connue. Dom B. n'a pas manqué d'extraire méthodiquement du texte d'Eugippius les précieux renseignements qu'il contient sur l'apôtre du Norique et sur son époque. Nous saisissons cette occasion pour signaler à nos lecteurs quelques publications récentes sur S. Séverin et, en premier lieu, le rapide mais utile aperçu de M. Rudolf Noll : *Neuere Literatur zur Vita Severini*, dans les *Mitteilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*, t. LIX (1951), p. 440-446. Parmi les rééditions du texte de la *Vita*, il y a celle de M. Noll lui-même, publiée à Linz en 1947 et dont voici le titre complet : *Eugippius. Das Leben des hl. Severin.* Lateinische und deutsche Uebersetzung, Kommentar und Anhang : *Denkmäler des frühen Christentums in Oesterreich.* Apparemment plus ancienne, puisqu'elle porte le millésime 1946, mais parue à Vienne au début de 1948, l'édition de M. Maurice Schuster s'accompagne aussi d'une traduction et d'un commentaire : *Leben des hl. Severin von Eugippius*, übersetzt und erläutert. Le texte qui est à la base de ces éditions est celui que Th. Mommsen avait établi en 1898. Exactement un demi-siècle après cette date, une réimpression de Mommsen, sans son introduction et son apparat critique, a trouvé place dans les « Editiones Heidelbergenses », sous le titre : *Eugippii Commemoratorium vitae sancti Severini* (Heidelberg, 1948). Celui qui a pris soin de la publier en la munissant d'un *Index nominum* et d'un « Nachwort » anonyme, semble bien être M. Walter Bulst, qui vient de consacrer une analyse littéraire à la Vie de S. Séverin : *Eugippius und die Legende des hl. Severins*, Hagiographie und Historie, dans *Die Welt als Geschichte*, t. X (1950), p. 18-27. Nous n'avons pas vu la réédition, par M. Joseph Will, de l'*Eugippii Vita Severini*, parue à Ratisbonne vers 1947. M. Noll, en la signalant à la fin de son article, nous met en garde contre elle ; il a constaté, en effet, que cette brochure répète, non sans de nombreuses fautes, le texte aujourd'hui bien vieilli de H. Sauppe (1877). Enfin, deux écrivains ont évoqué, dans des ouvrages d'un genre assez différent, la carrière de l'apôtre du Norique : Fritz Knaphahn, dont le livre brillant (*Zwischen Antike und Mittelalter*, Munich, 1947) invite à la discussion, et Peter Dörfler, qui a voulu faire mieux revivre son héros en s'aidant des ressources de l'intuition (*Severin, der Seher von Norikum, Dichtung und Geschichte*, Fribourg en Br., 1947).

C'est un mérite de dom B. d'avoir tenté jadis, par une ingénieuse analyse, d'éclaircir le problème historique des SS. Marinus et Annianus, en montrant que leur *Vita*, fort malmenée par la critique, vaut mieux que sa réputation (*Studien und Mitteilungen*, LI, 1933, 37-49). L'auteur primitif de ce récit qui nous est parvenu en deux recensions assez altérées ne serait autre qu'Arbeo de Freising, le propre biographe de S. Emmeran et de S. Corbinien. Dom B. le retrouve sous la forme dénaturée *a Priamo* (pour Arpio, Arbeo). Marinus l'évêque-martyr, était, semble-t-il, un « Wanderbischof monastischer Art », irlandais ou franc, et Annianus son compagnon. Ils auraient été mis à mort un 15 novembre, au temps de l'empereur byzantin Léonce (695-698) lors d'une invasion des Vandales, lisez : des Wendes. Cent-cinquante ans plus tard, sous l'évêque *Tolusius* (lisez : Iosephus) de Freising (748-764), dont le prêtre Arbeo était alors *notarius*, leurs corps furent solennellement transférés à Irschenberg en Haute-Bavière. Dom B., qui maintient ici ses positions de 1933, retrouve

ce toponyme sous la forme *Arrisium*, mal transmise pour *Urrisium*, plus tard *Ursinperg*. Voilà bien des avatars, assurément, pour les quelques noms que présente cette Vie !

Un autre missionnaire de l'époque ancienne est S. Magnus de Füssen, dont la *Vita*, calquée en sa première partie sur celle de S. Gall (par Walafrid), mérite assez peu de créance. Pourtant, une tradition monastique qui s'y mêle concerne l'activité du saint à Füssen et dans le sud de l'Allgäu. Elle paraît avoir plus de consistance et trouve un appui dans les témoignages du culte, notamment dans l'annonce assez emphatique de sa fête, qu'on trouve inscrite vers 890 dans le martyrologe de Saint-Gall. Le contexte où il est traité de S. Magnus dans l'ouvrage de dom B. laisserait croire que l'auteur fait vivre ce missionnaire à l'époque de S. Gall lui-même ; pourtant, n'admet-on pas généralement aujourd'hui qu'il décéda vers le milieu du siècle suivant ? Notons ici qu'en 1950 on a célébré à Füssen le XII^e^ centenaire de la mort du saint patron (St. Mang) ; on peut lire à ce sujet une chronique de B. Motz dans la *Benediktinische Monatschrift*, XXVII, 1951, 59-62.

A la fin du VII^e^ siècle il faut rattacher la mémoire des saints irlandais Kilian, Kolonat et Totnan, apôtres de la région de Wurzbourg et martyrs. Nous aurons à en reparler ailleurs, en présentant le beau volume qu'on vient de publier à Wurzbourg sous le titre *Herbipolis Iubilans*. Le culte de S. Kilian y tient une place importante.

On corrigera, dans l'Index du tome I^er^, *Samannina* en Sarmannina et, dans celui du tome II, *Rutus* en Rufus, non sans faire descendre le premier et remonter le second dans l'ordre alphabétique des noms si on veut les y retrouver.

Les quelques observations que nous avons faites, et que nous pourrions étendre aux autres sections de l'ouvrage, montrent assez l'intérêt considérable qu'offre pour les études hagiographiques cette Histoire de l'Église en Bavière. N'omettons pas de louer, en terminant, le choix, fort éclectique, des illustrations, ainsi que les cartes, plans et tableaux récapitulatifs qui augmentent la valeur utile des volumes. On doit souhaiter à l'entreprise de dom B. un heureux achèvement et une large diffusion. M. Coens.

Archives de l'Église d'Alsace. N. S., t. III (1949-1950). Strasbourg, Le Roux, 1952, in-4°, XII-438 pp.

Dans le plus récent volume publié par l'active Société d'histoire de l'Église d'Alsace, c'est à nouveau M. Médard Barth, un vétéran, qui nous apporte la plus copieuse contribution à l'hagiographie régionale. Ce qu'on pourrait appeler la corne d'abondance de ses notations précises et toujours utiles se déverse cette fois, p. 35-70, dans un article : *Heiligenkulte im Elsass*, consacré à S. Gangolphe, à S. Roch et à S. Jean Népomucène. On ne cherchera pas chez M. B. de larges vues d'ensemble ou des études comparées de folklore religieux. Il se contente d'exploiter à fond les ressources du terroir. Peut-être estimera-t-on qu'il a trop peu le souci de trouver des suppléments d'information dans les travaux de l'étranger, au risque de mettre parfois sa science en retard ; par exemple, p. 44, pour

la vie de S. Roch, comparez A. Fliche, dans *Anal. Boll.* LXVIII, 343-361.

L'ample diffusion du culte de S. Gangolphe en France et en Allemagne est assez connue. En Alsace, l'abbaye bénédictine de Graufthal, fondée au x^e^ siècle par un comte de Metz, s'appelle dans une charte de 1126 : *Monasterium sancti Gangolphi*. Ce patronage s'explique assez facilement par le fait qu'à Metz il existait une église Saint-Gangolphe. On trouve aussi le saint honoré plus tôt, en compagnie de S. Michel, comme patron à Lautenbach. C'est en guerriers, avec le casque et la lance, que les deux saints furent représentés dans la pierre, à droite et à gauche du Christ, au-dessus du portail de l'église. La chapelle d'un pèlerinage dépendant de Lautenbach, à Schweighausen, servit pendant plusieurs siècles à conserver parmi le peuple la vénération envers S. Gangolphe. Les Jésuites de la résidence de Ruffach contribuèrent pour leur part à cette dévotion. M. B. y rattache certaine pratique du folklore local qui, si elle a pour origine, comme on le croit, un trait incongru de la méchanceté qui caractérisait l'épouse du saint de Varennes, ne manque assurément pas d'humour. Mais glissons. Au sud-ouest de Mulhouse, la paroisse de Galfingen est dédiée à S. Gangolphe. M. B. récuse à bon droit l'opinion qui veut que le toponyme primitif ait été Gangolfingen. La connaissance familière que l'auteur a des listes de reliques d'Alsace lui a permis aussi de repérer en divers lieux des souvenirs concrets de S. Gangolphe. Parmi les personnages dont un collecteur d'aumônes, au xv^e^ siècle, montrait les reliques aux bonnes gens, le *liber animarum* de Saint-Georges à Haguenau mentionne : *s. Veltin, s. Annstet, s. Gangolf*... Le premier de ces noms désigne S. Valentin ; le second traduit S. Anastase, mais, en réalité, il s'agit là, note M. B., de S. Eustase de Luxeuil, honoré à Vergaville près de Dieuze. L'auteur a dépouillé, en outre, pour notre profit, les calendriers et les martyrologes de la région. Il fait observer, enfin, que le prénom Gangolphe s'est perpétué dans le nom de famille Gangloff.

En conclusion d'une brève étude sur les saints qu'on invoque en Alsace contre le fléau de la peste, Lucien Pfleger avait écrit jadis qu'a côté du grand S. Sébastien, S. Roch ne joue qu'un rôle fort secondaire. M. B. souscrit, en gros, à ce jugement, tout en remarquant qu'un examen plus poussé du culte de S. Roch nous engage à tempérer la sévérité de Pfleger. Aucun témoignage cependant pour le xiv^e^ siècle. Au xv^e^ et plus tard, S. Roch, devenu un des quatorze « auxiliateurs », apparaît comme patron de diverses confréries, sous l'influence de certains groupements religieux, Antonites, Franciscains, etc. Les épidémies elles-mêmes contribuèrent le mieux à la propagation de son culte, associé en maint endroit à celui de S. Sébastien. Ce dernier continua néanmoins à prédominer largement en Alsace, tandis qu'en pays rhénan, par exemple, on voit se développer le phénomène inverse.

M. B. traite aussi de S. Jean Népomucène. A première vue, on

pourrait s'étonner que l'aire du culte de ce martyr de Prague comprenne aussi l'Alsace. Pour le P. A. Brucker, historien de la Compagnie de Jésus, ce seraient surtout les Jésuites qui auraient été, en terre alsacienne, les propagandistes de la dévotion à S. Jean Népomucène, proclamé en 1732 un des patrons secondaires de l'Ordre. M. B. arrive à une conclusion assez différente. Bien que les Pères du collège de Molsheim aient probablement aidé à répandre dans le pays une brochure latine de leurs confrères d'Ingolstadt, parue en 1729 à l'occasion de la canonisation du martyr de Bohême, les lieux où il est vénéré, notamment comme « Wasserheilige » ou « Brückenheilige », ne se trouvent point pour la plupart dans une zone d'influence de la Compagnie. N'oublions pas que S. Jean Népomucène, célébré comme un modèle héroïque du clergé, eut sa fête dans de nombreux diocèses — ainsi à Strasbourg au XVIII^e siècle sous le rite double — et reçut une place au missel et au bréviaire romains parmi les *festa pro aliquibus locis*.

Les Jésuites, en revanche, sont plus d'une fois à l'honneur, et sur un plus grand théâtre, dans un substantiel mémoire posthume de Joseph Schmidlin : *Die religiös-kulturelle Hebung des katholischen Volkes im Elsass am Vorabend des dreissigjährigen Krieges* (p. 129-181). Leurs collèges et surtout leur Académie de Molsheim y jouent un rôle de premier plan. Dans le cadre d'une renaissance de la piété catholique, leur action se montre souvent féconde, qu'il s'agisse des divers aspects de la vie sacramentaire, des exercices spirituels, de la pratique des pèlerinages, particulièrement ceux de Notre-Dame, des confréries et des sodalités.

Dans un ordre de faits différent et pour une époque bien plus ancienne, l'article de dom Pierre Séjourné, O. S. B., doit aussi retenir notre attention : *Le Sacramentaire gélasien de Strasbourg d'après les notes de dom Pitra* (p. 1-12). Il s'agit là du précieux manuscrit liturgique datant du VIII^e siècle que Léopold Delisle puis dom Pitra eurent encore le privilège de feuilleter, la plume à la main, avant qu'il disparût à jamais dans l'incendie provoqué par le bombardement de Strasbourg, le 23 août 1870. Le P. S. publie les notes prises par dom Pitra et, d'après elles, esquisse une étude du document perdu. Il suggère, mais seulement à titre d'hypothèse, que le sacramentaire aurait été exécuté à Surbourg, abbaye située à la lisière de la forêt de Haguenau.

Nous signalons encore, dans ce volume d'*Archives*, les pages de M. Antonin Passmann sur Ludolphe de Saxe, notamment sur les sources et l'influence de sa *Vita Christi* (p. 13-34) ; et celles du P. Archange Sieffert sur l'activité réformatrice des Capucins à Wissembourg (p. 247-284). Parmi les « Mélanges », notons trois brèves contributions de M. Paul Stintzi : 1° *Autour du culte de S. Germain* (p. 245-246) ; il s'agit ici du premier abbé de Moutiers-Grandval. 2° *Das Heilig-Blut zu Willisau und das Elsass* (p. 329-330) ; une goutte du sang miraculeux répandu en 1392 à Willisau près de Lucerne aurait été transportée en Alsace au XV^e siècle et serait conservée de nos jours

à Bronstatt. 3° *Die Hippoltskirch im Pfirter Land* (p. 364-370) ; c'est la curieuse histoire d'un lieu de culte, situé aux sources de l'Ill dans le Sundgau, dédié dès l'origine à S. Martin, et dont le nom *Hupoldisticlon* au XII^e siècle, *Hopertzkirch* au XVI^e, devint Hippoltskirch et, après diverses péripéties, fit naître par suite d'une confusion avec Saint-Hippolyte dans le Doubs, une tradition légendaire, qui n'a aucun fondement dans le passé local.

Le recueil se clôt par une série de notices nécrologiques, où nous ne pouvons manquer de distinguer celle que M. Barth a consacrée à la mémoire d'un historiographe très méritant de l'Alsace et de ses saints, l'archiviste Joseph Clauss, décédé en 1949. M. COENS.

L. GÉNICOT. *Les lignes de faîte au moyen âge*. Tournai, Casterman, 1951, XII-394 pp. (= Collection *Lovanium*).

Professeur d'histoire du moyen âge à l'Université de Louvain, M. L. Génicot initie ses élèves, dans des cours à la fois brillants et solides, à l'étude du passé médiéval et les aide à comprendre les grands courants qui caractérisent cette époque. *Les lignes de faîte du moyen âge* nous présentent le fruit de ces leçons. Il ne faut pas y chercher des nomenclatures de dates, des énumérations de batailles ou de traités, des tableaux généalogiques. L'auteur a voulu décrire le plus fidèlement possible les traits essentiels qui définissent l'évolution des peuples européens depuis la fin de l'Empire romain jusqu'à la Renaissance. Ces mille ans d'histoire sont répartis en trois périodes : aube, midi, vesprée. A l'intérieur de ces divisions, M. G. passe méthodiquement en revue d'abord le cadre, insistant plus qu'on le faisait jadis sur les structures sociales, ensuite l'esprit qui anime la société, enfin les œuvres littéraires et artistiques qui sont écloses pendant ces siècles. Nous avons lu avec un intérêt soutenu les pages réservées à l'analyse de la pensée religieuse du moyen âge (pp. 74-92, 166-205, 336-354). Sans se laisser submerger par une accumulation de faits, l'auteur dégage les mouvements spirituels qui donnent à une époque sa vraie physionomie. En outre, tout en appréciant à sa juste valeur l'incidence des facteurs économiques et sociaux, il souligne avec beaucoup de mesure l'immense importance de l'élément religieux. Cette synthèse harmonieusement équilibrée tient compte de tout ce qui a contribué à forger la civilisation médiévale. L'exposé est d'autant plus réussi que l'auteur, évitant les manières de voir trop personnelles, laisse constamment les faits parler d'eux-mêmes. Le livre de M. G. n'aidera pas seulement le lecteur cultivé à pénétrer dans la vie de l'Europe du moyen âge, il sera aussi, grâce aux notes qui accompagnent chaque chapitre, un précieux auxiliaire pour les spécialistes. Ceux-ci admireront la sûreté de l'information, l'aisance et la maîtrise avec lesquelles des questions embrouillées sont traitées, et aussi les mises au point, sobres et fermes, de théories controversées.

Quel dommage que ces notes, qui éclairent si heureusement le texte, n'aient

pu être placées au bas des pages ! Espérons qu'une seconde édition apportera cette amélioration et aussi enrichira le volume d'une table des noms de personnes et des noms de lieux.

L'auteur nous permettra de nous faire ici l'avocat de l'hagiographie. Le rôle des saints a-t-il toujours été suffisamment souligné ? Dans les chapitres réservés à l'histoire littéraire, la production si variée des *Vitae Sanctorum* a-t-elle bien reçu la place qui lui revenait ?

Ce compte rendu était déjà imprimé quand nous est parvenue la seconde édition (Tournai, 1952, 432 pp). L'auteur a relu attentivement son texte, y introduisant un certain nombre de modifications qui visent le plus souvent à donner à sa pensée une expression encore plus nuancée. La bibliographie a été mise à jour. La table onomastique, que nous souhaitions, a été ajoutée à cette seconde édition, mais les notes restent groupées à la fin de chaque chapitre.

Dans la nouvelle préface, M. G. tient à souligner que son exposé a surtout pour but de retracer l'histoire de la « seule civilisation médiévale. C'est pourquoi il y est peu question de la fin du monde antique et des débuts des temps modernes ».

B. DE GAIFFIER.

Noële DENIS-BOULET. *La canonisation de Charles de Blois (1376)*, dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XXVIII (1942), p. 217-225.

Même auteur. *La canonisation de Charles de Blois en 1376*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1942, p. 252-262.

M.-Hyacinthe LAURENT, O.P. *Charles de Blois fut-il canonisé en 1376 ?* dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLVI (1951), p. 182-186.

N. DENIS-BOULET. Même titre. Ibid., t. XLVII (1952), p. 191-194.

Lorsqu'ils atteignirent la date du 29 septembre, les Bollandistes eurent à s'occuper de Charles de Blois. Bien qu'ils eussent déjà rassemblé de nombreuses informations sur le sujet et plus particulièrement de très longs extraits du procès de canonisation (*BHL.* 1572 d), ils rangèrent le pieux duc parmi les *praetermissi :* « Fuerunt et alii scriptores Galli — outre Albert Le Grand — qui canonizatum auctoritate Romani Pontificis existimarunt et scripserunt. Certum quoque est cultum Caroli fuisse inchoatum in Armorica ob famam miraculorum, sed praepropere et illegitima auctoritate » (*Act. SS.*, Sept. t. VIII, p. 3). Papebroch, qui avait annoté la copie du procès (Bibliothèque des Bollandistes, ms. 152, fol. 227-347), écrit dans un autre volume de *Collectanea :* « Canonizatum esse ab Urbano 5° scribit Froissardus, vol. I, cap. 228, sed errat ; solum ille committere decrevit ut informativus Processus in partibus fieret. » La cause ne fut reprise qu'en 1892 et Pie X confirma le culte en 1904.

Mme Denis-Boulet, au cours de ses recherches sur Catherine de Sienne (cf. *Anal. Boll.* LX, 280), découvrit dans la correspondance

de Christophe de Plaisance, procureur du duc de Mantoue en Avignon, une lettre datée du 7 septembre 1376 (publiée par A. Segre, dans *Archivio storico italiano*, t. XLIII, 1909, p. 94), où le diplomate, entre autres choses, annonçait que le départ de Grégoire XI pour Rome était retardé de quelques jours, parce que *in die mercurii, qui erit X presentis mensis, ducem Britanie qui, uti audio, fuit iustus dominus, canonizat et in die iovis celebravit* (sic) *misam canonizationis in sancto Dominico ; in die veneris duodecima presentis mensis faciet publicum consistorium.*

Mme D.-B., après avoir corrigé l'identification fautive de Segre, qui voyait dans ce duc de Bretagne, Jean III, crut que l'information transmise par Christophe de Plaisance ne laissait plus aucun doute : Charles de Blois avait été canonisé en 1376. Certes la bulle était introuvable et les papes Benoît XIV et Pie X s'étaient trompés en croyant que le duc n'avait pas encore été rangé parmi les saints. Le silence de la chancellerie pontificale et l'attitude des papes Benoît XIV et Pie X auraient dû faire hésiter Mme D.-B. à enregistrer sans défiance le témoignage de l'ambassadeur, d'autant plus que celui-ci annonçait une série d'événements qui devaient avoir lieu quelques jours plus tard. En fait, la canonisation, décidée dans le branle-bas du départ, n'a pas été effectuée, comme vient de le montrer le P. M.-H. Laurent, en s'appuyant sur un passage du testament de Louis Ier d'Anjou, gendre de Charles de Blois. Ce document, daté du 26 septembre 1383, commence par une invocation à plusieurs saints, auxquels Louis recommande son âme : S. Louis, roi de France, S. Pierre Célestin, S. Louis d'Anjou, S. Thomas d'Aquin, mais aucune allusion à Charles de Blois. Outre cet argument négatif, il y a surtout la clause que voici : *Item : diligemment et de tout nostre povoir nous poursuivrons à despens les canonizacions de sainte mémoire pape Urbain Ve, de messire Charles, jadis duc de Bretagne, père de la royne nostre compaigne, et celle de la femme saint Elizeare, conte de Arian.* D'où il ressort qu'en 1383, le beau-fils de Charles de Blois promettait de s'efforcer par les moyens dont il disposait de promouvoir la canonisation du duc de Bretagne. Il faut donc conclure que Grégoire XI n'a pas exécuté son projet de mettre Charles de Blois sur les autels et qu'il est vain de chercher la bulle qui attesterait cet acte solennel. Mme D.-B., après avoir pris connaissance de l'article du P. Laurent, en a entériné les résultats : « Le testament de Louis d'Anjou est inattaquable, nous l'avouons volontiers... Prenant la question où nous l'avions laissée après une étude sérieuse de nos devanciers, le P. Laurent la fait avancer davantage en montrant qu'en 1383 le duc d'Anjou considérait que la canonisation de son beau-père était encore à promouvoir ».

Parmi les pièces d'archives réunies par dom Plaine O. S. B. (cf. *Monuments du procès de canonisation du bienheureux Charles de Blois*, Saint-Brieuc, 1921, p. 746), figure un document sur lequel M. B.-A. Pocquet du Haut-Jussé a récemment attiré l'attention et qui prouve lui aussi que la canonisation n'a pas été célébrée. Il s'agit

du testament de Guillaume de Bretagne, comte de Périgord, qui, en 1453, demandait à ses héritiers de poursuivre la cause de béatification de leur aïeul (*Annales de Bretagne*, t. LIX, 1952, p. 145-146.

Faisons en terminant deux brèves remarques. Mme D.-B., parlant de la décision prise par nos prédécesseurs de ranger Charles de Blois parmi les *Praetermissi*, écrit : « Les Bollandistes, qui venaient alors (au temps de Benoît XIV, 1740-1758) de réunir la documentation sur notre personnage et qui s'apprêtaient à publier les enquêtes contemporaines d'Angers, auxquelles j'ai déjà fait allusion, firent machine arrière lorsqu'ils connurent l'opinion du pape régnant ». C'est dès le XVIIe siècle, que les hagiographes recueillirent des renseignements sur Charles de Blois et Papebroch, mort en 1714, avait déjà acquis la certitude que le culte n'avait pas encore été approuvé par la cour de Rome.

Le P. Pierre Champion, S. J. (1632-1701), qui fournissait aux Bollandistes des renseignements sur les saints bretons, écrit à Papebroch en 1673: « In his (litteris deperditis) erant varia monita circa SS. Armoricae, atque inter alia circa B. Carolum Blesensem. Nunc non colitur ; olim publice colebatur, ut ego didici a parocho Quincangnensi (Guinguamp) » (Bibl. des Bollandistes, ms. 153, fol. 194 bis). Quelques années plus tard, en 1677, sur le point de s'embarquer à Brest, Champion semble bien être d'un avis différent : « Ne dubitetis de cultu etiam hodierno Caroli Blesensis » (ibid., fol. 195v).

Le P. Laurent écrit que Benoît XIV, au XVIIIe siècle, « avait effacé du martyrologe romain l'ancien duc de Bretagne ». Ce saint personnage n'a jamais figuré dans le martyrologe officiel et le pape s'est contenté de rappeler l'absence d'une approbation solennelle.

B. DE GAIFFIER.

Dionysius PACETTI, O. F. M. *De sancti Bernardini Senensis operibus ratio criticae editionis*. Quaracchi-Florence, Collegio di S. Bonaventura, 1947, XV-263 pp., 24 fac-similés.

BERNARDINUS SENENSIS, O. F. M. *Opera omnia*. T. I et II : *Quadragesimale de Christiana religione*. Ibid., 1950, in-4°, LXXII-567, 499 pp.

S. Bernardino da Siena. Saggi e ricerche pubblicati nel quinto centenario della morte (1444-1944). Milan, Vita e pensiero, 1945, 484 pp. (= *Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore*, N. S., vol. VI).

S. BERNARDINO DA SIENA. *Pagine scelte*, con introduzione e note critiche di Fr. Dionisio PACETTI, O. F. M. Ibid., 1950, 335 pp. (= *Collana Francescana*, n° 10).

A. M. BERENGO MORTE, O. F. M. *San Bernardino da Siena nelle Venezie*. Extr. des *Venezie francescane*. Vérone, 1945, 243 pp., nombreuses illustrations.

A la veille de la guerre, les Frères mineurs se préparaient à fêter le cinquième centenaire de la mort de S. Bernardin de Sienne (20 mai 1444) et de sa canonisation (24 mai 1450). Dès 1935, un *Bullettino*

di studi bernardiniani commençait à paraître (cf. *Anal. Boll.* LV, 169-172). Malgré les difficultés créées par les circonstances, la direction réussit à imprimer dix volumes : en 1943, le tome IX sortait de presse ; un *Numero unico* pour les années 1944-1950 clôture la collection.

Il ne peut être question de signaler ici les nombreuses publications que les deux anniversaires ont suscitées. Les revues franciscaines ne manqueront pas de le faire et quelques-unes ont déjà dressé des bibliographies fort utiles, telles, par exemple, celles du P. Lorenzo di Fonzo, O. F. M. Conv., *Breve Rassegna Bernardiniana*, dans *Miscellanea francescana* (t. XLVII, 1947, p. 232-242), et du P. Hildebert Schmidt, O. F. M., *Bernhardin-Literatur 1339-1949*, dans *Franziskanische Studien* (t. XXXII, 1950, p. 388-418). Nous ne mentionnerons que quelques ouvrages qui nous ont été envoyés.

Depuis longtemps, les supérieurs de l'Ordre des Mineurs se préoccupaient de réaliser une édition critique des œuvres de S. Bernardin ; toutefois ce n'est que le 9 mai 1940 que fut créée à Quaracchi une commission chargée de mener ce travail à bonne fin et dont la présidence fut confiée au P. Benvenuto Bughetti. A la mort de celui-ci, survenue le 16 octobre 1944, un de ses meilleurs collaborateurs, le P. Dionisio Pacetti, prit la direction de l'entreprise. Les lecteurs des *Analecta* ne seront pas surpris de ce choix, car, à plusieurs reprises, nous avons eu l'occasion de mentionner les excellents travaux de cet historien, qui, depuis longtemps, s'est spécialisé dans les études bernardiniennes (*Anal. Boll.* LV, 169 ; LIX, 352). Dans la section *Codicographia* de l'*Archivum franciscanum historicum*, il est revenu à plusieurs reprises sur la tradition manuscrite des œuvres de S. Bernardin (t. XXVII, pp. 224-258, 565-584 ; t. XXVIII, pp. 253-272, 500-516 ; t. XXIX, pp. 215-241, 501-538), frayant ainsi la voie aux futurs éditeurs.

Le P. P. a eu l'heureuse idée d'exposer en un volume spécial le programme général de l'œuvre que la commission se proposait de réaliser : *De sancti Bernardini Senensis operibus ratio criticae editionis*. Cette excellente introduction constitue un guide sûr et clair au travers des nombreux sermons ou traités qui se rencontrent dans les imprimés et les manuscrits. Elle passe méthodiquement en revue : I. *Opera certa latine scripta*, que ces œuvres soient éditées, inédites ou perdues (p. 1-91) ; II. *Opera dubia et spuria ;* III. *Opera vulgari lingua conscripta ;* IV. *De concionibus reportatis ;* V. *De epistolis et fontibus biographicis ;* VI. *Lineamenta novae editionis*.

Les pages consacrées aux *fontes biographici* ont retenu particulièrement notre attention. Elles énumèrent non seulement les *Vitae*, mais aussi les manuscrits qui les ont conservées et les éditions. Sachant combien il est difficile d'être complet, l'auteur prie les lecteurs de lui faire connaître les lacunes de son exposé. Déjà le P. C. Piana a donné de fort utiles compléments dans une note à son article sur les Procès de canonisation de S. Bernardin (*Archivum franciscanum historicum*, t. XLIV, 1951, p. 101-102). Espérant revenir un jour sur le sujet, nous nous contenterons ici de quelques indications sommaires.

Dans le futur supplément de la *BHL.* il y a aura lieu de tenir compte non seulement des textes inédits qui ont été publiés depuis 1912 et des nouvelles éditions de textes connus, mais aussi, dans la mesure du possible, du classement chronologique.

Le P. Pacetti, qui ne signale pas notre répertoire *BHL.*, range les Vies latines dans l'ordre chronologique que voici : Barnabo Senensis, en 1445 (*BHL.* 1188) ; Léonard Benvoglienti, en 1446 (*BHL.* 1188 b) ; Jean de Capistran, en 1447-1449 (*BHL.* 1190) ; *Compendium Vitae*, publié en 1935 ; Anonyme (*BHL.* 1190 b) ; Mapheus Vegius, en 1453 (*BHL.* 1189) ; Anonyme de Rouge-Cloître, vers 1450 ? (*BHL.* 1195) ; G. Manetti, en 1453-1459, publié en 1935 ; Antonin de Florence, en 1457-1459 (*BHL.* 1192) ; Louis de Vicence, après 1472 (*BHL.* 1193) ; Vie éditée par Surius (*BHL.* 1191). Il y a, en outre, trois biographies écrites en italien et antérieures, elles aussi, à 1500.

Toutes ces Vies sont éditées, sauf celle de l'anonyme de Rouge-Cloître (*BHL.* 1195), dont les anciens Bollandistes ont publié jadis quelques extraits. Il est regrettable qu'ils n'aient pas alors imprimé le texte complet, car d'une part ce texte est important au point de vue de la filiation des *Vitae* et d'autre part il continue à intriguer bien des chercheurs, comme le notaient les PP. H. Lippens (*Bullettino di studi bernardiniani*, t. V, pp. 99, 102-103) et C. Piana (*Archivum franciscanum historicum*, l. c.). Nous avons préparé une édition du texte contenu dans le recueil de Gielemans et nous espérons pouvoir la publier bientôt. Mais précisément en préparant ce travail, nous avons constaté qu'il n'était pas aisé de fixer la filiation des différentes biographies. Outre la *Vita BHL.* 1195, qui est contenue dans le *Novale Sanctorum* de Gielemans (cf. *Anal. Boll.* XIV, 78), il y a une *Vita contracta* qui figure dans le *Sanctilogium* du même auteur (cf. ibid., p. 20) et qui se retrouve dans le ms. 1382-1391 de la Bibliothèque royale de Bruxelles (J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. III, p. 97). Jadis, nous avions cru que le grand légendier de Corsendonck (Bruxelles, Bibl. Royale, ms. 1638-49) présentait une *Vita* identique à celle du *Novale Sanctorum* (*BHL.* 1195). La collation des deux documents nous a révélé que, s'ils étaient étroitement apparentés, ils n'étaient cependant pas les mêmes ; la version de Corsendonck est parfois plus courte et contient quelques passages qui lui sont propres.

Ces deux légendes, conservées dans des manuscrits brabançons, offrent un vif intérêt pour l'étude des leçons des offices de S. Bernardin, qui ont été composés durant la seconde moitié du xv^e^ siècle. A notre connaissance, ceux-ci sont les suivants : 1° Office *Senarum civis inclitus*. Il est attribué à Lorenzo da Montepulciano et ses leçons reproduisent la bulle de canonisation de Nicolas V (éd. F.-M. Delorme, O. F. M., dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. II, 1936, p. 223-229). 2° Sous le nom également de Lorenzo da Montepulciano a été conservé un office : *Bernardinus vir celicus*. Comme dans le précédent, les leçons sont extraites de la bulle de canonisation, mais, par contre, les autres parties : antiennes, hymnes, répons, sont différentes et, particularité digne de remarque, alors que les hymnes de tous les autres offices de S. Bernardin avaient déjà été inventoriées dans les répertoires de Dreves et de Chevalier, celles qui figurent dans *Bernardinus vir celicus* ne sont pas, croyons-nous, mentionnées. Le P. Giuseppe Abate, O. F. M. Conv., qui avait découvert ce document, a

bien voulu nous en communiquer la photographie pour le publier. Nous n'avons pas encore réalisé ce projet, jugeant préférable de réunir en une seule étude l'examen des offices et des Vies encore inédites. 3° Nous avons découvert dans le légendier de Corsendonck un office qui présente les mêmes antiennes, hymnes et répons que la recension publiée par le P. Delorme en 1936, avec toutefois les deux différences suivantes. Il est placé sous le nom de Dionysius a Pareto et, au lieu d'extraits de la bulle, il donne une *Legenda* très proche de celle du recueil de Corsendonck. Nous en avons aussi préparé l'édition, mais jusqu'ici nous n'avons pu identifier l'auteur. Les mêmes leçons se retrouvent dans le bréviaire ms. lat. 1409 de Paris, Bibliothèque nationale (cf. V. Leroquais, *Bréviaires*, t. III, p. 45-46). 4° Office *In splendoribus sanctorum* de Maffeo Vegio, dont les leçons sont empruntées à la *Vita* rédigée par cet hagiographe (*BHL.* 1189 ; éd. F.-M. Delorme, O. F. M., dans *Studi Francescani*, t. XLII, 1945, p. 174-179). 5° Office *Bernardinus vir catholicus*, de la plume d'un Frère mineur conventuel d'Aversa. Ses leçons, fort brèves, sont très proches de l'office suivant (éd. Z. Lazzeri, O. F. M., dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. I, 1935, p. 112-119). Enfin, 6° Office *Torrentem sapientiae* de Pierre Ridolfi da Vigevano (éd. F. M. Delorme, O. F. M., ibid., t. II, 1936, p. 41-57). Pour tirer au clair l'origine des leçons de cet office, il faudra établir les relations de dépendance des trois légendes du *Novale Sanctorum*, de Corsendonck et de S. Antonin de Florence. Ces quelques remarques montrent qu'il y a tout intérêt à étudier conjointement les *Vitae* et les offices.

Malgré les retards apportés par la guerre et l'après-guerre, le comité chargé de publier les œuvres de S. Bernardin a réussi à faire sortir de presse en 1950, centenaire de la canonisation, un des principaux recueils de sermons, le *Quadragesimale de christiana religione* (1430-1436). Cette importante série comprend 66 sermons ; pour en établir le texte, il a fallu compulser plus de 125 manuscrits et 6 éditions. Les 6 *codices autographi* et les 4 *codices ab auctore emendati* ont été d'un grand secours et ont permis de réduire l'appareil critique à l'essentiel. L'annotation vise à identifier les sources où a puisé le prédicateur. De ces deux imposants volumes, publiés avec un luxe que d'aucuns pourraient trouver excessif, les tables paraîtront à la fin du second Carême, *De Evangelio aeterno seu de caritate*, dont le texte est presque prêt pour l'impression.

Le lecteur moderne, qui croirait trouver dans ces sermons latins un écho tout proche de la parole du saint, sera, craignons-nous, déçu. En effet, cet ensemble se présente plutôt sous la forme d'une somme, *summa predicabilis*, où un homme de métier a rédigé à l'intention de ses confrères prédicateurs un recueil de canevas et de développements pour leurs sermons. On est frappé de l'allure didactique et scolastique de cette œuvre puissamment charpentée, toute hérissée de *primo*, *secundo*, *tertio* et truffée d'*auctoritates*. Il est indéniable que S. Bernardin a voulu que sa prédication fût nourrie de substance doctrinale et s'est astreint à une étude approfondie de la Bible, des Pères et des théologiens. Les deux volumes que nous avons sous les yeux le prouvent à suffisance. Le saint ne perd jamais de vue les problèmes concrets qui se posaient à ses auditeurs. Les sermons

consacrés aux questions matrimoniales (t. I, pp. 204, 226), aux factions politiques (*Contra Guelfos et Ghibellinos*, ibid., p. 308-332), à la restitution (p. 400-535), sont très pratiques. Ce dernier groupe (sermons XXIII-XL) constitue un véritable traité « De restitutione », qui a souvent été transcrit séparément.

Le P. L. Hardick, O. F. M., a montré dans un bref mémoire : *Zur neuen kritischen Ausgabe der Werke des hl. Bernardin von Siena*, dans *Franziskanische Studien*, t. XXXIII (1951), p. 421-429, que les sermons étaient émaillés de traits empruntés à la vie courante. Le sermon 66 (t. II, p. 452) permet de reconstituer tout un aspect de l'art militaire de l'époque. Les folkloristes trouveront aussi bien des détails qui éclairent certaines pratiques de la dévotion populaire.

Les travaux que nécessite la nouvelle édition des *Opera omnia* apporteront sans doute des améliorations dans les volumes suivants, mais dès maintenant on peut dire que la commission chargée de publier les écrits de S. Bernardin a heureusement commencé sa tâche.

Une des contributions les plus importantes parues à l'occasion du centenaire de la mort du saint prédicateur est celle de l'Université catholique de Milan. Elle comporte onze études dont nous retiendrons surtout celles qui ont un caractère historique. Sous le titre : *Gli scritti di san Bernardino da Siena* (p. 25-138), le P. D. Pacetti passe en revue toutes les œuvres du saint. Si, depuis, l'auteur a repris plus en détail ce sujet dans son livre : *De sancti Bernardini Senensis operibus ratio criticae editionis*, analysé plus haut, la présente étude comprend un paragraphe entièrement consacré aux sources de la pensée bernardinienne (p. 92-130), qui montre la dépendance étroite de S. Bernardin à l'égard de Guillaume d'Auvergne († 1249) et de Pierre-Jean Olivi († 1298). Ces pages, très nourries, où sont énumérés de nombreux emprunts aux deux théologiens, dénotent une connaissance peu commune et des ouvrages de S. Bernardin et de la littérature du moyen âge. Le second mémoire du P. Pacetti : *Cronologia Bernardiniana* (p. 445-463), rendra les plus grands services. Il suit année par année l'apôtre du saint Nom de Jésus, indiquant les principaux événements et en même temps les documents qui les relatent. Les futurs biographes du saint trouveront dans cet article un résumé commode et parfaitement informé. Le P. Gaudenzio Melani, O.F.M., qui depuis 1946 fait partie de la commission chargée d'éditer les œuvres de S. Bernardin, a retracé l'histoire de la dévotion au Nom de Jésus et des controverses qu'elle a soulevées au cours de la carrière apostolique du saint siennois (*San Bernardino da Siena ed il nome di Gesù*, p. 247-300). Aucun aspect du problème n'est laissé dans l'ombre. Avec modestie, l'auteur écrit que son « articoletto » offre seulement « uno sguardo schematico alle fasi principali della lotta » (p. 281). Mais il a clairement résumé les travaux de ses devanciers, surtout ceux du P. E. Longpré. Avec raison, il remarque que les archives italiennes et étrangères contiennent encore bien des inédits sur le sujet. Le second libelle de l'Augustin

André di Cascia, dont le P. Longpré avait projeté l'édition et dont le P. G. Melani n'a pu en 1945 se procurer la photographie, n'a pas encore été publié (cf. p. 291).

Le P. D. Pacetti, malgré les absorbants travaux de l'édition des *Opera omnia*, ne cesse de publier des études très fouillées sur tout ce qui regarde son saint de prédilection (cf. H. Schmidt, O. F. M., op. cit., nos 245-263). Soucieux de le faire connaître au grand public, il a composé une anthologie des sermons les plus caractéristiques sous le titre : *Pagine scelte*. Les quarante pages d'introduction méritent d'être lues avec une particulière attention, car elles sont le fruit d'un long commerce avec les écrits de S. Bernardin. L'auteur insiste sur la difficulté d'en synthétiser la doctrine théologique. Prédicateur avant tout, le saint n'a jamais été préoccupé de présenter sa pensée dans les cadres d'un système philosophique.

Le P. A. Berengo Morte, O. F. M., le zélé directeur de la revue *Le Venezie francescane* († 13 février 1951), s'est surtout intéressé à l'apostolat de S. Bernardin en Vénétie. Il commence par rappeler que deux biographes du saint appartiennent à cette région : Lodovico da Vicenza (*BHL.* 1193) et, au xviiie siècle, le P. Amadio da Venezia. Après un bref aperçu de la vie de S. Bernardin, il passe en revue les cités qui ont été le théâtre de sa prédication : Venise, Padoue, Vicence, Vérone, Mantoue, Bassano, Trévise, Ceneda, Serravalle, Belluno, Feltre. Le principal mérite de cet ouvrage est d'avoir réuni pour chaque localité les monuments iconographiques qui y perpétuaient le souvenir de S. Bernardin.

B. de Gaiffier.

Notre *Bulletin* avait adressé des éloges mérités à la première édition de l'encyclopédie *Ecclesia*, dirigée par M. le chanoine René Aigrain et parue en 1927 (*Anal. Boll.* XLVI, 188-190). Vingt ans plus tard, en dépit des difficultés de la guerre, une seconde édition voyait le jour (*Ecclesia. Encyclopédie populaire des connaissances religieuses* publiée sous la direction du chanoine René Aigrain. Paris, Bloud et Gay, 1948, 1523 pp., illustrations, cartes). La liste des collaborateurs, qui est sensiblement la même, s'est enrichie de quelques noms nouveaux : M. l'abbé Bayart (Liturgie) ; le P. Y. Congar, O. P. (Églises séparées) ; M. L. Chaigne et Mme J. Ancelet-Hustache (Littérature) ; le P. A. Robert (Écriture sainte). Le volume ne compte plus 1111 pages, mais 1523 ; c'est dire que quelques sections ont été considérablement développées ; certaines parties (par exemple : Littératures catholiques à l'étranger) sont entièrement neuves. Le petit dictionnaire d'hagiographie (p. 1015-1132), signé jadis par Dom Baudot, O. S. B., est maintenant publié sous la seule responsabilité de M. Aigrain, qui l'a complètement refondu. De quelle patience le savant directeur n'a-t-il pas dû s'armer pour rédiger ces multiples notices et élaguer les informations douteuses, trop facilement admises par son prédécesseur ! « Nous avons eu constamment sous les yeux le commentaire historique du Martyrologe Romain

publié par les Bollandistes en 1940 », lisons-nous dans une note placée en tête du dictionnaire. Grâce à des compilations telles que celles de M. Aigrain, les résultats de la critique historique, consignés dans des livres d'accès difficile pour le grand public, reçoivent une large diffusion. Une foule de renseignements, intelligemment présentés, sont condensés dans ce petit dictionnaire, où une place spéciale a été réservée aux saints français. B. G.

Toujours aussi actif en dépit de son âge — il vient de célébrer ses noces d'or sacerdotales —, le P. Martin Jugie consacre à *L'Immaculée Conception dans l'Écriture sainte et dans la tradition orientale* (Rome, Academia Mariana, 1952) un volume de 500 pages, qui forme le tome III de la *Bibliotheca Immaculatae Conceptionis*. Comme la volumineuse « étude historico-doctrinale » du même auteur sur *La mort et l'assomption de la Sainte Vierge* (Vatican, 1944 ; cf. *Anal. Boll.* LXIV, 321), le nouvel ouvrage du savant Assomptionniste ne relève directement que de la théologie et de l'histoire des dogmes. Si nous le signalons à nos lecteurs, c'est en raison de l'emploi qui y est fait d'un grand nombre de textes hagiographiques, depuis les apocryphes, comme le Protévangile de Jacques et les Actes de S. André, jusqu'aux homélies mariales byzantines du v^e^ au xv^e^ siècle, dont beaucoup figurent dans la *BHG*. Le P. J. étudie aussi les origines de la fête de la Conception de S^te^ Anne, marquée au 8 décembre dans les synaxaires grecs et dont l'objet primitif était de commémorer l'annonce faite par l'ange aux parents de Marie. Le calendrier lapidaire de Naples, dont le témoignage est invoqué (p. 136-137), n'est pas un document liturgique (cf. *Anal. Boll.*, 1939, p. 51-54 ; 1948, p. 321-322) ; il ne représente donc pas l'usage de l'Italie byzantine. Sur « Jean d'Eubée », contemporain de S. Jean Damascène, voir l'article de F. Dölger au tome II des *Mélanges Paul Peeters* (*Anal. Boll.*, 1950, p. 5-17). Depuis Cozza Luzi, cité p. 183, il a paru plus d'une étude sur S. Pierre d'Argos ; cf. *Anal. Boll.*, 1951, p. 166-167. F. H.

A propos de la thèse de M. Christian Lacombrade, *Synésios de Cyrène, hellène et chrétien* (Paris, 1951), M. Henri-Irénée Marrou reprend à nouveau l'examen d'une question débattue : *La « conversion » de Synésios* (dans la *Revue des Études grecques*, t. LXV, 1952, p. 474-484). Analysant les textes avec beaucoup de finesse psychologique, il montre bien que le futur évêque de Ptolémaïs en Cyrénaïque n'eut pas besoin de se convertir : il appartenait à un milieu chrétien et se comportait en chrétien, quoiqu'il différât, comme tant d'autres de son temps, la date de son baptême. Ce qui nous paraît moins sûr, c'est ce que le distingué professeur de la Sorbonne affirme en terminant son article : la tradition byzantine n'aurait pas hésité à faire de Synésios un saint (p. 483). A l'appui de cette assertion étonnante par sa nouveauté deux arguments sont invoqués par M. M. : 1° une miniature du xiv^e^ siècle, reproduite en frontispice par M. La-

combrade, représente l'évêque la tête nimbée ; 2° une anecdote racontée par Jean Moschos, *Pré spirituel*, ch. 195, atteste l'odeur de sainteté que conservait sa mémoire. Mais l'anecdote évite précisément de donner à Synésios le qualificatif de ἅγιος ou celui de ὅσιος, et les compilations qui l'ont recopiée ou résumée (Synaxaire de Constantinople, au 27 juin ; Chronique de Georges Hamartolos, éd. De Boor, t. II, p. 676-678, etc.) observent la même réserve. Le patriarche Photius ne met pas davantage au nombre des saints l'humaniste de Cyrène (*Bibliotheca*, § 26), et son nom ne figure, que nous sachions, dans aucun catalogue hagiographique. Quant à l'auréole dont sa tête est entourée dans un manuscrit de Paris, ce témoignage unique et tardif a-t-il bien la portée qu'on lui prête? L'artiste qui a attribué à Synésios cet insigne de la sainteté n'a probablement fait que démarquer l'image plus ou moins banale d'un Père de l'Église.

F. H.

S'il est une méthode heuristique qui, en peu d'années, a fait ses preuves, c'est bien celle dont le P. Antoine Poidebard fut un initiateur avisé et qui, progressivement mise au point, mena aux résultats consignés dans des volumes comme *La trace de Rome dans le désert de Syrie*, *Le « Limes » de Chalcis* et *Un grand port disparu, Tyr*. Un nouveau livre a désormais sa place marquée à côté de ces aînés : A. Poidebard et J. Lauffray. *Sidon. Aménagements antiques du port de Saïda*. Étude aérienne, au sol et sous-marine, 1946-1950. *Aperçu historique sur les ports anciens de Méditerranée orientale* par le R. P. René Mouterde. Préface d'Ibrahim 'Abd-el-'Al, directeur général des travaux publics (Beyrouth, Ministère des Travaux publics, 1951, in-4°, viii-103 pp., 40 planches et 5 plans). Le titre, qui pourrait sembler complet, vu sa longueur, ne reflète qu'imparfaitement en réalité la collaboration des savants, des ingénieurs, des organismes de toute espèce qu'ont exigée les travaux poursuivis durant plus de cinq ans, de même que la somme de renseignements techniques, archéologiques et historiques que ces travaux ont fait « émerger ». Un problème d'ordre pratique leur a donné le branle : comment rendre utilisable le port de Saïda ensablé depuis des siècles? Il s'agissait, pour le résoudre, de retrouver quel avait été l'aménagement de ce port dans l'antiquité, puisqu'alors on luttait efficacement contre le mal. L'enquête, conçue et réalisée de manière aussi large que possible, confronte les relevés nouveaux, obtenus au moyen d'observations aériennes et d'explorations sous-marines, d'une part avec les théories modernes en matière de constructions maritimes, de l'autre avec les dispositifs adoptés dans les ports anciens de la Méditerranée orientale (Crète, Égypte, Ionie, Grèce, Syrie et Phénicie). Cette enquête a fait apparaître à Saïda un ensemble unique dans la série des anciens ports, ensemble évidemment commandé par la configuration de la côte et le mouvement des courants, et réalisé à l'époque romaine. Le paragraphe d'Achille Tatios relatif à Sidon reçoit de la sorte une interprétation fondée en science et non plus seulement tirée des apparences, quelque

séduisantes qu'elles soient. Le plan de Gaillardot, publié par Renan dans sa *Mission de Phénicie*, est corrigé en plus d'un point et complété par une série d'autres plans qui remplissent, avec les nombreux et éloquents clichés, la seconde moitié de cette remarquable monographie, modèle du genre. P. D.

Depuis 1927, le nom de M. J. Muyldermans s'est trouvé fréquemment associé à celui d'Évagre le Pontique, ainsi qu'en fait foi la notice bibliographique de l'auteur, jointe en appendice à son dernier volume intitulé *Evagriana Syriaca* (VII-186 pp., Louvain, 1952 = *Bibliothèque du Muséon*, vol. 31). Caressant de longue date le projet d'une étude d'ensemble sur l'Évagre arménien, il lui a fallu, au préalable, se mesurer aux difficultés que posait l'examen simultané du texte grec original et de sa version (plus exactement, comme cet ouvrage le souligne : de ses versions) en syriaque. De là, entre autres, l'essai, paru il y a vingt ans, dans la même collection, sur les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale de Paris contenant des *Evagriana ;* de là, aujourd'hui, ces « textes inédits du British Museum et de la Vaticane », fonds syriaques particulièrement importants, auxquels s'est arrêtée l'enquête très fouillée de M. M. La version syriaque doit son intérêt au fait qu'elle date du V^e^ siècle et est déjà représentée par des témoins du siècle suivant, tandis que les plus anciens codices grecs ne remontent pas au delà du IX^e^. La récolte d'inédits a été moins abondante que le faisait prévoir la trompeuse variété des titres, repris ou non dans les catalogues. Ce sont en général d'assez courtes pièces, dont la première, « sur les justes et les parfaits », est spécialement digne d'attention, tandis que la deuxième, « sur l'humilité », soulève un problème d'attribution et ajoute le nom de Marcien le Moine aux S. Nil, S. Basile, Isaïe de Scété et Abraham de Nethpar auxquels Évagre avait à disputer ses droits de propriété littéraire. L'édition des 38 pages de texte syriaque, suivie de la traduction annotée, est faite le plus souvent sur la base du cod. Add. 14578, tout entier consacré à Évagre ; l'auteur en donne une description détaillée, de même que du cod. British Museum Or. 2312 et du cod. Vat. syr. 126. A côté de cette section traitant des inédits syriaques dont il ne subsiste plus d'original grec correspondant, le livre renferme de très utiles compléments d'information sur les textes syriaques dont l'original grec est connu — plusieurs d'entre eux mériteraient une édition —, et sur les textes syriaques déjà édités dont l'original grec est perdu. Nous souhaitons au méritant éditeur de se dégager victorieusement des recherches préliminaires indispensables, de façon à pouvoir réaliser son dessein initial. P. D.

Pour le compte de la « Chemische Fabrik E. Merck », à Darmstadt, M. W. Artelt publie une série d'études iconographiques relatives aux SS. Cosme et Damien : *Kosmas und Damian, die Schutzpatrone der Ärzte und Apotheker. Eine Bildfolge.* Neuf cahiers in-4°, de quatre pages chacun, ont paru jusqu'à présent (1952-1953). Après un bref

rappel des avatars qu'a subis au cours de la tradition hagiographique le groupe des médecins anargyres (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 418-419), l'auteur commente d'abord le tableau de Roger de la Pasture, connu sous le nom de « Madone Médicis », dont il nous met sous les yeux de belles reproductions. Porteurs des attributs de leur profession, les frères jumeaux y font pendant aux SS. Pierre et Jean-Baptiste, patrons des deux fils de Cosme de Médicis. Une fois soulignés les liens que se sont plu à tisser entre les deux saints *medici* et eux-mêmes les chefs de l'illustre famille de Florence, on passe au plus fameux des peintres que Cosme l'Ancien ait pris sous sa protection, Fra Angelico, et notamment à l'ensemble de scènes de la vie des SS. Cosme et Damien que le Dominicain exécuta pour le maître-autel de l'église Saint-Marc à Florence, en s'inspirant de la « Légende dorée » de son confrère Jacques de Voragine. De là, enjambant neuf siècles, l'auteur remonte à la basilique du Forum romain, érigée par Félix IV et remarquable par l'impressionnante mosaïque qui en orne l'abside. Deux églises d'Allemagne, l'une au nord, l'autre au sud, celles de Stade et de Kaufbeuren, témoignent, encore que moins fastueusement, de la même vénération. Les autres fascicules ont pour objet, tour à tour : 1° l'examen des divers attributs iconographiques, intéressants pour l'histoire de la médecine ; 2° la représentation du miracle qui, plus que tout autre, a tenté le pinceau des artistes : la substitution de la jambe du Maure fraîchement défunt à celle, cancéreuse, d'un client des saints médecins, durant une séance d'incubation du malade ; 3° l'évolution de la sculpture, depuis la reliure orfévrée de l'évangéliaire de l'abbesse Théophano, à la collégiale d'Essen, jusqu'aux statuettes rococo du couvent des Franciscains de Strabing ; 4° l'extension aux pharmaciens d'un patronage d'abord limité aux médecins et aux chirurgiens ; enfin 5° le sort réservé par l'art aux autres épisodes miraculeux de la vie et de la survie des deux héros : d'abord ceux qui ont été retenus par la « Légende dorée », la guérison du paysan qui avait avalé un serpent et l'intervention du chameau à voix humaine donnant l'ordre d'ensevelir Damien aux côtés de son frère. Ensuite une scène qui — l'auteur l'a bien remarqué —, si elle appartient à la Passion grecque *BHG.* 372, ne figure pas dans la « Légende dorée », non plus d'ailleurs que dans les « Vitae epitomae » de Grégoire de Tours, d'Adon ni de Vincent de Beauvais. Il s'agit du chameau à la patte cassée, auquel Cosme et Damien, vétérinaires en l'occurrence, procurent la guérison. Or, une reproduction nous est donnée d'un bas-relief de la cathédrale de Brême, en grès polychrome, datant du XIV^e^ siècle, où ce «motif inusité» est traité avec un art étonnant de la composition et dans une atmosphère qui restitue quelque chose de cet Orient où les traditions concernant Cosme et Damien ont commencé leur carrière (précisons entre parenthèses que la palme avec laquelle sont souvent représentés les deux martyrs n'indique en rien leur origine orientale, contrairement à ce que croit M. A.). Il serait instructif de rechercher les antécédents iconographiques de cette œuvre, qui fut longtemps littéralement foulée aux pieds, puisqu'elle aurait servi de marche. En attendant, il

peut être utile de signaler que l'épisode est mentionné notamment par la Passion *BHL.* 1970 dans le passage suivant du premier chapitre, correspondant au grec : *Multis igitur mirabilibus factis, quadam die invenerunt camelum debilitatum arte diabolica : quem sanum restituentes, illaesum abire iusserunt.* Par cet intermédiaire ou par un autre, l'historiette a été connue de Pierre de Natalibus, qui la rapporte dans les mêmes termes. P. D.

A quelques kilomètres au sud-est d'Oria, dans la péninsule Salentine, se dresse, en pleine campagne, l'église de S. Cosimo della Macchia, centre de pèlerinage qui n'a pas cessé d'attirer les fidèles. Mgr Francesco Conti en évoque le passé dans sa *Storia del santuario dei SS. Martiri Cosimo e Damiano in Oria* (Locorotondo, 1950, 38 pp., in-16). Des moines grecs Basiliens du VIII^e^ siècle seraient à l'origine de la bourgade de S. Cosimo, ruinée par les incursions sarrasines des deux siècles suivants. Le culte qu'ils auraient introduit s'est perpétué grâce à une petite église qui a cédé la place, dans la première moitié du XVIII^e^ siècle, à un édifice de plus respectables proportions. A propos des intéressants aperçus d'histoire locale qu'il donne, l'auteur a l'occasion de redresser certains dires de ses compatriotes, passés et contemporains. P. D.

Avec un retard que nous regrettons d'autant plus qu'il s'agit d'un ouvrage dont l'impression suivit de plus de cinq années le décès de son auteur, nous tenons à signaler ici une étude du P. Desiderius Franses, O. F. M., l'éminent patrologue de Nimègue : *Paus Leo de Groote en S. Hilarius van Arles* (Bois-le-Duc, Teulings, 1948, 56 pp., dans la collection *Collectanea franciscana neerlandica*, VI, 2). L'ouvrage est présenté au public par le P. Monald Goemans, ancien disciple puis successeur du P. F. Un différend qui met aux prises deux saints pose par lui-même un assez curieux problème, qu'on se doit d'analyser tant du point de vue de l'objet en discussion que sous l'angle de la psychologie des personnages en présence. On en trouve d'ailleurs plus d'un exemple ; le P. F. rappelle ceux de S. Jérôme avec S. Augustin, de S. Cyprien avec le pape S. Étienne. Le conflit qui opposa S. Léon le Grand et S. Hilaire d'Arles donna lieu à un procès en règle, qui eut son dénouement à Rome au printemps de 445. On se souvient que S. Hilaire y fut mis dans son tort pour avoir sévi contre les évêques Celidonius et Projectus, en s'arrogeant un pouvoir qui excédait les bornes de sa juridiction. Le P. F. prend occasion de ce grief pour exposer dans un chapitre liminaire ce que l'on sait de l'organisation ecclésiastique du Midi de la Gaule avant S. Léon et pour définir la position particulière de Vienne, de Narbonne et d'Arles, à cette époque. Il analyse ensuite les documents qui nous éclairent sur l'histoire du conflit. D'une part, la longue *Epistula X* de S. Léon, puis la XI^e^, où est reproduite une *Constitutio* de Valentinien II, datée du 8 juillet 445 ; de l'autre, les chapitres XVI et XVII de la *Vita Hilarii*, qu'on a jadis attribuée à Honorat de Marseille mais que le P. F. restitue à Reverentius d'Arles, en la datant du milieu du VI^e^ siècle. Un pas-

sage de la *Vita Romani Iurensis*, qui remonterait encore au siècle précédent, entre aussi en ligne de compte. Notons en passant que le P. F., après Mgr Duchesne, rattache résolument à Besançon Celidonius, l'évêque destitué, comme l'attestait déjà la *Vita Romani*. Quant au siège de Projectus, il nous est demeuré inconnu. La section de l'ouvrage où est examiné le fond du procès est suivie d'un dernier chapitre où l'auteur s'est essayé à porter un « jugement sur les deux saints », mettant en lumière, dans la mesure du possible, les mobiles psychologiques qui commandèrent l'attitude respective des deux personnages. La mémoire de l'un comme celle de l'autre lui paraît, en somme, se tirer avec honneur de cette confrontation, bien qu'il estime opportun de rappeler, en terminant, que « les saints demeurent toujours des hommes ». M. C.

M. Ernst Schmid nous était connu comme l'auteur de six *Tessiner Kunstführer*, qui conduisent le voyageur à Lugano, à Bellinzona, à Mendrisio, à Locarno et dans les vallées ensoleillées du plus méridional des cantons suisses. En rédigeant ces « guides », il a pu apprécier l'intérêt que présente le culte des divers patrons honorés dans le pays ; ceux-ci se trouvent représentés, en effet, avec leurs attributs distinctifs, sur des fresques et des tableaux fort nombreux, sans compter les retables et les statues. M. S. s'est donc aisément laissé convaincre, lorsqu'on l'a sollicité d'écrire un petit livre sur les patrons du Tessin et leur figuration dans l'art local : *Heilige des Tessin in Geschichte, Legende und Kunst* (Frauenfeld, Huber, 1951, 256 pp., illustrations). Le public y lira, non sans un véritable agrément, d'abord une initiation sommaire au culte des saints dans l'Église catholique, puis une série d'environ quatre-vingt-dix notices, groupées sous huit rubriques d'après la région d'où furent importés les différents patronages : groupe romain, groupe lombard, groupe piémontais, groupe franc, etc. Nous n'oserions assurer qu'il soit toujours possible de déterminer avec un égal degré de certitude l'origine respective de ces cultes. Un facteur qu'on ne peut négliger est l'influence exercée par certains centres monastiques dans leurs propriétés même lointaines, par exemple, celle de Disentis dans divers lieux du Tessin (patronages de S. Martin et de S. Colomban). Voir à ce sujet un article récent de M. H. Büttner, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, t. XLVII (1953), p. 51. Remarquons avec M. S. que parmi les « Heilige des Tessin » il n'en est pas de proprement autochtones. Notons aussi que le territoire du Tessin, autrefois, était lombard et, jusqu'en 1888, fit partie, au point de vue ecclésiastique, des diocèses de Milan et de Côme ; de nos jours, il forme un diocèse particulier, uni à celui de Bâle. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans le canton bon nombre de patronages issus du Milanais et de la région de Côme. Les sources auxquelles M. S. a recours le plus fréquemment sont le *Liber notitiae sanctorum Mediolani*, publié en 1917 par Magistretti et Monneret de Villard, et la *Legenda aurea*. Ces deux recueils servent souvent à éclairer, non pas l'histoire des saints entendue au sens critique — ce n'est d'ailleurs pas le

dessein principal de M. S. —, mais leurs légendes et le commentaire des scènes représentées dans l'art. Le petit ouvrage est édité avec un réel bon goût. Les vingt illustrations originales qui l'ornent feront la joie des iconographes. Signalons seulement la Ste Marthe et le S. Lucius de l'église de Carona, le S. Nicolas de l'ancien hôpital à Morcote, le S. Zénon à Campione, les SS. Martin, Sébastien et Ferréol réunis sur une fresque du XIVe siècle à Sonvico. M. C.

En analysant récemment dans ce Bulletin (LXX, 418), le *Willibrordus en zijn tijd* du P. W. Lampen, nous exprimions le souhait de voir l'auteur republier de même, en volume séparé, sa Vie de S. Boniface. Nous ignorions alors que c'était déjà chose faite, et nous nous empressons de signaler cet ouvrage. Le *Winfried-Bonifatius* (Amsterdam, Van Kampen, 1949, 144 pp., dans la collection *Patria*, no XLV) se distingue par les mêmes qualités de fond et de forme que nous avons louées à plusieurs reprises dans les œuvres de l'érudit franciscain. Puisse un large public s'y instruire ! L'hagiographie qui a célébré les mérites de S. Boniface est une des meilleures qui soient. Épinglons, chez le P. L., cette phrase qui rend un son assez actuel : « Comme réformateur et comme éducateur de l'Europe occidentale, S. Boniface fut le plus grand Européen de son temps » (p. 103). Dans un chapitre sur le culte de son héros, l'auteur signale, p. 134, la présence des reliques de S. Boniface et de ses compagnons à Notre-Dame de Bruges, où elles avaient été envoyées par les soins de l'évêque Godebald d'Utrecht. On verra dans l'étude que nous avons publiée ci-dessus (p. 53-73) que les ossements d'un des martyrs de Dokkum, S. Illehère, reposaient dans la collégiale brugeoise longtemps avant 1124, date assignée par le P. L., après d'autres, à l'envoi de Godebald. Un détail : est-ce bien logique de traduire, d'une part, le nom de Lullus par *Loell* et, de l'autre, Sturmius par *Sturm*, etc. ?

Le P. Lampen nous a procuré une autre satisfaction. Au moment même où nous regrettions (t. c., p. 419) que dans son *Willibrordus* il n'eût pas rencontré les arguments que Mgr R. Post a fait valoir contre un apostolat de S. Willibrord dans la région d'Anvers et en Brabant septentrional, le P. L. publiait une étude particulière sur la question : *Sint Willibrord in Brabant*, parue dans le nouveau périodique *Brabants Heem* (t. IV, 1952, pp. 53-56, 112-115). Il y défend avec conviction la manière de voir traditionnelle, reprenant point par point l'examen des documents diplomatiques controversés du *Liber aureus* d'Echternach, la critique du témoignage d'Alcuin, la confirmation tirée des patronages d'églises, etc. La parole est maintenant à Mgr Post.

Du P. Lampen, décidément fort actif, nous signalons encore quelques pages consacrées au procès de béatification des martyrs d'Alkmaar : *Mr Eylard van Waterlant en het proces ter zaligverklaring van de martelaren van Alkmaar*, dans *Franciscana*, t. VII, 1952, p. 21-32. Maître Eylard, natif de Haarlem, disciple de Ruard Tapper à Louvain, chargé en 1569 de la paroisse Saint-Laurent à Alkmaar, fut mis à mort pour la foi, ou du moins à cause de son sacerdoce, en décembre

1573. Le P. L. discute divers témoignages sur ces faits, notamment la relation de Petrus Opmeer, dont l'autorité n'est plus aussi incontestée qu'autrefois ; il cherche ensuite à établir pour quelles raisons Eylard (appelé aussi Alardus Waterlandus), ainsi qu'un autre prêtre séculier, David Leendertszoon, ne furent pas joints au groupe de Daniel d'Arendonck et de ses compagnons franciscains, lorsqu'on introduisit, en 1928, le procès de leur béatification. Il semble qu'en l'occurrence des témoignages suffisamment explicites sur la *causa martyrii* fassent défaut, pour ces deux personnages, depuis que le récit d'Opmeer a été passé au crible d'une critique plus rigoureuse.

M. C.

Dans la très curieuse Vie de S. André le Fou, qui vécut à Constantinople au début du x^e^ siècle (cf. *Anal. Boll.* XXXII, 79-80 ; XLIX, 422), on lit que le saint, priant dans le sanctuaire des Blachernes, eut une apparition de la Vierge et la vit étendre son voile en signe de protection sur la capitale (*BHG.* 117, § 203-204). Cette apparition est commémorée, dans le calendrier de l'Église grecque, par la fête annuelle de la *Σκέπη*, fixée au 1^er^ octobre ; cf. Louis Petit, *Bibliographie des Acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926), p. 148-149, n^os^ 23 a, b, c. Le 28 octobre, anniversaire du « non » opposé par la Grèce à l'agression fasciste, ayant été déclaré fête nationale, un nouvel office de la *Σκέπη*, composé pour cette date par l'anachorète athonite Gérasime Mikragiannanitès, a été approuvé par le saint synode et promulgué par Mgr Spyridon, archevêque d'Athènes : *Ἀκολουθία τῆς ἁγίας Σκέπης τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας* (Athènes, 1952, 38 pp.). F. H.

Feu l'archevêque d'Athènes, Mgr Chrysostome Papadopoulos, avait publié, en 1935, les deux Vies anciennes de S. Mélèce de Myopolis († 1105), fondateur d'un monastère célèbre sur le mont Cithéron en Béotie (cf. *Anal. Boll.*, 1935, 367). Il les avait fait précéder d'une introduction assez développée. Une seconde édition, parue sous le même titre : *Ὁ ἅγιος Μελέτιος ὁ Νέος* (Athènes, 1949, 85 pp.), reproduit l'introduction, mais remplace les deux Vies *BHG.* 1247-1248 par l'acolouthie du saint sans synaxaire. Elle est illustrée de quelques planches, dont certaines eussent mérité d'être tirées sur un papier moins ordinaire. F. H.

Au tome II de la *Miscellanea G. Galbiati* (= *Fontes Ambrosiani*, XXVI, Milan, 1951), p. 253-268, un vétéran de nos études, Silvio Giuseppe Mercati, publie un groupe de *Poesie giambiche di Niceforo Chrysoberges, metropolita di Sardi*, tirées presque toutes du ms. Vatican grec 904. Avant d'être promu à l'épiscopat, cet humaniste du XII^e^-XIII^e^ siècle avait enseigné la rhétorique à Constantinople. M. M. montre qu'on a eu tort de le dédoubler. Il reproduit en dernier lieu un poème de 41 vers sur la Dormition de la Vierge, édité en 1929 par le métropolite Germain de Sardes (dans la revue *Ὀρθοδοξία*, t. IV, p. 193-194). Non content de revoir le texte sur le ms. Ottobon.

gr. 167, fol. 148, il l'améliore par d'ingénieuses corrections et y reconnaît avec perspicacité plusieurs allusions à la légende mariale popularisée par Jean de Thessalonique. F. H.

M. Douglas Woodruff rassemble, sous le titre *Essays on Church and State* (Londres, Hollis et Carter, 1952, VI-518 pp.), un bon nombre des études publiées çà et là, au début de sa carrière, par le grand historien Lord Acton. Il est commode de trouver ainsi réunis des textes, souvent fort importants, qui jusqu'ici étaient d'accès difficile, et de les voir pourvus d'une bonne introduction générale, qui résume la carrière d'Acton. Le travail de transcription, pourtant, ne semble guère avoir fait l'objet d'une collation ou vérification quelconque. Aussi ces réimpressions fourmillent-elles d'erreurs et d'omissions, à quoi s'ajoutent des excisions que rien ne justifiait et dont le lecteur n'est pas averti. P. G.

Le P. Charles Poulet, O. S. B., décédé le 17 février 1950, avait acquis au cours d'un enseignement de plusieurs années une connaissance approfondie de l'histoire du christianisme et plus particulièrement de l'histoire de l'Église de France. Pendant la guerre, il conçut le projet de publier dix volumes consacrés à *La sainteté française contemporaine*. Deux volumes ont paru : *Sous le signe de Marie* (Paris, Beauchesne, 1946, 283 pp.) ; *Convertis* (ibid., 1952, 351 pp.). Le premier comprend cinq monographies : Eugénie Milleret de Brou, fondatrice des religieuses de l'Assomption ; Théodore Ratisbonne et Notre-Dame de Sion ; Émilie d'Oultremont, fondatrice de Marie-Réparatrice ; Sophie de Soubiran, fondatrice de Marie-Auxiliatrice ; Thérèse Couderc et Notre-Dame du Cénacle. On regrettera de ne pas avoir la suite, car ces études, bien documentées et d'une lecture agréable, constituent d'excellents exposés, d'où le ton du panégyrique est entièrement banni. Qu'il s'agisse de l'abbé Combalot, parfois si encombrant, ou de l'intrigante qui voulut évincer Sophie de Soubiran de sa propre fondation, tout est dit avec franchise et loyauté. « Sainteté française », écrit le titre. Émilie d'Oultremont appartient à notre pays par sa famille comme par celle de son mari, d'Hoogvorst, et elle ne fut sûrement pas insensible aux événements qui rendirent aux Belges leur indépendance.

Le second volume, *Convertis*, prête à équivoque. Si les âmes dont le P. P. retrace l'odyssée spirituelle, ont chacune à sa manière répondu généreusement à l'appel de la grâce, peut-on prévoir qu'un jour elles seront officiellement inscrites dans les fastes de la sainteté ? En voici les noms : J.-K. Huysmans, Charles de Foucauld, Ernest Psichari, Charles Péguy, Ève Lavallière, Madeleine Sémer. Prévoyant l'objection, l'auteur écrit : « D'aucuns peut-être s'étonneront de voir consacrer, dans un livre sur la *Sainteté française*, un chapitre à Huysmans, et un autre à Péguy. Nous ne prétendons certes point pour eux à la canonisation » (p. 7). Ne valait-il pas mieux dès lors trouver un titre général plus adapté au contenu ? B. G.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue

AIGRAIN (R.). *L'hagiographie, ses sources, ses méthodes, son histoire.* Paris, Bloud et Gay, 1953, 416 pp.

AKINIAN (N.). *Die theologische Schule von Bitlis* [en arménien]. Wien, Mechitharisten, 1952, VI-396 pp. (= *Nationalbibliothek*, 172).

— *Wardan der Rote und die Schlacht bei Awarayr nach Lazar von Pharpi* [en arménien]. Ibid., 1951, V-112 pp. (= *Nationalbibliothek*, 169).

ALTANER (B.). *Augustinus und die griechische Patristik.* Extr. de la *Revue bénédictine*, t. LXII (1952), p. 201-215.

— *Die Benützung von original griechischen Vätertexten durch Augustinus.* Extr. de *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte*, t. I (1948), p. 71-79.

— *Neues zum Verständnis von I Klemens 5, 1-6, 2. Der Apostel Petrus, römischer Märtyrer.* Extr. de *Historisches Jahrbuch*, t. LXII-LXIX (1949), p. 25-30.

ANSTRUTHER (G.), O. P. *Vaux of Harrowden.* Newport, R. H. Johns, 1953, XV-552 pp.

ARMSTRONG (A.), MAWER (A.), STENTON (F. M.), DICKINS (B.). *The Place-Names of Cumberland.* T. I-III. Cambridge, University Press, 1950-1952, VII-LXXX-565 pp., carte (= *English Place-Name Society*, 20-22).

ARNGART (O.). *The Leningrad Bede.* Extr. de *Early English Manuscripts in Facsimile*, t. II (Copenhagen, 1952), p. 1-36, pl. Ia-IVb.

BAIX (F.). *Légendes et folklore de S. Remacle.* Extr. de *Folklore Stavelot-Malmedy*, t. XVI (1952), 45 pp.

BALDUCELLI (R.). *Il concetto teologico di carità attraverso le maggiori interpretazioni patristiche e medievali di « I ad Cor. XIII ».* Washington, Catholic University Press, 1951, XXXI-244 pp.

BARTH (M.). *Der heilige Florentius, Bischof von Strassburg.* Strasbourg et Paris, F.-X. Leroux, 1952, in-4°, VI-367 pp., 19 pl. (= *Archives de l'Église d'Alsace*, t. XX).

BATAILLON (M.). *Études sur le Portugal au temps de l'humanisme.* Coïmbre, Université, 1952, XI-309 pp.

BELLONI (L.). *L'aneurisma di S. Filippo Neri nella relazione di Antonio Porto.* Extr. des *Rendiconti dell' Istituto lombardo di Scienze e Lettere*, Cl. di Scienze, t. LXXXIII (1950), p. 665-680.

Bernard de Clairvaux. Aiguebelle, Abbaye N.-D., et Paris, Alsatia, 1953, XXVI-756 pp., 13 pl., carte.

BERNARD (G. C.). *The Morality of Prizefighting.* Dissertation. Washington, Catholic University Press, 1952, X-190 pp.

BISCHOFF (B.). *Eine mittelalterliche Ovid-Legende.* Extr. de *Historisches Jahrbuch*, t. LXXI (1952), p. 268-273.

BLOCH (H.). *The Schism of Anacletus II and the Glanfeuil Forgeries of Peter the Deacon of Monte Cassino.* Extr. de *Traditio*, t. VIII (1952), p. 159-264.

BONENFANT (P.). *Une fondation patricienne pour béguines à Bruxelles au XIII^e siècle.* Extr. des *Mélanges Georges Smets* (Bruxelles, 1952), p. 91-104.

— *Note sur un passage de la Vie de S. Bertuin de Malonne.* Extr. des *Études d'histoire et d'archéologie namuroises dédiées à Ferdinand Courtoy*, t. I (1952), p. 185-190.

BRAUN VON STUMM (G.). *L'origine de la fleur de lis des rois de France au point de vue numismatique.* Extr. de la *Revue numismatique*, 5^e sér., t. XIII (Paris, 1951), p. 43-58, 2 pl.

BROUETTE (É.). *Abbés et abbesses du Namurois. Amendements au « Monasticon belge » de Dom Berlière.* Namur, chez l'auteur, 1953, 22 pp., polycopie.

BROWN (C.). *Religious Lyrics of the XIVth Century.* 2^e édition par G. V. SMITHERS. Oxford, Clarendon Press, 1952, XXII-365 pp.

CARCOPINO (J.). *Études d'histoire chrétienne. Le christianisme du carré magique. Les fouilles de Saint-Pierre et la tradition.* Paris, Albin Michel, 1953, 291 pp., 11 pl.

CARPANETO (C.), O. M. Cap. *Pammatone. Cinque secoli di vita ospedaliera.* Genova, Ospedali civili, 1953, XXIII-429 pp., ill.

Carthusians (The). 2^e éd. Westminster (Md.), Newman Press, 1952, III-107 pp.

COLL (J. M.), O. P. *S. Raymundo de Peñafort y las misiones del Norte africano en la edad media.* Madrid, Ediciones Jura, 1948, 45 pp.

— *Un insigne apóstol del Rosario en el siglo XV. El B. Juan Agustí.* Extr. de *Lumen*, fasc. 14 (Barcelona, 1948), p. 15-18.

COLLEDGE (E.). *Blessed Jan van Ruysbroek. The Spiritual Espousals.* London, Faber & Faber, 1952, 195 pp. (= *Classics of the Contemplative Life*).

Commentary (A Catholic) on Holy Scripture, ed. B. ORCHARD, O. S. B. Edinburgh, Nelson, 1953, in-4°, XVI-1296 pp., 12 cartes.

CONIGLIONE (M. A.), O. P. *Pietro Geremia, O. P.* († *1452*). Catania, 1952, XX-252 pp., 8 pl.

Contributions in memory of Osborn Bergin. Dublin, Royal Irish Academy, 1952, 218 pp. (= *Ériu*, XVI).

CROSS (T. P.). *Motif-Index of Early Irish Literature.* Bloomington, Indiana University, 1952, XX-537 pp. (= *Folklore Series*, 7).

DAGENS (J.). *Bibliographie chronologique de la littérature de spiritualité et de ses sources (1501-1610).* Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1952, 209 pp.

DAL ZOTTO (A.). *La traslazione da Alessandria d'Egitto dei S.S. Vittore e Corona.* Padova, 1951, 127 pp.

DAMEN (C.), O. S. B. *In welk jaar stierf de H. Wigbert van Gembloers ?* Extr. de *Sacris erudiri*, t. V (1953), p. 234-246.

DARROUZÈS (J.). *Un obituaire chypriote : le « Parisinus graecus » 1588.* Extr. des *Κυπριακαὶ Σπουδαί*, t. XV (1951), p. 25-62.

DE CAPITANI D'ARZAGO (A.). *La « chiesa maggiore » di Milano Santa Tecla.* Milano, Ceschina, 1952, XI-192 pp., 44 pl.

DEKKERS (E.). *Les traductions grecques des écrits patristiques latins.* Extr. de *Sacris erudiri*, t. V (1953), p. 193-233.

DEREINE (Ch.) *Les Chanoines réguliers au diocèse de Liège avant S. Norbert.*

Bruxelles, 1952, 284 pp. (= *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, Lettres, t. XLVII, 1).

Dickinson (W. C.), Donaldson (G.), Milne (I. A.). *A Source Book of Scottish History*. T. I-II. Edinburgh, Nelson, 1952-1953, x-218, vii-230 pp.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Fasc. 72 : *Clément VII-Clinchamp*. Paris, Letouzey, 1953, in-4°, col. 1217-1464.

Diplomatarium (Svenskt). T. VIII, 1 : *1361-1362*. Stockholm, 1953, in-4°, iv-272 pp.

Dölger (F.). *Der griechische Barlaam-Roman ein Werk des H. Johannes von Damaskos*. Ettal, Buch-Kunstverlag, 1953, xi-104 pp.

Doncœur (P.), S. J. *La minute française des interrogatoires de Jeanne la Pucelle*. Melun, d'Argences, 1952, 309 pp., 3 fac-sim.

Donegal (Franciscan). *A Souvenir of the Dedication of the Franciscan Church, Ros Nuala..., 1952*. Ed. by T. O'Donnell. Ros Nuala, Franciscan Friary, 1952, v-121 pp., ill.

Douglas (D. C.), Greenaway (G. W.). *English Historical Documents*. T. II : *1042-1189*. London, Eyre & Spottiswoode, 1953, xxiv-1014 pp.

Dumbarton Oaks Papers. T. VI. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1951, in-4°, viii-251 pp., 15 pl.

Enciclopedia cattolica. T. X : *Pri-Sbi*. Firenze, Sansoni, 1953, in-4°, 27 pp., 2000 col., ill.

Fábrega Grau (A.). *Pasionario hispánico (siglos VII-XI)*. T. I : *Estudio*. Madrid et Barcelone, Instituto P. Enrique Flórez, 1953, 303 pp., 4 pl. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, ser. litúrgica, 6).

Filippo (S.) Neri e il contributo degli Oratoriani alla cultura italiana nei secoli XVI-XVIII. Roma, Biblioteca Vallicelliana, 1950, 83 pp.

Foncke (R.). *De christelijke hoedster der huisvrouwen. De heilige Martha*. Extr. de *Volkskunde*, t. XLIX (1948), p. 65-70, ill.

— « *Kaliote af* ». *Kommentaar bij een laat-middelnederlands kwatrijn* [*De Sint-Lievensbedevaarders*]. Extr. des *Verslagen en Mededelingen der kon. Vlaamse Academie voor taal- en letterkunde*, 1951, p. 95-112.

— *Rondom de verering van de H. Quirinus in onze gewesten, te Mechelen en voornamelijk te Haacht*. Extr. des *Handelingen van de kon. Kring voor oudheidkunde... van Mechelen*, t. LIV (1950), p. 59-80.

Fournier (P.-F.). *L'inventaire des reliques de l'église de Royat*. Extr. du *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, t. LXXII (1952), p. 43-51.

Franchi de' Cavalieri (P.). *Constantiniana*. Vaticano, Biblioteca apostolica, 1953, 209 pp. (= *Studi e testi*, 171).

Frolow (A.). *Quelques inscriptions sur des œuvres d'art du moyen âge*. Extr. des *Cahiers archéologiques*, t. VI (1952), p. 163-167.

Ganshof (F.-L.). *Note sur une charte de S. Gérard pour l'église de Brogne*. Extr. des *Études d'histoire et d'archéologie namuroises dédiées à Ferdinand Courtoy*, t. I (1952), p. 219-255.

Garitte (G.). *Fragments coptes d'une lettre de Sévère d'Antioche à Sotérichos de Césarée*. Extr. du *Muséon*, t. LXV (1952), p. 185-198.

Gorissen (P.). *Sigeberti Gemblacensis Chronographiae Auctarium Affligemense*. Brussel, Kon. Vl. Academie, 1952, ix-161 pp.

GOTTSCHALK (J.). *Hedwigsdarstellungen ausserhalb Schlesiens.* Extr. de *Archiv für Schlesische Kirchengeschichte*, t. X (1952), p. 19-29.

GRAU (E.), O. F. M. *Leben und Schriften der heiligen Klara von Assisi.* Werl i. Westf., D. Coelde, 1952, XII-173 pp.

GRÉGOIRE (H.). *Hellenica et byzantina.* Extr. du *Zbornik radova*, Vizantološki Institut, fasc. 1 (Beograd, 1952), 15 pp.

GRÉGOIRE (H.), ORGELS (P.). « *Paganus* ». *Étude de sémantique et d'histoire.* Extr. des *Mélanges Georges Smets* (Bruxelles, 1952), p. 363-400.

GREN (E.). *Les périodiques grecs dans les grandes bibliothèques de recherche en Suède.* Extr. de *Eranos*, t. L (1952), p. 246-257.

GRIFFE (É.). *La légende du transfert des corps de S. Pierre et de S. Paul « ad Catacumbas »*, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. LII (Toulouse, 1951), p. 193-209.

GRYTING (L. A. T.). *The Oldest Version of the Twelfth-Century Poem « La Venjance Nostre Seigneur ».* Ann Arbor, University of Michigan Press, 1952, IX-143 pp.

GUEUDRÉ (G.). *Écrits spirituels de Mère Catherine de Jésus Ranquet.* Paris, B. Grasset, 1953, 157 pp.

GUILLAUMONT (A. et C.). *Le texte véritable des « Gnostica » d'Évagre le Pontique.* Extr. de la *Revue de l'histoire des religions*, t. 142 (1952), p. 156-204.

GUSTAFSSON (B.). *Socialdemokratien och Kyrkan (1881-1890).* Stockholm, Svenska Kyrkans Diakonisturelse, 1953, XVIII-420 pp.

GYSSELING (M.). *Inventaris van het Archief van de Sint-Jacobskerk te Gent.* Extr. des *Handelingen der Maatschappij voor geschiedenis en oudheidkunde te Gent*, N. S., t. VI (1952), 88 pp.

HADJINICOLAOU-MARAVA (A.). *Ὁ ἅγιος Μάμας.* Athènes, Institut français, 1953, 116 pp., 17 pl.

HADJIPSALTIS (C.). *Σχέσεις τῆς Κύπρου πρὸς τὸ ἐν Νικαίᾳ βυζαντινὸν κράτος.* Extr. de *Κυπριακαὶ Σπουδαί*, t. XV (1952), p. 65-82, 3 facsim.

HALKIN (L.). *La supplication d'action de grâces chez les Romains.* Paris, « Les Belles Lettres », 1953, 136 pp. (= *Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l' Université de Liège*, fasc. 128).

HALKIN (L.-E.). *Initiation à la critique historique.* 2e éd. Paris, A. Colin, 1953, 191 pp.

— *Les martyrologes et la critique. Contribution à l'étude du martyrologe protestant des Pays-Bas.* Extr. des *Mélanges historiques offerts à M. Jean Meyhoffer* (Lausanne, 1952), p. 52-72.

HANON DE LOUVET (R.). *L'origine de l'église mariale et du prieuré bénédictin de Basse-Wavre à la fin du XIe siècle.* Extr. de *Wavriensia*, t. I (1952), p. 33-71.

— *L'origine nivelloise de l'institution béguinale. « La Royauté », fondation béguinale d'une reine de France. Marie de Brabant et la légende de la Béguine de Nivelles.* Nivelles, 1952, 77 pp. Extr. des *Annales de la Société archéologique et folklorique de Nivelles et du Brabant wallon*, t. XVII.

HANSSENS (J.-M.), S. J. *Aux origines de la prière liturgique. Nature et genèse de l'office de Matines.* Rome, Univ. Gregor., 1952, 122 pp. (= *Analecta gregoriana*, 57).

HARDY (E. R.). *Christian Egypt : Church and People.* New York, Oxford University Press, 1952, IX-241 pp.

HARMATTA (J.). *Studies in the Language of the Iranian Tribes in South Russia.* Extr. des *Acta orientalia Academiae scientiarum hungaricae*, t. I (Budapest, 1952), p. 261-314 (= *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται*, 31).

HAUSER (W.). *François d'Assise. Sur les traces du Poverello. Textes et légendes.* Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1952, 320 pp., 200 photos de L. VON MATT.

HEIJER (M.), O. F. M. *Everardus Witte, 't « heilig Bruurke » van Megen.* 's Hertogenbosch, 28 pp.

HEIST (W. W.). *The Fifteen Signs before Doomsday.* East Lansing, Michigan State College Press, 1952, VII-231 pp.

HUBERT (J.). *L'architecture religieuse du haut moyen âge en France.* Paris, École pratique des hautes études, 1952, in-4°, 97 pp., dont 39 planches.

— *Les cryptes de Jouarre.* Melun, 1952, in-4°, 6 pp., plan (*Congrès de l'art du haut moyen âge*).

HUGLO (M.), O. S. B. *Un tonaire du graduel de la fin du VIII^e siècle (Paris, B.N. 13.159).* Extr. de la *Revue grégorienne*, t. XXXI (1952), pp. 176-186, 224-233.

JACOB (W.), HANSLIK (R.). *Cassiodori-Epiphanii Historia ecclesiastica tripartita.* Vindobonae, Hoelder-Pichler-Tempsky, 1952, XXI-766 pp. (= *C. S. E. L.*, t. 71).

JAEGER (W.), CAVARNOS (J. P.), CALLAHAN (V. W.). *Gregorii Nysseni opera ascetica.* Leiden, Brill, 1952, VII-416 pp.

JANIN (R.), A. A. *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin.* T. 3 : *Constantinople. Les églises et les monastères.* Paris, Institut français d'études byzantines, 1953, XVII-610 pp., 4 cartes.

JUAN DE JESÚS MARÍA, O. C. D. *La última palabra de Dom Chevallier sobre el « Cántico espiritual ».* Extr. de *El Monte Carmelo*, t. LX (Burgos, 1952), p. 309-402.

KALINDÉRÈS (M.-A.). *Τὰ λυτὰ ἔγγραφα τῆς δημοτικῆς Βιβλιοθήκης Κοζάνης (1676-1808).* Thessaloniki, 1951, XVI-159 pp., 8 pl.

KÖSTER (K.). *Elisabeth von Schönau.* Extr. de *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. III (1951), p. 243-315.

— *Das visionäre Werk Elisabeths von Schönau.* Ibid., t. IV (1952), p. 79-119.

KOLOGRIVOF (I.), S. J. *Essai sur la sainteté en Russie.* Bruges, Beyaert, 1953, 448 pp.

KOUKOULÉS (Ph.). *Παναγίας καὶ ἁγίων νεοελληνικὰ ἐπίθετα.* Extr. de *Ἑλληνικὴ Δημιουργία*, 1952, p. 349-357.

LAMALLE (E.), S. J. *Pour une édition systématique des relations et des lettres des missionnaires jésuites en Amérique.* Extr. des *Studi Colombiani*, t. II (Genova, 1952), p. 603-610.

LAMPEN (W.)., O. F. M. *Brabantia sacra.* 1 : *S. Leonardus Vechel, martelaar van Gorcum*, dans *Brabantia*, t. II (1953), p. 64-73.

LASCARIS (M.). *Deux notes sur le règne de Syméon de Bulgarie.* Wetteren, De Meester, 1952, 20 pp.

LATOURELLE (R.), S. J. *Étude sur les écrits de S. Jean de Brébeuf.* T. II. Mont-

réal, 1953, 271 pp., 4 fac-sim. (= *Studia Collegii maximi Immaculatae Conceptionis*, fasc. 10).

LAURENT (M.-H.). *Les sources hagiographiques de sainte Catherine de Sienne et le ms. Marciano Ital. Cl. V. 26.* Extr. de *Miscellanea di scritti di bibliografia ed erudizione in memoria di Luigi Ferrari* (1952), p. 521-531.

LECLERC (J.-M.). *Le dragon de S. Clément à la cathédrale de Metz.* Extr. du *Bulletin de l'association dite Œuvre de la cathédrale de Metz*, 3e sér., fasc. 1 (1952), p. 16-25.

LECLERCQ, J. *Nous avons besoin de l'ordre monastique.* Clervaux, Abbaye Saint-Maurice, 1953, 31 pp.

LEMERLE (P.). *La publication des fouilles de la Basilique vaticane et la question du tombeau de S. Pierre.* Extr. de la *Revue historique*, t. CCVIII (1952), p. 205-227.

LENKEITH (N.). *Dante and the Legend of Rome.* London, Warburg Institute, 1952, in-4°, IX-184 pp.

LENSSEN (S.). *Menologium Cisterciense.* Westmalle, Abbaye, 1952, XII-306 pp.

LINDBLOM (A.). *Björsätersmålningarna. The Legends of St. Thomas Becket and of the Holy Cross painted in a Swedish Church.* Stockholm, Kungl. Vitterhets Akademie, 1953, in-4°, 80 pp., 32 pl.

LYNCH (C. H.), GALINDO (P.). *S. Braulio obispo de Zaragoza (631-651). Su vida y sus obras.* Madrid, Instituto « Enrique Flórez », 1950, XVI-373 pp.

MADOZ Y MOLERES (J.), S. J. *Arcipreste de Talavera. Vidas de San Ildefonso y San Isidoro.* Madrid, Espasa-Calpe, 1952, CIII-173 pp. (= *Clásicos castellanos*, 134).

MALLON (J.). *Paléographie romaine.* Madrid, Instituto Antonio de Nebrija, 1952, in-4°, 188 pp., 32 pl.

Manuscrits (Les) des Croisiers de Huy, Liège et Cuyk au XVe siècle. Liège, Desoer, 1951, 84 pp., 2 pl. (= *Bibliotheca Universitatis Leodiensis*, 5).

MARROU (H.-I.). *Ammien Marcellin et les « Innocents » de Milan.* Extr. des *Mélanges Jules Lebreton*, t. II (Paris, 1952), p. 179-190.

MARSHALL (R. T.). *Studies in the Political and Socio-religious Terminology of the « De Civitate Dei ».* Dissertation. Washington, Catholic University Press, 1952, VII-96 pp. (= *Patristic Studies*, 86).

MARTIN (P.-E.), ROUSSET (P.). *La fondation du cardinal Jean de Brogny à Genève (1406) et le nom de la chapelle des Macchabées.* Extr. du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. X (1951), 51 pp.

MEUWESE (A.). *De mysticus Hendrik Herp*, dans *Brabantia*, t. II ('s Hertogenbosch, 1953), p. 79-82.

MIGUEL ROSELL (F. J.). *Manuscritos hagiográficos de la Biblioteca Universitaria de Barcelona.* Extr. de la *Revista española de teología*, t. XII (1952), p. 99-151.

Miscellanea Lulliana. Opera latina B. Magistri Raimundi Lulli. Palma de Mallorca, Escuela Lulistica, 1952, 96 pp.

MORAVCSIK (G.). *La Tactique de Léon le Sage comme source historique hongroise.* Extr. des *Acta historica Academiae Scientiarum hungaricae*, t. I, fasc. 2 (Budapest, 1952), p. 161-184.

MOUTERDE (R.), S. J. *Antiquités de l'Hermon et de la Beqâ'.* Extr. des *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XXIX (Beyrouth, 1951-52), p. 19-82, 24 pl.

NOCK (A. D.). *The Roman Army and the Roman Religious Year.* Extr. de *The Harvard Theological Review*, t. XLV (1952), p. 187-252.

OSKIAN (H.). *Die Fürstentümer der Gnunier und Rštunier* [en arménien]. Wien, Mechitharisten, 1952, v-156 pp. (= *Nationalbibliothek*, 171).

PAPADOPOULLOS (Th. H.). *Studies and Documents relating to the History of the Greek Church and People under Turkish Domination.* Brussels, 1952, XXIV-507 pp.

REHM (B.). *Die Pseudoklementinen.* I : *Homilien.* Zum Druck besorgt durch J. IRMSCHER. Berlin, Akademie-Verlag, 1953, XXIV-281 pp. (= *Die griechischen christlichen Schriftsteller*, t. 42).

RUNCIMAN (S.). *A History of the Crusades.* T. II : *1100-1187.* Cambridge, University Press, 1952, XII-523 pp., 8 pl., 6 cartes.

SCHMID (T.). *The Cotton-Clad Mila, The Tibetan Poet-Saint's Life in Pictures.* Stockholm, Statens etnografiska Museum, 1952, in-4°, 126 pp., 30 pl.

SCHRAMM (P. E.). *Die Anerkennung Karls des Grossen als Kaiser.* Extr. de *Historische Zeitschrift*, t. CLXXII (1951), p. 449-515.

— *Der König von Navarra (1035-1512).* Extr. de *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, German. Abt., t. 68 (1951), p. 110-210.

Sculptures populaires bretonnes. Quimper, Syndicat d'initiative, 1952, 55 pp., 16 pl.

ŠEVČENKO (I.). *The Imprisonment of Manuel Moschopulos in the Year 1305 or 1306.* Extr. de *Speculum*, t. XXVII (1952), p. 133-157.

SOTIRIOU (G. et M.). *Ἡ βασιλικὴ τοῦ ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης.* Athènes, 1952, 2 vol. in-4°, XII-278 pp., 102 pl.

STEIN (E.). *Introduction à l'histoire et aux institutions byzantines.* Extr. de *Traditio*, t. VII, 1949-1951 (New York, 1952), p. 95-168.

TACCHI VENTURI (P.), S. J. *Storia della Compagnia di Gesù in Italia.* T. II, 1 (*1491-1540*), 2e éd. ; t. II, 2 (*1540-1556*). Roma, La Civiltà cattolica, 1950-1951, 2 vol., LXXX-413 et XL-717 pp.

TASSI (I.), O. S. B. *La corrispondenza letteraria di D. Benedetto Bacchini col P. Daniele van Papenbroeck bollandista.* Extr. de *Benedictina*, t. VI (Roma, 1952), p. 123-149.

TERTULLIANUS. *Opera.* Pars I. Turnhout, Brepols, 1953, XXIX-75 pp. (= *Corpus christianorum*, ser. lat., t. I, 1).

THURSTON (H.), S. J. *The Physical Phenomena of Mysticism.* Edited by J. H. CREHAN, S. J. London, Burns, Oates & Washbourne, 1952, VIII-419 pp.

Tricoronatum. Festschrift zur 400-Jahr-Feier des Dreikönigsgymnasiums Köln 1952. Köln, Universitätsverlag, 1952, 297 pp., 15 pl.

Vies des saints et des bienheureux... par les Bénédictins de Paris. T. X : *Octobre.* Paris, Letouzey, 1952, 1054 pp.

VOGEL (C.). *La discipline pénitentielle en Gaule, des origines à la fin du VIIe siècle.* Paris, Letouzey, 1952, 206 pp.

WILLAERT, (L.), S. J. *Bibliotheca Janseniana Belgica*, t. III (*1739-1950*). Namur, 1951, p. 729-1191 (= *Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Namur*, fasc. 12).

YOUNG (J. J.). *Studies on the Style of the « De Vocatione gentium » ascribed to Prosper of Aquitaine.* Dissertation. Washington, Catholic University Press, 1952, XXII-192 pp. (= *Patristic Studies*, 87).

DEUX ÉCRITS
DE PIERRE POUSSINES (POSSINUS)
EN L'HONNEUR DE S. FRANÇOIS XAVIER
TIRÉS DES ARCHIVES BOLLANDIENNES

Lorsque, l'avant-veille de Noël 1660, Henschenius et Papebroch arrivèrent à Rome, étape majeure de leur long « voyage littéraire », ils y furent accueillis avec faveur tant par les hauts dignitaires de l'Église que par l'élite du monde savant [1]. Un des plus empressés à offrir ses services fut le P. Pierre Poussines, qui par lettres avait déjà marqué plus d'une fois sa complaisance à Bollandus [2]. Dès le 28 décembre, ce jésuite français accompagna les deux hagiographes au palais de la Chancellerie, où il comptait les présenter au cardinal Barberini, son protecteur et ami. Voici en quels termes Papebroch relate, dans son diaire [3], cette première rencontre avec Poussines.

[1] H. Delehaye. *A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes* (Bruxelles, 1920), p. 66.

[2] Sur Poussines, qui signait ses livres Petrus Possinus, on peut lire un curieux *Éloge historique*, repris dans les *Mémoires de Trévoux* d'octobre 1750, p. 2536-2554 ; ce discours a pour auteur le P. Théodore Lombard. On trouvera les nombreux ouvrages de Poussines énumérés dans Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VI, col. 1123-1134. L'érudit jésuite était en relations épistolaires avec Bollandus au moins depuis 1640 (lettre du 7 mai de cette année, conservée dans le recueil 153 du Musée bollandien, fol. 89).

[3] A la page 6 du second volume de cette relation autographe, retrouvé depuis peu d'années et qui est devenu à présent le manuscrit 972 de notre bibliothèque ; il comprend la *Mora Romana* et le *Reditus in Belgium*. Henschenius, de son côté, signala aussi dans sa sorrespondance avec Bollandus l'obligeant accueil de Poussines. A peine descendus de cheval, note-t-il, nous vîmes accourir plusieurs de nos Pères : « Ultro accurrerunt RR. PP. Bartholi, Possinus, aliique » (lettre du 24 décembre 1660, manuscrit 7761 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, fol. 48).

V. kal. ian., feria III[a], P. Petrus Possinus, Societatis historiographus, vir effusae erga nos humanitatis, socium se ac ducem obtulit ad Card. Barbarinum [1], Sanctae Romanae Ecclesiae Vice-Cancellarium, eoque nomine habitantem in palatio quod Cancellariam vocant... Aberat domo cardinalis eiusque bibliothecarius D. Moronus. Non tamen frustra eo nos ivisse doluimus, invento isthic Domino Bigotio, Gallo, in utraque lingua doctissimo iuvene et veterum monumentorum solertissimo indagatore, qui iam olim P. Godefridum noverat, nuntiabatque inventam a se Vitam graecam D. Chrysostomi per Palladium scriptam et a Frontone Ducaeo plurimum sed frustra quaesitam... [2]. Domum reversis ostendit praedictus P. Possinus Historiae Societatis Iesu partem 5 aliquousque iam excusam [3].

Né à Laure, dans l'actuel département de l'Aude, le 28 octobre 1609, Pierre Poussines était entré au noviciat de la Compagnie en 1624. Humaniste complet, disciple de Petau, il avait enseigné la rhétorique à Toulouse et s'était bientôt acquis de la notoriété comme éditeur ou traducteur d'Anne Comnène [4], de Nicéphore Bryennius, de Georges Pachymère, de S. Nil et de S. Méthode. Le Général, Goswin Nickel, l'avait appelé à Rome en 1654, afin d'y poursuivre la publication de l'Histoire de l'Ordre, entreprise par Sacchini. On lui confia aussi un cours d'Écriture Sainte au Collège Romain, qui lui fournit l'occasion de publier plusieurs

[1] *Sic.* C'est le cardinal Francesco Barberini (1597-1679), grand ami des lettrés, collectionneur passionné de livres et de manuscrits. Parmi ces derniers, plusieurs servirent, comme on sait, aux publications de Poussines.

[2] Émery Bigot (1626-1689) devait éditer en 1680 à Paris la Vie de S. Jean Chrysostome par Pallade (*BHG*[2]. 870). Henschenius raconte en termes semblables la visite au cardinal Barberini, qu'il devait d'ailleurs renouveler avec plus de succès trois jours plus tard. Il mentionne de même la présence à Rome de Bigot. Celui-ci reconnut aussitôt Henschenius, pour avoir été jadis son hôte à la Maison professe d'Anvers : « Repperimus perillustrem Dominum Bigotium, qui me mox noverat, olim a me Antverpiae exceptus » (lettre du 1[er] janvier 1661, dans le manuscrit cité, fol. 53[v]). Au cours de leur voyage de retour, en novembre 1662, Henschenius et Papebroch ne manquèrent pas de visiter, à Rouen, la riche bibliothèque de Bigot.

[3] Sommervogel, t. c., col. 1127, n° 17. Cet ouvrage parut en effet à Rome, quelques mois plus tard, en 1661.

[4] Dans les prolégomènes à son édition de l'*Alexiade* (t. I, Paris, 1937, p. clxxviii-clxxx), le P. B. Leib rappelle les efforts de Poussines en vue d'établir un bon texte de la chronique ; il goûte moins le traducteur, trop pressé parfois et qui, en divers passages, se montre plus soucieux de la période latine que de l'exacte fidélité.

dissertations exégétiques et patristiques. Poussines ne devait rentrer dans son pays natal que peu d'années avant sa mort ; celle-ci survint à Toulouse, le 2 février 1686.

Les relations que ce savant homme avait nouées, dans la Ville Éternelle, avec les compagnons de Bollandus ne se relâchèrent jamais. A l'instar d'un Jean Gamans, d'un Pierre-François Chifflet, d'un Claude Chastelain, il demeura un correspondant fidèle, soucieux d'être utile en payant au besoin de sa personne, ainsi que de nombreux volumes des *Acta Sanctorum* en font foi. Ouvrons, par exemple, le tome Ier de Mars ; nous y rencontrons, p. 10-22, une « Vita et Passio S. Eudociae Samaritanae e graeco codice Vaticano, interprete Petro Possino, Soc. Iesu ». Ce texte est introduit comme suit par l'auteur du commentaire [1] :

> Latine vertit Petrus Possinus noster, ut et labores nostros sua benevolentia sublevaret et eleganti quo pollet stylo ipsos ornaret sanctos. Quid autem de graeca narratione ipse sentiat, quoque loco eam sit interpretatus, ita exposuit litteris huc Roma datis VI kalendas octobris anno 1662...

Voici la première phrase de cette lettre [2] :

> Undecimus, opinor, hic mensis evolvitur, ex quo tibi Roma discedenti receperam quam mihi relinquebas graecam Eudociam, latino a me mutatam cultu remissurum (*sic*). Libero ecce fidem...

Le même volume des *Acta* contient, p. 862-863, le passage essentiel d'une autre lettre, datée du 7 août 1666, que Papebroch se félicite d'avoir reçue de Poussines, en inaugurant l'édition de plusieurs textes grecs, imprimés dans la langue originale. A maintes reprises, les hagiographes d'Anvers avaient été invités par les érudits à ne pas se contenter de traductions latines mais à y joindre les originaux ; ces vœux rencontraient d'ailleurs le désir de Papebroch. A ce propos, il allègue et fait siens les arguments proposés par Poussines. S'il retient le témoignage de ce confrère français « unus pro omnibus », c'est parce qu'il s'était déjà dévoué, comme helléniste, à l'entreprise des *Acta*.

Mais dans le *Propylaeum Maii* on trouve des preuves plus substantielles encore du zèle de Poussines. Ce volume renferme, comme on sait, le savant traité de Papebroch intitulé *Conatus*

[1] *Act. SS.*, Mart. t. I, p. 9 c.

[2] Conservée dans le manuscrit 8228 de la Bibliothèque royale de Bruxelles (*Collectanea bollandiana*), fol. 144-145v.

chronico-historicus ad catalogum Romanorum Pontificum, cum praevio ad eundem apparatu Godefridi Henschenii atque Petri Possini. La part de Poussines consistait en trois consultations érudites sous forme d'*Epistolae chronologicae*, sollicitées par l'auteur. Elles ont pour objet principal la fixation des dates respectives de la naissance, du baptême et de la mort du Christ. Papebroch achevait de rédiger, pour les *Paralipomena* de son ouvrage, une *Epistola ad eundem P. Possinum*, lorsque lui fut annoncé de France le décès de son correspondant. On peut lire, à la suite de l'épître susdite, quelques lignes émues où Papebroch déplore la perte que la science venait d'éprouver [1].

* * *

Parmi les liasses qui nous restent des anciennes archives bollandiennes, il se trouve d'assez nombreuses lettres de Pierre Poussines. Autant que par la signature, elles se laissent aisément reconnaître par une écriture très personnelle, d'un dessin régulier comme sans bavures, aux éléments clairement détachés. En parcourant ces missives, qui s'échelonnent de 1640 à 1683, on n'y entend pas seulement s'exprimer le byzantiniste ou l'exégète. L'historiographe de la Compagnie de Jésus, le religieux attaché aux saints personnages de son Ordre s'y révèle aussi parfois.

La célébration du IV[e] centenaire de la mort de S. François Xavier nous a paru une occasion opportune de signaler ici la dévotion de Poussines à l'Apôtre des Indes, dont la réputation de thaumaturge se répandait de plus en plus en Europe.

Par un envoi du 13 janvier 1676, Poussines communiqua aux Pères Henschenius, Papebroch et Cardon la copie d'une dissertation manuscrite qu'il venait de rédiger sur la vraie date de naissance de S. François Xavier. Il la présente en ces termes :

> A multis iam annis solitus aut sponte occurrentes aut conquisitione repertas memorias sanctorum ad vos mittere, tenere me nequeo quin vobis extemplo communicem bona mihi sorte oblatum eius generis pretiosum monumentum, quo illustrari queant Acta Indiarum apostoli S. Francisci Xaverii, prodendo ex certa fide die ipsius et anno natali [2].

[1] *Act. SS.*, Propylaeum Maii, *Paralipomena*, p. 26.

[2] Manuscrit 8963 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, fol. 218-223, parmi

Nous n'avons pas à entrer dans le détail de l'argumentation de cette nouvelle thèse, qui rejetait la date de 1497, défendue par Bartoli, et fixait définitivement le jour natal du saint au 7 avril, mardi de la Semaine sainte de l'année 1506. Admise, comme on peut le croire, par les bollandistes et développée en vue de l'impression, elle devait paraître en 1677 chez le libraire toulousain Boude sous le titre : *Petri Possini e Soc. Iesu de anno natali S. Francisci Xaverii dissertatio* [1]. C'est un petit ouvrage de format oblong, comptant 137 pages. En dépit d'un essai de réfutation de la part de Bartoli, la conclusion est demeurée acquise à l'histoire [2].

Poussines avait édité auparavant et traduit diverses lettres de Xavier ; on trouvera dans la *Bibliothèque* de Sommervogel l'énumération de ces recueils [3]. Tel d'entre eux, lisons-nous, fut publié « à la demande du P. Alexandre Philipucci guéri par S. François Xavier, le 12 mars 1658 ».

Mais nous tenons surtout à faire connaître au public deux témoignages inédits de la dévotion de Poussines et de son désir de propager la gloire du célèbre missionnaire.

Le premier nous a été conservé dans une lettre adressée de Rome à Papebroch, le 7 août 1678. Après avoir fourni quelques renseignements à l'hagiographe en réponse à des questions posées, Poussines relate comment une femme et sa petite-fille en bas âge avaient été sauvées, en ce même mois, sur une place publique, des attaques réitérées d'une vache furieuse, grâce à l'intervention spéciale du saint. Voici le récit de cet événement, auquel Papebroch réserva une place parmi les *Collectanea* du 3 décembre [4], date de la fête de Xavier.

> Die quinto mensis huius contigit hic quiddam satis mirum. Mulier quaedam cui nomen est Aurora Ardita communicaverat eo die in nostro templo Collegii Romani ad altare sacelli S. Xaverio dicati ex devotione peculiari erga hunc Sanctum. Rediens

les *Collectanea bollandiana* réunis pour le 3 décembre. Ce recueil a été décrit par J. Van den Gheyn, dans son Catalogue des manuscrits de ce fonds, t. V, p. 591-596.

[1] SOMMERVOGEL, t. c., col. 1129, n° 28.

[2] Voir, à ce propos, la note du P. James Brodrick, S. J., dans son récent ouvrage *Saint Francis Xavier (1506-1552)*, Londres, 1952, p. 14.

[3] T. c., col. 1126, n° 13.

[4] Dans le manuscrit 8963 de Bruxelles, mentionné ci-dessus, au fol. 47.

e templo domum, gestabat in ulnis neptem suam parvulam, quando, ecce, in platea quam vocant Quatuor Fontium ante aedes familiae Maximorum, occurrit ei vacca furens paulo ante meridiem. Haec incurrens in feminam, infesto cornu eiecit eam sursum ad altitudinem trium fere ulnarum. Mox humi afflictam iterato ictu denuo iactans, extulit in spatium minus altum ; sed cum impetum caperet fera bestia ad incursandum mulierem tertio, ab accurrente iuvene repressa est. Tum accursum a vicinis ad iacentem feminam. Haec cum parvula in ulnis gestata reperta est prorsus incolumis, dilaceratis tantum cornu vestibus etiam intimis, invocasse se aiens non frustra S. Xaverium in periculo suo et neptis parvae quam semper appressam gremio tenuit.

Ce fait divers qui, en raison de son heureux dénouement, a été qualifié de « quiddam satis mirum » par le P. Poussines, est circonstancié à souhait. Le nom et le prénom de la principale bénéficiaire du « miracle » rendent un son bien italien. Elle a communié, en ce matin du 5 août 1678, à l'autel de S. François Xavier dans l'église du Collège Romain. Parvenue, avec sa petite-fille qu'elle tient sur le bras, face au palais des princes Massimo qui se trouve sur la place des Quattro Fontane, elle est assaillie soudain par une vache en furie. La scène qui s'ensuit est décrite avec tant de précision qu'elle semble avoir été recueillie de la bouche d'un témoin oculaire. Enfin, le caractère surnaturel du sauvetage est souligné par le fait que la personne qui se tira indemne d'un si mauvais pas avait invoqué, au moment du danger, le saint qu'elle venait d'honorer, avec une dévotion toute spéciale, au pied de son autel.

A notre connaissance, les données de ce petit récit n'ont pas été reprises dans un recueil imprimé de « faveurs obtenues ».

Le deuxième texte que nous produisons a un accent plus personnel. C'est un poème latin que Poussines avait composé en action de grâces envers le Christ, la Vierge et S. François Xavier, après avoir recouvré le sommeil qui le fuyait depuis deux longues semaines. Ce bienfait lui fut accordé au mois de novembre 1683. L'auteur était alors un vieillard de 74 ans. Réinstallé à Toulouse, d'où il continue à rendre service à Papebroch, Poussines adresse à celui-ci une lettre [1], dont la date précise ne nous a pas été

[1] Elle a trouvé place dans le même manuscrit 8963, au fol. 120.

gardée ; elle s'ouvre, comme d'habitude, par des informations diverses, pour se terminer ainsi :

Quod superest cartae purae sinat R. V. impendi a me versiculis quos nuper scripsi in gratiarum actionem Christo, Deiparae et S. Francisco Xaverio pro liberatione a molestissima *ἀγρυπνία*.

EUCHARISTICON
PRO SOMNO RECUPERATO
MENSE NOVEMBRI 1683

Ps. CXXVI, 3 : *Cum dederit dilectis suis somnum.*

Dilectis quem, Christe, tuis concedere somnum
Diceris, hunc mea mî nuper delicta negarant.
Hebdomadas iam per geminas exhausta carebat
Pupula subsidio reparantis damna soporis.
Desierant vicibus labor et cessatio iustis
Per motum et requiem vitam alternare fovendo.
Heu ! vigil in stratis per longas oscito noctes,
Invitas praebens numerandis omnibus aures
Indicis horarum campani pulsibus aeris.
Hinc quae multa super Sacrorum oracula Vatum
Molibar meditans pendent abrupta, minasque
Ceptorum ingentes procul a colophone premit nox.
Desipiunt dulces quondam, agnoscique recusant
Literulae. Digitis stylus effluit. Aura lucernae
Laedit adesam aciem. Vox ipsa exilis hiatum
Frustratur labiorum, et rauco murmure stridet.
Omnia membra pigro torpent resoluta veterno
Nec vitae officiis succo defecta ministrant.
Fluctibus his stupidi mersum languoris, ab alto,
Christe, procul caelo bonus aspicis. Adfuit una
Virgo Parens, Gnato assistens ; pone Orbis eoi
Gloria Xaverius solii inferiora tenebat.
Huius ego lacrymans, ut me Matrique Patrique
Insinuasse velit, pro noto ad utrumque favore,
Officium ambieram multa prece, supplice voto.
Ille in opem miseri simul ora precantia solvit,
Consona divinae traxit suffragia Matris.
Ipse favens sponte propria, gaudensque rogari,
Orantum precibus Deus annuit, atraque nutu
Nubila discutiens, radio mihi lucis amoenae
Tempus utrumque ferit ; percussu protinus illo
Imis exciti sursum halavere vapores
Visceribus, nebulaque caput mulsere benigna.
Immersi placida stagnant caligine sensus

Alta quibus plures oblivia fundit in horas
Morpheus, inspergens rorante papavera cornu,
Et quacumque serit, restauratrice vigoris
Membra quiete rigans. Tu tanti muneris autor
Christe, pias grates humilis ne sperne clientis,
Ac me luce tuum, me nocte amplectere cura
Sorte in utraque pari (sopor est aeque ac vigor abs Te),
Ut Tibi sive vigil, seu stertens, laude perenni
Digna, quoad spiro, debens soteria solvam.

En publiant naguère dans les *Mélanges Jules Lebreton* [1] un « eucharisticon » que Papebroch, au sortir d'une grave maladie, avait offert en 1678 à l'Apôtre des Indes, nous avions déjà signalé en note l'existence d'un poème semblable du P. Poussines [2]. Par la même occasion, nous soulignâmes l'intérêt dont les érudits de cette époque témoignaient pour ces exercices prosodiques, passe-temps à la fois littéraires et dévots. Historien, exégète, orateur, éditeur de textes, Poussines était connu aussi comme poète, notamment par les *Catalecta variorum carminum, libri tres, cum Mantissa*, qu'il avait publiés à Rome en 1674 [3].

Le poème que nous venons de reproduire ici révèle un cerveau abondamment nourri du Virgile de l'*Énéide* et, plus encore peut-être, de l'Ovide des *Métamorphoses*. Aussi, bien que le thème, indiqué en exergue, soit tiré de la Bible et que l'atmosphère générale du morceau respire la dévotion chrétienne, de nombreux traits lui conservent un faux air d'ode mythologique, où Morphée fait servir aux desseins du Christ le sortilège de ses pavots. On notera, en

[1] Tome II (Paris, 1952), p. 260-272 : *Un « eucharisticon » de Papebroch en l'honneur de S. François Xavier*. Notre article était déjà sorti de presse, lorsque nous avons constaté, à notre réelle surprise, que Papebroch avait réimprimé son poème dans les *Acta Sanctorum*, à un endroit où l'on ne songerait guère à le chercher. En tête du tome I^er^ de Mai, les *Ephemerides Graecorum et Moscorum* sont suivies d'un Appendice, lequel, à son tour, se termine par un *Divis sospitatoribus Epimetron*. On y trouve quelques confidences de Papebroch aux lecteurs sur les dispositions d'esprit et de corps où il était au moment de commencer les volumes de Mai. Il rappelle, à ce propos, les sérieuses défaillances que subit sa santé en 1676 et en 1678 et qui firent à plusieurs reprises redouter à ses amis une issue funeste. Cet *Epimetron* inattendu reproduit quatre poèmes, dont deux ont Papebroch pour auteur ; le dernier, p. LXVII, est son « eucharisticon » dédié à l'Apôtre des Indes, « post receptam eius patrocinio sanitatem ».

[2] Op. c., p. 268, note 17.

[3] SOMMERVOGEL, t. c., col. 1129, n° 27.

outre, l'allure pompeuse que la piété du XVII^e siècle introduisait volontiers dans les tableaux à sujets religieux : l'on y voit les habitants du royaume céleste occuper des places conformes aux préséances d'un strict cérémonial de cour. L'humble prière de Poussines en proie à l'insomnie s'élève par degrés, ce qui n'étonne d'ailleurs pas chez un adepte de la piété ignatienne : l'intercession de S. François Xavier, à laquelle le malade a recours, monte jusqu'à la Vierge Mère et, par elle, vers Dieu. Quant à la faveur divine ainsi obtenue, elle est rendue sensible par un rayon de lumière qui perce la nuée et vient toucher les tempes du suppliant pour le guérir.

Nous avons dit que le P. Poussines mourut moins de trois ans après avoir composé son poème sur l'*ἀγρυπνία*. Les lignes que Papebroch consacra à sa mémoire dans les *Acta Sanctorum* nous apprennent que l'érudit et pieux jésuite mourut d'une affection pulmonaire, à la suite d'un catarrhe mal soigné.

> Affectus catarrho ante octiduum, vir annorum LXXVII aut amplius [1], de more hora quarta matutina surrexerat, seque ad orationem, consuetam omnibus, componere coeperat, cum deficere sese sentiens, raptim iteravit quam pridie vesperi fecerat peccatorum confessionem, extremaeque Unctionis sacramento munitus (hoc enim per temporis angustias solum licuit) expiravit placidissime, ante quintam horam [2].

C'est avec un sentiment de réelle gratitude que nous avons évoqué, à notre tour, le lointain souvenir d'un correspondant particulièrement dévoué des fondateurs de notre œuvre.

Maurice COENS.

[1] En réalité, Poussines n'accomplit pas sa soixante-dix-septième année.
[2] *Propylaeum Maii*, p. 26.

LA VIE DE S. BERNARDIN
DU MANUSCRIT DE ROUGE-CLOITRE

Quand le bollandiste Henschenius († 1681) rédigea le commentaire consacré à S. Bernardin de Sienne, il fut embarrassé par l'abondance des matériaux, et, après avoir pris connaissance des diverses biographies anciennes qu'il avait pu découvrir, il se résolut à n'en retenir que trois [1]. Il plaça en tête la *Vita* composée après 1472 par Louis de Vicence [2] (*BHL.* 1193), afin que le lecteur trouvât tout de suite le récit le plus complet ; il donna ensuite celle de Barnabo de Sienne [3] (*BHL.* 1188), rédigée en 1445, et celle de Maffeo Vegio [4] (*BHL.* 1189), parue en 1453. Il signalait qu'il avait sous les yeux deux autres documents : « Praeter tria ista, habemus alia duplicia Acta eiusdem S. Bernardini aeque hactenus inedita, una ex codice membraneo Ms. coenobii Rubeae-vallis Ordinis Canonicorum Regularium prope Bruxellas, quae itidem reperimus in monasterio Corsenduncano eorumdem Canonicorum Regularium prope Turnhoutum, alia ex Ms. Ultraiectino ecclesie S. Salvatoris [5] : utraque omittenda iudicamus, in tanta multitudine Actorum vetustiorum [6]. » Un peu plus loin il note : « Paravimus praelo, quae in dicto Ms. (Rouge-Cloître) continebantur [7] » ; mais craignant de lasser le lecteur en lui plaçant sous les yeux

[1] *Act. SS.*, Mai t. V (1685), p. 257*-318*.

[2] Cf. B. Stasiewski, *Der heilige Bernardin von Siena. Untersuchungen über die Quellen seiner Biographien*, Münster i. W., 1931, p. 59-63 (= *Franziskanische Studien*, n° 13).

[3] Ibid., p. 11-19.

[4] Ibid., p. 48-54.

[5] Ce légendier de la Chartreuse du Saint-Sauveur à Utrecht est perdu. On trouvera à son sujet de précieuses indications bibliographiques dans K. Köster, *Elisabeth von Schönau. Werk und Wirkung im Spiegel der mittelalterlichen handschriftlichen Ueberlieferung*, dans *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. III (1951), p. 295.

[6] *Act. SS.*, t. c., p. 258*.

[7] Ibid., p. 259*.

des *Vitae* qui en grande partie se ressemblent, il se borna à reproduire quelques paragraphes des manuscrits de Rouge-Cloître et d'Utrecht, soit dans l'annotation des Vies citées plus haut, soit dans un chapitre spécial intitulé : *Analecta ex duabus Vitis mss. et totidem excusis* (cf. *BHL.* 1195).

C'est ainsi que le texte — que pour faire court nous désignerons sous le nom de Rouge-Cloître — est resté inédit. A plusieurs reprises, des érudits en ont signalé l'existence, mais parfois comme s'il s'agissait d'un document mystérieux, dont on ne retrouverait plus exactement la trace [1]. Rendant compte en 1932 du livre de B. Stasiewski, nous eûmes l'attention attirée sur cette *Vita* [2] et nous en préparâmes l'édition. Au cours de nos recherches et grâce aux nombreux travaux publiés à l'occasion du cinquième centenaire de la mort (1444) et de la canonisation (1450) de S. Bernardin, l'intérêt de cette Vie anonyme nous apparut de plus en plus clairement, d'une part à cause de son étroite parenté avec les leçons de quelques offices qui ont vu le jour presque au lendemain de la béatification, et, d'autre part, en vertu de ses rapports assez nombreux avec les articles et les dépositions des procès qui eurent lieu en 1445, 1447, 1448, en vue de canoniser le prédicateur siennois [3].

La *Vita S. Bernardini* de Rouge-Cloître ne nous est connue que par la copie qu'en a faite Jean Gielemans dans le tome II de son *Novale Sanctorum* [4]. C'est vers les années 1483-1485 que le diligent hagiographe a composé cet imposant recueil qui faisait suite au *Sanctilogium* [5]. Il contient les textes relatifs à des personnages ayant vécu après 1300, d'où son nom *Novale*. Ce n'est pas la première fois que Gielemans s'intéressait au prédicateur de Sienne ; dans le second volume du *Sanctilogium*, copié en 1471, il avait reproduit une Vie plus brève, dont nous reparlerons [6]. A-t-il jugé

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. LXXI, p. 253.

[2] Ibid., t. L, p. 435-438.

[3] Ibid., t. LXXI, p. 252-255.

[4] Sur cet auteur et le manuscrit du *Novale Sanctorum* (Vienne, Bibliothèque impériale, ms. 9364, fol. 196-204), voir *Anal. Boll.*, t. XIV : *De codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans*, pp. 6-8, 12-13. Depuis qu'il a été incorporé dans le fonds de la Bibliothèque nationale, le *Novale* porte la cote 12708 ; cf. J. Ruwet, *Les Archives de Vienne et l'histoire de notre pays*, dans *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. CXVIII (1953), p. LXXXV-LXXXVI.

[5] *Anal. Boll.*, t. XIV, pp. 9-11, 14-42.

[6] P. 290.

que l'Epitome était trop bref et que la gloire toujours plus rayonnante de Bernardin méritait d'être connue par un exposé plus complet et plus circonstancié? Bernardin n'avait-il pas du reste sa place tout indiquée dans la galerie des saints récents? Une dizaine de biographies latines existaient déjà vers 1480 [1]; pour une raison qui nous échappe — peut-être un simple hasard — Gielemans a choisi un écrit anonyme qui n'a pas toujours la richesse d'information des meilleures Vies écrites au lendemain de la mort du saint, ainsi que va nous le montrer l'étude des sources.

Le premier document dont s'est inspiré l'auteur inconnu est la *Vita* de Léonard Benvoglienti [2], terminée le 8 mai 1446 et qui, comme on sait, retrace surtout les années de la jeunesse du saint. Les chapitres 1 à 7, la seconde moitié du ch. 8, les dernières lignes du ch. 9, la première moitié du ch. 10, quelques lignes du ch. 11, un paragraphe du ch. 26 sont empruntés presque littéralement à L. Benvoglienti [3].

Nous disons « presque littéralement », car l'hagiographe anonyme n'hésite pas à modifier le texte de son modèle. C'est ainsi qu'il a écarté les passages où Léonard, parlant à la première personne, rappelait qu'il puisait dans ses souvenirs personnels. Il est inutile de relever tous ces endroits; nous n'en retiendrons qu'un pour montrer comment un témoignage ferme et vécu se décolore et se mue en une relation assez terne :

§ 11. Ego, illo predicante Senis de B. Virgine in anno 1427 in die sue nativitatis, ab ipso audivi hec verba formaliter : « Ego ... mori ». Hec ille. Et vere nunquam audivi aliquem de B. Virgine liben-

c. VI. Dum enim semel predicaret Senis in die nativitatis beate Marie virginis, anno Domini M° CCCCXXVII°, hec verba formaliter dixit : « Ego... mori ». Ipse denique predicabat ferventius,

[1] *Anal. Boll.*, t. LXXI, p. 253.

[2] Publiée ici même par le P. Van Ortroy (t. XXI, 1902, p. 53-80). Au sujet des manuscrits découverts depuis lors, voir D. Pacetti, O. F. M., *De sancti Bernardini Senensis operibus. Ratio criticae editionis* (Quaracchi, 1947), p. 211, et C. Piana, *I processi di canonizzazione su la vita di S. Bernardino da Siena*, dans *Archivum franciscanum historicum*, t. XLIV (1951), p. 101.

[3] Ainsi que l'a montré le P. Van Ortroy, la *Vita* de Benvoglienti fut imprimée presque intégralement en 1483, à Cologne, dans le long supplément à la Légende dorée, *BHL.* 1196. Les extraits de Benvoglienti, tels que les reproduit la Vie du manuscrit de Rouge-Cloître, présentent plusieurs leçons identiques à celles de l'incunable.

tius et devotius et ardentius predicantem quam Bernardinum.

libentius, devotius et excellentius de gloriosa virgine Maria super omnes alios sui temporis divini verbi pronunciatores.

De plus notre auteur a élagué de dessein formé de nombreux éléments concrets, qui constituent une des richesses de la Vie de L. Benvoglienti. Au ch. XI, il supprime le nom de Jean Ristori, qui accueillit Bernardin dans l'Ordre franciscain, et tous les renseignements concernant ce saint religieux. Une phrase assez neutre remplace ce passage : *ad custodem fratrem sancti Francisci de Senis accessit.* Le nom de Jean Ristori est encore effacé quelques lignes plus loin, à propos de la cérémonie de la prise d'habit.

Mais ces émondages ne vont pas toujours sans nuire à la clarté du récit. Qu'on en juge :

§ 13. Habitus vero ei semper fuit scolasticus et honestus, pluribus tamen annis « Dominus Bernardinus » vocatus est, eo quod canonica iura audiebat, opinantibus omnibus ut insigniis canonici doctoratus decoraretur.

c. VII. Habitus vero semper fuit scolasticus et pluribus annis propter sui honestatem dominus Bernardinus vocatus est ; etquia canonica iura audiebat, opinabantur omnes quod insigniis canonicis decoraretur.

La phrase est désarticulée et ne rend plus la pensée de l'original.

L'auteur anonyme ne respecte pas l'ordre adopté par Léonard et soude bout à bout des extraits empruntés à divers endroits. De tout ceci, il ressort que notre biographe ne se contente pas de transcrire servilement un texte, mais, en outre, se livre à un véritable travail de marqueterie et traite ses modèles avec indépendance.

Le P. F.-M. Delorme signalait, naguère, que la Vie de S. Bernardin écrite par L. Benvoglienti fut incorporée aux actes réunis en vue de promouvoir la canonisation [1]. Il y a tout lieu de croire que c'est dans cette vaste compilation que l'hagiographe anonyme a eu l'occasion de prendre connaissance de ce document, car, ainsi qu'on le verra plus loin, il a compulsé les actes du procès.

[1] *Les 33 Articles sur la vie de S. Bernardin présentés à son procès de canonisation*, dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. V (1939), p. 53 ; ID., *Description du Cod. S. 51 de l'Archivio di Stato d'Aquila*, ibid., p. 186. On sait que L. Benvoglienti a pris la plume à la demande de S. Jean de Capistran, qui a été un des principaux promoteurs de la canonisation de S. Bernardin.

En 1939 le P. Delorme a publié *Les 33 articles sur la vie de S. Bernardin présentés à son procès de canonisation* [1] et, tout récemment, le P. C. Piana, O. F. M., les a republiés en y joignant la réponse des témoins [2]. Ces 33 articles constituent un exposé succinct des gestes du serviteur de Dieu : naissance, parenté, éducation, formation, vocation, vie religieuse et apostolique, circonstances de sa mort, premiers miracles *post mortem*.

Le P. C. Piana, qui a étudié l'*Influsso dei Processi su le leggende agiografiche bernardiniane*, montre que c'est Maffeo Vegio de Lodi (1406-1458) qui, le premier, a compulsé méthodiquement le dossier du procès pour enrichir son information [3]. Séjournant à Rome, le savant humaniste eut toute facilité pour consulter les actes qui, sans aucun doute, furent déposés à la curie. Il termina la rédaction de sa *Vita S. Bernardini* le 1er juin 1453 [4].

La Légende du *Novale Sanctorum* a emprunté à Maffeo Vegio un certain nombre d'extraits. Outre quelques membres de phrases, disséminés de-ci de-là, il est manifeste que les chapitres XVI à XIX proviennent de Maffeo Vegio. Ici également l'auteur copie son modèle en l'abrégeant ; il garde assez fidèlement les expressions, mais laisse tomber des passages. Cette méthode entraîne parfois une certaine obscurité. Voici un exemple :

Maffeo Vegio	Rouge-Cloître
Aliorum autem, quos praecipue amaret, languores aut interitus aegerrime ferebat ; tam pia illi ac tenera mens erat (§ 33).	Aliorum autem languores interius egerrime ferebat ; tam pia illi et tenera mens erat (c. XIX).

Sans la référence à la source, la pensée exprimée par la Vie de Rouge-Cloître n'est pas très claire ; la substitution de *interius* à *interitus* a modifié le sens.

[1] Voir note précédente.

[2] *I Processi di canonizzazione su la vita di S. Bernardino da Siena*, dans *Archivum franciscanum historicum*, t. XLIV, pp. 87-160, 383-435.

[3] Ibid., p. 105-110. Stasiewski (op. c.) n'avait pas aperçu cette dépendance de M. Vegio par rapport au procès ; par contre, elle avait été soulignée par le P. Delorme (*Les 33 articles...*, p. 54).

[4] *BHL.* 1189. L'unique édition de ce texte est celle des *Acta SS.* (t. c., p. 287*-305*), faite d'après le manuscrit de la Vallicelliana, H. 5. Sur les autres témoins de la *Vita*, voir D. PACETTI, op. c., p. 212 ; C. PIANA, op. c., p. 102. M. Vegio a composé un Office en l'honneur de S. Bernardin, dont les leçons reproduisent sa biographie ; cf. F.-M. DELORME, *Maffeo Vegio de Lodi et son office de S. Bernardin*, dans *Studi Francescani*, t. XLII (1945), p. 172-179.

Mais ce n'est pas seulement indirectement par l'intermédiaire de Maffeo Vegio que notre auteur a connu le dossier de la cause de canonisation ; la confrontation de la biographie de Rouge-Cloître avec les actes du procès révèle un certain nombre de ressemblances. Nous avons relevé les endroits parallèles dans l'annotation du texte, permettant ainsi au lecteur de se faire par lui-même une idée des rapports entre les deux documents. Cette lecture simultanée a aussi l'avantage de montrer comment le modèle est presque toujours plus riche et plus évocateur que le décalque, en général assez terne [1].

Une fois identifié tout ce que Rouge-Cloître a puisé dans Léonard Benvoglienti, Maffeo Vegio et les *Articuli de vita et moribus beati Bernardini*, il ne reste que quelques points qui lui sont propres et pour lesquels il est plus difficile de découvrir ses sources. Nous avons tâché de le faire dans la mesure du possible, ainsi qu'on le verra dans les notes.

* * *

Bien que nous ne possédions qu'une seule copie de la Vie de Rouge-Cloître, il semble que ce texte a eu une certaine diffusion, comme le prouvent les biographies de la seconde moitié du xv^e^ siècle qui en dérivent. Passons-les brièvement en revue.

Antonin de Florence. Le saint archevêque, mort en 1459, mit la dernière main à ses chroniques peu de temps avant cette date [2]. Déjà Henschenius avait remarqué l'affinité de la notice écrite par S. Antonin et du texte de Rouge-Cloître : « Totus autem contextus habetur in ms. Rubeae Vallis [3]. » Si nous laissons de côté les pas-

[1] Nous ayons cité quelques extraits du Procès, même pour les passages qui proviennent soit de L. Benvoglienti, soit de M. Vegio, car souvent ils apportent des informations qui illustrent parfaitement le texte que nous éditons. L. Benvoglienti figure parmi les témoins interrogés par la commission d'enquête. Ses dépositions offrent naturellement un intérêt tout spécial pour qui étudie sa *Vita S. Bernardini*. Le P. Van Ortroy, en 1902, n'avait pas eu connaissance des Procès.

[2] R. Morçay, *Chroniques de Saint Antonin* (Paris, 1913), p. vi. J. B. Walker, O.P., *The « Chronicles » of Saint Antoninus* (Washington, 1933), n'apporte pas de précision sur ce point.

[3] *Act. SS.*, t. c., p. 259*. J. B. Walker se contente de noter : « St. Bernardine of Siena, upon an anonymous *Vita* of the Saint still unpublished » (op. c., p. 97).

sages qui de part et d'autre proviennent de L. Benvoglienti, nous constatons que S. Antonin a le même prologue que *BHL.* 1195 et résume, en gardant souvent des expressions identiques, les chapitres VIII, IX, XI, XII, XX, XXI, XXII de Rouge-Cloître.

Légendier de Corsendonck. On sait que cet important recueil a été composé vers 1490 par Antoine Vlamincx de Berg-op-Zoom († 8 avril 1504), chanoine régulier du prieuré de Corsendonck, près de Turnhout [1]. Il comprenait quatre volumes, dont le troisième est perdu ; les tomes I et IV sont conservés à la Bibliothèque royale de Belgique [2] ; le t. II à la Bibliothèque Mazarine de Paris [3]. Au tome IV, fol. 202-211, est copiée la *Legenda beati Bernardini de Ordine fratrum minorum.* De la collation avec le manuscrit de Rouge-Cloître, il ressort que ces deux *Legendae* sont très proches l'une de l'autre. Celle de Corsendonck se différencie par les points suivants : elle omet le prologue et abrège assez fréquemment, tout en maintenant, à peu de chose près, le mot à mot de Rouge-Cloître ; elle possède en propre quelques brefs passages qui pour le fond du récit n'apportent rien de neuf [4].

Office de S. Bernardin par Pierre de Vigevano. Le P. F.-M. Delorme a fait connaître un office de S. Bernardin composé par le conventuel Pierre Ridolfi de Vigevano (Viglevius) vers les années 1479-1484 [5]. Outre les 9 leçons du jour de la fête, il comprend deux séries de 9 leçons pour l'octave. En tête nous retrouvons le même

[1] Sur la bibliothèque de Corsendonck, voir D. De Bruyne, *De la provenance de quelques manuscrits*, dans *Revue Bénédictine*, t. XLVI (1934), p. 108-121.

[2] J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V (Bruxelles, 1905), p. 88-99. Le t. I est conservé sous la cote 858-61 ; le t. IV, porte le n° 1638-49.

[3] A. Molinier, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, t. II (Paris, 1886), p. 203-208 : ms. 1329.

[4] Dans le ch. V du manuscrit de Rouge-Cloître, elle ajoute quelques phrases au dialogue de Bernardin et de Tobia. Au ch. VII, elle complète la phrase empruntée à M. Vegio (voir plus bas, p. 299). Cette retouche dénote chez l'abréviateur une connaissance des sources qui mérite d'être relevée.

[5] *Un second office rythmique de S. Bernardin*, dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. II (1936), p. 32-57. Pierre Ridolfi fut procureur de son Ordre auprès de la curie romaine (cf. id., *Un nouvel office rythmique de S. Bernardin*, ibid., p. 219). Sur les différents offices de S. Bernardin, cf. *Anal. Boll.*, t. LXXI, p. 253-254.

prologue que nous avons rencontré dans le légendier de Rouge-Cloître et dans Antonin de Florence. Si nous exceptons quelques divergences dans les leçons II, III, IV du jour de la fête, dans les leçons II et IX de la première série de l'octave, et la leçon VIII de la deuxième série de leçons de la même octave, on peut dire que Pierre de Vigevano a eu sous les yeux une *Vita* très voisine de celle de Corsendonck. Le P. Delorme, qui ne disposait que des quelques extraits publiés jadis par les Bollandistes, avait noté les ressemblances de Rouge-Cloître avec l'office de Pierre de Vigevano [1]. En fait, celui-ci est encore plus proche de la recension de Corsendonck.

Office de S. Bernardin par un Frère mineur d'Aversa. De cet office, rédigé, semble-t-il, par un Frère mineur d'Aversa, en Campanie, nous ne possédons que le texte du jour de la fête, c'est-à-dire 9 leçons. Elles présentent une très grande similitude avec celles de Pierre de Vigevano. Le P. Zeffirino Lazzeri, qui a édité ce texte, est d'avis qu'il est antérieur à 1457 [2].

Office de S. Bernardin par Dionysius a Pareto. Le tome IV du légendier de Corsendonck [3] a conservé, outre la *Vita S. Bernardini* signalée plus haut, un office inédit, dont voici sommairement les caractéristiques. Placé sous le nom de Dionysius a Pareto [4], il présente les mêmes antiennes, les mêmes hymnes et répons que le second office publié par le P. Delorme [5] ; parcontre, les leçons sont différentes. Elles sont précédées de ce lemma : *Incipit legenda beati Bernardini, legenda dico eius vite antequam esset religiosus quando conversabatur in seculo adhuc positus in habito seculari.* Cette indication fait tout naturellement penser à la Vie écrite par L. Benvoglienti et, en effet, après un prologue qui lui est propre : *Licet in illorum simus terminis constituti in quos fines seculorum devenere* [6], le texte suit L. Benvoglienti, mais en général tel qu'il

[1] Op. c., p. 37.

[2] *Un Ufficio ritmico di S. Bernardino nel primo Breviario francescano del 1474*, dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. I (1935), p. 105-119.

[3] Voir plus haut, p. 288.

[4] Nous n'avons pu identifier cet auteur.

[5] Office *Senarum civis inclitus*, dans le *Bullettino di studi bernardiniani*, t. II (1936), p. 223-230.

[6] Cf. 1 *Cor.* 10, 11.

se lit dans la recension du manuscrit de Corsendonck. Ici également, comme dans les offices analysés plus haut, nous constatons que les leçons ne sont jamais une copie servile ; c'est ainsi que dans les leçons VII, VIII et IX figurent des passages de Benvoglienti supprimés dans Rouge-Cloître et dans Corsendonck.

Sanctilogium de Gielemans. Enfin, il existe une *Vita* assez brève, qui dérive, en l'abrégeant, de la recension de Corsendonck ; c'est celle qui fut transcrite par Gielemans dans le tome II de son *Sanctilogium* [1], terminé en 1471 [2].

Nous pouvons résumer l'ordre de filiation exposé jusqu'ici de la manière suivante : La Vie du *Novale sanctorum* de Rouge-Cloître dérive principalement des biographies de L. Benvoglienti (1446), de Maffeo Vegio (1453) et du Procès de Canonisation.

Elle-même a servi de modèle ou tout au moins est étroitement apparentée aux six textes que voici : Vie écrite par S. Antonin de Florence, Vie contenue dans le Légendier de Corsendonck, Leçons des offices de Denys de Pareto, de Pierre Ridolfi, du Frère mineur d'Aversa, Vie insérée dans le *Sanctilogium* de Gielemans. Ces quatre dernières *Vitae* sont souvent très proches l'une de l'autre et de la recension du Légendier de Corsendonck.

[1] *De codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans*, dans *Anal. Boll.*, t. XIV (1895), pp. 9-11, 20. La *Vita S. Bernardini* se trouve aux fol. 535v-539. Conservé jadis dans la Bibliothèque privée de l'Empereur (Familien Fideicommiss-Bibl. 9397a), le *Sanctilogium* se trouve maintenant à la Bibliothèque nationale de Vienne sous le n° 12813. Cf. K. Köster, op. c., p. 300. Le même texte se retrouve dans le ms. 1382-1391 de la Bibliothèque royale de Bruxelles (J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. III, p. 97). Ce codex provient du monastère de Bethléem, près de Louvain. On remarquera le zèle avec lequel les maisons de la Congrégation de Windesheim (Rouge-Cloître, Corsendonck, Bethléem) enrichissaient leurs bibliothèques de livres hagiographiques.

[2] Nous laissons de côté le problème de l'influence de notre texte sur la rédaction de L. Surius. On sait que le laborieux compilateur, dans sa première édition (1572), publia une *Legenda* qui dérive en grande partie de L. Benvoglienti. A ce propos, il faut corriger la *BHL.* qui, parue avant que ne fût connue l'œuvre de Benvoglienti, rapprochait l'édition de 1572 de la Vie du Légendier d'Utrecht, dont on ne possède que quelques fragments (*BHL.*, p. 179, n° 8). Les éditions postérieures de Surius (*BHL.* 1191) maintiennent les premiers chapitres, mais donnent ensuite un texte fort augmenté. Vu l'habitude du chartreux de Cologne de remanier la forme littéraire des documents qu'il publie, il est difficile de préciser où il a trouvé son information (cf. B. Stasiewski, op. c., p. 82-89).

Nous pouvons maintenant fixer la date de notre texte. Ayant mis à profit non seulement l'œuvre de Léonard Benvoglienti (1446) et les procès (1445-1448), mais aussi la *Vita* de Maffeo Vegio, terminée le 1er juin 1453, il est postérieur à cette date. Par ailleurs, puisqu'on en trouve des traces dans la *Vita* écrite par Antonin de Florence vers 1457, c'est entre 1453 et 1457 qu'il a vu le jour.

Il n'est guère possible de préciser davantage. A la fin du prologue, l'auteur écrit : *Huius ergo vitam inter alios sanctos nostri temporis complacuit enarrare, tanto instantius et fiducialius, quanto propinquius res gesta est, nam plures novimus qui eum in carne viderunt et cum ipso familiariter conversati sunt*[1]. Cette réflexion désigne quelqu'un qui n'a pas connu le saint personnellement, mais plusieurs de ses compagnons. Les mots *quanto propinquius res gesta est* sont parfaitement de mise, puisque Bernardin est mort environ dix ans plus tôt. Des miracles *post mortem*, quelques-uns peuvent être datés : ils sont de l'année 1444 et presque tous ont eu lieu près de la tombe du zélé prédicateur.

La biographie que nous publions présente les caractères des textes destinés à la récitation de l'office et aux lectures prescrites par la règle, telles par exemple celles du réfectoire : elle supprime les passages où un auteur parle à la première personne, afin de prendre un caractère plus officiel et anonyme ; elle omet des détails concrets, qui, à leur place dans un récit historique, semblent inutiles dans une *legenda* visant avant tout à l'édification ; elle multiplie les paragraphes dans lesquels le serviteur de Dieu est représenté comme orné de toutes les vertus. Notre texte ne serait-il pas celui auquel fait allusion l'ambassadeur de Sienne à Rome, Bindo Bindi, qui, le 19 septembre 1455, communique à ses concitoyens qu'il a bien reçu les *Orationi e lectioni* composées en l'honneur de S. Bernardin et les a présentées au Pape, mais que ce dernier n'a pas encore eu le loisir de les examiner[2] ? Nous le croirions d'autant plus volontiers que la pièce est, comme on l'a vu, en relation étroite avec les offices qui furent rédigés après 1450.

Parmi les nombreuses biographies de S. Bernardin, dont quelques-unes sont de précieuses sources d'information, quelle place

[1] Voir plus loin, p. 293.

[2] E. Bulletti, *Per la canonizzazione di S. Bernardino da Siena*, dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. X (1944-1950), p. 158.

faut-il réserver à celle que nous publions? Des 29 chapitres qu'elle comprend, environ la moitié provient soit de L. Benvoglienti, soit de M. Vegio. Dans cette partie, elle n'apporte rien de nouveau. Pour les autres chapitres, nous avons montré que notre auteur est souvent l'écho du procès. De plus, pour quelques faits, qui ne figurent pas dans les Vies antérieures, par exemple la vision avant l'entrée dans l'Ordre de S. François (c. x), la prédication à Pérouse (c. xxiii), le miracle du *tector* (c. xxv) ou celui du flux de sang après la mort (c. xxviii), nous les trouvons attestés par des documents contemporains. On peut donc dire que, dans l'ensemble, la Vie du *Novale*, honnête compilation sans grande originalité, n'est pas sans intérêt, bien qu'elle présente de-ci de-là une version moins précise et moins circonstanciée que ses modèles.

B. de Gaiffier.

VITA S. BERNARDINI SENENSIS

Ex codice Bibliothecae nationalis Vindobonensis 12708, olim Rubeae Vallis, t. II, fol. 196-204.

Incipit prologus (1) **in Vitam sancti Bernardini confessoris de Ordine Minorum, qui floruit anno Domini M°CCCC°XLIII°.**

Apparuit gratia Dei et Salvatoris nostri (2), in diebus istis novissimis, in servo suo Bernardino, qui, cooperante clementia Patris misericordiarum et luminum (3), ut novum sydus opaco seculo celestium carismatum illustratione prefulgens, mirabiliter claruit, et inter densissimas humane insipientie tenebras celebris (4) vite atque doctrine micantes radios propagavit ; ut cecutientem populum qui a celestis patrie recto tramite declinabat, previa vite sanctitate in Dei timore dirigeret, et quasi rudes gentium animos qui Deum penitus ignorabant, incessanter salutaribus monitis erudiret, atque verbo pariter et exemplo doceret. Huius ergo vitam inter alios sanc-

(1) Ce prologue se retrouve en tête de la Vie écrite par Antonin de Florence, de l'Office publié par le P. Lazzeri et de celui de Pierre Ridolfi publié par le P. Delorme. Toutefois, seule la *Vita* du manuscrit de Rouge-Cloître contient les dernières lignes *Huius ergo ... conversati sunt ;* cf. plus haut, p. 291.

(2) *Tit.* 2, 11.

(3) Cf. 2 *Cor.* 1, 3 ; *Iac.* 1, 17.

(4) Antonin de Florence écrit également *celebris ;* Office-Lazzeri : *crebros ;* Office-Delorme : *celestis.*

tos nostri temporis complacuit enarrare, tanto instantius et fiducialius quanto propinquius res gesta est, nam plures novimus qui eum in carne viderunt et cum ipso familiariter conversati sunt.

Explicit prologus.

Incipit vita eiusdem sancti viri.

<C. I>. In civitate Senarum, que civitas est Virginis nuncupata, ex nobili familia de Albizeschis (1), ortus est nobilis vir, nomine Tollus, Dini [1] domini Bandi militis, vir prudens, bone opinionis, humanus et simplex, qui sua in iuvenili etate ad civitatem Massanam in ditione Senensium seseque contulit ; et cum cives illi satis amicarentur et familie sue ac predecessoribus suis (nam alter Tollus, patruus suus, trina vice, cum gratia Massani populi, presidatum civitatis illius gubernaverat), ibidem ab omnibus dilectus se firmavit, fodique faciebat argentum de mineris Massanis, prout plures alii nobiles mercatores (2). Hoc tempore quidam generosus miles nobilis Massanus, nomine dominus Bindus de Aduedutis, senex, advertens qualitatem et laudabiles mores prelibati Tolli, procuravit eundem in generum sibi et Neram filiam suam ei matrimonio copulare et Tollum tanquam filium adoptare, cum alios non haberet filios preterquam Dyanam, Nere sororem, et quampluribus annis in antea alteri genero copulatam. Et sicut Domino placuit, ita factum est (3), nam Tollus et Nera se coniugio copulant (4). Sed post parvum domino Bindo, Tolli socero, decedente, Tollus autem et Nera ibidem Masse remanserunt, admodum probe conditionis, Deum timentes et in beatam virginem Mariam devotionem habentes. In matrimonio, obsequium Deo prestando, masculinam prolem ad honorem Dei optabant ; et disponente Domino bonorum omnium largitore, vota devotorum parentum completa sunt : ecce enim filium genuerunt, qui in lucem prodiit et natus est octava die septembris, in die scilicet

1. — [1] divi *cod.*

(1) On trouvera un tableau généalogique de la famille dans V. Facchinetti, *S. Bernardino da Siena* (Milan, 1933), p. 17, et A. Liberati, *Genealogia della famiglia Albizzeschi* (*Bullettino senese di Storia patria*, N. S., t. VII, 1936, p. 182-200). Cf. M.-H. Laurent, O. P., *Intorno alla famiglia di San Bernardino*, dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. III (1937), p. 48-49.

(2) Le passage *qui sua in iuvenili etate... mercatores* ne figure pas chez Léonard Benvoglienti, mais bien dans l'édition incunable de 1483 (*BHL.* 1196).

(3) *Iob* 1, 21.

(4) Au sujet du contrat de mariage de Tollo Albizzeschi et de Nera de Aduedutis, voir *Bullettino di studi bernardiniani*, t. IX, p. 164-165, ainsi que l'article du P. C. Cannarozzi paru dans le *Bullettino della deputazione abruzzese di storia patria*, ser. V, 2 (1950-1952), p. 67-76. Nous ne connaissons ce dernier travail que par la recension du P. M.-H. Laurent dans la *Revue d'hist. ecclés.*, t. XLVIII (1953), p. 543.

nativitatis virginis gloriose Marie, currentibus annis a nativitate Domini nostri Ihesu Christi mille trecentis octoginta [tribus] (1), cui impositum est nomen Bernardinus, in quo anno beata Katherina de Senis evolavit ad superos. Nera, Bernardini mater felix, viam universe carnis exsolvendo, cum esset annorum viginti duorum, Deo animam reddidit, anno Domini M° CCC° L XXX III°, remanente Bernardino annorum trium. Tollus vero piissimus pater et Dyana cognata ipsius, beatissime virgini Marie devoti, dulcissimum filium Bernardinum pro puerili facultate ac tenella etate bonis moribus instruentes et devotis, presertim erga reverentiam Virginis gloriose, animam tandem Tollus suo creatori restituit, in anno Domini M° CCC° LXXXVI[I]°, superstite unico et dilecto filio suo Bernardino annorum sex.

<C. II.> Denique Dyana, venerabilis matrona, Nere matris Bernardini olim soror, curam pueri et bonorum ibi suscepit ipsius, ac illum tanquam filium gubernavit et aluit annis quinque. Et cum dedita mulier esset Virgini gloriose, puerum moribus optimis et virtuosis instruxit, eundem inducendo ad devotionem beate Virginis quantum poterat. Sed licet tanquam puer quidem pueriliter <ageret> attamen omnes alios in multis excellebat ; nam ita in litteris et grammaticis instructionibus proficiebat, quod longe omnes coetaneos superabat. Et vere in indole et ingenio apparebat tam intellectu quam et in quibusdam manu conficiendis, quod mirabilis erat aspectus eius omnibus Massanis ; adeo quod illum arbitrabantur evasurum in clarum et magni ingenii virum. Assuevit se puer taliter elemosinis, quod in nullo fere magis contentari videbatur quam pauperibus elemosinas erogare ; et cum aliquando contingeret casu parum de pane superesse in domo, et pauper elemosinam postulasset, et Dyana illam denegasset, ait ad eam benedictus puer : « Rogo, demus pauperi elemosinam, et non prandebo sive cenabo, quia panem potius opto pauperi quam michi. » Gaudebat valde Dyana intuens pueri bonitatem et optimam indolem, inducendo et eum ad ieiunium quantum puerilis patiebatur fragilitas et, satis etate tener, ad honorem Virginis gloriose sabbati ieiunium cepit, et illud [quod] toto tempore laycatus continuavit (2). Interea, cum aliquando ad predicationem venisset, inde reversus pueros vocabat eisque pueriliter predicabat quecumque de predicatione iam audita memorie commendaverat. Altaria semper domi faciebat, querebat ymagines, ornabat sanctos, altaribus mappas imponens, accendebat luminaria et similia signa devotionis faciebat in tenerioribus annis.

<C. III>. Cum autem esset annorum tredecim (3) et in gram-

(1) Par erreur, notre texte écrit 1383 ; il faut lire 1380.

(2) Ici l'hagiographe omet un passage, qu'il placera plus loin, c. III : *Cum autem ... instruxit.*

(3) D'après Benvoglienti, Bernardin avait 11 ans. L'incunable (*BHL.* 1196) est d'accord avec notre texte.

maticalibus provectus, a necessariis suis Christoforo et Angelo, confratribus sibi consortibus de Albizeschis, advocatus est Senas in patriam suam, sub cura tamen et custodia Christofori venerabilisque matrone uxoris sue, Pia vocate nomine et re. Que, cum filius ei nullus esset, Bernardinum puerum plus quam filium dilexit et moribus instruxit. Sed cum Senas adveniret speculum illud honestatis, doctrine trivialis et philosophie moralis instructor optimus, magister Iohannes Spoletanus (1), honestissimus adolescens, honestatis et doctrine cupidus, ad illum se contulit ; a cuius latere quantum licebat minime discedebat, sed per aliquot annos secutus est eum, apud quem mirabiliter profecit. Hic dixit se nunquam habuisse scolarem ita dilectum et omni bonitate repletum sicut Bernardinum (2), a quo quidem nullum verbum inhonestum fuisset auditum, ita quod nec verbo nec nutu nec signo seu aliqua interpretatione collegit ex illo aliud preterquam purissimam honestatem (3). Testantur et hoc idem sui temporis scolastici et coetanei tantam fuisse iuvenis illius honestatem, quod cum aliquid inhonestum dici audisset Bernardinus, statim ita turbidus videbatur, [cum aliquid inhonestum dici audisset, ita] quod illi rubor in facie ex verecundia apparebat, ac si ex iniuria quis ei alapam intulisset. Et si aliquando accidisset, ut sepe contigit, pueros adolescentes sive iuvenes aliquid inhonestum inter se confabulari, et casu Bernardinus supervenisset, statim illo viso dicebant : « Taceamus, quia Bernardinus venit, ecce iam adest ! » Unde reputabatur a puerilibus annis ab omnibus exemplar quoddam honestatis et bonitatis.

Capitulum quartum. Cum vero interim esset annorum fere decem et septem, curam eius habuit Tobia, filia Dyane sororis matris ipsius felicis pueri ; licet ipsa Tobia annis triginta et ultra superasset eum in etate. Hec vidua erat, tercio ordini sancti Francisci religata, mulier utique multum devota, que continuis ieiuniis et vigiliis vacabat, atque vestita iacebat, et corpus suum castigabat. Hec illa

(1) Notre compilateur laisse tomber deux remarques faites par Benvoglienti à propos de Jean de Spolète : *adhuc etiam vivit in humanis ; ab eodem Iohanne, olim etiam preceptore meo, pluries audivi.*

(2) Au procès, Benvoglienti dépose dans les termes suivants : *dixit audivisse a multis consociis ipsius Bernardini doctis et peritis viris, et maxime a venerabili mag. Iohanne de Spoleto olim praeceptore beati Bernardini, asserente et affirmante numquam habuisse scholarem nec vidisse eo honestiorem et qui de scholis suis doctior ipso beato Bernardino egrederetur* (*Archivum Franciscanum historicum*, t. XLIV, 1951, p. 149). Tant dans la *Vita* que dans ses dépositions, Benvoglienti insiste beaucoup sur l'*honestas* de S. Bernardin ; voir par exemple *Anal. Boll.*, t. XXI, p. 61-63, où le mot revient au moins 13 fois.

(3) Au procès, Pierre Martini affirme : *quia ab undecimo anno aetatis ipsius fr. Bernardini, secum habuit familiarem et socialem conversationem et numquam audivit ex ore ipsius aliquod verbum inhonestum nec actum aliquem turpem vidit* (*A. F. H.*, t. c., p. 417).

fuit cui felix Bernardinus, cum esset annorum XXXI Senis in epidymia infirmatus et a medicis desperatus atque in articulo mortis constitutus, secretum sue puritatis et incorruptionis patefecit, asserens se ab omni vicio carnis incorruptum, divina opitulante clementia, sicut de ventre matris exivit (1). Hoc in tempore contigit, videlicet cum illa primum adolescentis curam suscepit, quod aliquando a latere Thobie discedens frequentius, diceret ad eam : « Ego, in hac urbe, habeo quandam iuvenculam mihi predilectam et ineffabili speciositate prefulgentem ; cuius tam mira decorositatis insignia nemo potens est hominum calamo describere vel in pariete pictura depingere aut per vocem digne laudis preconio commendare, que pre ceteris statura elegantior, aspectu venustior, omniumque morum et virtutum probitate probatur excellentior, qui nisi eius gratiosum voltum cotidie videam, mihi procul dubio videretur omni solamine destitutum me dire mortis pena succumbere tristemque animam penitus exalare ». Et hec dicens intendit intra sui cordis abdita predilectam suam fore Virginem gloriosam almifico debriatus amore, cui tam mentis quam corporis indefiniter exhibebat obsequium (2).

Capitulum quintum. Igitur Tobia, hec audiens, diversa suspicari cepit ; tamen [1] intuens Bernardinum frequentissime ieiunare, cotidie ecclesiam intrare, orationibus et devotionibus vacare, vestitum cubare et alia probitatis indicia actitare, non videbatur ex hiis sinistram opinionem debere suscipere ; sed ex adverso considerans formositatem iuvenis, subtilitatem demonis, fragilitatem carnis et naturalem inclinationem hominis, et quia extra portam Camollie (3)

5. — [1] tum *cod.*

(1) L'hagiographe reviendra encore plus loin sur le même sujet (c. XIX). La fille de Tobia. Mariana, *dixit audivisse a d. Tobia, eius matre, quampluribus vicibus, quod cum fr. Bernardinus in inguine morbum pestiferum pateretur, cui ipsa d. Tobia, tanquam consobrina eius, in infirmitate serviebat et secum de vita quam gesserat haberet sermonem, fr. Bernardinus dixit eidem quod esset bonae voluntatis et non dubitaret de eo, quoniam gratia Dei erat virgo, purus prout ex utero matris exivit. Interrogata quot annorum poterat esse tunc fr. Bernardinus, dixit quod, secundum quod audivit a sua matre, erat annorum triginta unius* (*A. F. H.*, t. c., p. 417). Dans sa déposition, L. Benvoglienti affirme qu'il a entendu de Mariana le même propos (ibid., p. 416).

(2) Le paragraphe *Ego in hac urbe... obsequium* ne se rencontre ni dans Benvoglienti ni dans l'incunable de 1483 ; il se retrouve dans la recension de Corsendonck, l'Office publié par Lazzeri, l'Office de Pierre Ridolfi da Vigevano et Antonin de Florence.

(3) Cette porte, qui existe encore, se trouve au nord de la ville, sur la route qui mène à Florence. *Cf.* E. Bulletti, *La Madonna di Porta Camollia*, dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. I (1935), p. 147-156 ; M.-H. Laurent, *Intorno alla Madonna dell' Antiporto di Camollia* (ibid., t. V, 1939, p. 164-167).

erat quoddam monasterium mulierum, dubitavit ne ibi fuerit excecatus, sauciatus et intricatus. Intra se dolebat valde, timens se perdidisse fructum laborum suorum, nam magno cum zelo semper instruxerat eum ; quare disposuit personaliter videre quo ipse tendebat. Et sequenti die, Tobia se contulit ad locum extra portam, ubi videbat et non videbatur. Et ecce advenit Bernardinus solus, et cum ibi, supra portam, pulcherrima pictura, gloriosa scilicet Maria, figurata esset et adhuc est, statim coram ipsa genuflexus pronis petitionibus adoravit. Completa autem devotione sua, domum suam statim repetebat. Tobia hec cernens admirata est et, remota omni suspicione, gaudens Bernardino ait : « Fili mi, pridie dixisti te philocaptum esse ; rogo te, propala mihi omnem veritatem, neque me amplius teneas in suspenso ». Cui Bernardinus ait : « Postquam sic iubes, quod nulli alteri propalarem, archanum mei pectoris tibi reserabo. Philocaptus sum de beata virgine, Dei genitrice Maria, quam semper dilexi, in qua omnis spes mea reposita est. Illam summe diligo, illam quero, illam videre desidero, sed cum non valeam in hoc seculo propriam videre personam ipsius, statui eius amore cotidie talem visitare figuram, cum mihi videatur pulchrior quam aliqua alia que sit in civitate ista, quam cotidie visito, flexis genibus me sibi committens, et sperans ab ea consequi gratiam et misericordiam. » Tobia, hec audiens et lacrimas continere non valens, amplexata est illum, dicens : « Fili mi benedicte, optimam amicam habes, illam quere, illam sequere, omnique devotione in ea confide. Nullum enim sustentaculum saluti tue salubrius habere potes, quam ipsam matrem pietatis et misericordie. »

<C. VI>. Continuavit dehinc Bernardinus hanc devotionem visitationis prefate, annis pluribus, et etiam postquam in religione coaluit, testantibus sociis. Vere, multis ex coniecturis tam ex dictis suis quam ex evidentibus signis, colligi potuit Bernardinum toto tempore vite sue fuisse beate virgini Marie devotissimum. Dum enim semel predicaret Senis in die nativitatis beate Marie Virginis, anno Domini M° CCCC° XXVII°, hec verba formaliter dixit : « Ego frater Bernardinus semper teneor esse beate virgini Marie devotus. Ego enim in die sue nativitatis natus fui, in eadem in baptismate christianus effectus sum, in eadem die renatus et vestitus religioni, in hac die professionem feci in Ordine, eadem die primam missam cantavi, et eadem die primam predicationem feci, et in eadem desidero mori. » Ipse denique predicabat ferventius, libentius, devotius et excellentius de gloriosa virgine Maria, super omnes alios sui temporis divini verbi pronunciatores, et de beata Virgine pulcherrimum tractatum fecit, qui ab omnibus amatur, honoratur, desideratur, commendatur et libenter predicatur (1).

(1) A la place de cette dernière phrase : *Ipse denique predicabat ... predicatur*, qui ne se lit pas non plus dans l'incunable de 1483, Benvoglienti disait : *Et vere nunquam audivi aliquem de B. Virgine libentius et devotius et ardentius pre-*

<C. VII>. Probus iuvenis Bernardinus, dum in seculo viveret Deo servire cupiens, ut suas devotiones augmentaret, procuravit se annumerari in confraternitatem disciplinatorum beate Marie virginis in hospitali de la Scala situatam (1), ut in eodem devotissimo oratorio [devotissimo] et consortio iuxta probatos et devotos mores suam devotionem perficeret. Et cum ibi non admittantur nisi probati viri, de quibus bona opinio habe[b]atur, cum locus ille fuerit longissimo tempore speculum devotorum secularium, is tamquam probus ab omnibus confratribus approbatus, alacriter admissus est. Orationes, disciplinas et alias iocundas austerasque devotiones die noctuque ibidem consuetas super alios exercebat in eodem loco, qui antiquissimus ille est, unde fere omnes devotiones Italie disciplinatorum laycorum originem traxerunt. Hinc sancti et beati plures egressi sunt (2), et innumeri fere religiosi hinc originem habuerunt. Non est ergo mirum si Bernardinus beate Virgini Marie devotissimus in domo eius voluit aggregari, de qua tot stellas et divinos viros viderat propagari. Quam tamen domum super alios suos confratres illustravit ; sed cum videretur adhuc non sibi sufficere locum illum ad complementum sue fervide devotionis ad macerationem sui corporis, quod per plura tempora, ultra frequentata ieiunia, flagellis et funiculis afficiebat, et sepius cum urtica (3) et cilicio, licet occultissime hoc faceret, ut soli Deo, cui serviebat, nec alteri cognitum esset, Dominus disposuit ac permisit probitates iuvenis illius aliquando lucescere

dicantem quam Bernardinum (*Anal. Boll.*, t. XXI, p. 66, § 11). Barnabo de Sienne, dans sa *Vita* composée en 1445 (*BHL.* 1188), parle ainsi de la dévotion de Bernardin à l'égard de la Vierge : *Quoniam nemo* (*pace omnium dixerim*) *ante nostram aetatem ita eleganter, ita eloquenter, ita ornate, ita graviter hanc rem, carmine vel oratione soluta, tractaverit* (*Act. SS.*, Mai t. V, p. 279*). Au sujet du traité composé par Bernardin, cf. D. Pacetti, O. F. M., *De sancti Bernardini Senensis operibus. Ratio criticae editionis* (Quaracchi, 1947), p. 31.

(1) Sur le célèbre hôpital de *Santa Maria della Scala*, voir A. Liberati, *Chiese, monasteri, oratori e spedali senesi*, dans *Bullettino senese di storia patria*, N. S., t. X (1939), p. 160-161.

(2) Ici notre hagiographe laisse tomber un passage où Benvoglienti énumérait plusieurs saints personnages issus de Sienne. De ce chef, le lecteur ignore quels sont les *stellae* et les *divini viri* mentionnés plus loin.

(3) Voici, à ce sujet, la déposition de Guillaume Martini : *dixit quod bonitatem suam* (Bernardini) *cognovit, quoniam dum adhuc saecularis esset, fr. Bernardinus corpus suum urticis castigabat et affligebat. Interrogatus quomodo scit, dixit quod, dum erant socii in hospitali, saepe ulceribus et vesicis factis ex urticatione oleum lucernae apposuit. Interrogatus quid scit vesicas et ulcera processisse ex urticatione, respondit audivisse a Bartholomaeo Fabro, eius socio, qui dicebat se vidisse. Ipse etiam fr. Bernardinus reprehensus ab ipso teste cur hoc faciebat, non negavit, dicens quod percusserat se modicum cum urticis ad probandum si poenitentiam facere posset* (*A. F. H.*, t. c., p. 430).

et nota fieri debere (1). Vestitus pluribus annis dormivit, super capsam potius quam super lectum (2) ; cibus eius et potus, licet parcus et temperatus, communis tamen erat, neque in excessu seu defectu delicatorum seu ignobilium et vilium ciborum singularitatem, sed communem vitam elegit. Hylaris (3), iocundus, affabilis, humilis et cum omnibus communis semper fuit, tristicie, torporis et ignavie semper inimicus. In actione vivus et assiduus, irasci numquam malo animo visus est, veritatis amicus, caritate plenus, miseris misericors, prudens et circumspectus valde ; nec videbatur sibi mesticia locum posse comparare, ubi aderat Bernardinus ; sed in eo qui semper ab omnibus commendatus est ultra omnes alios Senenses iuvenes, fuit laus honestatis verbo, nutu et opere. Habitus vero semper fuit scolasticus et pluribus annis propter sui honestatem dominus Bernardinus vocatus est ; et quia canonica iura audiebat, opinabantur omnes quod insigniis canonicis decoraretur (4). Tribus annis in ea se facultate exercuit, theologie etiam postmodum non parum vacavit (5).

<**C. VIII**>. Volens autem Dominus cunctis fidelibus suis luculentissime demonstrare qualis hic preco evangelicus adveniente <tempore> in posterum esset futurus, ab adolescentia sua evangelice predicationis opulentissimam gratiam celesti rore perfusam sibi conferre dignatus est. Unde cum quadam die in urbe Senarum celebraretur festum sancti Honofrii confessoris, in ecclesia eius nomine nuncupata (6), ubi constructum est hospitale peregrinorum ac pau-

(1) Cette réflexion de L. Benvoglienti s'éclaire parfaitement grâce au texte que nous venons de citer.

(2) *Ioannes Vannini dixit... quod cum ipsi essent socii in eodem lecto ante ingressum religionis, fr. Bernardinus dormire nolebat in lecto, sed dormiebat super capsa, dicens quod faciebat ut experiretur vitam quam post elegit* (*A. F. H.*, t. c., p. 432).

(3) Un témoin souligne ce trait du caractère de Bernardin : *cognovit et vidit eum esse virtuosum, laetum, honestum et gratiosum* (ibid.).

(4) Voir plus haut, p. 285. S. Bernardin n'accéda pas au grade de docteur. S. Jean de Capistran, dans un sermon sur son saint ami, le dit formellement : *anno autem XIX dedit se studiis canonum et per triennium satis profecit ; de doctoratu autem minime curavit* (*A. F. H.*, t. VI, 1913, p. 85 ; cf. t. XLIV, p. 138).

(5) Notre auteur, qui dans ce chapitre suit L. Benvoglienti jusqu'à *decoraretur* (*Anal. Boll.*, t. XXI, p. 67), introduit ici cette dernière phrase où nous trouvons le premier emprunt à Maffeo Vegio (*Act. SS.*, t. c., p. 288* ; § 5 : *Iam vero adolescentior factus, cum trivii et ethicae studia reliquisset, ad ius canonicum perdiscendum se transtulit, tribusque annis in ea se facultate exercuit. Theologiae etiam postmodum non parum vacavit*). Benvoglienti, parlant des études canoniques, avait noté : *in quibus annis tribus solerti studio vacavit* (*Anal. Boll.*, t. c., p. 63).

(6) La fête de S. Onuphre se célèbre le 12 juin. Il s'agit de l'église Saint-Onuphre à l'intérieur de la ville et non de l'ermitage de la Capriola, situé en

perum infirmorum, populo multo ante fores ecclesie congregato, Bernardinus adolescens, spiritu ebrius et divina sapientia edoctus, in quamdam arborem audacter ascendit, et absque timore ac rubore proponere cepit verbum Dei sic eleganter et diserte, ut cives tam docti quam indocti eum audientes vehementem ammirationem assumerent (1). Quidam vero stolidi et immodesti, audientes dono superne sapientie plenum, eundem insanire putaverunt. Interea [cum] Bernardinus, iam corde sanctius Deo servire desiderans, cum nec quam religionem ingrederetur deliberasset, statuit habitare solus, ut privatim que experienda viderentur pro sequenda vita regulari possit facilius et commodius experiri, et Deo magis grata tandem sortiri. Itaque domum elegit, in qua capellulam ordinavit cum altari et crucifixo ; ibique orationibus, vigiliis, ieiuniis, flagellis, disciplinis, cilicio et aliis devotionibus, frequentius solito et asperius vacando, omnem quam potuit experientiam investigare curavit in persona sua, usque ad cibum herbarum [cibum] et aquarum potum (2). Lectiones sue, cum fere omnes alias studio [1] haberet, in sacris libris devotione plenis consummabantur, illis delectabatur, illas iam toto corde complec-

8. — [1] *lege* fastidio *ut in Benvoglienti*, § 2.

dehors des murs. Cf. *A. F. H.*, t. XXXIII, p. 269-272 ; t. XLIV, pp. 152-153, 401.

(1) Notre auteur est le premier à signaler ce fait. Il fut suivi par Antonin de Florence et l'Office de Pierre Ridolfi. Cette prédication aurait eu lieu quand Bernardin était encore dans le monde. Au sujet de l'arbre sur lequel se serait hissé le prédicateur improvisé, nous pensons que l'auteur s'est mépris. Au procès, L. Benvoglienti rapporte : *Dixit audivisse ab ipso Bernardino quod suam primam predicationem fecit in castro Segiani comitatus Senarum, prope Columbariam, deinde venit Senas et predicavit prope arborem S. Francisci, quae est apud moenia civitatis, deinde primam suam praedicationem in civitate Senarum fecit apud S. Honuphrium* (*A. F. H.*, t. XLIV, p. 152). L'hagiographe n'a-t-il pas confondu les deux dernières prédications mentionnées dans cette déposition et imaginé la scène pittoresque qu'il décrit? Le P. Pacetti faisait déjà la même supposition (*A. F. H.*, t. XXXIII, p. 274, où l'on trouvera la bibliographie du sujet).

(2) Cette période de la vie de Bernardin est particulièrement bien décrite par deux témoins, Iohannes Francischini de Bonconvento et Ser Iacobus de Assiano : *uno semel iverunt ad visitandum, tamquam socii, fr. Bernardinum ad domum quam inhabitabat ante religionis ingressum, qui volens eis honorem impendere collationis, descendit pro vino ; quo medio, ipse testis cum praedicto Ser Iacobo intravit quemdam locum secretum, qui erat in dicta domo, ubi Bernardinus orare consueverat, ubi altare parvum constructum invenerunt cum figura Crucifixi et lampade ardenti, et super altari erat flagellum de funiculis aptum ad se flagellandum et disciplinandum. Erat ibi absconsum cilicium. Redeunte vero fr. Bernardino, dixerunt ei : « Tu fugies a nobis ? », — volentes intelligere quod religiosus efficeretur —, «vidimus enim altare tuum et alia quae ibi sunt, quibus hoc comprehendimus. » Quibus auditis, fr. Bernardinus multum indignatus est* (*A. F. H.*, t. XLIV, p. 147 ; cf. p. 432).

tebatur. Spirituales conversationes ultra solitum querebat, in quibus aliquid exemplaritatis videbat.

Capitulum nonum. Verum pretermittendum non est quod hic beatus adolescens adhuc inter illusivas mundi blanditias (1), in iocunda et novella etate constitutus, tam inexhausto sincere dilectionis ardore erga proximum versabatur, quod cum Apostolo cum infirmantibus infirmabatur et cum patientibus scandalum similiter urebatur (2). Unde in anno dominice incarnationis M° et CCCC°, tempore iubilei, Senis gravissima peste grassante, que quidem per universum orbem erat dilatata et letaliter propagata, cum vicesimum attigisset Bernardinus, piissimus iuvenis, propter precipuam et singularem devotionem qua erga gloriosam Virginem iugiter ducebatur, tum etiam propter fraterne caritatis fervorem quo erga proximum ferebatur, nequaquam corporalem metuens mortem, sacratissime Virginis hospitali in medio antedicte civitatis constructo, quod nomen a Scala accepit (3), utique magnum et amplum ad suscipiendos curandosque otius [1] egrotos semper promptum (4), et patens ad obsequendum infirmis, ibidem animo hylari se obtulit usque in finem illius sevissime pestis ; et cum omni conatu, humillime et obsequiose servivit, necnon iuxta dominicum preceptum (5) curvatis genibus abluebat pedes eorum, et educebat putrescentem sanguinem cycatricum, ligabat vulnera et saniem abstergebat ; nullamque illorum abhominatus sordem aut feditatem, amore Dei et gloriose Genetricis eius, labores hos equanimiter tolerabat. Ex propria familia eiusdem domus decesserunt tempore pestis evidenter XXII fratres, novem sacerdotes, V clerici, XXXVI pueri in ipso hospitali nutriti, et LX famuli ; peregrinorum vero ibi decedentium sive defunctorum pene fuit numerus infinitus (6).

9. — [1] *sic ; forsan melius in M. Vegio :* quosvis.

(1) Cette expression revient plus loin, c. XI.

(2) Cf. 2 *Cor.* 11, 29.

(3) Il s'agit de l'hôpital de La Scala, dont il a été question plus haut.

(4) L'auteur démarque dans ces dernières lignes Maffeo Vegio : *Petiit hospitale, quod ob B. Mariae honorem ac peregrinorum causa in medio urbis extructum est. Illud autem est quod a Scala nomen accepisse supra diximus, magnum quidem, amplum ac celebre et ad suscipiendos curandosque quosvis aegrotos semper promptum, semper patens* (*Act. SS.*, t. c., p. 290*, § 11).

(5) Cf. *Ioh.* 13, 14.

(6) Ces dernières lignes *Ex propria familia ... infinitus*, sont empruntées à L. Benvoglienti, mais l'hagiographe a laissé tomber beaucoup de détails précis donnés par son modèle. Tout ce paragraphe est à rapprocher de l'article v du Procès et des réponses qui y furent faites. Un témoin rapporte : *Interrogatus quot mortui sunt de domesticis, dixit quod fratres 22, dominae 18, pueri 60, familiares 36, presbyteri 9, clerici 6 et aromatarii 7* (*A. F. H.*, t. XLIV, p. 142).

Capitulum decimum. Post hec, animo sepe revolvens Bernardinus quo in statu quave familia Deo famulatum convenientius prestare debeat, pluries prostratus ante crucifixum, toto corde oravit, ut ei gratiam tribueret potiorem viam et vitam eligendi, quam sua clementia favente sequeretur. Et vere credo (1) quod ei responsum dederit crucifixus hoc modo : « Fili, vides me hic nudum et affixum cruci ; si me diligis, [diligis et] sequeris nudus et tue affixus cruci ; me sequaris et me invenies ». Quo intellecto et pluries trutinato, animadvertit optimum consilium Ihesu Christi adeo ut eo melius et salubrius nequeat inveniri. Illud itaque totis omnino viribus et toto corde Domino concedente sequi disposuit. Et cum seraphicus ille archimandrita Franciscus ultra omnes alios Christi nuditatem et crucem fuerit secutus, sub eodem Francisco devotus Bernardinus militare deliberat. Contigit (2) etiam, dum in eodem mentis agone positus esset Bernardinus et quam viam eligat minime intelligeret, piissimus et misericors Deus, qui confugientes ad se non derelinquit, sed ad viam dirigit salutarem, quod post solitam orationem de sero factam obdormiret ac certificationem sue vacillationis per revelationem acciperet. Videbatur eni<m> sibi prope fontem follonicum (3), extra menia civitatis et a conventu Fratrum Minorum parum distantem, videre palatium quoddam magnum, pulchrum, fenestris plenum ; et ignem intus videbat accensum omnia fere palatii contenta intestina conburentem, et per omnes fenestras flammas exeuntes, preterquam per unam tamen que sola cum una camera ab igne preservata videbatur. Videbat insuper per fenestram illam intus quemdam [1] virum habitu Francisci indutum, qui ut fugeret periculum ignis fenestre appropinquans, videbatur velle de fenestra sese precipitare. Et cum cerneret manifestum precipitii periculum magna voce clamabat : « Francisce ! » ; et post clamorem redibat intus, et iterato redibat ad fenestram, cum eadem ostensione precipitationis, et precipicium

10. — [1] *prius* quoddam.

(1) L'auteur a laissé subsister ici un passage où L. Benvoglienti parle à la première personne.

(2) Ici commence le récit de la vision qui détermina Bernardin à entrer dans l'Ordre de S. François. Il est propre à notre auteur et à la recension de l'incunable de 1483. Maffeo Vegio en donne une version plus courte et légèrement différente (*Act. SS.*, Mai t. V, p. 291*). Dans le sermon 32 du carême prêché à Sienne en 1427, S. Bernardin fait allusion à cette vision : *Anco mi ricordo d'uno che prima che elli abandonasse il mondo, che vidde uno palazo con cinque finestre fatte a suo nome ; più anco una montagna fu veduta che ardeva* (L. Banchi, *Le prediche volgari di san Bernardino da Siena*, t. III, Sienne, 1888, p. 39). Nous remercions le P. C. Piana qui nous a signalé ce passage.

(3) Cette fontaine fut érigée en 1249. Cf. C. E. Repetti, *Dizionario geografico, fisico, storico della Toscana*, t. V (Florence, 1843), p. 362.

timens eodem modo clamabat : « Francisce ! » ; similiter et tercia vice clamabat, prout prima et secunda vice clamaverat. Cernebat demum Bernardinus totum palacium hoc conbustum fuisse, preter cameram et fenestram illam ubi vir ille Franciscum clamitans salvus remansit. Hoc autem revolvens animo Bernardinus, arbitratus est Deum sibi hanc visionem concessisse, ut intelligeret cum auxilio seraphici ducis Francisci se posse carnales, mundanas atque dyabolicas flammas evadere.

<C. XI>. Agnoscens igitur pius iuvenis Bernardinus inter illusivas mundi blandicias (1) se non posse sine reatu perfectum Dei obsequium exercere, non amplius distulit nec moram traxit ; sed pauco post tempore, videlicet anno etatis sue XXII°, incarnationis vero dominice M° CCCC° I° (2), spernens aridum mundum cum suo marcessibili flore, ad custodem fratrem sancti Francisci de Senis accessit, eique sui propositi conceptum pandens fideliter, se fieri fratrem Ordinis suppliciter postulavit, et obtinuit ; primo tamen evangelica imitans consilia, omnia que possidebat, partim vendendo et partim donando, omnem substantiam suam tum in elemosinis, tum maritandis puellis distribuit, ut nudum Christum nudus sequeretur. Statuto itaque die ingressus sacre religionis domum, in festo videlicet nativitatis gloriose Virginis dilectricis sue, ante altare maius (3) in honore sancti Francisci ab initio dedicatum, habitu sancte religionis induitur Bernardinus, in regulari vita morumque probitate se incomparabiliter gerens, adeo ut a cunctis fratribus nimium amaretur. Qui clare intuens propter crebrum secularium adventum aliasque causas rationabiles sese non posse quietem animi sui secundum regularem observantiam adipisci, sui superioris licentia primitus petita, ad quoddam heremitorium quod Columb[r]aria[m] (4) ab omnibus appellatur non multo post tempore, ut quietius spiritui servire valeret, sine mora secessit ; et ibidem cum quibusdam iuvenibus sibi spiritualiter adherentibus secundum regularem formam vivere summopere nitebatur. In ieiuniis strennuus, in sumendis victualibus parcus, in vigiliis sedulus, in disciplinis austerus, in temptationibus fortis, in orationibus devotus ; omni morum preditus honestate ac venustate, celibem vitam ducere satagebat ; ex quibus virtutibus postmodum

(1) Voir plus haut, c. IX.

(2) C'est en 1402 que Bernardin quitta le monde. Notre auteur, suivant L. Benvoglienti, a écrit 1401. Cf. *A. F. H.*, t. XLIV, p. 1 45 ; C. Mesini, O. F. M., *Atto di accettazione di S. Bernardino all' Ordine*, dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. IV, p. 129-132.

(3) *Simon de Ionta dixit quod praesens fuit quando habitum S. Francisci recepit in ecclesia S. Francisci, in capella prope altare maius, in die B. Mariae de mense septembris* (*A. F. H.*, t. XLIV, p. 147).

(4) Monastère près du mont Amiata. Sur l'entrée en religion et le séjour à Columbaria, voir l'article VIII du procès et les réponses des témoins (*A. F. H.*, t. c., p. 144-149).

in toto mundo celebris et famosus emicuit. Oportebat enim impleri prophetiam, quam venerabilis et sanctus pater monasterii sui (1), postquam illi habitum religionis primitus tribuerat, de ipso protulit, dicens : « Ordo noster vere iam diu talem receptionem non fecit, ex qua maior fructus appareat et exaltatio Ordinis, sicut de receptione ista hodie per nos facta de Bernardino. »

<C. XII>. Sed et ipse suimet, ut ita dixerim, propheta factus, ea quae postmodum evidenter contigerunt, Spiritu Sancto inspirante, prenunciare coactus est. Cum enim quadam die pergeret ad domum nutricis sue, ut eam visitaret, [ad] adhuc novitius existens, quidam illic affuit de affinibus eius, qui assumptum ab eo religionis habitum moleste tulit ; et obiurgans eum multis contumeliosis verbis, inter alia sic ait : « Putabamus sperantes te in seculo honorabiliter vivere, uxorem ducere fecundam, prolem gignere letabundam ut domus tua sobole propagata opibus extolli, genusque tuum famosius potuisset augeri. Denique quid est frater nisi porcus, utpote qui iugiter otiosus et cum inertia vivens, aliorum labores edit, et semper pabulo intendit ut bene pinguescat ? » Cui vir Dei quasi de se ipso futura prenuncians, omniaque illius obiurgosa verba equanimiter tolerans, sic humiliter respondit : « Ego quidem mundi huius fallacem gloriam pompasque respuo ; domum autem meam gloriosissime extollam, ut pro tempore quo hec Senarum civitas condita extitisse narratur, nulla in ea domus divitum vel magnatum memorate civitatis dignior famosiorque existat atque sublimior » (2). Qui post hec, nutricis sue accepta benedictione, perrexit ad locum suum. Preterea vir Dei Bernardinus magis expetens pro nomine Domini contumelias et obprobria perpeti (3) quam humanis favoribus extolli, probra et iniurias sibi irrogatas patienter et gaudenter suscepit. Quadam enim

(1) A savoir Jean Ristori, qui d'après Benvoglienti a prononcé les paroles qu'on va lire (*Anal. Boll.*, t. XXI, p. 74). Au procès, Benvoglienti a répété la prophétie de Ristori : *Ordo noster a iamdiu ex receptione alicuius non consecutus fuit ea quae ex receptione istius iuvenis in futurum consequetur.* Et il ajoute : *Interrogatus quomodo scit, dixit audivisse a praefato mag. Luca qui tunc praesens fuit, addens audivisse quod tempore quo beatus Bernardinus ingressus fuit religionem fama fuit publica et communiter ab omnibus dicebatur quod melior iuvenis civitatis Senarum effectus est frater* (*A. F. H.*, t. c., p. 146). Au sujet de Jean Ristori († 1408), voir le *Martyrologium Franciscanum* auctore P. Arturo a Monasterio, recognitum et auctum a PP. Ignatio Beschin et Iuliano Palazzolo, O. F. M. (Rome, 1938), p. 61-62, où à la date du 15 février figure la notice suivante : « Senis, in Tuscia, beati Ioannis Ristori Senensis, sacerdotis et confessoris eruditione et pietate celeberrimi, qui triginta annis in Bosna adversus haereticos et schismaticos strenue decertavit et multos ad catholicam fidem reduxit ».

(2) Cette prophétie, reproduite aussi par Antonin de Florence et le légendier de Corsendonck, a-t-elle été réellement prononcée par le saint ? Il est malaisé de le savoir.

(3) Cf. *Act.* 5, 41.

die, pergens cum socio per urbem Senarum, infestos habuit quosdam stolidos et inhonestos iuvenes subsannantes eum, et post tergum ad nudos calcaneos pedum eius lapillos ignominiose iacientes. Ipse autem nequaquam retro aspexit, nec ulla fuit perturbatione collisus, sed tanquam surdus et insensibilis pertransivit. Socius vero eius, hec moleste ferens, ait illi : « Nonne vides quid isti stolidi iuvenes faciunt ? » Respondit vir Dei et dixit : « Sine illos agere quod agunt, hii enim adiuvant nos ad perhennem utique gloriam nanciscendam, eo quod ad virtutem patientie nos exerceant per quam nostras animas possidemus » (1).

Capitulum XIII^m^. Postquam autem devotus evangelicus observator Bernardinus solempnem professionem devotissime peregit votorum observantie regularis in manus sui superioris, in die videlicet nativitatis Virginis gloriose, non multo post tempore, ad sacerdotalem dignitatem assumitur (2), et paulo post, non ausu proprio sed per obedientiam salutarem a magistro generali, ei officium exercende predicationis committitur (3) ; qui mox almi Spiritus imbre perfusus, mirificus preco per omnes ytalicas oras Deique nuncius famosus efficitur. Quod equidem predicationis officium toto sui temporis labente curriculo, ut patet, ferventissime elegantissimeque peroravit, ut cuncto orbi inclita et prefulgens eius fama crebresceret, ita quod fere per triginta miliaria et eo amplius utriusque sexus quasi innumerus gentium cumulus ad audiendum eum avide et celerrime properabat. Erat denique vox eius adeo sonora et clara, ut tam a de longe quam de prope manentibus audiretur. Erant namque verba eius non aura humane sapientie plena, non nugatoria, non risu digna,

(1) Cf. *Luc.*, 21, 19. En regard de ce passage, il convient de citer la déposition de Jacques Baldi : *Et altera vice dum accederet ad processionem, quidam eum cum lapidibus parvis proiciendo ad calcaneos molestabat ; et hoc patienter tollerabat* (*A. F. H.*, t. c., p. 431). A la liste des biographies qui signalent ce trait, dressée par le P. Piana, il faut ajouter le légendier de Corsendonck.

(2) Le procès tient également à marquer que Bernardin a passé régulièrement par toutes les étapes de la formation religieuse. Art. VIII : *Quod, facta professione in Ordine supradicto et habitu ipsius religionis assumpto, se sacris disciplinis et litteris ... imbuendum dedit.* Art. XI : *Quod praefatus fr. Bernardinus, postquam professionem fecit et habitum religionis assumpsit, statutis temporibus rite ac canonice exstitit ad omnes sacros Ordines et presbyteratum inclusive ordinatus* (*A. F. H.*, t. c., pp. 149, 159).

(3) Tous les biographes ont le souci de noter que Bernardin ne s'est adonné à la prédication que par obéissance. L'article IX du procès souligne aussi la chose : *accepta a superiore suo licentia* (*A. F. H.*, t. c., p. 151 ; cf. p. 154) et plusieurs témoins disent qu'un homme aussi saint ne se serait jamais arrogé le droit de prêcher sans mandat (ibid., p. 152-155). La courte biographie publiée par le P. F.-M. Delorme (*Une esquisse primitive de la vie de S. Bernardin*, dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. I, 1935, p. 1-22) rappelle les difficultés que le saint rencontra de la part de ses confrères à propos de la prédication.

sed gratuita, rore divine fecunditatis imbuta [1], adeo ut obstinatorum corda adamante duriora ad amaram contritionem uti liquor recens ad agendam veram penitentiam mollirentur, devotorum mentes multo ferventius ad divinum amorem incitarentur (1). Iudei quoque, relicto cecitatis sue errore, baptismi gratiam sunt adepti ; heretici, pravitate heretica abiecta, ad catholicam fidem sunt reversi ; meretrices, impudico meretricio habitu deiecto, cum honore nuptui sunt tradite (2) ; multique fideles, relicto seculari habitu atque de mundialibus curis egressi, ad fratrum minorum Ordinem sunt ingressi, habitum [2] sancte religionis assumentes (3). Et licet Bernardinus omnibus grammatice ac rhetorice artibus, moralibus scientiis civiliumque legum iuribus per humanam scientificam doctrinam fuisset sufficienter imbutus, multo tamen perfectius prefulgebat in eo divine sapientie lumen (4), ita ut theologicales phisicalesque scientias per omnes suas partes cunctis vehementer ammirantibus perspicaci intellectus acumine declararet.

Capitulum XIIII^m^. Verum quia nunquam est ociosa rabies iniquorum, sed semper invidie livore contra insontem tendiculas preparat (5), ut false calumpnie morsibus eundem corrodere queat, contigit quod dum vir Dei Viterbii predicaret (6), ac inde plene messis manipulos in horreum Domini sui, videlicet multarum animarum salutem, cum ingenti gaudio deportaret, quasi completa predicatione sua,

13. — [1] *prius* im imbuta. — [2] *sup. lin.*

(1) M. Vegio consacre tout un paragraphe (§ 19) à l'art oratoire du saint : *Quippe cui ita vox lenis, clara, sonora, distincta, explicata, solida, penetrans, plena, redundans, elevata atque efficax erat ut ad id quod iussus susceperat proferendi in vulgus sermonis officium, recte illi ad nutum formata credi posset* (*Act. SS.*, t. c., p. 292*). Humaniste et hagiographe, M. Vegio s'intéressait aussi aux problèmes de l'éducation et de la formation (cf. Maria Walburg Fanning et Anne Stanislaus Sullivan, *Maphei Laudensis De Educatione Liberorum et eorum claris moribus libri sex*, Washington, 1933-1936). Il n'est pas étonnant de le voir s'étendre sur les qualités de l'orateur.

(2) *Antonius Bonaventura de Rossis dixit ... audivisse ab eodem suo germano quod in una civitate Lombardiae, dum beatus Bernardinus praedicaret, conversae sunt ad Deum undecim publicae peccatrices simul peccatum suum relinquentes et ad bonum se convertentes* (*A. F. H.*, t. c., p. 384).

(3) Ce passage fait écho à l'article xv (*A. F. H.*, t. c., p. 390-394).

(4) *Se sacris disciplinis et litteris taliter imbuendum dedit, ut non post multa tempora in virum evaserit scientificum, sacris litteris, divino assistente subsidio, opulenter refertum*, dit l'article viii (*A. F. H.*, t. c., p. 149).

(5) *Prov.* 1, 11.

(6) La prédication à Viterbe, la convocation à Rome par Martin V, la défense victorieuse de Bernardin sont parmi les événements les plus connus de la carrière du saint. Une des relations les plus complètes est celle de la *Vita* BHL. 1190 b (*Anal. Boll.*, t. XXV, p. 319-320).

nomen domini Ihesu in quadam parva tabula aureis litteris radiantique circulo solempniter depictum, cuncto populo devotissime adorandum, flexis genibus, demonstraret ; sed mox parantur insidie invidorum et emulorum calliditas contra ipsum incipit nequiter ebullire. Quidam enim pseudoprophete ibidem commorantes [qui] ad audiendum predicationes eius cotidie properabant, non devotione permoti sed malignitate subducti, ut caperent eum in sermone ac apud summum pontificem accusarent. Qui scribentes de almifico nomine Ihesu, aliasque falsas conclusiones [1] tamquam per ipsum prolatas contra orthodoxe fidei catholice veritatem, annotantesque aliquos articulos nugaces, Romam accedunt, et in conspectu summi pontificis, scilicet domni Martini pape quinti, res huiuscemodi conferentes, falsis eum approbationibus de crimine heretice pravitatis accusant. Destinatur igitur expresse viro Dei mandatum summi pontificis ut, omni prorsus occasione depulsa, cogatur eius adire presentiam ; statim Dei et Apostolici obedientissimus filius, omnem fiduciam ponens in Domino, moras non distulit, sed, magna Viterbiensium civium comitante cohorte, Romam incunctanter accessit et in conspectu summi pontificis, genibus provolutus [2], plurimis verbis probrosis et querulosis ab eodem afficitur, et si ita forent que sibi fuerant relata per predictos, nullatenus preteriret immunis, quinymo ut heresis predicator gravissime puniretur.

<**C. XV**>. Huiuscemodi obiurgationibus sibi illatis, romano pontifici veraciter et cum subiectissima humilitate respondit. Mandatur nichilominus illi ab eodem summo pontifice, quoadusque veritas magis elucescat, nec nomen Ihesu palam ostendere, nec ulli populo ulterius predicare. Interim omnes eius predicationes et codices illius, quos ipse summatim de sacrorum voluminum veritate confecerat, a quibusdam peritissimis sacre pagine doctoribus, subtili scrutinio ingentique discutiuntur examine. Quidam vero doctissimi de Ordine Minorum sacre pagine professores, continuis disputationibus, ipsum ferventissime defensabant. Ipse autem hec omnia pro amore Domini patientissime tolerabat ; nulla enim perturbatione collisus, nullave mentis impatientia lacessitus, cum apostolo Paulo in tribulationibus et infirmitatibus gloriabatur (1). Hiis tandem peractis, Dei gratia, in nullo obnoxius, in nullo reus, in nullo mendax omnino repertus in nulloque est heresis crimine merito deprehensus ; sed in omnibus assertionibus verax, in omni verbo et scripto fidelis inventus confessor catholice veritatis (2). Tunc videns summus pontifex hec omnia fuisse invidiose ac nequiter confecta, virum Dei ad se vocari iussit

14. — [1] cû conclusiones *cod.* — [2] provolutis *cod.*

(1) 2 *Cor.* 12, 5.

(2) Au sujet de la *Defensio sui ipsius facta coram Martino V*, voir D. Pacetti, *De sancti Bernardini Senensis operibus*, p. 94.

et multiplici eum benedictione replevit, gratiose concedens eidem auctoritate apostolica per universum orbem posse verbum Dei licite predicare, nomenque Ihesu crucifixi omni populo ostendere, necnon illud ubique publice baiulare. Ipse autem post hec Rome pluribus diebus solempniter predicavit et uberes fructus animarum recolligens in horreum dominicum congregavit. Illi autem qui tam impie machinati sunt falsas calumpnias contra eum, tamque dire moliti sunt necem ipsius, abierunt cum rubore magno et ad nichilum penitus sunt redacti, quorum primus divino iudicio repentina morte interiit. Tuncque beatus Bernardinus, observans (1) diligentissime quod Paulus Tymotheum docuit, scilicet : « Predica oportune, importune ; argue, obse[se]cra [1], increpa in omni patientia et doctrina » (2), [atque] ita cautus fuit, ut, cum infiniti profectus auctor extiterit, nunquam tamen ipsum quod scandali causa esset protulisse compertum sit (3).

<C. XVI>. Preterea ut omnia faceret que predicabat, testis erat vite eius integritas et sanctitudo, ut nichil in eo umquam deprehensum fuerit, nichil in eo notatum quod sinceritatem eius maculare videretur, ut non diversa essent eius opera a sermonibus, haberetque socias res verbis et verba rebus, ut non aliter faceret quam doceret, Salvatoris exemplo, quem legimus fecisse priusquam docere incepisset (4). Imitator etiam Apostoli extitit qui Tytum instruens quomodo docere debeat senes, iuvenes, anus et adolescentes, pro sua quemque etate et conditione (5), et post omnem doctrinam subdit : « In omnibus prebe teipsum exemplum bonorum operum, in doctrina et integritate » (6). In quibus Bernardinus tam celebre sibi et magnum nomen est adeptus, ut passim eum omnes populi, omnis etas, omnis sexus, pusilli simul et magni sequerentur, amarent, revererentur, observarent et extollerent, magnificarent atque exaltarent, atque verba eius ut divina oracula susciperent ; summum erat ubique studium dulcibus verbis eius recreari, monitis imbui, documentis instrui, increpationibus salubriter curari, et ponere ante mentis oculos anteacte vite scelera, diluere sordes, delictorum penitere, antiquorum malorum maculas horrescere, viciis bellum indicere, virtutum

15. — [1] ac *add. al. man. sup. lin.*

(1) C'est à partir d'ici jusqu'au chapitre XIX inclusivement, que notre auteur s'inspire presque uniquement de Maffeo Vegio (*Act. SS.*, t. c., p. 293*, § 21).

(2) 2 *Tim.* 4, 2.

(3) L'article XXVII demandait aux témoins si Bernardin *etiam persecutiones patienter passus est praedicando verbum Dei et alia pia et sancta opera exercendo inter christianos propter fidem Christi.* De même l'article XXIX : *quod fuit homo profundae humilitatis et patientiae, quibus virtutibus multas adversitates vicit et superavit* (*A. F. H.*, t. c., pp. 417, 426).

(4) Cf. *Act.* 1, 1. (5) *Tit.* 2, 1-6. (6) *Tit.* 2, 7.

viam amplecti, spem in Deo ponere, divinis delectari mandatis, ad celestia iam gaudia suspirare (1).

Capitulum decimum septimum. Quidam autem Ordinis Minorum doctissimus et disertissimus predicator cum interrogaretur cur ipse, multo maiore doctrina et eloquentia preditus, non tantam in corrigendis populorum peccatis vim haberet, respondisse fertur se quidem esse tanquam carbonem nichil ignis habentem, cui applicati utique alii carbones mortui minime reviviscunt ; Bernardinum autem carbonem ignitum divino spiritu esse, quem contingentes ceteri carbones, licet extincti, subito vim ignis suscipientes ardescunt (2). Et ut nulla ex parte sermo eius fructu careret, unumquemque pro sua conditione exhortans dulciter emendari fecit (3) ; quemadmodum cuidam adolescenti quem propter probitatem suam diligebat contigit ; denique dum eum pendente post tergum capite zone sue vidisset aliquando cinctum dixit ad eum : « Dic michi an ante faciem an retro incedis? » Ille vero ammonitus, neque decens hoc censens neque nature conveniens, postmodum abstinuit. Cuidam etiam religioso sui Ordinis cupienti religiosam vitam, quam susceperat, recte adimplere, beatus Bernardinus inclinato in terram toto corpore, nichil aliud quam « deorsum » respondit, tali signo pariter et verbo designans humilitatem quam ut principium unusquisque eius quod magnopere desiderat adipisci et tanquam fundamentum sequi deberet. Quidam alius frater de eodem Ordine ab eo, quesivit quando recte in publicis sermonibus clamandum esset ab eo dum ipse sermocinaretur ; qui eum pulchre ita ammonuit : « Fac et age quod facturus es ad laudem Dei et in perfecta caritate, et ipse spiritus Dei, cum tempus postulabit, tibi suggeret atque ultro ministrabit. »

(1) Maffeo Vegio, § 21 (*Act. SS.*, t. c., p. 293*).

(2) Le début de ce chapitre reproduit la fin du § 25 de la *Vita* de Maffeo Vegio (*Act. SS.*, t. c., p. 294*). On lit dans un sermon de Nicolas de Cues la réflexion suivante : *Vidi quod Martinus papa Romae vulgo non potuit persuadere ut quaedam sua monita acceptarentur. Vocavit Bernardinum fratrem minorem de observantia, nunc canonizatum, ut populum induceret. Qui illud fecit quod papa non potuit. Consuevit ipse frater dicere, ut audivi Paduae, quod praedicator habens ignem in spiritu, potest ex mortuis carbonibus ignem suscitare* (cf. Ed. Vansteenberghe, *Le cardinal Nicolas de Cues*, Paris, 1920, p. 14).

(3) Cette phrase et la fin du chapitre xvii dérivent du § 26 de Maffeo Vegio (*Act. SS.*, t. c., p. 294*) ; mais notre auteur simplifie son modèle, car celui-ci, après avoir célébré la prédication publique du saint, en vient à décrire la bienfaisance de son apostolat privé : *non minus etiam inter privatas actiones saluti quorumcumque consulebat ; nunc hortans, nunc monens, nunc pro sua quemque conditione emendans, ut nulla ex parte omnis sermo eius fructu careret.* C'est pour cela que les trois épisodes qui suivent mettent en scène un seul personnage.

Capitulum decimum octavum. Hic preterea vir Dei publicis et privatis exhortationibus ac orationibus insistendo, studebat <labores> suos proficuos sibi de gratia Dei facere (1) ; id enim a multis annis iam instituerat nunquam post cantatas matutinas sopori se dare (2) ; preterea humilitatem servare studuit (3), et ita se semper gessit, ac si nichil gratie in eo esset ; ita se palam omnibus ostendit, ac si nulla prestaret virtute ; consilia quoque sepius ab inferioribus exposcebat, et nichil de se umquam presumebat ; adeo ut qui eum non cognovisset, minimum omnium secundum faciem ipsum iudicasset (4). Ita quoque parcus verborum remisseque nature ac patientis fuit, ut publica omnium crimina acerbissime corriperet, privatim tamen neminem. Porro mundi opes ita despexit, ut cum multe

(1) Après avoir omis la fin du § 26 et le début du § 27 de la *Vita* de Maffeo Vegio, notre hagiographe désarticule une phrase pour introduire ce nouveau chapitre. Voici ce qu'il avait sous les yeux. Maffeo Vegio après avoir loué la chasteté et l'humilité de Bernardin, continue : *Et ut alia huiuscemodi multa pretereamus, non tam studiis publicisque et privatis exhortationibus quam orationibus etiam insistendo, studebat labores suos proficuos esse.* Comme on le voit, chaque fois l'expression et la pensée sortent affaiblies de ces retouches malheureuses. Ce ch. XVIII est composé d'extraits des §§ 27, 28, 29 de la *Vita* de Maffeo Vegio.

(2) *Fr. Iulianus de Senis dixit ... quod audivit ab eodem fr. Bernardino quod duodecim annis vel quindecim post matutinum non rediit dormitum* (*A. F. H.*, t. c., p. 433).

(3) Les mots : *Preterea humilitatem servare studuit,* qui ne figurent pas dans Maffeo Vegio, sont une de ces formules générales dont notre auteur se sert pour agglutiner les extraits copiés.

(4) Nous plaçons sous les yeux du lecteur les trois textes : Procès, Maffeo Vegio, Rouge-Cloître, afin de montrer combien un témoignage, assez net au départ, s'affaiblit peu à peu.

Procès	Maffeo Vegio	Rouge-Cloître
Fr. Paulus de Senis dixit se ... ab aliis audivisse quod ipse (Bernardinus) *in conversatione communi sociis, etiam novitiis, subiacebat eorumque requirebat consilia, quasi de se nihil presumens, non se etiam inferioribus extollebat, sed potius subiacebat* (*A. F. H.*, t. c., p. 427).	*ea fuit humanitate ... ut* (*quod est perfecti hominis manifestum indicium*) *novitiis etiam ipsis se ultro submitteret, consilia quoque saepius ab inferioribus exposceret ; nihil de se unquam praesumens ... adeo ut qui eum non cognovisset, minimum omnium ex exteriore tantum morum facie esse iudicasset* (*Act. SS.*, t. c., p. 295*).	*Consilia quoque sepius ab inferioribus exposcebat, et nichil de se umquam presumebat ; adeo ut qui eum non cognovisset, minimum omnium secundum faciem ipsum iudicasset.*

illi pecunie ob constructionem monasteriorum obvenissent, nunquam tamen aliquid earum tangere vel saltem videre aut possidere voluit. Denique dux Mediolanensis (1) dum quingentos ei aureos aliquando pro labore per nuncium misisset, suscepit quidem eos libens et gratias agens, sed statim ipsos ad liberationem eorum qui publice ob es alienum detinebantur impendi iussit. In Mediolano predicavit semel de contemptu mundi, et de marcessibili gloria illius loquebatur mirabilia (2). Dux autem Mediolanensis, peroptans videre utrumnam opere perficeret quod verbo docebat, misit ei tot aureos (3) ; et nuncius renunciavit duci eum in camera sua illos posuisse. Tunc dux, subsannans virum Dei, dixit ad suos : « Frater iste se contemptorem pecuniarum fore fatetur, sed facto ad ambitionem pecuniarum anhelat » ; sed audiens pecuniam suam postmodum in captivorum redemptionem expensam, eum pluribus commendabilem reddidit. Honores vero et amplissimas dignitates ita contempsit, ut cum aucta fuisset latius ejus fama <et> multe illum sibi antistitem prefici civitates optarent, ut Senensis, Urbinensis et Ferrariensis (4), nunquam as-

(1) Philippe-Marie Visconti (1391-1447). Presque toutes les anciennes biographies parlent des rapports de Bernardin avec le duc de Milan. Voir par exemple la *Vita BHL.* 1190 b et celle de Maffeo Vegio. Ce dernier, qui avait séjourné à Milan, y avait entendu Bernardin à l'âge de 12 ans. Il faut noter que notre auteur présente ici une relation plus circonstanciée des faits. M. Vegio se contente de ces quelques lignes : *Et cum Dux Mediolani quingentos ei aureos aliquando necessitatum eius causa misisset, suscepit quidem libens et gratias agens, sed statim eas ad liberationem eorum qui publice carceribus ob aes alienum detinebantur impendi iussit* (*Act. SS.*, t. c., p. 295*, § 28).

(2) Bernardin prêcha à Milan en 1418, ensuite les carêmes de 1419 et 1420 (D. Pacetti, *Cronologia Bernardiniana*, dans *S. Bernardino da Siena*, Milan, 1945, p. 448-451). Il y reviendra encore plus tard, par exemple en 1443 (ibid., p. 461). Nous ne possédons plus les sermons prêchés en 1418-1420 ; cf. D. Pacetti, *De sancti Bernardini Senensis operibus*, p. 83 ; id., *L'« Itinerarium anni » di S. Bernardino*, dans *Bull. di studi bernardiniani*, t. X (1950), p. 71.

(3) La rédaction de notre hagiographe n'est pas très ordonnée. Il interrompt le récit des générosités de Ph.-M. Visconti par une réflexion sur la prédication à Milan, puis il revient à l'aumône de 500 ducats : *tot aureos*. Voici en quels termes un témoin du procès raconte le fait : *Cum beatus Bernardinus in civitate Mediolani praedicaret, illustris dux Mediolani misit per quemdam familiarem suum beato Bernardino ducatos 500 auri pro eleemosyna, quem grate suscipiens, eodem instanti duxit eum ad carceres ipsius civitatis, et debitores in ipsis detentos — satisfactis cum dicta pecunia creditoribus — liberavit anno Domini 1423* (*A. F. H.*, t. c., p. 413). D'autres témoins signalent le fait, mais brièvement (ibid., p. 414). Tant au sujet de la date que des intentions prêtées au duc de Milan, voir la note du P. Piana (ibid., p. 413).

(4) La Vie de Rouge-Cloître ajoute *Urbinensis* et *Ferrariensis*, Maffeo Vegio se contentant de mentionner Sienne. A l'article xxiv du Procès : *Quod fuit homo profundae humilitatis et patientiae, quibus virtutibus multas adversitates*

sentire voluit, sed respuens omnia magno constantique animo, affirmavit eum quem semel cum Francisci habitu et paupertate delegerat vivendi modum semper ad extremum usque vite finem esse observaturum.

<C. XIX>. Nec pretermittendum est quod (1) omnes quecumque contigissent incommoditates et necessitates ita equo animo sustinebat, ac si quam maxime omnibus quibus indigebat habundare videretur, semper Deum laudans et in eo spem certam et fixam constituens, semperque ipsius opem presto sibi futuram affirmans. Cum egrotaret, ita patienter tolerabat ut inter bene et male valere ipsius nichil interesse videretur. Aliquando vexabatur podagra, aliquando emoroydarum fluxum gravem XIIII annis continue passus est, sed equanimiter, ut ab enunciando verbo Dei nunquam tamen ob id cessaverit (2). Aliorum autem langores interius egerrime ferebat, tam pia illi et tenera mens erat. Continentiam vero corporis eius expedit laudare, cum procul dubio virgo fuerit a iuventute, ut eo defuncto postea aperte testificabantur qui illum confitentem peccata sua audire consueverant, ab eo prohibiti ne, quoad viveret, id alicui manifestarent (3). Quod et ex ipsis etiam primis adolescentie annis intelligi potest, quibus ita sobrie et castigate eruditus ac ita sancte semper conversatus est, ut nunquam ab eo ullum verbum fuerit auditum, ut supra patet, unde reputabatur exemplar bonitatis et honestatis (4). Denique, quod omnium virtutum fundamentum, sine

vicit et superavit, necnon honores et dignitates sibi oblatos recusavit et sprevit, bien des témoins répondent que S. Bernardin a refusé plus d'une fois la dignité épiscopale et quelques-uns précisent en disant qu'il s'agissait de Sienne, Ferrare, Urbino (*A. F. H.*, t. c., p. 426-430). Dans l'Office *Senarum civis inclitus*, publié par le P. Delorme, un répons fait allusion aux différents refus de S. Bernardin : *Senarum urbis renuit Orbinique, Ferarie culmen pontificatus ; sic votum eius tenuit, statum habens memorie* (sic) *ad quem fuit vocatus* (*Bull. di studi bernardiniani*, t. II, 1936, p. 226).

(1) Ce chapitre est formé d'extraits des §§ 32 et 33 de la *Vita* de Maffeo Vegio.

(2) Les dépositions insistent sur les *incommoditates* dont a souffert le saint. Les uns parlent de *fluxus ventris*, d'autres d'*infirmitas arenulae*, d'autres de *podagra et guttae*. Il est intéressant de noter que L. Benvoglienti, interrogé au procès, répond : *quod est passus magnas incommoditates circumeundo huc et illuc cum variis infirmitatibus et maxime fluxu ventris, quem per annos quatuordecim continuos passus fuit* (*A. F. H.*, t. c., p. 418).

(3) *Fr. Paulus de Senis dixit ... quia audivit a fratribus et patribus ipsius notitiam habentibus, et maxime qui ipsum in confessione audiverant, et etiam tenebatur apud ipsos fratres et patres* (*A. F. H.*, t. c., p. 415).

(4) Voir plus haut, c. III. Plusieurs témoins s'expriment en des termes à peu près identiques, par exemple : *nunquam audivit* (Petrus Martini) *ex ore ipsius aliquod verbum inhonestum nec actum aliquem turpem vidit* (*A. F. H.*, t. c., p. 417).

quo omnia que fiunt bona corruunt, tam constanti animo fuit, tanta viguit in eo laus perseverantie, ut cum a puericia sanctis semper moribus educatus rectum vivendi modum imbiberit, cum pubescens in dies magis cresceret virtute meritisque proficeret, ad ipsa tamen senectutis tempora felicius procedens, ad extremum usque vite diem nunquam a recta via declinans fortiore semper constantioreque proposito perven<er>it.

<**C. XX**>. Re vera vir Deo dilectus, toto vite sue labente curriculo verus dilector qui fuit utriusque hominis integerrime castitatis, ideo summopere [1] nitebatur inviolabiliter honestatis decorem cum omni honore exteriorisque honestatis et actus venustate servare. Ob quam equidem causam, quando in aliqua civitate seu loco in Quadragesima vel aliquo alio tempore predicabat, nunquam patiebatur turmatim mares cum mulieribus misceri, propter lenocinii turpitudinem abolendam, necnon ad claudendum vagos et impudicos tam virorum quam mulierum contuitus, sequestratim omnes illos collocari et coaptari mandavit. Et ne alterutrum vel mutuo viderent, longissimum pannum funiculis alligatum per medium utriusque cohortis interponi quasi pro pariete iubebat, ut ab eorum mentibus, per impudicum et vagum intuitum concupiscentie voluptate depulsa, devotius eius predicationi intenderent et vacarent. Unde vir Dei Senis, cum ingenti congregato populo mirifice predicaret et quasi omnes avido corde patuloque auditu eius verba attenderent, quidam iuvenis valde impudicus ac inhonestus omnique lascivie deditus, ut mulieres iuvenes aspicere posset, illas in corde suo mechatus, contra voluntatem viri Dei, spreto virorum conventu, versus partem mulierum stare impudenter audebat ; qui, a viro Dei plerumque ammonitus ut inde discederet et cum maribus sederet, nequaquam viro Dei paruit, sed semper deterius id peragebat ; igitur eminus intuens vir Dei iuvenem illum eius pia spernentem monita ad solitumque locum sic effrontem accedere et absque aliquo pudore persistere, quasi prophetico spiritu eius vaticinans [2] malam mortem divina ultione promissam, eidem clara voce sic ait : « Tibi dico, qui ibi contra meum velle stare audes, qui deaurata veste ornaris, ego nempe timeo quod morte mala diraque peribis ». Qui, iuxta verbum viri Dei, eodem anno in Anchonitana urbe propter nefanda opera sua reatuumque suorum suffragantibus meritis, pessime ac seve mortis interitu, vitam capitis obtruncatione finivit.

Capitulum XXI^m^. Preterea cum vir Dei Senis evangelium ferventissime predicasset, cum omni conamine vicia obiurgando et virtutes inserendo, nepharias consuetudines illicitosque ludos ibidem radicitus extirpavit. Sed quia universus populus urbis, propter precipuam et singularem devotionem, qua afficiebatur ad ipsum, eidem quecumque mandasset iuxta eius nutum protinus obediebat, omnia illa inhonesta iocalia et suppellectilia dyabolica, acervum ex eis

20. — [1] sine opere *cod.* — [2] vaticinas *cod.*

faciens, igne comburi mandavit (1). Unde quedam mulier viro Dei valde devota, quamdam incurabilem egritudinem patiens, avide peroptabat fimbriam vestimenti eius ex ineffabili devotione contingere. Statuit igitur tempus et locum per iter consuetum et clam per viam manens mulier illa virum Dei est tacite percunctata. Cum vero vir Dei propior esset, illa prosilivit et, eius pedibus provoluta, fimbriam vestimenti ipsius devotione fidelissima tetigit. Sed vir Dei, quia nunquam sinebat se a muliere tangi nec [1] solus cum aliqua fere ullo in tempore loqui permittebatur, primum quidem de tactu illius inopinato turbabatur, deinde intuens fidem illius devotam, equanimiter pertulit ; que statim adepta est integerrimam sanitatem, ac si nil mali umquam habuisset. Item, in eadem urbe, vir Dei cum per dies plurimos predicasset, erat quidam vir paraliticus, omnium membrorum quodammodo beneficio destitutus, quem iugiter in lectulo decubantem parentes eius, maximam in virum Dei fidem gerentes, posuerunt ante illum ; cumque cotidie id egissent, quadam die, viri Dei benedictione accepta, postquam predicasset, vir ille meritis sancti incolumis factus omnium membrorum est integre officio restitutus.

Capitulum XXII^m^. Mediolani, cum vir Dei ad honorem Dei et animarum salutem decrevisset per totam Quadragesimam predicare, ecce magnum prodigium ibidem ostensum est. Nam in ipsa die cinerum predicans, ingenti populo congregato, ecce (mirabile dictu) in extasi subito factus est, et irreverberatis fixisque oculis, iunctis in celum manibus, aspiciens per spacium aliquod temporis firmus et quasi immobilis permanebat. Populus autem qui astabat, supra quam dici poterat vehementius ammirabatur, et quasi attonitus ex tam mirando mentis excessu quo fine illud insolitum miraculum claderetur expectare cepit. Et ecce aliquamdiu post vir Dei rediens ad seipsum, qui prius fuerat totaliter absortus supra seipsum, ab ymo pectoris alta suspiria trahens, cunctum populum quasi ex teneritudine pariter et gaudio ingemiscens, hiis verbis affatur : « Scio, prestantissimi cives et omnes qui astatis orthodoxi fideles, quia nimium ammirantes ac [1] si forsitan fortuitus mihi casus casualiter evenisset pavidi facti estis. Pandam vobis quod annuente revelanteque Spiritu sancto sublevatus aspexi : Hodie mea dilectissima nutrix migravit a corpore, cuius animam vidi ab angelis assumptam ac celi fastigium celerrime ascendentem, que bonis operibus iugiter vacans perhennis vite gloriam adepta est. » Qui hiis aliisque dulcibus verbis affatus, omnem populum precipua devotione ineffabilique ammiratione ipsum replevit. Illustris autem dux Mediolanensis cum

21. — [1] ne *cod.*
22. — [1] et *cod.*

(1) Ce passage est à rapprocher des articles XII et XIV du procès (*A. F. H.*, t. c., pp. 383-386, 388-390). L'auteur revient sur le même sujet plus bas, c. XXIII.

universo civium cetu, ad huius rei certitudinem debite indagandam, versus urbem Senarum fidum celeremque nuncium protinus misit, diem horamque diligentius annotando. Qui quidem nun[nun]cius incunctanter celeriterque ad urbem Senarum profectus est, et diligenti examine omnia percunctatus singillatim, usque ad iota unum sicut vir sanctus absens dixerat invenit. Qui nuncius, Mediolanum rediens, domino duci ac omni populo enarravit iuxta celicam visionem viri Dei eadem die et hora nutricem eius ab hac mortali vita ad vitam sine morte migrasse (1).

Capitulum XXIII^m^. Perusii (2), aliquibus temporibus infra anni circulum, suggerente dyabolo, fiebat inter eos nefandum et horribile bellum. Armabantur cives induti atque cooperti galeis ferreis, et per totum corpus thoracibus ac armillis de bubalorum boumque tergorum diversitatibus mirabiliter ordinatis, quique sevissime preliabantur adinvicem. In quo quidem profano certamine plerique miserabiliter interibant, quatenus sic infeliciter ictibus cadentes Sathane reprobi martyres extitissent. At vir Dei veniens ad prefatam urbem, dampnavit illud perniciosum et execrabile bellum omnesque illas armigeras vestes destrui iussit, et quod nunquam in perpetuum fierent de cetero, omnibus anuentibus, sub penis gravioribus ordinavit ; cetera autem iocalia per ecclesiam non concessa, et ea ad honestum cultum mulierum penitus non decentia, in medio urbis, cunctis astantibus, igni comburi iussit (3). Multa autem alia bona ibidem per eum Dominus operari dignatus est. Alio quoque tempore erat gravis partialitas in civitate Perusina, quam percipiens beatus Bernardinus illuc accessit et ad uniendum cives sermonibus suis atque ad reducendos eos ad pacem exhortabatur ipsos dicens : « Dominus Deus considerans vestram letalem partialitatem, quam

(1) L. Benvoglienti rapporte le même épisode, mais en des termes différents (*Anal. Boll.*, t. XXI, p. 64). La *nutrix* de Bernardin, sa cousine Tobia, est morte en 1418 et son nom se trouve dans le *Martyrologium franciscanum* au 9 février (éd. I. Beschin et I. Palazzolo, p. 54) ; cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. 4. Voir aussi la déposition de Mariana, fille de Tobia (*A. F. H.*, t. XLIV, p. 140).

(2) Le P. Pacetti énumère les auteurs anciens qui décrivent l'apostolat de S. Bernardin à Pérouse (*La predicazione di S. Bernardino a Perugia e ad Assisi*, dans *Collectanea franciscana*, t. IX, 1939, p. 494-520). La relation la plus complète est celle reproduite dans la Vie éditée par Surius, qui dérive du texte que nous publions. Au procès, les témoins étaient interrogés sur l'article que voici : *Quod ... ipse fr. Bernardinus cum sua publica exemplari praedicatione et verbi Dei evangelizatione multas seditiones a christianorum civitatibus et locis sedavit ac evulsit et praesertim ... in Perusio* (*A. F. H.*, t. c., p. 155). L'art. xiii a trait à un sujet identique : *inimicos ad pacem et concordiam reducebat, scandala, rixas et discordias terminabat* (ibid., p. 387). Les faits rapportés dans le présent c. xxiii se sont passés soit en 1427, soit en 1441.

(3) *Fucos et alia vana pigmenta, capillos vanos ad mulieres fucandas et inaniter ac damnabiliter exornandas ... abstraxit et combussit in publicum*, est-il dit dans l'article xii (*A. F. H.*, t. c., p. 383).

maxime odio habet, misit me ad vos tanquam angelum suum, ut denunciarem vobis hominibus [et] bone voluntatis in terra pacem » (1). Et quatuor sermones eis pro tunc predicavit, semper eos ad pacem et unitatem exhortando, in quorum ultimo dixit ad populum : « Vos qui estis bone voluntatis et cupitis pacem, proponentes eam de cetero servare erga proximum, venite ad dexteram manum meam ; et qui nolunt servare, ponant se ad sinistram. » Tunc, Dei nutu, omnes se recollegerunt ad dexteram eius, preter unum nobilem et potentem iuvenem cum suis satellitibus, qui suo in loco remanens, murmuravit contra beatum Bernardinum, contempnens eius monitionem ex parte Dei sibi commissam. Tunc beatus Bernardinus dixit ad eum : « Ecce tu solus contempnis quod ex parte Dei populo predicavi ; adhuc dico tibi ex parte Dei ut remi<t>tas proximo tuo qui te et genealogiam tuam offendit, ut ponas te ad dexteram cum aliis ad pacem deinceps servandam ; quod si non feceris, domum tuam nunquam vivus intrabis. » Qui quidem nobilis illam exhortationem vilipendens, nec ultionem divinam formidans, dum domum suam intrare vellet ac limen domus contingeret, cecidit in domum subitanee moriens, iuxta sancti verbum sibi publice denunciatum.

Capitulum XXIIII^m^. Alio autem tempore, postquam Rome predicasset, misit ei quedam nobilis matrona species ad confortationem suam. Tum dixit beatus Bernardinus ad famulum species deferentem : « Non indigeo ego, sed vade per vicum istum, et quere infirmum lecto decumbentem, et dic illi : Frater Bernardinus mittit has species sibi oblatas tibi, ut in nomine Ihesu comedas et conforteris. » Qui quidem quam pridem comederit, sanus factus est et lectum demisit. Alio quoque tempore, postquam Rome diu predicasset, exivit urbem, sedens super parvum mulum ; extra Romam occurrit ei leprosus, qui petens ab ipso elemosinam, audivit ab eo : « Argentum et aurum non [1] est michi (2) », sed solvit de pedibus suis soleas, et dedit eas illi leproso. Statimque leprosus cum gratiarum actione accipiens soleas, sedens super terram induit eas et, operante Deo, ab omni lepra curatus est, et restituta est caro eius sicut pueri parvuli ad munditiam (3). Alio insuper tempore, dum sanctus iste esset in Spoleto, et predicarét ibi verbum Dei, uxor Martini Petri de Spoleto, que per octo annos tanta infirmitate gravata extitit, quod per se non potuit surgere de lecto nec per se cibum capere, [que] fecit se portari ad presentiam beati Bernardini, supplicans ei ut benedictionem sibi dare dignaretur. Contacta igitur eius sacris manibus statim est curata, et crucis signo per eum signata sana rediit ad domum suam.

24. — [1] *add. sup. lin.*

(1) Cf. *Luc.* 2, 14. (2) *Act.* 3, 6.

(3) 4 *Reg.* 5, 14. Conrad de Freyenstat, qui compila une grande collection de Miracles durant la seconde moitié du XV^e^ siècle, rapporte un miracle dont celui-ci semble un bref résumé (*A. F. H.*, t. XI, p. 409-410).

Capitulum XXV^m^. Accidit semel alio tempore quod quidam tector sedens in tecto, et videns equitantem beatum Bernardinum per plateam civitatis Aquilensis dixit : « Ubi nunc vult papa noster equitare ? » (1) ; cumque sic derideret eum, statim ventus validus venit, et deiecit eum de tecto ad terram, ut esset quasi totus conquassatus tam in corpore quam in membris. Mente vero aliqualiter recollectus, culpam suam quantum potuit recognovit, et se ad beatum Bernardinum deferri fecit, et veniam petendo, rogavit ut eum crucis signo signaret ; quo facto sanus surrexit, et liber evasit. Alio quoque tempore, quedam puella, filia Iohannis Anthonii Petrutus, duas habens plagas terribiles et incurabiles, unam in collo, aliam in brachio sub pectore ita subtus brachium viscera videbantur ; quod cernens domina Ludovica mater predicte puelle et prescriptus Iohannes pater eius, cum magna devotione filiam suam predictam orationibus beati Bernardini commendaverunt. Qui eam signo sancte crucis signavit ac dimisit, et de mane sequenti puella fuit sanata totaliter atque liberata ab omni plaga et curata. Revertentes autem parentes beato Bernardino grates retulerunt, a quo prohibiti sunt ne alicui dicerent quod factum fuerat, ipso vivente. Examinatio vero huius miraculi facta fuit per dominum Iacobum Narnerii, decretorum doctorem, vicarium domini episcopi Reatini, astantibus notario dicti domini episcopi nomine Andrea, et Anthonio Matheo Pauli, cum aliis quamplurimis (2). Alio tempore, nolente ipsum nauta[s] traducere gratis, nec haberet quo solveret naulum, expandit mantellum suum super aquam et transvexit se et socium suum (3). Cete-

(1) Dans une lettre, datée du 3 juin 1445, Jean Niccolò Nesis, notaire à Lucques, écrit que Bernardin voulant se rendre de Lucques à Pise, on lui offrit de faire le voyage à cheval ; il refusa et monta sur un âne : *Quidam vocatus Pilistrinus*, dit Nesis, *commorans in dictis burgis* (Lucques), *existens supra uno tecto iuxta dictam plateam, quodammodo truffatorie, ut dicitur, habuit dicere hec verba : « Nunc ascendit papa ad equum. » Quibus dictis, flavit ventus validus et involvit dictum Pilistrinum, proiecit a dicto tecto et cecidit in terram. Unde recognoscens quod male dixerat, fecit se ducere ad dictum fr. Bernardinum et dixit peccatum suum et petiit veniam ; qui eum signavit signo crucis et benedixit* (*A. F. H.*, t. XXXIII, p. 306). Conrad de Freyenstat a aussi enregistré l'histoire de Pilistrinus qu'il localise de même à Lucques (*A. F. H.*, t. XI, p. 411). D'après Surius, comme dans notre texte, la scène se serait passée à Aquila, lors d'un voyage que lesaint faisait avec l'empereur Sigismond.

(2) Ce miracle a eu lieu à Rieti. Conrad de Freyenstat le raconte à deux reprises, n^os^ 60 et 2009 (*A. F. H.*, t. XI, pp. 408 et 414). Dans la seconde rédaction, il fournit des indications précises sur les témoins : Iacobus de Raneriis (non Narnerii), Andreas de Reate, Antonius *cuiusdam serviatori* (sic) *Pauli Cetoni de Reate ... die XXIII mensis novembris anno Domini 1444.*

(3) Le texte de Surius situe ce miracle à Mantoue, § 34. Cf. B. Stasiewski (op. c., p. 66), qui semble confondre les extraits de Rouge-Cloître imprimés dans les *Acta Sanctorum* avec ceux de Surius.

rum inter omnia miracula, legimus ipso adhuc vivente quatuor eum mortuos suscitasse (1).

Capitulum XXVI^m^. Demum nomen dulcissimum domini nostri Ihesu Christi, per Ytaliam peragrando, omnibus in suis predicationibus amabile reddidit, et tractatum solempnem de nomine Ihesu composuit, sub figura unius stelle XII radios emittentis fulgidos, et inter duos radios aureos in pictura XII radioli rubei coloris, virtutem nominis Ihesu explicantis. Et quod huiusmodi predicatio esset Deo accepta et compositio illius tractatus grata, patet per hoc quod dum semel predicaret, super caput ipsius stella mire pulchritudinis apparuit, multis milibus hominum eam videntibus (2). Vere (3) mirabilis fuit beatus Bernardinus in religione, mirabilia enim fecit in vita sua, predicatorum exemplar, dyaboli stimulus et contra eum sedulus atque inconcussus pugil. Maxima et stupenda gesta Deus operatus est per illum, nedum universe Ytalie, sed omni fere mundo notissima ; sed bonorum operum premiator et remunerator, eternus Deus, Bernardinum optimum vinee operarium et agricolam mercede dignum propter tot labores immensos consolari voluit. Nam cum ultimo Bernardinus Massanos suos, ubi ortus fuerat, suis predicationibus consolidasset, ac Senas venisset, hinc discedens, ut in regno Apulie predicaret, infirmitate in itinere suo preventus, apud civitatem Reatinam applicans appropinquavit Aquile felici Aprucii civitati. Ubi, post paucos dies, appropinquabat hora qua ipse spiraret ad Dominum, nam presciens ibi spiritum se Deo restituturum, cum ultimum vite sue terminum advenisse intellexisset, morem sui patris Francisci sequens, se poni fecit in terram, et rogavit omnia ecclesiastica sacramenta sibi ministrari (4), astantes quos relinquebat filios semper exhortans, semperque ad eam quam susceperunt vivendi

(1) Comme on le voit, l'auteur résume les recueils de miracles qu'il a eus sous les yeux.

(2) Au dernier paragraphe de sa biographie, L. Benvoglienti fait aussi allusion à l'apparition de cette étoile : *Ecce iam probant evidentissima et stupenda miracula, iam nedum apud Aquilam civitatem, ubi iam dudum per mirabilem stellam ipso ibi predicante, Raynato rege ac toto populo concernente, Deus ibi illum virum celestem utique stellam post mortem suam clarere debere indicavit* (*Anal. Boll.*, t. XXI, p. 79).

(3) Ici notre auteur copie L. Benvoglienti presque mot à mot, jusqu'à *se poni fecit in terram ;* ensuite, après quelques lignes qu'il emprunte à une autre source, il transcrit de nouveau Benvoglienti *hora ... qua fratres ... horis XXII.*

(4) Ces quelques lignes, qui ne sont pas empruntées à L. Benvoglienti, sont à rapprocher de l'art. XVIII du procès : *hora vesperorum* (sic) *vel circa... et dum in extremis ageret, dolores mortis agonizando alacriter tolleravit, omnibus sacramentis ecclesiasticis muniri se fecit ; et demum, cum dissolutio corporis de proximo immineret, ... fixis oculis versus caelum alacrior factus est acsi rem valde placitam aspexisset, quasi ridens et laetus obdormivit in Domino* (*A. F. H.*, t. XLIV, p. 402). Les mots *quasi ridens* se retrouvent aussi dans Benvoglienti et dans Antonin de Florence.

normam magnopere animans, et animam suam Deo recommendans. Et statim quasi ridens, fixis in celum oculis ac leto semper vultu et hylari animo, expectans Dei misericordiam, cum Paulo dicebat : « Cupio dissolvi, et esse cum Christo (1) », tandem beatam animam de mundi necessitatibus ad celestes opes, de huius seculi miseria ad eternam felicitatem, de morte ad vitam perpetuo mansuram transmisit, anno Domini M° CCCC° XLIIII°, XIII° kal. iunii, quo tunc vigilia Ascensionis Domini celebrabatur, hora qua vespere cantari solent et qua per fratres antiphona illa dicebatur : « Pater, manifestavi nomen tuum hominibus quos dedisti mihi, nunc autem pro eis rogo non pro mundo, quia ego ad te venio. » Vixit autem beatus Bernardinus in seculo annis XXII^bus, in religione annis XLI, mensibus VIII, diebus XI, horis XXII^bus ; computatoque omni tempore vite sue, stetit in mundo annis LXIII^bus, mensibus VIII, diebus XI, horis XXII^bus. Quadraginta vero annis verbum Dei predicando studiose insudavit (2).

Capitulum XXVII^m. Cum exequie pro more (3) illi solempnes exhibite forent, ad corpus eius videndum et contingendum ex maxima devotione innumerabilis utriusque sexus confluxit de civitate Aquilensi populus, sperans sese ex tactu nonnichil salutis pro sua quisque salute ac necessitate p<er>cepturum (4). Fuit ibidem quedam Perna uxor Mathei [1] Petrusii [2], civis Aquilensis, que per annos sex et ultra iacuit infirma et pene omnibus dissoluta, ita quod ossa de iuncturis exire viderentur, et ob hoc nullatenus sese corpore, manibus aut pedibus movere poterat. Que, cum necessitati corporis per se nullo modo subvenire posset, nam ulceribus plena undique latera habebat osque ita exulceratum ut cum magna difficultate loqueretur, hec audiens que per totam civitatem Aquilensem miranda patris beati Bernardini signa divulgabantur, iussit se ad corpus ipsius priusquam tumulo reconderetur deferri ; firma fide sperans se, si corpus eius contingeret, sanitatem recepturam. Quod et factum est ; nam quamcito illud devote contigit, integram sanitatem in omnibus membris recepit (5).

27. — [1] t *add. sup. lin.* — [2] r *add. sup. lin.*

(1) *Philip.* 1, 23.

(2) Cette dernière ligne résume l'art. XVII du procès : *per annos circiter quadraginta continue et indefesse ... praedicando et exhortando usque ad ultimum vitae extremum, in odore bonae famae et sanctae vitae et conversationis vixit et se exercuit* (*A. F. H.*, t. c., p. 400).

(3) Bien des expressions de ce chapitre sont empruntées au § 46 de M. Vegio.

(4) Rapprochons de cette phrase l'article XX du Procès : *post eius felicem obitum innumera pene hominum utriusque sexus multitudo ... ad eius corpus ... cum magna devotione et reverentia confluxit* (*A. F. H.*, t. c., p. 405).

(5) Cette guérison, qui eut lieu le 22 mai 1444, est mentionnée dans la série des *Miracula XXX intra LII dies ab obitu patrata et coram Eugenio IV producta* (*BHL.* 1200 ; *Act. SS.*, t. c., p. 284*).

Capitulum XXVIII^m^. Tandem post obitum viri sancti, stetit corpus eius inhumatum viginti sex diebus (1) ; infra quod tempus erat maxima discordia inter superiores, scilicet scabinos seu consules civitatis Aquilensis et inter cives et inferiores eiusdem civitatis, adeo quod per superiores erant de comunibus et inferioribus civibus [1] quatuor decapitati, et propterea cives inferiores insurrexerunt contra superiores et ceperunt ex eis quamplures, volentes eos decollare. Et adducti sunt ad forum, ubi iam genua flexerunt in decapitationem, faciebus eorum pannis lineis velatis et ligatis. Tunc vox unius sonuit in aere, terribilis, trina voce clamantis que ab omnibus inibi presentibus audiebatur cum magno timore : « Nolite effundere sanguinem innoxium, sed festinanter ite ad ecclesiam fratrum Minorum, ibique reperietis copiose de sanguine innocente. » Itaque cives ab inceptis maliciis perterriti desistentes et celeri cursu ad ecclesiam fratrum Minorum pervenientes, reppererunt sanguinem de naribus beati Bernardini effluere copiose, ac si de duobus fontibus scaturirent aque largissime, in tantum quod sepulchrum eius ligneum circumcirca clausum, ex violentia sanguinis, deposuit et amovit cooperculum ; quo etiam sanguine adimplebantur panni serici, super sepulchrum et super corpus eius in ecclesia positi. Talisque sanguis effluxit tamdiu perstititque continuatus, quoadusque humiliter prostrati veniam et misericordiam cum omni devotione a Deo poposcerunt. De illo sanguine multi homines cum pannis laneis et lineis atque bombice collegerunt miraculose de naribus eius eo tot diebus mortuo mirabiliter effluxo, et multi per ipsum ab infirmitate curati sunt (2).

28. — [1] erant *in ras.*

(1) Art. XIX : *Item quod, postquam felicem praefatus fr. Bernardinus ad caelum emisit spiritum, corpus eius nullo fetore horridum iacuit insepultum per dies plurimos* (*A. F. H.*, t. c., p. 404). Le P. B. Bughetti a signalé dans un manuscrit de la Bibliothèque communale de Sienne (U. IV. 6, fol. 44) un document relatif à la relique du sang de S. Bernardin conservée à Massa Marittima : *2 ottobre 1444. Iesus. Sia noto e manifesto a ogni persona che legi questa scritta come Iacomo della Vecchia dell' Aquila essendo a guardare il corpo beato di Fr. Bernardino fin a ventidue dí dopo che lui passó die questa vita uscí del suo beato corpo gran copia di sangue. Fu ricolto da piú persone con panni e bambage con gran devotione ... Et io Frate Cione dell' Osservanza di santo Francesco ó scritto questa scritta di mia mano propria a dí due di ottobre 1444* (*Documenti bernardiniani di Massa Marittima*, dans *Bullettino di studi bernardiniani*, t. IX, 1943, p. 176). Ce texte confirme le récit de notre auteur, qui est le premier biographe à relater l'« emorragia verificatasi nel cadavere di Bernardino ».

(2) Conrad de Freyenstat parle des rivalités qui sévissaient à Aquila : *parcialem divisionem sub perniciosis vocabulis Guelfi et Gebellini*, mais son récit ne cadre pas exactement avec celui de notre auteur (*A. F. H.*, t. XI, p. 401-402).

Capitulum XXIX (1). Sancia uxor Buccracelli de Sancto Erasmo, Aquilensis dyocesis, que per annos circiter novem passa est paralisim in capite, ita quod neque dormiens neque vigilans valebat caput tenere firmum, sed continue fortiter tremebat; que, veniens ad tumulum beati Bernardini et tangens cratem, ilico sanata est (2). Iacobus de Venetiis, a nativitate surdus et mutus, visitato sepulchro beati Bernardini ipsiusque meritis invocatis, auditum recuperavit et loquelam, ac si per prius eis nunquam fuisset privatus (3). Domina Frederica, filia Nannis dicti Gramareno de Arecio, surda effecta, in ecclesia beati Francisci de Arecio ymaginem ceream ymagini beati Bernardini offerre se vovit, quo voto emisso pristine sanitati mox restituta, optime audivit. Iuvenis quidam Florentius pervenit Latronium (4), et ex infirmitate quadam mutus factus est, ita quod per quatuor annos gestibus elemosinam petivit quibusdam signis. Hic instigatus est ut quasdam mulieres adiret, que habebant cordam beati Bernardini; quas cum repperisset atque coram eis genua flexisset, quasi suffragium poscens ab eis, mulieres ad deosculandum cordam ori muti apposuerunt; quo facto magna voce clamavit: « Misericordia, misericordia! » et sic sanus effectus est, et mulieres simul Dei gratiam et sancti gloriam attestate sunt. Filia Iohannis de Albana, Agnes nomine, ancilla domini Anthonii Baptiste militis de Aquila, incidit in apoplexiam que ei loquelam totaliter abstulit, et per multos dies nichil per os sumere valuit. Hec ab omnibus medicis diffidata, tacto sanguine beati Bernardini perrexit ad sanctum corpus eius, orationeque ut potuit facta, statim clamare cepit: « O sancte Bernardine, adiuva me »; igitur que antea pluribus diebus nec loqui nec linguam movere poterat, integre sanitati est restituta. Anthonella, filia Mathusii de Torre de Aquila, per annos circiter duos passa fuit corporis sui maximam tumefactionem, ita quod a medicis dicebatur ydropica; pro cuius liberatione multa fuerunt adhibita medicamina, nec in aliquo profuerunt. Tandem delata ad tumulum et corpus beati Bernardini et posita super cratem que est

(1) Il n'est pas aisé de savoir comment l'auteur s'y est pris pour établir cette brève liste de miracles *post mortem*. Vu le grand nombre des documents, il n'avait que l'embarras du choix. La plupart de ceux qu'il raconte ont pour théâtre Aquila *ad tumulum beati Bernardini*.

(2) Cf. *Act. SS.*, t. c., p. 276*, § 51.

(3) Guérison opérée le 1er juin. Cf. *Act. SS.*, t. c., p. 287*; *A. F. H.*, t. XLIV, p. 434.

(4) Le P. C. Piana nous fait savoir que, parmi les miracles du Procès d'Aquila de 1447 (Archives provinciales d'Aquila, S. 51, fol. 158 r^{o}-v^{o}), celui-ci est enregistré dans les termes suivants: *Quod de anno 1444 proxime preterito et de mense iunii dicti anni et die vigilie beati et sancti Petri apostoli, cum quidam Floñ, etatis 22 annorum vel circa, devenisset in castro Laterini predict<o>, quem iuvenem dixerunt minime loqui posse, sed cum gestis petebat elimosinas... Laterinum* (*Latronium*) serait à identifier avec Laterina in Valdarno.

super tumulum, paulo post liberata et sana penitus effecta est (1). Domina Margareta olim Andree et uxor Petrocii Amati de Perusio, ydropica et adeo ex inflatione gravata quod non poterat aliquo modo sine baculo ambulare, magna cum devotione fecit se signari cum una parte birreti quod fuerat sancti Bernardini, rogans eum ut ab infirmitate liberaretur. Facto autem signo crucis, statim ipsa Margareta magnam habuit commotionem corporis, et magna copia aque exivit, et sic totaliter sana facta est et infirmitatem evasit (2). Quidam Cola Anthonii Filuicole (3) Benedicti de Rathamar, Ficonensis dyocesis, a nativitate cecus, portatus ad tumulum prefati corporis beati Bernardini, ilico et absque cunctatione visum recepit. Katherina uxor Nycholai Pauli de Hungaria, Vospiensis dyocesis (4), que passa fuit pomum (5) in oculo sinistro per menses sex et ultra, ita quod ex illo oculo nichil videbat penitus, veniens ad urbem Romanam[1], audita fama de miraculis que per beatum Bernardinum Deus ostendebat, accessit ad tumulum eius et facta oratione, extitit continuo liberata de cecitate. Maria uxor Cole de Sycilia, inhabitatrix civitatis Aquile, per menses undecim vel circiter passa fuit febrem continuam, insuper de tercia in terciam diem magis ac magis predicta febre gravabatur ; que portata ad tumulum sancti Bernardini, facta oratione et tacto ipso tumulo, totaliter a dictis febribus sanata est et liberata. Alio quoque tempore, Anthenor Natalis de Sparetro, habitator Aretii, quartanis febribus et cotidianis in extremis laborans erat ; cui in sompnis revelatum est quod si voveret se visitaturum corpus beati Bernardini, sanari posset. Qui expergefactus, voto emisso, liber[e] evasit et pristine sanitati restitutus fuit. Benedictus, filius Nycholai de Galgrandio de Fulmena, gravissima pestilentiali febre gravatus, ita quod totaliter a medicis diffidatus est, allato modico panno quo indutum erat corpus beati Bernardini, statim surgens de lecto resedit, dicens sepius replicando : « Liberatus sum » ; et quem antea medici ex paroxismis mortalibus et quibusdam aliis signis morti propinquum iudicaverunt, sanus factus est et incolumis.

Explicit Vita sanctissimi Bernardini confessoris de Ordine Minorum, qui canonizatus fuit anno Domini M° CCCC° L°, a dompno Nicholao papa V°.

29. — [1] ronam *prius cod.*

(1) Cf. *Act. SS.*, t. c., p. 275*, § 48. (2) Ibid., p. 275*, § 48.

(3) Sans doute est-il préférable de lire, avec le légendier de Corsendonck : *filius Cole.*

(4) Corsendonck écrit également *Vospiensis.* Ne serait-ce pas *Vespremiensis*, Veszprim en Hongrie ? Bien que le manuscrit de Rouge-Cloître porte *Vospiensis*, Henschenius a transcrit *Vespriniensis.*

(5) Rouge-Cloître et Corsendonck transcrivent *pomum.* Henschenius imprime *panum.* Le *pannus oculi*, c'est la cataracte ; voir DU CANGE, i.v.

UN NOUVEAU COMPLÉMENT A LA VITA BEATAE HERLUCAE

Solitaire à Eppach sur le Lech, connue surtout pour ses visions, Herluca appartient à un cercle de personnages religieux qui, au début du XII^e siècle, se réclamaient en Bavière des disciplines réformatrices de Hirsau [1]. Son renom, par là-même, dépassa les limites de la localité où s'élevait son ermitage, qu'elle dut quitter d'ailleurs en 1121 pour Bernried, sur la rive occidentale du lac de Starnberg. Elle avait été dans sa jeunesse une élève de Guillaume de Hirsau ; plus tard, elle se lia tout particulièrement avec Paul de Bernried [2], biographe de Grégoire VII, le même qui devait rédiger un jour la *Vita Herlucae*. Ces deux écrits sont, comme on sait, des œuvres de propagande qui portent nettement la marque de l'esprit de réforme.

La Vie de la B^se Herluca (*BHL.* 3835) a été éditée par le P. J. Gretser [3], puis reproduite d'après lui par Henschenius [4] au tome II d'Avril des *Acta Sanctorum*, où Herluca se trouve traitée, le 18 du mois, avec S. Wicterp, un évêque d'Augsbourg dont les restes furent transférés à Eppach. Gretser avait rencontré la *Vita Herlucae* dans un manuscrit du monastère des Saints-Ulric-et-Afra ; elle y était malheureusement incomplète des derniers chapitres, où l'hagiographe n'avait sans doute pas manqué de relater les derniers événements de la carrière de sa confidente et sa mort, survenue

[1] Voir surtout A. Brackmann, *Studien und Vorarbeiten zur Germania pontificia*, t. I (Berlin, 1912), p. 51-55.

[2] Sur lui on peut lire encore, tout en le rectifiant de-ci de-là, un article de J. May, *Leben Pauls von Bernried*, dans *Neues Archiv*, t. XII (1887), p. 333-352.

[3] *Commentarius Pauli Bernriedensis antiqui scriptoris de vita Gregorii VII* (Ingolstadt, 1610), p. 259-280. Le texte a été réimprimé au tome VI des *Opera omnia* de Gretser (Ratisbonne, 1735), p. 166-173.

[4] *Act. SS.*, April. t. II, p. 552-557.

vers 1127. Paul de Bernried, en tout cas, eut le loisir d'achever son œuvre, puisque, l'ayant commencée vers 1130, il ne devait mourir qu'entre les années 1146 et 1150.

Comme aucune autre copie du texte n'est, jusqu'ici, apparue au jour, on accueillera volontiers tout ce qui peut suppléer aux lacunes de notre information. Déjà, en 1898, les *Analecta Bollandiana* [1] publièrent un extrait de la *Vita S. Itae*, dans sa version remaniée du Grand Légendier d'Autriche (*BHL.* 4498), où nous avons toute chance de retrouver un épisode emprunté à la partie perdue de la *Vita Herlucae*.

Or, au cours de mes recherches sur l'œuvre littéraire de Géroch de Reichersberg (1093-1169), j'ai repéré dans l'*Expositio super canonem* de cet auteur un passage qui fournit d'autres détails sur la vie de la bienheureuse. Cet opuscule, encore inédit, nous est transmis par le manuscrit 215 de Klosterneuburg, fol. 90r-107r. On y lit, aux fol. 101v-102r :

Novi ego quandam Deo devotam virginem nomine Herlucam, nunc in Christo defunctam et, ut credimus, beatorum beatis animabus iunctam. Hec in quodam festo sancti Iacobi [f. 102r] cum nonnullis fidelibus interfuit missarum celebrationi, que agebatur in veneratione eiusdem apostoli. Cumque ventum esset ad canonem, tam densam videre cepit spirituum iustorum multitudinem ut non solum ecclesiam sed etiam tectum eius et atrium repleri cerneret, sacerdotalibus quoque vestibus nonnullos insedisse conspiceret. Alio item die, cum prefata virgo proximaret altari, conspicata est formam pueri in manibus nichil preter oblatam cernentis presbyteri, astante Dei genitrice Maria cum multitudine sanctorum non minima. Verum, cum iam iamque aperire deberet os ad percipiendum, subtracta visione nichil vidit preter omnibus visibile sacrificium. Porro post tantam visionem, instar Danielis prophete [2], cepit vehementer per plurimos dies egrotare et quod dissolutio corporis sui immineret existimare, ideoque non dubitavit amicis suis que viderat enarrare, non ad commendationem sui sed ipsius presbyteri, nichil preter usitata videntis. Quem etiam satis emulans Dei emulatione, pro eo, ut credo, quod, qualiscumque ipse sit, fervere agnoscitur in ecclesiastici decoris dilectione, prefata virgo corripuit, immo a sancto Wichterpo Augustensi episcopo reprehensum per visionem innotuit, pro eo quod in quodam paschali festo, cum indignus [3] esset concen-

[1] T. XVII, p. 159.

[2] Cf. *Dan.* 8, 27.

[3] Le mot *indignus* est écrit clairement et en toutes lettres dans le codex. Je soupçonne que le copiste a mal lu et que le texte original portait *indigens*.

tualis adiutorii, gyrovagum quendam scolarem, cuius ei nec bona nec mala nota erant, chori socium fecit. Qua de re prenotatus Wichterpus offensus apparuit virgini predicte et erga eam que presbyterum diligebat factum presbyteri reprehendit, quod et presbytero notum fecit.

Des trois visions de Herluca rapportées dans ce passage, la première est parfaitement connue. Elle est prise, pour ainsi dire mot à mot, à la *Vita B. Herlucae* de Paul de Bernried [1]. Déjà ce seul fait crée une forte présomption que, pour les deux autres, Géroch a puisé à la même source.

Ceci est d'autant plus vraisemblable que le *presbyter* dont il y est constamment question doit presque sûrement s'identifier avec Paul de Bernried lui-même. En effet, bien qu'il n'ait pas cru devoir le nommer, Géroch nous apprend que ce *presbyter* était particulièrement aimé de la bienheureuse — *quem emulans Dei emulatione; que presbyterum diligebat* — et cela à cause de son ardeur bien connue — *fervere agnoscitur* — à promouvoir la gloire de l'Église.

Or, chacun de ces traits s'applique à Paul de Bernried. Non sans quelque complaisance, celui-ci raconte dans la *Vita* comment Herluca lui porta une très vive affection *in Christo* et qu'elle ne confia à personne autant de secrets qu'à lui [2]. D'autre part, on sait que durant toute sa vie Paul appartint au parti réformateur et que, de ce chef, il eut à souffrir bien des vexations de la part de l'empereur Henri V. Enfin, en employant le présent *agnoscitur*, Géroch compte Paul de Bernried encore parmi les vivants, ce qui s'accorde avec la date de 1135-1140, que sur d'autres indices il faut, je pense, assigner à l'*Expositio super canonem.*

Rome. Damien Van den Eynde, O.F.M.

[1] Cf. *Vita*, c. III, n. 37 : ... *suscepimus suavissimam Herlucam : quae, cum... pro festo S. Iacobi, quod tunc instabat, spirituali nobiscum laetitia iocondaretur, interfuit missarum celebrationi, quae agebatur in veneratione eiusdem Apostoli. Cumque ventum esset ad canonem, candentem videre coepit spirituum iustorum multitudinem, ut non solum ecclesiam, sed etiam tectum eius et atrium repleri cerneret, sacerdotalibus quoque vestibus nonnullos insedisse conspiceret* (*Act. SS.*, t. c., p. 555F-556A).

[2] Cf. *Vita*, c. III, n. 41 : *Verumtamen ex tunc coepit me peccatorem vehementer, ut ipsa iuravit, in Christo diligere, et nulli mortalium plus quam mihi de secretis suis credere* (ibid., p. 556B).

INSCRIPTIONS GRECQUES RELATIVES A L'HAGIOGRAPHIE

IX. L'Asie Mineure (*suite* [1]).

Phrygie Salutaire. — A Eskişehir, non loin de l'antique Dorylée, une borne marquait, semble-t-il, la limite des propriétés d'une église ou d'un monastère dédié à S. Sisinnius [2] :

[δ]ρος τοῦ ἁ[γ]|ήου Σηση[ν]|ήου... (l. 2-4).

A 6 km. au nord-ouest de Prymnessos, Afyon Karahisar occupe le site d'une ville byzantine construite autour du château d'Akroénos et dont le patron devait être S. Michel [3]. On y voit, sur un linteau de marbre blanc, une série de bustes de saints enfermés dans des médaillons et désignés par leur nom [4] :

Ὁ ἅ(γιος) Φίλιππος, ὁ ἅ(γιος) Ματθέος [5], ὁ ἅ(γιος) Λουκᾶς, ὁ ἅ(γιος) Παντελεήμον.

Synnada, la ville de S. Trophime [6], s'appelle aujourd'hui Şohut

[1] Voir ci-dessus, p. 74-99.

[2] C. W. M. Cox - A. Cameron, *Monuments from Dorylaeum and Nacolea* (= *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, t. V, Manchester, 1937), p. 30, n° 55, et pl. 24 ; cf. *Anal. Boll.*, 1938, p. 394. Noter que la moitié de l'inscription est cachée et que, dans la moitié découverte, la lecture reste fort douteuse.

[3] W. M. Ramsay a publié l'inscription suivante, gravée sur le pourtour d'un pilier de marbre provenant d'une église d'Afyon Karahisar : ... Ἀρχάνγελε Μιχαήλ, ἐλέησον τὴν πόλι σου... (*Athenische Mittheilungen*, t. VII, 1882, p. 144).

[4] W. H. Buckler - W. M. Calder - W. K. C. Guthrie, *Monuments and Documents from Eastern Asia and Western Galatia* (= *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, t. IV, 1933), p. 13, n° 40, et pl. 17 ; cf. *Anal. Boll.*, 1934, p. 84.

[5] Les éditeurs lisent Μακάρεος, ce qui serait une forme bien étonnante pour Μακάριος. Nous corrigeons d'après la photographie, qui n'est malheureusement pas très claire en cet endroit.

[6] H. Delehaye, *Origines du culte des martyrs* [2] (1933), p. 159 ; *Act. SS.*,

Kasaba. On y a trouvé un fragment d'inscription [1] portant la date de 1064-1065 [2] et le nom d'un martyr Jean inconnu d'ailleurs [3] :

...γ' ἰ[ν]δ. ἔτους ,ϛφογ' † Ἰω(άννῃ) μ(ά)ρ(τυρι) ...

En 1911, à Kara Adili, W. M. Calder copia une inscription de Lysias, où est nommé le fondateur de Saint-Cyrique [4] :

† Ὑπερὶ εὐ|χῆς κὲ σω|τηρίας Κάσ|τωρος πρε(σβυτέρου) | ὁ κτήσας τὸν | ἅγιον Κύρικον...

La « reine des inscriptions chrétiennes », la fameuse épitaphe autobiographique d'Abercius, évêque d'Hiéropolis à la fin du IIe siècle, continue à intéresser non seulement les épigraphistes, mais encore les archéologues et les historiens de l'Église primitive. Depuis que Hondius lui a consacré une courte notice bibliographique dans le *Supplementum epigraphicum graecum* [5], elle a encore été reproduite maintes fois [6]. Une ingénieuse conjecture d'H. Grégoire [7], confirmée par W. M. Calder [8], a permis d'amender le vers 11, dont le dernier mot, *συνομηγύρους*, transmis fautivement par la *Vita Abercii*, doit être corrigé en *συνομαίμους*. De son côté, le P. A. Ferrua s'est appliqué non sans succès à améliorer le texte et à en faire progresser l'interprétation [9].

Nov. t. IV (1925), p. 630 (cf. H. Grégoire, dans *Byzantion*, t. IV, 1927-1928, p. 802-803) ; *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 406. Voir ci-après, p. 329.

[1] Buckler - Calder - Guthrie, op. c., p. 32, n° 95, et pl. 27.

[2] Rectifiée par F. Dölger, *Byzant. Zeitschrift*, t. 34 (1934), p. 248.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, 1934, p. 84.

[4] *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, t. I (1928), p. 170 ; t. IV (1933), p. 38, n° 120 b, et pl. 31.

[5] T. VI (1932), p. 45, n° 238.

[6] Notamment par J. Quasten, *Monumenta eucharistica et liturgica vetustissima*, 1 (= *Florilegium patristicum*, VII, 1, Bonn, 1935), p. 22-24 ; H. Leclercq, dans *Dictionnaire d'archéologie chrét. et de liturgie*, t. XIV, 1 (1939), col. 770-771 ; Th. Klauser, dans *Reallexikon für Antike und Christentum*, t. I (1941 ; nouv. éd., 1950), col. 13 ; P. Vannutelli, *Antologia patristica dal 90 al 200 dopo Cristo*, 2e éd. (Rome, 1942), p. 146 ; A. Ferrua, dans *Enciclopedia cattolica*, t. I (1948), col. 70-71 et pl. v ; P. L. Zovatto, *Antiche iscrizioni cristiane* (Florence, 1949), p. 48-50 ; H. P. V. Nunn, *Christian Inscriptions*, 2e éd. (Eton, 1952), p. 29-30.

[7] *Byzantion*, 1933, p. 89-91.

[8] *Journal of Roman Studies*, 1939, p. 1-4.

[9] *Rivista di archeologia cristiana*, t. XX (1943), p. 279-305 ; cf. *La Civiltà cattolica*, 1943, t. IV, p. 39-45.

Phrygie Pacatienne [1]. — A Uṣak, près de Trajanopolis, dans l'église des Arméniens, une stèle byzantine portait en son milieu une couronne sculptée ; dans la couronne il y avait une croix, sur les branches de laquelle on lisait une invocation à S. Michel :

Ἀρχάγγελε, βοήθει | τῷ δούλῳ σου [2].

Découvert à Hocalar, au sud de Diocleia, et conservé au musée d'Afyon Karahisar, un linteau de marbre blanc représente dans un disque S. Jean Baptiste barbu et auréolé :

Ὁ ἅ(γιος) Ἰωάννις ὁ πρόδρομος [3].

Sur deux fragments de pierre déterrés jadis dans la forêt voisine de Tatar Köy, aux environs de Sébaste, une douzaine d'épigraphistes avaient conjugué leurs efforts pour déchiffrer une inscription tardive en grec vulgaire [4]. Reprenant à son tour ce texte réputé difficile, H. Grégoire en fournit une interprétation aussi naturelle qu'ingénieuse : Jean, fondateur d'une chapelle, lui fait don d'un champ de légumes ; pour que cette donation soit respectée, il menace le violateur éventuel de la vengeance du Précurseur. Ce dernier devait être à la fois le patron de Jean et celui du sanctuaire [5].

† *Ἐγὸ Ἰοάνης ὐκοδομήσας τὸ ναὸ[ν] τοῦτον | κὲ δήδο τον κὲ τὸ χοράφην τὸ λαχ[άνο]ν. Ὁ ἔχον | ἀναλῦσε τὸν λόγο μου, ἵνα τι[μωρὸν] πάρῃ | τὴν ἐκλησήαν ἡς τὴν ἡμέρα[ν τῆς κρίσεως καὶ] κηνὴ[ν] | ἵνα ἔχῃ τὴν δήκην μετὰ τ[οῦ Ἰούδα κὲ ἀντίδικον* [6] *τὸ]ν Πρό|δρομον* [7] †

[1] On trouvera, parmi les *Inscriptions pseudo-hagiographiques* dont nous avons parlé au chap. Ier de ce travail, un texte de Banaz, au nord-ouest d'Akmonia (*Anal. Boll.*, t. 67, p. 92-93).

[2] H. Leclercq, *Dictionnaire d'archéol. chrét.*, t. c., col. 797, nº 30 b, d'après W. M. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia* (1897), p. 558, nº 442.

[3] W. H. Buckler - W. M. Calder, *Monuments and Documents from Phrygia and Caria* (= *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, t. VI, 1939), p. 122, nº 359, et pl. 62 ; cf. *Anal. Boll.*, 1943, p. 264.

[4] *S.E.G.*, t. c., p. 33, nº 180. [5] *Byzantion*, 1933, p. 56-58.

[6] Comparez le *διάδικον* de l'inscription de Pepuza, ci-dessous, p. 330.

[7] En 1947, dans la *Miscellanea Guillaume de Jerphanion*, p. 18-21, le chanoine R. Aigrain a tenté lui aussi une restitution et un commentaire de la stèle de Tatar Köy. Par malheur il n'a pas eu connaissance de l'article de H. Grégoire, dont il aurait sûrement adopté les conclusions.

Une autre inscription de Sébaste, exhumée naguère par Süleyman Bey, directeur du musée d'Afyon Karahisar, et publiée par W. M. Calder dans le *Bulletin* de l'Académie royale de Belgique [1], est l'épitaphe d'un « saint » Paulin, qualifié de *κοινωνός* et en qui H. Grégoire a reconnu un des plus hauts dignitaires de la hiérarchie montaniste [2]. De l'épithète *ἅγιος* qui lui est décernée on ne déduira pas qu'il ait jamais été l'objet d'un culte [3]. Ce qui nous amène à revendiquer le document pour l'hagiographie, c'est la mention, aux deux dernières lignes, du martyr S. Trophime :

Ἐνταῦθα κῖται | [ὁ] ἅγιος Παυλῖνος | [μο]ίστης [4] *κ(αὶ) κοινωνὸς | [εὑρὼ]ν τὴν χάριν | ἔτη πε'. |*
[ὁ ἁγ]ιος Τρόφιμος | [μά]ρτυς.

En ce martyr Trophime W. M. Calder voyait le patron d'une église élevée par le défunt Paulin. Écartant avec raison cette explication, H. Grégoire croit qu'il s'agit plutôt d'un second défunt, montaniste comme le premier, victime d'une persécution antihérétique au VI^e^ siècle ou à la fin du V^e^ et enterré plus tard dans la tombe de Paulin. Avouons que la « seconde épitaphe » est d'une concision tout à fait insolite et surprenante et que l'existence même de ce martyr de la secte reste purement conjecturale. Le savant directeur de *Byzantion* propose d'ailleurs lui-même une autre hypothèse qu'il déclare « possible, à la rigueur ». Le nom de S. Trophime rappellerait une déposition de reliques du fameux martyr de Synnada [5]. Mais y a-t-il un seul exemple de reliques déposées dans une tombe? Et si elles n'ont pas été mises là, pourquoi l'épitaphe y ferait-elle allusion? Pour notre part il nous paraît plus simple d'interpréter la fin de l'inscription comme une acclamation en l'honneur d'un saint très populaire dans la région [6].

Au musée de Smyrne, sur un fragment d'architrave provenant

[1] Classe des Lettres, 5^e^ série, t. 38 (1952), p. 164. [2] Ibid., p. 168.

[3] Le seul autre *κοινωνός* qui soit connu par son nom, le *Πραΰλιος* dont H. Grégoire reproduit l'épitaphe, p. 167, est également appelé *ἅγιος ;* apparemment l'épithète était protocolaire pour ces dignitaires montanistes, comme *ὁσιώτατος* ou *μακάριος* pour les évêques catholiques (cf. H. DELEHAYE, *Sanctus*, 1927, p. 71-72).

[4] Restitution de H. Grégoire, t. c., pp. 165 et 170-172. W. M. Calder complétait *[κτ]ίστης*, « fondateur ».

[5] T. c., p. 180. [6] Voir ci-dessus, p. 326, note 6.

d'Emircik (à l'est de Çivril, dans la région d'Euménia), on lit le nom de Ste Julitte [1] :

...] Ἰουλήτας· σκ(έ)πε, σόζε, φύλαττ(ε) τὴν δ(ού)λη(ν) σ(ου) Ἀρετή[ν].

La première moitié de l'inscription, aujourd'hui disparue, avait été transcrite par K. Kourouniotis [2], à l'exception du début que nous suppléons conjecturalement :

[Ὁ Θεὸς [3]] τὸν ἐνδόξον μαρτύρον Κυρήκο[υ] καὶ.

Pepuza, la « nouvelle Jérusalem » des Montanistes, était située à Bekilli ou tout près de là. Une inscription mutilée, probablement une épitaphe, trouvée dans ces parages par W. M. Calder, se termine par une formule qui semble bien être une menace contre le violateur éventuel de la tombe : « Qu'il ait affaire à S. Michel en personne. »

... τὸν Ἀρχιστρ[άτ]|ιγον ἀτὸν ἔχι διάδικον [4].

Dans la région de Dionysopolis, un fût de colonne a conservé ce texte intact :

Κύριος φυ|λάξι τοὺς | ἐργαζο|μένους ἐν | τῷ οἴκῳ το|ῦ ἀρχανγέ|λου | Μιχαήλ [5].

Connues depuis longtemps, les deux inscriptions suivantes ont été reproduites par H. Leclercq à l'article « Phrygie » de son *Dictionnaire* [6]. La première provient de la ville d'Hiérapolis et l'autre du village de Thiounta qui en dépendait :

Εὐγένιος ὁ ἐλ[ά]χιστος ἀρχιδιάκονος κ(αὶ) ἐφεστ(ὼς) τοῦ ἁγίου | κ(αὶ) ἐνδόξου ἀποστόλου κ(αὶ) θεολόγου Φιλίππου [7].

[1] A. Orlandos, Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος, t. III (1937), p. 147. [2] Dans Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος, 1925, p. 413.

[3] Ou bien [Κύριε, ταῖς πρεσβείαις].

[4] *Byzantion*, t. VI, p. 424 ; *M.A.M.A.*, t. IV, p. 121, n° 325, et pl. 65.

[5] *M.A.M.A.*, t. IV, p. 115, n° 307, et pl. 62 ; cf. *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 759 ; *Anal. Boll.*, 1934, p. 84.

[6] T. XIV, 1 (1939), col. 781 et 795, n° 14 ; col. 793, n° 7.

[7] Nous suivons H. Grégoire, dans *Byzantion*, t. VIII, p. 73. Cf. V. Schultze, *Altchristliche Städte und Landschaften*, t. II, 1 (1922), p. 433, note 1 (où il faut corriger 14 en 24) ; H. Delehaye, *Origines du culte des martyrs* [2] (1933), p. 159.

Κύριε, βοήθι, α α α α α Μιχαὴλ ε Γαβριὴλ Ἰστραὴλ Ῥαφαήλ [1].

Pisidie. — L'unique trace de christianisme relevée par Buckler, Calder et Guthrie sur le territoire de Métropolis (aujourd'hui Tatarli) est un fragment de corniche où l'on voit encore le buste de S. Thomas gravé dans un médaillon à côté de deux oiseaux affrontés. L'inscription donne le nom de l'apôtre :

Ὁ ἅ(γιος) Θομᾶς [2].

Deux inscriptions parallèles, trouvées l'une à Isparta, non loin de Baris, l'autre à Bayat, près de Seleucia Sidera, et publiées par Sterrett dès 1888 [3], semblent se rapporter à une confrérie de S. Georges établie au village d'Estya. Des deux côtés, la liste des membres est précédée d'un hommage à la Trinité (*Θεοῦ συνεργία καὶ Χριστοῦ καὶ Ἁγίου Πνεύματος*) et des mots *τοῦ ἁγίου Γεωργίου συνοδία*. A Bayat, le nom de S. Georges est suivi des lettres *ΠΡΩΤC*|||, que Rott, Weber et Grégoire interprètent *πρωτομάρτυρος*. Mais cette épithète ne convient qu'au diacre S. Étienne, le premier des martyrs. A moins qu'il ne faille l'entendre ici comme un synonyme de *μεγαλομάρτυς* [4] ?

Les archanges, dont le culte est attesté en maintes régions de l'Asie Mineure, étaient les titulaires d'une église à Baris [5].

Dans une chapelle de Ladik (Laodicea Combusta), au-dessus des bras d'une croix ornée, une inscription assez grossière mentionne *ὁ ἅγιος Κο*[...] [6]. Se rappelant le texte de Lysias relevé

[1] D'après Ramsay, op. c., p. 541, n° 404.

[2] *M.A.M.A.*, t. IV (1933), p. 44, n° 135, et pl. 33. Les éditeurs indiquent comme date probable le IX^e^ ou le X^e^ siècle. Cf. *Anal. Boll.*, 1934, p. 84.

[3] *Papers of the American School of Classical Studies*, t. II, p. 118, n° 89 ; t. III, p. 333, n° 465. Reproduites et amendées par W. Weber en appendice aux *Kleinasiatische Denkmäler* de H. Rott (Leipzig, 1908), pp. 351 et 354, n^os^ 12 et 18. Corrigées enfin par H. Grégoire dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. LI (1908), p. 277-281.

[4] Cf. H. Delehaye, *Légendes grecques des saints militaires* (1909), p. 45-76.

[5] *C.I.G.* 8860 ; M. Collignon, *Bulletin de corresp. hellénique*, t. III (1879), p. 343, n° 20 ; W. M. Ramsay, *Revue des études grecques*, t. II (1882), p. 28-29.

[6] *M.A.M.A.*, t. I (1928), p. 134, n° 251. Cf. *Anal. Boll.*, 1932, p. 381.

ci-dessus [1], W. M. Calder propose de compléter *Κοίριχος* (pour *Κήρυκος*). Comme il manque peu de lettres au bout de la ligne et qu'Iconium n'est pas loin de Laodicée, nous suggérerions plutôt de lire *Κόνων*. Le martyr Conon, en effet, que trois légendes différentes rattachent respectivement à Iconium, à Bidana près d'Isauropolis et à Magydos de Pamphylie, jouissait d'une grande popularité dans toute la région [2].

Nous ne reviendrons sur l'épitaphe d'Eugène, évêque de Laodicée [3], que pour signaler un article des *Recherches de science religieuse* [4] où G. Blond l'a utilisée, en même temps que l'inscription métrique commune à Sévère, le *πόλεων πανεπίσκοπος*, et à son successeur Eugène [5], pour retracer l'histoire de l'hérésie encratite et du *λαὸς σακκοφόρος* vers la fin du IVe siècle.

A Goslu, dans l'Axylon, au nord de Laodicée, un martyrium fondé par Arménis était apparemment dédié à S. Ciryque, dont le nom abrégé semble avoir été ajouté après coup. Voici les dernières lignes de l'inscription qui nous en a gardé le souvenir :

> *... κὲ Ἀρμένις ὁ κτίσας τὸ | μαρτύριν κὲ τῇ συνβίῳ αὐτ|ῆς Πρόκλης κὲ τῆς μητρὸς αὐτ|ῶν Ὡαλεντίλλης τοῦ ἁγίου Κυρ(ίκου)* [6].

X. Supplément.

Quarante mois se sont écoulés depuis qu'a paru la première tranche de la présente chronique. En ce laps de temps, pas mal

[1] P. 327. [2] *S. Conon l'Isaurien*, dans *Anal. Boll.*, 1935, p. 370-374.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, 1949, p. 90. Dans *Byzantion*, 1933, p. 68-69, H. Grégoire rapproche ingénieusement de ce texte le canon 3 du concile d'Ancyre (314).

[4] T. 32 (paru sous le titre de *Science religieuse*, 1944), pp. 195-198 et 209.

[5] *M.A.M.A.*, t. I, p. 91-92, n° 171. W. M. Calder a voulu voir dans cette inscription la dédicace d'un *martyrium* en l'honneur de deux victimes de la grande persécution (ibid., p. XVIII). Il a été suivi, non sans hésitation, par H. Grégoire (*Byzantion*, t. I, 1924, p. 695-699) ; mais ni le P. Delehaye (*Anal. Boll.*, 1932, p. 381), ni Ad. Wilhelm (*Sitzungsberichte der Preuss. Akademie*, 1932, p. 838-846) n'ont admis cette hypothèse par trop fragile.

[6] *M.A.M.A.*, t. I, p. 170, n° 323. Cf. H. Grégoire, *Byzantion*, t. IV (1928), p. 460-461 ; *Anal. Boll.*, 1932, p. 381.

d'inscriptions inédites ont vu le jour ; d'autres, déjà connues, ont été republiées ; d'autres enfin, qui nous avaient d'abord échappé, sont venues grossir nos cartons. De cette triple série d'addenda nous avons formé le Supplément qu'on va lire. Nous y suivons le même ordre topographique que dans les articles précédents.

Phénicie. — L'inscription du Louvre [1] qui mentionne un sanctuaire de Chédara placé sous le vocable d'une sainte (Irène ou Christine?) a été reproduite par Dom H. Leclercq dans son *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* [2].

Au village de Ser'în ou Sera'in, près de Ba'albek, le P. René Mouterde a déchiffré de son mieux une inscription en lettres frustes et mal éclairées :

> [*Ἐπὶ*] *τῆς κυρᾶς Δ*[*ορ*]*κείας* | *ἔτους θξψ' Χ*(*ριστὸ*)*ς Π*(*ατρὸ*)*ς Γ*(*έν*)*α* | *Εὐάγριος Ἰοάνης* [3].

L'an 769 [4] de l'ère des Séleucides correspond à 457/458 après J.-C. Nous sommes donc, au lendemain du concile de Chalcédoine, en pleine effervescence théologique pour et contre les deux natures. Cette circonstance de temps a suggéré au savant épigraphiste de Beyrouth une explication ingénieuse des sigles *Χς Πς Γα* : ce serait une formule « monophysite », substituée délibérément à l'acclamation traditionnelle *Χ Μ Γ*, *Χριστὸν Μαρία γεννᾷ*. L'emploi du poétique *γέννα*, « fils, descendance », n'est peut-être pas très vraisemblable. Mais là ne réside pas l'intérêt hagiographique du document ; il se concentre sur la première ligne, où le P. Mouterde lirait volontiers : [*Τῇ*] *τῆς κυρᾶς Δ*[*ο* ou *ω*]*κσίας*, « en la fête de sainte Eudoxie [5] ». Il existe en effet une martyre Eudoxie ou plutôt Eudocie, d'Héliopolis-Ba'albek, inscrite au 1er mars dans les synaxaires grecs et le martyrologe romain [6]. Avouons cependant que le texte est par trop incertain pour qu'on y reconnaisse, dès le milieu du Ve siècle, la trace d'un culte rendu dans la région à cette héroïne d'une Passion fabuleuse [7].

[1] Cf. *Anal. Boll.*, 1949, p. 92. [2] *D.A.C.L.*, t. XIV, 1 (1939), col. 679-680.
[3] *Mélanges de l' Université Saint-Joseph*, t. 29 (1951-1952), p. 64-69 et fig. 19.
[4] Et non 759. [5] P. 66, note 4.
[6] *Synax. Eccl. CP.*, col. 498-499 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 81.
[7] *BHG.* 604.

Syrie. — La petite stèle du Louvre qui provient des environs d'Alep et représente S. Syméon stylite debout sur sa colonne, les bras en croix, avec une échelle appuyée contre le tailloir [1], a retenu l'attention d'A. Grabar, qui en donne un dessin au trait [2].

La liste de martyrs découverte par J. Lassus dans la petite ville de Brâd, au nord-est d'Antioche [3], a été republiée par le même savant dans le *Dictionnaire* de Cabrol et Leclercq, à l'article « Syrie [4] ». On trouvera au même endroit les inscriptions de Soudjîn, de Bâbisqa [5] et de Dâr Qîta relatives à S. Serge [6], ainsi que le premier vers de la longue épigramme d'Anasartha-Théodoroupolis [7].

Le monument trilingue de Zebed en Chalcidique, qui commémore la fondation, en septembre 511, d'un martyrium de S. Serge [8], a été inséré par Dom Leclercq dans l'article « Périodeute [9] », en l'année même où il trouvait sa place normale dans les *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* des PP. Jalabert et Mouterde [10].

Empruntant à Melchior de Vogüé sa description de l'église de Qalb Louzé, dans l'Antiochène, H. Leclercq mentionne aussi les deux bustes d'archanges désignés par leurs noms : *Μιχαήλ* et *Γαβριήλ* [11].

Dans ses notes de voyage *A travers l'Apamène*, le P. René Mouterde raconte entre autres choses sa visite aux ruines désolées de

[1] *Anal. Boll.*, 1949, p. 99 et note 7.

[2] Le premier éditeur, P. Perdrizet, avait pris les deux dernières lettres de l'inscription *ἅγιος Συμεώνης* pour une date : « *ησ'*, l'an 208 (de l'ère des Martyrs), soit 492 de l'ère chrétienne » (*Le calendrier parisien à la fin du moyen âge*, Paris-Strasbourg, 1933, p. 287-289 et fig. 28). Cf. A. Grabar, *Martyrium*, t. II (Paris, 1946), pp. 51 et 360, fig. 139.

[3] *Anal. Boll.*, 1949, p. 95. [4] *D.A.C.L.*, t. XV, 2 (1951), col. 1936.

[5] Et non Baqirha, comme on lit dans le *Dictionnaire*, l. c.

[6] *Anal. Boll.*, t. c., p. 99, note 9. [7] Ibid., p. 100.

[8] Ibid., p. 99, fin de la note 9.

[9] *D.A.C.L.*, t. XIV, 1 (1939), col. 374-376 et fig. 10114. La date de 512 est inexacte. [10] T. II, n° 310.

[11] *D.A.C.L.*, t. XIV, 2 (1940), col. 1999. Cf. *Anal. Boll.*, 1949, p. 101.

Rafanea. Il y a revu le linteau qui surmontait le *μητᾶτον* ou gîte d'étape de Saint-Serge [1].

Au tome III des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* [2], les PP. Jalabert et Mouterde reproduisent trois textes en mosaïque découverts dans l'église de Kaoussié, au nord d'Antioche, et remontant à l'épiscopat de S. Flavien (381-404), lequel y est qualifié d'*ἁγιώτατος ἐπίσκοπος ἡμῶν* (en 387) ou d'*ὁσιώτατος ἐπίσκοπος* [3].

On retrouvera encore dans l'important article « Syrie » que J. Lassus a donné au *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* [4] l'inscription d'un des reliquaires-sarcophages d'Apamée [5] et un texte d'Iʿdjâz commençant par les mots *εὐχὲ ἀποστόλων* [6].

A Ghoûr, au pays des Noṣaïris, le P. H. Lammens avait déchiffré sur deux linteaux deux fragments d'inscriptions, dont l'une mentionnait sûrement et l'autre peut-être aussi S. Georges [7]. H. Leclercq a transcrit ces bouts de textes [8] :

1. ...] *κ(αὶ) τοῦ ἁγ(ίου) Γεωργ[ίου] τοῦ* [...
2. [*Ὁ οἶκος τοῦ ἁγίου Γεωρ?]†γίου ἐθεμ(ελιώθ)η λ' μη(νὸς) Δαισίου κ(αὶ) τοῦ ἔτους ηω'* [9].

Le premier de ces linteaux a été retrouvé en 1927 et publié intégralement dès 1928 [10] ; il appartenait à une « caserne des SS. Longin, Théodore et Georges [11] », construite sous Justin Ier, si la date qui termine l'inscription a été lue correctement [12].

[1] *Mélanges de l' Université Saint-Joseph*, t. 28 (1949-1950), p. 38. Cf. *Anal. Boll.*, t. c., pp. 101 et 115.

[2] Première partie (Paris, 1950). Cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 381-382.

[3] Nos 774, 776 et 777. Cf. *Anal. Boll.*, 1938, p. 391.

[4] T. XV, 2 (1951), col. 1855-1942. Voir ci-dessus, p. 334.

[5] T. c., col. 1878. Cf. *Anal. Boll.*, 1949, p. 101.

[6] Col. 1932. Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 102, note 4.

[7] *Musée belge*, t. IV (1900), p. 291-293.

[8] *D.A.C.L.*, t. XII, 2 (1936), col. 1621.

[9] L'année 808 des Séleucides correspond à 496/497 de notre ère.

[10] R. Mouterde, dans *Syria*, t. IX, p. 167.

[11] Cf. H. Delehaye, *Origines du culte des martyrs* [2] (1933), p. 175.

[12] *Τοῦ ,ζλβ'* = 524/525. Nous lirions plutôt *,ζλη'* = 530/531, soit trois ans après l'avènement de Justinien. Cf. A. A. Vasiliev, *Justin the First* (Cambridge,

A propos d'une inscription où l'on avait vu à tort un document chrétien concernant le droit d'asile, le professeur A. Alt cite, entre autres textes parallèles, l'inscription d'Androna :

> ... *Τὰ σὰ ἐκ τῶν σῶν | σοι προσφέρω, ὁ Θ(εό)ς, διὰ τοῦ ἀρχαγγέλου ὑπὲρ ἀφέσεος ἁμαρ(τιῶν)* [1].

Mésopotamie. — Le *Μημόρι|ον τῶν | ἁγίων | Πέτρου | καὶ Παύ|λου* que Mgr R. Devreesse signale en parlant d'Édesse en Osrhoène [2] se rapporte en réalité à Édesse en Macédoine, où J. H. Mordtmann avait relevé une demi-douzaine d'inscriptions dans l'église de la Trinité [3].

Arabie. — Pour illustrer le sens de martyrium que prend souvent le terme de *ναός*, J. Lassus cite, d'après les inscriptions, le *ναὸν Ἡλίου προφήτου* d'Ezra et le *ἅγιος ναὸς Σεργίου, Βάκχου καὶ Λεοντίου* de Bostra [4].

Parmi les inscriptions chrétiennes du Djebel Druze et du Hauran publiées par M. Dunand dans les *Mélanges Dussaud* [5], L. Robert [6] souligne les deux attestations du culte de S. Serge :

> *Κτίσθη τὸ ἅγιον μαρ|τύριον τοῦ ἁγίου Σερ|γίου* [7] ... ;
> *Τοῦτον τὸν ἅγ(ιον) μάγαρον ἀνέγιρ(αν) τῷ ἁγίῳ | [Σε]ργίῳ* [8] ...

Le sanctuaire de S. Georges à Shaqqa (Saccaea - Maximianopolis), que l'on datait de 354-357 sur la foi de l'inscription Wadd. 2158 [9], semble bien n'être pas antérieur au VI[e] siècle [10].

Mass., 1950), p. 41. Mais l'usage de l'ère byzantine ou même alexandrine est peu vraisemblable à une époque aussi ancienne.

[1] *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. 68 (paru sous le titre de *Beiträge zur biblischen Landes- und Altertumskunde*, 1951), p. 247-248, d'après *Syria*, III B (Princeton, 1909), n° 920. Cf. *Anal. Boll.*, 1949, p. 102.

[2] *Le Patriarcat d'Antioche* (Paris, 1945), p. 294, note 8.

[3] *Athenische Mittheilungen*, t. 18 (1893), p. 415-417.

[4] *D.A.C.L.*, t. XV, 2 (1951), col. 1936. Cf. *Anal. Boll.*, 1949, p. 103-104.

[5] Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 107, note 4, et p. 105, note 1.

[6] *Bulletin épigraphique*, 1940, n° 189, p. 232 ; cf. 1948, n° 11 ; 1951, n° 226.

[7] A Raḥam, en Batanée. [8] A Kafer, dans le Hauran.

[9] *Anal. Boll.*, 1949, p. 105.

[10] A. Alt, *Palästinajahrbuch*, t. 28 (1932), p. 90, note 1 ; P. Thomsen, *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. 65 (1942), p. 128.

Dans son article sur l'archange Ouriel [1], H. Leclercq utilise aussi les inscriptions gravées sur une tour à Oumm el-Djimâl [2].

Trois pavements en mosaïque, découverts dans les églises de Gerasa et mentionnant respectivement les SS. Cosme et Damien, Jean Baptiste, Pierre et Paul [3], ont été reproduits en phototypie par H. Peirce et R. Tyler [4].

A cause du *παραμονάριος* qui est cité dans l'une d'elles, les inscriptions en mosaïque d'el-Meḫayet (Nébo) où sont invoqués le Dieu de S. Lot et de S. Procope, le Dieu des martyrs et enfin le patriarche S. Lot [5] ont trouvé place dans le *Dictionnaire* de Cabrol et Leclercq, à l'article « Sacristain [6] ».

Palestine. — La précieuse inscription de Jérusalem, gravée sur deux fragments de bois et rappelant les travaux exécutés à l'église Saint-Thomas sous le patriarche Pierre (524-552), a été reproduite par A. Merlin dans la « Revue des publications épigraphiques, 1948 [7] », d'après l'édition originale de M. Avi-Yonah [8].

La plaque de marbre blanc du musée des Bénédictins, à Jérusalem, où sont énumérées des reliques apportées par l'impératrice Eudocie [9], est décrite et commentée par H. Leclercq [10] dans son long article posthume « Reliques et reliquaires ».

Une mosaïque d'Oumm er-Roûs, dont on trouvera un fac-similé dans Cabrol et Leclercq [11], représente une croix au-dessus d'un vase cannelé, d'où s'échappent deux rameaux de vigne ; quelques mots syriaques et deux mots grecs (*Κύρου Ἰωάννου*) se lisent entre les bras de la croix. Nous avions suggéré, après d'autres [12], de reconnaître ici les SS. Cyr et Jean, qui auraient été les patrons de

[1] *D.A.C.L.*, t. XIII, 1 (1937), col. 152.
[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 106 et note 11.
[3] Ibid., p. 108.
[4] *L'Art byzantin*, t. II (Paris, 1934), pl. 120, 122, 123 ; cf. p. 108.
[5] *Anal. Boll.*, t. c., p. 108 ; cf. t. 69 (1951), p. 73-74.
[6] *D.A.C.L.*, t. XV, 1 (1950), col. 357-358 et fig. 10693.
[7] *Revue archéologique*, 6e série, t. 33 (1949), p. 74-75, n° 138.
[8] Cf. *Anal. Boll.*, 1951, p. 69.
[9] Ibid.
[10] *D.A.C.L.*, t. XIV, 2 (1947), col. 2324-2325.
[11] *D.A.C.L.*, t. XIII, 1 (1937), col. 148, fig. 9326.
[12] Ibid., col. 821.

l'église [1]. Mais P. Thomsen, le nestor des palestinologues, nous fait remarquer que le texte syriaque désigne sans ambiguïté le κῦρος Ἰωάννης comme fondateur du sanctuaire [2].

L'inscription de Bersabée dont le premier mot conservé indique S. Étienne (πρωτομάρτυρος) figure en bonne place dans la notice consacrée par H. Leclercq aux antiquités du Négeb [3].

Deux chapiteaux byzantins d'Aïla sur le golfe d'ʿAqabah montrent chacun un saint militaire marqué par son nom. Le déchiffrement du premier nom ne laisse aucun doute ; pour le second, les quelques lettres ou fragments de lettres qui en subsistent ne permettent pas une lecture aussi certaine :

Θεόδωρ(ος), Λογγῖν(ος) [4].

Sinaï. — La célèbre mosaïque de la Transfiguration qu'on admire dans l'abside du catholicon ou église principale du monastère Sainte-Catherine a fait l'objet d'une savante communication du professeur G. Sotiriou, d'Athènes, au VIIIe Congrès international d'études byzantines (Palerme, avril 1951). Cette étude vient de paraître dans le tome II des Actes du congrès [5] ; elle est illustrée de 15 planches très bien venues, sur lesquelles nous lisons sans peine les inscriptions qui désignent soit les témoins de la Transfiguration (*ΙΩΑΝΝΗC, ΠΕΤΡΟC, ΙΑΚΩΒΟC, ΗΛΙΑC, ΜΩΥCΗC*), soit les apôtres et les prophètes représentés en buste dans une série de médaillons, soit enfin les deux fondateurs : l'higoumène Longin et le diacre Jean (*ΙΩΑΝΝΗC ΔΙΑΚ.*). Ce dernier ne serait autre que S. Jean Climaque († vers 649).

Égypte. — L'étonnante inscription du musée de l'Ermitage, considérée par d'aucuns comme la plus ancienne de l'Égypte chré-

[1] *Anal. Boll.*, 1951, p. 71.

[2] *Theolog. Literaturzeitung*, 1951, col. 548-549.

[3] *D.A.C.L.*, t. XII, 1 (1935), col. 1080, n° 5 ; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 71-72.

[4] N. Glueck, dans l'*Annual of the American Schools of Oriental Research*, t. 18-19 (1939), p. 1-2 et fig. 1 a, 2 a. Cf. M. Schwabe, dans *The Harvard Theological Review*, t. 46 (1953), p. 49.

[5] *Studi bizantini e neoellenici*, t. VIII (1953), p. 246-252.

tienne [1], est ornée d'une croix ansée ou d'un signe qui y ressemble. Or on n'a signalé jusqu'à présent aucun exemple de cet hiéroglyphe christianisé dans un document sûrement antérieur à la fin du IVe siècle. A cette importante remarque, qui nous a été faite par M. Henri Grégoire, Mgr Lefort objecte que l'idéogramme en question a servi de formule abrégée de souhait dès avant le christianisme et qu'il a pu être adopté très tôt par les chrétiens. Quoi qu'il en soit, on peut déduire du libellé même de l'inscription que l'épitaphe de Plution, martyr vierge sous Dioclétien, de Vérécon, martyr continent, et d'un troisième personnage, fils du second et disciple des vierges, n'a pas été placée au moment de leur sépulture, mais plus tard, en souvenir des trois héros. Et comme elle n'indique pas la date anniversaire de leur mort — ni donc celle de leur fête —, on ne peut dire qu'elle soit la preuve d'un culte rendu à ces martyrs, inconnus d'ailleurs. M. Grégoire nous signale aussi, dans le *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte* de Gustave Lefebvre, deux inscriptions d'Herment dont certaines expressions se rapprochent fort de notre texte : le prêtre Onuphre est qualifié de *παρθένος ἐγκρα(τής)* [2] et une défunte est dite avoir pour récompense, non pas une couronne éternelle, mais *οὐρανίους στεφάνους* [3].

Chypre. — Les mosaïques de l'église de la Panagia Kanakaria, présentées par A. H. S. Megaw au Congrès de Palerme, semblent dater du VIe siècle. Dans les médaillons récemment découverts on voit des bustes d'apôtres :

Ματτθέος, Θαδδέος, Μάρκος, Θωμᾶς [4].

Iles de la mer Égée. — Le *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, dont le fascicule 1er, seul paru, a été publié par H. Grégoire [5], contient aussi les textes recueillis dans la province des Iles [6]. Nous y avons relevé les numéros suivants qui intéressent l'hagiographie :

149. Au musée de Vathy (Samos), sur la moulure supérieure d'une plaque de marbre sculptée :

[1] *Anal. Boll.*, 1952, p. 118. [2] N° 413.
[3] N° 423. Le pluriel a peut-être été imposé par la tyrannie du mètre.
[4] *Studi bizantini*, t. c., p. 199-200 et pl. XLVI.
[5] Voir ci-dessus, p. 74. [6] P. 48-66, nos 124[5] à 218.

† Ἀνεκηνήσθι ὁ πάνσεπτ(ος) | ναὸς τοῦ ἁγίου Συμεὸν κὲ τῖς ἁ|γίας Θ(εοτό)κου ὑπὸ Λουκᾶ μοναχοῦ, ἰν(δικτιό-νος) δ' | βασηλέβοτος Κ(ω)νστα(ν)τ(ί)νου Δ(ού)κα [1065-1066].

L'identité de S. Syméon est difficile à préciser [1]. Comme il partage avec la Sainte Vierge le patronage de l'église, on songera au vieillard de la Présentation [2] plutôt qu'aux deux stylites ou à d'autres homonymes, comme S. Syméon de Mytilène [3].

154. A Mytilène (Lesbos) [4] :

...]θροπίαν | [τῶν ἐ]νδώξων | ἀρχανγέλων | Μιχαὴλ καὶ Γ[α]|βριήλ.

157. A Mytilène (Lesbos) :

† Ὁ Θ(εὸ)ς τοῦ [ἁ]γίου [Γ]ε[ω]ργί|ου, δὸς ἄφεσιν ἁ[μαρ]-| [τ]ιῶν τῦς [μ]νημωνε|ύουσιν τὴν χάριν τ[ο]ῦ [ἁ]γ[ί]|ου Γεωργίου καὶ ἀφέσε|ως ἁμαρτιῶν Σταυρ[α]|κίο. Γένυτο, κ(ύρι)ε· | ἀμήν [5].

166. Au cap Saint-Étienne (Théra) :

† Ἅγιε καὶ φοβερὲ Μιχαὴλ ἀρχάνγελε, βοήθι τῷ δούλῳ σο[υ] Χαριλάῳ καὶ Μνημοσύνῃ κὲ τοῖς πε[σίν].

210 *bis*. A Milo, sur un tambour de colonne antique, l'invocation à S. Théodore dont nous avions cité trois autres éditions [6] remonterait au v[e] siècle.

210 *ter*. A Arkésinè (Amorgos), un long exorcisme gravé sur les deux faces d'une lamelle de plomb invoque à deux reprises les archanges :

... διὰ Μιχαεὶλ κὲ Γαβριεὶλ τῶν ἁγίων αὐτοῦ ἀρχαγγέλων (l. 8-12) ; ...] Μιχαὴλ Γαβριὴλ Οὐριεὶλ Ῥαφαήλ... (l. 38-40).

[1] Ni M. Schede, ni P. Marc, ni H. Grégoire ne se sont arrêtés à cette difficulté.

[2] *Luc.* 2, 25-35. Sa fête se célèbre le 3 février, lendemain de l'Hypapanté ; voir le *Synax. Eccl. CP.*, col. 439-440.

[3] Compagnon des SS. David et Georges. Cf. *BHG.* 494.

[4] D'après P. Papageorgiu, *Inedierte Inschriften von Mytilene* (Leipzig, 1900), p. 12, n° 41, et pl. VI.

[5] *CIG.* IV, 8900.

[6] *Anal. Boll.*, 1952, p. 122 et note 1.

211. Au village de Langada (Amorgos), sur une petite colonne devant l'église Sainte-Sophie :

† *Εἰς τὸν ἅγιον Μιχαῆλα καὶ Ἀνδ[ρέαν] ὑπὲρ εὐχῆς Κυριακοῦ ἀκτουαρίου* †

216. A Tinos, au couvent de l'Évangélistria :

Φῶς ζωῆς. | *Οἰκίδιων διαφέρον* | *τῷ δεσπότῳ μου τῷ ἁγίῳ Ἰσιδώρῳ* [1].

217. Également à Tinos, sur un linteau de porte dans la chapelle Saint-Éleuthère, une curieuse inscription en grec vulgaire raconte qu'en l'année 1500, une chrétienne de l'île ayant été emmenée en captivité par les Turcs, le mari réussit à la racheter ; en signe de gratitude il bâtit (ou restaura ?) une église à S. Éleuthère :

...] *ἱερὸν ναὸν τοῦ ἁγή(ου) Ἐλευθερίου...* (l. 11).

Crète. — On trouvera ci-dessous [2] une inscription d'Arcadi, dont nous n'avons eu connaissance que pendant la correction des épreuves.

Hellade. — Au nord d'Aliveri, dans l'île d'Eubée, le fameux monastère de Saint-Luc en Phocide avait une filiale ou métochion, qui a laissé son nom au village d'Hagios Loukas. Le professeur A. Orlandos, dans l'étude qu'il vient de consacrer aux ruines de ce couvent [3], étudie aussi les inscriptions qui en proviennent, notamment celle-ci [4] :

...] *ὁσ(ίου) Λουκᾶ κ(αὶ) πν(ευμα)τικ(οῦ) ἡμῶν π(ατ)ρ(ὸ)ς ὑπὸ τῶν αὐτοῦ* [... | ...] *Βασιλείου κ(αὶ) Κωνσταντ(ίνου), ἔ(τους) ,ςφκβ' ἰνδ(ικτιῶνος) ιβ'* [...

La mention de S. Luc le jeune, à la première ligne du texte, est claire à souhait. On n'en peut malheureusement pas dire autant des indications de la seconde ligne : les noms des empereurs Basile II et Constantin VIII (976-1025) et la date de 6522, 12e indiction (= 1013-1014), se rapportent-ils à la fondation de l'église d'Hagios Loukas en Eubée ou à une intervention des souverains en faveur

[1] *CIG.* IV, 8845.
[2] P. 347.
[3] *Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, t. VII (1951), p. 131-145.
[4] P. 141 et fig. 7.

de Saint-Luc en Phocide? L'inscription est trop mutilée pour permettre de répondre avec certitude.

L'épigraphe de 873-874 qui exalte en douze hexamètres la basilique Notre-Dame de Skripou en Béotie et ses deux chapelles Saint-Pierre et Saint-Paul a été reproduite naguère dans l'anthologie de C. A. Trypanis [1].

Épire. — E. Kitzinger réserve aux mosaïques de Nicopolis toute la première section de ses *Studies on Late Antique and Early Byzantine Floor Mosaics* [2]. Il y examine l'inscription métrique où est exprimée la reconnaissance des deux évêques Dométius Ier et Dométius II à l'égard du martyr Démétrius [3]. Il croit qu'il faut reculer jusqu'au second quart du VIe siècle la fondation du sanctuaire [4].

Macédoine. — A. Xyngopoulos avait publié, en 1946, un relief représentant S. David de Thessalonique [5]. Reprenant dans un article très fouillé l'étude de ce monument, le même archéologue reproduit séparément les deux parties de l'inscription et reporte du XIIIe au Xe siècle la sculpture de la dalle de marbre, aujourd'hui conservée dans la rotonde de Saint-Georges, à Thessalonique [6].

Dans l'église byzantine des Saints-Apôtres, à Thessalonique, de précieuses mosaïques du XIVe siècle ont été dégagées depuis peu par les soins du professeur A. Xyngopoulos ; elles viennent d'être présentées, illustrées et commentées dans un beau volume, dont la publication fait honneur à la Société d'études macédoniennes [7]. A côté du Pantocrator, des prophètes, des évangélistes, du

[1] *Medieval and Modern Greek Poetry* (Oxford, 1951), p. 43-44 ; cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 127.

[2] *Dumbarton Oaks Papers*, t. VI (Cambridge, Mass., 1951), p. 81-122.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 128-129.

[4] T. c., pp. 87 (inscription) et 92 (datation). [5] *Anal. Boll.*, t. c., p. 130.

[6] *Μακεδονικά*, t. II (1941-1952, publié en 1953), p. 143-166, pl. A et fig. 1-2. Les fig. 3 et 4 donnent une idée de l'iconographie du saint dendrite ; cf. *Anal. Boll.*, 1951, p. 164-166.

[7] A. Xyngopoulos, *Ἡ ψηφιδωτὴ διακόσμησις τοῦ ναοῦ τῶν Ἁγίων Ἀποστόλων Θεσσαλονίκης*. Salonique, 1953, in-4°, ζ'-66 pp. et 44 pl. (= *Μακεδονικὴ Βιβλιοθήκη*, 16).

« mandilion » et de scènes appartenant au cycle des douze fêtes principales, on y admire une série d'images de saints : l'hymnographe Cosme de Maïouma [1], les martyrs Marcien et Martyrius [2], Eustrate [3] et ses quatre compagnons, enfin un groupe dont les noms ont disparu, mais qui semble être l'autre πεντὰς μαρτύρων, commandée par Acindynus [4].

Les mosaïques à inscriptions de Saint-Démétrius ont été reproduites, commentées et datées du VII^e siècle par M. et M^me Sotiriou dans le grand ouvrage dont nous rendons compte plus loin [5].

On a pu lire ci-dessus un texte d'Édesse en Macédoine [6].

L'inscription de Saint-Pantéléimon à Nérézi, près de Skopje, datée de 1164, dont nous avons signalé une édition anglaise de 1885 et une bulgare de 1931, avait été publiée aussi en Yougoslavie par Franc Mesesnel [7].

Scythie. — La table de pierre provenant de Constantza et portant la dédicace τῷ μακαρίῳ Τιμοθέῳ [8] n'a pas échappé à Dom H. Leclercq ; il en parle à l'article « Tomi » [9], mais ne semble pas avoir remarqué la double difficulté que présentent l'exiguïté du monument, trop bas pour avoir pu servir d'autel, et la mention du « bienheureux » Timothée.

Italie. — Dans ses *Monumenti cristiani nell' Illirico* [10], E. Con-

[1] Reconnaissable au texte qu'il achève d'écrire et qui est emprunté à son office de l'Assomption. P. 49-50 et pl. 34, 1.

[2] Désignés par leurs noms : Ὁ ἅγ(ιος) Μαρ|κιανός et Ὁ ἅγ(ιος) [Μαρ]τύ[ρ]ιος. P. 47-49 et pl. 33, 1-2.

[3] Identifié grâce à l'espèce d'étole ou de pallium qui est sa caractéristique habituelle. P. 51 et pl. 35, 1-2.

[4] P. 52-53 et pl. 34, 2 ; 36, 2 ; 37, 1 ; 39.

[5] Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου (Athènes, 1952), pp. 189, 193, 196 ; fig. 76 et pl. 63, 63 bis (en couleurs), 65 a (S. Serge), 67. Cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 129-130.

[6] P. 336 (Mésopotamie).

[7] *Glasnik* (Bulletin de la Société des sciences de Skopje), t. VII-VIII (1929-1930), p. 121. On la trouvera de même dans l'ouvrage russe de N. P. Kondakov, *Makedonija* (Saint-Pétersbourg, 1909), p. 174. Cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 131.

[8] *Anal. Boll.*, t. c., p. 132.

[9] *D.A.C.L.*, t. XV, 2 (1952), col. 2426.

[10] *Ephemeris dacoromana*, t. IX (1940), p. 1-118.

durachi, parlant des martyrs de la Mésie inférieure et de la Scythie mineure, cite l'inscription de l'urne de S. Dasius, à Ancône, comme une preuve de l'existence du martyr [1]. Si le texte prouve quelque chose, c'est tout au plus la croyance des Anconitains à l'authenticité des reliques rapportées de Durostorum.

A Saint-Ambroise de Milan, la mosaïque carolingienne de l'abside, restaurée vers 1200, désigne par leurs noms le patron de l'église et deux archanges :

> *Ὁ ἅγ(ιος) Ἀνβρόσοις, ὁ ἀρχ(άγγελος) Μιχαήιλ* et *ὁ ἀρχ(άγγελος) Γαβριήλ* [2].

Sicile. — Les planches dont R. Salvini a illustré son petit volume sur les *Mosaici medievali in Sicilia* [3] permettent de déchiffrer quelques inscriptions grecques de la Martorana [4], de la chapelle Palatine [5], de Cefalù [6] et de Monreale [7].

Constantinople [8]. — Le quatrième rapport de feu Th. Whittemore sur les mosaïques de Sainte-Sophie a paru fin 1952 [9]. Il expose, avec l'abondance de détails à laquelle les fascicules précédents nous ont habitués, les travaux effectués de 1934 à 1938 pour dégager et restaurer le grand tableau de la déisis dans la galerie méridionale (XII[e] siècle). Le portrait du Précurseur et l'inscription qui le nomme [10] sont reproduits d'abord dans une vue d'ensemble de la mosaïque [11], puis séparément [12].

[1] T. c., p. 32. Cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 133.

[2] G. DE FRANCOVICH, dans *Römisches Jahrbuch für Kunstgeschichte*, t. VI (1942-1944), p. 175-181 et fig. 159-160, 164.

[3] Florence, 1949. Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 135-137.

[4] Pl. 4 a : *Φίλιππος* ; pl. 10 : *Ἠσα(κείμ)*.

[5] Pl. 3 : les 4 archanges ; pl. 29 : *Γριγόριος ὁ θεολόγος* et *Βασίλειος* ; pl. 32 : *Ἀγάθη* et deux autres saintes.

[6] Pl. 35 : les apôtres Paul, Jean le théologien et Luc ; pl. 38 : les pontifes Basile, Chrysostome et Grégoire le théologien.

[7] Pl. 53 a : Philippe et Barthélemy.

[8] Dans notre article de l'an dernier, *Anal. Boll.*, 1952, p. 310, note 2, la date 868 est une faute d'impression pour 860.

[9] *The Mosaics of Haghia Sophia at Istanbul.* Fourth Preliminary Report : *The Deesis Panel of the South Gallery.* Boston, 1952.

[10] P. 20. Cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 307.

[11] Pl. XIV.

[12] Pl. XXV-XXVIII (la tête du Baptiste) et pl. XXXI-XXXII (l'inscription).

La *Revue des Arts*, organe des musées français, publie sous la signature de P. Lemerle une chronique illustrée d'art byzantin ; sur une des figures on voit la mosaïque représentant S. Jean Chrysostome telle qu'elle apparaissait pendant les travaux de nettoyage et de consolidation [1].

Une inscription métrique très fragmentaire, découverte au quartier des Manganes, a été l'objet, de la part d'H. Grégoire, d'un brillant essai de restitution [2]. Les noms du prophète Élie et de Basile ont rappelé au savant byzantiniste tout ce que les chroniqueurs racontent sur la dévotion de Basile Ier envers le Thesbite, l'homme de feu, emporté au ciel sur un char de feu. Le texte parlerait donc d'une église Saint-Élie construite et décorée par le Macédonien, sans doute celle qu'il éleva tout près de la Vierge du Phare, à l'est du chrysotriclinos. Quant à l'auteur de ces ïambes si peu respectueux de la quantité, ce serait le propre fils de Basile, Léon le Sage, très attaché lui aussi au culte du prophète Élie, dont il composa même un panégyrique [3].

Voici d'abord une transcription du fragment conservé (la première ligne a disparu tout entière ; des lignes suivantes il ne reste que le commencement) :

2 περκαγωπας[...
σεωνδιατουαι[...
προφητουηλι[...
5 τουτουτονοικονως[...
6 βασιλειοςηγε[...
κρατους : [4] χρυ[...
σινσεβασμιαις [...
9 υλαιστο[...

Et voici la restitution « toute provisoire » proposée par le professeur Grégoire [5] :

...
ὥσ]περ κἀγὼ πᾶς [εὐτυχοῖ δεή]σεων [6]
διὰ τοῦ ἁγ[νοῦ καὶ πυρίνου προστάτου
θείου] προφήτου [7] Ἠλι[οὐ τοῦ Θεσβίτου] ·

[1] T. I (1951), p. 127, fig. 4. Cf. *Anal. Boll.*, l. c.

[2] *Hellenica et Byzantina*, IV : *Le fragment des Manganes*, dans le *Zbornik radova* de l'Institut byzantin de l'Académie serbe, fasc. 1 (1952), p. 10-15.

[3] *BHG.* 577.

[4] Les deux points marquent la séparation des vers.

[5] Nous la disposons non par lignes, mais par vers.

[6] La fin du vers (?) n'est pas indiquée par le deux-points.

[7] Pour éviter l'accumulation d'épithètes avant le nom d'Élie, on pourrait

τούτου τὸν οἶκον ὡς [προεισπόντι στέφη]
Βασίλειος ἥγε[ιρεν ἀντὶ τοῦ] κράτους [1]
χρυ[σώσας αὐτὸν εἰκό]σιν σεβασμίαις
...]ὅλαις το[...

Carie. — Dans l'inscription de Milet qui mentionne un S. Onésippe inconnu d'ailleurs [2], M. A. Delatte nous demande si *Ὀνησίππου* ne serait pas une faute de copie pour *Ὀνησίμου*. Il y a en effet dans le synaxaire plus d'un saint appelé Onésime, comme aussi plus d'un Onésiphore [3] ; mais aucun ne semble avoir joui d'un culte bien attesté.

Galatie. — L'inscription de Mas'ud köy (Germocolonia), datée du 10 octobre 897, « sous Antoine le très saint patriarche [4] », a été reproduite, amendée, traduite et exploitée par H. Grégoire pour reviser la chronologie de S. Antoine Cauléas et de l'union des Églises qui eut lieu pendant son patriarcat [5].

Cilicie. — La revue de l'Institut britannique d'archéologie d'Ankara nous apporte, avec une trentaine d'autres inscriptions d'Anazarbe [6], deux documents hagiographiques. Le premier, déjà publié par Gertrude Bell en 1906 [7], rappelle la dédicace d'une église des Saints-Apôtres :

[τ]ῶν ἀποστό†λων τοῦ Χ(ριστο)ῦ [8].

Le second, découvert récemment, contient une curieuse invocation à S. Ménas, dictée par l'*illustris* Philagrios [9]. Comme l'éditeur

peut-être suggérer de lire : [Venez et priez avec confiance, *ὥσ]περ κἀγώ · πασ[ῶν γὰρ εὐτυχήσετε ‖ δεή]σεων διὰ τοῦ ἁγ[ιωτάτου ‖ θείου]* etc.

[1] Au lieu d' *ἀντὶ τοῦ κράτους* nous préférerions *εὖ λαχὼν κράτους*.

[2] Ci-dessus, p. 82.

[3] Voir les tables du *Synax. Eccl. CP.*, col. 1143.

[4] Ci-dessus, p. 93-94.

[5] *Byzantion*, t. V (1929-1930), p. 400 ss. (texte, p. 401, note 1) ; cf. t. VIII (1933), p. 540-550. Voir aussi V. Grumel, *Échos d'Orient*, 1936, p. 6.

[6] M. Gough, *Anazarbus*, dans *Anatolian Studies*, t. II (1952), p. 85-150. Le recueil d'inscriptions remplit les pages 127-149.

[7] *Revue archéologique*, 4e série, t. VII, p. 19.

[8] Gough, t. c., p. 137, n° 13 ; cf. p. 117.

[9] Ibid., p. 133, n° 4 a.

n'en a pas reconnu le caractère métrique, nous séparons les quatre hexamètres :

† *Μηνᾶς ὑψικέλευ|θε, τεὸν πολυπίδ[α]|κα μαζὸν*
σώζε πα[ρ]ὼν ναετήισιν σχεῖ[ν] [1] | *εὐπάρθενον ἥβη[ν]* · |
δωτίναις βασίλησι[ν] | *ἔχεις πεφυλαμέ|νον εἶδος*
ἀψῖδος στροφάλιγγι Φι|λαγριάδεσσι με|ρίμναις. — |
Φιλαγρίου Ἰν|λουστρίου [2].

Lycaonie. — Dans l'épitaphe métrique du jeune berger Gennadios, dont on voudrait faire un prêtre et un martyr [3], mais qui n'était probablement pas même un chrétien [4], M. E. Honigmann nous suggère ingénieusement de restituer, à la fin du quatrième vers, [*μολ*]*οσσίων :* le petit pâtre aurait été la victime de chiens molosses.

Crète. — Une inscription en vers ïambiques, du XIV^e^-XV^e^ siècle, trouvée au monastère d'Arcadi (arrondissement de Réthymno), désigne le patron de l'église, l'empereur S. Constantin, par l'épithète traditionnelle d'*ἰσαπόστολος*, « l'égal des apôtres » :

Ἀρκά]δι(ον) κέκλημαι, ναὸν ἠδ' ἔχω
Κωνσταντίνο]υ ἄνακτος ἰσαποστόλου [5].

Conclusion.

Parvenus au terme de notre tour du monde byzantin, il convient que nous essayions de dégager, si possible, quelques résultats de cette longue et laborieuse enquête.

[1] Gough a lu *ἔχειν*, mais le mètre exige *σχεῖν*.

[2] Selon la conjecture fort plausible de M. Gough, S. Ménas était sans doute le patron de l'église élevée sur le roc escarpé d'Anazarbe. Son image y était « protégée par la courbe de la voûte », c'est-à-dire apparemment qu'elle ornait la conque de l'abside. Si l'inscription 14, datée de 516 (p. 137), se rapporte au même sanctuaire, notre Philagrios était exactement contemporain de son homonyme, haut fonctionnaire à la cour de Théodoric ; cf. A. Nagl, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, t. XIX, 2 (1938), col. 2108, n° 14.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, 1949, p. 89 ; 1953, p. 90.

[4] P. Peeters, ibid., 1934, p. 142.

[5] K. D. Kalokyris, dans *Κρητικὰ Χρονικά*, t. V (1951), p. 327-328 et fig. 8. Voir ci-dessus, p. 341.

Les inscriptions grecques relatives à l'hagiographie s'échelonnent du IVe au XVe siècle [1]. La plupart ne comportent malheureusement pas d'éléments qui permettent de les dater avec plus ou moins de précision ; il faut souvent se contenter de les assigner approximativement et parfois dubitativement à telle ou telle époque.

Les monuments datés sont relativement nombreux en Syrie et en Palestine jusqu'à la conquête arabe. Ailleurs, on en trouve quelques-uns à toutes les époques [1*]. Il faut cependant remarquer qu'à partir du XIIIe siècle, les inscriptions gravées et les mosaïques se font rares ; elles cèdent la place presque partout aux inscriptions peintes, dont la vogue avait commencé plus tôt et dont il subsiste des centaines d'exemples, notamment en Crète [2], à Chypre [3], dans le Péloponnèse [4], à Castoria [5], au mont Athos [6] et jusqu'en Cappadoce [7].

On trouvera ci-dessous la liste chronologique des inscriptions datées dont nous nous sommes occupé — il y en a un peu plus de cent [8] —, avec la référence au tome et à la page des *Analecta* où il en a été question.

[1] Seule l'épitaphe métrique de S. Abercius est de la fin du IIe siècle. Au IIIe siècle on ne peut rapporter que les épitaphes des papes, à Saint-Calliste, *Anal. Boll.*, 1952, p. 132-133. En fait d'inscriptions postérieures à l'an 1500, nous n'en avons cité que deux ou trois, par exception.

[1*] Sauf durant la crise iconoclaste.

[2] *Anal. Boll.*, t. c., p. 119 et note 2.

[3] Ibid., p. 116, note 4 ; p. 118, note 8. Cf. t. 56 (1938), p. 152-154.

[4] Voir, par exemple, D. Zakythinos, dans *L'Hellénisme contemporain*, 2e S., t. VI (1952), pp. 201, note 5 (église du monastère des Quarante Martyrs près de Sparte, construite en 1304/1305), et 204, note 3 (église Saint-Michel près d'Atzicholos en Gortynie, 1398 ?) ; P. Amandry, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. 66-67 (1942-1943), p. 326 (fresques rupestres près de Vourvoura en Cynurie représentant les saints *Νί[κ]ων*, *Ῥωμανός* et *Δημήτριος*).

[5] A. Orlandos, *Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Καστορίας* (= *Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, t. IV, 1938) ; St. Pelekanidis, *Καστορία*, I : *Βυζαντιναὶ τοιχογραφίαι* (Thessalonique, 1953), album de 262 planches.

[6] G. Millet, *Monuments de l'Athos*, I : *Les Peintures* (Paris, 1927). Pour l'Apulie et la Sicile, voir *Anal. Boll.*, 1952, p. 134, note 4, et p. 135, note 3.

[7] Cf. ci-dessus, p. 91 ; G. Séféris, *Trois jours dans les églises rupestres de Cappadoce* (Athènes, Institut français, 1953, 48 pp. et 50 photographies).

[8] Nous y comprenons celles où l'année n'est pas marquée, mais bien le règne d'un empereur, le pontificat d'un évêque ou l'intervention d'un autre personnage dont l'époque est suffisamment connue par ailleurs.

333-337	Sindéli (Lydie)	1953, p. 81
[354 [1]]	Eitha (Arabie)	1949, p. 104
[354-357]	Saccaea (Arabie)	1949, p. 105 = 1953, p. 336
379-386	Aphrodisias (Carie)	1953, p. 85
385-395	I'djâz (Syrie)	1949, p. 102 = 1953, p. 335
387	Kaoussié (Syrie)	1953, p. 335
409	Alexandrie (Égypte)	1952, p. 118
418	Dâr Qîta (Syrie)	1949, p. 100
425	Anasartha (Syrie)	1949, p. 101
430/431	Salamias (Syrie)	1949, p. 99
432-460 (?)	Jérusalem (Palestine)	1951, p. 69 = 1953, p. 337
432-460 (?)	Safranbolu (Paphlagonie)	1953, p. 96
452	Chalcédoine (Bithynie)	1953, p. 98
457/458	Ser'în (Phénicie)	1953, p. 333
464/465	Gérasa (Arabie)	1949, p. 107
488	Zénonopolis (Isaurie)	1953, p. 88
489 (?)	Oumm es-Sourab (Arabie)	1949, p. 104
491-518	Cyr (Syrie)	1949, p. 99
491-518	Amasie (Pont)	1953, p. 95
496	Gérasa (Arabie)	1949, p. 107
497	Ghoûr (Syrie)	1953, p. 335
502	Abouḍḍouhour (Syrie)	1949, p. 100
504/505	Kafr Nabo (Syrie)	1949, p. 100
511	Zebed (Syrie)	1949, p. 99 = 1953, p. 334
512 ou 527 [2] (?)	Nébo (Arabie)	1949, p. 108 = 1951, p. 73 = 1953, p. 337
512/513	Bostra (Arabie)	1949, p. 104 = 1953, p. 336
515	Zorava (Arabie)	1949, p. 103
vers 516 (?)	Anazarbe (Cilicie)	1953, p. 347
517	Raḥam (Arabie)	1949, p. 107 = 1953, p. 336
521/522	Kafr 'Aroûq (Syrie)	1949, p. 99-100
523	Kefr Antîn (Syrie)	1949, p. 99, n. 9.
524/525 [3] (?)	Ghoûr (Syrie)	1953, p. 335
524-552	Jérusalem (Palestine)	1951, p. 69 = 1953, p. 337
525 ou 540	Nébo (Arabie)	1951, p. 74
vers 525-550 (?)	Nicopolis (Épire)	1952, p. 128-129 = 1953, p. 342
526	Bourdj (Syrie)	1949, p. 102
526	Gérasa (Arabie)	1949, p. 94
526/527	Fa'loul (Syrie)	1949, p. 102
527	Alifahrettinköyü (Pamph.)	1953, p. 87
527/528	Soudjîn (Syrie)	1949, p. 99 = 1953, p. 334
527-536	Constantinople	1952, p. 308
527-565	Kara-Yakub (Cappadoce)	1953, p. 91

[1] Cette date et la suivante sont regardées maintenant comme mal établies.

[2] Peut-être 617 ou 632.

[3] Date incertaine. Peut-être 530/531.

529/530	Gérasa (Arabie)	1949, p. 108
531	Gérasa (Arabie)	1949, p. 108 = 1953, p. 337
533	Gérasa (Arabie)	1949, p. 108 = 1953, p. 337
535/536	Dreyb el-Wâwi (Syrie)	1949, p. 101
537	Dâr Qîta (Syrie)	1949, p. 99 = 1953, p. 334
538	Sofia (Bulgarie)	1952, p. 131
539/540	Mi'ilya (Palestine)	1951, p. 73
542	Zorava (Arabie)	1949, p. 103 = 1953, p. 336
543	Djemirrîn (Arabie)	1949, p. 95
547	Sala (Arabie)	1949, p. 106
vers 550	Gérasa (Arabie)	1949, p. 108
553/554	Mou'allaq (Syrie)	1949, p. 100-101
558	Ghariyé-Garbié (Arabie)	1949, p. 105
562	Amisos (Pont)	1953, p. 95
563	Nadjrân (Arabie)	1949, p. 103
563	Sour (Arabie)	1949, p. 104
565	Doroa (Arabie)	1949, p. 106
566	Jéricho (Palestine)	1951, p. 72
567/568	Ḥarrân (Arabie)	1949, p. 104
570-581	el-Bourdj (Damas, Phénicie)	1949, p. 98-99
573	Bousân (Arabie)	1949, p. 106, n. 7
576	Qabr Hiram (Phénicie)	1949, p. 97
577	Philae (Égypte)	1952, p. 118
vers 577	Philae (Égypte)	1952, p. 117
578-582	Chedara (Phénicie)	1949, p. 92 = 1953, p. 333
578/579	Mâdabâ (Arabie)	1949, p. 108
590	Ṭayyibé (Arabie)	1949, p. 104
593	Ghasm (Arabie)	1949, p. 104
vers 600	Ghariyé-Garbié (Arabie)	1949, p. 106
607/608	Mâdabâ (Arabie)	1949, p. 108
609/610	Bâbisqa (Syrie)	1949, p. 99 = 1953, p. 334
620	Riḥâb (Arabie)	1951, p. 74
623	Nakhité (Arabie)	1949, p. 105
623	Nakhité (Arabie)	1949, p. 106
624/625	Sama (Arabie)	1949, p. 105
avant 649	(?) Sinaï	1953, p. 338
652 [1]	Kafer (Arabie)	1949, p. 105
812	Alaca Kilise (Lycie)	1953, p. 86
813	Hambarly (Bulgarie)	1952, p. 131
830-842	Samos (Iles)	1952, p. 121
867-886 [2]	Banaz (Phrygie)	1949, p. 92 = 1953, p. 328
871	Athènes (Hellade)	1952, p. 123
871/872	Thèbes (Hellade)	1952, p. 126
873/874	Orchomène (Hellade)	1952, p. 127 = 1953, p. 342

[1] Noter l'hiatus entre 652 et 812.

[2] Ou 976-1025.

886-912 (?)	Thessalonique (Macédoine)	1952, p. 129 = 1953, p. 343
886-912 (?)	Constantinople	1953, p. 345
897	Germocolonia (Galatie)	1953, p. 93-94 = p. 346
901-907 [1]	Rufinianes (Bithynie)	1953, p. 97
902/903	Constantinople	1952, p. 310
960	Orduzu (Petite Arménie)	1953, p. 91-92
966/967	Magnésie (Asie)	1953, p. 81
994/995	Selendi (Lydie)	1953, p. 82
1013/1014	Hagios Loukas en Eubée (Hellade)	1953, p. 341
1018/1019	Nea Ephesos (Asie)	1953, p. 80
1064/1065	Synnada (Phrygie)	1953, p. 327
1065/1066	Samos (Iles)	1953, p. 340
vers 1070	Athènes (Hellade)	1952, p. 124
1118-1134	Constantinople	1952, p. 307
1136	Éphèse (Asie)	1953, p. 79
1143	Palerme (Sicile)	1952, p. 136
1158	Andros (Iles)	1952, p. 122
1164	Nérézi (Macédoine)	1952, p. 131 = 1953, p. 343
1203/1204	Trébizonde (Pont)	1953, p. 94-95
1222/1223	Smyrne (Asie)	1953, p. 77
1286/1287	Gralista (Macédoine)	1952, p. 131
1289	Égine (Hellade)	1952, p. 122
1312	Lacédémone (Hellade)	1952, p. 126
1378	Saint-Laurent (Thessalie)	1952, p. 128
1500	Tinos (Iles)	1953, p. 341
1544/1545	Pergame (Asie)	1953, p. 77

Les inscriptions hagiographiques sont de plusieurs espèces. Les plus importantes commémorent l'érection ou la restauration d'un sanctuaire en l'honneur d'un saint [2]; avec les mentions de reliques [3] et les prières ou invocations aux saints [4], elles fournissent la preuve irrécusable de l'existence et de la diffusion d'un culte. On

[1] Ou 912-925.

[2] Exemples innombrables ; on en trouvera pour ainsi dire à chaque page de notre travail. Citons le « conduit de S. Socrate », construit en 488 pour amener l'eau à la fontaine devant son église à Zénonopolis (*Anal. Boll.*, 1953, p. 88).

[3] Celles de S. Eudoxe de Mélitène, par exemple (1953, p. 92), ou celles que contenait le reliquaire de Brâd (1949, p. 95 ; 1953, p. 334), ou encore celles qu'avait recueillies l'impératrice Eudocie (1951, p. 69-70 ; 1953, p. 337).

[4] A S. Georges, par exemple, dans une mosaïque du VI^e siècle (1951, p. 74), ou bien au Dieu de S. Lot et de S. Procope dans une mosaïque du VII^e (1949, p. 108 ; 1951, p. 73 ; 1953, p. 337), ou à l'archange S. Michel, entre 1050 et 1100 (1952, p. 125).

peut y joindre les épitaphes qui désignent le défunt comme diacre, prêtre, lecteur, serviteur d'un saint [1], et les bornes de propriété ou d'asile, par exemple « de S. Ciryque [2] » ou « de S. Anthime [3] », c'est-à-dire d'une église ou d'un monastère placé sous ce patronage. Viennent enfin les mosaïques de Daphni, de Saint-Luc en Phocide, de Cefalù, etc., où les saints représentés sont indiqués par leurs noms précédés de l'épithète *ὁ ἅγιος* ou *ὁ ὅσιος* [4].

Une catégorie à part et peu nombreuse est constituée par les inscriptions où interviennent de leur vivant des princes ou des prélats qui seront plus tard inscrits au catalogue des saints : les empereurs Constantin [5] et Jean Vatatzès [6], les impératrices Flaccilla [7], Théodora [8], Irène [9], les patriarches de Constantinople Ignace [10], Antoine Cauléas [11] et Nicolas le mystique [12], l'évêque Flavien d'Antioche [13], l'archimandrite Luc de Messine [14], le diacre Jean Climaque [15], les stratèges Léon et Jean [16]. Ces documents n'intéressent en rien le culte rendu par l'Église à ces personnages ; ils ne nous renseignent que sur leur activité terrestre ou sur des événements auxquels ils ont été mêlés.

Au point de vue de la forme, les inscriptions métriques se distinguent évidemment des autres. On en rencontre dans toutes les régions et à toutes les époques. Nous en avons dressé un bref catalogue, en suivant autant que possible l'ordre d'ancienneté [17] :

[1] Tels, à Athènes, un lecteur de Sainte-Agathoclie (1952, p. 123) ; à Amisos, une diaconesse des Saints (1953, p. 95), etc.

[2] A Salamias (1949, p. 99). [3] A Pompéïopolis (1953, p. 96).

[4] Daphni : 1952, p. 124-125 ; Chio : p. 121 ; Saint-Luc : p. 127-128 ; Saint-Démétrius et Saint-Georges de Salonique : p. 130 ; Sicile : p. 135-137 ; Sainte-Sophie de Constantinople : p. 306-308 ; Saints-Apôtres de Salonique : 1953, p. 342.

[5] A Sindéli, en Lydie (1953, p. 81) et peut-être au Bucoléon (1952, p. 310-311).

[6] A Smyrne (1953, p. 77-78). [7] A Aphrodisias (1953, p. 85).

[8] A Samos (1952, p. 121). [9] A Sainte-Sophie (1952, p. 307).

[10] A Skripou, en Béotie (1952, p. 127).

[11] A Germocolonia (1953, pp. 93-94 et 346).

[12] Près des Rufinianes (1953, p. 97). [13] A Kaoussié (1953, p. 335).

[14] En Calabre (1952, p. 135, note 3). [15] Au Sinaï (1953, p. 338).

[16] A Hambarly, en Bulgarie (1952, p. 131).

[17] Nous avons laissé de côté les inscriptions pseudo-hagiographiques du berger Gennadios (1949, p. 88-90 ; 1953, pp. 90 et 347), des évêques Sévère et Eugène de Laodicea Combusta (1953, p. 332) et de l'*ἁγνὴ παρθένος* de Trèves

IVe-Ve siècle, à Saint-Élie, près de Samarie (1951, p. 72).
496, à Saint-Théodore de Gérasa, province d'Arabie (1949, p. 107).
491-518, à Saint-Théodore d'Amasie, dans le Pont (1953, p. 95).
Ve-VIe siècle, à Anasartha, en Syrie (1949, p. 100 ; 1953, p. 334).
VIe siècle, à Nicopolis, en Épire (1952, p. 127 ; 1953, p. 342).
VIe siècle, à Saints-Serge-et-Bacchus de Constantinople (1952, p. 308).
VIe siècle, à Anazarbe en Cilicie (1953, p. 347).
VIe-VIIe siècle, à Saints-Cyr-et-Jean de Naples (1952, p. 134).
VIIe siècle, à Saint-Démétrius de Thessalonique (1952, p. 129 ; 1953, p. 343).
873-874, à Skripou, en Béotie (1952, p. 127 ; 1953, p. 342).
886-912, à Saint-Élie de Constantinople (1953, p. 345).
IXe-Xe siècle, à Saint-Corneille, en Hellespont (1953, p. 75).
vers 1070, à Saint-Théodore d'Athènes (1952, p. 124).
XIIe siècle, à Saint-Jean Mangoutis d'Athènes (1952, p. 123-124).
XIIe siècle, à Saints-Jason-et-Sosipatre de Corfou (1952, p. 123).
XIVe-XVe siècle, au monastère d'Arcadi, en Crète (1953, p. 347).

Les saints les plus fréquemment nommés dans nos inscriptions sont naturellement ceux qui ont joui de la plus grande vogue durant le moyen âge byzantin. S'il y a un certain intérêt à grossir de nouveaux témoignages le dossier déjà très fourni de ces patrons populaires, il y en a incontestablement beaucoup plus à relever les traces clairsemées, voire l'unique attestation, de cultes peu répandus et presque totalement oubliés.

Le tableau qui suit aidera le lecteur à se faire une idée moins inexacte de la popularité relative des différents saints ou groupes de saints, telle qu'elle peut résulter de la documentation que nous avons passée en revue. Mais il faut bien se rappeler 1° que l'épigraphie n'est qu'une de nos sources d'information ; 2° que nous sommes loin d'avoir épuisé cette source, puisque nous avons négligé en principe les inscriptions latines et orientales, les inscriptions peintes et les graffiti, les sceaux, monnaies et autres menus objets de l'« instrumentum domesticum » ; 3° que même pour les inscriptions grecques gravées ou tracées en mosaïque notre relevé est délibérément incomplet, vu que nous en avons exclu les documents déjà utilisés par le P. Delehaye dans ses *Origines du culte des mar-*

(1949, p. 93-94). Nous n'avons pas non plus inséré dans notre liste les inscriptions métriques qui ne concernent qu'indirectement l'hagiographie : épitaphes d'Abercius (1953, p. 327), de Banaôs (1952, p. 120), du syncelle Michel (1953, p. 97), et fragment « constantinien » trouvé au Bucoléon (1952, p. 310-311).

tyrs, à moins qu'ils n'aient été republiés ou commentés de nouveau au cours des vingt dernières années. On se gardera donc d'attribuer à la liste qu'on va lire une valeur de statistique complète et définitive.

Abercius év. 1953, 327.
Abraham patriarche 1951, 71 ; 1953, 86.
Achée ou Zachée 1949, 100.
Acindyne, Pégase, Elpidiphore et compagnons mm. 1952, 125 ; 1953, 343.
Agathe v. m. 1952, 135, 136 ; 1953, 344 n. 5.
Agathoclie m. 1952, 123.
Agathoël archange 1953, 82.
Agathonicus m. 1952, 137.
Agnès v. m. 1949, 94.
Alexandre et Athanase ps.-mm. 1952, 134.
Ambroise év. de Milan 1952, 133 ; 1953, 344.
Anastasie m. (?) 1949, 94.
André ap. 1952, 123, 124, 135 n. 3 ; 1953, 89 (bis), 341 (?).
André (ap. ou m. ?) 1952, 128.
André m. (d'Antioche ?) 1949, 99-100 n. 10.
Anges. *Voir* Archanges.
Anne 1952, 136.
Antéros p. 1952, 133.
Anthime év. m. 1952, 127, 307 ; 1953, 96-97.
Antipas év. m. 1952, 127.
Antoine Cauléas 1953, 93-94 = 346.
Antoine l'ermite 1952, 121 n. 8.
Apôtres 1949, 102 (= 1953, 335), 107, 108 ; 1952, 133, 136, 137 ; 1953, 84, 99, 338, 346.
Aquilin m. 1953, 86.
Archanges 1949, 100 n. 2, 102 ; 1952, 136, 137 n. 3 ; 1953, 83, 87, 93 n. 8, 331, 344 n. 5. — *Voir* Agathoël, Gabriel, Istraël, Michel, Raguël, Raphaël, Uphridiel, Uriel.
Artémius m. 1952, 309.
Athanase év. d'Alexandrie (?) 1953, 81.
Athanase ps.-m. 1952, 134.
Autolycus ps.-m. 1949, 88.
Auxence m. 1952, 128. — *Voir* Eustrate.

Bacchus m. *Voir* Serge et Bacchus.
Barapsabbas m. 1949, 100 (bis).
Barthélemy ap. 1953, 344 n. 7.
Basile m. 1951, 74.
Basile év. de Césarée 1952, 136 (bis), 137, 307 ; 1953, 94, 96, 344 n. 5 et 6.
Bérécon m. = Vérécon.
Bianor m. (?) 1949, 92.
Blaise m. 1949, 88 = 1951, 75 n. 9.

Callinique m. 1949, 101 ; 1951, 69.
Charitine m. 1953, 89.
Christine m. (?) 1949, 92 = 1953, 333.
Christophe m. 1949, 95, 97 ; 1953, 98.
Chrysiana ps.-m. 1952, 134.
Ciryque m. 1949, 99, 106 ; 1951, 72 ; 1952, 122 ; 1953, 81, 327, 330, 332 (bis).
Conon m. 1953, 89, 331-332.
Constantin empereur 1952, 306, 307, 310 (?) ; 1953, 81, 87, 95 n. 10 (?), 347.
Corneille év. m. 1953, 75.
Cosme et Damien mm. 1949, 101, 102, 108 (bis, = 1953, 337) ; 1952, 130 (?) ; 1953, 76.
Cosme de Maïouma 1953, 343.
Ctimon m. = Ktimon.
Cyr et Jean mm. 1949, 95 ; [1951,

75 = 1953, 337] ; 1952, 128, 134, 136.
Cyriaque m. de Nicomédie 1949, 100 n. 2.
Cyrille év. 1952, 130.
Cyrique m. = Ciryque.

Damien m. *Voir* Cosme.
Daniel prophète 1952, 121.
Daniel stylite 1952, 137.
Dasius m. 1952, 133 = 1953, 344.
David de Thessalonique 1952, 130 = 1953, 342.
Démas = Dysmas.
Démétrius m. 1952, 127, 129 (quinquies, = 1953, 342, 343).
Denys m. en Syrie 1949, 99.
Denys l'Aréopagite 1952, 136.
Déodate v. ps.-m. 1952, 134.
Dius m. 1953, 91.
Dométius m. 1949, 95, 99 (ter).
Domninus m. 1949, 102 (?) ; 1951, 69.
Dormants d'Éphèse = Sept Dormants.
Dysmas le bon larron 1949, 96 (?).

Eias (?) 1949, 99-100 n. 10.
Éleuthère év. m. 1952, 127 ; 1953, 341.
Élie prophète 1949, 101, 103 (quinquies, = 1953, 336), 106, 108 ; 1951, 72 ; 1952, 128 ; 1953, 86, 89, 345.
Élisée prophète 1949, 106 (?) ; 1953, 86.
Élisyas (= Élisée ?) 1949, 106 n. 6.
Elpidiphore m. *Voir* Acindyne.
Éphrem diacre 1952, 121 n. 8.
Étienne m. 1949, 95, 100 (bis) ; 1951, 71 (= 1953, 338), 72, 74, 75 ; 1952, 117, 125, 132, 136, 307 ; 1953, 84, 86, 96 (bis).
Étienne le jeune m. 1952, 121.
Eudocie m. (?) 1953, 333.
Eudoxe m. 1953, 92.
Eugène m. *Voir* Eustrate.
Eugène év. de Laodicea Combusta, ps.-m. 1949, 90 = 1953, 332.
Euphémie m. 1949, 95.
Euplus m. 1952, 125.
Eustathe m. 1952, 136.
Eustrate, Auxence, Eugène, Mardarius et Oreste mm. 1952, 121, 125, 128, 136 ; 1953, 343.
Eutychien p. 1952, 133.
Évangélistes 1953, 342.
Évariste m. 1952, 120.

Fabien p. 1952, 133.
Flaccilla impératrice 1953, 85.
Flavien év. d'Antioche 1953, 335.
Florus et Laurus mm. 1952, 137 n. 3.

Gabriel archange 1949, 101 (= 1953, 334), 102 (bis), 106 ; 1952, 136, 137 ; 1953, 86 (bis), 331, 340. — *Voir* Michel et Gabriel.
Gaïus p. 1952, 133.
Gennadius ps.-m. 1949, 89 = 1953, 90 = 347.
Georges m. 1949, 88 (= 1951, 75 n. 9), 95, 98 (ter), 101, 103, 105 (octies, = 1953, 336), 108 ; 1951, 68, 72, 74 (bis), 76 ; 1952, 125, 131 ; 1953, 80, 82 (bis), 86, 331, 335, 340.
Germain év. de CP. 1952, 307.
Grégoire év. d'Agrigente 1952, 125.
Grégoire l'Arménien 1952, 127, 308.
Grégoire év. de Nysse 1952, 136.
Grégoire le théologien 1952, 126, 136 (bis), 137, 307 ; 1953, 344 n. 5 et 6.
Gurias et Samonas mm. 1952, 125.

Hélène impératrice 1953, 87.
Hermolaüs m. 1952, 136.
Hippolyte de Rome m. 1952, 132, 136.

Hypace év. de Gangres m. 1953, 94.

Ignace év. d'Antioche m. 1952, 127, 307 n. 4.
Ignace év. de CP. 1952, 127.
Inos m. (?) 1949, 106.
Irène v. m. 1949, 92 = 1953, 333 (?); 1953, 86.
Irène impératrice 1952, 307 (bis).
Isaïe prophète 1951, 74.
Isidore m. 1952, 121; 1953, 341.
Istraël archange 1953, 82, 331.

Jacques ap. (lequel?) 1952, 137 n. 3, 307.
Jacques ap. frère du Seigneur 1952, 128.
Jason et Sosipatre mm. 1952, 122-123.
Jean (lequel?) 1949, 105 (?); 1952, 128.
Jean m. d'Alexandrie. *Voir* Cyr.
Jean l'apôtre 1949, 104 n. 3; 1951, 70; 1952, 121, 122; 1953, 77, 78 (quater), 79 (quater), 80 (bis), 87, 344 n. 6.
Jean l'Aumônier év. d'Alexandrie 1952, 136.
Jean Baptiste 1949, 95, 97, 100, 104, 108 (= 1953, 337); 1952, 123, 124, 127 n. 2, 136, 307 (= 1953, 344), 309; 1953, 94, 95, 328 (bis).
Jean Chrysostome 1952, 136 (bis), 137, 307 (= 1953, 345); 1953, 344 n. 6.
Jean Climaque 1953, 338.
Jean, Luc, André, Léonidas mm. 1952, 128.
Jean m. (dans le Pont?). *Voir* Procope et Jean.
Jean soldat m. 1949, 101.
Jean stratège. *Voir* Léon.
Jean stratélate m. *Voir* Paul.
Jean m. (à Synnada?) 1953, 327.
Jean le théologien = Jean l'apôtre.
Jean Vatatzès empereur 1953, 77.
Joachim père de la Sainte Vierge 1952, 136; 1953, 344 n. 4.
Job patriarche 1949, 106.
Jude et D... mm. 1949, 101.
Julien m. 1949, 99.
Julitte m. 1953, 330.

Ktimon m. 1953, 93.

Laurent m. 1952, 125, 128, 136 (bis), 137 n. 3.
Laurus m. *Voir* Florus.
Léon et Jean stratèges mm. 1952, 131.
Léonce m. 1949, 104 (bis, = 1953, 336), 106.
Léonidas m. 1952, 128.
Longin le centurion m. 1949, 102; 1953, 335, 338.
Lot patriarche 1949, 108 (bis) = 1951, 73 = 1953, 337.
Luc évangéliste 1952, 136; 1953, 326, 344 n. 6.
Luc (évang. ou m. ?) 1952, 128.
Luc le Gournikiote 1952, 127.
Luc le jeune 1952, 128; 1953, 341.
Luc de Messine 1952, 135 n. 3.
Lucie v. m. 1952, 135.
Lucius p. 1952, 133.
Lucius m. 1953, 88.

Macaire moine 1949, 107; 1953, 326 n. 5 (?).
Macédonius m. 1953, 89.
Mamas m. 1953, 89, 91.
Marc év. d'Aréthuse m. 1949, 98.
Marc évangéliste 1952, 136; 1953, 339.
Marcien et Martyrius mm. 1953, 343.
Mardarius m. 1952, 136 n. 7. — *Voir* Eustrate.
Marie (m.?) 1949, 94.
Marie ou Marine (?) 1951, 73.
Marthe (m.?) 1949, 94.
Martin év. de Tours 1952, 136.
Martyrius. *Voir* Marcien.

Martyrs anonymes 1949, 99, 100 (= 1953, 334), 107, 108 (= 1951, 73 = 1953, 337) ; 1951, 70 ; 1952, 118, 120, 126, 310 ; 1953, 76.
Martyrs (Quatre ?) 1953, 92.
Martyrs (Cinq) = Eustrate, Auxence, Eugène, Mardarius et Oreste.
Martyrs (Cinq). *Voir* Acindyne.
Martyrs (Dix) de Crète 1952, 120.
Martyrs (Quarante) de Sébastée 1949, 99 (?), 101.
Matrone m. 1952, 130.
Matthieu ap. 1953, 326 (?), 339.
Maxime m. 1953, 86.
Ménas m. 1952, 118, 131, 136 ; 1953, 346-347.
Ménodore m. 1953, 89.
Mercure m. 1952, 128.
Méthode év. de CP. 1952, 307.
Michel archange 1949, 93 (= 1953, 94), 101 (= 1953, 334), 102 (bis, = 1953, 336), 106, 107 ; 1952, 118, 122, 125 (bis), 128, 136, 309, 311 ; 1953, 82, 83, 84-85, 94 (bis), 97, 326, 328, 330 (bis), 331, 336, 340 (bis), 341.
Michel et Gabriel archanges 1949, 101 (= 1953, 334), 106 ; 1952, 127 n. 2, 136 (bis), 137 ; 1953, 340 (bis), 344. — *Voir aussi* Archanges.
Mocius m. 1952, 128.
Moïse 1949, 100.

Nestor m. (?) 1949, 92.
Nestor m. compagnon de S. Démétrius 1952, 127.
Nicéphore m. 1949, 96.
Nicéphore év. de CP. 1949, 91 (?).
Nicolas év. de Myre 1952, 120, 136 (bis), 307, 311 ; 1953, 83, 94, 99.
Nicolas le mystique 1953, 97-98.
Nicon de Lacédémone 1952, 127.
Numidianus év. m. 1952, 133.
Onésime m. (?) 1953, 346.
Onésiphore m. 1952, 130.
Onésippe m. 1953, 82 = 346.
Onuphre moine 1952, 116 n. 6.
Oreste m. *Voir* Eustrate.
Oriel = Uriel.
Ouphridiel = Uphridiel.
Ouriel = Uriel.

Pancrace m. 1952, 136.
Pantéléimon m. 1952, 121, 131 (= 1953, 343), 311 ; 1953, 326.
Pantoléon m. 1952, 311. — *Voir* Pantéléimon.
Paphnuce m. 1949, 101.
Pasion (?) 1952, 311.
Paul ap. 1949, 100 (?) ; 1952, 118, 124, 127, 136 (bis), 137 n. 3 ; 1953, 344 n. 6. — *Voir* Pierre et Paul.
Paul et Jean stratélates mm. 1952, 136.
Paul et Moïse 1949, 100.
Paul ou Paulin m. d'Antioche 1949, 100 n. 4.
[Paulin montaniste 1953, 329.]
Pégase m. *Voir* Acindyne.
Pélagie m. 1952, 130.
Pères de Nicée (Les 318) 1952, 126, 128, 309 ; 1953, 85.
Pères théophores (Les 300) 1952, 309.
Philippe ap. 1953, 326, 330, 344 n. 4 et 7.
Philippe év. 1952, 130.
Philothée m. 1949, 95.
Pierre ap. 1952, 136, 307 ; 1953, 77, 83.
Pierre et Paul 1949, 108 (= 1953, 337) ; 1952, 127 (= 1953, 342) ; 1953, 86, 336.
Placilla impératrice = Flaccilla.
Plution m. 1952, 118 = 1953, 339.
Polycarpe év. m. 1952, 127 ; 1953, 80.
Pontien p. 1952, 133.
[Praÿlius montaniste 1953, 329 n. 3.]

Procope m. 1949, 108 (= 1951, 73 = 1953, 337) ; [1951, 76].
Procope ps.-m. 1949, 94.
Procope et Jean mm. (dans le Pont ?) 1953, 96.
Prophètes 1949, 107 ; 1952, 135 n. 3 ; 1953, 99, 338, 342.

Quarante martyrs = Martyrs (Les 40 de Sébastée).

Raguël archange 1953, 82.
Raphaël archange 1949, 106 ; 1952, 136 ; 1953, 82, 331, 340.
Rhiphsès m. 1953, 93.
Romain m. 1951, 75.

Samonas m. *Voir* Gurias.
Satornia ps.-m. 1949, 93.
Sébastien m. 1952, 136.
Sept Dormants d'Éphèse 1953, 79.
Serge m. 1949, 99 (sexies, = 1953, 334), 101 (= 1953, 335), 102, 104 (ter, = 1953, 336), 107 (= 1953, 336) ; 1952, 130 (= 1953, 343), 308 ; 1953, 88.
Serge et Bacchus mm. 1949, 104 (ter, = 1953, 336), 105 ; 1952, 119, 125, 308 ; 1953, 84.
Sévère év. ps.-m. 1953, 332.
Sévérina m. 1952, 135 n. 3.
Simon le Zélote ap. 1952, 307.
Sisinnius m. 1953, 326.
Socrate m. 1953, 88-89.
Sosipatre m. *Voir* Jason.
Sotérichus ps.-m. 1949, 93 = 1953, 94.
Syméon prophète 1953, 340.
Syméon stylite 1949, 99 (= 1953, 334) ; 1952, 121, 137.

Taraise év. CP. 1952, 307.
Thaddée ap. 1953, 339.
Thècle m. 1951, 69 ; 1952, 118 ; 1953, 87, 88.
Théodora impératrice 1952, 121.
Théodore m. 1949, 99 n. 9, 101, 102 (bis), 106 (quater) ; 1951, 72 ; 1952, 122 (bis, = 1953, 340), 124, 127 ; 1953, 81, 90, 95, 96 (bis), 335, 338. — Théodores (les deux) 1952, 126 ; 1953, 77.
Théodore Studite 1952, 121.
Théodose le cénobiarque 1952, 121.
Théophile (?) 1949, 102.
Thérinus m. 1952, 130.
Thomas ap. 1951, 69 (= 1953, 337) ; 1953, 331, 339.
Thomas m. 1949, 101.
Timothée ap. 1953, 80 n. 4.
Timothée ps.-m. 1952, 132 = 1953, 343.
Trophime m. 1953, 329.
Tryphon m. 1953, 75.

Uphridiel archange 1953, 82.
Urbain p. 1952, 133.
Uriel (Oriel) archange 1949, 106 (= 1953, 337) ; 1952, 136 (bis), 137 ; 1953, 340.

Vérécon m. 1952, 118 = 1953, 339.
Victor m. 1949, 92 (?) ; 1952, 136.
Vincent m. 1952, 136.

Zacharie prophète 1949, 97-98 ; 1953, 90 (ter).
Zachée m. 1949, 100 n. 6.

François Halkin.

VIE DE S. RUMON

VIE, INVENTION ET MIRACLES DE S. NECTAN

En l'année 1538, John Leland, antiquaire du roi, parcourut l'ouest de l'Angleterre et prit maintes notes, qui ont été conservées [1].

Après une liste de quelques manuscrits rencontrés à l'abbaye de Buckfast et au prieuré de Plymton, vient le titre : Bukland, qui n'est suivi d'aucune inscription, soit que Leland n'y ait rien trouvé, soit qu'il ait dû renoncer à cette partie de son programme. Ensuite, à Tavestoke, il signale les manuscrits suivants : « Kilwardeby super libros Priorum. Linconiensis super libros Posteriorum. Eulogium Ioannis Cornubiensis ad Alexandrum papam. Constantinus Aphricanus, monachus Cassinensis, de re medica. S. Rumonus sepultus apud Tavestoke. Ex Vita Rumoni. Rumonus genere fuit Scotus Hiberniensis. Nemea sylva in Cornubia plenissima olim ferarum. S. Rumonus faciebat sibi oratorium in sylva Nemea. Falemutha. Ordulphus, dux Cornubiae, transtulit Ossa Rumoni Tavestochiam. » Un nouveau paragraphe, sans interruption, concerne « Hartland : a multitudine cervorum sic dicta. Liber de re medica, achephalos. Roberti Crikelandensis, prioris Oxoniae, libri septem de Floribus Plinii instar epitomatis. Ex Vita S. Nectani. Brochannus [2] regulus Walliae, a quo Brocchannoc provincia nomen sumpsit, ex Gladwisa uxore viginti quatuor filios et filias genuit, quorum haec sunt nomina : Nectanus, Ioannes, Endelient, Menfre, Dilic, Tedda, Maben, Wencu, Wensent, Merewenna, Wenna, Iuliana, Yse, Morwenna, Wymp, Wenheder, Cleder, Keri, Iona, Kananc, Kerhender, Adwen, Helie, Tamalanc. Omnes isti filii et filiae postea fuerunt sancti martyres vel confessores in Devonia et Cornubia vitam heremiticam agentes [3]. » Viennent ensuite les noms de Barstaple et

[1] Ioannis Lelandi Antiquarii *De Rebus Britannicis Collectanea*, cum Thomae Hearnii praefatione, notis et indice ad editionem primam, ed. altera, t. IV (Londres, 1770), p. 152-153.

[2] La lettre *e* est écrite au-dessus de l'*o*, dans l'interligne, ce qui donne la variante : *Brechannus*.

[3] En marge, en face du résumé de la Vie de S. Rumon, Leland trace une remarque et les mots : « Nemea Sylva ». Une remarque semblable, sans un

de CLYFFE, sans aucune inscription de manuscrits, puis TAWNTON, avec trois manuscrits, et l'antiquaire du roi atteint GLASTENBYRI. Nous ne le suivrons pas plus loin dans ses pérégrinations.

Les pièces hagiographiques vues par John Leland à Tavistock et à Hartland sur S. Rumon et sur S. Nectan, patrons de ces deux monastères, avaient été considérées comme perdues, sauf les maigres extraits que nous venons de transcrire. Elles ont reparu, voici peu d'années, avec le manuscrit de Gotha, retrouvé par M. F. Wormald [1]. Nous les imprimons ci-dessous pour la première fois [2].

mot d'ajouté, en face des dernières lignes du résumé de la Vie de S. Nectan. On observera que Leland n'a rien trouvé d'intéressant à noter, dans toute la Vie de S. Nectan, que la liste de ses frères et sœurs, avec leur généalogie. Il n'avait peut-être pas tort : y a-t-il rien d'autre que l'histoire puisse saisir ?

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. LVIII (1940), p. 90-103.

[2] Le regretté chanoine G. H. Doble a utilisé des photographies de ces feuillets du Gothanus pour plusieurs de ses brochures, à partir de 1939, sans pourtant éditer le texte même, comme il en avait d'abord eu l'intention. La dernière de ses publications dont nous ayons fait mention (*Anal. Boll.*, t. LIX, 1941, p. 341) est son article *The Relics of St. Petrock*, daté de 1939 ; nous avons transcrit du manuscrit de Gotha le texte latin qui servit à Doble pour rédiger cet article et nous comptons le publier prochainement, avec les autres pièces du dossier de S. Petroc. L'infatigable hagiographe du Cornwall mourut le 15 avril 1945, avant qu'il ne nous fût possible de reprendre avec lui les relations interrompues par la guerre. Deux de ses amis lui ont consacré une brochure : *G. H. Doble, A Memoir and a Bibliography*, par R. M. CATLING et J. P. ROGERS (Exeter, Lee, s. d. [1949]). Leurs pages serviront de fil d'Ariane dans une masse de publications éparses, dont les numéros d'ordre, même à l'intérieur d'une collection dont G. H. Doble était pratiquement le seul auteur et le propriétaire, ne suivent pas toujours la chronologie et où le titre de la couverture n'est pas invariablement identique à celui de la brochure même, celui-ci, du reste, différant à son tour de celui de l'article dont la brochure se présente comme un tiré à part. Il nous revient que l'on a formé, en Cornwall, le dessein d'éditer en volume ces brochures et articles dispersés, ou du moins une bonne partie d'entre eux. Nous souhaitons vivement que ce projet réussisse. En attendant, nous devons au Doyen et au Chapitre de Truro l'envoi des opuscules suivants : 1° dans la « *Cornish Saints* » *Series :* n° 45 (*The Life of Saint Nectan*, 1940 ; voir ci-dessous, p. 376, note 1), n° 46 (*Saint Paul* [*Paulinus*] *of Léon, Bishop and Confessor*, 1941), n° 47 (*Saint Branwalader*, 1946), n° 48 (*Saint Indract and Saint Dominic*, 1944) ; 2° dans la « *Welsh Saints* » *Series :* n° 1 (*Saint Paulinus of Wales*, 1942), n° 2 (*Saint Dubricius*, 1943), n° 3 (*Saint Teilo*, 1942), n° 4 (*Saint Oudoceus*, 1942-1943) et n° 5 (*Saint Iltut*, 1944) ; hors série : *Saint Cado en Cornwall et en Bretagne*, traduction de J.-L. Malgorn, O.S.B. (extr. du *Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie de Quimper et de Léon*, 1940) ;

1. La Vie de S. Rumon de Tavistock.

La *Vita Rumoni* [1] est, presque en sa totalité, un abrégé de la *Vita Ronani* (*BHL.* 7336), dont il faut dire d'abord quelques mots.

Cette pièce est l'œuvre d'un chanoine de Quimper, du x^e^ siècle, qui, d'après Largillière [2], serait aussi l'auteur de la *Vita Corentini* (*BHL.* 1954). Dom François Plaine avait été le premier à mettre ce texte en valeur, l'année même où nos prédécesseurs l'imprimaient dans leur Catalogue des manuscrits latins de Paris. Son intention était d'en donner l'édition. Il fut contraint de se contenter d'une traduction, précédée de remarques qui sont encore aujourd'hui fort utiles [3]. J. F. Kenney place la *Vita Ronani* parmi les légendes fabuleuses de saints irlandais en Grande-Bretagne et en Armorique [4].

Saint Congar (extr. de *Antiquity*, 1945) ; *Hagiography and Folklore* (extr. de *Folk-Lore*, 1943) ; *Dedications to Celtic Saints in Normandy* (extr. de *Old Cornwall*, 1940) ; *The Celtic Saints in the Glastonbury Relics Lists* (extr. de *Somerset and Dorset Notes and Queries*, 1944) ; *The Leominster Relic-List* (extr. des *Transactions of the Woolhope Club*, 1942) ; et enfin *The History of the Relics of Saint Piran at Perranzabulo* (extr. de *Old Cornwall*, 1942), article pour lequel l'auteur recourait, d'après ses photographies, aux textes du Gothanus sur S. Piran que nous venions de publier, à son insu (*Vita S. Ciarani episcopi de Saighir ex codice hagiographico Gothano*, *Anal. Boll.*, t. LIX, 1941, p. 225-262, et *Collectanea de S. Pirano*, ibid., p. 262-265).

[1] Voir G. H. Doble, *Saint Rumon and Saint Ronan* (Shipston-on-Stour, 1939 ; « *Cornish Saints* » *Series*, n° 42). On regrettera surtout que cet excellent opuscule n'ait pas mis à profit l'édition définitive des notes de Dom Louis Gougaud sur S. Ronan et sur S. Rumon, qui forme les chapitres XXXVII et XXXVIII (p. 159-166) de son ouvrage *Les Saints irlandais hors d'Irlande étudiés dans le culte et la dévotion traditionnelle* (Louvain, 1936). Ces pages de Gougaud sont la somme de ce que l'on pouvait savoir avant la découverte du manuscrit de Gotha et nous dispensent de nous étendre à ce propos.

[2] *Saint Corentin et ses Vies latines*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. LII (1925), p. 103-105.

[3] *Vie inédite de Saint Ronan, traduite du latin avec prolégomènes et éclaircissements*, dans le même *Bulletin*, t. XVI (1889), p. 263-318. Plaine n'a rien su de l'utilisation postérieure de la *Vita Ronani* dans le Cornwall et le Devon pour honorer S. Rumon (de Ruan Lanihorne, puis de Tavistock).

[4] *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I (New York, 1929), p. 182, n° 38 (13). Une Vie latine de S. Rónán, fils de Berach, de Druim Inesclainn, en Irlande, incomplète de la fin dans tous les exemplaires connus (*BHL.* 7738), a été imprimée par le P. Albert Poncelet, dans les *Anal. Boll.*, t. XVII (1898), p. 161-166 ; il est curieux de constater que cette pièce a entièrement échappé à Kenney.

Robert Latouche y a consacré quelques pages [1] : un examen critique le conduit à lui dénier toute autorité. Sans doute va-t-il trop loin quand il fait de S. Ronan un être purement mythique, issu d'une légende toponymique et successeur de quelque dieu [2]. Latouche n'offre aucune étymologie de Ronan, comme toponyme, si ce n'est un nom de personne. Or, il existe au moins deux Locronan : l'un en Léon, l'autre en Tréguier ; et les noms en *loc* contiennent régulièrement, comme second élément, un nom de saint, le fondateur ou le patron de l'église. Le plus étrange, dans le cas présent, c'est qu'il s'agit d'un nom clairement gaélique, et non brythonique [3].

Du reste, la *Vita Ronani* ne livre qu'un minimum de faits historiques. Les particularités que l'on a cru pouvoir en tirer, sur le roi Grallon, par exemple, devraient s'appuyer sur quelque source moins romancée et moins légendaire. Aucune tradition populaire bretonne ne mérite non plus de s'y ajouter à aucun titre : la *Vita* contient tout ce que l'on sait ou que l'on a cru savoir sur S. Ronan. C'est du folklore de Locronan et des environs, et qui remonte au x^e^ siècle. La toponymie est correcte. Il fallait s'y attendre : Locronan n'est pas loin de Quimper, et l'hagiographe, chanoine de cette cathédrale, connaissait le pays. Latouche voit avec raison, dans l'incident du bras coupé et miraculeusement rejoint au corps, un souvenir des prétentions de l'église de Quimper contre un sanctuaire voisin qui, lui aussi, se targuait de posséder un bras du saint : on conserve, en effet, à Ergué-Armel (canton de Quimper), un bras de S. Ronan [4]. L'hagiographe n'ignorait pas l'existence de Saint-Renan en Léon et de l'église de Saint-Renan à Hillion,

[1] *Mélanges d'histoire de Cornouaille* (v^e^-xi^e^ *siècle*), dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, fasc. CXCII (Paris, 1911), p. 91-95.

[2] Cela à cause de l'existence d'une fontaine de Saint-Renan ou de Saint-Ronan. S'il suffisait d'un tel argument pour démontrer l'origine païenne d'un culte, nul saint breton n'y échapperait, ni bien d'autres non plus. Voir, par exemple, les répertoires (incomplets, du reste) de Madame de Marmier (née Claire de Kersaint), *La Mystique des eaux sacrées dans l'antique Armor* (Paris, 1947).

[3] Un autre mystère onomastique dans cette Vita est le roi Idida : *attestante Idida priscorum saeculorum sapientissimo rege*. La citation (*Ecclésiaste* 7, 10) est de celles que l'on attribue couramment à Salomon. Dom Plaine traduit tranquillement : « au témoignage du plus sage des rois des âges passés, Salomon ». *Idida* ne serait-il qu'une mauvaise leçon ou une coquille, pour *idem* ? Dom Plaine, qui travaillait directement sur le manuscrit unique, n'y a pas vu de difficulté.

[4] Latouche, op. c., p. 93 ; Plaine, t. c., p. 272.

non loin de Saint-Brieuc. Ces renseignements forment à peu près la somme de ce que l'on peut tirer de son ouvrage.

Doble a fait observer à juste titre [1] que la *Vita Ronani* traite de façon bien peu convaincante l'histoire des reliques de son héros pendant l'exode des corps saints de Bretagne et dans la période qui suivit. Les saints dont les reliques avaient quitté le pays pendant l'occupation normande (de 914 à 939) sont généralement l'objet d'un culte aux endroits où ils ont reposé pendant ces temps troublés. Or, on ne relève nulle trace du culte de S. Ronan sur le continent, en dehors de la Bretagne, et la *Vita* ne marque aucun endroit précis où les reliques auraient été transportées [2]. Le passage qui relate le retour du corps saint (§§ 12-15) n'est pas non plus sans présenter des incohérences notables. La reconstruction de l'oratoire de Locronan n'y est qu'une interpolation malhabile, entre l'arrivée du corps en Cornouaille et un miracle opéré par l'intercession de S. Ronan à Quimper, où il reposa plus tard. L'hagiographe saisit cette occasion de nous apprendre qu'on avait transféré le saint de l'oratoire de Locronan à la cathédrale du diocèse. La *Vita* est muette sur les circonstances où le chef rejoignit les autres ossements [3].

Toujours est-il que le culte de S. Ronan est bien assuré : fête au 1er juin dans les calendriers de Quimper (ou diocèse de Cornouaille : 1642, 1701, 1780, 1835, par exemple), de Léon (*Ronani episcopi*, bréviaire de 1516 ; missel de 1526) et de Tréguier (dès le XVe siècle). On ne le rencontre pas au calendrier de Saint-Brieuc, mais bien dans celui du missel de Bréventec, prieuré-cure du monastère de Saint-Mathieu (Finistère), qui est du XIIIe siècle, et dans celui d'un bréviaire de Paris de 1472, toujours à la même date. Enfin des litanies de Limoges, du XIe, l'invoquent, entre S. Brieuc et S. Tugdual, dans un groupe de saints honorés aux diocèses de Saint-Brieuc, Tréguier et Léon (Paris, Bibliothèque nationale, lat. 1154, fol. 8v-13) [4].

[1] DOBLE, *Saint Rumon and Saint Ronan*, p. 16.

[2] Doble n'a pas songé à S. Romain de Mazerolles ; mais l'identification est à rejeter pour diverses raisons (ci-dessous, p. 374).

[3] La *Vita Rumoni* n'apporte ici aucun secours. Elle se contente d'utiliser un en-tête de la *Vita Ronani : De... solius sancti Ronani capitis reversione et virtutum eius apud Confluentiam in loco quo nunc est insigni patratione* (*BHL.* 7336, avant le § 12).

[4] DUINE, *Inventaire liturgique*, pp. 60, 75, 206, 214, 229 ; DUJARDIN, *Saint Ronan* (Brest, 1935) ; DOBLE, *Saint Rumon et Saint Ronan*, p. 7 ; GOUGAUD, *Les Saints irlandais hors d'Irlande*, p. 161, qui a dépouillé les tables de Leroquais.

Le cartulaire de Quimper, en 1272, marque la fête en juin, sans spécifier le jour [1]. S. Ronan compte en Bretagne un assez grand nombre de dédicaces, parfois sous la variante Renan [2]. Beaucoup d'entre elles paraissent sans rapport avec le prieuré, plus récent, de Locronan, en Cornouaille.

Passons à la *Vita Rumoni*. A une époque difficile à déterminer, mais qu'il faut placer après 1120, à cause du témoignage expressément négatif de Guillaume de Malmesbury [3], un hagiographe d'outre-Manche se mit à la recherche de matériaux en vue d'une Vie de S. Rumon, évêque et confesseur, vénéré à Tavistock, en Cornwall. Il lut la *Vita Ronani* (*BHL.* 7336) et, de plus ou moins bonne foi, l'adopta et l'adapta.

Ce texte, encombré des lourdes élégances du x^e^ siècle breton, il le traduisit, pour ainsi dire, en un latin plus accessible, sans guère modifier l'ordre du récit, sans omettre aucun fait qui méritât de passer pour historique. Il retint la forme archaïque du nom de S. Corentin (*Courentinus*) ainsi que la dénomination latine la moins courante de Quimper (*Confluentia*). Les discours amphigouriques et les réflexions pieuses ou morales de la *Vita Ronani* sont laissées de côté.

Ce résumé est précédé d'une sorte de brève introduction historique, due à l'adaptateur (§ 1). La situation qui y est décrite semble une réminiscence de la période, très courte, de l'histoire de Bretagne (entre 874 et 890) où les comtes de Cornouaille, de Rennes et de Vannes se partagèrent le gouvernement. Elle est supposée, non exprimée, dans la *Vita Ronani*, mais ce n'est pas là une raison valable pour faire remonter celle-ci aussi haut, comme certains l'ont soutenu : en effet, le récit de la pérégrination des reliques, qui fait suite à la *Vita* proprement dite, n'est pas une pièce indépendante et séparée. L'auteur de l'ensemble, ainsi que nous l'avons indiqué, écrivait donc dans la seconde moitié du x^e^ siècle au plus tôt. L'adaptateur a-t-il tiré ses renseignements d'une source écrite ou de quelques rapports oraux, les a-t-il simplement déduits du reste de la *Vita Ronani*, nous n'avons pas réussi à le déterminer.

La *Vita Rumoni* contient un appendice qui lui est propre, expliquant la présence à Tavistock des reliques de cet évêque irlandais, ensuite ermite en Basse-Bretagne.

[1] Baring-Gould et Fisher, *The Lives of the British Saints*, t. IV, p. 124.
[2] La meilleure liste est celle de Gougaud, op. c., p. 159-160.
[3] Ci-dessous, p. 370.

Quels sont la date et le lieu de cette adaptation ? Ne connaissant que les extraits transmis par Leland [1], la critique avait présumé que la seule origine possible était l'abbaye de Tavistock. Dans ce cas, comme nous l'avons fait observer, l'arrangement, à l'usage local, de la *Vita Ronani* est postérieur à 1120, date où Guillaume de Malmesbury, qui vit la tombe de S. Rumon ou du moins la décrivit par ouï-dire, déclare expressément qu'on n'avait aucune Vie de lui [2]. Pour déterminer la date de composition de la *Vita Rumoni*, on pourrait tirer argument du terme latin *Devonia*, à supposer que celui-ci appartienne bien à la rédaction primitive. Mais il est fort malaisé de savoir à quelle époque *Devonia*, sous l'influence de formes anglaises, a remplacé *Dumnonia* ou *Damnonia*. Doble assigne le changement au XIII^e^ siècle, nous ne savons sur quelle autorité ou d'après quels dépouillements [3]. Sur ce point, les deux admirables volumes de l'*English Place-Name Society* restent muets [4] : l'histoire du nom du comté est encore à faire.

Après examen du texte intégral retrouvé à Gotha, le chanoine Doble trouva la mention de Tavistock trop brève, trop insignifiante, les miracles locaux signalés de façon trop vague et trop générale pour admettre de voir dans la *Vita Rumoni* une production de l'abbaye même. Il est frappé par un mot que Leland a inscrit sur ses tablettes entre la mention de l'oratoire du saint *in silva Nemea* et le résumé de la translation par Ordulf : *Falemutha*. Le nom de Falmouth ne se lit pas dans le Gothanus. C'est le district où se trouve Ruan Lanihorn, le seul endroit cité par la *Vita Rumoni* en Cornwall, puisque Tavistock est dans le Devon. A notre avis, Leland a noté le canton (*Falemutha*) plutôt que la petite église où avait reposé le corps de S. Rumon (*Lanrihorn*, dans le Gothanus, deux fois répété). La topographie de la région était familière à Leland. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'un coup d'œil à son Itinéraire. D'autre part, comme plus d'une autre Vie du Gothanus, l'exemplaire de la *Vita Rumoni* qui se conservait à Tavistock en 1538 portait sans doute des indications topographiques, telles qu'on les aimait à cette épo-

[1] Ci-dessus, p. 359. [2] Ci-dessous, p. 370.

[3] *S. Nectan, S. Keyne and the Children of Brychan in Cornwall* (Exeter, 1930), p. 9 (= « *Cornish Saints* » *Series*, n° 25).

[4] J. E. B. GOWER, A. MAWER et F. M. STENTON, *The Place-Names of Devon* (= *English Place-Name Society*, t. VIII et IX ; Cambridge, 1931 et 1932) ; on trouve un peu plus de renseignements chez Eilert Ekwall (*The Concise Oxford Dictionary of English Place-Names* [Oxford, 1936], p. 137), mais l'introduction de la forme *Devon*, *Devonia* n'y est pas datée.

que [1]. Toujours est-il que cette mention de l'estuaire du Fal a entraîné Doble à penser que la *Vita Rumoni* pourrait être l'œuvre d'un chanoine de Glasney, près de Penryn. Lors de ses travaux sur S. Kea et sur S. Meriadoc, Doble avait soutenu que Glasney était en communication constante avec la Bretagne et que les Vies des saints du Cornwall honorés en Bretagne provenaient de ce prieuré. Charles Henderson voyait même en Glasney le centre littéraire du Cornwall, au moyen âge (ce qui ne saurait s'entendre, en toute rigueur, que d'une période assez courte). Doble imagine mal que Tavistock, dans le Devon et à l'intérieur des terres, communiquât directement avec la Basse-Bretagne. Gardons-nous, cependant, de toute exagération : Bodmin, par exemple, où furent écrits les textes du Gothanus sur S. Petroc, n'était pas moins actif que Glasney, à l'époque, du moins, de l'évêque Barthélemy d'Exeter. Ne suffisait-il pas, au reste, qu'un moine de Tavistock se préoccupât de rassembler des documents sur S. Rumon et qu'il interrogeât les voyageurs de passage? Avant de longs mois, quelques clercs ou moines bretons, reçus à l'hôtellerie de la grande abbaye du Devon, le mettraient sur la voie. Les pièces que contient le Gothanus sur S. Petroc et que nous comptons publier prochainement montrent Bodmin, qui n'est qu'à six ou sept lieues de Tavistock et également à l'intérieur des terres, en rapports faciles et rapides avec la Bretagne armoricaine. Vraiment, au XII^e^ siècle, il n'y avait aucune difficulté à se procurer à Tavistock le texte de la *Vita Ronani* courant en Bretagne (*BHL.* 7336).

Le dernier paragraphe de la *Vita Rumoni* est le seul proprement insulaire. Rien n'y correspond dans la *Vita Ronani*. Rien non plus ne suggère de révoquer les faits en doute : c'est même à peu près tout ce que l'on peut savoir d'historique concernant S. Rumon, le saint du Cornwall, tenu pour évêque, dont les restes furent transportés à Tavistock vers la fin du X^e^ siècle. Aucun dépôt ne pouvait être plus précieux à une nouvelle fondation, et le nom du donateur risquait d'autant moins de tomber dans l'oubli que son père peut-être et lui-même assurément étaient les fondateurs de la maison. L'anniversaire de cette translation serait inscrit au calendrier. Quoi de plus naturel aussi, pour le comte Ordulf, que de se saisir de reliques (on ne nous dit pas très exactement par quels moyens) pour sa fondation préférée?

Bref, il s'agit ici, comme souvent en hagiographie celtique, de l'appropriation et de l'arrangement d'une Vie antérieure pour mu-

[1] Les marges de la *Vita Nectani*, ci-dessous, p. 397, en offrent quelques beaux exemples.

nir d'une légende un saint patron qui en était dépourvu : telle, au Cornwall également, la Vie de l'Irlandais S. Cíarán de Saigir transformée en Vie de S. Piran [1], ou celle de S. Finnbarr qui servit pour S. Mac Cuilinn [2]. Rien absolument ne donne à penser que S. Ronan ait été identique à S. Rumon : les dates de culte sont différentes et l'existence en Bretagne de deux dédicaces au moins en l'honneur de S. Rumon constitue un argument décisif [3].

Le chanoine Doble, pourtant, se montre prudent jusqu'au scrupule. La distinction des personnages, selon lui, n'est pas absolument prouvée. Il se refuse à admettre qu'un Irlandais soit titulaire en Bretagne d'un aussi grand nombre d'églises et de chapelles que l'est S. Ronan. Le premier occupant, dans un bon nombre de cas, aurait donc appartenu, selon Doble, à l'autre branche des langues et de la race celtique. Il aurait été un Breton de Grande-Bretagne, nommé Rumon. Plus tard seulement, quelque clerc breton (nous voulons dire : armoricain, cette fois) aurait changé Rumon en *Ronanus*, sachant que c'était la forme latine d'un nom de saint irlandais [4]. Ce changement, qui se serait effectué à une époque fort ancienne, n'aurait laissé subsister que deux exceptions (les dédicaces armoricaines à S. Rumon), la forme brythonique subsistant, naturellement, dans le Cornwall et le Devon. Telle est la construction du chanoine Doble. Elle n'est pas seulement hypothétique, mais arbitraire : jusqu'à meilleure preuve, nous tiendrons qu'un Ronan est réellement titulaire, dès l'origine, de plusieurs dédicaces en Armorique. Un nom aussi étranger à l'anthroponymie locale ne s'invente pas sans raison, et d'autant moins que celui de Rumon, qui rend le latin *Romanus*, offrait aux auteurs de romans pieux l'occasion de prendre leur héros au centre même de la chrétienté, en imaginant qu'il était venu de Rome. Rónán, du reste, sans être rare dans la nomenclature irlandaise, ne rappelle aucun saint vraiment célèbre. Le cas n'est donc en rien comparable à celui de S. Sezni, héritier du fameux Senán d'Inis Cathaig [5].

On savait ce Rónán irlandais. On n'en savait rien d'autre. Le caractère épiscopal de l'ermite peut avoir été aussi une invention,

[1] *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 212-271. Ce texte aussi provient du manuscrit de Gotha.

[2] *Anal. Boll.*, t. LXIX, p. 324-343.

[3] Ci-dessous, p. 371.

[4] Soit dit en passant, c'est bien à tort que Doble prend l'anthroponyme irlandais Rónán pour l'équivalent de l'épithète latine *romanus* ou du nom d'homme latin *Romanus*. *Rumon*, en brythonique, représente régulièrement *Romanus* : ainsi, un des « fils de Cunedda » s'appelle Rumaun, d'où le toponyme Rhufoniog. Sur *Ruan*, voir ci-dessous, p. 371, note 1.

[5] *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 222-230.

mais reste vraisemblable : il y eut tant d'évêques dans les pays celtiques. Quelles circonstances ont conduit un évêque irlandais à s'établir en Armorique et peut-être à déplacer de temps en temps son ermitage, qui le dira ? Ramenés à cette simplicité, les faits n'ont rien d'étrange. Quant aux circonstances prodigieuses qui les accompagnent sous la plume de notre hagiographe, c'est autre chose : Grallon (le roi d'Is), la mégère Keban, les histoires de loups-garous et de molosses, le bras coupé et ressoudé ne sont que des détails et des enjolivures, puisés de-ci de-là et disposés à plaisir.

Doble souligne à bon droit l'existence d'une chapelle de Saint-Renan au Minihy-Saint-Tudual, à Tréguier. Il en rapproche la tradition de Glastonbury qui fait de S. Rumon un frère de S. Tidwal et va même jusqu'à tenir cette parenté pour probable. D'où il conclut, non sans quelque témérité, que Rumon était fort vraisemblablement un compagnon de S. Kea, lequel serait venu de Glastonbury dans les pays du sud-ouest. En effet, Rumonsleigh (dans le Devon) n'est pas loin de Lankey (anciennement *Landege*, « l'église de Kea »), ni Ruan Lanihorne (dans le Cornwall) de Kean (anciennement *Landegea*, même titulaire). Or, S. Kea serait le fondateur du monastère ou ermitage de Street, près de Glastonbury. Voilà tout ce qu'apporte la toponymie. Une telle argumentation, pour être convaincante, devrait tirer d'ailleurs quelque confirmation subsidiaire. Qu'un bras ou un autre ossement de S. Rumon ait été vénéré à Glastonbury n'est pas une preuve suffisante. L'abbaye, fameuse pour son trésor de reliques, se devait d'en posséder de S. Rumon, le reste du corps saint étant d'abord à Ruan Lanihorn et ensuite à Tavistock [1].

[1] Le seul témoignage concernant ces reliques est fourni par une liste, sans titre, d'une main du XIV^e^ siècle, dans le manuscrit 724 de Trinity College, à Cambridge, qui provient de Glastonbury, fol. 104 : *reliquiae... Sancti Rumoni fratris Sancti Tidwali*, et plus bas : *Reliquiae de Sancto Rumone confessore* (Iohannis Glastoniensis *Chronica sive Historia de Rebus Glastoniensibus*, éd. Thomas Hearne, Oxford, 1726, p. 450, dans l'appendice ; sur le manuscrit, M. R. James, *The Western Manuscripts in the Library of Trinity College, Cambridge*, t. II, Cambridge, 1901, p. 201). Quelques auteurs récents parlent d'un bras de S. Rumon conservé à Glastonbury (par exemple Alban Butler, *The Lives of the Saints*, éd. H. Thurston et D. Attwater, t. VIII, Londres, 1933, p. 368). D'où ont-ils tiré cette précision ? Serait-ce une confusion avec le bras de S. Ronan vénéré à Ergué-Armel (ci-dessus, p. 362) ? — La liste de reliques de Glastonbury qui fait partie du corps même de la Chronique de Jean de Glastonbury (éd. cit., p. 16-29) mentionne : *Reliquiae de sanctis episcopis Bricio, Macuto et Runione* (*al. Rumone*) *confessoribus* (p. 28) ; cf. Doble, *The Celtic Saints in the Glastonbury Relics Lists*, ci-dessus, p. 360, note 2.

Quels sont, en dehors de la *Vita*, les témoignages de l'existence de S. Rumon et de son culte [1] ? Très tôt, peut-être dès le début, S. Rumon fut considéré comme le patron de la grande abbaye de Tavistock, dans le Devon, fondée vers 980, mais qui semble avoir été détruite par les Danois en 997 et rétablie peu après [2].

Un texte de chronique place cette fondation en 961 déjà et l'attribue à Ordgar, *ealdorman* ou *dux* de Devon, mort en 971. Cependant, en 997, l'abbaye est appelée « monastère d'Ordulf » et le Registre de Tavistock reconnaît expressément pour seul fondateur Ordulf, fils d'Ordgar. A en croire ce Registre, l'abbaye, commencée sous le roi Eadgar (959-975), aurait été achevée en 981. Ordulf ou Edulf était de stature gigantesque et d'une force colossale ; selon Guillaume de Malmesbury, on montrait à Tavistock, vers 1120, son tombeau et celui de son père Ordgar [3]. La *Vita Rumoni* ne parle que d'Ordulf et signale expressément que celui-ci était inhumé à Tavistock (§ 11). Peut-être l'idée ou le commencement de l'abbaye serait-il dû à Ordgar, l'achèvement à son fils [4].

La liste fameuse qui s'intitule *Notationes de sanctis qui in Anglica patria requiescunt* serait bien la plus ancienne mention de S. Rumon. Elle remonte à l'an 1000 environ et place *Romanus* ou *Rumonus* à Tavistock, avec le titre d'évêque, témoignage fort important, tant par sa date que par la double forme du nom, latine (attestée par un manuscrit anglo-saxon et un manuscrit latin) et cornique latinisée (dans un seul manuscrit) [5].

[1] Le chanoine Doble a dressé une liste critique et bien documentée des dédicaces à S. Rumon dans l'ancien diocèse d'Exeter, qui comprenait le Devon et le Cornwall (*Saint Ronan and Saint Rumon*, p. 18-29). Nous le résumons, en supprimant les détails d'histoire locale, et surtout nous le corrigeons et le complétons à l'occasion.

[2] David KNOWLES et R. Neville HADCOCK, *Mediaeval Religious Houses, England and Wales* (Londres, 1953), p. 78.

[3] WILLELMI MALMESBIRIENSIS monachi *de Gestis Pontificum Anglorum*, lib. II, cap. 95, éd. N.E.S.A. HAMILTON, p. 202-204. D'après Florent de Worcester, Ordgar reposait à Exeter. On trouvera quelques autres références dans la notice de Mary Bateson, qui fait d'Ordulf et d'Edulf, par inadvertance, deux personnages différents (*Dictionary of National Biography*, t. XLII, p. 242-243) ; voir aussi W. G. SEARLE, *Anglo-Saxon Bishops, Kings and Nobles* (Cambridge, 1899), p. 430.

[4] Pour le témoignage des calendriers, ci-dessous, p. 371-374.

[5] En attendant mieux, nous renvoyons à l'édition de F. LIEBERMANN, *Die Heiligen Englands, Angelsächsisch und Lateinisch* (Hanovre, 1889), p. 17-18, et à celle de W. de G. BIRCH, *Liber Vitae* (Londres, 1892), p. 93. M. F. Wormald éclairera et complétera prochainement cette édition par d'autres listes semblables.

La seconde mention est d'un siècle plus récente : c'est la concession, par le roi Henry Ier, en 1114, d'une foire de trois jours à la fête de S. Rumon. Les attestations, abondantes dans la suite, confirment la célébration d'une double fête, l'une au 5 janvier (la translation), l'autre au 30 août (l'anniversaire, « St. Rumon in autumn »). Dans la pratique, cette dernière n'a pu que devenir la principale : le temps s'y prêtait beaucoup mieux qu'en plein hiver et, la moisson faite, on avait quelque loisir.

Vers 1120, Guillaume de Malmesbury s'exprime dans les termes suivants : *Rumonus ibi sanctus praedicatur et iacet episcopus, pulchritudine decoratus scrinii, ubi nulla scriptorum fides assistit opinioni. Quod non solum ibi, sed et in multis locis Angliae invenies, violentia credo hostilitatis abolitam omnem gestorum notitiam, nuda tantum nomina et si qua modo praetendunt miracula tantum sciri* [1]. C'est de Tavistock que parle l'écrivain. Il peut fort bien ne s'y être jamais rendu en personne, mais les détails qu'il donne dans la suite laissent l'impression d'un témoignage *de visu*. Au début du XIIe siècle, donc, bien qu'on ne possédât pas encore à Tavistock une Vie de S. Rumon tirée de celle de S. Ronan de Bretagne, le saint était représenté comme évêque, ainsi que nous l'avons noté, vers l'an 1000 déjà. La remarque plutôt désagréable de Guillaume de Malmesbury a-t-elle provoqué, quand elle fut connue à Tavistock, la recherche d'une Vie pour ce patron qui en était jusqu'alors dépourvu ?

Dans le Devon également, S. Rumon est patron de l'église de Romansleigh, avec un Holy Well qui porte son nom. Cette paroisse appartenait à l'abbaye de Tavistock. Elle s'appelait simplement Leigh (*Liega*) en 1086 ; ensuite, à partir de 1228, *Reymundesle* et autres formes contenant ce *d*, qui ne disparaît, chose curieuse, qu'en 1765. La prononciation locale est, à peu près : Rumsley. Il est clair que cette dédicace est secondaire et dérive de celle de Tavistock : ce n'est pas une fondation de S. Rumon.

Encore dans le même comté, Rumonsleigh, hameau de Tavistock. La plus ancienne forme est *Rumonslegh* (en 1349). C'est le *leah*, les « essarts », de Rumon. Il n'y a ni église ni chapelle.

On signale enfin à Meavy (Devon) une croix dite Ronan's Cross [2]. Si c'est bien la même qui porte ailleurs le nom de Marchant's Cross et de Smalacumbacrosse (en 1291), il convient de noter un lien possible avec Tavistock, qui n'est pas bien loin et où une famille Marchaund est citée en 1281 [3].

[1] *De Gestis Pontificum Anglorum*, éd. HAMILTON, p. 202. Un manuscrit fournit la variante *posse*, au lieu de *tantum*, à la fin.

[2] BARING-GOULD et FISHER, t. c., p. 124.

[3] Sur ces trois toponymes, voir GOVER, MAWER et STENTON, *The Place-Names of Devon*, t. I, pp. 391, 220, 231.

En Cornwall, c'est Ruan Lanihorne, où notre texte fournit le témoignage de culte le plus ancien. Rien ne conduit à révoquer en doute que Ruan Lanihorne soit bien le lieu d'où provenait le corps saint vénéré à Tavistock depuis la fin du x^e siècle. S. Rumon est toujours le dédicataire de l'église. On l'y appelle Ruan [1]. Il existe un Holy Well. Peut-être, sur le même site, y a-t-il eu un monastère celtique primitif ou du moins un ermitage. Le culte se poursuivit jusqu'en 1525, à la veille de la Réforme.

En Cornwall encore, dans la péninsule du Lizard, c'est-à-dire à l'extrême sud, Ruan Major (*Ecclesia Sancti Rumoni* en 1207), Ruan Minor (*Ecclesia de Sancto Rumono Parvo* en 1277) et Grade, où l'on garde le souvenir d'une croix, St. Ruan's Cross, ainsi que d'une fontaine, St. Ruan's Well, dont l'eau est encore aujourd'hui puisée pour remplir les fonts baptismaux.

Rumon était aussi patron d'une chapelle à Redruth, détruite au XVIII^e siècle [2]. On relève enfin une chapelle à Polruan, en face de Fowey, maintenant Lanlaron, qui serait une corruption de Lan-Ruan [3].

On signale encore S. Rumon, en Cornouaille armoricaine, comme patron de l'église d'Audierne (où il a été remplacé, à cause de la ressemblance de nom, par S. Raymond Nonnat) et de Saint-Jean-Trolimon (anciennement Treff Rumon), un peu plus au sud [4].

Peu de martyrologes et de calendriers mentionnent S. Rumon. La double fête à Tavistock (translation, le 5 janvier, et anniversaire, le 30 août) est bien attestée [5], quoique aucun livre liturgique ou calendrier de l'abbaye n'ait été retrouvé. Guillaume Botoner de Worcester, cependant, a vu ce calendrier, en 1478, et en a tiré quelques extraits, avec sa diligence coutumière : « Sanctus Rinnom (*lire :* Rumom) episcopus, die 30 augusti » [6].

[1] C'est bien le même nom, qui remonte au latin *Romanus* (GOVER, MAWER et STENTON, t. c., p. 220). [2] GOUGAUD, op. c., p. 166.

[3] Ainsi s'expriment, l.c., Baring-Gould et Fisher, dont nous n'avons pu vérifier le témoignage.

[4] Les indications concernant le Cornwall et la Cornouaille sont prises à la brochure de Doble. [5] Ci-dessus, p. 370.

[6] *Itineraria Symonis Simeonis et Willelmi de Worcestre*, edidit Iacobus NASMITH (Cambridge, 1778), p. 115. Sur le manuscrit autographe, voir M. R. JAMES, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Corpus Christi College, Cambridge* (Cambridge, 1912), t. I, p. 500-507, manuscrit 210. Titre dans l'autographe : *Excerpta ex kalendario et descriptio eiusdem ecclesiae.* On peut se demander si ce calendrier était complet ou du moins si le voyageur l'a parcouru en entier. Il ne note que deux saints en juin, huit en août, deux en septembre. Aucune mention de la fête de la Translation, au 5 janvier.

Le même Guillaume Botoner avait pourtant inscrit, un peu auparavant, sur ses tablettes, le passage suivant : « Informacio Thomae Peperelle de Tavystoke notarii publici [1] : Sanctus Ramonus (*lire :* Rumonus) episcopus Hiberniae iacet in scrinio in ecclesia abbathiae de Tavystoke inter chorum et capellam Beatae Mariae ; et eius dies translacionis agitur 5 die ianuarii, vigiliae Epiphaniae, et eius dies obitus agitur die 28 augusti [2]. » La date indiquée pour la Translation est confirmée par d'autres documents liturgiques, comme on le verra. Celle de l'anniversaire est certainement fausse. Le calendrier même de Tavistock fournit à Guillaume de Worcester la date du 30 août, et celle-ci est abondamment soutenue d'ailleurs. Il ne peut s'agir que d'une erreur de transcription : *pridie* (au lieu de *postridie*) *Decollationis S. Iohannis Baptistae.*

De l'usage local, passons à celui du diocèse. Le plus ancien martyrologe d'Exeter est contenu dans le manuscrit 3518 du Chapitre (XII[e] siècle). Nous y lisons, au 30 août : *In Britannia Maiori, loco qui dicitur Tavistóca, depositio sancti Rumoni confessoris* [3]. Un autre martyrologe d'Exeter, du XIV[e] siècle (manuscrit Parker 93, de Corpus Christi College, à Cambridge), porte à cette date : *Eodem die, sancti Rumoni episcopi et confessoris, apud monasterium Tavistochie in diocesi Exoniensi quiescentis ;* et au 5 janvier : *Ipso die in Anglia, Tavistochie monasterio, translacio sancti Rumonis confessoris* [4]. Le début de Janvier manque au manuscrit 3518 d'Exeter. On ne saurait douter qu'il ait mentionné la Translation. Il est assez remarquable que ni le martyrologe du XII[e] siècle au 30 août ni celui du XIV[e] au 5 janvier ne décernent à S. Rumon le titre de confesseur pontife. Depuis l'an 1000 environ, une suite de témoignages anciens le qualifient pourtant d'évêque [5]. Le martyrologe du diocèse garderait-il sur ce point la trace d'une tradition antérieure ? Cela n'est guère probable : Tavistock n'a été fondé que bien peu d'années avant l'an 1000 et les reliques de S. Rumon y ont été apportées aussitôt [6]. Aucun livre liturgique du diocèse ne contient de commémoraison ni de leçons propres pour aucun des deux jours. Ces deux fêtes étaient donc strictement locales et

[1] Titre dans l'autographe : *Informatio Thomae Peperell de obitibus et sepulturis quorundam sanctorum.* [2] Éd. Nasmith, p. 105.

[3] *Ordinale Exon.*, t. IV, éd. G. H. Doble, p. 22 (Londres, 1940 ; = *Henry Bradshaw Society*, t. LXXIX).

[4] *Ordinale Exon.*, t. II, éd. J. N. Dalton, pp. 429, 372 (Londres, 1909 ; même collection, t. XXXVIII).

[5] Ci-dessus, p. 369-370. [6] Ci-dessus, p. 369.

ne se célébraient qu'à l'abbaye de Tavistock ainsi que dans les paroisses dont S. Rumon était le patron.

Le prieuré augustinien de Launceston, en Cornwall, n'était qu'à trois ou quatre lieues de Tavistock. Un calendrier du XIV^e^ siècle commémore S. Rumon au 30 août, après les SS. Félix et Adauctus : *S. Rumoni* [1]. L'*Altempsianus* de Du Sollier (manuscrit du Vatican, Ottobonianus 163), au 30 août, qui écrit : *Ipso die, sancti Iunionis* (lire : *Rumonis*) *episcopi et confessoris* [2], est un Usuard pourvu d'additions pour le diocèse de Norwich. On ne s'étonnera pas de rencontrer dans le manuscrit du Musée britannique Cotton Julius B. VII, qui en est très proche, la leçon correcte : *Ipso die, sancti Rumonis episcopi et confessoris* [3]. L'Ottobonianus, comme le Cottonianus, remonte à un original provenant de Ramsey [4].

Dans le Gothanus, la *Vita Rumoni* est suivie immédiatement d'une brève note concernant la fête [5]. L'auteur de cette addition confond si bien la Nativité et la Décollation de S. Jean-Baptiste qu'il ne saurait avoir appartenu à l'abbaye de Tavistock, où la date de l'anniversaire était, indubitablement, le 30 août, lendemain de la Décollation. Après avoir placé la fête, fort correctement, au lendemain de la Décollation, il marque la date du mois qui est le lendemain de la Nativité ; de même dans le titre de la *Vita*.

Relevons à ce propos la même erreur dans un petit traité que renferme le manuscrit Harley 3776, du Musée britannique, intitulé *Martilogium sanctorum in Anglia et Wallia*, mais qui est en fait une liste numérotée des saints honorés dans le Somerset, le Devon et le Cornwall. Le n° 57 (fol. 121) y est rédigé comme suit : « De sancto Rumone VII kal. Iulii. In comitatu Devonie apud Tavestoke iacet sanctus Rumo heremita, de Hibernia oriundus, ubi pontificali infula (insula *cod.*) functus est, sed, ob amorem Iesu propriam patriam relinquens, in Parva Britannia in abstinentia magna et virtute vitam consummavit ; cuius corpus apud Tavestoke [proprie] prope Cornubiam, in Anglia, preter [solutum] solum capud,

[1] F. Wormald, *The Calendar of the Augustinian Priory of Launceston in Cornwall*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXXIX (1938), p. 1-21 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LVI (1938), p. 178-181. M. Wormald suppose qu'un arrangement spécial a fait adopter à Launceston le patron de Tavistock, et réciproquement à Tavistock le patron de Launceston, S. Genès. Ce calendrier, du XIV^e^ siècle, contient un grand nombre de fêtes locales du diocèse ancien d'Exeter, dont le lien direct avec Launceston n'est pas toujours visible.

[2] *Martyrologium Usuardi*, p. 457 (dans *Act. SS.*, Iun. t. VII, 1717).

[3] Wormald, l. c., p. 19.

[4] D'après une communication personnelle de M. Wormald, alléguée déjà par nous, *Anal. Boll.*, t. c., p. 179.

[5] Ci-dessous, p. 397.

modo requiescit [1]. » Ce *Martilogium* est ici déparé par des bévues si manifestes qu'il ne saurait être qu'une mauvaise copie ; mais l'auteur de la notice originelle semble bien avoir lu la *Vita Rumoni* dans un texte fort semblable à celui que présente le Gothanus. Tout d'abord à cause de l'ablatif *Rumone*, au lieu de *Rumono*, correspondant au génitif *Rumonis*, au lieu de *Rumoni*, qui se lit dans le titre de la *Vita* d'après le Gothanus, et rarement ailleurs ; ensuite parce qu'il commet exactement la même erreur dans la date de la fête ; enfin à cause de quelques expressions peu différentes des termes mêmes de la *Vita Rumoni*. L'histoire des manuscrits de ce *Martilogium*, si elle était connue, aiderait à fixer la provenance du Gothanus. Il faut pourtant tenir compte des erreurs de copie du manuscrit de Gotha, erreurs mécaniques d'un scribe qui ne s'intéressait guère au sens de ce qu'il copiait (peut-être d'oreille). Ainsi, les indications marginales se rencontrent plus d'une fois à quelque distance du passage auquel elles correspondent, sinon dans cette *Vita Rumoni*, du moins dans les textes concernant S. Petroc, qui précèdent immédiatement. Négligence, donc, et inattention. La fausse date dérive peut-être de l'original du Gothanus. Le compilateur de la notice que renferme le *Martilogium* peut avoir eu sous les yeux, non le Gothanus, mais, par exemple, la *Vita Rumoni* conservée à Tavistock et utilisée aussi par John Leland [2].

Nous avons observé [3] qu'il était pratiquement impossible de déterminer si le S. Romanus dont le souvenir se conservait à Maize-

[1] Wormald, l. c., p. 18. Le manuscrit Harley, d'une écriture de la fin du xv[e] ou du début du xvi[e] siècle, a été annoté par Nicolas Roscarrock, une centaine d'années plus tard. Le *Martilogium* y remplit les feuillets 118-127. Un texte semblable se lit dans le manuscrit 99 de Lambeth, fol. 184-194[v], du xv[e] siècle, sur lequel on verra M. R. James et C. Jenkins, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace* (Cambridge, 1930-1932), p. 165, col. 2.

[2] Ci-dessus, p. 359. Le nouveau Butler (éd. citée, t. VIII, p. 368) écrit : « St Rumon died on August 28 in an unknown year and was buried on the 30th, on which day his feast was sometimes observed ; the translation of his relics to their shrine in his abbey-church at Tavistock, finished by Earl Ordulf, was made on January 5, 981. » Cette notice est à rectifier sur plus d'un point. La date du 28 août est fausse et dérive d'une erreur de Guillaume de Worcester (ci-dessus, p. 372) ; celle du 30 est la seule correcte, pour l'anniversaire, et est universellement attestée. L'année de la translation n'est pas assurée. Il est à déplorer aussi que cet ouvrage, souvent mieux informé, donne créance et appui à une hypothèse plus qu'audacieuse de Baring-Gould et Fisher (*The Lives of the British Saints*, t. IV, p. 120) qui fait de S. Rumon un Irlandais, disciple de S. Senán d'Inis Cathaig.

[3] A l'occasion du volume de Dom Hieronymus Frank, *Die Klosterbischöfe des Frankenreiches* (Munster, 1932) ; *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 211.

rolles [1] devait être tenu pour différent du S. Ronan de Bretagne. La coïncidence des fêtes, au 1er juin, donne matière à réflexion. Ne se pourrait-il pas que la tradition, bien vague, de l'exode des corps saints de Bretagne, au xe siècle, trouvât une confirmation dans cette localisation au diocèse de Poitiers? Romanus aurait été le premier abbé de Maizerolles. Il est décrit expressément comme un saint pèlerin de Dieu, d'origine irlandaise, mais ce témoignage, qui semble authentique, remonterait à la fin du viiie siècle [2], beaucoup plus tôt que l'exode général des reliques de Bretagne. Une confusion, pourtant, reste toujours possible et quelques faibles indices la rendraient presque probable.

Le *Romanus episcopus et confessor* inséré, au xiiie siècle, dans un calendrier de Christ Church, à Cantorbéry, dont le fond est daté de 1012-1023, au 19 novembre, n'est certainement pas notre Rumonus, mais plus que probablement l'Irlandais de Druim Inesclainn, dont la vraie date est le 18 novembre.

De même, dans les litanies écossaises de Dunkeld, le Ronanus qui figure sous la rubrique *Nomina sanctorum abbatum* [3] est vraisemblablement un saint local. Les érudits écossais voient en lui Rónán, abbé de Cenn Garad (en anglais Kingarth), au comté de Bute, mort en 737 d'après les Annales d'Ulster. On n'a pas réussi à déterminer la date de sa fête, bien que ce petit problème puisse assurément être résolu, s'il est vrai qu'un seul et même Rónán est le titulaire légitime d'une série importante de dédicaces, aussi bien en Écosse propre que dans les îles [4].

Quant aux saints irlandais du nom de Rónán commémorés aux martyrologes et calendriers, aucun d'eux ne se trouve à une des dates assignées au culte de S. Ronan de Bretagne ou de S. Rumon de Tavistock [5].

[1] Au diocèse de Poitiers, non loin de la Vienne ; commune du département de la Vienne, arrondissement de Montmorillon.

[2] J. F. Kenney, t. c., p. 499, n° 295 (iii).

[3] Voir Haddan et Stubbs, *Councils*, t. II, 1, p. 280.

[4] J. M. Mackinlay, *Influence of the Pre-Reformation Church on Scottish Place-Names* (Édimbourg, 1904), pp. 22, 293-294 ; id., *Ancient Church Dedications in Scotland, Non-Scriptural Dedications* (Édimbourg, 1914), p. 151-153 ; W. J. Watson, *The History of the Celtic Place-Names of Scotland* (Édimbourg et Londres, 1926), p. 309. Sur certaines dates de fête en Écosse (7 février et 22 mai), voir aussi W. Reeves, *The Life of St. Columba... by Adamnan* (Dublin, 1857), p. 416-417, note, et A. P. Forbes, *Kalendars of Scottish Saints* (Édimbourg, 1872), p. 441-442.

[5] Notons seulement une coïncidence : le 1er juin, fête de l'évêque-ermite de Locronan, est aussi l'anniversaire d'un S. Crónán, abbé de Lismore, mort dans le premier quart du viiie siècle.

2-4. Vie, Invention et Miracles de S. Nectan de Hartland.

Le petit dossier constitué par ces trois pièces ne suscite presque aucun problème de dépendance, d'identification ou d'emprunt semblable à ceux qui compliquent quelque peu l'étude de la *Vita Rumoni*. On n'en connaît pas d'autre état [1] que celui que nous offre le Gothanus, seul manuscrit qui les renferme [2].

Cependant, un repère chronologique doit être fixé d'abord. Hartland, dont S. Nectan est le patron, fut un collège de clercs séculiers avant de devenir une abbaye de chanoines réguliers de Saint-Nicolas d'Arrouaise, un des plus puissants monastères du Devon. Il s'agit de déterminer la date de ce transfert [3].

Geoffroy de Dynham, seigneur du fonds, qui se chargea de cette *permutatio*, comme il dit, et fut ainsi le principal fondateur de la nouvelle communauté, semble s'être principalement reposé, pour la conduite de cette affaire, sur Richard d'Ilchester, dit Tocliffe [4],

[1] A part les brefs extraits pris au xv^e^ et au xvi^e^ siècle : ceux de Leland (ci-dessus, p. 359), ceux de Guillaume de Worcester et de Nicolas Roscarrock (ci-dessous, p. 378-379). G. H. Doble (*S. Nectan, S. Keyne and the Children of Brychan in Cornwall* [Exeter, 1930], dans la « *Cornish Saints* » *Series*, n° 25, p. 4) écrit par inadvertance qu'on ignore où Leland trouva la Vie de S. Nectan dont il conserve cet extrait : c'est à Hartland même qu'on la lui mit sous les yeux.

[2] Peu après la découverte du Gothanus, le chanoine Doble traduisit en anglais les textes concernant S. Nectan, avec une brève introduction, dans un volume que nous n'avons pas vu : *A Book of Hartland*, œuvre posthume de R. Pearse Chope publiée par Isobel D. Thornley en 1940. Ces pages ont été rééditées, la même année : Gilbert H. Doble, *The Life of Saint Nectan translated from the Manuscript recently discovered in the Ducal Library at Gotha* (Torquay, 1940), brochure de 28 pages, illustrée, qui porte le n° 45 dans la « *Cornish Saints* » *Series*.

[3] Knowles et Hadcock, op. c., p. 138, laissent l'année trop imprécise : 1159-1171. J. C. Dickinson, *The Origins of the Austin Canons and their Introduction into England* (Londres, 1950), pp. 241, 243, n'en indique même aucune.

[4] Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, t. VI, p. 436 ; George Oliver, *Monasticon Dioecesis Exoniensis*, p. 207. Le nom de famille Toclyve est bien attesté par le Miracle 9 (ci-dessous, p. 411), qui fixe avec certitude l'identité du personnage. L'auteur de la notice du *Dictionary of National Biography* (t. XLVIII, 1896, p. 194, col. 1), Kate Norgate, ne le connaissait que par l'épitaphe de Richard (*Toclyve*) et par des écrivains postérieurs (*Toclyve*, *Tocliffe*). Le Gothanus, ici comme ailleurs, distingue à peine l'*n* de l'*u* minuscule. Doble a lu *Tokelinus* et appelle Richard en anglais *Tokelin*.

personnage qui figure, d'ailleurs, et de façon assez amusante, dans notre Miracle 9 : nous l'y voyons accueillir cordialement, alors qu'il était archidiacre de Poitiers, un pauvre diable qu'il avait connu au début de sa carrière [1]. M. F. Wormald a fait remarquer [2] que, l'archidiaconat de Richard d'Ilchester se plaçant de septembre 1162-mars 1163 au 1er mai 1173, le transfert de Hartland aux chanoines réguliers doit avoir eu lieu dans le même intervalle. Il est permis de préciser encore : la charte de Henry II préparatoire à la nouvelle fondation, qui remet l'église de Saint-Nectan entre les mains de l'archidiacre Richard, étape nécessaire de la transmission aux Arrouaisiens, serait à dater de 1168-1169 [3], et la nouvelle fondation était certainement chose accomplie avant le 29 septembre 1169, jour où *Iohannes, prior de Hertilanda*, figure, entre Étienne, prieur de Taunton, et Renauld, prieur de Saint-Jacques d'Exeter, parmi les témoins d'une charte de l'évêque Barthélemy d'Exeter en faveur de Gautier de Douna et de l'abbaye de Montebourg [4].

D'autre part, une charte du même évêque Barthélemy, en 1171, concerne les constructions de Hartland [5], exigées, assurément, pour le logement de la communauté augustinienne. Notre Miracle 12 se rapporte à cette période de construction. En voici le début, qui mentionne le même Jean, alors prieur, ensuite abbé : *Iohannes prior, futurus abbas, vir moribus honestissimus, edificare volens servis Dei et sancti Nectani domum iuxta ecclesiam sancti martiris* [6]... Ce Jean est vraisemblablement le premier en date des prieurs arrouaisiens et le même qui fut témoin de la charte du 29 septembre 1169. Hartland fut une abbaye augustinienne, et non un prieuré, dès le début : la charte de confirmation du roi Richard, du 8 novembre 1189, l'indique expressément [7]. Tout conduit à penser que le prieur Jean ne devint pas abbé d'une autre maison, mais le fut sur place. Or, le *Monasticon* de Dugdale, comme celui d'Oliver, signale, sans indica-

[1] Ci-dessous, p. 411. Richard, très occupé à la cour d'Angleterre, ne semble guère avoir jamais résidé à Poitiers. On ne connaît qu'une occasion où il s'y soit montré en personne : en juin 1164, pour y publier les Coutumes de Clarendon. Si la rencontre avec notre miraculé se place bien à Poitiers (ce que le texte ne dit nullement et qui même n'est guère croyable), ce pourrait être à ce moment.

[2] F. Wormald, *The Seal of St. Nectan*, dans *Journal of the Warburg Institute*, t. II (1938-39), p. 70-71 et planche 13 ; voir note 6.

[3] Doble, *The Life of Saint Nectan*, p. 22, note 1.

[4] Dans le Cartulaire de Loders, fol. 53r, aux Archives de la Manche, à Saint-Lô ; éd. Adrian Morey, *Bartholomew of Exeter* (Cambridge, 1937), p. 147.

[5] Dans le Cartulaire de Tavistock, conservé à Woburn, n° 27, inédit ; signalé par Knowles et Hadcock, op. c., p. 138, d'après une communication de M. H. P. R. Finberg. Nous n'avons pas vu un récent opuscule de ce dernier érudit, *The Early Charters of Devon and Cornwall* (Leicester, 1953).

[6] Ci-dessous, p. 413. [7] Dugdale, t. c., p. 436, col. 1.

tion de source, un abbé de Hartland, nommé Jean Westcott, dont on sait seulement qu'il succéda à un certain Hugues, lequel gouvernait la maison du temps du roi Jean (1199-1216). Il n'est pas impossible que cet abbé Jean soit identique au prieur Jean désigné comme tel dès 1169.

Les chanoines d'Arrouaise arrivèrent donc à Hartland au plus tôt en 1168, au plus tard avant l'automne de 1169.

***

Guillaume Botoner de Worcester transcrivit, le 17 septembre 1478, au Mont-Saint-Michel de Cornwall, un long passage sur les Enfants de Brychan qui est, sans aucun doute, la première moitié de la *Vita Nectani* proprement dite. Pour la suite de la *Vita* et la *Passio*, il se contente de résumer [1].

Le chanoine Doble a montré que le manuscrit vu par Guillaume de Worcester n'était pas conservé au Mont-Saint-Michel, ainsi que certains érudits l'avaient cru, mais bien à Launceston [2]. Plus que probablement, c'était un texte séparé : un homme aussi diligent que Guillaume de Worcester, si sa bonne étoile lui avait fait découvrir une collection hagiographique semblable au Gothanus, ou le Gothanus même, en aurait tiré bien plus que ces quelques lignes, précédées d'une demi-douzaine de noms de saints des environs. Voilà un petit fait à retenir pour l'histoire du Gothanus, dont l'origine exacte et la formation n'ont pu encore être déterminées [3].

[1] Éd. Nasmith, p. 129-131 ; manuscrit autographe, fol. 46 (voir ci-dessus, p. 371). Ce passage a été traduit (sauf la liste des noms, qui est présentée exactement comme dans l'autographe) par Doble (*S. Nectan, S. Keyne*, p. 1-3). La texture même de la *Vita* dans le Gothanus montre assez clairement que c'est bien le morceau que Guillaume de Worcester avait sous les yeux.

[2] Op. c., p. 3-4.

[3] Nous faisons suivre le passage de Guillaume de Worcester, pris à ce manuscrit perdu de Launceston, en rétablissant la liste des Enfants de Brychan d'après l'autographe : « Brokannus in partibus Walliarum regulus fide et morum etc., et per Gladewysam uxorem eius genuit 24 filios et filias, et hiis nominibus vocabantur : Nectanus, Iohannes, Endelient, Menfrede, Dilit, Tedda, Maben, Wencu, Wensent, Marwenna, Wenna, Iulliana, Yse, Morwenna, Wymip, Wenheden, Cleder, Kery, Iona, Helye, Kananc, Kerhender, Adwenhelye, Tamalanc. Omnes isti filii et filiae postea fuerunt sancti et martires vel confessores et in Devonia vel Cornubia heremeticam vitam ducentes ; sicut enim inter omnes, quorum vitae meritis et virtutum miraculis Cornubiensis vel Devoniensis irradiatur ecclesia, beatus Nectanus primogenitus fuit, ita caeteris omnibus honestate vitae maior fuit, et prodigiorum choruscat<ion>e excellentior extitit. Fuit in ultimis Walliarum partibus vir dignitate regulus, fide

Nicolas Roscarrock, hagiographe du XVI^e siècle trop peu connu et trop peu utilisé, consacre à S. Nectan une notice fort curieuse [1]. Il lui assigne l'année 550, qui ne saurait être que fort approximative, et la date du 18 mai, erreur de comput évidente pour le 17 juin (*XV. kl. iun.* au lieu de *XV. kl. iul.*), qui est parfaitement attesté d'ailleurs [2]. Il a lu non seulement la *Vita*, mais encore les Miracles. A propos de la fondation du monastère par *the wife of Erle Godwine*, il en signale l'occasion, la préservation de Godwine au cours d'une tempête (Miracle 2). Mais ce n'est là qu'une partie de l'histoire, et la moins intéressante : Roscarrock ne souffle mot de la « lettre d'Urie ». Peut-être ce fragment, circulant à part, ne se rencontrait-il pas dans tous les recueils de Miracles. Roscarrock signale également que Hartland fut ensuite enrichi par « Dinant or Denhame ». Sa source peut avoir été ici le Miracle 9, à la fin.

La Vie de S. Nectan, rapporte-t-il, se lisait « att the ende of a booke very auntiently in the library of Martine Colledge in Oxford », sans doute Merton College. Camden en avait tiré quelques extraits,

et morum honestate preclarus, nomine Brokannus, a quo provincia ipsa nomen sortita nuncupatur Brokannok usque in presentem diem ; hic itaque Brokmannus, antequam ex uxore sua Gladewysa filium vel filiam genuisset, in Hiberniam profectus est, uxorem suam et omnia sua relinquens ; timuerat enim ne, si cum uxore sua remaneret, generacionem ex ea procrearet, qua impediretur ne libere Domino servire potuisset. Mansit igitur in Hibernia 24 annis, bonis operibus intendens ; postea autem visitare patriam suam volens, rediit in Walliam, ubi uxorem suam adhuc viventem invenit. Post aliquantulum autem temporis sicut Deus praeordinaverat, licet ipse homo non proposuisset, uxorem suam cognovit, ex qua postea 24 filios et filias genuit. Videns Dei virtutem cui nemo resistere potest, ait : « Iam Deus in me vindicavit quod contra disposicionem voluntatis eius venire frustra disposui ; quia enim 24 annis ab uxore mea, ne sobolem procrearem, illicite effugi, dedit mihi pro quolibet anno illicitae continentiae sobolem unam, quia iam 24 filios et filias post 24 annos ab eadem uxore suscepi. » Praedicti autem 24 filii et filiae, quos praedictus Brokannus ex uxore sua Gladewysa genuit, hiis nominibus vocabantur, Nectanus et caetera. Et venerandus vir Nectanus per quaeque nemorosa dispendia investigando querere, ab hiis repertus latronibus in loco qui adhuc hodie dicitur Nova Villa, ubi (ibi NASMITH) iam ecclesia in eius honore construitur, 15. kal. iulii capite truncatus est, et caput suum propriis accipiens manibus per medium ferme spacii stadium usque ad fontem quo morabatur detul[er]it, ibique sanguine circumlinitum sudori (*lire :* sanguineo c. sudore) cuidam lapidi imposuit, cuius adhuc caedis et miraculi sanguinolenta in eodem lapide remanent vestigia. » Dans la liste des noms, une main plus récente a inscrit, en face de *Dilit, Tedda : Delyan, Tetha.*

[1] Le manuscrit est à Cambridge, bibliothèque de l'Université, Add. 3041 ; cf. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 148. Tout ce qui concerne S. Nectan a été transcrit par Doble (*S. Nectan, S. Keyne*, p. 22, note 3) et par Henderson (ibid., p. 58, sur la chapelle du saint à Newlyn).

[2] Ci-dessous, p. 389-390.

qu'il communiqua à Roscarrock, mais quand celui-ci souhaita d'obtenir une copie intégrale, le texte avait disparu déjà, arraché du manuscrit.

Roscarrock avait aussi sous les yeux une notice marquant la fête de S. Nectan au 18 mai, avec les détails suivants : martyr, inhumé au monastère de Hartland, sur les confins du Cornwall et du Devon, et fils de S. Brachan ou Brechannus, un grand homme de Galles. C'est certainement un paragraphe du manuscrit Harley 3376 [1].

* * *

Il arrive qu'un traducteur, son travail accompli, s'arrête à sa version et en oublie un peu l'original. Ce fut le cas du chanoine Doble qui, dans sa critique, n'a pas tenu assez compte du texte latin. La *Vita*, d'une langue embarrassée et rocailleuse, à peine correcte, n'est certes pas de la même plume que les deux autres pièces et, parmi celles-ci, l'Invention pourrait être d'une autre main que les Miracles : du moins l'Invention paraît-elle se fonder sur un récit provenant tout entier des clercs séculiers de Hartland (avant 1168-1169), tandis que les Miracles, pour une bonne partie, doivent être attribués à un chanoine arrouaisien de la première

[1] Voir ci-dessus, p. 373. Voici le texte de la notice n° 53, imprimé par Doble (*The Life of Saint Nectan*, p. 4), qui n'y a pas reconnu la source de Roscarrock : « 53. De Sancto Nectano xv Kal. Iunii. In provincia Devonee apud abaciam de Hertilande, in confinio Devonee et Cornubie, iacet Sanctus Nectanus, heremita et martyr, qui Brocani, viri de Kambria, filius extitit famosus. » Le *Martilogium* en question se lit aussi dans le manuscrit 99 de Lambeth, nous ne l'ignorons pas (ci-dessus, p. 374) ; mais la source immédiate de Roscarrock est le manuscrit Harley, où ce petit traité est annoté de sa main (F. Wormald, *The Calendar... of Launceston*, l. c., p. 14). Transcrivons ici le texte même de la note communiquée par Camden à Roscarrock, qui est le seul vestige subsistant du manuscrit de Merton College : « Brechannus Regulus Wallie a quo Brechnoc provincia nomen sumpsit, ex Gladwise uxore viginti quatuor filios et filias genuit, quorum haec sunt nomina : Nectanus, Iohannes, Wensent, Endelient, Menfre, Dilie, Tedda, Malem, Wenon, Merwenna, Wenna, Iuliana, Yse, Morwenna, Whimp, Weneder, Elender, Kerie, Iona, Kanaunt, Kethender, Adwen, Helie, Tamalant ; isti filii et filiae postea facti fuerunt martires vel confessores. In Devonia et Cornubia vitam Eremiticam agentes. » Le Gothanus porte *sancti* au lieu de *facti* dans la dernière phrase et ajoute le Pays de Galles aux deux régions mentionnées (ce qui est évidemment une erreur de sa part, car Guillaume de Worcester ne le suit pas) ; S. Wensent figure plus bas dans la liste du Gothanus ; à part quoi, et un bon nombre d'erreurs de transcription inévitables dans les noms propres, c'est le même texte.

génération (entre 1170 et 1200 à peu près) [1]. Nous devrons donc examiner séparément ces trois morceaux.

Le chanoine Doble, cependant, relève quelques indices, assez ténus, de dépendance littéraire [2] entre l'ensemble de nos textes et l'ancien martyrologe d'Exeter (manuscrit 3518 de la Bibliothèque du Chapitre, XII[e] siècle) [3]. La notice de Nectan y est libellée comme suit, au 17 juin : *In Britannia Maiori, provincia Devonia, sancti Nectani martyris.* Or, nos textes montrent une prédilection pour ce nom de *Devonia*, qui revient souvent, à l'exclusion de tout autre. En connaît-on des exemples plus anciens ? Il ne semble pas, à moins de supposer que, sur ce point, la terminologie ait été modernisée lors de la transcription dans le Gothanus, ce qui n'est guère croyable. D'autre part, le même martyrologe d'Exeter commémore deux saints plutôt rares, que la *Vita Nectani* (§ 7) cite, à propos de céphalophorie : S. Juste d'Auxerre, martyr à Beauvais, et S[te] Osyth [4]. S. Juste n'appartient ni au fond du martyrologe hiéronymien, ni à celui d'Usuard ; il figure dans quelques martyrologes médiévaux, où sa notice n'en fait pas un céphalophore. Quant à S[te] Osyth, en marge du manuscrit 3518 d'Exeter, une main plus récente insère précisément quelques mots sur ce miracle, en face de son nom. Enfin, la Translation est datée du règne d'Æthelstan [5], et le même roi joue un grand rôle dans le Miracle 1. Il était réputé fondateur d'Exeter. On peut imaginer, avec Doble, qu'une partie de la documentation fut puisée au siège épiscopal du diocèse.

I. Vita Nectani. La première moitié traite surtout des enfants de Brychan, dont S. Nectan est présenté comme l'aîné. Des contes du même genre sur la nombreuse progéniture de Brychan se retrouvent en Galles, en Irlande, voire en Bretagne [6]. Ils y revêtent des formes diverses, dont aucune n'est exactement celle

[1] Ci-dessous, p. 386-389.

[2] *The Life of Saint Nectan*, p. 4.

[3] Ci-dessus, p. 372.

[4] S. Juste y est qualifié simplement de « patron des Amiénois » ; or, Arrouaise est au diocèse d'Amiens. Ce trait serait-il une addition postérieure ?

[5] Non sans anachronisme, sans doute, puisque l'évêque de Crediton aurait été Lyfing.

[6] L'auteur de la Vie fabuleuse de S[te] Ninnoc, du Cartulaire de Quimperlé, donne pour père à son héroïne un personnage qu'il présente en ces termes : *Quidam vir nobilis fuit in Combronensia regione, Brochan nomine, ex genere Gurthierni, rex honorabilis valde in totam Britanniam* (*BHL.* 6242, éd. L. Maitre et P. de Berthou, p. 15). L'abbé Duine (*Mémento des sources hagiographiques*, p. 73 du tiré à part) parle de la « liste des enfants du prolifique Brychan, roi bien connu en Petite Bretagne », mais nous ne voyons guère d'autre mention de lui que dans la *Vita Ninnocae*.

du Cornwall, représentée, en dernière analyse, par le premier paragraphe de la *Vita Nectani*. Ne nous écartons pas de celle-ci et observons seulement qu'au moyen âge on avait constitué en groupe les patrons et patronnes de paroisses dans toute une région (de l'estuaire du Camel à la pointe de Hartland, pour le Cornwall, avec quelques églises encore du Devon septentrional) et qu'on voyait dans tous ces saints et saintes les enfants de Brychan, fondateur du petit royaume de Brycheiniog (Brecknock), dans le centre du Pays de Galles. La discussion des noms qui se lisent dans notre texte nous mènerait trop loin [1]. On n'attend de nous que quelques notes sur S. Nectan lui-même, qui nous fourniront l'occasion de compléter parfois ou de corriger, sur quelque point de détail, les opuscules de Doble. Nous relèverons surtout les rares éléments qui éclairent la composition et l'histoire des textes.

Notre hagiographe ignorait tout du Pays de Galles et de ses traditions. La liste galloise des Enfants de Brychan ne figurait pas au nombre de ses documents. Comme Gautier Map, capable de prendre S. Cadoc pour un roi de Galles, il avait perçu des échos de légende : un roi, père de saints et de saintes, le nom de son épouse, un voyage en Irlande, le chiffre de vingt-quatre enfants. En tête de cette famille, avec droit de primogéniture, il plaça le patron de son église priorale et fit suivre ce nom de vingt-trois autres, empruntés à quelque liste de patrons du voisinage [2]. La légende des Enfants de Brychan est restée vivace en Cornwall jusqu'à la Réforme : ainsi le roi Brychan apparaît-il, dans les anciennes verrières de St. Neot, à côté d'une représentation de Ste Mabena, une de ses filles, qui porte la date de 1530.

Quelques-unes des imperfections qui se font sentir dans la *Vita* sont à mettre au compte du copiste, bien négligent ; mais, dès l'origine, le morceau a été écrit lourdement et sans plus de souci du style que de la vraisemblance. Nectan, par exemple, arrive seul

[1] Il suffira de renvoyer aux pages érudites de Gilbert H. Doble, qui, aidé de plusieurs éminents collaborateurs, a tenté de démêler cet écheveau dans sa brochure *S. Nectan, S. Keyne and the Children of Brychan in Cornwall.*

[2] Cette liste, d'après Doble, était ancienne : un écrivain du XIe siècle aurait-il retrouvé, sans l'aide de quelque document, la nomenclature même des personnages qui avaient marqué la toponymie de cette marche entre Cornwall et Devon ? L'argument nous paraît forcé : nous imaginerions plutôt, bien plus simplement, que l'hagiographe a utilisé un catalogue courant des paroisses, emprunté, par exemple, aux archives de Crediton ou d'Exeter.

et secrètement, en bateau, sur ces confins du Devon et du Cornwall, où il s'enfonce dans la solitude (§ 3) ; c'est pourtant la renommée qui apprend à ses frères et sœurs le lieu de sa pieuse retraite (§ 4). Les vingt-quatre saints se réunissent régulièrement le 31 décembre de chaque année (§ 4), ce qui ne peut manquer d'attirer l'attention à dix lieues à la ronde [1], et cependant l'excellent Huddon [2], qui résidait à trois heures de Hartland, ne savait rien du saint ermite (§ 5), non plus que son porcher, et le don des deux vaches, qui seront le prétexte de la mort violente de Nectan, ne semble guère avoir précédé son « martyre » que de fort peu de temps.

La *Vita*, note Doble [3], était lue au réfectoire de Hartland le jour de la fête. On peut le supposer, mais c'est surtout une homélie, qui servait sans doute de canevas au sermon annuel, occasion de pèlerinage pour la population des environs [4]. Elle est, à l'analyse, d'une teneur fort pauvre en éléments historiques. C'est du folklore local, utilisant et expliquant la toponymie des environs, tel qu'on en recueille de nos jours encore en Basse-Bretagne, à propos de saints dont clercs et paysans ignorent tout, sauf le nom. Le témoignage vaut surtout par sa date : au XII^e siècle, au plus tard, voilà donc tout

[1] Le 31 décembre est un jour singulièrement mal choisi pour rassembler les patrons et patronnes de vingt-quatre paroisses dans un pays difficile et sans routes. Nous hésiterions beaucoup à admettre l'hypothèse de Doble (*The Life of Saint Nectan*, p. 3), qui trouve ici un lien avec une ancienne célébration celtique. On connaît certes les fêtes païennes du 1^er novembre, du 1^er février, du 1^er mai et du 1^er août, dont l'origine est préhistorique. Elles sont bien régulièrement trimestrielles et aucune coutume de ce genre ne paraît avoir marqué le 1^er janvier. Si l'hagiographe n'a pas simplement inventé, il s'agirait d'une coutume d'origine germanique, du genre de celles que rappelle le Miracle 3. Ces beuveries étaient plus fréquentes en hiver qu'en été, mais on n'y venait pas toujours de bien loin : réunions de voisins, plutôt, que le texte qualifie de *compatriotae*.

[2] Le chanoine Doble avait renoncé à découvrir où l'auteur de la *Vita* avait bien pu prendre le nom de Huddon, ce bienfaiteur à qui Nectan dut ses deux vaches (*The Life of Saint Nectan*, p. 4). Le volume de Gover, Mawer et Stenton (*The Place-Names of Devon*, t. I, p. 81) contenait pourtant la réponse : cet anthroponyme, assez rare, est assurément celui qui survit dans Huddisford, hameau de Woolfardisworthy, à trois bonnes lieues est-nord-est de Hartland (*Hodenysforde*, en 1330, est la plus ancienne forme). La paroisse de Woolfardisworthy dépendait de l'abbaye de Hartland.

[3] *The Life of Saint Nectan*, p. 3.

[4] Ainsi, au § 3 : *cuius hodierna memoria Devoniensium ecclesia letatur ;* au § 8 : *cuius hodie festa celebramus.*

ce que l'on découvre quand il s'agit de doter d'une biographie le patron d'un collège séculier, dans un petit centre de pèlerinage, sur l'estuaire de la Severn. Les chanoines réguliers qui allaient succéder au clergé local ne trouveraient rien à y ajouter que des Miracles, dont une moitié au moins est récente.

II. Inventio. Ce texte est d'une langue bien plus correcte que la *Vita*. Il ne renferme pas un mot qui suggère de le placer après l'arrivée des chanoines d'Arrouaise [1]. Bien au contraire, il est empreint du plus profond respect à l'égard du prêtre Brihtric, ministre de l'église de Hartland, et de son clergé. C'est là un signe d'antiquité.

Le récit est des plus curieux ; il excite de vifs soupçons. L'invention du corps s'accompagne de circonstances étranges et nul ne s'étonnera que l'évêque se soit montré au début fort peu favorable, quitte à accorder sa bénédiction, accompagnée de quelques beaux cadeaux, quand il eut été joué par l'astucieux Brihtric. Lyfing de Crediton [2] se méfiait, non sans de sérieuses raisons, car, après les incursions scandinaves et la dispersion des corps saints, la mode était aux inventions, ou plutôt aux « redécouvertes », trop manifestement opportunes, dont le cas de S. Josse est un exemple frappant [3]. Le plus grave, à Hartland, c'est que le « corps saint » supposé, avec les preuves d'authenticité (un bâton de pèlerin et un sceau portant le nom du saint, mais de facture récente, nous le verrons), ne fut exhumé par le prêtre Brihtric que quand tout le monde eut abandonné la fouille et quitté l'église pour se rafraîchir (§ 4) : belle preuve de la confiance persévérante de Brihtric, notre auteur le souligne. Si le trait est authentique, et non une pure fiction de l'hagiographe, voilà une coïncidence à relever, et l'on en viendrait à douter aussi du miracle qui suit immédiatement (§ 7).

L'Invention décrit ce sceau de S. Nectan (§ 6). M. Wormald y a consacré une note intéressante [4]. Il reproduit les impressions de deux sceaux différents de l'abbaye, aujourd'hui au Musée Britannique, et les compare au sceau d'ivoire de Godwine (première moitié du XI^e siècle), personnage plus d'une fois mentionné dans les Miracles de S. Nectan. La ressemblance est frappante avec le plus ancien

[1] *Eo tempore*, à la fin du 7, s'entend naturellement de l'époque qui suivit de près l'invention.

[2] Le nom semble suffisamment garanti par la liste des dons divers que Hartland déclarait avoir reçus de lui (§ 5). On y notera l'expression : *ad nostra usque tempora.*

[3] *BHL.* 4506-4507 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 404.

[4] Ci-dessus, p. 377, note 2.

sceau de Hartland [1], qui daterait du même siècle et aurait donc servi aux clercs séculiers de l'endroit avant de passer aux chanoines d'Arrouaise, leurs successeurs. M. Wormald suggère que la découverte de la matrice dans la tombe même du saint ne serait qu'une légende, postérieure à la gravure du second sceau (début du XIII^e siècle). L'ancienne matrice, conservée dans le trésor de l'église, aurait fini par être attribuée au saint lui-même, dont elle portait le nom. La légende de la découverte serait venue plus tard encore. Cette série de conjectures nous reporte trop loin, à notre avis. Il y a tout lieu de craindre que la matrice, ainsi que le bâton du saint, aient été habilement déposés par Brihtric, pour être ensuite « découverts », en vue de confirmer l'authenticité de reliques auxquelles l'évêque refusait de croire. Le récit, dont nous avons montré qu'il paraît antérieur à l'arrivée des chanoines, insiste fort lourdement sur la valeur probante de l'inscription du sceau et, bien que ce passage de l'Invention se trouve séparé du reste par la mention des dons reçus plus tard de l'évêque, il semble une partie intégrante du texte primitif de l'Invention. La diplomatique, au XI^e siècle, en était à ses premiers tâtonnements : et nul n'a songé qu'un sceau de facture contemporaine ne pouvait authentifier une tombe prétendûment fort ancienne.

La date du 4 décembre est indiquée comme celle de l'invention des reliques (§ 4, à la fin). La concession d'une foire à Hartland les 29 et 30 novembre et 1^er décembre de chaque année [2] conduit à se demander s'il ne faudrait pas lire *III kl. dec.* ou *prid. kal. dec.* au lieu de *prid. non. dec.* Aucun calendrier, que nous sachions, ne commémore cette Invention des reliques de S. Nectan.

A en croire l'auteur du récit, les faits se seraient passés sous Æthelstan, qui régna de 925 à 939, mais Lyfing, évêque de Crediton de 1027 à 1046, y intervient aussi. Un anachronisme aussi flagrant ne saurait avoir trouvé créance avant le XII^e siècle environ. D'autre part, nous inclinerions à placer la composition avant plutôt qu'après l'installation des chanoines d'Arrouaise (1168-1169), à cause des éloges prodigués au clergé séculier de Hartland [3] : les chanoines n'avaient pas une aussi haute opinion de leurs

[1] Les deux sceaux retrouvés par M. Wormald portent l'un SIGILLVM NEHTANVS, l'autre SIGILLVM NECTANVS. Notre texte écrit SIGILLVM NECTANI, correction du copiste, sans doute, peu soucieux de conserver une graphie qu'il devait tenir pour une faute dans son exemplaire. Il eût été fort intéressant pour les archéologues de retrouver dans le texte littéraire la teneur même de l'inscription que portait le sceau ancien.

[2] 20 février 1485 ; voir OLIVER, *Monasticon*, p. 204, note.

[3] J. C. Dickinson (*The Origins of the Austin Canons*, p. 241) suppose qu'une bonne part des clercs de l'ancien collège séculier se sont affiliés à la communauté arrouaisienne. Ce n'est guère probable : toute l'atmosphère des Miracles s'y oppose (voir n^os 9 et 10).

prédécesseurs, comme on le voit dans les Miracles 9 et 10. Le prologue du morceau, *Divina plerumque dispensacione*, est peut-être un emprunt. Nous n'en avons pas découvert la source.

III. Les Miracula forment une bonne quinzaine de récits, d'origine et de date diverses, qu'il convient d'examiner un à un.

1. Les faits seraient des plus anciens. Comme l'Invention, ils appartiendraient au règne d'Æthelstan (925-939), tenu pour fondateur du diocèse [1]. Le don à l'église de deux *hides* de terres, dîme d'un domaine de vingt *hides* au total (soit environ cent hectares sur un domaine de mille), n'est pas confirmé d'ailleurs, à notre connaissance. Il doit avoir quelque fondement dans la réalité et remonte peut-être à quelque vieille liste de bienfaiteurs. Le *manor* de Hartland, en tout cas, était remarquable pour sa vaste étendue. Quant à ce *Scottorum rex Anelavus* qui pénètre dans le Northumberland, ce serait Olav le Rouge, représenté comme envahissant le territoire d'Æthelstan (vers l'année 926) dans une partie de la Saga d'Egil qui ne mérite que peu de créance [2], sauf quand elle est confirmée d'ailleurs. Ce texte islandais serait contemporain de la rédaction de nos Miracles (fin du XII^e siècle). On songe aussi à la bataille de Brunanburh, entre Olav, fils de Godefroid, de Dublin, et Æthelstan, en 937. Mais tout ce récit a plutôt l'aspect d'un conte de veillée, en l'honneur de S. Nectan, assez bien bâti, du reste, et rattaché à quelques événements dont la mémoire populaire pouvait conserver la trace. Il est purement anglo-saxon. S'il fallait assigner une date à la première rédaction, nous suggérerions la seconde moitié du XI^e siècle. Le chanoine qui, au XII^e, compila les Miracles en a peut-être retouché le style ; on ne voit pas qu'il ait modifié le fond du récit.

2. Le second Miracle se rattache à la même période anglo-saxonne et les amateurs de cette littérature y prendront grand intérêt. C'est, sous un aspect purement local et avec les variantes propres aux traditions populaires, un épisode des Aventures de Godwine, lesquelles ne sont guère connues que par Gautier Map [3]. Doble n'a pas aperçu l'origine de ce Miracle, qui a ainsi échappé aux diligentes recherches de M. R. M. Wilson [4]. Nous laisserons aux spécialistes le soin et le plaisir de démêler les confusions et les anachronismes de

[1] Ci-dessus, p. 381.

[2] Chapitres 51-55 dans les deux éditions de Finnur Jónsson.

[3] *De Nugis Curialium*, V, 3b - 4, passage écrit avant 1187, incomplet de la fin dans le manuscrit unique.

[4] *The Lost Literature of Medieval England* (Londres, 1952), p. 61-62 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 389-399.

ce conte, qui ne peut guère avoir été la source de Gautier Map, quoique le folklore du pays de Hereford et de la Severn soit abondamment représenté chez ce dernier [1].

Godwine fut un puissant seigneur en ces quartiers, dans la première moitié du XI^e siècle. Rien d'incroyable dans les dons qui auraient été faits par sa femme et par lui à Hartland : ce trait encore évoque quelque liste ancienne de bienfaiteurs. Pour Hartland, notons dans ce Miracle les noms des deux clercs Ailmannus et Lemannus, amenés et établis sur place par la comtesse Gyditha. Sans doute étaient-ils père et fils : leur *posteritas*, qui tint l'église de Hartland pendant plus d'un siècle, ne doit pas s'entendre d'une descendance purement spirituelle [2]. Ce récit, peut-être un peu corrigé dans la forme par le compilateur, appartient à la plus ancienne couche anglo-saxonne. Les erreurs historiques qu'il semble renfermer suggèrent d'en placer aussi la composition première vers la fin du XI^e siècle au plus tôt et, en tout cas, avant la période arrouaisienne de Hartland : un trait comme celui que nous venons de citer, la durée de la dynastie cléricale jusqu'au temps de Henry II, aurait été ajouté par le rédacteur, entre 1170 et 1200, au fond original.

Le Miracle 3 remonterait à la même époque : c'est à l'imparfait grammatical que l'auteur rapporte les beuveries annuelles des gens de Hartland, en hiver, à une période qui déjà appartient au « bon vieux temps ».

Le n° 4 est encore un récit des âges saxons : à preuve l'expression *in usus clericorum* (et non *canonicorum*) *Sancti Nectani*, et le fait que c'était un conte favori d'Aylward l'Orfèvre, qui montrait volontiers l'endroit de l'accident. Or, cet Aylward fut un personnage important dans la contrée vers 1170. Il vient en tête des hommes de Hartland sur la liste de ceux qui payèrent une aide, en 1168, lors du mariage de la fille du roi Henry II [3], et figure de nouveau dans le Miracle 12, vers l'an 1170.

Les Miracles 5, 6 et 7 sont bien localisés, mais très brefs. Les deux derniers, qui mentionnent des noms d'hommes comme s'ils étaient encore connus des lecteurs, précéderaient de peu d'années l'arrivée des Arrouaisiens.

Le Miracle 8 paraît conclure la série « saxonne ». C'est l'histoire d'un vol sacrilège, nullement daté, mais rien n'y porte la marque

[1] « On peut tenir pour très probable que ce qu'il rapporte là, s'il ne s'agit pas d'histoires vécues, il le tient d'une tradition locale conservée oralement, même quand il n'en informe pas le lecteur. » André BOUTEMY, *Gautier Map, conteur anglais* (Bruxelles, 1945), p. 27.

[2] Lire les réflexions du compilateur sur la succession héréditaire des biens d'église, ci-dessous, p. 411, Miracle 9, à la fin.

[3] *Pipe Roll* pour l'an 14 de Henry II, dans *Pipe Roll Society*, t. XII, p. 131.

d'après 1170 : un conte de sacristain montrant les reliques aux pèlerins.

Nous arrivons, avec le Miracle 9, à ceux qui se groupent autour du remplacement des séculiers par les réguliers. Plus d'un personnage est historique. Il est parfois possible de déterminer l'année même d'un événement. Raoul, miraculé tout à la fin de la période saxonne, prend le chemin de Saint-Jacques et rencontre en route Richard Tocliffe d'Ilchester, une ancienne connaissance, alors archidiacre de Poitiers. L'intérêt porté par Richard aux affaires de Saint-Nectan remonterait à cette pieuse conversation : du moins est-ce la version qui trouve crédit auprès des chanoines. Quelques détails, bien précis, sur le transfert, sont confirmés par les documents diplomatiques qui subsistent. On nous donne le nom, jusqu'ici inconnu, du prieur Osbert, alors supérieur des clercs de Hertistoke, c'est-à-dire du collège séculier de Saint-Nectan. Les reproches adressés à ce clergé séculier décèleraient, à eux seuls, l'origine du morceau : il est de la plume d'un chanoine arrouaisien trop bien informé pour n'être pas de la première génération, de la seconde, tout au plus tard. Ni Richard d'Ilchester ni Barthélemy d'Exeter ne sont qualifiés de *bonae memoriae*, *piae memoriae*, expressions qui les marqueraient comme défunts (le premier mourut le 21 ou 22 décembre 1188, le second le 15 décembre 1184), mais Richard est devenu évêque de Winchester (mai 1174) entre l'époque des faits (1168-1169) et le moment où écrit notre chanoine de Hartland.

Le Miracle 10 relate un épisode de l'installation même des Arrouaisiens. Il semble n'être pas d'une autre plume que le précédent et se termine sur un éloge des nouveaux venus, aussi bien senti que dûment pénétré de la modestie convenable chez un religieux qui exalte sa propre communauté.

Le suivant (n° 11) ne renferme aucun élément chronologique. Il suppose la possibilité d'accès à la Terre Sainte pour des pèlerinages nombreux. Si la place du récit dans la collection est un indice suffisant (et rien n'indique qu'elle ne le soit pas), il serait postérieur à 1168-1169. Du moins, les témoins sont encore vivants (*hos ipsos narrare... audivimus*) ; ce pluriel se rapporte soit à l'auteur même, soit à la communauté des chanoines, comme le *nos* du Miracle 15.

Le Miracle 12 est presque exactement daté : au moment des faits, Jean était prieur et occupé aux constructions, donc en 1170, à peu près [1], tandis qu'Aylward l'Orfèvre, qui intervient, est l'homme important du village, ce qui se vérifie à la même époque [2] ; mais l'écrivain n'a pas pris la plume avant le début de l'abbatiat de ce même Jean, date difficilement déterminable.

Le Miracle 13 est de la même période, les premiers temps de l'installation des chanoines d'Arrouaise : Olivier de Tracy, qui y est nommé, est un de leurs tout premiers bienfaiteurs, rangé peut-être

[1] Ci-dessus, p. 377-378.

[2] Ci-dessus, p. 387.

au nombre des fondateurs de la maison [1]. L'auteur du récit est un témoin oculaire de ce miracle, comme du suivant. Pour le nº 15, il écrit du miraculé : *Veniens ergo ad nos*, c'est-à-dire sans doute aux chanoines d'Arrouaise.

Le Miracle 16 mentionne un chanoine du nom d'Alured, qui ne semble pas connu d'ailleurs. Par deux fois, ce personnage est expressément qualifié de chanoine : ceci nous place dans la période arrouaisienne et vraisemblablement à son début.

Le nº 17, enfin, serait le dernier en date, à en juger par sa position dans le recueil : aucun nom, sauf celui de la paroisse de Marhamchurch, en Cornwall, qui dépendait au spirituel de Hartland, nous ne savons à partir de quelle année. Recueillons-y un détail précieux : la fête de S. Nectan se célébrait solennellement chaque année à Marhamchurch.

En conclusion, ces Miracles seraient donc presque certainement l'œuvre d'un chanoine arrouaisien de Hartland, dans le dernier quart du XII^e siècle. Ils se divisent comme suit : faits antérieurs à l'arrivée des chanoines (Miracles 1-8), faits précédant de peu et accompagnant leur installation (Miracles 9 et 10), prodiges récents dont l'auteur a été témoin (Miracles 11-17).

Le même écrivain qui réunit ces Miracles aurait-il transcrit en tête la *Vita* et la *Translatio*, qui paraissent plus anciennes, formant ainsi le dossier de S. Nectan ? Il est permis de le supposer.

La forme adoptée presque constamment par les trois textes pour le nom de lieu principal, *Hartland* (sous diverses graphies latines), concorde avec cette datation de l'ensemble. Elle n'apparaît pas dans les documents avant la fin du XII^e siècle, époque où elle remplace presque régulièrement les formes anciennes en *-ington* (graphies diverses) [2].

* * *

Culte. S. Nectan est commémoré à peu près exactement dans les mêmes martyrologes et calendriers que S. Rumon [3] et toujours au 17 juin [4] : martyrologes d'Exeter du XII^e siècle (*In Brittania*

[1] Ci-dessous, p. 413.

[2] Gover, Mawer et Stenton, *The Place-Names of Devon*, t. I, p. 71-72. L'étymologie populaire, notée par Leland et consignée dans le Gothanus, parle de Hartland « le pays des cerfs » (vieil anglais *heort*) ; il s'agit plus probablement de l'anthroponyme *Heort* (ibid., p. 72).

[3] Références bibliographiques et identifications, ci-dessus, p. 371-374.

[4] Sauf Wilson, ci-dessous, p. 390.

Maiori, provincia Devonia, sancti Nectani martyris) et du XIV^e^ (*Item in Anglia, Exoniensi diocesi, apud monasterium Hertelond, sancti Nectani regis et martiris*), calendrier de Launceston (*Sancti Nectani, martyris, more octavarum ;* son nom figure dans les litanies du livre d'heures que précède ce calendrier), martyrologe d'Altemps (*In territorio Exoniensi* [*Oxoniensi* ED.], *Hertilando monasterio, sancti Nechtani* [*Nechtavii* ED.] *martyris*) [1], martyrologe du manuscrit Cotton Julius B. VII (*In territorio Exoniensi* [*Oxoniensi* COD.], *Hertilando monasterio, sancti Nechtani* [*Vechtavi* COD.] martiris, enfin dans un calendrier de Wells [2].

Guillaume Botoner de Worcester, à la fin du XV^e^ siècle, a noté aussi le nom de S. Nectan, martyr, dans un calendrier du prieuré de Bodmin, qui semble perdu [3].

Un bout de parchemin, servant de feuille de garde au manuscrit Cotton Vespasien D. XII, du Musée britannique, contient le propre de la messe de S. Nectan, depuis la fin de la séquence, d'une écriture qui est au plus tôt du XIV^e^ siècle [4]. Ce fragment ne porte pas l'indication du jour assigné à la fête.

Le martyrologe de Wilson, imprimé en 1640, commémore Nectan au 14 février. Ne l'accusons pas trop vite d'avoir déplacé la fête à sa fantaisie, comme il lui arrive trop souvent : cette date est celle d'une foire annuelle qui se tient à la chapelle de S. Nectan, en St. Winnow, dans le sud du Cornwall.

Des reliques sont signalées à l'abbaye de Waltham [5].

* * *

Le chanoine Doble semble avoir exprimé toute la substance historique que peuvent contenir les noms de personnes et de lieux

[1] Du Sollier ajoute à cette notice : « Nihil de eo hac die in Actis nostris, nihil in Praetermissis » (*Martyrologium Usuardi*, p. 343, dans *Act. SS.*, Iun. t. VI). Notre travail y supplée de son mieux.

[2] Cité, sans indication de source, par Doble (*S. Nectan, S. Keyne*, p. 24).

[3] Le nom de Nectan est omis par erreur dans l'édition de Nasmith ; nous le prenons à l'opuscule du chanoine Doble, qui est remonté au manuscrit autographe (*The Life of Saint Nectan*, p. 4).

[4] Maintenant fol. 157. Transcrit par M. Neil R. Ker, qui l'a découvert et identifié, ce fragment a été imprimé, avec une traduction anglaise, par le chanoine Doble (*The Life of St. Nectan*, p. 27-28).

[5] Nicolas Roscarrock, manuscrit 3041 de l'Université de Cambridge, cité par WORMALD, *The Calendar... of Launceston*, l. c., p. 14.

cités dans nos textes. On lira avec profit ses dissertations. Sur le nom même du saint, *Nectan*, forme à laquelle se tient toute la tradition de Hartland, avec ou sans la finale latine *-us*, observons qu'il est fréquent dans la nomenclature picte. En gaélique, il s'écrit et se prononce *Nechtan ;* en brythonique *Neithon*, *Nwython*, avec de nombreuses variantes. *Nectanus* est la forme ancienne [1], originale, que conservent avec pertinacité les textes dérivant de Hartland. Aurait-elle été fixée et garantie par une inscription quelconque? Le simple titre de l'église suffisait à la maintenir, intacte, pensons-nous. Les homonymes, irlandais, écossais, pictes, gallois (et autres, s'il en est), sont assez nombreux. Aucun d'eux ne paraît avoir rien de commun que le nom avec le patron de Hartland [2].

S. Nectan est d'abord patron de Hartland, dans le Devon [3]. Le site de l'ancienne abbaye est aujourd'hui sur Stoke St. Nectan [4]. Welcombe, dont Hartland est la paroisse-mère, l'a aussi pour patron ; dans le village même, un St. Nectan's Well peut lui avoir donné son nom de *Wel*combe [5]. Au nord du Cornwall, on ne voit guère qu'une dédicace imaginaire et récente, celle de St. Nighton's

[1] Non la plus anciennement attestée, cependant : le vieux sceau porte NEHTANVS (ci-dessus, p. 385).

[2] Doble observe (*S. Nectan, S. Keyne*, p. 24) que les martyrologes irlandais commémorent au 17 juin, le jour même de la fête à Hartland, un groupe de saints appelés « les Fils de Nechtan » et localisés à Druim Bricce. Sauf le nom du père, ce groupe reste anonyme, comme c'est souvent le cas dans les listes irlandaises des « saints fils de... ». Rien ne permet de suggérer, même avec un peu plus de prudence que ne fait Doble, que le Nectan de Hartland soit « un saint irlandais du 17 juin » : sauf cas particulier, en Irlande, le père d'un tel groupe de saints n'était pas considéré lui-même comme un saint.

[3] Nous utilisons surtout, pour le Cornwall, les pages excellentes que Charles Henderson a jointes au premier opuscule de Doble (*S. Nectan, S. Keyne*, p. 52-60).

[4] J. C. Dickinson (*The Origins of the Austin Canons*, p. 238) écrit : « By this time » (1285) « canons from Beaulieu were installed in the distant church of Patrixbourne (Kent)..., one from Hartland at St. Nectan's » et renvoie au *Monasticon* d'Oliver, p. 208. Il semble que ce soit une erreur : le texte imprimé par Oliver, du 29 mai 1261, prévoit, au contraire, l'installation régulière d'un vicaire, avec un autre clerc seulement, dans la paroisse voisine de l'abbaye, et de desservants dans les chapelles qui dépendent de cette paroisse ; ni le vicaire, ni son clerc, ni les desservants ne sont des réguliers.

[5] GOVER, MAWER et STENTON, t. c., p. 78.

Kieve [1]. Au sud du même comté, un St. Nighton's, en St. Winnow, près de Lostwithiel, simple chapelle, citée pour la première fois en 1279. En outre, une chapelle de carrefour est signalée, depuis le xv^e^ siècle, à Newlyn. Celle-ci a disparu. Henderson la tenait pour fort ancienne, parce que trois paroisses y confinent ; mais ici, comme souvent, les limites n'étaient-elles pas les anciens chemins aboutissant à cet endroit et qui, seuls, seraient primitifs ? D'après Doble, aujourd'hui encore, une foire se tient à Launceston, le 17 juin, et s'appelle Nectan Fair [2]. On cite encore la dédicace de l'église d'Ashcombe, dans le sud du Devon, et, au comté de Somerset, un autel à Cheddar [3].

Le nom se retrouve en Armorique : Lan-Neizant et Ker-Neizan, en Plonéour-Lanvern (entre Quimper et Pont-l'Abbé), à quelques kilomètres de Plouhinec. Ce dernier toponyme contient le nom de Winoc, identique à celui de S. Winnow, voisin, en Cornwall, d'une chapelle de S. Nectan. Mais les deux personnages sont peut-être différents : l'hagiographie galloise donne pour frère à un S. Gwynog un S. Neithon, forme brythonique de Nectan. On signale enfin un Ker-Neizan, au sud-ouest de Loctudy, en Cornouaille armoricaine.

Paul Grosjean.

[1] S. J. Madge, *The « Chapel », Kieve and Gorge of « Saint Nectan, » Trevillet Millcombe, Tintagel* (Bodmin, 1950) ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXIX (1951), p. 443-444.

[2] *S. Nectan, S. Keyne*, p. 24 ; à part la nouvelle édition de Butler, par H. Thurston et N. Leeson, t. VI, p. 216, aucun autre auteur n'en fait pourtant mention, à notre connaissance. Cette foire manque notamment dans le *Cornish Church Kalendar* (Shipston-on-Stour, 1933 ; = « *Cornish Saints* » *Series*, n° 33), p. 20-21, mois de Juin.

[3] Un certain Thomas More, dans son testament, daté du 10 avril 1493, exprima la volonté d'être enterré en l'église Saint-André de Cheddar, *ante altare Sancti Nectani* (Doble, *The Life of St. Nectan*, p. 5). Ce ne peut être le martyr, âgé de 13 ans en 1493.

1. Vita S. Rumoni episcopi et confessoris

Ex codice Gothano, fol. 148ᵛ-150ʳ, de quo supra, p. 361-375.

Incipit Vita sancti Rumoni[s] VII kalendas iulii.

1. Beatus Rumonus, qui et Ronanus [1] ab Hybernicis dicitur, cuius corpus in Devonia apud Tavestochiam, prope Cornubiam, modo, preter caput solum, requiescit, de Hibernia fuit oriundus et genere Scotus. Hic tandem, merito sanctitatis et sciencia literali, ad solium pontificale sublevatus est. Dehinc patriam suam relinquens, occeano transfretato, in Minorem delatus est Britanniam et applicuit horis Leonensibus. Deinde venit in Cornubiam, que apud Britannos Cornuguallia dicitur. Minor enim Britannia dividitur in tres porciones, singulas singulos comites habentes, scilicet Cornubiam, Redoniam, Venethiam (1). Hii tres comites, scilicet Cornubiensis, Redonensis, Venethensis, unum regem habebant super se, nomine Gradlonum, qui monarchiam tenuit gentis britannice.

2. Rumonus igitur, sive Ronanus, veniens in Cornubiam, que est occidentalis porcio Minoris Britannie, edificavit ibi oratorium sibi iuxta magnam silvam vocabulo Nemeam (2). Fuit prope idem oratorium quidam ruricola valde religiosus, qui, sanctitatem viri et opera mira que Deus pro eo operabatur et sanctam eius doctrinam audiens et agnoscens, cotidie fere sanctum virum visitavit et dilexit et, quantum res familiaris paciebatur, cum eo mansit. Rex quoque Britonum Gradlonus, vir sanctissimus, audiens sanctitatem viri, eum libentissime visitavit et monita eius in corde reservavit et opere complevit. Comprovinciales [1] quoque ad eum concurrebant et sermonibus predicacionis eius edificabantur. Uxor autem predicti ruricole, que vocabatur Keban, invidens et dolens quod vir suus, se relicta, cum sancto viro nimis moraretur, veniens ad sanctum virum, eum irritabat sermonibus odii et livoris, dicens quod per eum virum suum amisisset et quod iam non haberet virum sed pro viro monachum. Vir autem sanctus malignis eius sermonibus et obprobriis semper blande et benigne respondit et eam, quantum potuit, pacavit.

3. In silva autem predicta latitabant lupi et alie multe bestie rapaces, que de noctibus et eciam in diebus devorabant pecora vicinorum. Quadam enim die, vidit sanctus vir lupum ante hostium

1. — [1] Romanus *cod.*

2. — [1] comprovincialis *cod.*

(1) Voir ci-dessus, p. 364.

(2) Le nom est conservé dans celui de la petite forêt de Névet (département du Finistère), non loin de la baie de Douarnenez.

oratorii sui transeuntem et ovem in ore suo ad silvam portantem. Cui vir sanctus imperavit ut ovem dimitteret. Qui statim eam dimisit. Iussitque sanctus vir ovem dimissam domino suo reddi. Nec hoc semel faciebat, sed sepissime oves et pecora vicinorum a rapacibus bestiis solo iussu liberavit. Pro hiis igitur et aliis viri sancti operibus, omnes regionis illius indigene sanctum virum, veluti sui et pecorum suorum custodem, assidue frequentaverunt, venerabantur, laudabant et gracias agentes magnificabant [1].

4. Diabolus autem, invidens bonis operibus sancti viri et amorem quem habebant omnes indigene erga eum non sustinens, instigavit predictam Keban [1], uxorem predicti ruricole, adversus sanctum virum, pro eo quod vir eius sancto viro plus quam illa vellet adherebat. Finxit igitur maliciosa illa com<m>entum maliciosum, dicens omnibus quod sanctus vir per interlunaciones (1) in omni mense transformaretur in lupum et oves et pecora vicinorum ipse devoraret. Et hec ubique dicendo et per totam provinciam discurrendo et clamando, infamavit sanctum virum apud omnes incolas et apud ipsum regem. Et ut aliquo modo ei crederetur, dixit filiam suam, quam unicam habebat et quinquennem, ab illo fuisse devoratam. Et ne filia sua ab aliquo videri posset vel inveniri, posuit illam in archa sua, tradens illi panem et lac. Hec, ad primum morcellum quem de pane sumpsit, iusto Dei iudicio strangulata est et obiit, pro nequicia matris sue. Rex autem, cum audiret a muliere falsa que dicebat, misit pro sancto viro, nichil tamen credens eorum que dicebat mulier, sed ut aliquo modo aliis manifestaret sanctitatem viri quem mulier infamaverat. Veniens igitur sanctus vir ad curiam regis, sedit super lapidem ante fores aule, lassus ex itinere et deficiens ex senectute. Rex autem, consilio suorum, quorum animos instancia mulieris pro morte filie sue regem interpellantis vacillare [2] fecerat, incitavit duos canes ferocissimos, quos habuit, in sanctum virum, quia hi [3] in bestias vel in pecora vel in homines incitati solebant ea semper dentibus laniare. Incitatis autem illis in sanctum virum, vir sanctus, manu obiecta, signum crucis interposuit, et statim canes, rapide accurrentes, ad pedes sancti viri cadentes, mansueti facti sunt. Rex autem et sui, hec videntes, admirati sunt et ad sanctum virum venerunt, indulgenciam de facto suo petentes et sanctitatem et innocenciam viri palam proclamantes. Mulier autem maliciosa Keban non concessit, sed in medium prosilivit et sanctum

3. — [1] <Quomod>o sanctus Rumo<nus> salvavit pecora plurimorum *add. in margine cod., voces partim abscissae.*

4. — [1] Quomodo Keban quedam mulier insurrexit in sanctum Rumonum *add. in margine infimo cod.* — [2] vacellare *cod.* — [3] has *cod.*

(1) Le mot *interlunatio*, pour le classique *interlunium*, ne semble se rencontrer que dans ce curieux passage de notre texte et de son modèle, la *Vita Ronani* (*BHL.* 7336), sur les loups-garous.

virum conviciis lacessivit, et eum devoratorem filie sue coram omnibus proclamavit. Vir autem sanctus, Spiritu sancto edoctus, dixit coram omnibus quid predicta mulier de filia sua fecerat et quod eciam in archa, strangulata morsello panis, defuncta iacebat. Tunc rex cum festinacione misit ad domum mulieris, et inventa sunt omnia sicut sanctus vir dixerat. Quibus cognitis, voluit populus lapidare Keban, sed sanctus vir eripuit eam de manibus eorum. Keban ergo, glorificans Deum, ad pedes sancti viri flens et eiulans et penitens cecidit, veniam petens, et ut filiam suam resuscitaret deprecabatur. Quod ille, oracione ad Deum fusa, a Deo fieri impetravit et filiam matri vivam restituit [4], sicque ab omnibus sanctitas viri com<m>endabatur et proclamabatur.

5. Alio quoque tempore, stimulata est Keban predicta contra virum sanctum a Sathana pro commoracione [1] viri sui cum sancto viro, ut iam diximus. Ut igitur viro suo virum sanctum de amico faceret inimicum, dixit, non solum viro suo, sed palam omnibus, quod sanctus vir cum illa concumbere voluit. Intelligens sanctus vir maliciam mulieris non posse, quamdiu illa viveret, erga se terminari, disposuit adire remota [2] loca, ut sic saltem, per remocionem eius, invidia illius cessaret. Ad imprecacionem autem illius, Keban percussa est lepra, et digna pro meritis accepit.

6. Recedens igitur sanctus Rumonus a Cornubia orientem versus, venit in Redonensem provinciam et auxilio cuiusdam religiosi viri, cum quo hospitatus fuerat, oratorium sibi in Domnonie partibus, iuxta Hilion, construxit, in quo, ministrante sibi hospite suo, in magna abstinencia vixit usque ad diem obitus sui. Quo defuncto, venit ad eum hospes eius predictus, more solito, et invenit eum defunctum et in modum orantis iacentem. Magno igitur pro sancti viri obitu tactus dolore, sine consolacione flevit, sciens eciam quod corpore eius privaretur, cum tres predicti consules obitum eius scirent, et venirent pro corpore eius, ut illud in honorabili loco sepelirent. Hec autem cogitans, ut aliquas reliquias de sancto viro haberet, bono zelo ductus, cultro abscidit brachium sancti viri et domum asportavit secum. Nocte autem sequenti, evigilans a sompno, percepit brachium suum a corpore suo abscisum. Causam autem huius rei intelligens, factique penitens, cum nimio eiulatu ad oratorium sancti viri cucurrit et, veniam petens, brachium sancti viri corpori eius adiunxit, et statim illi unitum fuit. Meritis quoque sancti viri, brachium hospitis sui, in oratorio ibidem obdormientis, corpori suo redintegratum est, ita ut evigilans nullam lesionem ex abscisione sentiret.

7. Tres autem predicti comites, scilicet Cornubiensis, Redonensis et Venetensis, cum audirent obitum sancti Rumoni, statim ad oratorium eius convenerunt. Litigantibus autem illis cui illorum sanc-

[4] Hic sanctus Rumonus suscitavit filiam Keban *add. cod. in margine.*

5. — [1] *prius* commemoracione *cod.* — [2] *prius* mota *cod.*

tum corpus tradi deberet ad tumulandum in provincia sua, consilio inito, disposuerunt sacrum corpus imponere super plaustrum quod bini boves, triennes et indomiti, necdum iugo supposititi, traherent et, adversus cuius provinciam boves illi corpus sacrum traherent, illi corpus traderetur in provinciam suam ducendum. Sed cum corpus illud predicti comites, nec alii plures secum assumpti, a terra levare poterant, consilio iterum inito, constituerunt ut illi corpus traderetur a quo se levari forte permitteret. Sed, cum nec Redonensis, nec Venetensis corpus levare poterat, accessit Cornubiensis consul, in cuius provincia sanctus vir primo habitaverat. Licet [1] dextro brachio mancus esset, de facili corpus sancti levavit et plaustro imposuit, et sanitatem eciam brachii, meritis sancti viri, recuperavit [2]. Boves autem, nec ad dextram nec ad sinistram declinantes, nullo ductore, concordi voluntate plaustrum trahebant in Cornubiam. Cumque ventum esset ad quandam vallem, que lingua vulgari Tnoubalan appellatur, boves sistebant immobiles, nec ulterius procedere poterant. Differt autem vallis illa miliario uno ab oratorio quod olim sibi sanctus vir construxerat iuxta silvam Nemeam. Quod videns consul et admirans, Spiritu sancto inspiratus, terram illam totam, a prefata valle usque ad oratorium, et ta<n>tundem in circuitu eius, sancto Rumono in perpetuum dedit. Quo facto, statim boves usque ad oratorium cum corpore procedunt. Tunc de plaustro sanctum corpus accipitur et in oratorium in voce exultacionis defertur et ibidem honorifice sepelitur. Quievit autem ibidem multis temporibus, plura prestans beneficia petentibus.

8. Postea autem, labentibus multorum annorum curriculis, a supervenientibus piratis depopulata est Britannia. Tunc gens illa, relictis propriis locis, dispersa est per diversa orbis loca, secum asportans corpus beati Rumoni et sancti Wynwaloi abbatis, qui multis signis et virtutibus mundo enituit (1). Postea tamen caput beati Rumoni Cornubie primum restitutum est. Secundo autem reliqua eius membra, que secum gens accola detulerat, ut diximus, reportata sunt in Cornubiam, ad villam nomine Confluenciam (2), et in basilica sancti Courentini, egregii pontificis, honorifice recondita, ubi populi et cleri celebrior fit conventus. Cum autem in hac basilica corpus sanctum requiesceret, meritis eius mutus quidam a nativitate, habens in mente reliquias sancti Rumoni et eum ex animo orans, recepit loquelam et ter Rumonum libera voce clamavit.

9. Alio quoque tempore, quidam inerguminus, manibus post tergum ligatis, ad beati Rumoni corpus adductus est et nocte sequenti

7. — [1] letet *cod.* — [2] Ubi corpus beati Rumoni sepultum (sepultus *cod.*) sit *add. cod. in margine.*

(1) Le développement correspondant dans la *Vita Ronani*, 12, montre que cette phrase relative s'applique à S. Guénolé exclusivement.

(2) Sur les mots *Confluentia* (Quimper) et *Courentinus*, voir ci-dessus, p. 364.

suppositus est arche in qua reliquie sancti viri posite erant. In crastino autem, homo ille sanus omnino redditus est. Nec solum predicti, verum eciam multi alii ibidem meritis sancti Rumoni sanitatem receperunt.

10. Alio quoque tempore, quoddam edificium in predicta Confluencia igne succensum est, et tantum flamma invalescebat ut tota villa Confluencie crederetur incendio deperire. Cum autem nec aqua nec res alia opem ferre poterat, sancti Rumoni corpus a clero illuc deferebatur. Tunc clamatum est ab omnibus : « Sancte Rumone, fer opem famulis ! » Ignis autem statim vim virtutis sue oblitus est et, in seipsum reflexus, extinctus est.

11. Postea autem reliquie predicte sancti Rumoni a Confluencia delate sunt in Cornubiam Maioris Britannie et posite sunt in ecclesia ville que dicitur Lanrihorn (1) ibique remanserunt in feretro multis annis, scilicet usque ad tempus Ordulphi, comitis Cornubie et Devonie adiacentis (2). Hic autem comes, cum aliquando ad Lanrihorn veniret et in ecclesia intente oraret, feretrum in quo sancti viri posite erant reliquie perspexit. Cum autem quesisset et didicisset a capellano ecclesie illius quod in illo feretro continerentur reliquie sancti Rumoni, solo capite eius excepto, illud deduci fecit ubi requiescit, scilicet in Devoniam, ad villam que dicitur Tavistoke, in qua ecclesiam fundavit et eam magnis muneribus et multis prediis ditavit, ubi eciam nunc predicti comitis corpus requiescit. In quo loco meritis sancti Rumoni multa beneficia sanitatum advenientibus et digne petentibus prestantur, ad laudem et gloriam Domini nostri Iesu Christi, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat Deus per omnia secula seculorum Amen. **Explicit Vita sancti Rumoni.**

Festivitas sancti Rumoni gloriosi confessoris et episcopi celebratur in crastino Decollacionis sancti Iohannis Baptiste, id est vii. kalendas iulii (3).

2. Vita et Passio S. Nectani martyris

Ex codice Gothano, fol. 50v-51v, de quo supra, p. 381-384.

1. Fuit in ulterioribus Walliarum partibus vir, dignitate regulus et fide et morum honestate preclarus, nomine Broccannus [1], a quo

1. — [1] De Brokano, patre sancti Nectani, a quo patria aliqua Wallie adhuc denominata est Brekenauk. Est autem terra de Brekanauk pars Cambrie, in partes australes montibus excelsis. Preterea borea conclusa habens (*sic cod.*)

(1) Ruan Lanihorn, en Cornwall ; voir ci-dessus, p. 371.

(2) Sur Ordulf et la translation de S. Rumon, voir ci-dessus, p. 364-369.

(3) Les deux indications se contredisent. L'anniversaire était célébré le 30 août ; voir ci-dessus, p. 373-374.

provincia ipsa nomen sortita nuncupatur B<r>ocannioch usque in presentem diem. Hic itaque Broccannus, antequam ex uxore sua Gladwisa filium vel filiam genuisset, in Hyberniam profectus est. Mansit igitur in Hybernia viginti quatuor annis, bonis operibus intendens. Postea autem, patriam suam visitare volens, rediit in Walliam ibique uxorem suam adhuc viventem invenit. Post aliquantum autem temporis, sicut Deus preordinaverat, licet ipse hoc non proposuisset, uxorem suam cognovit, ex qua postea viginti quatuor filios et filias genui[sse]t. Miransque Dei virtutem, cui nemo resistere potest, ait : « Iam Deus in me vindicavit quod contra disposicionem voluntatis eius venire frustra disposui. Qui enim viginti quatuor annis ab uxore mea, ne sobolem procrearem, illicite aufugi, dedit mihi Deus pro quolibet anno illicite continencie sobolem unam, qui iam [2] viginti quatuor filios et filias, post viginti quatuor annos quibus ab uxore abstinui, ab eadem uxore suscepi. » Predicti autem viginti quatuor filii et filie quos predictus Brocanus ex uxore sua Gladwisa genuit hiis nominibus vocabantur : Nectanus, Iohannes, Endilient, Menfre, Dilic, Tedda, Mabon, Wencu, Wensent, Merewenne, Wenna, Iuliana, Yse, Morewenna, Wynup, Wenheden, Cleder, Keri, Iona, Canauc, Kenhender, Adwen, Helie, Tamalanc. Omnes isti viginti quatuor filii et filie postea sancti fuerunt, martires scilicet vel confessores, in Devonia vel in Wallia vel in Cornubia heremiticam vitam ducentes. Sicut inter hos omnes, quorum vite moribus et virtutum miraculis nunc Cornubiensis et Devoniensis irradiatur ecclesia, beatus Nectanus primogenitus fuit [3], ita ceteris omnibus honestate vite maior fuit et prodigiorum choruscacione excellencior exstitit.

2. Fuit autem iste Nectanus, primo <cum> adhuc in Wallia et in terra nativitatis sue fuisset, et postmodum cum in Devonia peregrinus habitasset, spe sublevatus, caritate dilatatus, humilis et paciens, a cibis abstinens, vigiliis et oracionibus assidue intendens, omnibus misericordia [1] incomparabilis, Dei sedulus amator ac eius

montana de Kanter Bowhan, ab austro montes Meredionales, quorum principalis Kaer Arthur dicitur, id est Cathedra Arthuri, propter gemina promontorii cacumina in cathedre modum se preferencia. Et distat prioratus de Brekennauk a Landaf xxii, a Clifford fere in austro xii, et a Kedwelly in oriente xxx, et ab Hereford xxv milia passum, et ab Haya xii. Stat autem super aquam vocatam Uske que venit ad Chepstowe *add. in marg. eadem manu.* — [2] Quomodo sanctus Nectanus fuit heremita apud Hertiland. Et notandum quod abbacia Sancti Nectani de Hertilannde est in comitatu Devonie, in occidente, iuxta marchiam Cornubie, et stat prope mare Sabrinum, quod Cornubiam et Devoniam a Wallia dividit. Et distat Hertiland in borea a castro de Tyntagel, quod est in Cornubia, per xxv. miliaria, et south south west a Barestaple xx, et a Donsterre xliiii, et west north west ab Exonia (Oxonia *cod.*) xl. miliaria et ab insula in mari Sabrino vocata Londay xv *add. in marg. eadem manu.* — [3] fuis *cod.*

2. — [1] (o. m.) *sic cod. ; lege fortassis :* operibus misericordie.

preceptorum indeficiens executor. Quecumque enim, Spiritu sancto docente, respuenda vel agenda cognoverat, hec, eodem Spiritu instigante, aut abiciebat aut opere complebat. Unde et, cum adhuc in terra nativitatis sue commaneret, Deo inspirante, menti sue incidit ut Antonium, heremitarum maximum, et alios honeste vite patres Egipciacos observacione heremitica imitaretur, quatinus, spiritualibus virtutum armis munitus, antiquissimi hostis insidias ac proprie carnis illecebras... [2] vitam eternam, Deo militans, cum sanctis recipere mereretur. Cuius devocionis affectum Dominus oculo misericordie respiciens, huius tanti propositi non tardus cooperator exstitit.

3. Parvo itaque evoluto temporum spacio, vir iste Nectanus, cuius hodierna memoria Devoniensium ecclesia letatur, euuangelici precepti ac moniti [1] non immemor, patrem et matrem, fratres et sorores, regnumque eorum, quod sibi iure hereditario debebatur, et cetera transitoria relinquens, de terra et cognacione sua exivit, ut terram quam Dominus sibi, heremitice vite aptam ducende, monstraret ingrederetur. Qui egressus, ad littora pergens vicina, naviculam quandam solus conscendit et, se iterque suum Deo rectori, qui in se sperantes non deserit, committens, prospero vento et secundo equore, ab hiis omnibus que possederat et in mundo dilexerat velificavit. Qui parum laborans, sed multum proficiens, Deo duce, cuidam nemorose solitudini in septemtrionali Devonie plaga consite, que ex ingenti multitudine et frequenti cohabitacione cervorum, qui ibi quondam habitabant, Hertilond' vocatur, nullum naufragii casum perpessus, feliciter applicuit. Sed quid multa? Hic venerabilis vir Nectanus, loca saltuosa lustraque ferarum peragrans, <s>cilicet ut locum solitarie vite congruum, Deo indicante, inveniret, parvo post interveniente spacio, vallem mire pulcritudinis et arborum ibi crescentium densitate delectabilem in plagam sep<tem>trionalem porrectam invenit. Hec autem vallis, a supercilio cuiusdam montis in decliva desc<end>ens, in inicio sui fontem habet perpetuis aquis scaturientem. Prope autem fontem istum, in loco [2] quodam a predicto fonte circiter quadraginta passibus distante (in quo loco modo est ecclesia in nomine eius dedicata, in qua sepultum fuit corpus, et villa quedam (1), que modo dicitur Stokes), quoddam sibi

[2] *aliquid desideratur.*

3. — [1] meriti *cod.* — [2] loquo *cod.*

(1) C'est le village actuel de Stoke, près de l'église de Hartland. Le nom revient encore deux fois au § 8, ci-dessous (texte et marge). Au Domesday Book *Nistanestoc ;* dans la charte de confirmation du 8 novembre 1189 *Nectanestoke ;* en 1276 *Stoke Seneton* (c'est-à-dire Stoke St. Nectan) ; plus tard *Stokes Seynt Nechan* (lire *Nethan*?), *Sancti Nythan* (lire : *Nychtan*?), *Stoke Sancti Nectani ;* voir Gover, Mawer et Stenton, *Place-Names of Devon*, t. I, p. 78.

competens tugurrium construxit ex ramis et arborum corticibus, ubi, non parvo commoratus temporis [3] spacio, herbis et glandibus et his similibus tantum vescens, in omni honestate morum ac bonorum operum exhibicione, spiritui et non carni, Deo et non sibi vivere studuit.

4. Cum autem, fama revelante, fratres et sorores eius didicissent eum in Devonia habitare, secuti sunt eum et, eum adeuntes, didicerunt tam in Devonia quam in Cornubia, et maxime in Cornubia, multa esse loca nemorosa [1] et vite heremitice aptissima. Cumque peragrassent et perscrutati fuissent loca multa, invenerunt in Cornubia loca in quibus habitare elegerunt, construxeruntque sibi cellulas per diversa loca, in quibus postea sanctissimam heremiticam vitam duxerunt. Solebant autem omnes, tam fratres quam sorores eius, singulis annis, scilicet in vigilia Circumcisionis [2] Domini, convenire ad cellulam beati Nectani, fratris sui primogeniti, et colloqui ad invicem de honestate morum tenenda et de sola vite celestis gloria desideranda. Postea autem ab invicem edificati, in gaudio et hillaritate maxima, singuli ad [3] loca sua proficiscebantur (1).

5. Quodam autem tempore postquam sanctus vir sic conversaretur in hac solitudine nemorosa, contigit quod vir quidam, nomine Huddon (2), Deo per omnia obtemperans, habitaret in quodam loco quatuor leucis a tugurrio sancti viri distante. Hic habuit pastorem porcorum, qui, cum aliquando oberraret in silva querendo scrofam domini sui cum porcellis suis, que ei defuerat, casu offendit ad tugurrium sancti viri. Quem respiciens et ibi talem virum habitare admirans, primo ad eum accedere timuit, sed postea, audacitate assumpta, accedens ad eum, cum eo locutus est. Quesivit eciam ab illo si de scrofa illa et porcellis suis aliquid congnosceret. Ille autem locum in quo scrofa cum porcellis suis erat illi ostendit. Qui, acceptis scrofa et porcellis, ad dominum suum rediit, indicans ei omnia que de sancto viro viderat vel audierat [1]. Que cum dominus eius ab eo audisset, illius inopie, ac si propria esset, condolens, ad illum humiliter <et> devote accedens, vaccas duas illi, ubere feracissimas [2], ex caritative fraternitatis amore optulit. Quas sanctus heremita Nectanus, sibi fraterna dileccione oblatas, magis animum dantis quam data apprecians, parumper spontaneam pauperiem, quam pro Christo paciebatur, relevaturus, cum graciarum accione suscepit. Cumque quadam vice, solito more, per diversa silve compita, ut est mos ani-

[3] *prius* temporum *vel* tempore *cod.*

4. — [1] Quomodo fratres et sorores Nectani visitaveru<nt> beatum ipsum Nectanum *add. in marg. eadem manu.* — [2] Circumsicionis *cod.* — [3] et *cod.*

5. — [1] Quomodo sanctus Nectanus occiditur xv. kalendas iulii *add. in marg. eadem manu.* — [2] ferosissimas *cod.*

(1) Voir ci-dessus, p. 383.

(2) Voir ci-dessus, p. 383, note 2.

malium, pascua uberiora [3] sectando, circumquaque vagarentur, a duobus latronibus, eo ignorante, abacte sunt. Quas cum venerandus vir Dei Nectanus per queque nemorosa dispendia investigando quereret, ab hiisdem latronibus repertus, in loco qui adhuc hodie dicitur Newetona (1), a tugurrio suo per dimidiam leucam orientem versus distante, pro fide Christi et salutifera verbi Dei exhortacione, qua eos ad catholice fidei unitatem convertere studuit, xv. kalendas iulii capite truncatus est.

6. Quod autem illustris mors martiris in conspectu Domini preciosa emicuerit [1], statim insigne virtutis celitus ostense enituit, qua videlicet indubitanter constat quod gloriosa fuisset vita martiris, sicut statim pietas divina approbavit. Nam venerabilis martir Christi, caput suum propriis accipiens manibus, per dimidie ferme spacium leuce, usque ad fontem prope tugurrium quo morabatur detulit ibique illud, sanguineo circumlitum sudore, cuidam lapidi imposuit, cuius adhuc cedis [2] et miraculi sanguinolenta in eodem lapide fixa remanent vestigia, ut nec temporum antiquitas nec undarum aut pluvie immensitas ea abolere possit.

7. Non est autem pretereundum quod ab incolis in perpetua memoria reservatur et predicatur. Dicunt enim illum latronem qui eum decollaverat, statim postquam eum decol<l>asset, in insaniam versum fuisse et se ipsum unguibus disserpsisse et linguam suam dentibus detruncasse, et sic, misere laniatum, misera morte expirasse. Alterum autem latronem, qui eum, dum decollaretur, tenuerat, dicunt statim fere totum visum amisisse. Sed, dum sic paulisper magis ac magis cecutiret oculus eius, attendens quid fecerat et videns quid socio suo contigerat et senciens quid sibi in proximo im<m>inebat, prout videre poterat, penitens prosecutus est corpus sancti viri caput suum propriis manibus portantis et, sanguine corporis sancti in terram cadente accepto, [et] sic ne totum lumen amitteret meritis beati martiris promeruit. Hoc autem beneficium in se factum senciens, admirans que in sancto corpore fiebant, compunctus corde, cum devocione maxima sanctum corpus prosecutus est et, videns omnia que ab eo fiebant, Deum glorificavit et acceptum corpus in tugurrio eius, iuxta fontem posito, quanta potuit sedulitate sepelivit. Divine etenim miseracionis respectu actum est ut, qui fuerat auctor homicidii, primus fieret index et testis et predicator martirii. Sicque parificatus est beatus Nectanus illustri Galliarum [1] predicatori et mar-

[3] Quomodo sanctus Nectanus tulit caput suum abcisum *add. in marg. eadem manu.*

6. — [1] De latronibus occidentibus sanctum Nectanum *add. in marg. eadem manu.* — [2] sedis *cod.*

7. — [1] Galearum *cod.*

(1) Guillaume de Worcester lit ou traduit : *Nova Villa.* C'est certainement Newton, lieu-dit de la paroisse de Hartland, qui n'est attesté d'ailleurs qu'à partir de 1546 (GOVER, MAWER et STENTON, t.c., p. 78).

tiri Dionisio, sanctoque Iusto puero, Ambianensium [2] patrono, et sancte Osithe virgini (1), quorum quilibet, post decollacionem, resumpto in manu sua capite, a loco occisionis perrexit usque ad locum quo nunc habentur eorum monasteria.

8. Istis autem et aliis multis, que cuncta longum est enumerare, miraculis et virtutibus, gloriosum martirem Christi Nectanum, cuius hodie festa celebramus, refulgentem, ut sit pro nobis omnibus apud Deum interpellator assiduus, honorari, laudari, predicari, totis viribus dignum est. In eius autem ecclesia, non longe ab eodem fonte quo deguit, in villa que dicitur Stokes, ut diximus, constructa [1], ubi eciam nunc sepulcrum illius in altum medio choro erigitur, cuius esset vir meriti signis multociens manifestis declaratum est. In ea namque cecis visus, surdis auditus, mutis loquela, claudis gressus et aliis diversis languoribus occupatis, eius precibus et meritis, salus redditur. Hic Nectanus, sicut quondam boriales illas Devonie partes que hinc Cornubiam, hinc mare quod Hiberniam respicit tangunt, corporis conversacione et morum honestate et miraculorum ostensione et tandem pro Christo sanguinis sui effusione primus omnium Deo dicavit, ita adhuc Devoniensem ecclesiam tam miraculorum exhibicione quam corporis suis presencia dicat [2] et illustrare non desistit. Ad laudem et gloriam Domini nostri Iesu Christi, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.

3. Inventio S. Nectani Martyris

Ex codice Gothano, fol. 52, de quo supra, p. 384-386.

1. Divina plerumque dispensacione [1] agitur ut sanctorum corpora martirum, post celebratam in carne pro Christo martirii victoriam, que longo temporum successu humanis obtutibus fuerunt incognita, ad devocionem credencium excercendam et ad sanctorum martirum gloriam ostendendam fiant manifesta, ut, qui apud Deum immarcessibili corona letantur, ipso revelante, iugi honore sancte eorum reliquie a fidelibus venerentur.

2. Igitur, regnante christianissimo rege Adelstano, cum divina providencia sanctissimi martiris Nectani reliquias revelare decrevisset, hoc ordine eas cuidam devoto sacerdoti Brictrico nomine,

[2] Ambienensium *cod.*

8. — [1] De beati Nectani ecclesia in villa de Stokes constructa *add. in marg. eadem manu.* — [2] *lege* ditat *vel* ditare?

1. — [1] Quomodo in tempore regis Anglorum Aethelstani corpus ipsius sancti Nectani sit inventum *add. in marg. eadem manu.*

(1) Voir ci-dessus, p. 381.

ministro ecclesie, revelavit. Nocte quadam, cum idem sacerdos sopori membra dedisset, apparuit ei vir angelicus, summa canicie venerandus, inmenso lucis splendore circumquaque vallatus, dicens ei : « Cum aurora sequentis diei illuxerit, accitis tecum viris religiosis ac honestis, basilicam beati Nectani martiris ingredere, atque in ea parte que ad septemtrionalem plagam respicit corpus sancti martiris sepultum invenies. Quod cum de terra levaveris, loco celebriore, cum summo honore ac debita reverencia posteris honorandum, collocabis. » Expergefactus itaque sacerdos surrexit atque, ut erat simplicis animi, paululum expectavit ut probaretur utrum a Deo vox illa venisset, non ut obediret [1], sed ut iterata celestis illa visio animum eius ad obediendum informaret. Cumque adhuc de visionis certitudine mentis sue infirmitas [s]trepidaret, sequenti nichilominus nocte vir angelicus, celesti luce choruscus, in sompnis illi apparuit atque ut iussa compleret admonuit. Tandem, spe menteque roborata, ut tercio sibi appareret visio illa celestis, a Domino peciit et impetravit. Tercia namque nocte, in lectulo quiescenti celestis ille nuncius eidem sacerdoti apparuit atque de inobediencie culpa primum acrius [2] reprehendit, postmodum evidenciori quam prius signo sancti martiris sepulcrum illi ostendit.

3. Trina igitur visione exhillaratus, pie memorie Livyngum pontificem [1], qui tunc temporis Devoniensi ecclesie prefuit, peciit atque visionis sue modum et ordinem intimavit. Sed venerabilis episcopus [2] sacerdotis narracioni non adqui<evit>, quia veritatis pondus ex persone qualitate estimavit. Despectus itaque ab episcopo [3], ad ecclesiam suam concitus rediit, atque omnes maiores natu utriusque sexus, qui in ipsa parochia commanebant, ad ecclesiam convenire precepit. Coadunata ergo cleri ac populi non modica multitudine [4], visionem quam viderat illis promulgavit. Quo facto, indixit illis per triduum solenne ieiunium, ut divina pietas cunctis evidenter [5] quid celeste quod viderat oraculum significaret. Tunc devotus cler[ic]us ac populus, ieiuniis et oracionibus intendens, triduum illud ingenti devocione continuavit.

4. Peracto tandem triduano ieiunio, venerabilis ille sacerdos, cum ceteris presbiteris ac devota utriusque sexus multitudine ad tante solennitatis festivitatem congregata, accensis cereis, vexillo crucis precedente [1], locum sibi celitus demonstratum adiit, ubi se devotus

2. — [1] *sic cod., locus corruptus.* — [2] arcius *cod.*

3. — [1] De Lyvyngo episcopo Cr<e>dynton', qui adunavit <episcopa>tum Sancti Germani in C<or>nubia cum suo episcopatu C<re>dynton' et de duobus fec<it unam> sedem, quam postea Le<of>ricus, eius proximus successor, <trans>tulit de Credynton' i<n> Exoniam, id est Excestre, temp<ore> sancti regis Edwardi, qui Westmonasterii tumulatur *add. in marg. eadem manu.* — [2] ipse *cod.* — [3] ipso *cod.* — [4] *prius* multidine *cod.* — [5] *supple* ostenderet, manifestaret, *vel aliud quid simile.*

4. — [1] procedente *cod.*

ille conventus, divine pietati supplicaturus, in oracionem prostravit. Cumque oracionem fu<d>isset, continuo ille [2] surrexit atque loci pavimentum a pulvere emundavit. Tunc sacerdotes qui aderant, reliquo clero cum universa populi multitudine oracionibus intendente, acceptis ligonibus, terram fodiunt, diuque laborantes et nichil proficientes, quasi de laboris sui premio diffidentes, ad modicum pausatum eunt. Sed venerabilis ille sacerdos ad quem illud solempne spectabat officium, recedentibus ceteris, non recessit, sed, ex amoris affectu ac desiderii magnitudine, studio summo ac devocione, terram acrius pia violencia fodere cepit. Tunc demum pulsanti sanctus ille thesaurus aperitur, querenti non absconditur, sed perseveranti constancie condonatur. Divino namque nutu lapidem barbaris figuris insculptum reperit, quem postea devota posteritas altari ad honorem martiris iuxta ipsius mausoleum fabricato imposuit. Remoto itaque lapide qui sarcofagum [3] obstruxerat, tante suavitatis odor tantique odoris fragrancia exinde efferbuit, ac si lapis ille omnium pigmentorum et odoramentorum condimenta in sepulcri vasculo tenuisset inclusa. Sed et tanta lux subito celitus dimissa ibidem resplenduit, ut hii qui aderant, reverberata visus sui acie, tanti luminis splendorem ferre non possent. Tunc accedentes ad sarcofagum, sanctam illius corporis glebam de terra levaverunt atque super altare ipsius martiris nomine consecratum, cum ympnis et canticis spiritualibus, Deo gracias refer[r]entes, condigno honore ac summa reverencia, pridie nonas decembris perpetuo reservandas condiderunt, que postmodum fidelium devocio in scriniis et thecis ornatissimis collocavit [4].

5. Ut autem audivit venerandus presul Lyvyngus quod visionem sacerdotis rei exitus comprobasset publicatamque sanctissimi corporis invencionem, penitencia ductus est, cepitque supplici prece et devote veniam postulare quod ingratus exstitisset, quod tantus sui presulatus tempore thesaurus inventus esset, se revelacionem non probante nec assensum prebente [1], unde et de suis thesauris impertitus est beatissimi martiris ecclesie [2] ornande. Misit igitur munera duas campanas inmensamque plumbi summam [3], que suffecit ad totam ecclesiam cooperiendam. Dedit et hostium pulcher<r>imum rubricatum quod ad nostra usque tempora vestiario servivit in ecclesia.

6. Invenerunt eciam in sarcofago iuxta sanctum corpus baculum ipsius martiris positum, quem postmodum populus auro et argento gemmisque preciosis venuste [1] decoravit [2], cui usque hodie in ipsa basilica, cum ceteris reliquiis, perpetuus honor a fideli populo exhibetur. Repertum est eciam iuxta sancti corpus sigillum osseum, quod sancti martiris figuram, licet non totaliter expressam, ex parte

[2] (c. i.) concio illa *cod.* — [3] cirografum *cod.* — [4] collocaverunt *cod.*

5. — [1] Hic invenitur sanctum corpus beati Nectani *add. in marg. eadem manu.* — [2] *vox in marg. addita.* — [3] *vox in marg. addita pro* sannatam *deleta.*

6. — [1] *bis in cod. sed semel del.* — [2] De sigillo sancti Nectani *add. in marg. eadem manu.*

tamen digniori inpressam nominisque sui testimonio consignatam continet. Est autem distincta literarum inpressio talis : SIGILLUM NECTANI. Ex qua videlicet duorum vocabulorum inscripcione [3] colligitur quod proprium vocabulum martiris sigillo propter hoc imprimebatur ut de propria eius persona non dubitaretur. Facta est ergo communis omnium exultacio, et quanta fuerit gloria martiris signa miraculorum ostendebant, et quod ipse esset Nectanus, qui quondam ibidem heremiticam duxerat vitam, eos litere sigillo impresse certificabant.

7. Mulier quedam ceca [1], que prope aderat, voces psallencium clericorum audiens, accurrit atque a circumstantibus ut ad sanctum corpus adduceretur precibus impetravit. Adducta igitur ad sancti martiris reliquias, mox ut eas oculis am<m>ovit, statim visum recepit atque cum ceteris qui aderant pro gracia percepte sanitatis divine misericordie gracias reddidit. Sed et multe alie virtutes eo tempore, in presencia sacri corporis, secundum Dei providenciam ac disposicionem ostense sunt, ad revelandum meritum martiris et ad predicandam gloriam Salvatoris. Qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat et gloriatur Deus per infinita secula seculorum. Amen.

4. MIRACULA S. NECTANI MARTYRIS

Ex codice Gothano, fol. 52v-55v, de quo supra, p. 386-389.

1. Contigit [1] ut pius rex Athe<l>stanus (1) generale proponeret edictum ad omnes regni sui incolas armis portandis habiles, iubens ut cum equis et armis trans Humbrum fluvium sibi occurrerent. Invaserat enim orientales Anglie fines Scottorum rex Anelavus, magna stipatus caterva. Facto igitur magno populorum concursu, aderat iuvenis quidam de Hertilanda, cuius nomen longis intercidit annis, in servicio cuiusdam militis prepotentis constitutus. Hic, dum nocte iaceret in domini sui tentorio, quod erat regio papilioni contiguum, sensit [2] se subito percelli [3] peste inguinaria, qua tunc temporis turmatim ibidem miserabiliter interibat Anglorum exercitus. Cepit igitur gemebundus ululare clamosisque [4] vocibus Deum invocare, creber<r>ime vero sanctum Nectanum nominare. In tantum au-

[3] inscripsione *cod.*

7. — [1] De muliere ceca sanata *add. in marg. eadem manu.*

1. — [1] Quomodo rex Aethelstanus merit<is> beati Nectani vicit Anelavum regem Sc<ot>torum et quod gen<s>anglicana a peste inguinaria per sanctum ipsum Nectanum liberata sit *add. in marg. eadem manu.* — [2] sencit *cod.* — [3] procelli *cod.* — [4] clamocisque *cod.*

(1) Voir ci-dessus, p. 386.

tem prevaluit clamor plangentis et gemitus, ut quietem regis aliorumque in vicinis tentoriis pausancium abrumperet et dormire non sineret. Post mediam noctem aderat beatus martir et, astans infirmanti, locum morbi suaviter contrectabat. Qui continuo liberatus est ab infirmitate sua. Mane facto, fit questio quis esset qui tumultuando regem per noctem inquietasset, et inventus est, cum per excubias, cum per domesticos suos, et ad regem adductus. Quem cum rex pavidum videret et stupefactum, utpote ne duceretur ad supplicium, iubet ut, abiecto pavore, causam clamoris et tumultus exponat. Tum ille : « Sensi, » inquit, « pestem hanc, que desevit in populum, me pertulisse, et contristatus sum inconsolabiliter me in expedicione, in terra extranea, morte improvisa migraturum, et cepi querulis vocibus Deum invocare, et inter sanctos creber<r>ime sanctum Nectanum clamare, et impetravi. Affuit enim invocanti, locum morbi manu palpavit et omnem morbum effugavit. » Requisitus autem a rege de vita martiris et de martirio eius, breviter illi utrumque indicavit. Resumpta dehinc cum rege loquendi fiducia, adiecit : « Pace vestra, domine [5] rex, dixisse velim. Confido in Domino Iesu Christo martirisque sui, quod sepe expertus sum, adiutorio, quoniam, si devote eum invocaveris et eius patrocinio te commiseris, meritis eius <at>que precibus optinere poteris de hostibus victoriam et a populo pereunte fugare pestilenciam. » Quid multa? Adquievit rex sapienter admonenti se iuveni promisitque se Deo et beato Nectano honorem exhibiturum si, adepta victoria et clade propulsata, ipse cum sua suorumque indempnitate reverteretur. Respexit igitur fidem regis divina clemencia, donans ei de inimicis triumphum, removensque ab eius exercitu mortis in eum prius horribiliter grassantis periculum. Unde, in primo adventu suo in Devoniam, cum accepisset a ballivis in manerio de Hertilanda viginti hydas computari, decimacione[m] illarum, id est duabus hydis, dotavit beati martiris ecclesiam [6] et, quoad vixit, patrocinio eius se memorabiliter com<m>mendavit (1).

2. Defuncto rege Knutone [1], qui Danus erat nacione (2), successit ei in regno filius eius Hardaknutus, qui, suscepto Anglorum regimine, videns bella sibi im<m>inere et thesauros in sumptus bellorum necessarios penitus deficere, valde anxiatus est et, quia, ut diximus, thesaurus defecit, inutili usus consilio [2], populum Anglorum

[5] Deum *cod.* — [6] Rex Aethelstanus dedit sancto Nectano ii. hidas de terra sua *add. in marg. eadem manu.*

2. — [1] Quomodo quidam Godwinus portavit litteras perdicionis sue, sed caute per sanctum Nectanum, cui devotus extitit, liberatus est *add. in marg. eadem manu.* — [2] concilio *cod.*

(1) La dernière phrase semble remonter à quelque liste des possessions de Hartland, mentionnant les noms des bienfaiteurs et, en tête, le roi Æthelstan ; ci-dessus, p. 386.

(2) Voir ci-dessus, p. 386-387.

gravi depressit exaccione, edicens in burgenses et omnes manuales artifices Danagildam, in ruricolas Horngildam, et, in hoc excitans in se invidiam populi, maledicta illorum incurrit. Oportebat Hardacnutum hostibus trans pon[en]tem de Staffordia occurrere. In qua pugna Godwinus, ibidem oriundus, feudum trium militum habens in hereditate, regi strenue consilio [3] subvenit et auxilio. Denique, per Godwini prudenciam, Dei gracia coadiutam [4], rex illius belli, confectis hostibus, optinuit victoriam. Ex illo igitur tempore, Godwinus inter regis consiliarios [5] primus annumeratus est. Muneribus regiis et prediis ditatus, manerium Hertiland' inter alia suscepit. Invidebant ab illo die multi ex aulicis Godwino accusaveruntque eum, excogitatis fraudibus, quasi reum prodicionis in regiam maiestatem profer[r]ende. Rex autem, publice non ausus in eum sevire, advocato illo, litteras clausas, sigillo suo signatas, tradidit illi ad Suenum, Galweye regulum, directas. Quas Godwinus benigne suscipiens, nichil doli suspicatus, iter aggreditur, navem ascendit, sed dum, visu terre undique relicto, medium maris pernavigasset, orta est tempestas sevissima, que morti omnes addicare videretur. Clamant [6] <ad> Deum, sanctos deprecantur, unusquisque invocat [in] auxilium familiaris sibi patroni. Cum autem Godwinus sanctum devote Nectanum invocasset, paulatim aere serenato, mari pacato, cessavit tempestas, vovitque Godwinus beato martiri honorem se propensius exhibiturum. Interim [7] cubicularius eius, vir prudentissimus, comitem allocutus est : « Diu est, » inquit, « o comes, quod mecum tacita cogitacione volvebam, ne forte cecum [8] iter caperemus, ne longinquo itinere litteras Urye portaremus. » Cui comes respondit se de rege nec hoc quidem [9] suspicari [10] posse. At ille : « Si sedet, » inquit, « animo tuo, litteras inspiciam ita ut nec sigilli regis sculpturam deteram nec scripturam oblitterem. » Annuit comes. Legit igitur cancellarius, audiente Godwino, quod scriptum repererat : « Rex Anglorum Hardacnutus cognato suo Suenio, salutem. Cum litteras istas acceperis, earum latorem, Godwinum comitem, prodicionis in me machinate reum, comprehende, comprehensum secreto interfice. » Admirante plurimum Godwino, litteras alias, sub utiliore [11] forma compositas, sigillo regio cancellarius inclusit : « Rex Hardacnutus cognato suo Swenio, salutem. Mando et obsecro ut latori presencium Godwino comiti, mihi familiarissimo, pulcher<r>imam et honestissimam nepcium <m>earum tradas in uxorem [12]. » Post hec, ut applicuit Godwinus, regulum adiit, litteras tradidit et infra mensem, desponsatam sibi Gyditham secum adducens, in Angliam remeavit. Quo audito, rex primo miratus, de[in]hinc occurrit ei, in pacis osculo illum suscipiens. Multis igitur muneribus neptem suam ditavit generumque suum, quoad vixit, amicissimum habuit et in consiliis [13] familiarissi-

[3] concilio *cod.* — [4] quoadductam *cod.* — [5] conciliarios *cod.* — [6] clamavit *cod.* — [7] iterum *cod.* — [8] secum *cod.* — [9] quidam *cod.* — [10] suspicare *cod.* — [11] (s. u.) *leg.* subtiliore? — [12] De Gyditha, uxore Godwyni, beatum Nectanum multum venerante *add. in marg. eadem manu.* — [13] conciliis *cod.*

mum. Hec est Gyditha que ecclesie sancti Nectani plurimum honoris contulit <et> pallia serica donavit (1). Hec Ailmanum et Lemannum clericos secum adduxit, quorum posteritas ecclesiam de Hertilanda usque ad tempus Henrici regis, filii comitis Andegavensis, possedit. Hec ipsa donavit manerium de Hartatona (2) ut haberent clerici tutum locum quo, in estivo tempore, vasa, vestimenta et alia ecclesie ornamenta reponerent propter Ibernensium pyratarum insidias, qui omnibus annis loca maritima depopulabantur, ipsosque homines captivos abducebant, ut venderent eos alibi in servos et ancillas. Godwinus autem ad ecclesiam beati Nectani, preter cetera munera, optulit unam marcam auri, quo postea baculus ipsius martiris deauratus est honorifice.

3. Sita erat [1] prope cimiterium sancti Nectani domus vocata Hubernum (3), in qua compatriote faciebant annuatim potaciones, quasi

3.—[1] De anguilla de fonte sancti Nectani in caldario existente super ignem sine lesione *add. in marg. eadem manu.*

(1) Tout ce qui suit, concernant les dons de Gyditha et de Godwin, son époux, paraît confirmer l'existence d'une liste ancienne de bienfaiteurs ; cf. ci-dessus, p. 406, note 1. La notice de Tanner semble dériver de notre texte, sans doute à travers Tristram Risdon, *The Chorographical Description, or Survey, of the County of Devon* (Londres, 1714 ou 1723), t. I, p. 78 (nous n'avons pu vérifier cette référence). Voici ce qu'écrit Tanner : « Githa wife to Earl Godwin is said to have placed Secular priests in the church of St. Nectan here who enjoy'd the prebends of it till the time of K. Henry 2. when Jeffrey de Dinham, by the authority of that king, and of Bartholomew bishop of Exeter, and by the assistance of Richard archdeacon of Poictiers, changed the seculars into an abbat and convent of Black canons » (T. Tanner, *Notitia Monastica*, éd. J. Tanner, Londres, 1744, p. 89). Les deux clercs Ailmannus et Lemannus (père et fils ?) dont la postérité conserva Hartland jusqu'au temps de Henry II, de façon certes peu canonique, ne semblent pas connus d'ailleurs. Le prieur Osbert fut assurément leur dernier descendant à revendiquer l'église de Hartland (Miracle 10).

(2) Ce passage vise certainement le village actuel de Hartland, plus éloigné de la côte (de deux milles environ) que le site de l'ancienne abbaye. Les *Place-Names of Devon* ne connaissent pas la forme *Hartatona*, mais Harton est le nom du village depuis le xvi^e^ siècle (t. I, p. 71) et l'on trouve aussi un lieu-dit Hindharton, « Derrière Harton », qui est *Hyndehertone* en 1299. La *capella de Hertitona*, avec 13 acres de terres, figure dans la charte de confirmation de Richard I^er^, du 8 novembre 1189, mais comme un don fait à l'abbaye par Geoffroy de Dynham, non par Godwine.

(3) Noter l'imparfait. Ne dirait-on pas que cette grange ou taverne, située dans le cimetière, a disparu au moment où l'écrivain en parle, peut-être à la suite des travaux de construction de l'abbaye arrouaisienne, vers 1170 ? Quant au mot *hubernum*, on connaît *huba* avec de nombreuses variantes, au sens de grange. Ducange donne *huernum* pour une forme anglaise de ce mot : c'est une

confraternitatem quandam, ut ipsi putabant, invicem celebrantes. Hac in domo dum nocte quadam famuli aquam decoquerent, multo igne supposito, nichil caloris aqua senciebat. Mirantibusque famulis et sibi invicem in ignis ministracione succe[n]dentibus, nihil profecerunt. Unus tandem, candela accensa, in calderam prospiciens, exclamavit dicens : « Ecce fontis incola beati Nectani anguilla, natans in hac aqua, causa est irriti laboris nostri ! » Que [2] cum sublata esset ex aqua et ad fontem delata, statim albescentibus spumis estu vehementissimo aqua ebullivit. Mirabile erat, famulos totam fere noctem hiemalem labore irrito deduxisse ; multo autem mirabilius, aquam, ante repercionem anguille frigidissimam, continuo post eius erepcionem in ipso momento fieri calidissimam.

4. Capella Beati Martini de Meddona [1] (1) quodam pratello fuit antiquitus dotata, quod in usus clericorum Sancti Nectani, in eadem capella, aliquociens in anno, divina celebrancium, cedere solebat. De metis illius prati facta est inter rusticos calumpniantes et clericos contencio. In ea contencione, quidam rusticorum, ceteris protervior, falcem [2] fenariam tenens in manu sua, se ipsum plurimum iurando devotavit si ibidem terminus prati non haberetur, volensque locum per falcis manubrium terre figendum ostendere, elevata falce, non prospiciens ferrum eiusdem collo suo im<m>inere, caput suum sibi precidit. Monstratur eius tumulus ab incolis inter Meddonam et Vulchesdonam (2), secus viam veterem que media est inter utramque villam, in australi parte ipsius vie. Hoc ipsum Ailwardus aurifaber, vir fide dignus, narrare solebat, locumque interfeccionis ostendere.

[2] qui *cod.*

4. — [1] Quomodo quidam abscidit collum suum *add. in marg. eadem manu.* — [2] falsem *cod.*

erreur ; il faut certainement lire *huervum* ou *huervium*, car c'est l'anglais moderne *wharf*, « appontement, embarcadère ». Ou bien notre *hubernum* est-il une faute de lecture pour *tubernium*, équivalent de *contubernium*, signalé par Ducange comme emprunté à Aldhelm ? On lit chez Gautier Map (*De Nugis Curialium*, II, 12, au début) : *ad domum in ora nemoris magnam delatus est, quales Anglici in singulis singulas habent diocesibus* (c'est-à-dire : dans toutes les paroisses) *bibitorias*, ghildhus *anglice dictas*. C'est bien la maison où l'on vient boire en compagnie, *guildhouse* ou *guildhall*, « maison de l'écot », à laquelle fait penser notre auteur : *quasi confraternitatem quandam, ut ipsi putabant.* A Marhamchurch, paroisse dépendant de Hartland (Miracle 17), la *guildhouse* subsista dans le cimetière jusqu'au siècle dernier (*The Cornish Church Guide*, Truro, 1925, p. 154).

(1) Meddon, lieu-dit de la paroisse de Hartland, à 5 ou 6 milles au sud de l'ancienne abbaye.

(2) Ce nom de lieu n'a pas été identifié. Il ne saurait pourtant être bien éloigné de Meddon. Aylward l'Orfèvre habitait Hartland (ci-dessus, p. 387).

5. Quidam Britto, iuvenis etate, sed iunior sensu, cum venisset ad fontem beati martiris lapidemque eius precioso cruore illitum aspexisse<t>, parvi pendens quod ab aliis de sanctitate tanti martiris <audierat>, cultellum quem manu tenebat in eodem lapide cepit acuere. Quod cum astantes vidissent, ceperunt eum arguere et admonere ut desisteret. Ille nichilominus diucius stulto incepto insistebat. Signa acucionis manifesta sunt in lapide. Paulo post, arreptus a demonio, cepit insanire, linguam dentibus premordere, vestes manibus laniare et ibidem miserabiliter expiravit.

6. Aylwardus Butta fraccinum pulcher<r>imam in virgulto Sancti Nectani succidit, que dicta fuit Arbor picarum, et continuo grassari cepit in eum valida infirmitas, que [1] tempore diuturno eum in lecto retinens valde gravavit. Tandem, mitigato paulisper morbo, Cloveham (1) adiit, plantam fraccineam inde attulit et in virgulto prefato plantavit, statimque integram salutem recuperavit.

7. Aylmerus de Ludekeffordia (2) arbustum a<b>scidit in eodem virgulto ad clavum faciendum (3) et unum oculorum suorum in ipso actu amisit, quem nunquam postea recuperavit.

8. Postquam fidelium devocio reliquias beati martiris in scriniis auro et argento cristatis recondiderat, venientes una nocte predones clanculo scrinium super altare positum de ecclesia asportabant et laminas argenteas et aureas evellebant [1]. Baculum autem cum ad ostium monasterii deferrent, nullo modo efferre potuerunt. Nullo enim hominum eum [2] vertente, in transversum ostii vertebatur, nec extra ostium [n]ullatenus portari potuit [3], ceterisque thecis thesauro nudatis, permansit inviolatus.

9. Erat quidam contractus ex utero matris sue, Radulphus nomine, cui in lecto dormienti apparuit beatus martir Nectanus, dicens ei : « Si vis ab hac infirmitate diuturna liberari, a Bernardo sacerdote deposce candelam, quam, veniens ad ecclesiam meam, vigilans et oracionibus insistens, offeres [1], sanitatemque ex Dei dono, me suffragante, percipies. » Credidit homo, hilarisque ex promissione effectus, candelam a sacerdote acceptam ad templum detulit, ubi supplex veneracione pernoctavit. Cum aliquamdiu in oracionibus

6. — [1] qui *cod.*

8. — [1] evellabant *cod.* — [2] *bis in cod.* — [3] De latronibus furantibus reliquias sancti Nectani *add. in marg. eadem manu.*

9. — [1] Quomodo canonici regulares in ecclesia sancti Nectani constituti sunt *add. in marg. eadem manu.*

(1) Il s'agit sans doute de Clovelly, paroisse qui touche à l'est celle de Hartland, mais cette forme du toponyme semble unique et l'étymologie en est fort difficile (Gover, Mawer et Stenton, t.c., p. 70).

(2) Aujourd'hui Lutsford, dans la paroisse même de Hartland ; *Ludekeford* en 1249, *Lottekesford* en 1301, *Luttekisforde* en 1319 (ibid., p. 75). Faut-il lire, dans notre texte, *Ludekesfordia ?*

(3) Une massue, évidemment (et non un clou, comme traduit Doble).

devocionem continuasset, crepuerunt nervi poplitum et, non sine gravi quadam membrorum anxietate, erectus est illico, laudans Deum et beatum martirem suum quod misericors fuisset in calamitoso et fidelis in promisso suo. Aderat ibidem clericus eadem nocte vigilans, qui se nervorum laxacionem audisse testatus est in tota ecclesia perstrepentem. Curatus igitur, scamilis (1), quibus ante innixus fuerat, in ecclesia ad monumentum relictis, letus remeavit ad propria. Hic, post aliquantum tempus, ad Sanctum Iacobum profectus, obvium habuit Richardum Tokelivum, Pictavensem archidiaconum, futurum episcopum Wintonie (2), qui eum peroptime cognoverat. Cum enim contractus fuerat idem Radulphus, de arte pelliparia servivit in domo Roberti, comitis Gloucestrie [2] (3), pluribus annis, in servicio Richardi Pinserne (4) constitutus, in cuius comitis aula tunc temporis notarius erat Richardus Tokelivus. Ex hac familiaritate notissimus exstitit contractus prefato archidiacono. Postquam igitur locum curacionis et modum diligenter a<u>scultando plene didicerat, gracias agens, ab illo die cepit sancto martiri Nectano reverenciam exhibere et veneracionem, excogitavitque, inspirante Domino, qualiter locum martiri<i> decoraret cultu religionis celebriori. Tale habenti propositum, omnia cooperata sunt in bonum. Nam dominus fundi, Gaufridus de Dinam (5), fuit priori Osberto et omnibus clericis de Hertistoke (6) infestissimus, quia detinuerant ei per aliquot annos annuum reditum eius, <s>cilicet sexaginta solidos (7). Unde, ut vindicaretur in illos, consensit ex facili eorum perturbacioni. Repperit et in episcopo diocesano, venerabili Bartholomeo, facilem assensum, utpote qui non eos ut pontifex fovit, immo invitus diu sustinuit, quoniam prebendas ecclesie possidebant hereditarie et in aliis quibusdam episcopali maiestati non obtemperabant plenarie. Habeba[n]t preterea regem Henricum, cuius ipse iusticiarius erat, in omnes voluntates suas, dumtaxat iustas, pronissimum. Horum omnium fretus auxilio, removit ab ecclesia beati martiris piaculum hereditarie possessionis, relaxacionemque impetravit annui tributi se-

[2] Gloucestria *cod.*

(1) Pour le classique *scamillus*, même sens. (2) Ci-dessus, pp. 376-377, 388.

(3) Ce bâtard du roi Henry I^er^ mourut en 1147.

(4) Richard Pincerna est un des témoins de la charte du roi Henry II en faveur de Richard l'archidiacre qui prépare le transfert de Hartland aux chanoines d'Arrouaise (1168-1169). (5) Voir ci-dessus, p. 376.

(6) Noter la forme *Hertistoke*, qui combine le nom du manoir (*Hartland*) et celui du village (*Nistenestoc* dans le *Domesday Book*). Osbert, le dernier prieur séculier, ne semble pas connu d'ailleurs ; voir ci-dessus, p. 388.

(7) On lit d'autres détails sur cette rente de soixante sous remise par Geoffroy de Dynham, dans la charte de confirmation du roi Richard, du 8 novembre 1189, ainsi que dans la charte de Henry II que nous venons de citer (DUGDALE, *Monasticon Anglicanum*, éd. 2, t. VI, p. 436).

xaginta solidorum, Osberto priori et clericis in parte aliqua satisfecit, et canonicos regulares eorum loco substituit.

10. Nec hoc silendum puto quod in ecclesia eadem accidit, cum primo canonici Arosiensis [1] Ordinis ibi collocarentur. Aderat venerabilis episcopus Bartholomeus, ut susciperet illos. Qui dum, suis comitatus clericis, canonicis venientibus occurreret, hesitantibus omnibus qua [2] cantilena in huius modi processione utendum esset, morula parva conticentibus cunctis, voce clara inchoatum est responsorium illud cum versu suo, quod in sanctorum apostolorum solempnitatibus cantari solet : « Cives apostolorum et domestici Dei advenerunt hodie. » Inchoatum clerici prosequuntur. Nemo illorum qui adera<n>t cognovit, usque in presentem diem, quis vocem primam protulerit, quis cantum illum inchoaverit [3]. Ipse vero pontifex, tacite rem considerans, presag<i>um emendacionis per servos Dei advenientes future non ignoravit. Et, ut verum dicatur, quis hominum tam audax, immo tam presumptuosus inveniri posset ut canticum laudis apostolorum Domini, iudicum seculi, dominatorum mundi, adventui pauperum fratrum, fragili mortalitate indutorum, variis casibus et miseriis mundanis oppressorum, tute posset adaptare? Indicium igitur correccionis secuture vox illa creditur divinitus emersisse. Siquidem illi advenientes illuminabant patriam exemplari conversacione, dabant gentibus pacem, predicando in Dei timore fraternam caritatem, liberabant Dei populum viciis et variis erroribus subditum et deceptum.

11. Quidam [1] parochianorum de Hertilanda, profecti Ierosolimam peregrinandi causa, loca sancta Salvatoris ortu, baptismo, predicacione, morte preciosa dedicata perlustrabant. Revertentes et navem cum ceteris Ierosolimipetis ascendentes, ventis et fluctibus sese committebant. Cum ergo inter insulas Grecie naviga[ve]rent, turbato aere, fluctibus ventorum violencia tumentibus, navis quassata pene submersa est. Periclitantes, divinum invocantes auxilium, animarum salutem deposcentes, de corporibus desperabant. Ceteris varia acclamantibus, illi sanctum Nectanum continue invocabant. Interim uni illorum apparens beatus martir : « Pene omnes, » ait, « periculum mortis hic pacientur, sed inter eos qui evasuri sunt, vos annumeravi, » et disparuit. Hoc et rei exitus approbavit. Navis enim, rupi fortiter allisa, dissilivit, submersisque novies centum et eo amplius hominibus, vix centum ad terram vivi pervenerunt, inter quos XVI viri illi qui de beati martiris parochia fuerant annumerati naufragium evaserunt. Hoc ipsos narrare martiremque visionis illius testem producere frequenter audivimus.

10. — [1] Arohensis *cod.* — [2] *prius* quia *cod.* — [3] Quomodo quidam (*sic cod.*) avis cantabat responsorium C<i>ves apostolorum in processione (possessione *cod.*) in primo adventu canoni<corum> ad predictam ecclesiam Beati Nectani *add. in marg. eadem manu.*

11. — [1] Quomodo XVI. viri de parochia beati Nectani a naufragio liberati sunt *add. in marg. eadem manu.*

12. Iohannes prior (1), futurus abbas, vir moribus honestissimus, edificare volens servis Dei et sancti Nectani domum iuxta ecclesiam sancti martiris, postulavit a parochianis boves cum carris, et a pluribus quod poscebat impetravit. Occlamabant [1] autem ei duo rustici, A<l>garus et Ailwardus, de Siggintona (2), qui nec auxilium ei prestiterunt, nec ceteris assenserunt [2], sed et impedimenta quanta poterant intulerunt. Priore ergo silvam cum com<m>odatis sibi vehiculis adeunte et prospere remeante, transitum per campos predicte ville fecerunt. Sed ecce, dum transirent, boves eorundem rusticorum, ante ipsam horam sani nullumque morbum omnino sencientes, clade repentina tacti, passim expiraverunt. Quam pestem contumacibus et invidis rusticis divine ulcionis prodigio evenisse nemo dubitabat. Paululum procedente tempore, alter ipsorum fratrum, quem Algarum nominavimus, in cimiterio sancti martiris die festo, inter parochianos astans, prenominatum priorem verbis acerbissimis adorsus [3] est. Dehinc, multas contumelias adiciens, virumque Dei irritans et cominus obbuccans et, ut mos est rusticorum rudium et imp[r]udenter proterviencium, ore pre ira spumante, saliva sua eum conspuens oblinebat. Que vir [4] Domini omnia equanimiter tolerabat. Accedens autem ad eum Ailwardus aurifaber (3), conviciantem rusticum removit, comminansque ei et increpans, penam eciam ulcionis metuere debere precepit, nisi peniteret veniamque deposceret. Ita quoque postea in proximo evenit. Die vero eodem, post revolutam septimanam, loco eodem, quo viro innocenti conviciatus fuerat, tumulatus est. Credebantque nonnulli, nec immerito, ob tantam pervicaciam festinatam fuisse mortem ipsius.

13. Iuvenis quidam de domo Oliveri de Traci (4), Vivianus nomine, lectum suum herbis virentibus floribusque fragrantibus estivo die circumtegens, obdormivit in eo in meridie, evigilansque sensum perdiderat et memoriam. Unde et errabundus factus, nobis videntibus, multa inconveniencia operatus est. Tandem, ad reliquias beati martiris Nectani veniens, adoratis illis et deosculatis, pristino sensui plene restitutus est.

12. — [1] hoc clamabant *cod.* — [2] assencerunt *cod.* — [3] adortatus *cod.* — [4] vero *cod.*

(1) Voir ci-dessus, p. 378-379.

(2) Aujourd'hui Seckington, hameau de la paroisse de Hartland. La plus ancienne mention connue était *Sygynton* (en 1333, Gover, Mawer et Stenton, t.c., p. 79).

(3) Voir ci-dessus, p. 387.

(4) Olivier de Tracy fut un des premiers bienfaiteurs de la nouvelle fondation, arrouaisienne, de Hartland. Il fit don principalement de l'église de Fremington, en Devon, avant le 8 novembre 1189, date de la charte du roi Richard qui confirme cette donation avec toutes celles qui constituent le premier fonds de Hartland arrouaisien (Dugdale, ibid., col. 2).

14. Hoc idem de muliere iuvencula fieri vidimus, que, sensu privata et ad reliquias beati martiris adducta, cum gustasset aquam qua intincte fuerant eius reliquie, sana facta est et incolumis.

15. Miles quidam de Donsterre (1), cuius unum latus cum membris eius emortuum et insensibile [1] fuerat, monasterium Sancti Nectani salutis gracia recuperande petivit. Qui cum eminus, uno interiacente miliario, ecclesiam ipsius perspiceret, accensus est in eo vigor fidei et devocionis. In ipsa hora revixit in eo vigor mortui corporis, brachiumque, quod antea per fasciam collo eius subligatum fuerat, resolutum est et, per omnia simul membra reviviscens, pristinam in omnibus adeptus est salutem. Veniens ergo ad nos, gracias cum lacrimis retulit Deo qui, sanans leprosos dum irent ad sacerdotes, ipsum se sanavit paraliticum nondum ad martiris sui ecclesiam pervenientem.

16. Est viculus Barnestapolie (2) vicinus, ad quem canonicus Aluredus, ferens reliquias beati martiris, veniens tempore vespertino, poposcit a quodam rustico ut reciperet eum hospicio. Quod ipse ei negavit. Canonicus autem cepit prece obnixiore hospicium petere, adiciens se honerosum non fore, utpote qui nec fame nec siti urgeretur, peciitque ut in domo illa vacua saltem, que prope aulam eius erat, hospitaretur. At ille, non adquiescens petenti, iussit ut abiret. Nocte eadem, nullo hominum incendente, domus ipsa vacua conflagravit. Mane vero, cum eam vidisset rusticus redactam in cineres, penituit eum negati hospicii, et intellexit domum combustam esse propter crudelitatem repulse hospitalitatis. Magisque illum contristavit vicinorum insultacio et improperium quam domus sue incendium.

17. In parochia Sancte Marwenne virginis (3), allatis beati martiris reliquiis et [1] ablutis aqua, egrotus quidam, bibens ex ipsa mitigatum sensit [2] morbum, iussitque mundo loco reponi. In crastino, cum reposceret eam ad bibendum, inventa est mutata in mel purissimum. Allatum est ad ecclesiam, et coram omnibus puplicatum miraculum. Celebratum est ab illo die solempniter ibi beati Nectani gloriosissimi martiris annuum natale, ad laudem Domini nostri Iesu Christi, cui [3] cum Patre et Spiritu sancto laus sit et imperium per infinita seculorum secula. Amen.

15. — [1] insencibile *cod.*

17. — [1] (rel. et) et rel. *cod.* — [2] sencit *cod.* — [3] qui *cod.*

(1) Dunster, sur la côte du canal de Bristol, comme Hartland, mais à une quarantaine de milles de distance et déjà dans le comté de Somerset.

(2) Barnstaple, sur la même côte et à mi-distance à peu près entre Hartland et Dunster.

(3) Aujourd'hui Marhamchurch, en Cornwall, à 15 milles au sud de Hartland ; *Marwynchurche* dépendait de Hartland au spirituel, d'après le *Valor ecclesiasticus* établi sous Henry VIII, mais nous n'avons pas réussi à établir depuis quelle époque : en tout cas, à en juger par notre Miracle, dès avant la fin du XII[e] siècle.

LA PASSION COPTE
DE SAINTE THÉONOÉ D'ALEXANDRIE

La jeune vierge et martyre d'Alexandrie S^te^ Théonoé doit au P. Georgi de compter parmi les personnages hagiographiques d'Égypte qui, dès avant la fin du XVIII^e^ siècle, étaient signalés à l'attention par la publication de leurs Actes coptes.

Le P. Georgi connaissait les cinq premiers feuillets du codex Borgianus sahidique qui, aujourd'hui à la bibliothèque Vaticane, porte le n° 109[145]. Il jugea bon de leur donner place, à côté de tant d'autres digressions, dans son volumineux ouvrage consacré aux Miracles de S. Coluthus [1]. Les quatre premiers de ces cinq feuillets, moins une bonne moitié du dernier verso, contenaient la fin de la Passion sahidique de S. Jacques l'Intercis [2]; cette moitié du quatrième verso, puis le cinquième feuillet, étaient occupés par le début d'un Martyre de S^te^ Théonoé [3]. Pour justifier l'édition de ces textes [4] à la suite de ceux qui traitaient de Coluthus, l'auteur invoquait, dans le cas de Théonoé, la nécessité d'éclaircir un point de chronologie relatif au gouverneur d'Alexandrie, Culcien, et, dans le cas de Jacques le Perse, l'élément de solution qu'apportaient prétendument ses Actes à la question de la date du manuscrit : date que l'éditeur n'hésitait pas à fixer au V^e^ siècle [5].

Pour ce qui était du bref fragment ayant trait à S^te^ Théonoé, le langage du P. Georgi ne permettait guère de douter qu'il représentât tout le dossier dont on pût alors disposer : « Nam acta », écrit-il, « vix nomine et tenellula ipsius (i. e. Theonoae) aetate commemoratis, immani statim fato abscissa conticescunt [6]. » Destin

[1] A. A. Georgius, *De Miraculis sancti Coluthi et reliquiis Actorum sancti Panesniv martyrum* (CCCXX-416 pp., Rome, 1793).

[2] *BHO.* 396. Voir P. Devos, *Le dossier hagiographique de S. Jacques l'Intercis*, ci-dessus, p. 161.

[3] *BHO.* 1180.

[4] Op. c., p. 252-272 (S. Jacques) ; p. 212-242 (S^te^ Théonoé).

[5] Op. c., p. 245.

[6] Op. c., p. 212, note 1.

qui lui inspire ailleurs les doléances suivantes : « O detestabile barbarae manus facinus ! quo nobis potiora eaque digniora scitu, abscissis e codice membranis, sublata sunt. Fit ita, ut ignorare cogamur totam illam nobiliorem historiae partem, quae acta passionis virgunculae nostrae Theonoe ad ipsius usque beatae mortis gloriam continebat [1]. »

Un effort d'attention un peu plus poussé, de la part du P. Georgi, eût pu, dans une certaine mesure, lui épargner ces regrets et les frais d'imagination que lui coûta la reconstitution conjecturale du récit. Car, si le sort s'était montré rigoureux pour les feuillets qui conservaient la mémoire de S^te^ Théonoé, ce n'était pourtant pas au point de les avoir aussitôt arrachés au manuscrit, à peine l'histoire commencée. Bien plutôt, l'humidité et la moisissure les avaient rongés, jusqu'à les rendre en partie illisibles et par là, peut-être, méconnaissables, l'angle supérieur, du côté du dos, ayant souvent disparu sur une assez large surface [2].

Quelques années plus tard d'ailleurs, un observateur plus perspicace, Zoega, rétablissait la vérité, dans son catalogue des manuscrits du Musée Borgia à Velletri. Le codex sahidique n° 145, qu'avait utilisé Georgi, y est présenté en ces termes : « Folia viginti duo, quorum priora quatuordecim contigua, sed paginarum notis avulsis ; reliqua $\overline{\mu\zeta}$-$\overline{\mu\theta}$, $\overline{\nu\beta}$-$\overline{\nu\varepsilon}$, $\overline{o\zeta}$-$\overline{\pi\gamma}$ [3]. ... Fragmenta synaxarii, quorum quinque folia priora spectantia ad acta S. Iacobi Intercisi... et ad acta S. Theonoae martyris... publici iuris fecit Georgius... *Eadem acta S. Theonoae continuantur novem foliis subsequentibus, fine autem carent...* [4] »

Ce sont bien, en effet, 9 feuillets ou 36 colonnes de la dite Passion, pourtant encore incomplète (et c'est ici que Georgi eût été fondé à parler de *membranae abscissae*), qui, dans le Borgianus copte 109[145] de la Vaticane, font suite aux cinq colonnes, plus cinq lignes, éditées en 1793.

Il ne semble pas que, depuis qu'elle parut, cette mention du cata-

[1] Op. c., p. 243, en note. Et encore, ibid., p. 251 : « Membranae, quae ambo segmenta passionis tum B. Iacobi, tum S. Theonoe complectuntur, quinque tantummodo sunt. »

[2] Voir plus bas, p. 421.

[3] = 46-49, 52-55, 76-83.

[4] *Catalogus codicum copticorum manu scriptorum qui in Museo Borgiano Velitris adservantur* (Rome, 1810), p. 239. C'est nous qui soulignons la dernière phrase.

logue ait particulièrement piqué la curiosité des chercheurs. Bien que différentes notes érudites d'Oscar von Lemm [1] prouvent que leur auteur avait examiné de près cette pièce et, mieux encore, bien qu'il en ait repéré et étudié, sans toutefois chercher à l'identifier davantage, la fin que Zoega déclarait manquante [2], jamais pourtant l'excellent coptisant russe ne prit la peine de la publier en entier. C'est cette lacune que le présent article voudrait combler.

***

Il est possible, tout d'abord, de compléter la description exacte, mais sommaire, de Zoega [3], en ce qui concerne notamment les 14 premiers feuillets « contigus », les seuls qui nous intéressent ici, surtout à partir du bas de la première colonne, au fol. 4v, où se lit le titre de la Passion de Théonoé.

Ces feuillets ont été numérotés, par une main européenne, de 1 à 14, en deux endroits, côté recto. S'il est vrai qu'ont disparu, mangées par la moisissure, les lettres qui en marquaient la pagination primitive [4], l'inconvénient résultant de ce fait est notablement pallié par le très heureux hasard qui a voulu que les coins supérieurs droit du fol. 6v et gauche du fol. 7 aient gardé la trace, suffisamment reconnaissable, des lettres, ⲔⲞ̄ d'un côté, Ⲕ̄ de l'autre, au moyen desquelles la main du scribe a signé respectivement la fin du 29e quaternion et le début du 30e.

L'examen portant sur la teneur du texte et les accidents paléographiques du parchemin permet de rectifier l'ordre dans lequel ces feuillets doivent se suivre, à savoir fol. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 11,

[1] Qui seront citées dans le courant de cet article. [2] Cf. p. 419.

[3] Le catalogue des manuscrits coptes de la Vaticane, dont les tomes Ier et II, 1 ont paru, doit tout juste se poursuivre, on le sait, par la description de l'énorme Borgia 109 (cf. ci-dessus, p. 211-222). En attendant la publication de ce volume, nous tenons à remercier celui qui en est chargé, M. le chanoine van Lantschoot, pro-préfet de la Vaticane, des précieux renseignements qu'il nous a obligeamment fournis au sujet du Borgia 109[145]. Notre dette de reconnaissance n'est pas moindre envers Mgr Lefort, qui nous a donné accès à son incomparable collection photographique de manuscrits sahidiques et nous a inlassablement aidé de toutes manières possibles.

[4] Déjà Georgi, parlant des cinq premiers feuillets, avait noté ce point : « nec in superiore margine ulla retinent arithmeticarum notarum vestigia, quibus numerus paginarum cognosci possit » (op. c., p. 251).

12, 13, 8 [1], 9, 10, 14, et de constater que cette succession est ininterrompue [2].

Après quoi on est en droit de conclure que les folios 1 à 6 représentent les six derniers feuillets du 29e quaternion et que les huit autres constituent le 30e, entièrement conservé ; la signature de fin de ce dernier, qui figurait au verso du fol. 14 et eût pu servir de contrôle, a malheureusement été emportée avec la moitié supérieure de la seconde colonne de cette face. En supposant le recueil primitif composé de quaternions réguliers, nous en posséderions donc les pages 453-480.

Des anomalies sont à signaler : si l'on examine la succession normale chair-poil, poil-chair, on observe que le feuillet central double de chacun des deux quaternions, formant respectivement les fol. 2 et 3, 13 et 8, se présente côté chair dessous, côté poil dessus, au lieu de l'inverse qu'on attendrait. En outre, dans le second de ces quaternions, la disposition chair-poil de la troisième feuille double, formant les fol. 12 et 9, est également inversée par rapport à la « normale » [3].

Il est inutile d'insister sur l'intérêt qu'il y aurait à retrouver, épars en différentes collections, d'autres restes qui pourraient subsister de cet important volume. Un premier examen, fort incomplet, entrepris à cette fin, n'a donné qu'assez peu de résultats [4].

Dans ces conditions, il est d'autant plus remarquable qu'un de ces débris, découvert au Monastère Blanc par Gaston Maspero en 1883 [5], ait tout juste trait, lui aussi, au Martyre de notre Théo-

[1] Le recto de ce feuillet porte également, au sommet de la marge supérieure, cette indication : « IX Folia 9 ».

[2] L'examen de la continuité du texte, d'un folio à l'autre, est rendu difficile par l'état défectueux de l'angle supérieur gauche de presque chaque nouveau recto, dont il faut patiemment reconstituer, et parfois se résoudre à ignorer, les premières lignes. La chose se complique lorsque le verso précédent se termine sur un : « Sa mère lui dit » ou un « Alors le gouverneur lui répondit ».

[3] L'examen chair-poil, qui n'était qu'en partie possible sur la photographie, a été fait sur l'original par M. van Lantschoot. Sont « pileux » les côtés suivants (dans l'ordre rectifié des folios) : 1^v, 2^v, 3^r, 4^r, 5^v, 6^r, 7^v, 11^r, 12^r, 13^v, 8^r, 9^v, 10^v, 14^r.

[4] Voir ci-dessous, p. 419, note 1.

[5] G. Maspero, *Fragments de manuscrits coptes-thébains*, dans *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française du Caire*, t. 6 (1892), p. 1-296. L'auteur, parlant (p. 1) de ces quatre mille feuillets de parchemin

noé, dont il nous livre l'épisode final, malheureusement mutilé par endroits et amputé de quelques détails intéressants. Il s'agit du Parisinus copte 132[1], fol. 23 recto et verso [1].

Von Lemm, nous l'avons dit, connaissait ce feuillet ; il en a reconstitué, à l'aide de conjectures, et publié la dernière colonne [2]. La question s'est posée à lui de savoir si ce fragment appartenait au manuscrit dont faisaient partie les 14 premiers feuillets du Borgianus copte 109[145], mais il ne la trancha pas, manquant apparemment des données d'ordre matériel qui lui eussent permis de se prononcer. En réalité, la réponse à cette question ne souffre pas l'hésitation : tout se conjugue — écriture, disposition des colonnes et des lignes, état de mutilation du parchemin, sans parler de la teneur du texte — pour prouver qu'on se trouve en présence d'un seul et même ensemble, rompu violemment autrefois au point de jonction des deux quaternions [3].

retrouvés, « rebuts de l'ancienne bibliothèque du fameux Deir Amba-Shenoudah », rappelle que c'est l'exploitation de ce dépôt au siècle précédent qui avait donné la plupart des manuscrits publiés par Mingarelli, Zoega et Woide.

[1] Le feuillet suivant du Paris. copte 132[1], à savoir le fol. 24, est de la même main. Sa vraie place est immédiatement après les fol. 41, 42, 43, 44 du Paris. 131[1], qui donnent, sans lacune, le début d'une homélie, attribuée à S. Jean Chrysostome, en l'honneur de S. Michel archange, le jour de la commémoraison de ce dernier, 12 athôr (8 nov.). Quatre autres feuillets de Paris (fol. 45 et 46 du codex 131[1], 56 du codex 131[5] et 1 du codex 129[17]) prennent la suite des précédents, dans un ordre que nous espérons avoir un jour l'occasion de préciser. Qu'il nous suffise aujourd'hui de dire que, la numérotation originale de ces folios étant perdue, on doit se contenter de la présence du chiffre $\overline{\text{ΚΔ}}$, dans le coin gauche du fol. 1[r] du codex 129[17], indiquant le début d'un 34[e] quaternion. Ce 34[e] cahier appartient-il au même codex que les 29[e] et 30[e] cahiers décrits plus haut? C'est ce que des recherches ultérieures permettront peut-être de déterminer. En tout cas, il est de la même main. — Quant aux huit derniers feuillets de l'actuel Borgianus copte 109[145], les lettres de leurs colonnes, si elles sont de la même écriture que les lettres des quatorze premiers feuillets, frappent par leur format sensiblement plus grand. Ces feuillets ne semblent donc pas avoir fait partie du même recueil original. Les sujets dont ils traitent et que résume Zoega n'ont de rapport avec aucun de ceux dont il a été parlé ci-dessus.

[2] Oscar von Lemm, *Koptische Miscellen*, n° 41 : *Ein hagiologisches Räthsel*, dans le *Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de St.-Pétersbourg*, 6[e] série, t. II, 1 (1908), p. 589-591 = *BHO.* 1181. L'« énigme » dont il s'agit est la date du martyre de Théonoé ; l'auteur s'efforce d'en préciser le quantième mensuel, comme nous verrons, p. 428-429.

[3] Les numéros 1180 et 1181 de la *BHO.* doivent donc fusionner.

Il est moins aisé de résoudre le problème ultérieur qui se pose : du Borgianus 109[145], fol. 14[v], au Parisinus copte 132[1], fol. 23, y a-t-il succession immédiate ? La vérification par la continuité ininterrompue du texte est impossible, à cause de l'état de mutilation du feuillet 23, dont au moins les deux premières lignes, côté recto, manquent totalement, tandis qu'il ne subsiste que quelques lettres terminales des trois ou quatre lignes suivantes. Une seconde méthode semblait dès lors s'imposer : si les recto et verso de ce feuillet présentaient respectivement les caractères de chair et de poil, on serait autorisé à le tenir pour le premier feuillet du nouveau quaternion n° 31. Malheureusement, cette vérification a été déclarée impraticable par d'excellents juges [1].

On s'en tiendra donc à la sérieuse probabilité qui se dégage de l'examen du contexte proche, et cette probabilité est en défaveur d'une succession ininterrompue : un feuillet et un seul, autant qu'on en puisse décider, fait vraisemblablement défaut entre le Borgianus 109[145], f. 14, et le Parisinus copte 132[1], f. 23. Un premier indice en ce sens est le peu de place — deux lignes, trois tout au plus — dont eût disposé le scribe, dans le cas contraire, entre, d'une part, la narration de la marche au crucifiement, qui occupe les dernières lignes du fol. 14 du Borgianus : « Ils (les soldats) sortirent vers le lieu où ils allaient la crucifier ; la foule entière la suivait », et, d'autre part, la transcription de la prière qui est mise sur les lèvres de l'héroïne dès la 4[e] ligne au moins du feuillet 23[r] du Parisinus, où le ⲡⲉⲕ- (= tuus) terminal s'adresse à Dieu [2].

Un second indice est le fait qu'une prière de Théonoé, qui commencerait tout au début, même, de la première colonne du feuillet 23[r] pour se terminer cinq lignes avant la fin de cette même colonne, serait incroyablement courte, si l'on interroge la tradition copte des oraisons prononcées par les martyrs au moment d'être mis à mort. La requête par laquelle l'enfant demande à Dieu la grâce de faire un miracle, au fol. 9, n'occupe, quant à elle, pas moins d'une colonne et demie. On s'étonnerait de voir la foule, comme il est dit au fol. 23, « se récrier d'admiration devant toutes les paroles de la prière » finale de Théonoé, si cette suprême supplication n'avait pas comporté de quoi couvrir une grande partie du feuillet manquant.

[1] Nous remercions M. A. Guillaumont d'avoir bien voulu se charger de cette vérification, à laquelle ont prêté leur concours M. Ch. Astruc, M. A. Dain et le P. J. Darrouzès.

[2] Cf. p. 440.

Ces observations faites à propos des rapports mutuels des différents feuillets relatifs à S^te^ Théonoé et de leur place au sein du manuscrit d'origine, il reste à dire un mot de quelques-uns de leurs caractères extérieurs qui ont servi à étayer certaines conclusions.

L'écriture notamment, un peu lâche et épaisse, est assez aisément reconnaissable, grâce entre autres au dessin de la lettre ϵ, dont la barre centrale se termine par un renflement en forme de bouton. Les spécialistes sont d'accord pour la dater des environs de l'an mil, donc du x^e^-xi^e^ siècle [1]. On en trouvera un spécimen dans l'*Album de paléographie* d'Hyvernat, planche xii, n° 4, qui a justement reproduit le titre de la Passion de Théonoé, et les quelques lignes qui lui font face dans la seconde colonne, au bas du fol. 4^v^.

Le copiste a relevé de rouge brique, ou de rouge et vert, les majuscules marginales et la lettre ϕ dans le texte ; les tirets au-dessus des lettres et la ponctuation sont teintés de rouge ; quant aux ornements marginaux, ils sont tantôt rouges, tantôt verts, tantôt rouges et verts. Les dimensions approximatives sont de 285 mm. sur 240. Le texte est réparti sur deux colonnes, dont le nombre de lignes oscille entre 25 et 27 [2], ne descendant qu'exceptionnellement jusqu'à 24 ou même 23 ; la moyenne de lettres par ligne est d'une dizaine. De-ci de-là, quelques lettres, parfois un mot, en caractères minuscules, ont été ajoutés entre les lignes par un correcteur.

Nous avons déjà suffisamment signalé l'état de délabrement dans lequel les feuillets 6-14 et, de son côté, le feuillet 23 de Paris sont parvenus jusqu'à nous. Quand l'angle supérieur, gauche pour le recto et droit pour le verso, n'a pas entièrement disparu, par les effets conjugués de la moisissure et des manipulations, selon une ligne qui va approximativement du milieu de la largeur du feuillet au milieu de sa hauteur, il n'en reste parfois pas moins malaisé à déchiffrer, les lettres se perdant en une grisaille informe, par exemple fol. 11^v^, 13^v^ et 14^r^, 10^r et v^. Il arrive qu'un coin ayant été emporté, on trouve encore trace du texte qui s'y lisait dans les caractères qu'a absorbés le feuillet d'en face, resté entier, et qu'il réfléchit, inversés, à la manière d'un miroir : c'est le cas, notamment, de quelques fins de lignes du fol. 9^v^, reflétées en fol. 13^r^.

[1] Ainsi Mgr Lefort et M. le chanoine van Lantschoot ; Hyvernat écrit : « Environ xi^e^ siècle. »

[2] Il y en a 27, et non 30, comme le suppose von Lemm, au verso du feuillet 23 de Paris. Voir plus bas, p. 441.

Venons-en maintenant au contenu. L'histoire tient en peu de phrases. Elle se passe à Alexandrie, sous Dioclétien, Licinius (ⲗⲟⲩⲓⲁⲛⲟⲥ) et Maximien (ou Maximin, ⲙⲁⲝⲓⲙⲓⲛⲓⲁⲛⲟⲥ [1]). Culcien, le gouverneur, a été chargé d'y promulguer l'édit impérial enjoignant aux chrétiens de sacrifier aux dieux. Le lendemain de la proclamation, tandis qu'il essaie, par la torture, d'amener les récalcitrants à s'exécuter, une petite fille de huit ans, Théonoé, demande à sa mère l'autorisation d'assister à ce spectacle. On la fait monter en palanquin, accompagnée de deux amies.

Arrivée à proximité du gouverneur, elle lui adresse des reproches. Aussitôt arrêtée et interrogée, elle se déclare chrétienne. Son père, un homme opulent, est mandé par le gouverneur qui accepte de transiger, moyennant finances. Mais Théonoé ne l'entend pas de cette oreille et menace Culcien de le dénoncer à l'empereur. Le père renvoyé, on introduit un chevalet sur lequel l'enfant est hissée.

Dans cet état, ses parents sont invités à venir faire pression sur elle. Sa mère tente en vain de la faire fléchir ; Théonoé répond en exaltant les qualités de l'Époux qu'elle s'est choisi. Puis c'est au tour du gouverneur de s'efforcer à la gagner par des flatteries. Théonoé lui rappelle l'inanité des idoles, comme elle dénonce ensuite à sa mère l'inanité des richesses. Culcien la fait alors déchirer sur le chevalet.

Mais c'est à elle, désormais, de faire éclater la puissance de son Dieu. Soudainement débarrassée de ses liens, elle oblige le gouverneur, médusé, au geste ridicule et humiliant d'aller puiser de l'eau à la fontaine ; puis elle le réinstalle sur son trône et regagne sa place. Quand il revient à lui, sa fureur ne se contient plus. Alors, pour abattre son orgueil, après une nouvelle prière adressée à Dieu, elle le frappe à la tête et le fait s'enfoncer en terre avec son trône. La foule des assistants s'écrie : « Il n'y a qu'un Dieu, celui des chrétiens ! »

[1] L'étrange ⲗⲟⲩⲓⲁⲛⲟⲥ ne peut guère représenter que Licinius, avec la réputation de persécuteur qui s'attachait traditionnellement à sa mémoire. Si l'on croyait ici devoir faire des rectifications d'ordre historique, il faudrait évidemment relever l'impossibilité, pour deux de ces noms d'empereurs, lesquels auraient soi-disant régné simultanément, de se trouver joints au troisième : Dioclétien et Maximien excluent Licinius, de même que ce dernier et Maximin Daia (si c'est lui plutôt, souverain d'Égypte et de Syrie à partir de 305, qu'il faut reconnaître sous ⲙⲁⲝⲓⲙⲓⲛⲓⲁⲛⲟⲥ) ne s'accommodent pas du voisinage de Dioclétien. Mais de telles préoccupations seraient superflues.

Finalement, Théonoé se laisse appréhender et emmener par les soldats vers le lieu de sa crucifixion, qu'elle subit après une dernière prière à Dieu et un avertissement au bourreau. Les chrétiens recueillent son corps et l'ensevelissent au désert.

Il suffit de ce résumé pour s'apercevoir que le P. Delehaye, s'il eût connu ce récit, n'aurait pas eu grand-chose à ajouter ni à retrancher aux considérations passablement désenchantées que lui dicta, tant du point de vue historique que du simple point de vue littéraire, l'examen des Actes des martyrs d'Égypte [1].

Il règne, si l'on veut, une relative sobriété dans ces pages. Une certaine fraîcheur, une grâce naïve les baignent par endroits, auxquelles n'est pas étranger l'âge juvénile de l'héroïne, contrastant avec sa triomphante assurance. Mais, pour le reste, on retrouve ici, dans leur décor inamovible, les personnages de commande aux gestes rituels [2], les situations d'autant plus convenues que plus saturées de merveilleux, qui obligent, bien à regret, de ranger la plupart de ces Passions dans le genre épique. Sous ce rapport, la scène où Théonoé fait exécuter à son juge sa dérisoire parade d'automate ne manque pas de quelque pittoresque. L'épisode suivant, au contraire, où on la voit administrer au tyran un coup qui le renverse, lui et son trône, ne lui appartient même pas entièrement en propre [3].

On ne demanderait qu'à partager l'enthousiasme du P. Georgi, qui conclut, après une reconstitution hypothétique [4] de la suite du récit : « Duo... tamquam omnino certa et extra aleam dubitationis posita ex fragmento nostro traduntur. Horum alterum est de sancta puella Theonoe martyrii gloria Alexandriae sub Culciano praeside an. 311 vel desinente octobri vel certe ineunte novembri coronata, alterum vero est, eam principem fuisse illorum omnium martyrum, qui passi deinde sunt in dira persecutione eodem anno,

[1] *Les Martyrs d'Égypte*, dans *Anal. Boll.*, t. XL (1922), pp. 5-154, 299-364. Voir en particulier les pages 136-154.

[2] Notamment Culcien, un des exécuteurs ordinaires des ordres de l'empereur.

[3] Le bienheureux Apa Sarapamon, craignant de se voir frustrer de la couronne du martyre, se jette sur Arien, lui donne une gifle et renverse son trône sous lui. Cf. H. Hyvernat, *Les Actes des Martyrs de l'Égypte*, t. I (1886), p. 324.

[4] Reconstitution somme toute assez exacte, ce qui achève de montrer le caractère conventionnel de l'affabulation.

Maximini imperio, instaurata, et ad an. usque 313 acerbissime in Aegypto protracta. Prima enim post publicatum a Culciano edictum fidem suam pro Christo, effuso sanguine, consecravit Theonoe [1]. » Mais il est plus sage d'adopter la réserve du P. Delehaye : « C'est beaucoup si l'on sauve la personnalité du martyr [2]. »

Rebuté par le peu de valeur de ces Passions coptes, le même auteur, supposant qu'elles étaient faites sur un original grec, avouait qu'« on a d'abord quelque peine à accepter pareille idée [3] ». Cependant, il précisait qu'il n'était pas question, en l'occurrence, d'exiger de l'atticisme, mais seulement de savoir si elles sortaient d'un milieu où l'on parlait grec. Sans doute cette supposition, même étayée par de solides arguments, était-elle énoncée en termes trop généraux, dans une perspective linguistique un peu étroite, et ne tirerait-on plus aujourd'hui aussi unilatéralement la « conclusion affirmant l'origine grecque de la littérature hagiographique copte [4] ».

Ceci dit, il faut reconnaître que la Passion sahidique qui nous occupe offre tous les traits d'une traduction faite — et parfois laborieusement faite — sur un modèle grec. Ce qui n'est que très naturel si l'on songe que c'est à Alexandrie qu'a dû éclore cette production exaltant une gloire locale.

L'argument des mots d'origine grecque truffant le texte sahidique est évidemment délicat à manier et insuffisant. Remarquons toutefois qu'en l'espace de quelques lignes il est fait mention, tantôt de ⲁⲛⲍⲱⲛⲏ (*ζώνη*), de ⲫⲓⲡⲗⲟⲛ (*φίβλα*), de ϫⲗⲁⲙⲩⲥ [5] (*χλαμύς*), de ⲁⲅⲅⲉⲓⲟⲛ (*ἀγγεῖον*), de ⲕⲣⲏⲛⲏ (*κρήνη*), tantôt de ⲡⲁⲗⲗⲓⲛ (*πάλλιον*), de ⲯⲉⲗⲓⲟⲛ (*ψέλλιον*), de ⲡⲟⲇⲟⲯⲉⲗⲓⲟⲛ (*ποδοψέλλιον*) et de ⲙⲁⲛⲓⲁⲕⲏⲥ (*μανιάκης* [6]). Il est difficile de discu-

[1] Op. c., p. 243-244, en note.
[2] Art. c., p. 148.
[3] Ibid., p. 149.
[4] Ibid., p. 152.
[5] O. von Lemm cite le passage du Martyre de Théonoé comprenant ces trois mots dans *Kleine koptische Studien*, n° 48, 3 (*Bulletin de l'Académie... de St.-Pétersbourg*, 5e série, t. 25 [1906], p. 0169). A propos de ⲫⲓⲡⲗⲟⲛ, l'auteur fait remarquer en note : « Da ⲫⲓⲡⲗⲟⲛ ohne Artikel steht, so ist es als ⲡ-ⲍⲓⲡⲗⲟⲛ aufgefasst, ganz analog den Fällen, wo wir ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ ohne Artikel antreffen, wo es dann als ⲧ-ⲍⲁⲗⲁⲥⲥⲁ aufgefasst ist. » Voir une double attestation de *φίβλα* dans une inscription du temple des dieux palmyréniens à Doura : *Supplementum epigr. graecum*, t. 2, 2 (1925), n° 776.
[6] La dernière édition du dictionnaire de Liddell et Scott a très justement corrigé en « necklace, torc » le « armlet, bracelet » des éditions précédentes.

ter de la rareté relative, étant donné leur contexte, d'adjectifs comme ⲁⲧⲏⲗⲟⲥ [1] (*ἀτελής*, dans le sens d'« exempt d'impôts »), appliqué aux chrétiens renégats, ou ⲙⲟⲛⲟⲅⲉⲛⲏⲥ et ⲧⲁⲗⲁⲓⲡⲱⲣⲟⲥ, appliqués à Théonoé ; mais le mot ϩⲟⲕⲛⲟⲥ (*ὄκνος*), dans le sens de « chaise à porteurs », n'est attesté qu'exceptionnellement, non seulement dans la littérature copte, mais même dans la littérature grecque [2].

Relevons aussi que, la seconde fois où la foule des assistants s'écrie : « Un est le Dieu des chrétiens », cette exclamation exprimée en sahidique est précédée des deux mots grecs ⲉⲓⲥ ⲑⲉⲟⲥ [3].

[1] Mot précédé d'un ⲛ dans le texte et que Georgi fait dériver d'*ἀνάτειλος* : « clarus et nativus incola ».

[2] Von Lemm a consacré à ce mot le n° 46 de ses *Kleine koptische Studien* (t. c., p. 0151-0158). Il en connaît deux attestations en grec. La première est dans Suidas (sous forme de glose marginale) qui explique de la sorte *ὄκνος χαλκοῦς : βούλεται τοῦτο τοῖς Βιθυνοῖς ἐπιχωρίως δίφρου τινὸς γυναικείου εἶδος εἶναι.* L'autre est dans la Passion métaphrastique des SS. Philémon et Apollonius *BHG.* 1846 : *Ταῦτα εἰπὼν* (*ὁ Φιλήμων*) *ὄκνον αὐτῷ αἰτεῖται κατασκευασθῆναι χαλκοῦν*, phrase qui, chose curieuse, est suivie de l'explication fournie par Suidas, dans les termes mêmes de ce dernier, sauf que *Βιθυνοῖς ἐπιχωρίως* est remplacé par *ἐπιχωρίοις*. O. von Lemm connaît également deux documents coptes où le mot se trouve plusieurs fois répété : 1) la Passion sahidique des SS. Philémon et Apollonius, déjà nommés, *BHO.* 80. Remarquons en passant que le manuscrit Regius n° 142 (aujourd'hui Parisinus gr. 1458, fol. 161-166), d'après lequel fut éditée dans le premier tome de mars des *Acta Sanctorum* la Passion grecque prémétaphrastique *BHG.* 1514, qui est l'original par rapport à *BHO.* 80, porte le mot *ὅλμος*, chaque fois que le copte écrit ϩⲟⲕⲛⲟⲥ. Von Lemm avait néanmoins raison de supposer que les Passions copte (*BHO.* 80) et grecque métaphrastique, citée plus haut (*BHG.* 1846), de S. Philémon, avaient gardé la leçon originelle *ὄκνος*. C'est ce que suffit à prouver le Paris. gr. 1491, qui contient lui aussi la Passion prémétaphrastique *BHG.* 1514. Ainsi qu'a bien voulu s'en assurer pour nous M. Ch. Astruc, que nous remercions, ce manuscrit, bien que très mutilé précisément dans le passage à vérifier, a gardé trace, en deux endroits, au fol. 9, col. 2, et au fol. 9^{v}, col. 2, d'un *ὄκνος*, qualifié la seconde fois de *ὁ χαλκοῦς*. C'est donc bien la leçon originelle que le Parisinus 1458, faute de la comprendre, aura remplacée par *ὅλμος*, mieux connu. 2) Le second document copte est notre Passion de S^{te} Théonoé. Il est bien naturel que le P. Georgi, pour qui le texte s'interrompait immédiatement après la première mention du vocable, ait été pris de court et traduise : « Mater autem haesitanter, ut se (turbae) insereret una cum sociatricibus amicis, quae cum ea erant, (permisit). » Ce n'est pas le mot « turba », comme le croit von Lemm, qui dans l'idée de Georgi répondait à ϩⲟⲕⲛⲟⲥ, mais l'adverbe « haesitanter ».

[3] On sait la popularité de cette formule, notamment en Égypte, et l'emploi

Un autre indice en faveur d'un original en cette langue est la présence, à côté d'un Serapis (ϩⲉⲣⲁⲡⲓⲥ) bien à sa place à Alexandrie, des deux divinités féminines ⲁⲑⲏⲛⲁ et ⲛⲓⲙⲉⲥⲓⲥ, qui portent ici la marque non équivoque d'un milieu de culture hellénique.

Dernier argument, non le moindre, dont nous ferons état : la forme grecque du nom de Théonoé, à travers toute cette Passion sahidique, alors qu'il en existait une forme copte dûment attestée.

Au cours de récentes recherches, M. le professeur H. Grégoire s'est attaché à pénétrer dans les secrets de ce nom et de son histoire [1]. Il a commencé par restituer son exceptionnelle signification à l'héroïne qui, la première, en a été dotée par Euripide, le dramaturge ayant pour elle recréé ce nom [2] à la mesure de la mission de prophétesse qu'il lui réserve dans son *Hélène* [3] : la vierge et prêtresse Théonoé, fille de Protée et sœur du roi d'Égypte Théoclymène, est *εἰδνῖα τὰ θεῖα*, « elle connaît toutes les choses divines, présentes et à venir [4]. » Platon se serait inspiré de ce précédent, peut-être déjà pour imaginer son personnage de Diotime, plus probablement pour mettre sur les lèvres de Socrate la triple étymologie que celui-ci avance du nom d'Athèna, dans le *Cratyle* [5].

C'est, d'autre part, une Théonoé également que cette petite-fille d'Apollon, fille du devin Thestor et sœur du devin Calchas, à qui le mythographe Hygin, dans sa Fable 190, fait jouer un rôle peu compatible avec la rubrique *quae castissimae fuerunt* [6], sous laquelle elle figure ailleurs (Fable 256).

Aux temps chrétiens, c'est à une Théonoé que révélation fut faite de la protection du Seigneur sur S. Paul, selon les dires trop laconiques de la lettre apocryphe des Corinthiens à l'Apôtre, dans la

qu'on en faisait dans l'« acclamation ». Cf. E. Peterson, *ΕΙΣ ΘΕΟΣ*, dans *Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments*, N. F., t. 24 (Göttingen, 1926).

[1] *Pourquoi Théonoé ?* dans *La Nouvelle Clio*, t. 5 (1953), nos 1-4 (= *Travaux de la Société « Théonoé »*, t. III, *Mélanges A. Carnoy*), p. I-V.

[2] A partir de son premier nom retourné : *Εἰδοθέη*.

[3] Euripide, t. V, *Hélène — Les Phéniciennes*, Texte établi et traduit par Henri Grégoire et Louis Méridier (*Collection des Universités de France*, Paris, 1950), p. 91-94.

[4] Vers 11-14 ; cf. vers 317.

[5] 407 b-c.

[6] Une erreur, due sans doute à la chute de quelques mots intermédiaires, la fait ici *uxor Admeti*. Cette dernière est *Alcestis, Peliae filia*, comme le rappelle H. I. Rose, *Hygini Fabulae* (Leyde, s. a.), p. 158.

version copte, malheureusement lacuneuse, des *Πράξεις Παυλοῦ* [1].

Une autre Théonoé est la vierge à qui S. Simon, fils de Cléophas, selon un fragment copte de ses Actes *BHO.* 1112, déclare les visions dont elle a été favorisée et annonce notamment qu'elle est destinée à devenir la nouvelle Judith du nouvel Holopherne qu'est Adrien (ou Trajan, suivant d'autres copies) [2] ; ce qui ne l'empêchera pas de finir paisiblement ses jours dans un monastère de vierges situé sur le Mont des oliviers, ainsi que le porte le manuscrit copte de Berlin oriental in-fol. 1607, fol. 4-8, p. ⲡⲃ̄ [3].

Chez les Manichéens d'Égypte, plus de quarante des doxologies du Psautier, rien que dans la portion qui en a été publiée, ont gardé mémoire d'une Théona (ⲑⲉⲟⲛⲁ, le nom cette fois sous sa forme copte), la célébrité locale de la secte la plus fréquemment citée après une certaine Marie, avec qui il semble qu'elle ait partagé la qualité de « martyre » [4].

On peut s'efforcer d'établir une connexion, même une filiation entre ces divers personnages [5], tous, ou presque, des êtres de fiction et des voyants. Mais on ne saurait avec vraisemblance leur adjoindre la Théonoé d'Alexandrie, qui n'a de commun avec eux que l'homonymie et doit ses traits essentiels au genre littéraire dont relève sa Passion. Si, par un jeu gratuit de l'esprit, on était tenté de la rapprocher de quelque autre Théonoé dont le souvenir s'est

[1] C. Schmidt, *Acta Pauli* aus der Heidelberger Koptischen Papyrushandschrift Nr. 1 (Leipzig, 1904), p. 46 du manuscrit ; traduction, p. 75 du livre. Sur cette correspondance apocryphe, voir id., *Acta Pauli* nach dem Papyrus der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek (Glückstadt - Hamburg, 1936), p. 100.

[2] I. Guidi, *Frammenti Copti*, dans les *Atti della R. Accademia dei Lincei*, 4e série, *Rendiconti*, t. III (1887), p. 76-80, d'après le codex Borgia 137 ; traduction dans le *Giornale della Società Asiatica Italiana*, t. I (1887), p. 41-44.

[3] Cf. O. von Lemm, *Koptische Miscellen*, n° 47 : *Zum Martyrium des Apostels Simon*, § 1-9, dans le *Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de St.-Pétersbourg*, 6e série, t. II, 2 (1908), p. 1067-1075.

[4] Charles R. C. Allberry, *A Manichaean Psalm-Book*, Part II (Stuttgart, 1938) ; voir l'Introduction, p. xx, et, dans l'index des noms propres, spécialement la référence aux pp. 157, l. 13, et 173, l. 12.

[5] Von Lemm déjà estimait qu'en raison de la qualité de visionnaire qu'elles possèdent toutes deux, on pouvait se demander si la Théonoé qui joue un rôle de premier plan dans la Passion copte de Simon n'était pas identique à celle des *Acta Pauli* en copte (*Bull. de l'Acad. impér. des Sciences de St.-Pétersbourg*, t. II, 1 [1908], p. 590). Malheureusement ces deux figures n'apparaissent — la première, le temps d'un éclair — que dans des fragments trop incomplets.

transmis jusqu'à nous, c'est à Rome qu'on irait lui chercher cette jeune sœur, qu'évoque une touchante et savante[1] inscription ïambique découverte dans la Catacombe de Saint-Sébastien :

ἐνθάδ' ἀπόκειται Θεονόη παῖς εὐσεβὴς
πραεῖα σεμνὴ καὶ καλὴ σοφή τε ἅμα...

Cette épitaphe est-elle païenne, chrétienne, hérétique? On en discute[2]. L'eût-on exhumée à Alexandrie qu'elle aurait pu paraître apporter un poids sérieux aux affirmations de notre hagiographe. Le fait est que celui-ci reste notre unique garant en ce qui concerne la jeune martyre de huit ans. Nulle part ailleurs mention n'est faite d'elle, pas même dans le synaxaire arabe de l'Église d'Alexandrie. La seule Théona qu'ait retenue ce livre liturgique est la compagne de S. Simon, fils de Cléophas, que nous avons rappelée plus haut et que cette notice-ci, reproduite de point en point par le synaxaire éthiopien, prétend avoir subi le martyre en même temps que son maître Simon[3].

Quant au jour précis de la mort de Théonoé, on en est réduit aux conjectures, dans les limites des deux mois consécutifs de phamenoth (en sahidique ⲡⲁⲣϣ̄ϩⲟⲧⲡ̄ ; 25 février - 26 mars) et de pharmouthi (en sahidique ⲡⲁⲣϣⲟⲩⲧⲉ ; 27 mars - 25 avril). Impossible de trancher entre les deux, car le feuillet de Paris a subi une déchirure tout juste au milieu de la lettre ϣ, alors que la cinquième lettre du mot eût été discriminante.

Le quantième mensuel est encore plus inconnu. Von Lemm avait cru pouvoir déceler la présence de la syllabe ϣⲏⲧ ou ϣⲛ̄ⲧ au début de la ligne qui précède le nom du mois[4], ce qui eût autorisé à dire qu'il s'agissait du jour dix ou dix + x du mois[5]. Toutefois,

[1] En si peu de mots elle ne balance pas moins de trois discrètes antithèses.

[2] Voir la bibliographie du sujet et les opinions des divers auteurs dans H. Grégoire, art. c. — On trouvera dans Kaibel, *I. G.*, t. XIV, deux autres épitaphes (chrétiennes?), recueillies à Rome, où se lit le même nom (nos 1654 et 2087). Nettement chrétienne est la lettre copte, sur papyrus, qui fait mention d'une autre homonyme : « Votre servante Théonoé est enceinte. » Voir W. E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum*, p. 225 (no 469).

[3] *Le synaxaire arabe jacobite*, éd. R. Basset, dans *P. O.*, t. 17, 3, p. 641 [1183]. L'édition Forget du même synaxaire indique en note (t. II de la traduction, p. 212), mais non dans l'index, la rectification Théona, que semble appeler le nom de « Theoba ».

[4] Voir p. 441.

[5] *Koptische Miscellen*, no 41 (*Bull. de l'Acad. imp. des Sciences de St.-Péters-*

si le ⲙ initial est indiscutable, la lecture ⲏⲧ ou ⲛⲧ pour les deux lettres suivantes paraît impossible. La seconde lettre semble être plutôt un ⲟ en partie recouvert par une tache. De la troisième, il ne reste, par suite de la déchirure, que la partie inférieure, qui pourrait être la base d'un ⲩ [1]. Si ⲙⲟⲩ est la bonne lecture, il serait assez tentant de le compléter en ϣⲙⲟⲩⲛ, devant ⲙ̄ⲡⲉⲃⲟⲧ, et de dire que Théonoé est morte le huit du mois.

Dans l'édition de ce texte, nous avons, dans une certaine mesure, normalisé l'orthographe, là surtout où le scribe lui-même recourait à différentes graphies. Ainsi trouve-t-on ⲍⲩⲅⲅⲩⲙⲱⲛ et ⲍⲩⲅⲉⲙⲱⲛ à côté de ⲍⲏⲅⲉⲙⲱⲛ, ϫⲗⲁⲙⲉⲩⲥ auprès de ϫⲗⲁⲙⲩⲥ, ⲙⲁⲣⲧⲏⲣⲓⲁ et ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ, ⲑⲉⲥⲓⲁⲍⲉ et ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ, et inversément ⲁⲡⲟⲥⲧⲩⲣⲉⲓ pour ⲁⲡⲟⲥⲧⲉⲣⲉⲓ. De même on lit ⲙⲏⲧⲉⲓ, ⲉⲓⲙⲏⲧⲉⲓ, ⲁⲣⲉⲓ, ⲉⲡⲉⲓⲑⲩⲙⲉⲓ, ⲙⲁⲛⲉⲓⲁⲕⲏⲥ, et d'autre part ⲡⲓⲑⲉ, ⲧⲁⲙⲓⲟⲛ, ⲁⲅⲅⲓⲟⲛ ; ⲉⲫⲱ, ϣⲧⲱⲣⲧ̄ et ⲱⲣⲅⲏ, mais ⲥⲉⲛⲁⲉⲍⲱⲣⲓⲍⲉ, ⲥⲉⲛⲁⲱⲗⲟⲩ, ⲕⲁⲧⲏⲅⲱⲣⲉⲓ. On rencontre ⲇ pour ⲧ, notamment dans ⲇⲓⲁⲇⲁⲅⲙⲁ, ⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ, ⲗ pour ⲣ, dans ⲍⲉⲗⲙⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ, à côté de ⲍⲉⲣⲙⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ. Il y a des lettres doubles : ⲧⲟⲟⲧⲉ, ⲥⲱⲱⲃⲉ (à côté de ⲧⲟⲧⲉ, ⲥⲱⲃⲉ). Nous avons redressé la forme à l'état construit ou pronominal ⲉⲧⲧⲣ̄ⲧⲱⲣ (pour ⲉⲧⲧⲟⲣⲧⲣ̄) et uniformisé l'orthographe de ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ, ⲙⲛ̄ⲧⲉⲣⲟ (qu'on lit ⲙⲛ̄ⲧⲉⲣⲣⲟ, ⲙⲛ̄ⲧⲧⲉⲣⲟ) et ⲙⲛ̄ⲧⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ. Le scribe se ressent de l'influence du bohaïrique, aussi bien dans l'orthographe (ⲛⲭ̄, ⲛⲥ̄, etc., à côté de ⲛⲉⲭ, ⲛⲉⲥ ; ⲡⲉⲉⲟⲟⲩ pour ⲡⲉⲟⲟⲩ) que dans certaines formes grammaticales (ⲁⲣⲓⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ) ; il y avait intérêt à n'y rien retoucher. D'autres corrections seront indiquées en note.

Le système de signes critiques auquel nous recourons est celui que proposait Mgr L.-Th. Lefort au XX^e^ congrès international des Orientalistes [2].

Paul Devos.

bourg, t. II, 1, 1908), p. 591. De là, le quantième mensuel suivi d'un point d'interrogation qu'on lit dans la *BHO*.

[1] Renseignements gracieusement fournis par M. Guillaumont et qui rejoignent ce que nous avions cru pouvoir observer sur la photographie.

[2] *Actes du XX^e^ Congrès* (Louvain, 1946), p. 354-355. Ce que notre lecture et transcription du texte, à partir de photographies, garde d'imparfait et d'approximatif, surtout dans certains passages abîmés, nous est apparu clairement lorsque M. van Lantschoot nous a transmis son déchiffrement de l'angle mutilé du fol. 6^r^, fait sur l'original au moyen de rayons ultra-violets. C'est sa transcription que nous reproduisons à cet endroit : plus bas, p. 431.

Passio Sahidica S. Theonoae virginis.

Ex codicibus Borgiano coptico 109[145], f. 4[v]-14[v] et Parisino coptico 132[1], f. 23[r et v].

Cod. Borg. 109[145], f. 4[v] col. 2

Ⲧⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ ⲛ̀ⲧⲉⲅⲁⲅⲓⲁ ⲑⲉⲟⲛⲟⲏ ⲉ̀ⲛ̄ⲟⲩⲉⲓⲣⲏⲛⲏ. ⲉ̀ⲁⲙⲏⲛ.

1. Ⲁⲥⲱⲱⲡⲉ ⲇⲉ | ⲉ̀ⲧ̄ⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲉⲓⲱ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ ⲉ̀ⲛ̄ⲧⲙ̄ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟ ⲛ̄Ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲁⲛⲟⲥ ⲙ̄ⲛ̄Ⲗⲟⲩⲅⲓⲁⲛⲟⲥ [1] ⲙ̄ⲛ̄ⲣⲗⲁ-ⲍⲓⲙⲓⲛⲓⲁⲛⲟⲥ [2] ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ, ⲁⲥⲱⲱⲡⲉ ⲇⲉ ⲉ̀ⲧ̄ⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲉⲓⲱ ⲉⲧⲙ̄-ⲙⲁⲩ, ⲛ̀ⲧⲉⲣⲉⲡⲣ̄ⲣⲟ Ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲁⲛⲟⲥ ⲧⲱⲱⲟ̀ⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄<ⲡ>-ⲗⲓⲁⲧⲁⲅⲙⲁ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧⲟⲩ, ⲭⲉⲕⲁⲥ ⲉⲩⲉⲁⲛⲁⲅⲕⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲧⲣⲉⲩⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲟⲛ ⲉⲩⲱ̄ⲱⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲓⲇⲱⲗⲟⲛ ⲉⲧⲍ̄ⲡ̄ⲕⲁⲍ ⲛ̄Ⲕⲏⲙⲉ ⲛⲉⲧⲍ̄ⲛ̄ⲧⲉⲭⲙ̄ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟ ⲧⲏⲣ̄ⲥ̄

f. 5 | ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉⲧⲱⲟⲟⲡ ⲍ̄ⲛ̄ⲧⲥ̀ⲩⲣⲓⲁ, ⲁⲩⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲍⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲉⲃⲟⲩⲛ ⲉⲣⲁⲕⲟⲧⲉ ⲉⲡⲉⲭⲣⲁⲡⲡⲉ Ⲕⲟⲩⲗⲕⲓⲁⲛⲟⲥ.

ⲛ̀ⲧⲉⲣⲉⲭⲉⲓ ⲇⲉ ⲉⲃⲟⲩⲛ ⲉⲣⲁⲕⲟⲧⲉ, ⲁⲩⲧⲱⲱⲟ̀ⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲓⲁ-ⲧⲁⲅⲙⲁ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧⲟⲩ. Ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲩⲥⲱⲟⲩⲍ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲡⲙⲏⲏⲛⲱⲉ ⲧⲏⲣ̄ⲕ̄ ⲛ̀ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲩⲱⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲁⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲡⲁⲓⲁⲧⲁⲅⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ· ⲟ̄ⲥⲛ̄ⲍ ⲅⲁⲣ ⲛ̀ⲧⲉⲓⲍⲉ ⲭⲉⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲟⲩⲱⲱ ⲉⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲡⲁⲓⲁⲧⲁⲅⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲟⲩ-ⲧⲉ | ⲛ̄ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲉⲩⲛⲁϫⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲧⲁⲉⲓⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲅⲓⲧⲟⲟⲧ̄ⲕ̄ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲕ̄ⲱⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲁⲧⲏⲗⲟⲥ [3] ⲍ̄ⲛ̄ⲧⲉⲩϫⲱⲣⲁ ⲙ̄ⲛ̄ⲡⲉⲩⲧⲙⲉ· ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲍⲱⲱⲩ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲁⲧⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲥⲁⲛⲉⲥⲍⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ, ⲡⲁⲓ ⲛ̀ⲧⲉⲓⲙⲓⲛⲉ ⲉⲩⲛⲁⲱⲱⲡⲉ ⲉⲩⲱ̀ⲏⲡ ⲉⲡⲙⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲧⲉⲩⲥⲍⲓⲙⲉ ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉⲩⲱⲏⲣⲉ ⲥⲉⲛⲁⲉⲍⲟⲣⲓⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲩⲭⲱⲣⲁ ⲉⲥⲟⲩⲏⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲕⲁ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲱⲟⲟⲡ ⲛⲁⲩ ⲥⲉⲛⲁⲟⲗⲟⲩ ⲉⲡⲧⲁⲙⲉⲓⲟⲛ.

f. 5[v] Ⲁⲥⲱⲱⲡⲉ ⲇⲉ ⲛ̀ⲧⲉⲣⲟⲩⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲟⲓ | ⲛ̄ⲁⲣⲭⲱⲛ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙ̄ⲛ̄-ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛ<ⲉ>ⲓⲱⲁϫⲉ, ⲁⲩⲡⲱⲱⲡ̄ ⲉⲩⲭⲱ

[1] Cf. supra, p. 422, annot. 1. [2] Cf. ibid. [3] Cf. supra, p. 425.

ⲙⲙⲟⲥ ϫⲉⲟⲩⲡⲉ ⲡⲉⲓϩⲱⲃ ⲛ̀ⲧⲁⲫⲱⲡⲉ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲙ̀ⲡ̀ⲣⲣⲟ; ⲁⲩⲱ ⲟⲛ ⲛ̀ⲧⲉⲣⲉⲫⲧⲱⲟⲩⲛ ⲁⲫⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲙ̀ⲡⲕⲏⲣⲩϫ ⲉⲱⲱ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁⲧⲉⲫϩ ⲉⲫⲭⲱ ⲙⲙⲟⲥ ⲛ̀ⲛⲙⲙⲏⲛⲉ ϫⲉⲁⲙⲏⲓⲧⲛ̀ ⲉⲩⲧⲟⲟⲩⲉ ⲉⲑⲉⲱⲣⲉⲓ ⲛ̀ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ.

2. ϩⲧⲟⲟⲩⲉ ⲇⲉ ⲛ̀ⲧⲉⲣⲉⲫⲱⲡⲉ, ⲛⲉⲣⲉⲕⲟⲩⲗⲁⲕⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡϩⲏⲅⲉ-ⲙⲱⲛ ⲙⲁⲥⲧⲓⲅⲟⲩ ⲛ̀ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ ⲉⲧⲣⲉⲩⲟⲩⲥⲓⲁϩⲉ | ⲁⲩⲱ col. 2
ⲉⲣⲉⲡⲙⲏⲛⲉ ⲧⲏⲣ̄ⲟ ⲑⲉⲱⲣⲉⲓ, ⲛⲉⲩⲛ̀ⲟⲩⲛⲟⲩ̀ ⲇⲉ ⲛ̀ⲣⲱⲙⲉ ϩⲛ̀ⲧ-ⲡⲟⲗⲓⲥ, ⲉⲩⲣ̄ⲙⲁⲁⲩ ⲉⲙⲁⲧⲉⲡⲉ, ⲉⲩⲛ̀ⲧⲏ̄ⲟⲩⲱⲉⲉⲣⲉ ⲙ̀ⲙⲁⲩ ⲙ̀ⲙⲟⲛⲟⲅⲉⲛⲏⲥ ⲉⲥϩⲛ̀ⲁⲱⲙⲟⲩⲛⲉ ⲛ̀ⲣⲟⲙⲡⲉ. ⲁⲥⲱⲁϫⲉ ⲙ̀ⲙⲏⲧⲉⲥ-ⲙⲁⲁⲩ ⲉⲥⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲟⲥ ϫⲉⲱ ⲧⲁⲙⲁⲁⲩ, ⲉⲓⲟⲩⲉⲱⲟⲉⲱⲣⲉⲓ ⲛ̀ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ. ⲛⲉⲡⲣⲁⲛ ⲇⲉ ⲛ̀ⲧⲱⲉⲉⲣⲉ ⲕⲟⲩⲓⲡⲉ ⲑⲉⲟⲛⲟⲏ.

ⲁⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲇⲉ ⲧⲣⲉⲩⲛⲟϫⲥ̄ ⲉⲅⲟⲩⲛ ⲉⲩϩⲟⲕⲛⲟⲥ [1] ⲙ̀ⲙⲏ-ⲕⲉⲱⲃⲉⲉⲣ ⲥⲛ̀ⲧⲉ ⲛⲙ̀ⲙⲁⲥ | ⲉⲛⲉⲥⲧⲉⲱⲉⲉⲩⲉⲛⲉ [2] ⲁⲥⲧⲣⲉⲩⲩⲓ ϩⲁⲣⲟⲥ f. 6
ⲛ̀ⲟⲓϩⲙ̀ϩⲁⲗ ⲥⲛⲁⲩ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩⲧ ⲙ̀ⲙⲏⲩⲧⲟ [ⲛ̄ϩⲙ̀]ϩⲁⲗ ⲛ̄ⲥϩⲓ[ⲙⲉ] ⲉⲧⲃⲉⲡ[ⲙⲏⲛ]ⲱⲉ. ⲛ̀ⲧⲉ[ⲣⲟⲩ]ⲡⲱϩ ⲇⲉ ⲉⲡ[ⲃⲏ]ⲙⲁ, ⲁⲡⲉⲥ-[ϩⲙ̀]ϩⲁⲗ ⲇⲉ ⲥⲛⲁⲩ [ⲛ̄ϩ]ⲟⲟⲩⲧ ⲡⲱⲧ [ϩⲓ]|[ⲑ|]ⲏ ⲙ̀ⲙⲟⲥ ⲉⲧ[ⲣ]|[ⲉ|]ⲩⲕⲁⲡⲙⲁ ⲛⲁⲥ. [ⲛ̄]ⲧⲟⲥ ⲇⲉ ⲁⲥϩⲛ̀ⲧⲥ̄ ⲉⲅⲟⲩⲛ ⲉⲡⲙⲁ ⲉⲧⲉⲣⲉⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲛ̀ϩⲏⲧⲫ̄ ⲉⲥⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲣⲟϥ, ⲙ̀ⲡⲥ̄ⲉⲓ ⲅⲁⲣ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̀ⲡϩⲟⲕⲛⲟⲥ, ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲩⲟⲩⲱⲛ ⲛ̀ⲛ̀ϣⲟⲩⲱⲧ̄ ⲙ̀ⲡϩⲟⲕⲛⲟⲥ ⲁⲩⲕⲁⲁⲥ ⲉⲧⲣⲉⲥ|ⲥⲱϣⲧ̄ ⲉⲃⲟⲗ. col. 2

ⲛ̄ⲧⲟⲥ ⲇⲉ ⲛ̀ⲧⲉⲣⲉⲥⲛⲁⲩ ⲉⲛⲉⲧⲓⲙⲱⲣⲓⲁ ⲉⲧⲏⲉⲓⲣⲉ ⲙ̀ⲙⲟⲟⲩ ⲉϫⲛ̀ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲕⲟⲩⲗⲁⲕⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ, ⲁⲥⲙ̀ⲕⲁϩ ⲉⲙⲁⲧⲉ ⲁⲥⲱϣ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲥⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲟⲥ ϫⲉⲛ̀ⲧⲁⲕⲉⲓ ⲉⲕⲛⲏⲉ ⲛ̄ⲥⲁⲟⲩ, ⲱ ⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ; ⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲇⲉ ⲁⲩⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ-ⲛⲉⲣⲉⲡⲉⲥⲙⲁ ϩⲛ̀ ⲉⲅⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲩⲙⲁⲛϩⲙⲟⲟⲥ, ⲁⲩⲕⲉⲗⲉⲩⲉ ⲛ̀ⲟⲓ-ⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲉⲧⲣⲉⲩⲛ̀ⲧⲥ̄.

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲧⲁϩⲟⲥ ⲇⲉ ⲉⲣⲁⲧⲥ̄ ⲁⲩϫⲛⲟⲩⲥ ϫⲉⲛ̀ⲧⲉ ⲛⲓⲙ; | ⲁⲥ- f. 6v
ⲟⲩⲱⲱⲃ̄ ϫⲉⲁⲛ̄ⲟⲩⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲏ. ⲡⲉϫⲉⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲛⲁⲥ

[1] Cf. supra, p. 425, annot. 2.

[2] Cf. supra, p. 429, annot. 2.

ⲭⲉⲛⲧⲉⲧⲯⲉⲉⲣⲉ ⲛⲛⲓⲙ; ⲁⲩⲧⲁⲙⲉⲡⲍⲏⲏⲉⲙⲙⲱⲛ ⲭⲉⲧⲯⲉⲉⲣⲉ ⲛⲛⲓⲙⲙⲉ. ⲛⲧⲉⲣⲉⲫⲥⲟⲩⲱⲛⲥ̄ ⲁⲫⲟⲩⲱⲯ ⲉⲕⲧⲉⲡⲍⲱⲃ ⲉⲡⲁⲍⲟⲩ. ⲛⲧⲟⲥ ⲇⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲥⲗⲟ ⲉⲥⲭⲓⲯⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲭⲉⲁⲛⲅ̄ⲟⲩⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲏ ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓⲁ.

3. ⲁⲡⲍⲏⲏⲉⲙⲙⲱⲛ ⲇⲉ ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ ⲉⲧⲣⲉⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲡⲉⲥⲉⲓⲱⲧ. ⲛⲧⲉⲣⲟⲩⲛ̄ⲧⲟ̄ ⲇⲉ, ⲡⲉⲭⲉⲡⲍⲏⲏⲉⲙⲙⲱⲛ ⲇⲉ ⲛⲁⲫ ⲭⲉⲉⲯⲭⲉⲧⲉⲕ-
col. 2 ⲯⲉⲉⲣⲉⲧⲉ ⲧⲁⲓ, | [ⲭⲓ][ⲧⲥ̄] [ⲛⲥ̄ⲃⲱⲕ] ⲭⲉⲁ[ⲓⲍⲓ]ⲥⲉ ⲉⲓ[ⲧⲥⲟ ⲉⲣ[ⲟⲥ] [ⲉⲧⲃⲏ]ⲏⲧⲕ̄ [ⲭⲉⲛⲛⲉⲥ]ⲙⲟⲩ· [ⲙ̄ⲡ]ⲉⲥ[ⲁⲛ]ⲧⲉⲭⲉ [?] ⲉ[ⲥⲁ]-ⲯⲕⲁⲕ ⲉⲓⲃ[ⲟⲗ ⲭⲉ]ⲁⲛⲅ̄ⲟⲩⲭⲓⲣ[ⲓⲥⲧ]ⲁⲛⲏ. [ⲡⲡ][ⲉⲯⲁⲕ] ⲁⲣⲏⲩ ⲉⲧⲃⲏ[ⲏⲧⲕ̄] ⲧⲛ̄ⲛⲁⲛⲉ[ⲭ[1]]ⲡⲉⲥⲍⲱⲃ ⲉ[ⲡ][ⲁ]ⲍⲟⲩ ⲉⲧⲙ̄[ⲡ[2]ⲁ][ⲣ]-ⲣⲏⲥⲓⲁⲍⲉ [ⲙ̄][ⲙⲟⲥ] ⲭⲉⲛⲛⲉⲥⲙⲟ[ⲩ]. ⲡⲉⲥⲉⲓⲱⲧ ⲇⲉ ⲓⲛ̄ⲧⲉ-ⲣⲉⲫⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ, ⲁⲫⲉⲣⲏⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲓⲧⲣⲁ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ ⲙ̄ⲡⲍⲏⲏⲉⲙⲙⲱⲛ ⲉⲧⲣⲉ<ⲫ>ⲛⲉⲭⲡⲍⲱⲃ ⲉⲡⲁⲍⲟⲩ.

f. 7 ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲥⲛⲁⲩ ⲇⲉ ⲛ̄ⲑⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲏ ⲭⲉⲉⲩⲭⲓⲧⲥ̄ ⲉⲃⲱⲕ, | ⲛⲉⲁ-[ⲡ]ⲍⲏⲏⲉⲙⲙⲱⲛ ⲅⲁⲣ ⲡⲁⲣⲁ[ⲅⲅ]ⲉⲓⲗⲉⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲥⲉⲓⲱⲧ ⲓⲉⲓⲧⲙ̄ⲙ̄ⲕ[ⲁⲁ]ⲥ ⲍⲓⲡⲓⲇⲓⲕ[ⲁⲥⲧ]ⲏⲣⲓⲟⲛ, [ⲁⲥⲱⲯ] [ⲉⲃⲟ]ⲗ ⲛ̄ⲑⲓⲧ[ⲙⲁⲕⲁ]ⲣⲓⲁ ⲉⲧⲟⲩ[ⲁⲁⲃ ⲍ]ⲛ̄ⲟⲩⲛⲟⲑ [ⲛ̄ⲥⲙⲏ] ⲙ̄ⲡⲉⲙ[ⲧⲟ ⲉⲃ]ⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲁⲏ-[ⲙⲟⲥ] ⲧⲏⲣⲣ̄ⲝ, ⲛⲉ[ⲥⲙⲟ]ⲩⲍ ⲅⲁⲣ ⲉⲃⲟⲗ [ⲍⲙ̄]ⲡⲉⲡⲛ̄ⲁ ⲉⲧⲟⲩ-[ⲁⲁ]ⲃ, ⲉⲥⲭⲱ [ⲙ̄]ⲙ̄ⲏⲟⲥ ⲭⲉⲱ ⲡⲍⲏⲓⲅ̄ⲉⲙⲙⲱⲛ, ⲉⲕⲛⲁⲭⲓ-ⲭⲣⲏⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲧⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ ⲛⲓ̄ⲕⲁⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ, ⲉⲕ-ⲯⲁⲛⲕⲁⲁⲧ ⲉⲃⲟⲗ, ⲧⲛⲁⲕⲁⲧⲏⲅⲟⲣⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲛ̄ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ. ⲡⲍⲏ-
col. 2 ⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲫⲥⲱⲧⲙ̄ | ⲁⲫⲣ̄ⲍⲟⲧⲉ ⲉⲙⲁⲧⲉ, ⲙ̄ⲡⲉⲫⲕⲁⲁⲥ ⲇⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲡⲉⲭⲁⲫ ⲙ̄ⲡⲉⲥⲉⲓⲱⲧ ⲭⲉⲧⲣ̄ⲍⲟⲧⲉ ⲉⲕⲁⲁⲥ ⲉⲃⲟⲗ, ⲙⲙⲏⲡⲱⲥ ⲛ̄ⲧⲉⲡⲁⲭⲟⲉⲓⲥ ⲡ̄ⲣⲣⲟ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲡⲯⲁⲭⲉ ⲛⲫ̄ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲏ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲟⲛⲉⲓ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧⲥ̄ ⲙ̄ⲡⲁⲓⲁⲧⲁⲅⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ· ⲁⲗⲗⲁ ⲉⲓⲥⲧⲉⲕⲯⲉⲉⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲙ̄ⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲓⲡⲁⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲙⲁⲣⲉⲥⲃⲱⲕⲟ̄ⲉ ⲛⲉⲥⲟⲩⲱⲯⲧ̄ ⲛ̄ⲛ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲛⲓ̄ⲭⲓⲧⲥ̄ ⲛⲓ̄ⲃⲱⲕ.

[1] Primo aspectu non videtur posse legi ⲭ.
[2] Primo aspectu non videtur posse legi ⲡ, sed potius ⲭ.

Τοτε ⲁⲡⲉⲥⲉⲓⲱⲧ ⲕⲟⲧⲏ ⲉⲣⲟⲥ | ⲉⲩⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲱ ⲧⲁϣⲉⲉ- f. 7v
ⲣⲉ, ⲡⲉⲓⲑⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲃⲱⲕ ⲉⲡⲟⲩⲏⲓ. Ⲡⲉⲭⲉⲧϣⲉⲉⲣⲉ
ϣⲏⲙ ⲛⲁⲩ ⲭⲉⲥⲁⲍⲱⲱⲕ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ·
ⲛ̄ⲧⲛⲁⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ ⲁⲛ. ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲩⲛⲁⲩ ⲇⲉ ⲛ̄ⲥ́ⲓⲡⲉⲛⲏⲉⲙⲙⲱⲛ
ⲭⲉⲙ̄ⲡⲉⲥⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲉⲥⲉⲓⲱⲧ, ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲡⲉⲭⲁⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲥ-
ⲉⲓⲱⲧ ⲭⲉⲥⲁⲍⲱⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲥ̄ⲗⲟ ⲉⲥⲟ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲍⲏⲧ.

4. ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲩⲥⲁⲍⲱⲱⲩ ⲇⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲥ́ⲓⲡⲉⲥⲉⲓⲱⲧ, | ⲡⲉ- col. 2.
ⲭⲉⲡⲛⲏⲉⲙⲙ[ⲱⲛ] ⲛⲁⲥ ⲭⲉⲉⲣⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲓⲭ̣ⲉⲟⲩ; ⲓⲙ̄ⲡ̄-
ⲙ̣ⲉⲉⲩⲉ ⲭ[ⲉⲧ]ⲛⲁⲕⲁ[ⲁ]ⲧⲉ [ⲉⲃⲟⲗ] ⲛ̄ⲟⲩⲉⲱ<ⲛ̄>ⲃ̣[ⲁ-
ⲥⲁⲛⲓ]ⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲓⲱ̣· [ⲁⲓ]ⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲓ̣ⲟⲥ̣ [ⲭⲉ]ⲉⲣⲧⲙ̄ⲑⲩⲥⲓ[ⲁ-
ⲍⲉ] ⲧⲛⲁⲧⲣⲉⲭ[ⲱⲛⲧ̄ ⲛ̄]ⲛ̄ⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ ⲓ̣ⲙ̄ⲓ̣[ⲡ]ⲇⲓⲕⲁⲥⲧⲏ[ⲣ]ⲓ̣[ⲟ]ⲛ̣[ⲛ].
Τοτε ⲁⲥⲟⲩⲱ̣[ϣ]̣[ⲃ̄] ⲛ̄ⲥ́ⲓⲑⲉⲟⲛⲟ̣[ⲏ] ⲡⲉⲭⲁⲥ ⲙ̄ⲡⲛⲏ[ⲅ]̣[ⲉ]ⲙⲙⲱⲛ
ⲭⲉⲧⲉⲕⲥ́ⲟⲙ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲁⲣⲓ[ⲥ] ⲛⲙ̄ⲙⲁⲓ, ⲱ ⲡⲛⲏⲉⲙⲙⲱⲛ, ⲁⲛⲟⲕ
ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲛⲁⲥⲱⲧⲙ̄ ⲁⲛ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲗⲁⲧⲁⲅⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲁⲑⲏⲧ [1],
ⲁⲗⲗⲁ ⲉⲓⲛⲁⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ |[ⲥⲁⲡⲗⲁⲓ]ⲁⲧⲁⲅⲙⲁ [ⲛ̄ⲛⲉⲭ]ⲣⲓⲥⲧ̣ⲁⲛⲟⲥ. f. 11

[Τⲟ][ⲧⲉ] ⲁⲡⲛⲏ[ⲉⲙⲙ]ⲱⲛ ⲕⲉⲗⲉⲩ[ⲉ ⲉⲧ]ⲣⲉⲩⲉⲓⲛⲉ [ⲉⲧ-
ⲙ̄]ⲏⲏ]ⲧⲉ ⲙ̄[ⲡⲉⲣⲙ̄]ⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ [ⲉⲧⲣⲉ]ⲩⲉⲓϣⲉ ⲛ̄[ⲑⲉⲟ]ⲛⲟⲏ ⲉⲣⲟⲩ.
[ⲛ̄ⲧ]ⲉⲣⲟⲩⲥⲱⲙⲛ̄ⲧ ⲁⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲉⲡⲛⲉⲣⲙⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ ⲁⲣⲟⲩ-
ⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ⲥ́ⲓⲟⲩⲁ ⲉⲩⲧⲁⲉⲓⲏⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲧⲥ̄ ⲥⲛⲛⲉⲩ[ⲙ̄]ⲁⲧⲟⲓ ⲉⲩⲭⲱ
ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲡⲁⲭⲟⲉⲓⲥ ⲡⲛⲏⲉⲙⲙⲱⲛ, ⲉⲓⲥⲛⲏⲧⲉ ⲁⲕⲁⲱⲧⲥ̄ ⲉⲃⲣⲁⲓ·
ⲙⲁⲣⲟⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲛⲉⲥⲉⲓⲟⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲉϣⲁⲭⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲥ, ⲙⲉϣⲁⲕ ⲥⲉⲛⲁ-
ⲡⲉⲓⲑⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ | ⲛ̄ⲥ̄ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲉϣⲛ̄ⲃⲁⲥⲁⲛⲓⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ. col. 2

5. ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲉⲓ ⲇⲉ ⲛ̄ⲥ́ⲓⲛⲉⲥⲉⲓⲟⲧⲉ, ⲁⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲇⲉ ⲛⲁⲩ
ⲉⲣⲟⲥ ⲉⲥⲁϣⲉ ⲉⲃⲣⲁⲓ ⲁⲛⲉⲧⲙ̄ⲡⲉⲥⲥⲁⲛ̄ⲍⲟⲩⲛ ϣⲧⲟⲣⲧ̄ⲣ̄ ⲡⲉⲭⲁⲥ
ⲙ̄ⲡⲛⲏⲉⲙⲙⲛⲛ ⲭⲉⲡⲁⲭⲟⲉⲓⲥ, ⲉⲕϣⲁⲛⲕⲁⲁⲥ ⲉⲃⲟⲗ, ⲧⲛⲁⲧ
ⲛ̄ⲧⲉⲥⲍⲉⲣϣⲉ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ ⲉⲡⲧⲁⲙⲉⲓⲟⲛ. Ⲡⲉⲭⲉⲡⲛⲏⲉⲙⲙⲱⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲥ-
ⲙⲁⲁⲩ ⲭⲉⲡⲁⲛⲧⲱⲥ ⲁⲣⲓⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲡⲉⲛⲧⲁⲥⲭⲟⲟⲩ ⲍⲛ̄ⲧⲙⲙⲏⲏⲧⲉ
ⲙ̄ⲡⲁⲏⲙⲟⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲉⲥⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲉϣⲭⲉⲕⲛⲁⲕⲁⲁⲧ ⲉⲃⲟⲗ,

[1] ⲛ̄ⲛⲁⲑⲏⲧ cod.

f. 11v | †ⲛⲁⲕⲁⲧⲏⲅⲟⲣⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲛ̄ⲛⲉⲕ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ. ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲇⲉ ⲁⲥⲟⲩ-
ⲱⲱⲃ̄ ⲛ̄ⲥⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲏ ⲭⲉⲡⲁⲱⲁⲭⲉ ⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲟⲛⲡⲉ.

Ⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲇⲉ ⲁⲥⲃⲓⲥⲉ ⲉⲥⲕⲱⲣⲯ̄ ⲉⲃⲣⲁⲓ ⲉⲣⲟⲥ ⲭⲉⲧⲁⲱⲉⲉⲣⲉ,
ⲛ̄ⲧⲁⲟⲩ ⲱⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲱ ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ; ⲁⲥⲟⲩⲱⲱⲃ̄ ⲛ̄ⲥⲓⲧⲱⲉⲉⲣⲉ
ⲱⲏⲙ ⲭⲉⲙ̄ⲡⲉⲗⲁⲁⲩ ⲱⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲛ̄ⲍⲟⲩⲟ ⲉⲡⲟⲟⲩ, ⲱ ⲧⲁ-
col. 2 ⲙⲁⲁⲩ, ⲉⲓⲙⲏⲧⲓ ⲡⲉⲧⲱⲟⲟⲡ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲙ̄ⲙⲏⲏⲛⲉ. | ⲓⲡⲉⲭⲉⲧⲉⲥ-
ⲙ̄ⲓ[ⲁⲁⲩ] [.....ⲭ]ⲓⲉⲕ[ⲁⲣⲱ] ⲱⲁ[..] ⲉⲃⲟⲗ[...] ⲛⲧ[ⲛ][.....]
[...] ⲉⲓⲏ[ⲛ][...][...]ⲣⲉ ⲛ[ⲧ][..] [ⲍⲛ̄]ⲧⲙⲏⲏ[ⲧ][ⲉ] [ⲙ̄ⲡ]ⲙⲏⲏ-
ⲱⲉ. ⲁⲥⲟⲩⲱ[ⲱ]ⲃ̄ ⲛ̄ⲥⲓⲧⲱⲉⲉⲣⲉ ⲱ[ⲏ][ⲙ] ⲭⲉⲉⲱⲭⲉⲉⲣ[ⲱⲓ]ⲡⲉ
ⲉⲧⲃⲉⲡⲙⲏⲏⲛⲱⲉ ⲉⲧⲟⲉ[ⲱ]ⲣⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲛ [ⲕ][...]. ⲘⲀⲣⲉⲡⲉⲧⲥⲏⲍ
ⲍⲙ̄ⲡⲭⲱⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ ⲭⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲭⲟ[ⲓ] ⲭⲉⲁⲛ-
ⲱⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ [1].

f. 12 Ⲡⲉⲭⲉⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲛⲁⲥ | [ⲭⲉⲡⲉⲓⲑⲉ ⲛ̄ⲧ]ⲉ[ⲑ][ⲩ][ⲥⲓⲁⲍⲉ ·
ⲛ]ⲉⲓⲱⲁ[ⲭⲉ ⲅⲁⲣ ⲥⲉⲛ]ⲏⲓⲭ ⲉⲃⲟⲗ [ⲙ̄ⲡⲉⲓⲙⲁ]. Ⲡⲉ[ⲭⲉⲧⲱ]ⲉⲉⲣⲉ
ⲕⲟⲩⲓ [ⲛⲁⲥ] ⲭⲉⲧⲁⲙⲁⲁⲩ, [ⲉⲣⲥⲟⲟ]ⲩ ⲙ̄ⲙⲛ ⲭⲉⲣⲱⲙⲉ [ⲛⲓⲙ]
ⲟⲩⲛ̄ⲧⲟⲩ[ⲱ]ⲉ]ⲉⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲩ, [ⲉ]ⲩ]ⲱ[ⲁ]ⲛⲟⲩⲉⲱⲧ]ⲧⲉⲩⲱⲉⲉⲣⲉ
ⲛ̄ⲍⲁⲓ, ⲛⲉⲱⲁⲩⲧⲁ<ⲁ>ⲥ ⲁⲛ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲣⲓⲙⲉ ⲟⲩⲇⲉ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲙ̄ⲕⲁⲍ-
ⲛ̄ⲍⲏⲧ, ⲁⲗⲗⲁ ⲙⲁⲗⲗⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲉⲩⲫⲣⲟⲥⲩⲛⲏ ⲙⲛ̄ⲟⲩ-
ⲣⲁⲱⲉ · ⲛ̄ⲧⲱⲧⲛ̄ ⲇⲉ, ⲱ ⲛⲁⲉⲓⲟⲧⲉ, ⲡⲱⲥ ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ⲣⲓⲙⲉ ⲁⲩⲱ
col. 2 ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ⲙⲟⲕⲃ̄ ⲛ̄ⲍⲏⲧ, | ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ⲧ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲙ̄ⲡⲁⲧⲱⲉⲗⲉⲉⲧ ⲉⲧⲛⲁ-
ⲛⲟⲩⲩ; ⲣⲱⲙⲉ ⲅⲁⲣ ⲛⲓⲙ ⲉⲩⲧ ⲛ̄ⲛⲉⲩⲱⲉⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲍⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲡ<ⲉ>ⲓ-
ⲕⲟⲥⲙⲟⲥ, ⲡⲟⲗⲗⲁⲕⲓⲥ ⲛⲛ̄ⲙⲟⲩ ⲏ ⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲛⲛ̄ⲙⲉⲥⲧⲱⲟⲩ ⲛⲛ̄ⲛⲟ-
ⲭⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ, ⲡⲁⲧⲱⲉⲗⲉⲉⲧ ⲇⲉ ⲁⲛⲟⲕ ⲛ̄ⲧⲁⲓⲙⲉⲣⲓⲧⲛ̄ ⲙⲉⲩ-
ⲙⲟⲥⲧⲉ ⲟⲩⲇⲉ ⲙⲉⲩⲛⲟⲭⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲟⲩⲇⲉ ⲙⲉⲩⲙⲟⲩ, ⲁⲗⲗⲁ
ⲉⲱⲁⲩⲫⲟⲡⲟⲩ ⲉⲣⲟⲩ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲣⲁⲱⲉ ⲉⲙⲉⲩⲁⲡⲟⲥⲧⲉⲣⲉⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲛ
ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲧ ⲙ̄ⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲓ ⲉⲣⲟⲩ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲟⲩⲣⲟⲧ ⲉⲩⲱⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲱⲩ
f. 12v | ⲍⲙ̄ⲡⲉⲩⲍⲏⲧ ⲧⲏⲣⲟ̄.

Ⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲇⲉ, ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲥⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ — ⲛ̄ⲧⲟⲥ ⲇⲉ ⲧⲙⲁⲕⲁ-

[1] 1 *Cor.* 4, 9.

ρια ετογααβ ⲁⲥⲛⲁⲩ ⲭⲉⲙⲡⲉⲡⲉⲥⲍⲏⲧ ⲕⲧⲟⲩ ⲉⲟⲩⲁⲍⲟ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲥ — ⲁⲥⲟⲩⲱⲥⲃ̄ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲛⲟⲟ́ ⲛ̄ⲙ̄ⲕⲁⲍⲛ̄ⲍⲏⲧ ⲭⲉⲱ ⲧⲁⲱⲉⲉⲣⲉ, ⲱⲁⲧⲛⲁⲩ ⲉⲣⲧⲕⲗⲟ ⲉⲛⲁ[1]ⲥⲟⲧⲉ ⲉⲧⲧⲟⲣⲧⲣ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ;

Ⲧⲉⲥⲱⲃⲉⲉⲣ ⲁⲉ ⲥⲛ̄ⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲃⲱⲕ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲥ ⲍⲙ̄ⲡⲍⲟⲕⲛⲟⲥ ⲁⲩⲟ́ⲱ ⲉⲩⲁⲍⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ⲉⲩⲑⲉⲱⲣⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲥ, ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲛⲁⲩ ⲁⲉ ⲭⲉⲙⲡⲉⲥⲍⲏⲟ́ⲉ | ⲓⲍ[ⲛ̄ⲛ̄ⲕⲱⲣⲱ̄ ⲙ̄]ⲡ[ⲉⲥⲉⲓⲱⲧ..] ⲱ[.....] col. 2.
ⲁⲩⲉⲓ [ⲉⲃⲟⲗ ⲁⲩ]ⲃⲱⲕ [ⲉⲛⲉⲩⲏⲓ.

6. Ⲉⲣⲉ]ⲑⲉⲟⲛⲟⲓⲏ [ⲱⲟⲟⲡ] ⲍⲓⲑⲏ ⲙ̄ⲓⲡ[ⲍⲏⲅⲉ]ⲙⲙⲱⲛ ⲉⲓⲫ[ⲕⲟ-ⲗⲗ]ⲕⲉⲩⲉ ⲙ̄ⲙ[ⲟⲥ ⲭⲉ]ⲑⲉⲟⲛⲟⲏ ⲧⲓⲁ[ⲱⲉ]ⲉⲣⲉ ⲁⲣⲓⲑⲩ[ⲥⲓ]ⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲓⲕ[ⲁ]ⲁⲧⲉ ⲉⲃⲟⲗ [ⲛ̄ⲧⲁ]<ⲁ>ⲁⲧⲉ [ⲛ̄ⲱ]ⲉⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲧⲁϯ ⲛ̄ⲍⲉⲛ-ⲛⲟⲟ́ ⲛ̄ⲧ[ⲁ]ⲓⲉⲓ]ⲟ ⲛⲉ ⲁⲩⲱ ⲡⲍⲁⲓ ⲉⲧⲣ̄ⲛⲁⲉⲡⲓⲑⲩⲙⲉⲓ ⲉⲣⲟⲩ ⲍⲛ̄ⲧⲉⲓⲡⲟⲗⲓⲥ ϯⲛⲁⲧⲁⲁⲩ ⲛⲉ. Ⲱⲓⲡⲉ ⲍⲏⲧⲟ̄ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲉⲓⲱⲧ ⲙⲛ̄ⲧⲟⲩⲙⲁⲁⲩ | ⲛ̄ⲧⲉⲑ[ⲩⲥ]ⲓⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲑⲉ ⲍⲱ[ⲱ]ⲧ ⲟⲛ ϯⲱⲓ- f. 13
[ⲡ]ⲉ ⲍⲏⲧ[ⲟ]ⲩ· ⲱⲁⲧⲉⲛ[ⲟ]ⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲟⲩ[ⲱ]ⲱ ⲉⲣ̄ⲡⲉⲑⲟⲟⲩ ⲛⲉ ⲉⲧ[ⲃⲏⲏ]ⲧⲟⲩ. ⲁⲥⲟⲩⲱⲥⲃ̄ ⲛ̄ⲟ́ⲓⲧⲱⲉⲉⲣⲉ ⲕⲟⲩⲓ ⲡⲉⲭⲁⲥ ⲙ̄ⲡⲍⲏ-ⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲭⲉⲉⲕⲱⲓⲡⲉ ⲁ[ⲛ] ⲍⲏⲧⲟⲩ ⲛ̄ⲛ[ⲁ]ⲉⲓⲟⲧⲉ, ⲁⲗⲗⲁ ⲍⲏⲧⲥ̄ ⲛ̄ⲧⲁⲓ[ⲧ]ⲣⲁ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ ⲛ̄ⲧⲁⲡⲉⲓⲱⲧ ⲉⲣⲏⲧ ⲉⲧⲁⲁⲥ ⲛⲁⲕ.

Ⲡⲉⲭⲉⲡⲍⲏⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲛⲁⲥ ⲭⲉⲙⲡⲣ̄ⲧⲁⲕⲉⲡⲟⲩⲥⲱⲙⲁ [ⲟ]ⲱ ⲛ̄ⲍⲁⲍ ⲛ̄ⲱⲁⲭⲉ ⲁⲣⲓⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ. ⲁⲥⲟⲩⲱⲥⲃ̄ ⲛ̄ⲟ́ⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲏ | ⲭⲉⲉⲕⲟⲩⲱⲱ col. 2
ⲉⲧⲣⲁⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲛⲓⲙ ⲍⲛ̄ⲛⲉⲕⲛⲟⲩⲧⲉ; ⲉⲓⲙⲏⲧⲓ ⲉⲕⲟⲩⲱⲱ ⲉⲧⲣⲁ-ⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲍⲉⲣⲁⲡⲓⲥ ⲡⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲁⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ϯ ⲉⲣⲟⲩ ⲛ̄ϯ ⲛ̄ⲗⲓⲧⲣⲁ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ; ⲏ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲁⲑⲉⲛⲁ ⲛ̄ⲧⲁⲩϯ ⲛ̄ⲕⲉϯ ⲉⲣⲟⲥ; ⲏ ⲛ̄ⲧⲛ̄ⲏ-ⲙⲉⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲩϯ ⲉⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟ ⲛ̄ⲗⲓⲧⲣⲁ ⲛ̄ⲍⲁϯ; ⲉⲱⲭⲉⲉⲕⲁⲛⲁⲛ-ⲕⲁⲍⲉⲟ́ⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲉⲧⲣⲁⲟⲩⲱⲱⲧ̄ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ, ⲟⲩⲛ̄-ⲧⲉⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲕⲉⲙⲏⲏⲱⲉ ⲛ̄ⲭⲣⲏⲙⲁ ⲍⲙ̄ⲡⲉⲫⲏⲓ, ϯⲛⲁⲃⲱⲕ ⲛ̄ⲧⲁ-ⲟⲩⲱⲱⲧ̄ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ. | ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲫⲥⲱⲧⲙ̄ ⲁⲉ ⲉⲛⲁⲓ ⲛ̄ⲟ́ⲓ- f. 13v
ⲡⲍⲏⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲁⲫⲟ́ⲱⲛⲧ̄ ⲉⲙⲁⲧⲉ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲟⲣⲅⲏ ⲡⲉⲭⲁⲫ ⲭⲉⲛ̄ⲧⲟ

[1] Ita cod.

ⲡⲉⲧⲛⲁϩⲓⲧⲟⲟⲧⲉ [1] ⲉⲥⲱⲡ ⲛ̄ⲛⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲣⲣⲱⲟⲩ ; ⲁϫⲥⲟⲩⲱⲡⲃ̄ ⲛ̄ⲥⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲏ ϫⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲥⲟⲡⲟⲩ.

7. Ⲡⲉϫⲉⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲛⲁⲥ ϫⲉⲱ ⲧⲁⲡⲉⲉⲣⲉ, ⲡⲁⲧⲛⲁⲩ ⲉⲣⲁⲱ ⲛ̄ⲛⲉⲓⲡⲁϫⲉ ⲉⲣⲧ̄ⲙ̄ⲕⲁϩ ⲉⲡⲁϩⲏⲧ ; Ⲉⲓⲡⲁⲛⲉⲓⲥⲉ ⲉⲃⲟⲗ, ⲱ ⲧⲁⲡⲉⲉⲣⲉ, ⲛ̄ⲧⲁⲡⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲱ, ⲉⲓⲛⲁϩⲉ ⲉⲣⲟ ⲧⲱⲛ ⲙ̄ ϩⲁⲧⲉⲛⲛⲓⲙ
col. 2. ϩⲛ̄ⲟⲩⲡⲃⲉⲉⲣ ; | [ⲙ̄] ⲉⲓⲡⲁⲙⲙⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲉ[ⲛⲓⲙ] [ⲟⲩⲱ]-[ⲡⲃ̄] ⲛ[ⲁ][ⲓ] ; [ⲙ̄] [ⲙⲙⲟ][ⲛ] ⲛ̄ⲧ[ⲟⲩ ⲉⲣⲉⲛ][ⲓⲙ] ⲛⲁϩ[ⲉ] [ⲉⲛⲟ][ⲩⲡ]ⲧⲏⲛ [ⲙⲛ̄ⲛⲟ][ⲩ]ⲡⲁⲗⲗ[ⲓⲛ] ; [ⲙ][ⲏ] ⲙ̄ⲡⲉⲓⲧ[ⲁⲙⲙ][ⲓⲟ] [ⲛⲉ] ⲛ̄ⲟⲩⲏⲡⲉ [ⲛ̄ⲡ][ⲁⲡ] ⲉⲩⲡⲃ̄[ⲓ]ⲱⲟ[ⲩ] ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲙⲏ[ⲏⲡ][ⲉ] ⲙ̄ⲡⲯⲉⲗ[ⲓⲟ]ⲛ ϩⲓⲡⲟⲁⲟⲩⲯⲉⲗ[ⲓ]ⲟⲛ ⲙⲛ̄ϩⲉⲛϩⲛ[ⲁ]ⲁⲩ ⲉⲩⲡⲃ̄-ⲃⲓⲱⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲙⲁⲛⲓⲁⲕⲏⲥ [2] ⲉⲛⲁⲛⲟ[ⲩ]ⲩ ⲉⲫⲟⲡ ⲛ̄ⲛⲟⲩ[ⲃ] ⲉⲡⲟⲩⲙⲁⲕϩ̄ ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲕⲗⲟⲙ ⲉⲫⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ⲥⲱⲙⲟ[ⲩ]ⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲓⲧⲣⲁ
f. 8 ⲙ̄[ⲛ̄ⲕ][ⲉⲙⲏⲏⲛⲥⲉ] ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ ⲉⲁⲓⲥⲙ̄ⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲉⲡⲟⲩⲙⲁⲕϩ̄ | ⲉⲩⲛ[ⲁ-ⲣ̄][ⲕ][ⲉⲧ] ⲛ̄ⲁⲓⲧⲣⲁ ; Ⲉ[ⲓ][ⲉ]ⲛⲓⲙ[ⲟⲉ] ⲛⲁ[ϩⲉ] [ⲉ]ⲛⲁⲓ [ⲉ]ⲣ[ⲥⲁⲛ-ⲃ]ⲱⲕ ⲛ̄ⲧⲉ[ⲕⲱ][ⲛⲉ̄] ;

Ⲧⲟⲧⲉ [ⲧⲥⲉⲉⲣ]ⲉ ⲥⲏⲙ [ⲛ̄ⲧⲉⲣ]ⲉⲥⲥⲱⲧⲙ̄ [ⲉⲛⲁⲓ] [ⲁⲥ]ⲙⲟⲩϩ [ⲛ̄ⲧⲉⲥⲟⲓ]ϫ ⲛ̄ⲕⲁϩ ⲁ[ⲥⲱⲱ]ⲱ ⲙ̄ⲙⲟϥ[3] [ⲙⲛ̄ⲡⲧ]ⲏⲩ ⲉⲥϫⲱ ⲙ̄[ⲙ]ⲟⲥ ϫⲉⲉⲓϩⲏ[ⲏ]ⲧⲉ ⲉⲓⲥⲧⲙⲉ[ⲣ]ⲓⲥ ⲛ̄ⲛⲉϫⲣⲏⲙⲁ. Ⲙ̄[ⲏ ⲛ̄]ⲧⲉⲥⲟⲟⲩⲛ ⲁ[ⲛ], ⲱ ⲧⲁⲙⲁⲁⲩ, ϫ[ⲉ]ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲙⲉ [ⲛ̄ⲛ]ⲁⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲥⲉⲛⲁⲃⲱⲕ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲩ [ⲉⲡ]ⲧⲁⲕⲟ ; ⲉⲫⲥ[ⲏ]ϩ̄ ⲅⲁⲣ ϩⲙ̄ⲡϫⲱ[ⲱ]-ⲙⲉ ⲛ̄ⲛⲉϫⲣⲓⲥⲧ[ⲁ]ⲛⲟⲥ ϫⲉⲡⲛⲟⲩⲃ [ⲅ]ⲁⲣ ⲥⲓⲃⲉ ⲁⲩⲱ ⲡϩⲁⲧ
col. 2 ⲛⲁⲧⲁⲕⲟ | ⲛⲉⲧⲛⲁϩⲧⲉ ⲁⲉ ⲛ̄[ⲧⲟⲟⲩ] ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲥⲉⲛⲁϣⲱⲡⲉ ϣⲁⲉⲛⲉϩ [4]. Ⲡⲉϫⲉⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲁⲉ ⲛⲁⲥ ϫⲉⲟⲩⲕⲟⲩⲛⲟ́ⲉ, ⲧⲁⲡⲉⲉⲣⲉ, ⲉⲓⲛⲁⲣ̄ⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲉⲓϫⲣⲏⲙⲁ ⲧⲏⲣⲟⲩ ; Ⲧⲡⲉⲉⲣⲉ ⲁⲉ ⲕⲟⲩⲓ ⲛⲉⲩ-ⲣⲙ̄ⲛ̄ϩⲏⲧ ⲁⲉ, ⲉⲥⲙⲉϩ ⲛ̄ϫⲁⲣⲓⲥ ⲁⲩⲱ ⲉⲣⲉⲡⲉⲡⲛ̄ⲁ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲥ, ⲁⲥⲟⲩⲱⲡⲃ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲡⲉϫⲁⲥ ⲛⲁⲥ ϫⲉⲧⲉⲣⲱϣⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲣⲱϣⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲏ.

8. Ⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲁⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲙⲛⲁⲩ ϫⲉⲙ̄ⲡⲉⲥϩⲏ́ⲉ ϩⲛ̄ⲛⲕⲱⲣⲙ̄

[1] Ad litt. graecum *ἐπιχειρέω*.
[2] Cf. supra, p. 424.
[3] ⲙ̄ⲙⲟⲥ cod.
[4] Non in Scriptura.

ⲛ̄ⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲥ ϫⲉⲡⲁⲧⲛⲁⲩ ⲛ̄ⲧⲉ|ⲭⲓⲗⲟⲅⲓⲥⲙⲟⲥ ⲁⲛ f. 8v
ⲉⲡⲉⲓⲑⲉ <ⲉ>ⲣ̄ⲑⲩⲥⲓⲁϩⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲕⲁⲁⲧⲉ ⲉⲃⲟⲗ; ⲡⲉϫⲉⲧⲡⲉⲉⲣⲉ
ⲡⲏⲙ ⲛⲁϥ ϫⲉⲁⲓⲟⲩⲱ ⲉⲓϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲛⲁⲕ ϫⲉⲛ̄ⲧⲛⲁⲣ̄ⲑⲩⲥⲓⲁ
ⲁⲛ. ⲡⲉϫⲉⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲛⲁⲥ ϫⲉⲉⲣϫⲱ ⲛ̄ⲛⲁⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉⲙ̄ⲡⲁ-
ⲧⲉϫⲱⲛⲧ̄ ⲛ̄ⲛⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ. ⲡⲉϫⲉⲑⲉⲟⲛⲟⲏ ϫⲉⲧⲉⲕⲇⲟⲙ ⲧⲏⲣ̄ⲥ ⲁⲣⲓⲥ.

ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲇⲉ ⲁϥⲟⲩⲉϩϩⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲇⲓⲡϩⲏ<ⲅⲉ>ⲙⲱⲛ ϩⲛ̄ⲟⲩ-
ⲟⲣϩ ⲉⲧⲣⲉⲩϩⲱⲱⲕ ⲙ̄ⲙⲟⲥ. ⲛ̄ⲧⲟⲥ ⲇⲉ ⲛⲉⲥⲕⲱ ⲛ̄ⲣⲱⲥⲡⲉ.
ⲁⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲣⲓⲙⲉ ⲉⲩⲛⲁⲩ ⲉⲧⲡⲉⲉⲣⲉ | ⲡⲏⲙ ⲉⲩϩⲱⲱⲕ ⲙ̄ⲙⲟⲥ col. 2
ⲁⲩⲱ ⲧⲉⲥⲙⲁⲁⲩ ⲛⲉⲥⲛⲉϫⲉⲓ{ⲁ}ⲧⲛ̄ ⲁⲭⲛ̄ⲧⲉⲥⲁⲡⲉ ϩⲓⲣⲁⲧ̄ⲥ.
ⲡⲉϫⲉⲡϩⲏⲅⲉ|ⲙⲱⲛ| ⲛ̄ⲧⲡⲉⲉⲣⲉ ⲕ|ⲟⲩⲓ| ϫⲉⲑⲩⲥⲓⲁϩⲉ, |ⲉ|ⲡⲱⲟⲡⲉ
ⲙ̄ⲙⲟⲛ |ⲧ|ⲛⲁϫⲟⲛⲧⲉ ϩⲛ̄ⲛⲉⲑⲟⲟⲩ ⲉⲛⲁⲓ. ⲁⲥⲟⲩⲱⲡⲃ̄ ϫⲉⲉⲓ-
ⲡⲁⲛⲟⲩⲱⲡ, ⲱ ⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ, ⲛ̄ⲧⲛⲁⲕⲁⲁⲕ ⲁⲛ ⲏ ⲛⲓ̄ⲥⲟⲟⲩⲛ
ⲁⲛ ϫⲉⲛ̄ⲧⲕ̄ⲟⲩ|ⲁⲧ|ⲇⲟⲙ ⲛ̄ⲧⲟⲕ |ⲙ|ⲛ̄ⲛⲉⲕⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ,
ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲇⲉ |ⲛ̄|ⲧⲟⲩ ⲟⲩⲛ̄ⲇⲟⲙ |ⲙ̄|ⲙⲟⲩ ⲉϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ. ⲧⲟⲧⲉ
ⲁϥⲟⲩⲱⲡⲃ̄ ⲛⲁⲥ ⲛ̄ⲇⲓⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ | [ϫⲉⲉⲓϩⲏ]ⲧⲉ ⲇⲉ [ⲧⲉ- f. 9
ⲛⲟⲩ] ⲧⲉⲙⲏⲣ [ⲉϩⲟⲩⲛ] ⲉ|ⲡϩⲉⲣⲙⲉ[ⲧⲁⲣⲓ]ⲟ|ⲛ.

ⲛ̄ⲧⲉ[ⲣⲉϥⲭ]ⲉⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲛ̄[ⲇⲓⲡ]ϩ|ⲏⲅⲉⲙⲱⲛ, [ⲁⲥⲱ]ⲡ ⲉⲃⲟⲗ
ⲉⲥ[ⲙ̄]ⲏ|ⲣ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡ[ϩⲉ]ⲣⲙⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ [ⲛ̄]ⲇⲓ|ⲧⲡⲉⲉⲣⲉ |ⲡⲏ|ⲙ
ⲡⲉϫⲁⲥ ϫⲉⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲡⲡⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉⲧⲟⲛϩ̄,
ⲡⲉⲓⲟⲩⲁ ⲙⲁⲩⲁⲁϥ, ⲡⲁⲓⲕⲁⲓⲟⲥ, ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲧⲏⲣ̄ϥ̄, ⲡⲉⲓ|ⲙⲁ|ⲣ-
ⲧⲩⲣⲟⲥ ⲙⲁⲩⲁⲁϥ, ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉ[ⲣⲟⲓ] ⲉⲓⲱⲡ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲣⲟⲕ, ⲡϫⲱⲱ-
ⲣⲉ ϩⲛ̄ⲛⲉϥϩⲏⲩⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ, ⲙⲁⲣⲉϥϫⲓⲉⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲇⲓⲡⲉⲕⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲙ-
ⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛⲉⲕϩⲙ̄ϩⲁⲗ | ⲛ̄ⲥⲉⲉⲓⲙⲉ ⲛ̄ⲇⲓⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ϫⲉⲛ̄ⲧⲟⲕⲡⲉ col. 2
ⲡⲛⲟⲇ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲙⲁⲩⲁⲁϥ, ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲧⲏⲣ̄ϥ̄, ⲡϫⲟⲉⲓⲥ, ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ
ⲡⲉⲓⲁⲧⲱⲁϫⲉ ⲉⲣⲟϥ, ⲙⲁⲧ̀ ⲛⲁⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲉϩⲟⲩⲥⲓⲁ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡϩⲏ-
ⲅⲉⲙⲱⲛ {ⲙ̄ⲡϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ} ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛⲁⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ,
ⲡϫⲟⲉⲓⲥ, ⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ, ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ, ⲡⲁⲓⲕⲁⲓⲟⲥ ⲙⲁⲩ-
ⲁⲁϥ, ⲡⲁⲅⲁⲑⲟⲥ ⲉⲧϩⲓϫⲛ̄ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ, ⲡⲉⲓⲱⲧ ⲙ̄ⲡⲧⲏⲣ̄ϥ̄, ⲡⲣ̄ⲣⲟ
ⲛ̄ⲛⲁⲓⲱⲛ ⲧⲏⲣⲟⲩ, ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉⲧϩⲓϫⲛ̄ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ, ⲡⲁⲓ ⲉⲧⲉ-
ⲡⲱϥⲡⲉ ⲡⲉⲉⲟⲟⲩ ⲡⲁⲉⲛⲉϩ ⲛ̄ⲉⲛⲉϩ. ϩⲁⲙⲏⲛ.

f. 9v 9. | Ναι ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲥⲭⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲙ, ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲉⲧⲃ̄-
ⲙⲁⲩ ⲁⲃ̄ⲃ̄ⲣⲣⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲥⲥ̀ⲓⲍ ⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲥⲓⲛ̄ⲥⲉⲣ-
ⲙⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ ⲁⲥⲧⲛ̄ⲉⲥⲟⲩⲟⲓ ⲉⲥⲟⲩⲛ ⲉⲛ̄ⲥⲏⲛⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲁⲥⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ
ⲛ̄ⲧⲉⲩⲁⲛⲍⲱⲛⲏ ⲁⲥⲙⲟⲩⲣ ⲃ̄ⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲟⲩⲍ ⲁⲩⲱ ⲁⲥⲫⲉⲓ
ⲃ̄ⲫⲓⲡⲗⲟⲛ [1] ⲛ̄ⲧⲉⲩⲭⲗⲁⲙⲩⲥ ⲁⲥⲉⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲯⲟⲯⲟⲩ ⲙ̄ⲛ̄ⲟⲩⲁⲅ-
ⲅⲉⲓⲟⲛ ⲁⲥⲧⲁⲁⲩ ⲃ̄ⲛ̄ⲥⲏⲛⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲡⲉⲭⲁⲥ ⲛⲁⲩ ⲭⲉⲃⲱⲕ ⲉⲧⲉ-
col. 2 ⲕⲣⲏⲛⲏ ⲛ̄ⲣ̄ⲙⲉⲍⲛⲁⲓ ⲃ̄ⲙⲟⲟⲩ | ⲛ̄ⲧⲛ̄[ⲧⲟⲩ ⲉⲡⲉⲓⲙⲁ.]

ⲧⲟⲧⲉ ⲁ[ⲩⲧⲱⲟⲩⲛ] ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲡⲍ[ⲏⲅⲉⲙⲙⲱⲛ] ⲁ[ⲩ]ⲃⲱⲕ [ⲉⲧⲉ-
ⲕ]ⲣ[ⲏⲛ]ⲏ ⲁ[ⲩⲙⲁⲍⲟⲩ] ⲃ̄[ⲙ]ⲟⲟⲩ ⲁ[ⲩⲉⲓⲛⲉ] ⲃ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲧ[ⲙⲙⲏ-
ⲏ]ⲧ[ⲉ] ⲃ̄ⲡⲁⲓⲕ[ⲁⲥⲧⲏ]ⲣⲓⲟⲛ ⲁⲩⲧ [ⲃ̄]ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲡⲉⲥ[ⲏⲧ] ⲁⲩⲱ
ⲟⲛ ⲁⲩⲥ̀[ⲱ ⲉⲩ]ⲁⲍⲉⲣⲁⲧ[ⲟ̄] ⲛ̄[ⲥ̀ⲓⲡ]ⲍⲏⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲁⲍ[ⲓⲡ]ⲁⲓⲕⲁⲥ-
ⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲁⲩⲯⲱⲡⲉ ⲉⲩⲥ̀ⲱⲯⲧ̄ ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲓⲡⲙⲏⲏⲯⲉ.

ⲁⲥⲧⲡⲉⲥⲟⲩⲟⲓ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲙ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲉⲡⲍⲏⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲁⲥⲃⲱⲗ
ⲉⲃⲟⲗ ⲃ̄ⲡⲛⲟⲩⲍ ⲁⲥⲙⲟⲩⲣ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲁⲛⲍⲱⲛⲏ ⲁⲩⲱ ⲁⲥⲧ ⲛ̄ⲧⲉⲩ-
f. 10 ⲭⲗⲁⲙⲩⲥ ⲍⲓⲱⲱⲩ | ⲁ[ⲥⲑⲃ̄ⲥⲟⲩ] ⲍⲃ̄[ⲡ]ⲉⲩ[ⲑ]ⲣ[ⲟⲛ]ⲟⲥ [ⲁⲥ]-
ⲃⲱⲕ [ⲉ]ⲓ[ⲡⲉⲥⲧⲟⲡ]ⲟⲥ ⲛ̄[ⲥ̀ⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲙ] ⲁⲥ[ⲙⲟⲩⲣ ⲛ̄ⲛ]ⲓ[ⲉ]ⲥ̀ⲟⲓⲭ
[ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲉⲡ]ⲍⲉⲣⲙⲉ[ⲧⲁⲣⲓⲟⲛ] ⲡⲉⲭⲁⲥ [ⲭⲉ][ⲡⲁⲛⲟⲩ]ⲧ]ⲉ ⲙⲁ-
[ⲣ]ⲟ[ⲩⲟⲩ]ⲱⲛ ⲛ̄ⲥ̀ⲓ[ⲛ̄ⲃⲁ]ⲗ ⲃ̄ⲡⲍⲏⲅⲉ[ⲙⲙ]ⲱⲛ ⲛⲉⲙⲛⲁⲩ ⲉ-
ⲃⲟⲗ ⲁⲩⲱ ⲟⲛ ⲛ̄ⲑ̄[ⲯ]ⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲙⲍⲉ ⲯⲁⲛⲧⲉⲙⲭⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ
ⲃ̄ⲡⲉⲙⲍⲱⲃ.

ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲙⲟⲩⲱⲯⲃ̄ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲡⲍⲏⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲉⲙⲭⲱ ⲃ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉ-
ⲁⲣⲓⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ, ⲉⲯⲱⲡⲉ ⲃ̄ⲙⲟⲛ ⲧⲛⲁⲭⲟⲛⲧⲉ ⲍⲛ̄ⲍⲉⲛⲕⲉⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ
ⲉⲩⲍⲟⲟⲩ ⲉⲛⲁⲓ. ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲥⲥ̀ⲱⲯⲧ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲙ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲧⲯⲉⲉⲣⲉ ⲯⲏⲙ
col. 2 | ⲉⲥⲭⲱ ⲃ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲱ ⲡⲁⲧⲯⲓⲡⲉ ⲛ̄ⲍⲏⲅⲉⲙⲙⲱⲛ, ⲃ̄ⲡⲉⲓⲭⲟⲟⲥ ⲛⲁⲕ
ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ ⲭⲉⲃ̄ⲡⲣ̄ⲯⲁⲭⲉ ⲛⲉⲃ̄ⲙⲁⲓ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲙⲛ̄ⲧⲭⲁⲥⲓⲍⲏⲧ; ⲛ̄ⲧⲟⲕ
ⲁⲉ ⲁⲕⲯⲁⲭⲉ· ⲙⲏⲧⲓ ⲛ̄ⲣ̄ⲥⲟⲟⲩⲛ ⲁⲛ ⲭⲉⲙⲛ̄ⲥ̀ⲟⲙ ⲃ̄ⲙⲟⲕ
ⲉⲣ̄ⲗⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲍⲱⲃ; ⲡⲉⲭⲉⲡⲍⲏⲅⲉⲙⲙⲱⲛ ⲛⲁⲥ ⲭⲉⲧⲉⲛⲟⲩ ⲧⲛⲁⲧⲣⲉ-
ⲭⲱⲛⲧ̄ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ ⲃ̄ⲡⲁⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ.

[1] Cf. supra, p. 424, annot. 5.

ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛⲁⲩ ⲭⲉⲟⲩⲟⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲭⲉⲛ̄ⲧⲕ̄ⲟⲩⲁⲑⲏⲧ
ⲡⲁⲣⲁⲣⲱⲙⲉ ⲛⲓⲙ · ⲛ̄ⲧⲁⲛⲓⲙ ⲙⲟⲩⲍ ⲛ̄ⲛⲉⲓⲙⲟⲟⲩ ⲧⲉⲛⲟⲩ ⲉⲧⲉ-
ⲛⲁⲓⲛⲉ | ⲁⲩⲉⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲡⲉⲓⲙⲁ; ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲩⲛⲁⲩ ⲇⲉ ⲛ̄ϭⲓ- f. 10v
ⲡⲍⲏⲓⲉⲙⲱⲛ ⲉⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ [1] ⲉⲩⲕⲏ ⲉⲍⲣⲁⲓ, ⲡⲉⲭⲁⲩ ⲭⲉⲛ̄ⲧⲁⲛⲓⲙ
ⲙⲉⲍⲛⲉⲓⲙⲟⲟⲩ; ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛⲁⲩ ⲭⲉⲙ̄ⲡⲉⲗⲗⲁⲩ ⲙⲉⲍⲛⲉⲓ-
ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲓⲙⲏⲧⲓ ⲛ̄ⲧⲟⲕ, ⲱ ⲡⲍⲏⲓⲉⲙⲱⲛ.

Ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲩϭⲱⲛⲧ̄ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲟⲣⲅⲏ ⲛ̄ϭⲓⲡⲍⲏⲓⲉⲙⲱⲛ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩⲭⲱ
ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲡⲱⲥ ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ⲕⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲉ̄ⲣⲙ̄ⲁⲅⲓⲁ ⲉⲣⲟⲓ ⲱⲁⲛⲧⲁⲃⲱⲕ
ⲛ̄ⲧⲁⲙ̄ⲙⲉⲍⲙⲟⲟⲩ; Ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲏ | ⲉⲥⲭ[ⲱ col. 2
ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲱ] ⲡⲍⲏ[ⲓⲉⲙⲱⲛ] ⲛ̄ⲧⲁ[ⲓ̄ⲣ̄][ⲙⲁⲅⲓⲁ] ⲁⲛ, [ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲓ]-
ⲧ[ⲱⲧ] [ⲍⲏⲛⲧ ⲉⲧ]ⲟⲩⲟⲙ ⲙ̄[ⲡⲭⲟⲉⲓⲥ] ⲉⲃⲟⲗ ⲭ[ⲉⲁⲓⲱⲟ][ⲩ]-
ⲱⲟⲩ [ⲙ̄][ⲙⲟⲓ] [ⲙ̄]ⲡ[ⲉ]ⲙⲧ[ⲟ ⲉ]ⲓⲃ[ⲟⲗ ⲙ̄]ⲡⲛⲟⲩⲧ[ⲉ] [ⲛ̄ⲛⲁⲓ]ⲱⲛ
ⲁ[ⲩ][ⲱ] ⲉⲕⲱⲟⲩⲱⲟⲓⲟ[ⲩ ⲙ̄]ⲙⲟⲕ ⲉⲭⲛ̄ⲧⲓⲟ[ⲟⲩ] ⲛ̄ⲛⲉⲕⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ
ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲙⲏⲏⲱⲉ, ⲉⲓⲥⲍⲏⲏⲧⲉ ⲁⲕⲉⲓⲙⲉ ⲭⲉⲟⲩⲛ̄ⲧⲉ-
ⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉⲅⲟⲩⲥⲓⲁ ⲉⲣⲟⲕ.

10. ⲁⲫⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓⲡⲍⲏⲓⲉⲙⲱⲛ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲟⲣⲅⲏ ⲉⲫⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ
ⲭⲉⲱ ⲧⲧⲁⲗⲁⲓⲡⲱⲣⲟⲥ | Desunt 9 ½ lineae primae columnae fol. 14
fol. 14, quarum hae tantum litterae supersunt legendae : ad finem lin. 3ae ⲁ, lin. 6ae ⲉⲓ, lin. 7ae ⲧⲉ, lin. 8ae ⲱ. Inde a lin. 10a :
...ⲁ]ⲩⲱ [ⲍⲛ̄ⲟ]ⲩ[ⲙ]ⲏⲏⲱⲉ [ⲛ̄ⲛ]ⲉⲑⲟ[ⲟ]ⲩ ⲉⲙⲙⲛ̄ⲧⲟ]ⲩ]ⲏⲡⲉ.
ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲏ ⲭⲉⲁⲓⲭⲟⲟⲥ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ ⲭⲉⲙ̄ⲡⲣ̄-
ⲱⲁⲭⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲓ ⲍⲛ̄ⲟⲩⲙⲛ̄ⲧⲭⲁⲥⲓⲍⲏⲧ, ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲟⲛ ⲁⲕⲱⲁⲭⲉ.
ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲥⲭⲉⲛⲁⲓ, ⲁⲥⲱⲱ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲥⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ,
ⲙⲁⲧ ⲛⲁⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲉⲍⲟⲩⲥⲓⲁ | ⲱⲁⲛⲧⲟⲩⲱ ⲉⲓⲱⲁⲭⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲓⲁⲑⲏⲧ col. 2
ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲁⲧⲁⲙⲟⲩ ⲭⲉⲟⲩⲗⲁⲁⲩⲧⲉ ⲧⲉⲫⲟⲙ.

Ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲥⲧⲡⲉⲥⲟⲩⲟⲓ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲉⲣⲟⲩ ⲁⲥⲍⲓⲟⲩⲉ ⲉⲍⲣⲁⲓ ⲉⲭⲛ̄-
ⲧⲉⲫⲁⲡⲉ ⲱⲁⲛⲧⲣ̄ⲱⲙⲉ̄ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉⲡⲕⲁⲍ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲫⲉⲣⲟⲛⲟⲥ ⲧⲏⲣ̄ⲩ.
ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲛⲁⲩ ⲇⲉ ⲛ̄ϭⲓⲙ̄ⲙⲏⲏⲱⲉ, ⲁⲩⲣ̄ⲡⲡⲏⲣⲉ ⲁⲩⲱⲱ ⲉⲃⲟⲗ

[1] ⲉⲛ̄ⲙⲟⲟⲩ cod.

ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲩⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲟⲩⲁⲡⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁ-
ⲛⲟⲥ. Ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲟⲛ ⲁⲥⲟⲩⲱⲥⲃ̄ ⲛ̄ⲥ̀ⲑⲉⲟⲛⲟⲏ ⲉⲥⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ
f. 14v ⲭⲉⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ, | ⲙⲁⲣⲉⲫⲉⲓ ⲉⲃⲣⲁⲓ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲡⲉⲓⲍⲏⲣⲉⲙⲙⲱⲛ ⲛ̄ⲁⲑⲏⲧ
ⲙⲁⲛⲧⲉⲫⲭⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲫⲍⲱⲃ. Ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲟⲛ ⲁⲫⲉⲓ ⲉⲃⲣⲁⲓ
ⲍ̄ⲙ̄ⲡⲕ[ⲁⲍ] ⲍ̄ⲛⲟⲩⲛⲟⲩ̀ ⲛ̄ⲟⲣⲅⲏ, ⲛ̄ⲧⲟⲥ ⲇⲉ ⲛⲉⲥⲥⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲥⲱⲙ ⲍ̄ⲛ-
ⲟⲩⲛⲟⲩ̀ ⲛ̄ⲥⲱⲃⲉ, ⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲇⲉ ⲛⲉⲩⲗⲟⲃⲉ ⲍ̄ⲛⲟⲩⲛⲟⲩ̀ ⲛ̄ⲟ̀ⲱⲛⲧ̄ ⲉⲍⲟⲩⲛ
ⲉⲣⲟⲥ ⲉⲙⲁⲧⲉ ⲉⲩⲟⲩⲱⲫ ⲉⲙⲟⲩⲟⲩⲧ ⲙ̄ⲙⲟⲥ. Ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲡⲙⲏⲏⲫⲉ
ⲛ̄ⲧⲉⲩⲧⲁⲍⲓⲥ ⲱⲫ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲩⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲉⲓⲥ ⲑⲉⲟⲥ[1], ⲟⲩⲁⲡⲉ
col. 2 ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ | Desunt 11 lineae secundae columnae, quarum hae tantum litterae supersunt legendae : initio lin. 10ae ⲭ[ι]ⲓ, lin. 11ae ⲙ̄ⲙ[ι]ⲟ. Inde a lin. 12a legitur: ⲛ̄ⲧⲟ[ι]ⲥ [ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉ]ⲣⲉⲥ-
ⲥ[ι]ⲱ[ⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ] ⲁⲥⲣⲁⲫⲉ [ⲉ]ⲃⲟⲗ ⲭⲉⲛⲉⲣⲉⲡⲉⲥⲟⲩⲉⲫⲡⲁⲓ[ⲡ]ⲉ.

11. Ⲁⲩⲉⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ [ⲉ]ⲃⲟⲗ ⲉⲩⲭⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ
ⲙ̄ⲡⲍⲏⲣⲉⲙⲙⲱⲛ ⲁⲩⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ [ⲉⲡ[ⲙ]ⲁ] ⲉⲧⲟⲩⲛⲁⲥⲧⲟⲩ ⲙ̄ⲙⲟⲥ
Cod. Paris. copt. 132[1], f. 23 ⲛ̄ⲍⲏⲧⲟ̄, ⲛⲉⲣⲉⲡⲙⲏⲏⲫⲉ ⲧⲏⲣⲟ̄ ⲟⲩⲏⲍ ⲛ̄ⲥⲱⲥ | Deest probabiliter unum folium. — Ad finem priorum linearum primae columnae sequentis folii (Paris. 132[1], f. 23) haec supersunt legenda : lin. 1a et 2a, nihil, lin. 3a [ⲩ]ⲉ, lin. 4a ⲡⲉⲕ, lin. 5a [ⲉ]ⲍⲟⲩⲛ, lin. 6a [ⲍ]ⲁⲓⲟⲇⲉ. Desunt et primae litterae lin. 7ae, post quas legitur ⲁⲓ et deinde ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ [ⲛ̄]ⲛ̄[ⲁ][ⲓ]ⲱⲛ ⲧⲏⲣⲟⲩ, [ⲡ]ⲉⲓⲱⲧ
ⲙ̄ⲡⲧⲏⲣⲟ̄ ⲁⲩⲱ ⲡⲭⲟⲉⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ, ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲛ̄ⲧ̄ⲣ-
ⲣⲱⲟⲩ[2] ⲧⲏⲣⲟⲩ, ⲡⲉⲧⲍⲙⲟⲟⲥ ⲍⲓⲡⲉⲫⲣⲟⲛⲟⲥ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ, ⲡⲁⲓ[3]
ⲉⲧⲉⲡⲱⲫⲡⲉ ⲡⲉⲉⲟⲟⲩ ⲫⲁⲉⲛⲉⲍ ⲛ̄ⲉⲛⲉⲍ. Ⲍⲁⲙⲏⲛ.

Ⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲉⲥⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲏ, ⲉⲓⲥⲍⲏⲏⲧⲉ ⲁⲫⲉⲓ
col. 2 ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲡⲉⲥⲡⲏⲕⲟⲩⲗⲗⲁⲧⲱⲣ, | ⲓⲡⲉ[ⲓ][ⲭⲉ][ⲓⲡ[ⲓ][ⲙⲁⲧ][ⲟ][ⲓ ⲭⲉ]ⲉⲕⲁⲍⲉ
ⲉⲟⲩ [?] ⲫⲁⲡⲉⲓⲛⲁⲩ; ⲁⲣⲓⲡⲉⲕⲍⲱⲃ ⲍ̄ⲛⲟⲩⲟ̀ⲉⲡⲏ, ⲭⲉⲁⲣⲣ̄ⲛⲁⲩ
ⲛ̄ⲟⲩⲱⲱ. Ⲁⲥ̀ⲱⲱⲫⲧ̄ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲍ̄ⲙ̄ⲡⲉⲫⲍⲟ ⲛ̄ⲥ̀ⲓⲧⲫⲉⲉⲣⲉ ⲫⲏⲙ
ⲡⲉⲭⲁⲥ ⲭⲉⲉⲓⲛⲁⲭⲟⲟⲥ ⲛⲁⲕ ⲭⲉⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ

[1] Cf. supra, p. 425. [2] ⲛⲉⲙⲙⲛ̄ⲧⲉⲣⲣⲱⲟⲩ cod. [3] ⲡⲉⲓ cod.

ⲙⲡⲭⲟⲉⲓⲥ ⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡⲁⲓ ⲉⲧⲉⲙⲡⲉⲕⲧⲉⲟⲟⲩ ⲛⲁⲩ ⲟⲩⲁⲉ ⲛⲉⲩ-
ⲍⲙⲍⲁⲗ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲧⲉⲓⲣⲉ ⲙⲡⲉⲩⲟⲩⲱⲱ; ⲉⲧⲃⲉⲡⲁⲓⲟⲉ ⲛⲉⲧⲥⲏⲍ
ⲍⲙⲡⲭⲱⲱⲙⲉ ⲛⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ· ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲩⲟⲩⲱⲱⲃ̄
ⲛ̄ⲟ́ⲓⲡⲕⲁⲍ | ⲓⲁⲩⲩⲱⲓⲱ ⲓⲉⲃⲓⲟⲗ ⲉⲧⲃⲉⲛⲛⲟⲃⲉ ⲛⲛⲉⲓⲁⲑⲏⲧ ⲧⲏ- f. 23v
ⲣⲟⲩ [1]. ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲟⲛ ⲉⲩⲥⲏⲍ ⲍⲙⲡⲭⲱⲱⲙⲉ ⲛⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ
ⲭⲉⲟⲩⲁⲧⲛⲁⲧⲉ ⲧⲉⲕⲣⲓⲥⲓⲥ ⲙⲡⲉⲧⲉⲙⲡⲉⲩⲉⲓⲣⲉ ⲙⲡⲛⲁ [2].

ⲛⲁⲓ ⲁⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲥⲭⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲟ́ⲓⲑⲉⲟⲛⲟⲏ, ⲁⲥⲧⲡⲉⲥⲟⲩⲟⲓ
ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲥⲧⲟⲥ ⲙⲁⲩⲁⲁⲥ. ⲧⲟⲧⲉ ⲡⲱⲏⲏⲱⲉ ⲧⲏⲣⲉ̄ ⲛⲉⲩⲣⲓ-
ⲙⲉⲡⲉ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩⲣ̄ⲡⲏⲣⲉⲡⲉ ⲉⲍⲣⲁⲓ ⲉⲭⲛ̄ⲛ̄ⲱⲁⲭⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ
ⲛ̄ⲧⲉⲥⲡⲣⲟⲥⲉⲩⲭⲏ, ⲛⲉⲩⲧⲉⲟⲟⲩ ⲁⲉ ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉⲍⲣⲁⲓ ⲉⲭⲛ̄ⲧ-
ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓⲁ ⲛ̄ⲧⲱⲉⲉⲣⲉ ⲱⲏⲱ | De primis lineis secundae columnae, col. 2
haec supersunt legenda : lin. 1a, nihil, lin. 2a ⲙ, lin. 3a ⲍ[ⲟ], lin. 4a ⲙ[ⲟ]ⲩ], lin. 5a ⲡⲁⲣⲙ] [3]. Inde a lin. 6a legitur :

ⲁⲩⲧⲡⲓⲉ[ⲩⲟⲩⲟⲓ ⲛ̄ⲟ́ⲓ]ⲙⲙⲏⲏ[ⲱⲉ] ⲁⲩⲁⲁⲍ[ⲧⲉ ⲙ̄]ⲡⲉⲥ-
ⲥⲱⲙⲓⲁ [ⲁⲩ]ⲕⲱⲱⲥ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲁⲩⲧⲱⲙⲙ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲥ [4] ⲍⲙ̄ⲡⲧⲟⲟⲩ
ⲛ̄ⲧⲉⲥⲡⲟⲗⲓⲥ.

ⲁⲥⲭⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲟ́ⲓⲧⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ ⲛ̄ⲧⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲁ ⲑⲉⲟⲛⲟⲏ.
ⲁⲥⲭⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲗⲟⲙ ⲉⲧⲭⲏⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲛ̄ⲛ̄ⲡⲏⲩⲉ. ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ
ⲉⲧⲕⲱ ⲛ̄ⲍⲏⲧⲉ̄ ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲯⲁⲣⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲯⲱⲡⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲩ [5]
ⲯⲁⲛⲧⲉⲭⲧⲧⲟⲟⲧⲉ̄ ⲍⲛ̄ⲍⲱⲃ ⲛⲓⲙ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩⲩ.

Versio.

Martyrium (ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ) sanctae (ⲍⲁⲅⲓⲁ) Theonoae (ⲑⲉⲟ- Cod. Borg. 109[145] f. 4v
ⲛⲟⲏ [6]) in pace. Amen (ⲉⲓⲣⲏⲛⲏ. ⲍⲁⲙⲏⲛ).

1. Factum est autem (ⲁⲉ) tempore christianorum (ⲭⲣⲓⲥⲧⲁⲛⲟⲥ [7]) sub regno Diocletiani (ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲁⲛⲟⲥ) et Licinii (ⲗⲟⲩⲓⲛⲓⲁⲛⲟⲥ) et Maximiani (Ⲙⲁⲍⲓⲙⲓⲛⲓⲁⲛⲟⲥ) imperatorum, factum est autem

[1] Non in Scriptura. [2] *Iac.* 2, 13. [3] Cf. supra, p. 428.
[4] ⲁⲩⲧⲱⲙⲙ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲥ *om.* von Lemm, *BHO.* 1181. [5] ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲟⲩ cod.
[6] Et sic porro. [7] Et sic porro.

(ⲁⲉ) in illo tempore, quando imperator Diocletianus (ⲇⲓⲟⲕⲗⲏ-ⲧⲁⲛⲟⲥ) promulgavit edictum (ⲇⲓⲇⲁⲅⲙⲁ) de eis, ut cogeret (ⲁⲛⲁⲅⲕⲁⲍⲉ) eos sacrificare (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ) diis imperatorum et insuper colere idola (ⲉⲓⲇⲱⲗⲟⲛ) quae sunt in terra Aegypti, illa quae
f. 5 sunt in eius imperio toto | et quae sunt in Syria (ⲥⲩⲣⲓⲁ), misit praefectum (ⲍⲏⲅⲉⲙⲱⲛ [1]) Alexandriam, cuius nomen erat Culcianus (ⲕⲟⲩⲗⲕⲓⲁⲛⲟⲥ [2]).

Postquam autem (ⲁⲉ) ingressus est Alexandriam, promulgavit edictum (ⲇⲓⲇⲁⲅⲙⲁ) de eis. Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) congregata est universa multitudo civitatis (ⲡⲟⲗⲓⲥ) et archontes (ⲁⲣⲭⲱⲛ) omnes, quaerentes audire edictum (ⲇⲓⲇⲁⲅⲙⲁ) imperatoris. Scriptum enim (ⲅⲁⲣ) erat hoc modo : « Quisquis voluerit oboedire edicto (ⲇⲓⲇⲁⲅⲙⲁ) imperatoris et sacrificaverit (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ) diis imperatorum, accipiet honorem de manibus imperatoris et immunis (ⲁⲧⲏⲗⲟⲥ) erit in sua regione (ⲭⲱⲣⲁ) et suo pago. Qui contra inoboediens fuerit scriptis imperatoris, vir huiusmodi reus erit mortis, et eius uxor eiusque liberi in exsilium pellentur (ⲉⲝⲟⲣⲓⲍⲉ) in regionem (ⲭⲱⲣⲁ) longinquam, et quaecumque ei opes fuerint auferentur in thesaurum (ⲧⲁⲙⲓⲉⲓⲟⲛ). »

f. 5v Factum est autem (ⲁⲉ), cum audissent | archontes (ⲁⲣⲭⲱⲛ) omnes et quisquis audierat haec verba, obstupuerunt dicentes : « Quaenam haec res est quae facta est ab imperatore ? » Et insuper, cum surrexisset, imperavit praeconi (ⲕⲏⲣⲩⲝ) ut clamaret coram se dicens multitudinibus : « Venite mane ad conspiciendos (ⲑⲉⲱⲣⲉⲓ) christianos. »

2. Cum autem (ⲁⲉ) mane factum esset, flagellabat (ⲙⲁⲥⲧⲓⲅⲟⲩ) Culcianus praefectus christianos ut eos ad sacrificandum (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ) impelleret, et conspiciebat (ⲑⲉⲱⲣⲉⲓ) universa multitudo ; erat autem (ⲁⲉ) vir magnus in civitate (ⲡⲟⲗⲓⲥ), dives valde, cui erat filia unigenita (ⲙⲟⲛⲟⲅⲉⲛⲏⲥ), octo circiter annorum. Quae matrem suam allocuta est dicens : « O (ⲱ [3]) mater mea, cupio aspicere (ⲑⲉⲱⲣⲉⲓ) christianos. » Erat autem (ⲁⲉ) nomen puellae Theonoe.

Iussit autem (ⲁⲉ) mater eius eam intromitti in sellam gestato-
f. 6 riam (ⲍⲟⲕⲛⲟⲥ) et alias duas amicas cum ea | quae erant eius vicinae, et iussit duos servos masculos et quatuor servas feminas eam (i. e. Th.) ferre propter multitudinem. Cum autem (ⲁⲉ) pervenerunt ad tribunal (ⲃⲏⲙⲁ), praecurrerunt ei quidem (ⲁⲉ) duo

[1] Et sic porro. [2] Et sic porro. [3] Et sic porro.

servi eius masculi, ad locum ei faciendum ; ipsa autem (ⲁϥ) appropinquavit loco in quo praefectus erat, audiens eum : non enim (ⲅⲁⲣ) exierat e sella gestatoria (ϩⲟⲕⲛⲟⲥ), sed (ⲁⲗⲗⲁ) apertae sunt fenestrae sellae (ϩⲟⲕⲛⲟⲥ) et permissa est ut specularetur.

Ipsa autem (ⲁϥ), quando vidit castigationes (ⲧⲓⲙⲱⲣⲓⲁ) quas christianis irrogabat Culcianus praefectus, doluit valde et exclamavit dicens : « Tu ad quid in Aegyptum venisti, o praefecte ? » Ipse autem (ⲁϥ) audivit, eo quod locus eius (i. e. Th.) propinquus erat cathedrae suae. Iussit praefectus eam adduci.

Cum autem (ⲁϥ) statuissent eam, interrogavit eam : « Tu quae es ? » | Respondit : « Ego christiana sum. » Dixit ei praefectus : f. 6v
« Cuiusnam filia es tu ? » Docuerunt praefectum cuiusnam esset filia. Cum cognovisset eam, voluit rem in posterum proferre. Ipsa autem (ⲁϥ) non desiit exclamare : « Ego christiana sum aperte (ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓⲁ). »

3. Iussit (ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ) autem (ⲁϥ) praefectus arcessi eius patrem. Postquam autem (ⲁϥ) adductus est, dixit quidem (ⲁϥ) praefectus ei : « Si filia tua haec est, recipe eam et redeat, quia conatus sum parcere ei propter te, ne moriatur. Non remisit (ⲁⲛⲧⲉϫⲉ) exclamare : « Ego christiana sum. » Fortasse propter te rem eius in posterum differemus, ne dicat aperte (ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓⲁϫⲉ) se non morituram esse. » Pater autem (ⲁϥ) eius, cum haec audivisset, promisit praefecto libram (ⲗⲓⲧⲣⲁ) auri, ad rem in posterum differendam.

Cum autem (ⲁϥ) videret Theonoe eos recipere se ad redeundum | — praefectus enim (ⲅⲁⲣ) praeceperat (ⲡⲁⲣⲁⲅⲅⲉⲗⲉⲓ) patri eius f. 7
ne relinqueret eam in tribunali (ⲇⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ) —, exclamavit beata (ⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲁ) sancta voce magna coram universo populo (ⲁⲏ[ⲙⲟⲥ]) — plena enim (ⲅⲁⲣ) erat Spiritus (ⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄) sancti — dicens : « O praefecte, si acceperis divitias (ϫⲣⲏⲙⲁ) de manibus christianorum et dimiseris eos, si me dimiseris, accusabo (ⲕⲁⲧⲏⲅⲟⲣⲉⲓ) te ad imperatores. » Praefectus autem (ⲁϥ), ut audivit, timuit valde, non vero (ⲁϥ) dimisit eam, et dixit patri eius : « Vereor dimittere eam, ne (ⲙⲏⲡⲱⲥ) dominus meus imperator audiat verbum et interficiat me neve (ⲏ) christiani omnes propter eam spernant (ⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲟⲛⲉⲓ) edictum (ⲇⲓⲁⲧⲁⲅⲙⲁ) imperatoris ; sed (ⲁⲗⲗⲁ) ecce filia tua in conspectu tuo pro tribunali (ⲇⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ) : utinam igitur redeat et adoret deos imperatorum et recipias eam et redeas. »

Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) vertit se pater eius ad eam | dicens : « O filia mea, f. 7v
oboedi (ⲡⲉⲓⲑⲉ), sacrifica (ⲑⲩⲥⲓⲁϫⲉ) et redi in domum tuam. » Dixit ei puella : « Recede tu a me, pater mi ; non sacrificabo

(ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ). » Quando autem (ⲁⲉ) vidit praefectus eam non oboedire patri suo, respondit et dixit patri eius : « Recede ab ea, et desinat huius mentis esse. »

4. Postquam autem (ⲁⲉ) recessit ab ea pater eius, dixit praefectus ad eam : « Quid dicis? Ne existimaveris me dimissurum te quin fueris cruciata (ⲃⲁⲥⲁⲛⲓⲍⲉ). Dixi me effecturum ut, nisi sacrificaveris (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ), experiaris cruciatus (ⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ) tribunalis (ⲁⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ). » Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) respondit Theonoe et dixit praefecto : « Omnem potestatem tuam exerce in me, o praefecte ; ego tamen (ⲁⲉ) non oboediam decreto (ⲁⲓⲇⲁⲧⲁⲅⲙⲁ) imperatoris
f. 11 tui insipientis, sed (ⲁⲗⲗⲁ) oboediam | decreto (ⲁⲓⲇⲁⲧⲁⲅⲙⲁ) christianorum. »

Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) iussit (ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ) praefectus in medium afferri eculeum (ⲍⲉⲣⲙⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ) et suspendi Theonoam in eo. Cum autem (ⲁⲉ) extendissent eam in eculeo (ⲍⲉⲣⲙⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ), dixit unus ex eius militibus apud eum in honore habitus : « Domine mi praefecte, ecce suspendisti eam. Utinam arcessantur eius parentes et loquantur cum ea ; fortasse persuadebunt (ⲡⲉⲓⲑⲉ) ei et sacrificabit (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ) quin fuerit cruciata (ⲃⲁⲥⲁⲛⲓⲍⲉ). »

5. Postquam autem (ⲁⲉ) ingressi sunt parentes eius, vidit quidem (ⲁⲉ) eam mater eius suspensam et turbata sunt eius interiora et dixit praefecto : «Domine mi, si dimiseris eam, dabo eius pondus auri in thesaurum (ⲧⲁⲙⲓⲟⲛ). » Dixit praefectus matri eius : « Omnino (ⲡⲁⲛⲧⲱⲥ) audi quae dixerit in medio plebis (ⲁⲏⲙⲟⲥ)
f. 11v universae, dicens : Si me dimiseris, | accusabo (ⲕⲁⲧⲏⲅⲟⲣⲉⲓ) te ad imperatores tuos. » Statim autem (ⲁⲉ) respondit Theonoe : « Verbum meum idem manet. »

Mater autem (ⲁⲉ) eius conata est ei blandiri : « Filia mea, quid tibi hodie accidit? » Respondit puella : « Nihil amplius mihi hodie accidit, o mater mea, nisi (ⲉⲓⲙⲏⲧⲓ) quod mihi cottidie accidit. » Dixit ei mater eius : « Taceas... in medio multitudinis. » Respondit puella : « Si erubescis propter multitudinem quae nos aspicit (ⲑⲉⲱⲣⲉⲓ) ... ; utinam perficiatur in me quod scriptum est in libro christianorum : Facti sumus spectaculum (ⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ) mundo (ⲕⲟⲥⲙⲟⲥ) et angelis (ⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ) et hominibus [1]. »

f. 12 Dixit ei mater eius : | « Oboedi ([ⲡⲉⲓⲑⲉ]) et sacrifica (ⲑⲩ[ⲥⲓⲁⲍⲉ]). Haec enim verba hic inania sunt. » Dixit puella : «Mater mea, tu scis

[1] 1 *Cor.* 4, 9.

homines quibus sit virgo, si virginem suam viro dare velint, eam non in fletu neque (ⲟⲩⲁⲉ) in dolore dare solere, sed potius (ⲁⲗⲗⲁ ⲙⲁⲗⲗⲟⲛ) in alacritate (ⲉⲩⲫⲣⲟⲥⲩⲛⲏ) et in gaudio. Vos tamen (ⲁⲉ), o parentes mei, quomodo (ⲡⲱⲥ) fletis et doletis, cum me sponso optimo detis? Homines enim (ⲅⲁⲣ) omnes qui filias suas dant viro huius mundi (ⲕⲟⲥⲙⲟⲥ), saepe (ⲡⲟⲗⲗⲁⲕⲓⲥ) moritur hic, aut (ⲏ) etiam eos odit et eicit. Sponsus autem (ⲁⲉ), quem ego amo, non odit neque (ⲟⲩⲁⲉ) eos eicit neque (ⲟⲩⲁⲉ) moritur, sed (ⲁⲗⲗⲁ) profecto eos apud se suscipit in gaudio, non privans (ⲁⲡⲟⲥⲧⲉⲣⲉⲓ) ullum qui accedit ad eum diligenter, qui quaerit eum | in toto corde suo. » f. 12v

Eius autem (ⲁⲉ) mater, quando haec audivit — beata (ⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲁ) quidem (ⲁⲉ) sancta vidit eius cor non se convertisse ad sequendam filiam [1] —, magno cum dolore respondit : « O filia mea, quousque venenabis sagittas meas quae configunt me? »

Amicae autem (ⲁⲉ) eius duae quae venerant cum ea in sella gestatoria (ⲍⲟⲕⲛⲟⲥ) remanserunt aspicientes (ⲑⲉⲱⲣⲉⲓ) eam ; quando autem (ⲁⲉ) viderunt eam non curare de blandimentis patris eius,... exierunt et reversae sunt domum.

6. Stabat Theonoe coram praefecto qui ei blandiebatur (ⲕⲟⲗⲁⲕⲉⲩⲉ) : « Theonoe, filia mea, sacrifica (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ) ut dimittam te et faciam te mihi in filiam et dem tibi magnos honores ; et virum quem concupieris (ⲉⲡⲓⲑⲩⲙⲉⲓ) in hac civitate (ⲡⲟⲗⲓⲥ) tibi dabo. Reverere patrem tuum et matrem tuam | et sacrifica f. 13
(ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ), sicut et ego revereor eos : hucusque non volui tibi male facere propter eos. » Respondit puella et dixit praefecto : « Revereris non meos parentes, sed (ⲁⲗⲗⲁ) libram (ⲗⲓⲧⲣⲁ) auri quam pater meus promisit se tibi daturum. »

Dixit ei praefectus : « Noli perdere corpus (ⲥⲱⲙⲁ) tuum, desine multiloquium, sacrifica (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ). » Respondit Theonoe : « Cuinam ex tuis diis vis me sacrificare (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ)? Nisi forte (ⲉⲓⲙⲏⲧⲓ) vis me facere <sacrificium> Serapi (ⲍⲉⲣⲁⲡⲓⲥ) illi cui pater meus dedit quinque libras (ⲗⲓⲧⲣⲁ) auri, vel (ⲏ) Athenae (ⲁⲑⲉⲛⲁ) cui dedit alias quinque, vel Nemesi (ⲛⲏⲙⲉⲥⲓⲥ) cui dedit alias sex libras (ⲗⲓⲧⲣⲁ) argenti? Si igitur me cogis (ⲁⲛⲁⲛⲕⲁⲍⲉ) adorare divitias (ⲭⲣⲏⲙⲁ) patris mei, habet pater meus aliam multitudinem divitiarum (ⲭⲣⲏⲙⲁ) in domo sua ; redibo et illas

[1] Ad litt. « eam », i. e. Theonoam.

f. 13v adorabo. » | Cum autem (ⲁⲉ) audisset haec praefectus, vehementer succensus est ira (ⲟⲣⲅⲏ) et dixit : « Tu es, quae audebis despicere deos imperatorum ? » Respondit Theonoe : « Deus est, qui eos despicit. »

7. Dixit ei mater eius : « O filia mea, quousque dices talia verba et dolore cor meum afficies ? Si ergo exiero, o filia mea, et quaesiero te, ubi te inveniam vel (ⲏ) apud quam ex tuis amicis ? Vel (ⲏ) si vocavero, quis mihi respondebit ? Vel (ⲏ) etiam, quis inveniet tuas vestes et tua pallia (ⲡⲁⲗⲗⲓⲛ) ? Nonne (ⲙⲙⲏ) tibi confeci copiam munerum nuptialium variorum et multitudinem armillarum (ⲯⲉⲗⲓⲟⲛ) et periscelidum (ⲡⲟⲁⲟⲯⲉⲗⲓⲟⲛ) et vasa varia et pulchrum monile (ⲙⲁⲛⲓⲁⲕⲏⲥ) abundans auro pro collo tuo, et coronam constantem octo libris (ⲗⲓⲧⲣⲁ) et aliam multitudinem auri
f. 8 quam composui pro collo tuo, | quae aliis quinque libris (ⲗⲓⲧⲣⲁ) constabit ? Quis igitur haec inveniet si abieris et trucidata eris ? »

Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) puella, quando haec audivit, implevit manum suam terra et illam per aerem sparsit dicens : « Ecce sors (ⲙⲉⲣⲓⲥ) divitiarum (ⲭⲣⲏⲙⲁ). Nonne (ⲙⲙⲏ) tu scis, o mater mea, quosvis haec omnia amantes cum eis in corruptionem ituros esse ? Scriptum enim (ⲅⲁⲣ) est in libro christianorum : « Aurum enim (ⲅⲁⲣ) mutatur et argentum corrumpetur ; qui contra (ⲁⲉ) in Deum credunt in aeternum erunt [1]. » Dixit autem (ⲁⲉ) ei mater eius : « Quid igitur (ⲟⲩⲕⲟⲩⲛ), filia mea, faciam de his omnibus divitiis (ⲭⲣⲏⲙⲁ) ? » Puella autem (ⲁⲉ), prudens quidem (ⲁⲉ) et plena gratiae (ⲭⲁⲣⲓⲥ) et quacum erat Spiritus (ⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄) Dei, respondit matri suae dicens : « Tu sufficis illis, et illae sufficiunt tibi. »

8. Praefectus autem (ⲁⲉ), ubi vidit eam non curare de blanditiis
f. 8v matris suae, dixit ei : « Quousque | non accipies argumenta (ⲗⲟⲅⲓⲥⲙⲟⲥ) ad oboediendum (ⲡⲉⲓⲑⲉ) et sacrificandum (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ), ut dimittam te ? » Dixit ei puella : « Iam dixi tibi : non faciam sacrificium (ⲑⲩⲥⲓⲁ). » Dixit ei praefectus : « Haec dicis, qui anondum experta es cruciatus (ⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ). » Dixit Theonoe : « Omnem tuam potentiam exerce. »

Statim autem (ⲁⲉ) imperavit praefectus cum ira (ⲟⲣⲅⲏ) ut raderetur. Ipsa vero (ⲁⲉ) silebat. Flevit civitas (ⲡⲟⲗⲓⲥ), videns puellam dum raditur ; et mater eius pulverem spargebat in suum caput et in suos pedes. Dixit praefectus puellae : « Sacrifica (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ) ;

[1] Non in Scriptura.

alioquin, probabo te in peioribus his. » Respondit : « Si voluero, praefecte, non te dimittam quin (ⲏ) scias impotentem esse te et reges tuos iniquos (ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ), Deum e contra (ⲁⲉ) potestatem habere ad rem quamlibet. » Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) respondit ei praefectus : | « Ecce autem (ⲁⲉ) nunc alligata es ad eculeum (ⲍⲉⲣⲙⲉ- f. 9
ⲧⲁⲣⲓⲟⲛ). »

Cum autem (ⲁⲉ) haec dixisset praefectus, exclamavit alligata ad eculeum (ⲍⲉⲣⲙⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ) puella et dixit : « Domine mi Iesu Christe, fili Dei vivi, qui solus unus, iustus (ⲁⲓⲕⲁⲓⲟⲥ), rex universi, qui solus martyr (ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ), audi me clamantem ad te, tu fortis in omnibus operibus tuis, glorificetur nomen tuum in conspectu servorum tuorum, et sciant omnes te esse solum magnum Deum, regem universi, Dominum Deum ineffabilem ; da mihi potentiam (ⲉⲝⲟⲩⲥⲓⲁ) in praefectum {praefecti} in conspectu horum omnium, Domine Deus meus, Deus omnium, sole iuste (ⲁⲓⲕⲁⲓⲟⲥ), bone (ⲁⲅⲁⲑⲟⲥ) super omnes, pater universi, rex aevorum (ⲁⲓⲱⲛ) omnium, Deus super omnes, cui est gloria in saeculum saeculi. Amen (ⲁⲙⲏⲛ). »

9. | Haec autem (ⲁⲉ) cum dixisset Theonoe, statim ibidem f. 9v
vincula manuum eius soluta sunt, descendit de eculeo (ⲍⲉⲣⲙⲉ-ⲧⲁⲣⲓⲟⲛ), incessit in praefectum, solvit eius cingulum (ⲁⲛⲍⲱⲛⲏ), ligavit eum fune et disiunxit fibulam (ⲫⲓⲡⲗⲟⲛ) chlamydis (ⲭⲗⲁ-ⲙⲩⲥ) eius, attulit lagenam et vas (ⲁⲅⲅⲉⲓⲟⲛ), tradidit ea praefecto et dixit ei : « Vade ad fontem (ⲕⲣⲏⲛⲏ), imple haec aqua et refer ea huc. »

Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) surrexit praefectus, ivit ad fontem (ⲕⲣⲏⲛⲏ), implevit ea aqua, retulit ea in medium tribunalis (ⲁⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ), deposuit ea, et iterum stetit praefectus in tribunali (ⲁⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ) et remansit spectans in turbam.

Incessit Theonoe in praefectum, solvit funem, cinxit eius cingulum (ⲁⲛⲍⲱⲛⲏ) et induit eum sua chlamyde (ⲭⲗⲁⲙⲩⲥ), | sedere eum iussit in throno ([ⲑⲣⲟⲛⲟⲥ]) eius et reversa est ad suum f. 10
locum ([ⲧⲟⲡⲟⲥ]) Theonoe, ligavit manus suas in eculeum (ⲍⲉⲣ-ⲙⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲛ) et dixit : « Deus meus, utinam aperiantur oculi praefecti et videat et resumat suam formam quoad perficiat opus suum. »

Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) respondit praefectus dicens : « Sacrifica (ⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ) ; sin minus, probabo te in aliis cruciatibus (ⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ) peioribus his. » Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) aspexit eum puella dicens : « O impudens praefecte, nonne tibi alia vice dixi : « Noli mecum loqui cum superbia »? Et ita tamen (ⲁⲉ) locutus es. Nonne (ⲙⲏⲧⲓ) scis te non ha-

bere potestatem ad rem ullam agendam? » Dixit praefectus ei : « Nunc efficiam ut experiaris cruciatus (ⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ) tribunalis (ⲇⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ). »

Respondit ei : « Vae tibi, quia tu insipiens es praeter (ⲡⲁⲣⲁ) omnes homines. Quisnam hausit has aquas nunc, quae nempe sunt
f. 10v hae, | et eas huc attulit? » Quando autem (ⲁⲉ) vidit praefectus aquas positas, dixit : « Quisnam has aquas hausit? » Responderunt ei : « Nullus has aquas hausit, nisi (ⲉⲓⲙⲏⲧⲓ) tu, o praefecte. »

Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) succensus est ira (ⲟⲣⲅⲏ) praefectus et dixit : « Quomodo (ⲡⲱⲥ) sinitis eam facere magiam (ⲙⲁⲅⲓⲁ) in me, adeo ut vadam et hauriam aquam? » Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) respondit Theonoe dicens : « O praefecte, non feci magiam ([ⲙⲁⲅⲓⲁ]), sed ([ⲁⲗⲗⲁ]) confisa sum potentiae Domini eo quod gloriata sum in conspectu Dei aevorum (ⲁⲓⲱⲛ), tu vero gloriatus es potentia tuorum regum in conspectu huius multitudinis. Ecce didicisti Deum habere potestatem (ⲉⲝⲟⲩⲥⲓⲁ) in te. »

10. Respondit praefectus cum ira (ⲟⲣⲅⲏ) dicens : « O misera
f. 14 (ⲧⲁⲗⲁⲓⲡⲱⲣⲟⲥ) | [lacuna 9 ½ linearum] ... et in multitudine malorum innumerabilium. » Respondit Theonoe : « Dixi tibi alia vice : « Noli mecum loqui cum superbia », et ita iterum (ⲡⲁⲗⲓⲛ) locutus es. » Haec cum dixisset, exclamavit dicens : « Deus meus, da mihi potestatem (ⲉⲝⲟⲩⲥⲓⲁ), ita ut desinam loqui cum isto insipiente et doceam eum nullam esse eius potentiam. »

Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) incessit in eum, et pulsavit in eius caput, quoad ipse submersus est in terram cum throno (ⲑⲣⲟⲛⲟⲥ) suo. Quando autem (ⲁⲉ) viderunt turbae, admiratae sunt et exclamaverunt omnes, dicentes : « Unus est Deus christianorum. » Iterum (ⲡⲁⲗⲓⲛ) respon-
14v dit Theonoe dicens : « Deus meus, | resurgat iste praefectus insipiens, quoad opus suum perficiat. » Iterum (ⲡⲁⲗⲓⲛ) surrexit de terra in magna ira (ⲟⲣⲅⲏ) ; ipsa vero (ⲁⲉ) irridebat ei magna irrisione. Ipse autem (ⲁⲉ) insaniebat vehementer magno furore in eam, volens occidere eam. Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) exclamavit multitudo eius officii (ⲧⲁⲝⲓⲥ) dicens : « *Εἷς Θεός*, unus est Deus christianorum. » [lacuna 11 linearum] Ipsa autem (ⲁⲉ), quando haec audivit, gavisa est eo quod hoc erat eius desiderium.

11. Apprehendentes eam milites praefecti eduxerunt eam et exierunt ad locum in quo crucifigerent (ⲥⲧⲟⲩ) eam. Sequebatur
Cod. Paris. eam universa turba... [lacuna unius folii, ut videtur, et sex prio-
Copt. 132[1], rum linearum sequentis folii, exceptis verbis : tuus, intra, profecto]
f. 23 « ... Deus aevorum ([ⲁⲓ]ⲱⲛ) omnium, pater universi et domine

mundi (ⲕⲟⲥⲙⲟⲥ), Deus regnorum omnium, qui sedes in throno (ⲑⲣⲟⲛⲟⲥ) tuo sancto, cui est gloria in saeculum saeculi. Amen (ⲁⲙⲏⲛ). »

Haec autem (ⲁⲉ) dicente Theonoa, ecce venit speculator (ⲥⲡⲏⲕⲟⲩⲗⲁⲧⲱⲣ) et dixit miles : « Quid adhuc exspectas ? Fac opus tuum festinanter, quia tempus est edendi. » Aspexit puella in eius faciem et dixit : « Quid dicam tibi in conspectu Domini Dei mei, cui non dedisti gloriam neque (ⲟⲩⲁⲉ) servis eius universis qui faciunt eius voluntatem ? Propterea ergo scriptum est in libro christianorum omnium : Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) respondit terra | et ex- f. 23v
clamavit propter peccata horum omnium insensatorum [1]. Et iterum (ⲡⲁⲗⲓⲛ) scriptum est in libro christianorum : Iudicium (ⲕⲣⲓⲥⲓⲥ) sine misericordia illi qui non fecit misericordiam [2]. »

Haec autem (ⲁⲉ) omnia cum dixisset Theonoe, incessit in crucem (ⲥ̄ⲧ̄ⲟⲥ) sponte. Tunc (ⲧⲟⲧⲉ) universa turba flebat et mirabatur de verbis omnibus eius precationis (ⲡⲣⲟⲥⲉⲩⲭⲏ) et glorificabat Deum de libertate (ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓⲁ) puellae [lacuna quinque priorum linearum secundae columnae [3]]. Incesserunt turbae, apprehenderunt eius corpus (ⲥⲱⲙⲁ), deposuerunt eam et sepelierunt eam in monte (= coemeterio [4]) eius civitatis (ⲡⲟⲗⲓⲥ).

Absolutum est martyrium (ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ) beatae (ⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲁ) Theonoae. Accepit coronam perfectam in caelis.

Quisquis posuerit cor suum in Deo, solet Deus esse cum eo, quoad iuvet eum in omni opere bono.

[1] Non in Scriptura. [2] *Iac.* 2, 13. [3] Cf. supra, p. 428-429.
[4] Cf. L.-Th. Lefort, *Les premiers monastères pachômiens*, dans *Le Muséon*, t. 52 (1939), p. 404-405 : « Pour un copte, « la montagne » désigne le désert, et parfois le cimetière pour la raison très simple que, par tradition millénaire, les cimetières sont normalement au désert. »

L'HAGIOGRAPHIE FRANCONIENNE

DANS QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES

Rares sont les cités épiscopales qui, en une période de cinq ans, ont bénéficié d'un ensemble de publications aussi remarquable et aussi varié que celle de Wurtzbourg [1].

Parmi les érudits qui se sont appliqués à cette tâche, le principal mérite revient au professeur Wilhelm Engel, dont les nombreux travaux ont, sur plus d'un point, facilité les recherches et montré la voie. Nous rappelons, en premier lieu, le dépouillement des revues régionales qu'il a publié, en deux fascicules, sous le titre de *Frankenland*, 1-2, dans les *Veröffentlichungen* de la Société d'histoire franconienne [2]. Ce répertoire, muni de tables systématiques, est bien en effet un « Wegweiser » qui permet de s'orienter commodément dans l'historiographie de la contrée depuis 1830. Plus loin, nous aurons l'occasion d'énumérer divers volumes que M. Engel a fait paraître, dans une autre collection, sur les sources de l'histoire de son pays ; ils représentent un labeur personnel et constructif de grande envergure.

Voici, auparavant, pour procéder avec ordre, deux ouvrages, parus en 1948 parmi les mêmes *Veröffentlichungen* de Wurtzbourg et qui ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs. Le premier est de M. Adolphe Bayer et comble une lacune [3]. A l'occasion du XII[e] centenaire (748-1948) du patron d'Ansbach, S. Gombert, honoré le 15 juillet, l'auteur renouvelle fort opportunément nos connaissances sur les origines de l'établissement religieux qui a gardé le nom de ce

[1] Une douzaine d'ouvrages ont été adressés à notre Rédaction ; on trouvera en note leur signalement bibliographique.

[2] Wilhelm Engel. *Frankenland. Wegweiser in das landesgeschichtliche Schrifttum.* Fasc. 1 : *Das Archiv des historischen Vereins von Unterfranken und Aschaffenburg ;* fasc. 2 : *Die Jahresberichte des historischen Vereins für Mittelfranken.* Wurtzbourg, Schöningh, 1948, 1949, 104 et 70 pp. (= *Veröffentlichungen der Gesellschaft für fränkische Geschichte*, Reihe XI, 1 et 2).

[3] Adolf Bayer. *St. Gumberts Kloster und Stift in Ansbach.* Wurtzbourg, Schöningh, 1948, 276 pp. ; ill. (= *Veröffentlichungen der Gesellschaft für fränkische Geschichte*, Reihe IX, 6).

personnage. On ignore, il est vrai, en quelles années du VIIIe siècle naquit et mourut S. Gombert, qui, à tort, passa pour un être mythique aux yeux de certains érudits. La date du 1er mai 748 est celle de l'expédition d'une lettre par laquelle le pape Zacharie s'adresse à plusieurs hommes nobles et généreux, leur rendant de justes actions de grâces pour diverses fondations pieuses qu'ils viennent de faire et ajoutant quelques pressantes recommandations au sujet de la dépendance à garder vis-à-vis des évêques [1]. Or, dans *Gundpertus*, un des destinataires de la lettre pontificale, M. Bayer a reconnu le fondateur d'Onoldsbach (Ansbach) en Moyenne-Franconie. Sa manière de voir, exprimée dès 1937 dans une revue locale [2], avait rencontré l'adhésion d'un bon connaisseur, Éric von Guttenberg. Le point est d'importance pour garantir le caractère historique et la date, au moins approximative, de la fondation du couvent par S. Gombert. M. Bayer croit pouvoir retrouver le même Gombert, avec le titre de *comes* (du Rangau ?) parmi les témoins d'un acte de Pépin en faveur de Prüm, le 13 août 762. L'étude approfondie de plusieurs autres diplômes conduit l'auteur à conjecturer que Gombert a été un guerrier franc, noble, qui dans la première moitié de sa vie, récolta, en se distinguant au service des princes carolingiens contre les Bavarois et les Saxons, d'assez nombreuses possessions foncières ; l'intérêt militaire de celles-ci se perdant peu à peu, le domaine dispersé du propriétaire vieillissant contribua aux fins de la colonisation franque par le moyen de fondations monastiques. L'auteur ajoute que la qualification de *vir venerabilis Guntbertus episcopus*, donnée plus tard à Gombert par Charlemagne dans son privilège pour Ansbach, le 29 mars 786 [3], ne peut, en l'occurrence, répondre à la dignité d'un chorévêque de Wurtzbourg, mais seulement à celle de « Klosterbischof » gouvernant le monastère d'Ansbach.

Ce travail restaure bien des positions qu'une critique trop négative avait cru détruire au siècle dernier. C'est ici le lieu de faire observer, avec M. Bayer, que notre prédécesseur le P. Albert Poncelet, tout en montrant la nature légendaire de plus d'un trait de la *Vita Gumberti*, affirma méritoirement dès 1909, sur la foi des diplômes carolingiens, l'entière historicité du personnage et de la fondation d'Ansbach [4]. Notons encore que, parmi les planches qui ornent l'ouvrage de M. Bayer, il s'en rencontre plusieurs qui enrichissent heureusement l'iconographie, assez peu connue, de S. Gombert.

[1] *M. G.*, Epist., t. III, p. 364 ; ou, plus récemment, *Bonifatius-Briefe*, éd. Tangl, p. 185.

[2] *Pfarrei und Kirche St. Johannes zu Ansbach im Mittelalter*, dans *Jahresbericht des historischen Vereins für Mittelfranken*, t. LXVII, p. 37.

[3] *M. G.*, Dipl. Karol., t. I, p. 205.

[4] *La Vie de S. Gombert d'Ansbach*, dans *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 272-280.

Les deux études particulières réunies sous le titre, plutôt fallacieux, d'*Herbipolis sacra* par les soins de la Société d'histoire franconienne [1], ont pour auteur un archiviste bien doué qui tomba sur le front des Carpathes, Paul Schöffel (1905-1944). Le premier chapitre de ce livre posthume s'intitule : *Karlburg, Karlstadt und die « fränkische Gertrud »*. Nous retiendrons surtout que la « Gertrude franconienne » n'aurait jamais dû être distinguée de la Ste Gertrude nivelloise, dont elle est devenue un double légendaire. On connaît l'épisode, librement inventé par l'hagiographe de la seconde *Passio Kiliani* (*BHL.* 4661), qui donna lieu plus tard à d'inextricables confusions : Gertrude, fille du roi Pépin (!), se dérobe à un mariage projeté pour elle, se retirant *in partes Orientalis Franciae in locum qui nunc corrupte Karliburg vocitatur*. La fugitive trouva le loisir d'y fonder un monastère en l'honneur de la Vierge Marie, avant de retourner dans son pays d'origine, une fois son prétendant passé de vie à trépas. Reprise dans un remaniement de la *Vita Gertrudis*, vers le XIIe siècle, ainsi que dans d'autres écrits, notamment dans un faux diplôme de Charlemagne en faveur de l'abbaye de Neustadt sur le Main, l'anecdote s'adorna de détails qui compliquèrent encore l'imbroglio. En fait, c'est à l'époque des premières dissertations savantes qu'on créa la Gertrude proprement franconienne : « eine gelehrte Erfindung späterer Jahrhunderte », écrit M. Schöffel, qui conclut en exprimant l'espoir d'avoir mis fin pour de bon à cette carrière illusoire, qui n'a fait couler que trop d'encre. Un *Exkurs* établit, à la fin du volume, qu'un seul et même auteur composa, au IXe siècle, la deuxième Passion de S. Kilian et la première Vie de S. Burchard de Wurtzbourg. Ceci, notons-le, avait déjà été affirmé, après d'autres, par W. Levison dans ses prolégomènes à l'édition de la première *Passio Kiliani* [2]. M. Schöffel apporte au bien fondé de la thèse des arguments nouveaux. A l'issue de la seconde étude du volume : *Neumünster und Dom*, où il est surtout traité de la construction de l'église cathédrale de Wurtzbourg, l'auteur a consacré quelques pages à l'évolution du titre patronal de celle-ci au moyen âge : S. Kilian, seul ou avec ses deux compagnons Colonat et Totnan, le Saint-Sauveur et, secondairement, Notre-Dame interviennent dans les appellations successives de l'édifice. Nous pensons que Saint-Sauveur a été dès l'origine le titre fondamental, mais que le patronage spécial du martyr S. Kilian, fondateur de la chrétienté wurtzbourgeoise et dont le corps reposait dans l'église, a souvent prévalu dans la désignation du « Kiliansdom » [3].

[1] Paul Schöffel. *Herbipolis Sacra. Zwei Untersuchungen zur Geschichte des Bistums Würzburg im frühen und hohen Mittelalter.* Wurtzbourg, Schöningh, 1948, 108 pp. (= *Veröffentlichungen der Gesellschaft für fränkische Geschichte*, Reihe IX, 7).

[2] *M. G.*, Script. rer. merov., t. V, p. 719-720.

[3] Par une note de M. J. Hofmann, dans un des ouvrages analysés ci-dessous,

Si maintenant nous passons en revue la série copieuse des *Quellen und Forschungen*, éditée par le chanoine Théodore Kramer [1], nous y voyons tout particulièrement à l'œuvre le professeur Engel : il n'a pas signé moins de quatre volumes sur les six que compte déjà cette utile collection. On y trouvera surtout des regestes, qui devront faciliter l'exploration scientifique du passé de Wurtzbourg comme diocèse, comme siège de l'évêque, avec sa cathédrale, et comme centre urbain. L'histoire d'une région en effet ne peut être écrite, fait observer avec justesse M. Engel, tant que les documents originaux dorment dans la poussière des archives sans avoir été dûment inventoriés et classés, en vue d'une élaboration complète et systématique. Cette conviction a donné à l'infatigable auteur le courage de s'attaquer au dépouillement de sources diverses, parfois considérables, comme on s'en rendra compte par l'énoncé des titres de ces quatre ouvrages. Dans le tome I[er] : *Vatikanische Quellen zur Geschichte des Bistums Würzburg im XIV. und XV. Jahrhundert*, M. Engel nous donne d'abord, sous 1149 numéros, les regestes wurtzbourgeois tirés du *Repertorium Germanicum* de Göller, continué par Tellenbach et d'autres ; ce répertoire va de l'année 1378 à 1432. Il y ajoute des *Franconica aus dem Vatikan* (1464-1487), d'après J. Scherg, et des *Herbipolensia electa Vaticana* (1306-1499) recueillis par lui-même, qui font monter les regestes de ce premier volume à 2235 numéros. Le tome II : *Die Rats-Chronik der Stadt Würzburg* (*XV. und XVI. Jahrhundert*) contient, sous 309 numéros, l'essentiel d'une chronique en langue allemande demeurée inédite et dont il n'existe malheureusement plus qu'une copie, souvent défectueuse, du XVII[e] siècle. Le texte a été pourvu des éclaircissements indispensables par M. Engel. Un traitement analogue a été réservé au nécrologe d'Ansbach : *Die mittelalterliche Seelbücher des Kollegiatstiftes St. Gumbert zu Ansbach*, le tome III de la série, auquel a été donné le sous-titre prometteur : *Necrologia episcopatus Herbipolensis I.* Nous y trouvons 416 mentions d'obits, annotées par l'auteur, qui couvrent cinq siècles environ (XI[e]-XVI[e]). En appendice, le calendrier local, édité d'après trois témoins, apporte une utile contribution à nos études [2]. Enfin, le quatrième ouvrage de M. Engel, tome V de la

p. 455, nous apprenons qu'une dissertation dactylographiée de M. Gerd Zimmermann (Wurtzbourg, 1951) a été, partiellement du moins, consacrée à cet objet, sous le titre : *Patrozinienwahl und Frömmigkeitswandel im Mittelalter, dargestellt an Beispielen aus dem alten Bistum Würzburg.*

[1] *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Bistums und Hochstifts Würzburg*, herausgegeben von Theodor Kramer. Tomes I-VI, Wurtzbourg, Schöningh, 1948-1952, 392, 130, 106, 152, 392-46*, 200 pp.

[2] Cette reproduction matérielle des manuscrits, en trois colonnes, n'est malheureusement accompagnée ni d'annotations ni d'un essai historique sur l'évolution de ce calendrier. Les points d'exclamation dont l'éditeur a fait

collection, publie les *Urkundenregesten zur Geschichte der Stadt Würzburg*, de 1201 à 1401. C'est sans doute celui qui a demandé le plus de travail et d'application, car il ne présente pas moins de 532 analyses d'actes de tout genre, fondées pour la plupart sur une étude directe et personnelle des originaux. Hâtons-nous de dire que l'utilisation de tous ces matériaux [1] est largement facilitée par les tables multiples qui complètent chacun des volumes. Deux d'entre eux, les tomes I et V, sont munis d'un index spécial des noms de saints, ou, plus exactement, de patrons [2].

Les tomes IV et VI des *Quellen und Forschungen*, dont il nous reste à dire un mot, sont d'un autre genre. Dans le premier, *Würzburg und Fulda*, que son auteur, M. P.-J. Jörg, dénomme une « darstellende Untersuchung », l'objet de la recherche est éclairé par le sous-titre : *Rechtsverhältnis zwischen Bistum und Abtei bis zum 11. Jahrhundert.* Rappelons aussitôt que le document fondamental, dans le conflit de juridiction qui opposa Wurtzbourg et Fulda, est le célèbre privilège d'exemption concédé par le pape Zacharie à S. Boniface, le 4 novembre 751, en faveur de Fulda. L'étude de M. Jörg, qu'il ne nous appartient pas de résumer ici, ne laisse dans l'ombre aucun aspect de ce problème, juridique et historique, assurément fort complexe, où intervinrent tant de personnages importants.

Quant au tome VI : *Libri sancti Kyliani*, dernier paru, il est le fruit de la collaboration de deux paléographes qualifiés, MM. Bernard Bischoff et Joseph Hofmann. Ici encore, le sous-titre de l'ouvrage nous renseigne exactement sur son contenu, tout en indiquant la part de chaque auteur : *Die würzburger Schreibschule und die Dombibliothek im VIII. und IX. Jahrhundert.* M. Bischoff, qui connaît mieux que personne les *scriptoria* de Bavière et qui vient d'accéder à la chaire universitaire illustrée à Munich par Traube et par Lehmann, a étudié les caractéristiques et le groupement des manuscrits les plus anciens de Wurtzbourg : période de l'écriture anglo-saxonne, au VIII[e] siècle, dont l'influence persistera longtemps encore au siècle suivant ; nouvelle orientation sous l'évêque Humbert (832-

suivre quelques graphies défectueuses auraient pu être multipliés ou, plus judicieusement, remplacés par des notes au bas de la page, corrigeant les noms et les identifiant au besoin. Tel quel, le document liturgique qu'on nous fournit ne saurait être mis à profit par tous avec assez de sécurité.

[1] La meilleure récompense d'un tel labeur, pour M. Engel, sera de constater cette utilisation ; c'est d'ailleurs déjà le cas dans plusieurs des travaux analysés au cours de la présente chronique

[2] Les noms y sont indiqués, pour la plupart, sous leur forme allemande et sans qualification qui les identifie, ce qui, pour certains d'entre eux, laisse dans le doute ; ainsi *Oddo*, *Elisabeth*, *Jakob*, *Johannes* (t. V). Reconnaissons qu'il est parfois impossible de dire avec certitude quel personnage est désigné lorsque, dans une liste de reliques, par exemple, se rencontre un nom qui a été porté par plusieurs saints et que le contexte n'aide pas à préciser.

842), continuée par deux groupes distincts de manuscrits exécutés sous Gozbald (842-855) ; évolution ultérieure. Il y a joint le « catalogue paléographique » d'une centaine de recueils. M. Hofmann s'est réservé d'inventorier tout ce qu'on peut repérer aujourd'hui en fait de manuscrits et de fragments de la bibliothèque du Dom aux VIII^e^ et IX^e^ siècles. Pour les spécialistes, cet ouvrage déploie un panorama vraiment délectable, dont les horizons, sans être insoupçonnés, présentent pourtant d'intéressantes surprises, grâce aux investigations si heureusement conjuguées des deux érudits. On sait qu'aux recueils conservés à la bibliothèque de l'université de Wurtzbourg il faut ajouter un nombre assez considérable de manuscrits de la Bodléienne ; ceux-ci, enlevés à la cathédrale et aux Jésuites de Wurtzbourg lors du sac de la ville par les Suédois (1631), entrèrent dans les riches collections de l'archevêque de Cantorbéry William Laud, chancelier d'Oxford. De la bibliothèque universitaire de Wurtzbourg il n'existe pas de catalogue scientifique ; notons seulement que les *hagiographica* du fonds ont été soigneusement analysés ici même [1] par le P. Albert Poncelet, qui a souligné la « veneranda aetas » de la plupart d'entre eux. L'occasion nous est maintenant offerte de confronter le répertoire de notre devancier avec les données du présent ouvrage et, notamment, de vérifier la datation des recueils. S. Kilian, patron de Wurtzbourg, fut longtemps considéré, selon l'habitude médiévale, comme le propriétaire des manuscrits de son Église, d'où la désignation : *libri sancti Kyliani*. Si, toutefois, celle-ci ne fut usuelle qu'aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, on en trouve l'équivalent bien plus tôt. Citons les quatre vers si expressifs que l'évêque Henri I^er^ (995-1018) fit inscrire dans le bel évangéliaire du IX^e^ siècle M. p. th. f. 66 :

> Hunc si quis librum gemmis auroque politum
> Devota mente Heinrico hoc praecipiente
> Non animo sano cupit auferre Kyliano,
> Ploret in aeterno poenas passurus averno.

L'ouvrage que nous venons de parcourir porte, avec le millésime 1952, la dédicace : « Herbipoli Iubilanti ». L'événement commémoré de la sorte à Wurtzbourg est l'élévation des reliques du patron de la cité, il y a 1200 ans. Cet anniversaire vient d'être illustré, du point de vue scientifique, par une publication considérable qui, précisément, a reçu pour titre : *Herbipolis Iubilans* [2]. Elle fait le plus grand honneur à l'Ordinariat diocésain, qui en a pris l'initiative, comme aussi aux trente-sept historiens qui ont tenu à lui adresser une contribution. Nous ne passerons pas en revue tous les

[1] T. XXXII (1913), p. 408-438.

[2] *Herbipolis Iubilans. 1200 Jahre Bistum Würzburg.* Festschrift zur Säkularfeier der Erhebung der Kiliansreliquien. Wurtzbourg, 1952, gr. in-8°, 742 pp., ill. (= *Würzburger Diözesangeschichtsblätter*, t. XIV-XV).

sujets traités dans ce gros volume de 742 pages ; il y faudrait consacrer trop de place dans cette chronique, qui d'ailleurs doit se limiter à son objet propre.

Comme il convient, la figure de S. Kilian orne le portail du monument que constituent ces Mélanges jubilaires. Les deux premières études, signées respectivement par Mgr André Bigelmair et M. Frédéric Merzbacher, traitent en effet de la vie du missionnaire martyr et de divers aspects de son culte. Elles apportent, l'une et l'autre, des éléments originaux. Mgr Bigelmair, dans *Die Passio des heiligen Kilian und seiner Gefährten* (p. 1-25), fournit d'abord une version allemande puis l'analyse des deux premières Passions de S. Kilian (*BHL.* 4660, 4661) ; mais il s'est proposé surtout de mieux situer dans le temps la composition de la plus ancienne. Alors qu'elle passait assez communément pour un produit du x^e^ siècle, F. Emmerich, qui en donna une bonne réédition scientifique en 1896, n'eut pas de peine à prouver qu'elle remontait plus haut, puisque, d'une part, il en existait deux manuscrits du siècle précédent et que, de l'autre, la Passion plus longue qui se fonde sur elle a été rédigée par le même auteur qui écrivit ensuite la Vie de S. Burchard de Wurtzbourg (*BHL.* 1483), laquelle est du IX^e^ siècle. Le P. Poncelet [1] entérina cette première conclusion, mais ne suivit pas Emmerich lorsque celui-ci voulut voir dans la Passion ancienne de S. Kilian un document sûr, qui aurait existé dès le VIII^e^ siècle. Plus tard, notre devancier maintint son opinion en signalant ici même [2] un bref article du *Neues Archiv* [3] où S. Riezler se refusait, lui aussi, à situer la *Passio Kiliani* plus haut que le IX^e^ siècle et à lui faire entièrement confiance. Riezler arguait, pour sa part, d'un emprunt fait par l'hagiographe à la Vie de S. Corbinien. En 1910, W. Levison, résumant la question dans les prolégomènes à son édition des *Scriptores rerum merovingicarum* [4], invoqua des motifs nouveaux qui, d'après lui, devaient fixer la rédaction du texte entre 833 et 840. C'est à énerver les arguments de Levison que Mgr Bigelmair s'emploie aujourd'hui, pour conclure avec une pleine conviction que la première Passion de S. Kilian a vu le jour en l'année 752. Et tout d'abord la limite 833-840 lui semble bien trop se rapprocher de la composition du texte remanié, qui altère déjà l'original par de nombreux thèmes dépourvus de base historique. Mgr Bigelmair estime devoir fixer ce remaniement dans la première moitié du IX^e^ siècle, en tout cas avant le 5 juin 855, quand fut incendiée la basilique Saint-Kilian, un événement que l'hagiographe aurait dû rappeler, s'il l'avait connu, à la fin de la *Vita Burchardi*, elle-même postérieure, nous l'avons dit, à la *Passio Kiliani II*. Cet argument *ex silentio*, que Mgr Bigelmair considère comme « fast zwingend » — le corps de S. Burchard était conservé, lui aussi, dans la susdite basilique — n'avait pas échappé à la

[1] *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 197.
[2] T. XXIII, p. 108.
[3] T. XXVIII, p. 232-234.
[4] T. V, p. 713-716.

sagacité de Levison, lequel, toutefois, ne lui reconnut pas assez de force contraignante pour éluder les objections en sens contraire. Mais, précisément, la principale raison alléguée par Levison pour fixer en 833 le *terminus post quem*, à savoir l'emploi de l'expression *regnante Pippino primo orientalium Francorum rege feliciter*, paraît à Mgr Bigelmair manquer de pertinence. Elle jouerait plutôt en faveur de sa propre thèse. Après 833, nul écrivain ne se serait avisé d'attribuer à Pépin le Bref le titre officiel, au sens où l'entend Levison, de monarque d'un royaume particulier érigé depuis peu ; ce titre ne pouvait convenir qu'à Louis le Germanique. En 752, par contre, Pépin ayant déjà reçu l'onction royale, régnait dès lors aussi sur les territoires occupés par les *Franci orientales*, mais en prenant ce terme au sens où il se rencontre maintes fois au VIII^e^ siècle. Ainsi dans un passage de la *Vita Bonifatii*, composée vers 764 : *Et duos bonae industriae viros ad ordinem episcopatus promovit, Willibaldum et Burchhardum, eisque in intimis orientalium Franchorum partibus et Baguariorum terminis ecclesias... distribuit* [1]. Mgr Bigelmair mentionne plusieurs autres exemples. Il estime, en outre, que dans la même phrase finale de la *Passio Kiliani*, l'expression *mediante Bonifatio archiepiscopo*, où n'apparaît aucune marque de vénération posthume, convient mieux à l'époque où le grand apôtre, toujours en vie, n'avait pas encore gagné la Frise après avoir déposé ses fonctions archiépiscopales. Ces arguments et d'autres indices trop longs à relever ici ont emporté la conviction de Mgr Bigelmair. Ajoutons que, s'il est dans le vrai, l'emprunt dénoncé par Riezler doit être mis au compte du biographe de S. Corbinien, et non l'inverse. Mais à ce problème aussi l'ingénieux critique n'a pas manqué de fournir sa solution.

Avec M. Merzbach, nous abordons un terrain moins exposé aux pièges de la controverse. Son article, *Zur Rechtsgeschichte und Volkskunde der Würzburger Kiliansverehrung* (p. 27-56), est avant tout descriptif et rassemble, sous diverses rubriques, une foule de détails précis sur le culte populaire du saint martyr. Telles, les indulgences ; les processions avec les reliques et la « bannière » de S. Kilian ; les foires ou « Kilianimesse » ; diverses coutumes locales observées lors de la fête annuelle, danses, tournois, gratifications, etc. ; le patronage spécial exercé sur certaines professions manuelles ou la protection contre certains maux ; les confréries ; enfin, les images et les attributs du saint patron sur les monnaies, les sceaux, etc. Un curieux monument du passé militaire de Wurtzbourg est assurément le « Cyriakus-Panier », le plus ancien étendard allemand. Haut de cinq mètres, large de trois, cet insigne présente une gigantesque figure de S. Kilian en ornements épiscopaux, avec crosse et glaive. Il conduisit à la bataille, *in die sancti Cyriaci* de l'année 1266, les milices

[1] Éd. LEVISON, p. 44.

wurtzbourgeoises victorieuses à Kitzingen. Ce succès mémorable fut honoré chaque année, le jour de la Saint-Cyriaque (8 août), par un cortège religieux, où la célèbre bannière eut toujours sa place.

Signalons qu'à cet emblème M. Frédéric Pfister a consacré plus loin dans le volume (p. 279-297) une étude particulière : *Alexander der Grosse und die Würzburger Kiliansfahne.* Ce titre un peu énigmatique de l'article s'éclaire lorsqu'on apprend que, dans un très ancien dessin en broderie, à présent détaché de la bannière de S. Kilian, on croit pouvoir reconnaître un épisode de la légende d'Alexandre, à savoir le « voyage aérien » du grand monarque.

Très curieux vestige de la popularité de S. Kilian dans la première moitié du XVI^e^ siècle, une feuille imprimée de grand format, conservée au Musée germanique de Nuremberg, présente, avec les 170 écussons des principales familles franconiennes, l'image de S. Kilian et de ses compagnons martyrs. Au centre, on lit la traduction allemande, notée, de l'hymne *Fons sapientiae* [1], qu'on chantait à Laudes, le jour de la fête du saint patron. Le chanoine Théodore Kramer analyse, sous divers aspects, cet imprimé où l'héraldique locale s'unit au culte de S. Kilian : *Das älteste Würzburger Wappenblatt* (p. 479-484).

Le martyre du grand missionnaire est encore évoqué au début d'un remarquable mémoire du P. Aubrey Gwynn, S. J. : *The Continuity of the Irish Tradition at Wurzburg* (p. 57-81). Notre savant confrère montre que le souvenir de l'Irlandais S. Kilian, le fondateur incontestable de la chrétienté de Wurtzbourg, demeura assez vivace pendant de longs siècles pour attirer les pèlerins de sa nation vers la cité franconienne. Sans doute, la première cathédrale y fut bâtie par un évêque anglo-saxon et consacrée par S. Boniface. Sans doute aussi, l'activité organisatrice de ce dernier ne semble pas, au VIII^e^ siècle, avoir bénéficié de la collaboration des moines scots, dont les usages étaient si différents de ceux des missionnaires anglo-saxons ; du moins n'apprenons-nous rien là-dessus dans les textes. Malgré cela, le P. Gwynn n'a pas de peine à découvrir, aux diverses étapes, jusqu'au XVI^e^ siècle, de nombreux vestiges de la « présence » irlandaise à Wurtzbourg. N'en rappelons ici que quelques-uns, et, d'abord, les gloses du manuscrit H. p. th. f. 12, que Zeuss soumit à l'étude pour créer, en 1853, sa *Grammatica celtica.* R. Thurneysen les a datées, en majeure partie, du milieu du VIII^e^ siècle. Des fragments d'un traité grammatical découverts par M. B. Bischoff dans la reliure de cinq manuscrits de Wurtzbourg sont sensiblement de la même époque. Le P. Gwynn prononce, à ce propos, le nom du grammairien Clemens Scotus, qui enseigna à l'école du palais sous Louis le Pieux et qui mourut — le fait est certain — à Wurtzbourg, où, apparemment, il était venu en pèlerinage. Rappelons ensuite, pour une période postérieure, l'ordination sacerdotale, en 1059, près du

[1] CHEVALIER, *Repert. hymnol.*, t. I, n° 6451.

tombeau de S. Kilian, d'un Marianus Scotus qui, durant deux fois dix ans, allait vivre en reclus, d'abord à Fulda puis à Mayence. Un autre Marianus irlandais (il nous a laissé lui-même son nom : Muiredach Mac Robartaig) est le héros du récit hagiographique *BHL.* 5527 ; il décéda en 1080 au monastère de Weih-Sankt-Peter à Ratisbonne. C'est lui qui, peu avant de quitter cette vie, copia des traités patristiques dans un recueil que possède aujourd'hui l'abbaye de Fort Augustus près d'Aberdeen. Au fol. 96, on lit cette invocation : *Sancte Kiliane, pro misero Mariano intercede.* Émouvant appel, puisque, vingt-six feuillets plus loin, allait s'interrompre pour toujours la transcription du pieux vieillard ; le travail fut repris par une main plus jeune, celle d'un disciple appelé Jean. On connaît un second autographe de ce Marianus : c'est le manuscrit latin 1247 de Vienne, où se lit, au fol. 160^{v}, le nom celtique rappelé ci-dessus. Plus proche de nous, à la Bibliothèque royale de Belgique, un manuscrit, le n° 64, révèle l'action des Irlandais en Bavière et en Franconie. Ce lectionnaire du XI^{e} siècle, décrit dans notre catalogue des manuscrits hagiographiques latins de Bruxelles [1], doit avoir appartenu aux moines scots de Ratisbonne avant de passer au « Schottenkloster » de Wurtzbourg, où il se trouvait au XIV^{e} siècle : *Iste liber est Hybernicorum Herbipolensis dioecesis extra muros eiusdem* (fol. 310). Il contient notamment une Vie de S. Patrice (*BHL.* 6497), qui a été publiée par le P. Hogan dans le tome I^{er} des *Analecta*, et dont le prologue seul diffère de la recension du livre d'Armagh. Le P. Gwynn a mis à profit d'autres renseignements que fournit ce précieux codex de Bruxelles, par exemple, sur les communautés irlandaises de Ratisbonne (31 hexamètres en l'honneur d'un prieur Marinus, qui vivait au XII^{e} siècle) et de Wurtzbourg (une liste des religieux, vers 1425 ; celle-ci a été détachée du manuscrit depuis quelques années).

Outre les saints que nous avons déjà nommés, on rencontre encore dans ces Mélanges quelques grandes figures honorées d'un culte dans l'Église ; toutefois, elles ne sont pas spécialement étudiées ici sous l'angle de la sainteté. Une esquisse biographique de S. Brunon, évêque de Wurtzbourg (1034-1045), se trouve insérée, p. 225-228, dans un article très étendu de M. H. Schreibmüller : *Die Ahnen Kaiser Konrads II. und Bischof Brunos von Würzburg.* S. Brunon y est évoqué, entre les évêques Guillaume de Strasbourg et Gebhard de Ratisbonne, sous la rubrique : « Die Salier als Bischöfe ». Son successeur immédiat, S. Adalbéron, un champion méritant de la réforme des monastères et de la liberté religieuse, a fait de même l'objet d'un article de M. P.-J. Jörg, dont nous avons déjà eu l'occasion de citer le nom : *Die Heimat und die Vorfahren des heiligen Adalbero, Grafen von Lambach-Wels, Bischofs von Würzburg (1045-1090)* [2]. Sur la

[1] T. I, p. 4-23.

[2] Du même auteur nous n'avons pu lire : *Die Verehrung des hl. Adalbero in historischer Sicht*, article paru dans les *Würzburger Diözesangeschichtsblätter*, t. XIII, 1951.

politique réaliste de S. Henri II et sur les mobiles qui le guidèrent lors de la fondation du diocèse de Bamberg — on se souviendra que celle-ci ne s'accomplit pas sans causer du préjudice au siège de Wurtzbourg — nous lisons deux pénétrantes études, dues respectivement à M. G. Kallen (*Kaiser Heinrich II. und Würzburg*, p. 141-146) et à M. W. G. Neukam (*Das Hochstift Würzburg und die Errichtung des Bistums Bamberg*, p. 147-172). Il est intéressant de comparer leur exposé avec celui de H. L. Mikoletzky dans son récent *Kaiser Heinrich II. und die Kirche* [1], ou encore avec le chapitre consacré à la question par dom R. Bauerreiss au tome II de sa *Kirchengeschichte Bayerns* [2]. D'une chronique, compilée vers 1775 par le bibliothécaire du couvent des Frères Prêcheurs à Wurtzbourg, André Pfaff, M. A. Wendehorst a extrait quelques indications utiles sur la vie et les œuvres de S. Albert le Grand : *Die Nachrichten des Würzburgers Dominikaners Andreas Pfaff über Albertus Magnus* (p. 299-307). Un autre docteur de l'Église, S. Pierre Canisius, fut mêlé, en sa qualité de provincial de Germanie Supérieure, à la fondation d'un collège de Jésuites à Wurtzbourg. Celle-ci avait été sollicitée par le prince-évêque Frédéric de Wirsberg, qui s'en ouvrit à Canisius dès 1559, date de leur première rencontre à la diète d'Augsbourg. M^lle^ C. Englander retrace les péripéties des tractations fort laborieuses qui aboutirent, après neuf ans, à la confirmation officielle du nouvel établissement par S. François de Borgia, alors général de l'Ordre : *Das Werden des Würzburger Collegs der Societas Jesu* (p. 519-536).

Quelques-unes des illustrations qui ornent le recueil jubilaire que nous venons de feuilleter [3] se retrouvent, parmi beaucoup d'autres, dans le catalogue de l'Exposition d'œuvres d'art qui fut organisée, de juin à octobre 1952, au « Mainfränkisches Museum » de Wurtzbourg. Cette brochure de luxe [4], préfacée par l'évêque et par

[1] Vienne, 1946.

[2] St. Ottilien, 1950, p. 129-139. Nous en détachons une appréciation d'ordre général fort compréhensive : « Grosse Unternehmen der Geschichte sind meist von einer Mehrheit von Motiven getragen, die sich keineswegs gegenseitig auszuschliessen brauchen » (p.133).

[3] Nous sommes loin d'en avoir épuisé l'intérêt. Mentionnons, par exemple, le mémoire de M. H. Büttner : *Das mittlere Mainland und die fränkische Politik des 7. und frühen 8. Jahrhunderts*, où le savant auteur traite, incidemment, de S^te^ Bilhilde (p. 88). Dans *Ein Bücher- und Kirchenschatzverzeichnis der würzburgischen Benediktinerabtei Komburg von 1320*, M. K. O. Müller relève (pp. 317, 319) que Komburg possédait dans son trésor un anneau dit de S. Kilian : *item anulus quo indutus fuit beatus Kylianus*. Dans cette tradition M. Müller veut voir au moins l'indice des rapports étroits et anciens que le monastère aurait entretenus avec l'Église de Wurtzbourg.

[4] *Franconia Sacra. Meisterwerke kirchlicher Kunst des Mittelalters*. Jubi-

le bourgmestre, est l'œuvre de trois personnalités compétentes, M. M. H. von Freeden, directeur du Musée, le chanoine E. Kainz, du chapitre de la cathédrale, et M. J. Hofmann, bibliothécaire en chef. Ceux qui, comme nous, n'ont pu visiter cette prestigieuse rétrospective de l'art chrétien en Franconie, se réjouiront du moins de lire les notices qui décrivent les objets exposés ; on admirera aussi les planches qui ont retenu la fidèle image des plus beaux d'entre eux.

C'est surtout dans la première des quatre sections qui se partagent l'ensemble que S. Kilian, le principal héros de la fête, est à l'honneur. Sous une quarantaine de numéros, son iconographie y est représentée par des miniatures anciennes, des ivoires sculptés, des statues ou des pièces d'orfèvrerie, de provenance diverse. Notons les scènes du martyre peintes dans des manuscrits : la plus antique est celle qu'on rencontre, dès le x^e siècle, dans un recueil provenant de Fulda, actuellement conservé à Hanovre ; une autre, du xii^e siècle, d'un dessin remarquable, orne un passionnaire de Hirsau, aujourd'hui à Stuttgart. Signalons aussi le calice dit de S. Adalbéron, qui date du xiii^e siècle ; il porte l'effigie de S. Kilian avec cette inscription : S. Khylianus ep(isco)pus et m(arty)r. Le trésor de la cathédrale de Paderborn avait envoyé un autel portatif exécuté vers 1100 par le moine Roger d'Helmarshausen ; il est appelé « autel des saints Kilian et Liboire » parce que, sur une des faces, ces deux évêques ont été figurés en relief, à la droite et à la gauche du Christ. S. Kilian, notons-le, est patron secondaire à Paderborn. Bien entendu, la fameuse « bannière » de S. Kilian, dont il a été question ci-dessus, attirait, dès l'entrée, les regards du visiteur de l'exposition.

Nous avons réservé pour la fin de cette chronique l'annonce d'une publication de MM. W. Engel et M. H. von Freeden, qui touche de près à l'histoire de notre œuvre : *Eine Gelehrtenreise durch Mainfranken, 1660* [1]. Il s'agit du « voyage littéraire » des deux premiers « bollandistes », Henschenius et Papebroch, décrit par ce dernier dans son *Iter Romanum*. On sait qu'au cours de l'été 1660 les deux savants visitèrent d'abord plusieurs provinces d'Allemagne. Déjà, M. F. V. Arens avait publié et commenté divers extraits du « diaire » de Papebroch ; ils concernaient la région rhénane, Worms, Mayence, Spire et Heidelberg [2]. Les deux auteurs wurtzbourgeois, dont le second s'est réservé la part archéologique, nous donnent à présent, avec une traduction en allemand copieusement annotée, le texte de l'*Iter* qui décrit le voyage à travers la Franconie. Sans nul doute, les éclaircissements qui nous sont fournis dans cette élégante plaquette

läums-Ausstellung im Mainfränkischen Museum Würzburg. Munich, Hirmer. 1952, 72 pp., 60 pl.

[1] Wurtzbourg, 1952, 66 pp., ill. (= *Mainfränkische Hefte*, 15).

[2] On trouvera chez MM. Engel et von Freeden la référence aux périodiques locaux où ces articles ont paru.

illustrée seront d'un précieux secours lorsque nous pourrons donner suite au projet, caressé depuis longtemps, de publier intégralement l'instructif journal de route. Ce dessein a d'ailleurs gagné en intérêt depuis que l'autographe complet de Papebroch a pu être reconstitué — il comporte, comme on sait [1], deux volumes — et qu'il fait à nouveau partie de nos collections grâce à un heureux échange avec l'abbaye de Tongerloo.

Pour l'édition du fragment choisi, M. Engel s'est servi d'épreuves photographiques exécutées sur la copie de la première partie de l'*Iter* qu'on trouve dans le manuscrit 17671-72 de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Cette transcription, faite au XVIII^e^ siècle pour l'évêque d'Anvers C.-F. de Nélis, est, en général, assez satisfaisante; elle contient pourtant des erreurs de lecture et telles d'entre elles ont embarrassé M. E. On corrigera, par exemple, dans le texte qu'il a imprimé, les passages suivants. P. 46, l. 1, l'extrait commence au milieu d'une phrase qui a été mal scindée; au lieu de: « ... Hac Aschaffenburgum trans*ientes* cum famulo, sarcinulas cum palliis in navem deposuimus », on lit dans l'autographe: [« ... prandio cui etiam P. Bruninck interfuit] hac Aschaffenburgum trans*iens* cum famulo; sarcinulas... deposuimus. » Huit lignes plus bas, lire *Antverpiensibus*, non *Antvorpiensibus*. P. 48, l. 17, là où M. E. a imprimé *Orviligisi* (*l*), Papebroch avait écrit nettement *Wiligisi*. P. 49, l. 13, il faut ponctuer en reliant *propria* à *officia ;* l. 26, *modulate*, non *modulati ;* l. 37, *Bessembach*, non *Bessembaen*. P. 50, l. 9, *Calmudicum*, au lieu de *Calmudion*. P. 52, l. 27, lire: « a quodam adolescente Belga [Ruiz, *add. in marg.*] Diestemiensi, Patris nostri de Witte nepote ». P. 58, l. 3, Papebroch avait d'abord écrit: « vidimus amplam habere », puis il a corrigé son texte: « vidimus locum amplissimae areae ». P. 62, l. 3: *qui*, au lieu de *quae* (*l*).

Papebroch, adjoint par son vieux maître comme compagnon à Henschenius, faisait alors ses premières armes dans l'érudition. Les pages de son journal de route, destinées avant tout à garder un souvenir précis des choses vues et des personnages rencontrés, ne s'embarrassent pas des observations du sens critique dont la pointe devait tellement s'aiguiser chez notre voyageur par la suite. Attentif aux vestiges laissés par l'histoire des saints ou de leurs reliques dans les sites qu'il traverse, Papebroch ne manque pas d'enregistrer tout ce qu'il apprend à ce sujet. Dans l'église Saints-Pierre-et-Alexandre à Aschaffenbourg, on lui a montré, sous un baldaquin, une châsse richement ornée: à travers le vitrage de la face antérieure il a pu voir, vêtu d'une robe rouge, le corps de S^te^ Marguerite, compagne de S^te^ Ursule. Ailleurs, au moment de descendre dans la vallée du Main, il distingue, dans un vaste et beau panorama, les deux villages de Margeshöchheim et de Veitshöchheim: on les a dénommés ainsi, observe-t-il, d'après leurs patrons respectifs, S^te^ Marguerite et S. Vit. Notons ici que l'abréviation *D.* dans *D. Margaritae* doit se lire *Divae*

[1] Voir *Anal. Boll.*, t. LXV, p. 93, où le P. Halkin a publié quelques extraits du voyage de retour à travers la Bourgogne.

et non *Dominae* (p. 50). M. E. a traduit erronément « Frau Margarete » (p. 18) ; de même, un peu plus loin dans la phrase, *D. Billihildis* désigne S^te^ Bilhilde et non « Frau Bilhildis » (p. 19). Dans la cathédrale de Wurtzbourg, Papebroch signale la présence, sous le maître-autel, de reliques de divers martyrs : Timothée, Symphorien, Agnus, Magna, Hermes, Pelagia et Juliana. Il ne nous dit rien sur la provenance de ces restes : l'éditeur, dans sa note, se contente de rappeler que ces noms figurent déjà dans les listes de reliques du xv^e^ siècle, ainsi qu'il l'a marqué dans son étude *Das Würzburger Heiltum des späten Mittelalters* [1]. Mais donnons la suite du passage, où Papebroch nous parle des grands saints locaux :

Supra aram in pegmate quadrato marmoreo 4 columnis sustentato aramque instar umbellae obtegente, sanctorum Kiliani et 2 eius sociorum ac sancti Burchardi corpora, supra quae deinde perspicuum undique ex sectili marmore opus ad ipsum usque fornicis initium exurgit.

Cet autel de marbre et de bois sculpté, œuvre de Tilman Riemenschneider, disparut vers 1701. A la sacristie, on conservait d'autres reliques non moins vénérables :

Hic nobis ostensa fuere capita sanctorum Kiliani, Colonati et Titnani (*sic*), in capsis ligneis quadratis per crystallinum vitrum conspicienda, quod nobis reducebatur. Et priorum quidem duorum crania ingenti supra sinistrum tempus vulnere conscissa hiabant. Ad haec evangeliorum liber sancti Kiliani, sanguine consperso (*sic*) et argentea fronte lapidibusque pretiosis ornatus, in cuius medio tabella eburnea martyrium eorum atque assumptionem in caelos minuto ac vetustissimo opere repraesentans...

L'évangéliaire ici décrit est actuellement un *cimelium* de la Bibliothèque universitaire de Wurtzbourg. Une description de la crypte, qui suit, paraît à M. Engel particulièrement précieuse pour les archéologues, la construction ayant été assez profondément modifiée en 1749. Papebroch y a vu la tombe de S. Brunon († 1045), l'évêque, note-t-il, qui fit bâtir l'édifice.

Les deux voyageurs visitèrent ensuite les autres églises et oratoires de la vieille cité. La chapelle Sainte-Catherine nous est présentée par erreur comme la plus ancienne de toutes ; mais peut-être, le cicerone s'expliqua-t-il moins clairement sur ce point. Chez les Carmes, dans une chapelle latérale, un autel orné de belles peintures était dédié à S. Albert ; Papebroch, qui l'admira, ne prévoyait pas alors les âpres disputes que lui susciterait un jour son courageux commentaire des Actes de ce législateur de l'Ordre carmélitain, au tome I^er^ d'Avril. Wurtzbourg, comme tant d'autres villes qu'il explora au cours de ce premier voyage, ne lui réserva que d'heureuses surprises et un continuel enrichissement de son érudition naissante.

Maurice Coens.

[1] Citée en note comme ayant paru en 1950. Nous n'avons pas reçu ce volume.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes, par les RR. PP. Bénédictins de Paris. Tome X : *Octobre*. Paris, Letouzey et Ané, 1952, 1054 pp.

Nous avons dit naguère avec quel courage allègre et quel souci constant des exigences actuelles de l'information les Bénédictins de Paris ont relayé leur confrère dom Baudot dans sa laborieuse entreprise hagiographique (cf. *Anal. Boll.* LXIX, 405-407). On ne répétera pas ici les mérites particuliers qui distinguent les tomes de cette continuation. Remarquons seulement que, sans détriment pour la densité des notices, leur ampleur va augmentant : le mois d'Octobre dépasse le millier de pages.

Un des membres anonymes de l'équipe qui s'applique à cette tâche a qualifié un ouvrage moderne qu'il cite, p. 145, de livre « édifiant, *mais* agréable à lire ». C'est nous qui soulignons ce *mais* assez piquant et qui en dit long sur l'effort de rénovation qu'on est en droit d'attendre des hagiographes ; ceux-ci, en outre, ne persistent-ils pas, de nos jours encore, à se montrer souvent « plus préoccupés de leurs lecteurs que de leurs sources » ? Un fait est certain : les auteurs qui poursuivent la présente collection se font lire avec agrément, sinon toujours avec une égale « édification » pour la catégorie des lecteurs dits « pieux ». Mais ceci tient essentiellement à l'aloi très divers des documents que nous a légués le passé. Dans trop de cas, hélas, les « traditions » sur les saints présentent en marge de l'histoire vraie — celle qui, réellement, édifie — des travestissements et des erreurs d'optique, voire des falsifications, qui prétendent servir la cause de la piété mais que tout écrivain honnête se doit de placer dans leur lumière véritable.

Rappelons ici la sévère parole de Mabillon, opportunément citée, p. 777 : « On ne peut dire sans douleur que des profanes ont été plus exacts à écrire la vie des païens que plusieurs chrétiens ne le sont à écrire la vie de nos Saints ». A la faveur du louable objectif qu'ils se sont fixé, on excusera ce que le ton peut avoir de trop narquois là où les continuateurs de dom Baudot s'appliquent à certaines « mises au point » nécessaires. Ces vivacités participent d'ailleurs de l'humeur souriante où baigne tout l'exposé ; ce qui nous change, avantageusement, du langage compassé de la plupart des *Vies des saints* antérieures.

En quelques cas, le ton cependant s'attriste un peu du regret de ne pouvoir admirer autant qu'on le souhaiterait ; ainsi, on souligne, d'un trait même plus accentué que Thurston (dans Butler, *Lives of the Saints*, t. X, p. 177) la « faiblesse » de caractère de S. Édouard le Confesseur considéré sous l'angle des fonctions royales (p. 427). Ailleurs, les réserves portent sur l'excès de virtuosité dans l'ascèse corporelle, qui nous conduit « bien loin de S. Benoît » et de « la vertu de discrétion qui lui était si chère » (p. 454) ; ceci est dit à propos de S. Dominique l'Encuirassé, camaldule, à qui l'on décerne le titre de « recordman de la discipline », tout en lui refusant celui de directeur d'âmes. Autre rupture avec les usages traditionnels de l'hagiographie : S. Gérard Majella, humble frère convers, loué à bon droit pour sa vie intérieure profonde et sa charité, l'est beaucoup moins ici pour « la quantité de prodiges dont il fut gratifié par le ciel » et qui l'ont rendu si populaire ; « il n'y a pas lieu de l'envier sur ce point, sans grand intérêt » ajoute-t-on, pour couper court (p. 537). Il nous a paru que les auteurs, pour marquer leurs doutes, d'ailleurs légitimes, devant certaines annonces martyrologiques, ont peut-être abusé du signe matériel des points d'interrogation placés entre parenthèses. Ceux-ci émaillent nombre de pages, sans qu'il soit toujours possible de décider quel élément précis de l'énoncé se trouve affecté par ce doute : le toponyme, la date, la qualification donnée au saint, ou l'existence même de ce dernier.

Un écueil — on nous le fait observer — était de résumer trop peu fidèlement des récits parfois fort longs : « Un résumé a toujours l'inconvénient d'édulcorer le texte original, et certains auteurs ont réussi par ce moyen fort simple à présenter comme historiques de mauvais romans. » Ainsi s'exprime un des collaborateurs, qui ajoute aussitôt : « Nous espérons n'avoir pas donné cette impression » (p. 860).

Au reste, on ne pose nullement ici en « pourfendeur » intraitable des légendes, où qu'elles apparaissent. A lui seul, le goût du pittoresque suffirait à faire revivre telles d'entre elles, d'âge en âge, dans les florilèges hagiographiques. Par exemple, la légende d'Andronic et d'Athanasie, son épouse, « fut très célèbre et l'on a quelque scrupule à lui enlever son charme en la résumant » (p. 250). Sur la même page, il est dit à propos de S. Domninus : « Mais voyez comme l'hagiographe sait bien son métier : le saint ramassa des deux mains sa tête et, traversant le Sistérion, la porta à un jet de pierre. » Ailleurs encore : « Sur ce saint (Conogan de Quimper), le folklore local connaît de fort jolies choses... » (p. 461). Quitte à éclairer la religion du lecteur par un rapide « Inutile d'insister » (p. 459) ou par cette mise en garde : « L'histoire, elle, n'y trouve pas son compte » (p. 624). « A Cologne, où l'on avait l'habitude des gros chiffres, lisons-nous, p. 315, on ne pouvait hésiter à donner à Géréon une escorte imposante. »

Les ornements du style, dans ce volume, évitent tout romantisme suranné. Même, les images volontairement anachroniques dont nous avions déjà donné quelques échantillons foisonnent à nouveau pour stimuler l'intérêt et chasser ce *fastidium* dont les vieux hagiographes parlaient si imprudemment dans leurs prologues.

Voici deux exemples qui concernent l'Ancien Testament. Tout comme pour Abraham, la foi doit être « notre radar » (p. 258). Sara, l'épouse du patriarche,

apparaît comme un modèle de fidélité dans le formulaire de nos messes de mariage ; l'auteur de sa notice (p. 260) se demande si « ce passeport liturgique » permet d'introduire Sara dans le chœur des bienheureux. Ailleurs, la parenté d'un martyr est « reçue dans le Gotha hagiographique » (p. 772). Les monastères sont appelés « des camps de concentration de la liberté, des terrains de sport de l'ascèse, des ateliers de la culture et de l'art » (p. 57). On rappelle le « pieux et brillant reportage » de S. Jérôme sur Malchus le Captif (p. 619) ; c'est, bien entendu, du texte *BHL.* 5190 qu'il s'agit. A propos du tyran Rictiovar, on agite la question de savoir « si ce croquemitaine a bien existé » (p. 596). Le « moinillon de S. Benoît », Placide, est « l'enfant de troupe du bataillon fraternel » de l'Ordre bénédictin (p. 121).

Si maintenant nous nous demandons pourquoi ce volume d'Octobre est notablement plus épais que ceux des mois précédents, une raison doit être cherchée dans l'ampleur plus grande donnée à de nombreuses notices, même parmi celles qui ne sont pas consacrées à des saints spécialement réputés ; une autre dans l'information plus étendue, qui a conduit parfois à la discussion des thèses en présence ; une troisième, enfin, dans la part plus large faite à l'étude de l'onomastique, de l'iconographie, des témoignages anciens du culte liturgique. Nous pouvons attester, en connaissance de cause, que les exposés sont le fruit de recherches consciencieuses et qu'en général ils tiennent compte des travaux les plus récents, parus non seulement en France mais à l'étranger, fait remarquable en ce genre d'ouvrages et qui mérite d'être relevé.

Nous serions porté à croire que les auteurs ont, de-ci, de-là, versé dans l'excès en matière de bibliographie. Ainsi, p. 186-187, S. Léopardin, moine assez obscur au diocèse de Limoges, ou encore, deux pages plus loin, S. Martin Cid, abbé cistercien d'Espagne, ont bénéficié d'un traitement qui peut paraître bien généreux, surtout si on le compare à celui de plusieurs autres. *Quod abundat, non vitiat,* répliquera-t-on ; mais alors, où s'arrêter ? Et, en définitive, à quelle classe de lecteurs destine-t-on les notices ?

Parmi les exposés d'une certaine étendue qui révèlent une investigation sérieuse des travaux spéciaux, nous mentionnerons ceux qui ont été consacrés à S. Pierre de Capitolias (4 octobre), à S^te^ Foy d'Agen (le 6), à S. Bruno le Chartreux (même jour), aux SS. Serge et Bacchus (le 7), à S^te^ Brigitte de Suède (le 8), à S. Denys de Paris et à ses compagnons (le 9), à S. Géréon de Cologne (le 10), à S. François de Borgia (même jour), à S. Géraud d'Aurillac (le 13), à S^te^ Ursule et à ses compagnes (le 21), etc.

En terminant, un mot d'éloge pour la bonne correction typographique de ce gros volume, rempli de noms et de dates, et dont la table alphabétique ne compte pas moins de 44 colonnes. P. 74, au lieu de *Bibl. hag. lat.*, c'est la *Bibliotheca* grecque similaire qui est visée ; p. 451, corriger *Chevetagne* en Chevetogne, et, p. 867, *Victorie*, trois fois, en Victoric. P. 686, à propos de la « Goldene Kammer » de Sainte-Ursule à Cologne, au lieu de : « le haut des murs est tapissé d'ornements », n'a-t-on pas voulu écrire : tapissé d'ossements ? Signalons encore que Stavelot n'est pas situé dans le « Limbourg belge » (p. 949), mais bien dans la province de Liège. M. COENS.

Bernhard Rehm (†). *Die Pseudoklementinen*, I : *Homilien*. Berlin, Akademie-Verlag, et Leipzig, Hinrichs, 1953, xxiv-281 pp. (= *Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte*, 42).

Interrompue en 1941, la publication du « corpus de Berlin », ou recueil des écrivains grecs chrétiens des premiers siècles, vient d'être reprise par l'ancienne Académie de Prusse, devenue l'Académie allemande des sciences. La nouvelle série s'ouvre par une édition projetée dès les débuts de l'entreprise, il y a plus de soixante ans, mais retardée sans cesse par une suite de décès et autres contretemps des plus graves. L'ouvrage paraît enfin, onze ans après la mort de l'auteur, par les soins du Dr. Jean Irmscher. Comme on sait, le roman apocryphe de S. Pierre et de S. Clément, d'origine très ancienne, nous est parvenu en deux recensions principales : les Homélies grecques (*BHG.* 319-341) et les *Recognitiones* de Rufin (*BHL.* 6644-6645), sans parler de la rédaction syriaque (*BHO.* 197-201), rééditée naguère par W. Frankenberg dans les *Texte und Untersuchungen* (cf. *Anal. Boll.*, 1939, 404). Le premier volume de B. Rehm nous apporte les Homélies ; un second doit contenir les Reconnaissances. On ne possède malheureusement que deux manuscrits du texte grec : le Parisinus 930, dont Cotelier s'est servi pour l'édition princeps, et l'Ottobonianus 443, utilisé par Dressel. Il faut y ajouter les deux abrégés (*BHG.* 342-347) publiés par le même Dressel et dont le plus ancien peut être considéré, du moins dans les parties narratives, comme un troisième témoin des Homélies. Rehm a tiré le meilleur parti de cette tradition textuelle relativement pauvre, s'aidant partout où c'était possible des parallèles latins ou syriaques. A l'édition intégrale du texte grec il a joint (p. 5-22, moitié inférieure des pages) la version latine de l'Épître de Clément à Jacques, traduite séparément par Rufin (*BHL.* 6646) et reproduite ici d'après l'opuscule d'O. F. Fritzsche (Zurich, 1873).

Contrairement à ce que l'introduction donne à entendre (p. xiii), les extraits des Homélies pseudo-clémentines insérés par le jésuite espagnol François Turrianus (Torres) dans son *Adversus Magdeburgenses Centuriatores* (Florence, 1572) n'ont pas été vérifiés dans l'édition originale de cet ouvrage, mais indirectement dans une impression de Cologne, 1573, à travers la *Geschichte der altchristlichen Literatur* d'A. Harnack. F. Halkin.

Anne Hadjinicolaou-Marava. *Ὁ ἅγιος Μάμας*. Athènes, 1953, 116 pp., 17 pl. (= *Collection de l'Institut français d'Athènes*, 57).

C'est un beau sujet qu'a choisi Mme Hadjinicolaou. S. Mamas, en effet, n'est pas seulement un des plus populaires parmi les saints de l'Orient grec. L'étude de sa vie et de son culte intéresse à la fois l'histoire, l'archéologie, la patristique, le folklore et l'histoire de l'art. Si le bollandiste Jean Pinius, qui publia ses Actes il y a deux siècles (*Acta SS.*, Aug. III, 1737, 423-446), devait refaire ce travail à notre époque, il ne manquerait pas de réunir d'abord,

avec tous les témoignages anciens sur la vénération dont S. Mamas fut l'objet, l'ensemble des textes grecs, latins et orientaux consacrés au récit de ses vertus, de sa passion et de ses miracles. L'établissement de ce dossier hagiographique requerrait à lui seul bien des mois de labeur assidu ; mais il fournirait une base solide aux recherches ultérieures. Mme H. ne pouvait évidemment se lancer dans pareille entreprise. Pour être plus modeste, son dessein n'est pas dépourvu d'intérêt. Qu'on en juge par la brève analyse des quatre chapitres entre lesquels la matière a été répartie.

I. *Les Vies de S. Mamas.* Les homélies prononcées par S. Basile et S. Grégoire de Nazianze (*BHG.* 1020 et 1021), l'encyclique mise sous le nom des évêques Euprépius, Craton et Périgène (*BHL.* 5191 d, éd. H. Delehaye, *Anal. Boll.*, 1940, 126-141), la Vie anonyme prémétaphrastique (*BHG.* 1019), un remaniement chypriote publié naguère par N. Kléridès (*Κυπριακαὶ σπουδαί*, t. XV, 1951 [1952], p. 125-137) et la métaphrase de Syméon Logothète (*BHG.* 1018) sont examinés tour à tour. La Vie prémétaphrastique est inédite ; des nombreux manuscrits où elle est conservée et dont certains remontent au xe siècle, Mme H. a pu consulter le no 594 (xve s.) du métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople ; elle en cite de-ci de-là quelques passages. La date traditionnelle du martyre « sous Aurélien » n'est pas attestée par les Pères cappadociens ; on peut cependant, estime l'auteur, la considérer comme vraisemblable, quoiqu'il n'y ait pas eu de persécution générale sous cet empereur (270-275).

II. *Les éléments de la légende et du culte populaire.* Le nom de S. Mamas ne serait autre que celui de la Grande mère des dieux, Cybèle, appelée aussi Ma. Le jeune martyr, berger de Césarée, symbole du printemps, émule d'Orphée et protecteur du bétail, aurait hérité de plusieurs attributs de la déesse et de son parèdre, Men ou Attis. Ses deux fêtes annuelles, celle du 2 septembre et celle du « nouveau dimanche » (notre *dominica in albis*), auraient remplacé les deux fêtes de Ma et de Men, en automne et au printemps. Il y a dans tout ce chapitre (p. 24-44) pas mal de rapprochements suggestifs et que la critique retiendra sans doute, bien qu'on se demande parfois si l'auteur ne s'est pas laissé entraîner un peu trop loin par les théories aujourd'hui passablement démodées d'un Lucius et d'un Usener, qui découvraient partout dans les saints chrétiens les successeurs des dieux.

III. *Les centres du culte et son développement.* Césarée d'abord, où la fête de S. Mamas semble avoir été, dès le temps de S. Basile, la fête principale ; l'emplacement du tombeau et de la basilique élevée vers 345 par les césars Gallus et Julien est précisé autant que possible, en tenant compte à la fois des documents anciens et des ruines signalées par les modernes (p. 56-57). Mamasos ensuite, où S. Grégoire de Nazianze récita le panégyrique signalé plus haut. Puis Constantinople (cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. 7 et 818), Chypre et

la Grèce. La translation à Langres et le culte en Occident sont traités de façon un peu plus sommaire.

IV. *L'iconographie de S. Mamas.* C'est la partie la plus neuve du volume. L'ouvrage classique de K. Künstle (1926) ne parle même pas de notre martyr. Les *Mille santi nell' arte* de Mme E. Ricci (1931) ne mentionnent qu'une œuvre d'art représentant le saint (p. 404 ; fig. p. 407). Mme H. en reproduit une vingtaine, depuis les miniatures du « ménologe de Basile II » et des manuscrits Coislin 239, Paris 533 et 550 jusqu'aux fresques de Cappadoce, de Chypre, de Mystra et des Météores, sans négliger les cinq icones portatives peintes par le Vénitien Michel Giambono († 1462).

Voici quelques remarques de détail. Le témoignage des martyrologes, notamment de l'hiéronymien, au 17 août, aurait mérité d'être relevé. Walafrid Strabon, dont une hymne en l'honneur de S. Mamas est citée d'après les *Acta* (p. 10), a composé toute une Passion métrique, *BHL.* 5197, qui semble avoir échappé à l'auteur. La référence au *Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (p. 15, note 1) est fautive. Le calendrier de marbre n'est pas à Rome, mais à Naples ; il n'est pas du xie, mais du ixe siècle (p. 27). Ce n'est pas le moine Zosimas d'Égypte (p. 94), mais le martyr Zosime d'Anazarbe dont la légende rappelle celle de S. Mamas.

Rédigée en un grec démotique auquel plus d'un lecteur étranger aura peine à s'habituer, la monographie de Mme H. constitue le no 9 de la série *Cappadoce* publiée par le Centre d'études d'Asie Mineure et les Archives musicales de folklore. A ce Centre, fondé et dirigé par Mme Melpo Merlier, nous sommes déjà redevables de plusieurs travaux intéressants, notamment d'un reportage de G. Séféris, publié simultanément en grec et en français, sur les églises rupestres de Cappadoce (voir ci-dessus, p. 348, note 7) et de trois ouvrages en grec sur *La vie religieuse à Farassa*, par D. Loucopoulos et D. Pétropoulos (1949), *Le dialecte d'Oulagatch*, par J. I. Kessissoglou (1951), et *Les proverbes de Farassa*, par D. Loucopoulos et D. S. Loucatos (1951). De ce dernier il a paru aussi une traduction française par O. Merlier (1951). F. Halkin.

Georges et Marie Sotiriou. *Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης.* Athènes, 1952, in-4o, xii-278 pp., 98 fig., 7 plans, plus un album de 102 planches en noir et de 5 planches en couleurs (= *Βιβλιοθήκη τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, 34).

Complètement détruite par l'incendie de 1917, la fameuse basilique Saint-Démétrius vient enfin d'être rendue au culte. Entre temps les archéologues ont eu le loisir d'en explorer systématiquement le sol et le sous-sol et d'en étudier à l'aise tous les fragments échappés au désastre. Le résultat de ces 35 années de fouilles et de recherches a été consigné par M. et Mme Sotiriou dans une luxueuse publication qui fait honneur à la science grecque et à la Société archéologique d'Athènes. Le volume de texte et l'album de planches illustrent

avant tout l'architecture du monument, puis sa décoration (sculptures, mosaïques, fresques), enfin les inscriptions et graffiti, ainsi que les lampes et vases de terre cuite et les monnaies trouvés durant les travaux de déblaiement et de restauration.

Au point de vue de l'hagiographie, les découvertes les plus intéressantes ont été faites dans la crypte sous le chœur. A l'intérieur d'un mur semi-circulaire appartenant aux thermes de la vieille cité romaine, on a mis au jour, dans une cavité en forme de croix, une tombe en omphalos, qui ne contenait pas un sarcophage ou des ossements, mais une fiole, au fond de laquelle il restait un peu de sang réduit en poussière. Dans la même crypte, une série de réservoirs, de canaux et de bassins servaient manifestement à contenir et à mettre à la disposition des fidèles ce liquide réputé miraculeux qu'on appelait *μύρον* et qui était censé sortir à grands flots de la sépulture du martyr. Ce n'était pourtant pas à cette place, sous le maître autel, que l'on vénérait le *τάφος* de S. Démétrius, mais bien sous un dais d'argent ou *κιβώριον*, dressé dans la partie gauche de la grande nef et dont on a repéré la base octogonale.

La découverte de la fiole de sang murée dans la tombe en omphalos sous l'autel de la basilique est d'une importance capitale. Elle fournit, si je ne me trompe, un argument décisif en faveur de la thèse du P. Delehaye, d'après qui le patron de Thessalonique serait en réalité un martyr de Sirmium ; son culte aurait été importé en Macédoine au v^e^ siècle et s'y serait développé autour d'une relique réelle ou représentative (*Origines du culte des martyrs*, 2^e^ éd., 1933, p. 228). Tel n'est pas l'avis de M. et M^me^ S. Trop confiants dans la tradition locale attestée dès le VII^e^ siècle (voir les Miracles *BHG.* 499-523), ils ont sous-estimé le témoignage beaucoup plus ancien du martyrologe oriental de 411. Ce vénérable document ne connaît pas encore un S. Démétrius de Thessalonique, mais seulement le diacre de ce nom martyrisé à Sirmium. Distinguer deux saints homonymes, comme nos auteurs le proposent à la suite de Tafrali (p. 9), est une solution de facilité, qui contredit elle-même la tradition qu'elle veut sauver ; car les Passions sont unanimes à attribuer au même préfet Léonce la fondation des deux basiliques démétriennes de Thessalonique et de Sirmium. La destruction de Sirmium par Attila et la prospérité croissante de Thessalonique suffisent à expliquer que le centre du culte soit passé d'une ville à l'autre.

Parmi les extraits des sources hagiographiques réunis dans l'Introduction (p. 3-33), on remarquera le passage des Miracles où l'évêque Jean de Thessalonique avoue sans détour qu'à l'exception de S^te^ Matrone, « la châsse d'aucun des saints martyrisés dans la ville n'est connue jusqu'à présent ». Allégué déjà par le P. Delehaye (op. c., p. 230, note 5), ce passage a été mis en relief par le professeur Paul Lemerle dans une de ses brillantes communications au dernier congrès byzantin (cf. *Byzantion*, t. XXII, p. 408). Notons cependant que le vieux narrateur n'émet pas le moindre doute sur le double fait

que Démétrius est mort à Thessalonique et qu'il y a été enterré par les chrétiens ; seule la crainte de voir son corps profané par les païens l'a fait cacher si soigneusement qu'on ne sait plus au juste où il est, bien qu'un prodige récent (sous l'empereur Maurice) ait confirmé l'opinion courante qui plaçait le tombeau sous le ciboire d'argent.

D'accord avec M. et Mme S. (p. θ'), nous regrettons vivement qu'un corpus des documents anciens et médiévaux concernant S. Démétrius n'ait pas été publié. Les éditions critiques des Miracles et des Passions, que préparent respectivement P. Lemerle et Ch. W. Whitaker, devraient être complétées par un recueil de panégyriques byzantins. Le magnifique ouvrage que nous venons de présenter ne manquera pas de stimuler l'activité des philologues et des historiens autant que celle des archéologues ; il contribuera ainsi à hâter la réalisation du corpus souhaité. F. Halkin.

W. Jaeger, J. P. Cavarnos, V. W. Callahan. *Gregorii Nysseni opera ascetica.* Leyde, Brill, 1952, VII-416 pp. (= *Gregorii Nysseni opera*, VIII, 1).

Commencée en 1921 par Werner Jaeger (cf. *Anal. Boll.*, 1922, 203-204 ; 1924, 177-179), continuée en 1925 par Giorgio Pasquali (cf. ibid., 1926, 404-405), l'édition critique des œuvres de S. Grégoire de Nysse était interrompue depuis plus d'un quart de siècle. Les patrologues et les historiens de l'antiquité salueront avec joie la publication d'un nouveau volume et souhaiteront de tout cœur au vaillant chef de l'entreprise les concours nécessaires pour assurer sans délais ultérieurs la suite de l'édition. Des cinq opuscules réunis sous le titre d'œuvres ascétiques, trois sont présentés par Jaeger en personne : le *De instituto christiano*, le *De professione christiana* et le *De perfectione*. Le premier n'était connu que par un abrégé maladroit qu'on prenait pour l'ouvrage authentique du docteur cappadocien. C'est donc bien l'édition princeps du texte complet qui nous est enfin donnée d'après un choix de manuscrits, auxquels s'ajoute, pour la seconde moitié du traité, le témoignage de la 2e ou grande Épître de S. Macaire l'Égyptien (*P.G.* 34, 420-442). Le quatrième opuscule, le *De virginitate*, est le plus long du recueil ; il remplit près de cent pages (247-343), sans parler des trente pages de préface signées par Jean-Pierre Cavarnos. En dernier lieu vient la Vie de Ste Macrine (*BHG.* 1012), dont l'édition a été confiée à Mme Virginie Woods Callahan. Ce touchant panégyrique d'une vierge, par son propre frère, l'évêque de Nysse, nous est parvenu d'abord dans les collections d'écrits de S. Grégoire ; mais il se rencontre aussi dans des ménologes, comme le Parisinus grec 1177 et le Marcianus gr. 360 (cf. A. Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. und homilet. Literatur der griechischen Kirche*, t. I, 1937, p. 432), et dans d'autres manuscrits hagiographiques.

Dans son étude de la tradition textuelle, Mme C. se demande (p. 349) si le Vaticanus 1595 ne serait pas identique au « vetustus codex Bibliothecae Crypto-

ferratensis » qui servit de modèle au copiste du Parisinus 453. La réponse ne fait pas de doute ; il suffisait d'ouvrir le *Catal. Gr. Vatic.* des Bollandistes, à la p. 134, pour s'assurer que le n° 1595 provient de Grottaferrata, et la récente description du volume par Ciro Giannelli (*Codices Vaticani graeci 1485-1683*, p. 226-228) fournit à ce propos toutes les précisions désirables. Le manuscrit Conventi soppressi B I (Camaldoli 1214) de Florence n'aurait pas dû être désigné par le sigle L(aurentianus), car il n'appartient pas à la Laurentienne, mais à la Bibliothèque nationale. C'est un recueil de Vies de saintes femmes qui ne saurait remonter au XII^e^ siècle, puisqu'il contient, dans la Passion de S^te^ Ia (*BHG.* 762), un éloge de l'empereur Andronic II († 1328) ; il a été analysé dès 1896 par le P. Delehaye (*Anal. Boll.* 15, 406-408) et de nouveau par Ehrhard dans le dernier fascicule paru de son grand ouvrage (t. III, 1952, p. 912-913). Deux autres manuscrits semblent avoir échappé aux recherches de M^me^ C. : le n° 132 de Vatopédi (cf. EUSTRATIADÈS et ARCADIOS, *Catalogue*, p. 33) et le n° 96 du fonds *τῆς Μονῆς* de l'École théologique de Halki, aujourd'hui conservé au Patriarcat grec de Constantinople (cf. *Anal. Boll.*, 1926, p. 27).

Le beau volume que nous devons à W. Jaeger et à son équipe se termine par un bref « Index nominum et locorum (exceptis biblicis) » (p. 415-416). N'aurait-on pu y ajouter un « Index codicum » ? F. HALKIN.

R. JANIN, A. A. *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin.* Première partie : *Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*, t. III : *Les églises et les monastères.* Paris, Institut français d'études byzantines, 1953, in-4°, XVII-610 pp., plans.

La *Constantinople byzantine* du P. Janin, publiée en 1950, était consacrée au développement urbain de la capitale et au répertoire topographique de ses quartiers, rues, places et monuments civils. Le présent volume, complément indispensable du précédent, étudie les églises et les monastères de Constantinople et de sa banlieue européenne, du IV^e^ au XV^e^ siècle. Il est constitué par un répertoire alphabétique des sanctuaires byzantins (p. 7-560), suivi d'appendices sur les cimetières, les œuvres de bienfaisance (hospices, orphelinats, etc.) et les sanctuaires latins. A propos de chaque lieu de culte, l'auteur a réuni toute la documentation accessible et l'a mise en œuvre avec la compétence que lui assurent trente années de séjour sur les rives du Bosphore et une longue familiarité avec la « littérature » de son sujet. Parmi les sources où il a puisé le plus de renseignements précis se trouve naturellement le synaxaire de Constantinople, dont un bon nombre de notices résumant la Vie d'un saint se terminent par l'indication de l'église où sa fête est célébrée : *τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ σύναξις ἐν τῷ ναῷ τοῦ ἁγίου*, etc. (cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. LXIII). Des quelque 485 oratoires, petits et grands, dont le vocable a été retrouvé — sans parler des 300 ou 325 monastères d'hommes et de femmes — plus de cent vingt étaient dédiés à la Théotocos, protectrice de la ville impériale, trente-cinq au Précurseur, vingt-cinq à S. Nicolas, vingt-quatre à l'archange

Michel (plus neuf aux *Ἀσώματοι*, c'est-à-dire aux anges), seize à S. Théodore, dix à S. Démétrius, huit aux Quarante martyrs de Sébastée, autant à S. Georges et à S. Pantéléimon, et ainsi de suite. En énumérant tous ces sanctuaires, en retraçant leur histoire et en essayant de les localiser, l'ouvrage du P. J. permet au lecteur de se faire une idée de la popularité relative des différents saints à Byzance et de la manière dont ils y étaient honorés.

Tel monastère, celui de Sainte-Procla (p. 457), n'est connu que par une note manuscrite ajoutée à la fin du codex 53 de Saint-Sabas, à Jérusalem ; cette unique attestation n'a pas échappé à l'auteur. Par contre, l'oratoire Saint-Lazare, contigu à l'Anastasis (*Anal. Boll.*, 1933, 271, 282-283), n'a pas été relevé. De la Vie de S. Antoine le Jeune publiée ici même en 1944 provient la mention d'un métochion de Tous-les-Saints (p. 404-405). Le même texte aurait pu être cité dans les pages consacrées aux Saints-Cosme-et-Damien d'Eyoub ou des Blachernes (296-300) ; on ne pouvait en tout cas, sur ce sanctuaire fameux, négliger le témoignage du recueil de Miracles édité naguère par E. Rupprecht (cf. *Anal. Boll.*, 1935, 379-380) ; quant à la distinction entre les deux (ou trois) couples de saints anargyres, il faudrait l'abandonner définitivement (cf. *Comm. martyr. rom.*, 418-419). Le mémoire du P. Delehaye sur les *Saints de Thrace et de Mésie* (*Anal. Boll.*, 1912, 161-300), cité à propos de S. Mocius (p. 371, note 6), ne semble pas avoir été utilisé dans la notice des églises Saint-Émilien, Saint-Acace et Saint-Alexandre. Le prophète S. Isaïe, vénéré dans une église qui portait son nom (p. 146-147), passait pour un grand thaumaturge, et l'incubation se pratiquait à son tombeau (voir les 20 Miracles édités par le P. Delehaye, *Anal. Boll.*, 1924, p. 257-265). Ce n'est pas le synaxaire de Sirmond qui mentionne la *μονὴ τῆς Κρονίκης* (p. 300), mais le Parisinus 2485, du XII^e^ siècle. Pendant son séjour à Constantinople, S. Maxime le Causocalybe montra sa dévotion envers l'icone miraculeuse de la Vierge Hodegetria en allant passer la nuit dans son sanctuaire *ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ θάνματος*, sans doute les mardis (cf. *Anal. Boll.*, 1936, 70). Est-il bien sûr que S. Procope de Césarée soit parfois confondu avec des homonymes (p. 458)? Le P. Delehaye, qui avait étudié le dossier avec soin, concluait, au contraire, que l'authentique martyr de Palestine avait été indûment dédoublé (*Les légendes hagiographiques*, 3^e^ éd., 1927, p. 133). F. HALKIN.

Georg OSTROGORSKY. *Geschichte des byzantinischen Staates*. 2^e^ éd. Munich, C. H. Beck, 1952, XXIII-496 pp., 8 cartes (= *Handbuch der Altertumswissenschaft*, XII : *Byzantinisches Handbuch*, I, 2).

A. A. VASILIEV. *History of the Byzantine Empire, 324-1453*. 2^e^ éd. Madison, The University of Wisconsin Press, 1952, XI-846 pp., 6 cartes.

Il serait superflu de présenter au lecteur ces deux grandes histoires de Byzance que tout le monde connaît, soit dans le texte original, soit dans une traduction (cf. *Anal. Boll.*, 1932, 225, 390-391 ; 1942, 243-244), et dont aucune bibliothèque sérieuse ne peut se passer. Mais il n'est pas sans intérêt de souligner que la même année 1952 a vu paraître une seconde édition de l'un et de l'autre

de ces ouvrages désormais classiques : preuve manifeste du succès grandissant des études byzantines dans le nouveau monde comme dans l'ancien.

Sortis tous les deux de la vieille Russie, les deux auteurs appartiennent à des générations différentes. Vasiliev, qui collabora au *Vizantijskij Vremennik* dès sa fondation en 1894, vient de s'éteindre octogénaire à Dumbarton Oaks (Washington), tandis qu'Ostrogorsky, dans la pleine maturité de son talent, dirige d'une main sûre l'Institut byzantin de Belgrade. Comme l'indiquent les deux titres, il s'agit avant tout, dans les deux volumes, de l'histoire politique de Byzance ; mais les autres aspects de la vie onze fois séculaire de l'Empire d'Orient n'ont pas été négligés. Ostrogorsky met davantage en relief les problèmes économiques et sociaux ; son aîné attache plus d'importance aux événements religieux, à la littérature et aux arts. L'information de Vasiliev est assez souvent en retard, parfois de plusieurs décades ; son émule, au contraire, se tient assidûment au courant des dernières découvertes. Au total, les deux manuels ont chacun leurs mérites et se complètent mutuellement de façon très heureuse.

Suivant la bonne méthode, O. mentionne et caractérise brièvement, en tête de ses chapitres, les sources principales où il a puisé ses renseignements. Les documents hagiographiques ont leur place marquée dans ces substantielles introductions, où leur valeur et leur importance sont plus d'une fois signalées en termes formels : Miracles de S. Démétrius pour l'histoire des invasions slaves dans les Balkans (p. 73), notice des martyrs de Bulgarie tombés en 811 avec l'empereur Nicéphore (p. 119), Vies de S. Étienne le Jeune, de Nicétas l'abbé de Médikion, de Philarète l'aumônier et de plusieurs autres pour la période de l'iconoclasme (p. 120), Vies des SS. Cyrille et Méthode, des impératrices Théodora et Théophano, des patriarches Ignace et Euthyme pour l'époque macédonienne (p. 173), homélies et poèmes religieux du savant métropolite d'Euchaïtes, Jean Mauropus, au XI^e^ siècle (p. 253), Vies slaves de S. Sabas, archevêque de Serbie et fondateur de Chilandar au mont Athos (p. 281), etc. Même sous les Paléologues, la plupart des écrivains énumérés par O. (p. 372-378) ont été à leurs heures des hagiographes ; on retrouvera donc leur nom dans l'*index auctorum* qui termine la *Bibliotheca hagiographica graeca*, 2^e^ éd. (1909) ou 3^e^ éd. (en préparation). Citons : Nicéphore Grégoras, le patriarche Grégoire de Chypre et son disciple Nicéphore Chumnos, le moine Thomas-Théodule Magistros, Théodore Métochite (cf. *Act. SS.*, Nov. IV, 1925, 668-687), Grégoire Palamas et le patriarche Philothée, Nicolas Cabasilas et Marc Eugénicus, l'empereur Manuel II (cf. *Catal. Gr. Vatic.*, pp. 98 et 141) et le cardinal Bessarion (cf. *Anal. Boll.*, 1947, 107-138), enfin Georges-Gennade Scholarios. A propos de la victoire de Pétronas en 863, il y avait peut-être lieu de rappeler le fragment publié naguère de la Vie de S. Antoine le Jeune (*Anal. Boll.*, 1944, 187-225).

Le paragraphe intitulé « Literature, Learning and Art » qui clôture chacun des huit chapitres du manuel de Vasiliev fait également la part assez large à l'hagiographie et aux hagiographes byzantins, depuis Eusèbe (p. 119-120) et Romain le mélode (p. 122-123) jusqu'à Jean Cananus (p. 691) et Démétrius

Cydonès (p. 694-696). Nous voyons ainsi défiler successivement Jean Climaque, Cyrille de Scythopolis et Jean Moschus, sous Justinien et ses premiers successeurs (p. 185-186), Georges de Pisidie, Maxime le Confesseur, Sophrone de Jérusalem, Léonce de Néapolis et André de Crète au siècle d'Héraclius (p. 230-233), Jean Damascène et Théodore Studite pendant la querelle des images (p. 293-296), Syméon Métaphraste, Jean Kyriotès le Géomètre et Christophe de Mytilène sous les Macédoniens (p. 363-366), l'évêque d'Athènes Michel Choniate (qu'il ne faudrait plus appeler Akominatos), Eustathe de Thessalonique, Tzetzès et Théodore Prodrome sous les Comnène et les Ange (p. 492-502), Nicéphore Blemmyde, Georges Acropolite et Nicolas Mésaritès au XIII^e siècle (p. 550-553).

On s'étonne que le chroniqueur Syméon Logothète soit distingué, dans le texte et dans l'index, de l'hagiographe Syméon Métaphraste, alors qu'il s'agit d'un seul et même auteur. Au lieu de l'article que le P. Delehaye consacra, au début de sa carrière, à la chronologie de Métaphraste (dans la *Revue des questions historiques* de 1893), il eût fallu citer sa *Synopsis metaphrastica* (dans la 2^e éd. de la *BHG.*, 1909, p. 267-292) et le tome II de l' *Ueberlieferung und Bestand* d'A. Ehrhard (1938). Sur Hiéroclès et son guide de l'empire byzantin (p. 183), il n'est pas permis d'ignorer l'édition du *Synekdèmos* publiée et commentée par E. Honigmann en 1939 (cf. *Anal. Boll.*, 1942, 235). La « brillante période de l'hagiographie byzantine » (p. 296), consécutive au triomphe des iconodules, n'aurait-elle pas mérité d'être illustrée par quelques noms ou du moins par quelques références? Les toponymes de Daphni en Attique, de Skripou en Béotie, de Hagios Loucas en Phocide ne figurent pas à leur place dans l'index ; qui songera à aller les chercher sous la rubrique « Church »?

F. HALKIN.

Franz DÖLGER. *Der griechische Barlaam-Roman ein Werk des H. Johannes von Damaskos.* Ettal, Buch-Kunstverlag, 1953, XI-104 pp. (= *Studia patristica et byzantina*, 1).

Pour inaugurer la nouvelle collection d'études patristiques et byzantines publiée sous sa direction par les instituts byzantins de Scheyern et d'Ettal en Bavière, le R^me P. Joh. M. Hoeck, abbé d'Ettal, a eu la main heureuse. Le travail qu'il a accueilli pour en constituer le fascicule 1^er des *Studia* est dû au maître incontesté des études byzantines en Allemagne, au successeur de Krumbacher et d'Heisenberg, le professeur Dölger. Le sujet traité est aussi difficile qu'important, puisqu'il s'agit de démontrer, contre l'avis de plusieurs savants de grand renom, que le fameux roman de Barlaam et Joasaph, si populaire dans toutes les langues de la chrétienté médiévale, est bien l'œuvre en grec du théologien, mélode, défenseur des images et docteur de l'Église S. Jean Damascène († 749 ?).

Les principaux adversaires dont F. D. entreprend de réfuter les arguments sont deux défunts, le P. Paul Peeters, bollandiste, et l'orientaliste français H. Zotenberg. Nous n'allons pas défendre mordicus la thèse soutenue par notre regretté confrère (*Anal. Boll.*, 1931, 276-312). Nous accorderons même que l'ardeur de sa conviction l'a parfois entraîné à majorer la portée de certains indices dont

la convergence lui semblait décisive. Mais il nous faut bien ajouter tout de suite que l'ardeur de la « Widerlegung » — tel est le premier mot du titre courant, de la p. 3 à la p. 60 — a nui aussi quelque peu à la sereine objectivité de son contradicteur. Faisant flèche de tout bois, il oppose parfois à une argumentation discutable une réponse qui ne l'est peut-être pas moins.

Le P. Peeters relevait, par exemple, le silence des synaxaires, qui lui paraissait inexplicable si les « saints » Barlaam et Joasaph avaient été connus dès la première moitié du VIII^e siècle. F. D. riposte avec raison (p. 34) que le ms. Coislin 223, copié en 1301 (plus exactement : 1300/1301), mentionne S. Joasaph au 26 août ; mais il soutient, en outre, que l'omission des deux noms ne serait pas moins difficile à justifier dans l'hypothèse du P. Peeters : révélés aux Grecs par les Géorgiens vers l'an mil, Barlaam et son disciple auraient dû trouver place dans le synaxaire de Sirmond (XII^e-XIII^e s.) et dans les recueils du même genre et du même âge (p. 33-34). En réalité, ajoute-t-il cependant, beaucoup de saints dont la Vie circulait à l'époque où les synaxaires furent composés n'ont jamais été inscrits dans leur calendrier.

Il y a plus d'une confusion dans ce raisonnement. Le synaxaire de Constantinople doit avoir été rédigé au X^e siècle (voir l'introduction du P. Delehaye à son édition, col. LV-LVI). Mais son texte n'a jamais eu la fixité du bréviaire ou du missel romain à l'époque moderne. Il en a existé plusieurs recensions, notamment l'italo-grecque et la recension M*, plus récente (XII^e-XIII^e s.) et plus riche en notices. Dans chaque recension, les copistes introduisaient volontiers des mentions empruntées à un calendrier local ou à un exemplaire plus complet. Sur les quelque 55 manuscrits utilisés par l'éditeur, il n'y en a pas deux qui soient identiques. Mais en dépit de ces multiples divergences, on peut dire que le fonds primitif du recueil se retrouve substantiellement inchangé dans toutes les copies. Il n'est donc pas exact d'écrire que la plupart des synaxaires ont été « composés » (abgefasst) au XII^e-XIII^e siècle ; ils remontent en bloc au X^e siècle. De plus, les additions que l'on constate dans les différents exemplaires au cours des âges ne concernent presque jamais des saints récents, postérieurs à la mort du patriarche S. Antoine Cauléas († 901) ; les exceptions sont rarissimes et ne se rencontrent d'ordinaire que dans un ou deux témoins. Le fondateur de Lavra, par exemple, le grand S. Athanase l'Athonite († vers 1000), ne figure aussi que dans le ms. Coislin 223, de 1300/1301. Le P. Peeters avait donc raison de penser que l'absence des SS. Barlaam et Joasaph dans tous les synaxaires anciens est incomparablement plus étrange et plus étonnante si leur histoire a été répandue en grec dès le VIII^e siècle que si elle a été lancée deux cent cinquante ou trois cents ans plus tard, puisque c'est précisément entre ces deux dates qu'a été composé le synaxaire de l'Église byzantine.

Mais voici deux griefs plus importants. 1° En résumant la « thèse » du P. Peeters, F. D. n'a pas épousé toutes les nuances d'une pensée qui aimait à s'envelopper parfois de formules subtiles. Il consacre plus du tiers de son volume à prouver, contre le Bollandiste, que S. Euthyme l'Ibère († 1028), un des fondateurs de la laure d'Iviron sur l'Athos, ne peut pas être l'auteur (der Verfasser, der Schöpfer)

du roman grec de Barlaam. Or, dans le mémoire incriminé, le P. Peeters n'a jamais prétendu cela. Il exclut même formellement cette solution, en opposant le « canevas » du traducteur géorgien à la métaphrase byzantine (pp. 293-294, 307, 308 note 1, 309-310), comme l'avaient parfaitement compris W. Hengstenberg (*Byzant. Zeitschrift*, 1933, p. 162) et M^lle^ S. Der Nersessian (*L'illustration du roman de Barlaam et Joasaph*, 1937, p. 14). En bonne méthode, n'eût-il pas convenu, avant d'attaquer l'adversaire, de le faire parler lui-même et de lui laisser le soin de préciser sa position? Si F. D. avait pris la précaution de citer en commençant (p. 3) les propres termes du P. Peeters, il se serait épargné beaucoup de peine inutile.

Il est vrai qu'en 1940, sans doute sous l'influence des articles franchement radicaux de R. L. Wolff (*Harvard Theological Review*, 1937 et 1939), le vieil orientaliste, revenant sur le sujet dans la notice des SS. Barlaam et Joasaph (*Comm. martyr. rom.*, 27 nov., p. 551-552), sembla renoncer au canevas grec, intermédiaire entre la version géorgienne et la rédaction définitive, et considérer le texte grec actuel comme l'œuvre de S. Euthyme. Mais ce n'est pas dans cet abrégé (encore qu'il le cite en passant, p. 2, note 2) que F. D. est allé chercher la pensée du P. Peeters. Et il a sans doute bien fait de s'en tenir au mémoire développé de 1931, car on ne pourrait sans témérité se flatter d'avoir saisi exactement tout ce qui se cache dans le sommaire de 1940, condensé à l'excès et rédigé en un latin aussi difficile qu'élégant. D'autant qu'à la veille même de sa mort (1950), le P. Peeters, rappelant de nouveau les témoignages qu'il avait allégués en faveur de S. Euthyme, ajoutait prudemment qu'ils « demandent à être examinés avec précaution » (*Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, p. 217). Mais à quoi bon épiloguer sur l'opinion plus ou moins nette et ferme d'un savant disparu? Ce qui importe avant tout, c'est de trouver, si possible, la vraie solution d'un problème délicat d'histoire littéraire.

2° Dans le titre que plus de 60 manuscrits donnent à la pièce, F. D. croit lire le nom de l'auteur. Or ce titre dit simplement que l'histoire a été *rapportée* des Indes à Jérusalem par le moine Jean de Saint-Sabas : *Ἱστορία ψυχωφελὴς ἐκ τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιόπων χώρας τῆς Ἰνδῶν λεγομένης πρὸς τὴν Ἁγίαν Πόλιν μετενεχθεῖσα διὰ Ἰωάννου μοναχοῦ, ἀνδρὸς τιμίου καὶ ἐναρέτου, μονῆς τοῦ Ἁγίου Σάββα.* Le sabaïte Jean n'est manifestement pas présenté comme un écrivain, mais comme un saint homme revenu des Indes avec le beau récit dans sa mémoire ou dans sa besace. Faut-il identifier ce moine pèlerin, simple fiction littéraire sans doute, avec l'ermite Jean qui, dans la Vie de S. Théodore d'Édesse, est censé raconter ses souvenirs d'un voyage *ἐν τῇ ἐνδοτέρᾳ τῆς Ἰνδικῆς χώρας?* Le rapprochement, proposé par le P. Peeters (p. 296-298), ne manque pas d'une certaine vraisemblance. Quoi qu'il en soit, ce Jean n'est pas plus l'auteur du *Barlaam* que l'abbé Sérapion, par exemple, n'est celui de la Vie fabuleuse de l'ermite S. Marc l'Athénien (*BHG.* 1039-1041). La narration est donc anonyme dans la plupart des manuscrits. Quelques codices, et seulement à partir du XIII^e^ siècle,

désignent nommément S. Jean Damascène comme auteur ou comme traducteur : *συγγραφεῖσα παρὰ Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ, μεταβληθεῖσα ἀπὸ τῆς τῶν Αἰθιόπων διαλέκτου εἰς τὴν ἑλληνίδα γλῶσσαν παρὰ Ἰωάννου μοναχοῦ τοῦ Δαμασκηνοῦ.* Pouvons-nous les suivre dans ce qui n'est — D. en convient — qu'une interprétation de l'intitulé primitif ? On voudrait nous le persuader en alléguant trois raisons : d'abord, le témoignage de la Vie arabe du Damascène écrite après 1085 et qui lui attribue la paternité du *Barlaam* (p. 60-61) ; ensuite, le lemma *edita a Iohanne Damasceno* qui se lit dès le XII^e^ siècle en tête de la traduction latine la plus répandue (p. 17) ; enfin, l'impossibilité d'admettre que l'auteur d'un livre aussi achevé, aussi parfait, soit demeuré totalement inconnu (p. 61-62). Mais l'hagiographe arabe, qui d'ailleurs ne semble pas mériter toute confiance (cf. J. M. Hoeck, dans *Orientalia christiana periodica*, 1951, p. 9-10), et le traducteur latin n'ont-ils pu être victimes de la même illusion que certains copistes grecs un peu plus tard ? Et n'y a-t-il pas, dans presque toutes les littératures, surtout en hagiographie, de vrais chefs-d'œuvre anonymes ? Le « pieux » romancier avait d'ailleurs un intérêt évident à cacher son nom pour dissimuler sa fraude ; en se trahissant, il eût enlevé tout crédit à la merveilleuse et invraisemblable histoire qu'il prétendait faire remonter aussi haut que possible (cf. Peeters, pp. 294, 311).

Il nous reste à signaler l'argument principal de F. D. C'est un argument de critique interne. L'étude minutieuse et systématique qu'il a faite du vocabulaire, du style et des idées de Jean Damascène lui permet de relever dans l'*Histoire édifiante* un nombre surprenant d'expressions, de tournures, voire de passages entiers qui semblent repris, et parfois littéralement, aux œuvres certainement authentiques du saint docteur. La « Stellenkonkordanz » qui remplit les pages 70-104 ne laisse pas d'impressionner, nous l'avouons franchement. Mais il ne faut rien exagérer : tous ces passages mis bout à bout, sans exclure même les moins probants, ne représentent qu'à peine dix pour cent du récit complet. Et ne peut-on concevoir qu'un lettré grec, un moine de l'Athos ou de Constantinople, par exemple, se soit nourri des écrits damascéniens au point de les savoir pour ainsi dire par cœur et de leur emprunter à tout propos citations et réminiscences ?

Au reste, il suffit de parcourir avec un peu d'attention les 35 pages de passages parallèles pour constater combien d'entre eux seraient à éliminer si on voulait réduire la liste aux seuls textes de saveur vraiment damascénienne. On pourrait d'abord exclure les expressions par trop banales pour servir de point de comparaison : *ὅση δύναμις* et *καθ' ὅσον ἐφικτόν* (p. 67), *δαίμονας ἐλαύνειν* et *νοσημάτων ἰάσεις* (n° 48), « tirer du néant » pour « créer » (n° 92), la guérison « des âmes et des corps » (n° 106), la prière *κατὰ ἀνατολάς* (n° 116). Il y a ensuite tous les passages que F.D. rapproche lui-même d'autres auteurs que Jean Damascène, notamment de Grégoire de Nazianze (n^os^ 12, 35, 36, 45, 49, 54, 69, 72, 86), de Némésius (n° 55, le plus long de la série) et du

Miroir des Princes d'Agapet (nos 107, 117) ; il faudrait y joindre le no 81, manifestement inspiré du IVe livre des Machabées, ainsi que D. l'a reconnu, et le no 8, qui réunit, à propos du Fils, les épithètes de *συνάναρχος* et de *συναΐδιος*, exactement comme faisait déjà Grégoire de Nazianze (*P. G.* 36, col. 77 B 1). Viennent enfin les nombreux cas où la ressemblance entre le *Barlaam* et Jean Damascène doit s'expliquer tout simplement par un emprunt commun à l'Écriture sainte : no 2 (*Ioh.* 1, 18), no 5 (*Rom.* 4, 17 ; 1 *Cor.* 1, 28), no 9 (*Ps.* 137, 8), no 19 (*Sap.* 2, 24), no 40 (*Col.* 1, 15), etc. Après cet indispensable élagage, ce qui subsisterait de la « Stellenkonkordanz » prouverait sans doute que l'auteur de l'*Histoire édifiante* avait lu les œuvres du Damascène, qu'il s'en inspirait, voire qu'il les plagiait, mais non qu'il était le Damascène en personne.

Avant de conclure, voici quelques addenda et corrigenda. A la longue liste des manuscrits (p. 4-11) on pourrait ajouter le no 60 du Gymnase de Thessalonique, auj. à la Bibliothèque nationale d'Athènes (cf. *Revue des bibliothèques*, t. XIII, p. 60), et le no 107 de la bibliothèque du Parlement grec (cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. IV, p. 481). Le Vaticanus 1724 est du XVIe siècle ; il écrit *Ἰωάσαφ*, non *Ἰωσάφατ* (F. D., p. 13, l. 10). Des quatre témoins revendiqués pour le Xe siècle (p. 31), aucun ne semble avoir été soumis à une analyse paléographique assez poussée ; l'un d'eux, le Sinaiticus 524, est daté du XIe siècle par Ehrhard, qui ne s'est pas prononcé à la légère ; un autre, le Laurentianus, Conventi soppressi 115, est attribué non au Xe, mais au Xe-XIe siècle par Rostagno et Festa. On doit se défier des écritures archaïsantes ; elles ont maintes fois donné le change. F. D. l'a remarqué lui-même (*Byz. Zeitschrift*, 1941, p. 514 ; cf. *Anal. Boll.*, 1942, 220 ; Ehrhard, t. III, p. 909) à propos d'un manuscrit de Céphalonie, aujourd'hui à Gothenbourg, daté sans hésitation du XIIe siècle, alors qu'il contient un texte de Nicéphore Calliste, écrivain du XIVe. D'après le *Catal. Graec. Germ.* des PP. Van de Vorst et Delehaye, p. 143, le ms. de Maihingen remonte au XIIIe siècle ; F. D. le rajeunit de deux siècles (p. 7, no 55), sans référence au catalogue de nos deux confrères. Est-il vraiment utile de relever tant de copies récentes (onze du XVIIIe siècle, deux du XIXe) ? Les traductions en grec vulgaire auraient pu être écartées sans inconvénient. Le codex 3 de la John Rylands Library, à Manchester, présente, en tête de l'*Ἱστορία ψυχωφελής*, le lemma habituel suivi des mots *ἐν ᾗ ὁ βίος Βαρλαὰμ καὶ Ἰωάσαφ* (*Catal. Graec. Germ.*, p. 390) ; il convient de retoucher en conséquence les listes et l'appareil critique, p. 11-12.

En résumé, nous dirons que la thèse de l'authenticité damascénienne, si séduisante que F. D. l'ait rendue, ne nous paraît pas démontrée. L'argument tiré de l'intitulé de la pièce dans la tradition manuscrite est à rejeter puisque 1° le moine Jean de Saint-Sabas qui y est nommé n'est pas désigné comme rédacteur, mais comme source du récit ; 2° à supposer qu'il soit l'auteur, ce Sabaïte ne peut guère être identifié avec le Damascène, qu'on distingue habituellement de ses homonymes en le qualifiant de « moine et prêtre de Damas » (cf. F. D., p. 20, note 2) ; 3° en tout cas, Jean Damascène n'a pu rapporter le livre des Indes où il n'est jamais allé, et celui qui aurait voulu faire croire ce mensonge ne serait qu'un faussaire sans autorité. Il n'y a donc rien à retenir d'un lemma qui ou bien ne nomme

pas le Damascène, ou, s'il le nomme, ne peut le faire que par une supercherie inadmissible.

Quant à l'argument de critique interne, il est évidemment très sérieux, mais il ne nous semble pas décisif, d'abord parce qu'un imitateur du Damascène peut avoir réussi à l'imiter parfaitement (Juste Lipse écrivait un latin plus cicéronien que Cicéron lui-même), ensuite parce que dans la longue histoire de Barlaam et Joasaph on pourrait peut-être trouver autant de phrases et de traits empruntés à S. Basile, à Grégoire de Nazianze ou à Chrysostome qu'à S. Jean Damascène. Pour que cette contre-épreuve soit concluante, il faudrait qu'un philologue aussi qualifié que D. ait le loisir et le courage de mettre sur fiches les œuvres complètes des « trois hiérarques », comme D. lui-même s'est donné la peine de le faire pour tous les écrits authentiques de Jean de Damas. F. Halkin.

Eduard Stakemeier. *Liborius. Geschichte und Legende.* Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1952, 244 pp., ill.

Soit de son vivant, soit même après sa mort, plus d'un saint a servi de trait d'union entre les peuples. S. Liboire, évêque du Mans au IVe siècle, devenu le patron de la cathédrale de Paderborn, qui, en 836, reçut son corps, est de ceux-là. Qu'on relise la vieille antienne qui orne la page de garde de l'excellent petit volume que vient d'écrire en son honneur M. Stakemeier :

Liborio plaudat Gallia,
Quae tantum virum genuit.
Felicior nunc Germania,
Cui corpus illa credidit.

A travers les siècles, il exista entre le diocèse du Mans et celui de Paderborn des relations particulières d'amitié et des échanges spirituels, sous le signe de S. Liboire. Récemment encore, en janvier 1951, une délégation westphalienne alla s'associer, dans la cathédrale de Mgr Grente, à la fête de S. Julien, lui apportant à cette occasion une relique de S. Liboire, enfermée dans un précieux coffret ; au mois de juillet suivant, lors de la Saint-Liboire, des envoyés français rendirent cette visite à Mgr Jaeger et à son église restaurée, et haranguèrent au nom de leurs frères du Maine les catholiques de Paderborn.

De plus, on n'a cessé d'invoquer en divers pays la protection de S. Liboire contre les tourments de la pierre et de la gravelle ; ce qui contribua singulièrement à étendre sa renommée, notamment en Italie et dans nos provinces, par exemple à Bruxelles et à Anvers, où des confréries furent érigées sous son vocable. Un des attributs caractéristiques de ce patronage consiste en quelques petites pierres (calculs), posées sur le plat d'un livre dont le dos s'appuie à la poitrine du saint. Sollicité par diverses personnalités, Bollandus rédigea dès 1648 et publia, dans un opuscule particulier, le commentaire des Actes de S. Liboire, qui ne devait être inséré qu'en 1727, par

les soins de G. Cuperus, dans la collection des *Acta*, au tome V de juillet. La *Vita S. Liborii episcopi, calculo laborantium patroni*, qui parut, ornée d'un beau frontispice, chez Meursius à Anvers, était dédiée par son auteur au nonce Fabio Chigi, le futur Alexandre VII, alors légat pontifical au Congrès de Munster, où on traitait de la paix à rétablir en Europe. Bollandus rappelle au prélat non seulement la mission de concorde qu'il accomplit, *Liboriano quodam fato*, en terre westphalienne, mais aussi les pénib es accès du mal de la pierre qu'il venait de subir au cours de son voyage ; et il n'hésite pas à lui conseiller, en cas de récidive, un confiant recours au patron de Paderborn.

Depuis les recherches de Bollandus et de Cuperus, que M. S. n'a pas manqué de rappeler, les problèmes historiques qui se posent au sujet de S. Liboire se sont, sur divers points, précisés et, en partie du moins, éclaircis. M. S. se sert fort bien des compléments d'information que fournirent coup sur coup les publications du chanoine A. Ledru, au Mans, sur les évêques de ce siège, et celle de notre prédécesseur le P. A. Poncelet sur la *Translatio S. Liborii* par le prêtre Idon (*BHL.* 4911 b), que nous trouvons ici, en annexe, traduite à l'usage du public allemand. Le travail de l'auteur était facilité aussi par les nombreuses études spéciales groupées, en 1936, dans le beau recueil jubilaire *St. Liborius, sein Dom, sein Bistum*, dont nous avons rendu compte ici même (LV, 402-404). Tout le long des chapitres de la nouvelle biographie qui nous est offerte, dans les nombreuses annotations rejetées à la fin du volume avec une table chronologique, la bibliographie, une utile explication des planches et l'index, les lecteurs pourront constater que les divers aspects du sujet ont été diligemment étudiés par M. S. et mis en valeur par lui, non sans agrément, pour leur meilleure édification. Son livre remplace avantageusement la Vie de S. Liboire, d'ailleurs méritante pour l'époque mais vieillie, de Conrad Mertens (Paderborn, 1873). M. Coens.

R. Hanon de Louvet. *Contribution à l'histoire de la ville de Nivelles.* Première série. Gembloux, Duculot, 1948, 208 pp., plans et gravures.

Id. *L'origine nivelloise de l'Institution béguinale. « La Royauté », fondation béguinale d'une Reine de France. Marie de Brabant et la légende de la béguine de Nivelles.* Extrait des *Annales de la Société archéologique et folklorique de Nivelles et du Brabant wallon*, t. XVII (1952), paginé 1-77.

Plus d'une ville « cruellement blessée mais déjà revivante », comme s'exprime à propos de Nivelles en Brabant M. Hanon de Louvet, a pu voir certains aspects de son histoire ancienne s'éclairer, depuis la dernière guerre, grâce aux résultats conjugués des fouilles exécutées opportunément dans son sol et des explorations nouvelles faites dans ses archives. A un chercheur patient et averti — M. H.

de L., on s'en souvient, s'était montré tel dans son *Histoire de Jodoigne* (cf. *Anal. Boll.* LXI, 295-298), — les archives réservent presque toujours soit des renseignements inédits soit un contrôle fructueux des documents déjà mis en œuvre par la chronique locale.

Cité de Ste Gertrude — *Gertrudis, ipsius fundi domina,* disait fort bien Gislebert de Mons —, Nivelles n'a pas manqué d'historiens jusqu'en ces années récentes, où l'on a vu paraître, en 1944, l'*Histoire de la ville de Nivelles* par Mme B. Delanne et, en 1952, le substantiel mémoire de M. J.-J. Hoebanx, publié par l'Académie royale, sur l'abbaye Sainte-Gertrude des origines au XIVe siècle. L'abbé H. de L., dans ses études sur Nivelles, n'a pas prétendu élaborer une synthèse. Sa *Contribution à l'histoire de la ville,* comme il intitule modestement la première série de ces études, comprend l'examen de sujets fort divers et strictement délimités. Ainsi *La « grande procession » de Nivelles sous l'Ancien Régime* (p. 12-45), thème qui pouvait sembler rebattu et que l'auteur a par bien des côtés renouvelé de première main et mis au point. Pas mal d'erreurs, en effet, se répètent indéfiniment, faute de recours aux sources. Comme les origines les plus lointaines de la célèbre procession, qui sortait le 29 septembre avec les reliques de Ste Gertrude, sont demeurées obscures, on a supposé, en partant de la date, qui est le jour de la Saint-Michel, que l'archange était honoré par les Nivellois d'un culte « vivace et fort populaire » dès avant le XIe siècle. C'est l'avis de H. Binet, qui opine, d'autre part, que le culte de Ste Gertrude « semble s'établir officiellement au XIIIe siècle seulement » pour se substituer « dans la seconde moitié de ce siècle à l'antique vénération professée pour S. Michel ». M. H. de L. démontre, preuves à l'appui, que c'est bien pour honorer la sainte abbesse que la procession nivelloise de septembre fut instituée. Il retrace, à cette occasion, les étapes du culte public toujours croissant envers Ste Gertrude depuis le VIIe siècle. S. Michel, par contre, qu'aucune église ou chapelle n'eut, quoi qu'on ait dit, pour patron à Nivelles, bénéficia assez tardivement d'une vénération particulière dépassant le degré habituel du culte liturgique qui lui est partout rendu. La fondation d'un autel en son honneur dans la collégiale n'est pas antérieure à 1265. Il est par ailleurs assez naturel, fait observer M. H. de L., qu'une certaine dévotion à S. Michel soit née du fait que la procession avait lieu le jour de sa fête ; mais, ajoute-t-il à bon droit, si la procession du 29 septembre, qui existait dès avant 1265, avait été destinée à célébrer le premier des archanges, on l'eût appelée tout naturellement « la procession de S. Michel ». Or les titres anciens donnés officiellement à cette manifestation religieuse nommaient exclusivement Ste Gertrude, la mention de S. Michel ne servant qu'à indiquer la date de la cérémonie. Le culte de S. Michel à Nivelles ne devint « populaire et communal » qu'à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle, lorsqu'une image de l'archange orna l'ancien perron de la cité, qui avait été transformé en fontaine. Et il faut attendre le XVIIIe pour rencontrer les expressions : « procession de S. Michel », le « tour

S. Michel » ou « S. Michel, patron de la ville », qui ne sauraient frustrer en rien Ste Gertrude de ses antiques privilèges de véritable *domina et patrona loci*.

Nous retrouvons l'abbesse de Nivelles dans l'étude n° V : *Le Miracle de la Baillette*. Il s'agit ici du miracle dont bénéficia, le 4 août 1241, une petite fille d'environ quatre ans appelée Marie et surnommée la Baillette (le vieux français disait aussi « paillette ») en raison de la teinte claire de ses cheveux. L'enfant était tombée dans le puits du béguinage de Saint-Syr ; tenue pour morte, elle avait été portée sur l'autel de Ste Gertrude, où elle recouvra le mouvement et la vie. Une procession annuelle conserva dans la collégiale le souvenir du prodige. C'est l'évêque de Liège Robert de Thourotte qui, présent à Nivelles, institua aussitôt ce pieux usage et l'enrichit d'indulgences. Ses lettres testimoniales se trouvent publiées ici en annexe. Divers renseignements fort précis sur la cérémonie du 4 août nous sont en outre communiqués d'après un *Ordonnaire* du xve siècle, dont M. H. de L. s'était déjà servi dans son article *Les Processions de Bancroix à l'église collégiale de Nivelles*, paru dans les *Annales de la Société archéologique de Namur* (t. XIII, 1943 ; voir p. 161-164). On peut lire un récit du miracle de la Baillette, avec quelques détails nouveaux, dans l'*Hagiologium Brabantinorum* de Jean Gielemans (cf. *Act. SS.*, Mart. II, 593 E ; texte, p. 600). Les comptes de Saint-Syr gardaient encore la trace, au xve siècle, du tragique événement survenu autrefois au béguinage. Un flambeau était offert à la collégiale, chaque année, lors de la procession : *Pour la candelle la bayllette portée al grande eglise, payet... VII et demie plaques*. L'auteur se demande, enfin, si le miracle de la Baillette est un des épisodes qui se voyaient représentés sur la châsse de Ste Gertrude, laquelle date, comme on sait, de la fin du XIIIe siècle. Il tranche par la négative et, à cette occasion, rectifie quelques erreurs de ses devanciers, notamment de M. A. Stocq. Le prodige de l'enfant ressuscité qui figurait en bas-relief sur le toit gothique de la célèbre « fierte », si malheureusement détruite en 1940, est, de toute évidence, celui qui appartient au fonds primitif des miracles de Ste Gertrude et se trouve raconté parmi les *Virtutes* qui suivent sa Vie (éd. KRUSCH, ch. 11). Il s'agit là du *parvulus filius* de la noble dame Adula. Noyé lui aussi dans un puits, ce petit garçon avait été porté par une moniale, sous les yeux éplorés de la mère, auprès du lit de Ste Gertrude, meuble religieusement conservé en souvenir de la vénérable abbesse. L'enfant est aussitôt ranimé. En trois scènes qui se font suite, le vivant récit du VIIe siècle a été reproduit par l'orfèvre sur le toit de la châsse ; on ne saurait y reconnaître le miracle, analogue mais différent par plus d'un trait, de la Baillette.

Il a été question ci-dessus du béguinage de Saint-Syr. De cet établissement et du mouvement béguinal à Nivelles, il vient d'être amplement traité par M. H. de L. dans un article fort bien documenté, qui suscitera sans doute l'intérêt de tous ceux qui, dans notre pays et dans les régions limitrophes, s'occupent du problème

depuis longtemps controversé de l'origine des béguines. Sur plus d'un point, l'auteur mentionne et discute les manières de voir des PP. Joseph Van Mierlo et Alcantara Mens, de Mᵉˡˡᵉ Simone Roisin, etc. Ici encore, cependant, M. H. de L. se maintient sur le terrain nivellois et fonde ses dires sur les documents d'archives ou autres qui concernent le roman pays de Brabant. Mais il dégage des conclusions — et des mises en garde — qui valent aussi de façon générale. Dans le cadre de ce Bulletin nous n'avons pas à en discuter bien longuement ; glanons seulement quelques indications utiles à nos études hagiographiques.

L'auteur énumère à nouveau les causes diverses qui à la fin du XIIᵉ siècle et au début du XIIIᵉ devaient favoriser l'éclosion de nouveaux statuts de vie religieuse pour les femmes. Parmi ces causes, il indique notamment celle qui à Sainte-Gertrude de Nivelles trouvait une application concrète, à savoir le fait que maintes abbayes transformées en chapitres séculiers n'ouvraient plus désormais leurs portes qu'à des candidates de sang noble. Toutefois, il insiste bien davantage sur les aspirations mêmes des nombreuses *mulieres religiosae* de cette époque vers un idéal élevé, conçu non plus seulement sous la forme monacale, la plus traditionnelle, mais sous deux autres formes, l'une, ancienne mais qui connut alors un regain de faveur, la réclusion, l'autre, nouvelle, l'institution béguinale. Réclusion et béguinisme sont deux genres de vie dont M. H. de L. étudie la pratique à Nivelles et qu'à l'encontre de plus d'un historien, il tient à distinguer strictement. Il dénonce, en outre, la tendance, trop répandue, à vouloir faire entrer à tout prix dans une des trois catégories : moniales, recluses et béguines, toutes les personnes qui se distinguèrent alors par une existence austère ou mystique. Par exemple, c'est bien erronément que des écrivains anciens et modernes ont fait d'une Marie d'Oignies, d'une Élisabeth de Grave, d'une Élisabeth de Spalbeek des « béguines ». L'auteur admet, bien entendu — et c'est même une conclusion de son article — que l'institution béguinale — dont il serait vain de chercher « le fondateur » ou « la fondatrice » — s'est développée surtout, originairement, à Nivelles et aux environs. Il n'aime pas, pour autant, l'expression « cercle de Marie d'Oignies », qui se rencontre parfois à ce propos et que ne saurait corroborer le témoignage des faits exactement interprété. Marie « dite d'Oignies » ne fut pas la « promotrice du béguinage », écrit M. H. de L. ; elle demeure « hors classement », car, ajoute-t-il, elle ne fut pas non plus, même vers la fin de sa vie, une vraie recluse. Quant à Helwide, qui, jeune encore, se retira à Willambroux et y fut traitée de façon si maternelle par Marie, elle fut à proprement parler une recluse, et Jacques de Vitry ne la qualifie pas autrement. C'est à la biographie d'Ide de Nivelles († 1231) que M. H. de L. nous renvoie pour voir vivre sous nos yeux un des premiers groupements d'authentiques béguines. Dans la rue où s'élevait l'oratoire du Saint-Sépulcre, se trouvait, lisons-nous, une maison (*domus*) habitée par sept femmes, pratiquant la virginité et la

pauvreté (*pauperes virgines*), animées d'un même esprit de piété (*religiose viventes*) et de paix (*mulieres pacis*) et vivant comme des consœurs (*consodales*). Ces pieuses personnes, qui n'étaient pas des moniales, n'étaient pas non plus des recluses ; elles vivaient en communauté, et l'une d'elles, précisément, les quitta pour se faire recluse à Willambroux. Nous ignorons la date exacte où Guidon, frère de ce Jean qui était le mari de Marie d'Oignies, arriva comme chapelain pour desservir la petite église du Sépulcre. Mais ce fut là « un bonheur pour le béguinage de Nivelles et pour le béguinisme en général », écrit M. H. de L., qui décrit son action organisatrice. Celle-ci fut décisive pour donner une impulsion nouvelle et « un caractère définitif d'institution religieuse autonome » aux jeunes associations béguinales. Thomas de Cantimpré qui parle de maître Guidon comme d'un saint homme l'appelle *presbyterum Beghinarum in Nivella*. Auprès de lui on venait s'instruire, de partout : Flandre et Campine, France et pays rhénan, de telle sorte que Nivelles fut vraiment le « foyer rayonnant et attractif du béguinisme organisé ». Nous n'avons fait que résumer les premières pages de l'article. Les autres, avec les documents d'archives publiés en annexe, poursuivent l'histoire des établissements de béguines à Nivelles, notamment celui de Saint-Syr (en dialecte : *Soire* ou *Soere*), dénommé aussi « La Royauté ». M. Coens.

R. Folz. *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*. Paris, Les Belles Lettres, 1950, xxiv-624 pp., carte (= *Publications de l'Université de Dijon*, n° VII).

Id. *Études sur le culte liturgique de Charlemagne dans les églises de l'Empire*. Paris, Les Belles Lettres, 1951, xi-157 pp., frontispice, carte (= *Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, fasc. 115).

Quiconque s'intéresse à la légende de Charlemagne appréciera grandement la valeur de ces deux importantes thèses, dont les titres définissent clairement l'objet ; il admirera sans réserve l'immense effort d'érudition que l'auteur a dû dépenser pour réunir et ordonner les riches matériaux qu'il met sous les yeux du lecteur ; il se rendra compte du bien fondé des éloges que la critique a réservés à ces ouvrages.

Dans le premier volume, M. Folz retrace l'évolution du souvenir de Charlemagne à travers les âges jusqu'au xvi^e siècle. Parti d'Éginhard et des témoignages les plus anciens, il analyse tous les documents consacrés à la mémoire du restaurateur de l'empire. Il n'a pas limité sa tâche à la description des traits légendaires qui ont peu à peu modifié l'image du Charlemagne historique : les générations successives ne se sont pas uniquement contentées d'embellir les « faits et gestes » de l'empereur ; à leurs yeux, sa vie et son œuvre représentaient un programme politique, la survivance d'une tradition impliquant une doctrine de l'art de gouverner les peuples.

Comme le montre fort bien l'auteur, la souveraineté franque se prolonge dans la monarchie ottonienne et, quand desprinces se réclamaient de Charlemagne, ce n'était pas uniquement pour se placer dans le sillage de sa gloire, c'était aussi pour revendiquer tous les droits que signifiait l'idée impériale.

Au cours des siècles, on distingue deux aspects principaux de la survie de Charlemagne dans la mémoire des peuples : l'aspect politique, l'aspect religieux. Bien que le premier occupe une part considérable de l'exposé de M. F., nous nous arrêterons plus particulièrement aux pages qui décrivent la lente élaboration de la *légende hagiographique* et comment le « héros chrétien » est devenu saint Charlemagne.

Le savant historien a limité ses recherches à l'Empire germanique médiéval. Certes, chacun peut restreindre son champ d'investigation comme il l'entend ; nous craignons toutefois que le plan adopté par M. F. ne l'ait empêché d'étudier plusieurs problèmes importants. « L'Allemagne est littéralement submergée par la tradition française de Charlemagne » lisons-nous, p. 567. Cette remarque, faite à propos d'écrits parus au début du XIII^e^ siècle, ne s'applique-t-elle pas aussi dans une certaine mesure à l'époque précédente ? Bien des éléments, qui sont nés et se sont développés en France, pénètrent dans le monde germanique. M. F. se voit contraint d'en tenir compte, sans pouvoir toutefois les analyser en détail ni leur réserver l'étude attentive qu'ils méritent. Qu'on en juge plutôt par quelques exemples.

Le Pseudo-Turpin a répandu au XII^e^ siècle une version très caractéristique de la vie de Charlemagne, qui sera reprise en partie dans la célèbre *Vita S. Karoli* (*BHG.* 1604), composée après la canonisation (29 décembre 1165) et avant 1190, vraisemblablement vers 1180 (I, p. 221). Arrivé à l'examen de ce mystérieux écrit, l'auteur constate : « Il ne saurait être question ici d'entrer dans les nombreux problèmes que soulève la chronique du Pseudo-Turpin : le sol demeure singulièrement mouvant et la critique contemporaine apporte des données toujours nouvelles à notre connaissance, sans qu'il soit possible encore d'en tenter la synthèse » (p. 217). Toutefois, vu l'importance du sujet, M. F. consacre un paragraphe à l'*Enrichissement de la légende de Charlemagne par le Pseudo-Turpin* (p. 223-225) et plus loin une *Note sur la tradition manuscrite de la Vita S. Karoli et du Pseudo-Turpin* (p. 235-237). Étant donné la place que la *Vita S. Karoli* occupe dans l'histoire légendaire de Charlemagne, M. F. se devait d'en examiner les sources et en particulier de signaler que le début du livre III contient la lettre de Turpin à Leobrandus et quelques chapitres qui dérivent de la fausse chronique. Il a voulu aussi préciser quand et sous quelle forme celle-ci a été connue à Aix-la-Chapelle. Nous avons l'impression que M. F. ne se fait pas une idée très nette de la tradition manuscrite du quatrième livre du *Liber Calixtinus*. Au sujet de la libération de Charlemagne par Roland (c. XXIII de l'édition Whitehill, p. 343-344, *BHL.* 1593), l'auteur écrit : « Ce récit, qui dans le traité du Pseudo-Turpin prend place à la suite de la mort de Charlemagne, semble être un apport étranger à la chronique » (p. 223). La collation des manuscrits permet-elle de croire qu'il a existé une

version où ne figurait pas ce passage? Le fait qu'il se trouve dans le Codex Calixtinus et dans les témoins les plus anciens nous interdit de le considérer comme un « apport étranger ».

Plus loin nous rencontrons, à propos du portrait de Charlemagne tel que le décrit le Pseudo-Turpin, la phrase suivante : « Inconnu dans les manuscrits anciens du Pseudo-Turpin et par conséquent dans celui qui fut mis au point à Aix, il fut diffusé par les versions de la chronique dérivant du Liber S. Iacobi » (p. 224). Ces lignes, qui entérinent les théories de Meredith-Jones, présentent sous un jour faux la tradition manuscrite de la chronique de Turpin. Elles font croire que nous possédons, dans le groupe A des manuscrits signalés par Meredith-Jones, une version antérieure à celle du *Liber Calixtinus*. Dès 1938, A. Hämel n'hésitait pas à écrire : « Meredith-Jones's classification of manuscripts in four different types is fundamentally mistaken. The A-group is not the oldest version, but the youngest and does not even go back to the original version directly » (*Speculum*, t. XIII, p. 250). Tout récemment, le regretté professeur d'Erlangen tenait à réaffirmer que le stemma proposé par Meredith-Jones « ist nicht haltbar » et que A n'est qu'un abrégé (*Die Rolandlegende des Pseudo-Turpin*, dans *Homenaje a Archer M. Huntington*, 1952, p. 221). Désormais, au sujet des manuscrits du Pseudo-Turpin, il faut consulter A. Hämel, *Los manuscritos latinos del Falso Turpino*, paru dans les *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. IV (Madrid, 1952), p. 67-85.

Il n'est pas sans intérêt de confronter les versions de la lettre de Turpin à Léobrand, telles que les présentent le Pseudo-Turpin et la *Vita S. Karoli*.

Pseudo-Turpin	*Vita S. Karoli*
Etenim magnalia divulgata que rex in Yspania gessit sancti Dionisii cronica regali, ut michi scripsistis, repperiri plenarie autoritas vestra (Leobrandus) nequivit.	Magnalia enim, que rex gessit in Hyspania, in nullis pene (plene?) chronicis sufficienter inveniuntur divulgata et, ut mihi scripsistis, ea plenarie repperire vestra nequivit fraternitas.

Si l'hagiographe d'Aix a supprimé *sancti Dionisii cronica regali*, ce n'est nullement pour écarter l'idée d'un rapport du Pseudo-Turpin avec Saint-Denis, mais parce que, dans le prologue au livre III de la *Vita S. Karoli*, qui introduit cette lettre, il avait dit expressément : *Inicium ab ea epistola assumemus, quam Tulpinum Remensem archiepiscopum Leobrando Aquisgranensi decano transmisisse in cronicis Francorum apud Sanctum Dyonisium in Francia repperimus*. Comme on le voit, il prétend avoir trouvé à Saint-Denis les documents dont il va s'inspirer. Au sujet des différentes recensions du pseudo-Turpin, on peut consulter, mais avec discernement, C. Meredith-Jones, *Historia Karoli Magni et Rotholandi ou Chronique du Pseudo-Turpin* (Paris, 1936), pp. 86-87, 258-262.

Cette confrontation du Pseudo-Turpin et de la *Vita S. Karoli* nous fournit l'occasion de rectifier une indication de la *BHL*. Quand ce répertoire fut élaboré en 1898, la critique de la mystérieuse chronique en était encore à ses débuts. S'appuyant sur les travaux de G. Paris, le P. Poncelet distingua une *recensio Viennensis* (*BHL*. 1588) et une *recensio Sandionysiana* (*BHL*. 1589). A cause de l'absence des mots : *Sancti Dionisii cronica regali*, il était porté à croire que la recension la plus ancienne ne comportait pas d'allusion à Saint-

Denis. En fait, le texte que G. Paris considérait comme antérieur et sans attache avec l'abbaye parisienne ne représente que la version simplifiée, placée par l'auteur de la *Vita S. Karoli* en tête du livre III, ainsi que nous venons de le rappeler.

La *Vita S. Karoli* a exploité un document qui lui venait certainement de Saint-Denis, à savoir la *Descriptio qualiter Karolus Magnus clavum et coronam Domini a Constantinopoli Aquisgrani detulerit qualiterque Karolus Calvus haec ad S. Dionysium retulerit* (*BHL.* 1587). Cette pièce hagiographique a été incorporée dans la *Vita*, dont elle constitue le livre II. Ce second emprunt de l'hagiographe à la tradition française montre combien l'image de l'empereur telle que la souhaitaient l'entourage de Frédéric Ier ainsi que Rainald de Dassel, chancelier de l'empire et archevêque de Cologne, est tributaire de la littérature née en France. M. F., après avoir donné une excellente analyse de la *Vita S. Karoli*, remarque « qu'aucun témoignage ne permet de discerner si la *Descriptio* fut connue à Aix avant la deuxième moitié du XIIe siècle » (p. 180), et plus loin il ajoute : « Il ne peut être établi quand et par quel moyen la *Descriptio* parvint en Allemagne » (p. 216). N'est-ce pas reconnaître une fois encore l'étroite dépendance de la légende de Charlemagne en pays germanique par rapport à la France et que la parfaite intelligence du sujet traité par l'auteur suppose au préalable l'examen de la légende telle qu'elle s'est développée sur le sol français? Nous croyons utile de préciser quelque peu ce que dit l'auteur à propos des éditions de la *Descriptio* (p. 179, n. 110). G. Rauschen a publié le texte d'après le ms. 12710 du fonds latin de la Bibliothèque nationale de Paris et le ms. 3398 de la Hofbibliothek de Vienne. Presque en même temps, F. Castets publiait le même document d'après le ms. H. 280 de la Faculté de médecine de Montpellier, collationné avec le Parisinus 12710. Quelques variantes assez notables de ce dernier par rapport au ms. H. 280 ont amené le P. Poncelet à placer cette recension sous un numéro distinct : *BHL.* 1587 c. Un témoin n'a pas encore été confronté : Paris, lat. 2447 (cf. *Catal. Lat. Paris*, t. I, p. 120-122). P. 216, M. F. note : « Aussi copie-t-il (à savoir l'auteur de la *Vita S. Karoli*) servilement la « Descriptio », et par ce procédé, il fait entrer dans son texte un Charlemagne purement français » ; il y aurait peut-être lieu de déterminer quel manuscrit est le plus proche du texte d'Aix-la-Chapelle.

De tout ce que nous venons de dire, il ressort qu'un problème mérite de retenir l'attention : les rapports de Saint-Denis avec Aix-la-Chapelle. Certes, il n'a pas échappé à M. F., qui écrit : « L'incorporation de ses 24 premiers chapitres (de la *Descriptio*) dans notre traité atteste en tout cas des relations intellectuelles entre Saint-Denis et Aix-la-Chapelle » (p. 216), et en note : « Sur celles-ci (ces relations intellectuelles), qu'on ne peut que supposer, l'accent a été mis récemment dans une étude aussi originale qu'insoutenable de Ph. A. Becker, *Die Heiligsprechung Karls des Grossen.* » La petite incise : « qu'on ne peut que supposer » ne porte-t-elle pas à croire que dans la pensée de l'auteur le problème ne peut être résolu?

A plusieurs reprises, mais plus particulièrement pp. 11 et 160, M. F. revient sur « le péché de l'empereur ». Il mentionne d'abord la célèbre vision de Wetti, au sujet de laquelle il fait la remarque suivante : « Cette légende s'explique d'abord par une certaine confusion de Charlemagne avec Charles Martel, qui

avait été vu en enfer par l'évêque Euchaire d'Orléans. » Nous ne croyons pas qu'il y ait eu influence d'un récit sur l'autre, car ce trait ne se trouvait pas dans la rédaction originale de la Vie de S. Euchaire et apparaît pour la première fois en 858 (cf. *M. G.*, Script. rer. merov., t. VII, p. 43). De plus, la trame du récit ne cadre pas avec la légende de Charlemagne ; en effet, l'empereur, quelles que soient ses fautes, obtient miséricorde, tandis que Charles Martel, d'après la vision de S. Euchaire, est plongé corps et âme en enfer. Déjà W. Levison avait noté à propos du livre de H. Hoffmann (*Karl der Grosse im Bilde der Geschichtschreibung des frühen Mittelalters*, 1919, p. 16) que cet auteur « kaum mit Recht einen Zusammenhang zwischen den Visionen des Eucherius und des Wetti annimmt » (*Die Politik in den Jenseitsvisionen des frühen Mittelalters*, dans *Festgabe Fierdrich von Bezold*, 1921, p. 95. Cette étude a été réimprimée dans W. Levison, *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit*, Dusseldorf, 1948, p. 229-246). Dans les notes de la p. 11, corriger et compléter *Act. SS.*, Oct. t. I, p. 132 ; Wattenbach, *Geschichtsquellen*, I, p. 231 ; cf. 6e éd., p. 277-278.

Mais c'est surtout à l'occasion de la *Kaiserchronik*, qui daterait du milieu du XIIe siècle, que M. F. examine les sources de la légende du « péché de Charlemagne » (pp. 160, 167-168). Amené à parler de la Vie de S. Gilles, il se contente de dire qu'elle « est peut-être du Xe siècle » (p. 168) et de renvoyer aux *Acta Sanctorum*. Les études de G. Paris et de Miss E.-C. Jones (cf. *Anal. Boll.* XXXIX, 1931, 385) mériteraient d'être signalées, ainsi que quelques travaux relatifs à la chanson de Roland, tels que ceux de J. Bédier, qui n'hésitait pas à écrire à propos des vers 2095-2096 :

Ço dit la Geste e cil ki el camp fut :
Li ber Gilie, por qui Deus fait vertuz

« ...Il a existé un livre, sans doute écrit en latin, qui relatait la guerre d'Espagne, et dont l'auteur prétendait être saint Gilles. Cette chronique du pseudo-saint Gilles, antérieure à la chronique du pseudo-Turpin, l'auteur de la *Chanson* de Roland l'a connue » (*La Chanson de Roland. Commentaires*, 1927, p. 27).

N'aurait-il pas été souhaitable de réunir en un seul chapitre l'étude de tout ce qui concerne le « péché de l'Empereur » ? M. F. analyse plus loin la vision de Turpin relative à la mort de Charlemagne. « N'est-elle pas influencée par le souvenir des fautes mystérieuses que l'empereur avait à se reprocher ? » se demande-t-il (p. 225). Mais il ne poursuit pas son enquête. Nous avons signalé les ressemblances de ce texte avec le récit de la mort de S. Henri II († 1024), dans les *Mélanges Lebreton* (*Recherches de science religieuse*, t. XL, 1952, p. 222-229).

Le culte de S. Charlemagne à Zurich et à Sion a été étudié avec un soin particulier par l'auteur. Espérant traiter ce sujet dans une note à part, nous ne relèverons ici que quelques points. « La personnalité de l'évêque Théodore, qui paraît dans la première charte (en faveur de Zurich) comme consécrateur de l'église, est garantie par le livre de fraternité de Saint-Gall » (p. 345). Les documents ne permettent pas d'être aussi catégorique. Un des meilleurs historiens de Zurich, M. l'abbé E. Egloff, auquel M. F. se plaît à rendre hommage (p. 344), est moins affirmatif : « Vielleicht ist er auch identisch mit jenem Bischof, der unter Salomon I. (gest. 871) als Chorbischof waltete und im Sankt

Galler Verbrüderungsbuch « Theoto » und im Reichenauer Verbrüderungsbuch « Thioto » genannt wird » (*Der Standort des Monasteriums Ludwigs des Deutschen in Zürich*, 1949, p. 41). Plus loin, M. F. énumère « les points d'appui de la légende carolingienne » dans le Valais et il ajoute : « Ces données apparaissent pour la première fois dans la vie légendaire de saint Théodule », à savoir la *Vita BHL.* 8088, dans laquelle nous ne rencontrons pas « ces données » (p. 348-349). A propos de cette *Vita*, notons que dans les *Acta Sanctorum* le texte est incomplet ; le prologue et la fin font défaut. Ils ont été publiés en 1939 par M. H. Foerster d'après le manuscrit de Fribourg, qui provient de l'abbaye de Hauterive (*Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*, t. XXXIII, p. 233-240). Aux manuscrits mentionnés par M. Foerster, il faut ajouter celui de l'Académie des Sciences de Turin, qui date du XII^e^ siècle et est sans doute le plus ancien (F. Patetta, *Di alcuni manoscritti posseduti dalla Reale Accademia delle Scienze di Torino*, dans *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*, t. LIII, 1918, p. 345).

Le tome II, tout entier réservé au culte liturgique de S. Charlemagne dans les églises de l'Empire, confirme l'impression que laisse la lecture attentive du premier livre, à savoir d'une enquête menée avec une maîtrise et une persévérance dignes des plus grands éloges. Pour environ une cinquantaine de localités, l'auteur a étudié à quelle date et dans quelles circonstances le culte de l'empereur a été institué. Il n'a négligé aucune source d'information : calendriers, martyrologes, missels, bréviaires. Il décrit ensuite l'office d'Aix-la-Chapelle et d'autres offices moins importants, montrant en quoi ceux-ci dépendent du premier et en quoi ils s'en écartent. Dans ce vaste inventaire, nous voudrions attirer l'attention sur une pièce, à savoir la *Vita S. Karoli* que l'auteur appelle « zurichoise ». Ce texte, qui a échappé au P. Poncelet, a été publié par Grenat en 1881, dans la *Revue de la Suisse Romande* (t. XII, p. 102-108). Quelques fragments (le début et la fin) avaient été imprimés dans les *Instrumenta* de la *Gallia Christiana*, t. XII, col. 448-449. Ce texte n'est pas seulement intéressant pour l'extension du culte de Charlemagne, mais aussi pour l'histoire du culte des SS. Félix et Régula et de S. Théodore de Sion. M. F. a fort bien mis en lumière (t. II, p. 90-95) les traits caractéristiques de cette légende.

Nous arrêterons ici cette recension déjà trop longue ; les quelques remarques que nous venons de faire n'ont d'autre but que de souligner l'importance des problèmes étudiés par M. F., qui mérite d'être sincèrement remercié pour sa remarquable contribution aux études hagiographiques.

Si, comme nous l'espérons, l'auteur continue ses recherches, il aura profit à consulter les ouvrages que voici : K. Hauck, *Geblütsheiligkeit*, dans *Liber Floridus. Festschrift Paul Lehmann*, 1950, p. 187-240. Le prestige de la sainteté uni à celui de la race a toujours vivement impressionné les hagiographes du moyen âge. Nous avions réuni de nombreux exemples dans notre thèse, restée inédite, sur l'*Hagiographie dans le marquisat de Flandre et le duché de Basse-Lotharingie*. On pourra en trouver quelques-uns dans E. Faral, *La*

légende arthurienne, t. I, 1 (Paris, 1929), p. 177-178. Les écrits de J. Gielemans n'ont pas échappé à l'érudition de M. F. (I, p. 538-539). Il y aurait lieu de montrer que le docte religieux de Rouge-Cloître ne fait que consigner une tradition déjà bien ancienne et dont il avait perçu souvent l'écho dans ses lectures de Vies de saints. Au sujet des livres liturgiques de Zurich, voir D. W. H. Schwarz, *Liturgiegeschichtliches und Ikonographisches aus dem alten Zürich*, dans *Miscellanea liturgica in honorem L. Cuniberti Mohlberg*, t. I, (1948), p. 429-442. La même année où paraissait le premier volume de M. F., M. H. Beumann publiait un ouvrage très fouillé sur Widukind de Corvey, qui porte en sous-titre : *Untersuchungen zur Geschichtsschreibung und Ideengeschichte des 10. Jahrhunderts* (Weimar, 1950). Le dernier chapitre : *Politische Gedankenwelt und Geschichtsauffassung* (p. 205-265) contient des développements apparentés à ceux de M. F. sur la conception que l'on se faisait de la dignité royale et impériale à cette époque. T. I, p. 29, la Vie de S. Willehad († 789), évêque de Brême, est encore attribuée à S. Anschaire. Le P. Poncelet, à la suite de G. Dehio, a montré qu'elle avait été rédigée par un clerc de Brême entre 838 et 860 ; cf. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 837-838.

B. de Gaiffier.

P. Gorissen. *Sigeberti Gemblacensis Chronographiae Auctarium Affligemense*. Bruxelles, Palais des Académies, 1952, x-164 pp. (= *Verhandelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België*, Klasse der Letteren, n° 15).

Il y a cent ans environ, lorsque L. C. Bethmann fit paraître dans les *M.G.*, Script., t. VI, l'édition de la chronique de Sigebert de Gembloux, avec ses *continuationes* et ses *auctaria*, le baron de Reiffenberg l'accueillit par ces paroles : « Édition définitive, tant elle est parfaite » (cf. A. Potthast, *Bibl. historica*, t. I², p. 1016). Or, voici qu'une étude critique, extrêmement fouillée, de M. Gorissen, nous fournit la preuve que cette perfection est susceptible de plus d'une retouche. Nombreuses sont en effet les affirmations de Bethmann que M. G. réfute et les corrections qu'il apporte à l'édition de l'érudit allemand, du moins en ce qui concerne l'*Auctarium Affligemense*.

Le travail que nous présentons au lecteur se divise en quatre parties. Dans la première, on s'attache à définir le texte original, tel qu'il était lorsque le moine d'Affligem arrêta ses *Auctaria*. C'est le ms. coté B3 par Bethmann, brûlé, semble-t-il, au xvi^e^ siècle par les iconoclastes. La copie B3*, datant du début du xiii^e^ siècle et actuellement conservée à la bibliothèque de l'université de Leyde, constitue la base de l'édition de M. G. Dans la seconde partie, le diligent critique énumère les sources de l'*Auctarium*, analyse la technique, les tendances, le style du compilateur et propose de l'identifier avec le moine d'Affligem Gislebert II, créé abbé d'Ename en 1164 (notons que c'est la date à laquelle s'arrête l'*Auctarium*). L'influence de la chronique est l'objet de la troisième partie. En somme, tout ceci forme l'introduction à l'édition proprement dite (partielle pour le début, intégrale à partir de 1149)

qui est donnée dans la quatrième partie. Un bon index et un nouveau tableau schématique de l'interdépendance des manuscrits complète l'ouvrage.

Au début de son édition (p. 99), M. G. imprime un curieux inédit, qui n'a aucun rapport avec la chronique de Sigebert de Gembloux ni avec l'*Auctarium*, si ce n'est qu'il se trouvait aussi dans le ms. B3. Nous ne pouvons omettre de le faire connaître, car il s'agit d'un texte hagiographique, que personne sans doute ne songera à aller chercher en cet endroit. C'est un récit, très court et assez hétéroclite, au sujet de S^te^ Catherine d'Alexandrie, commençant comme suit : *De Katerina, gloriosa virgine, mira nobis retulerunt peregrini*, et se terminant par ces mots : *Corpus eius angelica virtus, sicut in passione eius legitur, in montem Synai transvexit.* Avec Bethmann, qui l'avait seulement mentionné (t. c., p. 288), M. G. intitule ce morceau : « Narratio peregrini de monte Sinai ». On peut supposer avec M. G. que le moine d'Affligem consigna par écrit la relation de pèlerins (ou de croisés) revenant de Terre Sainte et d'un pèlerinage au mont Sinaï. Il nous fournit de la sorte un nouveau témoignage, datant du XII^e^ siècle, au plus tard, sur le culte de S^te^ Catherine au mont Sinaï et sur sa diffusion à cette époque dans nos provinces. (Voir L. ECKENSTEIN, *A History of Sinai*, Londres, 1921, p. 138 et suiv., avec les remarques dans *Anal. Boll.* XLII, 1924, 424 ; ainsi que l'article de R. FAWTIER, *Les reliques rouennaises de sainte Catherine d'Alexandrie*, dans *Anal. Boll.* XLI, 1923, 357-368).

Mais revenons à l'*Auctarium*. Il contient plus d'une donnée intéressant l'hagiographie. Ainsi, par exemple, il témoigne de la rapidité avec laquelle la *Vita Malachiae* de S. Bernard (*BHL.* 5188) fut connue et utilisée à Affligem (p. 58-59). Nous ne pouvons que nous réjouir de voir cette précieuse source historique soumise au crible d'une critique minutieuse et publiée avec plus de rigueur et plus de respect des manuscrits que ne l'avait fait Bethmann. Exprimons le vœu que tant de patientes recherches et un labeur si ardu obtiennent le rayonnement qu'ils méritent, nonobstant l'absence d'un résumé dans une des langues internationales.

J. VAN DER STRAETEN.

René NIDERST. *Robert d'Arbrissel et les Origines de l'Ordre de Fontevrault.* Rodez, G. Subervie, 1952, 202 pp.

Comme il l'indique par le titre de son ouvrage, l'auteur s'est proposé un double objectif. Le premier : retracer l'histoire de Robert d'Arbrissel et de ses premières fondations ; l'autre : pousser ses recherches sur l'extension et l'épanouissement de l'ordre de Fontevrault depuis la mort du fondateur jusqu'à la première moitié du XII^e^ siècle.

Il ne semble pas que M. Niderst ait eu l'intention de renouveler l'étude des sources de la vie de Robert d'Arbrissel. Nombreux et variés sont en effet les écrits, à des fins apologétiques ou non, au sujet de cet ermite, qui fut aussi un entraîneur de foules. Mais l'auteur a pris une connaissance assez complète de cette ample documentation. Il caractérise exactement les deux Vies par Baudry

de Bourgueil (*BHL.* 7259) et par le « Frère André » (*BHL.* 7260), la première étant « non pas l'œuvre d'un historien qui s'appuie scrupuleusement sur les faits et la chronologie, (mais) celle d'un bel esprit et d'un moralisateur, (qui) veut plaire et instruire » (p. 177) ; la seconde ayant « le caractère d'un sermo net ne faisant preuve d'aucun esprit critique » (p. 178). Cependant elles restent « les deux sources fondamentales pour toute étude sur Robert d'Arbrissel et les origines de Fontevrault » (p. 178).

Baudry, quoique contemporain de Robert et l'ayant fort probablement connu en personne, est très chiche d'indications chronologiques. D'où des incertitudes et maints problèmes sans solution. C'est en 1095 qu'on place généralement l'arrivée de Robert comme ermite dans la forêt de Craon. M. N. suggère (pp. 19 et 23) d'avancer cette date de deux ans, mais il ne cherche pas à étayer solidement sa proposition. A Rennes, Robert était archiprêtre, du moins le répétait-on sans cesse, sur la foi de Baudry. M. N. croit qu'il y fut plutôt « archiclave » ou trésorier, à preuve un acte de Rennes de 1087, mais dont la date, l'auteur lui-même en convient, est sujette à caution (p. 107, n. 25). Au surplus, les deux charges étaient-elles incompatibles? A propos des fameuses lettres de reproches que Marbode, évêque de Rennes, et Geoffroy, abbé de la Trinité de Vendôme, adressèrent à Robert d'Arbrissel, on se rappellera qu'au XVII^e^ siècle, l'authenticité de la seconde fut rejetée, notamment par Bollandus (*Act. SS.*, Febr. III, 600-603). Dès le XVIII^e^ siècle on défendit la position contraire. Surtout depuis le travail sérieux et compétent de J. VON WALTER, *Die ersten Wanderprediger Frankreichs*, t. I, *Robert von Arbrissel*, Leipzig, 1903 (cf. A. PONCELET, dans *Anal. Boll.* XXIII, 375-377), on peut dire que les deux documents se sont acquis un droit de cité que plus personne ne songe à contester, en sorte que M. N., qui emprunte maints passages à ces épîtres, n'a pas jugé utile de résumer le débat antérieur.

Un ouvrage tel que celui-ci aurait pu être une mine de renseignements précis. Malheureusement, la toilette typographique en a été si négligée que les marges de certaines pages pourraient être noircies par les corrections. Telles de ces erreurs sont positivement déroutantes : Reims pour Rennes (p. 20), un imprimé de 1461 pour 1641 (p. 179), etc. Quant à la bibliographie, puisque l'auteur se plaît à répéter (pp. 5 et 185) qu'elle est « vaste » et « immense », on admettra qu'il désirait se limiter. Raison de plus de ne mentionner que les travaux cités au cours de l'ouvrage et de renvoyer pour plus ample information à des bibliographies telles que le *Catalogue des sources hagiographiques*, n° 26, de F. DUINE ; les *Archives de la France monastique*, t. IV, p. 221-226, et d'autres encore. On ne trouvera pas ces recueils mentionnés dans la Bibliographie. Nous constatons enfin l'absence d'une table onomastique, ce qui, pour un ouvrage de ce genre, est sans conteste une lacune.

J. VAN DER STRAETEN.

Kurt Köster. *Elisabeth von Schönau. Werk und Wirkung im Spiegel der mittelalterlichen handschriftlichen Ueberlieferung.* Extr. de l'*Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. III (1951), p. 243-315.

Id. *Das visionäre Werk Elisabeths von Schönau. Studien zu Entstehung, Ueberlieferung und Wirkung in der mittelalterlichen Welt.* Ibid., t. IV (1952), p. 79-119.

Lorsque, en 1884 et 1886, F. W. E. Roth publia les Visions de Ste Élisabeth de Schönau († 1165), il ne connaissait que 9 manuscrits où figure l'ensemble des œuvres et une vingtaine d'autres qui contiennent des fragments d'écrits de la sainte. Le recensement méthodique, poursuivi par M. Köster, a fait découvrir de nombreux témoins qui avaient échappé à Roth : 43 codices ont conservé les œuvres complètes, 98 comprennent une partie plus ou moins notable de l'héritage littéraire de la voyante. Ces 141 manuscrits sont analysés avec un soin digne d'éloge. En effet, l'auteur ne se contente pas de donner les principales caractéristiques de chaque volume, mais, après avoir indiqué la provenance et les possesseurs successifs, il énumère les catalogues où ils sont mentionnés. Au cours de ses dernières recherches, M. K. a dépisté neuf nouveaux témoins, qui sont signalés à la fin du second article. Dans celui-ci, il examine un certain nombre de problèmes dont la solution dépend de l'étude de la tradition manuscrite : préciser la date de composition de chaque ouvrage ; déceler les diverses recensions et fixer le plus exactement possible l'époque à laquelle chacune d'elles apparaît ; écarter les écrits faussement attribués à Ste Élisabeth ; montrer, grâce à l'examen de la provenance des copies, quelles sont les régions où les œuvres ont eu le plus de diffusion.

Voici quelques résultats de cette minutieuse enquête dont nous devrons tenir compte dans la refonte du supplément de la *BHL*. Le chapitre XXXIII du second livre des *Visiones* est fréquemment (58 manuscrits) transcrit séparément sous le titre *De resurrectione beatae Mariae, matris Christi* (*BHL*. 5355). Dans quelques manuscrits, cet extrait est introduit par une brève préface, empruntée au premier chapitre des Visions (cf. p. 287, nos 63-66). Deux manuscrits (p. 292, nos 81, 82) ont conservé une recension plus courte, intitulée : *De secunda assumptione Virginis Mariae* (éd. Roth, p. 153-154). Elle pourra être signalée dans la *BHL*. sous le no 5355 a. Il n'est pas sans intérêt de noter avec M. K. que ces petits récits sur l'Assomption ont eu dans le monde médiéval une diffusion presque aussi grande que les révélations relatives à Ste Ursule (p. 104).

Sous le nom d'Élisabeth, on rencontre dans de nombreux manuscrits des *Revelationes* (*BHL*. 2514, 2514 b), que Montalembert a considérées comme de « précieux monuments » qui livraient tout un aspect de la vie intérieure de Ste Élisabeth de Thuringe et dont il a publié plusieurs extraits. De ce chef, ils ont été placés dans la *BHL*. sous le nom de la sainte princesse de Hongrie. Or, ces *Reve-*

lationes, ainsi que l'a démontré le P. Oliger (*Revelationes B. Elisabeth*, dans *Antonianum*, t. I, 1926, p. 24-83 ; cf. *Anal. Boll.* XLVII, 210), n'ont pas été écrites par la sainte patronne des hôpitaux, mais devraient être restituées à S. Élisabeth de Schönau. Les recherches de M. K. ont ratifié la première conclusion du savant franciscain ; elles ont, par ailleurs, infirmé la seconde. L'examen des 31 manuscrits — le P. Oliger en avait connu 17 — montre clairement que l'attribution à la moniale de Schönau ne peut être maintenue. M. K. rejoint ainsi par l'étude de la tradition manuscrite la position de E. Spiess, qui, dès 1935, avait souligné la différence de style des écrits authentiques d'Élisabeth de Schönau et des *Revelationes*. Sans pousser plus loin l'étude du problème, il note : « Wer als Urheber der Visionen der Pseudo-Elisabeth in Betracht kommt, ist hier ohne Belang. Vieles weist darauf hin, dass die Verfasserin eine Nonne war, später als die Schönauerin lebte, vermutlich in Italien beheimatet war und in naher Beziehung zu franziskanischen Kreisen stand » (p. 101). Les numéros d'ordre de la *BHL.* ne pouvant être changés, il suffira d'indiquer que ces écrits n'ont aucun rapport ni avec Élisabeth de Thuringe, ni avec Élisabeth de Schönau.

Sous le nom également de S^te^ Élisabeth de Hongrie a été mentionné le *Sermo Angeli ad S. Elisabeth* (*BHL.* 2500, cf. H. Köster, p. 280, n° 46), car fréquemment, dans les manuscrits, il est copié à la suite de la Vie rédigée par Thierry d'Appoldia (*BHL.* 2496-2498). Ce bref extrait provient du *Liber Viarum Dei* d'Élisabeth de Schönau (éd. Roth, p. 92-94) et n'a aucun titre à figurer dans la *BHL.* si ce n'est d'avoir été joint comme une sorte d'appendice à la *Vita* de S^te^ Élisabeth *BHL.* 2496. Il n'a aucun caractère biographique : la voyante, au cours d'un entretien avec le Seigneur, entend une exhortation destinée à tous ceux qui se sont engagés à son service.

Parmi les passages du *Liber Viarum Dei* qui ont été transcrits séparément dans les compilations du moyen âge, il convient de citer le chapitre v du livre III (éd. Roth, p. 62-63), où la pieuse moniale s'intéresse au sort éternel de l'âme d'Origène, chapitre qui se retrouve dans une de ses lettres (éd. Roth, p. 152-153). Ainsi que le remarque l'auteur, ce curieux témoignage rendu à la mémoire du grand Alexandrin n'a pas échappé à Dom J. Leclercq dans son intéressant article : *Origène au XII^e^ siècle* (*Irénikon*, t. XXIV, 1951, p. 425-439).

Élisabeth de Schönau a été, comme on sait, l'ardente propagatrice du culte de S^te^ Ursule et de ses compagnes (*BHL.* 8431, 8432). M. K. ne s'est pas contenté d'énumérer sommairement les manuscrits qui nous ont transmis le *Liber revelationum de sacro exercitu virginum Coloniensium ;* il spécifie les chapitres contenus dans chaque codex et les interpolations qu'il a notées dans certaines copies.

Il faudrait aussi rappeler l'influence néfaste que les Visions de la moniale ont eue sur la légende de S. Potentinus (*BHL.* 6097) ; mais nous aurons sans doute l'occasion de revenir plus à loisir sur ce sujet.

En terminant, l'auteur relève les principales traces des écrits d'Élisabeth dans les œuvres théologiques, hagiographiques, artistiques et liturgiques du moyen âge. Il rend hommage au livre de Guy de Tervarent sur *La légende de Ste Ursule dans la littérature et l'art du moyen âge* (cf. *Anal. Boll.* L, 183). Si le moyen âge a accueilli trop aisément les visions d'Élisabeth, l'époque moderne a porté un jugement plus juste et plus critique sur la valeur de ces révélations. Faisant nôtres les conclusions d'Amort et du P. Poulain, nous dirons « qu'elles sont remplies d'erreurs historiques » et proviennent d'une imagination maintenue dans un perpétuel état d'exaltation par des directeurs imprudents qui, à force de questions, stimulaient « une curiosité dangereuse ». Dans une esquisse biographique, qui se recommande par la sûreté de l'érudition, M. K. a bien mis en relief le rôle important exercé sur Élisabeth par son entourage et particulièrement par son frère Egbert (*Nassauische Lebensbilder*, t. III, 1948, p. 35-59). Souhaitons que bientôt il puisse consacrer aux écrits de ce dernier une étude semblable à celles qu'il vient de nous donner au sujet des œuvres de la voyante de Schönau.

B. DE GAIFFIER.

Jean LECLERCQ, O. S. B. *Un humaniste ermite. Le bienheureux Paul Giustiniani (1476-1528)*. Rome, Edizioni Camaldoli, 1951, 187 pp.

Dom Leclercq a trouvé le temps, au cours de sa vaste enquête sur les œuvres de S. Bernard, de s'intéresser à un personnage très attachant, Paul Giustiniani, qu'un amour passionné pour la solitude arracha au monde et aux lettres pour le conduire à l'*Eremo di Camaldoli* et ensuite, en 1520, dans la grotte de Pascelupo, près de Fabriano. Jusqu'à sa mort, survenue le 28 juin 1528, il se dépensa à fonder et à protéger ses chers ermitages. Dom Pl. Lugano avait retracé l'histoire extérieure du bienheureux et de ses fondations (cf. *Anal. Boll.* XXXII, 107-109). Tout en rappelant les épisodes principaux de cette vie toute tendue vers l'invisible, le P. L. a voulu surtout dépeindre l'âme de l'ardent religieux et décrire la genèse de son œuvre. Il a parfaitement réussi. Ayant eu accès aux archives des Camaldules de Frascati, il a pu compulser les douze volumes manuscrits qui contiennent les traités, prières, lettres, plans et notes du saint ermite. Celui-ci a beaucoup écrit, mais son écriture est, paraît-il, d'une lecture extrêmement pénible, parfois indéchiffrable. Cet obstacle n'a pas fait reculer Dom L., et il suffit de parcourir son annotation pour se rendre compte de la riche moisson qu'il a recueillie en inventoriant ces grimoires. Il a trouvé tant d'intérêt à prendre connaissance de cette pensée profondément religieuse qu'il annonce un autre ouvrage : *La doctrine du bienheureux Paul Giustiniani*, qui paraîtra l'an prochain. En 1941, Dom Anselme Stolz, à la mémoire duquel est dédié le présent volume, avait publié un traité de l'humaniste solitaire : *Secretum meum mihi o dell' amor di Dio*. Mgr H. Jedin vient de faire paraître dans le t. III de l'*Ar-*

chivio italiano per la storia della pietà une étude considérable : *Contarini und Camaldoli : Unveröffentlichte Briefe des späteren Cardinals Gasparo Contarini an die Camaldulenser Paolo Giustiniani und Pietro Quirini (1511-1523)*, étude dont le P. L. a pu lire les épreuves.

Dans une note, l'auteur fait remarquer que « si, dans ces pages, le titre de bienheureux est donné à Paul Giustiniani, ce n'est pas pour prévenir le jugement de l'Église sur son aptitude à être un jour béatifié, c'est parce que ce titre, attesté dès les premières générations de la Congrégation de Monte Corona, y est resté traditionnel » (p. 15). En effet, l'Église n'a rendu aucun jugement. A. R. Fiori, dans sa biographie imprimée en 1729, consacre un chapitre (le XXXII^e^, p. 424-429) à l'énumération des témoignages qui, dès le XVI^e^ siècle, donnent à Paul Giustiniani le titre de bienheureux. Nos devanciers n'ont pas cru devoir réserver une place dans les *Acta Sanctorum* à cet éminent religieux, puisque le culte n'est pas reconnu. On ne rencontre qu'une fois son nom dans les *Acta*. Annotant la Vie de S. Laurent Giustiniani, Bollandus se plaît à rappeler : « ex hac Iustiniana familia, praeter hunc B. Laurentium, dicuntur prodiisse B. Nicolaus et B. Paulus » (Ian. I, 553).

B. DE GAIFFIER.

M. E.-J. ARNOULD, professeur de français à l'Université de Dublin, est déjà connu de nos lecteurs par sa consciencieuse édition du *Manuel des Péchés* (cf. *Anal. Boll.* LXIX, 205-206). Depuis de longues années, il étudie l'œuvre d'Henri de Lancastre († 23 mars 1361) intitulée : *Livre des saintes médecines*. En 1940, il en publiait le texte complet à Oxford dans la collection des *Anglo-Norman Texts*. Il avait en même temps préparé un autre travail, qui, outre quelques extraits du même ouvrage, contenait une étude détaillée sur l'auteur, son œuvre, ses sources, les manuscrits et la langue du traité. Déjà les premières feuilles étaient imprimées, lorsque la guerre éclata. Il fallut attendre la fin des hostilités pour renouer les relations avec l'imprimeur et achever le travail, qui parut en 1948 : *Étude sur le Livre des saintes médecines du duc Henri de Lancastre*, accompagnée d'extraits du texte (Paris, M. Didier, CCXVI-125 pp.). Henri de Lancastre, comte de Derby, joua un rôle important sous Édouard III et prit une part active aux opérations militaires de la première phase de la guerre de cent ans. En Bretagne, il combattit le B. Charles de Blois. C'est au cours de ces randonnées qu'il trouva le temps de rédiger un traité spirituel (1354). Il décrit les plaies — péchés capitaux — dont sont infectés les oreilles, les yeux, le nez, la bouche, les mains, les pieds, le cœur et propose des remèdes capables de les guérir. Cet écrit, qui témoigne d'une piété profonde, a su éviter le pédantisme des termes rares et, tout en empruntant le vocabulaire de la thérapeutique du corps pour le transposer dans l'ordre spirituel, il n'est pas tombé dans un jeu allégorique trop factice ou trop subtil. Voici quelques remèdes qu'il se plaît à décrire : « thériaque », panacée contre toutes les maladies, eau de rose, bouillon de chapon, grenades, emplâtre appelé « gratia Dei ». Ces quelques exemples

montrent l'intérêt de l'œuvre de l'écrivain-soldat pour l'histoire de la médecine. Le texte est établi d'après les deux seuls manuscrits connus, celui du collège des Jésuites de Stonyhurst et le numéro 218 de la Bibliothèque du collège Corpus Christi de Cambridge. B. G.

Pour dépister, dans le domaine historique, les faux certificats d'identité qui sont à l'origine de plus d'une gloire trompeuse, il faut joindre parfois au savoir professionnel un certain flair de détective. C'est ainsi qu'en remontant la filière des attestations qui présentent, sous le nom de *Thomas Dunensis martyr*, un moine de l'abbaye cistercienne des Dunes comme une victime de la persécution anglaise au XVI^e^ siècle, l'abbé A. VIAENE a pu démontrer la totale inconsistance de cette tradition. Celle-ci, amorcée par Barnabé de Montalvo, reprise par Miraeus et Manrique, fut surtout orchestrée par Henriquez dans son Ménologe de l'Ordre. Le chroniqueur, dans la suite, crut devoir identifier l'énigmatique martyr avec Thomas Gabytus (*alias* Jabetues), religieux de nationalité anglaise, qui sur le tard entra aux Dunes et passa les dernières années de sa vie sous l'habit de Cîteaux ; toutefois, on peut certifier aujourd'hui que ce Thomas mourut tranquillement à Douai en 1579. Tout remonte, en définitive, à une confusion manifeste, qui a son point de départ dans l'interprétation fausse, par l'espagnol Montalvo, d'une des gravures qui ornent l'ouvrage *Ecclesiae anglicanae Trophaea*, publié à Rome en 1584 par William Good, S. J. L'un des suppliciés qui figurent sur la planche XXVI est désigné comme étant « Thomas monachus Dounae... occisus ». Ce religieux, on ne le retrouve nulle part, avec le toponyme susdit, dans les catalogues actuellement dressés des martyrs anglais ; en tout cas, *Dounae*, un locatif qui, à notre sens, se rapporte à *occisus*, n'oriente d'aucune façon vers l'abbaye du littoral flamand. Mais à l'époque où Henriquez — qui séjourna chez les Cisterciens des Dunes — rédigeait les notices de son Ménologe, le renouveau spirituel qui régnait alors dans le monastère fit accueillir avec empressement, à côté de S. Idesbald, l'abbé dont on venait de retrouver le corps, la mémoire d'un martyr Thomas. Par bonheur, celui-ci ne jouit jamais d'un culte proprement dit. L'étude de M. V., fort bien conduite et d'une lecture attachante, a paru dans l'*Album English* (Bruges, De Tempel, 1952), p. 433-452, sous le titre : *Thomas Dunensis martyr. Een hagiographische legende uit de tijd der Contra-Reformatie.* M. C.

Errata. — P. 347, l. 4 : rétablir ἔχειν au lieu de σχεῖν et supprimer la note 1. — L. 5 : accentuer βασιλῆσιν et remettre dans le mot πεφυλαγμένον le γ omis par inadvertance.

Addenda. — Ibid., l. 6-7 : un Philagrios — le même ? — construisit dans sa ville natale, en Carie, un édifice remarquable par sa beauté (GRÉGOIRE, *Recueil*, n° 246 ; cf. L. ROBERT, *American Journal of Archaeology*, 1935, p. 341, n. 2). F. H.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Ady (C. M.). *Some Early Bishops of Oxford.* Oxford, Cathedral Church, 1953, 15 pp. (= *The St. Frideswide Papers*, 3).

Agathonicos (Métropolite de Kalabryta). *Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Ἀγαθονίκου.* Athènes, 1953, 62 pp.

Agustí y Casanovas (J.), Voltes Bou (P.), Vives (J.). *Manual de cronologia española y universal.* Madrid, Escuela de estudios medievales, 1952, 508 pp.

Akinian (N.). *Koriun, Biographie des hl. Maštoc* [en arménien]. Wien, Mechitharisten, 1952, in-4°, xlix-130 pp.

Allen (J. H. D.). *Two Old Portuguese Versions of the Life of St. Alexis (Cod. Albac. 36 and 266).* Urbana, 1953, x-67 pp., 21 pl. (= *Illinois Studies in Language and Literature*, t. XXXVII, fasc. 1).

Altaner (B.). *Zum Schrifttum der « skythischen » (gotischen) Mönche.* Extr. de *Historisches Jahrbuch*, 1953, p. 568-581.

Atésès (B.) *Ἐπίτομος ἐπισκοπικὴ ἱστορία τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος ἀπὸ τοῦ 1833 μέχρι σήμερον.* T. II. Athènes, *Ἀποστολικὴ Διακονία*, 1953, xv-304 pp.

Atti del VIII Congresso internazionale di studi bizantini (Palermo, 1951). Roma, 1953, 2 vol., lxiv-512, viii-437 pp. (= *Studi bizantini e neoellenici*, 7-8).

Baix (F.). *S. Remacle et les Églises de Reims et de Trèves.* Extr. de *Folklore Stavelot-Malmédy*, t. XV (1951), p. 5-28.

Bald (R. C.). *An Humble Supplication to Her Maiestie by Robert Southwell.* Cambridge, University Press, 1953, xxii-80 pp.

Balmelle (M.). *Bibliographie du Gévaudan.* Fasc. 4 : *Les origines chrétiennes de la Lozère. Saint Privat. Sainte Énimie.* Mende, 1953, 36 pp.

Bartoloni (F.). *I diplomi dei principi longobardi di Benevento, di Capua e di Salerno nella tradizione Beneventana.* Milano, 1953. Extr. des *Studi in onore di Cesare Manaresi.*

Batllori (M.), S. J. *El abate Viscardo. Historia y mito de la intervención de los Jesuitas en la independencia de Hispanoamérica.* Caracas, Instituto panamericano de geografía e historia, 1953, 334-xci pp.

Bauerreiss (R.), O. S. B. *Kirchengeschichte Bayerns.* T. III : *Das XII. Jahrhundert.* T. IV : *Das XIII. u. XIV. Jahrhundert.* St. Ottilien, Eos-Verlag, [1951], 1953, 2 vol., xi-205, xviii-227 pp.

Benz (E.). *Russische Heiligenlegenden.* Zürich, Verlag die Waage, 1953, 524 pp., 52 pl.

Bernard (S.) homme d'Église. Paris, Desclée de Brouwer, 1953, 259 pp., 6 pl.

Bernard, O. Cist. S. O. *S. Bernard et Notre-Dame. Étude d'âme, textes authentiques et traduction.* Paris et Sept-Fons, 1953, 432 pp.

Bernardino (S.) da Siena. Pubblicazione commemorativa del V Centenario dalla Canonizzazione (1450-1950). L'Aquila, Deputazione Abruzzese di storia patria, 155 pp.

Bernardus (S.). *Die Botschaft der Freude.* Einsiedeln, Benziger, 1953, 280 pp.

Bonis (K. G.). *Ἀμφιλόχιος Ἰκονίου καὶ μέγας Βασίλειος*. Thessaloniki, 1949, 28 pp.

— *Γεώργιος-Γεννάδιος Κουτέσης ὁ Σχολάριος*. Athènes, 1953, 16 pp.

Borsari (S.), Gigante (M.). *Ancora sui poeti bizantini di terra d' Otranto*. Extr. de *La parola del passato*, t. VIII (Napoli, 1953), p. 140-156.

Bradner (L.), Lynch (C. A.). *The Latin Epigrams of Thomas More* edited with Translations and Notes. Chicago, University Press, 1953, xliv-255 pp.

Browning (A.). *English Historical Documents*. T. VIII : *1660-1714*. London, Eyre and Spottiswoode, 1953, xxxii-966 pp.

Bywgraffiadur Cymreig (*Y*). Paratowyd dan nawdd Anrhydeddus Gymdeithas y Cymmrodorion. Golygyddion : John Edward Lloyd y R. T. Jenkins ; cydolygydd : William Llewelyn Davies. Londres, Société des Cymmrodorion, 1953, in-4°, liv-1110 pp.

Cahiers de Joséphologie, fasc. 1. Montréal, Oratoire Saint-Joseph, 1953, 163 pp.

Calmette (J.), David (H.). *S. Bernard*. Paris, A. Fayard, 1953, 369 pp.

Capelle (B.), O. S. B. *Gloires de l'Assomption dans un écrit byzantin du haut moyen âge*. Extr. des *Questions liturgiques et paroissiales*, 1953, p. 151-156.

Carpentier (P.). *S. Laurent O'Toole* (*S. Laurent d'Eu*), *archevêque de Dublin* (*1128-1180*). Paris, Gabalda, 1953, 158 pp. (= *Les Saints*).

Cheney (C. R.), Semple (W. H.). *Selected Letters of Innocent III concerning England*. Edinburgh, Nelson, 1953, xliii-248+227 pp. (= *Medieval Texts*).

Clark (K. W.). *Exploring the Mss. of Sinai and Jerusalem*. Extr. de *The Biblical Archaeologist*, t. XVI (1953), p. 22-43.

Coenen (J.). *Is de stad Tongeren ooit bisschopsstad geweest ?* Extr. de *Limburg*, 1953, 51 pp.

Collection « Prière de l'art ». Fasc. 2 : *Vie de Marie ; 4 : François d'Assise*. Paris, Desclée de Brouwer, 1953, 12 pp., 25 pl. ; 18 pp., 25 pl.

Commentarii S. Francisco Xaverio sacri (*1552-1952*) *de antiquis Societatis Iesu missionibus*. Romae, 1953, 550 pp. (= *Archivum historicum Societatis Iesu*, fasc. 43).

Corbin (S.). *Essai sur la musique religieuse portugaise au moyen âge* (*1100-1385*). Paris, Les Belles Lettres, 1952, xl-436 pp., 18 pl.

Cork (*Franciscan*). *Souvenir of St. Francis Church, Cork* (compiled by J. O'Callaghan, O. F. M.). Killiney, 1953, 104 pp., ill.

Courtoy (F.). *Le trésor du prieuré d'Oignies aux Sœurs de Notre-Dame à Namur et l'œuvre du Frère Hugo*. Extr. du *Bulletin de la Commission royale des monuments et des sites*, t. III (1951-1952), 140 pp.

Dainville (F. de), S. J. *S. François Xavier, patron des gens de mer*. Extr. de l'*Archivum historicum S. I.*, 1953, p. 107-113.

Davies (M.). *A Few Saints from Pictures in the National Gallery*. London, National Gallery, 1946, in-4°, album de 44 pl.

Debongnie (P.), C. SS. R. *Les martyrs n'ont pas de haine*. Extr. de *Limites de l'humain*, dans *Études carmélitaines*, 1953, p. 235-250.

Delatte (A.). *Le sage-témoin dans la philosophie stoïco-cynique*. Extr. du *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 1953, p. 166-186.

De Meyer (A.), De Smet (J. M.). *Notes sur quelques sources littéraires relatives à Guigue I^er^, cinquième prieur de la Grande Chartreuse*. Extr. de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1953, p. 168-196.

DENIS (N. M.), BOULET (R.). *Eucharistе, ou la messe dans ses variétés, son histoire et ses origines*. Paris, Letouzey et Ané, 1953, XIX-493 pp.

DEROUAU (W.), S. J. *Les récentes fouilles de Rome et la découverte du tombeau de S. Pierre*. Extr. des *Études classiques*, 1953, p. 145-155, 2 pl.

Dictionnaire de Spiritualité. Fasc. 16-17 : *Cor-Cyrille de Scythopolis*. Paris, Beauchesne, 1953, col. 2289-2708.

DIMIER (A.), O. C. R. *S. Bernard « pêcheur de Dieu »*. T. I. Paris, Letouzey et Ané, 1953, XV-198 pp.

DÖLGER (F.). *Ein byzantinisches Staatsdokument in Basel : ein Fragment des Tomos des Jahres 1351*. Extr. de *Historisches Jahrbuch*, 1953, p. 205-221.

DOWNEY (G.). *The Dating of the Syrian Liturgical Silver Treasure in the Cleveland Museum*. Extr. de *The Art Bulletin*, 1953, p. 143-149.

DRIESSEN (I. W.), O. P. *Les recueils manuscrits arméniens de S. Basile*. Extr. du *Muséon*, 1953, p. 65-96.

DUMONTIER (P.). *S. Bernard et la Bible*. Paris, Desclée de Brouwer, 1953, 187 pp. (= *Bibliothèque de spiritualité médiévale*).

DUPRÉ THESEIDER (E.). *Roma, dal comune di popolo alla signoria pontificia (1252-1377)*. Bologna, Cappelli, 1952, 789 pp. (= *Storia di Roma*, XI).

EGGER (R.). *Die « Ecclesia secundae Raetiae »*. Extr. de *Reinecke-Festschrift* (Mainz, 1950), p. 51-60.

Enciclopedia ecclesiastica. T. V : *Ins-Liutv*. Milano, F. Vallardi, 1953, in-4°, X-338 pp., ill.

ÉNÉPÉKIDÈS (P.). *Der Briefwechsel des Mystikers Nikolaos Kabasilas. Kommentierte Textausgabe*. Extr. de *Byz. Zeitschrift*, 1953, p. 18-46.

ENSSLIN (W.). *Papst Johannes I. als Gesandter Theodorichs des Grossen bei Kaiser Justinos I*. Extr. de *Byz. Zeitschrift*, 1951, p. 127-134.

— *Die Religionspolitik des Kaisers Theodosius d. Gr*. München, 1953, 88 pp. (= *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie*).

FRUTAZ (A. P.). *Antipapa. Papa*. Firenze, 1952, in-4°. Extr. de *Enciclopedia cattolica*, t. I, col. 1483-1489 ; t. IX, col. 752-767, 7 pl.

GAD (T.). *Die Marienlegende von Beatrix als Katharinenlegende*. Extr. de *Classica et mediaevalia*, t. XIV (Copenhague, 1953), p. 205-225.

GALLUS (T.), S. J. *Interpretatio mariologica Protoevangelii posttridentina*. I : *1545-1660*. Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1953, XV-286 pp.

GARITTE (G.). *Un fragment géorgien de l'homélie IX de Sévérien de Gabala*. Extr. du *Muséon*, t. LXVI (1953), p. 97-102.

GIGANTE (M.). *Poeti italobizantini del secolo XIII*. Napoli, Libreria scientifica editrice, 1953, 100 pp.

— *Sulla poesia italo-bizantina nel sec. XIII*. Extr. de *Filologia romanza*, fasc. 1 (Torino, 1953), 4 pp.

GORODETZKY (N.). *St. Tikhon Zadonsky Inspirer of Dostoevsky*. London, S. P. C. K., 1951, XI-249 pp., 5 pl.

GRÉGOIRE (H.). *S. Bénigne de Dijon et son prototype byzantin, le mégalomartyr Benignos (Menignos) de Parion (Hellespont)*. Extr. des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1952, p. 204-213.

GRIBOMONT (J.). *Histoire du texte des « Ascétiques » de S. Basile*. Louvain, Institut orientaliste, 1953, XIX-348 pp. (= *Bibliothèque du Muséon*, 32).

GRIESSER (B.), O. Cist. *Ein Himmeroder « Liber miraculorum » und seine Be-*

ziehungen zu Caesarius von Heisterbach. Extr. de *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. IV (1952), p. 257-277.

Grillmeier (A.), Bacht (H.). *Das Konzil von Chalkedon.* T. II : *Entscheidung um Chalkedon.* Würzburg, Echter-Verlag, 1953, xiv-968 pp.

Grion (A.), O. P. *Santa Caterina da Siena.* Brescia, Morcelliana, 1953, 410 pp.

Groult (P.). *Un disciple de Thomas a Kempis : Diego de Estella.* Extr. des *Lettres romanes*, t. V (Louvain, 1951) et VI (1952).

Guillou (A.). *Un acte de juillet 1159, provenant des archives du Patir.* Extr. du *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, 1953, p. 17-26.

Hagendahl (H.). *La correspondance de Ruricius.* Göteborg, 1952, 109 pp. (= *Acta Universitatis Gotoburgensis*, t. LVIII, fasc. 3).

Halkin (F.), S. J. *Un manuscrit grec inconnu : le Ménologe de Douai Abbey, près de Reading.* Extr. de *Scriptorium*, t. VII, 1953, p. 51-58.

Halkin (L.). *Sexta quaque die.* Extr. de *Latinitas*, t. I (Rome, 1953), p. 181-187.

Hatcher (A. G.). *The Old-English Poem St. Alexis : a Mathematical Demonstration.* Extr. de *Traditio*, t. VIII (New York, 1952), p. 111-158.

Higounet (C.). *Les saints mérovingiens d'Aquitaine dans la toponymie.* Extr. de *Études mérovingiennes, Actes des journées de Poitiers, mai 1952* (1953).

Hoeck (J. M.). *Stand und Aufgaben der Damaskenos-Forschung.* Extr. des *Orientalia christiana periodica*, 1951, p. 5-60.

Hoeg (C.), Zuntz (G.). *Prophetologium.* Fasc. 3. København, E. Munksgaard, 1952, p. 193-264 (= *Monumenta musicae byzantinae*).

Holtzmann (W.). *Papsturkunden in England.* T. III. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1952, 596 pp.

Honigmann (E.). *Patristic Studies.* Vaticano, Biblioteca apostolica, 1953, vii-255 pp. (= *Studi e testi*, 173).

Imbrighi (G.). *Il toponimo « San Pietro » nella regione italiana.* Roma, Università, 1953, 38 pp.

Jacob (E. F.). *Essays in the Conciliar Epoch.* 2e éd. Manchester, University Press, 1953, viii-264 pp.

— *St. Frideswide the Patron Saint of Oxford.* Oxford, Cathedral Church, 1953, 14 pp. (= *The St. Frideswide Papers*, 1).

James (B. S.). *The Letters of St. Bernard of Clairvaux.* London, Burns Oates, 1953, xx-530 pp.

Knowles (D.). *St. Bernard of Clairvaux.* Extr. de *Dublin Review*, 1953, p. 104-121.

Knowles (D.), Hadcock (R. N.). *Medieval Religious Houses : England and Wales.* London, Longmans Green, 1953, xxiii-387 pp.

Koep (L.). *Das himmlische Buch in Antike und Christentum.* Bonn, P. Hanstein, 1952, x-136 pp., 2 pl. (= *Theophaneia*, 8).

Korte (G.). *Antonius der Einsiedler in Kult, Kunst und Brauchtum Westfalens* (éd. A. Klaus). Werl, D. Coelde-Verlag, 1952, xvi-159 pp., 56 ill.

Kretzenbacher (L.). *Weihnachtskrippen in Steiermark.* Wien, Museum für Volkskunde, 1953, 64 pp., 12 pl.

Kyriakidès (S. P.). *Τρεῖς διαλέξεις : Α'. Ἱστορικὴ τοιχογραφία τῆς ἐκκλησίας τοῦ Ἁγίου Δημητρίου. — Β'. Ἡ λαογραφία. — Γ'. Ἡ σημασία τῆς λαογραφίας διὰ τὸν ἐθνικὸν ἀγῶνα.* Thessaloniki, 1953, 53 pp.

— *Τὸ δυσοίωνον τοῦ ἀριθμοῦ 13.* Athènes, 1953. Extr. de *Γέρας Ἀντωνίου Κεραμοπούλλου*, p. 551-566.

Lahrkamp (H.). *Ferdinand von Fürstenberg.* Extr. de *Westfälische Zeitschrift*, t. CI, 1951 [1953], p. 301-400.

Lampen (W.), O. F. M. *Brabantia sacra.* 2 : *St Nicolaas van Poppel, martelaar van Gorcum.* Extr. de *Brabantia*, t. II (1953), p. 157-168.

Lampsidis (O. A.). *Ἡ Χρονογραφία τοῦ Ψελλοῦ πηγὴ τῆς Ἐπιτομῆς τοῦ Ζωναρᾶ.* Athènes, 1951, 36 pp.

Laourdas (B.). *Φιλοθέου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Ἐγκώμιον εἰς ἅγιον Δημήτριον.* Extr. de *Μακεδονικά*, t. II (1941-1952), 27 pp.

Leclerc (J.). *Les fouilles à Saint-Pierre de Rome et la tombe du Prince des Apôtres* (= *Revue ecclésiastique de Metz*, 1953, p. 244-252).

Leclercq (J.), O. S. B. *Études sur S. Bernard et le texte de ses écrits.* Rome, 1953, in-4°, 247 pp. (= *Analecta sacri Ordinis Cisterciensis*, t. IX, fasc. 1-2).

Lefèvre (P. F.), O. Praem. *Coutumiers liturgiques de Prémontré du XIII^e et XIV^e siècle.* Louvain, Université, 1953, xvii-129 pp. (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, 27).

Lefort (L.-Th.). *Fragments bibliques en dialecte akhmîmique.* Extr. du *Muséon*, 1953, p. 1-30.

Lelotte (F.), S. J. *Convertis du XX^e siècle.* T. I. Paris et Tournai, Casterman ; Bruxelles, Foyer Notre-Dame, 1953, 247 pp.

Lestienne (P.). *S. Malo ou Maclou (Macout, Machutus), évêque d'Alet (Saint-Malo).* Haubourdin (Nord), 1953, 48 pp.

Madoz (J.), S. J. *San Ildefonso de Toledo.* Extr. de *Estudios eclesiásticos*, 1952, p. 467-505.

Maliniemi (A.). *De S. Henrico episcopo et martyre. Die mittelalterliche Literatur über den Apostel Finnlands.* T. II. Helsinki, 1942, xv-400 pp.

Marković (M.). *L'inscription grecque dans l'église Saint-Constantin et Sainte-Hélène à Ohrid* [en serbo-croate]. Extr. de *Starinar*, N. S., t. II (1951).

Martins (M.), S. J. *O livro de José de Arimateia, da Torre do Tombo.* Extr. de *Brotéria*, 1952, 14 pp.

Masseron (A.). *Dante et S. Bernard.* Paris, Albin Michel, 1953, 287 pp.

Mayer (M.). *Münster und Radfeld : irisch-keltische Missionsposten ?* Extr. de *Schlern-Schriften*, fasc. 101 (*Jenbacher Buch*, Innsbruck, 1953), p. 97-122.

— *Der Tiroler Anteil des Erzbistums Salzburg.* T. VIII : *Die Schranne Langkampfen.* Going, 1950, ix-367 pp., 24 pl.

— *Das Tiroler Unterland.* T. X : *Das Sölland.* Going, 1949, ix-488 pp.

Mazzotti (M.). *Per una nuova datazione della « Passio S. Apollinaris ».* Extr. de *Studi Romagnoli*, t. III (Faenza, 1952), p. 123-129.

— *Questioni Portuensi.* Extr. de *Studi Romagnoli*, t. II (1951), p. 307-322.

Mélanges historiques et hagiographiques valdôtains (Miscellanea Augustana). T. I-II. Aoste, 1951-1953, 2 vol., 406, 402 pp.

Mercati (S. G.). *Di una stauroteca-reliquiario descritta nel cod. Vatic. greco 644.* Extr. des *Rendiconti della P. Accad. Rom. di arch.*, t. XXVII (1951-1952).

— *Sul papiro greco dell' Archivio di Stato di Firenze.* Extr. de *Aegyptus*, 1952.

Merton (Th.). *Quelles sont ces plaies ? Vie d'une mystique cistercienne, sainte Lutgarde d'Aywières.* Paris, Desclée de Brouwer, 1953, 195 pp.

Moines. Paris, Desclée de Brouwer, 1953, 222 pp., carte (= *Témoignages*, 37).

MONACHINO (V.), S. J. *Il fondamento giuridico delle persecuzioni nei primi due secoli.* Extr. de *La Scuola cattolica*, 1953, p. 3-32.

MORALEJO (A.), TORRES (C.), FEO (J.). *Liber S. Jacobi. Codex Calixtinus.* Traducción. Santiago de Compostela, Instituto P. Sarmiento, 1951, XI-646 pp.

MORETUS-PLANTIN (H.), S. J. *Les Passions de S. Lucien et leurs dérivés céphalophoriques.* Namur, Faculté de philos. et lettres, 1953, 139 pp.

MÜLLER (I.). *Eine Allerheiligen-Litanei mit rätischen Heiligen aus dem 12. Jahrhundert* (= *Bündner Monatschrift*, [Chur[, 1953, p. 168-184).

— *Die Passio S. Placidi (ca. 1200).* Extr. de *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*, t. 46 (1952), p. 161-278.

MUSTANOJA (T. F.). *Les neuf joies Nostre Dame. A Poem attributed to Rutebeuf.* Helsinki, 1952, 90 pp. (= *Annales Academiae scientiarum fennicae*).

MUYLDERMANS (J.). *Un texte grec inédit attribué à Jean de Lycopolis.* Extr. des *Recherches de science religieuse*, t. XLI (1953), p. 525-530.

OPPENHEIMER (F.). *The Legend of the Ste. Ampoule.* London, Faber & Faber, 1953, 311 pp., 13 pl.

ORLANDI (St.), O. P. *S. Pietro Martire da Verona. Leggenda di Fra Tommaso Agni da Lentini.* Firenze, Il Rosario, 1952, LIV-80 pp., 8 pl.

ORLANDOS (A. K.). *Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος.* T. VII. Athènes, 1951, 216 pp.

OSKIAN (H.). *Die Klöster von Taron-Turuberan* [en arménien]. Wien, Mechitharisten, 1953, 269 pp.

— *Die Klöster von Artzakh* [en arménien]. Ibid., 1953, 256 pp.

PALACHKOVSKY (V.). *Les saints Abdas, martyrs persans.* Extr. du *Tome commémoratif du millénaire de la Bibliothèque patriarcale d'Alexandrie* (1953), p. 315-318.

PALANQUE (J.-R.), DELARUELLE (É.). *La Gaule chrétienne à l'époque franque.* Extr. de la *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1952, p. 53-72.

PAPADOPOULLOS (Th. H.). *Ἡ ἐπίσκεψις τῆς ἁγίας Ἑλένης εἰς Παλαιστίνην καὶ Κύπρον.* Extr. de *Νέα Σιών*, 1952, p. 206-235.

PAPAGHÉORGHIOU-ÉRALDYS (G. K.). *Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς πόλεως Τρίκκης : Οἰκουμένιος Α' ὁ πολιοῦχος. Διονύσιος Β' ὁ ἐθνικὸς ἥρως.* Trikké, 1952, 24 pp.

PERUSINI (G.). *Leggende friulane.* Udine, 1951, 11 pp. Extr. de *Ce Fastu ?*

PETOURAUD (C.). *En marge du « Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle » : 1. Sur l'iconographie de la châsse de Saint-Gilles ; 2. Défense et illustration de S. Gilles.* Lyon, Éd. de la Guillotière, 1949-1950, 4 fasc., 28, 28, 28, 32 pp.

POGHOSSIAN (E.). *Die Familien Kouyoumdjian und Tingir* [en arménien]. Wien, Mechitharisten, 1951, 122 pp. (= *Nationalbibliothek*, 170).

PORTELA PAZOS (S.). *Origenes del culto al apostol Santiago en España.* Extr. de *Arbor*, 1953, 33 pp.

POST (C. R.). *A History of Spanish Painting.* T. XI : *The Valencian School in the Early Renaissance.* Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1953, XI-484 pp., 203 ill.

POURRIÈRE (J.). *S. Mitre d'Aix et S. Démétrius de Périnthe.* Paris, 1953, 77 pp.

RAMACKERS (J.). *Beiträge zur Geschichte der Abtei Steinfeld*, I. Extr. de *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, 1951-1952, p. 176-181.

RICHARD (M.). *Encore le problème d'Hippolyte*. Extr. des *Mélanges de science religieuse*, 1953, p. 13-52.

ROACH (W.). *The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes*, I. Philadelphia, American Philosophical Society, 1952, XI-693 pp.

ROBLIN (M.). *S. Eugène et l'étang sacré de Deuil*. Extr. des *Mémoires de la Fédération des sociétés historiques de l'Ile-de-France*, t. II (1950), p. 7-19.

RUEGG (S. D.). *S. Aurelii Augustini De utilitate ieiunii*. Washington, Catholic University Press, 1951, XVIII-130 pp. (= *Patristic Studies*, t. 85).

RUFFINI (M.). *Le origini letterarie in Spagna*. I : *L'epoca visigotica*. Torino, L'Aquila, [1951], 219 pp.

RUYSSCHAERT (J.). *La tombe de S. Pierre et les fouilles sous la basilique vaticane*. Extr. de la *Revue diocésaine de Tournai*, 1952, p. 171-180.

SALAVILLE (S.). *Une traduction de la Philothée de S. François de Sales en grec démotique au XVIII^e siècle*. Athènes, 1953, 12 pp. Extr. des *Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier*.

SALMON (P.), O. S. B. *Le Lectionnaire de Luxeuil*. T. II. Rome, Abbaye Saint-Jérôme, 1953, VII-81 pp., 32 pl. (= *Collectanea biblica latina*, 9).

SCHAMONI (W.). *Katholische Gedenktage bis 31. Dezember 1960*. Köln, Verlag für kirchliches Schrifttum, 1953, 112 pp.

— *Stigmata. Hysterie oder Gnade ?* Wiesbaden, Credo-Verlag, 1951, 54 pp.

SCHERZ (G.). *Im Rufe der Heiligkeit. Zeugnisse zur Fama sanctitatis Niels Stensens*. Freiburg, Herder ; Kopenhagen, Frost-Hansen, 1953, V-76 pp.

SCHLÜTER (P. A.). *Gigo von Kastell. Tagebuch eines Mönches*. Übertragen und eingeführt. Paderborn, F. Schöningh, 1952, 192 pp.

SCHMIDT (L.). *Gestaltheiligkeit im bäuerlichen Arbeitsmythos*. Wien, 1952, VIII-240 pp. (= *Veröffentlichungen des Oesterr. Museums für Volkskunde*, 1).

— *Burgenländische Beiträge zur Volkskunde*. Wien, 1953, V-113 pp. (Même collection, 2).

SCHULTES (A.). *Die Nachbarschaft der Deutschen und der Slawen an der March*. Wien, 1954, 161 pp. (Même collection, 4).

SERRATOSA (R.). *¿ Donde nació S. Pedro Nolasco ?* Extr. de *Estudios*, t. VI (1950), p. 513-522.

— *Origenes mercedarios*. Ibid., t. VIII (1952), pp. 377-382, 515-520.

SISAM (K.). *Studies in the History of Old English Literature*. Oxford, Clarendon Press, 1953, VII-314 pp.

SMOLITSCH (I.). *Russisches Mönchtum (988-1917)*. Würzburg, Augustinus-Verlag, 1953, 559 pp. (= *Das östliche Christentum*, 10-11).

SOUSA RIBEIRO (I. DE), O. M. *Fr. Francisco de S. Agostinho de Macedo*. Coimbra, Université, 1952, IX-177 pp.

SPYRIDAKIS (G. K.). *S. Georges dans la vie populaire*. Extr. de *L'Hellénisme contemporain*, 1952, p. 126-145.

STENTON (F.). *St. Frideswide and her Times*. Oxford, Cathedral Church, 1953, 15 pp. (= *The St. Frideswide Papers*, 2).

SYMONS (T.), O. S. B. *Regularis Concordia*. Text, Translation and Notes. Edinburgh, Nelson, 1953, LIX-77 pp. (= *Medieval Classics*).

TASSI (I.), O.S.B. *Ludovico Barbo (1381-1443)*. Roma, Ed. di storia e letteratura, 1952, XIX-179 pp.

TELLERÍA (R.), C. SS. R. *S. Alfonso María de Ligorio, fundador, obispo y doctor*. Madrid, « El Perpetuo Socorro », 1950-1951, 2 vol., XXIII-885 et 1023 pp., 174 et 108 ill.

THURSTON (H.), S. J. *Familiar Prayers. Their Origin and History*. Selected and arranged by P. GROSJEAN, S. J. London, Burns Oates, 1953, VII-200 pp.

TINAGLI (G.), O. P. *S. Caterina da Siena. Vita scritta dal B. Raimondo da Capua*. Tradotta. 2ª ed. Siena, E. Cantagalli, 1952, 530 pp., ill.

Tome commémoratif du Millénaire de la Bibliothèque patriarcale d'Alexandrie. Alexandrie, 1953, 331 pp., 23 pl.

Transactions and Journal of Proceedings of the Dumfriesshire and Galloway Natural History and Antiquarian Society, 1949-1950 (1951), 252 pp.

TÜCHLE (H.). *Probleme der Pirminforschung*. Extr. de *Freiburger Diözesan-Archiv*, 1952, p. 21-32.

TYSZKIEWICZ (S.), S. J. *L'attitude des saints russes à l'égard du catholicisme*. Extr. de *Gregorianum*, 1952, p. 292-298.

TZORTZATOS (B.). *Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου ἐνδόξου ἀποστόλου Βαρνάβα*. Athènes, 1953, 55 pp.

VACCARI (A.), S. J. *Scritti di erudizione e di filologia*. T. I : *Filologia biblica e patristica*. Roma, 1952, XLVI-395 pp. (= *Storia e letteratura*, 42).

VAN BUIJTENEN (M. P.). *De grondslag van de Friese vrijheid*. Academisch proefschrift. Assen, Van Gorcum, 1953, X-238 pp.

VAN DEN VEN (P.). *La Vie de S. Spyridon et Syméon Métaphraste*. Extr. de *Byzantion*, 1952, p. 229-235.

VAN ITERSON (A.), O. C. S. O. *De gebeden in de prediking van de H. Bernardus*. Extr. de *Sint Bernardus van Clairvaux* (Achel, 1953), p. 215-230.

VILAMO-PENTTI (E.). *La Court de Paradis*, poème anonyme du XIIIe siècle. Helsinki, 1953, 130 pp. (= *Annales Academiae scientiarum fennicae*).

WELLNER (F.). *Drei liturgische Reimhistorien aus dem Kreis der Minderen Brüder*, eingeleitet und übersetzt. München, Kösel, 1951, 155 pp.

WITTEK (P.). *Yazîjîoghlu 'Ali on the Christian Turks of the Dobruja*. Extr. du *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, t. XIV (1952).

WORMALD (F.). *English Drawings of the Tenth and Eleventh Centuries*. London, Faber & Faber, 1952, 83 pp., 41 pl.

YELVERTON (E. E.). *The Manual of Olavus Petri, 1529*. London, S.P.C.K., 1953, XI-136 pp.

INDEX SANCTORUM

Abacuc m. *Vid.* Marius.
Abdas m. 504.
Abdon et Sennen mm. Romae 111, 112, 114.
Abercius ep. Hierapolis 327.
Abibus m. *Vid.* Gurias.
Abraham patriarcha 465.
Abraham et Maria in Hellesponto 225.
Acacius m. CP. 473.
Acindynus, Pegasius, Anempodistus, Elpidiphorus et Aphthonius mm. 234, 343.
Adalbero ep. Wirziburgi 459, 461.
Adventa = Adwen.
Adwen (*al.* Athwanna, Athwenna, Adventa, Tathene), filia S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Adwenhelye = Adwen.
Aegidius ab. 489, 504.
Aemilianus m. Durostori 473.
Aethelheri = Athalarius.
Afra m. Augustae Vindelicorum 242.
Agatha v. m. Catanae 40, 344.
Agathoel archang. 82.
Agnes v. m. Romae 40.
Agnus (Agnes?) m. 463.
Albertus Magnus O. P. 460.
Albertus patr. Hierosolym. O. Carm. 463.
Alexander m. Drusiparae 473.
Alexius conf. 499, 502.
Ambrosius ep. Mediol. 344.
Amphilochius ep. Icon. 234, 500.
Anastasius m. Salonae 230.
Andreas ap. 89, 257, 341.
Andreas ep. Cretensis 475.
Andreas Salos CP. 264.
Andronicus et Athanasia 465.
Anempodistus m. *Vid.* Acindynus.
Angeli 83, 87, 93, 224, 235, 331, 344, 473. — *Vid.* Agathoel, Gabriel, Istrael, Michael, Raguel, Raphael, Uphridiel, Uriel.
Anianus ep. Aurelianensis 136, 150, 155.
Anicetus p. 18.
Anna mater B. M. V. 257.
Anna prophetissa 224.
Annianus m. *Vid.* Marinus.
Anskarius ep. Hammaburg. 491.
Anthimus ep. Nicomediae m. 96-97.
Antoninus O. P. ep. Florentinus 253-254, 287.
Antonius Cauleas ep. CP. 93-94, 346, 352, 476.
Antonius iunior in monte Olympo et CP. 473-474.
Antonius ab. in Thebaide 399.
Anysia v. m. Thessalonicae 235.
Aphthonius m. *Vid.* Acindynus.
Apollonius m. *Vid.* Philemon.
Apostoli 84, 99, 335, 338, 346.
Aquilinus m. 86.
Archangeli. *Vid.* Angeli.
Arsenius ab. 225.
Asterius m. Romae 137.
Athalarius (Aethelheri) pr. m. soc. S. Bonifatii 55, 59-60.
Athanasia. *Vid.* Andronicus.
Athanasius ep. Alex. 81, 224.
Athanasius Athonita 476.
Athenogenes ep. m. Pedachthoae 227.
Athwanna, Athwenna = Adwen.
Audifax m. *Vid.* Marius.
Augustinus ep. Hippon. 45, 261, 266.
Auxentius m. *Vid.* Eustratius.

Babylas Nicomediensis m. 224.

Bacchus m. *Vid.* Sergius.
Barbara v. m. 234.
Barlaam m. Antiochiae 224.
Barlaam et Ioasaph 475-480.
Bartholomaeus ap. 344.
Basilius ep. Caesar. 94, 96, 224, 259, 344, 468, 500-501.
Benedictus ab. Casin. 131.
Benignus m. Divione 501.
Berecon m. in Aegypto = Verecon.
Bernardinus Senensis O. M. 251-256, **282-322**, 499.
Bernardus ab. Clarevall. 24, 27-28, 47, 50.
Bertuinus ep. Maloniae cultus 267.
Bilihildis ducissa Franciae 460, 463.
Birgitta Suecica 466.
Bonifatius ep. Moguntinus m. **53-73**, 263, 454, 457-458.
Bosa diac. m. soc. S. Bonifatii 55.
Brachan = Brychan.
Branwalader conf. 360.
Brechanus = Brychan.
Bricius = Briocus.
Briocus ep. 239, 363, 368.
Brocanus, Brochanus = Brychan.
Brokannus, Brokmannus = Brychan.
Bruno fund. O. Cartus. 466.
Bruno ep. Wirziburg. 459, 463.
Brychan rex in Cambria 359, 378-382, 397.
Burchardus ep. Wirziburg. 456.
Burgundofara abb. Eboriac. 238.

Cadocus ab. in Llancarfan seu Sophia ep. Beneventanus m. 382.
Caesarius frater S. Gregorii Nazianzeni 224.
Callistus p. m. 114, 136-137, 143, 151, 155.
Canauc = Kananc.
Candida = Wencu.
Carolus Blesensis 249-251, 497.
Carolus Magnus imp. 272, 485-491.
Carpus, Papylus et Agathonice mm. Pergami 12.
Catharina v. m. Alexandriae 492.
Ceiri = Keri.
Charitine v. m. 89.
Christianus mon. Eleemosynae O. Cist. **21-52**.
Christina m. 333.
Christophorus m. 98, 114.
Ciaranus = Kiaranus.
Cirycus m. 81, 327, 332. — Cirycus et Iulitta mm. 330.
Cleder (*al.* Clether), filius S. Brychani, 359, 378, 380, 398.
Clemens I p. m. 467.
Clemens ep. Ancyranus m. 224.
Clemens ep. Mett. 271.
Clether = Cleder.
Colonatus m. Herbipoli 463. — *Vid.* Kilianus.
Columbanus ab. 238, 262.
Coluthus m. in Aegypto 415-416.
Congar? 361.
Conoganus ep. Corisopiti 465.
Conon m. 89, 332.
Constantinus imp. 81, 87, 95, 347, 352, 503.
Conwoion ab. Roton. 241.
Corbinianus ep. Frisingae 456-457.
Corentinus ep. Corisopitensis 239, 361, 364, 396.
Cornelius ep. m. 75.
Cosmas hymnographus ep. Maiumae 343.
Cosmas et Damianus mm. 76, 259-261, 337, 473.
Cronanus ab. Lismor. 375.
Ctimon m. = Ktemon.
Cynidr = Kerhender?
Cynog = Kananc?
Cyprianus ep. Carthag. m. 261.
Cyprianus et Iustina mm. 224-225.
Cyriacus, Largus et Smaragdus mm. 457.
Cyrillus et Methodius 474.
Cyrobaldus (Ciribaldus, Scirbald) m. soc. S. Bonifatii 54-55, 59, 61.
Cyrus et Iohannes mm. in Aegypto 337.

Daniel propheta 224.
Dasius m. Durostori 344.

David solitarius Thessalonicae 342.
Deden, Dedyw = Wenheden?
Delech, Delyan = Dilit.
Demetrius m. Thessalonicae 225, 234-235, 342-343, 348, 469-471, 473-474, 503.
Dilit (*al.* Dilic, Illick, Delech, Dylytt, Electa), filia S. Brychani, culta in Cornubia 359, 378-380, 398.
Dionysius Areopagita 163, 402.
Dionysius ep., Rusticus et Eleutherius mm. Parisiis 466.
Dius m. Caesareae 91.
Docco = Wencu.
Dominica soror S. Indracti 360.
Dominicus cultus in Armorica 360.
Dominicus Loricatus mon. 465.
Domna m. *Vid.* Indes.
Domninus m. in ducatu Parmensi 465.
Dormientes Septem Ephesi mm. 79.
Dubricius ep. Landavensis 360.
Dylytt = Dilit.
Dympna v. m. Gelae 134.

Eden = Wenheden?
Eduardus Confessor rex Anglorum 465.
Electa = Dilit.
Elender = Cleder.
Eleutherius ep. m. 341.
Eleutherius m. *Vid.* Dionysius.
Elias propheta 86, 89, 336, 345.
Eligius ep. Noviom. 62-63.
Elisabeth abb. Schonaug. 494-496.
Elisabeth landgravia Thuringiae 494-495.
Elisaeus propheta 86.
Elpidiphorus m. *Vid.* Acindynus.
Elyw = Helias.
Endelient (*al.* Endellion, Endilient, Eudeline), filia S. Brychani, culta in Cornubia 359, 378, 380, 398.
Enimia v. 499.
Eobanus chorep. m. soc. S. Bonifatii ep. 55, 59-60.
Ephraem Syrus diac. Edessae 225.
Eucherius ep. Aurelian. 489.
Eudeline = Endelient.
Eudocia m. 333.
Eudoxius m. Melitenae 92.
Eugenius III p. 24, 27, 50.
Eugenius m. *Vid.* Eustratius.
Eusebia seu Xene Mylasae 84.
Eustachius (Placidas) et soc. mm. Romae 234.
Eustasius ab. Luxov. 246.
Eustathius m. = Eustachius.
Eustratius, Auxentius, Eugenius, Mardarius et Orestes mm. 343.
Euthymus ep. CP. 474.
Euthymius Hiberus mon. hagiorita 476-477.
Evangelistae 342.

Fabianus p. m. 114.
Felix ep. (Corisopitensis?) in Armorica 241.
Felix, Regula et soc. mm. Tiguri 490.
Fides v. m. Aginni 466.
Filii Nechtani, culti in Hibernia 391.
Findbarrus ep. Corcag. 367.
Findbarrus ep. in Scotia 367.
Flaccilla (Placilla) imperatrix 85, 352.
Flavianus ep. Antiochiae 335, 352.
Florentia v. m. in agro Pictaviensi 139, 141.
Florentinus conf. Ambaciae cultus **133-156**.
Florentinus conf. cultus in pristina dioecesi Tullensi 133, 144.
Florentinus et Hilarius mm. in Aeduis 137.
Florentius ep. Tungrensis 144.
Florianus m. cum sex fratribus. *Vid.* Marianus.
Franciscus Assisiensis 270, 500.
Franciscus Borgia 460, 466.
Franciscus Salesius 505.
Franciscus Xaverius **273-281**, 500.

Gabriel archang. 86, 331, 340. — *Vid.* Michael.
Gallus ab. in Alamannia 245.
Gangolfus = Gengulfus.
Genesius m. Arelate 373.
Gengulfus m. Varennis 245-246.
Gennadius pseudomartyr 90, 347.

Georgius m. Diospoli 80, 82, 86, 331, 335-336, 340, 473, 505.
Geraldus comes Auriliac. 466.
Gerardus ab. Broniensis 268.
Gerardus Maiella 465.
Gereon m. Thebaeus 465-466.
Germanus ab. Grandivall. m. 247.
Germanus ep. Paris. 136, 144-145, 152, 155.
Gertrudis Franconica ficticia 452.
Gertrudis abb. Nivialensis 452, 482-483.
Gildardus ep. Rotomag. 110-114, 119.
Gildasius ep. Ruthenensis 136, 144, 152-153, 155.
Gladewisa (Gladewysa, Gladwisa) uxor S. Brychani, 378-380, 398.
Gorgonia soror S. Gregorii theologi 224.
Gradlonus (Grallon) rex in Britannia Armorica 393.
Gregentius ep. Tephrensis 225.
Gregorius de Cassano = Gregorius ab. Porcetensis.
Gregorius I p. Magnus 108-109, 112, 114.
Gregorius ep. Nazianzi, pater S. Gregorii theologi 224.
Gregorius Nazianzenus ep. CP. 224-225, 235, 344, 468.
Gregorius ep. Nyssenus 224-225, 471.
Gregorius Palamas ep. Thessalonicensis 235, 474.
Gregorius ab. Porcetensis 232.
Gregorius Theologus = Gregorius Nazianzenus ep. CP.
Guenedoc = Wenheden?
Guengustle = Wencu.
Guilant = Iulitta.
Gumbertus ep. fundator monasterii Ansbac. 450-451.
Gundaecer mon. m. soc. S. Bonifatii 55, 59, 61.
Gurias, Samonas et Abibus mm. Edessae 234.
Gurthiernus eremita in Britannia Armorica 381.
Gwenguff = Wencu.
Gwennap = Wynip.
Hamund diac. m. soc. S. Bonifatii 55.
Hatovulf mon. m. soc. S. Bonifatii 55.
Hedwigis ducissa Silesiae 269.
Helena imperatrix 87, 503-504.
Helias propheta = Elias.
Helias (*al.* Elyw), filius S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Henricus II imp. 460, 489.
Herluca v. Bernriedensis **323-325**.
Hermes m. 463.
Hierarchae tres 344.
Hieronymus presbyter 261, 466.
Hilarius m. in Aeduis. *Vid.* Florentinus.
Hilarius ep. Arelat. 261.
Hilarius soc. S. Bonifatii = Illarius.
Hildefonsus ep. Toletanus **100-132**.
Hinec = Wynnocus.
Hippolytus m. Romae 248.
Hyacinthus m. *Vid.* Protus.
Hypatius ep. Gangrensis 94.

Ia v. m. in Perside 472.
Iacobus Maior ap. 388, 411.
Iacobus Minor ap., frater Domini 225.
Iacobus asceta 225.
Iacobus Intercisus m. in Perside **157-210**, 415.
Iacobus notarius m. in Perside 158.
Ida de Nivella O. Cist. 484.
Iesus Christus. — De sacerdotio Christi 225. — Transfiguratio 224, 338. — Crux 224. — Crucis reliquiae 145. — Crucis inventio 225. — Crucis exaltatio 44. — Mandilion 343.
Ignatius ep. CP. 352, 474.
Illarius (Hilarius) m. soc. S. Bonifatii **53-73**.
Illehere = Illarius.
Illick = Dilit.
Iltutus ab. in Wallia 360.
Imarius institutor S. Malachiae 134.
Indes et Domna mm. 225.
Indractus m. Glastoniae 360.
Innocentes mm. 271.
Ioachim pater B. M. V. 344.
Ioannicius mon. in Bithynia 231.
Ioasaph. *Vid.* Barlaam.

Iohannes Baptista 94-95, 224, 234, 260, 328, 337, 344, 472.
Iohannes ap. evang. 19, 77-80, 87, 344.
Iohannes I p. 501.
Iohannes Agustí 267.
Iohannes Angelicus O. P. 260.
Iohannes stratelata m. in Bulgaria. *Vid.* Leo.
Iohannes de Capistrano O. M. 299.
Iohannes Chrysostomus ep. CP. 344-345, 419.
Iohannes Climacus ab. 224-225, 338, 352, 475.
Iohannes Colobus 225.
Iohannes Damascenus 475, 478-480.
Iohannes Hiberus mon. hagiorita 232.
Iohannes Nepomucenus m. 245-246.
Iohannes Ristorus Senensis 304.
Iohannes Ruusbroec 267.
Iohannes filius S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Iohannes m. (Synnadis?) 327.
Iohannes Vatatzes imp. 77-78, 234, 352.
Iohannes et Paulus mm. Romae 228.
Ionas (*al.* Tiny) filius S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Ioseph sponsus B. M. V. 500.
Irenaeus ep. Lugdun. m. 18.
Irene v. m. 86, 333.
Irene imperatrix 352.
Isaias propheta 473.
Isidorus m. 341.
Issey = Yse.
Istrael archang. 82, 331.
Iudas (Thaddaeus) ap. 339.
Iudocus pr. erem. 384.
Iuliana m. 463.
Iuliana, Juliot = Iulitta.
Iulitta m. Tarsi 359, 378, 380, 398. — *Vid.* Cirycus.
Iulliana = Iulitta.
Iunio = Rumonus.
Iustina m. *Vid.* Cyprianus.
Iustus puer Autisiodorensis m. Bellovaci 381, 402.
Iuventinus et Maximinus m. Antiochiae 224.

Kananc (*al.* Kanant, Kanaunt, Canauc), fortassis idem qui et Cynog, filius S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Kea = Kenanus.
Kenanus conf. in Cornubia 366, 368.
Kerhender (*al.* Kenhender), fortassis Cynidr, filius S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Keri (*al.* Kery, Kerry, Quiry, Ceiri), filius S. Brychani, cultus in Cornubia 359, 378, 380, 398.
Kethender = Kerhender.
Kiaranus ep. Sagir. 361, 367. — *Vid.* Piranus.
Kilianus et soc. mm. Herbipoli 245, 452, 455-458, 461, 463.
Kolonatus = Colonatus.
Ktemon seu Ctimon m. 93.

Laurentius diac. m. Romae 128.
Lazarus asceta 473.
Leo I p. 261.
Leo et Iohannes stratelatae mm. in Bulgaria 352.
Leocadia v. m. Toleti 100-132.
Leonardus Vechel m. Gorcum. 270.
Leontius m. 336.
Leopardinus mon. m. Albiniaci 466.
Liborius ep. Cenomannensis 461, 480-481.
Livinus ep. m. 268.
Longinus centurio m. 335, 338.
Lot patriarcha 337.
Lucas evang. 326, 344.
Lucas iunior in Hellade 341.
Lucas archimandrita Messan. 352.
Lucia v. m. Syracusis 234.
Lucianus m. Bellovaci 504.
Lucius conf. Curiensis 263.
Lucius m. (Diocaesareae?) 88.
Lullus ep. Mogunt. 60.

Mabyn (*al.* Maben, Mabon, Malem), filia S. Brychani, culta in Cornubia, 359, 378, 380, 382, 398.
Macarius (?) 326.
Macarius Aegyptius mon. 471.

Maccabaei mm. 224-225, 271.
Mac Cuillinn(e) = Maculinus.
Macedonius m. in Phrygia 89.
Machutus seu Maclovius ep. Aletensis 239, 368.
Macrina soror S. Basilii 224, 471.
Maculinus ep. Luskensis 367.
Magna (Magnus?) m. 463.
Magnus ab. Faucensis 245.
Malachias ep. Ardmachanus 492.
Malchus mon. captivus 466.
Malem = Mabyn.
Mamas seu Mammes m. Caesareae 89, 91, 224, 467-469.
Marcellianus m. *Vid.* Marcus.
Marcellinus et Petrus mm. Romae 110-112, 114.
Marcianus et Martyrius mm. 343.
Marcus evang. 339.
Marcus Atheniensis erem. 477.
Marcus et Marcellianus mm. Romae 111-112, 114.
Mardarius m. *Vid.* Eustratius.
Margarita v. m. 462.
Margarita v. socia S. Ursulae m. 462.
Maria Deipara 49, 63, 102-106, 224, 257, 270, 340, 452, 472, 500. — Dormitio 264. — *Σκέπη* 264.
Maria in Hellesponto. *Vid.* Abraham.
Maria v. Oigniacensis 484.
Maria Teresia de Soubiran 265.
Maria Victoria Teresia Couderc 265.
Marianus fund. monasterii Scottorum Ratisbonae 459.
Marianus, Maurus, Pelagius et Florianus cum sex fratribus mm. in Mauritania 110-112, 114, 120-121.
Marinus et Annianus mm. in Bavaria 244.
Marius, Martha, Audifax et Abacuc mm. Romae 110-112, 114.
Martha hospita Christi 263, 268.
Martha m. Romae. *Vid.* Marius.
Martinus ab. Bellifontis 466.
Martinus ep. Turon. 136, 150, 153, 155-156, 227, 262-263.
Martyres anonymi 76, 334, 337.
Martyres IV (?) 92.
Martyres V. *Vid.* Acindynus et soc.
Martyres V. *Vid.* Eustratius et soc.
Martyres Alcmarienses O. M. 263-264.
Martyres XLII Amorienses 76.
Martyres in Bulgaria = Milites.
Martyres Gorcum. 270, 503.
Martyres Lugdunenses 12-13.
« Martyres Protestantes » 269.
Martyres Salonitani 230.
Martyres XL Sebasteni 76, 92-93, 348, 473.
Martyrius m. *Vid.* Marcianus.
Marwenna (*al.* Merewenna, Merwyn, Merwenna), filia S. Brychani, culta in Cornubia 359, 378, 380, 398, 414.
Matrona v. m. Thessalonicae 470.
Matthaeus ap. evang. 326, 339.
Maurus m. *Vid.* Marianus.
Maximinus m. Antioch. *Vid.* Iuventinus.
Maximus m. (in Caria?) 86.
Maximus Confessor 475.
Maximus Kausokalybes 473.
Medardus ep. Noviom. 113-114.
Medrisma (Mederasma, Meresma) 110, 113, 120-122.
Meletius ep. Antiochiae 224.
Meletius iunior in monte Myopolis 264.
Menas m. 346-347.
Menefreda (*al.* Minner, Minwer, Menfre), filia S. Brychani, culta in Cornubia 359, 378, 380, 398.
Menignus m. 501.
Menodorus m. 89.
Mereadocus ep. Venetensis 366.
Meresma = Medrisma.
Merewenna, Merwenna, Merwyn = Marwenna.
Mesrop 499.
Methodius. *Vid.* Cyrillus.
Michael archang. 82-85, 94, 97, 224, 326, 328, 330-331, 336, 340-341, 348, 419, 473, 482-483. — Michael et Gabriel archangeli 334, 340, 344. — *Vid.* Archangeli.
Milites mm. in Bulgaria 474.
Minner, Minwer = Menefreda.
Mocius m. CP. 473.

Morwenna (*al.* Morewenna, Morwyn) filia S. Brychani, culta in Cornubia 359, 378, 380, 398.

Narrationes animae utiles 225.
Nechtán = Nechtanus.
Nechtanus ficticius, in Hibernia cultus 391.
Nechtavius = Nectanus.
Nectanus conf., erem. Hartlandiae 359-414.
Neithon, Neizan, Neizant = Nectanus.
Neophytus inclusus in Cypro 232.
Nicetas hegumenus Mediciensis 474.
Nicolaus ep. Myr. 83, 94, 99, 234, 263, 472.
Nicolaus mysticus ep. CP. 97-98, 352.
Nicolaus a Poppel m. Gorcum. 503.
Nicon mon. Lacedaemone 348.
Nighton = Nectanus.
Nilus asceta 259.
Ninnoca v. in Britannia Armorica 381.
Nwython = Nectanus.

Odulfus conf. 59, 61.
Onesimus m. 346.
Onesimus ep. Suessionensis 110, 112, 114-116.
Onesiphorus m. 346.
Onesippus m. 82, 346.
Onuphrius eremita in Aegypto 224,299.
Orestes m. *Vid.* Eustratius.
Osgitha seu Ositha v. m. in Anglia 381.
Oudoceus ep. Landavensis 360.

Pachomius ab. in Thebaide 224.
Pantaleon (Panteleemon) m. Nicomediae 326, 343, 473.
Paternus ep. Venetensis 239-240.
Patres Aegyptii. — Apophthegmata 224. — Historia Lausiaca 225.
Patres Nicaeni 85.
Patricius ep. apost. Hibern. 236-237, 459.
Patricius ep. Prusae m. 225.
Paulinus ep. Eboracensis, dein Roffensis 238.
Paulus ap. 224-225, 344, 426-427. — *Vid.* Petrus.
Paulus Aurelianus, ep. in Britannia Armorica 239, 360.
Paulus Iustinianus 496-497.
Paulus m. Romae. *Vid.* Iohannes.
Pegasius m. *Vid.* Acindynus.
Pelagia m. 463.
Pelagius m. *Vid.* Marianus.
Perozes m. in Persia 158.
Petrocus ab. in Cornubia 360, 366,374.
Petrus ap. 77, 83, 225, 260, 266, 467, 501, 503, 505.
Petrus et Paulus app. 84, 86, 224, 228, 234, 336-337, 342.
Petrus ep. Argivorum 257.
Petrus Canisius S. I. 460.
Petrus m. Capitoliade 466.
Petrus Geremia O. P. 267.
Petrus Hiberus ep. Maiumensis 163, 227.
Petrus Nolasco 505.
Petrus m. Romae. *Vid.* Marcellinus.
Philaretus eleemosynarius 474.
Philemon, Apollonius et soc. mm. in Aegypto 425.
Philippus ap. 326, 330, 344.
Philippus Nerius 266, 268.
Pionius m. Smyrnae 12.
Piranus cultus in Cornubia et Wallia (vel Kiaranus ep. Sagiriensis in Hibernia) 361, 367.
Placidus discipulus S. Benedicti 466.
Placilla = Flaccilla.
Plution m. in Aegypto 339.
Polycarpus ep. Smyrn. m. 5-20, 80.
Potentinus patronus Steinfeldensis 495.
Privatus ep. Gabalit. 499.
Procla uxor Pilati 473.
Procopius m. Caesareae 337, 473.
Procopius et Iohannes mm. (in Ponto?) 96.
Prophetae 99, 225, 338, 342.
Protus et Hyacinthus mm. Romae 111-112.
Pueri VII = Dormientes.

Quirinus m. 268.
Quiry = Keri.

Raguel archang. 82.
Raimundus Lullus 271.
Raimundus Nonnatus 371.
Raimundus de Pennaforti O. P. 267.
Ramonus = Rumonus.
Raphael archang. 82, 331, 340.
Regula. *Vid.* Felix.
Reliquiae Suessionenses **100-132.**
Remaclus ep. ab. 266.
Remigius ep. Rotomagensis 110-111, 113-114, 119.
Renan = Ronanus.
Rhiphses m. 93.
Rhipsime v. m. in Armenia 93.
Robertus de Arbrissello 492-493.
Rochus conf. Montepessulanus 245-246.
Romanus m. Antioch. 348.
Romanus ep. conf. cultus Cantuariae 375.
Romanus ep. in Cornubia = Rumonus.
Romanus ab. Iurensis 262.
Romanus ep. Maciriolensis 363, 374.
Romanus Melodus 474.
Romanus ep. Rotomag. 113, 119.
Romulus, Eudoxius et soc. mm. Melitinae 92.
Ronanus, filius Berachi, de Druim Inesclainn in Hibernia 361, 375.
Ronanus ep. erem. in Britannia Armorica **359-414.**
Ronanus cultus in Caledonia 375.
Ronanus ab. in Cenn Garad (Kingarth) 375.
Ronanus ep. in Cornubia = Rumonus.
Rumonus (*al.* Rumo, Ruan, Romanus, Ronanus) ep. in Cornubia **359-414.**
Rusticus. *Vid.* Dionysius.

Sabas ab. in Palaestina 225.
Sabas archiep. Serborum 474.
Samonas m. *Vid.* Gurias.
Samson ep. Dolensis 239.
Sanctus (*al.* Wensent, Sant), filius S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Sant = Sanctus.
Sara uxor Abrahae patriarchae 465-466.
Sarapamon m. in Aegypto 423.
Scirbald = Cyrobaldus.
Sebastianus m. Romae 108-109, 112, 114, 246, 263.
Senán ep. Iniscath. 367, 374.
Serenus pr. Cantumerulensis 110-112, 114, 122-123.
Sergius m. 88, 228, 334-336, 343. — Sergius et Bacchus mm. 84, 336, 466.
Severinus presb. in Norico 244.
Seznius ab. in Armorica 367.
Simon = Symeon.
Sisinnius m. 326.
Socrates m. 88-89.
Sophia ep. Benevent. = Cadocus.
Sophia de Soubiran = Maria Teresia de Soubiran.
Soterichus pseudomartyr 94.
Spyridon ep. 506.
Stephanus protomartyr 43, 84, 86, 96, 224, 234, 338.
Stephanus I p. m. 261.
Stephanus iunior m. CP. 474.
Stephanus Harding 24.
Symeon senex seu propheta Hierosol. 224, 340.
Symeon filius Cleophae ep. Hierosol. 427-428.
Symeon Metaphrastes 475.
Symeon conf. Mytilenae 340.
Symeon stylita senior 228, 334.
Symphorianus m. 463.

Talland = Tamalanc?
Tamalanc (*al.* Tamadant, Tamalant), fortassis Talland, filius S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Tathene = Adwen.
Teath (*al.* Tedda), filia S. Brychani, culta in Cornubia 359, 378-380, 398.
Tedda = Teath.

Teliavus ep. Landavensis 360.
Teresia Couderc = Maria Victoria.
Tetha = Tedda.
Thaddaeus ap. = Iudas.
Thecla m. 87-88.
Theodora imperatrix 352, 474.
Theodorus ep. Edessenus 477.
Theodorus m. Euchaitis 74, 77, 81, 90, 95-96, 230, 235, 335, 338, 340, 473.
Theodorus Graptus 225.
Theodorus iunior m. Melaginae 235.
Theodorus (*al.* Theodulus) ep. Sedunensis 489-490.
Theodorus Studita 224, 475.
Theodotus m. Ancyrae 93.
Theodulus ep. Sedun. = Theodorus.
Theona = Theonoe socia S. Symeonis ep.
Theonoe v. m. Alexandriae **415-449**.
Theonoe socia S. Symeonis ep. 427-428.
Theophano imperatrix 474.
Thomas ap. 234, 331, 337, 339.
Thomas dictus Dunensis m. 498.
Thomas Morus m. 392.
Thyrsus m. 93.
Tiburtius m. Romae 110-112, 114, 124.
Tidwal = Tutgualus.
Timotheus ap. 80.
Timotheus m. 463.
Tiny = Ionas.
Tobia nutrix S. Bernardini 315.
Totnanus m. Herbipoli 463. — *Vid.* Kilianus.
Trophimus m. Synnadis 326, 329.
Tryphon m. 74-76.
Tugdualus = Tutgualus.
Tutgualus ep., ab. Trecorensis 239, 363, 368.

Ulette, Uliane = Iulitta.
Uphridiel archang. 82.
Uriel archang. 337, 340.
Ursmarus ep. ab. Lob. 63.
Ursula et soc. vv. mm. 59, 61, 466, 494-496.

Valentinus ep. Raetiarum (*al.* ep. Pataviensis) 243, 246.
Vechtavius = Nectanus.
Verecon (Berecon) m. in Aegypto 339.
Vincentius diac. m. Caesaraug. 106.

Wacchar mon. m. soc. S. Bonifatii 55.
Waltheri pr. m. soc. S. Bonifatii 55.
Wencu (*al.* Docco, Gwenguff, Guengustle, Candida), filius vel filia S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Weneder = Wenheden.
Wenhedec = Wenheden?
Wenheden (fortassis idem qui Eden, Deden, Dedyw, vel qui Guenedoc, Wenhedec), filius S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Wenheder = Wenheden.
Wenna filia S. Brychani, culta in Cornubia 359, 378, 380, 398.
Wennep = Wynip.
Wenon = Wencu.
Wensent = Sanctus.
Whimp = Wynip.
Wicterpus ep. Augustanus 323.
Wigbertus Gemblacensis 267.
Willehadus ep. Bremensis 491.
Willibrordus ep. Traiect. 64, 263.
Winnoc, Winnow, Winoc = Wynnocus.
Wintrung pr. m. soc. S. Bonifatii 55.
Winwaloeus ab. Landevenecensis 241, 396.
Wynip (*al.* Wymp, Wynup, Wenep, Gwennap), filia S. Brychani 359, 378, 380, 398.
Wynnocus cultus in Cornubia 392.
Wynup = Wynip.

Xene = Eusebia.

Yse (*al.* Issey), filia S. Brychani, culta in Cornubia 359, 378, 380, 398.

Zacharias propheta 90.
Zeno ep. Veronensis 263.
Zosimas presb. mon. qui funus Mariae Aegyptiacae curavit 469.
Zosimus m. Anazarbi 469.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

Acton, Woodruff, Essays on Church and State 265.

Ἀκολουθία τῆς ἁγίας Σκέπης 264.

Archives de l'Église d'Alsace 245.

Arnoult, Le Livre des saintes médecines du duc Henri de Lancastre 497.

Artelt, Kosmas und Damian, Schutzpatrone der Ärzte 259.

Barth, Heiligenkulte im Elsass 245.

Bauerreiss, Kirchengeschichte Bayerns 241.

Bayer, St. Gumberts Kloster in Ansbach 450.

Berengo Morte, S. Bernardino nelle Venezie 251.

Bernardino (S.) da Siena 251.

Bernardinus Senensis, Opera omnia 251.

— Pagine scelte 251.

Bigelmair, Die hl. Afra 243.

— Die Passio des hl. Kilian 456.

Bischoff, Hofmann, Libri sancti Kyliani 454.

Borsari, Gigante, Poeti italo-bizantini di Terra d'Otranto 233.

Bullettino di studi bernardiniani 252.

Bulst, Eugippius und die Legende des hl. Severins 244.

Callahan. Vid. *Jaeger*.

Cavarnos. Vid. *Jaeger*.

Conti, Santuario dei SS. Cosimo e Damiano in Oria 261.

Denis-Boulet, Canonisation de Charles de Blois 249.

— Charles de Blois fut-il canonisé en 1376? 249.

Di Fonzo, Breve Rassegna Bernardiniana 252.

Dölger, Zwei byz. Reiterheroen erobern Melnik 230.

— Kaiserjahr der Byzantiner 230.

— Ein Fall slavischer Einsiedlung 230.

— Sechs Praktika für das Athoskloster Iberon 232.

— Wer war Theophano? 232

— Der Barlaam-Roman ein Werk des H. Johannes von Damaskos 475.

Dörfler, Severin, der Seher von Norikum 244.

Dyggve, History of Salonitan Christianity 228.

Ecclesia. Encyclopédie 256.

Engel, Frankenland 450.

— Seelbücher St. Gumbert zu Ansbach 453.

— Rats-Chronik der Stadt Würzburg 453.

— Urkundenregesten der Stadt Würzburg 454.

— Vatikanische Quellen des Bistums Würzburg 453.

Engel, Freeden (von), Gelehrtenreise durch Mainfranken 461.

Englander, Würzburger Colleg 460.

Esposito, Notes on a Latin Life of St. Patrick 237.

Folz, Souvenir et légende de Charlemagne 485.

— Culte liturgique de Charlemagne 485.

Franconia sacra 460.

Franses, Leo de Groote en S. Hilarius van Arles 261.

Freeden (von). Vid. *Engel*.

Génicot, Lignes de faîte du moyen âge 248.
Gerasimus Micragiannanites. Vid. *Ἀκολουθία τῆς ἁγ. Σκέπης*.
Ghinis, *Λόγος ἀνέκδοτος Κωνσταντίνου Ἀμενοπούλου* 234.
Gigante. Vid. *Borsari*.
Gorissen, Sigeberti Gemblacensis Auctarium Affligemense 491.
Gwynn, Irish Tradition at Würzburg 458.

Hadjinicolaou-Marava, *Ὁ ἅγιος Μάμας* 467.
Hanon de Louvet, Contribution à l'histoire de Nivelles 481.
— L'origine nivelloise de l'institution béguinale 481.
Hardick, Zur neuen Ausgabe des hl. Bernhardin von Siena 255.
Herbipolis Iubilans 455.
Hofmann. Vid. *Bischoff*.
Hofmeister, Studien zu Theophano 232.
Huyghebaert, Moines et clercs italiens en Lotharingie 232.

Jaeger, *Cavarnos*, *Callahan*, Gregorii Nysseni opera ascetica 471.
Janin, Les églises et monastères de Constantinople 472.
Jörg, Heimat und Vorfahren des hl. Adalbero 459.
— Würzburg und Fulda 454.
Jugie, L'Immaculée Conception dans l'Écriture et dans la tradition orientale 257.

Kallen, Kaiser Heinrich II. und Würzburg 460.
Knaphahn, Zwischen Antike und Mittelalter 244.
Köster, Elisabeth von Schönau 494.
— Das visionäre Werk Elisabeths von Schönau 494.
Koetting, Peregrinatio religiosa 227.
Kramer, Würzburger Wappenblatt 458.
— Vid. Quellen.

Lampen, Winfried-Bonifatius 263.
— Sint Willibrord in Brabant 263.
— De martelaren van Alkmaar 263.
Lauffray. Vid. *Poidebard*.
Laurent, Charles de Blois fut-il canonisé en 1376? 249.
Leclercq. Le B. Paul Giustiniani 496.

Marrou, La « conversion » de Synésios 257.
Melani, S. Bernardino ed il nome di Gesù 255.
Mercati, Poesie giambiche di Niceforo Chrysoberges 264.
Merlet, Quelques mots sur la limite sud des Ossismii et des Venetes 239.
— Vid. *Waquet*.
Merzbach, Würzburger Kiliansverehrung 457.
Mommsen, Eugippii Commemoratorium vitae S. Severini 244.
Motz, Zwölfhundertjahrfeier des hl. Magnus in Füssen 245.
Mouterde, Les ports anciens de Méditerranée orientale 258.
Muyldermans, Evagriana Syriaca 259.

Neukam, Würzburg und die Errichtung des Bistums Bamberg 460.
Niderst, Robert d'Arbrissel et Fontevrault 492.
Noll, Neuere Literatur zur Vita Severini 244.
— Eugippius. Das Leben des hl. Severin 244.

Orlandos, *Ἡ μητρόπολις τῶν Σερρῶν κατὰ τὴν ἔκφρασιν τοῦ Ἡεδιασίμου* 230.
Ostrogorsky, Geschichte des byzantinischen Staates 473.

Pacetti, De S. Bernardini Senensis operibus ratio criticae editionis 251.
— Gli scritti di S. Bernardino da Siena 255.
— Cronologia Bernardiniana 255.

Pallas, Ἡ «Θάλασσα» τῶν ἐκκλησιῶν, 226.
Papadopoulos, Ὁ ἅγιος Μελέτιος ὁ Νέος 264.
Passmann, Probleme um Ludolf von Sachsen 247.
Pfister, Würzburger Kiliansfahne 458.
Poidebard, Lauffray, Sidon 258.
Poulet, Sous le signe de Marie 265.
— Convertis 265.

Quellen und Forschungen zur Geschichte des Bistums Würzburg 453.

Rehm, Die Pseudoklementinen 467.
Richard, Mss. grecs du British Museum 223.

Schmid, Heilige des Tessin, 262.
Schmidlin, Die religiös-kulturelle Hebung im Elsass 247.
Schmidt, Bernhardin-Literatur 252.
Schöffel, Herbipolis sacra 452.
Schreibmüller, Die Ahnen Brunos von Würzburg 459.
Schuster, Leben des hl. Severin von Eugippius 244.
Séjourné, Sacramentaire gélasien de Strasbourg 247.
Sotiriou, Ἡ Βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου 469.
Stakemeier, Liborius 480.
Stintzi, Autour du culte de S. Germain 247.
— Das Heilig-Blut zu Willisau und das Elsass 247.
— Hippoltskirch 248.

Thompson, A Note on St. Patrick in Gaul 236.
Tsiknopoullos, Νεοφύτου... ἐγκλείστου Τυπικὴ Διαθήκη 232.

Vasiliev, History of the Byzantine Empire 473.
Veröffentlichungen der Gesellschaft für fränkische Geschichte 450.
Viaene, Thomas Dunensis martyr 498.
Vies des saints et des bienheureux par les Bénédictins de Paris 464.

Waquet, Merlet, Considérations sur un adjectif (episcopus corisopitensis) 239.
Wendehorst, Albertus Magnus 460.
Will, Eugippii Vita Severini 244.
Woodruff. Vid. *Acton*.

TABLE DES MATIÈRES

Henri-Irénée Marrou. La date du martyre de S. Polycarpe 5

Jean Leclercq, O. S. B. Le texte complet de la Vie de Christian de l'Aumône 21

Maurice Coens. Le culte ancien, à Notre-Dame de Bruges, du martyr S. Illehère, compagnon de S. Boniface en Frise 53

François Halkin. Inscriptions grecques relatives à l'hagiographie.

IX. L'Asie Mineure 74, 326

X. Supplément 332, 498

Conclusion 347

Baudouin de Gaiffier. Les sources latines d'un Miracle de Gautier de Coincy 100

I. Apparitions de Ste Léocadie et de la Vierge à S. Ildephonse 102

II. Corps saints vénérés à Saint-Médard de Soissons . 107

Appendice. A propos des reliques conservées à Saint-Médard de Soissons 120

Paul Grosjean. La Vie latine d'un pseudo-Irlandais, S. Florentin d'Amboise 133

Paul Devos. Le dossier hagiographique de S. Jacques l'Intercis. I : La Passion grecque inédite . . 157

Passio syriaca, latine versa 168

Passionis graecae recensio α 178

Passionis graecae recensio β 193

Jean Doresse. Les manuscrits coptes du Vatican . 211

Maurice Coens. Deux écrits de Pierre Poussines (Possinus) en l'honneur de S. François Xavier tirés des archives bollandiennes 273

Baudouin DE GAIFFIER. La Vie de S. Bernardin du manuscrit de Rouge-Cloître 282

Damien VAN DEN EYNDE, O. F. M. Un nouveau complément à la *Vita beatae Herlucae* . . . 323

Paul GROSJEAN. Vie de S. Rumon. Vie, Invention et Miracles de S. Nectan 359

1. Vie de S. Rumon de Tavistock 361
2-4. Vie, Invention et Miracles de S. Nectan de Hartland 376

Paul DEVOS. La Passion copte de S^te^ Théonoé d'Alexandrie 415

Passio sahidica 430
Versio latina 441

Maurice COENS. L'hagiographie franconienne dans quelques publications récentes 450

Bulletin des publications hagiographiques . . 223, 464

GTU Library
3 2400 00253 1568

1953 Analecta Bollandiana

THREE DAY 40937

V. 71
1953

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709